HISTOIRE ANCIENNE.

TOME SIXIEME.

Digitized by Google

FONDO SICILIANI

HISTOIRE
ANCIENNE
DES EGYPTIENS,
DES CARTHAGINOIS,
DES ASSYRIENS,
DES BABYLONIENS, DES MEDES ET DES PERSES,
DES MACEDONIENS,
DES GRECS.

Par M. ROLLIN, *ancien Recteur de l'Université de Paris, Professeur d'Eloquence au College Roial, & associé à l'Académie Roiale des Inscriptions & Belles-Lettres.*

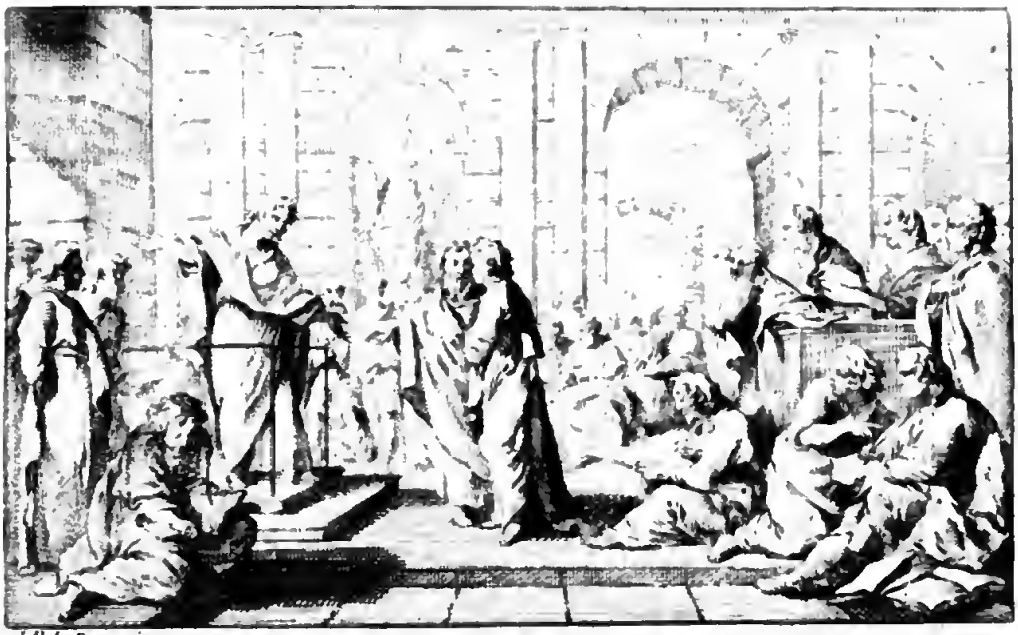
TOME SIXIEME.

A PARIS,
Chez la Veuve ESTIENNE, rue Saint Jacques, à la Vertu.

M. DCC. XL.
Avec Approbation & Privilege du Roy.

BIBLIOTECA ROMA

BVEE080035
6: BVEE080051



Grammairiens Philologues Rhéteurs, Sophistes.

LIVRE VINGT-SIXIÉME.

DES

GRAMMAIRIENS, DES PHILOLOGUES, DES RHÉTEURS, DES SOPHISTES.

AVANT-PROPOS.

NOUS SOMMES enfin arrivés aux Arts & aux Sciences qui dépendent purement de l'esprit, & qui sont destinés à l'enrichir de toutes les connoissances propres à instruire l'homme, à en perfectionner la plus noble partie, à lui former l'esprit & le cœur, en un mot à le mettre en état de remplir les divers emplois où la divine Providence l'ap-

B 58

pellera. Car, il ne faut pas s'y tromper ; le but des Sciences n'eſt point de devenir ſavant uniquement pour ſoi, ni de ſatisfaire une inquiéte & ſtérile curioſité qui nous entraîne par un plaiſir ſéduiſant d'objets en objets ; mais de contribuer, chacun en ſa maniére, à l'avantage commun de la ſociété. Borner ſon travail & ſes études à ſa propre ſatisfaction, & ſe concentrer en ſoi-même, c'eſt ignorer que l'homme fait partie d'un tout auquel il doit ſe raporter, & dont la beauté conſiſte eſſentiellement dans l'union & l'harmonie des parties qui le compoſent, & qui toutes, quoique par des voies différentes, tendent à la même fin, qui eſt l'utilité publique.

C'eſt dans cette vûe que Dieu diſtribue aux hommes divers talens & diverſes inclinations, qui ſont quelquefois ſi marquées & ſi fortes, qu'il eſt preſque impoſſible d'y réſiſter. On ſait quel panchant le fameux Mr Paſcal eut pour la Géométrie dès la plus tendre enfance, & quel merveilleux progrès il y fit par la ſeule force de ſon génie, malgré le ſoin que ſon pere avoit pris de lui en cacher tous les inſtrumens, & tous les Livres qui pouvoient lui en donner quelque idée. Je pourrois raporter un grand nombre de pareils exemples dans chaque art & dans chaque ſcience.

Une ſuite & un effet de ces inclinations naturelles, qui annoncent preſque toujours les grands talens, eſt l'application perſévérante que les Savans donnent à certaines études, ſouvent abſtraites & difficiles, quelquefois même deſagréables & ennuieuſes, dans leſquelles pourtant ils trouvent un plaiſir ſecret qui les y attache par une force preſque invincible. Qui peut douter que ce plaiſir ne ſoit comme un attrait & un appas que la Providence joint à certains travaux rudes & pénibles, pour leur en adoucir l'âpreté, & pour leur faire ſurmonter avec courage des obſtacles qui les rebuteroient tôt ou tard, s'ils n'étoient paſſionnés pour leur objet, & poſſédés par un goût ſupérieur à tout ?

Mais ne voit on pas auſſi que le deſſein de Dieu, en partageant avec une diverſité ſi étonnante les talens & les inclinations, a été de mettre les Savans en état d'être

utiles à la ſociété en général, & de lui procurer tous les ſecours qui dépendent d'eux? Et quoi de plus honorable & de plus flateur pour eux, s'ils entendent bien leur véritable gloire, que de ſe voir choiſis entre tous les hommes pour être les miniſtres & les coopérateurs des ſoins de la divine Providence ſur le genre humain dans ce qu'elle a de plus grand & de plus divin, qui eſt d'éclairer les eſprits, & de devenir leur lumiére?

Me ſeroit-il permis, en enviſageant cette multitude infinie de connoiſſances deſtinées à l'inſtruction de l'homme, depuis la Grammaire qui en eſt la baſe juſqu'à celles qui ſont les plus élevées & les plus ſublimes, de les comparer à l'aſſemblage des Etoiles répandues dans la vaſte étendue du Firmament pour diſſiper les ténébres de la nuit? J'y voi, ce me ſemble, de merveilleux raports avec les Sciences & les Savans. Elles ont chacune leur place marquée, où elles demeurent conſtamment. Elles brillent toutes, mais d'un éclat différent, les unes plus, les autres moins, ſans porter d'envie aux autres. Elles marchent conſtamment dans la route qui leur eſt déſignée, ſans jamais s'écarter ni à droite, ni à gauche. Enfin, & c'eſt ce qui me paroit le plus digne d'attention, elles ne luiſent point pour elles-mêmes, mais pour celui qui les a faites. *Stellæ dederunt lumen in cuſtodiis ſuis, & lætatæ ſunt. Vocatæ ſunt, & dixerunt, Adſumus; & luxerunt ei cum jucunditate, qui fecit illas.* Voila notre devoir, & notre modéle. Je n'en dis pas davantage. Bar. 3. 14. & 15.

Ce Livre renferme ce qui regarde les Grammairiens; les Philologues, je donnerai en ſon lieu la ſignification de ce mot; les Rhéteurs; les Sophiſtes. Je dois avertir par avance le Lecteur, qu'il trouvera ici dans ſon chemin quelques ronces & quelques épines. J'en ai écarté beaucoup, & n'ai laiſſé ce qui en reſte que malgré moi, y étant obligé par la nature des matiéres que je traite.

CHAPITRE PREMIER.

DES

GRAMMAIRIENS.

LA GRAMMAIRE eſt l'Art de parler & d'écrire correctement.

Il n'eſt rien de plus admirable en ſoi-même, ni qui mérite davantage notre attention, que le double préſent que Dieu nous a fait de la Parole & de l'Ecriture. Nous en faiſons un continuel uſage ſans preſque jamais y réfléchir, & ſans conſidérer les merveilles étonnantes que l'une & l'autre renferment.

LA PAROLE fait un des plus grands avantages de l'homme au-deſſus de tous les autres animaux. Elle eſt une des plus grandes preuves de la raiſon, & l'on peut dire que c'eſt la parole qui la met le plus en évidence. Mais par quel art ingénieux ſe produit-elle ! & combien faut-il que de parties différentes, au premier commandement de l'ame, ſe réuniſſent & concourent enſemble pour former la voix !

J'ai une penſée en moi-même que je voudrois communiquer à d'autres, ou quelque doute dont je ſouhaiterois être éclairci. Rien de plus ſpirituel, & par conſéquent de plus éloigné des ſens, que la penſée. Quel véhicule pourra donc la faire paſſer juſqu'aux perſonnes qui m'environnent ? Si je n'en puis venir à bout, renfermé en moi-même, réduit à moi ſeul, privé de tout commerce, de tout entretien, de toute conſolation, je ſouffre des tourmens inexplicables. La compagnie la plus nombreuſe, le monde entier même, n'eſt pour moi qu'une affreuſe ſolitude. La divine Providence m'a épargné toutes ces peines, en attachant mes idées à des ſons, & me rendant maître de ces ſons par une méchanique naturelle qu'on ne peut aſſez admirer.

Au moment même & dans l'inſtant précis que je veux communiquer ma penſée à d'autres, le poulmon, le gozier, la langue, le palais, les dents, les lévres, & une infinité d'organes qui en dépendent & en ſont partie, ſe mettent en mouvement, & exécutent mes ordres avec une rapidité qui prévient preſque mes deſirs. L'air ſorti de mon poulmon, diverſifié & modifié en une infinité de maniéres ſelon la diverſité de mes ſentimens, va porter le ſon dans l'oreille de mes auditeurs, & leur apprend tout ce qui ſe paſſe en moi, & tout ce que je veux qu'ils ſachent.

Pour apprendre à produire des effets ſi merveilleux, ai-je eu beſoin de maîtres, de leçons, d'inſtructions ? La Nature, c'eſt-à-dire la divine Providence, a tout fait en moi, mais ſans moi. Elle a formé dans mon corps tous les organes néceſſaires pour produire ces effets merveilleux ; & elle les a formés d'une délicateſſe qui échape preſque aux ſens, & avec une variété, une multiplicité, une diſtinction, un art, une induſtrie, que les Naturaliſtes avouent être au-deſſus de toute expreſſion & de toute admiration. Ce n'eſt pas aſſez. Elle nous a donné une autorité ſouveraine ſur tous ces organes, pour qui nos ſimples deſirs ſont une voix impérieuſe à laquelle ils ne réſiſtent point, & qui les met auſſitôt en mouvement. Pourquoi ne ſommes nous pas ainſi dociles & ſoumis à la voix du Créateur ?

La maniére de former la voix renferme, comme je l'ai dit, des merveilles ſans nombre. Je n'en raporterai ici qu'une circonſtance, qui fera juger des autres. Elle eſt tirée des Mémoires de l'Académie des Sciences.

Mémoires de l'Académ. des Sciences. an. 1700.

Dans notre gozier, & au haut de la Trachée-artére, qui eſt le canal par où l'air entre dans les poulmons & par où il en ſort, eſt une petite fente ovale, capable de s'ouvrir plus ou moins, qu'on appelle la *Glotte*. Comme l'ouverture de cette glotte eſt fort petite par raport à la largeur de la Trachée, l'air ne peut ſortir de la Trachée par la glotte ſans augmenter extrêmement ſa viteſſe, & ſans précipiter ſon cours. Ainſi il agite violemment, en paſſant, les petites parties des deux lévres de la glotte, les met en reſſort, & leur fait faire des vibrations qui cauſent

le ſon. Ce ſon ainſi formé va retentir dans la cavité de la bouche & des narines.

La glotte forme les tons auſſibien que le ſon ; & ce ne peut être que par les différens changemens de ſon ouverture. Elle eſt ovale, comme je l'ai déja dit, & capable de s'élargir juſqu'à un certain point, ou de s'étrécir ; & par là les fibres des membranes qui la compoſent, deviennent plus longues pour les tons bas, & plus courtes pour les tons hauts.

On voit par un calcul exact de Mr Dodart, que pour tous les tons & les demi-tons d'une voix ordinaire, pour toutes les petites parcelles de ton dont elle peut hauſſer une octave ſans ſe forcer, pour le plus ou le moins de force qu'on peut donner au ſon ſans changer le ton, il faut néceſſairement ſuppoſer que le petit diamétre de la glotte, qui eſt de moins d'une ligne, & qui change de longueur à tous ces changemens, peut être & eſt actuellement diviſé en 9632 parties ; que même ces parties ne ſont pas toutes égales, & que par conſéquent quelques-unes ſont beaucoup plus petites que la $\frac{1}{9632}$ partie d'une ligne. Quel moien que l'Art des hommes pût jamais atteindre à des diviſions ſi fines & ſi délicates ! & n'eſt-on pas étonné que la Nature elle-même ait pu les exécuter ? D'un autre côté, il n'eſt pas moins ſurprenant que l'oreille, qui a un ſentiment ſi juſte pour les tons, s'aperçoive, pour peu que la voix détonne, d'une différence dont l'origine n'eſt que la $\frac{1}{9632}$ partie de moins d'une ligne.

Cette oreille même, peut-on ſe laſſer de conſidérer ſa ſtructure, façonnée d'une maniére admirable pour raſſembler de tous côtés dans ſes cavités anfractueuſes les impreſſions vagues & les ondulations du ſon, & pour les déterminer enſuite par une douce réflexion vers l'organe interne de l'ouïe ? C'eſt aux Naturaliſtes à développer toutes ces merveilles. Mais c'eſt à nous à en admirer avec reconnoiſſance les avantages infinis, dont nous jouiſſons preſque à chaque moment ſans y faire beaucoup de réflexion. Que ſeroit-ce qu'un peuple de muets, réunis enſemble par l'habitation, mais qui ne pourroient ſe faire part de leurs penſées que par des ſignes & des geſtes, ni

ſe communiquer mutuellement leurs beſoins, leurs doutes, leurs difficultés, leur joie, leur triſteſſe, en un mot tous les ſentimens de leur ame, en quoi conſiſte proprement la vie de l'homme raiſonnable.

L'ECRITURE eſt une autre merveille qui approche beaucoup de celle de la *Parole*, & qui lui ajoute un nouveau prix par l'étendue qu'elle donne à l'uſage qu'on en peut faire, & par la ſtabilité & une ſorte de perpétuité qu'elle lui procure. Cette invention a été parfaitement décrite par ces beaux vers de Lucain:

Phœnices primi, famæ ſi creditur, auſi
Manſuram rudibus vocem ſignare figuris;

& encore mieux rendue par cette traduction de Brébeuf, qui enchérit beaucoup ſur l'original:

C'eſt de * lui que nous vient cet art ingénieux
De peindre la parole, & de parler aux yeux;
Et par les traits divers de figures tracées,
Donner de la couleur & du corps aux penſées.

* *De Cadmus Phénicien.*

C'eſt [a] cette invention, qui nous met en état de converſer & de nous entretenir avec les abſens, & de faire paſſer juſqu'à eux nos penſées & nos ſentimens malgré la diſtance infinie des lieux. La langue, qui eſt le premier inſtrument & le premier organe du diſcours, n'a point de part dans ce commerce également utile & agréable. La main, inſtruite par l'uſage à imprimer ſur le papier des caractéres ſenſibles, lui préte ſon miniſtére, ſe rend ſon interpréte toute muette qu'elle eſt, & devient en ſa place le véhicule de la parole.

a Ejuſdem beneficio abſentibus converſamur; & qui multorum dierum itinere diſtamus, atque immenſis manſionum ſpatiis & intervallis ſejungimur, ingeniorum concepta & animorum ſententias nobis invicem per manus tranſmittimus. Et lingua quidem, quæ primarium orationis organum eſt, otioſa ceſſat. Sermoni autem dextra ancillatur; quæ, calamo arrepto, quod nobis cum amico tranſigendum erat negotium, papyro aut chartæ inſcribit: & ſermonis vehiculum eſt, non os, nec lingua, ſed manus, quæ longi temporis uſu artem edocuit, & elementorum compoſitionem ſeu ſtructuram probè edocta eſt. *Theodoret. de Provid. orat.* 4.

C'eſt à cette même invention, comme le remarque encore Théodoret, dont je viens de citer les paroles, que nous ſommes redevables du riche & ineſtimable tréſor des Ecrits qui ſont parvenus juſqu'à nous, & qui nous ont donné la connoiſſance, non ſeulement des arts, des ſciences, & de tous les faits paſſés; mais, ce qui eſt infiniment plus précieux, celle des vérités & des myſtéres de la religion.

Eſt-il aiſé de comprendre comment les hommes ont pu compoſer de vingt-cinq ou trente lettres tout au plus cette infinie variété de mots, qui n'aiant rien de ſemblable en eux-mêmes à ce qui ſe paſſe dans notre eſprit, ne laiſſent pas d'en découvrir aux autres tout le ſecret, & de faire entendre à ceux qui n'y peuvent pénétrer tout ce que nous concevons, & tous les divers mouvemens de notre ame? Tranſportons-nous en eſprit dans ces pays où l'invention de l'écriture n'a point pénétré, ou n'eſt point miſe en uſage. Quelle ignorance! quelle groſſiéreté! quelle barbarie! ſont-ce des hommes? On peut conſulter la ſavante Diſſertation de Mr Fréret ſur * *les Principes de l'Art d'écrire:* elle renferme une infinité de choſes très curieuſes.

* *Mémoires de l'Académie des Inſcript. Tome VI.*

Ne rougiſſons pas de l'avouer, & rendons un juſte hommage de reconnoiſſance à celui à qui ſeul nous ſommes redevables du double bienfait de la Parole & de l'Ecriture. Il n'y avoit que Dieu qui pût apprendre aux hommes à établir certaines figures pour être les ſignes de ces ſons.

Voila quel eſt le premier objet de la Grammaire, qui eſt, comme je l'ai déja dit, l'Art de parler & d'écrire correctement. Elle étoit infiniment plus eſtimée, & cultivée avec beaucoup plus de ſoin chez les Grecs & chez les Romains que parmi nous, où elle eſt tombée dans un grand mépris, & preſque généralement négligée. Cette différence de ſentimens & de conduite ſur ce point, vient de ce que ces deux nations donnoient un tems conſidérable & une application particuliére à l'étude de leur propre langue, au lieu qu'il eſt très rare que nous apprenions la nôtre par principes, ce qui eſt certainement un grand défaut dans la maniére dont nous inſtruiſons pour l'ordinaire les jeunes gens. On

On eſt étonné de lire dans Quintilien un éloge magnifique de la Grammaire, qu'il dit [a] être néceſſaire aux enfans, agréable aux vieillards, une douce compagnie dans la retraite, & celle de toutes les études qui produit plus d'utilité qu'elle n'en promet. Ce n'eſt pas là l'idée qu'on s'en forme. Auſſi avoit-elle chez les Anciens beaucoup plus d'étendue que nous ne lui en donnons. Elle ne ſe bornoit pas à preſcrire les régles de parler, de lire, & d'écrire correctement, ce qui eſt une partie très importante. L'intelligence & l'explication des Poétes étoit du reſſort de la Grammaire, & l'on comprend combien de choſes étoient néceſſairement renfermées dans cette étude. Elle y joignoit une autre partie, qui ſuppoſe un grand fonds d'érudition & de jugement: c'eſt la *Critique*. J'expliquerai bientôt en quoi elle conſiſtoit.

On ne confondoit pas ces ſortes de Grammairiens, appellés auſſi *Philologues*, avec les *Grammatiſtes* ou *Littérateurs*, dont l'unique emploi étoit d'enſeigner aux enfans les premiers élémens de la langue Grecque ou Latine. C'eſt pourquoi ces derniers ne jouiſſoient pas des immunités & des autres priviléges accordés par les Empereurs aux Grammairiens.

Je raporterai ici en peu de mots ce que l'Hiſtoire nous apprend de ceux qui ſe ſont le plus diſtingués dans ce genre ſoit chez les Grecs, ſoit chez les Romains. Mr Capperonnier, mon Confrére au Collége Roial, qui a parfaitement approfondi tout ce qui regarde la Grammaire, a bien voulu me communiquer quelques remarques ſur ce ſujet.

[a] Neceſſaria pueris, jucunda ſenibus, dulcis ſecretorum comes, & quæ vel ſola omni ſtudiorum genere plus habet operis quàm oſtentationis. *Quintil. lib. 1. cap. 4.*

ARTICLE PREMIER.

GRAMMAIRIENS GRECS.

JE N'ENTRERAI point dans l'examen de l'origine des Lettres Grecques. Si l'on veut s'inſtruire de cette matiére, on la trouvera dans les Mémoires de l'Académie des Inſcriptions & des Belles-Lettres traitée avec beaucoup d'érudition par feu Mr l'Abbé Renaudot. Je m'en tiens à l'opinion commune de preſque tous les Auteurs Grecs & Latins, qui conviennent que Cadmus, parti de Phénicie, communiqua aux Grecs les premiéres Lettres, qui furent depuis appellées Ioniques; dont la reſſemblance avec l'Alphabet Hébreu ou Phénicien marque aſſez l'origine. Je me borne ici à parler de ceux qui ſe ſont le plus diſtingués par raport à la Grammaire Grecque.

Tome II.

On croit que PLATON eſt le premier Auteur chez qui l'on trouve quelques veſtiges de l'art Grammatical. En effet, dans ſon *Philébe*, il montre la maniére dont on peut enſeigner la ſcience des Lettres. Dans ſon *Cratyle*, il agite l'ancienne & fameuſe queſtion, ſi la ſignification des mots leur eſt naturelle, ou ſi elle eſt arbitraire, & fondée uniquement ſur la volonté des hommes, à qui il a plu d'attacher telles idées à tels mots. Il diſtingue deux ſortes de mots: les primitifs, qu'il attribue à Dieu; les autres, qui ſont de l'invention des hommes. Il inſinue que la langue Grecque venoit de l'Hébraïque, qu'il appelle la langue Barbare. Dans ce même Dialogue il examine l'origine & l'étymologie de pluſieurs noms. C'eſt pourquoi Phavorin dit dans Diogéne Laërce, que Platon a le premier obſervé la propriété & l'uſage de la Grammaire.

Pag. 18.

Il ſemble néanmoins qu'ARISTOTE pourroit être regardé comme le premier auteur de cette ſcience. Il a diſtribué les mots en certaines claſſes: il en a examiné les différens genres & les propriétés particuliéres. Le chapitre xx de ſa Poétique commence par ce détail. » Le ſtile » ou l'Elocution poétique renferme ces huit parties. L'é- » lément, la ſyllabe, la conjonction, le nom, le verbe,

» l'article, le cas ou l'inflexion, la propoſition ou phraſe.

Hermippus, cité par Diogéne Laërce, dit qu'EPICURE enſeigna la Grammaire avant que la lecture des Livres de Démocrite l'engageât à l'étude de la Philoſophie. *In vit. Epic.*

Quintilien dit que les Philoſophes Stoïciens ajoutérent beaucoup de choſes à ce qu'Ariſtote & Théodecte avoient inventé touchant la Grammaire. Parmi ces additions il compte les prépoſitions, le pronom, le participe, l'adverbe, & l'interjection. *Lib. 1. cap. 4.*

Le grand Etymologiſte, Suidas, Héſychius, Etienne de Byzance, Athénée, Harpocration, & autres *Philologues polygraphes* font mention de pluſieurs anciens Grammairiens Grecs, dont les uns ont vécu après Ariſtote & Alexandre le Grand, les autres après le ſiécle d'Auguſte. Nous dirons quelque choſe des plus célébres.

On peut placer dans la premiére claſſe PHILETAS de l'île de Co, que Ptolémée premier du nom, roi d'Egypte, donna pour Précepteur à ſon fils Ptolémée Philadelphe.

HECATE'E d'Abdére, qui avoit compoſé un Traité touchant la poéſie d'Homére & d'Héſiode.

LYNCE'E de Samos, diſciple de Théophraſte.

ZENODOTE d'Ephéſe, qui le premier corrigea les fautes qui s'étoient gliſſées dans les Oeuvres d'Homére.

CALLIMAQUE, oncle maternel de celui dont il nous reſte quelques poéſies. Il comptoit parmi ſes diſciples le célébre ERATOSTHENE, dont je parlerai bientôt ſous le titre de Philologue.

ARISTOPHANE de Byzance eut pour maître Eratoſthéne. Il vivoit du tems de Ptolémée Philopator, & fut fort eſtimé.

ARISTARQUE, diſciple d'Ariſtophane, effaça par ſa réputation celle de tous les Grammairiens qui l'avoient précédé, ou qui vivoient de ſon tems. Il naquit dans la Samothrace, & eut pour patrie d'adoption la ville d'Alexandrie. Il fut fort conſidéré de Ptolémée Philométor, qui lui confia l'éducation de ſon fils. Il s'appliqua extrêmement à la Critique, & il fit une réviſion des poéſies d'Homére avec une exactitude incroiable, mais peutêtre trop magiſtrale. Car dès qu'un vers ne lui plaiſoit pas,

Cic. Epiſt. 11. lib. 3. ad Famil. il le traitoit de ſuppoſé : *Homeri verſum negat, quem non probat.* On dit qu'il marquoit la figure d'une broche à côté des vers qu'il condannoit de ſuppoſition ; d'où eſt venu le mot ὀβελίζειν.

Quelque grande que fût la réputation & l'autorité d'Ariſtarque, ſouvent néanmoins on appelloit de ſes jugemens, & on ſe donnoit la liberté de condanner le goût de ce grand Critique, qui décidoit en quelques rencontres que tels & tels vers de l'Iliade devoient être tranſportés dans l'Odyſſée. Il eſt rare que ces ſortes de tranſpoſitions réuſſiſſent, &, pour l'ordinaire, elles marquent plus de hardieſſe que de jugement. Zénodote fut chargé de revoir & d'examiner la Critique d'Ariſtarque.

Suid.

Au ſentiment de pluſieurs perſonnes, ce fut cet Ariſtarque qui diviſa les deux grands Poémes d'Homére chacun en autant de Livres qu'il y a de lettres dans l'alphabet, & qui donna à chaque Livre le nom d'une lettre.

Il travailla auſſi ſur Pindare, ſur Aratus, & ſur d'autres Poétes.

Il eut beaucoup de conteſtations dans Pergame avec le Grammairien Cratès, dont je parlerai bientôt.

Lib. 1. Epiſt. 20. ad Attic. Cicéron appelle Atticus ſon Ariſtarque, parce qu'en bon ami, & en Cenſeur d'une critique ſûre, il vouloit bien revoir & corriger ſes harangues. Horace ſe ſert auſſi de ce nom, pour déſigner un Critique exact & ſenſé.

In Art. Poet.

> Vir bonus & prudens verſus reprehendet inertes : &c.
> Fiet Ariſtarchus, nec dicet : Cur ego amicum
> Offendam in nugis ?

Quintilien [a] nous apprend que ces Grammairiens Critiques, non ſeulement ſe donnoient la liberté de noter comme avec la verge de Cenſeur les vers qui leur déplaiſoient, & de retrancher du nombre des Ouvrages d'un Auteur des Livres entiers, comme autant d'enfans ſuppo-

a Miſtum his omnibus judicium eſt. Quo quidem ita ſeverè ſunt uſi veteres Grammatici, ut non verſus modò cenſoria quadam virgula notare, & libros, qui falsò viderentur inſcripti, tanquam ſubditicios ſummovere familia permiſerint ſibi : ſed auctores alios in ordinem redegerint, alios omnino exemerint numero. *Quintil. lib.* 1. *c.* 4.

ſés qu'on lui attribuoit mal-à-propos : mais qu'ils portoient leur autorité juſqu'à marquer aux Ecrivains leurs rangs, donnant à quelques-uns une diſtinction d'honneur, en laiſſant pluſieurs dans la foule, & dégradant entiérement les autres.

Ce que j'ai dit d'Ariſtarque nous montre que la Critique, qui faiſoit le principal mérite des anciens Grammairiens, conſiſtoit principalement à diſcerner le véritable Auteur d'un ouvrage ; à diſtinguer les Ecrits qu'on lui ſuppoſoit de ceux qui étoient réellement partis de ſa plume ; dans ceux même qui étoient reconnus pour être de lui, à rejetter des endroits qu'une main étrangére y avoit inſérés à deſſein ; enfin à faire ſentir ce qu'il y avoit de plus beau, de plus ſolide, de plus remarquable dans les ouvrages d'eſprit, & à en rendre la raiſon. Or tout cela demandoit beaucoup de lecture, d'érudition, de goût ; & ſur tout un diſcernement juſte & exact. Pour connoître l'utilité de cet art, & en ſentir le prix, il ne faut que ſe rappeller dans la mémoire certains peuples & certains ſiécles où régnoit une profonde ignorance ; & où, faute de critique, les abſurdités les plus groſſiéres & les fauſſetés les plus ſenſibles paſſoient, en tout genre, pour des vérités inconteſtables. C'eſt la gloire de notre ſiécle, & l'effet des bonnes études, d'avoir pleinement diſſipé tous ces nuages par la lumiére d'une ſolide & judicieuſe critique.

CRATÈS de Mallos ville de Cilicie, étoit contemporain d'Ariſtarque. Il fut envoié à Rome en qualité d'Ambaſſadeur par Attale II. roi de Pergame. Il introduiſit dans cette grande ville l'étude de la Grammaire, dont il avoit fait juſques-là ſa principale occupation. Il laiſſa neuf Livres de corrections ſur les Poémes d'Homére. *Sueton. de illuſtr. Gram.*

Après ſa mort, on vit encore à Rome pluſieurs Critiques Grecs ; entr'autres les deux Tyrannions.

TYRANNION, Grammairien célébre au tems de Pompée, étoit d'Amiſe dans le roiaume de Pont. Il s'appelloit au commencement Théophraſte : mais à cauſe qu'il tourmentoit ſes compagnons d'étude, & peutêtre ſes diſciples, on le ſurnomma Tyrannion. *Suidas.*

Il fut disciple de Denys de Thrace à Rhodes. Il tomba entre les mains de Luculle, lorsque ce Général des troupes Romaines eut mis en fuite Mithridate, & se fut emparé d'une partie de ses Etats. Cette captivité de Tyrannion ne lui fut pas desavantageuse, puisqu'elle lui procura l'occasion de se rendre illustre à Rome, & d'y amasser du bien. Il l'emploia, entre autres usages, à dresser une Bibliothéque, selon Suidas, de plus de trente mille volumes. Charles Etienne, & d'autres Auteurs, disent seulement trois mille; ce qui est plus vraisemblable.

Le soin que prenoit Tyrannion d'amasser des Livres, a contribué très utilement à conserver les Ouvrages d'Aristote. La destinée de ces Ouvrages a été singuliére: je l'ai exposée ailleurs. *Tome V. pag. 350.*

Son intelligence & son industrie particuliére en ce point le mit en état de rendre à Cicéron un service qui lui fit grand plaisir, & auquel il fut très sensible. On sait combien les personnes qui se piquent d'étude & de science sont attachées à leurs Livres. Ce sont, pour ainsi dire, leurs amis de toutes les heures, qui leur tiennent une fidéle compagnie; qui les entretiennent agréablement dans tous les tems; qui leur fourniſſent tantôt une occupation sérieuse, tantôt un délassement nécessaire; qui les suivent à la campagne & dans leurs voiages; & qui dans le tems de l'adversité sont presque leur unique consolation. L'exil de Cicéron l'avoit arraché à sa chére Bibliothéque. Il paroit qu'elle s'étoit sentie de la disgrace de son Maître, & que pendant son absence il y avoit eu plusieurs de ses Livres dissipés. Un de ses premiers soins, après son retour, fut d'en ramasser les restes, qu'il trouva plus abondans qu'il ne s'y étoit attendu. Il chargea Tyrannion de les mettre en ordre, & de les bien arranger, en quoi il réussit parfaitement. Cicéron, dans une Lettre où il invite son ami Atticus à le venir voir, l'assure qu'il sera charmé du bel ordre que Tyrannion avoit mis dans sa Bibliothéque.

Epist. 4. libri 4. ad Att. *Perbellè feceris, si ad nos veneris. Offendes desiginationem mirificam in librorum meorum bibliotheca, quorum reliquiæ multo meliores sunt quàm putaram.* Ce cher ami, sur sa priére, lui avoit envoié deux de ses esclaves, fort habiles à travailler

aux Livres, & à les coller, qu'on appelloit pour cette raiſon *glutinatores*. On ſait que les Livres des Anciens n'étoient pas reliés comme le ſont les nôtres, mais que c'étoient de longs rouleaux, compoſés de pluſieurs feuilles de parchemin attachées & collées les unes aux autres. Tyrannion avoit mis en œuvre ces deux eſclaves, qui avoient fait des merveilles : & ma Bibliothéque rangée dans un ſi bel ordre, dit Cicéron, ſemble avoir ajouté une ame à ma maiſon. *Poſtea quàm Tyrannio mihi libros diſpoſuit, mens addita videtur meis ædibus : qua quidem in re mirifica opera Dionyſii & Menophili tui fuit.* *Ibid. Epiſt. 8.*

Le mérite de Tyrannion ne ſe bornoit pas à arranger des Livres : il ſavoit en faire uſage. Lorſque Céſar étoit en Afrique pour faire la guerre à Juba, Cicéron & Atticus ſe promirent de convenir d'un jour pour aſſiſter à la lecture que Tyrannion leur feroit d'un Livre de ſa façon. Atticus l'aiant entendu lire ſans ſon ami, en reçut des reproches. » Quoi, lui dit Cicéron ! J'ai refuſé pluſieurs fois d'en» tendre cette lecture, parce que vous étiez abſent, & » vous, vous n'avez pas daigné m'attendre, pour partager » ce plaiſir avec moi ? Mais je vous pardonne cette faute » en faveur de l'admiration que vous témoignez pour cet » ouvrage. « Quel étoit donc ce Livre ſi intéreſſant, & digne d'être loué & même admiré d'un homme tel qu'Atticus ? C'étoient des remarques ſur la Grammaire, ſur les divers accens, ſur la quantité des ſyllabes, & ſur ce qu'on appelle la proſodie. Croiroit-on que des perſonnes d'un ſi rare mérite puſſent trouver du plaiſir à ces ſortes d'ouvrages ? Ils alloient bien plus loin, & en compoſoient eux-mêmes de pareils, comme Quintilien nous l'apprend de Céſar & de Meſſala, dont le premier avoit fait un traité ſur l'analogie, & l'autre ſur les mots & ſur les lettres. *Epiſt. 2. lib. 12. ad Attic. An. M. 3958.* *Ibid. Epiſt. 6.* *Lib. 1. cap. 4.*

Il faloit que Cicéron fît un grand cas de Tyrannion, puiſqu'il lui avoit permis d'ouvrir [a] dans ſa maiſon une école de Grammaire, où il donnoit des leçons de cet Art à quelques jeunes Romains, & entr'autres au fils de ſon frere Quintus, & ſans doute auſſi au fils de Cicéron même.

[a] Quinctus tuus, puer optimus, eruditur egregiè. Hoc nunc magis animadverto, quòd Tyrannio docet apud me. *Epiſt. 4. lib. 2. ad Quinct. frat.*

TYRANNION, ainſi nommé à cauſe qu'il fut diſciple du précédent, s'appelloit Dioclès de ſon premier nom. Il étoit de Phénicie. Il fut fait priſonnier dans la guerre de Marc Antoine & d'Auguſte, & acheté par un affranchi de l'Empereur, nommé Dymas. Il fut enſuite donné à Térentia, qui l'affranchit : elle avoit été femme de Cicéron, & en avoit été répudiée. Tyrannion ouvrit une Ecole dans Rome, & compoſa ſoixante-huit Livres. Il en fit un, pour prouver que la langue Latine deſcendoit de la langue Grecque ; & un autre, qui contenoit une correction des poémes d'Homére.

Suidas. DENYS LE THRACIEN étoit diſciple d'Ariſtarque. Il enſeigna la Grammaire à Rome du tems de Pompée, & compoſa pluſieurs Livres de Grammaire, pluſieurs Traités ſur différentes matiéres, & un grand nombre de Commentaires ſur divers Auteurs. Mr Fabricius a fait imprimer une Grammaire de lui dans le ſeptiéme Volume de ſa Bibliothéque Grecque.

Cette piéce peut nous donner quelque idée de la méthode des anciens Grammairiens Grecs. L'Auteur diviſe ſon Ouvrage en ſix parties. 1°. La lecture ſelon les accens. 2°. L'explication des tropes ou figures poétiques. 3°. L'interprétation des dialectes, des mots extraordinaires, & de certains points hiſtoriques. 4°. La découverte de l'étymologie des mots. 5°. L'exacte recherche de * l'analogie. 6°. La maniére de juger des Poémes, ce que Denys regarde comme la plus belle & la plus importante partie de ſon Art. Enſuite, après avoir expoſé les trois accens, ſavoir l'aigu, le grave, & le circonflexe ; il explique les différentes eſpéces de ponctuation. Il donne même en paſſant la définition de la *rhapſodie*, au ſens des anciens Homériſtes, qui tenant à la main une baguette de bois de laurier, chantoient des morceaux détachés des poémes d'Homére. De là il paſſe à l'explication des Lettres, qu'il diviſe en voielles & conſonnes ; & celles-ci en *hémiphones* ou demi-voielles, *aphones* ou *cacophones*, c'eſt-à-dire mal

* L'analogie, *ſelon Vaugelas, eſt une conformité aux choſes qui ſe trouvent déja établies, ſur laquelle on ſe fonde comme ſur un modéle, pour faire des mots ou des phraſes ſemblables aux mots ou aux phraſes déja établies.*

ſonantes,

ſonantes, parce qu'il ſuppoſe qu'elles ont moins de ſon que les autres. Enfin il ſoudiviſe les *aphones* en *ténues*, *moiennes*, & *aſpirées*, ſans oublier les lettres *doubles*, & les *liquides* ou immuables. Après quoi il traite des ſyllabes longues, bréves, & communes. Enfin il explique les *parties d'oraiſon*, qu'il réduit à huit, le nom, le verbe, le participe, l'article, le pronom, la prépoſition, l'adverbe & la conjonction. Cet Auteur regardoit l'interjection comme une eſpéce d'adverbe. Aiant expoſé les ſix Conjugaiſons ordinaires des verbes appellés barytons, il obſerve que quelques Grammairiens y en ajoutoient une ſeptiéme, dont la terminaiſon étoit en ξω & ψω, comme ἀλείξω & ἔψω. Les verbes circonflexes en ῖω, ἄω, ὦω; & les quatre verbes en μι ne ſont pas oubliés.

Ce détail de Grammaire nous paroit ennuieux & inutile. Les Anciens n'en jugeoient pas ainſi. Il n'eſt pas juſqu'à la ponctuation & aux accens dont ils ne fiſſent un uſage très utile.

Ils ſavoient qu'une bonne ponctuation ſert à donner au diſcours de la clarté, de la grace, de l'harmonie; & qu'elle ſoulage les yeux & l'eſprit des lecteurs & des auditeurs, en faiſant ſentir l'ordre, la ſuite, la liaiſon, & la diſtinction des parties; en rendant la prononciation naturelle, & en lui preſcrivant de juſtes bornes & des repos de différentes ſortes, ſelon que le ſens le demande. C'eſt aux Grammairiens qu'on a cette obligation. Les Savans qui font uſage des anciens Manuſcrits où l'on ne trouve ni virgules, ni points, ni *à linea*, ni aucune autre diſtinction, éprouvent de quelle confuſion & de quel embarras cette maniére vicieuſe d'écrire eſt la cauſe. Cette partie de la Grammaire eſt preſque généralement négligée parmi nous, ſouvent même parmi les Savans: & cependant ce n'eſt l'étude que d'une demie-heure ou d'une heure.

J'en dis autant des accens. *L'accent* eſt une élévation de voix ſur l'une des ſyllabes du mot, après laquelle la voix vient néceſſairement à ſe rabaiſſer. L'élévation de la voix s'appelle accent *aigu*, ´ & le rabaiſſement accent *grave*, ` Mais parce qu'il y avoit en Grec & en Latin de

certaines ſyllabes longues ſur leſquelles on élevoit & on rabaiſſoit la voix, ils avoient inventé un troiſiéme accent, qu'ils appelloient *circonflexe*, qui d'abord s'eſt fait ainſi, ^ puis ainſi, ~ & qui les comprenoit tous deux.

Les Grammairiens ont introduit les accens dans l'écriture, (car ils ne ſont pas de la premiére antiquité) pour diſtinguer la ſignification de quelques mots ſans cela équivoques, pour former des cadences plus harmonieuſes, pour varier les tons, pour apprendre quand il faloit élever ou baiſſer la voix.

Nous en avons auſſi l'uſage parmi nous, mais pour d'autres raiſons. L'accent *aigu* ſe met ſur tous les *é* fermés : *témérité*, &c. L'accent *grave* ſur les *è* fort ouverts ſuivis d'une *s* à la fin : *procès*, &c. L'accent *circonflexe* ſur certaines voielles longues : *dépôt*, *enfant mâle*, &c.

Il y a mille obſervations pareilles, auſquelles nous faiſons peu d'attention. Chez les Grecs & chez les Romains, tous les enfans, dès le plus bas âge, apprenoient exactement ces régles de Grammaire, qui leur devenoient naturelles par un long uſage. De là vient qu'à Athénes & à Rome la baſſe populace même s'apercevoit ſi les Orateurs ou les Acteurs manquoient le moins du monde par raport à l'accent ou à la quantité, & en étoit ſenſiblement choquée.

Je paſſe un grand nombre de célébres Grammairiens qui dans la ſuite ſe ſont diſtingués par leur grand ſavoir.

JULIUS POLLUX de Naucratie, ville d'Egypte, nous a laiſſé un *Onomaſticon*, ouvrage fort eſtimé par beaucoup de Savans. Il vivoit dans le ſecond ſiécle, ſous l'Empereur Commode.

Dans l'intervalle de tems qui s'eſt écoulé depuis le ſeptiéme ſiécle juſqu'à la priſe de Conſtantinople par Mahomet ſecond en 1453, nous trouvons pluſieurs Savans Grammairiens, qui ont beaucoup travaillé à éclaircir les Auteurs Grecs, & à les rendre plus intelligibles. Tels ſont entr'autres HESYCHIUS, auteur d'un excellent Dictionnaire, qui eſt d'un grand uſage pour entendre les Poétes : LE GRAND ETYMOLOGISTE :

SUIDAS, qui a compoſé un grand Dictionnaire hiſtorique & grammatical, où il y a beaucoup d'érudition: Jean TZETZE'S, auteur d'une hiſtoire contenue en treize Livres ſous le nom de *Chiliades*; & ſon frere Iſaac, Commentateur de Lycophron: EUSTATHE, Archevêque de Theſſalonique, auteur des grands Commentaires ſur Homére: & pluſieurs autres.

ARTICLE SECOND.

GRAMMAIRIENS LATINS.

SUETONE, dans ſon Livre *des Grammairiens Illuſtres*, marque qu'autrefois la Grammaire n'étoit pas même en uſage à Rome, bien loin d'y être en honneur, parce que ces anciens Romains ſe piquoient beaucoup plus d'être belliqueux, que d'être ſavans; & que Cratès de Mallos, dont il a été parlé auparavant, fut le premier qui introduiſit dans Rome l'étude de la Grammaire. Ces anciens Grammairiens enſeignoient en même tems la Rhétorique, ou du moins y diſpoſoient leurs écoliers par des exercices préliminaires.

Parmi les vingt Grammairiens Illuſtres mentionnés par Suétone, on trouve:

AURELIUS OPILIUS, qui enſeigna d'abord la Philoſophie, enſuite la Rhétorique, & enfin la Grammaire. J'ai déja remarqué que cet Art avoit beaucoup plus d'étendue qu'il n'en a aujourd'hui.

MARC ANTOINE GNIPHON, qui enſeignoit auſſi la Rhétorique dans la maiſon de Jules Céſar encore enfant. Cicéron, pendant ſa Préture, aſſiſtoit à ſes leçons.

ATTEIUS, ſurnommé le Philologue. Salluſte & Aſinius Pollion furent de ſes diſciples.

VERRIUS FLACCUS, qui avoit compoſé un recueil des mots difficiles, abrégé depuis par Feſtus Pompéius. Il fut Précepteur des petits fils d'Auguſte.

CAIUS JULIUS HYGINUS, affranchi d'Au-

guſte, Garde de ſa bibliothéque ; à qui l'on attribue une Mythologie, & un traité d'Aſtronomie poétique.

MARCUS POMPONIUS MARCELLUS, qui oſa critiquer un diſcours de Tibére. Et comme Atteius Capiton vouloit le juſtifier en ſoutenant que le mot critiqué par ce Grammairien étoit latin, ou que s'il ne l'étoit pas encore, il le deviendroit, Pomponius fit cette réponſe mémorable : *Vous pouvez, Céſar, donner droit de bourgeoiſie aux hommes, mais vous ne pouvez pas le donner aux mots.*

REMMIUS PALEMON de Vicence, qui, ſous les Empereurs Tibére & Claude, s'étant rendu célébre par ſa grande érudition, par ſa facilité à parler & à faire des vers ſur le champ, fut fort décrié par ſes mauvaiſes mœurs, & par ſon arrogance.

Outre les anciens Grammairiens dont la vie a été écrite en abrégé par Suétone, il y en a d'autres, dont le nom fait honneur à cet Art, quoiqu'ils ne l'aient pas enſeigné de vive voix, mais ſeulement par des Ecrits : tels que Varron, Cicéron, Meſſala, Jules Céſar : car ces grands hommes ne croioient pas ſe deshonorer en traitant de telles matiéres.

J'omets, pour abréger, pluſieurs Savans Grammairiens, dont pluſieurs reviendront dans le Chapitre ſuivant, où je parle des Philologues. Ceux qui ſeront curieux de ramaſſer tous les ouvrages latins faits ſur cette matiére, les trouveront dans le recueil des anciens Grammairiens donné par Elie Putſchius en 1605, deux Volumes *in*-4°. Un Livre excellent, & néceſſaire à tous les Maîtres qui enſeignent la langue Latine, eſt *la Minerve* de Sanctius, avec les Notes de Scioppius & de Périzonius.

COURTES RÉFLEXIONS

Sur le progrès & l'altération des Langues.

C'EST une choſe étonnante comment les Langues ſe forment, s'augmentent, ſe perfectionnent ; & comment,

Digitized by Google

après un certain cours d'années, elles dégénérent, & ſe corrompent.

Dieu, ſeul Auteur des Langues primitives, (& comment les hommes auroient-ils pu les inventer ?) en introduiſit l'uſage pour punir & diſſiper la folle entrepriſe des hommes, qui voulurent, avant que de ſe ſéparer, rendre leur nom immortel par la conſtruction du plus ſuperbe édifice qui eût encore paru ſur la terre. Juſques-là les hommes, qui ne formoient que comme une même famille, ne parloient auſſi qu'une même langue. Tout d'un coup, par un prodige des plus ſurprenans, Dieu effaça dans leur cerveau les traces anciennes de tous les mots qu'ils ſavoient, & y en ſubſtitua de nouvelles, qui formérent ſubitement de nouvelles langues. Il y a apparence, qu'en ſe diſtribuant en diverſes contrées, chacun ſe joignit à ceux dont il entendoit le langage, & de qui pareillement il étoit entendu.

Je m'arréte aux enfans de Javan, (en hébreu *Javan* eſt le même qu'*Ion*) d'où ſont deſcendus les Ioniens, c'eſt-à-dire les Grecs. Voila donc la langue Grecque établie parmi eux, entiérement différente de l'hébraïque, (je parle dans la ſuppoſition que l'Hébreu fût la langue du premier homme) différente, non ſeulement pour les mots, mais pour la maniére de décliner les noms & de conjuguer les verbes, pour les inflexions, les tours, les phraſes, le nombre, la cadence. Car il eſt remarquable que Dieu a donné à chaque langue un caractére, un génie particulier, qui la diſtingue de toutes les autres, & dont l'effet eſt ſenſible, quoiqu'on ne puiſſe pas trop en marquer la raiſon. A la multitude de mots Grecs dont leur mémoire ſe trouva meublée dès ces premiers tems, l'uſage, la néceſſité, l'invention & la pratique des Arts, peutêtre même la commodité ou l'agrément, en firent ajouter de nouveaux. On compte deux mille cent cinquante-ſix racines Grecques. Les dérivés & les compoſés augmentérent beaucoup ce nombre, & ſe multipliérent à l'infini : nulle langue n'approche de la Grecque pour la richeſſe & l'abondance. *Rac. Grec. de Port-Royal.*

Juſqu'ici nous n'avons vû que comme le matériel de la

langue Grecque, c'eſt-à-dire les mots dont elle eſt compoſée, qui ne furent preſque qu'un don du Créateur & de la néceſſité. L'uſage, la liaiſon, l'arrangement de ces mots, eurent beſoin de l'art. On remarqua que, parmi ceux qui faiſoient uſage de cette langue, les uns parloient mieux que les autres, & qu'ils exprimoient leurs penſées d'une maniére plus nette, plus ſuivie, plus énergique, plus agréable. On les prit pour modéles, on les étudia avec ſoin, on fit des obſervations ſur leurs diſcours, ſoit qu'ils fuſſent écrits, ou de vive voix ſeulement. Et c'eſt ce qui donna lieu à ce que nous appellons Grammaire, qui n'eſt autre choſe qu'un recueil d'obſervations ſur le langage: travail fort important, ou plutôt abſolument néceſſaire, pour fixer les régles d'une langue, pour les réduire en une méthode aiſée qui en facilite l'étude, pour éclaircir les doutes & les difficultés, pour faire connoitre & écarter les uſages vicieux, & pour la conduire par des réflexions ſenſées & judicieuſes à toute la beauté dont elle eſt ſuſceptible.

Nous ne ſavons rien des commencemens ni des progrès de la langue Grecque. Les Poémes d'Homére ſont le plus ancien ouvrage que nous ayons en cette langue; & l'élocution y eſt ſi parfaite, que tous les ſiécles ſuivans n'y ont pu rien ajouter. Cette perfection du langage s'eſt maintenue & conſervée chez les Grecs beaucoup plus lontems que dans aucune autre nation. Depuis Homére juſqu'à Théocrite il s'eſt écoulé plus de cinq cens ans. Tous les Poétes qui ont fleuri pendant ce long intervalle de tems, ſont regardés, excepté un très petit nombre, comme parfaits pour le langage chacun dans leur genre. Il en faut juger à peu près de même des Orateurs, des Hiſtoriens, & des Philoſophes. Le goût des Arts univerſel & dominant chez les Grecs, l'eſtime qu'on y a toujours faite de l'Eloquence, le ſoin qu'ils avoient de cultiver leur langue qu'ils apprenoient ſeule, dédaignant pour la plupart juſqu'à la langue Romaine qui étoit la langue de leurs maîtres, tout cela a contribué à ſoutenir la langue Grecque dans ſa pureté pendant pluſieurs ſiécles, juſqu'à la tranſlation de

l'Empire à Conſtantinople. Alors le mélange du latin, & l'affoibliſſement de l'Empire qui amena la décadence des Arts, fit un changement ſenſible dans la langue Grecque.

Les Romains uniquement occupés du ſoin d'établir & d'aſſurer leurs conquêtes par la voie des armes, ne ſongérent pas beaucoup d'abord à polir & à perfectionner leur langue. Le peu qui nous reſte des Annales des Pontifes, des Loix des douze Tables, & de quelques autres monumens en petit nombre, marque combien elle étoit groſſiére, & imparfaite dans ces premiers tems. Elle ſe développa peu à peu dans la ſuite par des accroiſſemens inſenſibles. Elle emprunta un grand nombre de mots de la langue Grecque, qu'elle habilla à ſa mode, & ſe rendit comme naturels : avantage que n'avoient point eu les Grecs. On aperçoit & on ſent encore le goût de la langue Grecque dans les vieux Poétes Latins, tels que Pacuvius, Ennius, Plaute, ſur tout par les mots compoſés qui y ſont très fréquens. Ce que nous avons des diſcours de Caton, des Gracques, & des autres Orateurs de leur tems, montre un langage déja fort riche, fort énergique, & auquel il ne manquoit rien que de la grace, de l'arrangement, de l'harmonie.

Le commerce plus fréquent que Rome eut avec la Gréce depuis qu'elle en eut fait la conquête, y apporta un changement entier pour le langage, auſſibien que pour le goût de l'éloquence & de la poéſie, deux choſes qui paroiſſent inſéparables. A comparer Plaute avec Térence, Lucréce avec Virgile, on les croiroit ſéparés par pluſieurs ſiécles, & cependant ils ne ſont éloignés les uns des autres que de peu d'années. On peut fixer à Térence l'époque du renouvellement, ou plutôt de l'établiſſement de la pure Latinité à Rome, & conduire cette époque juſqu'à la mort d'Auguſte ; eſpace qui comprend cent cinquante ans, & quelque choſe de plus. C'eſt ici le beau ſiécle de Rome par raport aux Belles-Lettres & aux Arts ; &, comme on l'appelle, le ſiécle d'or, pendant lequel une foule d'Auteurs du premier mérite porta la pureté & l'élégance de la

diction à ſon dernier période par des Ecrits, entiérement différens pour le ſtile & pour la matiére, mais tous également marqués au coin de la pure Latinité & du bon goût.

Ce progrès ſi rapide de la langue Latine doit moins étonner quand on ſe ſouvient que des hommes tels que Scipion l'Africain le Jeune & Lélius d'un côté, & de l'autre Cicéron & Céſar, ne dédaignoient pas au milieu de leurs importantes occupations, les premiers de prêter leur main & leur plume à un Poéte Comique, les autres de compoſer eux-mêmes des Traités ſur la Grammaire.

Cette pureté du langage alla toujours en déclinant depuis la mort d'Auguſte, auſſibien que le goût de la ſaine éloquence; car leur ſort eſt preſque toujours le même. Pour peu qu'on ait de diſcernement, on voit une différence ſenſible entre les Auteurs du tems d'Auguſte, & ceux qui ont vécu après lui. Mais deux cens ans après, la différence eſt extrême, comme on le ſentira aiſément par la lecture des Ecrivains de l'Hiſtoire Auguſte. La pureté du langage ne s'eſt conſervée preſque (encore avec quelque altération) que parmi les Juriſconſultes Ulpien, Papinien, Paul, &c.

Je ne ſai ſi j'ai eu raiſon de dire que le ſort du langage & celui du goût étoit toujours le même. Nous avons de vieux Auteurs François, comme Marot, Amiot, Montagne, & d'autres, dont la lecture plaît encore infiniment, & ſans doute plaira toujours. Qu'eſt-ce qu'on aime & qu'on eſtime dans ces Auteurs? Ce n'eſt point le langage, puiſque nous ne pourrions maintenant en ſouffrir un pareil. C'eſt un je ne ſai quoi, qu'on ſent mieux qu'on ne peut l'exprimer; un air ſimple & naïf, un tour gracieux, des manières naturelles, une nobleſſe & une grandeur de ſtile ſans affectation & ſans enflure, ſur tout des ſentimens puiſés dans la nature, qui partent du cœur, & qui vont au cœur: en un mot c'eſt ce goût antique d'Athénes & de Rome, qui eſt de tous les tems & de tous les pays, & qui jette dans les Ecrits un certain ſel, dont la fineſſe & la delicateſſe ſe fait ſentir à tout Lecteur ſpirituel, & ajoute

ajoute un nouveau prix à la force & à la ſolidité des choſes mêmes.

Mais pourquoi ce vieux langage ne plait-il plus ? je parle ſeulement des mots. Il en manque un très grand nombre dans notre langue. On en trouve d'excellens dans ces vieux Auteurs : les uns clairs, ſimples, naturels ; les autres pleins de force & d'énergie. J'ai toujours ſouhaité qu'une main habile fît un petit recueil des uns & des autres, c'eſt-à-dire de ce qui nous manque & de ce que nous pouvons acquerir, pour nous montrer le tort que nous avons de négliger ainſi le progrès & l'avancement de notre langue, & pour piquer (qu'on me pardonne cette expreſſion) la ſtupide indolence où nous demeurons ſur ce ſujet. Car, ſi la langue Françoiſe, riche d'ailleurs & opulente, éprouve en certaines occaſions une ſorte de diſette & de pauvreté, c'eſt à notre fauſſe délicateſſe que nous devons imputer ce défaut. Pourquoi ne pas l'enrichir peu à peu de nouvelles expreſſions excellentes, que nos Auteurs anciens, ou que les peuples voiſins même nous fourniroient, comme nous voions que les Anglois le pratiquent ſi utilement ? Je ſai bien qu'il faut être, ſur cet article, fort diſcret & fort réſervé : mais il ne faut pas auſſi pouſſer la diſcrétion juſqu'à une timide puſillanimité.

Nous avons lieu de croire que notre langue a été conduite au plus haut point de perfection où elle puiſſe arriver ; & l'honneur qu'on lui fait de l'adopter dans preſque toutes les Cours de l'Europe en eſt une glorieuſe preuve. S'il lui manque quelque choſe, ce ne peut être, ce ſemble, qu'une plus riche abondance ; quoique cependant ceux qui ſavent manier la langue, ne s'aperçoivent preſque pas qu'elle manque d'aucuns mots pour exprimer leurs penſées : mais elle pourroit en avoir un plus grand nombre. La France a eu dans le ſiécle paſſé, & a encore dans celui-ci, des Ecrivains d'un mérite diſtingué, & fort capables de lui procurer ce nouvel avantage. Mais ils reſpectent & craignent le Public. Ils ſe font, avec juſtice, un devoir de ſe régler ſur ſon goût, & de ne point le heurter. Ainſi, pour ne pas courir le riſque de lui déplaire, ils n'oſent preſque jamais hazarder aucune expreſſion nouvelle, & ils

laiſſent en ce point la langue dans l'état où ils l'ont trouvée. Ce ſeroit donc au Public à ſe rendre, pour l'honneur de la Langue & de la Nation, moins délicat & moins dédaigneux ; & aux Auteurs, à devenir auſſi un peu moins timides ; mais, je le répéte, en gardant toujours beaucoup de diſcrétion & de réſerve.

Mais je ne m'aperçoi pas, que moi même peutêtre, en hazardant ainſi mes réflexions ſur notre langue, je pourrai paroitre manquer de reſpect pour le Public ; ce qui ſeroit bien contraire à mon intention. Je finis cet Article, qui regarde la Grammaire, en prenant la liberté d'avertir encore les Lecteurs, que cette étude eſt très importante, & ne doit point être négligée. Je voi avec joie qu'on fait voir réguliérement dans pluſieurs Claſſes de l'Univerſité la Grammaire Françoiſe.

C'eſt celle de M. Reſtaut.

CHAPITRE SECOND.

DES

PHILOLOGUES.

ON APPELLE *Philologues* ceux qui ont travaillé ſur les anciens Auteurs, pour les examiner, les corriger, les expliquer, & les mettre au jour : ceux qui ont embraſſé cette Litérature univerſelle qui s'étend ſur toutes ſortes de ſciences & d'Auteurs, & qui faiſoit anciennement la principale & la plus belle partie de la Grammaire. On entend donc par *Philologie* une eſpéce de ſcience compoſée de Grammaire, de Rhétorique, de Poétique, d'Antiquités, d'Hiſtoire, de Philoſophie, & quelquefois même de Mathématiques, de Médecine, & de Juriſprudence ; ſans traiter aucune de ces matiéres à fond ni ſéparément, mais les effleurant toutes ou en partie. Je ne ſai pourquoi cette Philologie, qui a fait tant d'honneur aux Scaligers, aux Saumaiſes, aux Caſaubons, aux Voſſius, aux Sirmonds, aux Gronovius, &c. & qui eſt encore fort cultivée en Angleterre, en Allemagne, & en Italie, eſt preſque mépriſée en France, où l'on ne fait plus de cas que des ſciences exactes, & portées à leur perfection, comme la Phyſique, la Géométrie, &c. Notre Académie des Belles-Lettres, qui, ſous ce nom, renferme toutes les eſpéces d'érudition ancienne & moderne, & qui donne tous les ans dans ſes Mémoires des Traités ſur toutes ſortes de matiéres, peut contribuer beaucoup à renouveller parmi nous & à augmenter ce goût de Philologie & d'érudition. Je raporterai ici quelques-uns de ceux qui ſe ſont le plus diſtingués dans ce genre d'érudition, en mélant les Grecs avec les Latins.

ERATOSTHÉNE.

De illuſtr. Grammat. cap. 10. *Olymp.* 146. Av. J. C. 200.

SUÉTONE dit qu'Eratoſthéne fut le premier qui porta le nom de *Philologue*. Il étoit de Cyréne, & devint Bibliothéquaire d'Alexandrie. Il vivoit du tems de Ptolémée Philadelphe. Il avoit embraſſé toutes ſortes de connoiſſances, ſans vouloir en approfondir aucune comme font ceux qui s'appliquent particuliérement à une ſeule, & qui veulent y exceller. C'eſt ce qui lui fit donner le ſurnom de * *Béta*, parce que ne pouvant aſpirer au premier rang dans aucune ſcience particuliére, il étoit du moins parvenu au ſecond dans toutes en général. Il vécut quatre-vingts ans, & ſe laiſſa mourir de faim, ne pouvant ſurvivre à la perte de la vûe dont il fut affligé. J'aurai occaſion d'en parler encore ailleurs. Il eut pour diſciple Ariſtophane de Byzance, qui fut maître du célébre Critique Ariſtarque.

Suidas.

* *Béta eſt la ſeconde lettre de l'alphabet Grec.*

VARRON.

AN. M. 3619. AN. M. 3709. *Apud. Aul. Gell. lib.* 3. *cap.* 10.

VARRON, (*Marc. Térentius*) a été regardé comme le plus docte des Romains. Il naquit en 636 de la fondation de Rome, & mourut l'an 726, âgé de 90 ans. Il aſſure lui-même qu'il avoit compoſé près de cinq cens Volumes ſur différentes matiéres. Il dédia celui de la langue Latine à Cicéron. Il compoſa un Traité de la vie ruſtique, *de re ruſtica*, qui eſt fort eſtimé. Ces deux derniers ouvrages ſont parvenus juſqu'à nous.

Saint Auguſtin admire & releve en pluſieurs endroits la vaſte érudition de ce ſavant Romain. Il nous a conſervé le plan du grand ouvrage de Varron ſur les Antiquités Romaines, compoſé de quarante & un Livres. C'eſt de cet ouvrage que parle Cicéron en s'adreſſant à Varron même. » Nous [a] étions, lui dit-il, auparavant comme » étrangers, & en quelque ſorte égarés dans notre propre » ville. Vos Livres nous ont, pour ainſi dire, ramenés

a Nos, inquit, in noſtra urbe peregrinantes erranteſque, tanquam hoſpites, tui libri quaſi domum reduxerunt, ut poſſemus aliquando qui & ubi eſſemus agnoſcere. *Academ. Quæſt. lib.* 1. *n.* 9.

» chez nous, en nous faiſant connoître qui & où nous » étions. « Après le dénombrement qu'en fait Cicéron, ſaint Auguſtin, plein d'admiration, s'écrie : » Varron [a] a » lu un ſi grand nombre de Livres, qu'on eſt étonné com- » ment il a pu trouver le tems d'en compoſer lui-même ; » & il en a compoſé néanmoins un ſi grand nombre, qu'à » peine conçoit-on qu'un ſeul homme en ait pu lire autant !

Il étoit difficile que tant d'ouvrages fuſſent écrits d'un ſtile élégant & poli. Auſſi [b] le même ſaint Auguſtin remarque-t-il que Cicéron loue Varron comme un homme d'un eſprit pénétrant & d'un ſavoir profond, non comme un homme fort diſert & fort éloquent.

ASCONIUS PÉDIANUS.

ASCONIUS Pédianus, cité par Pline le Naturaliſte & par Quintilien, a vécu ſous Néron & ſous Veſpaſien. Nous avons un reſte de ſes Notes ou de ſes Commentaires ſur diverſes Oraiſons de Cicéron. On peut dire qu'il a ſervi de modéle à la plupart des Critiques & des Scholiaſtes Latins qui l'ont ſuivi, & à ceux qui ſe ſont mélés d'expliquer les Auteurs.

PLINE L'ANCIEN.

PLINE (*C. Plinius Secundus*) dit *l'Ancien*, pourroit être rangé parmi les Hiſtoriens, ou plutôt encore parmi les Philoſophes qui ont traité de la Phyſique. Mais la multiplicité de matiéres dont il parle dans ſes Livres de l'Hiſtoire Naturelle, a fait que j'ai cru lui pouvoir donner place parmi les Philologues.

Pline étoit de Vérone, & vivoit dans le premier ſiécle ſous Veſpaſien & Tite, qui l'honorérent de leur eſtime, & l'emploiérent en diverſes affaires. Il porta les armes

a Varro tam multa legit, ut aliquid ei ſcribere vacaſſe miremur; tam multa ſcripſit, quàm multa vix quemquam legere potuiſſe credamus. *De Civit. Dei, lib. 6. cap. 2.*

b. Cum Marco Varrone, homine, inquit, omnium facilè acutiſſimo, & ſine ulla dubitatione doctiſſimo. Non ait, eloquentiſſimo vel facundiſſimo; quoniam re vera in hac facultate multùm impar eſt. *S. Auguſt. ibid.*

avec distinction : il fut aggrégé dans le Collége des Augures, fut envoié Intendant en Espagne, & malgré le tems que lui déroboient ses emplois, il en trouva suffisamment pour travailler à un grand nombre d'ouvrages, qui malheureusement sont perdus, excepté celui de *l'Histoire naturelle*, compris en trente-sept Livres : [a] Ouvrage, dit Pline le Jeune, d'une étendue, d'une érudition infinie, & presque aussi varié que la nature elle-même. En effet, étoiles, planétes ; grêle, vents, pluies ; arbres, plantes, fleurs ; métaux, minéraux ; animaux de toute espéce, terrestres, aquatiques, volatiles ; descriptions Géographiques de villes & de pays, il embrasse tout, & ne laisse dans la nature & dans les arts aucune partie qu'il n'examine avec soin. Pour composer cet Ouvrage, il avoit parcouru près de deux mille Volumes.

Il a [b] soin d'avertir qu'il prenoit le tems de ce travail, non sur celui des affaires publiques dont il étoit chargé, mais sur son propre repos, & qu'il y employoit seulement certaines heures perdues. Pline le Jeune son neveu nous apprend qu'il menoit une vie simple & frugale, dormoit peu, & mettoit tout le tems à profit : celui des repas, pendant lesquels il se faisoit lire ; celui même des voiages, où il avoit toujours à ses côtés son livre, ses tablettes, son copiste : car il ne lisoit rien dont il ne fît des extraits. Il comptoit que ménager ainsi le tems, c'étoit prolonger sa vie, dont le sommeil abrége beaucoup la durée. *Pluribus horis vivimus : profectò enim vita vigilia est.*

Ep. 5. lib. 3.

In Præfat.

Pline étoit bien éloigné de la fastueuse vanité de certains Auteurs, qui ne rougissent point de copier les autres sans les nommer. » Il me [c] semble, dit-il, que la probité » & l'honneur demandent, que, par un aveu sincére, on » rende une sorte d'hommage à ceux de qui l'on a tiré » quelque secours & quelque lumiére. « Il compare un

a Opus diffusum, eruditum, nec minùs varium quàm ipsa natura. *Plin. Epist. 5. lib. 3.*

b Succisivis temporibus ista curamus, id est nocturnis. *Præf.*

c In his voluminibus Auctorum nomina prætexui. Est enim benignum, ut arbitror, & plenum ingenui pudoris, fateri per quos profeceris... Obnoxii profectò animi, & infelicis ingenii est, deprehendi in furto malle, quàm mutuum reddere, cùm præsertim fors fiat ex usura. *In Præfat.*

Auteur qui profite du travail d'autrui, à une perſonne qui emprunte de l'argent dont elle paie l'intérêt: avec cette différence pourtant, que le débiteur, par l'intérêt qu'il paie, n'acquitte point le fonds de la ſomme qu'on lui a prêtée; au lieu qu'un Auteur, par l'aveu ingénu de ce qu'il emprunte, l'acquiert en quelque ſorte, & ſe le rend propre. D'où il conclut, qu'il y a de la petiteſſe d'eſprit & de la baſſeſſe, d'aimer mieux être ſurpris honteuſement dans le vol, que d'avouer ingénuement ſa dette. Je me ſuis bien enrichi de la ſorte, & à bon marché.

Il ſentoit parfaitement toute la difficulté & tous les inconvéniens d'une entrepriſe comme la ſienne, où la matiére qu'on traite eſt par elle-même ingrate, ſtérile, ennuieuſe, & ne laiſſe aucun lieu de faire paroître de l'eſprit. Mais [a] il étoit perſuadé qu'on ſait quelque gré aux Auteurs, qui préférent le deſir d'être utiles au Public, à celui de lui plaire: & qui, dans cette vûe, ont le courage de ſurmonter & de dévorer toutes les peines d'un travail ennuieux & rebutant.

Il ſe flate qu'on lui pardonnera toutes les fautes qui lui ſeront échapées; & l'on y en trouve beaucoup en effet, comme cela eſt inévitable dans un Ouvrage d'une ſi vaſte étendue, & d'une ſi prodigieuſe variété.

Pline dédia ſon Ouvrage à Tite, alors aſſocié preſque à l'Empire par Veſpaſien ſon pere, & qui devint depuis les délices du genre humain. Il en fait un éloge magnifique & abrégé, en lui diſant: » Votre élévation n'a cauſé » en vous d'autre changement, ſinon de vous mettre en » état de faire tout le bien que vous deſirez, en égalant » votre pouvoir à votre bonne volonté: « *Nec quicquam in te mutavit fortunæ amplitudo, niſi ut prodeſſe tantumdem poſſes & velles.*

Pline le Jeune nous apprend dans une Lettre qu'il adreſſe à Tacite l'Hiſtorien, le triſte accident qui fit périr ſon Oncle. Il étoit à Miſéne, où il commandoit la flote. Aiant appris qu'il paroiſſoit un nuage d'une grandeur & d'une *Epiſt. 16. l. 6.*

a Equidem ita ſentio, peculiarem in ſtudiis cauſam eorum eſſe, qui difficultatibus victis, utilitatem juvandi prætulerunt gratiæ placendi. *Ibid.*

figure extraordinaire, il ſe mit ſur mer, & s'aperçut bientot qu'il ſortoit du mont Véſuve. Il ſe preſſe d'arriver au lieu d'où tout le monde fuioit, & où le péril paroiſſoit le plus grand, mais avec une telle liberté d'eſprit, qu'à meſure qu'il apercevoit quelque mouvement extraordinaire, il faiſoit ſes obſervations, & les dictoit. Déja ſur ſes vaiſſeaux voloit la cendre plus épaiſſe & plus chaude à meſure qu'ils approchoient. Déja tomboient autour d'eux des pierres calcinées, & des cailloux tout noirs, tout brulés, tout pulvériſés par la violence du feu. Pline délibéra quelque tems s'il retourneroit en arriére : mais s'étant raſſuré, il continua ſa route, mit pied à terre à Stabie, & s'arréta chez Pomponianus ſon ami, qu'il trouva tout tremblant, & qu'il tâcha d'encourager. Après le repas, il ſe coucha, & dormit d'un profond ſommeil. L'approche du danger obligea de l'éveiller. Les maiſons étoient tellement ébranlées par les fréquens tremblemens de terre, que l'on auroit dit qu'elles étoient arrachées de leurs fondemens. Ils s'avancérent tous dans la campagne. Je paſſe beaucoup de circonſtances. La nuit ſombre & affreuſe qui couvroit tout, n'étoit un peu diſſipée que par la lueur de l'incendie. Des flâmes qui parurent plus grandes, & une odeur de ſouffre qui annonçoit leur approche, mirent tout le monde en fuite. Pline ſe leve appuié ſur deux valets, & dans le moment tombe mort, ſuffoqué apparemment par l'épaiſſeur de la fumée.

Telle fut la fin du ſavant Pline. On ne peut ſavoir mauvais gré à un Neveu d'avoir peint en beau la mort de ſon Oncle, & de n'y avoir vû que de la force, du courage, de l'intrépidité, & de la grandeur d'ame. Mais, ſi nous en voulons juger ſainement, peut-on excuſer de témérité une entrepriſe, où un homme expoſe ſa vie, &, ce qui eſt encore plus condannable, celle des autres, pour ſatisfaire une ſimple curioſité ?

Il me reſte, pour terminer cet article, à dire un mot du ſtile de Pline. Il lui eſt tout particulier, & ne reſſemble à aucun autre. Il ne faut pas s'attendre à y trouver ni la pureté, ni l'élégance, ni l'admirable ſimplicité du ſiécle d'Auguſte, dont il n'étoit pourtant éloigné que d'aſſez peu

peu d'années. Son caractére propre eſt la force, l'énergie, la vivacité, je puis même dire la hardieſſe, tant pour les expreſſions que pour les penſées; & une merveilleuſe fécondité d'imagination pour peindre & rendre ſenſibles les objets qu'il décrit. Mais il faut avouer auſſi que ſon ſtile eſt dur & ſerré, & par là ſouvent obſcur: que ſes penſées ſont fréquemment pouſſées au delà du vrai, outrées, & même fauſſes. J'eſſaierai d'en donner quelques exemples.

Pline dévelope les merveilles renfermées dans la matiére dont les voiles de vaiſſeaux ſont compoſées, c'eſt-à-dire du lin & du * chanvre. L'homme jette dans la terre une petite ſemence, qui lui ſervira à ſe rendre maître des vents, & à les convertir à ſes beſoins. Sans parler d'une infinité de ſecours qu'on tire du lin ou du chanvre pour tous les uſages de la vie, quoi de plus merveilleux que de voir une herbe raprocher l'Egypte de l'Italie malgré la mer qui les ſépare? Et quelle herbe encore? Petite, mince, foible, qui s'éléve à peine de terre, qui d'elle-même ne forme ni corps ni ſubſtance ferme, & qui a beſoin, pour ſervir à nos uſages, d'être briſée, & réduite à la ſoupleſſe de la laine. C'eſt à cette plante, toute médiocre qu'elle eſt, qu'on doit la facilité de ſe tranſporter d'un bout du monde à l'autre. *Seritur linum. Sed in qua non occurrit vitæ parte? quodve miraculum majus, herbam eſſe quæ admoveat Ægyptum Italiæ... Denique tam parvo ſemine naſci, quod orbem terrarum ultro citroque portet, tam gracili avena, tam non altè à terra tolli; neque id viribus ſuis nečti, ſed paſſum tuſumque, & in mollitiem lanæ coactum!*

Lib. 19. in Proam.

* *Pline ne parle que du lin.*

Il donne une idée magnifique de la grandeur & de la majeſté de l'Empire Romain. Rome, ſelon lui, eſt en même tems la mere de l'univers, & lui doit ſa nourriture; choiſie exprès par les dieux pour illuſtrer le ciel même, pour réunir tous les Empires épars çà & là dans le monde, pour adoucir les mœurs, pour réduire à un ſeul & même langage les langues barbares & diſcordantes de tant de nations, pour établir entre elles par ce moien un ſalutaire & facile commerce, pour rappeller l'homme aux loix de l'humanité, en un mot pour rendre cette ville la patrie commune de tous les peuples de l'univers. *Terra (Italia)*

Lib. 3. cap. 5.

omnium terrarum alumna, eadem & parens; numine deûm electa, quæ cœlum ipſum clarius faceret, ſparſa congregaret imperia, rituſque molliret, & tot populorum diſcordes feraſque linguas ſermonis commercio contraheret ad colloquia, & humanitatem homini daret; breviterque una cunctarum gentium in toto orbe patria fieret.

Je n'ajouterai plus ici qu'un ſeul endroit, mais qui m'a paru bien remarquable, & qui nous regarde tous. C'eſt avec raiſon, dit Pline, qu'on donne à l'homme le premier rang parmi toutes les autres créatures, lui pour qui la nature ſemble les avoir toutes formées : mais elle lui fait acheter bien cher tous ſes préſens, de ſorte qu'on ne ſait ſi on a plus lieu de la regarder à ſon égard comme une mere indulgente, que comme une dure marâtre. Tous les autres animaux naiſſent couverts chacun d'une maniére différente, l'homme eſt le ſeul qui ait beſoin d'un ſecours étranger pour ſe couvrir. Il eſt jetté, en naiſſant, tout nud ſur la terre auſſi nue que lui. Le premier ſigne de vie qu'il donne, ſont des * cris, des pleurs, des larmes, ce qui n'arrive à aucun des autres animaux. A ce premier uſage qu'il a fait de la lumiére, ſuccédent les liens & les langes dont on ſerre & on envelope tous ſes membres, ce qui ne lui eſt pas moins particulier. C'eſt dans cet état que ſe trouve, auſſitôt après ſa naiſſance, le Roi des animaux, deſtiné à leur commander, piés & mains liées, & pouſſant des gémiſſemens. Il commence ſa vie par les ſupplices, coupable uniquement parce qu'il eſt né. Peut-on comprendre la folie des hommes, de croire, après de tels commencemens, qu'ils ſoient nés pour le faſte & l'orgueil :

Lib. 7. in Proem.

* *La langue Latine a un mot propre pour exprimer le cri des enfans*, vagitus : *comme elle en a auſſi pour marquer le cri des beufs, vaches, & taureaux*, mugitus; *& celui des lions en colére*, rugitus. *Notre langue a adopté les deux derniers mots*, mugiſſement, rugiſſement. *Je ne ſai pas pourquoi elle n'en feroit pas autant à l'égard du premier, & pourquoi elle ne diroit pas* vagiſſement, *qui eſt dans la même analogie. Ce mot choqueroit d'abord par la nouveauté : on s'y accoutumeroit peut-être inſenſiblement, comme on s'eſt accoutumé aux autres. Pour moi, qui ne me ſens pas aſſez d'autorité dans le public, je n'ai pas oſé le hazarder; & je me ſuis contenté de dire en moi-même avec quelque regret :*

Ego cur acquirere pauca,
Si poſſum, invideor? *Horat.*

Principium jure tribuetur homini, cujus cauſa videtur cuncta alia genuiſſe natura, magnâ ſæva mercede contra tanta ſua munera; non ſit ut ſatis æſtimare, parens melior homini, an triſtior noverca fuerit. Ante omnia, unum animantium cunctorum alienis velat opibus: ceteris variè tegmenta tribuit... Hominem tantùm nudum, & in nuda humo, natali die abjicit ad vagitus ſtatim & ploratum, nullumque tot animalium aliud ad lacrymas, & has protinus vitæ principio... Ab hoc lucis rudimento, quæ ne feras quidem inter nos genitas, vincula excipiunt, & omnium membrorum nexus. Itaque feliciter natus jacet, manibus pedibuſque devinctis, flens animal ceteris imperaturum; & à ſuppliciis vitam auſpicatur, unam tantùm ob culpam, quia natum eſt. Heu dementiam ab his initiis exiſtimantium ad ſuperbiam ſe genitos! Les Payens ſentoient bien la miſére de l'homme dès ſa naiſſance, mais ils n'en connoiſſoient pas la cauſe, comme le remarque ſaint Auguſtin en parlant de Cicéron: *rem vidit, cauſam non vidit.*

Ce peu d'endroits de Pline que j'ai raportés ici, & que j'ai traduits du mieux qu'il m'a été poſſible, ſans pouvoir rendre l'énergie de l'original, peut ſuffire pour donner quelque idée de ſon ſtile & de ſon caractére. Je dois faire remarquer, avant que de finir, l'art induſtrieux de l'Auteur dont je parle. Son Ouvrage, qui embraſſe toute l'Hiſtoire Naturelle, & qui traite dans un détail exact une infinité de ſujets, abſolument néceſſaires pour ſon plan, mais tout-à-fait ennuieux par eux-mêmes, eſt rempli preſque partout de ronces & d'épines, qui n'offrent rien d'agréable au Lecteur, & qui ſont fort capables de le rebuter. Pline, en homme habile, pour prévenir, ou du moins pour diminuer cet ennui & ce dégoût, a eu ſoin de répandre çà & là quelques fleurs, de jetter dans certains récits beaucoup d'agrémens & de vivacité, & d'orner de belles & ſolides réflexions preſque toutes les Préfaces qu'il met à la tête de chacun de ſes Livres.

LUCIEN.

Lucien, Auteur Grec, étoit de Samoſate, capitale de la Comagéne, province de Syrie. Il étoit d'une condi-

tion fort médiocre. Son pere, n'aiant pas le moien de l'entretenir, réſolut de lui faire apprendre un métier. Mais les commencemens ne lui en aiant pas été favorables, il ſe jetta dans les Lettres ſur un ſonge vrai ou ſuppoſé qui eſt raporté au commencement de ſes Ouvrages. J'en donnerai ici l'extrait, qui pourra contribuer à faire connoitre ſon génie & ſon ſtile.

J'avois près de quinze ans, dit-il, & n'allois plus à l'école, lorſque mon pere délibéra avec ſes amis ſur ce qu'il devoit faire de moi. Pluſieurs n'approuvoient pas qu'on me jettât dans les Lettres, parce que, pour y réuſſir, il faut beaucoup de tems & de dépenſe. Ils conſidéroient que je n'étois pas riche, & qu'en apprenant quelque métier j'aurois moien de me fournir moi-même en peu de tems de quoi vivre, ſans être à charge à mon pere, ni à ma famille. Cet avis fut ſuivi, & l'on me mit entre les mains d'un Oncle, qui étoit un excellent Sculpteur. Cet Art ne me déplaiſoit pas, parce que je m'étois amuſé de bonne heure à faire de petits ouvrages de cire où je réuſſiſſois aſſez: d'ailleurs la Sculpture ne me paroiſſoit pas tant un métier, qu'un divertiſſement honnête. On me mit donc à l'ouvrage, pour voir comment je m'y prendrois. Mais je commençai par appuier ſi lourdement le ciſeau ſur la pierre qu'on m'avoit donné à travailler, & qui étoit fort délicate, qu'elle ſe rompit ſous mes mains. Mon Oncle entra dans une telle colére, qu'il ne put s'empécher de me fraper, & de me donner pluſieurs coups: ainſi mon apprentiſſage commença par les larmes.

Je courus au logis tout pleurant, & racontai ma triſte avanture, montrant les marques des coups que j'avois reçus: ce qui affligea extrêmement ma mere. Le ſoir étant venu, je me couchai, & ne fis que réver toute la nuit. J'eus, pendant le ſommeil, un ſonge, dont l'image me demeura vivement empreinte dans la mémoire. Je crus voir deux femmes. L'une groſſiére & mal peignée, qui avoit les mains craſſeuſes, les bras retrouſſés, le viſage tout couvert de ſueur & de pouſſiére, enfin telle qu'étoit mon Oncle lorſqu'il travailloit de ſon métier. L'autre avoit un air gracieux, un viſage doux & riant, un habit fort propre,

Digitized by Google

mais modeſte. Après m'avoir bien tiraillé pour m'attirer chacune à leur parti, enfin elles remirent à mon choix la déciſion de leur différent, & plaidérent leur cauſe ſucceſſivement.

La premiére commença ainſi. » Mon fils, je ſuis la » Sculpture que tu viens d'embraſſer, & qui t'eſt connue » dès ton enfance, ton Oncle s'y étant rendu très célé- » bre. Si tu veux me ſuivre, ſans t'arréter aux cajoleries » de ma rivale, je te rendrai illuſtre, non, comme elle, » par des paroles, mais par des effets. Car, outre que tu » deviendras robuſte & vigoureux comme moi, tu rem- » porteras une eſtime qui ne ſera point ſujette à l'envie, » ni cauſe un jour de ta perte, comme les charmes de » celle qui te veut ſuborner. Du reſte, que mon habit ne » te faſſe point de peine: c'eſt celui de Phidias & de Po- » lyclére, & des autres grands Sculpteurs qui ſe ſont fait » adorer dans leurs ouvrages, & qu'on révére encore avec » les dieux qu'ils ont faits. Conſidére combien, en ſuivant » leurs traces, tu acquerras de gloire & de louange, & de » quelle joie tu combleras ton pere & ta famille. » Voila à peu près ce que me dit cette Dame, d'un ton rude & groſſier, comme parlent les Artiſans, mais avec force & vivacité. Après quoi l'autre me parla ainſi.

» Je ſuis l'Erudition, qui préſide à toutes les belles » connoiſſances. La Sculpture t'a étalé les avantages que » tu aurois avec elle. Mais, ſi tu l'écoutes, tu ne ſeras ja- » mais qu'un miſérable Artiſan, expoſé au mépris & aux » injures de tout le monde, & contraint de faire la cour » aux Grands pour ſubſiſter. Quand tu deviendrois des » plus excellens en ton Art, on ſe contentera de t'admi- » rer, ſans porter d'envie à ta condition. Mais, ſi tu veux » me ſuivre, je t'apprendrai tout ce qu'il y a de beau & » de rare dans l'univers, & tout ce qu'il y a de remarqua- » ble dans toute l'Antiquité. J'ornerai ton ame des vertus » les plus eſtimables, telles que ſont la modeſtie, la juſ- » tice, la piété, la douceur, l'equité, la prudence, la » patience, & l'amour de tout ce qui eſt honnête & loua- » ble: car ce ſont là les véritables ornemens de l'ame. Au » lieu de ce méchant habit que tu as, je t'en donnerai un

» majeſtueux, comme celui que tu me vois; & de pauvre » & inconnu, je te rendrai illuſtre & opulent, digne des » plus grands emplois, & en état d'y parvenir. S'il te » prend envie de voiager dans les pays étrangers, je ferai » marcher ta renommée devant toi. Par tout on viendra » te conſulter comme un oracle: tu ſeras adoré & reſpecté » de tout le monde. Je te donnerai même l'immortalité » tant vantée, & te ferai vivre à jamais dans la mémoire » des hommes. Conſidére ce qu'Eſchine & Démoſthéne, » l'admiration de tous les ſiécles, ſont devenus par mon » moien. Socrate, qui avoit ſuivi d'abord la Sculpture ma » rivale, ne m'eut pas plutôt connue, qu'il l'abandonna » pour moi. A-t-il eu ſujet de s'en repentir? Quitteras-tu » tant d'honneur, de richeſſes, & de crédit, pour ſuivre » une pauvre inconnue, qui le marteau & le ciſeau à la » main n'a que ces vils inſtrumens à t'offrir, qui eſt con- » trainte de travailler de ſes mains pour vivre, & de ſon- » ger plutôt à polir un marbre, qu'à ſe polir ſoi-même?

Elle n'eut pas plutôt prononcé ces paroles, que touché de ſes promeſſes, & n'aiant pas encore oublié les coups que j'avois reçus, je courus l'embraſſer, ſans attendre qu'elle eût achevé ſon diſcours. L'autre, tranſportée de colére & de dépit, fut changée ſur le champ en ſtatue, comme on le dit de Niobé. Alors l'Erudition, pour me récompenſer de mon choix, me fit monter avec elle ſur ſon char, & touchant ſes chevaux ailés, me promena d'Orient en Occident, me faiſant répandre par tout je ne ſai quoi de céleſte & de divin, qui faiſoit regarder les hommes en haut avec étonnement, & me combler de bénédictions & de louanges. Elle me ramena enſuite dans mon pays couronné d'honneur & de gloire; & me rendant à mon pere, qui m'attendoit avec grande impatience; » Voi, lui dit-elle en lui montrant l'habit dont ſon fils étoit revétu, » de quel bonheur tu l'euſſes privé ſans moi. Telle fut la fin de mon ſonge.

Lucien termine ce petit diſcours en marquant, que ſon deſſein, dans le récit de ce ſonge qui a tout l'air d'être de ſon invention, a été de porter la Jeuneſſe à l'amour de la vertu, & de l'encourager par ſon exemple à ſurmonter

toutes les difficultés qui ſe rencontrent dans cette carriére, & à ne point regarder la pauvreté comme un obſtacle au vrai mérite.

L'effet de ce ſonge fut d'allumer en lui un vif deſir de ſe diſtinguer par l'étude des Belles-Lettres, & il s'y livra tout entier. On peut juger du progrès qu'il y fit par l'érudition qui paroit dans ſes Ecrits ſur toutes ſortes de matiéres : c'eſt ce qui m'a donné lieu de le ranger parmi les Philologues.

Il dit lui-même qu'il embraſſa la profeſſion d'Avocat : mais qu'aiant en horreur les criailleries & les autres vices du barreau, il eut recours à la Philoſophie comme à un aſyle.

Il paroit auſſi par ſes Ecrits que c'étoit un Rhéteur, qui faiſoit profeſſion d'éloquence, & qui compoſoit des déclamations & des harangues ſur divers ſujets, & même des plaidoiers, quoiqu'il ne nous en reſte point de ſa façon.

Il s'établit d'abord à Antioche, d'où il paſſa en Ionie & en Gréce, puis en Gaule & en Italie : mais ſon plus long ſéjour fut à Athénes. Dans ſon extrême vieilleſſe il prit la charge de Greffier du Préfet d'Egypte. Je n'entre point dans le détail des particularités de ſa vie, peu importantes pour mon ſujet. Il vécut juſqu'au tems de l'Empereur Commode, à qui il adreſſa, après la mort de Marc Auréle, l'hiſtoire de l'impoſteur Alexandre.

Il a laiſſé beaucoup d'Ecrits, & ſur différentes matiéres. La pureté de la langue Grecque, & le ſtile net, agréable, vif, & plein d'eſprit, les font lire avec beaucoup de plaiſir. Il a attrapé dans ſes Dialogues des Morts cette ſimplicité fine, & cet enjouement naïf, qui ſont ſi propres à ce genre d'écrire, très difficile, quoiqu'il ne le paroiſſe pas, parce qu'il faut y faire parler une infinité de perſonnages, d'âge & d'état fort différens, chacun ſelon ſon caractére particulier.

Il a cet avantage, que Quintilien a remarqué dans Cicéron, qu'il peut être utile à ceux qui commencent, & qu'il n'eſt pas inutile aux plus avancés. Il eſt merveilleux pour la narration, & a une fécondité qui peut être d'un

grand ſecours aux eſprits naturellement ſecs & ſtériles.

Il traite la Fable d'une maniére agréable, & fort propre à la faire retenir, ce qui n'eſt pas un petit avantage pour l'intelligence des Poétes. Il fait, en mille endroits, une peinture admirable de la miſére de cette vie, de la vanité des hommes, du faſte des Philoſophes, & de l'arrogance des Savans.

Il eſt vrai néanmoins qu'il faut du choix & du diſcernement dans cet Auteur, qui, dans pluſieurs de ſes Ouvrages, marque peu de reſpect pour la pudeur, & fait une profeſſion ouverte d'impiété, ſe moquant également & de la religion Chrétienne dont il parle en pluſieurs endroits avec un ſouverain mépris, & des ſuperſtitions payennes dont il fait voir le ridicule. C'eſt ce qui lui a fait donner le ſurnom de Blaſphémateur & d'Athée. Auſſi il ſuivoit la philoſophie d'Epicure, qui n'eſt guéres éloignée de l'athéiſme : ou plutôt il n'avoit ni religion, ni dogme fixe & conſtant, regardant tout comme incertain, & problématique, & voulant ſe rire de tout. *Suidas.*

Suidas dit qu'on tenoit qu'il étoit mort déchiré par les chiens, en punition de ce qu'il avoit eu la hardieſſe de ſe railler de Jeſus-Chriſt. Il ſeroit à ſouhaiter que ce fait fût mieux atteſté.

AULU-GELLE.

AULU-GELLE (*Aulus Gellius* ou par corruption *Agellius*) eſt un Grammairien, qui vivoit dans le ſecond ſiécle, ſous M. Auréle, & ſous quelques Empereurs qui le ſuivirent. Il étudia la Grammaire à Rome, & la Philoſophie à Athénes ſous Calviſius Taurus, d'où il revint enſuite à Rome.

Gell. in Præf. Il s'eſt rendu célébre par ſes *Nuits Attiques*. C'eſt le nom qu'il a donné au recueil qu'il fit, pour ſes enfans, de ce qu'il avoit appris de plus beau par la lecture des Auteurs, ou par la converſation des hommes habiles. Il l'appella ainſi, parce qu'il l'avoit compoſé à Athénes pendant l'hiver, dont les longues nuits laiſſent plus de tems pour travailler. Macrobe en copie diverſes choſes ſans le nommer.

Il

Il ne paroit pas un grand diſcernement dans les matiéres qu'il a choiſies comme les plus conſidérables & les plus utiles, & qui pour la plupart ne ſont que des remarques de Grammaire peu importantes. On lui eſt pourtant redevable de pluſieurs faits & de pluſieurs monumens de l'Antiquité, que lui ſeul nous a conſervés. Des vingt Livres qui compoſent cet ouvrage, le huitiéme eſt entiérement perdu : il n'en reſte que les titres des Chapitres. Celui où il traite en paſſant des Loix des douze Tables, eſt fort eſtimé. *Lib. 20. c. 1.*

Le ſtile d'Aulu-Gelle ne manque pas de force, mais il eſt ſouvent mélé de mots barbares & impropres, qui le rendent dur & obſcur, & qui ſe ſentent du ſiécle où il a vécu, dont il ne faut pas attendre beaucoup de pureté ni d'élégance.

Entre les particularités qu'il nous apprend de ſa vie, il remarque qu'étant encore fort jeune, & aiant été choiſi par les Préteurs pour juger quelques petites affaires de particuliers, il s'en préſenta une où un homme demandoit à un autre une ſomme d'argent qu'il diſoit lui avoir prétée. Il ne le prouvoit que par des indices fort foibles, n'aiant ni actes ni témoins : mais c'étoit conſtamment un homme d'honneur, d'une vie irréprochable, & d'une intégrité reconnue. Sa partie au contraire, qui nioit la dette, étoit un homme décrié pour ſon avarice ſordide ; & l'on montroit qu'il avoit été ſouvent convaincu de menſonge, de fraude, & de perfidie. Aulu-Gelle avoit pris avec lui, pour juger ce procès, pluſieurs de ſes amis accoutumés au barreau, mais qui ne demandoient qu'à expédier, parce qu'ils avoient bien d'autres affaires. Ainſi ils concluoient tous ſans difficulté qu'on ne pouvoit point obliger un homme à paier, lorſqu'il n'y avoit point de preuves qu'il dût ce qu'on lui demandoit. *Gell. lib. 14. cap. 2.*

Aulu-Gelle ne put ſe réſoudre à mettre ainſi les parties hors de Cour, jugeant l'un très capable de dénier ce qu'il devoit, & l'autre incapable de demander ce qu'on ne lui devoit pas. Il remit le jugement à un autre jour, & s'en alla conſulter Favorin qui vivoit encore à Rome : c'étoit un Philoſophe d'une grande réputation. Favorin

lui raporta, ſur le cas qu'il lui propoſoit, un endroit de Caton, qui diſoit que dans ces ſortes d'occaſions où il n'y avoit point de preuves, l'ancienne pratique des Romains étoit d'examiner lequel des deux étoit le plus homme de bien; &, quand ils l'étoient également, ou qu'ils étoient également décriés, de juger en faveur de celui à qui on demandoit: d'où Favorin concluoit, qu'entre deux perſonnes ſi différentes il n'y avoit point de difficulté à croire un homme de bien contre un méchant. Quelque reſpect qu'eût Aulu-Gelle pour ce Philoſophe, il ne put pas entrer entiérement dans ſa penſée; &, ne voulant rien faire contre ſa conſcience, il s'excuſa de juger cette affaire, où il ne voioit pas aſſez clair. Elle ne ſouffriroit maintenant aucune difficulté, & le Débiteur prétendu ſeroit pris à ſerment, & cru ſur ſa parole.

ATHÉNÉE.

ATHE'NE'E étoit de Naucrate, ville autrefois célébre dans l'Egypte, ſur un bras du Nil à qui elle donnoit le nom. Il vivoit du tems de l'Empereur Commode. Il a compoſé en Grec un ouvrage ſous le nom de *Dipnoſophiſte*, c'eſt-à-dire *Banquet des Savans*; qui eſt rempli d'une infinité de recherches curieuſes & ſavantes, & qui donne beaucoup de lumiére pour les antiquités Grecques. Nous n'avons qu'un abrégé ou des extraits des premiers Livres de ſon Dipnoſophiſte, faits, comme le croit Caſaubon, à Conſtantinople il y a cinq ou ſix cens ans.

Voſſ. hiſt. gr. lib. 2. cap. 15.

JULIUS POLLUX.

JULIUS POLLUX étoit compatriote & contemporain d'Athénée. Il adreſſa à Commode, lorſqu'il n'étoit que Céſar, & que M. Aurèle vivoit encore, les dix Livres que nous avons de lui ſous le titre d'*Onomaſticon*. C'eſt un recueil des mots Synonymes par leſquels les bons Auteurs Grecs ont coutume d'exprimer une même choſe. Il étoit apparemment l'un des Précepteurs de Commode. Il lui plut par ſa belle voix, & ce Prince lui donna la chaire

Philoſtr. pag. 589 550.

établie à Athénes pour les Profeſſeurs en Eloquence. Philoſtrate, qui le met entre les Sophiſtes, lui attribue une grande connoiſſance de la langue Grecque, le diſcernement de ce qui étoit bien ou mal écrit, & aſſez de génie pour l'éloquence, mais peu d'art.

SOLINUS.

C. JULIUS SOLINUS nous a laiſſé une deſcription de la terre, ſous le nom de *Polyſthor*. Voſſius raporte pluſieurs opinions ſur le tems où a vécu cet Auteur, & conclut que tout ce qu'on en peut dire, c'eſt qu'il a précédé ſaint Jérôme qui le cite, c'eſt-à-dire qu'il eſt après le premier ſiécle, & avant la fin du quatriéme. Son ouvrage n'eſt qu'un extrait de divers Auteurs, particuliérement de Pline le Naturaliſte, & eſt fait avec aſſez peu de lumiére & de jugement. *Voſſ hiſt. Lat. lib. 3.*

PHILOSTRATE.

IL Y A EU pluſieurs Sophiſtes de ce nom. Nous ne parlerons ici que de celui qui a fait la vie d'Apollone de Tyannes. Il étoit du nombre des hommes de lettres qui fréquentoient la Cour de l'Impératrice Julie femme de Sévére. Il profeſſa l'éloquence à Athénes, & enſuite à Rome ſous Sévére. La vie d'Apollone, écrite par Damis le plus zélé de ſes diſciples, qui n'étoit proprement que des Mémoires aſſez mal écrits, étant tombée entre les mains de Julie, elle la donna à Philoſtrate, qui ſur ces Mémoires, & ſur ce qu'il put tirer des Ouvrages d'Apollone même, & ſur quelques autres Ecrits, compoſa l'Hiſtoire que nous en avons. *Suidas.* AN. J. C. 194.

Euſébe ſoutient qu'il ſeroit facile de montrer qu'une grande partie de ſes narrations ſe détruiſent d'elles-mêmes, & qu'elles ne ſentent que la fable & le roman. Auſſi il ne craint point d'aſſurer que tout ſon Ouvrage eſt plein de fictions & de fauſſetés. Photius, qui raporte en abrégé une partie des faits de cette Hiſtoire, en traite pluſieurs de fables impertinentes. Suidas en parle de même. *Euſeb. in Hier.* *Phot. cap. 44.*

Ce dernier, outre la vie d'Apollone, attribue à Philoſtrate beaucoup d'Ecrits, & entr'autres quatre Livres de Tableaux

& de deſcriptions que nous avons encore, qui ont paſſé pour un Ouvrage fort beau, bien ſoutenu, & écrit dans toute la délicateſſe de la langue Attique.

MACROBE.

ON DONNE à cet Auteur, à la tête de ſes ouvrages, les noms d'*Aurélius Théodoſius Ambroſius Macrobius*. On y ajoute le titre d'*Illuſtre*, propre à ceux qui étoient élevés aux premiéres dignités de l'Empire. Il étoit d'un pays où la langue Latine n'étoit pas d'un uſage commun, c'eſt-à-dire de la Gréce ou de l'Orient. Il a vécu ſous Théodoſe, & ſous ſes enfans.

Quoiqu'on n'ait pas de certitude que cet Auteur ſoit le Macrobe qu'on trouve dans les loix d'Honoré & de Théodoſe, on ne peut guéres néanmoins douter qu'il n'ait vécu vers ce tems-là, puiſque toutes les perſonnes qu'il fait parler dans ſes Saturnales, en ſont à peu près.

Saturn. lib. 1. in Præfat. Il feint cet entretien pour ramaſſer tout ce qu'il ſavoit d'antiquités, afin que ce recueil pût ſervir à l'inſtruction de ſon fils Euſtathe, à qui il l'adreſſe. Et comme il y fait raſſembler tous les plus grands & les plus habiles de Rome durant les vacations des Saturnales, on a donné le nom de *Saturnales* à ſon ouvrage. Il y fait profeſſion de raporter ordinairement les choſes dans les propres termes des Auteurs dont il les tiroit, parce qu'il ne cherchoit pas à faire paroitre de l'éloquence, mais à inſtruire ſon fils : outre qu'étant Grec, il n'avoit pas une entiére facilité à s'exprimer en Latin. On prétend en effet que ſon élocution n'eſt ni pure, ni belle ; & que dans les endroits où il parle de lui-même, on voit un Grec qui bégaie en Latin. Pour les choſes, on y trouve de l'agrément & de l'érudition.

Outre les Saturnales, on a encore deux Livres de Macrobe ſur le ſonge que Cicéron attribue à Scipion, faits auſſi pour ſon fils Euſtathe, à qui il les adreſſe.

DONAT.

AN. J. C. 354. DONAT, *(Ælius Donatus)* dont ſaint Jérôme a été écolier, enſeignoit la Grammaire à Rome avec éclat ſous l'Empereur Conſtance.

On a des Commentaires ſur Virgile & ſur Térence, qu'on prétend être ceux-mêmes que S. Jérôme attribue à Donat ſon Maître. Les plus habiles croient qu'il peut y avoir quelque choſe de lui dans le Commentaire ſur Virgile; mais qu'on y en a ajouté beaucoup d'autres qui ſont indignes d'un homme auſſi habile qu'il étoit. Pour le Commentaire ſur Térence, on l'attribue à Evanthius, nommé Eugraphe par d'autres, qui vivoit du même tems. On ne croit pas non-plus que les Vies de ces deux Poétes ſoient de Donat. Nous avons ſous ſon nom quelques Ecrits de Grammaire qui ſont eſtimés.

SERVIUS.

SERVIUS *(Maurus Honoratus)* vivoit vers le tems des Empereurs Areade & Honoré. Il eſt fort connu par le Commentaire ſur Virgile qui lui eſt attribué. L'opinion commune eſt que ce ſont des Extraits en forme d'Abrégé tirés de l'Ouvrage du véritable Servius, que ces Extraits ont fait perdre.

STOBÉE.

JEAN STOBE'E, Auteur Grec, vivoit vers le cinquiéme ſiécle. Ce qui nous reſte de ſon Recueil, nous a conſervé de rares monumens des Poétes & des Philoſophes anciens. On croit que parmi ces fragmens il ſe trouve pluſieurs choſes ajoutées par ceux qui ſont venus après lui.

CHAPITRE TROISIÉME.

DES

RHÉTEURS.

ON APPELLE Rhéteurs ceux qui faiſoient profeſſion d'enſeigner l'Eloquence, & qui en ont laiſſé des préceptes.

L'Eloquence eſt l'art de bien parler. On pourroit croire que pour l'acquerir, il ſuffiroit d'écouter & de ſuivre la voix de la nature. Elle nous dicte ce ſemble, en chaque occaſion, ce qu'il faut dire, & ſouvent même la maniére de le dire. Ne voit-on pas tous les jours une infinité de perſonnes, qui, ſans art, ſans étude, & par la ſeule force du génie, ſavent mettre de l'ordre, de la netteté, de l'éloquence, & ſurtout du ſentiment dans leurs diſcours? Que faut-il davantage?

Il eſt [a] vrai que ſans le ſecours de la nature les préceptes ne ſont d'aucun uſage: mais il eſt vrai auſſi qu'ils l'aident & la fortifient beaucoup, en lui ſervant de guide & de régle. Les préceptes ne ſont autre choſe que des obſervations qu'on a faites ſur ce qu'il y avoit de beau & de défectueux dans les diſcours qu'on entendoit. Car, [b] comme le dit fort bien Cicéron, l'éloquence n'eſt point née de l'art, mais l'art eſt né de l'éloquence. Ces réflexions miſes par ordre, ont formé ce qu'on appelle Rhétorique. Or qui doute qu'elles ne puiſſent être d'un grand ſecours pour acquerir & perfectionner le talent de la parole?

Quintilien, dans le troiſiéme Livre de ſes *Inſtitutions*

a Illud imprimis teſtandum eſt, nihil præcepta atque artes valere, niſi adjuvante natura. *Quintil. lib. 1. in Proœm.*

b Non eſſe eloquentiam ex artificio, ſed artificium ex eloquentia natum. *1. de Orat. n. 146.*

Initium dicendi dedit natura; initium artis obſervatio. *Quintil. lib. 3. cap. 2.*

Oratoires, fait un assez long dénombrement des anciens Rhéteurs tant Grecs que Latins. Je ne m'arrêterai que sur ceux dont le nom & l'histoire sont plus connus, & je passerai légérement sur les autres, & même j'en omettrai plusieurs. Mr Gibert, qui professe la Rhétorique au Collége Mazarin depuis près de cinquante ans avec beaucoup de réputation, & qui a rempli lontems à plusieurs reprises, & toujours avec un égal succès, l'honorable place de Recteur dans l'Université de Paris, a composé sur le sujet que je traite ici, un Ouvrage plein d'érudition, dont il m'a permis, en qualité d'ancien ami, de faire tout l'usage que je voudrois.

ARTICLE PREMIER

DES RHÉTEURS GRECS.

EMPÉDOCLE. CORAX. TISIAS.

EMPEDOCLE d'Agrigente, célébre Philosophe, passe pour le premier qui ait eu quelque connoissance de la Rhétorique; *Corax* & *Tisias*, tous deux Siciliens, pour les premiers qui en aient donné des régles. Ils eurent plusieurs disciples, plus connus sous le nom de Sophistes. Il en sera parlé dans la suite.

Quintil. lib. 3. cap. 1. Cic. in Brut. n. 46.

PLATON.

QUOIQUE Platon semble avoir pris à tâche de décrier la Rhétorique, il mérite à juste titre d'être mis au nombre des plus excellens Rhéteurs, n'aiant censuré & tourné en ridicule que ceux qui deshonoroient cet Art par l'abus qu'ils en faisoient, & par le mauvais goût qu'ils s'efforçoient d'introduire dans l'Eloquence. Les réflexions sensées & solides qu'il a insérées dans plusieurs de ses dialogues, sur tout dans le Phédre & dans le Gorgias, peuvent être regardées comme une bonne Rhétorique, & en contiennent les plus importans principes.

ARISTOTE.

ARISTOTE eſt reconnu avec raiſon pour le Chef & le Prince des Rhéteurs. Sa Rhétorique, diviſée en trois Livres, a toujours été conſidérée par les Savans comme un chef-d'œuvre, & comme le Traité le plus accompli qui ait paru ſur cette matiére. Un ſentiment de jalouſie, ou plutôt d'émulation, nous a procuré cet Ouvrage. [a] Iſocrate, alors fort âgé, enſeignoit l'éloquence à Athénes avec un ſuccès extraordinaire, & étoit ſuivi d'un grand nombre d'illuſtres diſciples. J'aurois pu, par cette raiſon, le mettre au nombre des Rhéteurs : mais je me réſerve à en parler ſous un autre titre. Une réputation ſi éclatante réveilla Ariſtote. S'appliquant par une parodie heureuſe un vers d'une Tragédie Grecque, il ſe diſoit à lui-même : *Il m'eſt honteux de garder le ſilence, & de laiſſer parler Iſocrate.*

Αἰσχρὸν σιωπᾶν, Ἰσοκράτην δ' ἐᾶν λέγειν.

Juſques-là il n'avoit donné que des leçons de Philoſophie. Il les continua le matin ſeulement, & ouvrit ſon École l'après-midi pour y enſeigner les préceptes de Rhétorique.

De Invent. lib. 2. n. 6. De Orat. lib. 3. n. 160.

Il paroit qu'Ariſtote avoit compoſé pluſieurs Ouvrages ſur la Rhétorique. Cicéron parle en plus d'un endroit d'un Recueil, où [b] ce Philoſophe avoit ramaſſé tous les préceptes de cet Art qui avoient paru depuis Tiſias, qu'il en

a Itaque ipſe Ariſtoteles, cùm florere Iſocratem nobilitate diſcipulorum videret... mutavit repente totam formam prope diſciplinæ ſuæ, verſumque quemdam de Philoctete paulo ſecus dixit. Ille enim tacere ait ſibi eſſe turpe cum barbaris; hic autem, cùm Iſocratem pateretur dicere. *De Orat. lib. 3. n. 141.*

Iſocratis præſtantiſſimi diſcipuli fuerunt in omni ſtudiorum genere; eoque jam ſeniore... pomeridianis ſcholis Ariſtoteles præcipere artem oratoriam cœpit. *Quintil. lib. 3. cap. 1.*

b Nominatim cujuſque præcepta magnâ conquiſita curâ perſpicuè conſcripſit, atque enodata diligenter expoſuit; ac tantùm inventoribus ipſis ſuavitate & brevitate dicendi præſtitit, ut nemo illorum præcepta ex ipſorum libris cognoſcat; ſed omnes, qui, quod illi præcipiant, velint intelligere, ad hunc quaſi ad quemdam multo commodiorem explicatorem convertantur. *De Invent.*

regarde

regarde comme l'inventeur, juſqu'à ſon tems ; & il les avoit traités avec tant d'élégance & de netteté, & les avoit mis dans un ſi beau jour, qu'on ne les alloit plus chercher dans leurs Auteurs, mais dans Ariſtote ſeul.

Immédiatement après la Rhétorique d'Ariſtote renfermée en trois Livres, on en trouve une qui a pour titre, *Rhetorica ad Alexandrum*, comme ſi elle avoit été adreſſée à Alexandre, & compoſée exprès pour lui. Mais tous les Savans conviennent qu'elle n'eſt point d'Ariſtote.

Il avoit compoſé ſur cette même matiére des Livres qui portoient le nom de Théodecte. Ce que raconte à ce ſujet Valére Maxime ne feroit pas d'honneur à Ariſtote s'il étoit vrai. Il dit que pour faire plaiſir à Théodecte, l'un de ſes diſciples qu'il conſidéroit particuliérement, il lui avoit fait préſent de ces Livres, & lui avoit permis de les publier ſous ſon nom : mais qu'enſuite, ſe repentant d'avoir cédé inconſidérément ſa propre gloire à un autre, il s'en déclara l'auteur. En effet il les cite comme de lui dans ſa Rhétorique. On doutoit encore, du tems de Quintilien, ſi cet Ecrit étoit d'Ariſtote ou de Théodecte. *Lib. 3. cap. 9. pag. 593. Quintil. lib. 2. cap. 15.*

Quoiqu'il en ſoit, ſa Rhétorique, qui eſt parvenue juſqu'à nous, & qu'on ne lui conteſte point, eſt de tous ſes Ouvrages le plus généralement eſtimé, pour l'ordre merveilleux qui y régne, pour la ſolidité des réflexions qui accompagnent ſes préceptes, pour la profonde connoiſſance du cœur humain, qui paroit ſurtout dans ſon Traité des mœurs & des paſſions. Les Maîtres, deſtinés à former les jeunes gens à l'Eloquence, ne peuvent trop étudier cet excellent Livre. J'en dis autant de ſa Poétique.

ANAXIMÉNE.

ANAXIME'NE de Lampſaque paſſe communément pour avoir été auteur de la *Rhétorique* adreſſée *à Alexandre*. Elle a ſon mérite, mais eſt très inférieure à celle d'Ariſtote. Il avoit écrit ſur beaucoup d'autres matiéres.

DENYS D'HALICARNASSE.

DENYS D'HALICARNASSE tient un des premiers rangs entre les Hiſtoriens & les Rhéteurs. Je ne le conſidére ici que ſous cette derniére qualité.

Auſſitôt après qu'Auguſte eut terminé les guerres civiles, vers le milieu de la CLXXXVIIe Olympiade, environ vingt-huit ans avant Jeſus-Chriſt, Denys d'Halicarnaſſe vint s'établir à Rome, & il y ſéjourna vingt-deux ans. On juge, par quelques endroits de ſes Ouvrages, qu'il y enſeigna la Rhétorique ou publiquement, ou en particulier.

Tom. II. pag. 21. & pag. 64.

Tout ce qu'il a écrit ſur cette matiére n'eſt point parvenu juſqu'à nous. Nous avons de cet Auteur un Traité de l'*Arrangement des paroles*; un autre de l'*Art*; un troiſiéme, qui n'eſt pas entier, *touchant le caractére des Ecrivains* anciens, & ſurtout des Orateurs. Dans la premiére partie il parle de *Lyſias*, d'*Iſocrate*, & d'*Iſée*: dans la ſeconde il traitoit de *Démoſthéne*, d'*Hypéride*, & d'*Eſchine*; il ne nous en reſte que ce qui regarde Démoſthéne, encore ce morceau n'eſt-il pas entier. Il ajoute auſſi quelque choſe de *Dinarque*. Suivent deux Lettres: l'une à Ammée, où il examine *ſi Démoſthéne s'eſt formé ſur la Rhétorique d'Ariſtote*; l'autre à un Pompéius, où *il rend compte de ce qu'il a cru être blâmable dans la diction de Platon*. Nous avons encore ſes *Comparaiſons* d'Hérodote & de Thucydide, de Xénophon, de Philiſte, & de Théopompe. Enfin nous avons ſes réflexions *ſur ce qui fait le propre caractére de Thucydide*. Le but de ces derniers ouvrages, eſt de faire connoître les Auteurs dont il parle; de marquer en quoi ils ſont imitables, & en quoi ils ne le ſont pas.

Ce n'eſt donc pas une Rhétorique en forme que nous avons de cet Auteur: ce ne ſont que des morceaux de Rhétorique, ou quelques points de cet Art, qu'il a jugé à propos de traiter.

L'examen qu'il fait des Ecrivains de l'antiquité les plus eſtimés, & le jugement qu'il en porte, peuvent ſervir beaucoup à former le goût. Il eſt vrai qu'on eſt choqué d'abord de la liberté avec laquelle il fait le procès ſur cer-

tains articles à Platon & à Thucydide, pour leſquels d'ailleurs il témoigne une grande eſtime & un grand reſpect. Ce ſeroit une choſe très utile, & qui ne ſeroit pas deſagréable aux Lecteurs, d'entrer dans une diſcuſſion exacte de ces jugemens, & d'examiner, ſans prévention & de bonne foi, s'ils ſont fondés en raiſon & en vérité. Ni le plan de mon ouvrage, ni la médiocrité de mes talens, ne me permettent pas de ſonger à une telle entrepriſe. Notre Auteur déclare en pluſieurs endroits que ce n'eſt ni l'envie de s'élever lui-même, ni le deſir de rabaiſſer les autres, qui le guident & le conduiſent dans ſes critiques, mais une volonté ſincére d'être utile à ſes Lecteurs. C'eſt une heureuſe diſpoſition pour juger ſainement. *Tome II. p. 120. 137. 161.*

Un fragment fort court qui nous reſte de lui, nous apprend quel motif l'avoit engagé à compoſer ſes Traités de Rhétorique : c'étoit le deſir de contribuer à l'affermiſſement du bon goût par raport à l'Eloquence. Depuis la mort d'Alexandre Roi de Macédoine, elle avoit ſouffert dans la Gréce de grands changemens, & par des déclins imperceptibles, mais qui alloient toujours en croiſſant, elle étoit enfin tombée dans un état qui la rendoit méconnoiſſable. Nous verrons dans la ſuite que ce déchet & cette altération commença par Démétrius de Phalére. Au lieu de cette beauté mâle & naturelle, de cette noble & ancienne ſimplicité, de cet air de dignité & de grandeur, qui lui avoient attiré un reſpect général, & procuré un empire ſouverain ſur les eſprits & ſur les cœurs ; ſa Rivale, j'entends la fauſſe Eloquence, ſortie des contrées délicieuſes de l'Aſie, travailla ſourdement à la ſupplanter, fit uſage pour cela du fard & des couleurs les plus vives, emploia les ornemens les plus propres à éblouir les yeux, & à faire illuſion. Cette derniére venue, ſans autre mérite que celui d'une brillante mais vaine parure, vint à bout, quoiqu'étrangére, de s'établir dans toutes les villes Grecques, à l'excluſion de l'autre née dans le pays même, laquelle ſe vit expoſée à l'oubli, au mépris, & même aux inſultes de ceux qui l'avoient autrefois ſi lontems & ſi juſtement admirée. Notre Auteur compare, en ce point, la Gréce à une maiſon, où une concubine adroite & artifi- *Tome II. p. 80. 81.*

cieuſe, qui par ſes charmes & ſes attraits s'eſt rendue maîtreſſe de l'eſprit du mari, a jetté le deſordre & la corruption, & où elle exerce un empire abſolu, pendant que la femme légitime, devenue en quelque ſorte eſclave, a la douleur de ſe voir mépriſée & comptée pour rien, & contrainte d'eſſuier tous les jours les rebuts & les outrages les plus ſenſibles. Il reconnoit avec joie qu'on a vû depuis peu la ſaine Eloquence reprendre ſon ancien crédit, & ſa Rivale obligée à ſon tour de lui céder la place. Tout ce qu'il dit ici regarde la Gréce, & il attribue cet heureux changement au bon goût qui régnoit alors à Rome, d'où il s'étoit déja répandu, & devoit ſe répandre encore de plus en plus dans toutes les villes Grecques, qui ſe piqueroient à l'envi d'imiter l'exemple de la ville dominante. C'eſt pour contribuer à ce renouvellement de l'Eloquence dans ſa patrie, que Denys d'Halicarnaſſe avoit compoſé tous ſes Livres de Rhétorique: motif bien louable, & digne d'un bon & zélé citoien!

HERMOGÉNE.

Philoſtr. de vit. Soph ſt. l. 2. pag. 575.

HERMOGE'NE étoit de Tarſe en Cilicie, & vivoit ſous l'Empereur Marc Aurele Antonin. Ce Prince aiant eu la curioſité de l'entendre faire ſes leçons, en fut charmé, & lui fit de grands préſens. Il commença à profeſſer à l'âge de quinze ans; & il n'en avoit que dix-huit lorſqu'il compoſa ſa Rhétorique, qui eſt regardée par les Savans comme un fort bon ouvrage. Mais, par un événement fort ſingulier, à l'âge de vingt-quatre ans il devint ſtupide, & ſa ſtupidité dura le reſte de ſa vie. Il mourut au commencement du troiſiéme ſiécle.

APHTHONE.

APHTHONE vivoit à la fin du ſecond ſiécle de l'Egliſe, ou au commencement du troiſiéme. Au lieu que beaucoup d'autres n'ont écrit de la Rhétorique que pour ceux qui ſont deja avancés dans la connoiſſance & dans l'uſage de cet Art, afin de les y perfectionner; Aphthone, au con-

traire, n'a écrit que pour les enfans, & ne donne des préceptes que ſur les compoſitions qu'il croit à propos de leur faire faire, pour les préparer à ce qu'il y a de plus grand dans l'Eloquence.

LONGIN.

DENYS LONGIN étoit d'Athénes, mais originaire de Syrie. Quoiqu'il excellât beaucoup dans la Philoſophie, Plotin diſoit néanmoins de lui que c'étoit moins un Philoſophe, qu'un homme de Lettres: & c'eſt en effet par les Lettres qu'il s'eſt particuliérement rendu célébre. Il avoit beaucoup d'érudition, & le diſcernement très fin, très exact, & très ſolide pour juger des piéces, & pour en marquer les beautés & les défauts.

De tous ſes Ouvrages le tems ne nous a conſervé que ſon Traité *du Sublime*, qui eſt un des plus beaux morceaux qui nous reſtent de l'antiquité. L'excellente traduction que Mr Deſpréaux en a donnée, & qui reſſemble plus à un original qu'à une copie, a mis tout le monde en état d'en juger, & a juſtifié l'eſtime générale qu'on a toujours eue de cet Auteur. Cécile, qui vivoit du tems d'Auguſte, avoit déja compoſé un Traité du ſtile ſublime: mais il s'étoit contenté de faire voir ce que c'eſt, ſans donner aucune régle pour arriver à cette ſublimité, qui ne perſuade pas tant qu'elle ravit & enleve l'eſprit du Lecteur. C'eſt ce dernier point que Longin entreprend de traiter dans ſon Ecrit.

Entre les exemples qu'il donne de ces traits magnifiques & éclatans, il parle de Moyſe en ces termes: » Le Légiſ-» lateur des Juifs, qui n'étoit pas un homme ordinaire, » aiant fort bien conçu la grandeur & la puiſſance de » Dieu, l'a exprimée dans toute ſa dignité au commen-» cement de ſes Loix par ces paroles: *Dieu dit, Que la lu-» miére ſe faſſe, & la lumiére ſe fit; Que la terre ſe faſſe,* » *elle fut faite.* L'hébreu eſt encore plus énergique & plus ſublime. Il porte, *Que la lumiére ſoit, & la lumiére fut.* Le mot de *faire* ſemble indiquer quelque effort, & une ſucceſſion de tems: au lieu que ces mots, *Que la lumiére*

ſoit, & la lumiére fut, marquent mieux la rapide obéiſſance du néant à l'ordre du Souverain Maître.

Longin enſeigna la langue Grecque à Zénobie, qui épouſa le célébre Odenat Roi de Palmyre, & enſuite Empereur des Romains. On prétendit qu'il avoit conſeillé à cette Princeſſe d'écrire à l'Empereur Aurélien la lettre ſi fiére qu'elle lui envoia durant le ſiége de Palmyre; & ce fut ſur cela qu'Aurélien le fit mourir. Il ſouffrit la mort avec beaucoup de conſtance, & en conſolant ceux qui témoignoient plaindre ſon malheur.

Aurel. Vict. in Aurel.

Zos. lib. 1.

DÉMÉTRIUS.

IL Y A un Traité en Grec *touchant l'Elocution*, lequel, pour n'être qu'un très petit morceau de Rhétorique, eſt pourtant capable de faire honneur à ſon Auteur; & on le donne à un homme dont le nom réciproquement fait honneur à l'ouvrage: c'eſt le fameux Démétrius le Phalérien, ainſi ſurnommé du port d'Athénes nommé Phalére, d'où il étoit natif. Tous les Critiques néanmoins ne conviennent pas que cet ouvrage ſoit de lui. Il y en a qui l'attribuent à un Démétrius d'Alexandrie, bien poſtérieur au premier; d'autres croient qu'il eſt de Denys d'Halicarnaſſe. Mr Gibert prouve par un examen judicieux de l'ouvrage en lui-même, de ſon ſtile & de ſes principes, qu'il n'eſt point de Démétrius de Phalére.

ARTICLE SECOND.

DES RHÉTEURS LATINS.

CE N'EST POINT ſans peine & ſans contradiction que les Rhéteurs Latins vinrent à bout de s'établir à Rome. On ſait que cette ville, uniquement occupée, dans les premiers ſiécles, du ſoin d'affermir ſa puiſſance & d'étendre ſes conquêtes, ne donna aucune application à l'étude des beaux arts & des ſciences. Quatre ou cinq cens ans s'écoulérent, ſans qu'on en fît grand cas à Rome. La

Digitized by Google

philoſophie y étoit abſolument ignorée, & [a] l'on n'y connoiſſoit d'autre éloquence que celle qui vient de la nature & d'un génie heureux, ſans le ſecours de l'art & des préceptes. Les Philoſophes & les Rhéteurs Grecs qui paſſérent à Rome, y portérent avec eux le goût des arts dont ils faiſoient profeſſion. Nous avons vû que Paul Emile, dans le voiage qu'il fit en Gréce après avoir vaincu Perſée dernier Roi de Macédoine, demanda aux Athéniens de lui choiſir un excellent Philoſophe pour achever d'inſtruire ſes enfans. AN. R. 585. AV. J. C. 167.

Cette coutume avoit commencé depuis quelque tems à Rome : mais elle y fut bientôt troublée par un Edit donné ſous le Conſulat de Strabon & de Meſſala, par lequel il étoit ordonné aux Philoſophes & aux Rhéteurs de ſortir de Rome. Ces exercices, inuſités juſques-là, donnoient de l'inquiétude. AN. R. 591. AV. J. C. 161. *Sueton. de clar. Rhet. c. 1.*

Cinq ou ſix ans après cet Edit, arrivérent à Rome des Ambaſſadeurs d'Athénes pour une affaire particuliére. Tous les jeunes Romains qui avoient quelque goût pour l'étude, allérent les voir, & prirent un ſi grand plaiſir à les entendre, qu'ils étoient ravis d'admiration. Carnéade ſur-tout, l'un de ces Ambaſſadeurs, qui joignoit à la force de ſon éloquence beaucoup de grace & de délicateſſe, s'acquit une réputation extraordinaire. Toute la Ville retentiſſoit de ſes louanges. On diſoit par tout qu'il étoit arrivé un Grec avec des talens admirables, qui étoit au deſſus de l'homme par ſon grand ſavoir, & dont l'éloquence également vive & douce inſpiroit aux jeunes gens une ardeur pour l'étude, qui les portoit à quitter tous les autres plaiſirs & toutes leurs autres occupations. Les Romains voioient avec grand plaiſir leurs enfans s'addonner à cette érudition Grecque, & s'attacher à ces hommes merveilleux. Le ſeul Caton, dès le commencement que cet amour des Lettres ſe gliſſa dans la ville, en fut très fâché, craignant que les jeunes gens ne tournaſſent de ce côté-là leur ambition & leur émulation, & qu'ils ne pré- AN. R. 597. AV. J. C. 155. *Plut. in Cat. Cens. p. 349.*

[a] Primò quidem Romani, qui nullum artis præceptum eſſe arbitrarentur, tantum, quantum ingenio & cogitatione poterant, conſequebantur. *Cic. lib. 1. de Orat. n. 14.*

feraſſent la gloire de bien parler à celle de bien faire. Mais quand il vit que les diſcours de ces Philoſophes, traduits en Latin par un des Sénateurs, couroient dans toute la ville, & y étoient lus avec un applaudiſſement général, il emploia dans le Sénat tout ſon crédit pour faire terminer l'affaire qui avoit fait venir ces Ambaſſadeurs à Rome, & pour hâter leur départ. » Qu'ils s'en retournent dans » leurs Ecoles, diſoit-il, & qu'ils y inſtruiſent, tant qu'ils » voudront, les enfans des Grecs: mais que les enfans des » Romains n'écoutent ici que les Loix & les Magiſtrats, » comme ils faiſoient avant leur arrivée. « Comme ſi l'étude de la Philoſophie & de l'Eloquence étoit oppoſée à l'obéiſſance que l'on doit aux Loix & aux Magiſtrats.

Le [a] départ & l'abſence de ces Philoſophes n'éteignirent point l'ardeur pour l'étude que leurs diſcours avoient allumée dans les eſprits. Le goût pour l'éloquence devint la paſſion de toute la Jeuneſſe Romaine; & bien loin que cette paſſion amortît dans les jeunes gens, comme l'avoit appréhendé Caton, le deſir de la gloire militaire, elle ne ſervit qu'à en relever le prix & le mérite. On en peut juger par ce que l'Hiſtoire nous apprend du ſecond Scipion l'Africain, qui vivoit dans ce tems-là. Il étoit, par raport aux belles Lettres, d'un goût ſi fin & ſi délicat, qu'il fut ſoupçonné, auſſi bien que Lélius, d'avoir eu quelque part aux Comédies de Térence, Ouvrage le plus parfait que nous ayions dans ce genre. Il [b] avoit toujours auprès de lui des Savans du premier mérite, comme Panétius & Polybe, qui l'accompagnoient même dans ſes campagnes. Ce dernier nous marque que Scipion encore tout jeune, & par conſéquent dans le tems même dont nous parlons, avoit une forte inclination pour les ſciences, & que pour lors il venoit tous les jours de Gréce à Rome un grand nombre de Savans en tout genre. Or Scipion, pour avoir été un homme Lettré, en fut-il un moins bon Capitaine?

a Auditis oratoribus Græcis, cognitiſque eorum literis, adhibitiſque doctoribus, incredibili quodam noſtri homines dicendi ſtudio flagraverunt. *Lib.* 1. *de Orat. n.* 14.

b Scipio tam elegans liberalium ſtudiorum omniſque doctrinæ & auctor & admirator fuit, ut Polybium Panætiumque, præcellentes ingenio viros, domi militiæque ſecum habuerit. *Vell. Paterc. lib.* 1. *cap.* 13.

Depuis

Depuis ce tems-là l'étude de l'éloquence, pendant près de cinquante ans, prit tellement faveur à Rome, qu'elle étoit regardée comme l'un des moiens les plus efficaces pour parvenir aux premiéres dignités de la République. Mais elle n'étoit enſeignée que par des Rhéteurs Grecs. Ainſi tous les exercices, par leſquels on formoit la Jeuneſſe, ſe faiſoient dans une langue étrangére; & cependant la langue du pays, c'eſt-à-dire la langue Latine, étoit preſque généralement négligée. Qui ne ſent pas combien cet uſage étoit, ſi j'oſe le dire, contraire au bon ſens & à la droite raiſon? Car enfin c'étoit en Latin que ces jeunes gens devoient un jour plaider au Barreau, haranguer devant le Peuple, dire leur avis dans le Sénat: c'étoit donc en Latin auſſi qu'il faloit leur apprendre à parler & à compoſer. Je ne dis pas qu'il falut exclure les compoſitions Grecques. Comme ils ne pouvoient trouver de modéles parfaits d'éloquence que dans les Orateurs Grecs, il leur étoit abſolument néceſſaire d'étudier à fond cette langue, & de compoſer en Grec, pour ſe former ſur de ſi excellens modéles. Cicéron pratiqua cette coutume, dans un âge même déja plus avancé, & il en apporte la raiſon. » J'en » uſois ainſi, dit-il, parce que la langue Grecque fourniſ- » ſant plus d'ornemens, accoutumoit à compoſer de la » même maniére en Latin. D'ailleurs étudiant ſous de très » habiles Maîtres d'éloquence qui tous étoient Grecs, ils » auroient été hors d'état de m'inſtruire, & de corriger » mes compoſitions, ſi je ne les avois faites en Grec. Mais il avertit qu'il y joignoit auſſi des compoſitions Latines, quoique moins fréquemment. *De clar. Orat.* n. 310.

J'ai dit que Cicéron avoit pour lors quelque âge. Car nous verrons bientôt que dans le tems de ſes premiéres études il ne compoſoit qu'en Grec, les Rhéteurs Latins ne s'étant pas encore établis à Rome, ou n'aiant commencé que très récemment à y enſeigner. C'eſt ce qu'il eſt tems d'expliquer, & par où j'entrerai dans le dénombrement des Rhéteurs Latins dont je dois parler dans cet Article.

L. PLOTIUS GALLUS.

LA COUTUME a une force bien impérieuſe, & ce n'eſt point ſans beaucoup de peine qu'elle céde à la raiſon même & à l'expérience. Suétone, ſur le témoignage de Cicéron dans une Lettre qui n'exiſte plus, nous apprend que L. Plotius Gallus fut le premier qui enſeigna la Rhétorique à Rome dans la langue Latine. Il le fit avec un grand ſuccès, & eut un grand concours d'auditeurs.

De clar. Rhet. cap. 2.
AN. R. 658.
AV. J. C. 94.

Plut. in Cicer. pag. 861.

Cicéron alors, encore tout jeune, étudioit la Rhétorique, mais ſous des Maîtres Grecs, qui ſeuls, juſques-là, l'avoient enſeignée à Rome. Il s'étoit acquis une ſi grande réputation parmi ſes camarades, que, par une diſtinction particuliére & pour lui faire honneur, au ſortir des Ecoles ils le mettoient toujours au milieu de leur troupe; & les peres de ces enfans, qui leur entendoient tous les jours vanter la vivacité de ſon eſprit, & la maturité de ſon jugement, alloient exprès dans les Ecoles pour en être témoins par eux-mêmes, ne pouvant croire tout le bien qu'on leur en raportoit.

Ce fut [a] dans ce tems que Plotius ouvrit une Ecole de Rhétorique à Rome. Toute la Jeuneſſe Romaine, pour peu qu'elle eût de goût pour l'Eloquence, alloit l'entendre avec empreſſement. Cicéron, âgé pour lors de quatorze ans, auroit bien voulu ſuivre cet exemple, & profiter des leçons de ce nouveau Maître, dont la réputation faiſoit beaucoup de bruit dans toute la Ville; & il étoit vivement touché de ce qu'on ne lui en laiſſoit pas la liberté. » J'é-» tois retenu, dit-il, par l'autorité & le conſeil de perſon-» nes très ſavantes, qui croioient que les exercices de » Rhétorique en langue Grecque étoient plus propres à » former l'eſprit des jeunes gens.

Lib. 2. de Orat. n. 2.

Il n'eſt pas douteux que Cicéron entend ici parler de

[a] Equidem memoria teneo, pueris nobis primùm Latinè docere cœpiſſe Lucium Plotium quemdam: ad quem cùm fieret concurſus, quòd ſtudioſiſſimus quiſque apud eum exerceretur, dolebam mihi idem non licere. Continebar autem doctiſſimorum hominum auctoritate, qui exiſtimabant Græcis exercitationibus ali meliùs ingenia poſſe. *Cic. apud Sueton. de clar. Rhet. cap. 2.*

Craſſus : il s'en explique ailleurs plus clairement, & dit qu'encore tout jeune il étudioit avec ſes couſins les fils d'Aculéon ſous des Maîtres qui étoient du choix & du goût de Craſſus.

Les Rhéteurs Latins étoient dans une grande eſtime à Rome, & leurs Ecoles fort fréquentées : mais il s'éleva bientôt contr'eux un terrible orage. Les Cenſeurs Domitius Enobarbus & Licinius Craſſus donnérent contr'eux un Edit, dont Suétone nous a conſervé la teneur. » Nous » avons appris, diſent ces Cenſeurs, » qu'il y a des hommes, » qui, ſous le nom de Rhéteurs Latins, ſe donnent pour » Maîtres d'un nouvel Art, & que la Jeuneſſe s'aſſemble » dans leurs Ecoles, & y paſſe les journées entiéres dans » l'oiſiveté. Nos ancêtres ont marqué ce qu'ils ſouhai- » toient que leurs enfans appriſſent, & dans quelles Eco- » les ils vouloient qu'ils allaſſent. Ces nouveaux établiſſe- » mens, oppoſés aux coutumes & aux uſages de nos an- » cêtres, ne nous plaiſent point, & paroiſſent contre le » bon ordre. C'eſt pourquoi nous nous croions obligés de » notifier notre ſentiment, & à ceux qui ont ouvert ces » Ecoles & à ceux qui les fréquentent, & de leur déclarer » que cette nouveauté ne nous plait pas.

AN. R. 660. AV. J. C. 92. *Sueton. de clar. Rhet. c. 1.*

Le Craſſus dont j'ai parlé juſqu'ici, eſt un des Interlocuteurs que Cicéron introduit dans ſes Livres de l'Orateur. On ſuppoſe que ce Dialogue ſe paſſa deux ans après la Cenſure de Craſſus. Il y fait l'apologie de ſon Edit contre les Rhéteurs Latins. » Je [a] leur avois impoſé ſilence, dit-il ; » non que je m'oppoſaſſe, comme quelques-uns me le re- » prochoient, aux progrès des jeunes gens dans l'éloquen- » ce, mais au contraire parce que je ne voulois pas qu'on » leur gâtât l'eſprit, & qu'on leur inſpirât une hardieſſe » qui va juſqu'à l'impudence. Car enfin je voiois que chez » les Rhéteurs Grecs, quelque médiocrité de mérite qu'ils » euſſent, outre l'exercice de la parole qui fait propre-

AN. R. 662. AV. J. C. 90.

a Etiam Latini, ſi diis placet, hoc biennio magiſtri dicendi extiterunt ; quos ego Cenſor edicto meo ſuſtuleram : non quo (ut neſcio quos dicere aiebant) acui ingenia adoleſcentium nollem ; ſed contrà, ingenia obtundi nolui, corroborari impudentiam. Nam apud Græcos, cuicui modi eſſent, videbam tamen eſſe, præter hanc

» ment leur profeſſion, il y avoit un fonds de connoiſſan-
» ces ſolides & eſtimables. Mais je ne concevois pas que
» ces nouveaux Maîtres puſſent apprendre autre choſe à
» notre Jeuneſſe, ſinon à parler avec un air de hardieſſe
» & de confiance, toujours blâmable, quand même il ſe
» trouveroit joint avec d'autres bonnes qualités. Comme
» donc c'étoit là tout ce qu'on y apprenoit, & que leur
» Ecole, à proprement parler, n'étoit qu'une Ecole d'im-
» pudence, j'ai cru qu'il étoit du devoir d'un Cenſeur
» d'arréter cet abus, & d'en prévenir les ſuites fâcheuſes.

Tout ce que j'ai dit juſqu'ici, nous montre combien, en matiére d'érudition & de ſcience, les nouvelles méthodes & les nouveaux établiſſemens trouvent d'obſtacles & de contradictions de la part même de perſonnes fort eſtimables d'ailleurs, & pleines de bonnes intentions. Mais enfin l'utilité & la vérité l'emportent, & ſe font jour à travers toutes les difficultés qu'on leur oppoſe. Quand ces tems d'orage & de trouble ſont paſſés; que les préventions, ſouvent aveugles & précipitées, ont fait place à de ſérieuſes & tranquilles réflexions; & que l'on examine les choſes de ſang froid, on eſt tout étonné que des pratiques, ſi utiles en elles-mêmes, aient pu trouver tant d'oppoſition. C'eſt le ſort qu'a eſſuié parmi nous, dans un genre différent, la Philoſophie de Deſcartes, attaquée ſi vivement d'abord, & depuis preſque généralement approuvée.

Il en fut de même à Rome, par raport aux Rhéteurs Latins. On comprit combien il étoit conforme au bon ſens & à la droite raiſon de former & d'exercer les jeunes gens à l'éloquence dans une langue qu'ils devoient toujours parler; & après ces premiéres ſecouſſes, l'Ecole des Rhéteurs Latins demeura ſtable & tranquille, & ne contribua pas peu au progrès étonnant que fit à Rome, dans les années ſuivantes, l'étude de l'éloquence.

exercitationem linguæ, doctrinam aliquam & humanitatem dignam ſcientia. Hos verò novos magiſtros nihil intelligebam poſſe docere, niſi ut auderent: quod etiam cum bonis rebus conjunctum, per ſe ipſum eſt magnopere fugiendum. Hoc cùm unum traderetur, & cùm impudentiæ ludus eſſet, putavi eſſe Cenſoris, ne longiùs id ſerperet, providere. *Lib.* 3. *de Orat. n.* 93. 94.

Les Rhéteurs Grecs cependant ne furent point négligés, & ils eurent grande part à l'avancement dont je viens de parler. On eſt ſurpris quand on voit avec quelle ardeur & quel empreſſement les jeunes Romains alloient entendre ces Maîtres, même dans un âge aſſez avancé. Cicéron avoit commencé de paroitre au Barreau à l'âge de vingt-ſix ans. Son plaidoier pour S. Roſcius d'Amérie lui acquit une réputation extraordinaire. Molon, célébre Rhéteur Grec, étoit venu vers ce tems-là à Rome, député par les Rhodiens. Cicéron, tout habile qu'il étoit déja, ſe rendit ſon diſciple, & ſe crut heureux & fort honoré de recevoir ſes leçons. Après qu'il eut plaidé pendant deux ans, ſa ſanté, ou peutêtre des raiſons de politique, l'aiant obligé d'interrompre la plaidoierie, & de faire un voiage dans la Gréce & dans l'Aſie, outre pluſieurs autres Maîtres d'éloquence qu'il entendit à Athénes & ailleurs, il alla exprès à Rhodes pour ſe remettre ſous la diſcipline de Molon, afin que cet habile Maître travaillât à réformer & pour ainſi dire à refondre ſon ſtile. *Apollonio Moloni ſe Rhodi rurſus formandum ac velut recoquendum dedit.* [a] Molon plaidoit fort bien, & avoit une compoſition fort belle : mais ſon principal talent étoit de diſcerner & de reconnoitre dans ceux qui s'adreſſoïent à lui les défauts de ſtile, & il avoit un ſecret merveilleux pour les en corriger par les ſages avis & les ſolides inſtructions qu'il leur donnoit. Il s'appliqua, car je n'oſerois dire qu'il y réuſſit, (c'eſt Cicéron qui parle) à réprimer en moi & à retenir une vicieuſe abondance de ſtile, qui ſe répandoit avec trop de licence au dela des juſtes bornes, & il m'apprit à ne pas m'abandonner à l'ardeur de l'âge,

De clar. Orat. n. 312.

Ibid. n. 315. 316.

Quintil.

[a] Quibus non contentus, Rhodum veni, meque ad eundem, quem Romæ audiveram, Molonem applicavi; cùm actorem in veris cauſis, ſcriptoremque præſtantem, tum in norandis animadvertendiſque vitiis, & inſtituendo docendoque prudentiſſimum. Is dedit operam (ſi modò id conſequi potuit) ut nimis redundantes nos, & ſuperfluentes juvenili quadam dicendi impunitate & licentia, reprimerer, & quaſi extra ripas diffluentes coerceret. Ita recepi me, biennio pòſt, non modò exercitatior, ſed propè mutatus. Nam & contentio nimia vocis reſederat, & quaſi deferbuerat oratio. *De clar. Orat. n.* 316.

& au feu d'une imagination qui n'avoit pas encore eu le tems de ſe régler. Cicéron avoue que, depuis ce tems-là, il ſe fit en lui un grand changement, ſoit pour le ton de la voix qu'il ne pouſſoit plus avec tant de véhémence, ſoit pour le ſtile qui étoit devenu plus exact & plus châtié.

Il faloit que ces jeunes Romains euſſent un deſir bien vif de ſe perfectionner dans l'éloquence, pour s'aſſujettir à aller entendre ainſi ces Rhéteurs, & pour ne point rougir, au milieu d'une réputation déja brillante, de ſe rendre encore leurs diſciples, & d'avouer qu'ils avoient beſoin de leur ſecours. Mais, d'un autre côté, il faloit auſſi que ces Rhéteurs euſſent un mérite bien ſolide & bien reconnu pour s'attirer une telle confiance, & pour ſoutenir l'idée que des hommes, tels que Cicéron, avoient conçue d'eux.

Plotius, le premier des Rhéteurs Latins, qui a donné lieu à tout ce que j'ai dit juſqu'ici, eut ſans doute des Collégues & des Succeſſeurs qui remplirent la même fonction avec honneur. Suétone en raporte quelques uns: mais, comme ils ſont peu connus, je paſſe tout d'un coup à Cicéron, qui n'a pas à la vérité enſeigné de vive voix l'Eloquence, mais qui nous en a laiſſé d'excellens préceptes.

CICÉRON.

CICE'RON, par ſes Traités ſur la Rhétorique, a mérité à juſte titre d'être mis à la tête des Rhéteurs Latins; comme par ſes Harangues, il a mérité de tenir le premier rang parmi les Orateurs.

Ses Traités ſur la Rhétorique ſont: *Trois Livres de l'Orateur*; un Livre intitulé ſimplement l'*Orateur*; *un Dialogue ſur les Orateurs illuſtres*, intitulé *Brutus*; deux Livres de l'*Invention*; les *Partitions Oratoires*; l'*Orateur parfait*; & les *Topiques*. Dans ce dénombrement des Ouvrages de Cicéron ſur l'Eloquence, je ne ſuis point l'ordre des tems où ils ont été compoſés.

I. LES TROIS premiers ſont des chef-d'œuvres parfaits, où régne ſouverainement ce qu'on appelloit l'*Urbanité Romaine*, qui répond à l'Atticiſme des Grecs, c'eſt-

à-dire à ce qu'il y avoit parmi eux de plus fin, de plus délicat, de plus ſpirituel, en un mot de plus achevé pour les penſées, pour les expreſſions, pour les tours.

Les trois Livres *de l'Orateur* ſont, à proprement parler, la Rhétorique de Cicéron: non une Rhétorique ſéche, hériſſée de préceptes, & dénuée de tout agrément; mais qui joint à la ſolidité des principes & des réflexions tout l'art, toute la délicateſſe, toutes les graces dont une telle matiére eſt ſuſceptible. Il[a] compoſa cet ouvrage à la priére de Q. Cicéron ſon frere, qui deſiroit avoir de lui quelque choſe de plus parfait que les livres de l'Invention qui étoient le premier fruit de ſa jeuneſſe, & peu dignes de la réputation où il étoit enſuite parvenu. Pour éviter l'air & la ſéchereſſe de l'Ecole, il traite cette matiére par Dialogues, où il fait paroitre pour Interlocuteurs tout ce que Rome avoit de plus grands hommes & de plus eſtimés pour l'eſprit, pour l'érudition, & pour l'éloquence. Le tems où l'on ſuppoſe que ce ſont tenus ces Dialogues, eſt la 662e année depuis la fondation de Rome, 90 ans avant Jeſus-Chriſt, ſous le Conſulat de L. Marcius Philippus & de Sex. Julius Céſar.

Ce genre d'écrire, j'entends les Dialogues, eſt d'une extrême difficulté: parce que, ſans parler de la variété des caractéres qui doivent ſe ſoutenir par tout également, & ne jamais ſe démentir; il faut y réunir deux choſes, qui paroiſſent preſque incompatibles, l'air ſimple & naturel d'entretiens familiers avec le ſtile noble d'une converſation de gens-d'eſprit. Platon paſſe pour celui de tous les Auteurs anciens qui a le mieux réuſſi dans les Dialogues. On peut certainement, pour ne rien dire de plus, lui égaler Cicéron, ſur tout dans les Traités dont il s'agit ici. Je ne ſai ſi mon eſtime & mon amour pour un Orateur, dont je pourrois dire que j'ai été nourri dès ma plus tendre enfance, me préviennent & m'aveuglent en ſa faveur; mais il me ſemble qu'on trouve dans ſes Entretiens un goût, un

a Vis enim, quoniam quædam pueris aut adoleſcentulis nobis ex commentariolis noſtris inchoata atque rudia exciderunt, vix hac ætate digna & hoc uſu... aliquid iiſdem de rebus politius à nobis perfectiuſque proferri. *De orat. lib.* 1. *n.* 5.

ſel, un eſprit, une grace, un naturel, qu'on ne ſe laſſe point d'y admirer.

Le troiſiéme des livres dont je parle, traite, entre autres ſujets, du choix & de l'arrangement des mots, matiére ſéche & deſagréable en elle-même, mais qui fut d'une grande utilité pour l'Eloquence Latine, & qui marque mieux que toute autre choſe le profond génie & les vûes étendues de cet Orateur. Quand il entra dans le Barreau, il trouva l'Eloquence Latine abſolument dénuée d'un avantage, qui relevoit infiniment celle des Grecs, à laquelle il avoit donné toute ſon application, & dont il ſentoit toutes les beautés comme ſi ç'avoit été ſa langue propre & naturelle, tant il ſe l'étoit rendu familiére par une étude ſérieuſe & profonde. Cet avantage étoit le ſon, le nombre, la cadence, l'harmonie, dont la langue Grecque eſt plus ſuſceptible que toutes les autres, & qui lui donne ſur elles par cet endroit une ſupériorité inconteſtable. Cicéron, qui étoit un citoien extrêmement zélé pour l'honneur de ſa patrie, entreprit de lui faire part de cet avantage, dont juſques-là les Grecs ſeuls avoient été en poſſeſſion.

Il [a] ſentit que les mots, ſemblables à une cire molle, ont une flexibilité merveilleuſement propre à prendre toutes ſortes de formes; de ſorte qu'on les manie & qu'on les tourne comme on veut. La preuve en eſt que pour toutes les différentes eſpéces de vers, qui ſont en fort grand nombre; pour tous les différens ſtiles, le ſimple, l'orné, le ſublime; pour tous les effets que doit produire le diſcours, plaire, convaincre, toucher; ce ne ſont point des

a Nihil eſt tam tenerum, neque tam flexibile, neque quod tam facilè ſequatur quocumque ducas, quàm oratio. Ex hac verſus, ex eadem diſpares numeri conficiuntur: ex hac etiam ſoluta variis modis multorumque generum oratio. Non enim ſunt alia ſermonis, alia contentionis verba; neque ex alio genere ad uſum quotidianum, alio ad ſcenam pompamque ſumuntur: ſed ea nos cùm jacentia ſuſtulimus è medio, ſicut molliſſimam ceram ad noſtrum arbitrium formamus & fingimus. Itaque tum graves ſumus, tum ſubtiles, tum medium quiddam tenemus: ſic inſtitutam noſtram ſententiam ſequitur orationis genus, idque ad omnem rationem, & aurium voluptatem, & animorum motum mutatur & flectitur. *De orat. lib.* 3. *n.* 176. 177.

mots

mots d'une différente nature qu'on emploie, mais que tirés, pour ainſi dire, de la même maſſe, & diſpoſés également à tout, ces mots ſe prétent au gré du Poéte & de l'Orateur, qui en font tous les uſages qu'il leur plait.

Cicéron, bien perſuadé de ce principe, dont la lecture & l'étude aſſidue des Auteurs Grecs lui avoient donné une preuve ſenſible, ou plutôt qu'il avoit puiſé dans la nature même, entreprit d'ajouter à la langue Latine cet agrément, dont, juſqu'à ſon tems, elle avoit été abſolument deſtituée. Il en vint à bout ſi heureuſement & ſi promtement, qu'en peu d'années elle prit une forme toute nouvelle, &, ce qui eſt ſans exemple, arriva tout d'un coup, en ce genre, à une ſouveraine perfection. Car on ſait que dans les arts & dans les ſciences, pour l'ordinaire, le progrès eſt lent, & n'arrive que par degrés à une pleine maturité.

Il n'en fut pas ainſi dans la matiére dont nous parlons, c'eſt-à-dire dans ce qui regarde le nombre & la cadence du diſcours. Cicéron ſaiſit tout d'un coup le beau & le parfait, & introduiſit dans ſa langue, par l'heureux arrangement des mots, une douceur, une grace, une majeſté, qui l'égalérent preſque à la langue Grecque, & dont l'oreille eſt encore agréablement flatée, pour peu qu'on ait de goût & de ſenſibilité pour le ſon & pour l'harmonie. Il n'eſt donc pas étonnant que ce grand Orateur, pour aſſurer à ſa langue ce nouvel avantage qu'il lui avoit procuré, & pour lui en perpétuer l'uſage & la poſſeſſion, ait cru devoir traiter à fond cette matiére. Il entre effectivement, ſur ce ſujet, dans un détail infini, qui ne peut plus nous être agréable, à nous pour qui cette langue eſt étrangére, mais qui étoit alors extrêmement utile & important; & l'on ſent bien qu'il a traité cette matiére avec un ſoin particulier, & qu'il a fait uſage de toutes ſes lumiéres pour la mettre dans tout ſon jour. Auſſi Quintilien remarque-t-il, que [a] parmi ſes ouvrages de Rhétorique, cette partie eſt celle qu'il a le plus travaillée.

On a rendu le même ſervice à notre langue; &, ſi je

a Cui (M. Tullio) neſcio an ulla pars hujus operis ſit magis elaborata. *Lib. 9. cap. 4.*

ne me trompe, c'eſt Balzac qui a ſenti le premier, & qui a fait ſentir aux autres, combien elle eſt ſuſceptible de nombre, d'harmonie, & de cadences gracieuſes. Depuis lui cette partie de la compoſition s'eſt beaucoup perfectionnée: Mr Fléchier en particulier, & tous nos bons Auteurs, ne nous laiſſent rien à deſirer ſur cet article. Il eſt bien important d'y rendre les jeunes gens attentifs, & d'accoutumer leurs oreilles à diſcerner par un vif & promt ſentiment ce qu'il y a de doux & d'agréable, ou de dur & de malſonnant dans l'arrangement des mots. Le Traité que Mr l'Abbé d'Olivet vient de donner ſur la Proſodie Françoiſe, peut être pour cela d'un grand uſage.

J'ai déja dit que les trois livres de l'Orateur pouvoient être regardés comme la Rhétorique de Cicéron. En effet il y a fait entrer preſque tous les préceptes de cet Art, non dans l'ordre ordinaire & didactique de l'Ecole, mais d'une maniére plus libre, & qui paroit moins étudiée; & il les a accompagnés de réflexions qui en relevent infiniment le prix, & qui en montrent le véritable uſage.

II. LE LIVRE intitulé *l'Orateur*, ne le céde point en beauté ni en ſolidité aux précédens. Cicéron y donne l'idée d'un Orateur parfait, non tel qu'il y en ait jamais eu, mais tel qu'il peut être. Il [a] faiſoit un cas particulier de cet Ouvrage, qu'il regardoit avec une ſorte de complaiſance, & où il ne diſſimuloit point qu'il avoit mis tout ſon eſprit, & emploié toute la force de ſon jugement: c'eſt beaucoup dire. C'eſt ainſi qu'il s'en explique lui-même en écrivant à un ami qui avoit fort goûté cet Ouvrage, & il conſent que le jugement qu'on en portera en bien ou en mal, fixe de la même maniére la réputation de l'Auteur. Il ajoute, (je dis ceci pour nos jeunes gens) qu'il ſouhaite que le jeune Lepta, qui étoit le fils de ſon ami, commen-

a Oratorem meum tantopere à te probari, vehementer gaudeo. Mihi quidem ſic perſuadeo, me, quicquid habuerim judicii, in illum librum contuliſſe. Qui ſi eſt talis, qualem tibi videri ſcribis; ego quoque aliquid ſum. Sin aliter, non recuſo quin, quantum de illo libro, tantundem de judicii mei fama detrahatur. Leptam noſtrum cupio delectari jam talibus ſcriptis. Etſi abeſt maturitas ætatis, jam tamen perſonare aures ejus hujuſmodi vocibus, non eſt inutile. *Epiſt. 19. lib. 6. ad Famil.*

ce déja à lire des Ecrits de ce genre avec quelque plaiſir : parce que, quoique ſon âge ne lui permette pas encore d'en recueillir tout le fruit, il n'eſt pas inutile que ces ſortes de leçons frapent de bonne heure ſes oreilles.

III. LE *Brutus* de Cicéron, eſt un Dialogue touchant les Orateurs illuſtres tant Grecs que Latins, qui avoient paru juſqu'à ſon tems : car il ne fait point mention de ceux qui étoient encore vivans, excepté de Céſar & de Marcellus. Cet Ouvrage fut compoſé peu de tems avant le précédent, & peutêtre la même année.

Dans le long dénombrement que ce Livre renferme, & où Cicéron marque en particulier le ſtile d'un très grand nombre d'Orateurs, on trouve une variété admirable de portraits & de caractéres, qui roulent tous ſur la même matiére, ſans jamais pourtant ſe reſſembler. Il y joint de tems en tems des réflexions & des eſpéces de digreſſions, qui y ajoutent un grand prix, & qui peuvent être d'un grand ſecours pour former l'Orateur.

IV. LE TRAITE' *du genre d'Orateur le plus parfait*, eſt fort court. Cicéron ſoutenoit que le ſtile Attique eſt le plus parfait, mais qu'il renferme les trois caractéres, & que l'Orateur les emploie ſelon l'exigence des ſujets. Pour en convaincre ceux qui penſoient autrement que lui, il traduiſit les célébres plaidoiers d'Eſchine contre Démoſthéne, & de Démoſthéne contre Eſchine. L'Ouvrage dont il s'agit ici n'étoit qu'une eſpéce de Préface pour cette Traduction, dont la perte ne peut être trop regrettée.

V. LES *Topiques* de Cicéron contiennent la méthode de trouver les argumens par le moien de certains termes qui les caractériſent, & qu'on appellent *Lieux de Rhétorique*, ou *Lieux de Logique*. C'eſt un art dont l'invention ou la perfection eſt dûe à Ariſtote. Ce fut pour expliquer le Traité où ce Philoſophe en parle que Cicéron compoſa celui-ci à la priére d'un Juriſconſulte de ſes amis, nommé Trébatius. Une choſe remarquable dans cet Ouvrage, pour montrer le génie, la mémoire, & la facilité de Cicéron, c'eſt qu'il n'avoit point le Livre du Philoſophe Grec, lorſqu'il entreprit de l'expliquer. Il étoit en voiage, & ſur mer, comme il nous l'apprend lui-même dans ce

Téren. Locus.

Topic. n. 5. Livre. Il rappella dans ſa mémoire l'Ouvrage d'Ariſtote, il l'expliqua, & envoia à ſon ami ce qu'il avoit fait. Il faloit le bien ſavoir, & l'avoir bien préſent à l'eſprit, pour travailler deſſus de pur mémoire.

VI. LES *Partitions Oratoires* ſont une très bonne Rhétorique, donnée par diviſions & ſoudiviſions des matiéres, (ce qui eſt la raiſon du titre) d'un ſtile fort ſimple, mais clair, ſuccint, & élégant, très proportionné à la portée de ceux qui commencent; de telle ſorte qu'on peut s'en ſervir utilement en y joignant des exemples, au lieu que Cicéron n'a pas jugé à propos d'y en mettre.

VII. LES LIVRES DE RHETORIQUE, ou *de l'Invention Oratoire*, ſont certainement de Cicéron. Il *De Orat. lib. 1. n. 5.* n'en reſte que les deux premiers: les deux autres ſont perdus. J'ai déja remarqué qu'il les compoſa pendant ſa jeuneſſe, & que lui-même, dans la ſuite, les trouva peu dignes de ſa réputation.

La Rhétorique à Hérennius.

IL N'EST PAS aiſé de ſavoir qui eſt l'Auteur des quatre Livres de Rhétorique adreſſés à Hérennius, & qu'on voit à la tête des Ouvrages de Cicéron. Dans les éditions communes, le titre porte qu'on n'en ſait rien, mais que d'habiles gens les attribuent à Cornificius. C'eſt une Rhétorique dans les formes, dont le ſtile, quoique ſimple & familier, eſt pur & Cicéronien; & c'eſt ce qui a fait croire à quelques perſonnes que cet Ouvrage eſt de Cicéron: mais ce ſentiment ſouffre bien des difficultés.

SÉNÉQUE LE RHÉTEUR.

SE'NE'QUE, dont nous parlons ici, naquit à Cordoue en Eſpagne environ l'an 700 de la ville de Rome, 53 ans avant Jeſus-Chriſt. Son ſurnom étoit *Marcus*. Il vint s'établir à Rome ſous le régne d'Auguſte. Il y amena, avec ſa femme nommée *Helvie*, trois fils qu'il avoit. L'un, qui s'appelloit *Méla*, fut pere du Poéte Lucain; le Philoſophe ſe nommoit *Lucius*; le nom du troiſiéme étoit *Nova-*

eus : mais celui ci aiant paſſé dans une autre famille par adoption, prit les noms de ſon pere adoptif *Junius Gallio*. Il eſt parlé de ce dernier dans les Actes des Apôtres. *Act.* 18. 12.

Sénéque le pere avoit recueilli ce que plus de cent Auteurs, tant Grecs que Latins, avoient dit ou penſé de plus remarquable ſur différens ſujets qu'ils avoient traités comme à l'envi les uns des autres, pour s'exercer à l'Eloquence ſelon la maniére de ces tems-là. De dix Livres de *Controverſes* ou de *Plaidoiers* que contenoit ce Recueil, à peine en reſte-il cinq, qui ſont très-défectueux. Avec les Livres des Controverſes, il y a auſſi un Livre de Délibérations, qu'on met à la tête des autres, quoiqu'on ſache que Sénéque ne le donna qu'après.

Ces Ouvrages de Sénéque donnent lieu à Mr Gibert d'expliquer avec beaucoup d'ordre & de clarté l'eſtime & l'uſage qu'on faiſoit autrefois de la *Déclamation*. J'inſérerai ici ce petit Traité preſque tout entier. Il ſervira beaucoup à entendre ce qui ſera dit dans la ſuite ſur la maniére dont les Rhéteurs formoient les jeunes gens à l'Eloquence.

Déclamation eſt un mot connu dans [a] Horace, & encore plus dans [b] Juvénal : il ne [c] le fut point à Rome avant Cicéron & Calvus. On appelloit ainſi des compoſitions par leſquelles on s'exerçoit à l'Eloquence, & dont les ſujets, vrais ou inventés, étoient tantôt dans le genre Délibératif, tantôt dans le Judiciaire, rarement dans le Démonſtratif. Les diſcours que l'on faiſoit ſur ces ſujets, étoient une image de ce qui ſe paſſe dans les Conſeils ou au Barreau.

La Déclamation fut la voie que prit [d] Cicéron, encore jeune, pour devenir Orateur ; & pour lors ce fut dans la

a Trojani belli ſcriptorem...
Dum tu declamas Romæ, Præneſte relegi.
Horat. Epiſt. 1. *lib.* 1.

b Ut pueris placeas, & declamatio fias.
Juven. Satyr. 10.

c Apud nullum auctorem antiquum, ante ipſum Ciceronem & Calvum, inveniri poteſt. *Senec. Controv. lib.* 1.

d Cicero ad Prætorem uſque græcè declamavit, latinè verò ſenior quoque. *Sueton. de clar. Rhet.*

langue Grecque. Il en fit encore uſage dans un âge plus avancé, mais en Latin. Il continua cet exercice lors même que les troubles de l'Etat lui eurent fait abandonner le Barreau. Il récitoit alors à Caſſius & à Dolabella, ou à d'autres, les harangues qu'il n'avoit ainſi compoſées que pour s'exercer. C'étoit l'exercice commun de tous ceux qui aſpiroient à l'éloquence, ou qui vouloient s'y perfectionner, c'eſt-à-dire des premiéres perſonnes de l'Etat. Ils s'y appliquoient ſous les yeux de Cicéron, & profitoient de ſes avis. *Hirtius* [a] *& Dolabella*, dit Cicéron, *viennent chez moi déclamer, & moi je vais chez eux faire bonne chére.* Ils venoient chez lui, ou réciter leurs diſcours, ou les corriger; & enſuite il alloit ſouper chez eux, leur table étant meilleure que la ſienne.

Cic. lib. 7. Epiſt. 33. ad Famil.

Id. de clar. Orat. n. 310.

Suet. de clar. Rhet.

Le grand Pompée s'appliqua auſſi très ſérieuſement à la Déclamation peu avant les guerres civiles, pour ſe mettre en état de répondre à Curion, dont le talent vendu aux intérêts de Céſar donnoit de l'inquiétude au parti contraire. Marc Antoine en fit de même pour répondre à Cicéron; & Octavien, au ſiége même de Modéne, n'interrompit pas cet exercice. Il faut ſe ſouvenir qu'à Rome, ſoit dans le Sénat, ſoit devant le Peuple, l'éloquence décidoit ordinairement des plus importantes affaires, & par là devenoit d'une abſolue néceſſité pour ceux qui vouloient s'y rendre puiſſans.

Epiſt. 21. lib. 16. ad Famil.

Je laiſſe Cicéron le fils, qui s'exerça auſſi en Grec & en Latin, à l'imitation de ſon pere, mais qui ne réuſſit pas de même.

On attribue l'invention de la Déclamation à Démétrius de Phalére: & Plotius Gallus, dont nous avons parlé ci-deſſus, en tranſporta le premier l'uſage dans la langue Latine.

C'étoit, ſelon cette idée générale de la Déclamation, que tous les amateurs de l'Eloquence, ſoit Grecs ſoit Latins, s'aſſembloient chez d'habiles gens, tels par exemple qu'étoit Sénéque; & que là ils prononçoient des diſcours

[a] Hirtium ego & Dolabellam dicendi diſcipulos habeo, cœnandi magiſtros. Puto enim te audiſſe... illos apud me declamitare, me apud illos cœnitare. *Epiſt. 16. lib. 9.*

ſur les ſujets dont on étoit convenu. Notre Auteur avoit la plus belle mémoire du monde. Il cite pluſieurs exemples de perſonnes qui l'avoient eue excellente. Cynéas Ambaſſadeur de Pyrrhus, aiant eu à ſon arrivée audience du Sénat, ſalua le lendemain par leurs noms tous les Sénateurs, & tous ceux du peuple qui avoient aſſiſté en grand nombre à cette audience. Un particulier aiant entendu réciter un poéme, pour embarraſſer celui qui l'avoit compoſé prétendit que c'étoit ſon Ouvrage, & pour preuve le répéta tout entier ſans héſiter, ce que ne put faire l'Auteur même. Hortenſius, en conſéquence d'un défi, demeura tout un jour à une vente de meubles qu'on crioit à l'encan, & ſur le ſoir répéta par ordre, & ſans s'égarer en quoi que ce fût, les différens meubles qui avoient été vendus, & le nom de tous les acheteurs. La mémoire de Sénéque n'étoit guéres moins admirable. Il dit que, dans ſa jeuneſſe, il répétoit juſqu'à deux mille mots, après les avoir ſimplement entendus; & il les répétoit dans le même ordre qu'on les lui avoit récités. C'eſt par ce merveilleux talent, que tout ce qu'on avoit dit de plus curieux dans toutes les Déclamations qu'il avoit entendues, s'étoit ſi bien imprimé dans ſon eſprit, que lontems après, dans un âge fort avancé, il ſe trouva en état de rappeller tant de morceaux détachés, & les rédigea par écrit pour l'uſage de ſes fils, & pour les tranſmettre à la poſtérité.

Senec in Præf. Controv.

J'aurai lieu dans la ſuite d'expliquer comment les Déclamations contribuérent à faire dégénérer & à corrompre le goût de la ſaine Eloquence.

Dialogue ſur les Orateurs, ou *ſur les cauſes de la corruption de l'Eloquence.*

L'AUTEUR de cet Ouvrage eſt inconnu. Quelques-uns le donnent à Tacite, d'autres à Quintilien, mais ſans beaucoup de fondement. Ce qu'on peut aſſurer, c'eſt qu'il prouve de l'eſprit & du talent dans ſon Auteur, quel qu'il puiſſe être, & mérite d'avoir place parmi les Ouvrages qui ſont le plus eſtimés depuis l'heureux ſiécle d'Auguſte, de la pureté & de la beauté duquel pourtant il faut avouer

qu'il eſt fort éloigné. On y trouve de très beaux endroits. Ce qu'il dit pour relever la profeſſion des Avocats, me paroit de ce genre. Il faut ſe ſouvenir que c'eſt un payen qui parle.

» Le [a] plaiſir que cauſe la profeſſion de l'Eloquence, » n'eſt point, dit-il, un plaiſir rapide & paſſager ; il ſe » renouvelle tous les jours, & preſque à tous les momens. » En effet, quoi de plus doux pour une ame bien née, & » qui a le goût de la ſolide gloire, que de voir ſa maiſon » fréquentée en tout tems par ce qu'il y a de perſonnes » plus conſidérables dans une ville ? de ſavoir que ce n'eſt » point à ſes richeſſes ni à ſon crédit, mais à ſa propre » perſonne, qu'on vient rendre cet honneur ? Les plus » grandes richeſſes, les plus éclatantes dignités, ont-elles » rien d'auſſi flateur que cet hommage volontaire que des » hommes également reſpectables par leur naiſſance & par » leur âge viennent rendre au mérite & au ſavoir d'un » Avocat, ſouvent encore jeune, & quelquefois dénué » des biens de la fortune, en implorant le ſecours de ſon » éloquence ſoit pour eux-mêmes, ſoit pour leurs amis, & » avouant qu'au milieu de cette affluence de biens dont ils » ſont environnés, ce qu'il y a de plus eſtimable & de plus » excellent leur manque ? Que dirai-je de ce vif empreſſe- » ment des citoiens à lui faire cortége au ſortir de ſa mai- » ſon, & à ſon retour ? de ces nombreux auditoires, où » tous les yeux ſont attachés ſur un ſeul homme, & où

[a] Ad voluptatem oratoriæ eloquentiæ tranſeo, cujus jucunditas non uno aliove momento, ſed omnibus prope diebus, & prope omnibus horis contingit. Quid enim dulcius libero & ingenuo animo, & ad voluptates honeſtas nato, quàm videre plenam ſemper & frequentem domum concurſu ſplendidiſſimorum hominum ? idque ſcire non pecuniæ, non orbitati, neque officii alicujus adminiſtrationi, ſed ſibi ipſi dati ! Illos quinimo orbos, & locupletes, & potentes, venire plerumque ad juvenem & pauperem, ut aut ſua, aut amicorum diſcrimina commendent. Ulla-ne tanta ingentium opum ac magnæ potentiæ voluptas, quàm ſpectare homines vetcres, & ſenes, & totius urbis gratia ſubnixos, in ſumma rerum omnium abundantia conſitentes, id quod optimum ſit ſe non habere ? Jam verò qui togatorum comitatus & egreſſus ! quæ in publico ſpecies ! quæ in judiciis veneratio ! quod gaudium conſurgendi aſſiſtendique intet tacentes, in unum converſos ! coire populum, & circumfundi coram, & accipere

» régne

» régne un profond ſilence, qui n'eſt interrompu que par » des cris d'admiration & par des applaudiſſemens? enfin » de cet empire ſouverain qu'il exerce ſur les eſprits, en » leur inſpirant tels ſentimens qu'il lui plait? Rien de plus » glorieux & de plus frapant que ce que je viens de dire. » Mais il eſt encore un autre plaiſir plus intérieur & plus » vif, & qui n'eſt ſenti que de l'Orateur. S'il apporte un » diſcours travaillé à loiſir & compoſé avec ſoin, ſa joie, » auſſibien que ſa diction, a quelque choſe de plus ferme » & de plus aſſuré. S'il n'a pu ſe préparer à ſa cauſe que » par quelques momens de réflexion, l'inquiétude même » qu'il reſſent lui rend le ſuccès plus doux, & eſt un aſ- » ſaiſonnement plus piquant au plaiſir qu'il goûte. Mais ce » qui le flate le plus agréablement, c'eſt le ſuccès d'un diſ- » cours ſans préparation, & hazardé ſur le champ. Car il » en eſt des productions de l'eſprit, comme de celles de » la terre. Les fruits qui n'ont rien couté, & qui viennent » d'eux-mêmes, ſont plus agréables que ceux qu'il a falu » acheter par beaucoup de peine & de travail.

On ne peut nier, ce me ſemble, qu'il n'y ait dans cette deſcription beaucoup de penſées ingénieuſes & ſolides, d'expreſſions fortes & énergiques, de tours vifs & éloquens. Peutêtre y a-t-il un peu trop d'eſprit & de brillant: mais c'étoit le défaut du ſiécle.

J'ajouterai encore ici un fort bel endroit, où l'Auteur met la mauvaiſe éducation des enfans entre les principales cauſes de la corruption de l'éloquence.

» Qui [a] eſt-ce qui ignore que ce qui a fait dégénérer » l'éloquence & les autres arts de leur ancienne gloire,

affectum quemcumque orator induerit. Vulgata dicentium gaudia, & imperitorum quoque oculis expoſita percenſeo. Illa ſecretiora, & tantùm ipſis orantibus nota, majora ſunt. Sive accuratam meditatamque affert orationem, eſt quoddam, ſicut ipſius dictionis, ita gaudii pondus & conſtantia. Sive novam & recentem curam non ſine aliqua trepidatione animi attulerit, ipſa ſolicitudo commendat eventum, & lenocinatur voluptati. Sed extemporalis audaciæ, atque ipſius temeritatis vel præcipua jucunditas eſt. Nam ingenio quoque, ſicut in agro, quanquam alia diu ſerantur atque elaborentur, gratiora tamen quæ ſua ſponte naſcuntur. *Cap. 6.*

[a] Quis ignorat & eloquentiam & ceteras artes deſciviſſe ab iſta vetere gloria, non inopia homi-

» n'eſt point la diſette de bons eſprits, mais la langueur » où eſt tombée la Jeuneſſe, la négligence des peres & » meres à élever leurs enfans, l'ignorance des Maîtres » chargés de leur inſtruction, enfin l'oubli & le mépris du » goût ancien? Ces maux, qui ont pris leur naiſſance dans » Rome, ſe ſont répandus de la Ville dans l'Italie, & » ont infecté toutes les provinces...

» Autrefois, dans chaque maiſon, un enfant, né d'une » chaſte mere, n'étoit point livré à une nourrice achetée » parmi les eſclaves, mais étoit nourri & élevé dans le » ſein de ſa propre mere, dont le mérite & la louange » étoit de veiller ſur ſa maiſon, & ſur ſes enfans. On choi- » ſiſſoit dans la famille quelque parente âgée, d'une pro- » bité & d'une vertu reconnue, aux ſoins de laquelle on » confioit tous les enfans de la maiſon, & en préſence de » qui l'on n'oſoit rien dire ni faire qui fût contraire aux » bonnes mœurs. Elle trouvoit le moien de méler, non » ſeulement dans leur étude & leur travail, mais dans » leurs jeux même & dans leurs récréations, un certain » air de modeſtie & de retenue, qui en tempéroit la vi- » vacité. C'eſt ainſi que nous avons appris que Cornélie » mere des Gracques, Aurélie de Céſar, Attia d'Auguſte, » avoient pris ſoin de leurs enfans, & les avoient mis en » état de paroitre avec éclat dans le monde. Le but de » cette éducation mâle & robuſte étoit de faire enſorte » que l'eſprit de ces enfans, conſervé dans toute ſa pureté

num, ſed deſidia juventutis, & negligentia parentum, & inſcientia præcipientium, & oblivione moris antiqui? quæ mala primùm in urbe nata, mox per Italiam fuſa, jam in provincias manant...

Jam primùm ſuus cuique filius, ex caſta parente natus, non in cella emptæ nutricis, ſed gremio ac ſinu matris educabatur; cujus præcipua laus erat, tueri domum, & inſervire liberis. Eligebatur autem aliqua major natu propinqua, cujus probatis ſpectatiſque moribus omnis cujuſpiam familiæ ſuboles committebatur: coram qua neque dicere fas erat quod turpe dictu, neque facere quod inhoneſtum factu videretur. Ac non ſtudia modò curaſque, ſed remiſſiones etiam luſuſque puerorum, ſanctitate quadam ac verecundia temperabat. Sic Cornéliam Gracchorum, ſic Aureliam Cæſaris, ſic Attiam Auguſti matrem præfuiſſe educationibus, ac produxiſſe principes liberos accepimus. Quæ diſciplina ac ſeveritas eò pertinebat, ut ſincera & integra & nullis pravitatibus detorta uniuſcujuſque natura, toto ſtatim

» & ſon intégrité naturelle, & n'étant infecté d'aucun » mauvais principe, ſaiſît dans la ſuite avec avidité l'é- » tude des arts & des ſciences; & que, ſoit qu'ils priſſent » le parti des armes, ou qu'ils étudiaſſent les loix, ou qu'ils » tournaſſent du côté de l'éloquence, ils puſſent s'appli- » quer chacun uniquement à leur profeſſion, & s'y rendre » parfaitement habiles.

» Mais [a] maintenant, dès qu'un enfant eſt né, on le » livre à quelque eſclave Grecque, à laquelle on joint un » ou deux ſerviteurs des plus vils, & des moins capables » d'aucun emploi ſérieux. Dans cet âge tendre & ſuſcepti- » ble de toutes les impreſſions, il n'entend que les contes » frivoles & ſouvent licentieux des valets. Aucun d'eux ne » fait attention à ce qu'ils diſent ou font devant leur jeune » maître. Et comment voudroit-on qu'ils y fuſſent atten- » tifs, les parens eux-mêmes accoutumant leurs enfans, » non à la modeſtie & à la pudeur, mais à toute ſorte de » liberté & de licence : d'où s'en ſuit peu à peu un air » d'impudence déclarée, qui fait qu'ils n'ont aucun égard » ni pour eux-mêmes, ni pour les autres. Il y a, outre cela, » des vices propres & particuliers à cette Ville, qui ſem- » blent preſque nés avec eux dans le ſein de leurs meres: » le goût pour les ſpectacles du théatre, pour les combats » des gladiateurs, pour les courſes de chariots. Parmi les » jeunes gens, & preſque généralement dans toutes les » compagnies, n'eſt-ce pas là ce qui fait le ſujet le plus » ordinaire des converſations? Croit-on qu'un eſprit rem-

pectore arriperet artes honeſtas: &, ſive ad rem militarem, ſive ad juris ſcientiam, ſive ad eloquentiæ ſtudium inclinaſſet, id ſolum ageret, id univerſum hauriret. *Cap.* 28.

[a] At nunc natus infans delegatur Græculæ alicui ancillæ, cui adjungitur unus aut alter ex omnibus ſervis plerumque viliſſimus, nec cuiquam ſerio miniſtetio accommodatus. Horum fabulis & erroribus teneri ſtatim & rudes animi imbuuntur. Nec quiſquam in tota domo penſum habet quid coram infante domino aut dicat, aut faciat: quando etiam ipſi parentes nec probitati neque modeſtiæ parvulos aſſuefaciunt, ſed laſciviæ & libertati: per quæ paulatim impudentia irrepit, & ſui alienique contemptus. Jam veto propria & peculiaria hujus urbis vitia pæne in utero matris concipi mihi videntur, hiſtrionalis favor, & gladiatorum equorumque ſtudia. Quibus occupatus & obſeſſus animus quantulum loci bonis artibus relinquit? quotumquemque invenetis qui do-

» pli & obſédé de ces frivoles amuſemens, ſoit fort capa-
» ble de s'occuper d'études ſérieuſes ?

Ces deux morceaux ſont plus que ſuffiſans pour donner aux Lecteurs quelque idée de cet Ouvrage, & pour leur faire regretter qu'il ne ſoit pas parvenu juſqu'à nous en entier.

Ce Dialogue peut ſe diviſer en trois parties. La premiére nous préſente un Avocat & un Poéte qui ſont aux priſes ſur la prééminence de leur Art, & qui font l'éloge, l'un de l'Eloquence, l'autre de la Poéſie. La ſeconde partie eſt, pour ainſi dire, un Plaidoier du même Avocat, il ſe nomme Aper, en faveur des Orateurs de ſon tems contre les anciens. Il vivoit du tems de Veſpaſien, & étoit à la tête du Barreau. La troiſiéme partie de l'Ouvrage eſt une recherche des cauſes de la chute ou de la corruption de l'Eloquence. Les Interlocuteurs ſont Meſſala, Secundus, Maternus, Aper. Tout ce que diſoit Secundus s'eſt perdu, avec une partie de ce que diſoit Maternus, ce qui fait un grand vuide dans cet Ouvrage, ſans parler de quelques autres endroits défectueux.

QUINTILIEN. *(Marcus Fabius Quintilianus.)*

JE RÉDUIRAI à trois points ce que j'ai à dire ſur Quintilien. D'abord je raporterai ce qu'on ſait de ſon hiſtoire. En ſecond lieu, je parlerai de ſon Ouvrage, & en tracerai le plan. Enfin j'expoſerai la maniére d'inſtruire la Jeuneſſe & d'enſeigner la Rhétorique, uſitée de ſon tems.

I. *Hiſtoire de ce qu'on ſait de Quintilien.*

IL PAROIT que Quintilien eſt né la ſeconde année de l'Empereur Claude, qui eſt la quarante-deuxiéme de Jeſus-Chriſt. Mr Dodwel le conjecture ainſi dans ſes Annales ſur Quintilien ; & il ſera mon guide par raport à la chronologie, ſur ce qui regarde la naiſſance, la vie,

mi quidquam aliud loquatur? quos alios adoleſcentulorum ſermones excipimus, ſi quando auditoria intravimus? *Cap.* 29.

& les occupations de notre Rhéteur, qu'il a rangées dans un ordre fort clair, & fort vraiſemblable.

On diſpute ſur le lieu de ſa patrie. Pluſieurs diſent qu'il étoit de Calagurris ville d'Eſpagne ſur l'Ebre, nommée préſentement *Calahorra*. D'autres croient, avec aſſez de fondement, qu'il étoit né à Rome.

On ne ſait point certainement s'il étoit fils, ou petit-fils de l'Orateur Fabius dont Sénéque le Pere a dit quelque choſe, & qu'il a mis au nombre de ces Orateurs dont la réputation meurt avec eux. *Senec. Controv. lib. 5. in Præf.*

Quintilien fréquenta ſans doute à Rome les Ecoles des Rhéteurs, où la Jeuneſſe ſe formoit pour l'Eloquence. Il emploia un autre moien encore plus efficace pour arriver à ce but, qui étoit de ſe rendre le diſciple des grands Orateurs qui avoient le plus de réputation. Domitius Afer tenoit alors parmi eux le premier rang. Quintilien ne ſe contentoit pas d'entendre ſes plaidoiers au Barreau : il lui rendoit auſſi de fréquentes viſites ; & ce vénérable Vieillard, qui faiſoit l'admiration de ſon ſiécle, ne dédaignoit pas d'entrer en converſation avec un jeune homme en qui il voioit de grands talens & de grandes eſpérances. C'eſt le ſervice important que peuvent rendre à de jeunes Avocats ceux qui ont vieilli avec gloire dans cette illuſtre profeſſion, ſur tout lorſqu'ils ont quitté la plaidoirie, & qu'ils ſe ſont retirés. Leur [a] maiſon alors devient comme l'Ecole publique de la Jeuneſſe qui aſpire à la gloire de l'Eloquence, & qui s'adreſſe à eux comme à des Oracles pour apprendre de leur bouche par quelle route on y peut arriver. Quintilien ſut bien profiter de la bonne volonté d'Afer, & il paroit, par les queſtions qu'il lui propoſoit, que ſon but étoit de ſe former dans ces entretiens le goût & le jugement. Il [b] lui avoit demandé un jour lequel d'entre les Poétes il croioit approcher le plus près d'Homére.

a Frequentabunt ejus domum optimi Juvenes more veterum, & veram dicendi viam velut ex oraculo petent. Hos ille formabit, quaſi eloquentiæ parens. *Quintil. lib.* 12. *cap.* 11.

b Utar verbis iiſdem, quæ ex Afro Domitio juvenis accepi: qui mihi interroganti, quem Homero crederet maximè accedere; *Secundus*, inquit, *eſt Virgilius, propior tamen primo quàm tertio.* Quintil. lib. 10. cap. 1.

Virgile, dit Afer, *eſt le ſecond, mais beaucoup plus près du premier que du troiſiéme.* Il eut la douleur de voir ce grand homme, qui avoit fait ſi lontems l'honneur du Barreau, ſurvivre à ſa propre réputation, pour n'avoir pas ſu profiter du ſage conſeil [a] d'Horace, & avoir mieux aimé ſuccomber que ſe retirer; c'eſt le reproche qu'on lui fit : *malle cum deficere, quàm deſinere.* Domitius Afer mourut la 59e année de l'Ere de Jeſus-Chriſt; & Juvénal vint au monde cette même année.

Quintil. lib. 12. cap. 11.

AN. J. C. 61. Deux ans après, Néron envoia Galba dans l'Eſpagne Tarraconnoiſe en qualité de Gouverneur. On croit que Quintilien l'y ſuivit; & qu'après y avoir enſeigné la Rhétorique, & exercé la profeſſion d'Avocat pendant plus de ſept ans, il revint à Rome avec lui.

AN. J. C. 68. Ce fut ſur la fin de cette année-là même que Galba fut déclaré Empereur, & que Quintilien ouvrit à Rome une Ecole de Rhétorique. Il fut le premier qui l'y enſeigna par autorité publique, & aux gages de l'Etat; de quoi il eut l'obligation à Veſpaſien. Car, [b] ſelon Suétone, ce Prince fut le premier qui aſſigna ſur le Tréſor public aux Rhéteurs tant Grecs que Latins des penſions qui montoient par an à douze mille cinq cens livres. Avant cet établiſſement il y avoit des Maîtres de Rhétorique qui l'enſeignoient ſans être autoriſés du public. Outre ce que ces Rhéteurs recevoient du public, les [c] peres dont ils inſtruiſoient les enfans leur donnoient une ſomme, que Juvénal trouve fort modique par comparaiſon à celles qu'ils emploioient pour des dépenſes frivoles. Car, ſelon lui, rien ne coutoit moins à un pere que ſon fils, & il plaignoit

Sueton. in Veſpaſ. c. 18.

a Solve ſeneſcentem maturè ſanus equum, ne
Peccet ad extremum ridendus, & ilia ducat.

Horat. Epiſt. 1. lib. 1.

b Primus è fiſco Latinis Græciſque Rhetoribus annua centena || conſtituit.

c Hos inter ſumptus ſeſtertia Quintiliano
Ut multum duo ſufficient. Res nulla minoris
Conſtabit patri quàm filius.

Juvenal. Satyr. 7. lib. 3.

tout pour ſon éducation : *Res nulla minoris Conſtabit patri quàm filius.* Cette ſomme montoit à deux cens cinquante livres : *Duo ſeſtertia.* Quintilien remplit la chaire de Rhétorique pendant vingt ans, avec un applaudiſſement général.

Il exerça en même tems & avec un pareil ſuccès la fonction d'Avocat, & ſe fit auſſi un grand nom dans le Barreau. Quand on diſtribuoit les différentes parties d'une cauſe à différens Avocats, comme c'étoit autrefois la coutume, on le chargeoit pour l'ordinaire du ſoin d'expoſer le fait, ce qui demande un eſprit d'ordre & une grande netteté. Il excelloit auſſi dans l'art d'émouvoir les paſſions ; & [a] il avoue, avec cet air de franchiſe modeſte qui lui étoit naturel, qu'on le voioit ſouvent, lorſqu'il plaidoit, non ſeulement répandre des larmes, mais changer de viſage, pâlir, & donner toutes les marques d'une vive & ſincére douleur. Il ne diſſimule pas que c'eſt à ce talent qu'il devoit la réputation qu'il s'étoit faite au Barreau. En effet c'eſt par cet endroit principalement que l'Orateur ſe diſtingue, & qu'il enleve les ſuffrages. *Quintil. lib. 4. cap. 2.* *Id. lib. 6. cap. 2.*

Nous verrons bientôt combien il étoit propre pour inſtruire la Jeuneſſe, & comment il venoit à bout de s'en faire aimer & reſpecter. Entre pluſieurs illuſtres diſciples qui fréquentérent ſon Ecole, Pline le Jeune eſt celui qui lui a fait le plus d'honneur par la beauté de ſon génie, par l'élégance & la ſolidité de ſon ſtile, par la douceur admirable de ſon caractére, par ſa libéralité envers les gens de Lettres, & ſurtout par ſa vive reconnoiſſance pour ſon Maître, dont il lui donnera une illuſtre preuve dans la ſuite.

Après avoir emploié de ſuite & ſans interruption vingt années, tant pour inſtruire la Jeuneſſe dans l'Ecole, que pour défendre les particuliers dans le Barreau, il obtint de l'Empereur Domitien la permiſſion de quitter ces deux emplois également utiles & pénibles. Inſtruit pár le *Quintil. lib. 12. cap. 11.*

[a] Hæc diſſimulanda mihi non fuerunt, quibus ipſe, quantuſcumque ſum aut fui, (nam perveniſſe me ad aliquod nomen ingenii credo) frequenter motus ſum, ut me non lacrymæ ſolùm deprehenderint, ſed pallor, & vero ſimilis dolor. *Quintil.*

triſte exemple de Domitius Afer ſon Maître, il crut qu'il faloit ſonger à la retraite avant qu'elle lui devînt abſolument néceſſaire, & qu'il ne pouvoit mettre une fin plus honnête à ſes travaux qu'en y renonçant dans un tems où on le regretteroit : *Honeſtiſſimum finem putabamus, deſinere dum deſideraremur*; au lieu que Domitius avoit mieux aimé ſuccomber ſous le fardeau, que le dépoſer. C'eſt à cette occaſion qu'il donne aux Avocats un ſage conſeil. [a] *L'Orateur*, dit-il, *s'il m'en croit, battra en retraite avant que de tomber dans les piéges de la caducité, & gagnera le port pendant que ſon vaiſſeau eſt encore bon & entier.*

AN. J. C. 88. Quintilien n'avoit pourtant alors que quarante-ſix ou quarante-ſept ans, qui eſt un âge encore verd & robuſte. Peutêtre que ſes longs travaux avoient commencé d'affoiblir ſa ſanté. Quoi qu'il en ſoit, ſon loiſir ne fut point un loiſir de langueur & de pareſſe, mais d'activité & d'ardeur, de ſorte qu'il devint, en un certain ſens, encore plus utile au Public, qu'il ne l'avoit été par tous ſes travaux paſſés. Car enfin ceux-ci furent renfermés dans les bornes étroites d'un certain nombre de perſonnes & d'années, au lieu que les Ouvrages qui furent le fruit de ſon repos, ont inſtruit tous les ſiécles : de ſorte qu'on peut dire que l'Ecole de Quintilien eſt demeurée ouverte depuis ſa mort à tous les peuples, & qu'elle retentit encore tous les jours des admirables préceptes qu'il nous a laiſſés ſur l'Eloquence.

AN. J. C. 89. Il commença par compoſer un Traité *ſur les cauſes de la corruption de l'Eloquence*, dont on ne ſauroit trop regretter la perte. Ce n'eſt point certainement celui que nous avons ſous le titre de *Dialogue ſur les Orateurs*.

Quintil. in Præm. lib. 6. Dans le tems qu'il commençoit cet Ouvrage, il perdit le plus jeune de ſes deux fils qui n'avoit que cinq ans : & peu de mois auparavant une mort prématurée lui avoit enlevé ſa femme, qui n'étoit âgée que de dix-neuf ans, & même un peu moins.

AN. J. C. 90. Quelque tems après, preſſé par les priéres de ſes amis, il commença ſon grand Ouvrage des *Inſtitutions Oratoires*,

[a] Antequam in has ætatis venias inſidias, receptui canet, & in || portum integra nave perveniet. *Quintil. lib. 12. cap. 11.*

compoſé

composé de douze Livres : j'en rendrai compte dans la ſuite.

Il en avoit achevé les trois premiers, lorſque l'Empereur Domitien lui confia le ſoin de deux jeunes Princes ſes petits neveux, qu'il deſtinoit pour lui ſuccéder à l'Empire. Ils étoient petits-fils de Domitille ſa ſœur, dont la fille, nommée auſſi Domitille, avoit épouſé Flavius Clémens, couſin germain de l'Empereur : elle en avoit eu les deux Princes dont il s'agit. Ce fut une nouvelle raiſon pour lui de redoubler ſes ſoins pour perfectionner ſon travail. Il eſt bon de l'entendre lui-même : l'endroit eſt remarquable. [a] » Juſqu'ici, dit-il en s'adreſſant à Victorius à qui il avoit dédié ſon Ouvrage, » j'écrivois ſeulement pour » vous & pour moi ; & renfermant ces inſtructions dans » notre domeſtique, quand elles n'auroient pas été gou- » tées du Public, je m'eſtimois trop heureux qu'elles » puſſent être utiles à votre fils & au mien. Mais depuis » que l'Empereur m'a chargé de l'éducation de ſes petits- » neveux, ſeroit-ce faire le cas que je dois de l'approba- » tion d'un dieu, & connoître le prix de l'honneur que je » viens de recevoir, que de ne pas régler ſur cette idée » la grandeur de mon entrepriſe ? En effet, de quelque » maniére que je la regarde, ſoit du côté des mœurs, ſoit » du côté des connoiſſances & de l'art, que ne dois-je » point faire pour mériter l'eſtime d'un ſi religieux Cen- » ſeur, & d'un Prince en qui l'éloquence ſuprême eſt join- » te à la ſuprême puiſſance ? Que ſi l'on n'eſt point ſurpris » de voir les plus excellens Poétes non ſeulement invo- » quer les Muſes au commencement de leur Ouvrage, » mais implorer de nouveau leur aſſiſtance lorſque dans

AN. J. C. 91. *Quintil. in Præm. lib. 4. Sueton. in Domit. c. 15.*

[a] Adhuc velut ſtudia inter nos conferebamus ; &, ſi parum noſtra inſtitutio probaretur à ceteris, contenti fore domeſtico uſu videbamur, ut tui meique filii diſciplinam formare, ſatis putaremus. Cùm verò mihi Domitianus Auguſtus ſororis ſuæ nepotum delegaverit curam, non ſatis honorem judiciorum cœleſtium intelligam, niſi ex hoc quoque oneris magnitudinem metiar. Quis enim mihi aut mores excolendi ſit modus, ut eos non immeritò probaverit ſanctiſſimus Cenſor ? aut ſtudia, ne fefelliſſe in his videar Principem, ut in omnibus, ita in eloquentia quoque eminentiſſimum ? Quòd ſi nemo miratur Poëtas maximos ſæpe feciſſe, ut non ſolùm initiis operum

» la ſuite il ſe préſente quelque important objet à traiter ;
» à combien plus forte raiſon doit-on me pardonner, ſi,
» ce que je n'ai pas fait d'abord, je le fais maintenant,
» & ſi j'appelle à mon ſecours tous les dieux, particuliè-
» rement celui ſous les auſpices duquel j'écris deſormais,
» & qui, plus que tous les autres, préſide aux études &
» aux ſciences ? Qu'il daigne donc m'être favorable, &
» proportionnant ſes bontés à la haute idée qu'il a donnée
» de moi par un choix ſi glorieux & ſi difficile à ſoutenir,
» qu'il m'inſpire tout l'eſprit dont j'ai beſoin, & me rende
» tel qu'il m'a cru. *Et me, qualem eſſe credidit, faciat.*

Il faut avouer qu'il y a, dans ce compliment, beaucoup d'eſprit, de nobleſſe, de grandeur, ſurtout dans la penſée qui le termine : *Et qu'il me rende tel qu'il m'a cru.* Mais eſt-il poſſible de pouſſer plus loin la flaterie & l'impiété, que de traiter de dieu un Prince qui étoit un monſtre de vices & de cruautés ? Je ne ſai même ſi dans cette derniére penſée il y a autant de juſteſſe que de brillant : *Et qu'il me rende tel qu'il m'a cru.* Il ne l'étoit donc pas. Et comment ce prétendu dieu a-t-il pu croire qu'il le fût ? Encore ſi, au lieu de relever en lui la régularité & la pureté des mœurs, il s'étoit contenté de faire valoir ſon éloquence, & les autres talens de l'eſprit dont il ſe piquoit, la flaterie ſeroit moins odieuſe. C'eſt ainſi qu'il le loue dans un autre endroit, où il le met au-deſſus de tous les Poétes. Il y a beaucoup d'apparence que ce fut pour lors que les ornemens Conſulaires furent accordés à Quintilien.

Lib. 10. c. 1.

Le ſoin de l'éducation des jeunes Princes dont Quintilien ſe trouvoit chargé, ne l'empéchoit pas de travailler à ſon Livre des Inſtitutions Oratoires. La conſidération du fils unique qui lui reſtoit, dont l'heureux naturel méritoit toute ſa tendreſſe & toute ſon attention, étoit pour

Quintil. in Præm. lib. 6.

ſuorum Muſas invocarent, ſed provecti quoque longiùs, cùm ad aliquem graviorem locum veniſſent, repetetent vota, & velut nova precatione uterentur : mihi quoque profectò potetit ignoſci, ſi, quod initio, cùm primùm hanc materiam inchoavi, non fecerim, nunc omnes in auxilium deos, ipſumque inprimis, quo neque præſentius aliud, neque ſtudiis magis propitium numen eſt, invocem ; ut, quantum nobis expectationis adjecit, tantum ingenii aſpitet, dexterque ac volens adſit, & me, qualem eſſe credidit, faciat.

lui un puiſſant motif de hâter cet Ouvrage, qu'il regardoit comme la plus précieuſe partie de l'héritage qu'il devoit lui laiſſer ; afin, dit-il lui-même, que ſi un accident imprévû enlevoit à ce cher fils ſon pere, il pût, même après ſa mort, lui ſervir encore de maître & de conducteur.

Continuellement donc occupé de la vûe & de la crainte AN. J. C. 92. de ſa mortalité, il travailloit jour & nuit à ſon Ouvrage ; & il en avoit déja achevé le cinquiéme Livre, lorſqu'une mort avancée lui ravit ce cher fils, qui faiſoit toute ſa joie & toute ſa conſolation. Ce fut pour lui, après la perte qu'il avoit déja faite du plus jeune de ſes fils, un nouveau coup de foudre qui l'abbattit & le renverſa ſans lui laiſſer de reſſource. Sa douleur, ou plutôt ſon deſeſpoir, éclata en plaintes & en reproches contre les dieux mêmes, qu'il accuſa hautement d'injuſtice & de cruauté, déclarant qu'on voioit bien, après un traitement ſi cruel & ſi injuſte que ni lui ni ſes enfans n'avoient point mérité, qu'il n'y a point de Providence qui veille ſur les choſes d'ici bas.

De tels diſcours nous marquent clairement ce qu'étoit la probité payenne même la plus parfaite : car je ne ſai ſi dans toute l'antiquité on peut trouver un homme d'un caractére plus doux, plus ſage, plus raiſonnable, plus vertueux que l'étoit Quintilien, ſelon les régles du paganiſme. Ses Livres ſont pleins d'excellentes maximes ſur l'éducation des enfans, ſur le ſoin que les peres & les meres doivent prendre pour les préſerver des dangers du monde, ſur l'attention que les maîtres doivent apporter pour conſerver en eux le précieux dépôt de l'innocence, ſur le généreux deſintéreſſement que doivent faire paroître les perſonnes qui ſont en place, enfin ſur le zêle & l'amour du bien public.

Sa douleur auroit été très juſte, ſi elle avoit été modérée : car jamais enfant ne dut être plus regretté que celui-ci. Outre les graces naturelles & les talens extérieurs, un ſon de voix charmant, une phiſionomie aimable, une facilité ſurprenante à bien prononcer les deux langues comme s'il eût été également né pour l'une & pour l'autre ; il avoit les plus heureuſes diſpoſitions qu'on

puiſſe ſouhaiter pour les ſciences, jointes à un goût & à une inclination pour l'étude qui étonnoit ſes maîtres. Mais les qualités du cœur l'emportoient ſur celles de l'eſprit. Quintilien, qui avoit connu beaucoup de jeunes gens, atteſte avec ſerment qu'il n'avoit jamais vû tant de probité, de naturel, de bonté d'ame, de douceur, & d'honnêteté, que dans ce cher fils. Il fit paroitre pendant une maladie de huit mois une égalité & une fermeté d'ame, que les Médecins ne ſe laſſoient point d'admirer, ſe roidiſſant avec force contre les craintes & les douleurs, &, ſur le point d'expirer, conſolant lui-même ſon pere, & tâchant d'arréter ſes larmes. Quel malheur que tant de belles qualités aient été perdues! mais quelle honte & quels reproches, ſi des enfans chrétiens étoient moins vertueux!

Après avoir fait tréve avec l'étude pendant quelque tems, Quintilien, revenu un peu à lui-même, reprit ſon Ouvrage; dont il dit que le Public lui devoit ſavoir d'autant plus de gré, que deſormais il ne travailloit plus pour lui-même, ſes écrits, de même que ſes biens, devant paſſer à des étrangers. Il acheva enfin ſon plan en douze Livres. Il n'y avoit guéres mis que deux ans: encore avoit-il emploié une grande partie de ce tems-là, non à le compoſer actuellement, mais à le préparer, en amaſſant, par la lecture d'une infinité d'Auteurs qui avoient traité le même ſujet, tous les matériaux qui devoient y entrer. Et nous avons vû combien ces deux années avoient été remplies pour lui de troubles & de triſtes occupations. Il eſt étonnant, & preſque incroiable, comment un Ouvrage ſi parfait a pu être compoſé en ſi peu de tems. Son [a] deſſein étoit de ſuivre le conſeil d'Horace, qui, dans ſon Art Poétique, recommande à ceux qui écrivent de ne pas ſe preſſer de rendre publics leurs Ecrits. Il gardoit donc les ſiens, afin de les revoir à loiſir & à tête repoſée, de laiſſer paſſer ce premier mouvement d'amour propre & de complaiſance que l'on a toujours pour ſes productions;

AN. J. C. 93. *Epiſt. ad Tryph. bibliop.*

a Uſus deinde Horatii conſilio, qui in Arte poëtica ſuadet, ne præcipitetur editio, *nonumque prematur in annum*; dabam iis otium, ut refrigerato inventionis amore, diligentiùs repetitos tanquam lector perpenderem.

& de les examiner, non plus en Auteur préoccupé, mais avec le ſang froid d'un Lecteur. Il ne put pas réſiſter lontems à l'empreſſement & à l'avidité du Public, impatient d'avoir ſes Ecrits ; & il ſe vit comme forcé de les lui abandonner, ſe contentant de leur ſouhaiter un bon ſuccès, & de recommander à ſon Libraire d'avoir grand ſoin qu'ils fuſſent bien exacts & bien corrects. Il dut ſe paſſer un an au moins, avant qu'ils fuſſent en état de paroitre. Nous avons obligation à Mr l'Abbé Gédoyn d'avoir mis le Public, par la traduction qu'il a faite de Quintilien, en état de juger du mérite de cet Auteur.

Mr Dodwel croit que ce fut vers ce tems-ci que Quintilien, délivré des ſoins de ſon grand Ouvrage qu'il venoit d'achever, ſongea à un ſecond * mariage, & prit pour femme la petite fille de Tutilius : c'eſt ainſi que l'appelle Pline le Jeune. Il en eut ſur la fin de cette année une fille. AN. J. C. 94.

Domitien, malgré ſa divinité prétendue, fut tué dans ſon palais par Etienne, qui s'étoit mis à la tête des Conjurés. Cet Empereur avoit fait mourir Flavius Clémens, alors Conſul, ſon couſin ; & avoit banni Flavie Domitille ſa niéce, femme de ce Clément. Il avoit auſſi banni ſainte Flavie Domitille fille d'une ſœur du même Conſul. Toutes ces perſonnes ſouffrirent pour le nom de Jeſus-Chriſt. La mort de Clément fut ce qui avança le plus celle de Domitien, ſoit par l'horreur & la crainte qu'elle donna à tout le monde, ſoit parce qu'elle anima contre lui Etienne, affranchi, & Intendant des biens de Domitille femme de Clément, dont on l'obligeoit de rendre compte, & on l'accuſoit de n'en avoir pas bien uſé. Nerva ſuccéda à Domitien, & ne régna que ſeize mois & quelques jours. Il eut pour ſucceſſeur Trajan, qu'il avoit adopté, & qui régna vingt ans. AN. J. C. 96. AN. J. C. 98.

On ignore tout ce qui regarde Quintilien depuis la mort de Domitien, excepté le mariage de ſa fille, ſuppoſé qu'il en ait eu une. Dès qu'elle fut en âge nubile, il lui donna pour époux Nonius Céler. Pline ſe ſignala dans cette occaſion par une généroſité & une reconnoiſſance, qui lui font, ce me ſemble, encore plus d'honneur que ſes Ecrits,

* *Ce ſecond mariage n'eſt pas certain, mais paroit aſſez vraiſemblable.*

quelque excellens qu'ils ſoient. Il avoit étudié l'Eloquence ſous Quinrilien. Les Ouvrages qu'il nous a laiſſés, ſont une bonne preuve qu'il fut un digne diſciple d'un ſi grand maître : mais le fait qui ſuit ne marque pas moins ſon bon cœur, & le ſouvenir toujours préſent qu'il conſervoit des ſervices qu'il en avoit reçus. Dès qu'il ſut que Quintilien ſongeoit à marier ſa fille, il crut devoir lui témoigner ſa reconnoiſſance par un petit préſent. La difficulté étoit de le lui faire accepter. Il lui écrivit ſur ce ſujet une Lettre, dont on ne peut trop admirer l'art & la délicateſſe. La traduction que j'en inſére ici, eſt du célébre Mr de Sacy.

Lettre de Pline à Quintilien.

» [a] QUOIQUE vous ſoiez très modeſte, & que vous » aiez elevé votre fille dans les vertus convenables à la fille » de Quintilien, & à la petite-fille de Tutilius : cependant, » aujourd'hui qu'elle épouſe Nonius Céler, homme de » diſtinction, & à qui ſes emplois & ſes charges impoſent » une certaine néceſſité de vivre dans l'éclat, il faut qu'elle » régle ſon train & ſes habits ſur le rang de ſon mari. Ces » dehors n'augmentent pas notre dignité, mais ils lui don- » nent plus de relief. Je ſai que vous êtes très riche des biens » de l'ame, & beaucoup moins de ceux de la fortune que » vous ne devriez l'être. Je prends donc ſur moi une partie » de vos obligations ; &, comme un ſecond pere, je donne » à notre chére fille cinquante mille ſeſterces. (6250 liv.) » Je ne me bornerois pas là, ſi je n'étois perſuadé que la » médiocrité du petit préſent pourra ſeule obtenir de » vous, que vous le receviez. Adieu.

a Quamvis & ipſe ſis continentiſſimus, & filiam tuam ita inſtitueris, ut decebat filiam tuam, Tutilii neptem : cùm tamen ſit nuptura honeſtiſſimo viro Nonio Celeri, cui ratio civilium officiorum neceſſitatem quandam nitoris imponit ; debet, ſecundùm conditiones mariti, veſte, comitatu augeri : quibus non quidem augetur dignitas, ornatur tamen & inſtruitur. Te porro animo beatiſſimum, modicum facultatibus ſcio. Itaque partem oneris tui mihi vendico, &, tanquam parens alter puellæ noſtræ, confero quinquaginta millia nummûm : plus collaturus, niſi à verecundia tua ſola mediocritate munuſculi impetrari poſſe confiderem, ne recuſares. Vale. *Epiſt.* 32. *l.* 6.

Cette Lettre de Pline nous apprend une circonſtance bien glorieuſe pour Quintilien : c'eſt qu'après vingt années d'exercice public emploiées avec une réputation & un ſuccès étonnant tant à enſeigner la Jeuneſſe, qu'à plaider dans le Barreau ; après un long ſéjour à la Cour auprès des jeunes Princes, dont l'éducation devoit lui donner, & lui avoit donné ſans doute un grand crédit auprès de l'Empereur ; il n'avoit point amaſſé de grands biens, & étoit toujours demeuré dans une louable médiocrité. Bel exemple, mais qui eſt rarement imité !

Juvénal pourtant fait entendre que Quintilien étoit fort riche, & qu'il avoit un nombre conſidérable de forêts, d'où il tiroit ſans doute un très gros revenu. *Satyr. 7. l. 3.*

Unde igitur tot
Quintilianus habet ſaltus ?

Il faut néceſſairement que ces richeſſes aient été poſtérieures au tems où Pline fit à Quintilien le préſent dont il a été parlé. On croit qu'elles pouvoient être l'effet de la libéralité d'Adrien lorſqu'il fut parvenu à l'Empire, car il ſe déclara le protecteur des Savans. Quintilien avoit alors 76 ans. On ne ſait point s'il a vécu lontems après, & l'hiſtoire ne nous apprend rien de ſa mort. An. J. C. 118.

II. *Plan & caractére de la Rhétorique de Quintilien.*

ON PEUT dire que la Rhétorique de Quintilien, qu'il intitule *Inſtitutions Oratoires*, eſt la plus complette que l'antiquité nous ait laiſſée. Son deſſein eſt de former un Orateur parfait. Il le prend au berceau & dès ſa naiſſance, & le conduit juſqu'au tombeau. Cette Rhétorique eſt renfermée en douze Livres. Dans le premier il traite de la maniére dont il faut élever les enfans dès l'âge le plus tendre, puis de ce qui regarde la Grammaire. Le ſecond expoſe ce qui doit ſe pratiquer dans l'école de Rhétorique, & pluſieurs queſtions qui regardent la Rhétorique même, ſi elle eſt une ſcience, ſi elle eſt utile, &c. On trouve dans les cinq Livres ſuivans les préceptes de l'Invention & de la Diſpoſition. Les Livres VIII. IX. & X. renferment

tout ce qui regarde l'Elocution. Le XI, après un beau chapitre où il s'agit de la manière de parler convenablement, *de aptè dicendo*, traite de la Mémoire & de la Prononciation. Dans le XII, qui eſt peutêtre le plus beau de tous, Quintilien marque quelles ſont les qualités & les obligations perſonnelles de l'Avocat comme tel, & par raport à la plaidoirie; quand il doit quitter cette profeſſion; & à quoi il doit s'occuper pendant ſa retraite.

Un des caractéres particuliers de la Rhétorique de Quintilien, eſt d'être écrite avec tout l'art, toute l'élégance, toute l'énergie du ſtile qu'il eſt poſſible d'imaginer. Il [a] ſavoit que les préceptes, quand on les traite d'une maniére ſi nue & ſi ſubtile, ne ſont propres qu'à deſſécher l'eſprit, & qu'à décharner, pour ainſi dire, le diſcours, en lui ôtant toute grace & toute beauté, & lui laiſſant ſeulement des os & des nerfs, qui n'en font qu'un corps maigre & ſec, ou plutôt un ſquéléte. Il [b] s'appliqua donc à faire entrer dans ſes Inſtitutions tout l'agrément dont cet Ouvrage étoit ſuſceptible, non pas, dit-il lui-même, pour faire parade d'eſprit, car il pouvoit choiſir un ſujet qui y fût plus propre; mais afin que les jeunes gens, invités par l'attrait du plaiſir, s'appliquaſſent plus volontiers à la lecture & à l'étude de ſes préceptes, qui, dénués de grace & d'ornement, ne manqueroient pas, en bleſſant la délicateſſe de leurs oreilles, de rebuter auſſi leur eſprit. En effet, on voit dans ſes Ecrits une grande richeſſe de penſées, d'expreſſions, d'images, & ſur tout de comparaiſons, qu'une imagination vive & ornée d'une profonde connoiſſance de la nature lui fournit à propos, ſans jamais s'épuiſer, ni tomber dans des redites ennuieuſes : compa-

a Plerumque nudæ illæ artes, nimia ſubtilitatis affectatione frangunt atque concidunt quicquid eſt in oratione generoſius, & omnem ſuccum ingenii bibunt, & oſſa detegunt: quæ ut eſſe & aſtringi nervis ſuis debent, ſic corpore operienda ſunt. *Quintil. in Proœm. lib.* 1.

b In ceteris admiſcere tentavimus aliquid nitoris, non jactandi ingenii gratia, (namque in id eligi materia poterat uberior) ſed ut hoc ipſo alliceremus magis juventutem ad cognitionem eorum quæ neceſſaria ſtudiis arbitrabamur, ſi ducti jucunditate aliqua lectionis, libentiùs diſcerent ea, quorum ne jejuna atque arida traditio averteret animos, & aures (præſertim tam delicatas) raderet, verebamur. *Quintil. lib.* 3. *cap.* 1.

raiſons,

raiſons, qui jettent dans les préceptes, ſouvent obſcurs & deſagréables par eux-mêmes, une clarté & une grace qui en écartent tout ennui & tout dégoût.

Le [a] principal but de Quintilien, dans ſa Rhétorique, a été de s'oppoſer au mauvais goût d'éloquence qui prévaloit de ſon tems, & de rappeller les eſprits à une maniére de penſer & de juger plus ſaine, plus ſévére, & plus conforme aux régles de la bonne nature. Sénéque, plus que tout autre, avoit contribué à gâter & à corrompre le jugement des jeunes Romains, & à ſubſtituer à l'éloquence mâle & robuſte qui avoit régné juſqu'à lui, les mignardiſes, s'il eſt permis de parler ainſi, d'un ſtile chargé d'ornemens, de penſées brillantes, d'antithéſes, & de pointes. Il [b] ſentoit bien que ſes Ecrits ne pouvoient plaire à quiconque feroit cas des Anciens : c'eſt pourquoi il n'avoit ceſſé de parler mal d'eux, & de les décrier, même les plus généralement eſtimés, comme Cicéron & Virgile. Il étoit venu à bout en effet d'inſpirer pour eux un mépris preſque univerſel, de ſorte que, lorſque Quintilien commença à enſeigner, il ne trouva que Sénéque entre les mains des jeunes gens. Il n'entreprit pas de le leur ôter abſolument, mais il ne pouvoit ſouffrir qu'on le préférât à des Ecrivains qui valoient ſans comparaiſon beaucoup mieux que lui.

Au reſte on ne doit pas être étonné que ce mauvais goût ait fait de ſi rapides progrès en ſi peu de tems : c'eſt ce qui arrive pour l'ordinaire. Il ne faut qu'un homme d'un certain caractére pour entraîner après lui tous les autres, & pour donner le ton à toute une nation. Tel étoit Sénéque. Je paſſe ici ſous ſilence beaucoup d'autres qualités qui le faiſoient admirer : un naturel heureux, également propre à tout ; une vaſte étendue de connoiſſances ; une étude aſſez profonde de la Philoſophie, & une Mo-

Quintil. ibid.

a Quod accidit mihi, dum corruptum & omnibus vitiis fractum dicendi genus revocare ad ſeveriora judicia contendo. *Quintil. lib.* 10. *cap.* 1.

b Tum autem ſolus hic ferè in manibus adoleſcentium fuit. Quem non equidem omnino conabar excutere, ſed potioribus præferri non ſinebam, quos ille non deſtiterat inceſſere, cùm diverſi ſibi conſcius generis, placere ſe in dicendo poſſe iis, quibus illi placerent, diffideret. *Ibid.*

rale remplie de principes ſouvent très exacts & très ſolides. Pour me renfermer dans notre ſujet, il avoit un eſprit facile & fécond, une belle & riche imagination, une compoſition aiſée & brillante, des penſées très ſolides, des expreſſions choiſies & fort énergiques, des tours heureux & ſpirituels. Mais [a] pour ſon ſtile, il étoit vicieux preſque dans toutes ſes parties, & d'autant plus dangereux, qu'il étoit plein de défauts agréables.

Ce ſtile fleuri, ce goût de pointe, d'autant plus dangereux qu'il eſt plus à la portée de la Jeuneſſe, & plus conforme à ſon caractére, ſaiſit bientôt toute la Ville. Il [b] faloit que toute preuve, toute période finît par quelque penſée brillante, ou quelque tour ſingulier, qui frapât l'oreille, qui ſe fît remarquer, & qui mandiât en quelque ſorte l'applaudiſſement.

Quintilien ſe crut obligé d'attaquer avec force ce mauvais goût; & c'eſt ce qu'il fait dans preſque tout ſon Ouvrage, en y établiſſant, ſur le modéle des Anciens, les principes de la vraie & ſolide éloquence. Ce n'eſt pas, comme il le déclare ſouvent, & comme ſon ſtile le fait aſſez connoître, qu'il fût ennemi des beautés & des graces du diſcours. Il [c] reconnoit que Cicéron même, pour défendre ſes parties, employoit des armes non ſeulement fortes, mais brillantes; & que dans la cauſe de Cornelius Balbus, où il fut ſouvent interrompu par les applaudiſſemens & les battemens de main de tout ſon auditoire, ce

a Sed in eloquendo corrupta pleraque, atque eo perniciosiſſima, quòd abundant dulcibus vitiis. Velles eum ſuo ingenio dixiſſe, alieno judicio.

b Nunc illud volunt, ut omnis locus, omnis ſenſus in fine ſermonis feriat aurem. Turpe autem ac prope nefas ducunt, reſpirare ullo loco qui acclamationem non petierit. *Quintil. lib.* 8. *cap.* 5.

c Nec fortibus modò ſed etiam fulgentibus armis præliatus in cauſa eſt Cicero Cornelii: qui non aſſecutus eſſet docendo Judicem tantùm, & utiliter demum ac latinè perſpicuèque dicendo, ut populus Romanus admirationem ſuam, non acclamatione tantùm, ſed etiam plauſu confiteretur. Sublimitas profectò, & magnificentia, & nitor, & auctoritas expreſſit illum fragorem... Sed ne cauſæ quidem parum confert hic orationis ornatus. Nam qui libenter audiunt, & magis attendunt, & facilius credunt, plerumque ipſa delectatione capiuntur, nonnunquam ipſa admiratione auferuntur. *Quintil. lib.* 8. *cap.* 3.

furent la ſublimité, la pompe, & l'éclat de ſon éloquence qui attirérent ces bruiantes acclamations. Il ajoute à ce motif, qui ſemble ne regarder que la réputation de l'Orateur, une réflexion bien vraie & bien ſenſée : c'eſt que la beauté du diſcours contribue même beaucoup au ſuccès de la cauſe, parce que ceux qui écoutent volontiers ſe rendent plus attentifs, & deviennent plus diſpoſés à croire ce qu'ils entendent, gagnés qu'ils ſont par le plaiſir, & quelquefois entraînés par l'admiration.

Quintilien ne rejette donc point les ornemens : mais [a] il veut que l'Eloquence, ennemie du fard & de toute grace empruntée, n'admette qu'une parure mâle, noble, & majeſtueuſe. Il conſent qu'elle brille, mais de ſanté, s'il faut ainſi dire, & qu'elle ne doive ſa beauté qu'à ſes forces & à ſon embonpoint. Il [b] porte ce principe ſi loin, que s'il faloit choiſir, il aimeroit mieux la rudeſſe & la groſſiéreté des Anciens, que l'afféterie étudiée des Modernes. Mais il y a, dit-il, en cette matiére un milieu qu'on peut tenir ; de même que dans nos tables & dans nos meubles il régne aujourd'hui une propreté & une élégance qui n'eſt point répréhenſible, & dont il faut tâcher, s'il eſt poſſible, de faire une vertu.

On voit par le peu que j'ai raporté de Quintilien, combien la lecture d'un tel Ouvrage peut être utile aux jeunes gens pour leur former le jugement. Elle ne l'eſt pas moins par raport aux mœurs. Il a répandu dans toute ſa Rhétorique des maximes admirables. J'en ai raporté une partie dans mon Traité des Etudes.

Mais ce fond de probité, ſi digne par lui-même de nos éloges, ſe trouve deshonoré par les flateries impies de notre Rhéteur à l'égard de Domitien, & par ſon deſeſpoir à la mort de ſes enfans, porté juſqu'à nier la Providence. Cet exemple, & beaucoup d'autres pareils, nous

a Sed hic ornatus, (repetam enim) virilis, fortis, & ſanctus ſit : nec effeminatam levitatem, nec fuco eminentem colorem amet ; ſanguine & viribus niteat. *Quintil. ibid.*

b Et, ſi neceſſe ſit, veterem illum horrorem dicendi malim, quàm iſtam novam licentiam. Sed patet media quædam via : ſicut in cultu victuque acceſſit aliquis citra reprehenſionem nitor, quem, ſicut poſſumus, adjiciamus virtutibus. *Ibid. cap.* 5.

apprennent ce qu'il faut penſer de ces vertus payennes qui n'avoient aucune racine que dans l'amour de ſoi-même, & d'une religion qui ne fourniſſoit aucun dédommagement des pertes & des maux auſquels la vie humaine eſt expoſée.

III. *Maniére d'enſeigner la Jeuneſſe, uſitée du tems de Quintilien.*

AVANT que de terminer l'article de Quintilien, je tirerai de ſes Ecrits une partie de ce qui regarde la maniére d'enſeigner uſitée à Rome de ſon tems.

Quintil. lib. 1. cap. 1. Il paroit que c'étoit une coutume aſſez ordinaire à Rome de ne commencer à inſtruire les enfans qu'à l'âge de ſept ans, parce qu'on croioit qu'avant cet âge ils n'ont ni la force du corps, ni l'ouverture d'eſprit, néceſſaires pour apprendre.

Quintilien penſe autrement, & aime mieux s'en raporter au ſentiment de Chryſippe, qui avoit fait un Traité fort étendu & fort eſtimé ſur l'éducation des enfans. Quoique ce Philoſophe donnât trois ans aux nourrices, il vouloit que dès cet âge on s'appliquât à inſpirer aux enfans de bons principes de morale, & qu'on les formât inſenſiblement à la vertu. Or, dit Quintilien, ſi on peut dès lors cultiver leurs mœurs, qui empêche qu'on ne cultive auſſi leur eſprit? Que veut-on que faſſe un enfant depuis qu'il commence à parler? car enfin il faut bien qu'il faſſe quelque choſe. Eſt-il à propos de l'abandonner entiérement aux diſcours des Gouvernantes & des domeſtiques? On ſait bien qu'à cet âge là il n'eſt point capable ni de travail, ni d'application. Auſſi, ce ne ſera pas une étude, mais un jeu; & on ne laiſſera pas de mettre à profit ces premiers tems de l'enfance juſqu'à la ſeptiéme année, qui pour l'ordinaire ſont perdus, en leur apprenant mille choſes agréables, & qui ſont à leur portée.

Ibid. On commençoit par l'étude de la langue Grecque: mais celle de la langue Latine ſuivoit de près; & dans tout le reſte du tems on cultivoit les deux langues avec un égal ſoin. C'eſt ce qui ne ſe pratique point aſſez régu-

liérement parmi nous ; auſſi la plupart de nos François ne ſavent-ils point leur langue naturelle par principes.

Quand les enfans avoient appris à bien lire, & à écrire correctement, on leur enſeignoit la Grammaire, tant de la langue Latine, que de la Grecque.

Il y avoit, pour cela, des Maîtres particuliers, qui enſeignoient à la maiſon ; & d'autres Maîtres, qui enſeignoient dans les Ecoles publiques. Quintilien examine laquelle de ces deux maniéres d'enſeigner eſt la plus utile, & , après avoir peſé mûrement les raiſons de part & d'autres, il ſe déclare pour les Ecoles publiques. Le chapitre où il traite cette queſtion, eſt un des plus beaux endroits de ſon Ouvrage. *Ibid. cap. 2.*

La Grammaire n'étoit point regardée alors comme une occupation frivole & peu importante. Les Romains en faiſoient un grand cas, & y donnoient une application particuliére, perſuadés que prétendre s'avancer dans les ſciences ſans le ſecours de la Grammaire, c'eſt vouloir élever un édifice ſans fondement. Ils ne s'arrétoient pas à des minuties & à des ſubtilités qui ne ſervent qu'à rétrécir & à deſſécher l'eſprit : ils en étudioient ſérieuſement les principes, & en approfondiſſoient les raiſons ; car de toute la Grammaire, rien ne nuit que ce qui eſt inutile. *Lib. 1. cap. 4.*

La Grammaire, c'eſt-à-dire l'Art d'écrire & de parler correctement, roule ſur quatre principes : la raiſon, l'ancienneté, l'autorité, l'uſage. Quintilien dit une choſe admirable ſur ce dernier chef, c'eſt-à-dire ſur la coutume & l'uſage. Ce [a] mot, ſelon lui, a beſoin d'explication, & il eſt néceſſaire de bien définir ce que l'on entend par uſage. Car, ſi l'on prend ce mot pour ce que l'on voit faire au plus grand nombre, les conſéquences en ſeront dangereuſes, non ſeulement pour le langage, mais, ce qui eſt beaucoup plus important, pour les mœurs. Car, dit-il, peut-on eſpérer ce bonheur, que ce qui eſt bien & ſelon les régles, ſoit ſuivi du plus grand nombre ? Il raporte pluſieurs *Ibid.*

a Sed huic ipſi neceſſarium eſt judicium, conſtituendumque inprimis id ipſum quid ſit, quod conſuetudinem vocemus. Quæ ſi ex eo quod plures faciunt nomen accipiat, periculoſiſſimum dabit præceptum, non orationi modò, ſed (quod majus eſt) vitæ. Unde enim tantum boni, ut pluribus quæ recta ſunt placeant ? Igitur ut velli, &

coutumes très communes de ſon tems, qui ne devoient point être regardées comme des uſages, mais comme des abus, quoiqu'elles ſe fuſſent emparées généralement de toute la ville. On appellera donc uſage, conclue-t-il, en matiére de langage, ce qui eſt reçu par le conſentement de ceux qui ſavent bien parler; comme, en fait de mœurs, l'uſage ſera ce qui a l'approbation des gens de bien.

Lib. 1. cap 5. Le ſoin d'apprendre aux enfans à lire & à écrire correctement, & de leur enſeigner les principes des deux langues Grecque & Latine, étoit le premier mais non le principal devoir des Grammairiens. Ils y joignoient la lecture & l'explication des Poétes, ce qui avoit une très grande étendue, & demandoit une profonde érudition. Ils ne ſe contentoient pas de faire remarquer à un enfant la propriété & la ſignification naturelle des mots; les différens piés qui entrent dans la conſtruction des vers; les tours & les expreſſions qui ſont propres à la poéſie; les tropes & les figures. Ils [a] s'appliquoient principalement à montrer ce qu'il faut obſerver dans l'économie d'une piéce, dans les bienſéances, dans les caractéres; ce qu'il y a de beau dans les penſées, & dans la diction; pourquoi le ſtile eſt tantôt étendu & abondant, tantôt ſuccinct & reſſerré. Ils donnoient auſſi aux enfans une connoiſſance exacte de tout ce qui a raport, dans les Poétes, à la Fable ou à l'Hiſtoire, ſans pourtant charger leur mémoire de rien d'inutile. Du moins ce ſont les régles que Quintilien leur preſcrit. Il [b] compte pour une perfection dans un Grammairien, d'ignorer certaines choſes, qui en effet ne méritent pas d'être ſûes.

Ibid. cap. 6. Les Grammairiens commençoient auſſi à former les jeunes gens à la compoſition, en leur faiſant faire de petits

comam in gradus frangere, & in balneis perpotare, quamliber hæc invaſerint civitatem, non erit conſuetudo, quia nihil horum caret reprehenſione... ſic, in loquendo, non, ſi quid vitiosè multis inſederit, pro regula ſermonis accipiendum erit... Ergo conſuetudinem ſermonis, vocabo conſenſum eruditorum; ſicut vivendi, conſenſum bonorum. *Lib.* 1. *cap.* 4.

a Præcipuè verò illa infigat animis, quæ in œconomia virtus, quæ in decoro rerum; quid perſonæ cuique convenerit; quid in ſenſibus laudandum, quid in verbis; ubi copia probabilis, ubi modus...

b Ex quo mihi inter virtutes Grammatici habebitur, aliqua neſcire.

Digitized by Google

récits, des fables, des narrations plus étendues. Ils empiétoient quelquefois, & Quintilien s'en plaint, ſur ce qui appartenoit à la Rhétorique, & faiſoient compoſer à leurs diſciples des diſcours, non ſeulement dans le genre Démonſtratif, qui ſembloit leur être abandonné, mais même dans le genre Délibératif. *Lib. 2. cap. 1.*

Dans le même tems que les jeunes gens étoient inſtruits dans la Grammaire, ils apprenoient auſſi la Muſique, la Géométrie, la Danſe qui forme le corps, & l'Art de bien prononcer; toutes choſes regardées comme néceſſaires à l'Orateur futur, & qui precédoient toujours l'étude de la Rhétorique. *Lib. 1. c. 7. &c.*

L'âge d'entrer dans la Rhétorique n'étoit point fixé, & ne pouvoit l'être, parce qu'il dépendoit du progrès qu'on avoit fait dans les études précédentes. Ce que l'on ſait certainement, c'eſt que les jeunes gens y demeuroient pluſieurs années : *Adulti ferè pueri ad hos præceptores transferuntur, & apud eos juvenes etiam facti perſeverant.* On peut conjecturer qu'ils entroient pour l'ordinaire en Rhétorique à treize ou quatorze ans, & qu'ils y demeuroient juſqu'à dix-ſept ou dix-huit ans. Ce long eſpace de tems qu'ils donnoient à la Rhétorique ne doit pas nous étonner, parce qu'à Rome, auſſi bien qu'à Athénes, l'éloquence ouvrant la porte aux premiéres dignités de la République, l'etude de cet Art y faiſoit la principale occupation de la Jeuneſſe. Il faut ſe ſouvenir qu'on étudioit en même tems la Rhétorique ſous des maîtres Grecs, & ſous des maîtres Latins. *Lib. 2. cap. 2.*

La fonction des Rhéteurs embraſſoit deux parties : les préceptes, & les déclamations.

Quintilien, en pluſieurs endroits de ſon Ouvrage, prouve l'utilité & la néceſſité des préceptes : mais il eſt bien éloigné de croire qu'en compoſant on doive s'y aſſervir ſcrupuleuſement, & les regarder comme des loix d'une néceſſité indiſpenſable. La Rhétorique ſeroit certainement quelque choſe de bien aiſé, ſi on pouvoit la renfermer dans un petit nombre de régles fixes & ſtables. Auſſi ces régles changent-elles ſelon le tems, l'occaſion, & la né-

ceſſité. C'eſt [a] pour cela que la principale partie de l'Orateur eſt le jugement, parce qu'il ſe détermine différemment ſelon le beſoin des affaires.

Le Rhéteur dictoit ces préceptes à ſes diſciples, ce qui devoit emporter beaucoup de tems : car, pour l'ordinaire, les Rhétoriques étoient fort longues, comme on en peut juger par celle de Quintilien. On y traitoit ſouvent des matiéres fort abſtraites, & peu propres, ce me ſemble, à inſpirer du goût pour l'éloquence. Ce ſont de ces ſortes d'endroits, qu'en faveur de la Jeuneſſe j'ai pris la liberté de retrancher dans l'édition que j'ai donnée de ce Rhéteur. Il trouva cette coutume établie, & il ne pouvoit ſagement s'en écarter. Mais il dédommage bien ſes Lecteurs, non ſeulement par les beautés & les graces du ſtile répandues dans tous les endroits qui en étoient ſuſceptibles, mais encore plus par les réflexions ſenſées dont il accompagne la plupart de ſes préceptes. Et combien, lorſqu'il les expliquoit à ſes diſciples, la vive voix y ajoutoit-elle de force & de clarté !

Lib. 2. cap. 4. Pour apprendre aux jeunes gens à mettre en pratique les préceptes qu'on leur avoit expliqués, le Maître les formoit à la compoſition. Ils faiſoient d'abord des narrations hiſtoriques. Puis ils s'élevoient juſqu'à louer les grands hommes, & à blâmer ceux qui ſe ſont rendus odieux par leurs méchantes actions ; & quelquefois ils en faiſoient le paralléle & la comparaiſon. Ils s'exerçoient auſſi par des Lieux communs, ſur l'avarice, ſur l'ingratitude, & d'autres vices en général : par certaines Théſes qui fourniſſent beaucoup à l'éloquence ; par exemple, ſi la vie champêtre eſt préférable à celle qu'on méne à la ville, ſi l'homme de guerre acquiert plus de gloire que le Juriſconſulte.

Ibid. cap. 8. On avoit ſoin auſſi d'exercer leur mémoire. Quintilien vouloit que ce fût en leur faiſant apprendre par cœur de beaux endroits choiſis des Orateurs, des Hiſtoriens, & des autres Auteurs les plus eſtimés : les Poétes étoient ré-

[a] Atque adeo res in oratore præcipua conſilium, quia variè & ad || rerum momenta convertitur. *Lib. 2. cap. 14.*

ſervés

ſervés aux Grammairiens. Par [a] là, dit-il, ils ſe formeront le goût de bonne heure ; leur mémoire leur fournira ſans ceſſe d'excellens modéles, qu'ils imiteront même ſans y penſer : les expreſſions, les tours, les figures naîtront ſous leur plume, & ſortiront comme d'un tréſor caché où toutes ces richeſſes étoient pour ainſi dire en réſerve.

Par ces différens exercices, ils étoient inſenſiblement conduits à la compoſition de diſcours en forme, appellés Déclamations, qui faiſoient la principale occupation de la Rhétorique. C'étoient des harangues compoſées ſur des ſujets feints & imaginés, à l'imitation de celles qui ſe font dans le Barreau, & dans les délibérations publiques. Démétrius de Phalére fut le premier qui en introduiſit l'uſage chez les Grecs. *Lib. 2. cap. 4.*

Les Déclamations étoient inſtituées pour diſpoſer aux actions ſérieuſes du Barreau, dont elles devoient être une fidéle expreſſion : & tant qu'elles ſe tinrent dans ces juſtes bornes, & qu'elles imitérent parfaitement la forme & le ſtile des véritables plaidoiers, elles furent d'une grande utilité. En effet cette ſorte de compoſition renfermoit toutes les parties & toutes les beautés qui ſe trouvent dans un diſcours ſuivi.

Mais cet exercice, ſi utile en lui-même, dégénéra tellement par l'ignorance & le mauvais goût des Maîtres, que les Déclamations furent une des principales cauſes de la ruine de l'éloquence. On choiſiſſoit des ſujets fabuleux, tout extraordinaires, & qui n'avoient aucun raport aux matiéres qui ſe traitent dans le Barreau. J'en citerai un ſeul exemple, qui fera juger des autres. Il y avoit une Loi qui ordonnoit qu'on coupât les mains à celui qui auroit maltraité ſon pere. *Qui patrem pulſaverit, manus ei præcidantur.* Un Tyran, aiant fait venir dans la Citadelle un pere avec ſes deux enfans, ordonna à ceux-ci de maltrai- *Senec. Declam. 4. l. 9.*

[a] Sic aſſueſcent optimis, ſemperque habebunt intra ſe quod imitentur : etiam non ſentientes, formam illam, quam mente penitus acceperint, expriment. Abundabunt autem copia verborum optimorum, & compoſitione, ac figuris jam non quæſitis, ſed ſponte & ex repoſito velut theſauro ſe offerentibus.

ter leur pere. L'un d'eux, pour éviter une ſi affreuſe impiété, ſe précipita du haut de la Citadelle : l'autre, contraint par la néceſſité, maltraita & frapa ſon pere ; puis il tua le Tyran, dont il étoit devenu ami, & reçut la récompenſe accordée par les Loix en pareil cas. Il fut enſuite appellé devant les Juges pour avoir maltraité ſon pere, & l'on demanda que les mains lui fuſſent coupées. Le pere prit ſa défenſe. On traitoit dans les Déclamations des matiéres encore bien plus biſarres. Le [a] ſtile répondoit au choix des ſujets. Ce n'étoient qu'expreſſions recherchées, penſées brillantes, pointes, antithéſes, jeux de mots, figures outrées, vaine enflure, en un mot ornemens puérils, entaſſés ſans jugement & ſans choix.

Quintilien s'oppoſa de toutes ſes forces à ce mauvais goût, & s'étudia à réformer les Déclamations, en les rappellant à leur premiére origine, & les rendant conformes à la pratique du Barreau. Ne croiant pas néanmoins devoir aller de droit fil contre le torrent de la coutume, il ſe relâcha en quelque choſe, & céda juſqu'à un certain point. Il eſt beau de voir comment il juſtifie lui-même ſa condeſcendance.

» [b] Quoi donc, lui diſoit-on ; il ne ſera jamais permis à » de jeunes gens de traiter des ſujets extraordinaires ? de » donner carriére à leur eſprit, de s'abandonner aux ſail- » lies d'une imagination échaufée, & d'enfler un peu leur » ſtile & leur éloquence ? Ce ſeroit bien le mieux, répond » Quintilien. Mais qu'ils s'en tiennent du moins à ce qui » eſt hazardé, à ce qui ſent l'enflure ; & qu'ils ne donnent » pas dans ce qui eſt, à des yeux un peu clairvoians, ri- » dicule & extravagant. Enfin, s'il faut avoir quelque

a Hæc tolerabilia eſſent, ſi ad eloquentiam ituris viam facerent : nunc & rerum tumore, & ſententiarum vaniſſimo ſtrepitu, hoc tantùm proficiunt, ut, cùm in forum venerint, putent ſe in alium terrarum orbem delatos. Et ideo ego adoleſcentulos exiſtimo in ſcholis ſtultiſſimos fieri, quia nihil ex iis, quæ in uſu habemus, aut audiunt, aut vident, .. ſed mellitos verbotum globulos, & omnia dicta factaque quaſi papavere & ſeſamo ſparſa. *Petron. in init.*

b Quid ergo ? Nunquam hæc ſupra fidem, & poëtica (ut verè dicam) themata juvenibus pertractare permittemus, ut expatientur, & gaudeant materia, & quaſi incorpus eant ? Erat optimum. Sed certè ſint grandia & tumida, non ſtulta etiam, & acrioribus oculis

» indulgence pour nos Déclamateurs, laiſſons-les ſe rem-
» plir & s'enfler tant qu'ils voudront, pourvû qu'ils ſa-
» chent, que comme on met certains animaux à l'herbe
» pendant un tems pour s'engraiſſer, & qu'enſuite, après
» leur avoir tiré du ſang, on les remet à la nourriture or-
» dinaire, propre à conſerver leurs forces; ils doivent de
» même ſe défier de leur plénitude, & en retrancher les
» ſuperfluités vicieuſes, s'ils veulent que leurs productions
» ſoient véritablement ſaines & vigoureuſes. Autrement,
» à la premiére action publique qu'ils entreprendront, on
» verra que cette prétendue plénitude n'étoit qu'enflure
» & tumeur.

Avec des précautions ſi ſages, les Déclamations pouvoient être fort utiles aux jeunes gens. Il ne [a] faut point exiger d'eux ni attendre d'abord un diſcours parfait. On doit même bien augurer d'un eſprit fécond & abondant, qui hazarde & fait des efforts, dût-il quelquefois ſe laiſſer emporter. Il eſt bon [*] que dans cet âge il y ait quelque choſe à retrancher. Quand un jeune homme avoit bien travaillé en particulier le ſujet qu'on lui avoit donné à traiter, il apportoit ſa compoſition dans l'Ecole, & en faiſoit lecture devant tous ſes compagnons. Le Maître quelquefois, pour les rendre plus attentifs, & leur former le jugement, leur demandoit ce qu'ils trouvoient à louer ou à blâmer dans ce qui venoit d'être lu. Lui-même après marquoit le jugement qu'il en faloit porter, ſoit pour les penſées, ſoit pour l'expreſſion & le tour: il indiquoit les endroits qu'il faloit ou éclaircir, ou étendre, ou abréger, mélant toujours quelque adouciſſement ou quelque louan-

intuenti ridicula. Ac, ſi jam cedendum eſt, impleat ſe Declamator aliquando, dum ſciat, ut quadrupedes, cùm viridi pabulo diſtentæ ſunt, ſanguinis detractione curantur, & ſic ad cibos viribus conſervandis idoneos redeunt: ita ſibi quoque tenuandos adipes, & quicquid humoris corrupti contraxerit, emittendum, ſi eſſe ſanus ac robuſtus volet. Alioqui, tumor ille inanis primo cujuſque veri operis conatu deprehendetur. *Lib.* 2. *c.* 11.

[a] In pueris orario perfecta nec exigi, nec ſperari poteſt: melior autem eſt indoles læta, generoſique conatus, & vel plura juſto concipiens interim ſpiritus. Nec unquam me in his diſcentis annis offendat, ſi quid ſuperfuerit. *Lib.* 2. *cap.* 4.

ge à ſa critique, pour la mieux faire recevoir. » Pour [a] moi, » dit Quintilien, quand je voiois des jeunes gens qui » égaioient un peu trop leur ſtile, & dont les penſées » étoient plus hardies que ſolides: Quant à préſent, leur » diſois-je, cela eſt bien; mais il viendra un tems que je » ne vous permettrai pas ces libertés. De la ſorte, ils ſe » trouvoient flatés du côté de l'eſprit, ſans être trompés » du côté du jugement.

Lorſque le jeune homme, ſur les avis du Maître, avoit bien retouché ſa piéce, on le préparoit à la prononcer en public; & c'étoit là un des grands avantages de l'étude qu'on faiſoit en Rhétorique, & en même tems un des plus pénibles exercices pour le Maître, comme le Poéte ſatyrique le marque:

Juven. Sat. 7. *Declamare doces, ô ferrea pectora, Vetti.*

On aſſembloit les parens & les amis; & c'étoit le comble de la joie pour un pere, quand il voioit ſon fils réuſſir dans ces Déclamations, qui le préparoient aux plaidoiries du Barreau, & le mettoient en état de s'y diſtinguer un jour avec éclat.

On a dû être étonné de n'entendre point parler, parmi les différens exercices de Rhétorique, de la lecture & de l'explication des bons Auteurs, ſeule capable de former parfaitement le goût des jeunes gens, & de leur apprendre *Lib. 2, cap. 5.* à bien compoſer. Quintilien avoue que cela manquoit de ſon tems, lorſqu'il commença à enſeigner la Rhétorique. Il en ſentoit dès lors toute l'utilité, & il mit cet exercice en pratique par raport à quelques jeunes gens qu'il inſtruiſoit en particulier, & dont les parens lui avoient demandé en grace de leur expliquer les Auteurs: mais, aiant trouvé la coutume contraire établie dans les Ecoles, il n'oſa pas s'écarter de l'ancienne maniére; tant la coutume a de force & d'empire ſur les eſprits! Convaincu de l'extrême importance de cette pratique pour les jeunes gens, il la recommande avec ſoin dans ſes Livres de l'Inſtitution de l'Ora-

[a] Solebam ego dicere pueris aliquid auſis licentius aut lætius, laudare illud me adhuc; venturum tempus, quo idem non permitterem. Ita, & ingenio gaudebant, & judicio non fallebantur. *Ibid.*

teur : & comme le Grammairien étoit chargé de leur expliquer les Poëtes, il veut que le Rhéteur leur donne la connoiſſance des Orateurs & des Hiſtoriens, mais ſurtout des Orateurs, en les liſant avec eux, & leur en faiſant ſentir toutes les beautés ; & [a] il met cet exercice beaucoup au-deſſus de tous les préceptes de Rhétorique, quelque excellens qu'ils puiſſent être, auſquels il préfére infiniment les exemples. Car, dit-il, ce que le Rhéteur ſe contente d'enſeigner, l'Orateur le met ſous les yeux. L'un montre aux jeunes gens la route qu'ils doivent tenir, l'autre les prend comme par la main, & les y fait entrer. *Quæ doctor præcipit, orator oſtendit.* *Lib. 10. c. 1.*

Je me ſuis peutôtre un peu trop étendu ſur ce qui regarde l'excellent Maître de Rhétorique dont j'ai cité pluſieurs endroits, & je dois en faire des excuſes aux Lecteurs. Je les prie donc de me pardonner une prédilection trop marquée pour Quintilien, qui eſt mon Auteur favori, & qui fait le ſujet de mes leçons au Collége Roial depuis plus de quarante ans. J'avoue que je ſuis charmé & enchanté de la lecture de ſes Livres, qui me paroit toujours nouvelle ; & j'en fais d'autant plus de cas, que je ne connois point d'Auteur plus capable de prémunir l'eſprit des jeunes gens contre le faux goût d'éloquence, qui ſemble vouloir, de nos jours, prévaloir, & prendre le deſſus.

Nous avons pluſieurs Saints qui ont enſeigné la Rhétorique, & qui ont fait beaucoup d'honneur à cette profeſſion par leur profond ſavoir, & encore plus par leur ſolide piété : S. Cyprien, S. Grégoire de Nazianze, S. Auguſtin, &c. Ce dernier nous parle d'un célébre Rhéteur, nommé Victorin, à qui l'on avoit érigé une ſtatue à Rome, où les ſavantes leçons qu'il donnoit aux enfans des plus illuſtres Sénateurs lui avoient acquis une grande réputation. Le récit touchant de ſa converſion (car il avoit renoncé courageuſement au paganiſme, & s'étoit fait Chrétien) contribua beaucoup à celle de S. Auguſtin. *Confeſſ. l. 8. cap. 2.*

[a] Hoc diligentiæ genus auſim dicere plus collaturum diſcentibus, quàm omnes omnium artes... Nam in omnibus ferè minùs valent præcepta, quàm exempla. *Lib. 2. c. 5.*

CHAPITRE QUATRIÉME.

DES

SOPHISTES.

DANS la matiére que je traite ici, j'ai tiré un grand ſecours de l'Ouvrage de Mr Hardion ſur *l'origine & les progrès de La Rhétorique dans la Gréce*, dont il n'y a encore qu'une légére partie qui ait été donnée au Public.

Il eſt difficile de donner une juſte idée & une exacte définition des Sophiſtes, parce que leur état & leur réputation ont ſouffert divers changemens. Ce fut d'abord un titre fort honorable. Puis, extrêmement décrié par les vices des Sophiſtes & par l'abus qu'ils firent de leurs talens, il devint un titre mépriſable & odieux. Enfin ce même titre, comme réhabilité par le mérite de ceux qui le portoient, fut en honneur pendant une aſſez longue ſuite de ſiécles, ce qui n'empécha pas qu'alors même pluſieurs n'en abuſaſſent.

Le nom de Sophiſtes avoit, chez les Anciens, une fort grande étendue, & étoit donné à tous ceux qui avoient l'eſprit orné de connoiſſances utiles & agréables, & qui faiſoient part aux autres de leurs lumiéres ſoit de vive voix, ſoit par écrit, ſur quelque ſcience & quelque matiére que ce fût. On peut juger par là combien cette qualité fut honorable dans les commencemens, & quel reſpect elle dut attirer à ceux qui ſe diſtinguant par un mérite particulier, s'appliquoient à former les hommes ſoit à la vertu, ſoit aux ſciences, ſoit au gouvernement des Etats. La plus grande preuve qu'on puiſſe donner, dit Iſocrate, de l'eſtime ſinguliére qu'on avoit pour les Sophiſtes, c'eſt que Solon, qui le premier des Athéniens a eu le titre de Sophiſte, fut jugé par nos ancêtres le plus digne d'être mis

Orat. contra Sophiſt. pag. 677.

à la tête du gouvernement. Hérodote le compte parmi les Sophiſtes que l'opulence de Créſus, & ſon amour pour les beaux Arts, attirérent à ſa Cour. *Lib. 1. c. 29.*

Lorſque par la conquête des Etats de Créſus l'Aſie Mineure eut été aſſujettie aux armes des Perſes, la plupart des Sophiſtes repaſſérent dans la Gréce, & la ville d'Athénes devint, ſous le gouvernement de Piſiſtrate & de ſes enfans, l'aſyle & le ſéjour favori des Savans.

Pour bien comprendre de quel ſecours ils furent pour la Gréce, il n'y a qu'à ſe ſouvenir des importans ſervices qu'ils rendirent à Périclès, j'entends pour la politique & pour le gouvernement.

Tous les Arts, dont l'objet eſt grand & conſidérable, veulent dans ceux qui les cultivent un eſprit de diſcuſſion, & une profonde connoiſſance de la nature. C'eſt par là qu'on s'accoutume à concevoir des penſées hautes & ſublimes, & qu'on peut arriver à la perfection. Périclès joignit à d'heureuſes diſpoſitions naturelles cette habitude de méditer & d'approfondir. Etant tombé entre les mains d'ANAXAGORE qui ſuivoit en tout cette méthode, il apprit de lui à remonter aux principes des choſes, & s'appliqua particuliérement à l'étude de la nature. L'Hiſtoire nous apprend l'uſage qu'il en fit dans une occaſion où une ſubite éclipſe de ſoleil avoit cauſé dans ſa flote une conſternation générale. Anaxagore, qui étoit plein de ces matiéres, en faiſoit le principal objet de ſes conférences avec Périclès, qui ſut en tirer ce qui lui convenoit pour l'appliquer à la Rhétorique. *Plato in Phædr. p. 269.* *Plut. in Pericl. pag. 154.*

DAMON, qui prit la place d'Anaxagore auprès de Périclès, ne ſe donnoit que pour Muſicien, mais cachoit ſous ce nom & ſous cette profeſſion une profonde ſcience. Périclès paſſoit les journées entiéres avec lui, ſoit pour perfectionner les connoiſſances qu'il avoit déja, ſoit pour en acquerir de nouvelles. Damon étoit l'homme du monde le plus aimable, & en qui l'on trouvoit le plus de reſſources ſur quelque matiére qu'on voulût le conſulter. Il avoit étudié à fond la nature, & les effets des différentes eſpéces de Muſique. Il compoſoit lui-même très habilement, & ſes Ouvrages tendoient tous à inſpirer l'horreur du vice, & l'amour de la vertu. *Plut. in Pericl. pag. 153. & 154.* *Plat. in Lach. pag. 180.*

Quelque ſoin que ce Sophiſte eût pris de cacher ſa véritable profeſſion, ſes ennemis, ou plutôt ceux de Périclès, s'aperçurent avec le tems que ſa Lyre n'étoit qu'un maſque qu'il avoit pris pour ſe déguiſer. Dès lors ils s'appliquèrent à le décrier parmi le peuple. Ils le peignirent comme un homme ambitieux, inquiet, & qui favoriſoit la tyrannie. Les Poétes Comiques les ſeconderent de tout leur pouvoir par les ridicules qu'ils lui donnérent. Enfin il fut appellé en juſtice, & banni du ban de l'Oſtraciſme. Son mérite, & ſon attachement pour Périclès, étoient ſes plus grands crimes.

Plut. in Pericl. pag. 165. & 169. Athen. l. 13. pag. 608 Heſych. in voce Θαργηλία. Suid. ibid.

Cet illuſtre Athénien eut encore un autre Maître tant pour l'éloquence que pour la politique, dont le nom & la profeſſion doivent étonner: c'eſt la fameuſe ASPASIE de Milet. Cette femme, célébre par ſa beauté, par ſon ſavoir, & par ſon éloquence, faiſoit tout à la fois deux métiers bien différens, celui de Courtiſane, & celui de Sophiſte. Sa maiſon étoit le rendez-vous des plus graves perſonnages d'Athénes. Elle donnoit ſes leçons d'eloquence & de politique avec tant de bienſéance & de modeſtie, que les maris ne craignoient point d'y mener leurs femmes, & qu'elles pouvoient y aſſiſter ſans honte & ſans danger.

Elle avoit ſuivi dans ſa conduite & dans ſes études l'exemple d'une autre Courtiſane de Milet, nommée THARGELIE, qui par ſes talens avoit mérité le titre de Sophiſte, & que ſon extrême beauté avoit élevée au faîte de la grandeur. Dans le tems que Xerxès méditoit la conquête de la Gréce, il l'avoit engagée à faire uſage de ſes charmes & de ſon eſprit pour lui gagner pluſieurs villes Grecques. Elle le ſervit ſelon ſes vœux. Elle fixa enfin ſes courſes dans la Theſſalie, dont le Souverain l'épouſa; & elle vécut ſur le trône pendant trente ans.

Aſpaſie joignoit à beaucoup d'eſprit & de beauté une profonde connoiſſance de la Rhétorique & de la Politique. Socrate (quel homme & de quelle réputation!) ſe glorifioit de devoir à ſes inſtructions tout ce qu'il avoit d'éloquence, & lui attribuoit le mérite d'avoir formé les plus grands Orateurs de ſon tems. Il laiſſe même entendre dans

Plat. in Menex. pag. 236-249.

Platon,

Platon, qu'Aſpaſie avoit eu la meilleure part à cette Oraiſon funébre que Périclès avoit prononcée à la louange des Athéniens morts les armes à la main pour la patrie, & qui parut ſi admirable, que, lorſqu'il eut ceſſé de parler, les meres & les femmes de ceux qu'il avoit loués coururent l'embraſſer, & lui donnérent des couronnes & des bandelettes comme à un Athléte victorieux.

Périclès étoit en aſſez mauvaiſe intelligence avec ſa femme, & elle conſentit ſans peine à ſe ſéparer de lui. Après qu'il l'eut mariée à un autre, il prit en ſa place Aſpaſie, & vécut avec elle dans la plus parfaite union. Elle étoit depuis lontems en butte aux traits ſatyriques des Poétes, qui dans leurs Comédies la déſignoient, tantôt ſous le nom d'Omphale, tantôt ſous celui de Déjanire, & tantôt ſous celui de Junon. Il n'eſt pas certain ſi ce fut avant ou après ſon mariage qu'elle fut appellée en juſtice pour crime d'impiété. On ſait ſeulement que Périclès eut beaucoup de peine à la ſauver, & qu'il emploia, pour la juſtifier, tout ce qu'il avoit d'éloquence & de crédit. *Plut. in Pericl. pag. 169.*

Il eſt fâcheux qu'Aſpaſie ait deshonoré par l'irrégularité de ſes mœurs & par ſa profeſſion de Courtiſanne tant de belles qualités qui la rendoient d'ailleurs ſi eſtimable, & qui, ſans cette tache, auroient fait un honneur infini à ſon ſexe. Mais elles marquent de quoi il eſt capable, & juſqu'où il peut porter les talens de l'eſprit, & même la ſcience du gouvernement.

Outre Anaxagore, Damon, & Aſpaſie, qui avoient été les principaux Maîtres de Périclès pour la politique & pour l'éloquence, il avoit encore attiré chez lui quelques autres Sophiſtes d'une grande réputation. On voit, par cette conduite, quel cas & quel uſage les plus grands hommes de l'antiquité faiſoient des ſciences, qu'ils étoient bien éloignés de regarder comme un ſimple amuſement, propre tout au plus à ſatisfaire la curioſité de l'eſprit par de rares connoiſſances, mais incapable de former les hommes au gouvernement des Etats.

Les honneurs extraordinaires rendus aux Sophiſtes dans

toute la Gréce, marquent combien ils y étoient eſtimés & conſidérés. Quand ils arrivoient dans une ville, on alloit en foule au devant d'eux, & l'entrée qu'ils y faiſoient avoit un air de triomphe. On les gratifioit du droit de bourgeoiſie, on leur accordoit toutes ſortes d'immunités, on leur érigeoit des ſtatues. Rome en éleva une à l'honneur du Sophiſte Proéréſe, qui y étoit allé par l'ordre de l'Empereur Conſtant. On ne peut rien imaginer de plus glorieux ni de plus flateur que l'Inſcription de cette ſtatue: REGINA RERUM ROMA REGI ELOQUENTIÆ, c'eſt-à-dire: *Rome la Reine du monde au Roi de l'éloquence.*

S. Chryſoſt. in Epiſt. ad Eph.

Eunapius.

L'expérience qu'on avoit faite dans la plupart des villes du ſecours dont étoient les Sophiſtes pour ceux qui étoient chargés du maniement des affaires publiques, & ſurtout pour l'inſtruction de la Jeuneſſe, leur attira toutes ces marques glorieuſes d'eſtime & de diſtinction. D'ailleurs on ne peut pas diſſimuler que pluſieurs d'entr'eux avoient beaucoup d'eſprit, qu'ils avoient acquis par leur travail une grande étendue de connoiſſances, & qu'ils ſe diſtinguoient d'une maniére particuliére par le talent de la parole. Les plus célébres, & qui parurent du tems de Socrate, ſont Gorgias, Tiſias, Protagore, Prodicus.

GORGIAS eſt ſurnommé *le Léontin*, parce qu'il étoit de Léonte ville de Sicile. Ses citoiens, qui étoient en guerre avec ceux de Syracuſe, le députérent comme le plus habile Orateur qui fût parmi eux, pour implorer le ſecours des Athéniens. Il charma les Athéniens par ſon éloquence, & en obtint tout ce qu'il demandoit. Comme elle étoit nouvelle pour eux, elle les éblouit par l'éclat des mots, des penſées, des tours, des figures; & [a] par ces ſortes de périodes artiſtement travaillées, & pour ainſi

Diod. lib. 12. pag. 106.

a Paria paribus adjuncta, & ſimiliter definita; itemque contrariis relata contraria, quæ ſua ſponte, etiamſi id non agas, cadunt plerumque numerosè, Gorgias primus invenit; ſed his eſt uſus intemperanter. *Orat. n.* 175.

Gorgias avidior eſt generis ejus, & his feſtivitatibus (ſic enim ipſe cenſet) inſolentiùs abutitur. *Ibid. n.* 176.

dire tirées au cordeau ; dont les membres, par une diſparité & une reſſemblance étudiées, ſe répondent les uns aux autres avec une entiére juſteſſe, & forment une cadence meſurée & compaſſée qui flate agréablement l'oreille. Ces ſortes de gentilleſſes, car on peut bien les appeller ainſi, ſe pardonnent quand elles ſont rares, & ont même de la grace quand on en uſe ſobrement, comme fait Cicéron. Mais Gorgias s'y livroit ſans retenue. Tout étoit brillant dans ſon ſtile, & l'art s'y montroit par tout à découvert. Il alla en faire parade ſur un plus grand théatre, c'eſt-à-dire aux Jeux Olympiques, & enſuite aux Jeux Pythiens ; & il y fut également admiré de toute la Gréce. On lui [a] prodigua partout les plus grands honneurs, & on alla juſqu'à lui ériger à Delphes une ſtatue d'or, ce qui n'avoit encore été accordé à perſonne.

Gorgias fut le premier qui oſa ſe vanter dans un nombreux auditoire, qu'il étoit prêt à répondre ſur quelque matiére qu'on voulût lui propoſer : ce qui devint fort commun dans la ſuite. Craſſus a raiſon de ſe mocquer d'une ſi ſotte vanité, ou plutôt, comme il l'appelle lui-même, d'une ſi ridicule impudence. *1. De Orat. n. 103.*

Il vécut juſqu'à cent ſept ans, ſans jamais interrompre ſes études : & ſur ce qu'on lui demandoit comment il pouvoit ſoutenir une ſi longue vie, il répondit que ſa vieilleſſe ne lui avoit jamais donné aucun ſujet de plainte. *De Senect. n. 13.*

Entre ſes diſciples, Iſocrate eſt le plus illuſtre, & celui qui lui a fait le plus d'honneur.

TISIAS étoit compatriote de Gorgias : il lui fut même donné pour adjoint, ſelon quelques-uns, dans la Députation vers les Athéniens. Il s'en fit auſſi beaucoup eſtimer. Il eut pour diſciple Lyſias, fameux Orateur, dont je parlerai dans la ſuite. *Pauſan. l. 6. pag. 376.*

PROTAGORE, d'Abdére en Thrace, étoit du

[a] Gorgiæ tantus honos habitus eſt à tota Græcia, ſoli ut ex omnibus, Delphis, non, inaurata ſtatua ſed aurea ſtatueretur. 3. *De Orat. n.* 127.

même tems que Gorgias, & peut-être même un peu antérieur. Il étoit auſſi du même goût, & eut, comme lui, beaucoup de réputation pour l'éloquence. Il enſeigna pendant quarante ans, & amaſſa dans cette profeſſion des ſommes plus conſidérables que jamais n'auroit pu faire ni Phidias, ni dix autres Statuaires auſſi habiles que lui. C'eſt ainſi que s'explique Socrate dans Platon.

Plat. in Menon. pag. 91.

Lib. 5. cap. 10. Aulu-Gelle raporte un procès fort ſingulier entre ce Protagore & un de ſes diſciples. Celui-ci, qui s'appelloit Evathle, preſſé d'un vif deſir de ſe rendre un célébre Avocat, s'adreſſe à Protagore. On convient du prix, car c'étoit toujours par où ces ſortes de Maîtres commençoient; & le Rhéteur s'engage à révéler à Evathle les plus ſecrets myſtéres de l'éloquence. Le Diſciple, de ſon côté, paie ſur le champ la moitié du prix convenu, & remet le paiement de l'autre juſqu'après le gain de la premiére cauſe qu'il plaidera. Protagore, ſans perdre de tems, étale tous ſes préceptes, & après un grand nombre de leçons prétend avoir mis ſon Diſciple en état de briller dans le Barreau, & le preſſe d'y faire eſſai de ſon ſavoir. Evathle, ſoit timidité ou autre raiſon, traîne toujours en longueur, & s'obſtine à ne point exercer ſon nouveau talent. Le Rhéteur, las d'un refus ſi opiniâtre, le traduit devant les Juges. Là, ſûr de la victoire, quel que puiſſe être le jugement, il inſulte au jeune homme. Car, lui dit-il, ſi la ſentence m'eſt favorable, elle vous oblige de me paier: ſi elle m'eſt contraire, elle vous fait gagner votre premiére cauſe, & vous rend auſſitôt mon débiteur par la loi de notre convention. Il croioit l'argument ſans réplique. Evathle n'en fut point effraié, & répliqua ſur le champ: J'accepte l'alternative. Si l'on juge pour moi, vous perdez votre cauſe: ſi l'on prononce en votre faveur, la convention m'abſout; je perds ma premiére cauſe, & dès là je ſuis quitte. Les Juges embarraſſés par cette captieuſe alternative, laiſſérent la queſtion indéciſe, & firent vraiſemblablement repentir Protagore d'avoir ſi bien inſtruit ſon diſciple.

PRODICUS de l'île de Cée l'une des Cyclades, contemporain de Démocrite & de Gorgias, & diſciple de Protagore, a été l'un des plus célébres Sophiſtes de la Gréce. Il fleuriſſoit dans la LXXXVIe Olympiade ; & il eut, entr'autres diſciples, Euripide, Socrate, Théraméne, & Iſocrate. *Suidas.*

Il ne dédaigna point d'enſeigner en particulier dans Athénes, quoiqu'il y fût avec le caractére d'Ambaſſadeur de la part de ſes compatriotes, qui lui avoient déja conféré pluſieurs autres emplois publics, & quoique la grande approbation que ſa harangue avoit obtenue des Athéniens le jour de ſon audience publique, ſemblât devoir l'engager à n'exercer ſon talent qu'en de pareilles occaſions. Platon inſinue que l'envie de gagner de l'argent porta Prodicus à tenir Ecole. Il en gagna beaucoup effectivement à ce métier. Il alloit de ville en ville faire parade de ſon éloquence ; & quoiqu'il le fît d'une façon mercénaire, il ne laiſſa pas de recevoir de grands honneurs à Thébes, & de plus grands encore à Lacédémone. *Philoſtr. in vit. Sophiſt. lib. 1.*

On a fort parlé de ſa Déclamation *à cinquante dragmes*, qui fut ainſi nommée, à ce que diſent quelques Savans, parce que chaque Auditeur étoit obligé de lui paier cinquante dragmes, qui font vingt-cinq livres de notre monnoïe. C'étoit acheter bien cher le plaiſir d'entendre une harangue. D'autres l'entendent d'une leçon, & non d'une Harangue. Socrate, dans un Dialogue de Platon, ſe plaint, avec ſon air mocqueur, de n'être pas en état de bien diſcourir ſur la nature des noms, parce qu'il n'avoit pas oui la * leçon à cinquante dragmes, qui, ſelon Prodicus, inſtruiſoit de tout ce myſtére. En effet ce Sophiſte avoit des diſcours à tout prix, depuis deux oboles juſqu'à cinquante dragmes. Quoi de plus ſordide ? *In Cratyl. pag. 384.*

* τὸν πεντηκοντα-δράχμου ἐπὶ δικῶν. *Id in Axioch. pag. 366.*

La fiction de Prodicus, dans laquelle il ſuppoſe que la Vertu & la Volupté, déguiſées en femmes, ſe préſentérent à Hercule, & tâchérent à l'envi chacune de l'attirer à ſoi, a été juſtement louée par pluſieurs Auteurs.

Lib. 2. Memorab. p. 737-740. Cic. Off. lib. 2. n. 118.

Xénophon l'a exposée avec beaucoup d'étendue & d'ornement; & cependant il dit qu'elle étoit bien plus longue & plus ornée dans l'Ecrit même que Prodicus avoit composé au sujet d'Hercule. Lucien l'a ingénieusement imitée.

Suidas.

Les Athéniens firent mourir notre Sophiſte comme corrupteur de la Jeuneſſe. Il y a apparence qu'il fut accuſé d'enſeigner à ſes Diſciples l'irréligion.

LA REPUTATION de ces Sophiſtes ne ſe ſoutint pas lontems. J'ai fait voir, dans la vie de Socrate, comment ce grand homme, qui ſe crut obligé, en bon citoien, de détromper le Public à leur égard, réuſſit à les faire connoitre pour ce qu'ils étoient en leur ôtant le maſque qui couvroit tous leurs défauts. Il les interrogeoit dans des conférences publiques, avec un air de ſimplicité & preſque d'ignorance, qui cachoit un art infini, comme un homme qui cherchoit à s'inſtruire lui-même & à profiter de leurs lumiéres; & les conduiſant de propoſition en propoſition, dont ils ne prévoioient pas la concluſion ni les ſuites, il les faiſoit tomber dans des abſurdités, qui rendoient ſenſible & faiſoient toucher au doit la fauſſeté de tous leurs raiſonnemens.

Deux choſes principalement contribuérent à les faire tomber dans un décri preſque général. Ils ſe donnoient pour des Orateurs parfaits, qui ſeuls poſſédoient le talent de la parole, & qui avoient porté l'Eloquence au plus haut degré où elle pût arriver. Ils ſe faiſoient honneur de pouvoir parler ſur le champ & ſans aucune préparation ſur quelque ſujet qu'on leur propoſât. Ils ſe vantoient, de donner à leurs auditeurs telle impreſſion qu'il leur plaiſoit; [a] d'enſeigner comment on pouvoit rendre bonne la plus mauvaiſe cauſe du monde; & [b] de faire paroitre, par la force du diſcours, les plus petites choſes grandes, & les plus grandes petites. C'eſt ce que

[a] Docere ſe profitebantur, arrogantibus ſanè verbis, quemadmodum cauſa inferior (ita enim loquebantur) dicendo fieri ſuperior poſſet. *In Brut. n.* 30.

[b] Τα σμικρα μεγαλα, και τα μεγαλα σμικρα φαινεσθαι ποιειν δια ῥωμης λογου. *In Phædro, pag.* 267.

Platon dit de Gorgias & de Tiſias. Ils étoient également prêts à ſoutenir le pour & le contre ſur quelque matiére que ce fût. Ils ne comptoient le vrai pour rien dans leurs diſcours ; ils faiſoient ſervir les tours de leur éloquence, non à prouver & à faire aimer la vérité, mais à un pur jeu d'eſprit, & à donner au faux les couleurs du vrai, & au vrai celles du faux.

Le grand théatre où ils cherchoient à briller, étoit les Jeux Olympiques. Là, comme je l'ai déja dit, en préſence d'un nombre infini d'auditeurs raſſemblés de toutes les parties de la Gréce, ils étaloient avec affectation tout ce que l'éloquence a de plus pompeux. Peu attentifs à la ſolidité des choſes, ils emploioient ce qu'il y a de plus éclatant & de plus capable d'éblouir, ſe propoſant pour unique but de plaire à la multitude, & d'enlever ſes ſuffrages. Et cela ne manquoit pas d'arriver, leurs diſcours étant ſuivis d'un applaudiſſement général. On ſent bien, ſans que je le marque, où une telle affectation pouvoit les mener, & combien elle étoit propre à ruiner le goût de la bonne & ſaine éloquence.

C'eſt ce que Socrate ne ceſſoit de repréſenter aux Athéniens, comme on le voit dans pluſieurs Dialogues où Platon le fait parler ſur ce ſujet. Car il ne faut pas s'imaginer, quand il attaque & décrie la Rhétorique, comme il le fait ſouvent, que ce ſoit à la bonne & véritable Rhétorique qu'il en veuille. Il en faiſoit tout le cas qu'elle mérite, mais il ne pouvoit ſouffrir l'abus indigne qu'en faiſoient les Sophiſtes, ni applaudir avec la multitude ignorante à des diſcours qui n'avoient nulle ſolidité & nulle beauté réelle. Car, au lieu que l'Eloquence, comme une Reine majeſtueuſe, a des ornemens pompeux & éclatans, propres à relever ſa dignité, mais qui n'ont rien d'affecté, & ne ſortent jamais du naturel : les Sophiſtes lui prétoient une parure étrangére, molle, efféminée, comme à une Courtiſanne, qui tire toutes ſes graces du fard, qui n'a qu'une beauté empruntée, & qui ſait tout au plus charmer les oreilles par le ſon d'une voix douce & mélodieuſe. C'eſt l'idée que nous donnent, con-

formément à Socrate, Quintilien & ſaint Jérôme de l'éloquence des Sophiſtes, & je ne crains point qu'on me ſache mauvais gré de raporter ici leurs propres termes.

Quintil. lib. 5. cap. 13. *Quapropter eloquentiam, licet hanc (ut ſentio enim dicam) libidinoſam reſupina voluptate auditoria probent, nullam eſſe exiſtimabo, quæ ne minimum quidem in ſe indicium maſculini & incorrupti, ne dicam gravis & ſancti viri, oſtendet...*

S. Hieron. Præf. in lib. 3. Comment. ad Galat. *Quaſi ad Athenæum & ad auditoria convenitur, ut plauſus circumſtantium ſuſcitentur, ut oratio Rhetoricæ artis fucata mendacio, quaſi quædam meretricula procedat in publicum, non tam eruditura populos, quàm favorem populi quæſitura, & in modum pſalterii & tibiæ dulce canentis ſenſus demulceat audientium.* Les perſonnes de bon ſens, averties par les fréquentes remontrances de Socrate, ſentirent bientôt le faux de cette éloquence, & rabbattirent beaucoup de l'eſtime qu'ils avoient conçue pour les Sophiſtes.

Une ſeconde raiſon acheva de les décrier: ce furent les défauts & les vices qu'on remarqua dans leur conduite. Ils étoient fiers, arrogans, orgueilleux, pleins de mépris pour les autres, & d'eſtime pour eux-mêmes. Ils ſe vantoient d'être les ſeuls qui entendiſſent, & qui fuſſent en état de bien enſeigner aux jeunes gens les préceptes de la Rhétorique & de la Philoſophie. Ils promettoient aux parens, avec un air d'aſſurance ou plutôt d'impudence, de réformer parfaitement les mœurs corrompues de leurs enfans, & de leur donner en peu de tems toutes les connoiſſances néceſſaires pour remplir les plus importantes places de l'Etat.

Ils ne faiſoient pas tout cela gratuitement, & ne ſe piquoient pas de généroſité. Leur défaut dominant étoit l'avarice, & un deſir inſatiable d'amaſſer des richeſſes. On pourroit leur appliquer un bon mot, dit à l'occaſion

Lucian. *d'Apollone Philoſophe Stoïcien, que l'Empereur Antonin fit venir d'Orient pour être Précepteur de Marc Aurèle qu'il avoit adopté. Il amena avec lui à Rome pluſieurs

* *C'eſt ce même Apollone, qui étant arrivé à Rome, refuſa d'aller au Palais, diſant que c'étoit au Diſciple à venir trouver ſon Maître. Antonin ne fit que rire de la ſotte fierté & du travers d'eſprit bizarre*

autres

autres Philoſophes, tous Argonautes, diſoit un Cynique de ce tems-là, & bien diſpoſés à chercher la toiſon d'or. Les Sophiſtes vendoient bien cher leurs leçons, & comme ils avoient trouvé le moien d'amorcer les parens par de magnifiques promeſſes, & qu'on étoit infatué de leur ſavoir & de leur mérite, ils les rançonnoient hardiment, & mettoient à profit le vif deſir qu'ils témoignoient de bien élever leurs enfans. Protagore [a] prenoit de ſes Diſciples pour leur apprendre la Rhétorique cent mines ou dix mille dragmes, c'eſt-à-dire cinq mille livres. Gorgias, au raport de Diodore de Sicile & de Suidas, exigeoit la même ſomme. Il en couta autant à Démoſthéne pour recevoir les leçons du Rhéteur Iſée. Démonax

Diod. lib. 12. pag. 106. Plut. in Iſæo.

Le parfait deſintéreſſement de Socrate qui étoit ſans héritage & ſans revenu, faiſoit encore ſentir davantage, par le contraſte, la ſordide avidité des Sophiſtes, & étoit une cenſure continuelle de leur conduite, plus forte que tous les reproches les plus vifs qu'il auroit pu leur faire.

Malgré ces défauts, qui étoient perſonnels à pluſieurs d'entr'eux, car quelques-uns s'en ſauvérent, il faut reconnoitre que les Sophiſtes ont rendu de grands ſervices au Public pour l'avancement des Sciences, dont ils furent comme les dépoſitaires pendant la durée de pluſieurs ſiécles.

Pluſieurs villes de la Gréce & de l'Aſie, où l'on alloit de différens pays puiſer comme dans la ſource toutes les ſciences, ont fourni dans tous les tems des Sophiſtes d'une grande réputation. Pour abréger & finir cet Article, je ne parlerai que d'un ſeul de ces Sophiſtes: c'eſt le célébre Libanius.

LIBANIUS étoit né d'une bonne famille d'Antioche. Il étudia à Athénes, où il paſſa environ quatre ans. Il y fut nommé par le Proconſul pour enſeigner la Rhétorique

Lib. in vit. ſua. AN. J. C. 339.

de ce Stoïcien, qui avoit bien voulu venir d'Orient à Rome, & qui étant à Rome ne voulut pas aller de ſa maiſon juſqu'au Palais, & il laiſſa aller M. Aurèle l'écouter chez lui. Ce Prince continua d'y aller recevoir ſes leçons, même depuis qu'il fut élevé à la dignité Impériale.

a A Protagora decem millibus denariorum didiciſſe artem quam edidit, Evathlus dicitur. *Quintil. lib. 3. cap. 1.*

à l'âge de vingt-cinq ans : mais cette nomination n'eut pas de lieu. Il étoit très zelé partiſan & défenſeur du paganiſme, ce qui le fit dans la ſuite particuliérement conſidérer par Julien l'Apoſtat. Il s'acquit beaucoup d'eſtime par ſon eſprit & par ſon éloquence.

Il ſe diſtingua principalement à Conſtantinople & à Antioche. Il profeſſa dans la premiére de ces deux villes pendant quelques années à différentes repriſes. C'eſt là qu'il forma une liaiſon particuliére avec ſaint Baſile. Ce Saint, avant que d'aller à Athénes, paſſa à Conſtantinople : & comme cette ville fleuriſſoit alors par un grand nombre de Sophiſtes & de Philoſophes très excellens, la vivacité & la vaſte étendue de ſon eſprit lui fit enlever en peu de tems ce qu'ils avoient de meilleur. Libanius, dont il paroit qu'il s'étoit rendu le diſciple, le reſpectoit déja tout jeune qu'il étoit, à cauſe de la gravité de ſes mœurs digne de la ſageſſe des vieillards : ce qu'il admiroit d'autant plus, dit-il, qu'il vivoit dans une ville où tous les attraits de la volupté ſe trouvoient en abondance. Quand il eut appris que ce Saint, malgré ſa grande réputation, avoit pris le parti de la retraite, il ne put, tout payen qu'il étoit, ne point admirer une action ſi généreuſe, qui égaloit tout ce que ces Philoſophes avoient jamais fait de plus grand. Dans toutes les Lettres que lui écrit ſaint Baſile, on voit l'eſtime ſinguliére qu'il faiſoit de ſes Ouvrages, & la tendreſſe qu'il avoit pour ſa perſonne. Il lui adreſſoit tous les jeunes gens de Cappadoce qui avoient deſſein de s'avancer dans l'éloquence, comme au plus habile Maître de Rhétorique qui fût alors ; & ils en étoient reçus avec une diſtinction particuliére. A l'occaſion de l'un de ces jeunes gens qui étoit mal partagé du côté des biens de la fortune, Libanius dit une choſe qui doit lui faire beaucoup d'honneur : c'eſt qu'il ne conſidéroit point dans ſes Diſciples les richeſſes, mais la bonne volonté ; que s'il trouvoit un jeune homme pauvre, qui montrât un grand deſir d'apprendre, il le préféroit ſans héſiter à tous les plus riches ; & [a] qu'il étoit fort content, lorſque ceux qui ne pouvoient rien donner, étoient avides de recevoir. Il ajoute qu'il n'avoit

S Greg. Naz. orat. 20 pag. 325.

AN. J. C. 351.

Epiſt. Liban.

a Ἀρκεῖ τῷ μὲ δυναμένῳ δοῦναι, τὸ βουληθῆναι λαβεῖν.

pas eu le bonheur de rencontrer de tels maîtres. En effet, le deſintéreſſement n'étoit pas la vertu des Sophiſtes. Ceux qui ſont chargés de la profeſſion d'enſeigner, ſavent qu'ordinairement le fonds le plus fertile en mérite eſt la pauvreté.

Il écrit à Thémiſtius, célébre Sophiſte que ſes talens & ſa ſageſſe élevérent aux premiéres charges de l'Etat, d'une maniére qui montre que Libanius avoit de la nobleſſe de ſentiment, & qu'il étoit touché de l'amour du bien public. » Je ne vous félicite point, lui dit-il, ſur ce que le » gouvernement de la Ville vous a été donné, mais je » félicite la Ville ſur le choix qu'elle a fait de votre per- » ſonne pour cette importante place. Vous n'avez pas be- » ſoin de nouvelles dignités, mais elle a grand beſoin d'a- » voir un Gouverneur tel que vous.

Il ſeroit à ſouhaiter que Libanius eût été auſſi irrépréhenſible pour les mœurs, qu'eſtimable pour ſon caractére d'eſprit, & pour ſon éloquence. On lui a reproché auſſi d'être trop plein d'eſtime pour lui-même, & trop grand admirateur de ſes propres Ouvrages. Cela doit moins étonner. On pourroit preſque dire que la vanité étoit la vertu du paganiſme.

Libanius paſſa les trente-cinq derniéres années de ſa vie à Antioche, depuis l'an 354 juſques vers 390, & y profeſſa la Rhétorique avec un grand ſuccès. Le Chriſtianiſme lui fournit encore dans cette ville un illuſtre diſciple en la perſonne de ſaint Jean Chryſoſtome. Sa mere, qui n'épargnoit rien pour le bien élever, l'envoia à l'école de Libanius, le plus habile & le plus renommé des Sophiſtes qui enſeignoient alors à Antioche, pour s'y former à l'éloquence ſous un ſi excellent Maître. Ses Ouvrages, qui l'ont fait appeller *Bouche d'or*, atteſtent le progrès qu'il y fit. Il fréquenta d'abord le Barreau, plaida quelques cauſes, & fit des Déclamations publiques. Il en envoia une à Libanius, qui étoit un éloge des Empereurs : & Libanius, en l'en remerciant, lui dit que lui & pluſieurs perſonnes de Lettres à qui il l'avoit fait voir, l'avoient admiré. On aſſure que quelques amis demandant à ce Sophiſte qui étoit près de mourir, qui il vouloit avoir pour ſucceſſeur

Iſid. Pelus. lib. 2. Ep. 42.

Sozom. lib. 8. cap. 2.

de ſa chaire, il répondit qu'il eût choiſi notre Saint, ſi les Chrétiens ne le lui euſſent enlevé : mais ſon Ecolier avoit bien d'autres vûes.

S'il faut juger du Maître par ſes Eleves, & de ſon mérite par leur réputation, les deux Diſciples de Libanius que je viens de citer, quand ils ſeroient les ſeuls, devroient lui faire un grand honneur. En effet il paſſoit dans l'eſprit de tout le monde pour un excellent Orateur. Eunape dit que tous ſes termes ſont choiſis & élégans, & que tout ce qu'il a écrit a une douceur & un agrément qui attire, avec une gaieté & une eſpéce d'enjouement qui lui ſert de ſel.

Eunap. c. 14.

Libanius a laiſſé une infinité d'Ecrits, qui conſiſtent en Panégyriques, en Déclamations, & en Lettres. De tous ſes Ouvrages, les Lettres ont toujours été le plus eſtimé.

LIVRE VINGT-SEPTIÈME.

DES

BELLES-LETTRES.

ELOQUENCE. HISTOIRE. POÉSIE.

LIVRE VINGT-SEPTIÉME.

DES

BELLES-LETTRES.

AVANT-PROPOS.

LA POESIE, l'Hiſtoire, l'Eloquence, qui ſont la matiére de ce vingt-ſeptiéme Livre, renferment ce qu'il y a de principal dans ce qu'on appelle les Belles-Lettres. C'eſt de toute la Litérature la partie qui a le plus d'agrément, qui jette le plus d'éclat, & qui, en un certain ſens, eſt le plus capable de faire honneur à une nation par des Ouvrages, qui ſont, s'il eſt permis de s'exprimer ainſi, la fleur de l'eſprit la plus fine & la plus déliée. Je ne prétens pas par là diminuer rien du prix des autres ſciences,

dont je parlerai dans la ſuite, & dont on ne peut faire trop de cas. Je remarque ſeulement que celles dont il s'agit ici ont quelque choſe de plus vif, de plus brillant, & de plus propre à fraper les hommes, & à exciter leur admiration; qu'elles ſont acceſſibles à un plus grand nombre de perſonnes; qu'elles entrent plus dans le commerce & dans l'uſage univerſel des hommes d'eſprit. La Poéſie aſſaiſonne la ſolidité de ſes inſtructions par l'attrait du plaiſir, & par de riantes images dont elle a ſoin de les revétir. L'Hiſtoire, en nous racontant d'une maniére agréable & ſpirituelle tous les événemens des ſiécles paſſés, pique & ſatisfait notre curioſité, & donne en même tems aux Rois, aux Princes, & aux perſonnes de tout état, d'utiles leçons, mais ſous des noms empruntés, de peur de bleſſer leur délicateſſe. Enfin l'Eloquence ſe montrant à nous, tantôt avec un air ſimple & modeſte, tantôt avec toute la pompe & toute la majeſté d'une puiſſante Reine, charme les eſprits & entraîne les cœurs avec une douceur & une force, auxquelles il n'eſt pas poſſible de réſiſter.

Athénes & Rome, ces deux grands théatres de la gloire humaine, ont porté dans leur ſein ce qu'il y a eu de plus grands hommes dans l'antiquité ſoit pour la valeur & la ſcience militaire, ſoit pour l'habileté dans le gouvernement. Mais ces grands hommes ſeroient-ils connus, & leur nom ne ſeroit-il pas demeuré enſeveli avec eux dans leurs tombeaux, ſans le ſecours des Arts & des Sciences dont je parle, qui leur ont donné une ſorte d'immortalité dont les hommes ſont ſi jaloux? Ces deux villes même, qui ſont encore généralement reſpectées comme la ſource primitive du bon goût en tout genre, & qui, au milieu du débris de tant d'empires en ont conſervé un par raport aux Belles-Lettres qui ne périra jamais, ne doivent-elles pas cette gloire aux excellens Ouvrages de Poéſie, d'Hiſtoire, & d'Eloquence dont elles ont enrichi l'univers?

Rome ſembloit en quelque maniére s'y être bornée; du moins elle n'a excellé pleinement que dans ces ſortes de connoiſſances, qu'elle regardoit comme plus utiles & plus brillantes que les autres. La Gréce a été plus riche en matiére de ſciences, & les a embraſſé toutes ſans diſtinction,

tinction. Ses Hommes illuſtres, ſes Princes, ſes Rois ont étendu leur protection à toutes les ſciences en quelque genre que ce pût être. Pour ne point parler de tant d'autres qui ſe ſont rendu recommandables par cet endroit, à quoi Ptolémée Philadelphe a-t-il dû cette réputation qui l'a ſi fort diſtingué entre les Rois d'Egypte, ſinon au ſoin particulier qu'il a pris d'attirer dans ſon Roiaume des Savans de toutes les eſpéces, de les combler d'honneurs & de récompenſes, & d'y faire fleurir par leur moien tous les Arts & toutes les Sciences ? La fameuſe Bibliothéque d'Alexandrie enrichie par ſa magnificence vraiment roiale d'un nombre ſi conſidérable de livres, & ce Muſée célébre où s'aſſembloient tous les Savans, ont plus illuſtré le nom de ce Prince, & lui ont acquis une gloire plus ſolide & plus durable, que n'auroient pu faire les plus grandes conquêtes.

Notre France ne le céde pas à l'Egypte en ce point, pour ne rien dire de plus. La fameuſe Bibliothéque du Roi, augmentée infiniment par la magnificence de LOUIS le Grand, n'eſt pas une des choſes qui ait le moins illuſtré ſon régne. LOUIS XV ſon ſucceſſeur, qui a ſignalé le commencement du ſien par le glorieux établiſſement de l'Inſtruction gratuite dans l'Univerſité de Paris, s'eſt piqué auſſi, pour marcher ſur les traces de ſon illuſtre Biſaieul, de donner ſes ſoins particuliers à l'augmentation & à la décoration de la Bibliothéque Roiale. En peu d'années il l'a enrichie de quinze à dix huit mille Volumes imprimés, & de près de huit mille Volumes manuſcrits, qui faiſoient partie de la Bibliothéque de Mr. Colbert, les plus rares & les plus anciens que l'on connoiſſe ; ſans parler de ceux que Mr. l'Abbé Sevin a raportés tout récemment de ſon voiage de Conſtantinople. De ſorte que maintenant la Bibliothéque du Roi monte environ à quatre-vingts dix mille volumes imprimés, & à trente ou trente-cinq mille Manuſcrits. Il ne reſtoit plus qu'à placer ce précieux Tréſor d'une maniére qui en mît toutes les richeſſes en évidence, & qui répondît à la réputation & à la gloire du Roiaume. C'eſt ce qu'a fait encore Louis XV pour remplir les intentions de ſon Biſaieul, en faiſant préparer pour ſa Biblio-

théque un ſuperbe bâtiment qui fait déja l'admiration de tous les Etrangers, & qui, lorſqu'il ſera achevé, ſera le plus magnifique vaiſſeau qui ſoit dans l'Europe pour placer des livres.

On a admiré le Muſée d'Alexandrie. Qu'étoit-ce en comparaiſon de nos Académies d'Architecture, de Sculpture, de Peinture; de l'Académie Françoiſe, de celle des Belles-Lettres, de celle des Sciences? Ajoutez-y les deux plus anciens établiſſemens du Roiaume; le Collége Roial, où s'enſeignent toutes les langues ſavantes & preſque toutes les ſciences; & l'Univerſité de Paris, la mere & le modéle de toutes les Académies du monde, dont la réputation ne vieillit point depuis tant de ſiécles, & qui, avec ſes rides reſpectables, conſerve toujours un air de fraîcheur & de jeuneſſe. Que l'on compte le nombre de Savans qui rempliſſent toutes ces places, qu'on évalue les ſommes où montent leurs penſions, & l'on reconnoitra qu'il n'y a rien de pareil dans l'Europe. Je ne puis m'empécher, pour l'honneur du régne & du miniſtère préſens, de faire remarquer, que, pendant la guerre qui vient de ſe terminer ſi heureuſement & ſi glorieuſement pour nous, toutes ces penſions des Savans n'ont été ni ſuſpendues, ni même retardées.

Qu'on pardonne à un vif amour de la patrie, & aux ſentimens d'une juſte reconnoiſſance dont je ſuis pénétré, cette petite digreſſion, qui n'eſt pourtant pas tout-à-fait étrangére à mon ſujet. Avant que d'entrer en matiére, je me croi obligé d'avertir, que, ſur tout dans ce qui regarde la Poéſie, je ferai grand uſage de pluſieurs Diſſertations contenues dans les Mémoires de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres. Ces extraits feront connoitre combien cette Académie eſt capable de conſerver le bon goût de l'antiquité.

CHAPITRE PREMIER.

DES POETES.

IL EST CERTAIN, ſi l'on conſidére la Poéſie dans la pureté de ſa premiére inſtitution, qu'elle fut inventée d'abord pour rendre à la majeſté divine des hommages publics d'adoration & de reconnoiſſance, & pour apprendre aux hommes les vérités les plus importantes de la religion. Cet art, qui paroit aujourdhui ſi profane, prit naiſſance au milieu des fêtes deſtinées à honorer l'Etre Souverain. Dans ces jours ſolennels, où les Hébreux célébroient la mémoire des merveilles que le Dieu d'Iſrael avoit opérées en leur faveur, & où, libres de leurs travaux, ils ſe livroient à une joie innocente & néceſſaire, tout retentiſſoit de Cantiques ſacrés, dont le ſtile noble, ſublime, & majeſtueux répondoit à la grandeur du Dieu qui en étoit l'objet. Quelle foule de beautés vives & animées dans ces divins Cantiques! Les fleuves qui remontent vers leur ſource, les mers qui s'entrouvrent & qui fuient; les collines qui treſſaillent; les montagnes qui fondent comme de la cire, & qui diſparoiſſent; le ciel & la terre qui écoutent dans le reſpect & le ſilence; toute la nature qui s'émeut & qui s'ébranle devant la face de ſon Auteur!

Mais, comme la ſimple voix humaine ſuccomboit ſous le poids de merveilles ſi étonnantes, & paroiſſoit au peuple trop foible pour marquer les ſentimens de reconnoiſſance & d'adoration dont il étoit pénétré, pour les exprimer avec plus de force il appelloit à ſon ſecours la voix tonnante des tambours, des trompettes, & de tous les autres inſtrumens de Muſique. Entrant même dans une ſorte de tranſport & d'enthouſiaſme religieux, il voulut que le corps prît part à la ſainte joie de l'ame par des mouvemens impétueux mais concertés, afin que dans l'homme

tout rendît hommage à la Divinité. Tels furent les commencemens de la muſique, de la danſe, & de la poéſie.

Quel homme doué d'un bon goût, quand il ne ſeroit pas plein de reſpect pour les Livres ſaints, & qu'il liroit les Cantiques de Moyſe avec les mêmes yeux dont il lit les Odes de Pindare, ne ſera pas contraint d'avouer que ce Moyſe, que nous connoiſſons comme le premier Hiſtorien & le premier Légiſlateur du monde, eſt en même tems le premier & le plus ſublime des Poétes? Dans ſes écrits, la Poéſie naiſſante paroit tout d'un coup parfaite, parce que Dieu même la lui inſpire, & que la néceſſité d'arriver à la perfection par degrés, n'eſt une condition attachée qu'aux Arts inventés par les hommes. Les Prophétes & les Pſeaumes nous offrent encore des modéles ſemblables. Là brille dans ſon éclat majeſtueux cette véritable Poéſie, qui n'excite que d'heureuſes paſſions, qui touche nos cœurs ſans les ſéduire, qui nous plait ſans favoriſer nos foibleſſes, qui nous attache ſans nous amuſer par des contes frivoles & ridicules, qui nous inſtruit ſans nous rebuter, qui nous fait connoitre Dieu ſans nous le repréſenter ſous des images indignes de la Divinité, qui nous ſurprend toujours ſans nous promener parmi des merveilles chimériques. Agréable & toujours utile, noble par ſes expreſſions hardies, par ſes vives figures, & plus encore par les vérités qu'elle annonce, elle ſeule mérite le nom de langage divin.

Lorſque les hommes eurent transféré aux créatures l'hommage qui n'eſt dû qu'au Créateur, la Poéſie ſuivit le ſort de la religion, conſervant toujours néanmoins des traces de ſa premiére origine. On s'en ſervit dans les commencemens à remercier les fauſſes divinités de leurs prétendus bienfaits, & à leur en demander de nouveaux. Il eſt vrai qu'on l'appliqua bientôt à d'autres uſages: mais, dans tous les tems, on eut ſoin de la ramener à ſa premiére deſtination. Héſiode mit en vers la généalogie des dieux: un Poéte très ancien compoſa les Hymnes qu'on attribue ordinairement à Homére: Callimaque depuis en compoſa auſſi. Les Ouvrages même qui roulérent ſur d'autres matiéres, conduiſirent & réglérent les événemens

par l'entremiſe & par le miniſtére des puiſſances divines. Ils apprirent aux hommes à regarder les dieux comme les auteurs de tout ce qui arrive dans la nature. Homére, & les autres Poétes, nous les repréſentent par tout comme les ſeuls arbitres de nos deſtinées. Ce ſont eux qui élévent & qui abbattent le courage, qui donnent & qui ôtent la prudence, qui envoient la victoire & qui cauſent les défaites. Il ne s'exécute rien de grand ni d'héroïque que par l'aſſiſtance cachée ou viſible de quelque divinité. Et de toutes les vérités qu'on nous enſeigne, celle qu'on nous préſente le plus ſouvent, & qu'on établit avec le plus de ſoin, c'eſt que la valeur & la ſageſſe ne peuvent rien ſans le ſecours de la Providence.

Une des principales vûes de la Poéſie, & qui étoit comme une ſuite naturelle de la premiére, fut auſſi de former les mœurs. Pour en être convaincu, il ne faut que conſidérer la fin particuliére de chaque eſpéce de poéme, & que jetter les yeux ſur la pratique la plus générale des Poétes les plus illuſtres. Le poéme Epique ſe propoſa d'abord de nous donner des inſtructions déguiſées ſous l'allégorie d'une action importante & héroïque. L'Ode, de célébrer les exploits des grands hommes, & d'engager par là tous les autres à les imiter. La Tragédie, de nous inſpirer de l'horreur pour le crime par les ſuites funeſtes qu'il entraîne après lui, & du reſpect pour la vertu par les juſtes louanges & les récompenſes qui la ſuivent. La Comédie & la Satyre, de nous corriger en nous divertiſſant, & de faire une guerre implacable aux vices & aux ridicules. L'Elégie, de verſer des pleurs ſur le tombeau des perſonnes qui méritent d'être regrettées. L'Eglogue, de chanter l'innocence & les plaiſirs de la vie champêtre. Que ſi, dans la ſuite des tems, on ſe ſervit de ces différentes ſortes de piéces à d'autres uſages, il eſt certain qu'on les détourna de leur inſtitution naturelle, & qu'au commencement elles tendoient toutes à un même but, qui étoit de rendre l'homme meilleur.

Je ne m'étendrai pas davantage ſur cette matiére qui me jetteroit trop loin. Je me réduis à parler des Poétes qui ſe ſont le plus diſtingués dans chaque eſpéce particuliére; je commencerai par les Grecs, puis je paſſerai aux

Latins, en les réuniſſant pourtant quelquefois en partie, lors ſur tout qu'il s'agira de les comparer enſemble.

Comme j'ai déja touché ailleurs une partie de ce qui regarde ces Ecrivains illuſtres, on me permettra, quand les mêmes matiéres reviendront, d'y renvoier les Lecteurs, pour ne point tomber dans des redites inutiles & ennuieuſes.

ARTICLE PREMIER.

DES POETES GRECS.

ON SAIT que c'eſt de la Gréce que la Poéſie a paſſé dans l'Italie, & que Rome lui doit toute la gloire & toute la réputation qu'elle s'eſt acquiſe dans ce genre.

§. I.

DES POETES GRECS qui ſe ſont diſtingués dans le Poéme Epique.

JE NE range point ici au nombre des Poétes, ni les Sibylles, ni Orphée & Muſée. Tous les Savans conviennent que les poéſies qui portent leur nom ſont ſuppoſées.

HOMERE.

L'EPOQUE du tems où Homére a vécu n'eſt pas bien certaine. Hérodote la place quatre cens ans avant lui. Uſſérius met la naiſſance d'Hérodote l'an du Monde 3520. Ainſi celle d'Homére a dû être vers l'an 3120, c'eſt-à-dire 340 ans après la priſe de Troie.

Herod. Lib. 2. cap. 53.
AN. M. 3120.
AV. J. C. 884.

Le lieu de ſa naiſſance n'eſt pas plus aſſuré. Sept villes ſe diſputérent cet honneur: Smyrne ſemble l'avoir emporté ſur les autres.

J'ai parlé du Poéme Epique & d'Homére vers la fin du ſecond Tome de cette Hiſtoire, & avec beaucoup plus d'étendue dans le premier Tome du Traité des Etudes, où j'ai eſſaié de faire ſentir les beautés de ce Poéte.

Il paroit que Virgile, à juger de ſes vûes par ſon Ouvrage, ne ſe propoſa rien moins que de diſputer à la Gréce l'avantage du poéme Epique; & c'eſt de ſon rival même qu'il emprunta des armes pour le combattre. Il comprit qu'aiant à faire venir des rives du Scamandre le Héros de ſon poéme, il auroit beſoin d'imiter l'Odyſſée, qui contient une grande ſuite de voiages & de récits; & qu'aiant à le faire combattre pour l'établir en Italie, il auroit beſoin d'avoir ſans ceſſe devant les yeux l'Iliade, qui eſt remplie d'action, de combats, & de tout ce miniſtére des dieux que demande la haute Poéſie. Enée voiage comme Ulyſſe, & combat comme Achille. Virgile a fait entrer les quarante-huit livres d'Homére dans les douze livres dont l'Enéide eſt compoſée. Dans les ſix premiers on retrouve l'Odyſſée preſque par tout, comme on retrouve l'Iliade dans les ſix derniers.

C'eſt un grand avantage & un grand titre de ſupériorité pour le Poéte Grec d'avoir été l'original que l'autre a copié; & l'on peut bien lui appliquer ce[a] que dit Quintilien de Démoſthéne par raport à Cicéron, que quelque grand que ſoit Virgile, Homére l'a fait en grande partie tout ce qu'il eſt. Cet avantage néanmoins ne décide pas pleinement de leur mérite, & l'on diſputera toujours auquel on doit donner la préférence.

Nous pouvons nous en tenir au jugement de Quintilien, qui, laiſſant la queſtion indéciſe, marque parfaitement en peu de mots ce qui diſtingue ces deux excellens Poétes. Il dit qu'il y a plus de génie & de naturel dans l'un, plus d'art & de travail dans l'autre; & que ce qui manque à Virgile du côté du ſublime, en quoi le Poéte Grec l'emporte ſans conteſtation, eſt peutêtre compenſé par la juſteſſe & l'exactitude qui régne également par tout dans l'Enéide. *Et hercle, ut illi naturæ cœleſti atque immortali ceſſerimus, ita curæ & diligentiæ vel ideo in hoc plus eſt, quòd ei fuit magis laborandum: & quantum eminentioribus vincimur, fortaſſe æqualitate penſamus.* Il eſt difficile de *Ibid.*

a Cedendum verò in hoc quidem, quòd & ille (Demoſthenes) prior fuit, & ex magna parte Ciceronem, quantus eſt, fecit. *Lib.* 10. *cap.* 1.

mieux caractériſer ces deux Poétes. L'Iliade & l'Odyſſée ſont deux grands tableaux, dont l'Enéide eſt le racourci. Celui-ci veut être regardé de près: tout y doit être achevé. Mais les grands tableaux ſe voient de loin: il n'eſt pas néceſſaire que tous les traits y ſoient ſi finis & ſi réguliers; c'eſt même un défaut dans un grand tableau qu'un ſoin trop ſcrupuleux.

HESIODE.

ON DIT qu'Héſiode étoit né à Cumes ville d'Eolie; mais qu'il fut nourri & élevé à Aſcra petite ville de Béotie, qui depuis a paſſé pour ſa patrie: auſſi Virgile l'appelle-t-il le Vieillard d'Aſcra. Les ſentimens ſont fort partagés ſur le tems où il a vécu. L'opinion la plus commune le fait contemporain d'Homére. De toutes ſes piéces de poéſie il ne nous en reſte que trois: 1°. *Les Ouvrages & les Jours.* 2°. *La Théogonie*, ou Généalogie des dieux. 3°. *Le Bouclier d'Hercule.* J'en ai parlé ailleurs.

Aſcræumque ſenem. *Eclog.* 6.

Tome I. de l'Hiſt. anc.

Quintilien trace ainſi ſon caractére. » Il [a] arrive rare» ment à Héſiode de s'élever. Une grande partie de ſes » Ouvrages ne contient preſque que des noms propres. » On y trouve pourtant d'utiles ſentences pour la conduite » de la vie. Il a aſſez de douceur dans l'expreſſion & dans » le ſtile. On lui donne la palme dans le genre d'écrire » médiocre.

POETES moins connus.

AN. M. 3356. TERPANDRE. Il étoit fort renommé & pour la Poéſie, & pour la Muſique.

AN. M. 3364. *Pauſan. lib. 4. pag. 244. &c.* TYRTE'E. On croit qu'il étoit d'Athénes. Ce Poéte fit une grande figure dans la ſeconde guerre de Meſſéne. Il excelloit à chanter la valeur guerriére. Les Spartiates avoient reçu pluſieurs échecs qui leur avoient abbatu le

a Ratò aſſurgit Heſiodus, magnaque pars ejus in nominibus eſt occupata; tamen utiles circa præcepta ſententiæ, lenitaſque verborum & compoſitionis probabilis: daturque et palma in illo medio dicendi genere. *Lib.* 10. *cap.* 1.

courage,

courage. L'Oracle de Delphes leur ordonna de demander aux Athéniens un homme capable de les aider de ſes avis & de ſes lumiéres. Tyrtée leur fut envoié. Le ſuccès ne répondit pas d'abord à l'attente des Spartiates. Ils furent encore battus trois fois conſécutivement, & réduits au deſeſpoir ils étoient prêts de retourner à Sparte. Tyrtée les anima de nouveau par ſes vers, qui ne reſpiroient que l'amour de la patrie & le mépris de la mort. Aiant repris courage, ils attaquérent les Meſſéniens avec fureur. La victoire qu'ils remportérent en cette occaſion termina à leur avantage une guerre qu'ils ne pouvoient plus ſoutenir. Ils accordérent à Tyrtée le droit de bourgeoiſie, titre qui ne ſe prodiguoit pas à Lacédémone, & qui par là devenoit infiniment honorable. Le peu qui nous en reſte, fait connoitre que ſon ſtile étoit plein de force & de nobleſſe. Il paroit lui-même tranſporté de l'ardeur dont il vouloit enflammer l'eſprit de ſes auditeurs.

Tyrtæuſque mares animos in Martia bella
Verſibus exacuit. *Horat. in Art. poët.*

DRACON, célébre Légiſlateur des Athéniens. Il avoit compoſé un poéme de trois mille vers, intitulé ὑποθῆκαι, dans lequel il donnoit d'excellens préceptes pour la conduite de la vie. AN. M. 3368.

ABARIS, Scythe de nation ſelon Suidas, ſurnommé par d'autres l'Hyperboréen. Il compoſa pluſieurs piéces de poéſie. On débitoit de lui des fables de la derniére abſurdité, auxquelles il paroit qu'Hérodote même n'ajoutoit pas foi. Il ſe contente de dire que ce Barbare avoit porté une fléche par tout le monde, & qu'il ne mangeoit rien. Iamblique va plus loin, & prétend qu'Abaris étoit porté ſur ſa fléche au travers de l'air, & qu'il paſſoit ainſi les riviéres, les mers, & les lieux les plus inacceſſibles, ſans être arrêté par aucun obſtacle. On dit qu'à l'occaſion d'une grande peſte qui ravageoit le pays des Hyperboréens, il fut député à Athénes par ces peuples. AN. M. 3368. *Suidas.* *Herod. lib. 4. cap 36.* *Iambl. in vit. Pythag.*

CHERILE. Il y a eu pluſieurs Poétes de ce nom. Je AN. M. 3676.

parle ici de celui [a] qui, malgré la groſſiéreté de ſes vers ſans goût & ſans beauté, ne laiſſa pas d'être eſtimé & chéri d'Alexandre, de qui il reçut une auſſi grande récompenſe que s'il avoit été un excellent Poéte. En quoi ce Prince, comme le remarque Horace, marquoit bien peu de goût, lui qui d'ailleurs étoit ſi délicat en fait de peinture & de ſculpture, qu'il avoit défendu par un Edit à tout autre Peintre qu'Apelle de le peindre, & à tout autre Statuaire que Lyſippe de le tirer en airain. Sylla, chez les Romains, en uſa auſſi libéralement mais plus prudemment qu'Alexandre à l'égard d'un Poéte qui lui avoit préſenté des vers pitoiables. Il [b] lui fit donner une récompenſe, à condition qu'il ne feroit plus jamais de vers: condition bien dure pour un mauvais Poéte, mais fondée en raiſon.

AN. M. 3732. ARATUS. Il étoit de Soles, ville de Cilicie. Il [c] a compoſé un poéme fort eſtimé des Savans ſur l'Aſtronomie; c'eſt Cicéron qui lui rend ce témoignage: cet ouvrage eſt parvenu juſqu'à nous. Quintilien en parle moins favorablement. La [d] matiére qu'il traitoit, fort abſtraite & froide par elle-même, ne lui a pas permis d'en relever la ſéchereſſe & la monotonie par une agréable variété, ni d'y jetter du feu & de la vivacité par des paſſions & des

a Gratus Alexandro regi Magno fuit ille
Chœrilus, incultis qui verſibus & malè naris
Rettulit acceptos, regale numiſma, Philippos.
Idem rex ille, poëma
Qui tam ridiculum tam carè prodigus emit,
Edicto vetuit ne quis ſe, præter Apellem,
Pingeret, aut alius Lyſippo duceret æra
Fortis Alexandri vultum ſimulantia.
Horat. Epiſt. 1. *lib.* 2.

b Juſſit ei præmium tribui, ſub ea conditione ne quid poſtea ſcriberet. *Cic. pro Arch. poët. n.* 25.

c Conſtat inter doctos, hominem ignarum Aſtrologiæ, ornatiſſimis atque optimis verſibus Aratum de cœlo ſtelliſque dixiſſe. 1. *de Orat. n.* 69.

d Arati materia motu caret, ut in qua nulla varietas, nullus affectus, nulla perſona, nulla cujuſquam ſit oratio. Sufficit tamen operi, cui ſe parem credidit. *Lib.* 10. *cap.* 1.

harangues. Mais il a tiré de ſon ſujet tout ce qu'on en pouvoit attendre, & il l'avoit choiſi conforme à ſes forces. Cicéron, à l'âge de dix-ſept ans, avoit traduit le poéme d'Aratus en vers latins : il nous en reſte beaucoup de morceaux dans le Traité de la Nature des dieux.

APOLLONE de Rhodes a compoſé un poéme ſur l'expédition des Argonautes : *Argonautica.* AN. M. 3756.

Il étoit d'Alexandrie, & avoit ſuccédé à Eratoſthéne dans la garde de la fameuſe Bibliothéque ſous Ptolémée Evergéte. Mais comme il ſe vit maltraité par les autres Poétes, qui le chargeoient de calomnies, il ſe retira à Rhodes, où il paſſa le reſte de ſes jours. C'eſt ce qui lui a fait donner le ſurnom de *Rhodien.*

EUPHORION de Chalcis. Antiochus le Grand lui confia le ſoin de ſa Bibliothéque. [a] Virgile en fait mention dans ſes Bucoliques. AN. M. 3756. *Eclog.* 10. *v* 50.

NICANDRE de Colophon dans l'Ionie, ou, ſelon d'autres, d'Etolie. Il fleuriſſoit du tems d'Attale, dernier Roi de Pergame. Il a compoſé des poémes ſur la Médecine : Θηριακὰ & Ἀλεξιφάρμακα ; & quelques-uns auſſi ſur l'Agriculture, que [b] Virgile a imités dans ſes Géorgiques. AN. M. 3852.

ANTIPATER de Sidon. Cicéron nous apprend qu'il avoit un ſi grand talent & une ſi grande facilité pour la Poéſie, que ſur le champ il faiſoit des vers Hexamétres, ou de telle autre eſpéce qu'on vouloit, ſur toutes les matiéres qui lui étoient propoſées. Valére Maxime & Pline raportent qu'il avoit réguliérement la fiévre une ſeule fois chaque année toujours au même jour, qui étoit celui de ſa naiſſance, & qui fut auſſi celui de ſa mort. AN. M. 3856. *Lib.* 3. *de Orat. n.* 194. *Val. Max. lib.* 1. *cap.* 8. *Plin. lib.* 7. *cap.* 51.

A. Licinius ARCHIAS, pour qui Cicéron plaida. Il avoit fait un poéme ſur la guerre des Cimbres, & en avoit commencé un ſur le Conſulat de Cicéron. On a de lui quelques Epigrammes dans l'Anthologie. AN. M. 3312.

PARTHENIUS vivoit dans le même tems. Il avoit *Macrob. l.* 5. *cap.* 17.

[a] Quid? Euphorionem tranſibimus? quem niſi probaſſet Virgilius, idem nunquam certè conditorum Chalcidico verſu carminum feciſſet in Bucolicis mentionem. *Quintil. lib.* 10. *cap.* 1.

[b] Quid? Nicandrum fruſtra ſecuti Macer atque Virgilius? *Quintil. ibid.*

été fait priſonnier dans la guerre contre Mithridate. Virgile l'eut pour maître dans la poéſie Grecque.

An. J.C. 362. APOLLINAIRE, Evêque de Laodicée en Syrie. Je ne le conſidére point ici comme Evêque, mais comme un Poéte qui s'eſt fort diſtingué par ſes poéſies Chrétiennes. Julien l'Apoſtat avoit defendu par un Edit public à tous les Maîtres d'enſeigner aux enfans des Chrétiens les Auteurs profanes. Le prétexte de cet Edit étoit, qu'il ne convenoit pas de les expliquer aux jeunes gens en les leur propoſant comme de grands perſonnages, & de condanner en même tems leur religion. Mais les vrais motifs de cette défenſe étoient les grands avantages que les Chrétiens tiroient des livres profanes pour combattre le paganiſme. Cet Edit excita les deux Apollinaires à compoſer divers ouvrages utiles à la religion.

Le pere, dont il s'agit ici, qui étoit Grammairien, écrivit en vers héroïques, & à l'imitation d'Homére, l'Hiſtoire Sainte juſques au régne de Saül, en vingt-quatre livres, intitulés des lettres de l'alphabet grec. Il imita Ménandre par des Comédies, Euripide par des Tragédies, Pindare par des Odes; prenant des ſujets de l'Ecriture Sainte, & ſuivant le caractére & le ſtile de chaque poéme, afin que les Chrétiens ſe puſſent paſſer des Auteurs profanes pour apprendre les Belles-Lettres.

Le fils, qui étoit Sophiſte, c'eſt-à-dire Rhéteur & Philoſophe, fit des Dialogues à la maniére de Platon, pour expliquer les Evangiles & la doctrine des Apôtres.

La perſécution de Julien dura ſi peu, que les Ouvrages des Apollinaires furent inutiles; & l'on revint à la lecture des Auteurs profanes. Auſſi de toutes leurs poéſies ne nous eſt-il reſté que la Paraphraſe des Pſeaumes compoſée par Apollinaire l'ancien, qui eut le malheur de donner dans des ſentimens hétérodoxes ſur JESUS-CHRIST.

An. J. C. 350. S. GREGOIRE de Naziance, contemporain d'Apollinaire, compoſa auſſi un grand nombre de vers de toute eſpéce: Suidas les fait monter à trente mille. On n'en a conſervé qu'une partie. Ils furent, pour la plupart, l'occupation & le fruit de ſa retraite. Quoiqu'il fût pour lors dans un âge fort avancé, on y trouve tout le feu &

toute la vigueur que l'on pourroit ſouhaiter dans les Ouvrages d'un jeune homme.

Dans la compoſition de ſes poémes, qui lui ſervoit à lui-même d'amuſement dans ſa ſolitude, & de conſolation dans ſes maladies, il avoit en vûe les jeunes gens, & ceux qui aimoient les Belles-Lettres. Pour les retirer des chanſons & des poéſies dangereuſes, il vouloit leur fournir un divertiſſement, non ſeulement innocent, mais encore utile, & leur rendre la vérité agréable. Il y a lieu de croire auſſi, qu'une de ſes vûes avoit été d'oppoſer des poéſies où il n'y eût rien que d'exact & d'orthodoxe, à celles d'Apollinaire qui étoient mélées de beaucoup d'opinions contraires à la foi.

C'étoit rappeller la Poéſie à ſon inſtitution primitive, que de la faire ſervir ainſi à la religion. Il ne traitoit dans ſes vers que des ſujets de piété, qui puſſent animer, purifier, inſtruire, ou élever l'ame à Dieu. En y propoſant aux Chrétiens une ſaine doctrine, il en bannit toutes les ordures & toutes les folies de la Fable; & il auroit cru profaner ſa plume, que de l'emploier à faire revivre dans ſes poéſies les divinités payennes, que JESUS-CHRIST étoit venu abolir.

Voila quels devroient être nos modéles. Je parle ici d'un Saint qui avoit toute la beauté, la vivacité, la ſolidité d'eſprit qu'on peut imaginer. Il avoit été inſtruit dans les Belles-Lettres par ce qu'il y avoit de plus habiles Maîtres dans le paganiſme. Il avoit lu avec un extrême ſoin tous les Poétes anciens, & l'on en rencontre ſouvent des traces même dans ſes Ouvrages de proſe. Mais, content d'y avoir pris le bon goût de la poéſie, & d'en avoir bien étudié & ſenti toute la fineſſe & toute la délicateſſe, il n'a jamais emploié dans les ſiennes aucune des divinités profanes; & ce n'eſt que pluſieurs ſiécles après qu'elles ont été rappellées dans les poémes. Ce qui étoit condanné & défendu dans ces beaux ſiécles de l'Egliſe, doit-il maintenant nous être permis? J'ai traité ailleurs cette matiére avec quelque étendue.

Dans le premier Tome du Traité des Etudes.

Pour l'honneur de la Poéſie & des Poétes, je ne dois pas omettre EUDOCIE, fille du Sophiſte Léonce Athé- AN. J. C. 422.

nien, laquelle, avant que d'être devenue Chrétienne, & d'avoir épouſé l'Empereur Théodoſe le Jeune, s'appelloit *Athénaïs*. Son pere lui avoit donné une excellente éducation, & l'avoit rendu extrêmement habile. Elle joignoit à une beauté de viſage extraordinaire, une beauté d'eſprit encore plus grande. Elle fit un poéme Héroïque ſur la victoire que ſon mari remporta contre les Perſes. Elle compoſa beaucoup d'autres piéces ſur des ſujets pieux. On en doit fort regretter la perte.

SYNESIUS Evêque de Ptolémaïde, étoit du même tems. Il ne nous reſte de lui que dix Hymnes.

J'ai paſſé ſous ſilence pluſieurs Poétes dont il eſt parlé dans les Auteurs, mais qui ſont peu connus; & je crains même d'en avoir raporté encore un trop grand nombre de cette eſpéce.

Je vais maintenant parler des Poétes Tragiques & Comiques. Mais comme j'ai traité cette double matiére avec aſſez d'étendue dans le IIIe Tome de cette Hiſtoire, je ne ferai preſque ici que marquer le nom de ces Poétes, & le tems où ils ont vécu.

§. II.

DES POETES TRAGIQUES.

An. M. 3408. THESPIS eſt [a] regardé comme l'inventeur de la Tragédie. Il eſt aiſé de juger combien dans ces premiers tems elle étoit groſſiére & imparfaite. Il barbouilloit de lie le viſage de ſes Acteurs, & les promenoit de village en village ſur un tombereau, d'où ils repréſentoient leurs piéces. Il vivoit du tems de Solon. Ce ſage Légiſlateur aſſiſtant un jour à une de ces repréſentations, dit, en frapant la terre avec ſa canne: *Je crains bien que ces fictions poétiques & ces menſonges ingénieux ne paſſent bientôt dans nos actes & dans nos contracts.*

Plut. in Solone, pag. 95.

a Ignotum tragicæ genus inveniſſe Camœnæ
Dicitur, & plauſtris vexiſſe poëmata Theſpis,
Quæ canerent agerentque peruncti fœcibus ora. *Horat. in Art. poët.*

ESCHYLE [a] commença à perfectionner la Tragédie, & à la mettre en honneur. Il donna à ſes Acteurs un maſque, un habit plus décent, une chauſſure plus haute appellée Cothurne, & leur conſtruiſit un petit théatre. Son [b] ſtile eſt noble & même ſublime, ſon élocution grande & élevée, ſouvent juſqu'à l'enflure. AN. M. 3508.

Dans une diſpute publique entre les Poétes Tragiques, établie à l'occaſion des os de Théſée que Cimon avoit raportés à Athénes, le prix fut adjugé à Sophocle. Eſchyle eut une ſi grande douleur de voir un jeune Poéte venir lui enlever la gloire de primer ſur le théatre dont il étoit depuis lontems en poſſeſſion, qu'il ne put pas ſoutenir davantage le ſéjour d'Athénes. Il en partit & ſe retira en Sicile chez le Roi Hiéron. Il y mourut d'une mort bien ſinguliére. Comme il dormoit dans une campagne la tête nue, une aigle laiſſa tomber une peſante tortue ſur ſa tête qui étoit chauve, & qu'elle prit pour une roche. De quatre-vingts dix Tragédies qu'il avoit compoſées, il n'y en eut que vingt-huit, & ſelon d'autres que treize, où il remporta la victoire. *Plut. in Cim. pag. 483.* *Suid.*

SOPHOCLE & EURIPIDE. Ces deux [c] Poétes parurent enſemble, & illuſtrérent beaucoup le théatre Athénien par des piéces également admirables, quoique d'un ſtile bien différent. Le premier étoit grand, élevé, ſublime : le ſecond tendre, touchant, & rempli de maximes excellentes pour les mœurs & pour la conduite de la vie. Les ſuffrages du public furent partagés à leur égard, comme ils le ſont aujourdhui parmi nous à l'égard des deux Poétes qui ont fait tant d'honneur à notre Théatre, & qui l'ont mis en état de le diſputer à celui d'Athénes. AN. M. 3532.

a Poſt hunc perſonæ pallæque repertor honeſtæ
Æſchylus, & modicis inſtravit pulpita tignis,
Et docuit magnumque loqui, nitique cothurno. *Horat. ibid.*

b Tragœdias primus in lucem Æſchylus protulit, ſublimis, & gravis, & grandiloquus, ſæpe uſque ad vitium. *Quintil. lib.* 10. *cap.* 1.

c Longè clariùs illuſtraverunt hoc opus Sophocles atque Euripides : quorum in diſpari dicendi via uter ſit poëta melior, inter plurimos quæritur. *Quintil. ibid.*

§. III.

DES POETES COMIQUES.

AN. M. 3564. EUPOLIS, CRATINUS, & ARISTOPHANE ont rendu fort célébre la *Comédie* appellée *Ancienne*; qui a tenu lieu chez les Grecs de Satyre. Elle poſſédoit dans la derniére perfection ce qu'on nommoit *Atticiſme*, c'eſt-à-dire ce qu'il y avoit dans le ſtile de plus élégant, de plus fin, de plus délicat, dont les autres poéſies ne pouvoient approcher. J'en ai parlé ailleurs.

AN. M. 3680. *Plut. in Moral. pag. 853.* MENANDRE. Il fut le chef & l'auteur de la *Nouvelle Comédie*. Plutarque le préfére infiniment à Ariſtophane. Il admire en lui une plaiſanterie douce, fine, délicate, ſpirituelle, & qui ne s'écarte jamais des régles de la probité la plus auſtére: au lieu que les railleries d'Ariſtophane améres & mordantes emportent la piéce, déchirent ſans aucun ménagement la réputation des plus gens de bien, & violent avec une impudence effrénée toutes les loix de la modeſtie & de la pudeur. Quintilien [a] ne craint point d'avancer que Ménandre a effacé tous ceux qui ont écrit avant lui dans le même genre, & que par l'éclat de ſa réputation il a entiérement obſcurci leur nom. Mais le plus grand éloge qu'on puiſſe faire de ce Poéte eſt de dire, que Térence, qui n'a preſque fait que copier ſes piéces, eſt regardé par les bons Juges comme beaucoup inférieur à ſon original.

Lib 2. cap. 23. Aulu-Gelle nous a conſervé quelques endroits de Ménandre imités par Cécilius ancien Poéte Comique Latin. A la premiére lecture il avoit trouvé les vers de celui-ci fort beaux. Mais il avoue que dès qu'il les eut comparés avec ceux du Poéte Grec, toute leur beauté diſparut, & qu'ils lui parurent pitoiables.

On ne rendit pas à Ménandre, de ſon vivant, toute la juſtice qui lui étoit dûe. De plus de cent Comédies qu'il fit repréſenter, il ne remporta la palme que dans huit ſeule-

[a] Atque ille quidem omnibus ejuſdem operis auctoribus abſtulit || nomen, & fulgore quodam ſuæ claritatis tenebras obduxit. *Ibid.*

ment,

ment. Soit [a] cabale & conſpiration contre lui, ſoit mauvais goût des Juges, PHILEMON, qui ne méritoit certainement que la ſeconde place, lui fut preſque toujours préféré.

On a expliqué dans le IIIe Tome tout ce qui regarde l'ancienne Comédie, la Moienne, & la Nouvelle.

§. IV.

DES POETES IAMBIQUES.

ARCHILOQUE, natif de Paros, inventeur des vers Iambes, vivoit du tems de Candaule Roi de Lydie. Voiez ce qui en eſt dit au commencement du Tome II. AN. M. 3280

HIPPONAX étoit natif d'Ephéſe. En aiant été chaſſé par les Tyrans qui y dominoient, il alla s'établir à Clazoméne. Il étoit laid, petit, & menu: mais ſa laideur a ſervi à l'immortaliſer, car il n'eſt guéres connu que par les vers Satyriques qu'il compoſa contre deux freres Sculpteurs, Bupalus & Athénis, qui avoient fait ſa figure la plus ridicule qu'il leur avoit été poſſible. Il lança ſur eux une grêle de vers ſi mordans & ſi violens, que, ſelon quelques-uns, ils ſe pendirent de dépit. Mais Pline obſerve qu'on avoit d'eux pluſieurs ſtatues faites depuis ce tems-là. On attribue à Hipponax l'invention du vers Scazon, où le Spondée a pris la place de l'Iambe qui ſe trouve toujours au dernier pié du vers qui porte ce nom. AN. M. 3460 *Suidas.*

§. V.

DES POETES LYRIQUES.

ON APPELLE Poéſie Lyrique, celle qui étoit faite pour être chantée ſur la Lyre, ou ſur d'autres inſtrumens pareils. Ses compoſitions ſe nomment Odes, c'eſt-à-dire Chants, & ſe diſtribuent en Strophes ou Stances.

Le but de la Poéſie eſt de plaire à l'imagination. Mais

[a] Philemon, ut pravis ſui temporis judiciis Menandro ſæpe prælatus eſt, ita conſenſu omnium meruit credi ſecundus. *Quintil. ibid.*

ſi les différens genres de poéſie, comme l'Idylle, l'Elégie, le poéme Epique, vont à ce but par des moiens différens, l'Ode y parvient plus ſûrement, parce qu'elle les embraſſe tous; & que, de même qu'un fameux Peintre raſſembla autrefois dans une ſeule figure tout ce qu'il avoit remarqué de plus gracieux & de plus achevé dans pluſieurs belles perſonnes, de même l'Ode raſſemble en elle ſeule toutes les différentes beautés dont les différens genres de poéſie ſont ſuſceptibles. Mais elle a encore quelque choſe de plus qui n'appartient qu'à elle, & qui fait ſon véritable caractére. C'eſt l'enthouſiaſme; & par là les Poétes croient pouvoir encore la comparer à cette Junon d'Homére, qui emprunte la ceinture de Vénus pour ſe rendre toute gracieuſe, mais qui eſt toujours la Reine des dieux, diſtinguée par un air de grandeur qui lui eſt particulier, par ſa fureur même & ſon emportement.

Cet enthouſiaſme ſe ſent mieux, qu'il ne peut ſe définir. Quand un Ecrivain en eſt ſaiſi, ſon eſprit s'échaufe, ſon imagination s'allume, toutes les facultés de ſon ame ſe réveillent pour concourir à la perfection de ſon Ouvrage. Tantôt les penſées nobles & les traits les plus brillans, tantôt les images tendres & gracieuſes ſe préſentent à lui en foule. Souvent auſſi la chaleur de l'enthouſiaſme s'empare tellement de ſon eſprit, qu'il n'en eſt plus le maître; & pour lors il s'abandonne à cette vive impétuoſité & à ce beau deſordre, infiniment ſupérieurs à la régularité de l'art la plus étudiée.

Ces différentes impreſſions produiſent des effets différens: des deſcriptions quelquefois ſimples & pleines de douceur & d'agrément, quelquefois riches, nobles, & élevées; des comparaiſons juſtes & vives; des traits de morale lumineux; des endroits heureuſement empruntés de l'hiſtoire ou de la fable, & des digreſſions mille fois plus belles que le fonds de ſon ſujet. L'harmonie, l'ame des beaux vers, ne ſe fait point dans ce moment chercher par le poéte. Les expreſſions nobles & les cadences heureuſes s'arrangent toutes ſeules, comme les pierres ſous la lyre d'Amphion: rien ne reſſent l'étude ni le travail. Les poéſies qui ſont le fruit de l'enthouſiaſme, ont un tel

Digitized by Google

caractére de beauté, qu'on ne peut ni les lire ni les entendre ſans être échaufé du même feu qui les a produites; & l'effet de la muſique la plus parfaite n'eſt ni ſi ſûr ni ſi grand que celui des vers nés dans le feu de la fureur poétique.

Ce petit morceau que j'ai tiré du commencement de la courte mais éloquente diſſertation de M. l'Abbé Fraguier ſur Pindare, ſuffit pour donner une juſte idée de la poéſie Lyrique, & en même tems de Pindare, qui tient le premier rang parmi les neuf Poétes Grecs qui ſe ſont diſtingués par cette ſorte de poéme, & deſquels il me reſte à dire un mot.

Il eſt parlé dans Plutarque de * THALÈS, à qui Lycurgue perſuada de s'aller établir à Sparte. C'étoit un poete Lyrique, (il n'eſt point du nombre des neuf:) mais, ſous prétexte de ne compoſer que des chanſons, il faiſoit en effet tout ce que les plus graves Légiſlateurs auroient pu faire. Car toutes ſes piéces de vers étoient autant de diſcours qui portoient les hommes à l'obéiſſance & à la concorde par le moien de certaines meſures ſi harmonieuſes, & où il y avoit tant de juſteſſe, tant de force, & tant de douceur, qu'inſenſiblement elles adouciſſoient les mœurs de ceux qui les entendoient, & les portoient à l'amour des choſes honnêtes, en faiſant ceſſer les animoſités & les haines qui régnoient entr'eux. Ainſi, par les attraits & les charmes d'une poéſie mélodieuſe, il prépara les voies à Lycurgue pour l'inſtruction & la correction de ſes citoiens. AN. M. 3115. *Plut. in Lycurg. pag. 41.*

ALCMAN étoit de Sardes en Lydie. Son mérite le fit adopter par les Lacédémoniens, qui lui accordérent le droit de bourgeoiſie, dont il ſe félicite lui-même dans ſes vers comme d'un honneur ſingulier. Il fleuriſſoit du tems d'Ardys, fils de Gygès, Roi des Lydiens. AN. M. 3324. *Plut. de exil. pag. 599.*

STESICHORE étoit d'Himére, ville de Sicile. Pauſanias raconte que ce Poéte, aiant perdu la vûe en punition des vers mordans qu'il avoit faits contre Héléne, ne la recouvra qu'après avoir rétracté ſes médiſances par AN. M. 3392. *Pauſan. in Lacon. p. 220.*

* *Plutarque paroit confondre le Thalès dont il s'agit ici, avec Thales de Milet l'un des ſept Sages, qui lui étoit poſtérieur de plus de 250 ans.*

une nouvelle piéce contraire à la premiére, ce qu'on appella depuis *palinodie*. Quintilien [a] dit qu'il chanta des guerres conſidérables & d'illuſtres Héros, & qu'il ſoutint ſur la Lyre la nobleſſe & l'élévation du poéme Epique. Horace lui donne le même caractére par une ſeule épithéte, *Steſichorique graves camœnæ.*

AN. M. 3400. ALCE'E. Sa patrie étoit Mityléne, ville de Leſbos: c'eſt de lui que le vers Alcaïque a tiré ſon nom. Il fut l'ennemi déclaré des Tyrans de Leſbos, & en particulier de Pittacus, qu'il ne ceſſa de déchirer dans ſes vers. On dit que dans un combat où il ſe trouva, ſaiſi de fraieur il jetta bas ſes armes, & ſe ſauva par la fuite. Horace [b] raconte de lui-même une pareille avanture. Les Poétes ſe piquent moins de bravoure, que de bel eſprit. Quintilien [c] dit que le ſtile d'Alcée étoit ſerré, magnifique, châtié; &, ce qui met le comble à ſon éloge, qu'il reſſembloit fort à Homére.

Herod. lib. 5. cap. 55.

SAPHO. Elle étoit du même lieu & vivoit du même tems qu'Alcée. Le vers Saphique lui doit ſon nom. Elle eut trois freres, Larychus, Eurygius, & Charaxus. Elle célébra extrêmement le premier dans ſes vers, & au contraire déchira Charaxus, parce qu'il aimoit éperduement une Courtiſanne appellée Rhodope: c'eſt cette Rhodope qui fit bâtir une des Pyramides d'Egypte.

Sapho avoit compoſé un aſſez grand nombre de piéces, dont il ne nous en reſte que deux, qui font juger que les louanges que lui ont donné tous les ſiécles pour la beauté, la tendreſſe, le nombre, l'harmonie, & les graces infinies de ſes vers, ne ſont point ſans fondement. Auſſi lui donna-t-on le nom de *dixiéme Muſe*; & ceux de Mityléne firent graver ſon image ſur leur monnoie.

a Steſichorum, quàm ſit ingenio validus, materiæ quoque oſtendunt, maxima bella & clariſſimos || canentem duces, & Epici carminis oneta Lyra ſuſtinentem. *Lib.* 10. *cap.* 1.

b Tecum Philippos & celerem fugam
Senſi, relicta non bene parmula. *Od.* 7. *lib.* 2.

c In eloquendo brevis, & magnificus, & diligens, plerumque || Homero ſimilis. *Lib.* 10. *cap.* 1.

Il ſeroit à ſouhaiter que la pureté de ſes mœurs eût répondu à la beauté de ſon génie, & qu'elle n'eût pas deshonoré ſon ſexe & la poéſie par ſes vices & par ſes déréglemens.

On dit qu'au deſeſpoir & furieuſe de l'opiniâtre réſiſtance que Phaon jeune homme de Leſbos oppoſoit à ſes deſirs, elle ſe précipita dans la mer du haut du promontoire de Leucade en Acarnanie : reméde emploié aſſez ordinairement dans la Gréce par ceux qui étoient malheureux dans leur paſſion.

ANACREON. Ce Poéte étoit de Téos, ville d'Ionie. Il paſſa beaucoup de tems à la Cour de Polycrate, ce Tyran de Samos, fameux par la proſpérité conſtante de ſa vie & par ſa fin tragique ; & il fut non ſeulement de tous ſes plaiſirs, mais encore de ſon Conſeil. Platon nous apprend qu'Hipparque, l'un des fils de Piſiſtrate, envoia un vaiſſeau de cinquante rames à Anacréon, & lui écrivit fort obligeamment pour le conjurer de vouloir bien venir à Athénes, où ſes beaux Ouvrages ſeroient eſtimés & goûtés comme ils le méritoient. On dit que la joie & le plaiſir faiſoient ſon unique étude, & ce qui nous reſte de ſes piéces en fait foi. On voit par tout dans ſes vers que ſa main écrit ce que ſon cœur ſent. Leur délicateſſe ſe fait mieux ſentir qu'on ne peut l'exprimer. Rien ne ſeroit plus eſtimable que ſes poéſies, ſi elles avoient un meilleur objet.

AN. M. 3512. *Herod. lib. 3. cap. 121.*

In Hipp. pag. 228. & 229.

SIMONIDE. Il étoit de l'île de Cée une des Cyclades dans la mer Egée. Il écrivit, dans le dialecte Dorique, le fameux combat naval de Salamine. Son [a] ſtile étoit délicat, naturel, agréable. Il étoit touchant, & excelloit à exciter la compaſſion : c'étoit là ſon talent propre & perſonnel, par où les Anciens l'ont caractériſé.

AN. M. 3444.

Paulum quidlibet allocutionis
Mœſtius lacrymis Simonideis. *Catull.*

Horace en parle de même :

[a] Simonides tenuis, alioqui ſermone proprio & jucunditate quadam commendari poteſt. Præcipua tamen ejus in commovenda miſeratione virtus, ut quidam in hac eum parte omnibus ejuſdem operis auctoribus præferant. *Quintil. lib. 10. cap. 1.*

Sed ne relictis, Muſa procax, jocis,
Cæ retractes munera næniæ. *Od.* 1. *lib.* 2.

AN. M. 3464. IBYCUS. Nous ne connoiſſons que ſon nom, & il reſte de lui peu de fragmens.

AN. M. 3552. BACCHYLIDE. Il étoit de l'île de Cée, fils d'un frere de Simonide. Hiéron préféra ſes poémes à ceux de Pindare dans les Jeux Pythiens. Ammien Marcellin dit que la lecture de ce Poéte faiſoit les délices de Julien l'Apoſtat.

AN. M. 3528. PINDARE. Quintilien le met à la tête des neuf Poétes Lyriques de la Grece. Ce qui fait ſon mérite perſonnel & ſon caractére dominant, c'eſt cette nobleſſe, cette grandeur, cette ſublimité, qui l'éléve ſouvent au deſſus des régles ordinaires, auxquelles il ne faut pas exiger que les productions des grands génies ſoient ſervilement aſſujetties. On voit dans ſes Odes un effet ſenſible de cet enthouſiaſme dont j'ai parlé d'abord. Il pourroit même y paroitre un peu trop de hardieſſe, ſi un mélange de traits plus agréables n'y ſervoit d'adouciſſement. Le Poéte l'a bien ſenti; & c'eſt ce qui lui a fait de tems en tems répandre des fleurs à pleines mains, en quoi ſa rivale, la célébre Corynna, lui a même reproché l'excès.

Véritablement Horace ne le loue que par le caractére de ſublimité. Selon lui, c'eſt un cygne qu'un effort impétueux & le ſecours des vents élévent juſques dans les nues: c'eſt un torrent, qui, groſſi par l'abondance des eaux, renverſe tout ce qui s'oppoſe à l'impétuoſité de ſon cours. Mais, à le regarder par d'autres endroits, c'eſt un ruiſſeau paiſible, dont l'eau claire & pure coule ſur un ſable d'or entre des rives fleuries. C'eſt une abeille, qui, pour compoſer ſon nectar, ramaſſe ſur les fleurs ce qu'elles ont de plus précieux.

Son ſtile eſt toujours proportionné à ſa maniére de penſer, ſerré, concis, & ſans trop de liaiſons dans les mots: l'eſprit en découvre aſſez dans la ſuite des choſes qu'il traite, & les vers en ont plus de force. Le ſoin d'ajuſter des tranſitions ne feroit que rallentir le feu du Poéte, en donnant à l'enthouſiaſme le tems de ſe refroidir.

En parlant, comme j'ai fait, de Pindare, je ne prétens

pas le donner pour un Auteur ſans defauts. Il en a, qu'il eſt difficile d'excuſer: mais le nombre & la grandeur des beautés qui les accompagnent doivent les couvrir, & les faire preſque diſparoitre. Il faloit qu'Horace, bon juge en toute matiére, mais ſur tout en celle-ci, eût conçu une haute idée de ſon mérite, puiſqu'il ne craint point de dire qu'on ne peut, ſans une témérité viſible, prétendre l'égaler. *Pindarum quiſquis ſtudet æmulari*, &c.

Pindare eut une dangereuſe rivale dans la perſonne de CORYNNA, qui ſe diſtingua dans le même genre de poéſie que lui, & qui lui enleva cinq fois la palme dans les diſputes publiques. Elle fut ſurnommée *la Muſe Lyrique*. *Ælian. lib. 13. cap 25.*

Alexandre le Grand, lorſqu'il ruina la ville de Thébes patrie de notre illuſtre Poéte, rendit, lontems après ſa mort, un juſte & glorieux hommage à ſon mérite dans la perſonne de ſes deſcendans, qu'il diſcerna du reſte des citoiens de cette ville malheureuſe, & dont il ordonna qu'on prît un ſoin particulier. *Plut. in Alex. pag. 672.*

J'ai parlé ailleurs de quelques ouvrages de Pindare, à l'occaſion d'Hiéron: on peut conſulter l'endroit. Tome II.

§. VI.

DES POETES ELEGIAQUES.

ELEGIE, ſelon Didyme, vient de ἐ ἐ λέγειν, *dire, hélas!* ſelon d'autres, de ἐλεὸν λέγειν, *dire des choſes touchantes*. Les Grecs, dont les Latins ont ſuivi l'exemple, compoſérent leurs poéſies plaintives, leurs Elégies, en vers Hexamétres & Pentamétres entrelacés. Depuis toute piéce écrite en vers Hexamétres & Pentamétres a été appellée Elégie, quel qu'en fût le ſujet, gai ou triſte.

> Verſibus impariter junctis querimonia primùm,
> Mox etiam incluſa eſt voti ſententia compos. *Horat. in Art. poet.*

Il ne nous reſte aujourd'hui aucune Elégie Grecque, priſe dans le premier ſens, ſi ce n'eſt celle qu'Euripide a inſérée dans ſon Andromaque, qui ne contient que quatorze vers. On ne ſait point qui eſt l'inventeur de l'Elégie.

Ibid. Quis tamen exiguos Elegos emiſerit auctor
Grammatici certant, & adhuc ſub judice lis eſt.

Comme elle étoit deſtinée dans ſa premiére inſtitution aux gémiſſemens & aux larmes, elle ne s'occupa d'abord que de malheurs & d'infortunes. Elle n'exprima d'autres ſentimens, elle ne parla d'autre langage que celui de la douleur. Négligée, comme il ſied aux perſonnes affligées, elle cherchoit moins à plaire qu'à toucher : elle vouloit exciter la pitié, & non l'admiration. Enſuite on l'emploia à toutes ſortes de ſujets, & ſur tout à la paſſion de l'amour. Mais elle retint toujours ſon même caractére, & ſe ſouvint de ſa premiére origine. Ses penſées furent toujours naturelles & éloignées de toutes recherches d'eſprit, ſes ſentimens tendres & délicats, ſes expreſſions ſimples & faciles ; & toujours elle conſerva cette marche inégale dont Ovide lui fait un ſi grand mérite, *(In pedibus vitium cauſa decoris erat)* & qui donne à la poéſie Elégiaque des Anciens tant d'avantage ſur la nôtre.

Périandre, Pittacus, Solon, Chilon, Hippias écrivirent en vers Elégiaques leurs préceptes de religion, de morale, de politique : en quoi ils eurent pour imitateurs Théognis de Mégare, & Phocylide. Pluſieurs des Poetes dont j'ai parlé juſqu'ici ont compoſé auſſi quelques Elégies : mais je ne raporterai ici que ceux qui ſe ſont appliqués particuliérement à ce genre de poéſie, & je n'en choiſirai qu'un petit nombre.

AN. M. 3230. CALLINUS. Il étoit d'Ephéſe. C'eſt un des plus anciens Poétes Elégiaques. On conjecture qu'il fleuriſſoit vers le commencement des Olympiades.

AN. M. 3408. MIMNERMUS, de Colophon, ou de Smyrne. Il étoit contemporain de Solon. Quelques-uns le font inventeur du vers Élégiaque. Du moins il lui donna ſa perfection, & peutêtre fut-il le premier qui tranſporta l'Elégie des funérailles à l'amour. Les fragmens qui nous reſtent de lui ne reſpirent que la volupté, & c'eſt ſur ce pié qu'Horace en parle.

Horat. Epiſt. 6. lib. 1. Si, Mimnermus uti cenſet, ſine amore jociſque
Nil eſt jucundum, vivas in amore jociſque.

SIMONIDE,

SIMONIDE, dont les vers étoient ſi touchans, pourroit être rangé parmi les Poétes Elégiaques : mais je l'ai placé ailleurs. AN. M. 3444

PHILE'TAS de Cos, & CALLIMAQUE de Cyréne, vécurent tous deux à la Cour de Ptolémée Philadelphe, dont Philétas fut certainement Précepteur, & Callimaque, à ce qu'on croit, Bibliothéquaire. On regardoit celui-ci comme le Maître de l'Elégie, & celui qui y avoit le mieux réuſſi : *Cujus (Elegiæ) princeps habetur Callimachus* ; & on donnoit le ſecond rang à Philétas : *ſecundas, confeſſione plurimorum, Philætas occupavit.* AN. M. 3714. *Quintil. lib. 10. cap. 1.*

Voila le ſentiment de Quintilien. Mais Horace paroit déférer le rang à Mimnermus au deſſus de Callimaque.

Si plus adpoſcere viſus, *Epiſt. 1. l. 2*
Fit Mimnermus, & optivo cognomine creſcit.

Callimaque avoit embraſſé tous les genres de Litérature.

§. VII.

DES POETES AUTEURS d'Epigrammes.

L'EPIGRAMME eſt une eſpéce de poéſie courte, ſuſceptible de toutes ſortes de ſujets, qui doit finir par une penſée vive, nette, & juſte. Ce mot, en Grec, ſignifie *Inſcription*. Celles que les Anciens mettoient aux tombeaux, aux ſtatues, aux temples, aux arcs de triomphe, étoient quelquefois en vers, mais dont le caractére étoit une grande ſimplicité. On a depuis attaché ce nom à l'eſpéce de poéſie dont je parle. L'Epigramme eſt renfermée ordinairement dans un petit nombre de vers : quelquefois pourtant on lui donne plus d'étendue.

J'ai dit que cette poéſie étoit ſuſceptible de toutes ſortes de ſujets. Cela eſt vrai, pourvû qu'on ait ſoin d'en écarter toute médiſance, & toute obſcénité.

La [a] liberté que les Poétes Comiques s'étoient donnée

a In vitium libertas excidit, & vim
Dignam lege regi. Lex eſt accepta, choruſque
Turpiter obticuit. *Horat. in Art. Poët.*

à Athénes d'attaquer hardiment les citoiens les plus considérables & les plus vertueux, donna lieu à une loi qui défendoit de déchirer ainſi par des vers mordans la réputation de qui que ce fût. A Rome, [a] parmi les loix des douze tables, qui condannoient rarement à la mort, il y en avoit une qui ſoumettoit à cette peine quiconque par des vers diffamans auroit décrié un citoien. La raiſon que Cicéron en apporte, eſt bien ſenſée, & bien remarquable. » Cette loi, dit-il, eſt ſagement établie. Il y a des Tribu-» naux à Rome, où l'on peut nous appeller pour rendre » compte de notre conduite devant les Magiſtrats : mais » notre réputation ne doit point être abandonnée à la » noire malignité des Poétes, & il ne doit point être » permis de former contre nous des accuſations infamantes, » ſans que nous puiſſions y répondre, & nous défendre » en forme devant les Juges. *Præclarè. Judiciis enim ac Magiſtratuum diſceptationibus legitimis propoſitam vitam, non Poëtarum ingeniis, habere debemus; nec probrum audire, niſi ea conditione, ut reſpondere liceat, & judicio defendere.*

La ſeconde exception, qui regarde la pureté des mœurs, n'eſt ni moins importante, ni moins fondée en raiſon. Notre pente au mal & au vice n'eſt déja que trop naturelle & trop forte, ſans qu'il faille encore l'augmenter par les charmes & les attraits de vers fins & délicats, dont le poiſon, caché ſous les fleurs d'une poéſie riante, pour [b] me ſervir des termes que Martial applique aux Sirénes, cauſe une joie cruelle, & par ſa douceur enchantereſſe porte la mort dans les ames. Les plus ſages Légiſlateurs de l'Antiquité ont toujours regardé ceux qui font un tel abus de l'art des vers comme des peſtes publiques, comme des en-

a Si mala condiderit in quem quis carmina, jus eſt
Judiciumque. *Horat. Satyr. 1. lib. 2.*

Noſtræ contrà XII tabulæ, cùm perpaucas res capite ſanxiſſent, in his hanc quoque ſanciendam putaverunt, ſi quis actitaviſſet, ſive carmen condidiſſet, quod infamiam afferret flagitiumve alteri. *Cic. de Rep. lib. 4. apud D. Auguſt. lib. 1. cap. 9. Civit.*

b Sirenas, hilarem navigantium pœnam,
Blandaſque mortes, gaudiumque crudele.

nemis & des corrupteurs du genre humain, qu'on devoit abhorrer & réprimer par les notes d'infamie les plus flétriſſantes. De ſi ſages loix n'ont pas eu l'effet qu'on en devoit eſpérer, ſur tout par raport à l'Epigramme, qui de toutes les poéſies eſt celle qui s'eſt le plus livrée à l'obſcénité.

En gardant les deux régles que je viens d'établir, les Epigrammes n'auroient point été dangereuſes pour les mœurs, & elles auroient pu être utiles pour le ſtile, en y jettant de tems en tems & avec ſobriété des penſées vives, déliées, agréables, telles que ſont celles qui terminent les bonnes Epigrammes. Mais, ce qui étoit dans ſon origine délicateſſe, beauté, vivacité d'eſprit, (c'eſt proprement ce que les Latins entendoient par ces mots, *acutus*, *acumen*) dégénéra bientôt en une affectation vicieuſe, qui paſſa dans la proſe même, dont on s'étudioit à terminer preſque toutes les phraſes, toutes les périodes, par une penſée brillante qui tenoit de la pointe. Nous aurons lieu de nous étendre davantage ſur ce ſujet.

Le Pere Vavaſſeur Jeſuite a traité à fond la matiére dont il s'agit ici, dans une Préface également ſavante & élégante qu'il a miſe à la tête des trois livres d'Epigrammes qu'il a donnés au public. On trouve auſſi, ſur le même ſujet, d'utiles réflexions dans le Livre intitulé *Epigrammatum Delectus*, &c.

Nous avons un recueil d'Epigrammes Grecques, appellé *Anthologie*.

MELEAGRE, natif de Gadare ville de Syrie, qui vivoit ſous Séleucus VI dernier Roi de Syrie, eſt le premier qui a fait un recueil d'Epigrammes Grecques, qu'il nomma *Anthologie*, à cauſe qu'aiant choiſi ce qu'il trouva de plus brillant & de plus fleuri parmi les Epigrammes de quarante-ſix Poétes anciens, il regarda ſon recueil comme un bouquet de fleurs, & attribua une fleur à chacun de ces Poétes, *le lis* à Anytes, *la roſe* à Sapho &c. Après lui, PHILIPPE de Theſſalonique, fit, du tems de l'Empereur Auguſte, un ſecond recueil, tiré ſeulement de quatorze Poétes. AGATIAS en fit encore un troiſiéme environ cinq cens ans après, du tems de l'Empereur Juſtinien. Enfin

Planude, moine de Conſtantinople, qui vivoit en 1380, fit le quatriéme, qu'il diviſa en ſept Livres, dans chacun deſquels les Epigrammes ſont rangées ſelon les matiéres par ordre alphabétique. C'eſt l'Anthologie telle que nous l'avons aujourd'hui. Il en a retranché beaucoup de ſales Epigrammes, de quoi quelques Savans lui ont ſû bien mauvais gré.

Il y a dans ce Recueil beaucoup de belles Epigrammes, fort ſenſées & fort ſpirituelles: mais elles ne ſont pas le plus grand nombre.

ARTICLE SECOND.

DES POETES LATINS.

LA POESIE, auſſi bien que le reſte des beaux Arts, n'a trouvé que fort tard accès chez les Romains, occupés uniquement pendant plus de cinq cens ans de vûes & de penſées guerriéres, & ſans goût pour tout ce qui s'appelle Litérature. Ce fut la Gréce vaincue & ſoumiſe, qui, par un nouveau genre de victoire, s'aſſujettit à ſon tour ſes vainqueurs, & exerça ſur eux un empire d'autant plus glorieux, qu'il étoit volontaire, & fondé ſur une ſupériorité de lumiéres qui ſe fit reſpecter dès qu'elle fut connue. Cette nation ſavante & polie, ſe trouvant liée par un commerce étroit avec les Romains, leur fit perdre peu à peu cet air de groſſiéreté & de rudeſſe qui leur reſtoit encore de leur ancienne origine, & leur inſpira du goût pour les Arts propres à cultiver, à adoucir, & à humaniſer les eſprits.

Horat. Epiſt. 1. lib. 2.

Græcia capta ferum victorem cepit, & artes
Intulit * agreſti Latio. Sic horridus ille
Defluxit numerus Saturnius, & grave virus
Munditiæ pepulere.

Cet heureux changement commença par la Poéſie, qui s'applique principalement à plaire, & dont les char-

* *Horace marque ici le tems où la Poéſie commença à ſe perfectionner chez les Latins; car elle étoit connue à Rome dès le tems de Numa:* Saliare Numæ carmen. *Horat. Ep 1. lib. 2.*

mes, pleins de douceur & d'agrément, ſe font goûter avec plus de facilité & de promtitude. Elle fut pourtant elle même fort groſſière & inculte dans les commencemens. Ce fut ſur le Théatre qu'elle prit ſa naiſſance, ou du moins qu'elle commença à prendre un air plus poli & plus orné. Elle s'eſſaia, pour ainſi dire, dans la Comédie, la Tragédie, la Satyre, qu'elle conduiſit peu à peu, & par des accroiſſemens inſenſibles à un grand degré de perfection.

Les Romains aiant été près de quatre cens ans ſans aucuns Jeux Scéniques, le hazard & la débauche leur firent trouver dans une de leurs Fêtes les vers * *Feſcennins*, qui leur tinrent lieu de piéces de théatre près de ſix vingts ans. Ces vers étoient rudes, & ſans preſque aucun nombre, comme étant nés ſur le champ, & faits par un peuple encore ſauvage, & qui ne connoiſſoit d'autres maîtres que la joie & les vapeurs du vin. Ils étoient remplis de railleries groſſiéres, & accompagnés de poſtures & de danſes.

Feſcennina per hunc inventa licentia morem
Verſibus alternis opprobria ruſtica fudit. *Horat. Epiſt. 1. lib. 2.*

A ces vers licentieux & déréglés ſuccéda bientôt une autre eſpéce de Poéme plus châtié, qui étoit auſſi rempli de railleries plaiſantes, mais qui n'avoit rien de deshonnête. Ce Poéme parut ſous le nom de Satyre, *(Satura)* à cauſe de ſa variété; & cette Satyre avoit des modes réglés, c'eſt-à-dire une Muſique réglée, & des danſes: mais les poſtures deshonnêtes en étoient bannies. Ces Satyres étoient proprement des farces honnêtes, où les Spectateurs & les Acteurs étoient joués indifféremment. *Liv. lib. 7. n. 2.*

Livius Andronicus trouva les choſes en cet état, quand il s'aviſa le premier de faire des Comédies & des Tragédies à l'imitation des Grecs. D'autres Poétes, en puiſant dans les mêmes ſources, ſuivirent ſon exemple: Nævius, Ennius, Cécilius, Pacuvius, Accius, & Plaute. Ces ſept Poétes, dont je vais parler, vécurent preſque tous en même tems dans l'eſpace de ſoixante ans. *Liv. ibid.*

* *Ces vers furent ainſi appellés d'une ville d'Etrurie, nommée Feſcennia*, d'où ils furent apportés à Rome.

Dans ce que je me propoſe de raporter ici des Poétes Latins, je ne ſuivrai point l'ordre des matiéres, comme je l'ai fait en parlant des Poétes Grecs, mais l'ordre des tems, qui m'a paru plus propre à faire connoitre la naiſſance, les progrès, la perfection, & la décadence de la Poéſie Latine.

Je diviſerai tout ce tems en trois âges. Le premier comprendra l'eſpace d'environ deux cens ans, pendant leſquels la Poéſie Latine eſt née, s'eſt accrue, & s'eſt fortifiée par différens progrès. Le ſecond âge ſera de cent ans environ, depuis Jule Céſar juſqu'au milieu de l'Empire de Tibére: c'eſt le tems où la Poéſie a été portée à ſon dernier degré de perfection. Le troiſiéme âge contiendra les années ſuivantes, où, par des déclins aſſez promts, elle eſt déchue de cet état, & a enfin dégénéré entiérement de ſon ancienne réputation.

§. I.

Premier âge de la Poéſie Latine.

LIVIUS ANDRONICUS.

Euſeb. in Chron.

LE POETE Andronique prit le prénom de *Livius*, parce qu'il avoit été mis en liberté par M. Livius Salinator, dont il avoit inſtruit les filles.

AN. M. 3764. *Cic. in Brut. n. 72. Aul. Gel. lib. 17. cap. 21.*

Il repréſenta ſa premiére Tragédie un an avant la naiſſance d'Ennius, la premiére année d'après la premiére guerre Punique, qui étoit l'année de Rome 514, ſous le Conſulat de C. Claudius Cento, & de M. Sempronius Tuditanus: environ cent ſoixante ans depuis la mort de Sophocle & d'Euripide, cinquante depuis celle de Ménandre, deux cens vingt avant celle de Virgile.

CN. NÆVIUS.

AN. M. 3769. *Aul. Gell. lib.*

NÆVIUS, ſelon Varron, avoit ſervi dans la premiére guerre Punique. Animé par l'exemple d'Andronique, il marcha ſur ſes traces, & commença, cinq ans après lui,

à donner des piéces de théatre : c'étoient des Comédies. Il s'attira la haine de la Nobleſſe, & ſur tout d'un Metellus : ce qui l'obligea de ſortir de Rome. Il ſe retira à Utique, où il mourut. Il avoit compoſé en vers l'hiſtoire de la premiére guerre Punique. *Euſeb. in Chron.*

Q. ENNIUS.

IL E'TOIT NE' l'an de Rome 514 ou 515 à Rudiæ ville de Calabre. Il vécut dans la Sardaigne juſqu'à l'âge de 40 ans. C'eſt là qu'il fit connoiſſance avec Caton, qui apprit de lui la langue Grecque dans un âge fort avancé, & qui l'emmena enſuite avec lui à Rome. M. Fulvius Nobilior le mena avec lui en Etolie. Le fils de ce Nobilior lui fit accorder le droit de Bourgeoiſie Romaine, ce qui étoit, dans ces tems-là, un honneur fort conſidérable. Il avoit compoſé en vers Héroïques les Annales de Rome ; & en étoit au douziéme Livre à l'âge de 67 ans. Il avoit auſſi célébré les victoires du premier Scipion l'Afriquain, avec qui il étoit [a] lié d'une amitié particuliére, & qui lui donna toujours de grandes marques d'eſtime & de conſidération. Quelques-uns même croient qu'on lui accorda une place dans le tombeau des Scipions. Il mourut âgé de ſoixante & dix ans.

AN. M. 3764. *Aurel. Vict. de Vir. Illuſt. cap* 47. 1. *Juſt. n.* 3. *Aul. Gell. lib.* 17. *cap.* 21.

Scipion étoit bien aſſuré que tant que Rome ſubſiſteroit, & que l'Afrique ſeroit ſoumiſe à l'Italie, la mémoire de ſes grandes actions ne pourroit être abolie : mais [b] il crut auſſi que les écrits d'Ennius étoient fort capables d'en illuſtrer l'éclat, & d'en perpétuer le ſouvenir : digne certainement d'avoir pour héraut de ſes éclatantes victoires un Homére, plutôt qu'un Poéte, dont le ſtile répondoit mal à la grandeur de ſes actions !

a Catus fuit Africano ſuperiori noſter Ennius. Itaque etiam in ſepulcro Scipionum putatur is eſſe conſtitutus. *Cic. pro Arch. poët. n.* 22.

b Non incendia Carthaginis impiæ,
Ejus, qui domita nomen ab Africa
Lucratus rediit, clatiùs indicant
Laudes, quàm Calabræ Pierides. *Horat. Od.* 8. *lib.* 4.

On comprend aiſément que la Poéſie Latine, foible encore & preſque naiſſante dans les tems dont je viens de parler, ne pouvoit pas avoir beaucoup de beauté & d'ornement. Elle montroit quelquefois de la force & des traits de génie, mais ſans élégance, ſans grace, & avec de grandes inégalités. C'eſt ce que Quintilien, en traçant le portrait d'Ennius, exprime par une comparaiſon admirable. *Ennium ſicut ſacros vetuſtate lucos adoremus, in quibus grandia & antiqua robora jam non tantam habent ſpeciem, quantam religionem.* » Révérons Ennius, dit-il, comme on ré» vére ces bois que leur ancienneté a conſacrés, dont les » grands & vieux chênes n'offrent plus aux yeux tant de » beauté, qu'ils inſpirent un ſentiment de reſpect reli» gieux.

Cicéron, dans ſon traité de la Vieilleſſe, nous apprend un fait, qui doit faire beaucoup d'honneur à la mémoire d'Ennius. Il dit que [a] » ce Poéte, à l'âge de 70 ans, » chargé de deux fardeaux qu'on regarde comme acca» blans, la pauvreté & la vieilleſſe; les portoit, non ſeu» lement avec conſtance, mais avec gaieté: ce qui donnoit » preſque lieu de penſer qu'elles lui faiſoient même plaiſir, » & lui étoient agréables.

CECILIUS. PACUVIUS.

CES DEUX Poétes vécurent du tems d'Ennius, plus jeunes pourtant que lui. Le premier, natif ſelon quelques-uns de Milan, étoit un Poéte Comique, & demeura d'abord avec Ennius. Pacuvius, neveu d'Ennius, étoit de Brunduſe. Il fut en même tems Peintre & Poéte: on a toujours regardé la Peinture & la Poéſie comme deux ſœurs. Il ſe diſtingua particuliérement dans la poéſie Tragique. Quoiqu'ils [b] vécuſſent du tems de Lélius & de Scipion, c'eſt-à-dire dans un tems auquel la pureté du lan-

Euſeb. in Chron.

a Annos ſeptuaginta natus, (tot enim vixit Ennius) ita ferebat duo, quæ maxima putantur onera, paupertatem & ſenectutem, ut eis penè delectari videretur. *De ſenect. n.* 14.

b Mitto C. Lælium, P. Scipionem. Ætatis illius iſta fuit laus, tanquam innocentiæ, ſic latinè loquendi. Non omnium tamen: nam illorum æquales Cæcilium & Pacuvium malè locutos videmus. *Cic. in Brut. n.* 258.

gage,

gage, auſſi bien que celle des mœurs, paroiſſoient ſingulièrement attachées, leur diction ne ſe ſentoit pas de cet heureux ſiécle.

Cependant Lélius, l'un des perſonnages que Cicéron introduit dans ſon Dialogue ſur l'Amitié, en [a] parlant de Pacuvius comme de ſon hôte & de ſon ami, dit que le Peuple reçut avec des applaudiſſemens extraordinaires une de ſes piéces intitulée *Oreſte*, ſur tout dans l'endroit, où, en préſence du Roi, Pilade ſe donne pour Oreſte afin d'épargner la mort à ſon ami, & où, de ſon côté, Oreſte déclare que c'eſt lui qui eſt le véritable Oreſte. Il ſe peut faire que la beauté & la vivacité des ſentimens fiſſent oublier le peu de juſteſſe & de délicateſſe de l'expreſſion.

ATTIUS.

L. Attius, ou *Accius*, car ſon nom ſe trouve écrit de ces deux maniéres, étoit fils d'un Affranchi. Il repréſenta quelques piéces tragiques du vivant de Pacuvius, quoiqu'il fût plus jeune que lui de cinquante ans. On en marque quelques-unes ſous l'Edilité de P. Licinius Craſſus Mucianus, cet homme célébre, de qui l'on diſoit qu'il avoit réuni en ſa perſonne cinq des plus grands avantages qu'on pût poſſéder: étant [b] en même tems très riche, très noble, très éloquent, très habile Juriſconſulte, & Grand Pontife. AN. M. 3864. *Euſeb. in Chron.* *Aul. Gel. lib. 1. cap. 13.*

Ce Poéte étoit fort ami de D. Junius Brutus, qui le premier porta les armes Romaines en Eſpagne juſqu'à l'Océan. Accius compoſa en ſon honneur des vers, dont ce Général orna le veſtibule du temple qu'il fit bâtir des dépouilles qu'il avoit priſes ſur les ennemis. *Valer. Max. lib. 8. cap. 14.*

a Qui clamores totâ caveâ nuper in hoſpitis mei & amici M. Pacuvii nova fabula, cùm, ignorante Rege uter eſſet Oreſtes, Pylades Oreſtem ſe eſſe diceret, ut pro illo necaretur; Oreſtes autem, ita ut erat, Oreſtem ſe eſſe perſeveraret! Stantes plaudebant in re ficta: quid arbitremur in vera facturos fuiſſe. *De Amicit. n.* 24.

b Diriſſimus, nobiliſſimus, eloquentiſſimus, juriſconſultiſſimus, Pontifex maximus.

PLAUTE.

A. Gell. lib. 3. cap. 3.

PLAUTE *(M. Accius Plautus)* étoit de Saline ville d'Ombrie en Italie, (dans la Romagne.) Il ſe rendit célébre à Rome par ſes Comédies dans le même tems que les trois derniers Poétes dont il vient d'être parlé.

Aulu-Gelle raporte, d'après Varron, que Plaute s'étant voulu méler du négoce, & y aiant perdu tout ce qu'il avoit, fut obligé, pour vivre, de ſe donner à un Boulanger, chez qui il tournoit une meule de moulin.

Il ne reſte de tous les autres Poétes qui avoient paru juſqu'à lui que quelques fragmens. Plaute a été plus heureux. Vingt de ſes Comédies preſque entiéres ont réſiſté au tems, & ſont parvenues juſqu'à nous. Il y a beaucoup d'apparence que ſes piéces ſe ſont mieux conſervées que celles des autres, parce qu'étant trouvées plus agréables, elles étoient auſſi plus ſouvent redemandées. On ne les jouoit pas ſeulement du tems d'Auguſte: il paroit par un paſſage d'Arnobe, qu'elles étoient encore jouées du tems de Dioclétien, trois cens ans après la naiſſance de JESUS-CHRIST.

Arnob. lib. 7.

On a porté divers jugemens de Plaute. Il me ſemble que pour l'élocution il eſt généralement eſtimé, ſans doute par raport à la pureté, à l'exactitude, à l'énergie, à l'abondance, & même à l'élégance du diſcours. Varron diſoit que ſi les Muſes vouloient parler en latin, elles emprunteroient le langage de Plaute: *Licet Varro dicat Muſas... Plautino ſermone locuturas fuiſſe, ſi Latinè loqui vellent.* Un tel éloge n'excepte rien, & ne laiſſe rien à deſirer. Aulu-Gelle n'en parle pas moins avantageuſement: *Plautus, homo linguæ atque elegantiæ in verbis Latinæ princeps.*

Quinct. lib. 10. cap. 1.

A. Gell lib. 7. cap. 17.

Horace, bon Juge ſans doute en cette matiére, ne paroit pas favorable à Plaute. Je raporterai l'endroit entier.

Horat. de Art. Poet.

At noſtri proavi Plautinos & numeros, &
Laudavere ſales: nimium patienter utrumque,
Ne dicam ſtultè, mirati; ſi modò ego & vos
Scimus inurbanum lepido ſeponere dicto,
Legitimumque ſonum digito callemus, & aure.

» Nos ancêtres, dit-il aux Piſons, ont loué & admiré les » vers & les railleries de **Plaute**, un peu trop bonnement, » pour ne pas dire ſottement; s'il eſt vrai que vous & moi » ſachions diſtinguer, dans les railleries, le délicat d'avec » le groſſier, & que nous ayions l'oreille aſſez fine pour » bien juger du ſon & de la cadence des vers. « Cette critique peut faire d'autant plus de tort à Plaute, qu'il paroit qu'Horace n'étoit pas ſeul de ce ſentiment, & que la Cour d'Auguſte ne goûtoit pas plus que lui, ni la verſification, ni les plaiſanteries de ce Poéte.

La cenſure d'Horace tombe ſur deux articles: ſur le nombre & la cadence des vers, *numeros*; & ſur les railleries, *ſales*. Je croi qu'on ne peut pas ſe diſpenſer d'adopter le jugement d'Horace en grande partie. Mais il peut bien être arrivé que ce Poéte, piqué de l'injuſte préférence que ceux de ſon ſiécle donnoient aux anciens Poétes Latins ſur ceux de leur tems, ait un peu outré la critique en quelques occaſions, & ici en particulier.

Il eſt certain que Plaute n'eſt point exact dans ſes vers, qu'il a appellés par cette raiſon *numeros innumeros* des nombres ſans nombre, dans ſon épitaphe qu'il fit lui-même: il ne s'eſt point aſſujetti à ſuivre une même meſure, & il a mélé tant de ſortes de vers, que les plus ſavans ont de la peine à les reconnoitre. Il eſt certain encore qu'il a des plaiſanteries fades, baſſes, & ſouvent outrées: mais il en a auſſi de fines & de délicates. C'eſt [a] pourquoi Cicéron, qui n'étoit pas un mauvais Juge de ce que les Anciens appelloient *Urbanité*, le propoſe comme un modéle à ſuivre pour la raillerie.

Ces défauts de Plaute n'empéchent donc point qu'il n'ait été un excellent Poéte Comique. Ils ſont réparés bien avantageuſement par beaucoup de belles qualités qui peuvent non ſeulement l'égaler à Térence, mais peut-être même le mettre au deſſus de lui. C'eſt le Jugement

Préface de la traduction de trois Comédies de Plaute.

a Duplex omnino eſt jocandi genus: unum illiberale, petulans, flagitioſum, obſcœnum; alterum elegans, urbanum, ingenioſum, facetum: quo genere non modò Plautus noſter, & Atticorum antiqua Comœdia, ſed etiam Philoſophorum Socraticorum libri ſunt referti. *Lib.* 1. *de Offic. n.* 104.

qu'en porte Madame Dacier (pour lors Mademoiſelle le Fevre) dans la comparaiſon qu'elle fait de ces deux Poétes.

» Térence, dit-elle, a ſans doute beaucoup plus d'art, » mais il me ſemble que l'autre a plus d'eſprit. Térence » fait plus parler qu'agir : Plaute fait plus agir que parler ; » & c'eſt le véritable caractére de la Comédie, qui eſt » beaucoup plus dans l'action que dans le diſcours. Cette » vivacité me paroit donner encore un grand avantage » à Plaute : c'eſt que ſes intrigues ſont toujours conformes » à la qualité des Acteurs, que ſes incidens ſont bien va- » riés, & ont toujours quelque choſe qui ſurprend agréa- » blement ; au lieu que le Théatre ſemble languir quel- » quefois dans Térence, à qui la vivacité de l'action & » le nœud des incidens & des intrigues manque manife- » ſtement. « C'eſt le reproche que lui fait Céſar dans des vers que je raporterai en parlant de Térence.

Pour donner aux Lecteurs quelque idée du ſtile de Plaute, de ſa Latinité, & de ſon langage antique, je copierai ici le commencement du Prologue d'une de ſes plus belles piéces, intitulée *Amphitryon*. C'eſt Mercure qui parle.

Ut vos in voſtris voltis mercimoniis
Emundis vendundiſque me latum lucris
Afficere, atque adjuvare in rebus omnibus :
Et ut res rationeſque voſtrorum omnium
Bene expedire voltis peregreque & domi,
Bonoque atque amplo auctare perpetuo lucro,
Quaſque incœpiſtis res, quaſque incœptabitis :
Et uti bonis vos voſtroſque omnis nuntiis
Me afficere voltis ; ea afferam, eaque ut nuntiem,
Quæ maxumè in rem voſtram communem ſient :
(Nam vos quidem id jam ſcitis conceſſum & datum
Mi eſſe ab diis aliis, nuntiis præſim & lucro :)
Hæc ut me voltis approbare, annitier
Lucrum ut perenne vobis ſemper ſuppetat :
Ita huic facietis fabulæ ſilentium,
Itaque æqui & juſti hîc eritis omnes arbitri.

Il faut ſe ſouvenir, pour entendre ces vers, que Mercure étoit le dieu des Marchands, & le courier des dieux.

» Par la même raiſon que vous voulez que je vous » ſois favorable dans vos achats & dans vos ventes, que » vous ſouhaitez de proſpérer dans les affaires que vous » avez à la ville & dans les pays étrangers, & de voir » augmenter chaque jour d'un profit conſidérable celles » que vous avez entrepriſes, ou que vous êtes ſur le point » d'entreprendre: par la même raiſon que vous voulez » que je vous apporte de bonnes nouvelles, à vous & à » vos familles, & que je vous apprenne des choſes qui » ſoient pour le bien de votre République: (car vous » ſavez il y a lontems qu'il m'eſt échu en partage d'être » le dieu des nouvelles, & de préſider au gain.) Par la » même raiſon donc que vous voulez que je vous accorde » toutes ces choſes, & que je n'oublie rien de ce qui peut » vous procurer l'avancement de vos affaires : par cette » même raiſon il faut auſſi que vous donniez une favorable » attention à cette Piéce, & que vous en jugiez équita- » blement.

On rencontre de tems en tems dans Plaute de fort belles maximes pour la conduite de la vie & pour la pureté des mœurs. J'en apporterai un exemple, tiré de la piéce que j'ai déja citée. C'eſt Alcméne qui parle à ſon mari Amphitryon, & qui renferme en peu de vers tous les devoirs d'une femme ſage & vertueuſe.

Non ego illam mihi dotem duco eſſe, quæ dos dicitur: *Act. 2. ſc. 2.*
Sed pudicitiam, & pudorem, & ſedatum cupidinem,
Deûm metum, parentum amorem, & cognatûm concordiam:
Tibi morigera, atque ut munifica ſim bonis, proſim probis.

» Pour moi j'eſtime que la véritable dot d'une femme n'eſt » pas l'argent qu'elle apporte en ſe mariant. C'eſt l'hon- » neur, c'eſt la pudicité; c'eſt de ſavoir modérer ſes deſirs, » d'avoir la crainte des dieux, d'aimer ceux de qui l'on » a reçu la naiſſance, & de vivre en bonne intelligence » avec ſes parens. Je n'ai jamais eu d'autre but, que de » vous obéir en toutes choſes, de ſecourir les gens de » bien, & de pouvoir leur être utile.

Mais pour quelques endroits de cette ſorte, combien y en a-t-il de contraires à la pureté des mœurs ! Il eſt bien fâcheux que ce reproche tombe preſque généralement ſur les meilleurs Poétes du paganiſme. On peut bien appliquer ici ce que dit Quintilien de certaines poéſies dangereuſes : Qu'il faut les laiſſer abſolument ignorer à la Jeuneſſe s'il eſt poſſible, ou du moins les réſerver pour un âge plus mûr, & pour un tems où les mœurs ſeront en ſureté. *Amoveantur, ſi fieri poteſt ; ſi minùs, certè ad firmius ætatis robur reſerventur... cùm mores in tuto fuerint.*

Lib. 1. cap. 8.

TERENCE.

AN. M. 3818. *Sueton. in vit. Terent.*

TERENCE naquit à Carthage après la ſeconde guerre Punique, l'an de Rome 560. Il fut eſclave de Térentius Lucanus Sénateur Romain, qui, à cauſe de ſon eſprit, non ſeulement le fit élever avec beaucoup de ſoin, mais l'affranchit fort jeune. Ce fut ce Sénateur qui donna à ce Poéte le nom de Térence. Car les Affranchis portoient ordinairement le nom du Maître qui les avoit mis en liberté.

Il étoit fort aimé & fort eſtimé des premiers de Rome. Il vivoit ſur tout très familiérement avec Lélius & Scipion l'Africain qui prit & qui ruina Numance : ce dernier étoit moins âgé que lui d'onze ans.

Il nous reſte de Térence ſix Comédies. Quand il vendit aux Ediles la premiére, on voulut qu'il la lût auparavant à Cécile, Poéte Comique comme lui, & qui étoit fort eſtimé à Rome lorſque Térence commença à y paroitre. Il alla donc chez lui, & le trouva à table. On le fit entrer ; & comme il étoit fort mal vétu, on lui donna près du lit de Cécile un petit ſiége, où il s'aſſit, & commença à lire. Mais il n'eut pas plutôt lu quelques vers, que Cécile le pria de ſouper, & le fit mettre à table près de lui. Après ſouper, il acheva d'entendre cette lecture, & en fut charmé. Il ne faut pas toujours juger des hommes par le dehors. Un méchant habit peut couvrir un excellent eſprit.

L'Eunuque, qui eſt une des ſix Comédies de Térence,

eut un ſi grand ſuccès, qu'elle fut jouée deux fois en un jour, le matin & le ſoir, ce qui n'étoit peut-être jamais arrivé à aucune piéce; & on la paia beaucoup mieux qu'aucune Comédie n'avoit été paiée juſques-là: car Térence en eut huit mille ſeſterces, c'eſt-à-dire mille livres.

C'étoit un bruit aſſez public que Scipion & Lélius l'aidoient à la compoſition de ſes piéces; & il l'a augmenté lui-même en ne s'en défendant que fort légérement, comme il fait dans le Prologue de ſes Adelphes, qui eſt la derniére de ſes Comédies. *Pour ce que diſent ces envieux, qu'il eſt aidé dans ſon travail par des hommes illuſtres qui compoſent avec lui, bien loin d'en être offenſé comme ils ſe l'imaginent, il trouve qu'on ne lui ſauroit donner une plus grande louange, puiſque c'eſt une marque qu'il a l'honneur de plaire à des perſonnes qui vous plaiſent, Meſſieurs, & à tout le peuple Romain; & qui en paix, en guerre, & en toutes ſortes d'affaires, ont rendu à la République en général, & à chacun en particulier, des ſervices très conſidérables, ſans en être pour cela plus fiers ni plus orgueilleux.*

On pourroit croire pourtant qu'il ne s'eſt ſi mal défendu, que pour faire ſa cour à Lélius & à Scipion, à qui il ſavoit bien que cela ne déplaiſoit pas. Cependant, dit Suétone dans la vie de Térence qui lui eſt attribuée, ce bruit s'eſt accru de plus en plus, & eſt venu juſqu'à notre tems.

Le Poéte Valgius, qui étoit contemporain d'Horace, dit poſitivement, en parlant des Comédies de Térence:

Hæ quæ vocantur fabulæ, cujus ſunt?
Non has, qui jura populis recenſens * dabat,
Honore ſummo affectus fecit fabulas?

* *Je ne ſai pas ce que ſignifie ici ce mot. Il pourroit bien s'y être gliſſé quelque faute.*

» Ces Comédies, de qui ſont-elles? Ne ſont-elles pas de » cet homme comblé d'honneur, & qui gouvernoit les » peuples avec tant de juſtice? Ou, qui donnoit la loi aux » peuples avec puiſſance & autorité.

Soit que Térence voulût faire ceſſer le reproche qu'on lui faiſoit de donner les Ouvrages des autres ſous ſon nom, ou qu'il eût deſſein d'aller s'inſtruire à fond des coutumes

& des mœurs des Grecs pour les mieux repréſenter dans ſes piéces : quoiqu'il en ſoit, après avoir fait les ſix Comédies que nous avons de lui, & n'aiant pas encore trente-cinq ans, il ſortit de Rome, & on ne le vit plus depuis.

Quelques-uns diſent qu'il mourut ſur mer à ſon retour de Gréce, d'où il remportoit cent huit piéces qu'il avoit traduites de Ménandre. Les autres aſſurent qu'il mourut en Arcadie dans la ville de Stymphale, ſous le Conſulat de Cn. Cornélius Dolabella & de M. Fulvius ; & qu'il mourut d'une maladie que lui cauſa la douleur d'avoir perdu les Comédies qu'il avoit traduites, & celles qu'il avoit faites lui-même.

Térence n'eut qu'une fille, qui, après ſa mort, fut mariée à un Chevalier Romain, & à laquelle il laiſſa une maiſon & un jardin de vingt arpens ſur la voie Appienne.

Cicéron, dans une piéce de vers qui avoit pour titre *Léimon*, d'un mot Grec qui ſignifie *Prairie*, avoit ainſi parlé de Térence :

Tu quoque, qui ſolus lecto ſermone, Terenti,
Converſum expreſſumque Latina voce Menandrum
In medio populi ſedatis vocibus effers,
Quidquid come loquens, atque omnia dulcia linquens.

C'eſt-à-dire : *& vous auſſi, Térence, dont le ſtile eſt ſi poli & ſi plein de charmes, vous nous traduiſez & nous rendez parfaitement Ménandre, & lui faites parler avec une grace infinie la langue des Romains, en faiſant un choix très juſte de tout ce qu'elle peut avoir de plus délicat & de plus doux.* Ce témoignage fait honneur à Térence : mais les vers qui l'expriment n'en font pas beaucoup à Cicéron.

Voici les vers de Céſar que j'ai annoncés. Ce grand homme, qui écrivoit avec tant de force & de juſteſſe, & qui avoit fait même une Tragédie Grecque intitulée *Oedipe*, dit, en s'adreſſant à Térence :

Tu quoque, tu in ſummis, ô dimidiate Menander,
Poneris, & meritò, puri ſermonis amator.
Lenibus atque utinam ſcriptis adjuncta foret vis
Comica, ut æquato virtus polleret honore

Cum

Cum Græcis, neque in hac deſpectus parte jaceres!
Unum hoc maceror, & doleo tibi deeſſe, Terenti.

» Toi auſſi, demi Ménandre, tu es mis au nombre des » plus grands Poétes, & avec raiſon, pour la pureté de ton » ſtile. Eh, plût aux dieux que la douceur de ton langage » fût accompagnée de la force qui convient à la Comedie, » afin que ton mérite fût égal à celui des Grecs, & qu'en » cela tu ne fuſſes pas fort au deſſous des autres! Mais c'eſt » ce qui te manque, Térence; & c'eſt ce qui fait ma » douleur.

Le grand talent de Térence conſiſte dans un art inimitable de peindre les mœurs & d'imiter la nature avec une ſimplicité ſi naïve & ſi peu étudiée, que chacun ſe croit capable d'écrire de la même ſorte; & en même tems ſi élégante & ſi ingénieuſe, que perſonne n'a pu jamais en approcher. Auſſi eſt-ce par ce talent, c'eſt-à dire par cet art merveilleux répandu dans toutes les Comédies de Térence, qui charme & enléve ſans avertir & ſans fraper par rien de brillant, qu'Horace caractériſe cé Poéte:

Vincere Cæcilius gravitate, Terentius arte, [Dicitur.] *Epiſt. 1. lib. 2.*

Térence joint à une extrême pureté de langage, & à un ſtile ſimple & naturel, toutes les graces & toute la délicateſſe dont ſa langue étoit ſuſceptible; & parmi tous les Auteurs Latins, il n'y en a point qui ait autant approché que lui de l'Atticiſme, c'eſt-à-dire de ce qu'il y avoit de plus fin, de plus délié, de plus parfait chez les Grecs. Quintilien, en parlant de Térence, dont il ſe contente de dire que les Ecrits étoient fort élégans, remarque que le langage Romain ne rendoit que très imparfaitement cette fineſſe de goût & cette grace inimitable, réſervée aux Grecs ſeuls, & qui ne ſe trouvoit même que dans le dialecte Attique. *Vix levem conſequimur umbram, adeo ut mihi ſermo ipſe Romanus non recipere videatur illam ſolis conceſſam Atticis venerem, quando eam ne Græci quidem in alio genere linguæ obtinuerint.* Il eſt fâcheux que la matiére de ces Comédies les rende dangereuſes à la Jeuneſſe. Je m'en ſuis expliqué au long dans le Traité des Etudes.

Terentii ſcripta ſunt in hoc genere elegantiſſima.

LUCILE.

AN. M. 3856. *Euseb. in Chron.* LUCILE, *(Caius Lucilius.)* Chevalier Romain, naquit à Suessa ville de la Campanie, la CLVIIIe Olympiade, l'an de Rome 605 dans le tems que Pacuve étoit dans sa force. On dit qu'il porta les armes sous le second Scipion *Vell. Paterc. lib. 2. cap. 9.* l'Africain à la guerre de Numance. Il n'avoit alors que quinze ans ; & c'est ce qui rend ce fait douteux.

Il eut beaucoup de part à l'amitié de ce fameux Général, & à celle de Lélius. Ils l'associoient aux amusemens & aux jeux innocens auxquels ils ne dédaignoient pas de se rabaisser, & où ces grands hommes, dans des momens de loisir, cherchoient à se délasser de leurs importantes & sérieuses occupations. Simplicité admirable dans des personnes de ce rang & de cette gravité !

Horat. Satyr. 2. lib. 2.

Quin, ubi se à vulgo & scena in secreta remorant
Virtus Scipiadæ, & mitis sapientia Lælî ;
Nugari cum illo, & discincti ludere, donec
Decoqueretur olus, soliti.

Lucile passe pour l'inventeur de la Satyre, parce que c'est lui qui lui a donné sa dernière forme, telle qu'Horace ensuite, Perse, & Juvénal l'ont traitée. Ennius néanmoins lui avoit déja donné l'exemple, comme Horace lui-même le témoigne par ces vers, où il compare Lucile avec Ennius :

Fuerit Lucilius, inquam,
Comis & urbanus ; fuerit limatior idem,
Quàm rudis & Græcis intacti carminis auctor.

Mais les [a] Satyres d'Ennius, semblables à celles de Lucile & d'Horace pour le fond, en différoient seulement pour la forme, en ce qu'elles étoient mêlées de plusieurs sortes de vers.

C'est, comme je l'ai déja dit, la nouvelle forme que

a Olim carmen, quod ex variis poëmatibus constabat, SATIRA dicebatur, quale scripserunt Pacuvius & Ennius *Di ried. Grammat.* Satira, cibi genus, ex variis rebus conditum. *Festus.*

Lucile donna à la Satyre, qui l'en a fait regarder [a] par Horace & par Quintilien comme l'auteur & l'inventeur; & il avoit mérité ce nom à juſte titre.

Il [b] y avoit encore une autre eſpéce de *Satyre*, née auſſi de l'ancienne: c'eſt celle que l'on appelle *Varronienne*, ou la Satyre *Ménippée*; parce que Varron, le plus ſavant des Romains, en fut le premier auteur, & qu'il imita dans cet Ouvrage les maniéres de Ménippe Gadarénien, Philoſophe Cynique. Cette Satyre n'étoit pas ſeulement mélée de pluſieurs ſortes de vers: Varron y avoit entremélé de la proſe, & avoit fait un mélange de Grec & de Latin. L'Ouvrage de Pétrone, celui de Sénéque ſur la mort de Claudius, & celui de Boéce de la Conſolation de la Philoſophie, ſont autant de Satyres ſemblables à celles de Varron. Je reviens à mon ſujet.

Lucile compoſa trente Livres de Satyres, où il cenſuroit nommément & d'une maniére très piquante pluſieurs perſonnes qualifiées, comme Horace nous l'apprend, ne reſpectant & ne ménageant que la vertu ſeule, & les hommes vertueux.

Primores populi arripuit, populumque tributim, *Sat. 1. lib. 2.*
Scilicet uni æquus virtuti, atque ejus amicis.

Sa plume faiſoit trembler les coupables, comme s'il les eût pourſuivis l'épée à la main:

Enſe velut ſtricto quoties Lucilius ardens *Juvenal Sat. 1.*
Infremuit, tubet auditor cui frigida mens eſt
Criminibus, tacitâ ſudant præcordia culpâ.

Lucile [c] avoit coutume de dire qu'il ne ſouhaitoit ni des Lecteurs ignorans, ni des Lecteurs trop ſavans. En

a Quid cùm eſt Lucilius auſus
Primus in hunc operis componere carmina morem? *Sat. 1. lib. 2.*

Satyra quidem tota noſtra eſt, in qua primus inſignem laudem adeptus eſt Lucilius. *Quintil. lib. 10. cap. 1.*

b Alterum illud eſt & prius *Satyræ* genus, quod non ſola carminum varietate condidit Terentius Varro, vir Romanorum eruditiſſimus. *Quintil. lib. 10. cap. 1.*

c Caius Lucilius, homo doctus

effet ces deux ſortes de Lecteurs ſont quelquefois également redoutables. Les uns ne voient pas aſſez, & les autres voient trop. Les uns ne connoiſſent pas ce qu'on leur préſente de bon, on n'a aucune juſtice à en attendre ; & l'on ne ſauroit cacher aux autres ce qu'on a d'imparfait.

Il n'y a pas d'apparence qu'il ſoit mort à l'âge de 46 ans, comme quelques-uns l'aſſurent. Horace l'appelle vieillard, lorſqu'il dit que Lucile confioit à ſes Livres, comme à de fidèles amis, tous ſes ſecrets, & tout ce qui lui arrivoit dans la vie.

Sat. 1. lib. 2.

Ille velut fidis arcana ſodalibus olim
Credebat libris: neque, ſi malè geſſerat uſquam,
Decurrens aliò, neque ſi bene. Quo fit ut omnis
Votivâ pateat veluti deſcripta tabellâ
Vita ſenis.

Pompée, du côté maternel, étoit petit-fils, ou plutôt petit-neveu de Lucile.

De tous ſes Ouvrages, il ne nous reſte que quelques fragmens de ſes Satyres.

Ce Poéte eut une grande réputation de ſon vivant même, & il la conſerva lontems après ſa mort, juſques-là qu'il [a] avoit encore, du tems de Quintilien, des partiſans ſi zélés, qu'ils le préféroient, non ſeulement à tous ceux qui avoient travaillé dans le même genre que lui, mais généralement à tous les Poétes de l'antiquité.

Sat. 4. lib. 1. Horace en jugeoit bien autrement. Il nous le repréſente à la vérité comme un Poéte d'un goût fin & délicat pour la raillerie, *facetus, emunctæ naris:* mais dur & forcé dans ſa compoſition ; ne pouvant ſe donner la peine qu'il faut prendre pour écrire, c'eſt-à-dire pour écrire bien : car d'écrire beaucoup, c'étoit ſon grand défaut. Il étoit fort content de lui-même, & croioit avoir fait merveilles,

& perurbanus, dicere ſolebat, ea quæ ſcriberet, neque ab indoctiſſimis neque ab doctiſſimis legi velle : quòd alteri nihil intelligerent, alteri plus fortaſſe quàm de ſe ipſe. *De Orat. lib. 2. n. 25.*

a Lucilius quoſdam ita deditos ſibi adhuc habet amatores, ut eum non ejuſdem modò operis auctoribus, ſed omnibus poëtis præferre non dubitent. *Quintil. lib. 10. cap. 1.*

quand il avoit dicté deux cens vers en moins de tems qu'il n'en faloit pour les jetter ſur le papier. En un mot, Horace le compare à un fleuve, qui parmi beaucoup de boue roule néanmoins un ſable précieux.

Le jugement qu'Horace avoit porté de Lucile, excita dans Rome de grandes clameurs. Les partiſans de ce dernier, outrés de voir qu'on eût oſé parler de la ſorte de leur Héros, publiérent qu'Horace n'avoit médit de Lucile que par envie, & pour ſe mettre par là au deſſus de lui. Nous ne devons pas leur ſavoir mauvais gré de leurs plaintes, quelque injuſtes qu'elles fuſſent: car elles nous ont valu une excellente Satyre, dans laquelle Horace, en rendant à Lucile toute la juſtice qui lui eſt dûe, confirme & ſoutient par de ſolides preuves le jugement qu'il en a porté. *Sat. 10. lib. 1.*

Je ſuis fâché, pour l'honneur de Quintilien, qu'un Critique auſſi ſenſé que lui, & d'un goût ſi exact, s'écarte ici du ſentiment d'Horace. Il ne peut lui pardonner d'avoir comparé les écrits de Lucile à des eaux bourbeuſes, d'où l'on peut pourtant tirer quelque choſe de bon. *Je* [a] *trouve*, dit-il, *en lui une érudition merveilleuſe, & une très grande liberté, qui rend ſes Ouvrages piquans & pleins de ſel.* Horace lui accorde ces derniéres qualités, qui n'empéchoient pas qu'il n'y eût dans Lucile beaucoup d'endroits vicieux, qui méritoient d'être retranchés, ou réformés. Pour l'*érudition*, Quintilien heurte ici directement le ſentiment de Cicéron. *Ses* [b] *Ouvrages*, dit-il en parlant de Lucile, *ſont aſſez légers: on y trouve beaucoup de plaiſanterie, mais peu d'érudition.* Au reſte nous ne pouvons pas bien juger aujourd'hui d'un Poéte, dont il ne nous reſte preſque rien.

§. II.

Second âge de la Poéſie Latine.

L'INTERVALLE de tems dont je parle ici, qui s'eſt écoulé depuis Jule Céſar juſqu'au milieu de l'Empire de

a Nam & eruditio in eo mira, & libertas, atque inde acerbitas, & abunde ſalis. *Lib. 10. cap. 1.*

b Et ſunt ſcripta illius (Lucilii) leviora, ut urbanitas ſumma appareat, doctrina mediocris. *Cic. de Finib. lib. 1. n. 7.*

Tibére, & qui renferme environ cent ans, a toujours été regardé, par raport aux Belles-Lettres, comme le ſiécle d'or, pendant lequel une foule de beaux eſprits en tout genre, Poëtes, Hiſtoriens, Orateurs, ont porté la gloire de Rome au plus haut comble. Juſques-là, la Litérature avoit fait de grands efforts, & l'on peut dire même de grands progrès: mais elle n'étoit point encore parvenue à ce juſte degré de maturité qui fait la perfection des Arts. Il y avoit dans les Ecrits du bon ſens, du jugement, de la ſolidité, de la force, mais peu d'art, encore moins d'ornement, nulle délicateſſe. Un petit nombre d'heureux génies, réunis dans un eſpace de tems aſſez court, tout d'un coup & comme inſpirés, ajoutant aux excellentes qualités de leurs prédéceſſeurs celles qui leur avoient manqué, fixérent en tout genre le bon goût pour toujours, & d'une maniére irrévocable; de ſorte que dès qu'on commença à perdre de vûe ces parfaits modéles, tout commença auſſitôt à dégénérer.

Les heureux commencemens qui ont été expoſés, préparoient aux merveilles qui ſuivirent: & de même que la premiére notion des Belles-Lettres dans Rome étoit venue de la Gréce, auſſi fut-ce en étudiant de plus en plus les Ecrivains Grecs, que les Romains parvinrent à la perfection. Les premiers Poëtes, Tragiques & Comiques particuliérement, s'étoient contentés de traduire les piéces Grecques.

Horat. Epiſt. 1. lib. 2.

Tentavit quoque rem, ſi dignè vertere poſſet,
Et placuit ſibi.

Ils firent enſuite un pas de plus. Ils oſérent voler de leurs ailes, & firent des piéces toutes Romaines.

Id. de Art. Poet.

Nil intentatum noſtri liquere poëtæ:
Nec minimum meruere decus, veſtigia Græca
Auſi deſerere, & celebrare domeſtica facta;
Vel qui Prætextas, vel qui docuere Togatas.

Ce qui n'avoit pas tout-à-fait réuſſi aux Poëtes Dramatiques, réuſſit parfaitement à Horace dans la Poéſie Lyrique.

Rome, animée d'une noble émulation, qui fut le fruit de la lecture des Ouvrages Grecs, & de l'eſtime qu'on en avoit conçue, ſe propoſa de les égaler, & même, s'il ſe pouvoit, de les ſurpaſſer: diſpute bien louable & bien utile entre des nations, & qui leur fait également honneur!

Ajoutez à ce premier motif le caractère admirable des perſonnes qui pour lors avoient l'autorité ſouveraine à Rome; l'eſtime qu'on y faiſoit des gens de Lettres, les marques de diſtinction dont ils étoient honorés, les ſolides récompenſes qu'on leur accordoit, & le reſpect général pour ceux qui ſe diſtinguoient par un mérite ſingulier; reſpect qui alloit preſque juſqu'à les égaler aux premiers & aux plus puiſſans de la République. On l'a dit dans tous les tems, & l'on ne peut trop le répéter: c'eſt [a] l'émulation qui anime les eſprits. La vûe du mérite des autres, mélée en même tems d'une juſte admiration pour leurs excellens ouvrages, & d'un ſecret dépit de ſe ſentir inférieur à eux, allume une ardeur pour la gloire qui eſt capable de tout. Et ce ſont ces généreux efforts, excités & ſoutenus par l'eſpérance du ſuccès, qui portent les Arts à leur ſouveraine perfection.

C'eſt ce qui arriva, ſur tout du tems d'Auguſte, pour la Poéſie, pour l'Hiſtoire, pour l'Eloquence. Mais il ne s'agit ici que de la Poéſie. Je raporterai en peu de mots l'Hiſtoire des Poétes qui ſe ſont le plus diſtingués pendant ce beau ſiécle de Rome. Je croi pouvoir ranger dans leur claſſe Térence dont je viens de parler, qui les a précédés pour le tems, mais qui ne leur céde point pour le mérite. C'eſt le premier, entre les Poétes Latins, qui ſemble avoir levé en quelque ſorte l'étendart de la perfection, & avoir fait naître aux autres, par ſon exemple, le deſir & l'eſpérance d'y parvenir.

AFRANIUS: *(L. Afranius Quintianus.)*

AFRANIUS étoit fort eſtimé chez les Anciens. Il

[a] Alit æmulatio ingenia: & nunc invidia, nunc admiratio, incitationem accendit; naturaque, quod ſummo ſtudio petitum eſt, aſcendit in ſummum. *Vell. Paterc. libr. 1. cap. 7.*

[a] excelloit dans les Comédies appellées * *Togatæ* & * *Atellanæ*. Horace ſemble le comparer à Ménandre :

In Art. Poet. Dicitur Afranî toga conveniſſe Menandro.

Il étoit contemporain de Térence, mais beaucoup plus jeune ; & il ne commença à avoir de la réputation qu'après ſa mort. Il le mettoit au deſſus de tous les autres Poétes, & ne vouloit pas qu'on entreprît de lui en égaler aucun, de ceux apparemment qui avoient écrit dans le même genre que lui :

Fragm Afran. Quintil. lb. Terentio non ſimilem dices quempiam.

Il étoit fort eſtimé pour ſes piéces de poéſie, & abſolument décrié pour ſes mœurs.

LUCRECE.

AN. M. 3908. LUCRECE *(Titus Lucretius Carus)* naquit ſelon la Chronique d'Euſébe, la 2e année de la CLXXIe Olympiade, douze ans après Cicéron, ſous le Conſulat de Luc. Licinius Craſſus & de Q. Mutius Scævola, l'an de Rome 658. Il ſe tua lui-même à l'âge de 44 ans. On lui avoit donné un philtre qui le fit tomber en fureur. Cette manie lui laiſſoit des momens lucides, pendant leſquels il compoſa les ſix Livres *De rerum natura*, où il explique fort au long la Phyſique d'Epicure, dont il ſera parlé dans la ſuite. Il dédia ſon Poéme à C. Memmius, qui avoit eu les mêmes Maîtres que lui, & qui ſans doute étoit dans les mêmes ſentimens.

La même Chronique d'Euſébe nous apprend que cet Ouvrage fut corrigé par Cicéron après la mort de l'Auteur. Cicéron ne parle qu'une ſeule fois de Lucréce, cependant il a eu ſouvent lieu d'en faire mention ; & cet endroit, d'ailleurs aſſez obſcur, eſt lu différemment. *Lu-*

Cic. ad Q. fratr. Epiſt. 11. lib. 2.

[a] Togatis excellit Afranius. *Quintil. lib. 10. cap. 1.*

* *On appelloit ces Comédies* Atellanæ, *d'Atella ville de Campanie, d'où elles avoient paſſé à Rome : &* Togatæ, *parce qu'on n'y repréſentoit que des actions & des perſonnes Romaines, déſignées par la* Toge *qui en étoit l'habit propre.*

cretii

cretii poëmata, ut ſcribis, lita ſunt (d'autres liſent *non ita ſunt*) *multis luminibus ingenii, multæ tamen artis.*

Jamais homme ne nia plus hardiment que ce Poéte la Providence, & ne parla de la Divinité avec plus d'inſolence & d'audace. Il entre en matiére par ce début, en faiſant l'éloge d'Epicure. » Pendant, dit-il, que le genre » humain gémiſſoit, aſſervi honteuſement ſous le dur joug » d'une religion impérieuſe, qui ſe diſoit deſcendue du » ciel, & qui faiſoit trembler toute la terre: un mortel, » né dans la Gréce, oſa le premier, d'un air hardi & in- » trépide, lever contre elle l'étendart de la guerre, ſans » que ni l'autorité des dieux, ni la crainte des foudres, » ni le ciel avec le bruit effraiant de ſes tonnerres fuſſent » capables de l'arréter. Tous ces objets, au contraire, ne » ſervirent qu'à animer ſon courage, & à le fortifier dans » le deſſein qu'il avoit de forcer les barriéres de la nature, » & de pénétrer dans ſes myſtéres les plus ſecrets.

Humana ante oculos fœdè cùm vita jaceret
In terris oppreſſa gravi ſub relligione;
Quæ caput à cœli regionibus oſtendebat,
Horribili ſuper aſpectu mortalibus inſtans:
Primùm Graius homo mortales tollere contrà
Eſt oculos auſus, primuſque obſiſtere contrà.
Quem nec fama deûm, nec fulmina, nec minitanti
Murmure compreſſit cœlum: ſed eo magis acrem
Inritat virtutem animi, confringere ut arcta
Naturæ primus portarum clauſtra cupiret.

Lucréce, dans tout ſon Ouvrage, établit pour principe que les dieux ne ſe ſoucient & ne ſe mêlent de rien; & il prend à tâche d'expliquer les effets de la nature, la formation & la conſervation du Monde, par le ſeul mouvement des Atomes, & de réfuter ceux qui reconnoiſſent pour premiére cauſe la puiſſance & la ſageſſe d'une Divinité. On connoitra plus à fond ſes ſentimens, lorſque j'expoſerai ceux d'Epicure ſon Maître.

Ce Poéte a beaucoup de nobleſſe, de force, & de génie: mais ſes vers ſont ſi fort éloignés de la douceur & de l'har-

monie de ceux de Virgile, qu'on croiroit qu'il auroit vécu des ſiécles avant lui.

CATULLE.

AN. M. 3916. CATULLE *(Caius* ou *Quintus Valerius Catullus)* naquit à Vérone l'an de Rome 666. La délicateſſe de ſes vers lui acquit l'amitié & l'eſtime des ſavans & des beaux eſprits, qui étoient pour lors à Rome en grand nombre.

Il écrivit contre Céſar deux Epigrammes ſatyriques, dans [a] l'une deſquelles il le traite avec une hauteur & un air mépriſant, que Quintilien a raiſon de traiter d'extravagance.

Nil nimiùm, Cæſar, ſtudeo tibi velle placere;
Nec ſcire utrum ſis ater an albus homo.

Ces vers, quelque injurieux qu'ils fuſſent, ne ſervirent qu'à faire éclater la modération de la perſonne offenſée. Céſar ne diſſimula pas ſon mécontentement, mais il ſe contenta d'obliger le Poéte à lui faire ſatisfaction, & il l'invita à ſouper pour le ſoir même.

Une ſimplicité élégante, des graces naturelles, font le caractére de Catulle. Heureux, s'il n'avoit point deshonoré ſouvent cette aimable naïveté par une impudence Cynique.

LABERIUS: *(Decimus.)*

AN. M. 3952. LABERIUS, Chevalier Romain, réuſſit admirablement à faire des Mimes, qui étoient des petites piéces Comiques. A Rome, un homme de naiſſance qui compoſoit des poéſies pour le Théatre, ne ſe dégradoit point; mais il ne pouvoit les repréſenter lui-même ſans ſe deshonorer. Malgré cette opinion établie de longue main, Jule Céſar preſſa vivement Labérius de monter ſur le Théatre pour y jouer une de ſes piéces, & lui donna pour cet effet une ſomme conſidérable. Le Poéte s'en défendit

[a] Negat ſe magni facere aliquis Poëtarum, *utrum Cæſar ater an albus homo ſit*: Inſania. *Quintil. lib.* 11. *cap.* 1.

lontems, mais enfin il falut céder. Les [a] priéres d'un Prince, en de pareilles occaſions, ſont des ordres. Dans le Prologue de cette piéce, Labérius exhale ſa douleur d'une maniére fort reſpectueuſe pour Céſar, & en même tems fort touchante. C'eſt un des plus beaux morceaux de l'antiquité. Je l'ai inſéré tout entier avec la traduction dans le premier Tome du Traité des Etudes. Macrobe nous l'a conſervé avec quelques autres fragmens de la même piéce.

Il nous apprend auſſi que ce Chevalier Romain, outré de dépit d'avoir vû ainſi ſa vieilleſſe deshonorée, pour s'en venger en la maniére ſeule dont il le pouvoit, fit malignement couler dans la piéce dont nous venons de parler quelques traits piquans contre Céſar. Un Valet maltraité par ſon Maître, s'écrioit: *Romains, à mon ſecours; nous perdons la liberté.*

Porro, Quirites! Libertatem perdimus.

Et peu après il ajoutoit: *Il faut néceſſairement que celui qui ſe fait craindre de beaucoup de perſonnes, en craigne auſſi lui-même beaucoup.*

Neceſſe eſt multos timeat, quem multi timent.

Tout le peuple, à ces traits, reconnut Céſar, & jetta les yeux ſur lui. Quand la piéce fut finie, Céſar, comme pour le réhabiliter dans la dignité de Chevalier Romain, à laquelle il avoit dérogé par complaiſance pour lui, le gratifia d'un anneau, qu'on pouvoit regarder comme de nouvelles lettres de nobleſſe. Labérius alla enſuite pour prendre ſa place parmi les Chevaliers, qui ſe ſerrérent de telle ſorte qu'il n'en trouva point.

SYRUS.

P. SYRUS étoit Syrien de nation, d'où lui eſt venu ſon ſurnom de Syrus. D'eſclave qu'il étoit à Rome, où on

[a] Poteſtas, non ſolùm ſi invitet, ſed &, ſi ſupplicet, cogit. *Macrob.*

Quod eſt potentiſſimum imperandi genus, rogabat qui jubere poterat. *Auſon.*

l'avoit amené encore enfant, il devint affranchi très jeune, & fut inſtruit avec beaucoup de diſtinction. Il excella dans la poéſie *Mimique*, où il devint le rival de Labérius, & qu'il ſurpaſſa même au jugement de Jule Céſar. Mais on croit que cette préférence qu'il lui donna ne fut que pour mortifier Labérius, qui avoit jetté dans ſa piéce quelques traits malins contre lui.

Nous avons un Ouvrage de Syrus, qui renferme des Sentences en vers Iambes libres, rangées ſelon l'ordre alphabétique. Sénéque le pere raporte le ſentiment de Caſſius Sévérus, qui mettoit ces Sentences au deſſus de ce qu'il y a de meilleur dans les Poétes Comiques & Tragiques. C'eſt beaucoup dire. Sénéque le fils les regardoit auſſi comme un excellent modéle.

On a donné depuis peu au Public une traduction de ces Sentences, & d'un Poéme de Cornélius Sévérus intitulé l'*Etna*; qui n'avoient jamais paru dans notre langue. On doit ſavoir gré aux Auteurs qui cherchent ainſi à l'enrichir d'Ouvrages anciens qui lui ſont inconnus, & nouveaux pour elle. Ce Traducteur * obſerve que *la Bruyere* a répandu dans ſes caractéres preſque toutes les Sentences de P. Syrus; & il en raporte pluſieurs exemples, tels que ceux-ci.

* *M. Accarias de Sérionne Avocat au Conſeil.*

Fortuna uſu dat multa, mancipio nihil.
Levis eſt fortuna: citò repoſcit, quod dedit.

» La fortune ne donne rien: elle ne fait que préter pour » un tems. Demain elle redemande à ſes favoris, ce qu'elle » ſemble leur donner pour toujours.

Mortem timere crudelius eſt, quàm mori.

» La mort n'arrive qu'une fois, & ſe fait ſentir à tous les » momens de la vie. Il eſt plus dur de l'appréhender, que » de la ſouffrir.

Eſt vita miſero longa, felici brevis.

» La vie eſt courte pour ceux qui ſont dans les joies du » monde: elle ne paroit longue qu'à ceux qui languiſſent » dans l'affliction.

POLLION.

POLLION, *(C. Asinius Pollio)* homme Conſulaire, & célébre Orateur, avoit auſſi compoſé des Tragédies Latines, fort eſtimées de ſon tems. Horace en parle plus d'une fois.

Od. 1. lib. 2.

Paulum ſeveræ Muſa Tragœdiæ
Deſit theatris.

Pollio regum
Facta canit pede ter percuſſo. *Satyr. 10. lib. 2.*

Virgile en fait auſſi mention avec éloge.

Pollio & ipſe facit nova carmina. *Eclog. 3.*

Il [a] eſt le premier qui ouvrit à Rome une Bibliothéque à l'uſage du Public.

Auguſte le preſſant de ſe joindre à lui contre Antoine, il lui repréſenta que les ſervices qu'il avoit rendus à Antoine, & ceux qu'il en avoit reçus, ne lui permettoient pas de prendre parti contre lui: qu'ainſi il avoit réſolu de demeurer neutre, comptant bien qu'il deviendroit la proie du Vainqueur.

Le même Prince, aiant, dans une autre occaſion, écrit contre lui des vers Feſcennins. *Je* [b] *me donnerai bien de garde*, dit-il, *d'y répondre. Il n'eſt pas ſûr d'écrire contre un homme qui peut nous proſcrire.*

VIRGILE.

VIRGILE *(Publius Virgilius Maro)* naquit dans un village, nommé Andès, près de Mantoue, de parens fort obſcurs, ſous le Conſulat de Cn. Pompeius Magnus, & de M. Licinius Craſſus.

AN. M. 5934. AN. V. C. 684. *Vit. Virgil. incert. Auct.*

a Aſinii Pollionis hoc Romæ inventum, qui primus, Bibliothecam dicando, ingenia hominum rem publicam fecit. *Plin. lib. 35. cap. 1.*

b At ego taceo. Non eſt enim facile in eum ſcribere, qui poteſt proſcribere.

Il paſſa les premiéres années de ſa vie à Crémone. A l'âge de dix-ſept ans il prit la robe virile. Ce jour fut celui où mourut le Poéte Lucréce.

Après avoir fait quelque ſéjour à Milan, il ſe tranſporta à Naples, où il étudia les Lettres Latines & les Lettres Grecques avec une extrême application ; & enſuite les Mathématiques & la Médecine.

On attribue à la jeuneſſe de Virgile pluſieurs petites piéces, qui ne paroiſſent pas dignes de lui.

AN. M. 3963. AN. V. C. 713. Aiant été chaſſé de ſa maiſon, & d'un petit champ qui étoit ſa poſſeſſion unique, par la diſtribution qu'on fit aux ſoldats vétérans d'Auguſte des terres du Mantouan & du Crémonois, il vint alors pour la premiére fois à Rome, & par le crédit de Mécéne & de Pollion, tous deux protecteurs des gens de Lettres, il recouvra ſon champ, & fut remis en poſſeſſion de ſon patrimoine.

C'eſt ce qui donna lieu à ſa premiére Eglogue, & ce qui commença à le faire connoitre d'Auguſte, dont il avoit inſéré un bel éloge dans cette Eglogue, précieux monument de ſa reconnoiſſance. Ainſi, par l'événement, ſa diſgrace devint la ſource de ſa fortune. Il finit ſes Bucoliques au bout de trois ans : ouvrage d'une extrême délicateſſe, & qui fit entrevoir dès lors ce qu'on pouvoit attendre d'une plume qui ſavoit ſi bien allier les graces naturelles avec la correction. Horace en peint le caractére en deux mots :

Molle atque facetum
Virgilio annuerunt gaudentes rure Camœnæ.

On [a] ſait qu'en bonne latinité le mot *facetus* ne s'applique pas ſeulement à la raillerie, à la plaiſanterie ; mais qu'il ſe dit de tout diſcours, de tout Ouvrage d'eſprit, où régne un caractére de fineſſe, de délicateſſe, & d'élégance.

Mécéne, qui avoit beaucoup de goût pour la poéſie, & qui avoit ſenti tout le mérite de Virgile par l'eſſai qu'il

a *Facetum* non tantùm circa ridicula opinor conſiſtere... Decoris hanc magis, & excultæ cujuſdam elegantiæ appellationem puto. *Quintil. lib. 6. cap. 3.*

venoit d'en donner, ne le laiſſa pas en repos, & l'engagea à entreprendre un nouvel Ouvrage plus conſidérable que le premier. C'eſt faire un bel uſage de ſon crédit, & rendre un grand ſervice au Public, que d'animer ainſi les gens de Lettres, qui ſouvent, faute d'un tel ſecours, demeurent dans l'inaction, & laiſſent inutiles de grands talens. Ce fut donc par le conſeil de Mécène que Virgile commença les Géorgiques, & il y travailla pendant ſept ans entiers. Il paroit que pour ſe mettre en état d'y donner toute ſon application, & pour être moins diſtrait, il ſe retira à Naples. C'eſt lui même qui nous apprend cette circonſtance à la fin du 4e livre des Géorgiques. Il y marque auſſi la datte du tems où il les acheva, qui étoit l'année 724 de Rome, où Auguſte, au retour d'Egypte, s'étant approché de l'Euphrate, jetta la terreur de ſes armes dans le pays par le bruit des victoires qu'il venoit de remporter, & obligea Tiridate & Phraate, qui ſe diſputoient l'un à l'autre l'Empire des Parthes, de conſentir à une ſorte d'accommodement.

AN. M. 3967. AN. V. C. 717.

Dio Caſſ. lib. 51.

Hæc ſuper arvorum cultu pecorumque canebam,
Et ſuper atboribus: Cæſar dum magnus ad altum
Fulminat Euphratem bello, victorque volentes
Per populos dat jura, viamque affectat Olympo.
Illo Virgilium me tempore dulcis alebat
Parthenope, ſtudiis florentem ignobilis oti.

Il s'en faloit bien que le repos dont il jouiſſoit alors à Naples, fût un loiſir *ignoble* & obſcur, comme il lui plait ici de l'appeller. L'Ouvrage des Géorgiques, qui en fut le fruit, eſt le plus achevé pour la diction de tous ceux qu'il nous a laiſſés, & même de tout ce qui a jamais été compoſé de poéſies latines. C'eſt qu'il avoit eu tout le tems de le polir, & d'y mettre la derniére main.

Il retouchoit ſes Ouvrages avec un ſoin & une exactitude qu'on a peine à concevoir. Quand le premier feu de la compoſition, où tout plait, étoit paſſé, il revoioit ſes productions, non plus avec la complaiſance d'un auteur & d'un pere, mais avec la ſévérité inexorable d'un Cen-

ſeur, & preſque d'un ennemi. Il dictoit la matinée pluſieurs vers ; & revenant de ſang froid à l'examen, il s'occupoit le reſte du jour à les corriger, & les réduiſoit à un très petit nombre.

Il avoit coutume de ſe comparer à l'ourſe, qui de groſſiers & difformes que ſont ſes petits en naiſſant, ne vient à bout de les rendre ſupportables qu'à force de les lécher. C'eſt ainſi que ſe font les excellens Ouvrages. Ce fut par cette correction que Virgile donna chez les Latins le ton de la bonne Poéſie, & qu'il montra l'exemple d'une verſification exacte, douce, harmonieuſe. Que l'on compare avec ſes vers non ſeulement ceux de Cicéron, mais ceux de Lucréce & de Catulle, ces derniers paroitront raboteux, mal polis, rudes, antiques ; & l'on ſeroit tenté, comme je l'ai déja dit, de croire ces vers plus anciens de quelques ſiécles que ceux de Virgile.

On dit qu'Auguſte, au retour de ſes expéditions militaires, ne crut pas pouvoir mieux ſe délaſſer de ſes fatigues qu'en entendant la lecture de cet admirable Poéme, à laquelle il donna quatre jours conſécutifs. Virgile, chaque jour, lui en liſoit un Livre. Il avoit un talent merveilleux de faire ſentir la beauté de ſes vers par une prononciation douce, articulée, harmonieuſe. Dès qu'il paroiſſoit un peu fatigué, Mécéne prenoit ſa place, & le ſoulageoit. Agréables journées pour un Prince qui a de l'eſprit & du goût. Plaiſir infiniment ſupérieur à ces fades & frivoles divertiſſemens, qui ſont preſque toute l'occupation des hommes ! Mais combien eſt admirable la bonté de ce Maître du monde, qui ſe familiariſe ainſi avec un homme de Lettres, qui le traite preſque d'égal, qui ménage ſa voix & ſes forces, & qui regarde ſa ſanté comme un bien public !

Je ne ſai pourtant ſi c'étoit la ménager, que de donner à Virgile des marques ſi touchantes d'eſtime & d'amitié. Car un Auteur, après de tels traitemens, ne ſe ménage plus lui-même, & ſe conſume tôt ou tard par un travail opiniâtre.

Virgile commença auſſitôt ſon Enéide. Il y mit onze ou douze ans. Auguſte occupé à la guerre contre les Cantabres,

bres, le preſſa vivement, par pluſieurs lettres qu'il lui écrivit, de lui envoier quelque partie de ſon Enéide. Virgile s'en défendit toujours. Il lui [a] repréſenta que, ſi ſon Enée lui avoit paru digne de cet honneur, il le lui auroit volontiers envoié : mais qu'il trouvoit ſon Ouvrage bien plus difficile qu'il n'avoit cru, & qu'il commençoit à craindre que ce n'eût été pour lui une témérité & une ſorte de folie, d'avoir oſé l'entreprendre.

Quand Auguſte fut de retour, Virgile ne put pas ſe défendre davantage de ſatisfaire la juſte impatience de l'Empereur. Il lui fit donc la lecture des 2e 4e & 6e livres de l'Enéide, en préſence d'Octavie ſa ſœur. Elle avoit perdu peu de tems auparavant M. Claudius Marcellus ſon fils, Prince d'un mérite infini, & qu'Auguſte deſtinoit pour lui ſuccéder à l'Empire. Virgile avoit placé l'éloge du jeune Marcellus dans le 6e livre de l'Enéide avec tant d'adreſſe, & tourné d'une maniére ſi admirable, qu'il n'y a point de Lecteur qui puiſſe le lire ſans en être vivement touché. Quand il fut venu à cet endroit, la récitation de ces vers, qui ſont au nombre de vingt-ſix, fit fondre en larmes l'Empereur & Octavie. On dit même qu'Octavie s'évanouit à ces paroles : *Tu Marcellus eris.* Elle fit compter au Poéte dix grands ſeſterces *(dena ſeſtercia)* pour chaque vers, ce qui montoit à la ſomme de trente-deux mille cinq cens livres. AN. M. 3961. AN. V. C. 731.

Virgile après avoir achevé l'Enéide, avoit deſtiné une retraite de trois ans pour la revoir & la polir. Il partit dans ce deſſein pour la Gréce. Aiant rencontré à Athénes Auguſte qui revenoit de l'Orient, il changea d'avis, & prit le parti de le ſuivre à Rome. Il fut attaqué d'une maladie en chemin, & s'arréta à Brunduſe. Sentant croitre ſon mal, il demanda avec inſtance ſes manuſcrits, afin de jetter au feu l'Enéide. Et parce qu'on n'eut point la complaiſance de les lui apporter, il ordonna par ſon teſtament qu'on la brulât comme un Ouvrage imparfait. Tucca & Varius qui étoient préſens, lui repréſentérent qu'Au-

[a] De Ænea quidem meo, ſi mehercule jam dignum auribus haberem tuis, libenter mitterem. Sed tanta inchoata res eſt, ut penè vitio mentis tantum opus ingreſſus mihi videar. *Macrob. lib. 1. c. ult.*

guſte ne le permettroit pas. Sur leur repréſentation, Virgile leur légua ſes Ecrits, à condition qu'ils n'y ajouteroient rien, & qu'ils laiſſeroient à demi-faits les vers qu'ils trouveroient en cet état.

AN. M. 3986. Virgile mourut à Brunduſe, l'année de Rome 735, âgé de cinquante-deux ans. Ses os furent tranſportés à Naples, & enſevelis à deux milles de la ville, avec cette inſcription que lui-même avoit faite, & qui renferme en deux vers le lieu de ſa naiſſance, de ſa mort, de ſa ſépulture, & le dénombrement de ſes Ouvrages.

Mantua me genuit, Calabri rapuere, tenet nunc
Parthenope. Cecini paſcua, rura, duces.

Il faut que le Poéme Epique ſoit un Ouvrage d'une extrême difficulté, puiſque pendant pluſieurs ſiécles, tant chez les Grecs que chez les Romains, à peine s'eſt-il trouvé deux génies aſſez ſublimes pour en ſoutenir toute la force & toute la dignité. Et depuis eux, a-t-on, dans quelque langue que ce ſoit, des Poémes Epiques qu'on puiſſe juſtement comparer à ceux d'Homére & de Virgile?

J'ai marqué, en parlant du premier, comment Virgile avoit formé le deſſein & le plan de l'Enéide ſur l'Iliade & l'Odyſſée d'Homére, ce qui donne un grand avantage à l'original ſur ſon imitateur. Cependant les ſiécles paſſés n'ont point encore décidé auquel des deux on doit donner la préférence. En attendant que ce procès ſoit jugé, & apparemment il ne le ſera jamais, on peut s'en tenir au ſentiment de Quintilien, que j'ai déja raporté. Il [a] y a, dit-il, dans Homére plus de génie & de naturel, dans Virgile plus d'art & de travail. Le premier l'emporte inconteſtablement par le grand & le ſublime: l'autre compenſe peutêtre ce qui lui manque de ce côté-là, par une exactitude qui ſe ſoutient par tout également. On doit auſſi mettre en ligne de compte, que Virgile n'a pu mettre la derniére main à ſon Ouvrage, qui ſans doute auroit été

a Et hercle, ut illi naturæ cœleſti atque immortali cefferimus, ita curæ & diligentiæ vel ideo in hoc plus eſt, quòd ei fuit magis laborandum: &, quantum eminentioribus vincimur, fortaſſe æqualitate penſamus. *Quintil. lib.* 10. *cap.* 1.

encore beaucoup plus parfait qu'il n'eſt, quoique, tel qu'il eſt, il ſoit infiniment eſtimable.

On peut mettre, à coup ſûr, parmi les folies de Caligula le mépris & la haine qu'il fit paroitre pour Virgile, dont il tâcha de faire ôter de toutes les bibliothéques les écrits & le portrait. Il eut l'extravagance de dire que c'étoit un homme ſans eſprit & ſans ſavoir: *nullius ingenii, minimæque doctrinæ.* L'Empereur Alexandre Sévére en jugea bien autrement. Il l'appelloit le Platon des Poétes, & il en mit le portrait, avec celui de Cicéron, dans la chapelle où il avoit donné place à Achille & aux grands hommes. Il eſt beau, pour l'honneur des Lettres, de voir placés de la main d'un Empereur ſur une même ligne, les Poétes, les Orateurs, les Conquérans.

Sueton. in Calig. cap. 34.

Lamprid. in Alex. Sev.

J'expoſerai dans la vie d'Horace un trait de celle de Virgile, qui, ce me ſemble, lui fait autant, ou même plus d'honneur, que ſon talent pour la Poéſie.

HORACE.

HORACE *(Quintus Horatius Flaccus)* étoit de Venuſe, & comme il le dit lui-même, fils d'un Affranchi. Il naquit l'an de Rome 688. AN. M. 3940.

Son pere, quoique ſimple affranchi, & d'une fortune très médiocre, prit un ſoin particulier de ſon éducation. Des Officiers riches & accommodés ſe contentoient d'envoier leurs enfans chez un Maître qui apprenoit à lire, à écrire, & à compter. Le pere d'Horace, qui reconnut en ſon fils un fonds d'eſprit capable des plus grandes choſes, eut le courage de le mener lui-même à Rome, pour lui donner une éducation telle que les Chevaliers & les Sénateurs la donnoient à leurs enfans. A voir la maniére dont le jeune Horace étoit vétu, & les eſclaves qui le ſuivoient, on l'eût pris, dit-il lui-même, pour un riche héritier d'une longue ſuite d'aieux opulens; & cependant ſon pere n'avoit pour tout bien qu'une petite terre. Peutêtre excédoit-il en ce point: mais qui oſeroit le condanner? Il ne craignit point de ſe ruiner ni lui ni ſon fils en emploiant tout ſon revenu à le faire bien inſtruire, comptant qu'une bonne

Horat. Satyr. 6. lib. 1.

éducation étoit le meilleur patrimoine qu'il pût lui laiſſer. Il fit plus, & prenant la peine de le garder lui-même, il lui ſervit de Gouverneur, & l'accompagnoit chez tous ſes Maîtres.

Ipſe mihi cuſtos incorruptiſſimus omnes
Circum Doctores aderat.

On eſt charmé de voir le reſpect & la vive reconnoiſſance qu'Horace fit paroitre pendant toute ſa vie pour un tel pere. » Par ſes ſoins, dit-il, il m'a conſervé la pureté, » qui eſt le premier fondement de la vertu; & il m'a ga» ranti, non ſeulement de toute action deshonnête, mais » encore de tout reproche & de tout ſoupçon. « Que les jeunes gens peſent bien ces paroles, & qu'ils ſe ſouviennent que c'eſt un payen qui penſe & parle de la ſorte.

Quid multa? Pudicum,
Qui primus virtutis honos, ſervavit ab omni
Non ſolùm facto, verùm opprobrio quoque turpi.

Le pere d'Horace, quoique ſans lettres & ſans érudition, n'étoit pas moins utile à ſon fils que les Maîtres les plus habiles qu'il pouvoit entendre. Il le formoit en particulier, l'inſtruiſoit familiérement, & s'appliquoit à lui inſpirer de l'horreur pour les vices, en les lui rendant ſenſibles par des exemples. S'il vouloit le détourner de quelque mauvaiſe action: Pourrois-tu, lui diſoit-il, douter ſi l'action dont je veux t'éloigner, eſt contraire à la vertu & à tes véritables intérêts, pendant qu'un tel, qui l'a faite, s'eſt abſolument décrié? que cet autre, par ſes débauches, a ruiné ſon bien & ſa ſanté: (& c'étoit ici que venoit le coup de ſatyre.) S'il vouloit au contraire le porter à faire quelque bonne action, il lui citoit quelqu'un qui l'avoit faite avec ſuccès; & il choiſiſſoit toujours les principaux d'entre les Sénateurs, & les plus gens de bien.

Satyr. 4. l. 1.

Cette maniére d'inſtruire les jeunes gens a ſon utilité, pourvû qu'elle ne dégénére point en médiſance & en ſatyre. Les [a] exemples ſont bien plus d'impreſſion ſur l'eſprit,

[a] Longum iter eſt per præcepta, breve & efficax per exempla. || *Senec. Epiſt. 6. lib. 1.*

que tous les diſcours & toutes les moralités. C'eſt auſſi de cette ſorte que Déméa inſtruit ſon fils dans les Adelphes de Térence. *Act. 3. ſc. 3.*

Nihil prætermitto, conſuefacio. Denique
Inſpicere tanquam in ſpeculum in vitas omnium
Jubeo, atque ex aliis ſumere exemplum ſibi.
Hoc facito, & hoc fugito &c.

» Je n'oublie rien, je l'accoutume peu à peu à la vertu. » Enfin je l'oblige à regarder, comme dans un miroir, » dans la vie des autres, & à apprendre par leur exemple à » faire le bien, & à fuir le mal.

Si l'on en croit Horace, c'eſt à ces inſtructions paternelles, reçues avec attention & docilité, qu'il étoit redevable de ſe voir exemt des grands défauts.

Ex hoc ego ſanus ab illis
Perniciem quæcumque ferunt, mediocribus, & queis
Ignoſcas, vitiis teneor.

Mais c'eſt auſſi à ces mêmes leçons qu'il attribue, ſoit par plaiſanterie, ou autrement, le goût ſatyrique qui lui reſta toute ſa vie.

Il ne pouvoit ſe laſſer d'admirer ſon bonheur d'avoir eu un tel pere, & il en parle avec une reconnoiſſance qu'on ne peut aſſez eſtimer. » Jamais je n'aurai honte d'un ſi bon » pere, tant que je ſaurai penſer. Jamais je ne ſuivrai » l'exemple de la plupart des gens, qui, pour excuſer la » baſſeſſe de leur naiſſance, ont ſoin d'obſerver que, s'ils » n'ont pas eu des peres illuſtres, cela ne vient point de » leur choix. Je parle & penſe bien autrement. Car, ſi la » Nature nous permettoit de recommencer notre vie de- » puis un certain nombre d'années, & qu'elle nous don- » nât la liberté de choiſir les peres de qui nous vou- » drions naître, je laiſſerois chacun choiſir au gré de ſa » vanité : mais pour moi, content de ceux que j'ai, je n'en » irois point prendre au milieu des faiſceaux, ni ſur les » ſiéges Curules. *Satyr. 6. l. 1.*

Nil me pœnitcat ſanum patris hujus; eoque

Non, ut magna dolo factum negat esse suo pars,
Quòd non ingenuos habeat claroſque parentes,
Sic me defendam. Longè mea discrepat istis
Et vox & ratio. Nam, si natura juberet
A certis annis ævum remeare peractum,
Atque alios legere; ad fastum quoscumque parentes
Optatet sibi quisque: meis contentus, honestos
Fascibus & sellis nollem mihi sumere.

Il faut avouer qu'il y a bien de la baſſeſſe d'eſprit à rougir de celle de ſa naiſſance. On a remarqué ſans doute que la plupart des illuſtres Ecrivains que j'ai cités juſqu'ici, étoient d'une condition obſcure, & que beaucoup même avoient été eſclaves. Eſt-il jamais tombé dans l'eſprit d'aucun homme ſenſé d'en faire pour cela moins de cas? La nobleſſe, les richeſſes, les grandes places, peuvent-elles entrer en comparaiſon avec les talens de l'eſprit, & ſont-elles toujours une preuve du mérite?

AN. M. 3359. Quand Horace fut arrivé à l'âge d'environ dix-neuf ans, ſon pere l'envoia étudier à Athénes: car il ne le laiſſa aller, & ne le voulut perdre de vûe, que quand il fut en âge de ſe conduire lui-même, & de ſe préſerver de la corruption qui régnoit alors. Il avoit été inſtruit à Rome dans l'étude des Belles-Lettres, & s'y étoit formé le goût principalement par la lecture d'Homére. Il paſſa à des connoiſſances plus élevées dans la Gréce, & s'attacha à l'étude de la Philoſophie. Il paroit que cette étude lui plaiſoit beaucoup, & il regretta fort de quitter plutôt qu'il n'auroit ſouhaité un ſéjour ſi agréable. Brutus paſſant par Athénes pour aller en Macédoine, emmena avec lui pluſieurs jeunes gens, au nombre deſquels étoit Horace. Il le fit Tribun des ſoldats. Horace avoit demeuré à Athénes quatre ou cinq ans.

Epiſt. 2. l. 2.

Romæ nutriri mihi contigit, atque doceri
Iratus Graiis quantum nocuisset Achilles.
Adjecere bonæ paulo plus artis Athenæ,
Scilicet ut possem curvo dignoscere rectum,
Atque inter sylvas Academi quærere verum.
Dura sed emovere loco me tempora grato,

Civiliſque rudem belli tulit æſtus in arma,
Cæſaris Auguſti non reſponſura lacertis.

Un an après ſe donna la bataille de Philippes, où notre jeune Poéte, qui n'étoit pas né pour les armes, ne fit pas preuve auſſi de bravoure, aiant pris la fuite, & abandonné ſon bouclier, comme il l'avoue lui-même.

Tecum Philippos & celerem fugam
Senſi, relicta non bene parmula. *Od. 7. lib. 2.*

Horace, à ſon retour, ne fut pas lontems ſans être connu de Mécéne. Ce fut le bon Virgile, car c'eſt ainſi qu'il l'appelle, *optimus Virgilius*, qui le premier parla à ſon patron de ce mérite naiſſant. Varius enſuite vint à l'appui, & le ſeconda. Horace fut mandé. Quand il parut devant Mécéne, le reſpect pour un Seigneur ſi puiſſant, & la timidité qui lui étoit naturelle, lui liérent ſi bien la langue, qu'il ne parla que fort peu, & à paroles entrecoupées. Mécéne lui répondit en peu de mots, comme c'eſt la coutume des Grands, après quoi Horace ſe retira. Neuf mois ſe paſſérent, ſans qu'il entendît parler de rien, & ſans que de ſon côté il ſe donnât aucun mouvement. On auroit pu croire que Mécéne, peu content de ce premier abord, qui n'avoit pas, ce ſemble, montré un homme fort ſpirituel, ne ſongeoit plus à Horace. Quand cet eſpace fut écoulé, il le rappella, & le mit au nombre de ſes amis: ce ſont les termes d'Horace; & depuis ce tems-là il fut admis à une intime familiarité.

Nulla etenim mihi te fors obtulit. Optimus olim
Virgilius, poſt hunc Varius, dixere quid eſſem.
Ut veni coram, ſingulrim pauca locutus,
(Infans namque pudor prohibebat plura profari)
Non ego me &c.
Sed quod eram, narro. Reſpondes, ut tuus eſt mos,
Pauca. Abeo: & revocas nono pòſt menſe, jubeſque
Eſſe in amicorum numero. *Satyr. 6. lib. 1.*

Nos maniéres ne ſouffriroient pas qu'un homme de Lettres, à peine connu encore, ſe dît ami d'un auſſi grand

Seigneur qu'étoit Mécéne. Il y avoit chez ces Anciens plus de ſimplicité, mais en même tems plus de nobleſſe & de grandeur. La langue Latine, qui étoit née dans le ſein de la liberté, n'avoit rien de ſervile, & n'admettoit aucun de ces complimens dont la nôtre eſt pleine. *Jubes eſſe in amicorum numero.*

Mais ce que j'admire ici, c'eſt le généreux procédé de Virgile. Il connoiſſoit le mérite du jeune Poéte. Il lui voioit un génie propre à réuſſir à la Cour, comme l'événement le fit bien voir. Il pouvoit craindre de ſe donner en ſa perſonne un rival dangereux, qui partageant d'abord avec lui la faveur de leur commun Protecteur, pourroit bien enſuite le ſupplanter entiérement. Virgile n'eut aucune de ces penſées, qui ne conviennent qu'à une ame baſſe, & qu'il auroit cru avec raiſon injurieuſes à ſon ami, & encore plus à Mécéne. Car il n'en étoit pas de la maiſon de ce Favori, comme de celles de la plupart des Grands Seigneurs & des Miniſtres: où chacun ne ſonge qu'à ſes propres intérêts, où le mérite des autres fait ombrage, où tout ſe conduit par cabale & par de ſourdes menées, où la bonne foi & l'honneur ſont peu connues, & où ſouvent les plus noirs deſſeins ſont cachés ſous les dehors de l'amitié la plus affectueuſe. » Ce n'eſt pas ainſi, diſoit Horace à un homme qui lui promettoit, pour peu qu'il voulût lui donner d'accès auprès de Mécéne, qu'il le mettroit en état de ſupplanter bientôt tous les autres: » ce n'eſt pas ainſi que l'on vit chez Mécéne. Il n'y a ja- » mais eu de maiſon plus intégre que la ſienne, ni plus » éloignée de toute cabale & de toute intrigue. Là un » plus riche ou un plus ſavant ne fait ni tort ni ombrage » aux autres. Chacun a ſa place, & en eſt content.

Satyr. 9. lib. 1.

Non iſto vivimus illic,
Quo tu rete, modo. Domus hac nec purior ulla eſt,
Nec magis his aliena malis. Nil mî officit unquam,
Ditior hic, aut eſt quia doctior. Eſt locus uni
Cuique ſuus.

Mécéne, dès les commencemens, rendit d'utiles ſervices à Horace auprès du Prince, contre lequel il avoit porté les

les armes dans l'armée de Brutus. Il obtint ſon pardon, & lui fit reſtituer ſes revenus qui avoient été confiſqués. Depuis ce tems-là Horace commença à entrer dans la familiarité de Mécéne, & à être admis dans ſa confidence & dans ſes plaiſirs. Il l'accompagna dans le voiage qu'il fit à Brunduſe, comme il paroit par la ſatyre V du premier Livre.

La réputation & le crédit d'Horace augmentoient tous les jours par les piéces de poéſie qu'il publioit tant ſur les victoires d'Auguſte, que ſur des événemens particuliers, & ſur d'autres matiéres différentes, ſoit Odes, ou Satyres, ou Epitres.

Le Poéte Quintilius Varus, parent de Virgile, étant mort, Horace tâche de conſoler ſon ami par l'Ode XXIV du Livre I.

Ergo Quinctilium perpetuus ſopor
Urget? cui pudor, & juſtitiæ ſoror
Incorrupta fides, nudaque veritas,
Quando ullum inveniet parem?
Multis ille quidem flebilis occidit,
Nulli flebilior quàm tibi, Virgili.
Tu fruſtra pius, heu, non ita creditum
Poſcis Quinctilium deos.

Quand Virgile lui-même partit pour la Gréce, dans le deſſein d'emploier le repos qu'il y alloit chercher pour revoir ſon Enéide, & y mettre la derniére main, Horace compoſa à l'occaſion de ce voiage une Ode pleine de vœux, qui malheureuſement ne furent pas exaucés. C'eſt la IIIe du 1er Livre.

Sic te, diva potens Cypri,
Sic fratres Helenæ, lucida ſidera,
Ventorumque regat pater,
Obſtrictis aliis, præter Iapyga,
Navis, quæ tibi creditum
Debes Virgilium: finibus Atticis
Reddas incolumem, precor,
Et ſerves animæ dimidium meæ.

On peut juger de la tendre amitié de Mécéne pour

Horace par ce peu de mots qu'il écrivit à Auguſte dans ſon teſtament : *Je vous conjure de vous ſouvenir d'Horace comme de moi-même.* Auguſte lui offrit la Charge de Sécretaire du Cabinet, & écrivit pour cet effet à Mécéne de cette maniére : *Juſques ici je n'ai eu beſoin de perſonne pour écrire mes Lettres à mes amis ; mais aujourd'hui que je me voi accablé d'affaires & infirme, je ſouhaite que vous m'ameniez notre Horace. Il paſſera de votre table * à la mienne, & il m'aidera à faire mes Lettres.* Horace, qui aimoit fort ſa liberté, ne crut pas devoir accepter une offre ſi honorable, mais qui l'auroit fort géné, & s'excuſa ſur ſes infirmités vraies ou ſuppoſées. Le Prince ne fut nullement choqué du refus qu'Horace fit de cette charge, & n'en fut pas moins de ſes amis. Quelque tems après il lui écrivit en ces termes : *Uſez-en à mon égard avec liberté, comme ſi vous étiez mon commenſal ; cette qualité vous en donne le droit. Vous ſavez bien que je voulois que vous vécuſſiez avec moi de cette maniére, ſi votre ſanté l'eût permis.*

Combien de réflexions ce récit nous fourniroit ſur la bonté d'Auguſte, ſur la franchiſe d'Horace, ſur la douceur du commerce qui régnoit alors dans la ſociété, ſur la différence des mœurs anciennes avec les nôtres ! Un Sécretaire du Cabinet à table avec un Empereur ! Un Poéte qui refuſe cet honneur, ſans que l'Empereur s'en trouve offenſé !

Horace ne ſe plaiſoit qu'à ſes maiſons de campagne, ſoit dans le pays de Sabine, ſoit à Tivoli ; où, libre de ſoins & d'inquiétudes, il goûtoit dans une agréable retraite toute la douceur du repos, unique objet de ſes vœux.

O rus, quando ego te aſpiciam, quandoque licebit
Nunc veterum libris, nunc ſomno & inertibus horis,
Ducere ſollicitæ jucunda oblivia vitæ ?

* *Le texte porte :* Veniet igitur ab iſta paraſitica menſa ad hanc regiam. » *Il paſſera de votre table » où il n'eſt que paraſite, à cette » table royale.* « *La plaiſanterie d'Auguſte roule ſur ce qu'Horace n'étoit point de la maiſon de Mécéne, & par conſéquent n'avoit point droit de manger à ſa table. Le mot de Paraſite eſt deshonorant dans notre langue.*

à Sume tibi aliquid juris apud me, tanquam ſi convictor mihi fueris. Rectè enim & non temerè feceris, quoniam id uſûs mihi tecum eſſe volui, ſi per valetudinem tuam fieri poſſet. *Sueton. in vit. Virg.*

La Cour, qui plait tant aux ambitieux, n'étoit pour lui qu'un exil & une priſon. Il ne comptoit vivre & reſpirer, que quand il retournoit à ſa chere campagne, où il ſe trouvoit plus heureux que tous les Rois de la terre.

Vivo & regno, ſimul iſta reliqui,
Quæ vos ad cœlum effertis clamore ſecundo.

Il mourut ſous le Conſulat de C. Marcius Cenſorinus & de C. Aſinius Gallus, âgé de cinquante-ſept ans, après avoir nommé Auguſte ſon héritier devant des témoins, la violence de ſon mal ne lui aiant pas donné le tems de ſigner ſon teſtament. Il fut enterré à l'extrémité des Eſquilies, joignant le tombeau de Mécéne, qui étoit mort la même année peu de tems avant lui. Il avoit toujours ſouhaité de ne lui pas ſurvivre, & ſembloit même s'y être engagé par un ſerment. AN. M. 3997. AV. J. C. 7.

Ah te meæ ſi partem animæ rapit
Maturior vis, quid moror altera,
Nec carus æquè, nec ſuperſtes
Integer? Ille dies utramque
Ducet ruinam. Non ego perfidum
Dixi ſacramentum. Ibimus, ibimus,
Utcumque præcedes, ſupremum
Carpere iter comites parati.

Les Ouvrages d'Horace ſe réduiſent à ſes Odes, ſes Satyres & ſes Epitres, & à l'Art Poétique.

J'ai parlé de ſes Odes, & en ai marqué le caractére, en les comparant avec celles de Pindare.

Les Satyres & les Epitres me paroiſſent d'un prix infini. Elles n'ont rien au dehors qui avertiſſe, rien qui frape. C'eſt pour l'ordinaire une pure proſe miſe en vers, & même dénuée de tout l'éclat & de toute la douceur de l'harmonie poétique. Ce n'eſt pas qu'Horace ne pût faire de très beaux vers. L'endroit où il s'excuſe ſur ſon incapacité d'écrire les grandes actions d'Auguſte, ne montre-t-il pas combien il en étoit capable?

Cupidum, pater optime, vires *Satyr. 1. lib. 2.*

Deficiunt. Neque enim quivis horrentia pilis
Agmina, nec fracta pereuntes cuſpide Gallos,
Aut labentis equo deſcribat vulnera Parthi.

Y a-t-il dans aucun Poéte une deſcription plus élégante, plus expreſſive, plus énergique, & qui peigne un fait avec des couleurs plus vives, que celle du repas que donne le rat de campagne au rat de ville?

Satyr. 6. lib. 2.

Olim
Ruſticus urbanum murem mus paupere fertur
Accepiſſe cavo, veterem vetus hoſpes amicum:
Aſper, & attentus quæſitis; ut tamen arctum
Solveret hoſpitiis animum. Quid multa? Neque illi
Sepoſiti ciceris, nec longæ invidit avenæ:
Aridum & ore ferens acinum, ſemeſaque lardi
Fruſta dedit, cupiens variâ faſtidia cœnâ
Vincere tangentis malè ſingula dente ſuperbo.

Le reſte de la Fable eſt du même goût.

Cette élégance, cet agrément, cette vivacité d'expreſſions & d'images, ne ſe trouvent point (je dis pour l'ordinaire) ni dans les Satyres, ni dans les Epitres. Qu'eſt-ce donc qui en rend la lecture ſi intéreſſante? C'eſt la délicateſſe, l'urbanité, la raillerie fine, la maniére aiſée, qui y régnent: c'eſt un certain tour de naïveté, de ſimplicité, de vérité: c'eſt cette négligence même affectée dans la meſure du vers, laquelle contribue à donner un air plus naturel au diſcours, effet que produit dans notre langue le ſtile Marotique: c'eſt un fonds de raiſon, de bon ſens, de jugement, qui ſe fait ſentir par tout: c'eſt un art merveilleux de peindre le caractére des hommes, & de mettre leurs défauts & leur ridicule dans tout leur jour. Il faut qu'il y ait dans tout cela une grande beauté fonciére & eſſentielle pour faire une ſi vive impreſſion ſur les eſprits, ſans le ſecours des graces, du nombre, & de l'harmonie poétiques.

Quintilien ſe contente, après avoir parlé de Lucile, de dire » qu'Horace [a] a beaucoup plus d'élégance, plus de

a Multo eſt terſior ac purus magis Horatius, & ad notandos hominum mores præcipuus. *Lib.* 10. *cap.* 1.

» pureté de ſtile, & qu'il excelle à critiquer les mœurs & » les vices des hommes.

L'Art Poétique, joint à quelques Satyres & à quelques Epitres, qui roulent ſur la même matiére, renferme tout ce qu'il y a de plus eſſentiel pour les régles de la Poéſie. On peut regarder ce petit traité comme un excellent abrégé de Rhétorique, très propre à former le goût.

Je ne dis rien des mœurs d'Horace. A n'en juger que par certains endroits, on le prendroit pour le plus honnête homme du monde, & même pour un auſtére Philoſophe. Si on l'en croit, » il trouve long & ennuieux tout le » tems qui l'empêche de s'appliquer ſérieuſement à l'objet » ſeul digne de nos ſoins, qui eſt également utile aux » pauvres & aux riches; & qui, lorſqu'on le néglige, nuit » également aux vieillards & aux jeunes gens.

Sic mihi tarda fluunt ingrataque tempora, quæ ſpem
Conſiliumque morantur agendi gnaviter id quod
Æquè pauperibus prodeſt, locupletibus æquè,
Æquè neglectum ſenibus puerisque nocebit.

Dans le fond, c'eſt un vrai Epicurien, uniquement occupé de ſes plaiſirs, ſi peu meſuré dans ſes ſentimens & dans ſes expreſſions, qu'il n'eſt point d'honnête homme, comme le dit Quintilien de lui-même, qui voulût en expliquer certains endroits: *Horatium in quibuſdam nolim interpretari.* Cela n'empêche point qu'il ne s'y trouve auſſi d'excellentes maximes pour les mœurs. Il en eſt d'Horace, comme de tous les Auteurs payens. Quand on ne heurte point leur paſſion dominante, & qu'il s'agit ſeulement de débiter de beaux principes, non de les mettre en pratique, alors ils parlent raiſon, & ſouvent même religion, en très beaux termes & très exacts: ce qu'on doit regarder comme des reſtes précieux des ſentimens d'eſtime pour le beau & l'honnête, gravés dans le cœur des hommes par l'Auteur de la nature, & que leur corruption n'a pu entiérement éteindre.

OVIDE.

AN. M. 3961. AV. J. C. 43. OVIDE, *(Publius Ovidius Naſo)* Chevalier Romain, eſt né ſous le Conſulat d'Hirtius & de Panſa l'année de Rome 709 auſſi bien que Tibulle.

Senec. Contr. 10. lib. 2. Il étudia l'art Oratoire ſous Arellius Fuſcus, & il déclama dans ſon Ecole avec beaucoup de ſuccès.

Il avoit reçu de la nature une ſi forte inclination à verſifier, qu'il renonça, pour la ſatisfaire, à tout ſoin de fortune. Mais ſi l'inclination à la poéſie éteignit en lui tout le feu de l'ambition, elle nourrit au contraire & augmenta celui de l'amour, paſſion funeſte à laquelle il ſe livra tout entier.

Son pere vit avec peine ſon fils quitter la route ordinaire de la Jeuneſſe Romaine, & renoncer abſolument à l'eſpérance des charges pour ſuivre un malheureux goût qui ne menoit à rien, & dont ſans doute il prévoioit toutes les ſuites fâcheuſes. Il lui parla fortement, emploia les remontrances & les priéres, en lui demandant quel fruit il eſpéroit donc tirer de cette frivole étude, & s'il prétendoit devenir plus habile ou plus heureux qu'Homére qui étoit mort pauvre. Les vifs reproches de ſon pere firent impreſſion ſur ſon eſprit. Pour déférer à ſes avis, il réſolut de ne plus faire de vers, de ne plus écrire qu'en proſe, & de ſe préparer aux emplois qui convenoient aux jeunes gens de ſa condition. Quelque effort qu'il fit, ou qu'il feignit d'emploier, la nature l'emporta. Ovide étoit poéte malgré lui: les piés & les nombres ſe préſentoient d'eux-mêmes ſous ſa plume: tout ce qu'il tentoit d'écrire, étoit vers.

Sæpe pater dixit: ſtudium quid inutile tentas?
Mæonides nullas ipſe reliquit opes.
Motus eram dictis, totoque Helicone relicto
Scribere conabar verba ſoluta modis.
Sponte ſua carmen numeros veniebat ad aptos;
Et, quod tentabam ſcribere, verſus erat.

Il compoſoit avec une facilité étonnante, & ne pouvoit

ſe donner la peine de retoucher ſes vers, tout de feu dans la compoſition, tout de glace dans la correction, comme il le marque lui-même.

On lui paſſeroit ſa négligence dans le ſtile, ſi elle n'étoit point accompagnée d'une licence effrénée par raport aux mœurs, & s'il n'avoit point rempli ſes poéſies d'ordures & de ſaletés. Ce fut le prétexte que prit Auguſte pour l'exiler: très louable dans cette conduite, ſi véritablement il l'eût relegué pour ce ſujet. De tels Poétes ſont des empoiſonneurs publics, auxquels il faut interdire tout commerce; & de telles poéſies doivent être abhorrées comme la peſte du genre humain. Mais ce ne fut là qu'un prétexte. Un mécontentement ſecret, dont Ovide parle ſouvent dans ſes vers, mais en général & ſans l'expliquer, & qui eſt toujours demeuré inconnu, fut la cauſe de ſon malheur.

Il fut relegué à Tomes, ville d'Europe ſur le Pont-Euxin, vers les embouchures du Danube. L'Empereur lui laiſſa la jouiſſance de ſes biens. Il ne le fit point condanner par un Arrêt du Sénat, & il ſe ſervit du terme de *releguer*, qui, dans le droit Romain, étoit plus doux que le terme de *bannir*.

Il couroit ſa cinquante & uniéme année lorſqu'il partit de Rome pour aller à Tomes. Il avoit compoſé ſes Métamorphoſes avant le tems de ſa diſgrace. Mais ſe voiant condanné à l'exil, il les jetta dans le feu, ſoit par dépit, ſoit parce qu'il n'y avoit pas mis encore la derniére main, & ne les avoit pas entiérement achevées.

Carmina mutatas hominum dicentia formas,
Infelix domini quod fuga rupit opus:
Hæc ego diſcedens, ſicut bona multa meorum,
Ipſe mea poſui mœſtus in igne manu.

Triſt. lib. 1. Eleg. 6. & lib. 3. Eleg. 14.

Quelques copies, qu'on avoit déja tirées de cet Ouvrage, ont été cauſe qu'il n'a point péri.

Le lieu où il étoit relegué, fut pour lui un vrai lieu de ſupplice: il en fait, en pluſieurs endroits de ſes poéſies, des deſcriptions affreuſes. Ce qu'il y trouvoit de plus fâ-

cheux, c'eſt qu'il étoit expoſé aux rigueurs du froid, & voiſin d'un peuple féroce, qui avoit toujours les armes à la main, & lui donnoit de continuelles allarmes: ſituation triſte pour un Italien délicat, qui avoit paſſé ſa vie ſous un climat doux & agréable, & qui avoit toujours joui d'un tranquille repos.

Quoiqu'il n'eût pu obtenir ni ſon rappel, ni un changement d'exil, il ne manqua jamais de reſpect pour l'Empereur; & il continua invariablement à le louer avec des excès qui tenoient de l'idolatrie. On peut dire même qu'il en devint au pié de la lettre & réellement idolâtre, quand il eut appris ſa mort. Non ſeulement il fit ſon éloge par un poéme en langue Gétique, pour le faire connoitre & reſpecter par ces nations barbares, mais il l'invoqua auſſi, & lui conſacra une Chapelle où il l'alloit encenſer & adorer tous les matins.

De Ponto lib. 4. Epiſt. 19.

Nec pietas ignota mea eſt: videt hoſpita terra
In noſtra ſacrum Cæſaris eſſe domo.
Hîc ego do toties cum thure precantia verba,
Eoo quoties ſurgit ab orbe dies.

Le ſucceſſeur & la famille de ce Prince avoient une bonne part à tout ce culte, & en étoient apparemment le véritable objet. Néanmoins Ovide n'y trouva point le reméde de ſes infortunes. La Cour fut inexorable ſous Tibére comme auparavant. Il mourut dans ſon exil la 4e année du régne de cet Empereur, & l'an de Rome 771 âgé d'environ ſoixante ans. Son exil avoit duré neuf ou dix ans.

Il avoit demandé, qu'en cas qu'il mourût dans le pays des Gétes, ſes cendres fuſſent portées à Rome, afin de ne point demeurer encore exilé même après ſa mort, & que l'on mît ſur ſon tombeau l'Epitaphe ſuivante qu'il ſe fit lui-même.

Triſt. lib. 3. Eleg. 3.

Hîc ego qui jaceo tenerorum luſor amorum,
Ingenio perii Naſo poëta meo.
At tibi, qui tranſis, ne ſit grave, quiſquis amaſti,
Dicere: Naſonis molliter oſſa cubent.

Ovide craignoit l'immortalité de l'ame, (avec plus de raiſon

raiſon qu'il ne penſoit) & il ſouhaitoit qu'elle périt avec le corps. Car il ne vouloit point que ſon ombre fût errante parmi celles des Sauromates. Ainſi en tout cas il deſiroit avoir un tombeau à Rome.

Atque utinam pereant animæ cum corpore noſtræ,
Effugiarque avidos pars mea nulla rogos.
Nam ſi morte carens vacuas volat altus in auras
Spiritus, & Samii ſunt rata dicta ſenis;
Inter Sarmaticas Romana vagabitur umbras,
Perque feros manes hoſpita ſemper erit.
Oſſa tamen facito parva referantur in urna.
Sic ego non etiam mortuus exul ero.

Il avoit compoſé devant & pendant ſon exil un grand nombre de vers, dont pluſieurs ſont perdus; & il ſeroit à ſouhaiter qu'il s'en fût encore moins conſervé. On vantoit ſa Médée comme une Tragédie parfaite, qui marque, dit Quintilien, (car elle ſubſiſtoit encore de ſon tems) de quoi ce Poéte étoit capable, ſi au lieu de ſe livrer à la fécondité d'un génie trop facile, il eût voulu la retenir dans les bornes de la raiſon. *Ovidii Medea videtur mihi oſtendere quantum vir ille præſtare potuerit, ſi ingenio ſuo temperare quàm indulgere maluiſſet.* *Quintil. lib. 10. cap. 1.*

Le même Quintilien porte ſon jugement ſur les Ouvrages de ce Poéte en peu de mots, mais bien juſtes & bien expreſſifs, & qui, ce me ſemble, les caractériſent parfaitement. *Laſcivus quidem in Heroicis quoque Ovidius, & nimium amator ingenii ſui: laudandus tamen in partibus.* En effet, le grand défaut d'Ovide eſt d'être trop étendu, & par cette raiſon trop lâche, ce qui venoit de la vivacité & de la fécondité de ſon génie; & d'affecter de l'eſprit aux dépens du ſérieux & du grand; *laſcivus.* Tout ce qu'il jettoit ſur le papier, lui plaiſoit. Il avoit pour toutes ſes productions une indulgence plus que paternelle, qui ne lui permettoit pas d'en rien retrancher, ni même d'y rien changer. *Nimium amator ingenii ſui.* Il faut pourtant avouer qu'il eſt admirable par endroits: *laudandus tamen in partibus.* Ainſi dans ſes Métamorphoſes, qui ſont ſans *Ibid.*

conteſtation le plus beau de ſes Ouvrages, il y a un grand nombre de morceaux exquis, & d'un très bon goût. Auſſi étoit-ce l'Ouvrage dont l'Auteur faiſoit le plus de cas, & duquel principalement il eſpéroit l'immortalité de ſon nom.

Metam. lib. 15. in fine.

Jamque opus exegi, quod nec Jovis ira, nec ignes,
Nec poterit ferrum, nec edax abolere vetuſtas.

TIBULLE ET PROPERCE.

CES DEUX Poétes, qui ont fleuri à peu près en même tems, & dans le même genre de poéſie, paſſent pour être d'une grande pureté de ſtile, & d'une grande délicateſſe. On donne la préférence à Tibulle ſur Properce.

PHE'DRE.

PHEDRE, natif de Thrace, & affranchi d'Auguſte, écrivoit ſous Tibére. Nous avons de cet Auteur cinq Livres de Fables en vers Iambes, à qui il a donné lui-même le nom de Fables d'Eſope, parce qu'il s'eſt propoſé pour modéle ce premier Inventeur, & qu'il en a même ſouvent emprunté le ſujet de ſes Fables.

Prolog. lib. 1.

Æſopus auctor quam materiam repperit,
Hanc ego polivi verſibus ſenariis.

Il déclare dès le commencement de ſon Ouvrage, que ce petit Livre a deux avantages, qui ſont, d'amuſer & d'égaier le Lecteur, & de plus de lui fournir de ſages conſeils pour la conduite de la vie.

Ibid.

Duplex libelli dos eſt, quòd riſum movet,
Et quòd prudenti vitam conſilio monet.

En effet, outre que les matiéres de cet Ouvrage, où l'on fait parler les bêtes & même les arbres, & où on leur donne de l'eſprit, ſont par elles-mêmes réjouiſſantes; la maniére dont elles ſont traitées, a tout l'agrément & toute l'élégance poſſibles, enſorte que l'on peut dire que Phédre a emploié dans ſes Fables le langage de la nature même, tant le ſtile en eſt ſimple & naïf, & cependant plein d'eſprit & de délicateſſe.

Elles ne ſont pas moins eſtimables par raport aux avis ſenſés & à la ſolide morale qu'elles renferment. J'ai marqué ailleurs, en parlant d'Eſope, combien cette maniére d'inſtruire étoit en honneur & en uſage chez les Anciens, & le cas que les plus ſavans hommes en faiſoient. Quand nous ne conſidérerions ces Fables que par l'utilité dont elles peuvent être pour l'éducation des enfans, à qui, ſous l'écorce d'un récit divertiſſant, elles commencent déja à propoſer des principes de probité & de ſageſſe, elles devroient nous paroître d'un grand mérite. Mais Phédre a porté ſes vûes plus loin : il n'y a aucun âge, aucune condition, qui n'y puiſſe trouver d'excellentes maximes pour la conduite de la vie. Comme les vertus y ſont par tout miſes en honneur, & comblées de louanges : les crimes auſſi, comme l'injuſtice, la calomnie, la violence, y ſont repréſentés ſous de vives mais d'affreuſes couleurs, qui leur attirent le mépris, la haine, & la déteſtation publique. Et c'eſt ſans doute ce qui anima contre lui Séjan, & l'expoſa à un extrême danger ſous ce Miniſtre ennemi de tout mérite & de toute vertu. Phédre n'en marque ni la cauſe, ni aucune circonſtance particuliére, ni l'iſſue. Il ſe plaint ſeulement que toutes les formalités de Juſtice ſont violées à ſon égard, aiant pour accuſateur, pour témoin, pour juge, Séjan lui-même qui étoit ſon ennemi déclaré.

Quòd ſi accuſator alius Sejano foret, *In Prolog. l. 3.*
Si teſtis alius, judex alius denique,
Dignum faterer eſſe me tantis malis.

Il y a beaucoup d'apparence que cet indigne Favori, qui abuſoit inſolemment de la confiance de ſon Maître, ſe trouva choqué de quelques portraits déſavantageux tracés dans ces Fables qui pouvoient le regarder. Mais, comme ils étoient ſans nom, s'en faire l'application ſoi-même, c'étoit ſe reconnoitre ou du moins ſe ſentir coupable, Phédre aiant pu n'avoir en vûe que de décrier en général les vices des hommes, ainſi qu'il le déclare expreſſément.

Ibid.

Suſpicione ſi quis errabit ſua,
Et rapiet ad ſe quod erit commune omnium,
Stultè nudabit animi conſcientiam.
Huic excuſatum me velim nihilominus.
Neque enim notare ſingulos mens eſt mihi,
Verùm ipſam vitam & mores hominum oſtendere.

On ne ſait ni le tems, ni le lieu, ni aucune particularité de ſa mort. On croit qu'il a ſurvécu à Séjan, qui mourut la 18e année de l'Empire de Tibére.

Phédre ſe rend un témoignage bien honorable, en déclarant qu'il avoit arraché de ſon cœur toute envie d'amaſſer:

Ibid.

Quamvis in ipſa natus penè ſim ſchola,
Curamque habendi penitus corde eraſerim.

Il ne paroit pas auſſi indiférent, ni auſſi deſintéreſſé, par raport aux louanges; & il parle aſſez volontiers de ſon propre mérite. Il étoit grand en effet, & nous n'avons rien, dans toute l'antiquité, de plus accompli que ſes Fables, j'entens dans le genre ſimple & naturel.

Il eſt ſurprenant qu'avec tout ce mérite Phédre ait été ſi peu connu & ſi peu célébré par les anciens Auteurs. Il n'y en a que deux qui en aient parlé, Martial & Aviénus: encore doute-t-on que le vers où le premier nomme Phédre, regarde le nôtre. Caſaubon, qui étoit ſi docte, n'apprit qu'il y avoit un Phédre au monde, que par l'édition qu'en donna à Troies Pierre Pithou en 1596. Celui-ci en envoia un exemplaire au P. Sirmond qui étoit alors à Rome. Ce Jéſuite le montra aux ſavans de Rome, & ils jugérent d'abord que c'étoit un Livre ſuppoſé. Mais, l'aiant examiné de plus près, ils changérent de ſentiment, & crurent y rencontrer les caractéres du ſiécle d'Auguſte. Le Pere Vavaſſeur raconte cette petite avanture avec ſon élégance ordinaire.

Epigr 20. l. 3.

In Tractatu de Ludicra dictione.

Mr. de la Fontaine, qui a porté, dans notre langue, ce genre d'écrire à ſa ſouveraine perfection, en marchant ſur les traces de Phédre, a pourtant ſuivi une route toute différente. Soit qu'il n'ait pas cru la langue Françoiſe ſuſ-

ceptible de cette heureuſe ſimplicité, qui, dans l'Auteur Latin, charme & enléve tous les eſprits de bon goût; ſoit qu'il ne ſe ſoit pas lui-même trouvé propre à ce genre d'écrire; il s'eſt fait un ſtile tout particulier, dont la langue Latine n'eſt peutêtre point non plus capable, & qui, ſans être moins naïf & moins naturel, eſt plus égaié, plus orné, plus libre, plus rempli de graces, mais de graces qui n'ont rien de faſtueux ni d'affecté, qui ne font que rendre le fond des choſes plus gai & plus amuſant.

On en peut dire autant, ce me ſemble, par raport à Térence & à Moliére. Ils excellent tous deux dans leur genre, & ont porté la Comédie au plus haut point de perfection peutêtre où elle puiſſe arriver. Mais ce genre eſt tout différent. Térence l'emporte ſur Moliére pour la pureté, la délicateſſe, l'élégance du langage. D'un autre côté, notre Poéte eſt infiniment au-deſſus de Térence pour la conduite & l'intrigue des piéces de Théatre, ce qui en fait une des principales beautés; & ſur tout pour la juſteſſe & la variété des caractéres. Il a parfaitement rempli le précepte que donne Horace aux Poétes qui veulent réuſſir dans ce genre d'écrire, qui eſt de peindre d'après nature les mœurs & les inclinations des hommes, auxquelles la différence d'âge & de condition apporte de grands changemens.

Ætatis cujuſque notandi ſunt tibi mores,
Mobilibuſque decor naturis dandus & annis. *Horat. in Art. Poét.*

§. III.

Troiſiéme âge de la Poéſie Latine.

J'AI DEJA dit que ce troiſiéme âge de la Poéſie Latine commençoit vers le milieu du régne de Tibére. Quelques-uns des Poétes que je citerai d'abord pourroient être rangés parmi ceux du bon ſiécle, dont ils ſont fort proches pour le tems & pour le mérite. On croit pourtant y remarquer quelque différence.

SENEQUE.

DES DIX Tragédies Latines qu'on a publiées & recueillies en un corps ſous le nom de Sénéque, on convient aſſez communément que les plus belles ſont de ce célébre Philoſophe, Précepteur de Néron. On croit que la Médée
Lib 9. cap. 2. eſt véritablement de lui, puiſque Quintilien en cite un endroit ſous ſon nom. On a encore quelque raiſon particuliére pour le faire auteur de l'Œdipe. Mr. le Fevre trouve que l'Agamemnon, la Troade, & l'Hercule en fureur ſentent trop la déclamation & l'Ecole. Néanmoins d'autres croient que la Troade & l'Hippolyte ſont encore de lui : mais que l'Agamemnon, l'Hercule en fureur, le Thyeſte, & l'Hercule ſur l'Œta, ſont ou de Sénéque le pere, ou de quelque autre Auteur qui n'eſt pas connu. Pour la Thébaïde & l'Octavie, on juge qu'elles ſont entiérement indignes de l'eſprit & de l'eloquence de Sénéque. Il eſt certain que l'Octavie n'eſt faite qu'après la mort de Sénéque, & de Néron même.

PERSE.

PERSE (*Aulus Perſius Flaccus*) Poéte Satyrique, ſous l'Empire de Néron, étoit natif de Volterre dans la Toſcane. Il étoit Chevalier Romain, parent & allié de perſonnes du premier rang. Il étudia juſqu'à l'âge de douze ans à Volterre : puis il continua ſes études à Rome ſous le Grammairien Palémon, ſous le Rhéteur Verginius, & ſous un Philoſophe Stoïcien nommé Cornutus, qui conçut pour lui une amitié ſi particuliére, qu'il y eut toujours entr'eux une liaiſon très intime.

Ce Poéte étoit d'un naturel fort doux, plein d'amitié & de reſpect pour ſes proches, & fort réglé dans ſes mœurs. Dans ſes Satyres il reprend ſouvent les défauts des Orateurs & des Poétes de ſon tems, ſans épargner Néron même.

On croit qu'il avoit voulu déſigner ce Prince par ce vers injurieux, qu'on lit dans la premiére de ſes Satyres:

Auriculas asini * quis non habet?

* *On dit qu'il avoit mis d'abord.* Auriculas asini Mida rex habet.

On y lit aussi ces quatre vers, que l'on croit être de Néron, & qu'il cite en exemple d'un stile vicieux & empoulé:

Torva Mimalloneis implerunt cornua bombis,
Et raptum vitulo caput ablatura superbo
Bassaris, & Lyncem Mænas flexura corymbis
Evion ingeminat: reparabilis adsonat Echo.

Mr. Despreaux se justifie par cet exemple. » Examinons » Perse, dit-il, qui écrivoit sous le regne de Néron. Il » ne raille pas simplement les Ouvrages des Poétes de » son tems, il attaque les vers de Néron même. Car enfin » tout le monde sait, & toute la Cour de Néron le savoit, » que ces quatre vers *Torva Mimalloneis* &c. dont Perse » fait une raillerie si amére dans sa premiére Satyre, étoient » des vers de Néron. Cependant on ne remarque point » que Néron, tout Néron qu'il étoit, ait fait punir Perse; » & ce Tyran, ennemi de la raison, & amoureux comme » on sait de ses Ouvrages, fut assez galant homme pour » entendre raillerie sur ses vers, & ne crut pas que l'Em- » pereur, en cette occasion, dût prendre les intérêts du » Poéte. *Discours sur la Satyre.*

L'Ouvrage de Perse, où régne une morale pure, & un fond merveilleux de sens, quoique d'une étendue fort médiocre, lui a acquis beaucoup de gloire, & une gloire fort solide, dit Quintilien. *Multum, & veræ gloriæ, quamvis uno libro, meruit Persius.* Il faut pourtant avouer que l'obscurité qui régne dans ses Satyres, diminue beaucoup de son mérite. Elle a fait dire à quelqu'un, Que puisque Perse ne vouloit pas être entendu, il ne vouloit pas l'entendre. *Si non vis intelligi, nec ego volo te intelligere.*

Il mourut âgé seulement de vingt-huit ans, l'an de Jesus-Christ 62, qui étoit la 8e de l'Empire de Néron. Il laissa par reconnoissance à Cornutus son Maître & son ami sa Bibliothéque, composée de sept cens Volumes, ce qui étoit alors fort considérable, & une grande somme d'ar-

gent. Cornutus accepta les Livres, & laiſſa l'argent aux Héritiers, c'eſt-à-dire aux ſœurs de Perſe.

JUVÉNAL.

J'ANTICIPE le tems de Juvénal, pour joindre enſemble ces deux Poétes Satyriques.

Juvénal *(Decimus* ou *Decius Junius Juvenalis)* étoit d'Aquin au roiaume de Naples. Il vivoit à Rome ſur la fin du régne de Domitien, & même ſous Nerva & ſous Trajan. Il s'eſt rendu très célébre par ſes Satyres. Nous en avons ſeize de lui. Il avoit paſſé une grande partie de ſa vie dans les exercices Scholaſtiques, où il avoit acquis la réputation de Déclamateur véhément:

Deſpreaux.

Juvénal élevé dans les cris de l'Ecole
Pouſſa juſqu'à l'excès ſa mordante hyperbole.

Jule Scaliger, qui eſt toujours ſingulier dans ſes ſentimens, préfére la force de Juvénal à la ſimplicité d'Horace. Mais tous les gens de bon goût jugent que le génie déclamateur & mordant de Juvénal eſt beaucoup au-deſſous de cette naïveté fine, délicate, & naturelle d'Horace.

Vetus Juven. vit.

Il avoit oſé attaquer dans ſa ſeptiéme Satyre le Comédien Paris, dont le pouvoir étoit énorme à la Cour, & qui donnoit généralement toutes les charges & de la robe & de l'épée.

Ille & militiæ multis largitur honorem,
Semeſtri vatum digitos circumligat auro.
Quod non dant proceres, dabit Hiſtrio.

Le fier Comédien ne ſouffrit pas patiemment une entrepriſe ſi criminelle. Il fit bannir Juvénal en Egypte, en l'envoiant commander un Régiment campé à l'extrémité de ce pays. Il revint à Rome après la mort de Domitien, & y demeura, comme on le juge par quelques-unes de ſes Satyres, juſqu'au régne d'Adrien.

On croit que Quintilien, qui s'étoit fait une régle de ne nommer aucun des Auteurs vivans, marque Juvénal lorſqu'il

lorſqu'il dit, qu'il y avoit de ſon tems des poétes Satyriques dignes d'eſtime, & qui ſeroient un jour fort célébres. *Sunt clari hodieque, & qui olim nominabuntur.* Lib. 10. cap. 1.

Il ſeroit à ſouhaiter, qu'en reprenant les mœurs des autres avec tant de ſévérité, il ne nous eût pas fait voir qu'il étoit lui-même ſans pudeur, & qu'il n'eût pas combattu les crimes d'une maniére qui enſeigne plus à les commettre, qu'elle n'en inſpire de l'horreur.

LUCAIN.

LUCAIN (*M. Annæus Lucanus*) étoit neveu de Sénéque. Son Ouvrage le plus célébre eſt ſa *Pharſale*, où il décrit la guerre de Céſar & de Pompée. Il eſt riche en belles penſées, & a une grande vivacité de ſtile: mais Quintilien croit qu'il doit être rangé plutôt parmi les Orateurs, que parmi les Poétes. *Lucanus ardens, & concitatus, & ſententiis clariſſimus; &, ut dicam quod ſentio, magis oratoribus quàm poëtis annumerandus.* Egaler Lucain à Virgile, comme quelques-uns l'ont voulu faire, ce n'eſt pas relever Lucain, mais faire voir qu'on a peu de diſcernement. Ce qu'on peut dire, c'eſt que ſi l'âge eût pu mûrir l'eſprit de Lucain, qui n'avoit peutêtre pas vingt-ſix ans quand il eſt mort, & joindre à ſon feu & à ſon élévation le jugement de Virgile, on auroit pu voir en lui un Poéte achevé. On a perdu pluſieurs de ſes poéſies. Quintil. lib. 10. cap. 1.

La vie de Lucain, qu'on attribue à Suétone, l'accuſe d'avoir eu une langue légére & intempérante, & d'avoir ſurtout parlé de Néron qui l'aimoit, d'une maniére capable d'irriter même un Prince doux & modéré.

Il [a] entra des premiers dans la conſpiration de Piſon, piqué de ce que Néron, par une baſſe jalouſie, s'oppoſoit à la réputation de ſes vers, & l'empéchoit de les publier. Le Prince ordonna qu'on fît mourir Lucain, & on lui coupa les veines. Comme il ſentoit la chaleur abandonner les extrémités de ſon corps, ſe ſouvenant qu'il avoit

a Lucanum propriæ cauſæ accendebant, quòd famam carminum ejus premebat Nero, prohibuerat- || que oſtentare, vanus adſimulatione. *Tacit. Annal. lib.* 15. *cap.* 49.

autrefois dépeint un ſoldat qui mouroit de la ſorte, il prononça les vers qui exprimoient ſa mort, & ce furent là ſes derniéres paroles. Frivole conſolation pour un mourant, mais digne d'un Poéte ! Il mourut l'année 65 de l'Ere chrétienne, & la douziéme de Néron.

PETRONE.

PETRONE *(Petronius Arbiter)* étoit Provençal, d'auprès de Marſeille, ſelon Sidoine Apollinaire ; & vivoit, ſelon la plus commune opinion, ſous Claude & Néron.

Nous avons de cet Auteur un reſte de Satyre, ou plutôt de pluſieurs Livres Satyriques, (Satyricῶν) qu'il avoit compoſés tant en proſe qu'en vers. C'eſt une eſpéce de Roman, qu'il fit en forme de Satyre, du genre de celles que Varron, comme je l'ai déja dit, avoit inventées en mélant agréablement la proſe avec les vers, le ſérieux avec l'enjoué ; & que Varron avoit nommé *Menippées*, parce que Ménippe le Cynique avoit traité devant lui des matiéres graves d'un ſtile plaiſant & moqueur.

Ces fragmens ne ſont qu'un recueil indigeſte, tiré des cahiers de quelque particulier qui avoit extrait de Pétrone ce qui lui avoit plu davantage, ſans y obſerver d'ordre. Les Savans y trouvent une grande fineſſe & délicateſſe de goût, & une merveilleuſe fécondité à peindre les différens caractéres de ceux qu'il fait parler. Ils obſervent pourtant que, bien que Pétrone paroiſſe avoir été grand Critique, & d'un goût fort exquis, ſon ſtile ne répond pas tout-à-fait à la délicateſſe de ſon jugement : qu'on y remarque quelque affectation : qu'il eſt trop fleuri & trop étudié, & qu'il dégénére déja de cette ſimplicité naturelle & majeſtueuſe de l'heureux ſiécle d'Auguſte. Mais, quand il ſeroit beaucoup plus parfait pour le ſtile, il en ſeroit encore plus dangereux pour les mœurs par les obſcénités dont il a rempli ſon Ouvrage.

On doute ſi notre Pétrone eſt le même que celui dont parle Tacite. Voici la peinture que fait cet Hiſtorien de Pétronius Turpilianus, & qui convient aſſez à l'idée que

la lecture de l'Ouvrage dont je parle donne de ſon Auteur. » C'étoit [a] un voluptueux, qui donnoit le jour au ſom- » meil, & la nuit aux plaiſirs ou aux affaires. Et au lieu » que les autres ſe rendent célébres par leur application » au travail, celui-ci s'étoit mis en réputation par ſon » oiſiveté. Il ne paſſoit pas pourtant pour un débau- » ché & un diſſipateur comme ceux qui ſe ruinent par » des débauches folles & ſans goût, mais pour un hom- » me d'un luxe délicat & réfléchi. Toutes ſes paroles » & ſes actions plaiſoient d'autant mieux, qu'elles por- » toient un certain air de négligence, qui paroiſſoit la » ſimple nature, & qui avoit toutes les graces de la » naïveté. Néanmoins lorſqu'il fut Proconſul de Bithynie, » & depuis Conſul, il ſe montra capable des plus grands » emplois. Puis redevenu voluptueux, ou par inclination, » ou par politique, à cauſe que le Prince aimoit la dé- » bauche, il fut l'un de ſes principaux confidens. C'étoit » lui qui régloit tout dans les parties de plaiſir de Néron; » & Néron ne trouvoit rien d'agréable ni de bon goût, » que ce que Pétrone avoit approuvé. De là naquit l'envie » de Tigelin contre lui comme contre un dangereux rival, » & qui le ſurpaſſoit dans la ſcience des voluptés. « Pétrone ſe donna la mort à lui-même, pour prévenir celle à laquelle l'Empereur, ſous une fauſſe accuſation, l'auroit condanné.

Si ce Pétrone n'eſt pas l'Ecrivain dont il s'agit ici, cet admirable portrait ſervira au moins à faire connoitre le ſtile de Tacite, dont j'aurai à parler dans la ſuite.

[a] Illi dies per ſomnum, nox officiis & oblectamentis vitæ tranſigebantur. Urque alios induſtria, ita hunc ignavia ad famam protulerat, habebaturque non ganeo & profligator, ut plerique ſua haurientium, ſed erudito luxu. Ac dicta factaque ejus, quanto ſolutiora, & quandam ſui negligentiam præferentia, tanto gratiùs in ſpeciem ſimplicitatis accipiebantur. Proconſul tamen Bithyniæ, & mox Conſul, vigentem ſe ac parem negotiis oſtendit: deinde revolutus ad vitia, ſeu virtorum imitationem, inter paucos familiarium Neroni adſumptus eſt, elegantiæ arbiter, dum nihil amœnum & molle, niſi quod ei Petronius approbaviſſet. Unde invidia Tigellini, quaſi adversùs æmulum, & ſcientia voluptatum potiorem. *Tacit. Annal. lib. 16. cap. 18.*

SILIUS ITALICUS.

C. SILIUS ITALICUS s'eſt rendu célébre par ſon Poéme de la ſeconde guerre Punique.

Il [a] n'étoit pas né Poéte, & l'étude ne ſuppléa pas entiérement à ce qui lui manquoit du côté de la nature. D'ailleurs il ne s'appliqua à faire des vers qu'après avoir lontems exercé dans le barreau la fonction d'Avocat, & avoir été Conſul, c'eſt-à-dire dans un âge déja fort avancé & languiſſant.

Martial. Epigram. 63. l. 7.

Quelque [b] éloge que lui donne Martial, il n'eſt pas fort eſtimé en qualité de Poéte: mais on trouve qu'il ſurpaſſe tous ceux de ſon tems pour la pureté de la Langue. Il ſuit avec aſſez d'exactitude la vérité de l'hiſtoire, & l'on peut tirer de ſon Poéme des lumiéres pour les tems mêmes qui ne ſont pas de ſon principal deſſein, y aiant des faits qui ne ſe trouvent point ailleurs.

Ce qu'il y dit de Domitien, fait aſſez voir qu'il le compoſoit ſous ce Prince, après la guerre des Sarmates, ſous laquelle il peut comprendre celle des Daces.

Plin. Epiſt. 7. lib. 3.

On croit que ſa mort arriva ſous Trajan, l'an 100. Il ſe laiſſa mourir de faim, ne pouvant plus ſouffrir la douleur d'un clou, que les Médecins ne pouvoient guérir. Pline remarque, que Silius s'étant retiré dans la Campanie à cauſe de ſa vieilleſſe, il ne quitta point ſa retraite pour venir à Rome féliciter Trajan ſur ſon avénement à l'Empire. On [c] eſtima Trajan de n'avoir point été offenſé de cette liberté, & lui d'avoir oſé la prendre.

Si notre Poéte n'a pu arriver à une parfaite imitation de Virgile, du moins ſon reſpect pour lui ne pouvoit pas aller plus loin. Il étoit devenu maître du lieu où étoit le tombeau de Virgile. C'étoit [d] pour lui un lieu ſacré, & qu'il

a Scribebat carmina majore cura quàm ingenio. *Plin. Ep. 7. lib. 3.*

b Perpetui nunquam moritura volumina Silî
Qui legis, & Latiâ carmina digna togâ. *Epigram. 63. lib. 7.*

c Magna Cæſaris laus, ſub quo hoc liberum fuit: magna illius, qui hac libertate auſus uti. *Plin. ibid.*

d Cujus (Virgilii) natalem religioſiùs quàm ſuum celebrabat; Neapoli maximè, ubi monumentum ejus adire ut templum ſolebat. *Plin. ibid.*

reſpectoit comme un temple. Il célébroit tous les ans le jour natal de Virgile avec plus de joie & de ſolennité que le ſien propre. Il ne put ſouffrir qu'un monument ſi reſpectable demeurât négligé entre les mains d'un pauvre payſan, & il en fit l'acquiſition.

Jam propè deſertos cineres, & ſancta Maronis
Nomina qui coleret, pauper & unus erat.
Silius optatæ ſuccurrere cenſuit umbræ:
Silius & vatem, non minor ipſe, colit.

Martial. Epi. gram. 50. l. 11.

L'Ouvrage de Silius étoit demeuré enſeveli depuis pluſieurs ſiécles dans la pouſſiére de la bibliothéque de S. Gal. Pogge l'y trouva pendant le Concile de Conſtance avec pluſieurs autres Manuſcrits, comme je l'ai déja marqué ailleurs.

STACE.

STACE (*P. Statius Papinius*) a vécu ſous Domitien. Martial ne parle jamais de lui, quoiqu'ils vécuſſent à Rome en même tems. On croit que cela venoit de jalouſie, parce que Stace plaiſoit fort à Domitien par ſon extrême facilité à faire des vers ſur le champ.

Nous avons de Stace deux Poëmes Héroïques: la *Thébaïde* en douze Livres, & l'*Achilléide* qui n'a que deux Livres, parce que la mort l'a empêché de l'achever. Il les a adreſſé l'un & l'autre à Domitien après la guerre des Daces. Nous avons encore cinq Livres de *Sylves*, ou de pluſieurs petits Poëmes ſur divers ſujets, dont beaucoup ont pour objet de flater Domitien.

Ses poëſies furent eſtimées de ſon tems à Rome. Juvénal marque le concours extraordinaire avec lequel on alloit les entendre, & les applaudiſſemens qu'on leur donnoit.

Curritur ad vocem jucundam, & carmen amicæ,
Thebaïdos, lætam fecit cùm Statius urbem,
Promiſitque diem: tanta dulcedine captos
Adficit ille animos, tantaque libidine vulgi
Auditur.

Satyr. 6. lib. 3.

Les vers qui ſuivent, s'il faut les prendre à la lettre, & s'ils ne ſont pas une de ces hyperboles familiéres à Juvénal, nous apprennent que Stace étoit pauvre, & qu'après avoir acquis bien de la réputation par ſa Thébaïde, il étoit obligé de faire des piéces de Théatre, & de les vendre à des Comédiens pour pouvoir vivre.

Sed cùm fregit ſubſellia verſu,
Eſurit, intactam Paridi niſi vendat Agaven.

Jule Scaliger prétend qu'il n'y a ni parmi les Anciens ni parmi les Modernes aucun Auteur qui ait tant approché de Virgile que Stace, & il ne fait point difficulté de lui donner la préférence ſur tous les Poétes Héroïques, Grecs & Latins, ſoutenant qu'il fait de meilleurs vers qu'Homére même. Un tel jugement marque bien que cet illuſtre Critique n'avoit pas tant de juſteſſe d'eſprit que d'érudition. Souvent l'une nuit à l'autre.

Stace, auſſi bien que Lucain & Silius Italicus, a traité ſon ſujet plutôt en Hiſtorien qu'en Poéte, ſans s'attacher à ce qui fait l'eſſence & la conſtitution d'un véritable Poéme Epique. Pour la diction & la verſification, en cherchant trop à s'élever & à paroitre grand, il donne dans l'enflure, & devient empoulé.

VALERIUS FLACCUS.

COMME le régne d'Auguſte a porté les plus excellens des Poétes Latins, auſſi celui de Domitien nous a donné les plus conſidérables d'entre les Poétes du ſecond ordre.

C. Valerius Flaccus Setinus Balbus. Ce Poéte étoit né à Setia ville de Campanie, mais avoit fixé ſa demeure à Padoue.

Nous avons ſon Poéme Héroïque du voiage des Argonautes, diviſé en huit livres. Il fut commencé ſous Veſpaſien, à qui il eſt adreſſé: une mort prématurée empécha l'Auteur de l'achever. Les plus habiles gens ont une opinion aſſez médiocre de cet Ouvrage, parce qu'ils y trouvent diverſes fautes contre les régles de l'art, point de grace & de beauté, & un ſtile, qui, pour avoir affecté

une grandeur mal ſoutenue, devient froid & languiſſant. Quintilien néanmoins dit que la Poéſie Latine avoit beaucoup perdu par ſa mort, qui arriva dans les derniéres années de Domitien. *Multum in Valerio Flacco nuper amiſimus.* Lib. 10. cap. 1.

Martial lui écrit comme à ſon ami, & l'exhorte à quitter la Poéſie pour plaider, & faire quelque métier, auquel il puiſſe gagner plus d'argent qu'à courtiſer les Muſes, de qui il n'a rien à attendre que de vaines couronnes & de ſtériles louanges, qui le laiſſeront à jeun & dans la miſére.

Pierios differ cantuſque choroſque Sororum: *Epigram. 76. lib. 1.*
Æs dabit ex illis nulla Puella tibi...
Præter aquas Helicon, & ſerta, lyraſque dearum,
Nil habet, & magnum ſed perinane ſophos.

MARTIAL.

MARTIAL *(M. Valerius Martialis)* a réuſſi dans l'Epigramme. Il étoit Eſpagnol, de la ville de Bilbilis, qu'on dit avoir été peu éloignée de celle de Caltaïnde en Arragon. Il naquit ſous Claude, vint à Rome ſous Néron à l'âge de vingt ans, & y en demeura trente, aimé des Empereurs, ſur tout de Domitien, qui lui accorda pluſieurs graces. On croit que n'étant pas ſi bien traité après la mort de cet Empereur, il ſe retira en ſon pays. Il eut tout le tems de s'y ennuier, n'y trouvant nulle compagnie ſortable, & qui eût du goût pour les Lettres, ce qui lui fit ſouvent regretter ſon ſéjour de Rome. Car, au lieu que dans cette ſavante ville ſes vers étoient extrêmement goûtés & applaudis, à Bilbilis ils ne faiſoient qu'exciter contre lui l'envie & la médiſance: traitement qu'il eſt difficile de ſoutenir tous les jours avec patience. *Accedit his municipalium rubigo dentium, & judicii loco livor... adversùs quod difficile eſt habere quotidie bonum ſtomachum.* Il mourut ſous Trajan, vers l'an 100. *Martial. in Præf. lib. 12.*

Il nous reſte de lui quatorze livres d'Epigrammes, & un livre des ſpectacles. Voſſius croit que ce dernier eſt un recueil des vers de Martial & de quelques autres Poétes

de ſon tems ſur les ſpectacles que Tite fit repréſenter l'an 80.

Plin. Epiſt. 21. lib. 3. Pline, en l'honneur duquel il avoit fait une Epigramme, (la 19e du Livre 10) lui donna une ſomme d'argent lorſqu'il ſe retira de Rome: car il étoit peu avantagé des biens de la fortune. A cette occaſion Pline remarque que c'étoit un ancien uſage, d'accorder des récompenſes utiles ou honorables à ceux qui avoient écrit à la gloire des Villes ou de quelques Particuliers. Aujourd'hui, dit-il, la mode en eſt paſſée, avec tant d'autres, qui n'avoient pas moins de grandeur & de nobleſſe. Depuis que nous ceſſons de faire des actions louables, nous mépriſons la louange. *Poſtquam deſiimus facere laudanda, laudari quoque ineptum putamus.*

Il pleura la mort de Martial, lorſqu'il en ſut la nouvelle. Il aimoit & eſtimoit ſon génie. Mais il ſeroit à ſouhaiter qu'il y eût eu autant de pudeur & de modeſtie dans ſes vers, qu'il y a quelquefois d'eſprit.

On lui reproche ſon humeur trop mordante, ſa flaterie honteuſe à l'égard de Domitien, jointe à la maniére indigne dont il le traita après ſa mort.

L'amour des ſubtilités, & l'affectation des pointes dans le diſcours, avoient pris, dès le tems de Tibére & de Caligula, la place du bon goût qui régnoit ſous Auguſte. Ce défaut alla toujours croiſſant, & c'eſt ce qui fit ſi fort goûter Martial. Il s'en faut bien que toutes ſes épigrammes ſoient de la même force: on leur a juſtement appliqué ce vers qui eſt de lui:

Sunt bona, ſunt quædam mediocria, ſunt mala plura.

Le plus grand nombre eſt des mauvaiſes, mais il y en a d'excellentes: j'en raporterai quelques-unes.

Sur une parfaite ſculpture.

Epigr. 35. l. 3.
Artis Phidiacæ toreuma clarum
Piſces adſpicis: adde aquam, natabunt.

Sur la lenteur d'un Barbier.

Epigr. 83. l. 7.
Eutrapelus tonſor dum circuit ora Luperci,
Expingitque genas, altera barba ſubit.

Conſeil

Conſeil à un homme de ne point plaider.

Et judex petit, & petit patronus: *Epig. 13. l. 2.*
Solvas cenſeo, Sexte, creditori.

Sur la mort prématurée d'un homme qui avoit remporté pluſieurs fois la victoire dans les courſes du Cirque.

Ille ego ſum Scorpus, clamoſi gloria Circi; *Epig. 51. l. 10.*
Plauſus, Roma, tui, deliciæque breves:
Invida quem Lacheſis raptum trieteride nona,
Dum numerat palmas, credidit eſſe ſenem.

Sur l'action hardie de Mutius Scévola.

Dùm peteret Regem decepta ſarellite dextra, *Epig. 22. l. 1.*
Injecit ſacris ſe peritura focis.
Sed tam ſæva pius miracula non tulit hoſtis,
Et raptum flammis juſſit abire virum.
Urere quam potuit contempto Mucius igne,
Hanc ſpectare manum Porſena non potuit.
Major deceptæ fama eſt & gloria dextræ:
Si non erraſſet, fecerat illa minùs.

Contre la dureté d'un riche avare.

Tu ſpectas hiemem ſuccincti lentus amici, *Epig. 46. l. 2.*
(Ptô ſcelus!) & latetis frigora trita mei.
Quantum erat, infelix, pannis fraudare duobus,
(Quid renuis?) non te, Nævole, ſed tineas?

On ne conſerve véritablement que les biens qu'on a donnés.

Callidus efftacta nummos fur auferet arca: *Epig. 42. l. 8.*
Proſternet patrios impia flamma lares...
Extra fortunam eſt quicquid donatur amicis.
Quas dederis, ſolas ſemper habebis opes.

Eloge & deſcription d'une petite chienne: elle eſt un peu longue, mais d'une délicateſſe extrême. Je ſouhaiterois qu'une main habile traduisît en vers françois cette piéce en faveur des Dames.

Epig. 109. l. 1.

Iſſa eſt paſſere nequior Catulli:
Iſſa eſt purior oſculo columbæ:
Iſſa eſt blandior omnibus puellis:
Iſſa eſt carior Indicis lapillis:
Iſſa eſt deliciæ catella Publi.
Hanc tu, ſi queritur, loqui putabis.
Sentir triſtitiamque, gaudiumque.
Collo nixa cubat, capitque ſomnos,
Ut ſuſpiria nulla ſentiantur:
Et deſiderio coacta ventris,
Gutta pallia non fefellit ulla;
Sed blando pede ſuſcitat, toroque
Deponi monet, & rogat levari:
Caſtæ tantus ineſt pudor catellæ!
Ignorat Venerem, nec invenimus
Dignum tam tenera virum puella.
Hanc ne lux rapiat ſuprema totam,
Picta Publius exprimit tabella.
In qua tam ſimilem videbis Iſſam,
Ut ſit tam ſimilis ſibi nec Iſſa.
Iſſam denique pone cum tabella,
Aut utramque putabis eſſe veram,
Aut utramque putabis eſſe pictam.

SULPITIA.

SULPITIA, Dame Romaine, étoit femme de Calenus. Elle fit un Poéme ſur l'expulſion des Philoſophes, où elle maltraite fort Domitien, & le menace de la mort. C'eſt la ſeule piéce qui nous reſte d'un grand nombre de poéſies qu'elle avoit faites. On l'imprime ordinairement à la fin des Satyres de Juvénal. Il y a ſujet de regretter la perte des vers qu'elle écrivit à ſon mari ſur l'amour conjugal, & ſur la fidélité & la chaſteté que l'on doit garder dans l'état du mariage. Martial en fait un bel éloge dans une Epigramme, dont je raporterai ſeulement quelques vers.

Epig. 35. l. 10.

Omnes Sulpitiam legant puellæ,
Uni quæ cupiunt viro placere.

Omnes Sulpitiam legant mariti,
Uni qui cupiunt placere nuptæ...
Hac condiſcipula, vel hac magiſtra,
Eſſes doctior & pudica Sappho...

NEMESIANUS, & CALPURNIUS.

NOUS AVONS quelques Eglogues, & une partie du Poéme ſur la Chaſſe de *M. Aurelius Olympius Nemeſianus*, fort célébre en ſon tems pour la poéſie. On prétend qu'il étoit de Carthage. Il adreſſe ſon Poéme ſur la Chaſſe à Carin & à Numérien après la mort de leur Pere, c'eſt-à-dire en 284.

TITUS CALPURNIUS de Sicile, a vécu ſous Carus, Carin, & Numérien. Il compoſa ſept Eglogues qu'il adreſſa à Néméſien, Poéte Bucolique comme lui. Les vers de ces deux Poétes ſe ſentent du ſiecle où ils ont été compoſés.

PRUDENCE.

PRUDENCE, *(Aurelius Prudentius Clemens)* Poéte Chrétien, Officier à la Cour de l'Empereur Honorius, naquit en Eſpagne à Sarragoſſe l'an 348. & mourut vers l'an 412.

Il ne commença ſes poéſies ſur la religion qu'à l'âge de cinquante-ſept ans. Il avoit été Avocat, puis Juge, enſuite homme de guerre: enfin il fut attaché à la Cour par un emploi honorable. C'eſt lui-même qui nous apprend ces circonſtances dans le Prologue de ſes Ouvrages.

Per quinquennia jam decem,
Ni fallor, fuimus: ſeptimus inſuper
Annum cardo rotat, dum fruimur ſole volubili.

Après avoir parlé de ſa jeuneſſe, il expoſe ſes différens emplois.

Exin jurgia turbidos
Armarunt animos, & malè pertinax
Vincendi ſtudium ſubjacuit caſibus aſperis.
Bis legum moderamine

Frenos nobilium reximus urbium:
Jus civile bonis reddidimus, terruimus reos.
Tandem militiæ gradu
Evectum pietas Principis extulit,
Adſumptum propiùs ſtare jubens ordine proximo.

Les poéſies qu'on a de Prudence ſont plus remplies de zêle de religion, que des ornemens de l'art. On y trouve beaucoup de fautes de quantité. D'ailleurs l'Orthodoxie n'y eſt pas toujours gardée. Il faut pourtant avouer qu'on trouve en pluſieurs endroits de ſes Ouvrages beaucoup de goût & de délicateſſe. Je n'en veux pour preuves que ſes Hymnes ſur les Innocens : j'en raporterai quelques ſtrophes.

Salvete flores Martyrum,
Quos lucis ipſo in limine,
Chriſti inſecutor ſuſtulit,
Ceu turbo naſcentes roſas
Vos prima Chriſti victima,
Grex immolatorum tener,
Aram ſub ipſam ſimpliees
Palma & coronis luditis....
Audit tyrannus anxius
Adeſſe regum principem,
Qui nomen Iſrael regat,
Teneatque David regiam.
Exclamat amens nuntio:
Succeſſor inſtat, pellimur.
Satelles i, ferrum rape,
Perfunde cunas ſanguine.
Tranſigit ergo carnifex
Mucrone diſtricto furens
Effuſa nuper corpora,
Animaſque rimatur novas.

Le ſiécle d'Auguſte n'a rien de plus vif ni de plus délicat que ces ſtrophes.

CLAUDIEN.

CLAUDIEN, *(Claudius)* Poéte Latin & payen, natif de Canope en Egypte, a vécu ſous Arcade & Honorius, qui lui firent dreſſer une ſtatue. Il mourut peu après Arcade.

Il mérite le premier rang entre tous les Poétes Héroïques, qui ont paru depuis l'heureux ſiécle d'Auguſte. De tous ceux qui ont tâche de ſuivre & d'imiter Virgile, il eſt celui qui approche le plus de la majeſté de ce Poéte, & qui tient le moins de la corruption de ſon ſiécle. On ſent bien qu'il avoit beaucoup de génie, & qu'il étoit né pour la poéſie. Il étoit plein de ce feu qui produit l'enthouſiaſme. Son ſtile eſt châtié, doux, élégant, & en même tems noble & élevé. Il a trop de ſaillies de jeuneſſe, & eſt trop enflé. Il a de l'eſprit & de l'imagination, mais il eſt bien éloigné de cette délicateſſe de nombre, & de ce tour naturel de vers que les connoiſſeurs admirent dans Virgile. Il retombe ſans ceſſe dans la même cadence, ce qui fait qu'on a peine à le lire ſans ſe laſſer.

Entre les diverſes piéces de Claudien, ſes invectives contre Rufin & contre Eutrope, ont été fort eſtimées.

AUSONE.

AUSONE *(Decius* ou plutôt *Decimus Magnus Auſonius)* naquit à Bordeaux.

A l'âge de trente ans il fut choiſi pour y enſeigner la Grammaire, puis la Rhétorique. Il s'acquit une ſi grande réputation dans ce dernier emploi, qu'on l'attira à la Cour Impériale pour le faire précepteur de Gratien fils de l'Empereur Valentinien I. Il accompagna ſon Eléve dans le voiage que fit ce jeune Prince en Allemagne avec ſon pere. AN. 367.

Cet emploi lui acquit les premiéres dignités de l'Empire. Il fut fait Queſteur par Valentinien. Après la mort de ce Prince, Gratien le fit Préfet du Prétoire : & il eut deux fois cette charge, premiérement pour l'Italie & l'Afrique, & enſuite pour les Gaules. Enfin il le déclara Conſul. On vit pour lors vérifiée de nouveau la maxime de AN. 379.

Juvénal, Que quand il plait à la fortune, on paſſe de la fonction de Rhéteur à la charge de Conſul :

Si fortuna volet, fies de Rhetore Conſul.

L'Empereur, en lui conférant cette dignité, n'oublia rien de ce qu'il put imaginer de plus obligeant & de plus honnête. Ce doit être la ſcience des Princes, de ſavoir ainſi aſſaiſonner leurs préſens & leurs bienfaits. Il dépécha promtement un courier à Auſone, pour lui donner avis de ſa nomination au Conſulat, & lui écrivit en ces termes. *Auſon. in Grat. act.*

» Comme je ſongeois il y a quelque tems à créer des Con-
» ſuls pour cette année, j'invoquai l'aſſiſtance de Dieu,
» comme vous ſavez que j'ai accoutumé de faire en tout
» ce que j'entreprends, & comme je ſai que vous déſirez
» que je faſſe. J'ai cru que je devois vous nommer premier
» Conſul, & que Dieu demandoit de moi cette reconnoiſ-
» ſance pour les bonnes inſtructions que j'ai reçues de
» vous. Je vous rends donc ce que je vous dois ; & ſachant
» qu'on ne peut jamais s'acquitter ni envers ſes peres ni
» envers ſes maîtres, je confeſſe que je vous dois encore
» ce que j'ai tâché de vous rendre.

Afin que rien ne manquât à la grace qu'il lui avoit faite, il accompagna cette Lettre d'un préſent, & lui envoia une robe fort riche, où étoit en broderie d'or la figure de l'Empereur Conſtantius ſon beau-pere. Auſone, de ſon côté, emploia toute la force & toute la délicateſſe de ſon eſprit, pour faire en vers & en proſe l'éloge de ſon auguſte Bienfaiteur. Nous avons encore le remerciement qu'il fit à l'Empereur : c'eſt une piéce qui a été fort eſtimée. On y trouve beaucoup d'eſprit, & peut-être trop ; des penſées belles & ſolides ; des tours vifs, mais ſouvent trop recherchés. La Latinité en eſt dure, & ſe reſſent du ſiécle où a vécu l'Auteur. Je raporterai ici le commencement du diſcours qu'il prononça devant l'Empereur en action de graces, afin qu'on ait quelque idée de ſon ſtile.

Ago tibi gratias, Imperator Auguſte : ſi poſſem, etiam referrem. Sed nec tua fortuna deſiderat remunerandi vices, nec noſtra ſuggerit reſtituendi facultatem. Privatorum iſta copia eſt, inter ſe eſſe munificos. Tua beneficia, ut majeſtate præ-

cellunt, ita mutuum non repoſcunt. Quod ſolum igitur noſtræ opis eſt, gratias ago, verùm ita, ut apud Deum fieri ſolet, ſentiendo copioſiùs, quàm loquendo; atque non in ſacrario modò Imperialis oraculi, qui locus horrore tranquillo & pavore venerabili rarò eundem animum præſtat & vultum: Sed uſquequaque gratias ago, tum tacens, tum loquens; tum in cœtu hominum, tum ipſe mecum; & cùm voce potui, & cùm meditatione feceſſi; omni loco, actu, habitu, & tempore. Nec mirum, ſi ego terminum non ſtatuo tam grata profitendi, cùm tu finem facere neſcias honorandi. Qui enim locus eſt, aut dies, qui non me hujus aut ſimilis gratulationis admoneat! Admoneat autem! O inertiam ſignificationis ignavæ! Quis, inquam, locus eſt, qui non beneficiis tuis agitet, inflammet?

Il y a une extrême inégalité entre les Ouvrages d'Auſone. Son ſtile eſt dur, comme je l'ai déja remarqué: mais la dureté eſt le moindre vice de ſes poéſies. Les obſcénités dont il les a remplies en interdiſent la lecture à quiconque n'a pas renoncé à toute pudeur.

SAINT PAULIN.

SAINT PAULIN, Evêque de Nole, étoit de Bordeaux. Il naquit vers l'an 353. Il eut pour maître dans les Lettres profanes le célébre Auſone, dont je viens de parler. Saint Paulin déclare plus d'une fois qu'il devoit tout à Auſone, qu'il appelle ſon patron, ſon maître, ſon pere, & à qui il ſe reconnoit redevable de ſa bonne éducation, de la connoiſſance qu'il avoit des Lettres, & de ſon élévation dans les charges & les dignités.

Tibi diſciplinas, dignitatem, Litteras, *Carm. 10.*
Linguæ, & togæ, & famæ decus,
Provectus, altus, inſtitutus debeo
Patrone, præceptor, parens.

Il fit un grand progrès ſous un tel Maître. Auſone l'en félicite dans pluſieurs de ſes poéſies, & il avoue, ce qui n'eſt pas peu pour un Poéte, que ſon Diſciple a emporté la palme ſur lui pour les vers.

Cedimus ingenio, quantum præcedimus ævo. *Auſon. Epiſt. 20.*
Aſſurgit Muſæ noſtra Camœna tuæ.

Id. Ep. 24. & 25. La retraite de ſaint Paulin qui étoit allé ſe cacher dans la ſolitude en Eſpagne, lui attira de violens reproches de la part d'Auſone. Cet homme mondain lui écrivit pluſieurs Lettres pour ſe plaindre de ſon injurieux oubli, dans leſquelles il s'emporte contre ſa Tanaquil, c'eſt le nom odieux qu'il donnoit à Théraſie ſa femme, à qui il imputoit ce changement. Il accuſoit ſon diſciple d'avoir perdu ſa douceur ancienne, & d'être devenu ſauvage & miſanthrope. Il lui attribuoit aſſez clairement un eſprit renverſé par une noire mélancolie, qui lui faiſoit fuir la compagnie & la converſation des hommes. C'eſt le reproche ordinaire que font les gens du monde à ceux qui le quittent.

La divine Providence empêcha qu'il ne reçût aucune de ces Lettres avant qu'il fût aſſez fort pour réſiſter aux piéges que le démon lui tendoit par la main d'un Maître anciennement eſtimé, & tendrement aimé. Au bout de quatre ans, il en reçut trois à la fois, auxquelles il répondit de ſon côté par pluſieurs lettres.

Après avoir rendu raiſon de ſon long ſilence, il s'excuſe de ſe remettre à la poéſie profane, qui ne convenoit point à une perſonne comme lui, qui ne vouloit plus ſonger qu'à Dieu.

Quid abdicatas, in meam curam, pater,
Redire Muſas præcipis?
Negant Camœnis, nec patent Apollini
Dicata Chriſto pectora.

Il dit qu'il eſt bien éloigné maintenant d'invoquer ni Apollon ni les Muſes, divinités ſourdes & imbécilles; qu'un Dieu plus puiſſant s'eſt ſaiſi de ſon eſprit, & demande de lui d'autres ſentimens, & un autre langage.

Nunc alia mentem vis agit, major Deus,
Alioſque mores poſtulat.

Il décrit enſuite le changement merveilleux que la grace opére dans le cœur de l'homme, lorſqu'elle s'en eſt ſaiſie par droit de conquête, & qu'elle ſe l'eſt entiérement aſſujetti, en lui faiſant perdre par un chaſte plaiſir le goût des anciennes voluptés; en étoufant toutes les peines & toutes les

les inquiétudes de la vie préſente par une vive foi & une vive eſpérance des biens futurs ; & en ne lui laiſſant d'autre ſoin que de s'occuper de ſon Dieu, dont il repaſſe les merveilles, dont il étudie les ſaintes volontés, s'efforçant de lui rendre un hommage digne de lui par un amour ſans partage & ſans borne.

Hic ergo noſtris ut ſuum præcordiis
Vibraverit cœlo jubar,
Abſtergit ægrum corporis pigri ſitum,
Habitumque mentis innovat.
Exhaurit omne quod juvabat antea,
Caſtæ voluptatis vice.
Totoque noſtra jure domini vindicat
Et corda, & ora, & tempora.
Se cogitari, intelligi, credi, legi,
Se vult timeri & diligi.
Æſtus inanes, quos movet vitæ labor
Præſentis ævi tramite,
Abolet futuræ cum Deo vitæ fides. &c.

Il ajoute à tout cela une forte proteſtation de ne manquer jamais à ce que les obligations qu'il avoit à Auſone demandoient de lui.

Les louanges qu'Auſone, en pluſieurs endroits, donne à ſaint Paulin, ſemblent regarder plutôt les poéſies qu'il avoit faites avant ſon renoncement aux Muſes profanes, que celles qu'il a compoſées depuis. Car, après une abdication ſi rare & ſi généreuſe, il s'eſt étudié à éteindre la plus grande partie de ſon feu, & aiant étouffé en lui tout deſir de la réputation humaine, il a rabaiſſé ſon eſprit & ſon ſtile, & s'eſt renfermé dans les bornes d'une ſimplicité ennemie de tout orgueil, telle que la modeſtie chrétienne l'exige. Il a même porté le détachement juſqu'au point de ne ſe pas ſoucier de garder l'exactitude de la proſodie. Mais dans tout cet air négligé, qui paroit autant dans ſa verſification que dans le fond même du ſtile de ſa poéſie, on trouve toujours de certains agrémens naturels, qui font aimer l'Auteur & ſes Ouvrages.

SAINT PROSPER.

SAINT PROSPER étoit d'Aquitaine. C'étoit un homme laïc & marié. Il fut Sécretaire des Brefs ſous le Pape ſaint Léon.

Nous avons de ſaint Proſper, outre quelques autres petites piéces qui ſont douteuſes, un Poéme très conſidérable contre les Ingrats, c'eſt-à-dire contre les ennemis de la Grace de Jeſus-Chriſt, dans lequel il explique, en Théologien profond, la doctrine Catholique contre les Pélagiens & les Sémipélagiens.

Mr Godeau juge, après pluſieurs autres Auteurs, que cet Ouvrage eſt l'abrégé de tous les livres de S. Auguſtin ſur cette matiére, & particuliérement de ceux qui ont été écrits contre Julien. Il ajoute que les expreſſions en ſont merveilleuſes, & qu'il y a ſujet, en beaucoup d'endroits, de s'étonner comment ce Saint a pu accorder la beauté de la verſification avec les épines de ſon ſujet. Ce qu'il y a encore de ſurprenant dans ce Poéme, c'eſt de voir que l'exactitude pour les dogmes de la foi y ſoit ſi réguliérement obſervée malgré la contrainte des vers, & la liberté de l'eſprit poétique, & que les vérités de la religion n'y ſoient ni altérées ni affoiblies par les ornemens de la poéſie. Nous avons ce Poéme traduit en vers François. Je donnerai ici la Préface, qui fera connoître & le ſujet de cet excellent Ouvrage, & le ſtile de l'Auteur.

PRÆFATIO.

Unde voluntatis ſanctæ ſubſiſtat origo,
Unde animis pietas inſit, & unde fides:
Adversùm ingratos, falſâ & virtute ſuperbos,
Centenis decies verſibus excolui.
Quos ſi tranquilla ſtudeas cognoſcere cura,
Turus ab adverſo turbine, Lector, eris.
Nec libertate arbitrii rapiere rebellis,
Ulla nec audebis dona negare Dei.
Sed bona quæ tibi ſunt, operante fatebere Chriſto,
Non eſſe ex merito ſumpta, ſed ad meritum.

TRADUCTION.

Ma plume en mille Vers combattant pour la Grace.
A pour Dieu combattu,
Attaquant ces Ingrats pleins de la vaine audace
D'une fauſſe vertu.
J'ai fait voir d'où nos cœurs conçoivent la racine
D'un céleſte deſſein,
D'où la foi naît dans nous, d'où la vertu divine
Germe dans notre ſein.
Si donc ton eſprit calme, en liſant cet ouvrage,
N'y cherche que du fruit,
Ces Vers te ſauveront du funeſte naufrage
Où l'erreur nous conduit.
Tu n'éleveras point contre ton Roi ſuprême
Ta fiére liberté,
Et tu ne croiras point mériter par toi-même
Les dons de ſa bonté.
Mais tu reconnoitras que tu dois toute choſe
Au Dieu qui t'eſt ſi doux;
Et que notre mérite eſt l'effet, non la cauſe
De ſa Grace dans nous.

SIDOINE APOLLINAIRE.

SIDOINE Apollinaire *(C. Sollius Apollinaris Sidonius)* naquit à Lyon d'un Préfet du Prétoire, gendre de l'Empereur Avite.

Nous avons ſes poéſies en vingt-quatre piéces, imprimées ordinairement avec les neuf livres de ſes Epitres. Le ſiécle où il vivoit fait excuſer le ſtile dur, l'obſcurité, & les fautes de proſodie de ſes vers.

Il renonça à la Poéſie en renonçant au ſiécle, & il ne fit plus de vers depuis qu'on l'eut fait Evêque de Clermont en Auvergne, ce qui arriva en l'an 472.

AVIENUS.

RUFUS FESTUS AVIENUS vivoit ſous Théodoſe l'ancien. Cet Auteur a mis en vers Latins les *Phénoménes*

d'Aratus, & la *Périégéſe* de Denys, c'eſt-à-dire la deſcription qu'il avoit faite de la terre. Il avoit mis auſſi tout Tite-Live en vers Iambes : travail aſſez inutile, & dont la perte ne doit pas être fort regrettée. Il nous reſte de lui des Fables, qu'il a priſes d'Eſope pour les mettre en vers Elégiaques, & qu'il a dédiées à Théodoſe, qui n'eſt autre que Macrobe : elles ſont infiniment éloignées de la pureté, de la beauté, & de la grace de celles de Phédre.

BOECE.

BOECE (*Anicius Manlius Severinus Boëtius*) fut Conſul ſeul l'an 510.

Ce que ce grand homme a fait de vers eſt inſéré dans ſes cinq livres de *la Conſolation*, qu'il compoſa dans la priſon où Théodoric Roi des Goths l'avoit fait mettre : il étoit ſon principal Miniſtre d'Etat. Sa proſe n'étant pas fort excellente, ſemble avoir contribué par ſes ombres à relever l'éclat de ſa poéſie, qui eſt remplie de graves ſentences & de belles penſées.

FORTUNAT.

FORTUNAT étoit né dans la Marche Tréviſane. Il fut fait Evêque de Poitiers, & mourut vers le commencement du VIIe ſiécle.

C'eſt un des plus importans d'entre les Poétes de l'antiquité Chrétienne. Nous avons onze livres de ſes poéſies diverſes, tant en vers Lyriques, qu'en vers Elégiaques ; & quatre de la vie de ſaint Martin en vers Hexamétres. Il faut juger du mérite de ſes vers par le ſiécle où il vivoit.

CHAPITRE SECOND.

DES HISTORIENS.

C'EST avec raiſon que l'Hiſtoire a été appellée le témoin des tems, le flambeau de la vérité, l'école de la vertu, la dépoſitaire des événemens, &, s'il étoit permis de parler ainſi, la fidéle meſſagére de l'antiquité. En effet, elle nous ouvre la vaſte carriére de tous les ſiécles paſſés, les raproche en quelque ſorte de nous, & nous les rend comme préſens. Elle fait comparoitre devant nous les Conquérans, les Héros, les Princes, & tous les grands hommes, mais dépouillés de l'appareil faſtueux qui les accompagnoit pendant leur vie, & réduits à eux ſeuls, pour venir rendre compte de leurs actions au Tribunal de la poſtérité, & pour y ſubir un jugement, où la flaterie n'a plus de part, parce qu'ils n'ont plus de pouvoir.

L'Hiſtoire a le privilége auſſi d'approcher du trône des Princes régnans, & eſt preſque la ſeule qui puiſſe ou qui oſe leur faire connoitre la vérité, & leur montrer même leurs défauts s'ils en ont, mais ſous des noms étrangers pour ménager leur délicateſſe, & pour leur rendre ſes avis utiles en évitant de leur déplaire. Elle n'eſt pas moins appliquée à inſtruire les particuliers. Elle leur marque à tous généralement, de quelque âge & de quelque condition qu'ils ſoient, & les modéles de vertu qu'ils doivent ſuivre, & les exemples vicieux qu'ils doivent éviter.

On comprend aſſez que l'Hiſtoire, encore brute & groſſiére dans ſes commencemens, n'étoit pas en état de rendre au genre humain de ſi importans ſervices. Elle ſe contenta d'abord de conſerver la mémoire des événemens, en les gravant ſur la pierre & l'airain, en les fixant par des inſcriptions, en les inſérant dans les regîtres publics, en les conſacrant en quelque ſorte par des hymnes & des

cantiques. Elle s'eſt élevée peu à peu, & eſt parvenue par degrés à ce point de perfection, où les Grecs & les Latins l'ont conduite.

Je ne touche point à l'Hiſtoire du Peuple de Dieu, compoſée par Moyſe, la plus ancienne & la plus reſpectable de toutes. Je ne parle point non plus de pluſieurs Hiſtoriens dont nous n'avons conſervé que les noms, & tout au plus quelques légers fragmens. Je me borne ici aux Hiſtoriens Grecs & Latins dont les Ouvrages ſont parvenus juſqu'à nous en tout ou en partie. Comme j'ai eu ſoin de les citer exactement dans mon Hiſtoire Ancienne, & qu'ils me ſervent de garands pour les faits que j'y avance, il paroit néceſſaire que ceux de mes Lecteurs qui ne les ont pas lus, en aient quelque connoiſſance légére, & ſachent au moins le tems où ils ont vécu, les principales circonſtances de leur vie, les Ouvrages qu'ils ont compoſés, & le jugement qu'en ont porté les Savans.

ARTICLE PREMIER.

DES HISTORIENS GRECS.

HERODOTE.

An. M. 3520. Av. J. C. 484. *Suidas.*

HERODOTE étoit d'Halicarnaſſe, ville de Carie. Il naquit l'année même que mourut Artémiſe, reine de Carie, & quatre ans avant la deſcente de Xerxès dans la Gréce. Voiant ſa patrie opprimée ſous la tyrannie de Lygdamis petit-fils d'Artémiſe, il la quitta pour ſe retirer dans l'île de Samos, où il apprit à fond le dialecte Ionique.

C'eſt dans ce dialecte qu'il a compoſé ſon Hiſtoire renfermée en neuf livres. Il la commence à Cyrus, ſelon lui premier Roi des Perſes, & la conduit juſqu'à la bataille de Mycale qui ſe donna la huitiéme année de Xerxès; ce qui comprend l'eſpace de ſix vingts ans ſous quatre Rois de Perſe, Cyrus, Cambyſe, Darius, Xerxès; depuis l'année du Monde 3405 juſqu'à 3524. Outre l'hiſtoire des Grecs & des Perſes, qui eſt ſon principal objet, il en traite pluſieurs autres par digreſſion, comme celle des

Egyptiens, qui occupe le ſecond Livre. Il cite dans l'Ouvrage que nous avons ſes hiſtoires des Aſſyriens & des Arabes, qu'il avoit écrites: mais il ne nous en reſte rien, & l'on doute même s'il les avoit achevées, parce qu'aucun Auteur n'en fait mention. On ne croit pas que la vie d'Homére, attribuée à Hérodote, ſoit de lui. *Lib. 1. c. 184.*

Hérodote, pour ſe faire connoitre en même tems à toute la Gréce, choiſit le tems qu'elle étoit aſſemblée aux Jeux Olympiques, & il y fit la lecture de ſon Hiſtoire, qui fut reçue avec des applaudiſſemens extraordinaires. On croioit entendre parler les Muſes, tant le ſtile dans lequel elle eſt écrite parut doux & coulant; & c'eſt ce qui fit qu'on donna pour lors aux neuf livres qui la compoſent les noms des neuf Muſes. *Suidas.*

Il paroit qu'il accorda une lecture particuliére de ſon Ouvrage à la ville d'Athénes, qui méritoit bien cette diſtinction: ce fut à la célébre Fête des Panathénées. Il eſt facile de juger combien une Hiſtoire compoſée avec tant d'art & d'éloquence dut plaire à des oreilles auſſi fines & auſſi délicates que celles des Athéniens, & à des eſprits auſſi curieux & d'un auſſi bon goût.

On peut croire que ce fut dans cette aſſemblée, plutôt qu'à celle des Jeux Olympiques, que Thucydide, encore tout jeune, & âgé peutêtre de quinze ans, fut tellement frapé de la beauté de cette hiſtoire, qu'il entra dans une eſpéce de tranſport & d'enthouſiaſme, & verſa des larmes de joie avec abondance. Hérodote s'en aperçut, & en fit ſes complimens au pere du jeune homme nommé Olore, & l'exhorta fortement à prendre un ſoin particulier de ce fils, qui montroit déja un goût ſi marqué pour les Belles Lettres, & qui pourroit un jour faire honneur à la Gréce. Les grands hommes ne peuvent être trop attentifs à encourager par quelques louanges de jeunes gens, en qui ils aperçoivent des talens & de la bonne volonté. C'eſt peutêtre à ce petit mot d'Hérodote que nous devons l'admirable Hiſtoire de Thucydide. *Marcellin. de vita Thucyd. Suidas.*

J'ai ſuppoſé que Thucydide pouvoit avoir quinze ans, lorſqu'il aſſiſta à la lecture qu'Hérodote fit de ſon Hiſtoire à Athénes. Suidas dit qu'il étoit encore enfant, ou plutôt

encore jeune : ἔτι παῖς. Or comme il n'étoit né que treize ans après Hérodote, Hérodote lui-même n'en avoit donc alors que vingt-huit, ce qui ajoute beaucoup au mérite de cet Auteur, d'avoir à cet âge composé un Ouvrage si estimable.

Hérodote, comblé de gloire, songea à retourner dans sa patrie : c'est où le cœur nous rappelle toujours. Quand il y fut arrivé, il exhorta ses compatriotes à chasser le Tyran qui les opprimoit, & à se remettre en possession de la liberté, plus chére aux Grecs que la vie même. Ses exhortations eurent tout le succès qu'il en pouvoit attendre, mais ne furent paiées à son égard que d'ingratitude, par l'envie qu'une si glorieuse & si heureuse entreprise lui attira. Obligé de quitter une patrie ingrate, il crut devoir profiter d'une conjoncture favorable qui se présenta fort à propos. C'étoit une Colonie que les Athéniens envoioient à Thurium dans la partie de l'Italie appellée la Grande Gréce, pour repeupler & rétablir cette ville. Il se joignit à la Colonie, alla s'établir avec elle à Thurium, & il y finit ses jours. Thurium étoit l'ancienne Sybaris : ou du moins cette ville fut bâtie dans le voisinage de Sybaris, & on y ramassa les restes de cette ancienne ville, ruinée par les Crotoniates.

Je différe à parler de ce qui regarde le jugement qu'on doit porter d'Hérodote, après que j'aurai traité l'article de Thucydide, afin de pouvoir les comparer ensemble.

THUCYDIDE.

AN. M. 3533. Av. J. C. 471. *Marcellin. de vit. Thucyd. Suidas.*

ON PLACE la naissance de Thucydide au commencement de la LXXVIIe Olympiade, treize ans après celle d'Hérodote.

Il eut pour pere Olore (appellé ainsi du nom d'un Roi de Thrace,) & pour mere Hégésipyle Il comptoit parmi ses ancêtres l'ancien Miltiade, fils de Cypsele, fondateur du roiaume de la Quersonnése, qui, du consentement de Pisistrate, s'étoit retiré en Thrace, & y avoit épousé Hégésipyle fille d'Olore Roi de Thrace, dont la fille apparemment, qui portoit le même nom, fut mere de notre Historien.

Celui-ci

Celui-ci étudia la Rhétorique ſous Antiphon, & la Philoſophie ſous Anaxagore. Il parle du premier dans ſon VIIIe livre, & dit qu'il fut d'avis d'abolir à Athénes le gouvernement populaire, & d'établir les Quatre-cens. *Thucyd. lib. 8. pag. 592.*

Nous avons déja dit qu'à l'âge de quinze ans il avoit entendu avec un extrême plaiſir la lecture de l'Hiſtoire d'Hérodote, ſoit à Olympie, ſoit à Athénes. AN. M. 3548. AV. J. C. 456.

Porté à l'étude par une inclination violente, il ne ſongea point à s'engager dans l'adminiſtration des affaires publiques : il eut ſoin ſeulement de ſe former dans les exercices militaires qui convenoient à un jeune homme de ſa naiſſance. Il eut de l'emploi dans les troupes, & fit quelques campagnes.

A l'âge de vingt-ſept ans, il fut chargé en partie de conduire & d'établir à Thurium une nouvelle Colonie d'Athéniens. Cet emploi l'occupa pendant trois ou quatre ans, après quoi il retourna à Athénes. AN. M. 3560. AV. J. C. 444.

Pour lors il épouſa une fille de Thrace fort riche, & qui y poſſédoit un grand nombre de mines. Ce mariage le mit fort à ſon aiſe, & lui fournit de quoi faire une dépenſe aſſez conſidérable. Nous verrons bientôt l'utile emploi qu'il en fit.

Cependant la guerre du Péloponnéſe s'alluma dans la Gréce, & y excita de grands mouvemens & de grands troubles. Thucydide, qui prévoioit qu'elle ſeroit de longue durée, & qu'elle auroit d'importantes ſuites, forma dès lors le deſſein d'en écrire l'hiſtoire. L'important étoit d'avoir des mémoires bien fidéles & bien ſûrs, & de ſe faire inſtruire de part & d'autre dans le dernier détail de toutes les circonſtances de chaque expédition & de chaque campagne. C'eſt ce qu'il fit d'une maniére admirable, & qui a peu d'exemples. AN. M. 3573. AV. J. C. 431. *Thucyd. lib. 5. pag. 561.*

Comme il ſervoit dans les troupes d'Athénes, il fut lui-même témoin oculaire d'une bonne partie de ce qui ſe paſſa dans l'armée des Athéniens juſqu'à la huitiéme année de cette guerre, c'eſt-à-dire juſqu'au tems de ſon exil, dont voici quelle fut l'occaſion. Il avoit été commandé pour aller au ſecours d'Amphipolis ſur les frontiéres de la Thrace, place d'une grande importance pour les deux AN. M. 3580. AV. J. C. 424. *Thucyd. lib. 4. pag. 321.*

partis. Braſidas, Général des Lacédémoniens, le prévint, & prit la ville. Thucydide de ſon côté prit Eione, ſituée ſur le Strymon. Cet avantage, qui étoit aſſez peu conſidérable en comparaiſon de la perte qu'avoit fait Athénes par la priſe d'Amphipolis, fut compté pour rien. On lui fit un crime à Athénes d'avoir manqué par ſa lenteur à ſecourir Amphipolis, & le Peuple, animé par les cris tumultueux de Cléon, le punit de ſa prétendue faute, & le condanna à l'exil.

Thucydide mit ſa diſgrace à profit, & la fit ſervir à la préparation & à l'exécution du grand deſſein qu'il avoit formé de compoſer l'hiſtoire de cette guerre. Il emploia tout le tems de ſon exil, qui dura vingt ans, à ramaſſer avec plus de ſoin que jamais des mémoires. Le ſéjour qu'il fit depuis ce tems-là, tantôt dans le pays de Sparte, tantôt dans celui d'Athénes, lui facilita extrêmement les recherches qu'il avoit à faire. Il n'épargna point la dépenſe pour y réuſſir, & fit de grandes largeſſes à des Officiers des deux partis pour être inſtruit par leur moien de tout ce qui ſe paſſoit dans les deux armées. Il avoit déja emploié la même voie pendant qu'il étoit dans le ſervice.

AN. M. 3601. AV. J. C. 403. Les Athéniens, après que Thraſybule eut chaſſé d'Athénes les XXX Tyrans, permirent à tous les Exilés de revenir, excepté aux Piſiſtratides. La Tyrannie étoit tellement déteſtée à Athénes, que près de cent ans après l'expulſion des Piſiſtratides, leur famille & leur nom y étoient encore en horreur. Thucydide profita de ce décret, & revint à Athénes après un exil de vingt ans: il en avoit pour lors ſoixante & huit. Ce ne fut que dans ce tems, ſelon Mr Dodwel, que Thucydide travailla réellement à la compoſition de ſon Hiſtoire, dont il avoit ramaſſé juſques-là & diſpoſé les matériaux avec un ſoin incroiable. Elle avoit pour objet, comme je l'ai déja dit, la fameuſe guerre du Péloponnéſe qui dura vingt-ſept ans. Il ne la conduiſit que juſqu'à la vingt & uniéme année incluſivement. Les ſix années qui reſtoient furent ſuppléées par Théopompe & Xénophon. Il emploia dans ſon Hiſtoire le dialecte Attique, comme le plus pur, le plus élégant, & en même tems le plus fort & le plus énergique: d'ailleurs c'étoit le

langage d'Athénes ſa patrie. Il nous avertit lui-même qu'en la compoſant, il chercha, non à plaire à ſes Lecteurs, mais à les inſtruire. C'eſt pourquoi il appelle ſon Hiſtoire, non un Ouvrage fait pour l'oſtentation, ἀγώνισμα; mais un monument qui devoit toujours durer, κτῆμα ἐς ἀεί. Il la diſtribue réguliérement par années & par campagnes. Nous avons une traduction de cet excellent Hiſtorien par Mr d'Ablancourt. *Thucyd. lib. 1. p. 15. & 16.*

On croit que Thucydide ſurvécut l'eſpace de treize ans à ſon retour de l'exil, & à la fin de la guerre du Péloponnéſe. Il mourut âgé de plus de quatre-vingts ans, ſelon quelques-uns à Athénes, ſelon d'autres dans la Thrace, d'où l'on raporta ſes os à Athénes. Plutarque dit que, de ſon tems, on montroit encore le tombeau de Thucydide dans le monument même de la famille de Cimon. An. M. 3611. Av. J. C. 391. *In vit. Cim. pag. 480.*

Comparaiſon d'Hérodote & de Thucydide.

DENYS D'HALICARNASSE, excellent Hiſtorien & Critique, dans une Lettre adreſſée au grand Pompée, compare enſemble Hérodote & Thucydide, les deux Hiſtoriens Grecs les plus eſtimés, & marque le jugement qu'il en porte, tant pour le fond de l'hiſtoire même, que pour le ſtile qui y eſt emploié. Je raporterai ici les principaux traits de cette petite diſſertation. Il faut ſe ſouvenir que notre Critique étoit d'Halicarnaſſe auſſi bien qu'Hérodote, ce qui pourroit le faire ſoupçonner peut-être de quelque partialité en faveur de ſon compatriote.

1. *Examen du fond de l'Hiſtoire.*

1. Le premier devoir d'un Ecrivain qui ſonge à compoſer une Hiſtoire, & à tranſmettre à la poſtérité la connoiſſance & le ſouvenir des actions paſſées, eſt, ce ſemble, de choiſir une matiére grande, noble, intéreſſante; qui puiſſe, par la variété & l'importance des faits, rendre le Lecteur attentif, & le tenir toujours comme en ſuſpens & en haleine; enfin qui l'attache & lui cauſe un agréable plaiſir par la nature même des événemens, & par l'heureux ſuccès qui les termine.

On peut dire qu'Hérodote, en ce point, l'emporte de beaucoup ſans contredit ſur Thucydide. Le choix du ſujet, dans le premier, ne pouvoit être plus favorable, ni plus intéreſſant. C'eſt la Gréce entiére, jalouſe de ſa liberté au point qu'on le ſait, attaquée par la puiſſance de l'Univers la plus formidable, qui avec des armées de terre & de mer ſans nombre entreprend de l'abbattre, & de la réduire en ſervitude. Ce ſont victoires ſur victoires, tant par terre que par mer, remportées ſur les Perſes par les Grecs, qui, ſans parler des vertus morales portées au plus haut degré de perfection, font paroitre toute la bravoure, toute la prudence, toute l'habileté dans la ſcience militaire qu'on peut attendre des plus grands Généraux. Enfin cette guerre, ſi longue & ſi terrible, où l'Aſie débordée entiérement & comme ſortie hors d'elle-même, ſembloit devoir inonder totalement le petit pays de la Gréce, ſe termine par la fuite honteuſe de Xerxès le plus puiſſant Roi de la terre, réduit à ſe ſauver dans une chaloupe, & par un ſuccès qui ôta pour toujours aux Perſes la penſée & l'envie de venir attaquer la Gréce à main armée.

On ne voit rien de tel dans le choix de Thucydide. Il ſe borne à une guerre unique, qui n'eſt ni honnête dans ſes principes, ni fort variée dans ſes événemens, ni glorieuſe pour les Athéniens dans le ſuccès. C'eſt la Gréce, qui, devenue comme furieuſe, & poſſédée de l'eſprit de diſcorde, déchire elle-même ſes entrailles, en armant Grecs contre Grecs, Alliés contre Alliés. Thucydide lui-même, dès le commencement de ſon Hiſtoire, annonce & montre en perſpective tous les maux qui doivent accompagner cette malheureuſe guerre, meurtres d'hommes, ravages de villes, tremblemens de terre, ſéchereſſes, famines, maladies, peſtes & contagions, en un mot les calamités les plus affreuſes Quel début, quel ſpectacle! Eſt-il rien plus capable de rebuter & de révolter l'eſprit du Lecteur?

Telle eſt la premiére réflexion de Denys d'Halicarnaſſe, qui, ce me ſemble, ne touche point au mérite de l'Ecrivain. Le choix du ſujet & le ſuccès glorieux d'une guerre ne dépendent point d'un Hiſtorien contemporain, qui

n'eſt pas maître des événemens, & qui ne peut & ne doit ecrire que ce qu'il voit. Il eſt malheureux de n'être le témoin que de faits affligeans, mais il n'en eſt pas moins habile. C'eſt, tout au plus, un reproche à faire à un Poéte Tragique ou Epique, qui diſpoſe de ſa matiére. Quant à un Auteur qui écrit l'hiſtoire de ſon tems, ce qu'on a droit d'exiger de lui, c'eſt qu'il ſoit bien inſtruit, judicieux, impartial. L'Hiſtoire n'eſt-elle deſtinée qu'à réjouir le Lecteur? Ne doit-elle pas plutôt l'inſtruire? & les grandes calamités, qui ſont l'effet & la ſuite des paſſions injuſtes, ne ſont-elles pas très utiles pour apprendre à les éviter?

En ſecond lieu, il eſt fort important à un Ecrivain de bien prendre ſon point de vûe, pour ſavoir où il doit commencer ſon Hiſtoire, & juſqu'où il la doit conduire. C'eſt en quoi Hérodote réuſſit merveilleuſement. Il expoſe d'abord la cauſe de la guerre que les Perſes déclarent à la Gréce, qui eſt le deſir de ſe venger d'une injure * reçue il y avoit plus de deux cens ans; & il en termine le récit par la punition exemplaire des Barbares. La priſe de Troie pouvoit être tout au plus le prétexte de cette guerre: encore quel prétexte! La cauſe étoit ſans doute l'ambition des Rois de Perſe, & le deſir de ſe venger ſur les Grecs des ſecours donnés aux Ioniens. Pour Thucydide, il commence ſon Hiſtoire par la deſcription du triſte & fâcheux état où étoient alors les affaires de la Gréce, premier coup d'œil peu agréable & peu intéreſſant. Il impute ouvertement la cauſe de cette guerre à la ville d'Athénes, pouvant la rejetter ſur l'envie de Sparte ſa rivale depuis les exploits éclatans par leſquels les Athéniens s'étoient ſi fort diſtingués dans la guerre contre les Perſes.

* *La priſe & la ruine de Troie par les Grecs. Cette ville étoit alliée des Perſes.*

Cette ſeconde réflexion de notre Critique paroit encore moins bien fondée que la premiére. Thucydide auroit pu apporter ce prétexte, mais je ne ſai ſi ç'auroit été avec juſtice & vérité: ou plutôt on doit affirmer poſitivement qu'il ne le pouvoit en aucune ſorte. Il eſt conſtant par Plutarque, que la cauſe de la guerre doit être imputée à l'ambition démeſurée des Athéniens, qui affectoient une domination univerſelle. Il eſt beau à Thucydide d'avoir

ſacrifié la gloire de ſa patrie à l'amour de la vérité: qualité qui eſt le mérite le plus eſſentiel & qui fait l'éloge le plus parfait d'un Hiſtorien.

Troiſiémement, Hérodote comprenant qu'un long récit d'une même matiére, quelque agréable qu'elle puiſſe être, peut devenir ennuieux au Lecteur, a varié ſon Ouvrage, à la maniére d'Homére, par des épiſodes & des digreſſions qui y jettent beaucoup d'agrément. Thucydide au contraire, toujours uniforme & ſur le même ton, pouſſe ſon ſujet ſans ſe laiſſer le tems de reſpirer, entaſſant combats ſur combats, préparatifs ſur preparatifs, harangues ſur harangues, & morcelant, pour ainſi dire, par campagnes des actions qui pouvoient être montrées dans leur tout avec plus de grace & de clarté.

Il ſemble que Denys d'Halicarnaſſe n'a pas fait aſſez d'attention à la ſévérité des loix de l'Hiſtoire, & qu'il a preſque cru pouvoir juger d'un Hiſtorien comme d'un Poéte. Bien des gens reprochent à Hérodote ſes longues & fréquentes digreſſions, comme un défaut conſidérable en fait d'hiſtoire. Je ſuis bien éloigné de penſer ainſi. Elles devoient être fort agréables aux Grecs dans un tems, où l'hiſtoire des peuples dont il y eſt parlé leur étoit abſolument inconnue. Mais je ſuis encore plus éloigné de blâmer la conduite & le plan de Thucydide, qui ne perd preſque jamais de vûe ſon ſujet: car c'eſt une des principales régles de l'Hiſtoire, & à laquelle on ne doit jamais donner d'atteinte ſans une raiſon bien preſſante.

Quatriémement, Thucydide, attaché religieuſement à la vérité, qui doit être le fondement de l'Hiſtoire, & qui eſt certainement la premiére & la plus eſſentielle qualité d'un Hiſtorien, n'inſére rien de fabuleux dans ſon Hiſtoire, ne ſonge point à l'embellir ni à l'égaier par des récits de faits & d'événemens qui tiennent du merveilleux, & n'y fait point intervenir, à toute occaſion, le miniſtére des dieux & des déeſſes par les ſonges, les oracles, & les prodiges. En quoi il l'emporte inconteſtablement ſur Hérodote, peu delicat & peu précautionné ſur pluſieurs faits qu'il avance, & crédule pour l'ordinaire juſqu'à la foibleſſe & juſqu'à la ſuperſtition.

Cinquiémement, ſi l'on en croit Denys d'Halicarnaſſe, on reconnoit dans les écrits de Thucydide un caractére de triſteſſe & de dureté naturelle, que ſon exil avoit encore aigri & irrité. Il eſt exact à faire ſentir toutes les fautes des Généraux, & toutes leurs fauſſes démarches; & s'il montre quelquefois leurs bonnes qualités & leurs heureux ſuccès, car ſouvent il les paſſe ſous ſilence, il ſemble que c'eſt à regret & comme malgré lui.

Je ne ſai ſi ce reproche eſt fondé: mais la lecture que j'ai faite de Thucydide ne m'en a point laiſſé cette idée. J'ai bien ſenti que la matiére étoit triſte, mais non l'Hiſtorien. Denys d'Halicarnaſſe trouve dans Hérodote une diſpoſition toute oppoſée, c'eſt-à-dire un caractére de bonté & de douceur toujours égal, & une extrême ſenſibilité aux biens & aux maux de ſa patrie.

2. *Examen de l'élocution.*

ON PEUT conſidérer pluſieurs choſes dans ce qui regarde l'élocution.

La pureté, la propriété, l'élégance du langage. Ces qualités ſont communes à nos deux Hiſtoriens, qui y ont également excellé, mais en ſe tenant toujours dans la noble ſimplicité de la nature. Il [a] eſt remarquable, dit Cicéron, que ces deux Auteurs, contemporains des Sophiſtes qui avoient introduit un ſtile fleuri, peigné, ajuſté, & que Socrate pour cette raiſon appelloit λογιδαιδάλους, n'aient jamais donné dans ces petits ou plutôt frivoles ornemens.

L'étendue ou la briéveté du ſtile. C'eſt ici ce qui les diſtingue & les caractériſe particuliérement. Le ſtile d'Hérodote eſt doux, coulant, étendu; celui de Thucydide, vif, concis, véhément. » L'un, pour me ſervir des termes » de Cicéron, eſt ſemblable à un fleuve tranquille qui » roule ſes eaux avec majeſté; l'autre à un torrent impé-

a Sophiſtas λογιδαιδάλους appellat in Phædro Socrates... quorum ſatis arguta multa, ſed minuta quædam... nimiumque depicta. Quo magis ſunt Herodotus Thucydidesque mirabiles: quorum ætas cùm in eorum tempora, quos nominamus, incidiſſet, longiſſimè tamen ipſi à talibus deliciis, vel potiùs ineptiis abſuerunt. *Cic. in Orat. n.* 39.

» tueux, & pour parler de guerre il ſemble entonner la
Orat. n. 39. » trompette. *Alter ſine ullis ſalebris quaſi ſedatus amnis fluit: alter incitatior fertur, & de bellicis rebus canit etiam quodammodo bellicum.* » Thucydide eſt ſi plein de choſes, que » chez lui le nombre des penſées égale preſque celui des » mots, & en même tems il eſt ſi juſte & ſi ſerré pour » l'élocution, qu'on ne ſait ſi ce ſont les mots qui ornent
Lib. 2. de Orat. n. 56. » les penſées, ou les penſées qui ornent les mots. *Qui (Thucydides) ita creber eſt rerum frequentia, ut verborum propè numerum ſententiarum numero conſequatur; ita porro verbis aptus & preſſus, ut neſcias utrum res oratione, an verba ſententiis illuſtrentur.* Ce ſtile bruſque, pour ainſi dire, eſt merveilleuſement propre pour donner de la force & de l'énergie au diſcours, mais il y jette ordinairement beaucoup d'obſcurité. Et c'eſt ce qui eſt arrivé à Thucydide, ſur tout dans les harangues, qui ſont en beaucoup d'en-
Orat. n. 30. droits preſque inintelligibles. *Ipſæ illæ conciones ita multas habent obſcuras abditaſque ſententias, vix ut intelligantur:* de ſorte que la lecture de cet Auteur demande une attention ſuivie, & devient une étude ſérieuſe. Au reſte il n'eſt pas étonnant que Thucydide, faiſant alluſion dans ſes harangues à pluſieurs circonſtances notoires dans le tems, & devenues inconnues dans la ſuite, laiſſe des obſcurités dans l'eſprit des Lecteurs, éloignés par tant de ſiécles de ces événemens. Mais ce n'en eſt pas là la principale cauſe.

Ce qui vient d'être dit, montre ce qu'il faut penſer de nos deux Hiſtoriens par raport aux paſſions, qui dominent, comme on le ſait, dans l'éloquence, & en font le principal mérite. Hérodote réuſſit dans celles qui demandent de la douceur & de l'inſinuation, Thucydide dans les paſſions fortes & véhémentes.

On trouve des harangues dans l'un & dans l'autre, mais elles ſont plus rares & plus courtes dans le premier. Denys d'Halicarnaſſe trouve un défaut dans celles de Thucydide, c'eſt qu'elles ſont uniformes & toujours ſur le même ton, & que les caractéres y ſont mal obſervés, au lieu qu'Hérodote garde mieux les bienſéances. Il eſt des perſonnes qui blâment en général dans l'Hiſtoire les ha-
Tome rangues, ſur tout celles qui ſont directes. J'ai répondu ailleurs à cette objection. Je

Je terminerai cet article, qui eſt devenu plus long que je ne penſois, par l'élégant & judicieux caractére que trace Quintilien de nos deux Auteurs, dans lequel il réunit une partie de ce qui a été dit juſqu'ici. *Hiſtoriam multi ſcripſere, ſed nemo dubitat duos longè ceteris præferendos, quorum diverſa virtus laudem penè eſt parem conſecuta. Denſus, & brevis, & ſemper inſtans ſibi Thucydides: dulcis, & candidus, & fuſus Herodotus. Ille concitatis, hic remiſſis affectibus melior: ille concionibus, hic ſermonibus: ille vi, hic voluptate.* » La Gréce a eu pluſieurs » Hiſtoriens célébres, mais on convient qu'il y en a deux » qui ſont fort au deſſus des autres, & qui, par des qua- » lités différentes, ont acquis une gloire preſque égale. » L'un concis, ſerré, toujours preſſé * d'arriver à ſon but, » c'eſt Thucydide: l'autre doux, clair, étendu, c'eſt » Hérodote. L'un eſt plus propre pour les paſſions véhé- » mentes, l'autre pour celles qui demandent de l'inſi- » nuation. L'un réuſſit dans les harangues, l'autre dans » les diſcours ordinaires. Le premier entraîne par la » force, le ſecond attire par le plaiſir. « Ce qui ajoute, ce me ſemble, beaucoup au mérite d'Hérodote & de Thucydide, c'eſt qu'aiant peu de modéles qu'ils puſſent ſuivre, ils ont néanmoins tous deux porté l'Hiſtoire à ſa perfection par une route différente. *Quintil. lib. 10. cap. 1.*

L'eſtime générale des Anciens pour ces deux Auteurs, eſt pour eux un préjugé bien favorable. Il eſt difficile que tant de grands hommes ſe ſoient trompés dans le jugement qu'ils en portent.

XENOPHON.

J'AI EXPOSE' ailleurs aſſez au long tout ce qui regarde les actions & les ouvrages de Xénophon. Je n'en dirai ici qu'un mot, pour en rappeller le ſouvenir & les dates dans l'eſprit du Lecteur.

Xénophon, fils de Gryllus, naquit à Athénes la 3e année de l'Olympiade 82. Il étoit plus jeune que Thucydide AN M. 3554. Av. J. C. 450.

* Inſtans ſibi *eſt difficile à rendre: c'eſt-à-dire, qu'il eſt toujours preſſé, qu'il ſe hâte d'aller à ſon but, qu'il tend continuellement, ſans le perdre de vûe, ſans ſe detourner, ſans s'amuſer.*

d'un peu plus de vingt ans. Il fut grand Philoſophe, grand Hiſtorien, grand Général.

AN. M. 3603. AV. J. C. 401. Il s'engagea dans les troupes du jeune Cyrus, qui marchoit contre ſon frere Artaxerxe Mnémon roi de Perſe, pour le détrôner. C'eſt ce qui fut la cauſe de ſon exil, parce que les Athéniens étoient alors amis d'Artaxerxe. La retraite des dix mille ſous la conduite de Xénophon eſt connue de tout le monde, & a rendu ſon nom célébre à jamais.

Depuis ſon retour, il fut toujours emploié dans les troupes Lacédémoniennes, d'abord dans la Thrace, puis dans l'Aſie, juſqu'au rappel d'Agéſilas qu'il accompagna juſqu'en Béotie. Alors il ſe retira à Scyllonte, où les Lacédémoniens lui avoient donné en propre une terre, ſituée aſſez près de la ville d'Elide.

Sa retraite ne fut pas oiſive. Il profita du repos qu'elle lui laiſſoit pour compoſer ſes Hiſtoires. Il commença par la Cyropédie qui eſt l'hiſtoire du grand Cyrus renfermée en huit livres. Elle fut ſuivie de celle du jeune Cyrus, qui eſt la fameuſe expédition des dix mille, en ſept livres; puis il écrivit l'Hiſtoire Grecque en ſept livres auſſi, qu'il commença où Thucydide avoit fini la ſienne. Elle contient l'eſpace à peu près de quarante huit ans, depuis le retour d'Alcibiade dans l'Attique juſqu'à la bataille de Mantinée. Il a fait auſſi pluſieurs Traités particuliers ſur des ſujets hiſtoriques.

Son ſtile, ſous un air de ſimplicité & de douceur naturelle, cache des graces inimitables, que les perſonnes d'un goût peu délicat ſentent & admirent moins, mais qui n'ont pas échapé à Cicéron, & qui lui ont fait dire, » Que les Muſes paroiſſoient avoir parlé par la bouche de » Xénophon : *Xenophontis voce Muſas quaſi locutas ferunt.* *Orat. n. 62.*

Lib. 10. cap. 1. Quintilien, dans l'eloge qu'il nous en a laiſſé, ne fait preſque qu'étendre cette penſée. *Quid ego commemorem Xenophontis jucunditatem illam inaffectatam, ſed quam nulla poſſit affectatio conſequi! ut ipſæ finxiſſe ſermonem Gratiæ videantur: &, quod de Pericle veteris Comœdiæ teſtimonium eſt, in hunc transferri juſtiſſimè poſſit, in labris ejus ſediſſe quandam perſuadendi deam.* » Quelles louanges ne mérite

» point cette douceur charmante de Xénophon, ſi ſim-
» ple, ſi éloignée de toute affectation, mais que nulle
» affectation ne ſaura jamais atteindre ? Vous diriez que
» les Graces elles-mêmes ont compoſé ſon langage ; &
» l'on pourroit lui appliquer juſtement ce que l'ancienne
» Comédie diſoit de Périclès, que la déeſſe de la perſua-
» ſion réſidoit ſur ſes lévres.

CTESIAS.

CTESIAS de Cnide, étoit contemporain de Xénophon. Il fut fait priſonnier après la bataille que le jeune Cyrus livra contre ſon frere Artaxerxe. Aiant guéri le Roi de la bleſſure qu'il y avoit reçue, il exerça la Médecine dans la Cour de Perſe avec beaucoup de réputation, & demeura auprès du Prince pendant dix-ſept ans.

Il écrivit l'Hiſtoire des Aſſyriens & des Perſes en vingt-trois livres. Un des fragmens que Photius nous a conſervés, (car il ne nous reſte de Ctéſias que des fragmens,) nous apprend que dans les ſix premiers livres il traitoit de l'Hiſtoire d'Aſſyrie, & de tout ce qui y étoit arrivé avant l'Empire des Perſes : & que depuis le ſeptiéme juſqu'au treiziéme incluſivement il raportoit tout ce qui regarde les régnes de Cyrus, de Cambyſe, du Mage, de Darius, & de Xerxès. Il avoit conduit l'Hiſtoire des Perſes juſqu'à la 3e année de la XCVe Olympiade, où Denys l'ancien, Tyran de Syracuſe, faiſoit de grands préparatifs de guerre contre les Carthaginois. *Photius.* *Diod lib. 14. pag. 273.*

Il contredit preſque en tout Hérodote, & s'attache particuliérement à le décrier. Mais le décri eſt tombé ſur lui-même, & il eſt regardé par tous les Savans comme un Ecrivain rempli de menſonge, & indigne d'être cru, ainſi que l'appelle Ariſtote. Il s'eſt auſſi écarté fort ſouvent des récits de Xénophon. On s'étonne que Diodore de Sicile, Trogus Pompeius, & quelques autres, aient ſuivi Ctéſias préferablement à Hérodote, & même à Xénophon. Ce qui les a trompés ſans doute, eſt l'aſſurance avec laquelle il affirme qu'il n'avance rien dans ſes Ecrits dont il n'ait été témoin oculaire, ou qu'il n'ait appris des Perſes mêmes, & puiſé dans leurs archives. *Phot.* *ἐκ ἀξιόπιστος.*

POLYBE.

J'AI DEJA parlé de ce célébre Ecrivain en quelques endroits de mon Hiſtoire que je me contenterai d'indiquer, ajoutant ici ſeulement ce qui me paroitra le plus néceſſaire pour avoir quelque idée du caractére, des actions, & des ouvrages de ce grand homme. On en trouve la vie aſſez étendue & fort bien écrite à la tête de la nouvelle Traduction de Polybe: J'en ferai bon uſage, mais en l'abrégeant beaucoup.

Polybe étoit de Mégalopolis, ville du Péloponnéſe dans l'Arcadie. Il vint au monde environ l'an cinq cens quarante-huit de la fondation de Rome. Son pere ſe nommoit Lycortas, illuſtre par la fermeté avec laquelle il ſoutint les intérêts de la République des Achéens, pendant qu'il la gouvernoit.

AN. M. 3800. AV. J. C. 204.

Il fut élevé, comme tous les enfans de ſa nation, dans un grand reſpect pour la Divinité: pieux ſentiment, où les Arcadiens mettoient leur principale gloire, & dans lequel il perſévéra ſi conſtamment, pendant toute ſa vie, qu'il eſt peu d'Auteurs profanes qui aient penſé de la Divinité plus religieuſement, & qui en aient parlé avec plus de dignité.

Il eut pour Maître, dans la Politique, Lycortas ſon pere, grand homme d'Etat; & pour la guerre Philopémen, un des plus habiles & des plus intrépides Capitaines de l'antiquité. Il fit uſage des excellentes leçons qu'il en avoit reçues dans les diverſes négociations & les différentes affaires où il fut emploié ſoit avec ſon pere, ſoit ſeul, ſur tout pendant la guerre des Romains contre Perſée dernier Roi de Macédoine, comme je l'ai marqué en ſon lieu.

AN M. 3837. AV. J. C. 167.

Les Romains, après la défaite de Perſée, ſongérent à humilier & à punir ceux des Achéens qui avoient été les plus fermes à ſoutenir la liberté de la Ligue Achéenne, & qui avoient paru contraires à leurs vûes & à leurs intérêts. On en enleva mille, qui furent emmenés à Rome: de ce nombre fut Polybe.

Pendant le ſéjour qu'il y fit, ſoit que ſa réputation l'y eût prévenu, ſoit que ſa naiſſance ou ſon mérite le fît rechercher des plus grands de Rome, il gagna l'amitié de Q. Fabius, & du jeune Scipion, tous deux fils de Paul Emile, & adoptés l'un par Q. Fabius, l'autre par P. Cornélius Scipion, fils de Scipion l'Africain. Il leur prêtoit ou empruntoit des Livres, & s'entretenoit avec eux ſur les matiéres qui y étoient traitées. Charmés tous deux de ſes grandes qualités, ils obtinrent du Préteur qu'il ne ſortiroit pas de Rome avec les autres Achéens. Ce qui ſe paſſa pour lors entre le jeune Scipion âgé ſeulement de dix-huit ans & Polybe, & qui donna lieu à la liaiſon intime qui ſe forma depuis entr'eux, eſt, ce me ſemble, un morceau d'Hiſtoire des plus intéreſſans, & qui peut être d'une grande inſtruction pour la jeune Nobleſſe. J'ai raporté ce trait à la fin de l'hiſtoire des Carthaginois.

Ce fut apparemment à Rome que Polybe compoſa la plus grande partie de ſon Hiſtoire, ou du moins qu'il aſſembla des Mémoires pour la compoſer. Où pouvoit-il mieux s'inſtruire des événemens qui s'étoient paſſés, ou pendant tout le cours de la ſeconde guerre Punique, que dans la maiſon des Scipions; ou pendant les campagnes contre Perſée, que dans celle de Paul Emile? Il en eſt de même de toutes les affaires étrangéres qui ſe paſſérent du tems qu'il étoit à Rome, ou qu'il accompagnoit Scipion. Toujours à portée de voir par lui-même, ou de recevoir les nouvelles de la premiére main, il ne pouvoit manquer d'être informé exactement de tout ce qui arrivoit de plus mémorable.

Les Achéens, après bien des requêtes inutilement préſentées au Sénat, obtinrent enfin le retour de leurs Exilés: ils n'étoient plus qu'au nombre de trois cens. Polybe n'uſa pas de cette permiſſion pour revoir Mégalopolis, ou, s'il s'en ſervit, il ne tarda pas à rejoindre Scipion, puiſque trois ans après il étoit avec lui au ſiége de Carthage. Après cette expédition, il fit quelques voiages par raport à l'Hiſtoire qu'il avoit toujours en vûe. Mais quelle fut ſa douleur, lorſqu'en revenant dans le Péloponnéſe il vit la deſtruction & l'incendie de Corinthe, ſa patrie réduite en

An. M. 3854. Av. J. C. 150.

An. M. 3858. Av. J. C. 146.

Province de l'Empire Romain, & obligée de ſubir les loix d'un Magiſtrat étranger qui devoit y être envoié de Rome tous les ans. Si quelque choſe fut capable de le conſoler dans une conjoncture ſi funeſte, ce fut la facilité que lui donna ſon crédit auprès des Romains pour obtenir quelques adouciſſemens au malheur de ſes concitoiens, & l'occaſion qu'il eut de défendre la mémoire de Philopémen, ſon Maître dans la ſcience de la guerre, dont on vouloit abbattre les ſtatues. J'ai raconté ce fait.

Tome V. pag. 137.

Après avoir rendu pluſieurs ſervices à ſa patrie, il retourna joindre Scipion à Rome, d'où il le ſuivit à Numance, au ſiége de laquelle il étoit préſent. Scipion mort, il reprit la route de ſon pays: (car quelle ſûreté y avoit-il à Rome pour Polybe, après que Scipion avoit été mis à mort par la faction des Gracques?) & aiant joui, dans le ſein de ſa patrie, pendant ſix ans, de l'eſtime, de la reconnoiſſance, & de l'amitié de ſes chers Citoiens, il mourut, à l'âge de quatre-vingts deux ans, d'une bleſſure qu'il s'étoit faite en tombant de cheval.

AN. M. 3877. AV. J. C. 127.

Lucian. in Macrob. pag. 642.

AN. M. 3883. AV. J. C. 121.

Les principaux Ouvrages qu'il a compoſés, ſont: la vie de Philopémen, un Livre ſur la Tactique, ou l'Art de ranger les armées en bataille; l'Hiſtoire de la guerre de Numance, dont Cicéron parle dans ſa lettre à Lucceius; & ſon Hiſtoire univerſelle. Il ne nous reſte de tous ces Ouvrages que le dernier, & encore bien imparfait. Polybe l'appelle lui-même *Hiſtoire univerſelle*, non par raport aux tems, mais par raport aux lieux, parce qu'elle contenoit non ſeulement les guerres des Romains, mais tout ce qui s'étoit paſſé dans le monde connu pendant l'eſpace de cinquante trois ans, c'eſt-à-dire depuis le commencement de la ſeconde guerre Punique juſqu'à la réduction du Roiaume de Macédoine en Province de l'Empire Romain.

Nulle hiſtoire ne préſente, dans un auſſi court eſpace de tems que celui dont il s'agit ici, un ſi grand nombre d'événemens, tous déciſifs & de la derniére importance: La ſeconde guerre Punique entre les deux peuples de la terre les plus puiſſans & les plus belliqueux, laquelle mit Rome d'abord à deux doits de ſa perte; puis, par un re-

tour ſurprenant, abbattit Carthage, & fraia le chemin à ſa ruine totale : enſuite la guerre contre Philippe, que l'ancienne gloire des Rois de Macédoine, & le nom d'Alexandre le Grand encore redouté en un certain ſens, rendoient formidable : la guerre contre Antiochus, le plus opulent Roi de l'Aſie, qui traînoit après lui par terre & par mer des armées très nombreuſes, & celle contre les Etoliens, peuple féroce, & qui prétendoit ne le céder à aucune nation en courage & bravoure : enfin, la derniére guerre de Macédoine contre Perſée, laquelle porta le coup mortel à cet Empire autrefois ſi terrible, & pour qui le monde entier étoit trop étroit. Ce furent tous ces événemens, renfermés dans l'eſpace d'un peu plus de cinquante ans, qui firent ſentir à l'Univers étonné ce que c'étoit que la grandeur Romaine, & comment Rome étoit deſtinée pour commander à tous les peuples de la terre. Or Polybe pouvoit-il ſouhaiter un ſujet d'hiſtoire plus grand, plus magnifique, plus intéreſſant ?

Tous les faits arrivés pendant cet eſpace de tems, rempliſſoient trente-huit Livres, au devant deſquels il en avoit mis deux, pour ſervir comme d'introduction aux autres, & de continuation à l'Hiſtoire de Timée. Il y avoit donc en tout quarante Livres, dont nous n'avons que les cinq premiers qui ſoient tels que Polybe les avoit laiſſés, des fragmens quelquefois aſſez conſidérables des douze Livres ſuivans, avec *les Ambaſſades* & *les Exemples de vertus & de vices*, que l'Empereur Conſtantin Porphyrogénéte, au dixiéme ſiécle, avoit fait extraire de l'Hiſtoire de Polybe, pour les inſérer dans ſes *Pandectes Politiques*; grande compilation, où l'on voioit rangé ſous certains titres tout ce que les anciens Hiſtoriens avoient écrit ſur certaines matiéres, & où l'on pouvoit s'inſtruire de ce qui s'étoit fait dans les différens cas où l'on ſe trouvoit ſoi-même, ſans avoir la peine de lire ces Hiſtoriens.

Voila le véritable uſage & la grande utilité de l'Hiſtoire, qui eſt, à proprement parler, la ſcience des Rois, des Généraux d'armée, des Miniſtres, & de tous ceux qui ſont emploiés au gouvernement. Car les hommes ſont toujours les mêmes, ils ſe conduiſent dans tous les tems par

les mêmes principes, & ce ſont preſque toujours les mêmes reſſorts qui font mouvoir les Etats, & qui y cauſent les diverſes révolutions qui y arrivent. Ce Prince étoit donc bien ſage, de ſonger à établir dans ſon Empire une eſpéce de Conſeil ſtable & perpétuel, compoſé de ce qu'il y avoit eu dans toute l'Antiquité & en tout genre de perſonnes plus éclairées, plus prudentes, plus expérimentées. Cependant ce deſſein, ſi louable en lui-même, eſt devenu funeſte à tous les ſiécles ſuivans. Dès qu'on eut pris l'habitude (& notre pareſſe nous y conduit bientôt) de ne conſulter que ces abrégés, on regarda les Originaux comme inutiles, & l'on ne ſe donna plus la peine de les copier. C'eſt à quoi l'on attribue la perte de pluſieurs Ouvrages importans: quoique ſans doute d'autres cauſes y aient encore contribué. Ces abrégés même dont je parle en ſont un exemple. De cinquante titres qu'ils renfermoient, il ne nous en reſte que deux. S'ils nous avoient été conſervés en entier, ils auroient pu en quelque façon nous conſoler de la perte des originaux. Mais tout a ſubi le ſort commun des choſes humaines, & ne laiſſe que matiére à nos regrets.

Quel dommage qu'une Hiſtoire, comme celle de Polybe, ſoit perdue! Qui apporta jamais plus d'attention & d'exactitude à s'aſſurer des faits que lui? Pour ne pas ſe tromper dans la deſcription des lieux, choſe très importante dans le récit militaire d'une attaque, d'un ſiége, d'une bataille, ou d'une marche, il s'y étoit tranſporté lui-même, & avoit fait dans cette ſeule vûe une infinité de voiages. La vérité étoit ſon unique étude. C'eſt de lui que l'on tient cette maxime célébre, que la vérité eſt à l'Hiſtoire, ce que les yeux ſont aux animaux: que comme ceux-ci ne ſont d'aucun uſage dès qu'on leur a crevé les yeux, de même l'Hiſtoire ſans la vérité n'eſt qu'une narration amuſante & infructueuſe.

Polyb. lib. 3. pag. 13.

Mais on peut dire qu'ici, ce qu'il y a de moins à regretter, ce ſont les faits. Quelle perte irréparable que les excellentes régles de politique & les ſolides réflexions d'un homme, qui, naturellement porté au bien public, en avoit fait toute ſon étude, qui pendant tant d'années s'étoit

s'étoit trouvé dans les plus grandes affaires, qui avoit gouverné lui-même, & du gouvernement duquel on avoit été ſi ſatisfait : Voila ce qui fait le principal mérite de Polybe, & ce qu'un Lecteur de bon goût doit principalement y chercher. Car, il en faut convenir, les réflexions (j'entends celles d'un homme ſenſé comme Polybe) ſont l'ame de l'Hiſtoire.

On lui reproche ſes digreſſions. Elles ſont longues & fréquentes, je l'avoue ; mais remplies de tant de faits curieux & d'inſtructions utiles, qu'on doit, non ſeulement lui pardonner ce défaut ſi c'en eſt un, mais même lui en ſavoir gré. D'ailleurs il faut ſe ſouvenir que Polybe avoit entrepris l'Hiſtoire univerſelle de ſon tems, comme il en a donné le titre à ſon Ouvrage ; ce qui doit ſuffire pour juſtifier ſes digreſſions.

Denys d'Halicarnaſſe, Critique fort célébre dans l'Antiquité, porte de notre Hiſtorien un jugement, qui doit le rendre bien ſuſpect lui-même en matiére de critique. Il dit nettement & ſans circonlocution, qu'il n'y a point de patience à l'épreuve de la lecture de Polybe ; & la raiſon qu'il en apporte, c'eſt que cet Auteur n'entend rien à l'arrangement des mots : c'eſt-à-dire qu'il auroit voulu trouver dans ſon Hiſtoire des périodes arrondies, nombreuſes, cadencées, telles qu'il les emploie lui-même dans la ſienne, ce qui eſt un défaut eſſentiel en matiére d'hiſtoire. Un ſtile militaire, ſimple, négligé ſe pardonne à un Ecrivain tel que le nôtre, plus attentif aux choſes mêmes qu'aux tours & à la diction. Je n'héſite donc point à préférer au jugement de ce Rhéteur celui de Brutus, qui, loin de trouver la lecture de Polybe ennuieuſe, s'en occupoit continuellement, & en faiſoit des extraits dans ſes heures de loiſir. On le trouva appliqué à cette lecture la veille du jour où ſe donna la fameuſe bataille de Pharſale. *Plut. in Brut. pag. 985.*

DIODORE DE SICILE.

DIODORE étoit d'Agyrium ville de Sicile, ce qui l'a fait appeller *Diodore de Sicile*, pour le diſtinguer de pluſieurs autres Ecrivains de ce nom. Il a vécu ſous Jule Céſar & ſous Auguſte.

Son Ouvrage a pour titre, *Bibliothéque Hiſtorique*. Il comprend en effet l'Hiſtoire de preſque tous les peuples de la terre, qu'il faiſoit paſſer comme en revûe devant ſon Lecteur: Egyptiens, Aſſyriens, Médes, Perſes, Grecs, Romains, Carthaginois, & d'autres encore. Il comprenoit quarante Livres, dont il nous trace lui-même l'idée & la ſuite dans ſa Préface. Les ſix premiers, dit-il, contiennent ce qui s'eſt paſſé avant la guerre de Troie, c'eſt-à-dire tous les tems fabuleux: dans les trois premiers ſont les antiquités barbares, dans les trois autres les antiquités Grecques. Les onze ſuivans comprennent l'hiſtoire de tous les peuples, depuis la guerre de Troie juſqu'à la mort d'Alexandre le Grand incluſivement. Dans les vingt-trois autres cette hiſtoire générale eſt continuée juſqu'au commencement de la guerre contre les Gaulois, où Jule Céſar, après avoir ſubjugué pluſieurs nations Gauloiſes très belliqueuſes, porta les limites de l'Empire Romain juſqu'aux Iles Britanniques.

De ces quarante Livres, il ne nous en reſte que quinze, avec quelques Fragmens qui nous ont été conſervés principalement par Photius, & par les extraits de Conſtantin Porphyrogénéte. On a les cinq premiers de ſuite.

Dans le premier, Diodore traite de l'origine du monde, & de ce qui regarde l'Egypte.

Dans le ſecond, des premiers Rois d'Aſie, depuis Ninus juſqu'à Sardanapale: des Médes, des Indiens, des Scythes, des Arabes.

Dans le troiſiéme, des Ethiopiens & des Libyens.

Dans le quatriéme, de l'Hiſtoire fabuleuſe des Grecs.

Dans le cinquiéme, de l'Hiſtoire fabuleuſe de la Sicile, & des autres Iles.

Les Livres 6, 7, 8, 9, & 10 ſont perdus.

Les ſept qui ſuivent, depuis l'onziéme juſqu'au dix-ſeptiéme incluſivement, renferment l'hiſtoire de quatre-vingts-dix ans, depuis l'expédition de Xerxès dans la Gréce juſqu'à la mort d'Alexandre le Grand.

Les trois ſuivans, ſavoir les 18, 19, & 20 traitent des différens & des guerres entre les ſucceſſeurs d'Alexandre juſqu'aux diſpoſitions pour la bataille d'Ipſus. Et là finit

ce qui nous reſte de l'Hiſtoire de Diodore de Sicile, dans l'endroit le plus intéreſſant, & dans le moment même où va ſe donner un combat qui décidera du ſort des ſucceſſeurs d'Alexandre.

Dans ces dix derniers Livres, qui renferment proprement l'Hiſtoire ſuivie des Perſes, des Grecs, & des Macédoniens, Diodore y joint auſſi l'Hiſtoire des autres peuples, & en particulier celle des Romains, ſelon que les événemens en concourent avec ſon principal objet.

Diodore nous marque lui-même dans ſa Préface qu'il emploia trente années à la compoſition de ſon Hiſtoire. Le long ſéjour qu'il fit à Rome, lui fut pour cela d'un grand ſecours. Il parcourut auſſi, non ſans courir beaucoup de riſques, pluſieurs provinces de l'Europe & de l'Aſie, pour s'aſſurer par lui-même de la ſituation des villes & des autres lieux dont il devoit parler, ce qui n'eſt pas indifférent pour la perfection de l'Hiſtoire.

Son ſtile n'eſt point élégant ni orné, mais ſimple, clair, intelligible; & cette ſimplicité n'a rien de bas ni de rampant.

Il n'approuve pas qu'on interrompe le fil de l'hiſtoire par de fréquentes & de longues harangues: il n'en rejette pourtant pas entiérement l'uſage, & croit qu'on les peut emploier fort à propos, quand l'importance de la matiére ſemble le demander. Après la défaite de Nicias on délibéra dans l'aſſemblée de Syracuſe quel traitement on devoit faire aux priſonniers Athéniens. Diodore raporte les harangues de deux Orateurs, qui ſont longues, & fort belles, ſur tout la premiére. *Diod. lib. 20. pag. 746.* *Diod. lib. 13. pag. 149-161.*

On ne doit pas compter abſolument ſur les dattes de Chronologie, ni ſur les noms ſoit des Archontes d'Athénes, ſoit des Tribuns des ſoldats & Conſuls de Rome, où il s'eſt gliſſé pluſieurs fautes.

Cette Hiſtoire préſente de tems en tems des réflexions fort ſenſées & fort judicieuſes. Diodore ſur tout a grand ſoin de raporter le ſuccès des guerres & des autres entrepriſes, non au hazard ou à une fortune aveugle, comme le font pluſieurs Hiſtoriens, mais à une ſageſſe & à une Providence qui préſide à tous les événemens.

Tout bien peſé & bien examiné, on doit faire un grand cas des Ouvrages de Diodore qui ſont parvenus juſqu'à nous, & regretter beaucoup la perte des autres, qui auroient jetté une grande lumiére ſur toute l'Hiſtoire ancienne.

DENYS D'HALICARNASSE.

L'HISTORIEN dont nous parlons, nous apprend lui-même dans la Préface de ſon Ouvrage le peu que l'on ſait touchant ſa perſonne & ſon Hiſtoire. Il étoit d'Halicarnaſſe ville de Carie dans l'Aſie Mineure, patrie du grand Hérodote. Il eut pour pere Alexandre, qui n'eſt point connu d'ailleurs.

AN. M. 3973. AV. J. C. 31. Il aborda en Italie vers le milieu de la cent quatre-vingt-ſeptiéme Olympiade, dans le tems que Céſar Auguſte mit fin à la guerre civile qu'il ſoutint contre Antoine. Il demeura vingt-deux ans à Rome, & il emploia ce tems à y apprendre dans une grande exactitude la langue Latine, à s'inſtruire de la litérature & des écrits des Romains, & ſur tout à s'informer avec ſoin de ce qui avoit raport à l'Ouvrage qu'il méditoit: car il paroit que c'étoit là le motif de ſon voiage.

Pour ſe mettre en état d'y mieux réuſſir, il fit une étroite liaiſon avec ce qu'il y avoit de plus ſavans hommes à Rome, & eut avec eux de fréquens entretiens. A ces converſations de vive voix qui étoient pour lui d'un grand ſecours, il joignit une étude profonde des Hiſtoriens Romains les plus eſtimés, tels que Caton, Fabius Pictor, Valerius Antias, Licinius Macer, que Tite-Live cite fort ſouvent.

Quand il ſe crut ſuffiſamment inſtruit de tout ce qu'il jugeoit néceſſaire à l'exécution de ſon deſſein, il ſe mit à travailler. Le titre de ſon Ouvrage eſt *Les Antiquités Romaines*; & il l'appella ainſi, parce qu'en écrivant l'Hiſtoire de Rome, il remonte juſqu'à ſa plus ancienne origine. Il avoit conduit ſon Hiſtoire juſqu'au commencement de la premiére guerre Punique, & il s'étoit arrété à ce terme, parce que ſon plan étoit d'éclaircir la partie

de l'Hiſtoire Romaine la moins connue. Or, depuis les guerres Puniques, cette hiſtoire a été écrite par des Auteurs contemporains qui étoient entre les mains de tout le monde.

Des vingt Livres qui compoſoient les Antiquités Romaines, nous n'avons que les onze premiers, qui ne ménent qu'à l'an 312 de la fondation de Rome. Les neuf derniers qui renfermoient tout ce qui ſe paſſa juſques à l'an 488 ſelon Caton, 490 ſelon Varron, ſont péris par l'injure du tems. A chacun des Auteurs anciens dont nous parlons, nous ſommes preſque toujours obligés de regretter la perte d'une partie de leurs Ouvrages, ſur tout quand ces Auteurs ſont excellens, comme l'eſt celui dont il s'agit ici.

On a encore de lui quelques Fragmens au ſujet des Ambaſſades, qui ſont des morceaux détachés, & fort imparfaits. Les deux Titres qui nous reſtent de Conſtantin Porphyrogénéte nous en ont auſſi conſervé pluſieurs fragmens.

Photius, dans ſa Bibliothéque, parle des vingt Livres des Antiquités, comme d'un Ouvrage entier qu'il avoit lu. Il cite de plus un Abrégé que Denys d'Halicarnaſſe avoit fait de ſon Hiſtoire en cinq Livres. Il en loue la juſteſſe, l'élégance, & la préciſion; & il ne fait point de difficulté de dire que cet Hiſtorien, dans ſon Epitome, s'étoit ſurpaſſé lui-même.

Nous avons deux Traductions aſſez récentes de l'Hiſtoire de Denys d'Halicarnaſſe, qui ont chacune leur mérite particulier, mais dans un genre différent. Il ne m'appartient point d'en faire la comparaiſon, ni de mettre l'une au deſſus de l'autre: je laiſſe ce ſoin au Public, qui eſt en droit de porter ſon jugement ſur les Ouvrages qui lui ſont abandonnés. Je me propoſe ſeulement d'en faire grand uſage dans la compoſition de l'Hiſtoire Romaine.

Le Pere le Jay Jéſuite, dans la Préface qu'il a miſe à la tête de ſa traduction de Denys d'Halicarnaſſe, trace de cet Auteur un portrait & un caractére, auquel il ſeroit difficile de rien ajouter. Je ne ferai preſque que le copier, mais en l'abrégeant dans quelques endroits.

Tous les Ecrivains anciens & modernes, qui ont parlé avec quelque connoiſſance de ſon Hiſtoire, reconnoiſſent dans lui un génie facile, une érudition profonde, un diſcernement exact, & une critique judicieuſe. Il étoit verſé dans tous les beaux arts, bon Philoſophe, ſage Politique, excellent Rhéteur. Il s'eſt peint dans ſon Ouvrage ſans y penſer. On l'y voit ami de la vérité, éloigné de toute prévention, tempérant, plein de zêle pour ſa religion, déclaré contre les impies qui nioient une Providence.

Il ne ſe contente pas de raconter les guerres du dehors: il décrit avec le même ſoin les exercices de la paix, qui contribuent au bon ordre du dedans, & qui ſervent à entretenir l'union & la tranquillité parmi les citoiens. Il ne fatigue point par des narrations ennuieuſes. S'il s'écarte en des digreſſions, c'eſt toujours pour apprendre quelque choſe de nouveau, & capable de faire plaiſir à ſes Lecteurs. Il mêle dans ſes récits des réflexions morales & politiques, qui ſont l'ame de l'Hiſtoire, & le principal fruit qu'on en doive tirer. Il traite les matiéres avec beaucoup plus d'abondance & d'étendue que Tite-Live; & ce que celui-ci renferme dans ſes trois premiers Livres, l'Auteur Grec en fait la matiére d'onze Livres.

Il eſt conſtant que, ſans ce qui nous reſte de Denys d'Halicarnaſſe, nous ignorerions pluſieurs choſes, dont Tite-Live & les autres Hiſtoriens Latins ont négligé de nous inſtruire, & dont ils ne parlent que très ſuperficiellement. Il eſt le ſeul qui nous ait fait connoitre à fond les Romains: qui ait laiſſé à la poſtérité un détail circonſtancié de leurs Cérémonies, du Culte de leurs dieux, de leurs Sacrifices, de leurs Mœurs, de leurs Coutumes, de leur Diſcipline, de leurs Triomphes, de leurs Comices ou Aſſemblées, du dénombrement & de la diſtribution du peuple en Claſſes & en Tribus. Nous lui ſommes redevables des Loix de Romulus, de celles de Numa & de Servius, & de beaucoup d'autres choſes pareilles. Comme il n'écrivoit ſon Hiſtoire que pour inſtruire les Grecs ſes compatriotes des faits & des mœurs des Romains qui leur étoient inconnus, il s'eſt cru obligé à une plus grande attention ſur ce point que les autres Hiſtoriens Latins qui n'étoient pas dans le même cas que lui.

A l'égard du ſtile que l'Hiſtorien Grec & l'Hiſtorien Latin ont emploié dans la compoſition de leur Ouvrage, le Pere le Jay ſe contente du jugement qu'en a porté Henry Eſtienne: » Que l'Hiſtoire Romaine ne pouvoit » être mieux écrite que l'a fait en Grec Denys d'Hali- » carnaſſe, & Tite-Live en Latin.

Pour moi je ſuis bien éloigné de ſouſcrire à ce jugement, qui met une ſorte d'égalité entre Denys d'Halicarnaſſe & Tite-Live, & qui ſemble les ranger tous deux ſur une même ligne par raport au ſtile. Je trouve entr'eux ſur ce point une différence infinie. Chez l'Auteur Latin, les deſcriptions, les images, les harangues, tout eſt plein de beauté, de nobleſſe, de grandeur, de force, de vivacité: chez le Grec, en comparaiſon de l'autre, tout eſt foible, prolixe, languiſſant. Je voudrois que les bornes de mon Ouvrage me permiſſent d'inſérer ici l'un des plus beaux faits de l'Hiſtoire ancienne de Rome, c'eſt le combat des Horaces & des Curiaces, & de comparer enſemble les deux récits. Dans Tite-Live, le Lecteur croit aſſiſter réellement au combat. Au premier aſpect des épées nues, au bruit & au cliquetis des armes, à la vûe du ſang qui coule des bleſſures des combattans, il ſe ſent pénétré d'horreur. Il partage avec les Romains & les Albains les divers ſentimens de crainte, d'eſpérance, de douleur, de joie, qui ſe ſuccédent alternativement de part & d'autre. Il eſt continuellement en ſuſpens dans l'attente inquiéte du ſuccès qui va décider du ſort des deux peuples. Le récit d'Halicarnaſſe qui eſt beaucoup plus long, ne cauſe dans le Lecteur preſque aucun de ces mouvemens. On le parcourt de ſang froid, ſans ſortir de ſa ſituation tranquille & naturelle, & l'on n'eſt point comme enlevé hors de ſoi-même par les violentes ſecouſſes que l'on ſent dans Tite-Live à chaque changement qui arrive dans le ſort des combattans. Denys d'Halicarnaſſe peut avoir par d'autres côtés pluſieurs avantages ſur Tite-Live: mais, pour le ſtile, il me ſemble qu'il ne peut point lui être comparé.

PHILON. APION.

PHILON étoit un Juif d'Alexandrie, de la race Sacerdotale, & des plus illuſtres familles de toute la ville. Il avoit étudié avec un grand ſoin les Livres ſacrés qui faiſoient la ſcience des Juifs. Il ſe rendit auſſi très célébre dans les Lettres humaines, & dans la Philoſophie, ſur tout dans celle de Platon. Il fut député par les Juifs d'Alexandrie vers l'Empereur Caïus Caligula, pour maintenir le droit de bourgeoiſie qu'ils prétendoient avoir dans cette ville.

Euſeb. lib. 2. cap. 5. Outre beaucoup d'autres Ouvrages, il écrivit en cinq Livres, ſelon Euſébe, les maux que les Juifs ſouffrirent ſous Caïus. Nous n'en avons conſervé que les deux pre-
Ibid. cap. 18. miers, dont l'un a pour titre *Légation à Caïus*. Les trois autres ont été perdus. On dit que Philon aiant lu ſous Claude en plein Sénat les écrits qu'il avoit faits contre l'impiété de Caïus, ils y furent ſi eſtimés, qu'on les fit mettre dans la Bibliothéque publique.

APION, ou Appion, étoit Egyptien, né à Oaſis à l'extrémité de l'Egypte. Mais aiant obtenu le droit de bourgeoiſie à Alexandrie, il ſe fit paſſer pour Alexandrin. Il étoit Grammairien de profeſſion, comme on appelloit alors ceux qui étoient habiles dans les Lettres humaines, & dans la ſcience de l'antiquité. Il fut mis à la tête des Députés que ceux d'Alexandrie envoiérent à Rome vers Caïus contre les Juifs de la même ville.

Suid. Aul. Gell. lib. 5. cap. 14. Il avoit été élevé par Didyme célébre Grammairien d'Alexandrie. C'étoit un homme de grande Litérature, & qui poſſédoit parfaitement l'Hiſtoire Grecque, mais fort plein de lui-même, & entêté de ſon mérite.

Ce qu'on cite de lui, c'eſt ſon Hiſtoire d'Egypte, où il renfermoit preſque tout ce qu'il y avoit de plus mémorable dans ce pays ſi fameux. Il y parloit fort mal contre les Juifs, & encore plus dans un autre Ouvrage, où il avoit ramaſſé contr'eux toutes ſortes de calomnies.

Aul. Gell. ibid. L'hiſtoire d'un eſclave nommé Androcle, qui fut nourri trois ans par un lion qu'il avoit guéri d'une plaie, & reconnu

connu enſuite par le même lion à la vûe de toute la ville de Rome, lorſqu'il étoit expoſé aux bêtes, doit être arrivée vers le tems dont nous parlons, puiſqu'Apion, de qui Aulu-Gelle la cite, aſſuroit qu'il l'avoit vûe de ſes yeux. L'eſclave en eut la vie & la liberté pour récompenſe avec le lion même. Cette hiſtoire eſt décrite fort au long dans Aulu-Gelle, & mérite d'être lue.

JOSEPHE.

JOSEPHE étoit de Jéruſalem, & de la race Sacerdotale. Il naquit en la premiére année de Caïus. Il fut ſi bien inſtruit, qu'à l'âge de quatorze ans les Pontifes mêmes le conſultoient ſur ce qui regardoit la Loi. Après avoir examiné avec ſoin les trois ſectes qui partageoient alors les Juifs, il choiſit celle des Phariſiens. AN. J. C. 37. *Joſeph. in vita ſua.*

A l'âge de dix-neuf ans il commença à prendre part aux affaires publiques. AN. J. C. 56.

Il ſoutint avec un courage incroiable le ſiége de Jotapat, qui dura près de ſept ſemaines. La ville fut priſe en la treiziéme année de Néron. Cette priſe couta bien cher aux Romains, & Veſpaſien y fut bleſſé. On y compta quarante mille Juifs de tués. Joſéphe, qui s'étoit caché dans une caverne, fut enfin contraint de ſe rendre à Veſpaſien. AN. J. C. 67.

Je ne raporte point tout ce qui ſe paſſa depuis ce tems-là juſqu'au fameux ſiége & à la priſe de Jéruſalem : il en fait lui-même le récit fort au long, & l'on peut le conſulter. Je remarque ſeulement que pendant toute cette guerre, & lors même qu'il étoit encore captif, Veſpaſien & Tite voulurent toujours l'avoir auprès d'eux : de ſorte qu'il ne s'y paſſoit rien du tout dont il n'eût une entiére connoiſſance. Car il voioit lui-même tout ce qui ſe faiſoit du côté des Romains, & l'écrivoit exactement ; & il apprenoit des transfuges qui s'adreſſoient tous à lui, ce qui ſe paſſoit dans la ville, qu'il ne manquoit pas ſans doute auſſi d'écrire auſſitôt.

Ce fut apparemment après la priſe de Jotapat, & lorſqu'il ſe vit engagé à vivre avec les Romains, qu'il apprit la langue Grecque. Il avoue qu'il ne put jamais la bien *Antiq. l. 20. cap. 9.*

prononcer, parce qu'il ne l'avoit pas appriſe de jeuneſſe,
Phot. cap 47. les Juifs eſtimant peu l'étude des Langues. Photius juge que ſa phraſe eſt pure.

AN. J. C. 71. Après que la guerre fut finie, Tite s'en allant à Rome l'y amena avec lui. Veſpaſien le fit loger dans la maiſon qu'il avoit avant que d'être Empereur, le fit citoien Romain, lui aſſigna une penſion, lui donna des terres dans la Judée, & lui témoigna beaucoup d'affection tant qu'il vécut. Ce fut ſans doute Veſpaſien, qui, en le faiſant citoien, lui donna le nom de Flavius, qui étoit celui de ſa famille.

Dans le loiſir que Joſéphe avoit à Rome, il s'occupa à écrire l'Hiſtoire de la guerre des Juifs ſur les mémoires qu'il en avoit dreſſés. Il la compoſa d'abord en ſa langue propre, qui étoit à peu près la même que la Syriaque. Il la traduiſit enſuite en Grec pour les peuples de l'Empire, en remontant juſqu'au tems d'Antiochus Epiphane & des Maccabées.

Joſéphe fait profeſſion d'y raporter avec une entiére ſincérité tout ce qui s'eſt fait de part & d'autre, ne ſe réſervant de l'affection qu'il avoit pour ſa nation que le droit de plaindre quelquefois ſes malheurs, & de deteſter les crimes des ſéditieux qui en avoient cauſé la ruine totale.

Dès que ſon Hiſtoire Grecque fut achevée, il la préſenta à Veſpaſien & à Tite, qui en furent extrêmement ſatisfaits. Celui-ci, dans la ſuite, ne ſe contenta pas d'ordonner qu'elle fût rendue publique, & miſe dans une Bibliothéque ouverte à tout le monde; mais il ſigna de ſa main l'exemplaire qui y devoit être mis, pour montrer qu'il vouloit que ce fût d'elle ſeule que tout le monde aprît ce qui s'étoit paſſé pendant le ſiége & à la priſe de Jéruſalem.

Outre la ſincérité & l'importance de cette Hiſtoire, où l'on trouve l'accompliſſement entier & litéral des prédictions de JESUS-CHRIST contre Jéruſalem, & la vengeance terrible que Dieu tira de cette malheureuſe nation pour la mort qu'elle avoit fait ſouffrir à ſon Fils, l'Ouvrage en lui-même eſt fort eſtimé pour ſa beauté. Le

jugement que porte Photius de cette hiſtoire, c'eſt qu'elle eſt agréable, pleine d'élévation & de majeſté, mais ſans excès & ſans enflure; qu'elle eſt vive & animée; pleine de cette éloquence qui excite ou appaiſe à ſon gré les mouvemens de l'ame; remplie d'excellentes maximes de morale: que les harangues en ſont belles & perſuaſives, & que quand il faut ſoutenir les deux partis oppoſés, elle eſt féconde en raiſons adroites & plauſibles pour l'un & pour l'autre. Saint Jérome loue Joſéphe encore plus avantageuſement en un ſeul mot, qui le caractériſe parfaitement, en l'appellant le Tite-Live des Grecs. *Phot. cap. 37.* *Hieron. Epiſt. 22.*

Après que Joſéphe eut écrit l'Hiſtoire de la ruine des Juifs, il entreprit de faire l'Hiſtoire générale de cette nation, en la commençant dès l'origine du monde, pour faire connoître à toute la terre les grandes merveilles de Dieu qui s'y rencontrent. C'eſt ce qu'il exécuta en vingt Livres, auxquels il donne lui-même le titre d'Antiquités, quoiqu'il les continue juſqu'à la douziéme année de Néron, en laquelle les Juifs ſe révoltérent. Il paroit qu'il adreſſa cet Ouvrage à Epaphrodite, homme curieux & ſavant. On croit que c'eſt ce célébre Affranchi de Néron, que Domitien fit mourir en l'an 95. Joſéphe acheva cet Ouvrage en la 56e année de ſon âge, qui étoit la 13e du régne de Domitien. AN. J. C. 93.

Il y fait profeſſion de ne rien ajouter à ce qui eſt dans les Livres Saints, dont il a tiré ce qu'il dit juſqu'après le retour de la captivité de Babylone, & de n'en rien retrancher. Mais il ne s'eſt pas acquitté de cette promeſſe auſſi religieuſement qu'il auroit été à ſouhaiter. Il ajoute quelques faits qui ne ſont point de l'Ecriture, il en retranche un plus grand nombre, & en déguiſe quelques autres d'une maniére qui les rend tout humains, & leur fait perdre cette grandeur divine, & cette majeſté que leur donne la ſimplicité de l'Ecriture. On ne peut pas auſſi l'excuſer de ce que ſouvent, après avoir raporté les plus grands miracles de Dieu, il en affoiblit l'autorité en laiſſant à chacun la liberté d'en croire ce qu'il voudra. *In Præfat.*

Joſéphe voulut joindre à ſes Antiquités l'Hiſtoire de ſa vie, durant qu'il y avoit encore pluſieurs perſonnes qui

pouvoient le démentir s'il s'éloignoit de la vérité. Il pa-
An. J. C. 96. roit en effet qu'il la fit auſſitôt après ; & on l'a conſidérée comme une partie du vingtiéme Livre de ſes Antiquités. Il l'emploie preſque toute à décrire ce qu'il fit étant Gouverneur de Galilée avant la venue de Veſpaſien.

Comme diverſes perſonnes témoignoient douter de ce qu'il diſoit des Juifs dans ſes Antiquités, & objectoient que ſi cette nation eût été auſſi ancienne qu'il la faiſoit, les autres Hiſtoriens en auroient parlé : il entreprit ſur cela un Ouvrage, non ſeulement pour montrer que pluſieurs Hiſtoriens avoient parlé des Juifs, mais auſſi pour réfuter toutes les calomnies qui avoient été répandues contr'eux par divers Auteurs, & particuliérement par Apion dont nous avons parlé ; ce qui fait que tout l'Ouvrage eſt ordinairement intitulé *Contre Apion*.

Il n'y a point eu de Livres plus généralement eſtimés & goûtés que ceux de Joſéphe. La traduction en notre langue en parut dans un tems, où, faute de meilleures lectures, les Romans étoient entre les mains de tout le monde. Elle contribua beaucoup à faire tomber ce mauvais goût. En effet, on comprend aiſément qu'il n'y a que des eſprits faux, légers, ſuperficiels, qui puiſſent s'attacher à de pareils Ouvrages, qui ne ſont que l'effet des réveries creuſes d'un Ecrivain ſans poids & ſans autorité, & les préférer à des hiſtoires auſſi belles & auſſi ſolides que celles de Joſéphe. La vérité ſeule eſt la nourriture naturelle de l'eſprit, & il faut qu'il ſoit malade pour lui préférer, ou même pour lui comparer des fictions & des fables.

PLUTARQUE.

An. J. C. 48. PLUTARQUE naquit à Chéronée, ville de Béotie, cinq ou ſix ans avant la mort de l'Empereur Claude, autant qu'on le peut conjecturer. La Béotie [a] étoit décriée chez les Anciens comme un pays qui ne portoit point d'hommes d'eſprit ni de mérite. Plutarque, ſans parler de Pindare & d'Epaminondas, eſt une bonne réfutation de cet injuſte préjugé, & une preuve évidente, qu'il n'y a

a Bœotum in craſſo jurares aëre natum. *Horat.*

point de terroir, comme il le dit lui-même, où l'eſprit & la vertu ne puiſſent naître.

Il deſcendoit d'une des plus honnêtes & des plus conſidérables familles de Chéronée. On ignore le nom de ſon pere : il en parle comme d'un homme d'un grand mérite & d'une grande érudition. Son aïeul s'appelloit Lamprias, à qui il rend ce témoignage, qu'il étoit très éloquent, qu'il avoit une imagination fertile, & qu'il ſe ſurpaſſoit lui-même lorſqu'il étoit à table avec ſes amis. Car alors ſon eſprit s'animoit d'un nouveau feu, & ſon imagination toujours heureuſe, devenoit plus vive & plus féconde ; & Plutarque nous a conſervé ce bon mot que Lamprias diſoit de lui-même : *Que la chaleur du vin faiſoit ſur ſon eſprit le même effet que le feu produit ſur l'encens, dont il fait évaporer ce qu'il a de plus fin & de plus exquis.*

Plutarque nous apprend qu'il recevoit des leçons de Philoſophie & de Mathématiques ſous le Philoſophe Ammonius à Delphes, pendant le voiage que Néron fit en Gréce : il pouvoit alors avoir 17 ou 18 ans.

Il paroit que les talens de Plutarque éclatérent de bonne heure dans ſon pays. Car encore jeune, on le députa avec un autre citoien vers le Proconſul pour quelque affaire importante. Son Collégue étant demeuré en chemin, il acheva ſeul le voiage, & fit ce que portoit leur commiſſion. A ſon retour, comme il ſe diſpoſoit à en rendre compte au public, ſon pere le prenant en particulier, lui parla de la ſorte. » Mon fils, dans le raport que vous » allez faire, gardez-vous bien de dire, *Je ſuis allé, j'ai* » *parlé, j'ai fait* : mais dites toujours, *Nous ſommes allés,* » *nous avons parlé, nous avons fait*, en aſſociant votre » Collégue à toutes vos actions, afin que la moitié du » ſuccès ſoit attribuée à celui que la patrie a honoré de » la moitié de la commiſſion, & que par ce moien vous » écartiez de vous l'envie, qui ſuit preſque toujours la » gloire d'avoir réuſſi. « C'eſt ici une leçon bien ſage, & rarement pratiquée par ceux qui ont des Collégues, ou dans le commandement des armées, ou dans l'adminiſtration des affaires, ou dans quelque commiſſion que ce ſoit ; à qui il arrive ſouvent, par un amour propre mal

Plut. in Moral. pag. 816.

entendu, & par une baſſeſſe d'ame odieuſe & mépriſable, de vouloir s'attribuer à eux ſeuls l'honneur d'un ſuccès qui leur eſt commun avec leurs Collégues. Ils ne font pas réflexion, que la gloire ſuit ordinairement ceux qui la fuient, & qu'elle leur rend avec uſure ce qu'ils en ont bien voulu communiquer aux autres.

Il fit pluſieurs voiages en Italie : on en ignore le ſujet. On peut ſeulement conjecturer avec beaucoup de fondement que le deſſein d'achever & de perfectionner ſon Ouvrage des Vies des hommes illuſtres, l'obligea à faire un plus grand ſéjour à Rome, qu'il n'auroit fait ſans cela. Ce qu'il dit dans la vie de Démoſthéne, appuie cette conjecture. » Selon lui, un homme qui a entrepris de » raſſembler des faits, & d'écrire une Hiſtoire compoſée » d'événemens qui ne ſont ni ſous ſa main, ni arrivés » dans ſon pays, mais étrangers, divers, & épars çà & » là dans pluſieurs différens Ecrits, a beſoin d'être dans » une grande ville bien peuplée, & où régne le goût des » belles choſes. Un tel ſéjour le met en état d'avoir » quantité de Livres en ſa diſpoſition, & de s'inſtruire, » par la converſation, de toutes les particularités qui ont » échapé aux Ecrivains, & qui, s'étant conſervées dans » la mémoire des hommes, n'en ont acquis que plus d'au- » torité par cette eſpéce de tradition. C'eſt le moien de » ne pas faire un Ouvrage imparfait, & qui manque de » ſes principales parties.

In vit. Demoſth. p. 840.

Il eſt impoſſible de dire préciſément en quel tems il fit ſes voiages. On peut ſeulement aſſurer qu'il n'alla à Rome pour la premiére fois qu'à la fin du régne de Veſpaſien, & qu'il n'y alla plus après celui de Domitien. Car il paroit qu'il fut fixé dans ſa patrie peu de tems après la mort du dernier, & qu'il s'y retira à l'âge de quarante-quatre ou quarante-cinq ans.

Le motif qui le porta à y fixer ſa retraite pour toujours, eſt digne de remarque. *Je ſuis né*, diſoit-il, *dans une ville fort petite ; & pour l'empêcher de devenir encore plus petite, j'aime à m'y tenir.* En effet quelle gloire ne lui a-t-il point procurée ? Caton d'Utique, aiant perſuadé, non ſans peine, au Philoſophe Athénodore de venir avec lui d'Aſie

à Rome, fut ſi flaté & ſi content de cette conquête, qu'il la regarda comme un exploit plus grand, plus éclatant, & plus utile, que ceux de Luculle & de Pompée, qui avoient triomphé des Nations & des Roiaumes de l'Orient. Si un Etranger, célebre par ſa ſageſſe, fait tant d'honneur à une ville où il n'eſt point né, quel relief ne donne point un grand Philoſophe, un grand Ecrivain à la ville qui l'a porté, & où il a choiſi de finir ſes jours, quoiqu'il pût trouver ailleurs de plus grands avantages. Mr Dacier a raiſon de dire que rien ne doit faire plus d'honneur à Plutarque que ce ſentiment d'amour & de tendreſſe qu'il témoigna à Chéronée. On voit tous les jours des gens quitter leur patrie pour faire fortune, & pour s'aggrandir: mais on n'en voit point qui renoncent à leur ambition, pour faire, s'il eſt permis de parler ainſi, la fortune de leur patrie.

Plutarque a bien illuſtré la ſienne. Qu'on nomme Chéronée, perſonne preſque ne ſe ſouvient que ce fut là que Philippe remporta ſur les Athéniens & ſur les Béotiens cette grande victoire, qui le rendit maître de la Gréce; mais une infinité de gens diſent: C'eſt là que Plutarque eſt né, c'eſt où il a fini ſes jours, & où il a écrit la plupart de ces beaux Traités qui ſeront éternellement utiles au genre humain.

Pendant le ſéjour qu'il fit à Rome, ſa maiſon étoit toujours remplie d'amateurs des belles connoiſſances, parmi leſquels on comptoit les plus illuſtres perſonnages de la ville, qui alloient entendre ſes diſcours ſur les différentes matiéres de Philoſophie. Car, dans ce tems là, les premiéres perſonnes de l'Etat, & les Empereurs même, ſe faiſoient un honneur & un plaiſir d'aſſiſter aux leçons des grands Philoſophes & des Rhéteurs de réputation. On peut juger de l'empreſſement avec lequel ces diſcours publics de Plutarque étoient écoutés, & de l'attention qu'on lui donnoit, par ce qu'il raconte lui-même dans ſon Traité de la Curioſité. » Autrefois à Rome, dit-il, *Pag. 522.*
» un jour que je parlois en public, Arulenus Ruſticus,
» celui que Domitien fit mourir enſuite à cauſe de l'envie
» qu'il portoit à ſa gloire, étoit du nombre de mes audi-

» teurs. Comme j'étois au milieu de mon diſcours, un » Officier entra, & lui rendit une Lettre de Céſar, » (apparemment de Veſpaſien.) D'abord un grand ſilence » régna dans l'aſſemblée, & je m'arrêtai pour lui don- » ner le tems de lire ſa Lettre : mais il ne le voulut point, » & n'ouvrit ſa Lettre qu'après que j'eus achevé, & que » l'aſſemblée fut congédiée. « C'étoit peut-être pouſſer un peu trop loin la conſidération pour l'Orateur. Défaut peu commun, & qui part d'un principe bien louable.

Plutarque ne faiſoit ſes diſſertations qu'en Grec. Car, quoique la langue Latine fût en uſage dans tout l'Empire, il ne la connoiſſoit pas aſſez pour la parler. Il nous dit *Pag. 846.* lui-même, dans la vie de Démoſthéne, que pendant ſon ſéjour à Rome & dans les autres villes d'Italie, il n'avoit pas eu le tems de l'apprendre à cauſe des affaires publiques dont il étoit chargé, & du grand nombre de perſonnes qui alloient tous les jours chez lui pour s'entretenir de la Philoſophie ; qu'il ne commença que fort tard à lire les Ecrits des Romains ; & que les termes de cette langue n'avoient pas tant ſervi à lui faire entendre les faits, que la connoiſſance qu'il avoit déja des faits l'avoit conduit à entendre les termes. Mais la langue Grecque étoit fort connue à Rome, & elle étoit même, à proprement parler, la langue des ſciences, témoin les Ouvrages de l'Empereur Marc Aurèle, qui écrivit en Grec ſes admirables Réflexions. Ce défaut de connoiſſance de la langue Latine a fait commettre à Plutarque quelques fautes que l'on remarque dans ſes Ecrits.

Il eut dans ſa patrie les charges les plus conſidérables : car il fut Archonte, c'eſt-à-dire premier Magiſtrat. Mais il avoit exercé auparavant des emplois inférieurs, & les avoit exercés avec le même ſoin, la même application, & la même ſatisfaction, qu'il exerça enſuite les plus im- *In Moral. pag. 811.* portans. Il étoit perſuadé, & il enſeignoit par ſon exemple, que dans les emplois dont la patrie nous charge, quelque bas qu'ils paroiſſent, il n'y a rien qui nous rabaiſſe, & qu'il dépend d'un homme de bien & d'un homme ſage de les annoblir par la maniére dont il s'en acquitte, ce qu'il prouve par l'exemple d'Epaminondas.

Comme

Comme Plutarque remplit exactement tous les devoirs de la vie civile, & qu'il fut en même tems bon fils, bon frere, bon pere, bon mari, bon maître, bon citoien: il eut la joie auſſi de trouver dans ſon domeſtique & dans l'intérieur de ſa famille toute la paix & la ſatisfaction qu'il pouvoit deſirer: bonheur qui n'eſt pas commun, & qui eſt le fruit d'un eſprit ſage, modéré, & complaiſant. Il parle fort avantageuſement de ſes freres, de ſes ſœurs, & de ſa femme. Elle étoit des meilleures familles de Chéronée, & on la regardoit comme un modéle de ſageſſe, de modeſtie, & de vertu: elle s'appelloit Timoxéne. Il en eut quatre garçons de ſuite, & une fille. Il perdit deux de ſes fils, & cette fille mourut à l'âge de deux ans, après deux de ſes freres. Nous avons la lettre de conſolation qu'il écrivit à ſa femme ſur la mort de cette enfant. *Conſol. ad uxor. p. 608. &c.*

Il eut un neveu, appellé Sextus, Philoſophe d'un ſi grand ſavoir & d'une ſi grande réputation, qu'il fut appellé auprès de l'Empereur Marc Aurèle, pour lui enſeigner les Lettres Grecques. Cet Empereur lui rend un témoignage bien glorieux dans le premier livre de ſes réflexions. *Sextus*, dit-il, *m'a enſeigné par ſon exemple à être doux, à gouverner ma maiſon en bon pere de famille, à avoir une gravité ſimple ſans affectation, à tâcher de deviner & de prévenir les ſouhaits & les beſoins de mes amis, à ſouffrir les ignorans & les préſomptueux qui parlent ſans penſer à ce qu'ils diſent, & à m'accommoder à la portée de tout le monde.* &c. Voila beaucoup d'excellentes qualités, ſur tout celle qui le portoit *à deviner & à prévenir les ſouhaits & les beſoins de ſes amis*, parce qu'elle marque que Marc Aurèle connoiſſoit le devoir eſſentiel d'un Prince, qui eſt d'être intimement perſuadé, que, par ſa qualité de Prince, il eſt né pour les autres, & non les autres pour lui. Il en faut dire autant de tous ceux qui ſont en place.

Il eſt tems de venir aux Ouvrages de Plutarque. On les partage en deux claſſes: les Vies des hommes Illuſtres, & les Traités de Morale.

Il y a dans ceux-ci un grand nombre de faits curieux qu'on ne trouve point ailleurs, de leçons très utiles pour la conduite de la vie particuliére & pour l'adminiſtration

des affaires publiques, de principes même admirables ſur la Divinité, ſur la Providence, ſur l'immortalité de l'ame; mais le tout avec un mélange d'opinions abſurdes & ridicules, tel qu'il ſe trouve dans preſque tous les payens. L'ignorance de la bonne Phyſique rend auſſi la lecture de pluſieurs de ces Traités fort ennuieuſe & rebutante.

La partie des Ouvrages de Plutarque la plus eſtimée, eſt celle qui comprend les Vies des hommes Illuſtres Grecs & Latins, qu'il apparie & compare enſemble. Nous n'avons pas toutes celles qu'il a compoſées: on en a perdu au moins ſeize. Celles, dont la perte doit être le plus regrettée, ſont les vies d'Epaminondas & des deux Scipions Africains. Il nous manque auſſi les comparaiſons de Thémiſtocle & de Camille, de Pyrrhus & de Marius, de Phocion & de Caton, de Céſar & d'Alexandre.

Il ne faut pas s'étonner qu'un homme de bon goût & de bon jugement, interrogé lequel de tous les Livres de l'antiquité profane il voudroit conſerver, s'il n'en pouvoit ſauver qu'un ſeul à ſon choix d'un incendie commun, ſe ſoit déterminé pour les Vies de Plutarque.

C'eſt l'ouvrage le plus accompli que nous ayions, & le plus propre à former les hommes ſoit pour la vie publique & les fonctions du dehors, ſoit pour la vie privée & domeſtique. Plutarque ne ſe laiſſe point éblouir, comme la plupart des Hiſtoriens, par les actions d'éclat, qui font beaucoup de bruit, & qui attirent l'admiration du vulgaire & du plus grand nombre des hommes. Il juge des choſes ordinairement par ce qui en fait le véritable prix. Les ſages réflexions qu'il mêle dans ſes écrits, accoutument ſes Lecteurs à en juger de la même ſorte, & leur apprennent en quoi conſiſte la véritable grandeur & la ſolide gloire. Il refuſe inflexiblement ces titres honorables à tout ce qui ne porte point le caractére de juſtice, de vérité, de bonté, d'humanité, d'amour du bien public, & qui n'en a que les apparences. Il ne s'arrête point aux actions extérieures & brillantes, où les Princes, les Conquérans, & tous les Grands de la terre, attentifs à ſe faire un nom, jouent chacun leur rôle ſur la ſcéne du monde, y repré-

ſentent pour ainſi dire un perſonnage paſſager, & réuſſiſſent à ſe contrefaire pour un tems. Il les démaſque, il les dépouille de tout l'appareil étranger qui les environne, il les montre tels qu'ils ſont en eux-mêmes; & pour les mettre hors d'état de ſe dérober à ſa vûe perçante, il les ſuit avec ſon Lecteur juſques dans l'intérieur de leurs maiſons, les examine, s'il étoit permis de s'exprimer ainſi, dans leur deshabillé, préte l'oreille à leurs converſations les plus familiéres, les conſidére à table où l'on ne ſait ce que c'eſt que de ſe contraindre, & dans le jeu où l'on ſe gêne encore moins. Voila ce qu'il y a de merveilleux dans Plutarque, & ce qui eſt, ce me ſemble, trop négligé par nos Hiſtoriens, qui évitent comme bas & rampant un certain détail d'actions communes, qui ſont pourtant mieux connoitre les hommes que les plus éclatantes. Ces détails, loin de défigurer les Vies de Plutarque, ſont préciſément ce qui en rend la lecture & plus agréable, & plus utile.

Qu'il me ſoit permis d'apporter ici un exemple de ces ſortes d'actions. Je l'ai déja cité dans le Traité des Etudes, à l'endroit où j'examine en quoi conſiſte la véritable Grandeur.

Mr de Turenne ne partoit jamais pour ſes campagnes, qu'il n'eût fait avertir auparavant tous les Ouvriers qui avoient fait quelque fourniture pour ſa maiſon, de remettre leurs Mémoires entre les mains de ſon Intendant. La raiſon qu'il en apportoit, c'eſt qu'il ne ſavoit pas s'il reviendroit de la campagne. Cette circonſtance peut paroitre petite & baſſe à de certaines perſonnes, & peu digne d'entrer dans l'hiſtoire d'un auſſi grand homme que Mr de Turenne. Plutarque n'en auroit pas penſé ainſi; & je ſuis perſuadé que l'Auteur de la nouvelle vie de ce Prince, qui eſt un homme ſenſé & judicieux, ne l'auroit pas omiſe s'il en eût été informé. Elle marque en effet un fond de bonté, d'équité, d'humanité, & même de religion, qui ne ſe trouve pas toujours dans les grands Seigneurs, inſenſibles quelquefois aux plaintes du pauvre & de l'artiſan, dont le paiement néanmoins, ſelon l'Ecriture, différé ſeulement de quelques jours, crie vengeance au ciel, & ne manque pas de l'obtenir.

Pour ce qui regarde le ſtile de Plutarque, ſa diction n'eſt pas pure, ni élégante : mais en récompenſe elle a une force & une énergie merveilleuſement propre à peindre en peu de mots de vives images, à lancer des traits perçans, & à exprimer des penſées nobles & ſublimes. Il emploie aſſez fréquemment des comparaiſons, qui jettent beaucoup de grace & de lumiére dans ſes réflexions & dans ſes récits. Il a des harangues d'une beauté inimitable, preſque toujours dans le ſtile fort & véhément.

Il faut que les beautés de cet Auteur ſoient bien ſolides, & bien frapées au coin du bon goût, pour ſe faire encore ſentir, comme elles ſont, dans le vieux Gaulois d'Amiot. Mais j'ai tort. Ce vieux Gaulois a un air de fraîcheur qui le fait rajeunir, ce ſemble, de jour en jour. Auſſi de très habiles gens aiment mieux emploier la traduction d'Amiot, que de traduire eux-mêmes les paſſages de Plutarque qu'ils citent, *ne croiant pas* (c'eſt Mr Racine qui parle ainſi) *pouvoir en égaler les graces*. Je ne le lis jamais, ſans regretter la perte d'une infinité de bons mots de ce vieux langage, preſque auſſi énergiques que ceux de Plutarque. Nous laiſſons notre langue s'appauvrir tous les jours, au lieu de ſonger, à l'exemple des Anglois nos voiſins, à découvrir des moiens de l'enrichir. On dit que nos Dames, par trop de délicateſſe, ſont cauſe en partie de cette diſette où notre langue court riſque d'être réduite. Elles auroient grand tort, & devroient bien plutôt favoriſer par leurs ſuffrages, qui en entraînent beaucoup d'autres, la ſage hardieſſe d'Ecrivains d'un certain rang & d'un certain mérite : comme ceux-ci de leur côté, devroient auſſi devenir plus hardis, & hazarder plus de nouveaux mots qu'ils ne font, mais toujours avec une retenue & une diſcrétion judicieuſe.

Dans la préface de Mithridate.

On a pourtant obligation à Mr Dacier d'avoir ſubſtitué une nouvelle traduction des Vies de Plutarque à celle d'Amiot, & d'avoir mis par là beaucoup plus de perſonnes en état de les lire. Elle pouvoit être plus élégante & plus travaillée. Mais un Ouvrage d'une ſi vaſte étendue, pour être conduit à la derniére perfection, demanderoit la vie d'un homme entiére.

ARRIEN.

ARRIEN étoit de Nicomédie. Sa ſcience & ſon éloquence, qui lui firent donner le titre de nouveau Xénophon, l'élevérent dans Rome à toutes les dignités, juſqu'au Conſulat même. On peut croire que c'eſt le même qui gouverna la Cappadoce dans les derniéres années d'Adrien, & qui repouſſa les Alains. Il vécut à Rome ſous Adrien, Antonin, & Marc Aurèle.

Il étoit diſciple d'Epictéte, le plus célébre Philoſophe de ce tems-là. Il avoit fait en huit Livres un Ouvrage ſur *les Entretiens d'Epictéte:* nous n'en avons que les quatre premiers. Il avoit compoſé encore beaucoup d'autres Ouvrages.

On a les ſept Livres qu'il a écrits ſur les expéditions d'Alexandre: Hiſtoire d'autant plus eſtimable, qu'elle part de la main d'un Ecrivain qui étoit en même tems homme de guerre, & bon politique. Auſſi Photius lui donne-t-il la gloire d'avoir écrit mieux que perſonne la vie de ce Conquérant. Ce Critique nous a donné un abrégé de celles des Succeſſeurs d'Alexandre, qu'Arrien avoit auſſi écrites en dix autres Livres. Il ajoute que le même Auteur avoit fait un Livre ſur les Indes: & on l'a encore, mais on en fait un huitiéme Livre de l'Hiſtoire d'Alexandre.

Il a fait auſſi la deſcription des côtes du Pont-Euxin. On lui en attribue une autre de celles de la mer Rouge, c'eſt-à-dire des côtes Orientales de l'Afrique, & de celles de l'Aſie juſqu'aux Indes. Mais il ſemble qu'elle ſoit d'un Auteur plus ancien, contemporain de Pline le Naturaliſte.

ELIEN. *(Claudius Ælianus.)*

ELIEN étoit de Préneſte, mais avoit paſſé la plus grande partie de ſa vie à Rome: c'eſt pourquoi il ſe dit lui-même Romain. Il a fait un petit Ouvrage en quatorze Livres, qui a pour titre *Hiſtoriæ variæ*, c'eſt-à-dire *Mélange d'hiſtoires*; & un autre en dix-ſept livres ſur l'hiſtoire des animaux. Nous avons un Ecrit en Grec & en Latin

ſur l'ordre obſervé par les Grecs dans l'arrangement des armées, adreſſé à Adrien, & fait par un Elien. Tous ces Ouvrages peuvent être du même Auteur, qu'on croit être celui dont Martial loue l'éloquence dans une épigramme.

Lib. 12. Epig. 24.

APPIEN.

APPIEN étoit d'Alexandrie. Il vivoit du tems de Trajan, d'Adrien, & d'Antonin. Il plaida quelque tems à Rome: puis il eut l'Intendance du domaine des Empereurs.

Il écrivit l'Hiſtoire Romaine, non tout de ſuite comme Tite-Live, mais faiſant un Ouvrage à part de chacune des nations ſubjuguées par les Romains, où il mettoit ſelon l'ordre du tems tout ce qui regardoit la même nation. Ainſi ſon deſſein étoit de faire une Hiſtoire exacte des Romains, & de toutes les provinces de leur Empire, juſqu'à Auguſte: & il alloit auſſi quelquefois juſqu'à Trajan. Photius en compte vingt-quatre Livres, & il n'avoit pas néanmoins encore vû tous ceux dont Appien parle dans ſa préface.

Nous en avons aujourd'hui l'Hiſtoire des guerres d'Afrique, de Syrie, des Parthes, de Mithridate, d'Ibérie ou d'Eſpagne, d'Annibal; des fragmens de celles d'Illyrie; cinq Livres des guerres civiles au lieu des huit que marque Photius, & quelques fragmens de pluſieurs autres, que Mr Valois a tirés des recueils de Conſtantin Porphyrogénéte, avec des Extraits ſemblables de Polybe, & de divers autres Hiſtoriens.

Photius remarque que cet Auteur aime extrêmement la vérité de l'Hiſtoire, & qu'il apprend autant qu'aucun autre l'art de la guerre: que ſon ſtile eſt ſimple & ſans ſuperfluité, mais vif & animé. Dans ſes harangues il donne d'excellens modéles de la maniére dont il faut s'y prendre, ſoit pour redonner du courage à des ſoldats abbatus, ſoit pour les adoucir quand ils s'emportent avec trop de violence. Il prend beaucoup de choſes de Polybe, & copie ſouvent Plutarque.

DIOGENE LAERCE.

DIOGENE LAERCE, ou *de Laërte*, a vécu ſous Antonin, ou peu après lui. D'autres ne le mettent que ſous Sévére & ſes ſucceſſeurs. Il a écrit en dix Livres les vies des Philoſophes, dont il raporte avec ſoin les ſentimens & les Apophthégmes. Cet Ouvrage eſt fort utile pour connoitre les différentes ſectes des anciens Philoſophes.

Le ſurnom *de Laërte* qu'on a accoutumé de lui donner, marque apparemment ſon pays, qui pouvoit être le château ou la ville de Laërte dans la Cilicie.

On tire de ſes Ecrits qu'après avoir bien étudié l'Hiſtoire & les dogmes des Philoſophes, il avoit embraſſé la ſecte des Epicuriens, les plus éloignés de la vérité, & les plus oppoſés à la vertu.

DION CASSIUS. (*Cocceius*, ou *Cocceianus.*)

DION étoit de Nicée en Bithynie. Il a vécu ſous les Empereurs Commode, Pertinax, Sévére, Caracalla, Macrin, Héliogabale, Alexandre, qui eurent toujours pour lui une grande conſidération, & lui confiérent les Gouvernemens & les poſtes de l'Empire les plus importans. Alexandre le nomma pour être une ſeconde fois Conſul. AN. J.C. 229. Après ce Conſulat, il obtint la permiſſion d'aller paſſer le reſte de ſa vie en ſon pays à cauſe de ſes infirmités.

Il a écrit en huit Decades, c'eſt-à-dire en quatre-vingts Livres, toute l'Hiſtoire Romaine, depuis la venue d'Enée en Italie juſqu'à l'Empereur Alexandre. Il nous apprend lui-même qu'il emploia dix ans à ramaſſer des Mémoires de tout ce qui s'étoit paſſé depuis la fondation de Rome juſqu'à la mort de Sévére, & douze autres années à en compoſer l'hiſtoire juſqu'à celle de Commode. Il y joignit enſuite celle des autres Empereurs avec le plus d'exactitude qu'il put juſqu'à la mort d'Héliogabale, & un ſimple abrégé des huit premiéres années d'Alexandre, parce qu'aiant été peu en Italie pendant ce tems-là, il n'avoit pas pu ſi bien ſavoir comment les choſes s'étoient paſſées.

Suidas. *Phot.* *Dio. lib. 72. pag. 819.* *Id. lib. 80. pag. 917.*

Photius remarque que ſon ſtile eſt élevé, & proportionné à la grandeur de ſon ſujet : que ſes termes ſont magnifiques, que ſa phraſe & ſon tour ſentent l'antiquité : qu'il a pris Thucydide pour ſon modéle, qu'il l'imite excellemment dans ſa maniére de narrer & dans ſes harangues, & qu'il l'a ſuivi preſque en tout, ſinon qu'il eſt plus clair. Cet éloge eſt bien favorable à Dion, mais je ne ſai s'il ne paſſe pas un peu lès bornes du vrai.

Voſſius dit, & Lipſe avoit penſé de même avant lui, qu'on ne peut pardonner à cet Hiſtorien de n'avoir pas ſû eſtimer la vertu ſelon ſon prix, & d'avoir décrié les plus grands hommes de l'antiquité, comme Cicéron, Brutus, Caſſius, Sénéque, ſoit par une malignité d'eſprit, ſoit par une corruption de mœurs & de jugement. Le fait eſt conſtant ; & quoiqu'il en ſoit du motif, la choſe en ſoi ne peut jamais lui faire d'honneur.

Il avoit fait, comme nous avons dit, quatre-vingts Livres de l'Hiſtoire Romaine : mais il ne nous reſte qu'une bien petite partie de ce grand Ouvrage. Car les trente-quatre premiers Livres ſont perdus, avec la plus grande partie du trente-cinquiéme, hors quelques fragmens. Les vingt ſuivans, depuis la fin du trente-cinquiéme juſqu'au cinquante-quatriéme, eſt ce qu'on en a de plus entier. Voſſius croit que les ſix ſuivans, qui vont juſqu'à la mort de Claude, le ſont auſſi. Mais Buchérius ſoutient qu'ils ſont fort tronqués : & cela paroit fort vraiſemblable. Nous n'avons des vingt derniers que quelques fragmens.

Ce qui ſupplée un peu à ce défaut, c'eſt un abrégé de Dion, depuis le trente-cinquiéme Livre & le tems de Pompée juſqu'à la fin, compoſé par Jean Xiphilin Patriarche de Conſtantinople dans l'onziéme ſiécle. On trouve que cet abrégé eſt aſſez juſte, Xiphilin n'aiant rien ajouté à Dion qu'en très peu d'endroits où cela étoit néceſſaire, & s'étant d'ordinaire ſervi de ſes propres termes. L'Hiſtoire de Zonare ſe peut dire encore un abrégé de Dion : car il le ſuit fidélement, & nous apprend quelquefois des choſes que Xiphilin avoit omiſes.

HERODIEN.

HERODIEN.

ON NE SAIT de la vie d'Hérodien autre choſe, ſinon qu'il étoit d'Alexandrie, fils d'un Rhéteur nommé Apollonius le *Dyſcole* ou le Difficile, & qu'il ſuivit la profeſſion de ſon pere. Il eſt fort connu par les huit Livres qu'il nous a donnés de l'Hiſtoire des Empereurs, depuis la mort de M. Auréle juſqu'à celle de Maxime & de Balbin. Il nous aſſure lui-même que l'Hiſtoire de ces ſoixante années eſt celle de ſon tems, & de ce qu'il avoit vû. Il avoit été emploié en divers miniſtéres de la Cour & de la Police, ce qui lui avoit donné moien de prendre part à pluſieurs des événemens qu'il raporte.

Pour ſon Hiſtoire, Photius en fait un jugement fort avantageux. Car il dit que ſon ſtile eſt clair, élevé, agréable; que ſa diction eſt ſage & tempérée, tenant le milieu entre l'élégance affectée de ceux qui dedaignent les beautés ſimples & naturelles, & le diſcours bas & ſans vigueur de ceux qui ſe font honneur d'ignorer ou de mépriſer toutes les délicateſſes de l'art; qu'il ne recherche point un faux agrément par des diſcours inutiles, & qu'il n'omet rien de néceſſaire; qu'en un mot il céde à peu d'Auteurs dans toutes les beautés de l'Hiſtoire. La traduction qu'Ange Politien a faite de l'Ouvrage d'Hérodien, ſoutient dignement & égale preſque l'élegance de l'Original. La Verſion Françoiſe que nous en a donné Mr l'Abbé Mongaut enchérit beaucoup ſur la Latine.

EUNAPE.

EUNAPE étoit de Sardes en Lydie. Il vint à Athénes à l'âge de 16 ans. Il étudia l'éloquence ſous Proéréſe Sophiſte Chrétien, & la magie ſous Chryſante, qui avoit épouſé ſa couſine. Nous avons une hiſtoire des vies des Sophiſtes du IVe ſiécle par Eunape. On y trouve beaucoup de particularités pour l'hiſtoire de ce tems-là. Il commence par Plotin, qui parut au milieu du IIIe ſiécle, d'où il paſſe à Porphyre, à Jamblique & à ſes Diſciples, ſur leſ- AN. J. C. 363.

quels il s'étend particuliérement. Il avoit auſſi écrit une Hiſtoire des Empereurs en quatorze Livres, qui commençoient en l'an 268 au régne de Claude ſucceſſeur de Gallien, & ſe terminoient à la mort d'Eudoxie femme d'Arcade en l'an 404. Il nous reſte quelques fragmens de cette Hiſtoire dans les extraits de Conſtantin Porphyrogénéte ſur les Ambaſſades, & dans Suidas. On y voit qu'il étoit extrêmement envenimé contre les Empereurs Chrétiens, ſur tout contre Conſtantin. On remarque la même aigreur dans ſes vies des Sophiſtes, principalement contre les Moines. Il ne faut pas s'étonner qu'un Magicien fût ennemi de la religion Chrétienne.

ZOSIME.

AN. J. C. 415. ZOSIME, Comte & Avocat du Fiſc, vivoit du tems de Théodoſe le Jeune. Il a écrit l'Hiſtoire des Empereurs Romains en ſix Livres. Le premier, qui comprend la ſuite de ces Princes depuis Auguſte juſqu'à Probus, (car on a perdu ce qui regardoit Dioclétien) eſt extrêmement abrégé. Les cinq autres ſont plus étendus, ſur tout au tems de Théodoſe le Grand & de ſes enfans. Il ne paſſe pas le ſecond ſiége qu'Alaric mit devant la ville de Rome. La fin du ſixiéme Livre nous manque. Photius loue ſon ſtile. Il dit que Zoſime n'a preſque fait que copier & abréger l'Hiſtoire d'Eunape; & c'eſt peut-être ce qui l'a fait perdre. Il n'eſt pas moins animé que lui contre les Empereurs Chrétiens.

PHOTIUS.

PHOTIUS, Patriarche de Conſtantinople, a vécu dans le IXe ſiécle. Il étoit d'une érudition immenſe, & d'une ambition encore plus vaſte, qui le porta à d'horribles excès, & cauſa des troubles infinis dans l'Egliſe. Mais ce n'eſt pas de quoi il s'agit ici.

Je le place parmi les Hiſtoriens Grecs, & je finis par lui ce qui les regarde, non qu'il ait compoſé une Hiſtoire en forme, mais parce que, dans l'un de ſes Ouvrages, il

nous a donné des extraits d'un grand nombre d'Hiſtoriens, dont pluſieurs, ſans lui, nous ſeroient preſque abſolument inconnus. Cet Ouvrage eſt intitulé *Bibliothéque*, & en effet il mérite ce nom. Photius y examine près de trois cens Auteurs, & en marque le nom, le pays, le tems où ils ont vécu, les Ouvrages qu'ils ont compoſés, le jugement qu'il en faut porter pour le ſtile & le caractére, & quelquefois même en extrait d'aſſez longs morceaux, ou en fait des abrégés, qui ne ſe trouvent que dans cet Ouvrage. On voit par là combien il nous eſt précieux. Μυριόβιβλον.

ARTICLE SECOND.

DES HISTORIENS LATINS.

JE NE M'ARRETERAI pas lontems à décrire les foibles commencemens, &, pour ainſi dire, l'enfance de l'Hiſtoire Romaine. On ſait que d'abord [a] elle ne conſiſtoit que dans de ſimples Mémoires dreſſés par le Grand Pontife, où il inſéroit réguliérement chaque année tout ce qui ſe paſſoit de plus conſidérable dans l'Etat, ſoit en paix ſoit en guerre; & cette coutume, établie dans les commencemens de Rome, dura juſqu'au tems de P. Mucius grand Pontife, c'eſt-à-dire juſqu'à l'année de Rome 629 ou 631. On donnoit à ces Mémoires le nom de *grandes Annales*.

On juge bien que ces Mémoires, dans des tems ſi reculés, étoient écrits d'un ſtile fort ſimple & même fort groſſier. Les [b] Pontifes ſe contentoient d'y marquer les principaux événemens de chaque année, le tems & le lieu où ils étoient arrivés, le nom & les qualités des perſonnes qui y avoient eu le plus de part, ne ſongeant qu'à narrer les faits, non à les orner.

a Erat hiſtoria nihil aliud niſi Annalium confectio: cujus rei, memoriæque publicæ retinendæ cauſa, ab initio rerum Romanarum uſque ad P. Mucium Pontificem maximum res omnes ſingulorum annorum mandabat literis Pontifex maximus... qui etiam nunc *Annales maximi* nominantur. *Cic. lib. 2. de Orat. n. 52.*

b Sine ullis ornamentis monumenta ſolùm temporum, hominum, locorum, geſtarumque rerum reliquerunt... Non exornatores rerum, ſed tantummodo narratores fuerunt. *Ibid. n. 54.*

Quelque brutes & imparfaites que fuſſent ces Annales, elles étoient d'une grande importance, parce qu'on n'avoit point d'autres monumens qui puſſent conſerver la mémoire de tout ce qui ſe paſſoit à Rome; & [a] ce fut une grande perte, lorſque l'incendie de la ville par les Gaulois en fit périr la plus grande partie.

Quelques années après, l'Hiſtoire commença à quitter cette groſſiéreté antique, & à ſe produire en public avec plus de décence. Ce furent les Poétes, qui les premiers ſongérent à l'embellir & à l'orner. NEVIUS fit un Poéme ſur la premiére guerre Punique, & ENNIUS écrivit en vers Héroïques les Annales de Rome.

Enfin l'Hiſtoire prit une forme réguliére, & fut écrite en proſe. Q. FABIUS PICTOR eſt le plus ancien des
Liv. lib. 21. Hiſtoriens Latins: il vivoit du tems de la ſeconde guerre Punique. L. CINCIUS Alimentus étoit du même tems. Tite-Live les cite ſouvent tous deux avec éloge. On croit qu'ils avoient écrit leur Hiſtoire d'abord en grec, puis en latin. Cincius avoit fait certainement dans cette derniére langue l'Hiſtoire de Gorgias célébre Rhéteur.

CATON le Cenſeur *(M. Porcius Cato)* mérite à plus juſte titre qu'eux la qualité d'Hiſtorien Latin: car il eſt certain que c'eſt dans cette langue qu'il avoit écrit ſon Hiſtoire. Elle étoit compoſée de ſept Livres, & avoit
Cornel. Nep. in fragm. pour titre *Origines*, parce que dans les ſecond & troiſiéme Livres il expliquoit l'origine de toutes les villes d'Italie. Il paroit que Cicéron faiſoit un grand cas de cette Hiſtoire.
In Brut. n. 66. *Jam verò Origines ejus (Catonis) quem florem, aut quod lumen eloquentiæ non habent?* Mais ſur ce que Brutus trouvoit cette louange outrée, il y met une reſtriction, & ajoute, Qu'il ne manquoit aux Ecrits de Caton & aux traits de ſon pinceau que certaine vivacité & certaines couleurs qui n'étoient pas encore en uſage de ſon tems:
Ibid. n. 298. *Intelliges nihil illius lineamentis niſi eorum pigmentorum, quæ inventa nondum erant, florem & colorem defuiſſe.*

On cite auſſi parmi ces anciens Hiſtoriens L. PISO FRUGI, ſurnommé Calpurnius. Il fut Tribun du Peuple

[a] Si quæ in commentariis Pontificum, aliiſque publicis privatiſque erant monumentis, incenſa urbe pleraque interierunt. *Liv. l. 6. n. 1.*

ſous le Conſulat de Cenſorinus & de Manlius, l'an de Rome 605. Il fut auſſi pluſieurs fois Conſul. Il étoit Juriſconſulte, Orateur, & Hiſtorien. Il avoit compoſé des Harangues qui ne ſe trouvoient plus du tems de Cicéron, & des Annales d'un ſtile aſſez bas, au ſentiment de cet Orateur. Pline en parle plus avantageuſement.

Le [a] véritable caractére de tous ces Ecrivains étoit une grande ſimplicité. Ils ne connoiſſoient point encore ce que c'étoit que délicateſſe, beauté, & ornement du diſcours. Contens de ſe faire entendre, ils ſe bornoient à un ſtile court & ſuccinct.

Je paſſe maintenant aux Hiſtoriens qui ſont plus connus, & dont nous avons les Ecrits.

SALLUSTE.

CE N'EST POINT ſans raiſon que Salluſte a été appellé le premier des Hiſtoriens Romains :

Criſpus Romana primus in Hiſtoria. *Martial.*

& qu'on a cru pouvoir l'égaler à Thucydide, ſi généralement eſtimé entre les Hiſtoriens Grecs : *Nec opponere Thucydidi Salluſtium verear.* *Quintil.* Mais, ſans vouloir régler ici les rangs, ce qui ne nous convient point, il ſuffit de le regarder comme un des plus excellens Hiſtoriens de l'antiquité. On trouve de très ſolides réflexions ſur le caractére de Salluſte dans la Préface qui eſt à la tête de la traduction de cet Hiſtorien.

La qualité dominante de ſes Ecrits, & qui caractériſe Salluſte d'une maniére plus propre & plus ſinguliére, eſt la briéveté du ſtile, que Quintilien appelle *immortalem Salluſtii velocitatem.* Scaliger eſt le ſeul qui lui diſpute cette louange : mais il eſt preſque toujours biſarre dans ſes jugemens, comme je l'ai déja obſervé.

Cette briéveté, dans Salluſte, vient de la force & de la

[a] Qualis apud Græcos Pherecydes, Hellanicus, Acuſilaus fuit : tales noſter Cato, & Pictor, & Piſo : qui neque tenent quibus rebus ornetur oratio ; (modò enim huc iſta ſunt importata) &, dum intelligatur quid dicant, unam dicendi laudem putant eſſe brevitatem. *Lib. 2. de Orat. n. 53.*

vivacité de ſon génie. Il penſe fortement & noblement, & il écrit comme il penſe. On peut comparer ſon ſtile à ces fleuves, qui aiant leur lit plus ſerré que les autres, ont auſſi leurs eaux plus profondes, & portent des fardeaux plus peſans.

La langue dans laquelle il écrivoit, lui étoit extrêmement commode pour ſerrer ſa diction, & pour ſuivre en cela le penchant de ſon génie. Elle a cet avantage, auſſi bien que la Grecque, d'être également ſuſceptible des deux extrémités oppoſées. Dans Cicéron, elle nous préſente un ſtile nombreux, arrondi, périodique : dans Salluſte, un ſtile bruſque, rompu, précipité. Celui-ci ſupprime aſſez ſouvent des mots, laiſſant au Lecteur le ſoin de les ſuppléer. Il met enſemble pluſieurs termes ou pluſieurs phraſes, ſans les lier par aucune conjonction, ce qui donne une ſorte d'impétuoſité au diſcours. Il ne fait point difficulté d'emploier dans ſon Hiſtoire de vieux termes, quand ils ſont plus courts, ou plus énergiques que les termes uſités : liberté qu'on [a] lui a reprochée, & qu'une ancienne Epigramme marque en ces termes :

Et verba antiqui multùm furate Catonis
Criſpe, Jugurthinæ conditor hiſtoriæ.

Mais, ſur tout, il fait un grand uſage des Métaphores, & il ne prend pas les plus modeſtes & les plus meſurées, comme les Maîtres de l'Art enſeignent qu'on le doit faire, mais les plus conciſes & les plus fortes, les plus vives & les plus hardies.

Par tous ces moiens, & d'autres encore que j'omets, Salluſte eſt venu à bout de ſe faire un ſtile tout particulier, & qui ne convient qu'à lui ſeul. Il marche hors de la route commune, mais ſans s'égarer, & par des ſentiers qui abrégent ſeulement le chemin. Il paroit ne penſer pas comme les autres hommes, & néanmoins il puiſe toutes ſes penſées dans le bon ſens. Ses idées ſont naturelles & raiſonnables : mais toutes naturelles & toutes raiſonnables qu'elles ſont, elles ont encore l'avantage d'être nouvelles.

[a] Salluſtii novandi ſtudium multa cum invidia fuit. *Aul. Gell. lib. 4. cap. 15.*

On ne ſait ce qu'on doit admirer davantage dans cet excellent Auteur, ou les Deſcriptions, ou les Portraits, ou les Harangues: car il réuſſit également dans toutes ces parties; & l'on ne voit pas ſur quoi fondé Sénéque le pere, ou plutôt Caſſius Sévérus dont il raporte le ſentiment, a pu dire que les Harangues de Salluſte n'étoient ſupportées qu'en faveur de ſes Hiſtoires : *in honorem Hiſtoriarum leguntur.* Elles ſont d'une force, d'une vivacité, d'une éloquence, auxquelles on ne peut rien ajouter. Il y a beaucoup d'apparence que dans l'endroit en queſtion, il ne s'agit pas des harangues inſérées par Salluſte dans ſon Hiſtoire, mais de celles qu'il prononça dans le Sénat, ou de quelques plaidoiers. Quand on lit, dans l'Hiſtoire de la guerre de Jugurtha, le récit de ce Fort ſurpris par un Ligurien de l'armée de Marius, il ſemble qu'on voie monter & deſcendre ce Soldat le long des rochers eſcarpés : il ſemble même qu'on y monte & qu'on en deſcende avec lui, tant la deſcription en eſt vive & animée.

On trouve dans Salluſte cinq ou ſix portraits, qui ſont autant de chef-d'œuvres, & je ne ſai ſi dans toute l'étendue des Lettres il y a rien dont la beauté approche plus de l'idée de la perfection. J'en raporterai ſeulement ici deux, qui ne ſont pas des moins beaux.

Portrait de CATILINA.

L. Catilina, nobili genere natus, fuit magna vi & animi & corporis, ſed ingenio malo pravoque. Huic ab adoleſcentia bella inteſtina, cædes, rapinæ, diſcordia civilis grata fuere, ibique juventutem ſuam exercuit. Corpus patiens inediæ, algoris, vigiliæ, ſupra quàm cuiquam credibile eſt. Animus audax, ſubdolus, varius, cujuſlibet rei ſimulator ac diſſimulator: alieni appetens, ſui profuſus; ardens in cupiditatibus. Satis eloquentiæ, ſapientiæ parum. Vaſtus animus immoderata, incredibilia, nimis alta ſemper cupiebat.

» L. Catilina joignoit à la nobleſſe du ſang une ame » courageuſe, & un corps robuſte, mais un eſprit pervers » & corrompu. Il aima, dès les premiéres années de ſa » vie, les guerres inteſtines, les meurtres, le pillage, la

» diſcorde civile ; & il en fit les plus ordinaires exercices » de ſa jeuneſſe. Il ſupportoit les fatigues, la faim, le » froid, les veilles, avec une patience au deſſus de tout ce » qu'on peut imaginer. Il étoit hardi, ruſé, fourbe, ca- » pable de tout feindre & de tout diſſimuler. Avide du » bien d'autrui, prodigue du ſien, vif & emporté dans » ſes paſſions. Il avoit aſſez de facilité à parler, mais peu » de diſcernement. Un vaſte génie & une ambition ſans » bornes, pour qui il n'y avoit rien de trop élevé, lui » propoſoit ſans ceſſe de chimériques deſſeins & de folles » eſpérances.

Portrait de SEMPRONIA.

In his erat Sempronia, quæ multa ſæpe virilis audaciæ facinora commiſerat. Hæc mulier genere atque forma, præterea viro atque liberis ſatis fortunata fuit : Literis Græcis & Latinis docta : pſallere, ſaltare elegantiùs, quàm neceſſe eſt probæ : multa alia, quæ inſtrumenta luxuriæ ſunt, ſed ei cariora ſemper omnia, quàm decus atque pudicitia fuit. Pecuniæ an famæ minùs parceret, haud facilè diſcerneres... Ingenium ejus haud abſurdum : poſſe verſus facere, jocum movere, ſermone uti vel modeſto, vel molli, vel procaci. Prorſus multæ facetiæ, multuſque lepos inerat.

» Du nombre de ces femmes étoit Sempronia, qui » avoit prouvé par bien des actions qu'elle ne le cédoit » point en audace aux hommes les plus audacieux. Elle » étoit belle, de bonne naiſſance, avantageuſement ma- » riée, & avoit des enfans qui lui faiſoient honneur. Elle » poſſédoit parfaitement les langues Grecque & Latine ; » ſavoit mieux danſer & mieux chanter qu'il ne convient » à une honnête femme ; & avoit tous ces talens dange- » reux qui rendent le vice aimable, & dont elle fit tou- » jours plus de cas que de la vertu & des bienſéances de » ſon ſexe. Il n'étoit pas aiſé de dire lequel des deux elle » ménageoit le moins, de ſon argent ou de ſa réputation. » Elle avoit de l'agrément dans l'eſprit, de la facilité à » faire des vers, du talent pour la plaiſanterie. Sérieuſe, » tendre, libre dans la converſation, elle donnoit à ſes » paroles

» paroles le tour qu'elle vouloit : mais dans tout ce qu'elle » disoit il y avoit toujours beaucoup de sel & de grace.

Il y a un grand nombre d'admirables endroits dans Salluste, surtout lorsqu'il compare les mœurs anciennes de la République avec celles de son tems. Quand on l'entend parler fortement, comme il lui est assez ordinaire de le faire, contre le luxe, les débauches, & les autres vices de son siécle, on le prendroit pour le plus honnête homme du monde. Mais il ne faut pas s'en laisser éblouir. Sa conduite fut si dérangée, qu'il se fit chasser du Sénat par les Censeurs.

Outre les guerres de Catilina & de Jugurtha, Salluste avoit fait une Histoire générale des événemens d'un certain nombre d'années, dont il nous reste entre autres fragmens plusieurs discours parfaitement beaux.

CORNÉLIUS NÉPOS.

On a pendant quelque tems attribué mal à propos ses Ouvrages à Emilius Probus. Vossius croit que c'etoit le nom du Libraire qui offrit à Théodose *les Vies des Grands Capitaines*, écrites partie de sa main, partie de celle de son pere & de sa mere. Cornelius Népos a vécu du tems de César & d'Auguste, & est mort sous le dernier. Il étoit né dans la Gaule Cisalpine à Hostilie, petit Bourg qui dépendoit de Vérone.

De différens Ouvrages qu'il avoit composés, il ne nous reste que les Vies abregées des Grands Capitaines, un abrégé de celle de Caton, & la Vie de Pomponius Atticus qui est assez étendue. Il y a vingt-deux Vies des Grands Capitaines, tous Grecs, excepté les deux derniers, qui sont Carthaginois, savoir Amilcar & Annibal. Entre Timoléon & Amilcar, Népos donne une espéce de liste des Rois tant de Perse que de la Gréce, dans le chapitre XXI. qui est fort court.

Il avoit écrit les vies abrégées des Capitaines Romains, sur le même plan que celles des Grecs : afin, dit-il lui-même, qu'on en pût faire la comparaison, & juger plus facilement du mérite des uns & des autres. *In vit. Annib. cap. 13.*

Il paroit qu'il avoit fait auſſi la vie des Auteurs Grecs
Cap. 3. & Latins. Il parle de celle de Philiſtus dans la vie de
XV. 28. Dion. Aulu-Gelle cite un premier livre de la vie de Cicéron Dans l'abrégé de la vie de Caton qui eſt par-
Cap. 3. venu juſqu'à nous, Népos en cite une plus étendue, qu'il avoit faite à la priére d'Atticus, & à laquelle il renvoie ſes Lecteurs. Enfin nous avons la vie de Pomponius Atticus, qui eſt un morceau précieux, & qui ſuffit ſeul pour nous donner une juſte idée du mérite de cet Hiſtorien.

Son ſtile eſt pur, net, élégant. La ſimplicité, qui en fait un des principaux caractéres, eſt mélée d'une grande délicateſſe, & relevée de tems en tems par des penſées nobles & ſolides. Mais ce qui me paroit de plus eſtimable dans cet Auteur, eſt un goût marqué pour les grands principes d'honneur, de probité, de vertu, de déſintéreſſement, d'amour du bien public, qu'il ſemble avoir deſſein d'inſinuer dans tous ſes écrits. L'intime union qu'il avoit avec Atticus, &. par ſon moien ſans doute avec Hortenſius, Cicéron, & d'autres grands hommes de ſon tems, marque aſſez l'eſtime qu'ils faiſoient, autant de ſon bon cœur, que de ſon excellent eſprit. Quelques extraits que je tirerai de la vie d'Atticus, ſerviront à le faire connoitre par l'un & l'autre endroit.

Erat in puero, (Pomponio Attico) præter docilitatem ingenii, ſumma ſuavitas oris ac vocis, ut non ſolùm celeriter arriperet quæ tradebantur, ſed etiam excellenter pronuntiaret. Qua ex re, in puericia, nobilis inter æquales ferebatur, clariuſque explendeſcebat, quàm generoſi condiſcipuli animo æquo ferre poſſent. Cap. 1.

» La grande facilité à apprendre que fit paroitre Pom-
» ponius Atticus dès ſes premiéres années, étoit accom-
» pagnée d'un ſon de voix plein de douceur & d'agré-
» ment. Auſſi non ſeulement il ſaiſiſſoit avec promtitude
» tout ce qu'on lui enſeignoit, mais il excelloit encore
» dans la prononciation. Ces qualités le diſtinguoient
» ſinguliérement de tous ſes compagnons d'étude : mais
» comme ils étoient pleins d'ardeur pour la gloire, ils
» ne voioient point ſans peine l'éclat brillant de ſes pro-
» grès & de ſa réputation.

*Primum illud munus fortunæ, quòd in ea potiſſimum urbe natus eſt, in qua domicilium orbis terrarum eſſet imperii, ut eandem & patriam haberet, & * dominam: hoc ſpecimen prudentiæ, quòd, cùm in eam civitatem ſe contuliſſet, quæ antiquitate, humanitate, doctrina præſtaret omnes, unus ante alios fuerit cariſſimus.* Cap. 3.

» Ce fut pour lui un avantage dont il fut redevable à » la Fortune, d'être né dans une ville qui étoit le ſiége » de l'Empire du Monde: de ſorte qu'il n'étoit * ſoumis » aux loix que de la même ville qu'il avoit pour patrie. » Mais ce qu'il ne dut qu'à ſa prudence, ce fut, qu'aiant » choiſi pour ſon ſéjour Athénes, la ville de l'Univers la » plus célébre par l'ancienneté de ſon origine, par ſes » mœurs douces & polies, par ſon goût pour les Arts & » les Sciences, il ſut s'y faire plus aimer & eſtimer que les » citoiens mêmes.

Habebat avunculum Q. Cæcilium... divitem, difficillima natura: cujus ſic aſperitatem veritus eſt, ut, quem nemo ferre poſſet, hujus ſine offenſione ad ſummam ſenectutem retinuerit benevolentiam. Cap. 5.

» Il avoit pour oncle Q. Cécilius, homme riche, mais » d'un caractére extrêmement dur & difficile. Cependant » il ſut le ménager avec tant d'adreſſe & de patience, que » malgré ſes mauvaiſes humeurs qui le rendoient inſup- » portable à tous les autres, il s'en fit aimer juſqu'à ſon » extrême vieilleſſe, ſans lui avoir jamais déplu.

Cum quo (M. Ciceronе) à condiſcipulatu vivebat conjunctiſſimè, multo etiam familiariùs quàm cum Quinto: ut judicari poſſit plus in amicitia valere ſimilitudinem morum, quàm affinitatem. Utebatur autem intimè Q. Hortenſio, qui iis temporibus principatum eloquentiæ tenebat, ut intelligi non poſſet uter eum plus diligeret, Cicero an Hortenſius: & id, quod erat difficillimum, efficiebat, ut inter quos tantæ laudis

* *Cet expreſſion*, & dominam, *eſt difficile a entendre, & encore plus à rendre. Athénes étant pour lors ſoumiſe aux Romains, on ne pouvoit pas dire d'un Athénien qu'il avoit cette ville en même tems pour patrie, & pour maitreſſe: (qu'on me pardonne cette expreſſion:) au lieu qu'on le pouvoit dire d'un Romain par raport à Rome. Je croi que c'eſt à quoi Népos fait ici alluſion.*

eſſet æmulatio, nulla intercederet obtrectatio, eſſetque talium virorum copula. Cap. 5.

» Atticus, qui avoit été lié avec Marcus Cicéron dès » ſon enfance par des études communes, conſerva tou- » jours depuis avec lui une parfaite union. Il vivoit avec » lui dans une bien plus grande familiarité qu'avec Quin- » tus Cicéron ſon * beau-frere : ce qui fait voir que la » conformité de mœurs & de caractère contribue beau- » coup plus à former une intime amitié, que la ſimple » affinité. Atticus étoit auſſi ami particulier d'Hortenſius, » qui pour lors tenoit ſans contredit le premier rang par- » mi les Orateurs. On ne pouvoit diſcerner qui d'Horten- » ſius ou de Cicéron aimoit le plus Atticus. Il étoit le » nœud de l'amitié de ces deux grands hommes, & faiſoit » que, tout rivaux qu'ils étoient, & animés de part & » d'autre d'un deſir également vif de ſe diſtinguer, il n'y » avoit entr'eux, choſe bien rare & bien difficile, aucune » ** jalouſie.

* *Il avoit épouſé Pomponie, ſœur d'Atticus.*

Cujus (Antonii) gratiâ cùm augere poſſet poſſeſſiones ſuas, tantum abfuit à cupiditate pecuniæ, ut nulla in re uſus ſit ea, niſi in deprecandis amicorum aut periculis, aut incommodis. Cap. 12.

» Pouvant, par le moien d'Antoine, [tout puiſſant

** *Il eſt bon d'entendre Cicéron lui-même s'expliquer ſur ce ſujet.* » *J'étois bien élotgné, dit-il en parlant d'Hortenſius, de le regarder comme un ennemi ou un rival dangereux. Je l'aimois & l'eſtimois comme le temoin & le compagnon de ma gloire. Je ſentois quel avantage c'étoit pour moi d'avoir en tete un tel adverſaire, & quel honneur de pouvoir quelquefois lui diſputer la victoire. Jamais l'un ne trouva l'autre à ſa rencontre, ni oppoſé à ſes intérets. Nous nous faiſions un plaiſir de nous entr'aider, en nous communiquant nos lumiéres, en nous donnant des avis, & en nous ſoutenant l'un l'autre par une eſtime mutuelle, qui faiſoit que chacun mettoit ſon ami au deſſus de lui-même.* « Dolebam quòd non, ut plerique putabant, adverſarium aut obtrectatorem laudum mearum, ſed ſocium potiùs & conſortem glorioſi laboris amiſeram... Quo enim animo ejus mortem ferre debui, cum quo certare erat glorioſius, quàm omnino adverſarium non habere? Cùm præſertim non modò nunquam ſit, aut illius à me curſus impeditus, aut ab illo meus, ſed contra ſemper alter ab altero adjutus & communicando, & monendo, & favendo. *Brut. n.* 2. 3.

Sic duodecim poſt meum conſulatum annos in maximis cauſis, cùm ego mihi illum, ſibi me ille anteferret, conjunctiſſimè verſati ſumus. *Ibid. n.* 323.

» alors dans la République] augmenter conſidérablement » ſon bien, il ſongea ſi peu à s'enrichir, qu'il n'uſa jamais » de ſon crédit auprès du Triumvir, que pour protéger » ſes amis dans leurs périls, ou pour les ſoulager dans » leurs beſoins.

Neque verò minùs ille vir, bonus pater familias habitus eſt, quàm civis. Nam cùm eſſet pecunioſus, nemo illo fuit minùs emax, minùs ædificator. Neque tamen non in primis bene habitavit, omnibuſque optimis rebus uſus eſt. Cap. 13.

» Il n'étoit pas moins bon pere de famille, que bon » citoien. Quoiqu'aſſez riche, il fut toujours infiniment » éloigné de la manie d'acheter & de bâtir. Il étoit pour- » tant logé décemment & avec dignité, & il ſe piquoit » d'avoir en tout genre ce qu'il y avoit de meilleur.

Elegans, non magnificus: ſplendidus, non ſumptuoſus: omni diligentia munditiem non affluentem affectabat. Supellex modica, non multa, ut in neutram partem conſpici poſſet. Cap. 13.

» Il étoit délicat ſans magnificence, & noble ſans ſomp- » tuoſité. Il étoit extrêmement curieux d'une propreté » qui n'eût rien de ſuperflu. Son ameublement étoit mo- » deſte, & renfermé dans les bornes d'une ſage médio- » crité. Il croioit devoir s'éloigner également des deux » excès, c'eſt-à-dire du trop & du trop peu.

Nunquam ſine aliqua lectione apud eum cœnatum eſt, ut non minùs animo, quàm ventre, convivæ delectarentur. Namque eos vocabat, quorum mores à ſuis non abhorrerent. Cap. 14.

» Les repas, chez lui, étoient toujours aſſaiſonnés de » quelque lecture, afin que l'eſprit ne fût pas moins nourri » que le corps. Cette coutume faiſoit grand plaiſir à ſes » convives, parce qu'il avoit ſoin de n'en choiſir point » d'autres, que ceux qui étoient de même goût que lui.

Cùm tanta pecuniæ facta eſſet acceſſio, nihil de quotidiano cultu mutavit, nihil de vitæ conſuetudine: tantaque uſus eſt moderatione, ut neque in ſeſtertio vicies, quod à patre acceperat, parum ſe ſplendidè geſſerit; neque in ſeſtertio centies affluentiùs vixerit quàm inſtituerat, parique faſtigio ſteterit in utraque fortuna. Ibid.

» Ses revenus conſidérablement augmentés, ne lui firent » rien changer dans ſon ancienne maniére de vivre. Tou- » jours modéré, toujours égal à lui-même, quand il n'a- » voit que deux millions * de ſeſterces que ſon pere lui » avoit laiſſés, il vivoit fort honorablement: & quand ſon » bien fut monté à dix millions ** de ſeſterces, il ne fit » pas plus de dépenſe qu'auparavant.

* *Deux cens cinquante mille livres.*

** *Un million deux cens cinquante mille livres.*

Mendacium neque dicebat, neque pati poterat. Itaque ejus comitas non ſine ſeveritate erat, neque gravitas ſine facilitate: ut difficile eſſet intellectu, utrum eum amici magis vererentur, quàm amarent. Cap. 15.

» Il ne lui échapoit jamais de menſonge *** à lui-même, » & il ne pouvoit le ſouffrir dans les autres. Son air affa- » ble & prévenant, étoit accompagné d'une ſorte de ſé- » vérité; & ſa gravité, tempérée par un air de bonté & » de douceur. En ſorte qu'on ne pouvoit dire ſi ſes amis » le reſpectoient plus qu'ils ne l'aimoient.

Je ne ſai ſi je me trompe, mais il me ſemble qu'un Hiſtorien toujours attentif à relever les actions vertueuſes, & à mettre dans tout leur jour les qualités du cœur préférablement à toutes les autres, ſonge moins à louer ceux dont il parle, qu'à inſtruire ceux pour qui il écrit. Et c'eſt par cet endroit, encore plus que par la pureté de ſon ſtile, que Cornélius Népos me paroit eſtimable.

TITE-LIVE.

LA PREFACE Latine, qui eſt à la tête de la nouvelle Edition de Tite-Live, dont Mr. Crevier Profeſſeur de Rhétorique au Collége de Beauvais a donné depuis peu les deux premiers Volumes, me fournira le peu que j'ai deſſein de dire ici au ſujet de cet excellent Hiſtorien. Si je n'étois autant ami que je le ſuis de Mr. Crevier, qui veut abſolument que je le déclare mon diſciple, ce que je tiens à grand honneur, je m'étendrois ſur l'utilité & le

*** *Cornélius Népos dit quelque choſe de pareil en parlant d'Epaminondas.* » *Il avoit un tel reſpect* » *pour la vérité que jamais il ne* » *mentoit, même en riant.* « Adeo veritatis diligens, ut ne joco quidem mentiretur. *Cap.* 3.

mérite de ſon Ouvrage. Il ne faut que lire ſa Préface, pour juger par ſoi-même du cas qu'on en doit faire.

Plus on a d'empreſſement de connoître un Auteur célèbre par ſes Ecrits, plus on a de regret de n'en ſavoir preſque que le nom. Tite-Live eſt du nombre de ces Ecrivains qui ont rendu leur nom immortel, mais dont la vie & les actions ſont peu connues. Il naquit à Padoue, ſous le Conſulat de Piſon & de Gabinius, cinquante-huit ans avant l'Ere chrétienne. Il eut un fils, auquel il écrivit une Lettre ſur l'éducation & les études de la Jeuneſſe, dont Quintilien fait mention en plus d'un endroit, & dont la perte doit être bien regrettée. C'eſt dans cette Lettre, ou plutôt dans ce petit Traité, qu'au ſujet des Auteurs dont on doit conſeiller la lecture aux jeunes gens, il dit qu'ils doivent lire Démoſthéne & Cicéron ; puis ceux qui reſſembleront davantage à ces deux excellens Orateurs : *Legendos Demoſthenem atque Ciceronem, tum ita ut quiſque eſſet Demoſtheni & Ciceroni ſimillimus.* Il parle, dans la même Lettre, d'un [a] Maître de Rhétorique qui étoit mécontent des compoſitions de ſes Diſciples lorſqu'elles étoient fort claires & fort intelligibles, & les leur faiſoit retoucher pour y jetter de l'obſcurité. Et quand ils les raportoient en cet état : *Voila qui eſt bien mieux maintenant*, diſoit-il ; *je n'y entends rien moi-même.* Croiroit-on un pareil travers d'eſprit poſſible ? Tite Live avoit auſſi compoſé quelques Ouvrages Philoſophiques, & des Dialogues mêlés de Philoſophie.

Quintil. lib. 10. cap. 1.

Senec. Epiſt. 100.

Mais ſon grand Ouvrage étoit l'Hiſtoire Romaine, contenue en cent quarante ou cent quarante-deux Livres, depuis la fondation de Rome juſqu'à la mort & à la ſépulture de Druſus, qui tombe en l'an de Rome 743, & qui renfermoit par conſéquent ce nombre d'années. On trouve, par quelques époques de ſon Hiſtoire, qu'il emploia à la compoſer tout le tems qui s'écoula depuis la bataille d'Actium juſqu'à la mort de Druſus, c'eſt-

a Apud Titum Livium invenio fuiſſe præceptorem aliquem, qui diſcipulos obſcurare quæ dicerent juberet, Græco verbo utens, σκότιον. Unde illa ſcilicet egregia laudatio : *Tanto melior : ne ego quidem intellexi*, Quintil. lib. 8. cap. 2.

à-dire environ vingt & un ans. Mais il en produiſoit en public de tems en tems quelque partie ; & c'eſt ce qui lui fit une ſi grande réputation à Rome, & qui lui attira du fond de l'Eſpagne l'honorable viſite d'un Etranger, qui entreprit un ſi long voiage uniquement pour le voir. La Capitale du monde avoit de quoi occuper & ſatisfaire les yeux d'un Curieux par la magnificence de ſes édifices, & par la multitude de ſes tableaux, de ſes ſtatues, & de ſes anciens monumens. Celui-ci ne trouva rien de plus rare ni de plus précieux dans Rome que Tite-Live. Après avoir joui à ſon aiſe de ſa converſation, & s'être agréablement nourri de la lecture de ſon Hiſtoire, il retourna joieux & content dans ſon pays. C'eſt connoitre ce que valent les hommes.

Plin. Epiſt. 3. lib. 2.

On ne ſait rien de plus de ce qui regarde perſonnellement Tite-Live. Il paſſa une grande partie de ſa vie à Rome, eſtimé & honoré des Grands & des Savans comme il le méritoit. Il mourut dans ſa patrie à l'âge de ſoixante & ſeize ans, la quatriéme année de l'Empire de Tibére. Les Padouans ont honoré ſa mémoire dans tous les tems, & ils prétendent conſerver encore actuellement chez eux quelques reſtes de ſon corps, & avoir fait préſent à Alphonſe V. Roi d'Arragon de l'un de ſes bras l'an 1451, du moins l'Inſcription le porte ainſi.

Il ſeroit bien plus à ſouhaiter qu'on eût pu conſerver ſon Hiſtoire. Il ne nous en reſte que trente-cinq Livres, dont quelques-uns même ne ſont pas entiers : ce n'eſt pas la quatriéme partie de l'Ouvrage. Quelle perte ! Les Savans ſe ſont flatés de tems en tems de quelques lueurs d'eſpérance de recouvrer le reſte, fondés uniquement, à ce qui paroit, ſur le grand deſir qu'on en avoit.

Jean *Freinshemius* a tâché de conſoler le Public de cette perte par ſes *Supplémens* ; & il y a réuſſi autant que la choſe étoit poſſible. Freinshémius, né à *Ulm* dans la Suabe en 1608, avoit fait ſes études à Straſbourg avec un grand ſuccès. En 1642 il fut appellé en Suéde, & y remplit pluſieurs places de litérature conſidérables. De retour dans ſa patrie, il fut fait Profeſſeur Honoraire dans l'Univerſité que l'Electeur Palatin retabliſſoit à Heidelberg, où

où il mourut en 1660. La République Litéraire lui a une obligation infinie d'avoir rendu à Tite-Live le même ſervice qu'à Quinte-Curce, en rempliſſant par 105 Livres de ſupplémens tout ce que nous avons perdu de ce grand Hiſtorien de Rome. Mr. Doujat avoit auſſi ſuppléé les lacunes ou vuides qui ſe trouvent dans les derniers Livres qui nous reſtent de Tite-Live, mais avec un ſuccès bien différent. Mr. Crevier a revû & retouché en quelques endroits les ſupplémens de Freinshémius, & travaillé tout de nouveau ceux de Doujat. Nous avons par ce moien un corps ſuivi & complet de l'Hiſtoire Romaine; j'entends celle de la République.

On doute ſi Tite-Live avoit lui-même partagé ſon Hiſtoire de dix en dix Livres, c'eſt-à-dire en Décades. Quoi qu'il en ſoit, cette diviſion paroit aſſez commode.

A l'égard des Sommaires qui ſont à la tête de chaque Livre, les Savans ne croient pas qu'on puiſſe les attribuer ni à Tite-Live, ni à Florus. Quel qu'en ſoit l'Auteur, ils ont leur utilité, puiſqu'ils ſervent à faire connoitre de quoi il étoit parlé dans les Livres qui nous manquent.

Examinons maintenant l'Ouvrage en lui-même. Il y régne, dans toutes les parties, une éloquence parfaite, & parfaite en tout genre. Soit récits, ſoit deſcriptions, ſoit harangues, le ſtile, quoique varié à l'infini, ſe ſoutient toujours également: ſimple ſans baſſeſſe, élégant & orné ſans affectation, grand & ſublime ſans enflure; étendu ou ſerré, plein de douceur ou de force, ſelon l'exigence des matiéres; mais toujours clair & intelligible, ce qui n'eſt pas une petite louange dans une Hiſtoire.

Pollion, [a] d'un goût rafiné & difficile, prétendoit découvrir dans le ſtile de Tite-Live de la *Putavinité*: c'eſt-à-dire apparemment quelques termes ou quelques tours qui ſentoient la province. Il ſe peut faire qu'un homme né & élevé à Padoue, eût conſervé, s'il eſt permis de parler ainſi, un goût de terroir, & qu'il n'eût pas toute cette

a In Tito Livio miræ facundiæ viro putat ineſſe Pollio Aſinius quandam Patavinitatem. Quare, ſi fieri poteſt, & verba omnia, & vox, hujus alumnum urbis oleant, ut oratio Romana planè videatur, non civitate donata. *Quintil. lib. 8. cap. 1.*

fineſſe, cette délicateſſe de l'*urbanité* Romaine, qui ne ſe communiquoit pas à des étrangers auſſi facilement que le droit de bourgeoiſie. Mais c'eſt ce que nous ne pouvons pas apercevoir ni ſentir.

Ce reproche de Patavinité n'a pas empéché Quintilien d'égaler [a] Tite-Live à Hérodote, ce qui eſt un grand éloge. Il fait remarquer le ſtile doux & coulant de ſes narrations, & la ſouveraine éloquence de ſes harangues, où le caractére des perſonnes qu'on y fait parler eſt gardé avec toute la juſteſſe poſſible, & où les paſſions, ſur tout celles qui ſont douces & tendres, ſont traitées avec un art merveilleux. Cependant tout ce qu'a pu faire Tite-Live, a été d'atteindre, par des qualités toutes différentes, à l'immortelle réputation que Salluſte s'eſt acquiſe par ſa briéveté inimitable: car on a dit avec raiſon que ces deux Hiſtoriens ſont plutôt égaux que ſemblables: *pares magis quàm ſimiles.*

Ce n'eſt pas ſeulement par ſon éloquence, ou par la beauté & les agrémens de ſa narration, que Tite-Live a mérité la réputation dont il jouit depuis tant de ſiécles. Il ne s'eſt pas rendu moins recommandable par ſa fidélité, vertu ſi néceſſaire & ſi deſirée dans un Hiſtorien. Ni la crainte de déplaire aux Puiſſances de ſon tems, ni l'envie de leur faire la cour, ne l'ont empéché de dire la vérité. Il parloit, dans ſon Hiſtoire, avec éloge des plus grands ennemis de la maiſon des Céſars, comme de Pompée, de Brutus, de Caſſius, & d'autres, ſans qu'Auguſte s'en ſoit trouvé offenſé: de ſorte qu'on ne ſait ce qu'on doit le plus admirer, ou la rare modération du Prince, ou la généreuſe liberté de l'Hiſtorien. Dans les trente-cinq Livres qui nous reſtent de Tite-Live, il ne parle d'Auguſte qu'en deux endroits ſeulement, & il en parle avec une retenue & une ſobriété de louange, qui fait honte à ces Ecrivains

Tacit. Annal. lib 4. cap. 34.

Lib. 1. n. 19. & lib 4 n. 20.

[a] Nec indignetur ſibi Herodotus æquari Titum Livium, cùm in narrando miræ jucunditatis clariſſimique candoris, tum in concionibus ſupra quàm dici poteſt eloquentem: ita dicuntur omnia cùm rebus tum perſonis accommodata. Sed affectus quidem, præcipuè eos qui ſunt dulciores, ut parciſſimè dicam, nemo hiſtoricorum commendavit magis. Ideoque immortalem illam Salluſtii velocitatem diverſis virtutibus conſecutus eſt. *Quintil. lib. 10. cap. 1.*

flateurs & intéreſſés, qui prodiguent ſans diſcernement & ſans meſure aux places & aux dignités un encens qui n'eſt dû qu'au mérite & à la vertu.

Si l'on peut reprocher quelque défaut à Tite-Live, c'eſt le trop grand amour de ſa patrie : écueil dont il n'a pas eu toujours aſſez de ſoin de ſe garantir. Perpétuel admirateur de la grandeur des Romains, non ſeulement il exagére leurs exploits, leurs ſuccès, & leurs vertus ; mais il diſſimule ou il diminue leurs vices, & les fautes où ils ſont tombés.

Sénéque le pere impute à Tite-Live d'avoir fait paroître une baſſe jalouſie contre Salluſte, en l'accuſant d'avoir dérobé à Thucydide une ſentence, & de l'avoir défigurée en la traduiſant mal. Quelle apparence que Tite-Live, qui copioit des Livres entiers de Polybe, fît un crime à Salluſte d'avoir copié une ſentence, c'eſt à-dire une ligne ? D'ailleurs, elle eſt parfaitement bien rendue. Δεινὴ γὰρ αἱ ἐυτραξίαι συγκρῦψαι ἢ συκοφάσαι τὰ ἐλάττων ἁμαρτήματα. *Res ſecundæ mirè ſunt vitiis obtentui.* Comment accommoder cette accuſation avec ce que dit le même Sénéque dans un autre endroit : Que Tite-Live jugeoit avec équité & candeur des Ouvrages des beaux eſprits ? *Ut eſt natura candidiſſimus omnium magnorum ingeniorum æſtimator T. Livius.* Je croi qu'on s'en peut tenir à ce dernier témoignage.

Lib. 4. Controv. 4.

Id. ſuaſor 7 6.

Il y a un autre grief contre lui bien plus grave & plus important. On le taxe d'ingratitude & de mauvaiſe foi, pour n'avoir pas nommé Polybe, ou pour l'avoir fait avec trop d'indifférence, dans des endroits où il le copioit preſque de mot à mot. Je ſerois fâché qu'on pût lui faire ce reproche avec fondement : car il touche aux qualités du cœur, dont l'honnête-homme doit être fort jaloux. Mais ne pourroit on pas croire qu'en d'autres endroits de ſon Hiſtoire qui ne ſont pas parvenus juſqu'à nous, il a parlé de Polybe avec éloge, qu'il lui a rendu toute la juſtice qui lui étoit dûe, qu'il a averti par avance qu'il ſe faiſoit une gloire & un devoir de le copier mot à mot en pluſieurs endroits, & qu'il le feroit même ſouvent ſans le citer, pour ne point toujours répéter la même choſe ? Je parle

ici un peu pour mon intérêt : car j'ai beſoin, ſur cet article, qu'on uſe d'indulgence à mon égard.

Ces eſpéces de taches qu'on remarque dans Tite-Live, n'ont cependant point fait de tort à ſa gloire. La poſtérité n'en a pas moins admiré ſon Ouvrage, non ſeulement comme un chef-d'œuvre d'éloquence, mais comme une Hiſtoire où tout inſpire l'amour de la juſtice & de la vertu ; où l'on trouve, avec le récit des faits, les plus ſaines maximes pour la conduite de la vie ; où brille par tout un attachement & un reſpect ſingulier pour la religion établie à Rome lorſqu'il écrivoit ; (malheureuſement pour lui elle étoit fauſſe, mais il n'en connoiſſoit point d'autre.) enfin où l'on voit une généreuſe hardieſſe & un pieux zêle à condanner avec force les ſentimens impies des incrédules de ſon ſiécle. *Nondum hæc*, dit-il en un endroit, *quæ nunc tenet ſeculum, negligentia deûm venerat : nec interpretando ſibi quiſque jusjurandum & leges aptas faciebat, ſed ſuos potiùs mores ad ea accommodabat.* » Ce mépris des dieux, ſi commun dans le ſiécle où nous vivons, n'étoit point encore connu. Le ſerment & la loi » étoient des régles inflexibles auxquelles on conformoit » ſa conduite ; & l'on ignoroit l'art de les accommoder » à ſes inclinations par des interprétations frauduleuſes.

Lib. 3. *n.* 20.

C'eſt par tout ce que je viens de dire, qu'on eſt en droit de juſtifier Tite-Live ſur la prétendue ſuperſtition avec laquelle il affecte de raconter dans ſon Hiſtoire tant de miracles & de prodiges auſſi ridicules qu'incroiables. La bonne foi demandoit qu'il ne ſupprimât pas des choſes qu'on diſoit être arrivées avant lui, qu'il trouvoit dans ſes Mémoires & dans les Annales, & qui faiſoient partie de la religion reçue alors communément, quoique peut-être il ne les crût pas. Et [a] il s'en explique lui même aſſez ſouvent & aſſez clairement, attribuant la plupart des prétendus prodiges qu'on faiſoit tant valoir, à une ignorante & crédule ſuperſtition.

[a] Romæ, aut circa urbem, multa eâ hieme prodigia facta, aut (quod evenire ſolet motis ſemel in religionem animis) multa nunciata & temerè credita ſunt. *Lib.* 21. *n.* 62. || Cumis (adeo minimis etiam rebus prava religio inſerit deos) mures in æde Jovis aurum rofiſſe nunciatum eſt. *Lib.* 27. *n.* 23.

CESAR.

C. JULIUS CESAR ſe diſtingua autant par l'eſprit que par le courage. Il s'appliqua d'abord au Barreau, & y brilla. Il [a] n'y eut que l'envie d'occuper le premier rang dans la République par la puiſſance, qui l'empêcha de diſputer auſſi le premier rang dans le Barreau par l'éloquence. Son caractére particulier étoit la force, la véhémence. On ſentoit dans ſes diſcours le même feu qu'il fit paroitre dans les combats. A cette vivacité de ſtile il joignoit une grande pureté de langage, dont il avoit fait une étude particuliére, & dont il ſe piquoit plus qu'aucun autre Romain.

Il compoſa pluſieurs Ouvrages, entr'autres deux Livres ſur l'analogie de ſa langue Latine. Qui croiroit qu'un auſſi grand homme de guerre que Céſar s'occuperoit ſérieuſement à compoſer des Traités ſur la Grammaire? Combien nos mœurs & nos inclinations ſont différentes de celles de ces tems-là! C'eſt dans l'un de ces Livres de l'Analogie qu'il recommandoit particuliérement d'éviter, comme un écueil, les expreſſions nouvelles & inſolites: *tanquam ſcopulum, ſic fugias inſolens verbum.* *Aul. Gell. lib. 1. cap. 10.*

On avoit auſſi de lui pluſieurs plaidoiers. Outre [b] la pureté & la délicateſſe de la langue Latine, qui convient, dit Atticus, ou plutôt Cicéron, non ſeulement à tout Orateur, mais à tout Citoien Romain, on y admire tous les ornemens de l'Art Oratoire, mais principalement un talent merveilleux à peindre les objets, & à mettre dans tout leur jour les choſes dont il parle.

a C. verò Cæſar, ſi foro tantùm vacaſſet, non alius ex noſtris contra Ciceronem nominaretur. Tanta in eo vis eſt, id acumen, ea concitatio, ut illum eodem animo dixiſſe, quo bellavit, appareat. Exornat tamen hæc omnia mira ſermonis, cujus propriè ſtudioſus fuit, elegantia. *Quintil. lib. 10. cap. 1.*

b Cùm, inquit Atticus, ad hanc elegantiam verborum Latinorum (quæ etiamſi Orator non ſis, & ſi ingenuus civis Romanus, tamen neceſſaria eſt) adjungit illa oratoria ornamenta dicendi: tum videtur tanquam tabulas bene pictas collocare in bono lumine. *Cic. in Brut. n. 252.*

Il ne nous reſte de Céſar que deux Ouvrages, qui ſont les ſept Livres de la guerre des Gaules, & les trois de la guerre Civile. Ce ne ſont, à proprement parler, que des Mémoires, & il ne les avoit donnés que ſur ce pié-là : *Commentarii.* Il [a] les compoſoit à la hâte, ſans étude, & dans le tems même de ſes expéditions, uniquement dans la vûe de laiſſer des matériaux aux Ecrivains, pour en compoſer une Hiſtoire. Il y a mis ſans doute cette netteté de ſtile & cette élégance, qui lui étoient naturelles : mais il a négligé tous les ornemens brillans qu'un génie auſſi heureux que le ſien pouvoit répandre dans un Ouvrage de cette nature. Cependant, [b] tout ſimple & négligé qu'il pouvoit paroître, on convenoit généralement, dit Hirtius, qu'aucun autre Ecrit, quelque travaillé & quelque limé qu'il fût, n'approchoit de la beauté des Commentaires de Céſar. Son deſſein n'avoit été que de fournir des matériaux à ceux qui voudroient en compoſer une hiſtoire en forme. » En quoi, dit Cicéron, il peut avoir fait plaiſir » à de petits eſprits, qui ne craindront point d'en défigu- » rer les graces naturelles par le fard & l'ajuſtement qu'ils » voudront y ajouter : mais tout homme ſenſé ſe donnera » bien de garde d'y toucher en aucune ſorte, ni d'y faire » aucun changement. Car rien ne fait tant de plaiſir dans » l'Hiſtoire, qu'une brièveté de ſtile ſi claire & ſi élégante. *Dum voluit alios habere parata unde ſumerent, qui vellent ſcribere hiſtoriam, ineptis fortaſſe gratum fecit, qui volent illa calamiſtris inurere ; ſanos quidem homines à ſcribendo deterruit. Nihil enim eſt in Hiſtoria, pura & illuſtri brevitate dulcius.* Hirtius emploie auſſi la même penſée à l'égard des Ecrivains qui ſongeroient à compoſer une hiſtoire ſur les Mémoires de Céſar. » Certainement, dit-il, il leur » en fournit le moien : mais, s'ils ſont ſages, il doit leur » en ôter l'envie pour toujours. *Adeo probantur omnium judicio, ut prærepta non præbita facultas ſcriptoribus videatur.* La traduction des Commentaires de Céſar par Mr.

a Ceteri quàm bene atque emendatè, nos etiam quàm facilè atque celeriter eos confecerit, ſcimus. *Hirt. Præf. lib. 8. de bell. Gall.*

b Conſtat inter omnes nihil tam operosè ab aliis eſſe perfectum, quod non horum elegantiâ Commentariorum ſuperetur. *Hirt. ibid.*

Digitized by Google

d'Ablancourt eſt fort eſtimée. Elle pourroit devenir encore meilleure, ſi d'habiles mains la retouchoient en quelques endroits.

Céſar avoit par lui-même un bel eſprit, & un heureux naturel, on ne peut pas en douter : mais [a] il avoit pris ſoin auſſi de le cultiver par une étude aſſidue, & de l'enrichir de tout ce que la Litérature avoit de plus rare & de plus exquis ; & c'étoit par ce moien qu'il étoit venu à bout de l'emporter pour la pureté du langage & pour la délicateſſe du ſtile ſur preſque tout ce qu'il y avoit de plus éloquens Orateurs à Rome. J'en fais exprès la remarque après Cicéron, pour animer notre jeune Nobleſſe à ſuivre un ſi bel exemple, en joignant à la louange du courage celle des talens de l'eſprit & des belles connoiſſances. J'ai vû de jeunes Seigneurs Anglois, qui m'ont fait l'honneur de me rendre viſite, très inſtruits dans les Belles-Lettres tant Grecques que Latines, & fort verſés dans l'étude de l'Hiſtoire. Ici la jalouſie, ou, pour parler plus juſte, l'émulation eſt louable entre nation & nation. Nos jeunes François ne le cédent à aucune nation pour la vivacité & la ſolidité de l'eſprit. Ils doivent ſe piquer, ce me ſemble, de ne céder en rien aux Etrangers, & de ne point leur abandonner la gloire de l'érudition & du bon goût.

C'eſt à quoi Céſar ſemble les exhorter. Ses Commentaires doivent être continuellement entre leurs mains. C'eſt le Livre des gens de guerre. Dans tous les tems les grands Généraux l'ont regardé comme leur Maître. La lecture de ce Livre a toujours fait leur occupation & leurs délices. Ils y voient la pratique des régles de l'art militaire, ſoit pour les ſiéges, ſoit pour les batailles. Ils peuvent y apprendre auſſi la maniére de faire des Mémoires, ce qui n'eſt pas un talent médiocre. Il ſeroit à ſouhaiter que tous nos Généraux miſſent par écrit réguliérement toutes les opérations des campagnes où ils ont

[a] Audio (inquit Atticus) Cæſarem omnium ferè oratorum latinè loqui elegantiſſimè... Et ut eſſet perfecta illa bene loquendi laus, multis literis, & iis quidem reconditis & exquiſitis, ſummoque ſtudio & diligentia eſt conſecutus. *Cic. in Brut. n.* 252. *&* 253.

commandé. Quel ſecours ne ſeroit-ce point pour une Hiſtoire! Quelle lumiére pour la poſtérité! Y a-t-il rien de plus eſtimable que les Mémoires de Mr. de Turenne imprimés dans le ſecond Tome de ſa Vie, & que ceux de Jacques II. Roi d'Angleterre, alors Duc d'York?

Hirtius acheva ce que Céſar n'avoit pu faire. Le huitiéme Livre de la guerre des Gaules eſt de lui, auſſi bien que ceux de la guerre d'Alexandrie & de celle d'Afrique. On doute qu'il ſoit l'Auteur du Livre qui traite de la guerre d'Eſpagne.

PATERCULUS.

Cai. ou Pub. ou Marc. VELLEIUS PATERCULUS fleuriſſoit ſous l'Empire de Tibére. Il y a beaucoup d'apparence qu'il naquit l'an de Rome 735. Ses ancêtres furent illuſtres par leur mérite & par leurs charges. Il étoit Tribun des Soldats, lorſque Caius Céſar, petit-fils d'Auguſte, s'aboucha avec le Roi des Parthes dans une île de l'Euphrate. Il commanda dans la Cavalerie en Allemagne ſous Tibére, & il accompagna ce Prince pendant neuf années conſécutives dans toutes ſes expéditions. Il en reçut des récompenſes honorables. Il fut élevé à la Préture l'année même qu'Auguſte mourut.

AN. J. C. 15. *Vel. Paterc. lib. 2. c. 101.* *Ibid. cap. 104.* *Ibid. cap. 124.*

On ne ſait point préciſément le tems où il commença à travailler à ſon Hiſtoire, ni ce qu'elle contenoit. Le commencement en eſt perdu. Ce que nous en avons comprend un fragment de l'ancienne Hiſtoire Grecque, avec l'Hiſtoire Romaine depuis la défaite de Perſée juſqu'à la ſeiziéme année de Tibére. Il adreſſe ſon Hiſtoire à M. Vinicius qui étoit alors Conſul. Il en promettoit une plus étendue. Les voiages qu'il avoit faits en diverſes contrées, auroient pu lui fournir des faits très agréables & très curieux.

Son ſtile eſt très digne du ſiécle où il vivoit, qui étoit encore celui du bon goût & du beau langage. Il excelle ſur tout dans les portraits & les caractéres. Je pourrai en citer quelques-uns à la fin de cet Article.

On juge que ſa narration eſt fidéle & ſincére juſqu'au tems

tems des Céſars, ou dans les faits qui ne les intéreſſent point. Car, depuis ce tems-là, le deſir de flater Tibére lui fait omettre, ou déguiſer, ou même altérer la vérité en diverſes choſes. Il accuſe Germanicus de lâcheté, ou plutôt d'une molle complaiſance pour les ſéditieux, pendant qu'il donne à beaucoup d'autres des louanges exceſſives. *Quo quidem tempore ... pleraque ignavè * Germanicus.* Lib. 2. c. 125.

On lui reproche avec juſtice d'avoir fait des éloges exceſſifs de Tibére. Les ménagemens injuſtes pour les paſſions de cet Empereur ſe font ſentir, comme je l'ai déja marqué, par le ſoin qu'il a de paſſer légérement ſur les actions éclatantes de Germanicus, d'en ſupprimer la plupart, & de donner des atteintes à la gloire d'Agrippine & des autres perſonnes que Tibére n'aimoit pas.

Ce qu'on lui pardonne encore moins, c'eſt d'avoir accablé de louanges Séjan, qui cauſa tant de maux à l'Empire, & de l'avoir repréſenté, malgré tous ſes vices & tous ſes crimes, comme un des plus vertueux perſonnages qu'ait jamais eu la République Romaine. *Sejanus, vir antiquiſſimi moris, & priſcam gravitatem ſemper humanitate temperans.* Lib. 2. c. 116

Cela n'eſt encore rien, en comparaiſon du panégyrique qu'il en fait dans la ſuite. » Il établit d'abord par pluſieurs » exemples la néceſſité où ſont les Princes de ſe faire aider dans le gouvernement, & de s'aſſocier des coopérateurs qui partagent avec eux le poids des affaires. *Rarò eminentes viri non magnis adjutoribus ad gubernandam fortunam ſuam uſi ſunt... Etenim magna negotia magnis adjutoribus egent.* Qui en doute? Il s'agit de faire un bon choix. Il paſſe enſuite à Séjan, & après avoir relevé l'éclat de ſa naiſſance, il le repréſente » comme un homme qui ſait » tempérer l'auſtérité du commandement par un air de » douceur & de ſérénité; qui traite les affaires les plus » épineuſes, ſans preſque paroitre s'en occuper; qui ne » s'arroge rien, & par là atteint à tout; qui ſe met tou- Ib. cap. 127. & 128.

* *Un ſavant Interpréte* (Boëclerus) *croit que ce paſſage eſt corrompu, & qu'il faut lire* gnavè. *Corriger ainſi le texte contre la foi des Manuſcrits, c'eſt deviner.*

» jours dans ſon eſprit au deſſous de l'eſtime qu'on a de » lui dans le public ; dont le viſage & les dehors paroiſſent » tranquilles, pendant qu'au fond les ſoins de l'Etat ne » lui laiſſent aucun repos. C'eſt le jugement uniforme que » portent de ce ſage Miniſtre & la Cour & la Ville, & le » Prince & les Citoiens. *Virum ſeveritatis lætiſſimæ, hilaritatis priſcæ ; actu otioſis ſimillimum ; nihil ſibi vendicantem, eoque aſſequentem omnia ; ſemper infra aliorum æſtimationes ſe metientem ; vultu vitaque tranquillum, animo exſomnem. In hujus virtutum æſtimationem jampridem judicia civitatis cum judiciis principis certant.* Quel amour du bien public, ſi l'on en croit cet Hiſtorien ! Quelle application au travail ! Quel zêle pour les intérêts du Prince & de l'Etat ! Quel caractére aimable au milieu des ſoins les plus accablans ! Quel deſintéreſſement ! Quelle modeſtie ! En un mot, quel aſſemblage des plus grandes vertus, atteſté généralement par des ſuffrages unanimes !

Pour voir ce qu'il en faut penſer, conſidérons un ſecond portrait du même Séjan, de la main d'un autre Peintre, qui n'étoit point à ſes gages, & qui ne fut jamais ſoupçonné de flaterie. C'eſt Tacite, dont nous parlerons bientôt. *Sejanus Tiberium variis artibus devinxit adeo, ut obſcurum adversùs alios, ſibi uni incautum intectumque efficeret : non tam ſolertia, (quippe iiſdem artibus victus eſt) quàm deûm ira in rem Romanam ; cujus pari exitio viguit, ceciditque. Corpus illi laborum tolerans ; animus audax, ſui obtegens ; in alios criminator : juxtà adulatio & ſuperbia ; palam compoſitus pudor, intus ſumma apiſcendi libido, ejuſque cauſa modò largitio & luxus, ſæpe induſtria ac vigilantia, haud minùs noxiæ quotiens parando regno finguntur.* » Séjan » gagna ſi bien l'eſprit de Tibére par divers artifices, que » ce Prince, couvert & impénétrable pour tous les autres, » n'avoit rien de caché ni de ſecret pour lui : ce qui ne » doit pas être principalement attribué aux ruſes & aux » artifices de ce Miniſtre, puiſqu'il tomba dans les mêmes » piéges & périt par la voie de la fraude & de l'artifice ; » mais plutôt à la colére des dieux contre l'Empire Ro- » main, à qui ſa faveur & ſa diſgrace furent également » funeſtes. Il avoit une force de corps capable de ſuppor-

Tacit. Annal. lib. 4. cap. 1.

» ter les plus grandes fatigues. Le caractére de ſon eſprit » étoit l'audace, l'adreſſe à ſe cacher, & une noire mali- » gnité envers les autres. Il étoit en même tems flateur » juſqu'à la baſſeſſe, & fier juſqu'à l'inſolence : plein de » modeſtie & de retenue en apparence, mais au dedans » dévoré d'ambition. Les moiens pour parvenir à ſon but » étoient, tantôt le luxe & la dépenſe, tantôt la vigilance » & l'application aux affaires, vertus auſſi dangereuſes que » les vices mêmes, quand on en prend les dehors pour » uſurper une puiſſance illégitime.

Pour réunir tout en un mot, Séjan, ſi fort vanté dans Paterculus, étoit un fléau de la colére des dieux contre l'Empire Romain : *deûm irâ in rem Romanam.* Ceux qui ſont en place, qui ſont maîtres des graces, & diſpenſateurs des bienfaits, peuvent juger par là du cas qu'ils doivent faire des louanges qu'on leur prodigue avec ſi peu de meſure, & ſouvent avec ſi peu de pudeur.

J'ai dit que Paterculus excelloit ſur tout dans les portraits & les caractéres. Il y en a de courts, qui ne ſont pas les moins beaux ; & pluſieurs qui ſont plus étendus. J'en raporterai de l'une & de l'autre ſorte.

MARIUS.

Hirtus atque horridus, vitaque ſanctus ; quantum bello optimus, tantum pace peſſimus ; immodicus gloriæ, inſatiabilis, impotens, ſemperque inquietus. » Marius avoit quelque » choſe de dur & de ſauvage dans le caractére : ſes mœurs » étoient auſtéres, mais irrépréhenſibles : excellent dans » la guerre, déteſtable dans la paix ; avide, ou plutôt » inſatiable de gloire ; violent dans ſes projets ; toujours » inquiet & incapable de ſouffrir le repos. *Lib. 2. cap. 9.*

SYLLA.

Adeo Sylla diſſimilis fuit bellator ac victor, ut, dum vincit, juſtiſſimo lenior ; poſt victoriam, audito fuerit crudelior. » Rien » ne fut plus différent que Sylla faiſant la guerre, & le » même Sylla devenu vainqueur. Pendant la guerre il fut *Lib. 2. c. 25.*

» doux juſqu'à l'excès ; après la victoire, cruel juſqu'à la » barbarie.

MITHRIDATE.

Lib. 2. c. 18. *Mithridates, Ponticus rex: vir neque ſilendus, neque dicendus, ſine cura. Bello acerrimus, virtute eximius; aliquando fortuna, ſemper animo maximus: conſiliis dux, miles manu, odio in Romanos Annibal.* » Mithridate, Roi de Pont, dont » il eſt difficile & de ſe taire, & de parler ; d'une valeur » extrême : grand par une brillante fortune dans certains » tems de ſa vie, toujours par le courage & l'élévation » des ſentimens : Général pour le conſeil & les réſolu- » tions, ſoldat pour les coups de main, un ſecond Annibal » par ſa haine contre les Romains.

MECENE.

Lib. 2. c. 88. *C. Mecenas, equeſtri ſed ſplendido genere natus: vir, ubi res vigiliam exigeret, ſanè exſomnis, providens, atque agendi ſciens; ſimul verò aliquid ex negotio remitti poſſet, otio ac mollitiis penè ultra feminam fluens.* » Mécène deſcendoit » d'une famille de ſimples Chevaliers, mais illuſtre & an- » cienne. S'il étoit beſoin de vigilance, on le voioit actif, » toujours en mouvement, penſant à tout, ſe refuſant » même le ſommeil. Dès que les affaires lui donnoient du » relâche, plus mou preſque qu'une femme, il ſe livroit » tout entier au plaiſir & aux charmes de l'oiſiveté.

SCIPION EMILIEN.

Lib. 1. c. 12. *P. Scipio Æmilianus, vir avitis P. Africani paterniſque L. Pauli virtutibus ſimillimus, omnibus belli ac togæ dotibus, ingeniique ac ſtudiorum eminentiſſimus ſeculi ſui: qui nihil in*
Ibid. cap. 13. *vita niſi laudandum aut fecit, aut dixit, ac ſenſit... Tam elegans liberalium ſtudiorum omniſque doctrinæ auctor & admirator fuit, ut Polybium Panætiumque, præcellentes ingenio viros, domi militiæque ſecum habuerit. Neque enim quiſquam hoc Scipione elegantiùs intervalla negotiorum otio diſpunxit: ſemperque aut belli aut pacis ſerviit artibus; ſemper*

inter arma ac ſtudia verſatus, aut corpus periculis, aut animum diſciplinis exercuit. » Scipion Emilien, également re-
» commandable par toutes les qualités qui peuvent illuſ-
» trer la robe & l'épée, faiſoit revivre en ſa perſonne les
» vertus de Scipion l'Africain ſon aieul, & de Paul Emile
» ſon pere. Il étoit le premier homme de ſon ſiécle pour
» l'eſprit & le goût des ſciences. Actions, diſcours, ſenti-
» mens, on ne vit rien que de louable en lui pendant tout
» le cours de ſa vie... Plein d'eſtime & d'admiration pour
» les Belles-Lettres & pour les ſciences, où il excelloit
» lui-même, il avoit toujours avec lui tant en paix qu'en
» guerre Panétius & Polybe deux illuſtres Savans. Per-
» ſonne ne ſavoit mieux que lui entremêler le repos &
» l'action, ni mettre à profit avec plus de délicateſſe & de
» goût les vuides que lui laiſſoient les affaires. Partagé
» entre les armes & les livres, entre les travaux militaires
» du camp & les occupations paiſibles du cabinet, ou il
» exerçoit ſon corps par les fatigues de la guerre, ou il
» cultivoit ſon eſprit par l'étude des ſciences.

CATON D'UTIQUE.

M. Cato, genitus proavo M. Catone, principe illo familiæ Porciæ: homo virtuti ſimillimus, & per omnia ingenio diis quàm hominibus propior: qui nunquam rectè fecit, ut facere videretur, ſed quia aliter facere non poterat; cuique id ſolum viſum eſt rationem habere, quod haberet juſtitiam, omnibus humanis vitiis immunis, ſemper fortunam in ſua poteſtate habuit. » Caton d'Utique eut pour biſaieul Caton le
» Cenſeur, ce Chef illuſtre de la famille Porcienne. Plus
» ſemblable par ſon caractére aux dieux qu'aux hommes,
» on pouvoit le regarder comme le portrait vivant de la
» Vertu. Il ne fit jamais rien de vertueux pour le paroitre,
» mais parce qu'il ne pouvoit pas faire autrement. Il ne
» trouvoit rien de raiſonnable, que ce qui étoit juſte.
» Exemt de tous les défauts humains, il demeura tou-
» jours maître de la Fortune, ſans jamais lui céder. *lib. 2. c. 35.*

POMPÉE.

Lib. 2. cap. 29. *Innocentia eximius, ſanctitate præcipuus, eloquentia medius: potentiæ, quæ honoris causâ ad eum deferretur, non ut ab eo occuparetur, cupidiſſimus. Dux bello peritiſſimus; civis in toga (niſi ubi vereretur ne quem haberet parem) modeſtiſſimus. Amicitiarum tenax, in offenſis exorabilis, in reconcilianda gratia fideliſſimus, in accipienda ſatisfactione facilliimus. Potentia ſua nunquam, aut rarò, ad impotentiam uſus: penè omnium vitiorum expers, niſi numeraretur inter maxima, in civitate libera dominaque gentium indignari, cùm omnes cives jure haberet pares, quemquam æqualem dignitate conſpicere.* » Pompée étoit de mœurs très pures, d'une pro-» bité irréprochable, d'une éloquence médiocre. Très » avide de diſtinctions & d'emplois, pourvû qu'on les lui » déférât volontairement & par honneur, mais non juſqu'à » les envahir par force. Général très habile dans la guerre, » Citoien très modéré pendant la paix, ſinon lorſqu'il » craignoit que quelqu'un ne devînt ſon égal. Ami con-» ſtant, facile à pardonner les injures, de bonne foi lorſ-» qu'il ſe réconcilioit, & n'exigeant point les ſatisfactions » à la rigueur. Il n'uſa jamais ou rarement de ſon pouvoir » pour commettre des injuſtices & des violences. On auroit » pu dire qu'il étoit exemt de tous les vices, ſi ce n'en étoit » un très grand dans une ville libre, maitreſſe de toutes » les nations, où de droit tous les citoiens ſont égaux, » de ne pouvoir ſouffrir qu'aucun l'égalât en crédit & en » autorité.

CESAR.

Lib. 2. cap. 41. *Cæſar forma omnium civium excellentiſſimus, vigore animi acerrimus, munificentiæ effuſiſſimus, animo ſuper humanam & naturam & fidem evectus: magnitudine conſiliorum, celeritate bellandi, patientia periculorum, Magno illi Alexandro, ſed ſobrio neque iracundo ſimillimus: qui denique ſemper & ſomno & cibo in vitam non in voluptatem uteretur.* » Céſar, le » mieux fait d'ailleurs de tous les Romains, l'emportoit » ſur eux par la force & l'étendue d'un génie ſupérieur,

» par une générosité & une magnificence portée jusqu'à
» la profusion : enfin il paroissoit élevé au dessus de l'hom-
» me par un esprit & un courage qui passent toute croian-
» ce. La grandeur de ses projets, sa rapidité dans la ma-
» niére de faire la guerre, sa hardiesse intrépide à affron-
» ter les dangers, l'ont rendu tout-à-fait semblable à
» Alexandre le Grand, mais à Alexandre encore sobre &
» maître de sa colére. Il usoit de la nourriture & du som-
» meil, non pour le plaisir, mais uniquement pour satis-
» faire aux besoins de la nature.

TACITE.

TACITE *(C. Cornelius Tacitus)* étoit plus âgé que Pline le Jeune, qui étoit né en l'an de J. C. 61.

Vespasien commença à l'élever aux dignités : Tite continua, & Domitien y en ajouta de plus grandes. Il fut Préteur sous ce dernier, & Consul sous Nerva, subrogé à Verginius Rufus, dont il fit le Panégyrique. *Plin. Ep. 1. lib. 2.*

Il épousa la fille de Cn. Julius Agricola, célébre par la conquête de l'Angleterre. Il étoit hors de Rome depuis quatre ans avec sa femme, lorsqu'Agricola mourut. Lipse croit que Tacite laissa des enfans, parce que l'Empereur Tacite se disoit descendu de lui, ou de la même famille. AN. de J. C. 77. ou 78. AN. 93. *Vopisc. in vit. Tacit.*

Les Lettres ont rendu Tacite plus illustre que ses dignités. Il plaida, même après avoir été Consul, avec une grande réputation d'éloquence, dont le caractére particulier étoit la gravité & la majesté. Il avoit été fort estimé dès ses premiéres années. *Plin. Ep. 1. & 11. lib. 2.*

Pline le Jeune fut un de ses premiers admirateurs, & ils s'unirent ensemble par une amitié très étroite. Ils se corrigeoient mutuellement leurs ouvrages : grand secours pour un Auteur ! Je l'éprouve tous les jours avec une vive reconnoissance, & je sens bien que je dois le succès de mon travail à un pareil secours que me rendent des amis également éclairés & affectionnés. *Plin. Ep. 2. lib. 7. Id. Ep. 7. l. 8.*

Il paroit que Tacite avoit donné au public quelques harangues, ou plaidoiers. Il avoit fait aussi quelques vers. Il nous est resté de lui une Lettre parmi celles de Pline. *Id. Ep. 10. l. 9.*

Mais on ne le connoit aujourdhui que par ce qu'il a écrit ſur l'Hiſtoire, à laquelle ſaint Sidoine dit qu'il ne s'appliqua qu'après avoir tâché inutilement de porter Pline à l'entreprendre.

Sidon. Ep. 22. lib. 4.

Il compoſa ſa *Deſcription de l'Allemagne* durant le ſecond Conſulat de Trajan: du moins il y a lieu de le conjecturer ainſi.

De Germ. cap. 37.

La vie d'Agricola ſon beau pere paroit auſſi, par la Préface, être un de ſes premiers Ouvrages, & fait au commencement de Trajan. Il emploie une partie de cette Préface à décrire les tems orageux d'un regne cruel & ennemi de toute vertu: *Sæva & infeſta virtutibus tempora.* C'étoit celui de Domitien. Il la conclud, en marquant » qu'il » conſacre cet Ecrit à la gloire d'Agricola ſon beau-pere; » & il ajoute qu'il eſpére que le ſentiment de reſpect, & » de reconnoiſſance qui l'a porté à entreprendre cet Ou» vrage, le fera paroitre louable, ou du moins excuſable. *Hic interim liber honori Agricolæ ſoceri mei deſtinatus, profeſſione pietatis aut laudatus erit, aut excuſatus.*

Il entre enſuite en matiére, & expoſe les principales circonſtances & les principales actions de la vie de ſon beau-pere. Cet Ecrit eſt un des plus beaux & des plus précieux morceaux de l'Antiquité. Les gens de guerre, les Courtiſans, les Magiſtrats, y peuvent trouver d'excellentes inſtructions.

Le grand Ouvrage de Tacite eſt celui dans lequel il avoit écrit l'Hiſtoire des Empereurs, en commençant à la mort de Galba, & finiſſant à celle de Domitien: c'eſt ce que nous appellons ſes *Hiſtoires.* Mais des vingt-huit ans que cette Hiſtoire contenoit depuis l'an 69 juſqu'en 96, il ne nous reſte que l'année 69, & une partie de 70. Pour compoſer cet Ouvrage, il demandoit des Mémoires aux particuliers, comme il en demanda à Pline le Jeune ſur la mort de ſon Oncle. Et ceux qui étoient bien aiſes que la poſtérité les connût, lui en envoioient d'eux-mêmes; ce que nous voions par le même Pline, qui eſpéra de s'immortaliſer par ce moien. Les Lettres qu'il lui en écrivit ſemblent être de l'an 102 ou 103; & l'on peut juger par là du tems auquel Tacite travailloit à cet Ouvrage.

Tacit. Hiſt. lib. 1. cap. 1.

Plin. Ep. 16. lib. 6.

Id. Ep. 16. & 20. lib. 6.

Il

Il avoit deſſein, après l'avoir achevé, ſi Dieu lui conſervoit la vie, de faire auſſi l'Hiſtoire de Nerva & de Trajan : tems heureux, dit-il, où l'on pouvoit penſer ce qu'on vouloit, & dire ce qu'on penſoit. *Rara temporum felicitate, ubi ſentire quæ velis, & quæ ſentias dicere licet.* Mais il ne paroit pas qu'il ait exécuté ce projet. *Tacit. Hiſt. lib. 1. cap. 1.*

Au lieu de cela il reprit l'Hiſtoire Romaine depuis la mort d'Auguſte juſqu'à Galba ; & c'eſt ce qu'il appelle lui-même ſes *Annales*, parce qu'il tâchoit d'y marquer tous les évènemens ſur leur année, ce qu'il n'obſerve pas néanmoins toujours quand il raporte quelque guerre.

Dans un endroit de ces Annales, il renvoie à l'Hiſtoire de Domitien qu'il avoit écrite auparavant : ce qui marque que les *Hiſtoires* ſont antérieures aux *Annales*, quoique celles-ci ſoient placées les premiéres. Auſſi l'on remarque que le ſtile de ſes Hiſtoires eſt plus fleuri & plus étendu, & celui de ſes Annales plus grave & plus reſſerré, ſans doute parce que, porté naturellement à la conciſion, il ſe fortifioit de plus en plus dans cette habitude à meſure qu'il écrivoit davantage. Des quatre Empereurs dont Tacite avoit écrit l'hiſtoire dans ſes Annales, ſavoir Tibére, Caligula, Claude, Néron, il n'y a que le premier & le dernier dont nous ayions l'hiſtoire à peu près entiére : encore nous manque-t-il trois années de Tibére, & les derniéres de Néron. Caligula eſt perdu tout entier, & nous n'avons que la fin de Claude. *Annal. l. 11. cap. 11.*

Il avoit deſſein d'écrire auſſi l'Hiſtoire d'Auguſte : mais ſaint Jérome paroit n'avoir connu de lui que ce qu'il avoit fait depuis la mort de ce Prince juſqu'à celle de Domitien : ce qui, dit-il, faiſoit trente Livres. *Hieron. Zachar.*

Si ce que Quintilien dit d'un Hiſtorien célébre de ſon tems qu'il ne nomme point, doit s'entendre de Tacite, comme quelques Auteurs l'ont cru, il paroitroit qu'il auroit été obligé de retrancher des endroits trop libres & trop hardis. Voici le paſſage de Quintilien. » Il [a] eſt un » Hiſtorien qui vit encore pour la gloire de notre ſiécle,

a Supereſt adhuc, & exornat ætatis noſtræ gloriam, vir ſeculorum memoria dignus, qui olim nominabitur, nunc intelligitur. Habet amatores, nec imitatores, ut libertas, quanquam circumciſis

» & qui mérite de vivre éternellement dans la mémoire » des ſiécles à venir. On le nommera un jour : mainte- » nant on voit bien de qui je veux parler. Ce grand hom- » me a des admirateurs, & peu d'imitateurs ; l'amour de » la vérité lui aiant nui, quoiqu'il ait ſupprimé une partie » de ce qu'il avoit écrit. Dans ce qui eſt reſté, on ne » laiſſe pas de ſentir parfaitement un génie élevé, & une » façon de penſer hardie & généreuſe.

Il eſt fâcheux qu'on ne ſoit pas plus inſtruit des circonſtances de la vie d'un Ecrivain ſi célébre. On ne ſait rien non plus de ſa mort. L'Empereur Tacite, qui tenoit à honneur de deſcendre de la famille de notre Hiſtorien, ordonna qu'on mît ſes Ouvrages dans toutes les Bibliothéques, & qu'on en fît tous les ans dix copies aux dépens du Public, afin qu'elles fuſſent plus correctes. C'étoit une ſage & louable précaution, qui auroit dû, ce ſemble, nous conſerver en entier un Ouvrage ſi digne dans toutes ſes parties de paſſer à la poſtérité.

Vopiſc. in vit. Tacit. Imper.

Tacite ſe vante d'avoir écrit ſans haine & ſans préven- tion, *ſine ira & ſtudio* ; & d'avoir ſuivi en tout l'exacte vérité, ce qui eſt le principal devoir d'un Hiſtorien. Pour remplir ce devoir, Tacite auroit eu beſoin, non ſeule- ment d'un grand amour pour le vrai, mais d'un diſcerne- ment très fin, & de beaucoup de précaution. » Car il re- » marque lui même, en parlant des Hiſtoires de Tibére, » de Caïus, de Claude, de Néron, que ſoit qu'elles fuſ- » ſent écrites de leur vivant, ou peu après leur mort, la » fauſſeté y régnoit également, parce que la crainte avoit » dicté les unes, & la haine les autres : *Florentibus ipſis, ob metum falſæ ; poſtquam occiderunt, recentibus odiis compoſitæ ſunt.* » Il y a, dit-il ailleurs, deux grands défauts qui » donnent atteinte à la vérité : la fureur de louer outré- » ment les Puiſſances pour leur plaire, le plaiſir ſecret d'en » dire du mal pour ſe venger. Il ne faut pas s'attendre que » de tels Hiſtoriens, qui ſont ou flateurs ou ennemis dé- » clarés, ménagent fort l'eſtime de la poſtérité. *Veritas pluribus modis infracta ... libidine aſſentandi, aut rurſus odio*

Annal. l. 1. cap. 1.

Hiſtor. lib. 1. cap. 1.

quæ dixiſſet, ei nocuerit ; ſed ela- tum abunde ſpiritum & audaces ‖ ſententias deprehendas etiam in iis quæ manent. *Quintil. lib. 10. cap. 1.*

adversùs dominantes. Ita neutris cura posteritatis, inter infensos vel obnoxios. » On eſt choqué d'une baſſe flaterie, » parce qu'elle ſent la ſervitude : mais on ouvre volontiers » ſes oreilles à la médiſance, dont la malignité ſe cou- » vre d'un air de liberté. *Sed ambitionem ſcriptoris facilè adverſeris, obtrectatio & livor pronis auribus accipiuntur : quippe adulationi fœdum crimen ſervitutis, malignitati falſa ſpecies libertatis ineſt.* Tacite promet de s'écarter de ces deux excès, & proteſte d'une fidélité à l'épreuve de toute ſéduction. *Incorruptam fidem profeſſis, nec amore quiſquam, & ſine odio dicendus eſt.*

Le morceau du régne de Tibére paſſe pour le chef-d'œuvre de Tacite par raport à la Politique. Le reſte de ſon Hiſtoire, dit-on, pouvoit être compoſé par un autre que par lui ; & Rome ne manquoit pas de déclamateurs, pour dépeindre les vices de Caligula, la ſtupidité de Claude, & les cruautés de Néron. Mais, pour écrire la vie d'un Prince comme Tibére, il faloit un Hiſtorien comme Tacite, qui pût démêler toutes les intrigues du cabinet, aſſigner les cauſes véritables des événemens, & diſcerner le prétexte & l'apparence d'avec la vérité.

Il eſt utile & important, je l'avoue, de démaſquer les fauſſes vertus, de pénétrer dans les ténébres où l'ambition & les autres paſſions ſe cachent, & de mettre les vices & les crimes dans tout leur jour pour en inſpirer de l'horreur. Mais n'eſt-il point à craindre qu'un Hiſtorien, qui affecte preſque par tout de fouiller dans le cœur humain, & d'en ſonder les replis les plus cachés, ne donne ſes idées & ſes conjectures pour des réalités, & ne prête ſouvent aux hommes des intentions qu'ils n'ont point eues, & des deſſeins auxquels ils n'ont jamais penſé ? Salluſte ne manque pas de jetter dans ſon Hiſtoire des réflexions de Politique, mais il le fait avec plus d'art & de réſerve, & par là ſe rend moins ſuſpect. Il ſemble que Tacite, dans l'Hiſtoire des Empereurs, eſt plus attentif à faire apercevoir le mal, qu'à montrer le bien : ce qui vient peutêtre de ce que ceux dont nous avons les vies, ſont preſque tous de mauvais Princes.

Pour ce qui regarde le ſtile de Tacite, on ne peut pas

nier qu'il ne ſoit fort obſcur : il eſt même quelquefois dur, & n'a pas toute la pureté des bons Auteurs de la langue Latine. Mais il excelle à renfermer de grands ſens en peu de mots, ce qui donne à ſon diſcours une force, une énergie, une vivacité toute particuliére. Il excelle encore à peindre les objets, tantôt d'une maniére plus courte, tantôt avec plus d'étendue, mais toujours avec de vives couleurs, qui rendent ſenſible ce qu'il décrit, & (ce qui eſt ſon caractére propre) qui font beaucoup plus penſer qu'il ne dit. Quelques exemples en convaincront mieux que mes paroles. Je les tirerai ſeulement de la vie d'Agricola.

Endroits de Tacite pleins de vivacité.

1. Tacite parle des peuples de la Grande Bretagne, qui fourniſſoient volontiers les levées, paioient les tributs, & ſatisfaiſoient à toutes les autres charges, quand les Gouverneurs envoiés de Rome les conduiſoient avec douceur, » mais qui ſouffroient avec peine les traitemens durs & » violens, aſſez domtés pour obéir, non pour être traités » en eſclaves. *Has (injurias) ægrè tolerant, jam domiti ut pareant, nondùm ut ſerviant.* Cap. 13.

2. » Agricola s'étant appliqué dès la premiére année à » arréter ces deſordres, remit la paix en honneur chez » ces peuples, laquelle auparavant, ſoit par la négligence, » ſoit par la connivence des Gouverneurs, étoit autant ap» préhendée que la guerre. *Hæc primo ſtatim anno comprimendo, egregiam famam paci circumdedit, quæ, vel incuriâ vel tolerantiâ priorum, haud minùs quàm bellum timebatur.* Cap. 20.

3. La réception d'Agricola par Domitien au retour de ſes glorieuſes campagnes, eſt un des beaux endroits de Tacite, mais dont on ne peut rendre la vivacité dans une traduction. *Exceptus brevi oſculo, & nullo ſermone, turbæ ſervientium immixtus eſt.* » Après une embraſſade froide, » ſans que l'Empereur lui dît un mot, il ſe confondit dans » la foule des Courtiſans. Cap. 40.

4. Il en faut dire autant de ce qui ſuit immédiatement. Agricola, qui connoiſſoit parfaitement le génie de la Cour,

& qui ſavoit combien la réputation d'un homme de guerre qui a réuſſi eſt à charge à ces Courtiſans oiſifs & ſans mérite, pour en tempérer l'éclat, & pour amortir l'envie, ſe réduiſit à une vie tranquille & retirée. *Ceterùm, ut militare nomen, grave inter otioſos, aliis virtutibus temperaret, tranquillitatem atque otium penitus auxit.* » Il avoit un » équipage médiocre, ſe rendoit affable à tout le monde, » & marchoit accompagné ſeulement d'un ou de deux » amis: de ſorte que le grand nombre, qui a coutume de » juger du mérite des hommes par l'éclat & la magnifi- » cence de leur train, après avoir vû & conſidéré Agri- » cola, ſe demandoient ſi c'étoit donc là cet homme ſi » célébre, & peu le reconnoiſſoient ſous cet extérieur. *Cultu modicus, ſermone facilis, uno aut altero amicorum comitatus: adeo ut plerique, quibus magnos viros per ambitionem æſtimare mos eſt, quærerent famam, pauci interpretarentur.* Quel moien de rendre ces deux derniéres phraſes, *quærerent famam, pauci interpretarentur*, qui ont un ſens profond, & qu'il faut preſque deviner. L'Hiſtorien y a préparé, en diſant qu'on ne juge ordinairement des grands hommes que par l'éclat extérieur qui les environne: *pleriſque magnos viros per ambitionem æſtimare mos eſt.* Il diſtingue deux ſortes de ſpectateurs. Les uns, qui faiſoient le grand nombre, en voiant la modeſtie de l'extérieur d'Agricola, cherchoient ſur quoi pouvoit être fondée ſa réputation, n'en apercevant pas les marques ordinaires: *ut plerique quærerent famam.* D'autres, & ils étoient en très-petit nombre, s'élevant au deſſus des préjugés populaires, comprenoient qu'un grand mérite pouvoit être caché ſous des dehors ſimples & modeſtes, & que l'un n'étoit pas incompatible avec l'autre: *pauci interpretarentur.*

5. Tacite mêle quelquefois aux faits qu'il expoſe des réflexions bien ſenſées. C'eſt ce qu'il fait d'une maniére merveilleuſe en relevant la ſageſſe & la modération avec laquelle Agricola ménageoit & adouciſſoit l'humeur violente de Domitien, quoiqu'il en eût reçu beaucoup de mauvais traitemens. *Proprium humani ingenii eſt, odiſſe quem læſeris. Domitiani verò natura præceps in iram, & quo obſcurior, eo irrevocabilior, moderatione tamen pruden-*

tiaque Agricolæ leniebatur: quia non contumacia, neque inani jactatione libertatis, famam fatumque provocabat. Sciant quibus moris illicita mirari, posse etiam sub malis principibus magnos viros esse, obsequiumque ac modestiam, si industria ac vigor adsint, eò laudis excedere, quò plerique per abrupta, sed in nullum reipublicæ usum, ambitiosa morte inclaruerunt. Cap. 42. » Quoique ce soit le propre de l'homme de haïr » celui qu'on a offensé, & que Domitien fût d'un naturel » violent, & d'autant plus irréconciliable, que sa haine & » sa colére étoient plus cachées; Agricola savoit l'adoucir » par sa modération & sa prudence, parce qu'il ne provo- » quoit point le couroux du Prince, & n'alloit point au » trépas & à la réputation par une vaine & fiére affectation » de liberté qui tient de la revolte. Que ceux qui n'admi- » rent qu'une généroſité téméraire, apprennent par ſon » exemple qu'il peut y avoir de grands hommes ſous de » mauvais Princes; & que la ſoumiſſion & la modeſtie, ſi » elles ſont ſoutenues d'une vigueur & d'une activité pro- » pres aux grandes affaires, peuvent arriver au même point » de gloire, où tendent la plupart des hommes par des » procédés hardis & violens, ſans aucun avantage pour » le bien public, & ſans autre fruit pour eux-mêmes que » de ſe ſignaler par une chute éclatante.

QUINTE-CURCE. *(Quintus Curtius Rufus.)*

Tome III. de l'Hiſt. anc.

J'AI DEJA remarqué ailleurs, qu'on ne ſait point préciſément dans quel tems Quinte-Curce a vécu. C'eſt le ſujet d'une grande diſpute parmi les Savans; les uns le plaçant ſous Auguſte ou Tibére, d'autres ſous Veſpaſien, quelques-uns ſous Trajan.

Il a écrit l'Hiſtoire d'Alexandre le Grand en dix Livres, dont les deux premiers ne ſont pas venus juſqu'à nous: ils ont été ſuppléés par Freinshémius. Son ſtile eſt fleuri, agréable, rempli de réflexions ſenſées, & de harangues fort belles, mais pour l'ordinaire trop longues, & qui ſentent quelquefois le Déclamateur. Ses penſées ingénieuſes, & ſouvent très ſolides, ont néanmoins un éclat & un brillant affecté, qui ne paroit pas marqué tout-à-fait au coin

du ſiécle d'Auguſte. Il ſeroit aſſez étonnant que Quintilien, dans le dénombrement qu'il fait des Auteurs Latins, n'eût fait aucune mention d'un Hiſtorien auſſi recommandable que Quinte-Curce, s'il avoit vécu avant lui.

On lui reproche pluſieurs défauts d'ignorance, par raport à l'Aſtronomie, à la Géographie, aux dates des événemens, & même aux effets de la nature les plus connus, comme d'avoir penſé que la Lune s'éclipſe indifféremment quand elle eſt nouvelle, & quand elle eſt pleine. *Lunam deficere, cùm aut terram ſubiret, aut Sole premeretur.* *Lib. 4. c. 10.*

Nous avons une excellente traduction de Quinte-Curce par Mr. de Vaugelas.

SUETONE. *(Caius Suetonius Tranquillus.)*

SUETONE étoit fils de Suétonius Lenis, Tribun de la XIIIe Légion, qui ſe trouva à la journée de Bédriac, où les troupes de Vitellius vainquirent celles d'Othon. Il a fleuri ſous l'Empire de Trajan, & ſous celui d'Adrien. *Sueton. in Othone c. 10.*

Pline le Jeune l'aimoit beaucoup, & vouloit l'avoir toujours auprès de lui. Il dit que plus il le connoiſſoit plus il l'aimoit, à cauſe de ſa probité, de ſon honnêteté, de ſa bonne conduite, de ſon application aux Lettres, de ſon érudition; & il lui rendit pluſieurs ſervices. *Plin. lib. 10. Epiſt. 100.*

Suétone compoſa un fort grand nombre de Livres, qui ſont preſque tous perdus. Il ne nous reſte que ſon Hiſtoire des douze premiers Empereurs, & une partie de ſon Traité des illuſtres Grammairiens & Rhéteurs.

Cette Hiſtoire eſt fort eſtimée par les Savans. Elle s'attache beaucoup moins aux affaires de l'Empire, qu'à la perſonne des Empereurs, dont elle fait connoître les actions particuliéres, la conduite domeſtique, & toutes les inclinations tant bonnes que mauvaiſes. Suétone n'obſerve point l'ordre des tems, & jamais Hiſtoire ne fut plus différente des Annales que celle-ci. Il réduit tout à certains chefs généraux, & met enſemble ce qui ſe raporte à chaque chef. Son ſtile eſt fort ſimple, & l'on voit bien qu'il a plus recherché la vérité que l'éloquence. On lui reproche avec raiſon d'avoir donné trop de licence à ſa plume, &

d'avoir été auſſi libre & auſſi peu meſuré dans ſes récits, que les Empereurs dont il fait l'hiſtoire l'avoient été dans leur vie.

FLORUS.

Voſſ. ON CROIT que Florus pouvoit être Eſpagnol, de la famille des Sénéques, & avoir eu les noms de *L. Annæus Seneca* par la naiſſance, & de *L. Julius Florus* par adoption. Nous avons de lui un abrégé de l'Hiſtoire Romaine en quatre Livres depuis le régne de Romulus juſqu'au tems d'Auguſte, qui paroit écrit ſous Trajan. Il n'a point le défaut ordinaire des abrégés, d'être ſec, décharné, & ennuieux. Le ſtile en eſt élégant, agréable, & tient quelque choſe de la vivacité poétique : mais on y trouve en quelques endroits trop d'emphaſe & de pompe, & quelquefois même de l'enflure. Ce n'eſt point un abrégé de Tite-Live, avec qui ſouvent il ne s'accorde pas. Nous avons déja dit qu'on doute avec fondement que les Epitomes ou Sommaires qui ſont à la tête des Livres de Tite-Live, ſoient de Florus.

JUSTIN.

ON CROIT que c'eſt à Tite Antonin que Juſtin a adreſſé ſon abrégé de l'Hiſtoire de Trogus Pompeius : mais on n'en peut rien aſſurer, y aiant pluſieurs Empereurs du nom d'Antonin. Trogus Pompeius eſt mis entre les illuſtres Ecrivains du tems d'Auguſte. On le place entre les Hiſtoriens du premier mérite, avec Tite-Live, Salluſte, & Tacite. Son Ouvrage étoit d'une étendue immenſe, & comprenoit en quarante-quatre Livres toute l'Hiſtoire Grecque & Romaine juſqu'au tems d'Auguſte. Juſtin en a fait l'abrégé en autant de Livres ; en quoi il nous a rendu un mauvais ſervice, s'il eſt vrai que cet abrégé ſoit la cauſe de la perte de l'original. On peut juger combien le ſtile de Trogue étoit pur & élégant, par la harangue de Mithridate à ſes troupes, que Juſtin a inſéré toute entiére dans ſon trente-huitiéme Livre. Elle eſt fort longue, mais indirecte. Car Juſtin nous fait remarquer que Trogue n'approuvoit pas que Tite-Live & Salluſte euſſent fait entrer dans

dans leurs Hiſtoires des harangues directes. C'eſt à la fin de cette harangue que Mithridate, après avoir repréſenté à ſes ſoldats qu'il les conduit, non plus dans les ſolitudes affreuſes de la Scythie, mais dans le pays de l'univers le plus fertile & le plus opulent, ajoute : » Que l'Aſie les » attend avec impatience, & ſemble les appeller à haute » voix & leur tendre les bras ; tant la rapacité des Pro- » conſuls, les violences des gens d'affaires, les mauvaiſes » chicanes qu'on leur ſuſcite dans les Tribunaux, leur ont » inſpiré de haine & d'averſion pour les Romains. *Tantumque ſe avida expectat Aſia, ut etiam vocibus vocet : adeo illis odium Romanorum incuſſit rapacitas Proconſulum, ſectio publicanorum, calumniæ litium.* Le ſtile de Juſtin eſt net, intelligible, agréable : on y rencontre de tems en tems de belles penſées, de ſolides réflexions, & des deſcriptions fort vives. A l'exception d'un petit nombre de mots ou de locutions, la Latinité y eſt aſſez pure ; & il y a beaucoup d'apparence qu'il a emploié ordinairement les propres termes & les phraſes même de Trogus.

AUTEURS DE L'HISTOIRE AUGUSTE.

ON APPELLE *Hiſtoire Auguſte* celle de ſix Auteurs Latins qui ont écrit les vies des Empereurs Romains depuis Adrien juſqu'à Carin. Ces Auteurs ſont Spartien, Lampride, Vulcace, Capitolin, Pollion, & Vopiſque. Ils ont tous vécu ſous Dioclétien, quoique quelques-uns aient encore écrit ſous ſes Succeſſeurs. Je n'entrerai point dans le détail de leurs Ouvrages, qui n'ont point de raport à mon Hiſtoire.

AURELE VICTOR.

AURELE VICTOR a vécu ſous le régne de Conſtance, & lontems encore après. On croit qu'il étoit Africain. Il étoit né à la campagne d'un pere fort pauvre & ſans Lettres. Il paroit qu'il étoit encore payen quand il écrivit. Son Hiſtoire des Empereurs commence à Auguſte, & va juſqu'à la 23e année de Conſtance.

Nous avons encore du même Auteur un abrégé des vies des hommes illuſtres preſque tous Romains, depuis Procas juſqu'à Jule Céſar. D'autres attribuent ce petit Ouvrage à Cornélius Nepos, à Æmilius Probus, &c. mais Voſſius ſoutient qu'il eſt d'Aurèle Victor. Ces Abrégés ne contiennent preſque que des noms propres & des dattes, & par cette raiſon conviennent peu à des enfans, qui ne peuvent pas y prendre beaucoup de latinité.

AMMIEN MARCELLIN.

AMMIEN MARCELLIN étoit Grec de nation, d'une famille conſidérable dans la ville d'Antioche. Il ſervit lontems dans les armées Romaines du tems de Conſtance. Il quitta enſuite la milice, & ſe retira à Rome, où il écrivit ſon Hiſtoire, qu'il diviſa en trente & un Livres. Elle s'étendoit depuis Nerva où finit Suétone, juſqu'à la mort de Valens. Nous n'en avons aujourdhui que les dix-huit derniers Livres, qui commencent à la fin de l'année 353, immédiatement après la mort de Magnence. Quoiqu'il fût Grec, il l'écrivit en Latin, mais en un Latin qui ſent beaucoup ſon Grec & ſon Soldat. Ce défaut eſt récompenſé, dit Voſſius, par les autres qualités de l'Auteur, qui eſt grave, ſérieux, prudent, très ſincére, & très amateur de la vérité. On voit bien qu'il eſt zélé pour les Idoles, & pour ceux qui les adoroient, particuliérement pour Julien l'Apoſtat dont il fait ſon héros; & au contraire il paroit fort ennemi de Conſtance. Cependant il ne laiſſe pas de montrer de l'équité à l'égard de l'un & de l'autre.

EUTROPE.

EUTROPE a écrit ſon abrégé de l'Hiſtoire Romaine ſous Valentinien & Valens, mais par ordre du dernier, à qui il l'adreſſe. A en juger par ſon ſtile, on pourroit croire qu'il étoit plutôt Grec que Romain.

CHAPITRE TROISIÉME.

DES ORATEURS.

AVANT-PROPOS.

IL ME RESTE à traiter ici de la partie des Belles-Lettres qui a le plus de beauté, de ſolidité, de grandeur, d'éclat, & qui eſt d'un uſage plus étendu : je veux dire le talent de la parole. Talent, qui éléve l'Orateur au deſſus du commun des hommes, & preſque au deſſus de l'humanité même : qui le rend en quelque ſorte le maître & l'arbitre des délibérations les plus importantes : qui lui donne un empire ſur les eſprits d'autant plus admirable, qu'il eſt tout volontaire, & fondé uniquement ſur la force de la raiſon placée dans tout ſon jour : en un mot, qui le met en état de tourner les cœurs à ſon gré, de vaincre leur réſiſtance la plus opiniâtre, & de leur inſpirer tels ſentimens qu'il lui plait, de triſteſſe ou de joie, de haine ou d'amour, de crainte ou d'eſpérance, de colére ou de compaſſion. Qu'on ſe repréſente ces nombreuſes aſſemblées à Athénes ou à Rome, dans leſquelles il s'agiſſoit des plus grands intérêts de l'Etat, & où l'Orateur, du haut de la Tribune aux Harangues, dominoit par ſon éloquence ſur un peuple immenſe, qui l'écoutoit avec un profond ſilence, ou ne l'interrompoit que par des applaudiſſemens & des acclamations. Dans tout ce que le monde a de plus magnifique en apparence, & de plus capable d'éblouir, y a-t-il rien de ſi grand, rien de ſi flateur pour l'amour propre ?

Ce qui reléve encore infiniment le prix de l'éloquence, ſelon la judicieuſe réflexion de Cicéron, c'eſt la rareté étonnante de bons Orateurs dans tous les ſiécles. Qu'on parcoure toutes les autres profeſſions, toutes les ſciences, tous les arts, on trouvera un grand nombre de perſonnes qui s'y ſont diſtinguées, Généraux d'armées, Politiques, *Lib 1. de Orat. n. 6. 16.*

Magiſtrats, Philoſophes, Mathématiciens, Médecins, en un mot hommes excellens en tout genre. On ne peut pas en dire tout-à-fait autant des Poëtes, je parle de ceux qui ont atteint la perfection de leur art : le nombre en a toujours été fort rare, mais beaucoup plus grand néanmoins que celui des bons Orateurs.

Ce que je dis ici doit paroitre d'autant plus étonnant, que pour ce qui regarde les autres arts & les autres ſciences, il faut aller pour l'ordinaire les puiſer dans des ſources écartées, inconnues, & hors de l'uſage commun: au lieu que le talent de la parole eſt une choſe toute naturelle, à la portée ce ſemble de tous, qui n'a rien d'obſcur ni d'abſtrait, & dont une des principales régles & une vertu eſſentielle eſt de s'exprimer clairement ſans jamais s'écarter de la nature.

On ne peut pas dire que chez les Anciens le ſuccès des autres arts venoit de ce que l'attrait de la récompenſe engageoit un plus grand nombre de perſonnes à s'y appliquer. Soit à Athénes, ſoit à Rome, qui ſont les deux grands théatres où les talens de l'eſprit ont brillé avec tant d'éclat, jamais aucune étude n'a été cultivée ni plus généralement, ni avec plus d'activité & d'ardeur, que celle de l'éloquence. Et il ne faut pas s'en étonner. Dans des Républiques comme celles là, où l'on examinoit en commun toutes les affaires de l'Etat; où l'on traitoit de la guerre, de la paix, des Alliances, des Loix devant le Peuple ou devant le Sénat; où tout ſe concluoit à la pluralité des ſuffrages, le talent de la parole devoit néceſſairement dominer. Quiconque dans ces aſſemblées parloit avec le plus d'éloquence, devenoit à coup-ſûr le plus puiſſant. Ainſi la Jeuneſſe, pour peu qu'elle eût d'ambition, ne manquoit pas de s'appliquer de toutes ſes forces à une étude, qui ſeule ouvroit la porte aux richeſſes, au crédit, aux dignités.

Pourquoi donc, malgré le travail & les efforts d'un ſi grand nombre d'eſprits excellens, malgré tant d'avantages du côté de la fortune, malgré les attraits d'une réputation ſi flateuſe, s'eſt-il toujours trouvé un ſi petit nombre d'excellens Orateurs? La raiſon en eſt évidente, & l'on

doit conclure, qu'il faut néceſſairement que parmi tous les arts qui occupent l'eſprit humain, l'éloquence ſoit le plus grand, le plus difficile, & celui qui demande un plus grand nombre de talens, & de talens tout différens, & en apparence même tout oppoſés.

On ſait qu'il y a trois genres de diſcours: le grand ou le ſublime, le commun ou le ſimple, le tempéré ou l'orné, qui tient le milieu entre les deux autres.

Dans [a] le genre ſublime, l'Orateur fait uſage de tout ce qu'il y a de plus noble dans les penſées, de plus majeſtueux dans les expreſſions, de plus hardi dans les figures, de plus touchant & de plus fort dans les paſſions. Son diſcours alors eſt comme un torrent impétueux, incapable d'être arrêté ni retenu, qui entraîne par ſa violence ceux qui l'écoutent, & les force malgré eux de le ſuivre par tout où il les emporte. Il eſt de plus d'une ſorte de ſublime. Mais ce n'eſt pas ici le lieu de traiter cette matiére, qui ſeule prouveroit l'étendue des talens que demande l'Eloquence.

Le [b] ſtile ſimple eſt tout différent. Il eſt clair, net, intelligible, & rien de plus. Il ne ſonge point à s'élever, & ne cherche qu'à ſe faire entendre. Il ſe pique ſeulement d'une pureté de langage particuliére, d'une grande élégance, d'une fine délicateſſe. Si quelquefois il hazarde quelque ornement, c'eſt une parure toute ſimple & toute naturelle. Je ne puis mieux exprimer ce ſtile que par ce mot d'Horace, *ſimplex munditiis*; ni en donner de plus parfaits modéles, que Phédre & Térence.

Un [c] troiſiéme genre d'éloquence tient comme le mi-

a Grandiloqui [quidam] ut ita dicam fuerunt, cum ampla & ſententiarum gravitate, & majeſtate verborum; vehementes, varii, copioſi, graves, ad permovendos & convertendos animos inſtructi & parati. *Cic. in Orat. n.* 20.

At ille qui ſaxa devolvat, & pontem indignetur, & ripas ſibi faciat, multus & torrens Judicem vel nitentem contrà feret, cogetque ire quâ rapit. *Quintil. l.* 12. *c.* 10.

b Contrà [ſunt quidam] tenues, acuti, omnia docentes, & dilucidiora non ampliora facientes, ſubtili quadam & preſſa oratione limati... Alii in eadem jejunitate concinniores, id eſt faceti, florentes etiam, & leviter ornati. *Orat. n.* 20..

c Eſt autem quidam interjectus medius, & quaſi temperatus, nec

lieu entre les deux autres, c'eſt pourquoi on l'appelle le genre tempéré. Il n'a ni la delicateſſe du dernier, ni la force foudroiante du premier. Il les avoiſine tous deux, mais ſans y atteindre, & ſans leur reſſembler. Il participe de l'un & de l'autre, ou, pour parler plus juſte, il n'eſt ni l'un ni l'autre. L'Orateur, dans ce genre, emploie volontiers le brillant des métaphores, l'éclat des figures, l'agrément des digreſſions, l'harmonie de l'arrangement, la beauté des penſées ingénieuſes, mais conſervant en tout cela le caractére d'une douceur tempérée qui lui eſt propre: de ſorte qu'on peut alors le comparer à une riviére d'une eau claire & coulante, dont les bords ſont ombragés par des arbres verdoians.

Chacun de ces trois genres eſt fort eſtimable en ſoi-même, & acquiert une grande réputation à tout Ecrivain qui y réuſſit. Mais [a] le ſublime l'emporte infiniment ſur les deux autres. C'eſt cette ſorte d'éloquence qui excite l'admiration, qui arrache les applaudiſſemens, qui met en œuvre toutes les paſſions; & qui tantôt en tonnant & foudroiant, porte le trouble dans le fond des cœurs; tantôt s'inſinue dans les eſprits avec douceur, & d'une maniére tendre & touchante.

C'eſt la réunion de toutes ces parties qui fait l'Orateur parfait; & l'on ſent aiſément combien il eſt difficile & rare qu'un même homme réuniſſe en lui ſeul tant de qualités différentes. Le dénombrement que nous ferons bientôt

acumine poſteriorum, nec fulmine urens ſuperiorum: vicinus amborum, in neutro excellens: utriuſque particeps, vel utriuſque (ſi verum quærimus) potiùs expers. *Ibid. n.* 21.

Medius hic modus, & tranſlationibus crebrior, & figuris erit jucundior; egreſſionibus amœnus, compoſitione aptus, ſententiis dulcis: lenior tamen, ut amnis lucidus quidam, & virentibus utrinque ſylvis inumbratus. *Quintil. lib.* 12. *cap.* 10.

[a] Tertius eſt ille amplus, copioſus, gravis, ornatus, in quo profectò vis maxima eſt. Hic eſt enim, cujus ornatum dicendi & copiam admiratæ gentes, eloquentiam in civitatibus plurimum valere paſſæ ſunt: ſed hanc eloquentiam, quæ curſu magno ſoniruque ferretur, quam ſuſpicerent omnes, quam admirarentur, quam ſe aſſequi poſſe diffiderent. Hujus eloquentiæ eſt tractare animos, hujus omni modo permovere. Hæc modò perfringit, modò irrepit in ſenſus: inſerit novas opiniones, evellit inſitas. *Orat. n.* 97.

des anciens Orateurs tant Grecs que Latins nous en montrera quelques-uns qui ſe ſont attachés avec ſuccès aux deux derniers genres, très peu qui aient pu atteindre juſqu'au ſublime, & encore moins qui aient réuſſi dans tous les trois enſemble.

Ce qui rend ici le ſuccès ſi difficile & ſi rare, c'eſt que les qualités excellentes qui forment les trois ſortes de ſtile dont nous parlons, ont chacune tout près d'elles un défaut qui ſe pare de leur nom, qui leur reſſemble en effet juſqu'à un certain point, mais qui les altére & les corrompt en voulant les pouſſer trop loin, & qui fait dégénérer la ſimplicité en baſſeſſe, l'ornement en vaine parure, le grand & le ſublime en une enflure faſtueuſe. Car il en eſt du ſtile, comme de la vertu. Il y a dans l'un & dans l'autre certaines meſures & certains tempéramens à garder, ſans quoi l'on donne dans un excès vicieux :

> Eſt modus in rebus, ſunt certi denique fines, *Horat.*
> Quos ultra citraque nequit conſiſtere rectum.

Excès d'autant plus à craindre, qu'il ſemble naître de la vertu même, & ſe confondre avec elle.

Les Grecs [a] appellent cet excès κακόζηλον, *mauvaiſe affectation.* Elle peut ſe trouver dans les trois genres de ſtile, lorſqu'on va au dela du bon & du vrai, que l'eſprit n'eſt point guidé par le jugement, & qu'on ſe laiſſe éblouir par la fauſſe apparence du bon : ce qui eſt, en matiére d'éloquence, le plus grand & le plus dangereux de tous les défauts ; parce qu'au lieu qu'on évite les autres, celui-ci eſt recherché.

Il eſt [b] auſſi une vertu commune à tous les genres de ſtile, & je finirai par cette réflexion. Il y a parmi les Orateurs, & l'on en doit dire autant des Hiſtoriens, des Poétes, & de tous les Ecrivains, une variété infinie de ſtiles, de génies, de caractéres, qui met entr'eux une très

a Κακόζηλον, id eſt mala affectatio, per omne dicendi genus peccat... Ita vocatur, quicquid eſt ultra virtutem, quoties ingenium judicio caret, & ſpecie boni fallitur : omnium in eloquentia vitiorum peſſimum ; nam, cetera cùm vitentur, hoc petitur. *Quintil. lib.* 8. *cap.* 3.

b Habet omnis eloquentia aliquid commune. *Quintil. lib.* 10. *cap.* 2.

grande différence, ſans qu'on puiſſe en trouver un ſeul qui reſſemble parfaitement à un autre. Cependant il y a auſſi entr'eux une ſorte de reſſemblance ſecrette, & comme un lien commun, qui les raproche & les réunit. J'entends par là un certain goût exquis & délicat, une ſorte de teinture du vrai & du beau, une maniére de penſer & de s'exprimer puiſée dans la nature même, enfin un je ne ſai quoi, que l'on ſent mieux qu'on ne peut l'expliquer, qui fait diſcerner à un Lecteur judicieux & ſenſé les Ouvrages tant anciens que modernes qui ſont marqués au coin de la bonne antiquité.

Voila à quoi les jeunes gens qui ſongent à s'avancer dans les Belles-Lettres, doivent principalement donner leurs ſoins & leur application: je veux dire à étudier dans les Ouvrages ces beautés naturelles qui ſont de tous les ſiécles & de toutes les langues, & à ſe les rendre familiéres par une lecture ſérieuſe & réitérée des Auteurs où elles ſe trouvent, pour en venir à ce point de les diſcerner au premier coup d'œil, &, ſi j'oſois m'exprimer ainſi, de les ſentir preſque à l'odorat.

ARTICLE PREMIER.

DES ORATEURS GRECS.

§. I.

Siécle où l'éloquence a le plus fleuri à Athénes.

LA [a] GRECE, ſi fertile en beaux génies pour tous les autres arts, a été lontems ſtérile par raport à l'Eloquence, & l'on peut dire qu'avant Périclès elle ne faiſoit encore en quelque ſorte que balbutier, & que juſques-là elle avoit

a Græcia... omnes artes vetuſtiores habet, & multo antè non inventas ſolùm, ſed etiam perfectas, quàm eſt à Græcis elaborata vis dicendi atque copia. In quam cùm intueor, maximè mihi occurrunt, Attice, & quaſi lucent Athenæ tuæ, qua in urbe primùm ſe Orator extulit... Non in conſtituentibus Remp. nec in bella gerentibus... naſci cupiditas dicendi ſolet. Pacis eſt comes, otiique ſocia, & jam bene conſtitutæ civitatis quaſi alumna quædam eloquentia. *Cic. in Brut. n. 26. & 45.*

eu

eu peu d'idée & fait peu de cas du talent de la parole. Ce fut à Athénes que l'Eloquence commença à jetter de l'éclat. Et il ne faut pas s'étonner qu'il ſe fût déja paſſé pluſieurs ſiécles, ſans qu'elle y eût été miſe en honneur. Ce n'eſt pas parmi les ſoins de l'établiſſement d'un Etat, ni dans le trouble des guerres, qu'elle a coutume d'être cultivée. Amie de la paix & de la tranquillité, il lui faut, ſi j'oſe ainſi m'exprimer, pour berceau une République déja bien affermie & bien policée.

Mais [a] ce qui doit paroitre étonnant, c'eſt que l'Eloquence, preſque encore naiſſante & dès ſes premiers commencemens, (car c'eſt au tems de Périclès que Cicéron en fixe l'époque) ſoit tout d'un coup parvenue à une ſi haute perfection. Avant [b] Périclès on n'avoit aucun diſcours, aucun ouvrage, où il parût quelque lueur de beauté & d'ornement, ni qui reſſentît l'Orateur : & ſes diſcours brilloient déja de ce qu'il y a de plus beau, de plus fort, & de plus ſublime dans l'Eloquence.

Périclès aiant en vûe de ſe rendre puiſſant dans la République, & de dominer dans les aſſemblées du Peuple, regarda l'Eloquence comme l'inſtrument le plus néceſſaire pour parvenir à ſes fins, & il y donna toute ſon application. La beauté naturelle de ſon génie lui fourniſſoit toutes les reſſources néceſſaires, & [c] l'étude profonde qu'il avoit faite de la Philoſophie ſous Anaxagore lui avoit appris par quels reſſorts on remue & on tourne à ſon gré le cœur des hommes. Il emploioit avec un art merveilleux tantôt la douceur de l'inſinuation pour perſuader, tantôt la force des grands mouvemens pour abbattre & renverſer. Athénes [d] qui voioit luire dans ſon ſein une nouvelle lu-

a Hæc ætas prima Athenis oratorem prope perfectum tulit. *Ibid.* n. 45.

b Ante Periclem... litera nulla eſt, quæ quidem ornatum aliquem habeat, & oratoris eſſe videatur. *Ibid.* n. 27.

c In Phædro Platonis [*pag.* 270] hôc Periclem præſtitiſſe ceteris dicit oratoribus Socrates, quod is Anaxagoræ Phyſici fuerit auditor; à quo cenſet eum, cùm alia præclara quædam & magnifica didiciſſet, uberem & fœcundum fuiſſe, gnarumque (quod eſt eloquentiæ maximum) quibus orationis modis quæque animorum partes pellerentur. *Cic. in Orat.* n. 15.

d Hujus ſuavitate maximè exhilaratæ ſunt Athenæ, hujus ubertа-

miére, charmée des graces & de la ſublimité de ſes diſcours, admiroit ſon éloquence, & la craignoit. On [a] a remarqué que dans le tems même qu'il s'oppoſoit aux volontés du Peuple avec une ſorte de roideur inflexible, il ſavoit lui plaire, & avoit l'adreſſe de le ramener inſenſiblement à ſon avis. Auſſi les Poétes Comiques dans leurs Satyres contre lui (car alors les plus puiſſans de la République n'y étoient point épargnés) diſoient à ſa louange, d'un côté, que la déeſſe de la perſuaſion avec toutes les graces réſidoit ſur ſes lévres; de l'autre, qu'il [b] tonnoit & foudroioit, tant ſes diſcours avoient de véhémence, & qu'il laiſſoit toujours une ſorte d'éguillon dans l'ame de ſes Auditeurs.

Par [c] ce rare talent de la parole, Périclès vint à bout de ſe conſerver pendant quarante ans de ſuite, tant en paix qu'en guerre, une entiére autorité ſur le peuple du monde le plus inconſtant & le plus capricieux, & en même tems le plus jaloux de ſa liberté; dont il faloit tantôt relever le découragement dans les diſgraces qui lui arrivoient, tantôt rabbattre la fierté & arréter les fougues dans les heureux ſuccès. On voit par là ce que peut l'éloquence, & quel cas on en doit faire.

Quoique Périclès n'ait laiſſé après lui aucune piéce d'Eloquence, il mérite bien cependant d'être mis à la tête des Orateurs Grecs; d'autant plus que, ſelon [d] Cicéron, c'eſt lui qui fit naître à Athénes le goût de la ſaine &

tem & copiam admiratæ; ejuſdem vim dicendi terroremque rimuerunt. *In Brut. n.* 44.

a Quid Pericles? de cujus dicendi copia ſic accepimus, ut, cùm contra voluntatem Athenienſium loqueretur pro ſalute patriæ, ſeverius tamen id ipſum, quòd ille contra populares homines diceret, populare omnibus & jucundum videretur. Cujus in labris veteres Comici, etiam cùm illi maledicerent (quod tum Athenis fieri liceret) leporem habitaſſe dixerunt; tantamque in eo vim fuiſſe, ut in eorum mentibus qui audiſſent quaſi aculeos quoſdam relinqueret. *De Orat. lib.* 3. *n.* 138.

b Ab Ariſtophane poëta fulgurare, tonare, permiſcere Græciam dictus eſt. *Orat. n.* 29.

Ἐστράπτει, βρόντα, ξυγχύκα τὴν Ἑλλάδα.

c Itaque hic doctrina, conſilio, eloquentia excellens, quadraginta annos præfuit Athenis, & urbanis eodem tempore & bellicis rebus. *Ibid.*

d Pericles primus adhibuit doctrinam, &c. *In Brut. n.* 44.

Digitized by Google

parfaite éloquence, qui la mit en honneur, qui en montra le véritable uſage & la véritable deſtination, & qui en fit ſentir les ſalutaires effets par le ſuccès qu'eurent ſes harangues.

Je parlerai maintenant des dix Orateurs Athéniens dont Plutarque nous a donné la vie en abrégé, & je ne m'arrêterai que ſur ceux qui ſont les plus connus.

Des dix Orateurs Grecs.

ANTIPHON.

ANTIPHON profita beaucoup des entretiens qu'il eut avec Socrate. Il donnoit des leçons de Rhétorique. Il compoſoit auſſi des plaidoiers pour ceux qui en avoient beſoin; & l'on croit qu'il fut le premier qui introduiſit cette coutume. Il étoit vif & riche pour l'invention, exact pour le ſtile, fort pour les preuves, habile pour répondre aux objections imprévûes : il réuſſiſſoit à émouvoir les paſſions, & à donner à chaque perſonnage qu'il faiſoit parler ſon caractére propre & particulier. Il fut condanné à mort pour avoir favoriſé l'établiſſement des Quatre-cens à Athénes. *Plut. de vita decem Rhet.*

ANDOCIDE.

ANDOCIDE étoit auſſi contemporain de Socrate. Il commença à fleurir vingt ans avant Lyſias. Il fut appellé en jugement, comme aiant eu part au renverſement des ſtatues de Mercure, qui furent toutes abbattues ou mutilées en une ſeule nuit au commencement de la guerre du Péloponnéſe. Il ne ſe tira de ce danger qu'en promettant d'indiquer les coupables, du nombre deſquels il mit ſon propre pere, à qui pourtant il ſauva la vie. Son ſtile étoit ſimple & preſque entiérement deſtitué de figures & d'ornemens. *Plut.*

LYSIAS.

LYSIAS étoit originaire de Syracuſe, mais né à Athénes. A l'âge de quinze ans il paſſa à Thurium en Italie avec deux de ſes freres dans la nouvelle Colonie qui *Dionyſ. Halic. in Lyſ.*

alloit s'y établir. Il y demeura juſqu'à la déroute des Athéniens devant Syracuſe ; & il retourna pour lors à Athénes âgé de quarante-huit ans.

Il s'y diſtingua par un mérite particulier, & il a toujours été regardé comme un des plus excellens Orateurs Grecs, mais dans le genre d'éloquence ſimple & tranquille. La clarté, la pureté, la douceur, la délicateſſe du ſtile, faiſoit ſon caractére propre. C'étoit, [a] dit Cicéron, un Ecrivain d'une préciſion & d'une élégance extrême, & déja Athénes pouvoit preſque ſe vanter d'avoir un Orateur parfait. Quintilien en donne la même idée. Lyſias, [b] dit-il, a le ſtile élégant & léger. S'il ſuffit à l'Orateur d'inſtruire, il n'en eſt point qu'on puiſſe mettre au deſſus de lui. On ne voit rien d'inutile, rien d'affecté dans ſon diſcours. Son ſtile eſt néanmoins plus ſemblable à un ruiſſeau clair & pur, qu'à un grand fleuve.

Si Lyſias ſe renferma pour l'ordinaire dans cette ſimplicité, &, comme [c] Cicéron l'appelle, cette maigreur de ſtile, ce n'eſt pas qu'il fût abſolument incapable de force & de grandeur : car, ſelon le même Cicéron, on trouve dans ſes harangues des endroits très forts & très nerveux. Il [d] en uſoit ainſi par choix & par jugement. Il ne plaidoit point lui-même de cauſes dans le barreau, mais il compoſoit des plaidoiers pour les autres ; & pour entrer dans leur caractére, il étoit ſouvent obligé d'emploier un ſtile ſimple & peu relevé ; ſans quoi il eût perdu cette grace de la naïveté qui eſt admirable en lui, & il eût trahi lui-même ſon ſecret. Il faloit donc que ſes diſcours,

a Fuit Lyſias... egregiè ſubtilis atque elegans, quem jam prope audeas oratorem perfectum dicere. *Cic. in Brut. n.* 35.

b Lyſias ſubtilis atque elegans, & quo nihil, ſi oratori ſatis ſit docere, quærras perfectius. Nihil enim eſt inane, nihil accerſitum : puro tamen fonti, quàm magno flumini, propior. *Quintil. lib.* 10. *cap.* 1.

c In Lyſia ſunt ſæpe etiam lacerti, ſic ut nihil fieri poſſit valentius : verùm eſt certè genere toto ſtrigoſior. *Brut. n.* 64.

d Illud in Lyſia dicendi textum tenue atque rarum lætioribus numeris corrumpendum non erat. Perdidiſſet enim gratiam, quæ in eo maxima eſt, ſimplicis atque inaffectati coloris : perdidiſſet fidem quoque. Nam ſcribebat aliis, non ipſe dicebat : ut oporterit eſſe illa rudibus & incompoſitis ſimilia, quod ipſum compoſitio eſt. *Quintil. lib.* 9. *cap.* 4.

qu'il ne prononçoit pas lui-même, euſſent un air négligé, ce qui eſt un grand art, & un des grands ſecrets de la compoſition. On éludoit ainſi la Loi qui ordonnoit aux accuſés de plaider eux-mêmes leur cauſe, ſans emploier le miniſtére des Avocats.

Quand Socrate fut appellé devant les Juges pour rendre compte de ſes ſentimens ſur la religion, Lyſias lui apporta un plaidoier qu'il avoit compoſé avec beaucoup de ſoin, & où ſans doute il avoit fait entrer tout ce qui étoit capable de toucher les Juges. Socrate, après l'avoir lu, dit [a] qu'il le trouvoit fort beau, fort oratoire, mais peu convenable au caractére de force & de courage qu'un Philoſophe devoit montrer. *Lib. 1. de Orat. n. 231.*

Denys d'Halicarnaſſe peint fort au long, & avec beaucoup de goût & de jugement, le caractére du ſtile de Lyſias, & en marque en détail tous les traits, mais toujours dans le genre d'éloquence ſimple & naturelle dont j'ai parlé. Il raporte même quelques morceaux d'une de ſes harangues, pour mieux faire connoitre ſon ſtile.

ISOCRATE.

ISOCRATE étoit fils de Théodore Athénien, qui s'étant enrichi à faire des inſtrumens de Muſique, amaſſa aſſez de bien pour être en état de faire élever avec ſoin ſes enfans: car il avoit encore deux fils, & une fille. Iſocrate vint au monde vers la LXXXVIe Olympiade, vingt-deux ans après Lyſias, & ſept avant Platon. *An. M. 3568. Av. J. C. 436.*

Il reçut une excellente éducation, & eut pour Maîtres Prodicus, Gorgias, Tiſias, & ſelon quelques-uns Théraméne, c'eſt-à-dire tout ce qu'il y avoit alors de plus fameux Rhéteurs.

Son inclination l'auroit aſſez porté à ſuivre la route ordinaire des jeunes Athéniens, & à entrer dans le maniement des affaires: mais la foibleſſe de ſa voix, & une timidité preſque inſurmontable, ne lui permettant pas de ſe hazarder à paroitre en public, il tourna ſes vûes d'un

[a] Illam orationem diſertam ſibi & oratoriam videri, fortem & || virilem non videri.

autre côté. Il ne renonça pas néanmoins entiérement ni à la gloire de l'éloquence, ni au deſir de ſe rendre utile au public, qui étoient ſes deux grandes paſſions ; & ce que l'empêchement naturel de ſa voix lui refuſoit, il ſongea à le regagner par le miniſtére de la main & de la plume. Il s'appliqua donc avec ſoin à la compoſition, & ne prit point pour objet de ſon travail, comme la plupart des Sophiſtes, des queſtions vagues & inutiles, ou des ſujets de pure curioſité, mais des matiéres ſolides & importantes de gouvernement & de politique, qui puſſent être utiles aux Républiques & aux Princes même, auſſi bien qu'aux particuliers, & qui puſſent auſſi lui faire honneur par les graces qu'il tâcheroit de répandre dans ſes Ecrits. C'eſt *In Panathen.* Iſocrate lui-même qui nous apprend dans l'Exorde de l'un de ſes diſcours, que telles avoient été ſes vûes.

Il s'exerça auſſi à compoſer des plaidoiers pour ceux qui en avoient beſoin, ſelon l'uſage aſſez ordinaire en ces tems-là, quoique contraire à la diſpoſition des Loix, qui ordonnoient, comme je l'ai déja marqué, que les parties ſe défendîſſent elles-mêmes ſans emploier de ſecours étrangers. Mais comme ces plaidoiers lui attiroient à lui-même des affaires à cauſe du violement de la loi, & l'obligeoient de comparoitre ſouvent devant les Juges, il y renonça entiérement, & ouvrit une Ecole d'Eloquence pour inſtruire la Jeuneſſe.

Par [a] ce nouvel établiſſement, la maiſon d'Iſocrate devint pour toute la Gréce une pépiniére féconde de grands hommes, & il n'en ſortit, dit Cicéron, comme du cheval de Troie, que d'illuſtres perſonnages. Quoiqu'il ne parût point en public au barreau, & qu'il demeurât renfermé dans l'enceinte particuliére de ſon Ecole ou de ſon cabinet, il ſe fit une réputation à laquelle perſonne après lui

a Extitit igitur Iſocrates... (cujus domus cunctæ Græciæ quaſi ludus quidam patuit atque officina dicendi) magnus orator & perfectus magiſter, quanquam forenſi luce caruit, intraque parietes aluit eam gloriam, quam nemo quidem, meo judicio, eſt poſtea conſecutus. *Cic. in Brut. n.* 32.

Ex Iſocratis ludo, tanquam ex equo Trojano, innumeri principes extiterunt. *Lib.* 2. *de Orat. n.* 94.

Clariſſimus ille præceptor Iſocrates, quem non magis libri bene dixiſſe, quàm diſcipuli bene docuiſſe teſtantur. *Quintil. l.* 2. *c.* 9.

ne put atteindre, également eſtimé & pour le talent de bien compoſer, & pour l'art de bien enſeigner, comme ſes Ecrits & ſes Diſciples en firent foi.

Il avoit un diſcernement merveilleux pour connoître la force, le génie, le caractére de ſes Ecoliers; pour voir comment il faloit manier leur eſprit, & de quel côté il faloit les tourner: talent[a] rare, & abſolument néceſſaire pour réuſſir dans l'important emploi d'enſeigner. Iſocrate avoit coutume de dire, en parlant de deux de ſes plus illuſtres diſciples, qu'il uſoit d'éperon à l'égard d'Ephore, & de bride à l'égard de Théopompe, pour exciter la lenteur de l'un, & retenir la trop grande vivacité de l'autre. Celui-ci, en compoſant, s'abandonnoit à ſon feu & à ſon imagination, & ſe répandoit en expreſſions hardies & brillantes; il le réprimoit. L'autre, au contraire, timide & réſervé, ne ſongeoit qu'à la juſteſſe, & n'oſoit rien hazarder; il lui faiſoit prendre l'eſſor. Son deſſein n'étoit pas de les rendre ſemblables: mais, en retranchant à l'un, & ajoutant à l'autre, il vouloit les amener au point de perfection dont leur naturel étoit ſuſceptible.

L'Ecole d'Iſocrate fut fort utile au public, & en même tems fort lucrative pour lui-même. Il y amaſſa plus d'argent que n'avoit fait encore aucun des Sophiſtes. Il avoit pour l'ordinaire plus de cent Ecoliers, & il tiroit de chacun d'eux mille dragmes, c'eſt-à-dire cinq cens livres, apparemment pour tout le tems qu'ils étudioient ſous lui. Je ſerois fâché, pour l'honneur d'un ſi habile Maître, que ce qu'on dit de lui par raport à Démoſthéne fût vrai, qu'il ne voulut pas lui laiſſer prendre ſes leçons, parce qu'il n'étoit pas en état de lui paier entiérement la rétribution ordinaire. Je m'en tiens à ce que le même Plutarque dit dans le même endroit, qu'Iſocrate ne prenoit rien des citoiens d'Athénes, mais ſeulement des étrangers.

Plut. de decem Orat. Gr. in Iſocr.

[a] Diligentiſſimè hoc eſt eis, qui inſtituunt aliquos atque erudiunt, videndum, quò ſua quemque natura maximè ferre videatur... Dicebat Iſocrates, doctor ſingularis, ſe calcaribus in Ephoro, contrà autem in Theopompo frenis uti ſolere. Alterum enim exultantem vetborum audacia reprimebat, alterum cunctantem & quaſi verecundantem incitabat. Neque eos ſimiles effecit inter ſe, ſed tantum alteri affinxit, de altero limavit, ut id conformaret in utroque, quod utriuſque natura pateretur. *Lib.* 3. *de Orat. n.* 36.

Cette conduite généreuſe & deſintéreſſée convient beaucoup mieux à ſon caractére, & aux excellens principes de morale répandus dans tous ſes Ouvrages.

Outre le revenu de ſon Ecole, il recevoit de grands préſens de perſonnes conſidérables. Nicoclès roi de Cypre, fils d'Evagore, lui donna vingt talens (vingt mille écus) pour le diſcours qui porte ſon nom.

Plut. ibid. On raporte d'Iſocrate une parole fort ſenſée. Il étoit à la table de Nicocréon roi de Cypre, & on le preſſoit de parler & de fournir à la converſation. Il s'en excuſa toujours, & apporta cette raiſon de ſon refus : *Ce que je ſai, n'eſt pas ici de ſaiſon ; & ce qui ſeroit ici de ſaiſon, je ne le ſai point.* Cette penſée reſſemble fort à celle de Sénéque. *Je* [a] *n'ai jamais voulu plaire au peuple : car il n'approuve point ce que je ſai, & je ne ſai point ce qu'il approuve.*

Ibid. Iſocrate aiant appris la défaite des Athéniens par Philippe à la bataille de Chéronée, ne put pas ſurvivre au malheur de ſa patrie, & mourut de douleur, étant demeuré quatre jours ſans manger. Il avoit vécu quatre-vingts-dix-huit ou cent ans.

Il eſt difficile de mieux peindre le caractére du ſtile d'Iſocrate que ne l'ont fait Cicéron & Quintilien : je citerai leurs propres paroles.

In Orat. n. 41. & 42. Cicéron, après avoir raporté l'idée avantageuſe que Socrate s'étoit formée d'Iſocrate encore tout jeune ; & l'éloge magnifique que Platon, l'ennemi déclaré ce ſemble des Rhéteurs, avoit fait du même Iſocrate fort âgé, continue ainſi en décrivant ſon ſtile. *Dulce igitur orationis genus, & ſolutum, & effluens, ſententiis argutum, verbis ſonans, eſt in illo epidictico genere, quod diximus proprium Sophiſtarum, pompæ quàm pugnæ aptius, gymnaſiis & palæſtræ dicatum, ſpretum & pulſum foro.* » Ce genre d'élo-» quence eſt doux, agréable, coulant, plein de penſées » fines & d'expreſſions harmonieuſes : mais il a été exclu » du Barreau, & renvoié aux Académies, comme plus » propre aux exercices de pur appareil, qu'aux vrais com-» bats.

a Nunquam volui populo placere : nam, quæ ego ſcio, non probat ; quæ probat populus, ego neſcio. *Senec. Epiſt.* 29.

Voici

Voici le portrait qu'en fait Quintilien, qui paroit tiré d'après le premier. *Iſocrates in diverſo genere dicendi* [il venoit de parler de Lyſias.] *nitidus & comptus, & palæſtræ quàm pugnæ magis accommodatus, omnes dicendi veneres ſecutus eſt. Nec immeritò, auditoriis enim ſe, non judiciis compararat: in inventione facilis, honeſti ſtudioſus, in compoſitione adeo diligens, ut cura ejus reprehendatur.* Lib. 10. cap. 1.

Il y avoit une grande reſſemblance ſur pluſieurs chefs entre Lyſias & Iſocrate, comme le montre fort au long Denys d'Halicarnaſſe: mais le dernier avoit un ſtile plus doux, plus coulant, plus élégant, plus fleuri, plus orné; des penſées plus vives & plus délicates; un arrangement de paroles étudié avec un ſoin extrême, & pouſſé peut-être juſqu'à l'excès. En un mot toutes les beautés, toutes les graces de l'éloquence, telles que les comporte le Genre Démonſtratif propre aux Sophiſtes, ſont étalées dans ſes diſcours, deſtinés non pour l'action & le barreau, mais pour la pompe & l'oſtentation.

Cicéron, en pluſieurs endroits de ſes Livres de Rhétorique, inſiſte beaucoup ſur ce qu'Iſocrate eſt le premier, à proprement parler, qui a introduit dans la langue Grecque, le nombre, la cadence, l'harmonie, qui étoient avant lui peu connues, & preſque généralement négligées.

Il me reſte à expoſer une derniére qualité d'Iſocrate, qui eſt ſon vif amour du bien & de la vertu, que Quintilien exprime par ce mot, *honeſti ſtudioſus*, & qui, ſelon Denys d'Halicarnaſſe, l'éléve infiniment au deſſus de tous les autres Orateurs. En parcourant les principaux de ſes diſcours, il montre qu'ils ne tendent tous qu'à inſpirer aux villes, aux Princes, aux particuliers même, des ſentimens de probité, d'honneur, de bonne foi, de modération, de juſtice, d'amour du bien public, de zêle pour la conſervation de la liberté, de reſpect pour la ſainteté du ſerment & des Traités, & pour tout ce qui a raport à la religion. Il conſeille à tous ceux qui ſont chargés du ſoin de gouverner les Etats & d'adminiſtrer les affaires publiques, de lire & d'étudier avec une attention ſinguliére ces Livres admirables, qui renferment tous les principes de la ſaine & véritable Politique.

ISÉE.

Plut. in Iſ. ISÉE étoit de Chalcis en Eubée. Etant venu à Athénes, il prit les leçons de Lyſias, dont il imita ſi bien le ſtile, qu'en liſant leurs diſcours on avoit de la peine à diſtinguer duquel des deux ils étoient. Il commença à paroitre avec éclat après la guerre du Péloponnéſe, & continua juſqu'au tems de Philippe. Il fut maître de Démoſthéne, qui s'attacha à lui préférablement à Iſocrate, parce que l'eloquence d'Iſée étoit plus forte & plus véhemente, & par cette raiſon plus conforme au génie vif de Démoſthéne.

Iſæo torrentior. Juven.

LYCURGUE.

LYCURGUE fut fort eſtimé à Athénes pour ſon éloquence, & encore plus pour ſa probité. Il fut chargé de pluſieurs commiſſions importantes, & s'en acquitta toujours avec ſuccès. On lui confia le ſoin de la police dans Athénes, & il fit une rude guerre aux malfaiteurs, qu'il obligea de ſortir tous de la ville. Il paſſoit pour un Juge ſévére & inexorable. C'eſt à quoi Cicéron fait alluſion, en écrivant à ſon ami Atticus : *Noſmetipſi, qui Lycurgei à principio fuiſſemus, quotidie demitigamur.*

Ad Attic. Epiſt. 13. l. 1.

Lycurgue fut nommé Queſteur, c'eſt-à-dire Receveur Général des revenus de la République, à trois différentes repriſes, & exerça cette charge pendant quinze ans. Pendant ce tems-là il lui paſſa par les mains quatorze mille talens, (quarante-deux millions) dont il rendit un fidéle compte. Avant lui le revenu de la ville n'étoit que de ſoixante * talens : (ſoixante mille écus) il le fit monter juſqu'à douze cens talens. (douze cens mille écus.) C'eſt ce Queſteur, qui, voiant qu'un Fermier faiſoit mener en priſon le Philoſophe Xénocrate, parce qu'il avoit manqué à paier dans le tems un certain tribut comme étranger, le tira d'entre les mains des archers, & y fit conduire à ſa place

* *Ce revenu ſeroit bien médiocre pour une ville comme Athénes, & l'augmentation bien conſidérable. Je ne ſai ſi on ne pourroit pas lire* ἑξακόσια, *ſix cens, au lieu de* ἑξήκοντα, *ſoixante.*

le Fermier, pour avoir eu l'inſolence & la dureté de traiter ainſi un homme de Lettres. Cette action fut applaudie généralement. Lycurgue étoit du nombre des Orateurs qu'Alexandre demanda qui lui fuſſent livrés, à quoi les Athéniens ne purent conſentir.

ESCHINE. DEMOSTHENE.

J'AI EXPOSÉ ailleurs fort au long l'hiſtoire de ces deux célébres Orateurs, qui furent toujours émules & rivaux, & dont les diſputes ne ceſſérent que par l'exil d'Eſchine. J'ai traité auſſi ce qui regarde leur ſtile & leur éloquence. Je n'ai rien à ajouter à ce que j'ai dit ſur ces deux articles. Je me contente de remettre ici ſous les yeux du Lecteur les deux portraits qu'en trace Quintilien. *Traité des Etudes, Tome I.* *Hiſtoire anc. Tome III.*

*Sequitur Oratorum ingens manus, cùm decem ſimul Athenis ætas una tulerit; quorum longè princeps Demoſthenes, ac penè lex orandi fuit: tanta vis in eo, tam denſa omnia, ita quibuſdam nervis * intenta ſunt, tam nihil otioſum, is dicendi modus, ut nec quid deſit in eo, nec quid redundet, invenias. Plenior Æſchines, & magis fuſus, & grandiori ſimilis, quo minùs ſtrictus eſt; carnis tamen plus habet, lacertorum minus.* Lib. 10. c. 1.

» Suit maintenant une foule d'Orateurs, car il y en a eu à » Athénes juſqu'à dix à la fois: à la tête deſquels marche » Démoſthéne, qui les a tous paſſés de bien loin, & qui » a mérité d'être propoſé preſque comme la régle de l'é- » loquence. Son ſtile a tant de force, il eſt ſi ſerré, ſi tendu; » tout s'y trouve dans une telle juſteſſe & dans une préci- » ſion ſi exacte, qu'on ne trouve rien à y ajouter, ni à en » retrancher. Eſchine eſt plus abondant, plus diffus. Il » paroit plus grand, parce qu'il eſt moins ramaſſé. Il a » plus d'embonpoint, & moins de nerfs.

HYPERIDE.

HYPERIDE avoit été d'abord auditeur & diſciple de Platon. Il ſe tourna enſuite du côté du barreau, & il y fit *Plut. in Hyper.*

* *La métaphore n'eſt point ici tirée des nerfs du corps, comme l'ont ſuppoſé les Traducteurs, mais des cordes d'un arc, qui étant extrêmement tendues, pouſſent les traits avec une force & une impétuoſité extraordinaire.*

admirer ſon éloquence. Son [a] ſtile avoit beaucoup de douceur & de délicateſſe : mais il n'étoit propre que pour les petites cauſes. Il ſe trouva uni avec Lycurgue pour le maniement des affaires publiques dans le tems qu'Alexandre attaqua les Grecs, & il ſe déclara ouvertement contre ce Prince. Après la perte de la bataille près de Cranon, les Athéniens étant prêts de le livrer à Antipater, il s'enfuit à Egine, & étant parti de là, il ſe ſauva dans un temple de Neptune, d'où il fut arraché, & conduit à Corinthe vers Antipater, qui le fit appliquer à une cruelle queſtion pour tirer de lui quelques ſecrets & quelques éclairciſſemens dont il avoit beſoin. Mais, dans la crainte d'être forcé par la violence de la douleur à trahir ſa patrie & ſes amis, il ſe coupa la langue avec les dents, & expira dans les tourmens.

DINARQUE.

Plut. in Din. DINARQUE, natif de Corinthe ſelon quelques-uns, vint s'établir à Athénes dans le tems qu'Alexandre pouſſoit ſes conquêtes dans l'Aſie. Il fut diſciple de Théophraſte qui avoit pris la place & l'Ecole d'Ariſtote, & fit auſſi une liaiſon particuliére avec Démétrius de Phalére. Il ne plaidoit pas par lui-même, mais compoſoit des plaidoiers pour ceux qui avoient des procès. Il ſe propoſa pour modéle Hypéride, ou plutôt ſelon d'autres Démoſthéne, dont le ſtile vif & véhément convenoit mieux à ſon caractére.

Changement arrivé chez les Grecs dans l'Eloquence.

L'ESPACE qui s'eſt écoulé depuis Périclès juſqu'à Démétrius de Phalére dont nous allons parler, a été le beau tems de l'Eloquence chez les Grecs : cet eſpace eſt à peu près de cent trente ans. Avant Périclès la Gréce avoit eu beaucoup de grands hommes pour le gouvernement, pour la politique, pour la guerre ; & l'on y avoit vû une foule d'excellens Philoſophes : mais l'Eloquence y étoit peu connue. Ce fut lui, comme je l'ai déja obſervé, qui le premier la mit en honneur, qui en montra la force & le

[a] Dulcis inprimis & acutus Hyperides : ſed minoribus cauſis, ut non dixerim utilior, magis par, *Quintil. lib. 10. cap. 1.*

pouvoir, & qui en fit naître le goût. Ce goût ne fut pas commun à toute la Gréce. Parle-t-on dans ces tems-là de quelque Orateur Argien, Corinthien, ou Thébain? Il se renferma dans Athénes, qui porta dans les cinquante derniéres années de l'espace dont je parle ce grand nombre d'illustres Orateurs, dont le mérite lui a fait tant d'honneur, & a rendu sa réputation immortelle. Tout ce tems-là fut comme le régne de la saine & de la vraie Eloquence, qui ne connoit & n'admet d'autre parure qu'une beauté naturelle & sans fard. *Hæc ætas effudit hanc copiam; &, ut opinio mea fert, succus ille & sanguis incorruptus usque ad hanc ætatem oratorum fuit, in quo naturalis inesset non fucatus nitor.* Brut. n. 36.

Tandis que l'on se proposa ces grands Orateurs pour modéles, & que l'on fut fidéle à les imiter, le goût de la bonne Eloquence, c'est-à-dire d'une Eloquence mâle & solide, se conserva dans toute sa pureté. Mais quand, après leur mort, on eut commencé à les perdre insensiblement de vûe, & à suivre d'autres routes, une Eloquence d'un nouveau genre, plus parée & plus embellie, succéda à l'ancienne, & la fit bientôt disparoitre. Ce fut Démétrius de Phalére qui causa ce changement; & c'est de lui qu'il me reste à parler.

DEMETRIUS DE PHALERE.

DEMETRIUS, dont il s'agit, fut surnommé le *Phalérien* du nom de Phalére sa patrie, qui étoit un des ports d'Athénes. Il eut pour maître le célébre Théophraste.

Je ne raporterai point ici son histoire, qui est traitée avec assez d'étendue dans le IVe Volume. On y voit comment Cassandre, s'étant rendu maître d'Athénes quelque tems après la mort d'Alexandre le Grand, en confia le gouvernement à Démétrius, qui le conserva pendant dix ans, & s'y conduisit avec tant de sageſſe, que le Peuple lui dressa trois cens soixante statues: comment ensuite elles furent renversées, & lui obligé de se retirer en Egypte, où Ptolémée Soter le reçut fort bien: enfin comment, sous Ptolémée Philadelphe fils de Soter, Liv. XVI. §. V. §. VII. Liv. XVII. §. V.

il fut mis en priſon, où il mourut d'une morſure d'aſpic.

Je ne conſidére maintenant Démétrius de Phalére que comme Orateur, & je dois expoſer comment il contribua à la décadence & au dépériſſement de l'Eloquence à Athénes.

J'ai déja marqué qu'il avoit été diſciple de Théophraſte, appellé de ce nom à cauſe de ſa *maniére de parler* excellente & *divine*. Il avoit pris ſous lui un ſtile orné, fleuri, élégant. Il s'étoit exercé dans le genre d'éloquence qu'on appelle le genre *tempéré*, qui tient le milieu entre le ſublime & le ſimple; qui admet toute la parure & tous les ornemens de l'art; qui emploie les graces brillantes de l'élocution, & la beauté éclatante des penſées; en un mot, qui eſt rempli de douceur & d'agrément, mais dénué de force & de vigueur, & qui avec tout ſon brillant & tout ſon éclat ne s'eléve pourtant point au deſſus du médiocre. Démétrius excelloit dans ce genre d'écrire, fort capable de plaire & d'exciter l'admiration par lui-même, ſi on ne le comparoit au genre ſublime & magnifique, dont la beauté ſolide & majeſtueuſe fait diſparoître l'éclat de ces graces légéres & ſuperficielles. Il [a] étoit aiſé de reconnoître à ſon ſtile coulant, doux, agréable, qu'il avoit été diſciple de Théophraſte. Ses expreſſions éclatantes, ſes métaphores heureuſes, étoient, dit Cicéron, comme autant d'aſtres brillans, qui donnoient du luſtre à ſon diſcours, & le rendoient lumineux.

On ſe laiſſe, pour l'ordinaire, aſſez facilement éblouir par cette ſorte d'éloquence, qui fait illuſion à l'eſprit, en flatant l'imagination. C'eſt ce qui arriva pour lors à Athénes, & Démétrius fut [b] le premier qui donna atteinte à l'ancien & ſolide goût, & qui commença à corrompre l'éloquence. Son unique but, en parlant au Peuple,

a Orator parum vehemens, dulcis tamen, ut Theophraſti diſcipulum agnoſceres. *Offic. lib. 1. n. 3.*

Cujus oratio cùm ſedatè placidéque loquitur, tum illuſtrant eam quaſi ſtellæ quædam tralata verba atque immutata. *Orat. n. 92.*

b Hic primus inflexit orationem, & eam mollem teneramque reddidit: & ſuavis, ſicut fuit, videri maluit quàm gravis: ſed ſuavitate ea, qua perfunderet animos, non qua perfringeret; & tantùm ut memoriam concinnitatis ſuæ, non (quemadmodum de Pericle ſcripſit Eupolis) cum delectatione aculeos etiam relinqueret in animis eorum, à quibus eſſet auditus. *Brut. n. 38.*

étoit de lui plaire. Il vouloit montrer qu'il avoit de la douceur, & c'étoit en effet ſon caractére: mais cette douceur chatouilloit les oreilles ſans aller plus loin, & laiſſoit ſeulement l'agréable ſouvenir d'un arrangement de penſées & de mots étudiés, & d'une douce harmonie. Ce n'étoit point comme dans Périclès une éloquence victorieuſe, qui, pleine de charmes, mais armée en même tems d'éclairs & de foudres, laiſſoit dans l'eſprit des auditeurs, avec le ſentiment d'un agréable plaiſir, une vive impreſſion & une ſorte d'éguillon perçant qui pénétroit juſqu'au cœur.

Cette éloquence d'appareil peut avoir quelquefois lieu dans des actions de pompe & d'éclat, où l'on ne ſe propoſe d'autre but que de plaire à l'auditoire, & de faire montre d'eſprit, telles que ſont les Panégyriques, pourvû néanmoins qu'on y garde de ſages meſures, & qu'on reſſerre dans de juſtes bornes la liberté que l'on accorde à ce genre de diſcours. Peutêtre auſſi que cette éloquence auroit été moins dangereuſe, ſi elle s'étoit tenue renfermée dans les aſſemblées particuliéres des Rhéteurs & des Sophiſtes, qui n'admettoient qu'un nombre d'auditeurs aſſez borné. Mais celle de Démétrius avoit un bien plus grand théatre. C'étoit devant le Peuple entier qu'elle paroiſſoit; de ſorte que ſa maniére de haranguer, ſi elle étoit applaudie, comme elle l'étoit toujours, devenoit la régle du goût public. On ne connut plus d'autre langage dans le Barreau. Les Ecoles de Rhétorique furent obligées de s'y conformer. Toutes les Déclamations, qui en faiſoient le principal exercice, & dont on attribue l'invention à notre Démétrius, étoient formées ſur ce même plan. En ſe propoſant ſon ſtile pour modéle, on ne s'en tint pas au point où il s'étoit arrêté: car il avoit d'excellentes parties, & étoit louable en beaucoup de choſes. Elocution, penſées, figures, tout fut outré comme c'eſt l'ordinaire, tout fut porté à l'excès. Ce mauvais goût paſſa rapidement dans les provinces, & s'y corrompit encore beaucoup plus. Dès [a] que l'Eloquence, ſortie du Pirée en cet état, ſe fut répandue dans les Iles &

a Ut ſemel è Pireæo eloquentia evecta eſt, omnes peragravit || inſulas, atque ita peregrinata tota Aſia eſt, ut ſe externis obli-

dans l'Aſie, perdant, pour ainſi dire, cet air de ſanté & d'embonpoint qu'elle avoit conſervé ſi lontems dans ſon terroir naturel, elle prit bientôt les maniéres étrangéres, & deſapprit preſque à parler : tant fut grande & promte ſa décadence. C'eſt Cicéron qui en fait cette peinture.

La perte de la liberté à Athénes entraîna en partie celle de l'Eloquence. On n'y vit plus paroitre de ces grands hommes, qui par le talent de la parole lui avoient fait tant d'honneur. Quelques Rhéteurs ſeulement & quelques Sophiſtes, répandus en différens endroits de la Gréce & de l'Aſie, ſoutinrent un peu l'ancienne réputation : j'en ai parlé ailleurs.

Mais, ce qui eſt étonnant, pluſieurs ſiécles après, l'Eloquence reprit de nouvelles forces, & reparut avec preſque autant d'éclat qu'elle avoit fait autrefois à Athénes. On voit bien que je veux parler de cet heureux tems, où les Peres Grecs firent un ſi louable & ſi ſaint uſage du talent de la parole. Car je ne crains point de mettre en paralléle avec les plus célébres Orateurs d'Athénes ſaint Baſile, ſaint Grégoire de Nazianze, ſaint Jean Chryſoſtome, & quelques autres. J'en ai raporté pluſieurs extraits dans le premier Volume du Traité des Etudes, ſur tout de ſaint Jean Chryſoſtome, qui ne le cédent point, ce me ſemble, aux harangues de Démoſthéne, ni pour la beauté du ſtile, ni pour la ſolidité du raiſonnement, ni pour la grandeur des choſes mêmes, ni pour la force & la véhémence des paſſions. On peut conſulter ces endroits, qui me diſpenſent d'apporter ici de nouvelles preuves de ce que j'avance ; & je croi que l'on conviendra avec moi qu'on ne trouve rien de plus beau ni de plus éloquent dans toute l'antiquité Grecque.

Nous verrons bientôt que l'Eloquence Latine n'a pas eu le même avantage. Depuis, qu'après avoir jetté un éclat extraordinaire pendant quelques années, elle eut commencé à déchoir, elle s'affoiblit toujours de plus en plus par des déclins aſſez promts, & tomba enfin dans une

neret moribus, omnemque illam ‖ ſanitatem perderet, ac loqui penè ſalubritatem Atticæ dictionis quaſi ‖ dediſceret. *Brut. n.* 51.

corruption

corruption dont elle ne s'eſt jamais relevée. C'eſt ce que je dois montrer dans l'Article ſuivant.

ARTICLE SECOND.

DES ORATEURS LATINS.

ROME, occupée d'abord à s'affermir dans ſon premier établiſſement, puis à s'étendre de jour en jour dans les contrées voiſines, & enfin à porter au loin ſes conquêtes, donna pendant pluſieurs ſiécles tous ſes ſoins & toute ſon application aux exercices militaires, & demeura pendant tout ce tems-là ſans goût pour les arts & pour les ſciences en général, & en particulier pour l'éloquence, dont elle n'avoit encore preſque aucune idée. Ce [a] ne fut qu'après avoir domté les peuples les plus puiſſans, & s'être affermie dans un tranquille repos, que le commerce qu'elle eut avec les Grecs commença à la tirer de cette groſſiéreté & de cette eſpéce de barbarie par raport aux exercices de l'eſprit; & que la Jeuneſſe Romaine, ſortie comme d'un profond ſommeil, & devenue ſenſible à une nouvelle eſpéce de gloire inconnue à ſes ancêtres, commença à ouvrir les yeux, & à prendre du goût pour l'éloquence.

Pour donner quelque idée des premiers commencemens de l'éloquence dans Rome, de ſes progrès, de ſa perfection, & de ſa décadence, je partagerai en quatre âges les Orateurs Romains: mais je ne m'arréterai qu'à ceux qui ſont les plus connus ou par leur réputation, ou par leurs Ouvrages.

§. I.

Premier âge des Orateurs Romains.

LES ROMAINS à l'abri de la paix, amie des ſciences, & mere du loiſir, firent d'abord par eux-mêmes quelques

[a] Poſtea quàm imperio omnium gentium conſtituto, diuturnitas pacis otium confirmavit, nemo ferè laudis cupidus adoleſcens non ſibi ad dicendum ſtudio omni enitendum putavit. *Lib.* 1. *de Orat. n.* 14.

efforts pour acquerir le talent de la parole. Mais, [a] comme ils ignoroient abſolument la route qu'il faloit tenir pour y arriver, & qu'ils n'avoient d'autre guide que leur propre eſprit & leurs propres réflexions, ils n'avançoient pas beaucoup. Il falut que la Gréce vaincue vînt au ſecours de ſes vainqueurs. Quand on eut entendu parler à Rome les Rhéteurs Grecs, qu'on eut pris leurs leçons, & qu'on ſe fut formé dans la lecture de leurs Livres, la Jeuneſſe Romaine conçut une ardeur incroiable pour l'Eloquence. Nous avons vû au commencement de ce Volume quelles difficultés elle trouva à ſa premiére entrée à Rome, & quelles traverſes il lui falut eſſuier pour s'y établir. Mais c'eſt le propre de l'Eloquence de vaincre les obſtacles & de forcer les barriéres qu'on lui oppoſe. Elle prit le deſſus à Rome malgré les efforts de Caton, qui, grand Orateur lui-même, ne vouloit pas néanmoins qu'on ſe livrât trop aux Arts des Grecs; & elle y devint en peu de tems l'étude dominante. Les plus grands hommes dans la ſuite, comme Scipion & Lélius, avoient toujours auprès d'eux d'habiles Grecs, dont ils ſe faiſoient gloire de prendre les leçons.

Lib. 2. de Orat. n. 155.

Pour venir aux Orateurs du premier âge, les plus connus ſont Caton le Cenſeur, les Gracques, Scipion l'Emilien, Lélius. Ils avoient un excellent naturel, un merveilleux fond d'eſprit, beaucoup d'ordre dans leurs diſcours, de force dans les preuves, de ſolidité dans les penſées, d'énergie dans les expreſſions: mais nul art, nulle délicateſſe, nulle grace, nul ſoin de l'arrangement des mots, nulle connoiſſance du nombre & de l'harmonie du diſcours.

Cic. in Brut. n. 65.

CATON avoit compoſé un nombre infini de Harangues. On en comptoit du tems de Cicéron plus de cent cinquante: mais elles n'étoient point lues. Il [b] prétend néanmoins qu'il ne manquoit aux traits de ſon éloquence

a Ac primò quidem totius rationis ignari, qui neque exercitationis ullam viam, neque aliquod præceptum artis eſſe arbitrarentur, tantum, quantum ingenio & cogitatione poterant, conſequebantur. Pòſt autem, auditis oratoribus Græcis, cognitiſque eorum literis, adhibitiſque Doctoribus, incredibili quodam noſtri homines dicendi ſtudio flagraverunt. *Lib. 1. de Orat. n. 14.*

b Intelliges nihil illius lineamentis, niſi eorum pigmentorum, quæ inventa nondum erant, florem & colorem defuiſſe. *Brut. n. 298.*

qu'une certaine fleur de ſtile, & une vivacité de couleurs, qui n'étoient point encore alors en uſage.

LES GRACQUES ſe diſtinguoient auſſi par une éloquence mâle & robuſte, mais dénuée d'ornemens. Cicéron nous a conſervé quelques lignes d'un diſcours que tint le jeune Gracchus après la mort de ſon frere, qui ſont très vives & très touchantes, & que lui-même a imitées dans la peroraiſon de ſon plaidoier pour Muréna. *Quò me miſer conferam? quo vertam? In Capitolium-ne? at fratris ſanguine redundat. An domum? matrem-ne ut miſeram lamentantemque videam, & abjectam?* » Où irai-je? de quel côté » me tournerai-je, malheureux que je ſuis? Sera-ce vers le » Capitole? mais il eſt encore teint du ſang de mon frere. » Retournerai-je dans ma maiſon? Quoi! pour y voir une » mere affligée, dans la derniére déſolation, & baignée » dans ſes pleurs? « Si le reſte du diſcours reſſembloit à ce peu de lignes, il ne le céderoit en rien à ceux de Cicéron. En [a] les prononçant, tout parloit en lui, les yeux, la voix, le geſte, de ſorte que ſes ennemis mêmes ne purent retenir leurs larmes. Aulu Gelle nous a conſervé deux fragmens de diſcours de C. Gracchus, qui ne ſont point du goût de celui que cite Cicéron. Ils ſont élégans, mais froids, quoique dans une matiére grave & touchante. C'eſt le même Gracchus, qui avoit toujours derriére lui un domeſtique, qui, avec ſa flute, l'avertiſſoit quand il devoit hauſſer ou baiſſer le ton de ſa voix.

Lib. 3. de Orat. n. 215.

Lib. 10. cap 3.

Quintilien oppoſe ſouvent le ſtile du ſiécle dont nous parlons, à celui du tems où lui-même il vivoit; & il donne à cette occaſion un excellent précepte. » Les [b] jeunes » gens, dit-il, ont deux grands défauts à éviter. Le pre- » mier ſeroit, ſi quelque admirateur outré des Anciens » leur donnoit pour lecture & pour modéles les Harangues » de Caton, des Gracques, & d'autres pareils Auteurs: » car ce ſeroit le moien de leur faire prendre un ſtile ſec,

a Quæ ſic ab illo acta eſſe conſtabat, oculis, voce, geſtu, inimici ut lacrymas tenere non poſſent. *Ibid.*

b Duo genera maximè cavenda pueris puto. Unum, ne quis eos antiquitatis nimius admirator in Gracchorum Catoniſque & aliorum ſimilium lectione dureſcere velit: ſient enim horridi atque je-

» dur, âpre, hériſſé. Un autre défaut tout contraire ſe-
» roit, qu'éblouis par la parure brillante du ſtile mou &
» efféminé qui eſt devenu à la mode, ils ſe laiſſaſſent gâter
» le goût par cette éloquence douceureuſe & fleurie, d'autant
» plus dangereuſe pour eux, qu'elle a plus de raport à leur
» caractére & à leur âge. Quand ils auront le jugement
» formé & ſûr, je les exhorterai, dit Quintilien, à lire les
» Anciens, dont l'éloquence mâle & vigoureuſe, lorſqu'on
» en aura ſéparé la rudeſſe du ſiécle groſſier où ils vi-
» voient, ſervira à ſoutenir, & même à relever les beau-
» tés & les ornemens de la nôtre. Je leur conſeillerai auſſi
» de lire beaucoup les Modernes, qui ont d'excellentes
» parties, & qui peuvent leur être d'une grande utilité.

J'ai cru que ce morceau de Quintilien étoit fort propre à faire connoitre le ſtile du tems dont il s'agit ici : outre qu'il renferme un avis bien ſenſé, & dont nos jeunes gens auſſi pourront profiter.

Je ne m'arreterai point ſur le caractére de l'éloquence de Scipion & de Lélius. Je ſuis perſuadé, que, quoiqu'elle ſe reſſentît du ſiécle où ils vivoient, elle étoit beaucoup éloignée de la dureté de celle de Caton & des Gracques. Je raporterai ſeulement ici un fait, bien honorable pour Lélius, & qui montre juſqu'où il portoit la candeur & la bonne foi. Il avoit été chargé d'une cauſe très importante. Il la plaida avec beaucoup d'éloquence. Les Juges cependant ne crurent point que la cauſe fût en état d'être jugée & la renvoiérent à une autre audience. Il la travailla de nouveau, & la plaida une ſeconde fois. Elle eut le même ſort qu'auparavant. Alors Lélius n'héſita point, & força ſes parties à remettre leur cauſe entre les mains de Galba, célébre Orateur de ce tems-là, qui avoit plus de véhémence & de pathétique que lui. Il eut beaucoup de peine à s'en charger, &, au premier plaidoier, il la gagna tout

Brut. n. 85-88.

juni... Alterum, quod huic diverſum eſt, ne recentis hujus laſciviæ floſculis capti, voluptate quadam prava deliniantur, ut prædulce illud genus, & puerilibus ingeniis hoc gratius, quo propius eſt, adament. Firmis autem judiciis, jamque extra periculum poſitis, ſuaſerim & antiquos legere, ex quibus ſi aſſumatur ſolida ac virilis ingenii vis, deterſo rudis ſeculi ſqualore, tum noſter hic cultus clariùs eniteſcet; & novos, quibus & ipſis multa virtus adeſt. *Quintil. lib. 2. cap. 6.*

d'une voix. » On ſavoit pour lors, dit Cicéron, rendre » juſtice au mérite d'autrui, même à ſon propre préjudice. *Erat omnino tum mos, ut in reliquis rebus melior, ſic in hoc ipſo humanior: ut faciles eſſent in ſuum cuique tribuendo.*

§. II.

Second âge des Orateurs Romains.

JE PLACERAI dans ce ſecond âge quatre Orateurs: Antoine & Craſſus, qui étoient plus âgés; Cotta & Sulpitius, qui étoient plus jeunes. On ne les connoit guéres que par ce que Cicéron nous en apprend dans ſes Livres de Rhétorique. Il [a] remarque que ce fut ſous les deux premiers que l'Eloquence Latine, parvenue à une ſorte de maturité, commença à pouvoir entrer en lice avec celle des Grecs.

ANTOINE, dans le voiage qu'il fit pour aller en Cilicie en qualité de Proconſul, s'arréta quelque tems à Athénes & dans l'Ile de Rhodes ſous différens prétextes, mais en effet pour avoir occaſion de converſer avec les plus habiles Maîtres de Rhétorique, & pour ſe perfectionner dans l'éloquence par leurs avis. Il affecta pourtant toujours dans la ſuite de paroitre ignorer ce que les Grecs enſeignoient ſur l'Art de parler, eſpérant par ce moien rendre ſon éloquence moins ſuſpecte. En [b] effet il paſſoit communément dans l'eſprit de ſes auditeurs pour venir au Barreau plaider ſes cauſes preſque ſans préparation. Mais, dans la vérité, il étoit tellement préparé, que ſouvent les Juges ne l'étoient pas aſſez pour ſe défier de lui. Rien de ce qui pouvoit ſervir à ſa cauſe ne lui échapoit. Il ſavoit placer chaque preuve dans l'endroit où elle

Lib. 1. de Orat. n. 82.
Lib. 2. de Orat. n. 3.
Ibid. n. 153.

a Quod idcirco poſui, ut dicendi Latinè prima maturitas in qua ætate extitiſſet, poſſet animadverti. *Cic. in Brut. n. 161.*

Ego ſic exiſtimo... in his primùm cum Græcorum gloria Latinè dicendi copiam æquatam. *Ibid. n. 138.*

b Erat memoria ſumma, nulla meditationis ſuſpicio. Imparatus ſemper aggredi ad dicendum videbatur: ſed ita erat paratus, ut Judices, illo dicente, nonnunquam viderentur non ſatis parati ad cavendum fuiſſe. *Brut. n. 139.*

faiſoit plus d'impreſſion. Il étoit moins attentif à la délicateſſe & à l'élégance des mots, qu'à leur force & à leur énergie. Il ne paroiſſoit occupé que des choſes mêmes & du raiſonnement. Il avoit toutes les grandes parties d'un Orateur, & il les ſoutenoit merveilleuſement par la force & la dignité de ſa prononciation.

Lib. 2. de Orat. n. 197-203. Il trace lui-même, dans le ſecond Livre de l'Orateur, le plan d'une harangue qu'il prononça en faveur de Norbanus, pourſuivi, & à juſte titre, comme auteur de ſédition : cauſe, comme on le ſent bien, très difficile & très délicate. Il la traita avec un art, une force, une éloquence, qui arrachérent le coupable à la ſévérité des Juges ; & il avoue lui-même qu'il gagna ſa cauſe, moins par l'évidence des raiſons, que par la force des paſſions qu'il ſut emploier à propos. *Ita magis affectis animis Judicum, quàm doctis, tua, Sulpiti, eſt à nobis tum accuſatio victa.* Et cependant Sulpitius, Avocat de l'autre partie, avoit laiſſé les Juges parfaitement convaincus de la juſtice de ſa cauſe, & enflammés de colére contre Norbanus : *Cùm tibi ego, non judicium, ſed incendium tradidiſſem.* Rien n'eſt plus propre à former de jeunes Avocats, que le plan de cette harangue : mais ils ne doivent pas imiter l'uſage qu'Antoine fit pour lors de ſes talens, pour arracher un coupable à la peine qui lui étoit dûe.

Brut. n. 143. CRASSUS étoit le ſeul qu'on pût mettre en paralléle avec Antoine, & quelques-uns même le lui préféroient. Il n'avoit que trois ans moins que lui. Son [a] caractére propre étoit un air de gravité & de dignité, qu'il ſavoit tempérer par une douceur inſinuante, par une grande délicateſſe, & même par une fine raillerie, mais ſans jamais ſortir de la décence qui convient à un Orateur. Il avoit une expreſſion pure, exacte, élégante, mais ſans affectation. Il s'expliquoit avec une merveilleuſe netteté, & relevoit la beauté de ſon diſcours par la force des preuves, & par l'agrément des ſimilitudes.

Lorſque Craſſus avoit affaire à des perſonnes de mérite

a Erat ſumma gravitas : erat cum gravitate junctus facetiarum & urbanitatis oratorius non ſcurrilis lepos. Latinè loquendi accurata & ſine moleſtiâ diligens elegantia, *&c.*

& de réputation, il avoit grand ſoin de les ménager, & les railleries qu'il emploioit à leur égard n'avoient rien de piquant, ni d'injurieux: *in quo genere nulli aculei contumeliarum inerant.* Modération [a] rare dans ceux qui ſe piquent de plaiſanterie, & qui ont bien de la peine à retenir un bon mot qui leur vient ſur le champ, & qui, ſelon eux, leur feroit honneur. Mais il en uſoit autrement à l'égard de ceux qui donnoient priſe ſur eux par leur mauvaiſe conduite. Un Brutus, dont je vais parler, étoit de ce genre. Il faiſoit le métier d'accuſateur pour profiter des récompenſes qu'accordoient les loix à ceux qui faiſoient condanner un criminel : métier, qui étoit regardé à Rome comme peu digne d'un homme de condition & de probité, quoique l'on y approuvât fort qu'un jeune homme ſe fît connoitre en accuſant quelque perſonnage important. Ce même Brutus étoit décrié généralement comme un diſſipateur qui avoit perdu tout ſon bien en débauches. Plaidant un jour contre Craſſus, il fit lire deux plaidoiers de cet Orateur, dans leſquels il ſe contrediſoit manifeſtement. Craſſus piqué ſut bien lui rendre la pareille. Il fit lire à ſon tour trois Dialogues du pere de Brutus, dans chacun deſquels, ſelon une coutume aſſez ordinaire, il étoit fait mention au commencement de la Maiſon de Campagne où l'on ſuppoſoit que la converſation s'étoit tenue ; & après avoir bien conſtaté par cette lecture le nom & la réalité des trois Terres que ſon pere lui avoit laiſſées, il lui demanda, avec d'amers reproches, ce qu'elles étoient devenues.

Une [b] occaſion fortuite donna lieu à Craſſus de le traiter encore dans la même cauſe avec toute une autre force & toute une autre vivacité, & de joindre l'invective amére à la plaiſanterie. Pendant qu'ils plaidoient, paſſa dans la

a Quod eſt hominibus facetis & dicacibus difficillimum, habere hominum rationem & temporum, & ea, quæ occurrant, cùm ſalſiſſimè dici poſſunt, tenere. 2. *de Orat. n.* 221.

b Quis eſt qui non fateatur, hoc lepôre atque iis facetiis non minùs refutatum eſſe Brutum, quàm illis tragœdiis, quas egit idem, cùm caſu in eadem cauſa cum funere efferretur anus Junia? Proh dii immortales! Quæ fuit illa, quanta vis, quàm inexpectata, quàm repentina! cùm, conjectis oculis, geſtu omni imminente,

place publique, où l'on ſait que ſe plaidoient les grandes cauſes, le convoi d'une Dame Romaine, à la tête duquel, ſelon la cérémonie des funérailles uſitée à Rome, on portoit les Images de ſes ancêtres: elle étoit de la famille des Junius dont les Brutus étoient une branche. A ce ſpectacle inopiné, Craſſus tranſporté comme par un ſubit enthouſiaſme, jettant de vifs regards ſur Brutus, avec un geſte & un ton de voix animé : » Que faites-vous ici, lui dit-il? » Quelle nouvelle voulez-vous que cette Dame porte à » votre pere, à ces grands hommes dont vous voiez qu'on » porte ici les Images, à tous vos autres ancêtres, & en » particulier à Junius Brutus, qui a délivré ce peuple de » la domination des Rois? De quelle action, de quelle » ſorte de gloire, de quel genre de mérite leur dira-» t-elle que vous vous piquez? Eſt-ce du ſoin d'augmenter » votre patrimoine? Cela conviendroit peu à votre naiſſan-» ce; mais ſuppoſons que cela n'y dérogeât point : vos » débauches l'ont entiérement abſorbé. Eſt-ce de l'é-» tude du Droit Civil? Le nom de votre pere devroit » vous y porter: mais vous en ignorez juſqu'aux principes » les plus communs. Eſt-ce de la ſcience militaire, vous » qui n'avez jamais vû ni camp, ni armée? Enfin eſt-ce » de l'éloquence, dont vous n'avez aucun trait? & ce » qu'on peut remarquer en vous de volubilité de langue » & de force de poumons, vous ne l'emploiez ici qu'à » exercer par vos calomnies un honteux & ſordide com-» merce d'avarice. Quoi! vous oſez encore ſoutenir la lu-» miére du jour, enviſager ces Juges, & paroitre, ſoit » dans le Barreau, ſoit dans la Ville, en préſence de vos » Concitoiens? Quoi! vous n'êtes pas couvert de honte

ſumma gravitate & celeritate verborum: *Brute, quid ſedes? Quid illam anum patri nunciare vis tuo? Quid illis omnibus, quorum imagines duci vides? Quid Lucio Bruto, qui hunc populum dominatu regio liberavit? Quid te facere? Cui rei, cui gloriæ, cui virtuti ſtudere? Patrimonio-ne augendo? At id non eſt nobilitatis. Sed fac eſſe. Nihil ſupereſt: libidines totum diſſipaverunt. An juri civili? Eſt paternum. Sed &c. An rei militari, qui nunquam caſtra videris? An eloquentia, qua nulla eſt in te, & quicquid eſt vocis ac linguæ, omne id iſtum turpiſſimum calumniæ quæſtum contuliſti? Tu lucem aſpicere audes? Tu hos intueri? Tu in foro, tu in urbe, tu in civium eſſe conſpectu? Tu illam mortuam, tu*

» &

» & ſaiſi de tremblement à la vûe du convoi de cette illu-
» ſtre Dame, & de tant de reſpectables Images, dont vous
» deshonorez la gloire par votre indigne conduite. « Un ſeul morceau comme celui-ci doit faire connoitre ce qu'il faut juger de la qualité & du mérite de l'éloquence de Craſſus.

Il joignoit à ce rare talent une grande connoiſſance du Droit: en quoi pourtant Scévola l'emportoit de beaucoup ſur lui. C'étoit le plus habile Juriſconſulte de ſon ſiécle, & en même tems un des plus celébres Orateurs. Ils [a] étoient tous deux à peu près de même âge, avoient paſſé par les mêmes dignités, étoient appliqués aux mêmes fonctions & aux mêmes études. Cette reſſemblance mutuelle, & cette ſorte d'égalité, loin d'exciter entr'eux le moindre ſentiment, le moindre nuage de jalouſie, comme il arrive ſouvent, & d'altérer le moins du monde leur amitié, ne ſervoit qu'à en ſerrer les nœuds de plus près, & à la rendre plus parfaite.

Je ne dirai qu'un mot de deux jeunes Orateurs qui brilloient déja beaucoup dans le Barreau, Cotta & Sulpitius. Le caractére de leur éloquence étoit tout différent.

COTTA, [b] du côté de l'invention, avoit de la pénétration & de la juſteſſe d'eſprit: ſon élocution étoit pure & coulante. Comme la foibleſſe de ſa poitrine l'obligeoit d'éviter toute contention de voix, il avoit ſoin auſſi de régler ſur ce peu de force ſon ſtile & ſa maniére de compoſer. Tout étoit juſte, exact, & de bon goût dans ſon diſcours.

imagines ipſas non perhorreſcis: quibus non modò imitandis, ſed ne collocandis quidem tibi ullum locum reliquiſti? Lib. 2. Orat. n. 223-226.

a Illud gaudeo, quòd & æqualitas veſtra, & pares honorum gradus, & artium ſtudiorumque quaſi finitima vicinitas, tantum abeſt ab obtrectatione invidiæ, quæ ſolet lacerare pleroſque, uti ea non modò non exulcerare veſtram gratiam, ſed etiam conciliare videatur. *Brut. n.* 156.

b Inveniebat igitur acutè Cotta, dicebat purè ac ſolutè: & ut ad infirmitatem laterum perſcienter contentionem omnem remiſerat, ſic ad virium imbecilliratem dicendi accommodabat genus. Nihil erat in ejus oratione niſi ſincerum, nihil niſi ſiccum, atque ſanum: illudque maximum, quòd, cùm contentione orationis flectere animos Judicum vix poſſet, nec omnino eo genere diceret, tractando tamen impellebat, ut idem facerent à ſe commoti, quod à Sulpitio concitati. *Brut. n.* 202.

Mais ce qui étoit le plus admirable en lui, c'eſt que ne pouvant preſque faire uſage du ſtile véhément & impétueux, & ſe trouvant hors d'état par conſéquent d'entraîner les Juges par la force de ſon diſcours; il ſavoit pourtant les manier avec tant d'adreſſe & d'habileté, qu'il produiſoit ſur leur eſprit le même effet par ſon éloquence douce & tranquille, que Sulpitius par les traits vifs & enflammés de la ſienne.

SULPITIUS, [a] au contraire, avoit le ſtile grand, véhément, & pour ainſi dire tragique; la voix douce, forte, éclatante; le geſte & le mouvement du corps extrêmement agréable & gracieux, mais d'un agrément & d'une grace qui convenoit au Barreau, non au Théatre. Son diſcours étoit abondant & rapide, mais ſans paſſer les juſtes bornes, & ſans ſe répandre en ſuperfluités. Sulpitius prenoit pour modéle Craſſus, Antoine plaiſoit davantage à Cotta. Mais ni ce dernier n'avoit la force d'Antoine, ni l'autre l'agrément de Craſſus.

L'exemple de Sulpitius & de Cotta montre que deux Orateurs peuvent être excellens ſans ſe reſſembler; & que l'important eſt de bien diſcerner à quoi la nature nous porte, & de la prendre pour guide. Ceux-ci eurent le bonheur de trouver dans Antoine & dans Craſſus deux Maîtres habiles, & deux guides pleins d'amitié, qui leur donnérent tous leurs ſoins, & ſe firent un plaiſir de les former à l'éloquence.

Il y eut une différence remarquable entre le ſort de Cotta & celui de Sulpitius. Celui-ci périt jeune, au lieu que Cotta vécut juſqu'à un âge avancé, devint Conſul, & plaida avec Hortenſius, qui étoit néanmoins beaucoup plus jeune que lui.

a Fuit enim Sulpitius vel maxime omnium, quos quidem ego audiverim, grandis, &, ut ita dicam, tragicus orator. Vox cùm magna, tum ſuavis & ſplendida: geſtus & motus corporis ita venuſtus, ut tamen ad forum non ad ſcenam inſtitutus videretur. Incitata & volubilis, nec ea redundans tamen, nec circumfluens oratio. Craſſum hic volebat imitari, Cotta malebat Antonium. Sed ab hoc vis aberat Antonii, Craſſi ab illo lepos. *Ibid. n.* 203.

Digitized by Google

§. III.

Troiſiéme âge des Orateurs Romains.

C'EST ICI le beau ſiécle de l'Eloquence, qui fut de peu de durée, mais qui jetta un grand éclat, & qui égala preſque Rome à Athénes. Il porta un grand nombre de bons Orateurs, Hortenſius, Céſar qui auroit été un Orateur du premier ordre, s'il ſe fût attaché au Barreau; Brutus, Meſſala, & pluſieurs autres, qui tous ſe ſont fait un grand nom chez les Romains, quoique leurs diſcours ne ſoient point arrivés juſqu'à nous. Mais Cicéron efface la gloire de tous les autres, & peut être propoſé parmi les Romains comme le modéle le plus parfait d'éloquence qui ait encore paru. Qu'il me ſoit permis de renvoier mes Lecteurs à l'endroit du Traité des Etudes, où je me ſuis fort étendu ſur ce qui regarde Cicéron, & le caractére de ſon éloquence, dont, par cette raiſon, il me reſte peu de choſe à dire. *Tome I.*

Il apporta en naiſſant un génie heureux, que ſon pere prit ſoin de cultiver d'une maniére particuliére, ſous la direction de Craſſus, qui préſidoit à ſes études, & qui en régloit le plan. Il prit les leçons des plus habiles Maîtres qui fuſſent alors à Rome, & enſuite paſſa dans la Gréce & dans l'Aſie Mineure, pour y puiſer dans les ſources mêmes les préceptes de l'Art Oratoire. *Lib. 2. de Orat. n. 2.*

Son [a] frere Quintus croioit que la nature ſeule, aidée & ſoutenue par un fréquent exercice, ſuffiſoit pour former l'Orateur. Cicéron penſoit bien autrement, & étoit perſuadé que le talent de la parole ne pouvoit s'acquerir que par une vaſte étendue de connoiſſances. Auſſi, perſuadé que ſans une étude opiniâtre, & ſans une ardeur qui allât preſque juſqu'à la paſſion, on ne pouvoit rien faire de grand, il ſe donna tout entier au travail. On en

a Soles nonnunquam hac de re à me in diſputationibus noſtris diſſentire, quòd ego eruditiſſimorum hominum artibus eloquentiam contineri ſtatuam: tu autem illam ab elegantia doctrinæ ſegregandam putes, & in quodam ingenii atque exercitationis genere ponendam. *Lib. 1. de Orat. n. 5.*

vit bientôt les fruits, & dès qu'il parut au Barreau, il s'attira un applaudiſſement général.

Il avoit un eſprit fécond, vif, brillant; une imagination riche, & pleine de vivacité; un ſtile orné, abondant, étendu; ce qui n'eſt pas un défaut dans un jeune Avocat. On ſait que Cicéron, devenu maître de l'art, & en donnant des régles, veut qu'il paroiſſe dans les jeunes gens de la fécondité & de l'abondance: *Volo ſe efferat in adoleſcente fœcunditas.* Quintilien[a] recommande ſouvent & fortement aux Maîtres de ne point attendre ni exiger de leurs Diſciples un diſcours déja formé & parfait. Il aime mieux un travail hardi, qui s'égaie & faſſe des efforts, & qui paſſe les bornes d'une exacte juſteſſe. On corrige facilement l'abondance, mais il n'y a point de reméde contre la ſtérilité.

Lib. 2. de Orat. n. 88.

In. Orat. n. 107. 108.

Cicéron lui-même cite un exemple de ce ſtile trop abondant & trop fleuri, tiré de ſon Plaidoier pour Roſcius d'Amérie, accuſé d'avoir fait mourir ſon pere. Dans un grand lieu commun ſur le parricide, après avoir décrit le ſupplice établi par les loix Romaines contre ceux qui en étoient convaincus, lequel conſiſtoit à les mettre dans un ſac bien fermé & bien couſu, & à les jetter dans la mer, il ajoute la réflexion ſuivante, pour faire ſentir l'énormité du crime par la ſingularité du ſupplice, dont le choix ſemble avoir eu pour but d'ôter l'uſage de toute la nature à un ingrat, qui a été aſſez dénaturé pour ôter la vie à ſon pere. *Quid eſt tam commune quàm ſpiritus vivis, terræ mortuis, mare fluctuantibus, littus ejectis? Ita vivunt, dum poſſunt, ut ducere animam de cœlo non queant: ita moriuntur, ut eorum oſſa terra non tangat: ita jactantur fluctibus, ut nunquam abluantur: ita poſtremò ejiciuntur, ut ne ad ſaxa quidem mortui conquieſcant. &c.* » Qu'y a-t-il d'un uſage ſi » commun que la reſpiration aux vivans, la terre aux » morts, l'eau à ceux qui ſont portés ſur la mer, le rivage » à ceux qui ſont pouſſés par les flots? Par l'invention de

Pro Roſc. Amer. n. 70.

a In pueris oratio perfecta nec exigi nec ſperari poteſt: melior autem eſt indoles læta generoſique conatus, & vel plura concipiens interim ſpiritus. . . . Facile remedium eſt ubertatis: ſterilia nullo labore vincuntur. *Quintil. lib. 2. cap. 4.*

» ce ſupplice ces malheureux, pendant le peu de tems » qu'ils peuvent conſerver la vie, vivent ſans pouvoir reſ- » pirer l'air; ils meurent, ſans que leurs os puiſſent toucher » à la terre: ils ſont portés ſur les eaux, ſans pouvoir en » être lavés: enfin ils ſont pouſſés ſur les rivages & ſur les » rochers, ſans pouvoir y trouver de repos, même après » leur mort.

Tout [a] l'endroit du ſupplice des parricides, & ſur tout celui que je viens de citer, fut reçu avec des applaudiſſemens extraordinaires. Mais Cicéron, quelque tems après, commença à ſentir que ce lieu commun ſentoit trop le jeune homme, (il avoit pour lors vingt-ſept ans) & que s'il avoit été applaudi, c'étoit moins par la beauté réelle de cet endroit, que par l'eſpérance & l'attente qu'il montroit pour l'avenir. En effet ce morceau n'a qu'un brillant peu ſolide, qui peut éblouir dans le premier moment, mais qui ne peut ſoutenir un examen un peu ſérieux. Les penſées y ſont peu naturelles & outrées, & l'on y voit une recherche affectée d'antithéſes & d'oppoſitions.

Cicéron changea bien de goût, & après le voiage qu'il fit à Athénes & dans l'Aſie Mineure, où, tout célébre Avocat qu'il étoit, il ſe rendit le diſciple des ſavans Rhéteurs qui y enſeignoient, il revint à Rome preſque tout changé & tout autre. Molon [b] le Rhodien ſur tout lui rendit de grands ſervices, en lui apprenant à retrancher de cette ſuperfluité & de cette abondance, qui étoit l'effet de l'ardeur & de la vivacité de l'âge, & en l'accoutumant à ſerrer davantage ſon ſtile, à le retenir dans de juſtes bornes, & à lui donner plus de poids & de maturité. *In. Brut. n. 316.*

L'émulation qu'excitérent en lui les grands ſuccès d'Hortenſius ſon ami, mais ſon rival, lui ſervit infiniment. J'en ai parlé ailleurs avec beaucoup d'étendue. Il ſemble *Traité des Etudes, Tome I.*

a Quantis illa clamoribus adoleſcentuli diximus de ſupplicio parricidarum! quæ nequaquam ſatis deferbuiſſe pòſt aliquanto ſentire cœpimus. Sunt enim omnia ſicut adoleſcentis, non tam re & maturitate, quàm ſpe & expectatione laudari.

b Molo dedit operam, ſi modò id conſequi potuit, ut nimis redundantes nos & ſuperfluentes juvenili quadam dicendi impunitate reprimeret, & quaſi extra ripas diffluentes coerceret. Ita recepi me, biennio pòſt, non modò exercitatior, ſed propè mutatus.

que depuis ce tems-là il forma le deſſein d'enlever à la Gréce, ou du moins de lui diſputer la gloire de l'éloquence. Il en embraſſa courageuſement toutes les parties, & n'en négligea aucune. Le ſtile ſimple, le ſtile orné, le ſtile ſublime, lui devinrent également familiers; & l'on trouve des modéles achevés de ces trois genres dans ſes harangues. Il [a] en déſigne lui-même pluſieurs endroits dans ſon Traité *de l'Orateur*, où il avoit emploié ces divers genres d'écrire; & il avoue ingénuement qu'il croit, ſinon en avoir atteint la perfection, du moins avoir eſſaié d'y réuſſir, & en avoir approché. Perſonne n'a mieux connu que lui le cœur de l'homme, ni mieux réuſſi à en mouvoir les reſſorts, ſoit [b] par les paſſions douces & tendres, dont l'inſinuation eſt le propre effet; ſoit par celles qui emploient les grandes figures, les grands mouvemens, & qui mettent en œuvre tout ce que l'éloquence a de plus fort & de plus touchant. On n'a qu'à lire ſes Peroraiſons. Quand on [c] partageoit les plaidoiers, on lui laiſſoit toujours cette derniére partie, & il y réuſſiſſoit particuliérement; non, dit-il, qu'il eût plus d'eſprit que les autres, mais parce qu'il étoit plus touché & plus attendri, ſans quoi ſon diſcours n'auroit point été capable de toucher & d'attendrir les Juges.

Ce [d] fut ce rare mélange & cet heureux aſſortiment de toutes les différentes qualités de l'Orateur qui fut la cauſe du rapide ſuccès qu'eurent les plaidoiers de Cicéron. Il ne

a Nulla eſt ullo in genere laus oratoris, cujus in noſtris orationibus non ſit aliqua, ſi non perfectio, at conatus tamen atque adumbrario. Non aſſequimur, at, quid deceat, videmus. *Orat. n.* 103.

b Hujus eloquentiæ eſt tractare animos, hujus omni modo permovere. Hæc modò perfringit, modò irrepit in ſenſus: inſerit novas opiniones, evellit inſitas. *Orat. n.* 97.

c Si plures dicebamus, perorationem mihi tamen omnes relinquebant: in quo ut viderer excellere, non ingenio ſed dolore aſſequebar.,. nec unquam is qui audirer incenderetur, niſi ardens ad eum perveniret oratio. *Orat. n.* 130. & 132.

d Jejunas hujus multiplicis & æquabiliter in omnia genera fuſæ orationis aures civitaris accepimus, eaſque nos primi, quicumque eramus, & quantulumcumque dicebamus, ad hujus generis dicendi, audiendi, incredibilia ſtudia convertimus. *Orat. n.* 106.

Propter exquiſitius & minimè vulgare orationis genus, animos hominum ad me dicendi novitate converteram. *Brut. n.* 321.

craint pas de dire lui-même qu'on n'avoit encore rien vû ni entendu de pareil à Rome, & que ce nouveau genre d'éloquence charma les eſprits, & enleva tous les ſuffrages. Celle des Anciens, comme je l'ai déja remarqué, avoit beaucoup de ſolidité, mais étoit dénuée de tout agrément. Rome, [a] qui étoit encore ſans goût & ſans délicateſſe d'oreilles, les toléroit, & alloit même juſqu'à les admirer. Hortenſius avoit commencé à jetter des graces dans le diſcours. Mais, outre que content & ſûr, à ce qu'il croioit, de ſa réputation, il ſe négligea fort dans les derniers tems, les ornemens qu'il emploioit conſiſtoient plus dans les mots & dans les tours que dans les penſées, & avoient plus d'élégance que de véritable beauté.

Cicéron s'appliqua à donner à l'éloquence toutes les graces dont elle étoit ſuſceptible, mais ſans rien diminuer de la ſolidité & de la gravité du diſcours. En cela il s'écarta un peu de la route qu'avoit tenu Démoſthéne, lequel, uniquement attentif aux choſes mêmes, & nullement à ſa propre réputation, va droit au but, & néglige tout ce qui ne ſeroit que pour l'ornement. Notre [b] Orateur crut devoir accorder quelque choſe au goût de ſon tems, & à la délicateſſe des Romains, qui demandoient un diſcours plus agréable & plus orné. Il ne perdoit jamais de vûe l'utilité de ſa partie, mais il ſongeoit auſſi à plaire à ſes Juges; & il diſoit qu'en cela même il ſervoit utilement ſa partie, ce qui étoit vrai: car dès là que ſon diſcours étoit agréable, il étoit auſſi plus perſuaſif. Cet [c] agrément de ſtile répandu dans les harangues de Cicéron, faiſoit que ce qu'il arrachoit par force, il ſembloit l'obtenir par douceur; & que les Juges, qu'il entraînoit par une véhémence impérieuſe, croioient le ſuivre ſimplement & de leur plein gré.

a Erant, nondum tritis hominum auribus & erudita civitate, tolerabiles. *Brut. n.* 124.

b Ne illis quidem nimiùm repugno, qui dandum putant non nihil eſſe temporibus atque auribus, nitidius aliquid atque affectatius poſtulantibus... Atque id feciſſe M. Tullium video, ut cùm omnia utilitati, tum partem quandam delectationi daret: cùm & ipſam ſe rem agere diceret (agebat autem maximè) litigatoris. Nam hoc ipſo proderat, quòd placebat. *Quintil. lib.* 12. *cap.* 10.

c Cui tanta unquam jucunditas affuit? Ut ipſa illa quæ extorquet, impetrare eum credas; &, cùm tranſverſum vi ſua Judicem ferat, tamen ille non rapi videatur, ſed ſequi. *Quintil. lib.* 10. *cap.* 1.

Il enrichit encore l'éloquence Latine d'un autre avantage, qui en releva extrêmement le mérite : j'entends l'arrangement des mots, qui contribue infiniment à la beauté du diſcours. Car[a] les penſées les plus agréables & les plus ſolides, ſi les termes dans leſquels elles ſont exprimées manquent de ſtructure & de nombre, bleſſent les oreilles, dont le ſentiment eſt d'une extrême délicateſſe. Il [b]y avoit près de quatre cens ans que les Grecs étoient en poſſeſſion de ce genre de beauté par les Ouvrages merveilleux de leurs Ecrivains, qui avoient porté la douceur & l'harmonie de l'arrangement à ſa derniére perfection. J'ai marqué au commencement de ce Volume comment Cicéron avoit procuré cet avantage à ſa langue.

Il en faut dire autant de toutes les parties de l'éloquence, dont [c] il a donné le premier la connoiſſance aux Romains, ou qu'il a du moins entiérement perfectionnées. En quoi Céſar avoit raiſon de dire que Cicéron avoit rendu un grand ſervice à ſa patrie. Car, par ſon moien, Rome, qui ne le cédoit à la Gréce que pour cette ſorte de gloire, la lui a enlevée, ou, ſi l'on veut, eſt venue à bout de la partager avec elle.

On peut donc dire avec vérité que Cicéron étoit à Rome, ce que Démoſthéne avoit été à Athénes : c'eſt-à-dire que l'un & l'autre, chacun de leur côté, ont porté l'Eloquence au plus haut degré où elle ſoit jamais parvenue.

§. IV.

Quatriéme âge des Orateurs Romains.

C'EST le ſort ordinaire des choſes humaines, quand elles ſont parvenues à leur plus grande perfection, d'en

a Quamvis graves ſuaveſque ſententiæ, tamen ſi inconditis verbis efferuntur, offendunt aures, quarum eſt judicium ſupetbiſſimum. *Orat. n.* 150.

b Et apud Græcos quidem jam anni prope quadringenti, cùm hoc (numerus) probatur : nos nuper agnovimus. *Orat. n.* 171.

c Cæſar Tullium, non ſolùm principem atque inventotem copiæ dixit, quæ erat magna laus; ſed etiam bene meritum de populi Romani nomine & dignitate. Quo enim uno vincebamur à victa Græcia, id aut ereptum illis eſt, aut certè nobis cum illis communicatum. *Brut. n.* 254.

déchoir

déchoir bientôt, & d'aller toujours après en dégénérant. L'Eloquence éprouva à Rome cette triſte fatalité, auſſi bien que la Poéſie & l'Hiſtoire. Peu d'années après la mort d'Auguſte, cette région, ſi fertile en beaux Ouvrages & en riches productions, ne [a] porta plus de ces fruits excellens qui l'avoient tant miſe en honneur; & comme ſi elle eût été frapée d'un vent brulant, cette fleur d'urbanité Romaine, c'eſt-à-dire, cette extrême délicateſſe de goût qui régnoit dans tous les Ecrits, ſécha preſque tout-à-coup, & diſparut.

Un homme, eſtimable d'ailleurs par ſon bel eſprit, par ſes rares talens, par ſes ſavans Ouvrages, cauſa ce changement dans l'Eloquence: on ſent bien que je veux parler de Sénéque. Une trop grande eſtime de lui-même, une ſorte de jalouſie contre les grands hommes qui avoient paru avant lui, un deſir violent de ſe diſtinguer, &, pour ainſi dire, de faire ſecte, & de marcher à la tête des autres, pour leur donner le ton, lui firent quitter le chemin ordinaire, & le jettérent dans des routes nouvelles & inconnues aux Anciens.

On abuſe des meilleures choſes, & l'on change les vertus mêmes en vices en les outrant, & voulant les pouſſer trop loin. Les graces dont Cicéron avoit embelli & enrichi l'Eloquence Romaine, étoient diſpenſées ſobrement & avec juſteſſe: Sénéque les prodigua ſans diſcernement & ſans meſure. Dans les Ecrits du premier c'étoient des ornemens graves, mâles, majeſtueux, & propres à relever la dignité d'une Reine: dans ceux du ſecond, on pourroit preſque dire que c'étoit une parure de Courtiſane, qui bien loin d'ajouter un nouvel éclat à la beauté naturelle de l'Eloquence, l'étoufoit à force de perles & de diamans, & la faiſoit diſparoitre. Car le fond de Sénéque eſt admirable. Nul Auteur ancien n'a tant de penſées que lui, ni ſi belles, ni ſi ſolides. Mais il les gâte par le tour qu'il leur donne, par les antithéſes & les jeux de mots dont elles ſont ordinairement accompagnées, par une affectation outrée de finir preſque chaque période par une pointe, ou

a Omnis fœtus repreſſus, exuſtuſque flos ſiti veteris ubertatis || exaruit. *Brut. n.* 16.

par une ſorte de penſée brillante qui en approche. C'eſt ce qui a fait dire à Quintilien qu'il auroit été à ſouhaiter que Sénéque, en compoſant, eût ſuivi ſon propre génie, mais qu'il eût fait uſage du jugement d'autrui. *Velles eum ſuo ingenio dixiſſe, alieno judicio.* Ce que j'en ai remarqué ailleurs avec beaucoup d'étendue, me diſpenſe d'en dire ici davantage.

Lib. 1. cap. 1.

Traité des Etud. Tome I.

PLINE LE JEUNE.

L'AUTEUR dont je commence à parler, eſt un des hommes de l'antiquité qui mérite le plus d'être connu. Je tracerai d'abord un plan de ſa vie, que je tirerai de ſes lettres mêmes, où l'on trouvera toutes les qualités d'un homme de probité & d'honneur, avec un caractére de bonté & de généroſité le plus aimable qu'il ſoit poſſible d'imaginer. Puis je donnerai quelque idée de ſon ſtile par des extraits tirés de ſon Panégyrique de Trajan, qui eſt la ſeule piéce d'éloquence de lui qui ſoit parvenue juſqu'à nous.

Abrégé de la vie de Pline le Jeune.

AN. J. C. 61. PLINE le Jeune naquit à Côme ville d'Italie, d'une ſœur de Pline le Naturaliſte, qui l'adopta enſuite pour ſon fils.

Epiſt. 1. lib. 2. Aiant perdu ſon pere de fort bonne heure, il eut pour Tuteur Virginius Rufus, l'un des plus grands hommes de ſon ſiécle, qui le regarda toujours comme ſon propre fils, & en prit un ſoin particulier. Virginius, devenu ſuſpect, & même odieux par ſes vertus aux Empereurs, eut néanmoins le bonheur de ſe ſauver de leur jalouſie & de leur haine. Il vécut quatre-vingts trois ans, toujours heureux, toujours admiré. L'Empereur Trajan lui fit faire des obſéques magnifiques, & Corneille Tacite Conſul prononça l'Oraiſon funébre.

Pline ne fut pas moins heureux en Maîtres, qu'il l'avoit été en Tuteur. Nous avons vû ailleurs qu'il étudia la Rhétorique ſous Quintilien, & qu'il fut de tous ſes diſciples celui qui lui fit le plus d'honneur, & qui lui marqua auſſi le plus de reconnoiſſance. Toute la ſuite de ſa vie ſera une preuve du goût qu'il avoit pris dans l'Ecole de ce célébre

Rhéteur pour les Belles-Lettres en tout genre. Dès l'âge de quatorze ans il compoſa une Tragédie Grecque. Il s'exerça depuis preſque en toutes ſortes de poéſie. C'étoient là ſes amuſemens. *Epiſt. 4 lib. 7.*

Il crut devoir entendre auſſi Nicéte de Smyrne, célébre Rhéteur Grec, qui étoit alors à Rome. *Epiſt. 6. lib. 6.*

Je mets au nombre de ſes Maîtres Ruſticus Arulenus, qui avoit été Tribun du Peuple en 69, & qui faiſoit profeſſion de la philoſophie Stoïcienne. Son mérite & ſa vertu devinrent pour lui un crime ſous un Empereur qui s'en étoit déclaré l'ennemi, & lui firent perdre la vie. Il avoit pris un ſoin particulier de former Pline à la vertu ; & celui-ci en avoit conſervé une vive reconnoiſſance. *Epiſt. 14. l. 1.* *Domitien*

Pline fut envoié en Syrie, où il ſervit pendant quelques années à la tête d'une Légion. Là, tout le tems que ſon devoir lui laiſſoit libre, il le donnoit aux leçons & aux entretiens d'Euphrate, célébre Philoſophe, qui crut dès-lors voir dans Pline tout ce qu'il fut dans la ſuite. Il fait un beau portrait de ce Philoſophe. Son [a] air, dit-il, eſt ſérieux, ſans être chagrin. Son abord inſpire le reſpect, ſans imprimer la crainte. Son extrême politeſſe égale la pureté de ſes mœurs. Il fait la guerre aux vices, & non pas aux hommes. Il raméne ceux qui s'égarent, & ne leur inſulte point. *Ep. 10. lib. 1.*

De retour à Rome, il s'attacha plus que jamais à Pline le Naturaliſte qui l'avoit adopté, en qui il eut le bonheur de trouver un pere, un maître, un modéle, un guide parfait. Il recueilloit ſes moindres diſcours, il étudioit toutes ſes actions.

Son Oncle, alors âgé de cinquante ſix ans, fut obligé d'aller du côté de Naples, pour y commander la flote que les Romains avoient à Miſéne. Pline le Jeune l'y ſuivit, & l'y perdit par le funeſte accident dont j'ai parlé ailleurs.

Deſtitué d'un tel appui, il n'en chercha que dans ſon propre mérite, & ſe tourna tout entier du côté des affaires publiques. Il plaida ſa premiére cauſe à dix-neuf ans. *Ep. 8. lib. 5.*

[a] Nullus horror in vultu, nulla triſtitia, multum ſeveritatis. Revereatis occurſum, non reformidet. Vitæ ſanctitas ſumma, comitas par. Inſectatur vitia, non homines: nec caſtigat errantes, ſed emendat.

Ep. 12. lib. 1. Encore tout jeune, il parla devant les Centumvirs dans une affaire où il faloit combattre contre tout ce qu'il y avoit de plus accrédité dans Rome, ſans excepter ceux que le Prince honoroit de ſa faveur. C'eſt [a] cette action qui la premiére le fit connoitre, & lui ouvrit une porte à la réputation qu'il s'acquit dans la ſuite. Il continua depuis avec une approbation auſſi univerſelle que rare dans une ville, où l'on ne manquoit ni de concurrens, ni d'envieux. Il eut plus d'une fois la ſatisfaction de ſe voir l'entrée du Barreau fermée par la foule des Auditeurs qui l'attendoient quand il devoit plaider. Il faloit qu'il paſſât au travers du Tribunal des Juges pour arriver à ſa place. Il lui eſt arrivé de parler quelquefois ſept heures, & d'en être ſeul fatigué.

Ep. 16. lib. 4.

Ep. 14. lib. 5. Il ne plaida jamais que pour l'intérêt public, pour ſes amis, ou pour ceux à qui leur mauvaiſe fortune n'en avoit point laiſſé. La plupart des autres Avocats vendoient leur miniſtére, & à la gloire, autrefois le ſeul prix d'un ſi noble emploi, ils avoient ſubſtitué un ſordide intérêt. L'Empereur Trajan, pour arréter ce déſordre, donna un * Décret qui fit beaucoup de plaiſir & en même tems beaucoup d'honneur à Pline. » Que je ſuis content, diſoit-il, de ne » m'être pas ſeulement abſtenu de faire aucun traité pour » les cauſes dont je me ſuis chargé, mais d'avoir toujours » refuſé toutes ſortes de préſens, & juſqu'à des étrennes ! » Il [b] eſt vrai que tout ce qui n'a pas l'air honnête ſe doit » éviter, non comme défendu, mais comme honteux. Il » y a pourtant je ne ſai quelle ſatisfaction à voir publique- » ment défendre ce qu'on ne s'eſt jamais permis.

Ep. 23. lib. 6. Il ſe faiſoit un plaiſir, & même un devoir, d'aider de ſes avis, & de produire dans le Barreau de jeunes gens de famille, & de bonne eſpérance. Il ne ſe chargeoit de cer-

a Illa actio mihi aures hominum, illa januam famæ patefecit.

* *Par ce Décret il étoit ordonné à tous ceux qui avoient un procès, de faire ſerment qu'ils n'avoient rien donné, rien promis, rien fait promettre à celui qui s'étoit chargé de leur cauſe. On permettoit, après le procès terminé, de donner juſqu'à la concurrence de dix mille ſeſterces.* (*douze cens cinquante livres*) Ep. 21. lib. 5.

b Oportet quidem quæ ſunt inhoneſta, non quaſi illicita, ſed quaſi pudenda, vitare. Jucundum tamen, ſi prohiberi publicè videas, quod nunquam tibi ipſe permiſeris.

Digitized by Google

taines cauſes, qu'à condition qu'on lui donneroit pour adjoint un jeune Avocat. Le [a] comble de ſa joie étoit d'en voir, qui, en ſuivant ſes conſeils & ſes traces, commençoient à ſe diſtinguer dans la plaidoierie. De quel bon cœur, de quel fonds d'amour du bien public, partoient de tels ſentimens ! *Ep. 11. lib. 6.*

Ce fut par ces degrés que bientôt Pline monta juſqu'aux premiéres charges de l'Etat. Il y porta par tout les vertus qui l'y avoient élevé. Dès le tems de Domitien il fut fait Préteur.

Ce Prince farouche, qui regardoit comme une cenſure de ſa conduite l'innocence des mœurs, chaſſa de Rome & de l'Italie tous les Philoſophes. Artémidore, ami de Pline, étoit de ce nombre. Il s'étoit retiré dans une maiſon qu'il avoit aux portes de la Ville. » J'allai l'y trouver, » dit Pline, dans une conjoncture, où ma viſite étoit plus » remarquable & plus dangereuſe. J'étois Préteur. Il ne » pouvoit qu'avec une groſſe ſomme acquiter les dettes » qu'il avoit contractées pour de très nobles uſages. Quel- » ques-uns de ſes amis les plus puiſſans & les plus riches » ne voulurent pas s'apercevoir de ſon embarras. Moi, » j'empruntai la ſomme, & je lui en fis don. J'avois pour- » tant alors ſujet de trembler pour moi-même. On venoit » de faire mourir ou d'envoier en exil ſept de mes amis. » Les morts étoient Sénécion, Ruſticus, Helvidius : les » exilés, Mauricus, Gratilla, Arria, Fannia. La [b] foudre » tombée autour de moi tant de fois, & encore fumante, » ſembloit me préſager évidemment un ſemblable ſort. » Mais il s'en faut bien que je croie avoir pour cela mérité » toute la gloire que me donne Artémidore. Je n'ai fait » qu'éviter l'infamie. « Où trouve-t-on de pareils amis, & de pareils ſentimens ? *Ep. 11. l. 3.*

J'admire le bonheur de Pline, d'avoir échapé, homme de bien comme il l'étoit, à la cruauté de Domitien. Je

a O diem lætum, notandumque mihi candidiſſimo calculo! Quid enim aut publicè lætius, quàm clariſſimos juvenes nomen & famam ex ſtudiis petere ; aut mihi optatius, quàm me ad recta tendentibus quaſi exemplar eſſe propoſitum ?

b Tot circa me jactis fulminibus quaſi ambuſtus, mihi quoque impendere idem exitium certis quibuſdam notis augurarer.

ſouhaiterois bien qu'il eût eu cette obligation à Quintilien ſon maître & ſon ami, qui ſans doute avoit beaucoup de crédit auprès de l'Empereur, depuis ſur tout qu'il l'avoit chargé de l'éducation des petits-fils de ſa ſœur. L'Hiſtoire ne nous dit rien ſur ce ſujet : elle nous apprend ſeulement qu'on trouva une accuſation toute prête contre Pline parmi les papiers de Domitien.

Epiſt. 5. lib. 1. AN. J. C. 96. La mort ſanglante de cet Empereur, qui eut pour ſucceſſeur Nerva, rendit la tranquillité aux gens de bien, & fit trembler à leur tour les méchans. Un célébre délateur, nommé Régulus, non content d'avoir fomenté la perſécution faite à Ruſticus Arulenus, avoit encore triomphé de ſa mort en inſultant à ſa mémoire par des Ecrits injurieux, & pleins d'une inſolente raillerie. Jamais on ne vit un homme plus lâche & plus rampant depuis la mort de Domitien. C'eſt l'ordinaire de ces ames vendues à l'iniquité, & ſans honneur. Il craignit le reſſentiment de Pline, l'ami déclaré de Ruſticus dans tous les tems. D'ailleurs il l'avoit attaqué perſonnellement du vivant de Domitien, & dans une plaidoierie publique au Barreau, il lui avoit dreſſé un piége meurtrier par une interrogation inſidieuſe au ſujet d'un homme de bien que l'Empereur avoit exilé : laquelle expoſoit Pline à un péril certain s'il eût rendu hautement témoignage à la vérité ; ou l'auroit deshonoré pour toujours, s'il l'eût trahie. Ce lâche mit tout en mouvement pour prévenir la juſte vengeance de Pline, emploia auprès de lui la recommandation de ſes meilleurs amis, & vint enfin lui-même le trouver en perſonne, pour le prier, avec les derniéres baſſeſſes, de vouloir oublier tout le paſſé. Pline ne jugea pas à propos de s'expliquer, voulant, pour prendre ſon parti, attendre le retour de Mauricus, frere de Ruſticus, qui n'étoit pas encore revenu de ſon exil. On ne ſait pas ce que devint cette affaire.

Epiſt. 13. l. 9. Une autre, du même genre, lui fit beaucoup d'honneur. Auſſitôt que Domitien eut été tué, Pline jugea, après y avoir ſérieuſement penſé, que l'occaſion étoit grande & belle de pourſuivre les ſcélérats, de venger les innocens opprimés, & d'acquerir beaucoup de gloire. Il avoit été lié d'une amitié particuliére avec Helvidius Priſcus,

l'homme le plus vertueux & le plus reſpecté de ſon tems, auſſibien qu'avec Arria & Fannia, dont la premiére étoit femme de Pætus Thraſea, & mere de Fannia ; & celle-ci femme de Priſcus. Publicius Certus Sénateur, homme fort puiſſant & fort accrédité, qui étoit déſigné Conſul pour l'année ſuivante, avoit, ſous le régne précédent, pourſuivi dans le Sénat même la mort d'Helvidius, Sénateur comme lui, & homme Conſulaire. Pline entreprit de venger ſon illuſtre ami. Arria & Fannia, qui étoient revenues d'exil, ſe joignirent à lui dans une ſi généreuſe entrepriſe. Il n'avoit jamais rien fait ſans prendre l'avis de Corellius, qu'il regardoit comme le plus ſage & le plus habile homme du ſiécle. Mais dans cette occaſion, le connoiſſant d'une prudence timide & trop circonſpecte, & [a] ſachant que ſur ce qu'on a bien réſolu de faire il ne faut point conſulter les perſonnes dont les conſeils deviennent pour nous des ordres, il ne lui fit point part de ſon deſſein, & ſe contenta de le lui communiquer le jour même de l'exécution, mais ſans lui demander ſon avis. *Ep. 17. lib. 4*

Le Sénat s'étant aſſemblé, Pline s'y rendit, & demanda permiſſion de parler. Il commença avec beaucoup d'applaudiſſement : mais, dès qu'il eut tracé le premier plan de l'accuſation, qu'il eut laiſſé entrevoir le coupable ſans pourtant le nommer encore, on s'éleva contre lui de tous côtés. Il ne fut ni ému ni troublé par tous ces cris. Un Conſulaire de ſes amis l'avertit tout bas, mais en termes fort preſſans, qu'il s'étoit expoſé avec trop de courage & trop peu de prudence, & le preſſa vivement de ſe déſiſter de cette accuſation. Il ajouta même qu'il ſe rendroit par là redoutable aux Empereurs à venir. *Tant mieux*, répondit Pline, *pourvû que ce ſoit aux méchans Empereurs.*

Enfin on commença à opiner. Les premiers qui parlérent, & c'étoient les plus conſidérables, firent l'apologie de Certus, comme ſi Pline l'avoit nommé, quoiqu'il n'eût point encore prononcé ſon nom. Preſque tous les autres ſe déclarérent en faveur du coupable.

Le tour de Pline étant venu, il traita la matiére à fond,

[a] Expertus uſu, de eo quod deſtinaveris non eſſe conſulendos, quibus conſultis obſequi debeas.

& répondit à tout ce qu'on avoit avancé. Il n'eſt pas concevable avec quelle attention, avec quels applaudiſſemens, ceux même qui peu auparavant s'élevoient contre lui, reçurent tout ce qu'il dit, tant fut ſubit le changement que produiſit ou l'importance de la cauſe, ou la force du diſcours, ou le courage de l'accuſateur.

L'Empereur ne jugea pas à propos d'ordonner qu'on achevât l'inſtruction du procès. Pline obtint cependant ce qu'il s'étoit propoſé. Le Collégue de Certus parvint au Conſulat, auquel il avoit été deſtiné : mais un autre fut nommé à la place de Certus.

Quel honneur pour Pline ! Un ſeul homme, par l'idée qu'on a de ſon zêle pour le bien public, raméne à lui tous les ſuffrages, ſoutient l'honneur de ſon Corps, & rend le courage à une Compagnie auſſi auguſte qu'étoit le Sénat de Rome, mais que la terreur du régne précédent rendoit encore tremblante & preſque muette.

Je raporterai encore deux occaſions importantes, où il fit paroître, non comme Sénateur, mais comme Avocat, & la force de ſon éloquence, & ſa juſte indignation contre les oppreſſeurs du peuple dans les provinces. Elles ſont toutes deux du même tems : je n'en ſai pas préciſément l'année.

Epiſt. 11. l. 2. Dans la premiére » on vit un événement fameux par » le rang de la perſonne, ſalutaire par la ſévérité de » l'exemple, mémorable à jamais par ſon importance. J'emploie les propres paroles de Pline, mais en abrégeant beaucoup ſon récit.

» Marius Priſcus, Proconſul d'Afrique, accuſé par les » Africains, ſans propoſer aucune défenſe, ſe retranche à » demander des Juges ordinaires. Corneille Tacite & moi, » (c'eſt Pline qui parle) chargés par ordre du Sénat de la » cauſe de ces peuples, nous crumes qu'il étoit de notre » devoir de remontrer que les crimes dont il s'agiſſoit » étoient d'une énormité qui ne permettoit pas de civiliſer » l'affaire. On n'accuſoit pas Priſcus de moins, que d'avoir » vendu la condannation, & même la vie des innocens. » Vitellius Honoratus, & Flavius Martianus, complices » aſſignés, parurent. Le premier étoit accuſé d'avoir » acheté

» acheté trois * cens mille ſeſterces le banniſſement d'un » Chevalier Romain, & la mort de ſept de ſes amis. Le » ſecond en avoit donné ſept ** cens mille, pour faire » ſouffrir divers tourmens à un autre Chevalier Romain. » Ce Chevalier avoit été d'abord condanné au fouet, de » là envoié aux mines, & à la fin étranglé en priſon. Mais » une mort favorable déroba Honoratus à la Juſtice du » Sénat. On amena donc Martianus ſans Priſcus. Sur quel- » ques conteſtations qui arrivérent à ce ſujet, l'affaire fut » renvoiée à la premiére aſſemblée du Sénat.

* *Trente ſept mille cinq cens livres.*

** *Quatre-vingts ſept mille cinq cens livres.*

» Cette aſſemblée fut des plus auguſtes. Le Prince y pré- » ſidoit : il étoit Conſul. Nous entrions dans le mois de » Janvier, qui eſt celui où le Sénat eſt ordinairement le » plus nombreux. D'ailleurs l'importance de la cauſe, le » bruit qu'elle avoit fait, la curioſité naturelle à tous les » hommes de voir de près les grands & rares événemens, » avoient attiré de toute part une foule d'auditeurs. Ima- » ginez-vous quels ſujets d'inquiétude & de crainte pour » nous, qui devions porter la parole en une telle aſſem- » blée, & en préſence de l'Empereur. J'ai plus d'une fois » parlé dans le Sénat. J'oſe dire même que je ne ſuis nulle » part auſſi favorablement écouté. Cependant tout m'é- » tonnoit, comme ſi tout eût été nouveau pour moi.

Trajan.

» La difficulté de la cauſe ne m'embarraſſoit guéres » moins que le reſte. Je regardois dans la perſonne de » Priſcus, un homme, qui, peu auparavant, tenoit le » rang de Conſulaire, étoit orné d'un important ſacerdoce, » & qui alors étoit dépouillé de ces deux grands titres. » J'avois un véritable chagrin, d'accuſer un malheureux » déja condanné. Si l'énormité de ſon crime parloit con- » tre lui, la pitié, qui ſuit ordinairement une premiére » condannation, parloit en ſa faveur. Enfin je me raſſurai. » Je commençai mon diſcours, & je reçus autant d'ap- » plaudiſſemens que j'avois eu de crainte. Je parlai près » de cinq heures : car [a] on me donna près d'une heure & » demie au dela des trois & demie qui m'avoient été d'a- » bord accordées. Tout ce qui me paroiſſoit contraire &

a Nam decem clepſydris, quas ſpatioſiſſimas acceperam, ſunt ad- || ditæ quatuor.

» fâcheux quand j'avois à le dire, me devint favorable » quand je le dis. Les bontés, les ſoins de l'Empereur » pour moi, je n'oſerois dire ſes inquiétudes, allérent ſi » loin, qu'il me fit avertir pluſieurs fois par un affranchi » que j'avois derriére moi, de menager mes forces, & de » ne pas oublier la foibleſſe de ma complexion.

» Claudius Marcellinus défendit Martien. Le Sénat ſe » ſépara pour ſe raſſembler le lendemain : car il n'y avoit » pas aſſez de tems pour achever un nouveau plaidoier » avant la nuit.

» Le jour d'après Salvius Liberalis parla pour Marius. » Cet [a] Orateur a l'eſprit délié, arrange ſon ſujet avec » ordre, a beaucoup de véhémence, & eſt véritablement » diſert. Ce jour-là il déploia tous ſes talens. Corneille » [b] Tacite répondit avec beaucoup d'éloquence, & fit » éclater ce grand, ce ſublime, qui régne dans ſes diſ- » cours. Catius Fronto fit une très belle replique pour » Marius, & comme il parloit le dernier, & qu'il reſtoit » peu de tems, il tâcha plus à fléchir les Juges, qu'à juſti- » fier l'accuſé. La nuit ſurvint, & l'affaire fut encore re- » miſe au lendemain.

» Alors il fut queſtion d'examiner les preuves, & d'opi- » ner. C'étoit certainement quelque choſe de fort beau, » de fort digne de l'ancienne Rome, que de voir le Sénat » trois jours de ſuite aſſemblé, trois jours de ſuite occupé, » ne ſe ſéparer qu'à la nuit. Cornutus Tertullus Conſul » déſigné, homme d'un rare mérite, & très zélé pour la » juſtice, opina le premier. Il fut d'avis de condanner » Marius à porter au Tréſor public les ſept cens mille » ſeſterces qu'il avoit reçus, & de le bannir de Rome & » d'Italie. Il alla plus loin contre Martien, & fut d'avis » de le bannir même d'Afrique. Il conclut par propoſer » au Sénat de déclarer que nous avions Tacite [c] & moi » fidélement & dignement rempli & ſon attente, & notre » miniſtére. Les Conſuls déſignés, & tous les Conſulaires,

a Vir ſubtilis, diſpoſitus, acer, diſertus.

b Reſpondit Cornelius Tacitus eloquentiſſimè, &, quod eximium orationi ejus ineſt, σεμνῶς.

c Ego & Tacitus. *Le latin eſt plus ſimple, & moins cérémonieux.* Moi & Tacite.

» qui parlérent enſuite, ſe rangérent à cet avis. Il y eut » après cela quelque partage : mais enfin tout le monde » revint au ſentiment de Cornutus.

Pline termine ſa lettre par un petit trait de gaieté. » Vous voila, dit-il à ſon ami, bien informé de ce qui ſe » paſſe ici. Informez-moi à votre tour de ce que vous fai- » tes à votre campagne. Rendez-moi un compte exact de » vos arbres, de vos vignes, de vos blés, de vos trou- » peaux; & ſongez que, ſi je ne reçois de vous une très » longue lettre, vous n'en aurez plus de moi que de très » courtes. Adieu.

Il paroit que Pline étoit comme le refuge & l'aſyle des provinces opprimées. Les Députés de la * Bétique vinrent ſupplier le Sénat de vouloir bien ordonner à Pline d'être leur Avocat dans l'action qu'ils venoient intenter contre Cécilius Claſſicus, qui ſortoit du Gouvernement de cette province. Quelque occupé d'ailleurs qu'il fût, il ne put refuſer ſon miniſtére à ces peuples, pour qui il avoit déja plaidé dans une pareille occaſion. Car, [a] dit Pline, vous détruiſez vos premiers bienfaits, ſi vous ne prenez ſoin de les ſoutenir par des ſeconds. Obligez cent fois, refuſez une, le refus ſeul reſtera dans l'eſprit. Il ſe chargea donc de leur cauſe. *Epiſt. 4. & 9. lib. 3.*

Une mort, ou volontaire ou naturelle, déroba Claſſicus aux ſuites de ce procès. La Bétique ne laiſſa pas de demander que tout mort qu'il étoit, ſon procès fût inſtruit. Les loix le vouloient ainſi. Elle accuſa en même tems les miniſtres, les complices de ſon crime, & demanda juſtice contr'eux. La premiére choſe que Pline crut devoir établir, c'eſt que Claſſicus étoit coupable; ce qu'il ne fut pas difficile de prouver. Il avoit laiſſé parmi ſes papiers un mémoire écrit de ſa main, où l'on trouvoit au juſte ce que lui avoit valu chacune de ſes concuſſions. Probus & Hiſpanus, deux de ſes complices, embarraſſérent davantage.

* *L'Andalouſie répond en grande partie à ce que les Anciens appelloient la Bétique.*

a Eſt ita natura comparatum, ut antiquiora beneficia ſubvertas, niſi illa poſterioribus cumules. Nam, quamlibet ſæpe obligati, ſi quid unum neges, hoc ſolum meminerunt quod negatum eſt.

Avant que d'entrer dans la preuve de leurs crimes, Pline crut qu'il étoit néceſſaire de faire voir, que l'exécution de l'ordre d'un Gouverneur en une choſe manifeſtement injuſte, étoit un crime : autrement ç'eût été perdre ſon tems, que de prouver qu'ils avoient eté les exécuteurs des ordres de Claſſicus. Car ils ne nioient pas les faits dont ils étoient chargés, mais ils s'excuſoient ſur l'obéiſſance qui les y avoit forcés, & qui faiſoit, ſelon eux, leur juſtification. Ils prétendoient qu'on ne pouvoit pas leur en faire un crime, vû qu'ils étoient des gens de province, accoutumés à trembler au moindre commandement du Gouverneur. Leur Avocat, qui étoit fort habile, avoua dans la ſuite, qu'il ne fut jamais plus troublé, jamais plus déconcerté, que lorſqu'il ſe vit arracher les ſeules armes où il avoit mis toute ſa confiance.

Voici quel fut l'événement. Le Sénat ordonna, que les biens dont Claſſicus jouiſſoit avant qu'il prît poſſeſſion de ſon Gouvernement, ſeroient ſéparés de ceux qu'il avoit acquis depuis. Les premiers furent adjugés à ſa fille, les autres furent abandonnés aux peuples de la Bétique. On exila pour cinq ans Hiſpanus & Probus ; tant, ce qui d'abord paroiſſoit à peine criminel, parut atroce après que Pline eut parlé. Les autres complices furent pourſuivis de même.

Quelle fermeté, quel courage dans Pline ! Quelle haine contre l'injuſtice & la violence ! Mais quel bonheur pour des provinces éloignées, comme l'étoit l'Andalouſie, où les Gouverneurs, comme autant de petits Tyrans, ſe croiant tout permis, pilloient & vexoient impunément les peuples ; quel bonheur de trouver un défenſeur zélé & intrépide, que ni le crédit ni les menaces ne ſoient pas capables d'ébranler ! Car ces voleurs publics trouvent de la protection, & il eſt rare qu'on en faſſe des exemples, qui ſeuls pourroient arrêter une ſi pernicieuſe licence.

Av. J. C. 99. *In Panegyr. Traj.* Le zêle de Pline fut bientôt récompenſé d'une maniére éclatante. Il exerçoit actuellement avec Cornutus Tertullus la charge de Préfet du Tréſor public, c'eſt-à-dire d'Intendant des Finances, qui duroit deux ans, lorſqu'ils furent nommés tous deux Conſuls pour être ſubrogés l'an-

née ſuivante aux ordinaires. Trajan parla dans le Sénat pour leur faire donner cet honneur, préſida à l'aſſemblée du Peuple où ſe fit leur nomination, & lui-même les proclama Conſuls. Il en fit un grand éloge, les repréſentant comme des hommes qui égaloient les anciens Conſuls de Rome par l'amour de la juſtice & du bien public. » [a] Alors » je connus à fond, dit Pline en parlant de ſon Collégue, *Ep. 13. lib. 5.* » quel homme, & de quel prix il étoit. Je l'écoutois comme » un maître, je le reſpectois comme un pere, moins pour » ſon âge déja avancé, que pour ſa profonde ſageſſe.

Pline étant Conſul, prononça, en ſon nom & au nom AN. J. C. 100. de ſon Collégue, un diſcours pour remercier Trajan de leur avoir donné cette dignité, & pour faire ſon panégyrique ſelon l'ordre qu'il en avoit reçu du Sénat, & au nom de tout l'Empire. J'aurai lieu dans la ſuite de parler de ce Panégyrique.

Sur la fin de l'an 103 Pline fut envoié pour gouverner AN. J. C. 103. le Pont & la Bithynie en qualité de Proconſul. On le vit uniquement occupé à établir dans ſon Gouvernement le bon ordre, à y faire régner la juſtice, à y procurer le ſoulagement des peuples. Il ne ſongea point à s'en attirer le reſpect par le faſte de ſes équipages, par la difficulté à ſe laiſſer approcher, par ſon dédain à écouter, par ſa dureté à répondre.

Une ſimplicité majeſtueuſe, un accès toujours libre & toujours ouvert, une affabilité qui conſoloit des refus néceſſaires, une modération qui ne ſe démentit jamais, lui conciliérent tous les cœurs.

Trajan, le Prince d'ailleurs le plus humain & le plus juſte, avoit excité contre les Chrétiens une violente perſécution. Pline, par la néceſſité de ſa charge, & par une ſuite de ſon aveuglement, y préta ſon miniſtére. Mais la douceur de ſon naturel ſe révoltoit, au moins juſqu'à un certain point, contre ces ſupplices exercés ſur des hommes qu'il ne trouvoit coupables d'aucun crime. Se trouvant donc embarraſſé dans l'exécution des ordres de l'Empe-

[a] Tunc ego qui vir & quantus eſſet, altiſſimè inſpexi; quem ſequerer ut magiſtrum, ut parentem || vererer: quod non tam ætatis maturitate, quàm vita, merebatur.

reur, il lui écrivit une lettre ſur ce ſujet, & en reçut une réponſe; qui ſont, entre les monumens du Paganiſme, ce qui fait peutêtre le plus d'honneur à la religion Chrétienne. Je les inſérerai ici toutes deux dans leur entier.

Lettre de Pline à l'Empereur Trajan.

Epiſt. 57. lib. 10.

» JE ME FAIS une religion, Seigneur, de vous expoſer » tous mes ſcrupules. Car qui peut mieux, ou me détermi- » ner, ou m'inſtruire ? Je n'ai jamais aſſiſté à l'inſtruction » & au jugement du procès d'aucun Chrétien. Ainſi je ne » ſai ſur quoi tombe l'information que l'on fait contr'eux, » ni juſqu'où l'on doit porter leur punition. J'héſite beau- » coup ſur la différence des âges. Faut-il les aſſujettir tous » à la peine, ſans diſtinguer les plus jeunes des plus âgés ? » Doit-on pardonner à celui qui ſe repent ? ou eſt-il inutile » de renoncer au Chriſtianiſme, quand une fois on l'a » embraſſé ? Eſt-ce le nom ſeul que l'on punit en eux, ou » ſont-ce les crimes attachés à ce nom ? Cependant voici » la régle que j'ai ſuivie dans les accuſations intentées de- » vant moi contre les Chrétiens. Ceux qui l'ont avoué, je » les ai interrogés une ſeconde & une troiſiéme fois, & les » ai menacés du ſupplice. Quand ils ont perſiſté, je les y ai » envoiés. Car de quelque nature que fût ce qu'ils con- » feſſoient, j'ai cru que l'on ne pouvoit manquer à punir » en eux leur deſobéiſſance, & leur invincible opiniâtreté. » Il y en a eu d'autres entêtés de la même folie, que j'ai » réſervés pour les envoier à Rome, parce qu'ils ſont ci- » toiens Romains. Enſuite, les accuſations de ce genre » devenant plus fréquentes par l'inſtruction même, comme » il arrive d'ordinaire, il s'en préſente de pluſieurs eſpéces. » On m'a remis entre les mains un Mémoire ſans nom » d'auteur, où l'on accuſe différentes perſonnes d'être » Chrétiennes, qui nient de l'être, & de l'avoir jamais » été. Ils ont en ma préſence, & dans les termes que je » leur preſcrivois, invoqué les dieux, & offert de l'en- » cens & du vin à votre Image, que j'avois fait apporter » exprès avec les ſtatues de nos divinités. Ils ſe ſont même » emportés en imprécations contre Chriſt. C'eſt à quoi,

» dit-on, l'on ne peut jamais forcer ceux qui ſont véritablement Chrétiens. J'ai donc cru qu'il les faloit abſoudre. D'autres, déférés par un Dénonciateur, ont d'abord reconnu qu'ils étoient Chrétiens; & auſſitôt après ils l'ont nié, déclarant que véritablement ils l'avoient été, mais qu'ils ont ceſſé de l'être, les uns il y avoit plus de trois ans, les autres depuis un plus grand nombre d'années, quelques-uns depuis plus de vingt. Tous ces gens-là ont adoré votre Image, & les ſtatues des dieux. Tous ont chargé Chriſt de malédictions. Ils [a] aſſuroient que toute leur erreur & leur faute avoit été renfermée dans ces points: Qu'à un jour marqué ils s'aſſembloient avant le lever du ſoleil, & chantoient tour à tour des Hymnes à la louange de Chriſt, comme s'il eût été Dieu; qu'ils s'engageoient par ſerment, non à quelque crime, mais à ne point commettre de vol ni d'adultére, à ne point manquer à leur promeſſe, à ne point nier un dépôt: Qu'après cela ils avoient coutume de ſe ſéparer, & enſuite de ſe raſſembler, pour manger en commun des mets innocens: Qu'ils avoient ceſſé de le faire depuis mon Edit, par lequel, ſelon vos ordres, j'avois défendu toutes ſortes d'aſſemblées. Ces dépoſitions m'ont perſuadé de plus en plus qu'il étoit néceſſaire d'arracher la vérité par la force des tourmens à deux filles eſclaves, qu'ils diſoient être dans le miniſtére de leur culte: mais je n'y ai découvert qu'une mauvaiſe ſuperſtition, portée à l'excès; &, par cette raiſon, j'ai tout ſuſpendu pour vous demander vos ordres. L'affaire m'a paru digne de vos réflexions, par la multitude de ceux qui ſont envelopés dans ce péril. Car un très grand nombre de perſonnes de tout âge, de tout ordre, de tout ſexe, ſont & ſeront tous les jours impliqués dans cette accuſation. Ce mal contagieux n'a pas ſeulement

a Affirmabant autem hanc fuiſſe ſummam vel culpæ ſuæ, vel erroris, quòd eſſent ſoliti ſtato die ante lucem convenire; carmenque Chriſto, quaſi Deo, dicere ſecum invicem: ſeque ſacramento non in ſcelus aliquod obſtringere, ſed ne furta, ne latroicnia, ne adulteria committerent, ne fidem fallerent, ne depoſitum appellati abnegarent: quibus peractis, morem ſibi diſcedendi fuiſſe, rurſuſque coeundi ad capiendum cibum, promiſcuum tamen & innoxium.

» infecté les villes : il a gagné les villages & les campagnes.
» Je croi pourtant que l'on y peut remédier, & qu'il peut
» être arrêté. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que les temples
» qui étoient preſque déſerts, ſont fréquentés, & que les
» ſacrifices, lontems négligés, recommencent. On vend
» par tout des victimes, qui trouvoient auparavant peu
» d'acheteurs. De là on peut juger quelle quantité de
» gens peuvent être ramenés, ſi l'on fait grace au repentir.

Réponſe de l'Empereur Trajan à Pline.

Epiſt. 98. » VOUS AVEZ, mon très cher Pline, ſuivi la voie
» que vous deviez dans l'inſtruction du procès des Chré-
» tiens qui vous ont été déférés : car il n'eſt pas poſſible
» d'établir une forme certaine & générale dans cette ſorte
» d'affaires. Il ne faut pas en faire perquiſition : mais s'ils
» ſont accuſés & convaincus, il faut les punir. Si pourtant
» l'accuſé nie qu'il ſoit Chrétien, & qu'il le prouve par ſa
» conduite, je veux dire en invoquant les dieux, il faut
» pardonner à ſon repentir, de quelque ſoupçon qu'il ait
» auparavant été chargé. AU[a] RESTE, DANS NUL GENRE
» DE CRIME L'ON NE DOIT RECEVOIR DES DENON-
» CIATIONS QUI NE SOIENT SOUSCRITES DE PERSON-
» NE : CAR CELA EST D'UN PERNICIEUX EXEMPLE, ET
» NE CONVIENT POINT À NOTRE REGNE, NI AU TEMS
» OÙ NOUS VIVONS.

Je laiſſe aux Lecteurs le ſoin de faire les réflexions que fourniſſent naturellement ces deux Lettres, ſur l'éloge magnifique qu'on y trouve de la pureté des mœurs des premiers Chrétiens ; ſur le progrès étonnant qu'avoit déja fait en ſi peu d'années le Chriſtianiſme, juſqu'à faire déſerter les temples ; ſur le nombre incroiable de Fidéles de tout âge, de tout ſexe, & de toute condition ; ſur le témoignage authentique que rend un Payen à la croiance de la Divinité de Jeſus-Chriſt établie généralement parmi ces Fidéles ; ſur la contradiction frapante de l'avis de Trajan, puiſque ſi les Chrétiens étoient coupables, il étoit

[a] Sine auctore vero propoſiti libelli, nullo crimine locum habere debent. Nam & peſſimi exempli, nec noſtri ſeculi eſt.

juſte

juſte de les rechercher avec ſoin, & s'ils ne l'étoient pas, injuſte de les punir quoiqu'ils fuſſent accuſés; enfin ſur la maxime puiſée dans le droit naturel, par laquelle l'Empereur termine ſa Lettre, en déclarant qu'il trouveroit ſon ſiécle deshonoré, ſi, pour quelque crime que ce fût (l'expreſſion eſt générale) on avoit égard à des libelles ſans nom d'Auteur.

Pline, revenu à Rome, reprit les affaires & ſes emplois. Sa premiére femme étoit morte ſans enfans. Il en épouſa une ſeconde, nommée Calphurnia. Comme elle étoit fort jeune, & qu'elle avoit beaucoup d'eſprit, il n'eut pas de peine à lui inſpirer le goût des Belles-Lettres. Elle en fit toute ſa paſſion: mais elle la concilia toujours ſi bien avec l'attachement qu'elle avoit pour ſon mari, que l'on ne pouvoit dire, ſi elle aimoit Pline pour les Belles-Lettres, ou les Belles-Lettres pour Pline. S'il plaidoit quelque cauſe importante, elle chargeoit toujours pluſieurs perſonnes de venir lui apprendre les premiéres nouvelles du ſuccès; & l'agitation où la mettoit cette attente ne ceſſoit que par leur retour. S'il liſoit quelque harangue ou quelque autre piéce dans une aſſemblée d'amis, elle ne manquoit jamais de ſe ménager quelque place, d'où elle pût, derriére un rideau, recueillir elle-même les applaudiſſemens qu'il s'attiroit. Elle tenoit continuellement en ſes mains les ouvrages de ſon mari; & [a] ſans le ſecours d'autre maître que de ſon amour, elle compoſoit ſur ſa Lyre des airs pour les vers qu'il avoit faits. *Epiſt. 19. l. 4.*

Les Lettres qu'il lui écrivoit font voir juſqu'où alloit ſa tendreſſe pour une épouſe ſi digne d'être aimée & eſtimée. » Vous me mandez que mon abſence vous cauſe » beaucoup d'ennui, que vous ne trouvez de ſoulagement » qu'à lire mes ouvrages, & ſouvent à les mettre à ma » place auprès de vous. Je ſuis ravi que vous me deſiriez » ſi ardemment, & que ces ſortes de conſolation aient » quelque pouvoir ſur votre eſprit. Pour moi, je lis, je » relis vos Lettres, & les reprens de tems en tems comme » ſi c'en étoit de nouvelles. Mais elles ne ſervent qu'à ren- *Epiſt. 7. lib. 6.*

a Verſus quidem meos cantat formatque cithara, non artifice alio docente, ſed amore, qui magiſter eſt optimus.

» dre plus vif le chagrin que j'ai de ne vous point voir. » Car quelle douceur ne doit-on point trouver dans la » converſation d'une perſonne, dont les Lettres ont tant » de charmes. Ne laiſſez pas pourtant de m'écrire ſouvent, » quoique cela me faſſe une ſorte de plaiſir qui me tour-
Epiſt. 4. lib. 6. » mente. « Dans une autre Lettre : » Je vous conjure avec » la derniére inſtance, de prévenir mon inquiétude par » une, & même par deux Lettres chaque jour. Je me » raſſurerai du moins tant que je lirai : mais je retomberai » dans mes premiéres allarmes dès que j'aurai lu. « Dans
Epiſt. 7. lib. 7. une troiſiéme : » Il n'eſt pas croiable à quel point je ſens » votre abſence. Je paſſe une grande partie des nuits à » penſer à vous. Pendant le jour, & aux heures où j'avois » coutume de vous voir, mes piés, comme on dit, me » portent d'eux-mêmes à votre appartement ; & ne vous » y trouvant point, je m'en retourne auſſi triſte & auſſi » honteux, que ſi l'on m'avoit refuſé la porte.

Epiſt. 10 l. 8. Après s'être bleſſée dans une premiére groſſeſſe, elle guérit à la vérité, & vécut aſſez lontems, mais elle ne lui laiſſa point de poſtérité.

On ne connoit ni le tems, ni les particularités de la mort de Pline.

Je n'ai pas prétendu juſqu'ici faire un récit exact & ſuivi des actions de Pline, mais ſeulement donner quelque idée de ſon caractére par des événemens plus marqués que les autres, & plus capables de le faire connoitre. J'y joindrai encore, dans la même vûe, quelques faits, ſans m'attacher à l'ordre des tems. Je les réduirai à quatre ou cinq chefs.

I. *Application de Pline à l'étude.*

IL ETOIT difficile que Pline, élevé ſous les yeux & par les ſoins de Pline le Naturaliſte ſon Oncle, n'eût pas beaucoup de goût pour les ſciences, & ne s'y donnât pas tout entier. On peut croire qu'il ſuivit dans ſes premiéres études le plan qu'il preſcrit à un jeune homme qui l'avoit conſulté ſur ce ſujet. J'inférerai ici une partie de cette Lettre : elle peut être utile aux jeunes gens.

Digitized by Google

» Vous me demandez comment je vous conſeillerois *Epiſt. 9. Lib. 7.*
» d'étudier. L'une des meilleures maniéres, ſelon l'avis
» de beaucoup de gens, c'eſt de traduire du grec en latin,
» ou du latin en grec. Par là vous acquerez la juſteſſe &
» la beauté de l'expreſſion, la richeſſe des figures, la fa-
» cilité de vous expliquer; & dans cette imitation des
» Auteurs les plus excellens, vous prenez inſenſiblement
» des tours & des penſées ſemblables aux leurs. Mille
» choſes qui échapent à un homme qui lit, n'échapent
» point à un homme qui traduit. La traduction ouvre
» l'eſprit, & forme le goût.

» Vous pouvez encore, après avoir lu quelque choſe
» ſeulement pour en prendre le ſujet, le traiter vous-
» même, réſolu de ne pas céder à votre Auteur; enſuite
» conférer vos écrits avec les ſiens, & ſoigneuſement exa-
» miner ce qu'il a dit mieux que vous, ce que vous avez
» dit mieux que lui. Quelle joie, ſi l'on s'aperçoit que
» l'on prend quelquefois le deſſus: Quel redoublement
» d'émulation, ſi l'on voit que l'on demeure toujours au
» deſſous!

» Je ſai que votre étude préſente eſt l'éloquence du
» Barreau: mais pour cela je ne vous conſeillerois pas de
» vous en tenir uniquement à ce ſtile contentieux, qui ne
» reſpire que la guerre & les combats. Comme les champs
» ſe plaiſent à changer de différentes ſemences, nos eſprits
» auſſi veulent être exercés par différentes études. Je vou-
» drois, tantôt qu'un beau morceau d'hiſtoire vous occu-
» pât, tantôt que vous priſſiez ſoin d'écrire une Lettre,
» quelquefois que vous fiſſiez des vers... C'eſt ainſi que les
» plus grands Orateurs, & même que les plus grands
» hommes s'exerçoient ou ſe délaſſoient: ou plutôt c'eſt
» ainſi qu'ils ſe délaſſoient & s'exerçoient tout enſemble.
» Il eſt ſurprenant, combien ces petits ouvrages éveillent
» l'eſprit, & le réjouiſſent...

» Je n'ai point dit ce qu'il faloit lire, quoique ce ſoit
» l'avoir aſſez dit, que d'avoir marqué ce qu'il faloit écrire.
» Souvenez-vous ſeulement de bien choiſir les meilleurs
» livres dans chaque genre; car [a] on a fort bien dit, qu'il

a Aiunt multùm legendum eſſe, non multa.

» faloit beaucoup lire, mais non beaucoup de choſes.

Nous avons vû que Pline, à l'âge de quatorze ans, avoit fait une Tragédie grecque, & qu'enſuite il s'exerça dans différens genres de poéſies. La lecture de Tite-Live faiſoit ſes délices. Il [a] admiroit ces Anciens, mais il n'étoit pas de ceux qui mépriſent les Modernes. Je ne puis croire, diſoit-il, que la nature, épuiſée & devenue ſtérile, ne produiſe plus rien de bon.

Epiſt. 21. l. 6.

Epiſt. 6. lib. 9. Il expoſe à un ami comment il s'occupoit pendant les divertiſſemens publics. » J'ai paſſé tous ces derniers jours » à compoſer, à lire dans la plus grande tranquillité du » monde. Vous demandez comment cela ſe peut au milieu » de Rome ? C'étoit le tems des ſpectacles du Cirque, qui » ne me touchent pas, même légérement. Je n'y trouve » rien de nouveau, rien de varié, rien qu'il ne ſuffiſe d'a- » voir vû une fois. C'eſt ce qui redouble l'étonnement où » je ſuis, que tant de milliers d'hommes... & même de fort » honnêtes gens... aient la puérile paſſion de revoir ſi ſou- » vent des chevaux qui courent, & des hommes qui con- » duiſent des chariots. Quand [b] je ſonge qu'ils ne ſe laſſent » point de revoir avec tant de goût & d'aſſiduité des choſes » ſi vaines & ſi froides, & qui reviennent ſi ſouvent; je » ſens un plaiſir ſecret de n'en point trouver à ces baga- » telles, & j'emploie volontiers aux Belles-Lettres un loi- » ſir que les autres perdent dans de ſi frivoles amuſe- » mens.

Epiſt. 19. l. 8. On voit que l'étude faiſoit toute ſa joie & toute ſa conſolation. » Les Belles-Lettres, diſoit-il, me divertiſſent » & me conſolent; & je ne ſai rien de ſi agréable qui le » ſoit plus qu'elles, rien de ſi fâcheux qu'elles n'adouciſſent. » Dans le trouble que me cauſe l'indiſpoſition de ma fem- » me, la maladie de mes gens, la mort même de quel-

a Sum ex iis qui miret antiquos; non tamen, ut quidam, temporum noſtrorum ingenia deſpicio. Neque enim quaſi laſſa & effœta natura, ut nihil jam laudabile pariat.

b Quos ego (quoſdam graves homines) cùm recordor in re inani, frigida, aſſidua, tam inſatiabiliter deſidere, capio aliquam voluptatem, quòd hac voluptate non capiar. Ac per hos dies libentiſſimè otium meum in literis colloco, quos alii otioſiſſimis occupationibus perdunt.

» ques-uns, je [a] ne trouve d'autre reméde que l'étude. Vé-
» ritablement elle me fait mieux comprendre toute la
» grandeur du mal, mais elle me le rend auſſi plus ſup-
» portable.

II. *Eſtime & attachement de Pline pour les perſonnes vertueuſes, & pour les gens de Lettres.*

PLINE eut pour amis tout ce que ſon ſiécle a produit de grands hommes, tous ceux que leurs rares vertus diſtinguoient le plus: Virginius Rufus, qui refuſa l'Empire; Corellius, que l'on regardoit comme un modéle parfait de ſageſſe & de probité; Helvidius, l'admiration de ſon tems; Ruſticus Arulenus & Sénécion, que Domitien fit mourir; Cornutus Tertullus, que Pline eut pluſieurs fois pour Collégue.

Il ſe faiſoit honneur auſſi d'être lié d'une amitié particuliére avec ce qu'il y avoit de perſonnes plus diſtinguées de ſon tems dans les Belles-Lettres, Tacite, Suétone, Martial, Silius Italicus.

» J'ai lû votre Livre, dit-il à Tacite, & j'ai marqué avec *Epiſt. 20. l. 7.*
» le plus d'exactitude qu'il m'a été poſſible ce que je croi
» y devoir être changé, & en devoir être retranché:
» [b] car je n'aime pas moins à dire la vérité, que vous à
» l'entendre; & d'ailleurs l'on ne trouve point de gens
» plus dociles à la cenſure, que ceux qui méritent le plus
» de louanges. Je m'attens qu'à votre tour vous me ren-
» voierez mon Livre avec vos remarques. O [c] l'agréable,
» ô le charmant échange! Que j'ai de plaiſir à penſer, que
» ſi jamais la poſtérité fait quelque cas de nous, elle ne

a Ad unicum doloris levamentum ſtudia confugio, quæ præſtant ut adverſa magis intelligam, ſed patientiùs feram.

b Nam & ego verum dicere aſſuevi, & tu libenter audire. Neque enim ulli patientiùs reprehenduntur, quàm qui maximè laudari merentur.

c O jucundas, ô pulcras vices! Quàm me delectat, quòd, ſi qua poſteris cura noſtrî, uſquequaque narrabitur, qua concordia, fide, ſimplicitate vixerimus! Erit rarum, & inſigne, duos homines ætate, dignitate propemodum æquales, nonnullius in literis nominis, (cogor enim de te quoque pareiùs dicere, quia de me ſimul dico) alterum alterius ſtudia foviſſe.

» ceſſera de publier avec quelle union, quelle franchiſe, » quelle amitié nous avons vécu enſemble ! Il ſera rare & » remarquable, que deux hommes à peu près de même » âge, de même rang, de quelque nom dans l'Empire des » Lettres, (car il faut bien que je parle modeſtement de » vous, puiſque je parle en même tems de moi) ſe ſoient » ſi fidélement aidés dans leurs études. Pour moi, dès ma » plus tendre jeuneſſe, la réputation, la gloire que vous » aviez acquiſe me faiſoient déja deſirer de vous ſuivre, » de marcher & de paroitre marcher ſur vos traces, non » pas de près, mais de plus près qu'un autre. Ce n'eſt pas » qu'alors nous n'euſſions à Rome beaucoup d'eſprits du » premier ordre : mais entre tous les autres le raport de » nos inclinations vous montroit à moi comme le plus » propre à être imité, comme le plus digne de l'être. C'eſt » ce qui redouble ma joie, quand j'entens dire que ſi la » converſation tombe ſur les Belles-Lettres, on nous » nomme enſemble.

On peut connoitre combien Pline cherchoit à obliger Suétone l'Hiſtorien, par ce qu'il en écrit à un ami. Cette Lettre, quoique courte, eſt, parmi celles qui ſont venues juſqu'à nous, une des plus élégantes.

Epiſt. 24. l. 1. » Suétone, qui [a] loge avec moi, a deſſein d'acheter » une petite terre, qu'un de vos amis veut vendre. Faites » en ſorte, je vous prie, qu'elle ne ſoit vendue que ce » qu'elle vaut : c'eſt à ce prix qu'elle lui plaira. Un mau- » vais marché ne peut être que deſagréable, mais princi- » palement par le reproche continuel qu'il ſemble nous » faire de notre imprudence. Cette acquiſition, ſi d'ail- » leurs elle n'eſt pas trop chere, tente mon ami par plus » d'un endroit : ſon peu de diſtance de Rome, la commo- » dité des chemins, la médiocrité des bâtimens, les dé- » pendances plus capables d'amuſer que d'occuper. En

a Tranquillus, contubernalis meus, vult emere agellum, quem venditare amicus tuus dicitur. Rogo cures, quanti æquum eſt, emar : ita enim delectabit emiſſe. Nam mala emptio ſemper ingrata eſt, eo maximè quòd exprobrare ſtultitiam domino videtur. In hoc autem agello (ſi modo arriſerit pretium) Tranquilli mei ſtomachum multa ſollicitant : vicinitas urbis, opportunitas viæ, mediocritas villæ, modus ruris, qui avocet magis quàm diſtringat. Scholaſticis porro

» effet, il ne faut à ces Meſſieurs les ſavans, abſorbés » comme lui dans l'étude, que le terrain néceſſaire pour » délaſſer leur eſprit, & réjouir leurs yeux. Il ne leur faut » qu'une allée pour ſe promener, qu'une vigne dont ils » puiſſent connoître tous les ſeps, que des arbres dont ils » ſachent le nombre. Je vous mande tout ce détail, pour » vous apprendre quelle obligation il m'aura, & toutes » celles que lui & moi vous aurons, s'il achette à des con- » ditions dont il n'ait jamais lieu de ſe repentir, une petite » maiſon telle que je viens de la dépeindre.

Martial, ſi connu par ſes Epigrammes, étoit auſſi des amis de Pline, & la mort de ce Poéte lui cauſa de vifs regrets. » J'apprens, dit-il, que Martial eſt mort, & j'en » ai beaucoup de chagrin. C'étoit [a] un eſprit agréable, » délié, piquant; & qui ſavoit parfaitement méler le ſel » & l'amertume dans ſes écrits, & en même tems rendre » juſtice au mérite. A ſon départ de Rome, je lui donnai » de quoi l'aider à faire ſon voiage. Je devois ce petit ſe- » cours à notre amitié, je le devois aux vers qu'il a faits » pour moi. C'étoit [b] un ancien uſage, d'accorder des » récompenſes utiles ou honorables à ceux qui avoient » écrit à la gloire des villes, ou de quelques particuliers. » Aujourdhui la mode en eſt paſſée, avec tant d'autres, » qui n'avoient guéres moins de grandeur & de nobleſſe. » Depuis que nous ceſſons de faire des actions louables, » nous mépriſons la louange. « Pline raporte l'endroit de *Epiſt.* 21. *l.* 3.

ſtudioſis, ut hic eſt, ſufficit abunde tantum ſoli, ut relevare caput, reficere oculos, reptare per limitem, unamque ſemitam terere, omneſque viticulas ſuas noſſe, & numerare arbuſculas poſſint. Hæc tibi expoſui, quo magis ſcires, quantum ille eſſet mihi, quantum ego tibi debitutus, ſi prædiolum iſtud, quod commendatur his dotibus, tam ſalubriter emerit, ut pœnitentiæ locum non relinquat. Vale. *La langue Françoiſe ne peut point rendre la délicateſſe & l'élégance des diminutifs & des fréquentatifs répandus en abondance dans cette petite Lettre.* Agellum. Venditare. Reptare per limitem. Viticulas. Arbuſculas. Prædiolum.

a Erat homo ingenioſus, acurus, acer, & qui plurimum in ſcribendo & ſalis haberet & fellis, nec candoris minus.

b Fuit moris antiqui, eos qui vel ſingulorum laudes vel urbium ſcripſerant, aut honoribus aut pecunia ornare: noſtris verò temporibus, ut alia ſpecioſa & egregia, ita hoc inprimis exolevit. Nam poſtquam deſiimus facere laudanda, laudari quoque ineptum putamus.

ces vers où le Poéte adreſſe la parole à ſa Muſe, & lui recommande d'aller trouver Pline à ſa maiſon des Eſquilies, & de l'aborder avec reſpect.

Sed ne tempore non tuo diſertam
Pulſes ebria januam, videto.
Totos dat tetricæ dies Minervæ,
Dum centum ſtudet auribus virorum
Hoc quod ſecula poſterique poſſint
Arpinis quoque comparare chartis.
Seras tutior ibis ad lucernas:
Hæc hora eſt tua, cùm furit Lyæus,
Cùm regnat roſa, cùm madent capilli.
Tunc me vel rigidi legant Catones.

Mr. de Sacy a traduit ainſi ces vers.

Prends garde, petite ivrogneſſe,
De n'aller pas, à contretems,
Troubler les emplois importans
Où du ſoir au matin l'occupe ſa ſageſſe.
Reſpecte les momens qu'il donne à des diſcours
Qui ſont le charme de nos jours,
Et que tout l'avenir, admirant notre Pline,
Oſera comparer aux Oracles d'Arpine.
Prends l'heure que les doux propos,
Enfans des verres & des pots,
Ouvrent tout l'eſprit à la joie:
Qu'il ſe détend, qu'il ſe déploie,
Qu'on traite les ſages de ſots:
Et qu'alors, en humeur de rire,
Les plus Catons te puiſſent lire.

» Ne croiez-vous pas, dit Pline en finiſſant ſa Lettre, que » celui qui a écrit de moi dans ces termes, a bien mérité » de recevoir des marques de mon affection à ſon départ, » & de ma douleur à ſa mort?

Epiſt. 7. lib. 3. Il pleura auſſi beaucoup celle de Silius Italicus, de la poéſie duquel il porte un jugement tout-à-fait ſenſé. *Il faiſoit*

[a] *faiſoit des vers*, dit-il, *où il y avoit plus d'art que de génie.* Un abcès incurable qui lui étoit ſurvenu l'aiant dégouté de la vie, il finit ſes jours par une abſtinence volontaire.

III. *Libéralités de Pline.*

PLINE, en comparaiſon de certains riches de Rome, avoit un bien médiocre, mais une ame véritablement grande, & des ſentimens bien nobles. Ses libéralités preſque ſans nombre en ſont une bonne preuve. Je n'en raporterai qu'une partie.

Il s'étoit fait des principes ſur cette matiére qui ſont bien dignes d'attention. » Je [b] veux, dit-il, qu'un homme » vraiment libéral donne à ſa patrie, à ſes proches, à ſes » alliés, à ſes amis, mais à des amis qui ſont dans le be- » ſoin. « Voila l'ordre que l'équité preſcrit, & qu'il ſuivoit exactement. *Epiſt. 30. l. 9.*

Nous avons vû qu'il fit un préſent fort honnête à Quintilien ſon Maître, pour ſervir à la dot de ſa fille qu'il marioit, & qu'il aida Martial lorſqu'il ſe retira de Rome. De ces deux amis, le dernier étoit dans le beſoin, & l'autre n'étoit pas riche.

Il avoit donné à ſa nourrice une petite terre, qui valoit, lorſqu'il lui en fit don, cent mille ſeſterces, c'eſt-à-dire douze mille cinq cens livres. Où ſont les grands Seigneurs maintenant qui en uſent de la ſorte ? Pline appelle néanmoins cette ſomme un petit préſent : *Munuſculum*: Et après le don qu'il avoit fait de cette terre, il s'intéreſſoit encore au revenu qu'en tireroit ſa nourrice. Il écrit à celui qui s'étoit chargé de la faire valoir, & lui en recommande le ſoin. » Car, ajoute-t-il, celle qui a reçu ce » petit fonds, n'a pas plus d'intérêt qu'il produiſe beau- » coup, que moi qui l'ai donné. *Epiſt. 3. lib. 6.*

Voiant Calvine, qu'il avoit en partie dotée de ſon bien, ſur le point de renoncer à la ſucceſſion de Calvinus ſon pere, dans la crainte que les biens qu'il laiſſoit ne fuſſent pas ſuffiſans pour paier les ſommes dûes à Pline; il lui *Epiſt. 4. lib. 2.*

[a] Scribebat carmina majore cura quàm ingenio.

[b] Volo eum, qui ſit verè liberalis, tribuere patriæ, propinquis, affinibus, amicis, ſed amicis pauperibus.

écrivit de ne pas faire cet affront à la mémoire de ſon pere, & pour la déterminer lui envoia une quittance générale.

Epiſt. 19. l. 1. Dans une autre occaſion, il donna trois cens mille ſeſterces (trente-ſept mille cinq cens livres) à Romanus, afin de lui procurer un revenu néceſſaire pour entrer dans l'ordre des Chevaliers Romains.

Epiſt. 14. l. 7. Corellia, ſœur de Corellius Rufus, pour qui Pline avoit eu un reſpect infini pendant ſa vie, acheta de lui des terres ſur le pié de ſept cens mille ſeſterces. Mieux informée du prix de ces terres, elle apprit qu'elles en valoient neuf cens mille, & le preſſa vivement de recevoir le ſurplus, ſans pouvoir obtenir de lui cette grace. Beau combat de droiture & de généroſité ! Quelle délicateſſe dans la perſonne qui acquiert, quel noble deſintéreſſement dans le vendeur ! Où trouve-t-on de pareils procédés ?

Epiſt. 2. lib. 8. Des Marchands avoient acheté ſes vendanges à un prix fort raiſonnable, dans l'eſpérance du gain qu'ils ſe promettoient d'y faire. Leur attente fut trompée. Il leur fit à tous des remiſes. La raiſon qu'il en apporte eſt encore plus admirable que la choſe même. » Je [a] ne trouve pas » moins glorieux de rendre juſtice dans la maiſon, que » dans les tribunaux ; dans les petites affaires, que dans » les grandes ; dans les ſiennes, que dans celles d'autrui.

Epiſt. 13. l. 4. Ce qu'il fit pour ſa patrie, paſſe encore tout ce que j'ai dit juſqu'ici. Les habitans de Come, n'aiant point de Maîtres chez eux pour inſtruire leurs enfans, étoient obligés de les envoier dans d'autres villes. Pline, qui avoit pour ſa patrie un cœur de fils & de pere, fit ſentir aux habitans quel avantage ce ſeroit pour la jeuneſſe d'être élevée dans Come même. » Où, [b] dit-il aux parens, leur » trouver un ſéjour plus agréable que la patrie ? Où former leurs mœurs plus ſurement que ſous les yeux de » pere & de mere ? Où les entretenir à moins de frais » que chez vous ? N'eſt-il pas plus convenable que vos en-

a Mihi egregium inprimis videtur, ut foris ita domi, ut in magnis ita in parvis, ut in alienis ita in ſuis, agitate juſtitiam.

b Ubi aut jucundiùs morarentur, quàm in patria ; aut pudiciùs continerentur, quàm ſub oculis parentum ; aut minore ſumptu, quàm

» fans reçoivent l'éducation dans le même lieu, où ils ont » reçu la naiſſance, & qu'ils s'accoutument dès l'enfance » à ſe plaire, à ſe fixer dans leur pays natal? « Il offrit de contribuer du tiers à fonder les appointemens des Maîtres, & crut devoir laiſſer les parens chargés du reſte, pour les rendre plus attentifs à choiſir de bons Maîtres par la néceſſité de la contribution, & par l'intérêt de placer utilement leur dépenſe.

Il ne borna pas là ſon bienfait. Car, [a] comme il le dit ailleurs, la libéralité ne ſait point s'arrêter, & plus on en fait uſage, plus on en ſent la beauté. Il y fonda une Bibliothéque, avec des penſions annuelles pour un certain nombre de jeunes gens de famille, à qui leur mauvaiſe fortune avoit refuſé les ſecours néceſſaires pour étudier. Il avoit accompagné la dédicace de cette Bibliothéque d'un diſcours, qu'il prononça en préſence ſeulement des principaux de la ville. Il délibéra dans la ſuite s'il le rendroit public. » Il [b] eſt difficile, dit-il, de vanter le bien » qu'on a fait, ſans donner lieu de juger que l'on ne s'en » vante pas parce qu'on l'a fait, mais qu'on l'a fait pour » s'en vanter. Pour moi, je n'ai pas oublié qu'une grande » ame eſt plus touchée du témoignage ſecret de ſa con- » ſcience, que des témoignages éclatans de la renommée. » Ce n'eſt pas à nos actions à courir après la gloire, c'eſt » à la gloire à les ſuivre. Et s'il arrive que, par un ſort bi- » zarre, elle nous échape, il ne faut pas croire que ce qui » l'a méritée, perde rien de ſon prix.

Epiſt. 8. lib. 1.

On a de la peine à comprendre comment un particulier a pu fournir à tant de largeſſes. Il nous l'explique lui-même en écrivant à une Dame, à qui il avoit fait une remiſe conſidérable. » N'appréhendez point, lui dit-il, qu'une

Epiſt. 4. lib. 2.

domi?.. Edoceantur hîc, qui hîc naſcuntur, ſtatimque ab infantia natale ſolum amare, frequentare conſueſcant.

a Neſcit enim ſemel incitata liberalitas ſtare, cujus pulcritudinem uſus ipſe commendat. *Epiſt.* 12. *lib.* 5.

b Meminimus, quanto majore animo honeſtatis fructus in conſcientia, quàm in fama, reponatur. Sequi enim gloria, non appeti debet: nec, ſi caſu aliquo non ſequatur, ideirco quod gloriam non meruit, minus pulcrum eſt. Ii verò qui benefacta ſua verbis adornant, non ideo prædicare quia fecerint, ſed ut prædicarent feciſſe creduntur.

» telle donation me ſoit à charge : qu'elle ne vous faſſe » point de peine. Il eſt vrai, j'ai un bien médiocre. Mon » rang exige de la dépenſe, & mon revenu, par la nature » de mes terres, eſt auſſi caſuel que modique. Ce qui me » manque de ce côté-là, je le retrouve dans la frugalité, » la ſource la plus aſſurée de mes libéralités. *Quod ceſſat* » *ex reditu, frugalitate ſuppletur : ex qua, velut è fonte, li-* » *beralitas noſtra decurrit.* « Quelle leçon, quel reproche pour ces grands Seigneurs, qui, avec des revenus immenſes, ne font du bien à perſonne, & ſouvent meurent endettés ! Ils ſont prodigues pour le luxe & pour leurs plaiſirs, durs & fermés pour leurs amis & pour leurs domeſtiques.

Epiſt. 6 lib. 2. » N'oubliez [a] jamais, diſoit Pline à un jeune Seigneur, » que l'on ne peut avoir trop d'horreur de ce monſtrueux » mélange d'avarice & de prodigalité qu'on a introduit » de nos jours ; & que ſi un ſeul de ces vices ſuffit pour » ternir la réputation de quelqu'un, celui qui les raſſemble » ſe deshonore infiniment davantage.

IV. *Innocens plaiſirs de Pline.*

PLINE n'étoit point d'un caractére dur & auſtére. Il avoit, au contraire, beaucoup d'enjouement dans l'eſprit,

Epiſt. 3. lib. 5. & prenoit plaiſir à s'égaier avec ſes amis. *Aliquando rideo, jocor, ludo : utque omnia innoxiæ remiſſionis genera complectar, homo ſum.*

Il voioit volontiers ſes amis à table, & donnoit aſſez ſouvent des repas ou en recevoit, mais dont la frugalité, la converſation, ou la lecture, faiſoient le principal aſſaiſonnement. » J'irai [b] ſouper chez vous, dit-il à un ami, » mais je veux faire mon marché. Je prétends que le repas » ſoit ſans appareil & frugal, ſeulement beaucoup d'entre- » tiens à la maniére de Socrate ; & de cela même, point » d'excès.

Epiſt. 15. l. 1. Il reproche à un autre de ne lui avoir pas tenu parole.

a Memento nihil magis eſſe vitandum, quàm iſtam luxuriæ & ſordium novam ſocietatem : quæ cùm ſint turpiſſima diſcreta ac ſeparata, turpiùs junguntur.

b Veniam ad cœnam : ſed jam nunc paciſcor, ſit expedita, ſit parca, Socraticis tantum ſermonibus abundet : in his quoque teneat modum.

» Vraiment, vous l'entendez. Vous me mettez en dépenſe » pour vous donner à ſouper, & vous me manquez. Il y a » bonne juſtice à Rome. Vous me le paierez juſqu'à la » derniére obole, & cela va plus loin que vous ne penſez. » J'avois préparé à chacun ſa laitue, trois eſcargots, deux » œufs, un gâteau, du vin miellé, & de la neige. Nous » avions des olives d'Eſpagne, des courges, des écha- » lottes, & mille autres mets auſſi délicats... Mais vous » avez mieux aimé, chez je ne ſai qui, des huitres, des » ventres de truies farcis, des poiſſons rares. Je ſaurai vous » en punir.

Il nous décrit lui-même avec tout l'eſprit & tout l'agrément poſſible une de ſes parties de chaſſe. » Vous » allez rire, & je vous le permets; riez-en tant qu'il vous » plaira. Ce Pline que vous connoiſſez, a pris trois ſan- » gliers, mais très grands. Quoi lui-même, dites-vous? » Lui-même. N'allez pourtant pas croire qu'il en ait couté » beaucoup à ma pareſſe. J'étois aſſis près des toiles: je » n'avois à côté de moi ni épieu, ni dard, mais des ta- » blettes & une plume: je rêvois, j'écrivois, & je [a] me » préparois la conſolation de remporter mes feuilles plei- » nes, ſi je m'en retournois les mains vuides. *Epiſt. 6. lib. 1.*

On voit par là que l'étude étoit ſa paſſion dominante. Ce goût le ſuivoit par tout, à la table, à la chaſſe, à la promenade. Il y emploioit tout ce qui lui reſtoit de tems, après que les devoirs publics étoient remplis: car [b] il s'étoit fait une loi de donner toujours la préférence aux affaires ſur les plaiſirs, au ſolide ſur l'agréable.

C'eſt ce qui le faiſoit ſoupirer avec tant d'ardeur après la retraite & le repos. » Ne[c] m'arrivera-t il donc jamais, » s'écrioit-il dans des momens d'accablement, de rompre » les nœuds qui m'attachent, puiſque je ne puis les délier? » Non, je n'oſe m'en flater. Chaque jour nouveaux em- » barras viennent ſe joindre aux anciens. Une affaire n'eſt *Epiſt. 8. lib. 2.*

a Ut ſi manus vacuas, plenas tamen ceras reportarem.

b Hunc ordinem ſecutus ſum, ut neceſſitates voluptatibus, ſeria jucundis anteferrem. *Epiſt.* 21. *l.* 8.

c Nunquam - ne hos arctiſſimos laqueos, ſi ſolvere negatur, abrumpam? Nunquam, puto. Nam veteribus negotiis nova accreſcunt, nec tamen priora peraguntur: tot

» pas encore finie, qu'une autre commence. La chaîne » que forment mes occupations, ne fait que s'allonger & » s'appesantir.

Epist. 23. l. 4. En écrivant à un ami, qui, dans un séjour délicieux, usoit de son loisir en homme sage, il ne peut s'empêcher de lui porter envie. » C'est ainsi, lui dit-il, que doit passer » sa vieillesse un homme, non moins distingué dans les » fonctions de la Magistrature, que dans le commande- » ment des armées, & qui s'est tout dévoué au service de » la République tant que l'honneur l'a voulu. Nous [a] de- » vons à la patrie notre premier & notre second âge; mais » nous nous devons le dernier à nous-mêmes. Les Loix » semblent nous le conseiller, lorsqu'à soixante ans elles » nous rendent au repos. Quand aurai-je la liberté d'en » jouir? Quand l'âge me permettra-t-il d'imiter une re- » traite si glorieuse? Quand la mienne ne pourra-t-elle » plus être appellée paresse, mais un honorable loisir?

Il comptoit ne vivre & ne respirer, que quand il pouvoit se dérober de la ville pour aller à quelqu'une de ses maisons de campagne, car il en avoit plusieurs. L'agréable description qu'il en fait, marque assez combien il s'y plaisoit. Il y parle de ses vergers, de ses potagers, de ses jardins, de ses bâtimens, & sur tout des endroits qui étoient comme l'ouvrage de ses mains, avec cette joie & cette complaisance, que sent tout homme qui a bâti ou planté à la campagne. Il appelle ces endroits, ses délices, *Epist. 17. l. 2.* ses amours, ses véritables amours: *amores mei, re vera* *Epist. 6. l. 5.* *amores: ipse posui.* Et ailleurs: *præterea indulsi amori meo; amo enim quæ maxima ex parte ipse inchoavi, aut inchoata percolui.* » Ai-je tort, dit-il à un de ses amis, de tant chérir » cette retraite, d'en faire mes délices, d'y demeurer si » lontems? « Et dans une autre lettre: » On ne trouve » point ici de fâcheux, ni d'importuns. Tout y est calme, » tout y est paisible: & comme la bonté du climat y rend » le ciel plus serein, & l'air plus pur, je m'y trouve aussi

nexibus, tot quasi catenis majus in dies occupationum agmen extenditur.

[a] Nam & prima vitæ tempora & media patriæ, extrema nobis impertiri debemus, ut ipsæ leges monent, quæ majorem annis sexaginta otio reddunt.

» le corps plus ſain, & l'eſprit plus libre. J'exerce l'un par » la chaſſe, & l'autre par l'étude.

V. *Ardeur de Pline pour la gloire & pour la réputation.*

ON NE PEUT douter que la gloire ne fût l'ame des vertus de Pline. Veilles, repos, divertiſſemens, étude, il y raportoit tout. Il avoit pour maxime, que la [a] ſeule ambition convenable à un honnête homme, c'étoit ou de faire des choſes dignes d'être écrites, ou d'écrire des choſes dignes d'être lues. Il ne diſſimuloit pas que l'amour de la gloire étoit ſa paſſion. » Chacun [b] juge diffé- » remment du bonheur des hommes. Pour moi je n'en » eſtime point de plus heureux, que celui qui jouit d'une » grande & ſolide réputation; & qui, ſûr des ſuffrages de » la poſtérité, goûte par avance toute la gloire qu'elle lui » deſtine. Rien [c] ne me touche ſi fort, dit-il, que le deſir » de vivre lontems dans l'eſprit des autres: diſpoſition vé- » ritablement digne d'un homme, ſur tout de celui qui » n'aiant rien à ſe reprocher, ne craint point les jugemens » de la poſtérité. « Le célébre Thraſéa avoit coutume de dire, qu'on devoit ſe charger de trois ſortes de cauſes: de celles de ſes amis, de celles qui manquent de protection, & enfin de celles qui doivent tirer à conſéquence pour l'exemple... » J'ajouterai [d] à ces trois genres (dit encore » Pline) & peutêtre en homme qui a de l'ambition, les » cauſes grandes & fameuſes. Car il eſt juſte de plaider » quelquefois pour ſa réputation & pour ſa gloire, c'eſt- » à-dire de plaider ſa propre cauſe.

a Equidem beatos puto, quibus deorum munere datum eſt aut facere ſcribenda, aut ſcribere legenda. *Epiſt. 16. lib. 6.*

b Alius alium, ego beatiſſimum exiſtimo, qui bonæ manſuræque famæ præſumptione perfruitur, certuſque poſteritatis cum futura gloria vivit.

c Me nihil æquè ac diuturnitatis amor & cupido ſolicitat: res homine digniſſima, præſertim qui nullius ſibi conſcius culpæ, poſteritatis memoriam non reformidet.

d Ad hæc ego genera cauſarum, ambitioſè fortaſſe, addam tamen claras & illuſtres. Æquum enim eſt agere nonnunquam gloriæ & famæ, id eſt ſuam cauſam.

Epiſt. 33. l. 7. Il deſiroit avec paſſion que Tacite écrivît ſon hiſtoire : mais, moins vain que Cicéron, il ne lui demandoit point de l'embellir par des menſonges : *mendaciunculis aſpergere.* » Mes [a] actions, lui dit-il, deviendront entre vos mains » plus brillantes, plus célébres, plus grandes. Je n'exige » pourtant pas que vous exagériez. Je ſai que l'Hiſtoire » ne doit jamais s'écarter de la vérité, & que la vérité » honore aſſez les bonnes actions. « Je ne ſai ſi j'ai eu raiſon de dire que Pline étoit moins vain que Cicéron, & ſi au contraire Cicéron ne doit pas nous paroitre plus modeſte, parce qu'il étoit plus ſincére. Il ſentoit ce qui lui manquoit, & il y demandoit un ſupplément officieux. Mais Pline ne croit pas avoir beſoin de grace, ni de ſecours. Il eſt plus content de ſa vertu. Elle eſt aſſez belle, aſſez ſolide, aſſez grande, pour ſe ſoutenir par elle-même aux yeux de la poſtérité. Elle n'a beſoin que d'une trompette éclatante, qui enſeigne la ſimple vérité aux ſiécles à venir, ſans y rien ajouter d'étranger.

Pline aſſembloit ſouvent une troupe d'amis choiſis, pour leur faire lecture de ſes compoſitions, ſoit en vers, ſoit en proſe. Il déclare dans pluſieurs Lettres que c'étoit dans la vûe de profiter des avis qu'on lui donneroit, & cela pouvoit être : mais le deſir d'être loué & admiré y avoit
Epiſt. 10. l. 2. grande part, car il y étoit infiniment ſenſible. » Je [b] me » repréſente déja cette foule d'Auditeurs, (il parle à un ami qu'il exhortoit à faire lecture de ſes ouvrages) » ces » tranſports d'admiration, ces applaudiſſemens, ce ſilence » même, qui lorſque je parle en public ou que je lis mes » piéces, n'a guére moins de charme pour moi que les » applaudiſſemens, quand il eſt cauſé par la ſeule atten- » tion, & par l'impatience d'entendre la ſuite.

Epiſt. 17. l. 6. Il entroit véritablement en colére, lorſqu'il s'agiſſoit de ſes amis, contre des auditeurs muets & dédaigneux.

a Hæc, utcumque ſe habent, notiora, clariora, majora tu facies : quanquam non exigo ut excedas actæ rei modum. Nam nec hiſtoria debet egredi veritatem, & honeſtè factis veritas ſufficit.

b Imaginor qui concurſus, quæ admiratio te, qui clamor, quod etiam ſilentium maneat : quo ego, cùm dico vel recito, non minùs quàm clamore delector, ſit modò ſilentium acre, & intentum, & cupidum ulteriora audiendi.

» On

» On liſoit, dans une aſſemblée, où j'étois invité, un ou-
» vrage excellent. Deux ou trois hommes, qui ſe croioient
» bien plus habiles que tous les autres, écoutoient comme
» s'ils étoient ſourds & muets. Ils ne remuérent pas les
» lévres, ils ne firent pas le moindre geſte; ils ne ſe le-
» vérent pas même du moins par laſſitude d'être aſſis.
» Quel [a] travers, & (pour dire encore mieux) quelle
» folie, de paſſer tout un jour à offenſer un homme, chez
» qui vous n'êtes venu que pour lui témoigner votre eſti-
» me & votre amitié!

Il faiſoit de belles actions, mais il étoit bien aiſe qu'elles fuſſent connues, & qu'on l'en louât. » Je [b] veux bien l'a- *Epiſt. 1. lib. 5.*
» vouer, dit-il, ma ſageſſe ne va point juſqu'à ne compter
» pour rien cette eſpéce de récompenſe, que la vertu
» trouve dans l'approbation de ceux qui l'eſtiment.

On reproche à Pline de parler ſouvent de lui-même, mais on ne peut au moins lui reprocher de ne parler que de lui. Jamais perſonne ne prit plus de plaiſir à vanter le mérite des autres, juſques-là qu'il fut accuſé de le faire avec excès, défaut dont il étoit bien éloigné de ſe défendre, ni de vouloir s'en corriger. » Vous dites que *Epiſt. 28. l. 7.*
» quelques gens me reprochent de louer en toute occaſion
» avec excès mes amis. J'avoue mon crime, & j'en fais
» gloire. Car qu'y a-t-il de plus honnête que de pécher
» par indulgence? Quelles ſont pourtant ces perſonnes,
» qui croient connoitre mes amis mieux que je ne les con-
» nois? Mais ſoit: je veux qu'elles les connoiſſent mieux.
» Pourquoi m'envier une erreur ſi flateuſe? Car ſuppoſons
» que mes amis ne ſoient pas tels que je le dis, je ſuis tou-
» jours heureux de le croire. Je conſeille donc à ces Cen-
» ſeurs de porter leur maligne délicateſſe à d'autres qui
» croient qu'il y a de l'eſprit & du jugement à critiquer
» ſes amis: pour moi, l'on ne me perſuadera jamais que
» j'aime trop les miens.

[a] Quæ ſiniſteritas, ac potius amentia, in hoc totum diem impendere, ut offendas, ut inimicum relinquas, ad quem tanquam amiciſſimus veneris!

[b] Neque enim ſum tam ſapiens, ut nihil mea interſit, an iis quæ honeſtè feciſſe me credo, teſtificatio quædam & quaſi præmium accedat.

Ne me ſuis-je point trop étendu ſur les actions particuliéres de Pline, & les extraits que j'ai donnés de ſes Lettres ne paroîtront-ils point au Lecteur trop longs, & trop peu meſurés; j'avoue mon foible. Ces ſortes de caractéres de droiture, de probité, de généroſité, d'amour du bien public, devenus ſi rares pour le malheur de notre ſiécle, m'enlevent à moi même & me raviſſent d'admiration, & je ne puis me réſoudre à en abréger le portrait. En effet, je le répéte encore, eſt-il un caractére plus doux, plus liant, plus ſociable, plus aimable en tout genre, que celui dont j'ai tâché juſqu'ici de donner quelque idée? Combien le commerce de la vie devient il agréable, quand on ſe trouve lié avec de tels amis? Quel bonheur pour le Public, quand des perſonnes bienfaiſantes comme Pline, ſans-humeur & ſans paſſion, occupent les premiéres places d'un Etat, & s'etudient à ſoulager la peine de ceux qui ont affaire à elles!

J'ai eu tort de dire que Pline étoit ſans paſſion. Exemt de celles, qui, ſelon le jugement du monde même, deshonorent les hommes, il en avoit une plus délicate & moins groſſiére, mais non moins vive ni moins vicieuſe aux yeux du ſouverain Juge, quelque effort que faſſe la corruption générale du cœur humain pour l'annoblir, en lui donnant preſque le nom de vertu. Je parle de cet amour exceſſif de la gloire, qui étoit l'ame de toutes ſes actions & de toutes ſes entrepriſes. Pline n'étoit occupé, non plus que tous ces illuſtres Ecrivains du Paganiſme, que du deſir & du ſoin de vivre dans la mémoire de la poſtérité, & de tranſmettre leur nom aux ſiécles futurs par des Ecrits, qu'ils eſpéroient devoir durer autant que le monde, & leur procurer une ſorte d'immortalité dont ils étoient aſſez aveugles pour ſe contenter. Y avoit-il rien de plus caſuel, de plus incertain, de plus frivole que cette eſpérance? A quoi a-t-il tenu que la poſtérité ne connût que leur nom, & pas même leur nom? Le tems, qui a aboli la plus grande partie des Ouvrages de ces hommes vains, ne pouvoit-il pas encore abolir le peu qui nous en reſte? A qui doivent-ils les petits débris qui ont échapé au naufrage général? Le peu

qui eſt parvenu juſqu'à nous empêche-t-il que tout ce qui leur appartient, juſqu'à leur nom même, ne ſoit abſolument péri dans toute l'Afrique, dans toute l'Aſie, dans une grande partie de l'Europe? Sans les études que l'Egliſe Chrétienne a maintenues, la barbarie n'auroit-elle pas anéanti leurs ouvrages & leurs noms dans tout le reſte de l'Univers? Quelle eſt donc la futilité de la béatitude ſur laquelle ils comptoient, & à laquelle ils ſe raportoient tout entiers? Ceux qui ont fait l'admiration de leur ſiécle, ne tombent-ils pas dans le gouffre de l'oubli & de la mort, auſſi bien que les plus ſtupides & les plus ignorans? Nous ſommes bien inſenſés & bien aveugles, nous que la religion a mieux inſtruits, ſi, deſtinés par la grace du Sauveur à une bienheureuſe immortalité, nous nous laiſſons éblouir par une grandeur imaginaire, & par le phantôme d'une éternité en idée.

Les extraits que j'ai tirés de ſes Lettres, ſont plus que ſuffiſans pour faire connoître le caractére de ſon eſprit & de ſes mœurs: il me reſte à donner une idée de ſon ſtile par quelques extraits du Panégyrique de Trajan, qui eſt une piéce d'éloquence extrêmement travaillée, & qu'on a toujours regardée comme ſon chef-d'œuvre.

PANEGYRIQUE DE TRAJAN.

J'AI DEJA marqué que Pline, après qu'il eut été nommé Conſul par Trajan conjointement avec Cornutus Tertullus ſon ami intime, reçut ordre du Sénat de faire le Panégyrique de ce Prince au nom de tout l'Empire. Il lui adreſſe toujours la parole, comme s'il étoit préſent. S'il le fut en effet, car on en doute, il en couta beaucoup à la modeſtie de l'Empereur: mais quelque répugnance qu'il eût à s'entendre louer en face, ce qui eſt toujours fort déſagréable, il ne crut pas devoir s'oppoſer au Décret d'une Compagnie ſi reſpectable. On juge aiſément que Pline, dans cette occaſion, fit uſage de tout ſon eſprit, auquel la vive reconnoiſſance dont ſon cœur étoit pénétré ajoutoit une nouvelle force. Quelques extraits que je vais

faire de cette piéce montreront en même tems, & l'éloquence du Panégyriſte, & les qualités admirables du Prince qui y eſt loué.

LOUANGE UNIVERSELLE DE TRAJAN.

SÆPE *ego mecum, Patres Conſcripti, tacitus agitavi qualem quantumque eſſe oporteret cujus ditione nutuque maria, terræ, pax, bella regerentur: cùm interea fingenti formantique mihi principem, quem æquata diis immortalibus poteſtas deceret, nunquam voto ſaltem concipere ſuccurrit ſimilem huic quem videmus. Enituit aliquis in bello, ſed obſolevit in pace. Alium toga, ſed non & arma honeſtarunt. Reverentiam ille terrore, alius amorem humanitate captavit. Ille quæſitam domi gloriam, in publico; hic in publico partam, domi perdidit. Poſtremò, adhuc nemo extitit, cujus virtutes nullo vitiorum confinio læderentur. At principi noſtro quanta concordia quantuſque concentus omnium laudum omniſque gloriæ contigit; ut nihil ſeveritati ejus hilaritate, nihil gravitati ſimplicitate, nihil majeſtati humanitate detrahatur! Jam firmitas, jam proceritas corporis, jam honor capitis, & dignitas oris, ad hoc ætatis indeflexa maturitas, nec ſine quodam munere deûm feſtinatis ſenectutis inſignibus ad augendam majeſtatem ornata cæſaries, nonne longè latéque principem oſtentant?*

» Je me ſuis ſouvent appliqué, MESSIEURS, à me » former l'idée d'un Prince digne de l'Empire du monde, » également propre à commander ſur la terre & ſur la » mer, dans la paix & dans la guerre; & j'avoue qu'en » l'imaginant au gré de mes deſirs, tel qu'il pût ſoutenir » avec honneur une puiſſance comparable à celle des » dieux, mes vœux n'ont point été juſqu'à en ſouhaiter » un qui reſſemblât à notre Empereur. L'un s'eſt illuſtré » dans la guerre, mais il s'eſt avili dans la paix. L'autre » s'eſt acquis dans l'exercice de la * magiſtrature une gloire,

* *A Rome, les Princes étoient Magiſtrats & Guerriers, & en faiſoient également les fonctions.*

» qu'il a perdue dans les armées. Celui-là s'eſt attiré le » reſpect par la crainte, celui-ci l'amour par la douceur. » Tel a ſu ſe concilier dans l'intérieur de ſa maiſon une » eſtime, qu'il n'a pu conſerver en public. Tel autre s'eſt » acquis une réputation en public, qu'il a mal ſoutenue » dans ſa maiſon. Enfin, juſqu'à ce jour nous n'en avions » point vû dont les vertus n'euſſent reçu nulle atteinte, » & n'euſſent approché de quelque vice. Mais quelle allian- » ce de toutes les rares qualités, quel accord de tous les » genres de gloire n'admirons-nous point dans notre Prince: » Sa gaieté prend-elle ſur la gravité de ſes mœurs? Son » affabilité ſur la majeſté de ſon air? Sa taille, ſa démar- » che, ſes traits, cette fleur de ſanté qui brille encore dans » un âge mûr, ſes cheveux que les dieux ſemblent n'avoir » fait blanchir avant le tems que pour le rendre plus reſ- » pectable : tout cela n'annonce-t-il pas un Souverain à » tout l'univers?

CONDUITE DE TRAJAN dans l'armée.

Quid cùm ſolatium feſſis militibus, ægris opem ferres? Non tibi moris tua inire tentoria, niſi commilitonum antè luſtraſſes; nec requiem corpori, niſi poſt omnes, dare. Hac mihi admiratione dignus Imperator non videretur, ſi inter Fabricios, & Scipiones, & Camillos talis eſſet. Tunc enim illum imitationis ardor, ſemperque melior aliquis accenderet. Poſtquàm verò ſtudium armorum à manibus ad oculos, ad voluptatem à labore tranſlatum eſt, quàm magnum eſt unum ex omnibus patrio more, patria virtute lætari, & ſine æmulo ac ſine exemplo ſecum certare, ſecum contendere: ac, ſicut imperat ſolus, ſolum ita eſſe qui debeat imperare!

» Qui apporta jamais plus d'attention à conſoler les » ſoldats fatigués par de longues marches, à ſecourir les » malades? Et qui jamais plus religieuſement que vous » obſerva la coutume de ne ſe retirer dans ſon quartier » qu'après avoir viſité tous les autres, & de ne prendre

» de repos qu'après l'avoir aſſuré à toute l'armée? Qu'il » ſe trouvât un tel Général au milieu des Fabrices, des » Scipions, & des Camilles, je m'en étonnerois moins. » Les grands exemples alors réveilleroient ſon ardeur, » & quelque autre plus vertueux que lui ne ceſſeroit point » d'allumer dans ſon ame une noble émulation. Mais au- » jourd'hui que nous n'aimons plus les combats que dans » les ſpectacles; & que ce qui étoit un travail & une » fatigue chez nos ancêtres, nous ne le connoiſſons plus » que comme plaiſir & délaſſement: qu'il eſt glorieux » d'avoir ſeul conſervé les mœurs & les vertus de nos » peres; de n'avoir d'autre modéle à ſe propoſer, d'au- » tre rival à combattre que ſoi-même; &, quand ſeul » on occupe la premiére place, d'avoir ſeul tout ce qui » la mérite!

Veniet tempus quo poſteri viſere, viſendum tradere minoribus ſuis geſtient, quis ſudores tuos hauſerit campus, quæ refectiones tuas arbores, quæ ſomnum ſaxa prætexerint, quod denique tectum magnus hoſpes impleveris, ut tunc ipſi tibi ingentium ducum ſacra veſtigia iiſdem in locis monſtrabantur.

» Un tems viendra où nos neveux s'empreſſeront d'aller » voir, & de faire voir à leurs enfans les plaines où vous » avez ſoutenu de ſi nobles travaux, (à la lettre, les plai- » nes qui ont été arroſées de vos ſueurs,) les arbres qui » ont prêté leur ombre à vos repas militaires, les antres » où vous preniez votre repos, les maiſons qui ont été » honorées de la préſence d'un ſi grand hôte. Enfin on » montrera dans ces mêmes lieux vos traces avec autant » de ſoin, que vous en avez eu d'y examiner vous-même » celles des fameux Capitaines que vous vous plaiſiez tant » à ſuivre.

Itaque perinde ſummis atque infimis carus, ſic Imperatorem commilitonemque miſcueras, ut ſtudium omnium laboremque & tanquam exactor intenderes, & tanquam particeps ſociuſque relevares. Felices illos, quorum fides & induſtria, non per nuncios & interpretes, ſed ab ipſo te, nec auribus tuis ſed oculis probantur. Conſecuti ſunt, ut abſens quoque de abſentibus nemini magis, quàm tibi, crederes.

» Egalement chéri des grands & des petits, vous avez » tellement confondu le Soldat avec le Général, qu'en » même tems qu'auguſte ſurveillant vous animiez le tra- » vail de vos ſoldats, vous ſoulagiez auſſi leurs fatigues » en les partageant avec eux. Heureux ceux qui vous » ſervent ! Vous n'en connoiſſez point le zêle & la capa- » cité ſur la foi d'autrui, mais par vous-même, & par ce » que vous leur avez vû faire. Ils ont le bonheur, que, » lorſqu'ils ſont abſens, vous ne vous en raportez à per- » ſonne tant qu'à vous ſur ce qui les regarde.

RETOUR ET ENTRÉE DE TRAJAN dans la ville, depuis qu'il eut été nommé Empereur.

Ac primùm qui dies ille, quo expectatus deſideratuſque urbem tuam ingreſſus es! . . Non ætas quemquam, non valetudo, non ſexus retardavit quominus oculos inſolito ſpectaculo expleret. Te parvuli noſcere, oſtentare juvenes, mirari ſenes, ægri quoque neglecto medentium imperio ad conſpectum tui, tanquam ad ſalutem ſanitatemque, prorepere. Inde alii ſe ſatis vixiſſe te viſo, te recepto: alii nunc magis vivendum eſſe prædicabant. Feminas etiam tunc fecunditatis ſuæ maxima voluptas ſubiit, cùm cernerent cui principi cives, cui imperatori milites peperiſſent. Videres referta tecta ac laborantia, ac ne eum quidem vacantem locum, qui non niſi ſuſpenſum & inſtabile veſtigium caperet: Oppletas undique vias, anguſtumque tramitem relictum tibi: alacrem hinc atque inde populum: ubique par gaudium, paremque clamorem.

» Que dirai-je de ce jour, où Rome, après vous avoir ſi » lontems deſiré & attendu, eut enfin le plaiſir de vous re- » cevoir?.. Il n'y eut perſonne que ſon âge, ſon ſexe, ou » ſa ſanté pût empêcher de courir à un ſpectacle ſi nou- » veau. Les enfans s'empreſſoient de vous connoître, les » jeunes gens de vous montrer, les vieillards de vous ad- » mirer; les malades même, ſans égard pour les ordres » de leurs Médecins, ſe traînoient ſur votre paſſage:

» on eût dit qu'ils alloient à la guériſon & à la ſanté.
» Les uns s'écrioient qu'ils avoient aſſez vécu, puiſqu'ils
» vous avoient vû. Les autres diſoient que c'étoit main-
» tenant qu'il étoit doux de vivre. Les femmes ſe réjouiſ-
» ſoient d'avoir mis au monde des enfans, voiant à quel
» Prince elles avoient donné des citoiens, à quel Général
» elles avoient donné des ſoldats. On voioit les toits plier
» ſous le poids des Spectateurs qui s'y étoient portés. Les
» places mêmes où l'on ne pouvoit ſe tenir qu'à demi ſuſ-
» pendu, étoient occupées. La foule dont les rues étoient
» pleines, vous laiſſoit à peine un ſentier étroit pour paſſer
» à travers le peuple rangé en haie: & par tout vous trou-
» viez pareilles joies, pareilles acclamations.

COMBIEN L'EXEMPLE DU PRINCE eſt puiſſant!

Non cenſuram adhuc, non præfecturam morum recepiſti; quia tibi beneficiis potius quàm remediis ingenia noſtra experiri placet. Et alioqui neſcio an plus moribus conferat princeps, qui bonos eſſe patitur, quàm qui cogit. Flexibiles quamcumque in partem ducimur à principe, atque, ut ita dicam, ſequaces ſumus... Vita principis cenſura eſt, eaque perpetua: ad hanc dirigimur, ad hanc convertimur; nec tam imperio nobis opus eſt, quàm exemplo. Quippe infidelis recti magiſter eſt metus. Meliùs homines exemplis docentur, quæ inprimis hoc in ſe boni habent, quod approbant, quæ præcipiunt, fieri poſſe.

» Vous n'avez point encore voulu exercer la cenſure,
» ni vous charger de l'inſpection des mœurs. Vous aimez
» mieux nous porter à la vertu par vos bienfaits, que par
» des remédes toujours amers. Auſſi je ne ſai ſi le Prince
» qui ſouffre & honore la pureté des mœurs, n'y contri-
» bue pas davantage, que celui qui la commande... La
» vie du Prince eſt une cenſure continuelle: nous nous ré-
» glons ſur elle, nous la prenons pour modéle: nous avons
» bien moins beſoin de loix que d'exemples. La crainte
enſeigne

» enſeigne mal à bien vivre. Les exemples ont beau-
» coup plus d'autorité. Ils ne portent pas ſeulement à la
» vertu, ils prouvent qu'il n'eſt pas impoſſible de la prati-
» quer.

LA VERTU, NON LES STATUES, fait honneur aux Princes.

Ibit in ſecula fuiſſe principem, cui florenti & incolumi nunquam niſi modici honores, ſæpius nulli decernerentur... Ac mihi intuenti in ſapientiam tuam, minùs mirum videtur, quòd mortales iſtos caducoſque titulos aut deprecceris, aut temperes. Scis enim ubi vera principis, ubi ſempiterna ſit gloria; ubi ſint honores, in quos nihil flammis, nihil ſenectuti, nihil ſucceſſoribus liceat. Arcus enim, & ſtatuas, aras etiam templaque demolitur & obſcurat oblivio, negligit carpitque poſteritas: contrà, contemptor ambitionis & infinitæ poteſtatis domitor ac frenator animus ipſa vetuſtate floreſcit, nec ab ullis magis laudatur, quàm quibus minimè neceſſe eſt. Præterea, ut quiſquis factus eſt princeps, extemplo fama ejus, incertum bona an mala, ceterùm æterna eſt. Non ergo perpetua principi fama, quæ invitum manet, ſed bona concupiſcenda eſt. Ea porro non imaginibus & ſtatuis, ſed virtute ac meritis propagatur.

» On dira dans tous les ſiécles, qu'il y a eu un Prince
» comblé de vertus, à qui les hommes de ſon tems ne dé-
» cernérent que des honneurs médiocres, & à qui ſouvent
» ils n'en décernérent aucuns... Une ſageſſe ſi profonde,
» quand je la conſidére, me fait comprendre que nous
» ne devons pas tant nous étonner ſi vous rejettez ou ſi
» vous tempérez ces honneurs communs & périſſables.
» Vous ſavez en quoi conſiſte la vraie gloire, la gloire
» immortelle d'un Prince; vous ſavez où réſident les hon-
» neurs qui ne craignent ni le feu, ni le tems, ni l'envie
» des ſucceſſeurs. Il n'eſt point d'arcs de triomphe, de
» ſtatues, d'autels, de temples même, qui ne périſſent,
» & qui enfin ne ſoient oubliés. Si le tems les épargne, la
» poſtérité ſouvent les néglige ou les critique. Mais celui

» qui a le courage de mépriſer l'ambition, & de mettre » un frein à une puiſſance accoutumée à n'en point avoir, » s'attire une vénération que la révolution des ſiécles ne » fait qu'accroitre & rajeunir: il n'eſt jamais tant loué, » que de ceux qui ont le plus de liberté de s'en diſpenſer. » Le Prince ne doit donc pas deſirer que la renommée » parle éternellement de lui; malgré lui elle en parlera: » mais il doit ſouhaiter qu'elle ne ceſſe jamais d'en parler » bien. C'eſt ce que le mérite & la vertu donnent ſeuls, » & ce qu'on ne peut ſe promettre des images & des ſta- » tues.

LE BONHEUR DU PRINCE LIÉ AVEC celui des peuples.

Fuit tempus, ac nimium diu fuit, quo alia adverſa, alia ſecunda principi & nobis. Nunc communia tibi nobiſcum tam læta, quàm triſtia; nec magis ſine te nos eſſe felices, quàm tu ſine nobis potes. An, ſi poſſes, in fine votorum adjeciſſes, UT ITA PRECIBUS TUIS DII ANNUERENT, SI JUDICIUM NOSTRUM MERERI PERSEVERASSES?

» Un tems a été, & il n'a duré que trop, où notre » bonheur & notre malheur ne ſe régloient point ſur ceux » du Prince. Maintenant triſteſſe & joie, tout nous eſt » commun; & il n'eſt pas plus poſſible que nous ſoïons » heureux ſans vous, qu'il l'eſt que vous le ſoïez ſans nous. » S'il en étoit autrement, auriez-vous ajouté à la fin de » votre priére publique, *Que vous ne demandiez aux dieux* » *leur protection, qu'auſſi lontems que vous continuerez à mé-* » *riter notre amour?*

Il eſt remarquable que c'eſt par l'ordre de Trajan même qu'on avoit appoſé une condition aux vœux publics que l'on faiſoit pour lui: SI BENE REMPUBLICAM ET EX UTILITATE OMNIUM REXERIS. c'eſt-à-dire, *ſi vous gouvernez avec juſtice, & uniquement pour l'avantage de la République.* » O vœux, s'écrie Pline, dignes d'être éter- » nellement formés, éternellement exaucés! La Républi- » que a, par votre entremiſe, contracté avec les dieux. Ils

» ſont engagés à veiller à votre conſervation, tant que » vous veillerez à la conſervation de la patrie; & ſi vous » faites rien de contraire, ils ſont obligés de détourner » leurs regards & leur protection de deſſus vous. *Digna vota, quæ ſemper ſuſcipiantur, ſemperque ſolvantur. Egit cum diis, ipſo te auctore, Reſpublica, ut te ſoſpitem incolumemque præſtarent, ſi tu ceteros præſtitiſſes: ſi contrà, illi quoque à cuſtodia tui corporis oculos dimoverent.*

UNION ADMIRABLE ENTRE LA femme & la ſœur de Trajan.

Nihil eſt tam pronum ad ſimultates quàm æmulatio, in feminis præſertim. Ea porro maximè naſcitur ex conjunctione, alitur æqualitate, exardeſcit invidia, cujus finis eſt odium. Quo quidem admirabilius exiſtimandum eſt, quòd mulieribus duabus in una domo parique fortuna nullum certamen, nulla contentio eſt. Suſpiciunt invicem, invicem cedunt: cùmque te utraque effuſiſſimè diligat, nihil ſua putant intereſſe utram tu magis ames. Idem utrique propoſitum, idem tenor vitæ, nihilque ex quo ſentias duas eſſe.

» Rien n'eſt plus propre à faire naître des diſſenſions, » que la jalouſie, ordinaire entre les femmes. Elle prend » ſa naiſſance dans les liaiſons même qui devroient l'éloi- » gner, elle ſe nourrit dans l'égalité, elle s'irrite par l'envie, » & dégénère enfin en haine implacable. C'eſt ce qui doit » nous faire regarder comme un prodige de vertu, qu'en- » tre deux illuſtres Dames qui habitent un même palais, » dont la fortune eſt égale, on ne voie jamais la moindre » diſpute. Elles ſe reſpectent, elles ſe cédent tour-à-tour; » & quoique toutes deux vous aiment très tendrement, » elles ne croient point qu'il leur importe laquelle des » deux vous aimiez le plus. Elles ne ſe propoſent toutes » deux qu'une même fin: elles n'ont qu'un même genre de » vie: enfin rien ne vous fait apercevoir que ce ſont deux » perſonnes.

TRAJAN ÉTOIT SENSIBLE AUX douceurs de l'amitié.

Jam etiam & in privatorum animis exoleverat priſcum mortalium bonum amicitia, cujus in locum migraverant aſſentationes, blanditiæ, & pejor odio amoris ſimulatio. Etenim in principum domo nomen tantum amicitiæ, inane ſcilicet irriſumque, manebat. Nam quæ poterat eſſe inter eos amicitia, quorum ſibi alii domini, alii ſervi videbantur? Tu hanc pulſam & errantem reduxiſti. Habes amicos, quia amicus ipſe es. Neque enim, ut alia ſubjectis, ita amor imperatur: neque eſt ullus affectus tam erectus, & liber, & dominationis impatiens, nec qui magis vices exigat.

» L'amitié, ce bien précieux, qui faiſoit autrefois la fé-
» licité des mortels, etoit bannie même du commerce
» des hommes privés, & à ſa place avoient ſuccédé la fla-
» terie, les paroles officieuſes, & un phantôme d'amitié
» plus dangereux que la haine. Si le nom d'amitié étoit
» encore connu dans la maiſon des Princes, il n'y étoit
» qu'un objet de mépris & de raillerie. Quelle amitié pou-
» voit régner entre ceux qui ſe regardoient réciproque-
» ment comme maîtres & eſclaves? Vous l'avez rappellée
» d'un long exil. Vous avez des amis, parce que vous ſa-
» vez l'être. Car un Prince ne commande point l'amitié,
» comme il peut commander le reſte. Ce ſentiment veut
» être libre: il a quelque choſe de grand, eſt ennemi de
» la contrainte, & exige rigoureuſement autant qu'il
» donne.

POUVOIR SOUVERAIN DES Affranchis ſous les mauvais Empereurs.

Plerique principes, cùm eſſent civium domini, libertorum erant ſervi. Horum conſiliis, horum nutu regebantur: per hos audiebant, per hos loquebantur: per hos Præturæ etiam, & Sacerdotia, & Conſulatus, imò & ab his, petebantur. Tu libertis tuis ſummum quidem honorem, ſed tanquam libertis,

habes ; abundeque his ſufficere credis, ſi probi & frugi exiſtimentur. Scis enim, præcipuum eſſe indicium non magni principis, magnos libertos.

» La plupart de nos Empereurs étoient maîtres des Ci-
» toiens, & eſclaves de leurs Affranchis. Ils ne ſe gouver-
» noient que par le conſeil de ces ſortes de gens : ils n'a-
» voient de volonté que la leur : ils n'entendoient, ils ne
» parloient que par eux. Par eux on obtenoit la Préture,
» le Sacerdoce, & le Conſulat : ou plutôt, c'étoit à eux
» qu'il faloit les demander. Pour vous, vous conſidérez
» beaucoup vos affranchis, mais vous ne les conſidérez
» que comme des affranchis, & vous croiez qu'ils ſont
» aſſez honorés, s'ils paſſent pour gens de bien. Car
» vous ſavez qu'il n'y a pas de marque plus infaillible
» de la petiteſſe du Prince, que la grandeur de ſes
» affranchis.

LE PRINCE NE PEUT S'ELEVER qu'en s'abaiſſant.

Cui nihil ad augendum faſtigium ſupereſt, hic uno modo creſcere poteſt, ſi ſe ipſe ſubmittat, ſecurus magnitudinis ſuæ. Neque enim ab ullo periculo fortuna principum longiùs abeſt, quàm ab humilitate.

» Il ne reſte à celui qui eſt parvenu juſqu'au comble
» des honneurs, qu'un ſeul moien pour s'élever, c'eſt que,
» ſûr de ſa propre grandeur, il ſache en deſcendre. De
» tous les périls que les Princes peuvent courir, celui qu'ils
» doivent craindre le moins, c'eſt de s'avilir en s'abaiſ-
» ſant.

EN QUOI CONSISTE LA GRANDEUR des Princes.

Ut felicitatis eſt quantum velis poſſe, ſic magnitudinis velle quantum poſſis.

» Si c'eſt le ſouverain bonheur, que de pouvoir faire tout
» le bien qu'on veut ; c'eſt le comble de la grandeur, que
» de vouloir faire tout le bien qu'on peut.

Du ſtile de Pline.

LE PANEGYRIQUE de Pline a toujours paſſé pour ſon chef-d'œuvre même de ſon tems ; où l'on avoit de lui pluſieurs piéces d'éloquence qui lui avoient acquis une grande reputation dans le Barreau. Il n'eſt pas étonnant qu'aiant à louer, en qualité de Conſul & par ordre du Sénat, un Prince auſſi accompli que l'étoit Trajan, qui d'ailleurs l'avoit comblé de bienfaits, il ait fait un effort de génie pour lui marquer ſa reconnoiſſance particuliére, & en même tems la joie univerſelle de tout l'Empire. L'eſprit brille par tout dans ce diſcours, mais le cœur de Pline s'y fait encore plus ſentir ; & l'on ſait que c'eſt du cœur que part la véritable éloquence.

Pectus eſt quod diſertos facit. *Qui. Inſt. Ep. 18. l. 3.*

En prononçant ce Panégyrique, il ne lui donna pas autant d'étendue qu'il en a maintenant. Ce ne fut qu'après coup, après l'action, qu'en habile Peintre, il ajouta de nouveaux traits au portrait de ſon Héros, mais tous d'après nature, & qui, bien loin d'en altérer la reſſemblance & la vérité, ne ſervoient qu'à la rendre encore plus ſenſible. Il [a] nous apprend lui-même ce qui l'avoit porté à en uſer de la ſorte. » Ma premiére vûe, dit-il, a été de faire » aimer encore davantage à l'Empereur ſes vertus, par les » charmes d'une louange naïve. J'ai voulu en même tems » tracer à ſes ſucceſſeurs, par ſon exemple mieux que par » aucun précepte, la route de la ſolide gloire. S'il y a » beaucoup d'honneur à former les Princes par de nobles » leçons, il y a bien autant d'embarras dans cette entre- » priſe, & peutêtre encore plus de préſomption. Mais, » laiſſer à la poſtérité l'éloge d'un Prince accompli, mon-

[a] Officium conſulatûs injunxit mihi ut Reip. nomine Principi gratias agerem. Quod ego in Senatu cùm ad tationem & loci & temporis ex more feciſſem, bono civi convenientiſſimum credidi, eadem illa ſpatioſiùs & uberiùs volumine amplecti. Primùm, ut Imperatori noſtro virtutes ſuæ veris laudibus commendarentur : deinde ut futuri Principes, non quaſi à magiſtro, ſed tamen ſub exemplo præmonerentur, qua potiſſimum via poſſent ad eandem gloriam niti. Nam præcipere qualis eſſe debeat Princeps, pulcrum quidem, ſed oneroſum ac prope ſuperbum eſt. Laudare verò optimum Principem,

» trer comme d'un phare aux Empereurs qui viendront » après lui une lumiere qui les guide, c'eſt tout à la fois » être auſſi utile, & plus modeſte. « Il étoit difficile de leur propoſer un modéle plus parfait. On peut dire que Trajan réuniſſoit toutes les qualités d'un grand Prince en une ſeule, qui étoit d'être intimement convaincu qu'il étoit Empereur non pour lui, mais pour les peuples. Mais ce n'eſt pas de quoi il s'agit ici.

Le ſtile de ce diſcours eſt élégant, fleuri, lumineux, tel que le doit être celui d'un Panégyrique, où il eſt permis d'étaler avec pompe tout ce que l'éloquence a de plus brillant. Les penſées y ſont belles, ſolides, en grand nombre, & ſouvent paroiſſent toutes neuves. Les expreſſions, quoiqu'aſſez ſimples pour l'ordinaire, n'ont rien de bas, rien qui ne convienne au ſujet, & qui n'en ſoutienne la dignité. Les deſcriptions ſont vives, naturelles, circonſtanciées, pleines d'images naïves, qui mettent l'objet ſous les yeux, & le rendent ſenſible. Tout le diſcours eſt rempli de maximes & de ſentimens véritablement dignes du Prince qu'on y loue.

Cependant il me ſemble que ce diſcours, quelque beau & quelque éloquent qu'il ſoit, ne peut point être mis dans le genre ſublime. On n'y voit point, comme dans les harangues de Cicéron, j'entends même celles du Genre Démonſtratif, de ces expreſſions vives & énergiques, de ces penſées nobles & ſublimes, de ces tours hardis & frapans, de ces figures pleines de feu & de vivacité, qui étonnent, qui ſurprennent, & qui raviſſent l'ame hors d'elle-même. Son éloquence ne reſſemble point à ces grands fleuves, qui roulent leurs eaux avec bruit & majeſté, mais plutôt à une claire & agréable fontaine, qui coule lentement à l'ombre des arbres dont ſes bords ſont embellis. Pline laiſſe ſon Lecteur tranquille, & ne le tire point de ſon aſſiette naturelle. Il plait, mais par endroits & par parties. Une ſorte de monotonie qui régne dans tout le Panégyrique, fait qu'on a peine à en ſoutenir une lecture entiére & ſuivie, au lieu

ac per hoc poſteris, velut è ſpecula, lumen quod ſequantur oſtendere, || idem utilitatis habet, arrogantiæ nihil.

que la harangue de Ciceron la plus longue eſt celle qui paroit la plus belle, & qui fait le plus de plaiſir. Il faut ajouter que le ſtile de Pline ſe ſent un peu du goût d'antithéſes, de penſées coupées, de tours recherchés qui dominoit de ſon tems. Il ne s'y livroit pas, mais il étoit obligé de s'y préter. Le même goût régne dans ſes lettres, mais il y eſt moins choquant, parce que ce ſont toutes piéces détachées, où cette ſorte de ſtile ne déplait pas: je croi pourtant qu'elles doivent être miſes auſſi beaucoup au deſſous de celles de Cicéron. Mais tout bien peſé, tout bien examiné, & les Lettres de Pline & ſon Panégyrique méritent l'eſtime & l'approbation que tous les ſiécles leur ont accordée. J'ajouterai que ſon Traducteur doit la partager avec lui.

ANCIENS PANEGYRIQUES.

NOUS AVONS un recueil de Harangues Latines intitulé *Panegyrici veteres*, qui renferment le Panégyrique de pluſieurs Empereurs Romains. Celui de Pline eſt à la tête. Il eſt ſuivi d'onze autres piéces du même genre. Ce recueil, outre qu'il contient beaucoup de faits qui ne ſe trouvent point ailleurs, peut être fort utile pour ceux qui ſont chargés de faire des Panégyriques. La bonne antiquité ne nous fournit point de modéles de ces ſortes de diſcours, excepté la Harangue de Cicéron pour la Loi Manilia, & quelques endroits de ſes autres Harangues, qui ſont des chef-d'œuvres achevés dans le Genre Démonſtratif. Il ne faut pas s'attendre à trouver la même beauté ni la même délicateſſe dans les Panégyriques dont je parle. L'éloignement du ſiécle d'Auguſte avoit fait déchoir beaucoup l'Eloquence, qui n'avoit plus cette ancienne pureté de langage, cette fineſſe d'expreſſion, cette ſobriété d'ornemens, cet air ſimple & naïf, relevé, quand il le faloit, par une grandeur & une nobleſſe de ſtile admirable. Mais on trouve dans ces diſcours beaucoup d'eſprit, de fort belles penſées, des tours heureux, de vives deſcriptions, & des louanges très ſolides.

Pour

Pour en donner quelque idée, je me contenterai d'en tranſcrire ici deux endroits en Latin ſeulement. Ils ſont tirés du Panégyrique prononcé par Nazaire en l'honneur du Grand Conſtantin le jour de la naiſſance des deux Céſars ſes fils. Saint Jérome parle de ce Nazaire comme d'un célébre Orateur ; & il dit qu'il avoit une fille auſſi eſtimée que lui pour l'éloquence. AN. J.C. 321.

PREMIER ENDROIT.

NAZAIRE parle ici des deux Céſars. *Nobiliſſimorum Cæſarum laudes exequi velle, ſtudium quidem dulce, ſed non & cura mediocris eſt ; quorum in annis pubeſcentibus non eruptura virtutis tumens germen, non flos præcurſor indolis bonæ lætior quàm uberior apparet ; ſed jam facta grandifera, & contra rationem ætatis maximorumque fructuum matura perceptio. Quorum alter jam obterendis hoſtibus gravis terrorem paternum, quo ſemper barbaria omnis intremuit, derivare ad nomen ſuum cœpit : alter jam Conſulatum, jam venerationem ſui, jam patrem ſentiens, ſi quid intactum aut parens aut frater reſervet, declarat mox victorem futurum, qui animo jam vincit ætatem. Rapitur quippe ad ſimilitudinem ſuorum excellens quæque natura, nec ſenſim ac lentè indicium promit boni, cùm involucra infantiæ vividum rumpit ingenium.*

SECOND ENDROIT.

NAZAIRE loue dans Conſtantin une vertu bien rare dans les Princes, mais bien eſtimable : c'eſt la Continence. Il y ajoute auſſi quelques autres louanges.

Jam illa vix audeo de tanto Principe commemorare, quòd nullam matronarum cui forma emendatior fuerit boni ſui piguit ; cùm ſub abſtinentiſſimo Imperatore ſpecies luculenta, non incitatrix licentiæ eſſet, ſed pudoris ornatrix. Quæ ſine dubio magna, ſeu potius divina laudatio, ſæpe & in ipſis etiam Philoſophis, non tam re exhibita, quàm diſputatione jactata. Sed remittamus hoc Principi noſtro, qui ita temperantiam ingenerare omnibus cupit, ut eam non ad virtutum

ſuarum decus adſcribendam, ſed ad naturæ ipſius honeſtatem referendam arbitretur. Quid, faciles aditus? quid, aures patientiſſimas? quid, benigna reſponſa? quid, vultum ipſum auguſti decoris gravitate, hilaritate permixta, venerandum quiddam & amabile renidentem, quis dignè exequi poſſit?

Peut on rien de plus ſolide que cette penſée? *Nulle Dame, quelque belle qu'elle ait été, n'a eu lieu de s'en repentir: parce que ſous un Prince auſſi ſage que Conſtantin, la beauté n'eſt point un attrait à la licence, mais un ornement à la pudeur.* Et pouvoit-elle être mieux exprimée? *cùm ſub abſtinentiſſimo Imperatore ſpecies luculenta, non incitatrix licentiæ eſſet, ſed pudoris ornatrix.*

LIVRE VINGT-HUITIÉME.

DES

SCIENCES SUPERIEURES.

Ce que tu peux faire pour moi est de t'oter un peu de mon Soleil.

LIVRE VINGT-HUITIÉME.

DES

SCIENCES

SUPERIEURES.

NOus voici arrivés à ce qu'il y a de plus grand & de plus élevé dans l'ordre des connoiſſances naturelles, j'entends la Philoſophie, & les Mathématiques qui en ſont une branche, qui ont ſous elles un grand nombre d'Arts & de Sciences qui en dépendent, ou qui y ont raport, & dont l'étude demande, pour y réuſſir, de la force & de l'étendue d'eſprit, & perfectionne à ſon tour ces qualités naturelles. On conçoit bien que des matiéres ſi variées, ſi étendues, ſi importantes, ne peuvent être

traitées ici que très ſuperficiellement. Je ne prétends pas même les embraſſer toutes, ni en faire un détail exact. J'en cueillerai la fleur pour ainſi dire, & je m'arréterai à ce qui me paroitra le plus propre à ſatisfaire ou plutôt à exciter la curioſité des Lecteurs peu éclairés ſur ces matiéres, & à leur donner une légére idée de l'hiſtoire des grands hommes qui ſe ſont diſtingués dans ces ſciences, & des progrès qu'elles ont pu faire en paſſant des Anciens aux Modernes. Car il n'en eſt pas ici comme des Belles-Lettres, où certainement, pour ne rien dire de plus, les ſiécles poſtérieurs n'ont rien ajouté aux productions d'Athénes & de Rome.

Toutes les Sciences dont je dois ici parler, peuvent ſe diviſer en deux parties, qui ſont la Philoſophie & les Mathématiques. La Philoſophie fera la matiére de ce vingt huitiéme Livre; & les Mathématiques celles du ſuivant, qui ſera le dernier.

DE LA
PHILOSOPHIE.

LA PHILOSOPHIE eſt l'étude de la Nature & de la Morale fondée ſur le raiſonnement. Cette ſcience fut d'abord appellée *Sageſſe*, σοφία ; & ceux qui en faiſoient profeſſion, *Sages*, σοφοί. Ces noms parurent trop faſtueux à Pythagore, & il leur en ſubſtitua de plus modeſtes, appellant cette ſcience *Philoſophie*, c'eſt-à-dire amour de la ſageſſe ; & ceux qui l'enſeignoient ou qui s'y appliquoient, *Philoſophes*, c'eſt-à-dire amateurs de la ſageſſe.

Preſque dans tous les tems, & dans toutes les nations policées, il y a eu des hommes ſtudieux & d'un eſprit élevé, qui ont cultivé cette ſcience avec un grand ſoin : les Prêtres en Egypte, les Mages dans la Perſe, les Caldéens à Babylone, les Brachmanes ou Gymnoſophiſtes chez les Indiens, les Druides chez les Gaulois. Quoique la Philoſophie doive ſon origine à pluſieurs de ceux que je viens de nommer, je ne la conſidérerai ici qu'autant qu'elle a paru dans la Gréce, qui lui a donné un nouvel éclat, & qui en eſt devenue comme l'Ecole générale. Ce ne ſont pas ſeulement quelques particuliers, épars çà & là en différentes régions, qui faſſent de tems en tems d'heureux efforts, & qui jettent par leurs Ecrits & par leur réputation une lumiére brillante, mais courte & paſſagére. La Gréce, par un privilége ſingulier, a nourri & formé dans ſon ſein pendant une longue ſuite de ſiécles non interrompue, une foule, ou, pour mieux dire, un peuple de Philoſophes, uniquement occupés à chercher la vérité, dont pluſieurs dans cette vûe renonçoient à leurs biens, quittoient leur patrie, entreprenoient de longs & pénibles voiages, & paſſoient toute leur vie dans l'étude juſqu'à une extrême vieilleſſe.

Peut-on croire que ce concours d'hommes ſavans & ſtudieux ſi perſévérant & d'une ſi longue durée dans un

ſeul & même pays, n'ait été l'effet que du hazard, & non d'une Providence particuliére, qui a ſuſcité cette nombreuſe ſuite de Philoſophes pour maintenir & perpétuer l'ancienne tradition ſur certaines vérités eſſentielles & capitales ? Combien leurs préceptes ſur la morale, ſur les vertus, ſur les devoirs, ont-ils été utiles pour empêcher le débordement des vices ! Quel affreux deſordre, par exemple, auroit-on vû, ſi la ſecte Epicurienne eût été ſeule & dominante ! Combien leurs diſputes ont-elles ſervi pour conſerver les dogmes importans de la diſtinction de la matiére & de l'eſprit, de l'immortalité de l'ame, de l'exiſtence d'un Etre ſouverain ! Il [a] n'eſt pas douteux que Dieu leur avoit découvert ſur tous ces points d'admirables principes préférablement à tant d'autres peuples, que la barbarie tenoit dans une profonde ignorance.

Il eſt vrai que, parmi ces Philoſophes, pluſieurs ont avancé d'étranges abſurdités. Tous même, ſelon S. Paul, *Rom. 1. 19. & 21.* *ont retenu la vérité de Dieu dans l'injuſtice... ne l'aiant point glorifié comme Dieu, & ne lui aiant point rendu graces.* Aucune Ecole n'a jamais oſé ſoutenir ni prouver l'unité d'un Dieu, quoique les plus habiles Philoſophes fuſſent tous pleinement convaincus de cette vérité. Dieu a voulu nous apprendre par leur exemple, ce qu'eſt & ce que peut l'homme abandonné à lui ſeul. Pendant quatre cens ans & plus, tous ces beaux eſprits ſi ſubtils, ſi pénétrans, ſi profonds, n'ont ceſſé de diſputer, d'examiner, de dogmatiſer, ſans pouvoir convenir de rien entr'eux, & ſans rien finir. Ce n'étoit pas eux que Dieu avoit deſtinés pour *Baruc.* être la lumiére du monde. *Non hos elegit Dominus.*

La Philoſophie, chez les Grecs, s'eſt diviſée en deux grandes Sectes : l'une appellée l'*Ionique*, fondée par Thalès qui étoit d'Ionie ; l'autre nommée l'*Italique*, parce que c'eſt dans cette partie de l'Italie, appellée la Grande Gréce, qu'elle a été établie par Pythagore. L'une & l'autre ſe partagent en pluſieurs autres branches, comme on le verra bientôt.

Voila en gros la matiére de la Diſſertation que j'entre-

[a] Quod notum eſt Dei, manifeſtum eſt in illis : Deus enim illis || manifeſtavit.

prends

prends de donner ſur la Philoſophie ancienne. Elle deviendroit immenſe, ſi je ſongeois à la traiter à fond, ce qui ne convient point au plan que je me propoſe. Je me contenterai donc, en expoſant l'hiſtoire & les ſentimens de ceux qui ſe ſont le plus diſtingués parmi ces Philoſophes, de raporter ce qui me paroitra le plus important, le plus inſtructif, le plus propre à ſatisfaire la juſte curioſité d'un Lecteur, qui regarde les actions & les opinions de ces Philoſophes comme une partie eſſentielle de l'Hiſtoire, mais dont il lui ſuffit d'avoir une connoiſſance ſuperficielle, & une idée générale. Mes guides ſeront parmi les anciens, Cicéron dans ſes Oeuvres philoſophiques, & Diogéne Laërce dans ſon traité des Philoſophes; & parmi les modernes, le ſavant Stanley Anglois, qui a fait un excellent ouvrage ſur cette matiére.

Je diviſerai ma Diſſertation en deux parties. Dans la premiére je raporterai l'hiſtoire des Philoſophes, ſans m'étendre beaucoup ſur leurs ſentimens: dans la ſeconde je traiterai l'hiſtoire de la Philoſophie même, en expoſant les principaux dogmes des différentes ſectes.

PREMIERE PARTIE.

HISTOIRE DES PHILOSOPHES.

JE PARCOURRAI toutes les ſectes de la Philoſophie ancienne, & je donnerai une hiſtoire abrégée des Philoſophes qui s'y ſont le plus diſtingués.

CHAPITRE PREMIER.

HISTOIRE DES PHILOSOPHES DE LA SECTE IONIQUE,

Juſqu'au partage qui s'en fit en pluſieurs branches.

LA SECTE Ionique, à compter depuis Thalès qui en eſt regardé comme le fondateur, juſqu'à Philon & Antiochus que Cicéron entendit, a duré plus de cinq cens ans.

THALÈS.

Diog. Laërt. AN. M. 3164. AV. J. C. 640.

THALÈS étoit de Milet, ville célébre de l'Ionie. Il vint au monde la premiére année de l'Olympiade XXXV.

Pour profiter des lumiéres de ce qu'il y avoit alors de plus habiles gens, il fit pluſieurs voiages, ſelon la coutume des anciens : d'abord dans l'île de Créte, puis dans la Phénicie, & enfin dans l'Egypte, où il conſulta les Prêtres de Memphis, qui cultivoient avec un ſoin extrême les ſciences ſupérieures. Il apprit ſous ces grands Maîtres la Géométrie, l'Aſtronomie, & la Philoſophie. Un diſciple de cette eſpéce ne l'eſt pas lontems. Auſſi Thalès paſſa-t-il bien vîte des leçons aux découvertes. Ses Maîtres de Memphis apprirent de lui le moien de meſurer exactement les immenſes Pyramides qui ſubſiſtent encore.

L'Egypte étoit gouvernée pour lors par Amaſis, Prince qui aimoit les Lettres, parce qu'il étoit lui-même fort lettré. Il fit tout le cas qu'il devoit du mérite de Thalès,

& lui donna des marques publiques de ſon eſtime. Mais ce Philoſophe Grec, amateur de la liberté & de l'indépendance, n'avoit pas ce qu'il faloit pour ſe maintenir à la Cour. Il étoit grand Aſtronome, grand Géométre, excellent Philoſophe, mais mauvais Courtiſan. La maniére trop libre dont il déclamoit contre la Tyrannie, déplut à Amaſis, & lui fit prendre contre lui des impreſſions de défiance & de crainte, qu'il ne ſe mit pas trop en peine d'effacer, & qui furent ſuivies peu de tems après de ſa diſgrace entiére. La Gréce en profita. Thalès quitta la Cour, & revint à Milet répandre dans le ſein de ſa patrie les tréſors de l'Egypte.

Le grand progrès qu'il avoit fait dans les ſciences, le fit mettre au nombre des ſept Sages de la Gréce, ſi vantés dans l'antiquité. De ces ſept Sages, il n'y eut que Thalès qui fonda une ſecte de Philoſophes, parce qu'il s'appliqua à la contemplation de la nature, forma une école & un corps de doctrine, eut des diſciples & des ſucceſſeurs. Les autres ne ſe firent remarquer que par un genre de vie plus réglé, & par quelques préceptes moraux qu'ils donnérent dans les occaſions.

J'ai parlé ailleurs avec quelque étendue de ces Sages, auſſi bien que de pluſieurs circonſtances de la vie de Thalès: de ſon ſéjour à la Cour de Créſus roi de Lydie, & de ſon entretien avec Solon. J'y ai raporté le mot plaiſant & ſenſé d'une femme qui le vit tomber dans une foſſe lorſqu'il contemploit les aſtres: *Comment*, lui dit-elle, *pourriez-vous connoitre ce qui ſe fait dans le ciel, puiſque vous ne voiez pas ce qui eſt proche de vos piés?* & le tour ingénieux dont il ſe ſervit pour éluder les pourſuites de ſa mere qui le preſſoit de ſe marier, en lui répondant lorſqu'il étoit jeune, *Il n'eſt pas encore tems*; & lorſqu'il fut ſur le retour, *Il n'eſt plus tems.* *Tome II. de l'Hiſt. ancienne, Livre Ve.*

Les raiſons qui avoient empéché Thalès de ſe donner des chaînes en s'engageant dans le mariage, lui firent préférer une vie douce & tranquille aux emplois les plus brillans. Animé d'un deſir vif de connoitre la nature, il l'étudia aſſiduement dans un heureux loiſir que lui donnoit une retraite exacte, impénétrable au tumulte, mais ou-

verte à tous ceux que l'amour de la vérité, ou le beſoin de ſes conſeils lui amenoit. Il n'en ſortoit que très rarement : c'étoit pour aller prendre un repas frugal chez Thraſybule ſon ami, qui devint par ſes talens roi de Milet dans le tems du Traité que les Miléſiens firent avec Alyatte II roi de Lydie.

Cic. de Nat. deor lib. 1. n. 25. Apud. Florid.

Cicéron dit que Thalès eſt le premier des Grecs qui ait traité des matiéres de Phyſique.

On lui donne la gloire d'avoir fait pluſieurs belles découvertes dans l'aſtronomie : dont l'une, qui regarde la grandeur du diamétre du ſoleil comparé au cercle de ſon mouvement annuel, lui faiſoit grand plaiſir. Auſſi un homme riche à qui il en fit part, offrant à ce Philoſophe pour récompenſe tout ce qu'il voudroit, Thalès ne lui en demanda point d'autre, ſinon qu'il fît honneur de cette découverte à celui qui en étoit l'auteur. On reconnoit ici le vrai caractére des Savans, infiniment plus ſenſibles à l'honneur d'une nouvelle découverte, qu'aux plus grandes récompenſes ; & la vérité de ce que diſoit [a] Tacite en parlant d'Helvidius Priſcus, *Que la derniére choſe dont les gens même les plus ſages ſe dépouillent, c'eſt le deſir de la gloire.* Il ſe diſtingua fort par ſon habileté à prédire dans une grande exactitude les éclipſes du ſoleil & de la lune, ce qui étoit regardé pour lors comme une choſe bien merveilleuſe.

Saint Clément d'Alexandrie raporte, d'après Diogéne Laërce, deux belles paroles de Thalès. Interrogé [b] un jour ce qu'étoit Dieu : *C'eſt*, dit-il, *ce qui n'a ni commencement, ni fin.* Un autre lui demandant ſi l'homme pouvoit dérober à Dieu la connoiſſance de ſes actions. *Comment pourroit-il le faire*, répondit-il, *puiſqu'il n'eſt pas en ſon pouvoir de lui cacher même ſes penſées ?* Valére [c] Maxime ajoute que Thalès parloit ainſi, afin que l'idée de la préſence de Dieu aux penſées les plus ſecrettes de l'ame, obli-

a Erant quibus appetentior famæ videbatur, quando etiam ſapientibus cupido gloriæ noviſſima exuitur. *Tacit. Hiſt. lib. 4. cap. 6.*

b Rogatus Thales quid ſit Deus? Id, inquit, quod neque habet principium, nec finem. Cùm autem rogaſſet alius, an Deum lateat homo aliquid agens: Et quomodo, inquit, qui ne cogitans quidem?

c Mirificè Thales. Nam interrogatus an facta hominum deos falleren; Nec cogitata, inquit. Ut non ſolùm manus, ſed etiam men-

geât les hommes à tenir leur cœur, non moins que leurs mains, dans une grande pureté. Cicéron fait préciſément la même remarque, quoiqu'en termes un peu différens. Thalès, [a] dit-il, qui tenoit le premier rang parmi les ſept ſages de la Gréce, croioit qu'il étoit de la derniére importance que les hommes fuſſent bien convaincus que la Divinité rempliſſoit tout, & voioit tout; & que c'étoit là le moien de les rendre plus ſages & plus religieux.

Il mourut la premiére année de l'Olympiade LVIII. âgé de quatre-vingts-douze ans, dans le tems même qu'il aſſiſtoit à la célébration des Jeux Olympiques. AN. M. 3456. AV. J. C. 548.

ANAXIMANDRE.

THALÈS eut pour ſucceſſeur Anaximandre, ſon diſciple & ſon compatriote. L'Hiſtoire ne nous a rien conſervé du détail de ſes actions. Il s'écarta en pluſieurs points de la doctrine de ſon Maître. On prétend qu'il avertit les Lacédémoniens du terrible tremblement de terre qui renverſa leur ville. ANAXIMENE prit ſa place. *Cic. de divin. lib.* 1. *n.* 112.

ANAXAGORE.

ANAXAGORE, l'un des plus illuſtres Philoſophes de l'antiquité, naquit à Clazoméne dans l'Ionie, environ la LXXe Olympiade, & fut diſciple d'Anaximéne. La nobleſſe de ſon extraction, ſes richeſſes, & la généroſité qui le porta à abandonner ſon patrimoine, le rendirent fort conſidérable. Regardant [b] les ſoins d'une famille & d'un héritage comme des obſtacles au goût qu'il ſe ſentoit pour la contemplation, il y renonça abſolument, afin de AN. M. 3504. AV. J. C. 502.

tes puras habere vellemus; cùm ſecretis cogitationibus noſtris cœleſte numen adeſſe crederemus. *Val. Max. lib.* 7 *cap.* 2.

a Thales, qui ſapientiſſimus inter ſeptem fuit, dicebat, Homines exiſtimare oportere deos omnia cernere, deorum omnia eſſe plena: fore enim omnes caſtiores. *Cic. de leg. lib.* 2. *n.* 26.

b Quid aut Homero ad delectationem animi ac voluptatem, aut cuiquam docto defuiſſe unquam arbitramur? An, ni ita ſe res haberet, Anaxagoras, aut hic ipſe Democritus, agros & patrimonia ſua reliquiſſent, huic diſcendi quærendique divinæ delectationi toto ſe animo dediſſent? *Cicer. Tuſc. Quæſt. lib.* 5. *n.* 114. & 115.

donner tout ſon tems & toute ſon application à l'étude de la ſageſſe, & à la recherche de la verité, qui faiſoient ſon unique plaiſir. Quand [a] de retour dans ſa patrie après un long voiage, il eut vû toutes ſes terres abandonnées & incultes, loin d'en regretter la perte : *j'étois perdu*, s'écria-t-il, *ſi tout cela n'avoit péri.* Socrate, emploiant à ſon ordinaire l'ironie, montre que les Sophiſtes de ſon tems avoient plus de ſageſſe qu'Anaxagore, puiſqu'au lieu d'abandonner comme lui leur patrimoine, ils travailloient ardemment à s'enrichir, deſabuſés qu'ils étoient de la ſotiſe du vieux tems, & perſuadés que LE SAGE DOIT ETRE SAGE POUR LUI-MEME, c'eſt-à-dire qu'il doit appliquer ſes ſoins & ſon induſtrie à amaſſer le plus d'argent qu'il lui ſera poſſible.

Plato in Hip. maj. p. 283.

Anaxagore, pour ſe donner tout entier à l'étude, renonça aux honneurs, & aux ſoins du gouvernement. Perſonne cependant n'étoit plus en état d'y réuſſir que lui. On peut juger de ſon habileté en ce genre par les progrès merveilleux qu'il fit faire dans la politique à Périclès ſon éléve. Il lui inſpira ces maniéres graves & majeſtueuſes qui le rendirent ſi capable de gouverner la République. Il le prepara à cette éloquence ſublime & victorieuſe qui le rendit ſi puiſſant. Il lui apprit à craindre les dieux ſans ſuperſtition. En un mot il étoit ſon conſeil, & l'aidoit de ſes avis dans les affaires les plus importantes, comme Périclès lui-même lui en rend témoignage. J'ai marqué ailleurs le peu de ſoin que celui-ci prit de ſon Maître, juſques-là qu'Anaxagore manquant du néceſſaire, réſolut de ſe laiſſer mourir de faim. Sur cette nouvelle, Périclès étant accouru à ſon logis, & le preſſant vivement de renoncer à cette funeſte réſolution : *Quand on veut faire uſage d'une lampe*, reprit le Philoſophe, *on a ſoin d'y verſer de l'huile, & de l'entretenir.*

Plut in Pericl. pag. 154.

Ibid. pag. 162.

Abſorbé dans l'étude des ſecrets de la nature, qui étoit ſa paſſion, il avoit renoncé également & aux richeſſes, & aux affaires publiques. Un jour qu'on lui demanda s'il ne

Diog. Laërt.

[a] Cùm è diutina peregrinatione patriam repetiſſet, poſſeſſioneſque deſertas vidiſſet : NON ESSEM, inquit, EGO SALVUS, NISI ISTÆ PERIISSENT. *Val. Max. l. 8. c. 7.*

ſe ſoucioit donc point en aucune ſorte de ſon pays : *Oui*, dit-il en levant la main vers les cieux, *j'ai un ſoin extrême de ma patrie*. Une autre fois on lui demanda pour quoi il étoit né : il répondit, *Pour contempler le ſoleil, la lune, & le ciel*. Eſt ce donc là la deſtination de l'homme ?

Il étoit venu à Athénes à l'âge de vingt ans vers la premiére année de l'Olympiade LXXV. à peu près dans le tems de l'expédition de Xerxès contre la Gréce. Il y a des Auteurs qui diſent qu'il y tranſporta l'Ecole philoſophique qui avoit fleuri dans l'Ionie depuis ſon fondateur Thalès. Il demeura à Athénes, & y enſeigna pendant trente ans. *Diog. Laërt.* An. M. 3524. Av. J. C. 480.

On raporte diverſement les circonſtances & l'iſſue du procès d'impiété qui lui fut ſuſcité dans Athénes. Le ſentiment de ceux qui croient que Périclès ne trouva point de moien plus ſûr de ſauver ce Philoſophe, que de le faire ſortir d'Athénes, paroit le plus vraiſemblable. Le ſujet ou plutôt le prétexte d'une accuſation ſi grave, fut ce qu'il enſeignoit ſur la nature du ſoleil, qu'il définiſſoit *une maſſe de matiére enflammée* ; comme ſi par là il eût dégradé le ſoleil, & l'eût retranché du nombre des dieux. On a de la peine à comprendre que dans une ville auſſi ſavante qu'Athénes, un Philoſophe n'ait pu expliquer par des raiſons de phyſique les propriétés des aſtres ſans courir riſque de la vie. Mais toute cette affaire étoit une intrigue & une cabale de gens ennemis de Périclès, qui vouloient le perdre, & qui tentérent de le rendre lui même ſuſpect d'impiété à cauſe de la grande liaiſon qu'il avoit avec ce Philoſophe.

Anaxagore fut condanné par contumace, & condanné à mort. Quand il en apprit la nouvelle, il dit, ſans faire paroitre d'émotion : *Il y a lontems que la nature a prononcé contre mes Juges, auſſi bien que contre moi, un arrêt de mort.* Il paſſa le reſte de ſa vie à Lampſaque. Dans une maladie, qui fut pour lui la derniére, ſes amis lui demandant s'il vouloit qu'après ſa mort on le fît porter à Clazoméne ſa patrie : *Cela* [a] *n'eſt pas néceſſaire*, leur dit-il. *Le chemin aux*

[a] Nihil neceſſe eſt, inquit : undique enim ad inferos tantumdem || vix eſt. *Cic. 1. Tuſc.* n. 104.

* *enfers n'eſt pas plus long d'un lieu que d'un autre.* Les principaux de la ville l'étant allés viſiter pour recevoir ſes derniers ordres, & pour ſavoir ce qu'il deſiroit d'eux après ſa mort ; il répondit qu'il ne ſouhaitoit autre choſe ſinon que le jour anniverſaire de ſa mort fût un congé pour les jeunes gens. Cela fut exécuté, & la coutume en duroit encore au tems de Diogéne Laërce. On dit qu'il vécut ſoixante & deux ans. On lui rendit de grands honneurs, juſqu'à lui ériger un autel.

ARCHELAUS.

ARCHELAUS, d'Athénes ſelon quelques-uns, de Milet ſelon d'autres, fut diſciple & ſucceſſeur d'Anaxagore, dans la doctrine duquel il fit peu de changemens. Quelques-uns ont dit que ce fut lui qui tranſporta la philoſophie d'Ionie à Athénes. Il s'attacha principalement à la Phyſique, comme ſes prédéceſſeurs : mais il ſe méla auſſi de la Morale un peu plus qu'ils n'avoient fait. Il forma un diſciple qui la mit bien en honneur, & en fit ſon étude capitale.

SOCRATE.

CE DISCIPLE d'Archélaüs, c'eſt le fameux Socrate, qui l'avoit été auſſi d'Anaxagore. Il naquit la quatriéme année de la LXXVIIe Olympiade, & mourut la premiére de la XCV. après avoir vécu ſoixante-dix ans.

AN. M. 3534. AN. M. 3604.

Acad. Quæſt. l. 1. n. 15.

Cicéron, en plus d'un endroit, a remarqué que Socrate, conſidérant que toutes les vaines ſpéculations ſur les choſes de la nature ne menoient à rien d'utile, & ne contribuoient point à rendre l'homme plus vertueux, s'attacha uniquement à étudier les mœurs. *Il*[a] *fut le premier*, dit-il, *qui tira la philoſophie du ciel*, où juſques-là elle s'étoit occupée à contempler le cours des aſtres ; *qui l'établit dans*

* *Les Anciens entendoient par ce mot le lieu où les ames de tous les hommes ſe rendoient après leur mort.*

a Socrates primus philoſophiam devocavit è cœlo, & in urbibus collocavit, & in domos etiam introduxit, & coegit de vita & moribus, rebuſque bonis & malis quærere. *Cic. Tuſc. Quæſt. l. 5. n. 10.*

les

les villes ; qui l'introduiſit dans les maiſons particuliéres ; & qui l'obligea à tourner ſes recherches ſur ce qui regarde les mœurs, les devoirs de la vie, les vertus & les vices. C'eſt donc avec raiſon que Socrate eſt regardé comme le fondateur de la philoſophie morale chez les Grecs.

Ce n'eſt pas qu'il n'eût étudié à fond les autres parties de la Philoſophie : il les poſſédoit toutes parfaitement, & s'y étoit rendu très habile. Mais comme il les jugeoit peu utiles pour la conduite de la vie, il en fit peu d'uſage : &, ſi l'on en croit Xénophon, jamais, dans ſes diſputes, on ne l'entendit parler ni d'aſtronomie, ni de géométrie, ni de ces autres ſciences ſublimes, qui juſqu'à lui faiſoient l'unique occupation des Philoſophes ; en quoi il paroit vouloir contredire & réfuter Platon, qui met ſouvent dans la bouche de Socrate ces ſortes de matiéres. *Epiſt. ad Æſchin.*

Je ne dirai rien ici, ni des circonſtances de la vie & de la mort de Socrate, ni de ſes ſentimens : je l'ai fait ailleurs avec aſſez d'étendue. Il ne me reſte à parler que de ſes diſciples, qui ſe faiſant tous honneur de reconnoitre Socrate pour leur Chef, ſe partagérent néanmoins en différens ſentimens. *Tome II. de l'Hiſt. anc.*

XENOPHON.

XENOPHON fut certainement un des plus illuſtres diſciples de Socrate, mais il ne forma point de Secte ; & c'eſt pour cette raiſon que je le ſépare des autres. Il étoit auſſi grand guerrier que philoſophe. On ſait quelle part il eut à la fameuſe retraite des dix mille : j'en ai fait le récit dans toute ſon étendue.

Son attachement au parti du jeune Cyrus, qui s'étoit déclaré ouvertement contre les Athéniens, lui attira la haine de ceux-ci, & fut cauſe de ſon exil. Après ſon retour de l'expédition contre les Perſes, il s'attacha à Agéſilas roi de Lacédémone, qui commandoit pour lors en Aſie. Comme Agéſilas ſe connoiſſoit parfaitement en mérite, il eut toujours pour Xénophon une conſidération particuliére. Rappellé par l'ordre des Ephores au ſecours de ſa patrie, il y mena le Général Athénien avec lui. Xénophon, *Diog. Laërt.*

après divers événemens, ſe retira à Corinthe avec ſes deux fils, où il paſſa le reſte de ſa vie. La guerre étant ſurvenue entre les Thébains & les Lacédémoniens, & ceux d'Athénes aiant réſolu de ſecourir les derniers, il envoia à Athénes ſes deux fils. Grullus ſe diſtingua d'une maniére particuliére dans la bataille de Mantinée, & l'on prétend que ce fut lui qui bleſſa dans le combat Epaminondas. Il ne ſurvécut pas lontems à une ſi glorieuſe action, & fut tué lui-même. La nouvelle en fut portée à ſon pere dans le tems qu'il offroit un ſacrifice. Il ôta de deſſus ſa tête la couronne : mais aiant appris du courier que ſon fils étoit mort glorieuſement les armes à la main, il l'y remit bientôt, continua ſon ſacrifice ſans verſer une ſeule larme, & dit froidement : *Je ſavois bien que ce fils que j'avois mis au monde étoit mortel.* Voila, dirai-je une conſtance, ou une dureté, bien Spartaine.

Xénophon mourut, âgé de plus de quatre-vingts-dix ans, la premiére année de la CVe Olympiade.
An. M. 3644. Av. J. C. 360.

Je parlerai ailleurs de ſes ouvrages. Il fut le premier qui mit par écrit & publia les diſcours de Socrate, mais tels qu'ils étoient ſortis de ſa bouche, & ſans y rien ajouter du ſien, comme le fit Platon.

Aul. Gell. lib. 14. cap. 3. On a prétendu qu'il y avoit eu entre ces deux Philoſophes une jalouſie ſecrette, peu digne du nom qu'ils portoient, & de la profeſſion de ſageſſe dont ils ſe piquoient l'un & l'autre. On apporte quelques preuves de cette jalouſie. Jamais Platon, dans aucun de ſes Livres qui ſont en grand nombre, n'a parlé de Xénophon, ni celui-ci * de l'autre, quoique tous deux aient ſouvent fait mention des diſciples de Socrate. Il y a plus. Tout le monde ſait que la Cyropédie de Xénophon eſt un Livre, où en raportant l'hiſtoire de Cyrus dont il vante l'éducation, il donne le modéle d'un Prince accompli, & l'idée d'un gouvernement parfait. On prétend qu'il ne l'avoit compoſé que pour contrequarrer les Livres de Platon ſur la République qui commençoient à paroitre ; & que Platon en fut ſi vivement piqué, que pour décrier cet ouvrage, il

* *Voſſius a remarqué que Xénophon a parlé une fois de Platon, & il le nomme ſimplement.* Memorab. lib. 3. pag. 772.

parlæ de Cyrus, dans un livre qu'il écrivit peu après, comme d'un Prince à la vérité plein de courage & d'amour pour ſa patrie, mais [a] qui avoit eu une fort mauvaiſe éducation. Aulu-Gelle, qui raporte ce que je viens de dire, ne peut s'imaginer que des Philoſophes de la réputation de ceux dont il s'agit ici, aient été capables d'une ſi baſſe jalouſie: (elle n'eſt pourtant que trop ordinaire parmi les gens de Lettres) & il aime mieux l'attribuer à leurs admirateurs & à leurs partiſans. Il arrive ſouvent en effet que les diſciples, par un zêle trop partial, ſont plus délicats ſur la réputation de leurs maîtres, & pouſſent leurs intérêts avec plus de vivacité, que les maîtres mêmes.

De leg. lib. 3. pag. 694.

CHAPITRE SECOND.

Partage de la Philoſophie Ionique en différentes ſectes.

JUSQU'À Socrate il n'y avoit point eu encore parmi les Philoſophes des ſectes différentes, quoique les ſentimens ne fuſſent pas toujours les mêmes: mais depuis ce tems-là il s'en éleva pluſieurs, dont les unes ont eu plus de vogue & de durée, & les autres moins. Je commencerai par les derniéres, qui ſont la Cyrénaïque, la Mégarique, l'Eliaque, & l'Erétrique. Elles tirent leurs noms des lieux où elles ont eu cours.

ARTICLE PREMIER.

De la ſecte Cyrénaïque.

ARISTIPPE.

ARISTIPPE fut le chef de la ſecte Cyrénaïque. Il étoit originaire de Cyréne dans la Libye. La grande réputation de Socrate lui fit quitter ſon pays, pour aller s'établir à Athénes, afin d'avoir le plaiſir de l'entendre. Il fut un des principaux diſciples de ce Philoſophe: mais il mena une vie fort oppoſée aux préceptes qu'on enſeignoit

Laërt.

[a] Παιδείας δὲ ἐρῶν ἐχ ἥρθαι τὸ παράπαν.

dans cette excellente école, &, de retour dans ſa patrie, il ouvrit à ſes diſciples une route bien différente. Le fonds de la doctrine eſt, que le ſouverain bonheur de l'homme pendant cette vie conſiſte dans la volupté. Sa conduite ne démentit point ſes ſentimens, & il emploioit les reſſources d'un eſprit préſent & agréable à éluder, par des plaiſanteries, les juſtes reproches qu'on lui faiſoit de ſes excès. Il étoit livré ſans ceſſe à la bonne chére & aux femmes. Comme [a] on le railloit ſur le commerce qu'il avoit avec la courtiſanne Laïs: *Il eſt vrai*, dit-il; *Je poſſéde Laïs, mais Laïs ne me poſſéde pas.* Quand on lui reprochoit qu'il vivoit trop ſplendidement, il diſoit: *Si la bonne chére étoit blâmable, on ne feroit pas de ſi grands feſtins dans toutes les fêtes des dieux.*

La réputation de Denys le Tyran, dont la Cour étoit le centre des plaiſirs, dont la bourſe, diſoit-on, étoit ouverte aux Savans, & la table toujours magnifiquement ſervie, l'attira à Syracuſe. Comme il avoit l'eſprit ſouple, adroit, inſinuant; qu'il ne manquoit aucune occaſion de flater le Prince, & qu'il ſupportoit ſes railleries & ſes mauvaiſes humeurs avec une patience qui alloit juſqu'à la ſervilité, il eut beaucoup de crédit dans cette Cour. Un jour Denys lui demandant pourquoi on voioit perpétuellement des philoſophes chez les grands Seigneurs, & qu'on ne voioit jamais ceux-ci chez les philoſophes: *C'eſt*, répondit Ariſtippe, *que les philoſophes connoiſſent leurs beſoins, & que les grands Seigneurs ne connoiſſent pas les leurs.*

Si Ariſtippe pouvoit ſe contenter de légumes, diſoit contre lui Diogéne le Cynique, *il ne s'abaiſſeroit pas à faire la cour aux Princes. Si celui qui me condanne*, répliquoit Ariſtippe, *ſavoit faire la cour aux Princes, il ne ſe contenteroit pas de légumes.*

Horat. Epiſt. 17. lib. 1.

Si pranderet olus patienter, Regibus uti
Nollet Ariſtippus. Si ſciret Regibus uti,
Faſtidiret olus qui me notat.

[a] Ne Ariſtippus quidem ille Socraticus erubuit, cùm eſſet objectum habere eum Laïda: *Habeo*, inquit, *Laïda, non habeor à Laïde.* Cic. Epiſt. 26. lib. 9. ad Famil.

L'un cherchoit à faire bonne chére, l'autre à ſe faire admirer du peuple.

Scurror ego ipſe mihi, populo tu.

Lequel vaut le mieux ? Horace n'héſite point : il donne la préférence à Ariſtippe, dont il fait l'éloge en plus d'un endroit. Il lui reſſembloit trop, pour ne le pas louer. Cependant il n'oſe ſe livrer aux principes d'Ariſtippe : il y retombe par une pente ſecrette.

Nunc in Ariſtippi furtim præcepta relabor. *Id. Epiſt. 1. lib. 1.*

Tant l'amour de la volupté a de baſſeſſe, que ſe diſſimulent le mieux qu'ils peuvent, mais que ne peuvent ſe cacher entiérement, ceux même qui s'y abandonnent !

Ariſtippe fut le premier des diſciples de Socrate qui commença d'exiger certaine rétribution de ceux qu'il enſeignoit ; de quoi ſon Maître lui ſut bien mauvais gré. Aiant demandé à un homme cinquante dragmes pour inſtruire ſon fils : » Comment, cinquante dragmes, s'écria le » pere de l'enfant ! Et il n'en faudroit pas davantage pour » acheter un eſclave. Hé bien, repartit Ariſtippe, achette- » le, & tu en auras deux. *Vingt-cinq livres.*

Ariſtippe mourut en retournant de Syracuſe à Cyréne. Il avoit une fille, nommée Areta, qu'il eut grand ſoin d'élever dans ſes principes ; & elle y devint très habile. Elle inſtruiſit elle-même ſon fils Ariſtippe, ſurnommé Métrodidacte.

THEODORE.

THEODORE, diſciple d'Ariſtippe, outre les autres principes des Cyrénaïques, enſeigna publiquement qu'il n'y avoit point de dieux. Les Cyrénéens l'exilérent. Il ſe réfugia à Athénes ; où il auroit été conduit devant l'Aréopage, & condanné, ſi Démétrius de Phalére n'eût trouvé le moien de le ſauver. Ptolémée fils de Lagus le reçut chez lui, & l'envoia un jour en qualité d'Ambaſſadeur vers Lyſimaque. Le Philoſophe lui parla avec tant d'effronterie, que l'Intendant de ce Prince qui ſe trouva *Laert.*

préſent, lui dit: *Je croi, Théodore, que tu t'imagines qu'il n'y a pas de Rois, non plus que de dieux.*

On croit que ce Philoſophe fut à la fin condanné à mort, & qu'on l'obligea de prendre du poiſon.

Nous voions ici combien cette doctrine impie de l'Athéiſme, contraire à la créance commune & immémoriale des hommes, ſcandaliſe & révolte généralement tous les peuples, juſqu'à être jugée digne de mort. Elle doit ſa naiſſance à des maîtres plongés dans la débauche de la bonne chére & des femmes, & qui ſe propoſent la volupté des ſens pour leur derniére fin.

ARTICLE SECOND.

De la ſecte Mégarique.

ELLE fut établie par EUCLIDE, qui étoit de Mégare, ville d'Achaïe, près de l'Iſthme de Corinthe. Il étudioit actuellement ſous Socrate à Athénes, lorſque ſurvint le célébre Décret, qui donna lieu en partie à la guerre du Péloponnéſe, & qui défendoit aux citoiens de Mégare, ſous peine de mort, de mettre le pié dans Athénes. Un danger ſi préſent ne put refroidir ſon zêle pour l'étude de la ſageſſe. Déguiſé en femme il entroit le ſoir dans la ville, paſſoit la nuit chez Socrate, & ſortoit avant le jour, faiſant ainſi réguliérement tous les jours preſque dix lieues tant pour aller que pour revenir. Il eſt peu d'exemples d'une ardeur ſi vive & ſi conſtante.

Amplius viginti millia.

Il changea peu de choſes dans les ſentimens de ſon Maître. Après la mort de Socrate, Platon & les autres philoſophes, qui craignoient les ſuites de cette mort, ſe retirérent chez lui à Mégare, & ils y furent fort bien reçus. Son frere, un jour, dans un mouvement de colére, & pour quelque mécontentement particulier, lui aiant dit: *Que je périſſe, ſi je ne me venge de vous. Et moi*, reprit Euclide, *que je périſſe, ſi par ma douceur je ne viens point à bout de vous corriger de ces violens emportemens, & de vous rendre autant mon ami que vous l'étiez par le paſſé.*

L'Euclide dont nous parlons, eſt différent d'Euclide le

mathématicien, qui étoit d'Alexandrie, & qui fleurit plus de quatre-vingts-dix ans après, ſous le premier des Ptolémées.

Il eut pour ſucceſſeur EUBULIDE, qui avoit été ſon diſciple. Diodore ſuccéda à celui-ci. Nous verrons dans la ſuite que ces trois Philoſophes contribuérent beaucoup à jetter dans les diſputes de Dialectique un mauvais goût de raiſonnemens ſubtils, & uniquement fondés ſur des ſophiſmes.

Je paſſe preſque ſous ſilence ce qui regarde les deux ſectes Eliaque & Erétrique, qui renferment peu de choſes importantes.

ARTICLE TROISIÈME.

Des ſectes Eliaque & Erétrique.

JE CONFONDS enſemble & tranche en peu de mots ces deux ſectes, qui ne renferment rien d'important.

La ſecte *Eliaque* fut fondée par Phædon, l'un des plus chers diſciples de Socrate. Il étoit d'Elée dans le Péloponnéſe.

L'*Erétrique* fut ainſi nommée d'Erétrie ville d'Eubée, patrie de Ménédéme ſon fondateur.

ARTICLE QUATRIÉME.

Des trois ſectes Académiciennes.

PARMI toutes les ſectes qui ſortirent de l'école de Socrate, la plus célébre fut L'ACADEMICIENNE, ainſi appellée du lieu où ſe tenoient ſes aſſemblées, qui étoit la maiſon d'un ancien Héros d'Athénes nommé ACADEMUS, ſituée dans un faux-bourg de cette ville, où Platon enſeigna. Nous avons vû dans l'hiſtoire de Cimon, que ce Général Athénien, qui cherchoit à ſe diſtinguer autant par l'amour des ſciences & des ſavans, que par les exploits guerriers, orna & embellit l'*Académie* de fontaines & d'allées d'arbres pour la commodité des

Philoſophes qui s'y aſſembloient. Depuis ce tems, tous les lieux où ſe ſont aſſemblés les gens de Lettres, ont été appellés Académies.

On compte trois *Académies*, ou trois ſectes Académiciennes. Platon fut le chef de l'*ancienne*, ou de la premiére. Arcéſilas, l'un de ſes ſucceſſeurs, apporta quelques changemens dans ſa philoſophie, & fonda, par cette réforme, ce qu'on appelle la *moienne* ou la ſeconde Académie. On attribue à Carnéade l'établiſſement de la *nouvelle* ou troiſiéme Académie. Nous verrons bientôt ce qui en faiſoit la différence.

§. I.

De l'ancienne Académie.

CEUX qui la firent fleurir en ſe ſuccédant les uns aux autres, furent Platon, Speuſippe, Xénocrate, Polémon, & Crantor.

PLATON.

AN. M. 3576. AV. J.C. 428. PLATON naquit la premiére année de la LXXXVIIIe Olympiade. Il fut d'abord appellé Ariſtocle du nom de ſon grand pere: ſon maître de Paleſtre l'appella Platon, à cauſe de ſes épaules larges & quarrées; & ce fut le nom qui lui reſta. Pendant qu'il étoit encore au maillot, un jour qu'il dormoit ſous un myrte, on dit qu'un eſſain d'abeilles ſe poſa ſur ſes levres, d'où l'on augura que cet enfant deviendroit un homme éloquent, dont le ſtile ſeroit d'une grande douceur. La choſe arriva, quoiqu'il faille penſer de l'augure; d'où lui eſt reſté le ſurnom *d'Apis Attica*, Abeille Athénienne.

Il étudia ſous les plus habiles maîtres de grammaire, de muſique, de peinture. Il s'appliqua auſſi à la poéſie, & fit même des Tragédies qu'il brûla à l'âge de vingt ans, après avoir entendu Socrate. Il s'attacha uniquement à ce Philoſophe; & comme il avoit beaucoup de diſpoſitions pour la vertu, il profita ſi bien des leçons de ſon Maître, qu'à vingt-cinq ans il donna des marques d'une ſageſſe extraordinaire.

Le

Le ſort d'Athénes, pour lors, étoit bien triſte. Lyſandre Général des Lacédémoniens y avoit établi les trente Tyrans. Le mérite de Platon qui étoit déja fort connu, les porta à faire tous leurs efforts pour l'attirer dans leur parti, & pour l'obliger à ſe méler du gouvernement. Il y conſentit d'abord, dans l'eſpérance de s'oppoſer à la Tyrannie, ou du moins de l'adoucir: mais il s'aperçut bientôt que le mal etoit ſans reméde, & que pour prendre part aux affaires, il faloit ſe rendre le complice de leurs crimes, ou la victime de leur paſſion. Il attendit donc un tems plus favorable. An. M. 3600. Av. J. C 404.

Ce tems parut bientôt après être venu. Les Tyrans furent chaſſés, & la forme du gouvernement toute changée. Mais les affaires n'en allérent pas mieux, & l'Etat recevoit tous les jours de nouvelles plaies. Socrate même fut immolé à la haine de ſes ennemis. Platon ſe retira pour lors chez Euclide à Mégare, d'où il paſſa à Cyréne pour ſe perfectionner dans les mathématiques ſous Théodore, qui étoit le plus grand Mathématicien de ſon tems. Il viſita enſuite l'Egypte, & converſa lontems avec les Prêtres Egyptiens, qui lui enſeignérent une grande partie de leurs traditions. On croit même qu'ils lui firent connoitre les livres de Moyſe, & ceux des Prophétes. Non content de toutes ces connoiſſances, il alla dans cette partie de l'Italie que l'on appelloit la grande Gréce, pour y entendre les trois fameux Pythagoriciens de ce tems là, Philolaüs, Archytas de Tarente, & Eurytus. De là il paſſa en Sicile, pour voir les merveilles de cette île, & ſur tout les embraſemens du mont Etna. Ce voiage, qui n'étoit qu'un pur effet de ſa curioſité, jetta les premiers fondemens de la liberté de Syracuſe, comme je l'ai expoſé fort au long dans l'hiſtoire des deux Denys Tyrans de Syracuſe, & dans celle de Dion. Il avoit deſſein d'aller juſqu'en Perſe, & de conſulter les Mages: mais il en fut empéché par les guerres qui troubloient alors l'Aſie. An. M 3601. Av. J. C. 401.

De retour dans ſon pays après toutes ſes courſes, où il avoit amaſſé une infinité de rares connoiſſances, il établit ſa demeure dans un quartier d'un faux-bourg d'Athénes, appellé l'Académie, (il en a déja été parlé;) & c'eſt

la qu'il donna ſes leçons, & qu'il forma tant d'illuſtres diſciples.

Platon ſe fit un ſyſtéme de doctrine compoſé des opinions de trois Philoſophes. Il ſuivoit Héraclite dans les choſes naturelles & ſenſibles : c'eſt-à-dire qu'il croioit, comme Héraclite, qu'il n'y avoit qu'un monde ; que toutes choſes ſe produiſoient de leurs contraires ; que le mouvement, qu'il appelle la guerre, fait la production des êtres, & le repos leur diſſolution.

Il ſuivoit Pythagore dans les vérités intellectuelles, qui eſt ce que nous appellons Métaphyſique : c'eſt-à-dire qu'il enſeignoit, comme ce Philoſophe, qu'il y a un ſeul Dieu, auteur de toutes choſes ; que l'ame eſt immortelle ; que les hommes ne doivent travailler qu'à ſe purger de leurs paſſions & de leurs vices pour être unis à Dieu ; qu'après cette vie il y a une récompenſe pour les bons, & une punition pour les méchans ; qu'entre Dieu & les hommes il y a différens ordres d'Eſprits, qui ſont les miniſtres du premier Etre. Il avoit pris auſſi de Pythagore la Métempſycoſe, mais qu'il tourna à ſa maniére.

Enfin il imitoit Socrate dans les choſes de la Morale & de la Politique, c'eſt-à-dire qu'il ramenoit tout aux mœurs, & qu'il ne travailloit qu'à porter tous les hommes à remplir les devoirs attachés à l'état où ils étoient engagés par la Providence.

Il perfectionna auſſi beaucoup la Dialectique, ou, ce qui eſt la même choſe, l'art de raiſonner avec ordre & juſteſſe.

Tous les ouvrages de Platon, hors ſes lettres qui ne nous reſtent qu'au nombre de douze, ſont en forme de dialogues. Il a choiſi exprès cette maniére d'écrire, comme plus agréable, plus familiére, plus variée, & plus propre à inſtruire & à perſuader que toute autre. Par elle il réuſſit merveilleuſement à mettre les vérités dans tout leur jour. Il donne à chacun de ſes Interlocuteurs ſon caractére propre, & [a] par un enchaînement ingénieux de propoſi-

a In dialogis Socraticorum, maximéque Platonis, adeo ſcitæ ſunt interrogationes, ut, cùm pleriſque bene reſpondeatur, res tandem ad id quod volunt efficere, perveniat. *Quintil. lib. 5. cap. 7.*

tions qui ſuivent néceſſairement les unes des autres, il les conduit à avouer, ou plutot à dire eux-mêmes tout ce qu'il veut leur prouver.

Pour le ſtile, on ne peut rien imaginer de plus grand, de plus noble, de plus majeſtueux; de [a] ſorte, dit Quintilien, qu'il paroit parler le langage, non des hommes, mais des dieux. Le nombre & la cadence y forment une harmonie, qui ne le céde preſque point à celle des poéſies d'Homére; & l'Atticiſme, qui étoit parmi les Grecs, en matiére de ſtile, ce qu'il y avoit de plus fin, de plus délicat, de plus parfait en tout genre, y régne généralement, & s'y fait ſentir d'une maniére toute particuliére.

Mais, ni la beauté du ſtile, ni l'élégance & le choix des expreſſions, ni l'harmonie du nombre, ne ſont pas les grands avantages des écrits de Platon. Ce qu'on y doit le plus admirer, c'eſt la ſolidité & la grandeur des ſentimens, des maximes, des principes qui y ſont répandus, ſoit pour la conduite de la vie, ſoit pour la politique & le gouvernement, ſoit pour la religion. J'en citerai quelques endroits dans la ſuite.

Platon mourut la premiére année de la CVIIIe Olympiade, qui étoit la 13e du régne de Philippe, âgé de 81 ans, & à pareil jour qu'il étoit né. An. M. 3656. Av. J. C. 348.

Il eut pluſieurs diſciples, dont les plus diſtingués furent Speuſippe ſon neveu du côté maternel, Xénocrate Calcédonien, & le célébre Ariſtote. On prétend que Théophraſte fut encore du nombre de ſes auditeurs, & que Démoſthéne auſſi le regarda toujours comme ſon maître: ſon ſtile en eſt une bonne preuve. Dion, beau-frere de Denys le Tyran, lui a fait auſſi beaucoup d'honneur par ſon caractére excellent, par ſon attachement inviolable à ſa perſonne, par ſon goût extraordinaire pour la philoſophie, par ſes rares qualités de l'eſprit & du cœur, & par les grandes & héroïques actions qu'il fit pour rendre la liberté à ſa patrie.

Après la mort de Platon, ſes diſciples ſe partagérent en deux ſectes. Les premiers continuérent à enſeigner dans *Cic. Academ. Quæſt. lib. 1. n. 17. 18.*

[a] Ut mihi, non hominis ingenio, ſed quodam Delphico videatur oraculo inſtinctus. *Quintil. lib. 10. cap. 1.*

l'Académie, dont ils retinrent le nom. Les autres placérent leur école dans le Lycee, endroit d'Athénes orné de portiques & de jardins. Ils furent appellés Péripatéticiens, & eurent pour chef Ariſtote. Ces deux ſectes ne différoient que de nom, & convenoient pour les ſentimens. Elles avoient toutes deux renoncé à la coutume & à la maxime de Socrate, qui étoit de ne rien affirmer, & de ne s'expliquer dans les diſputes qu'en doutant & en héſitant. Je parlerai des Péripatéticiens dans la ſuite, lorſque j'aurai expoſé en peu de mots l'hiſtoire des philoſophes qui fixérent leur demeure dans l'Académie.

SPEUSIPPE.

Laert. J'AI déja dit qu'il étoit neveu de Platon. Il fut d'une conduite fort déréglée dans ſa jeuneſſe, de ſorte que ſon pere & ſa mere le chaſſérent de leur maiſon. Celle de ſon Oncle devint pour lui un aſyle. Platon vivoit avec lui comme s'il n'avoit jamais oui parler de ſes débauches. Ses amis, étonnés & choqués d'une douceur placée ſi mal à propos, & d'une conduite ſi pleine d'indolence, le blâmoient de ne pas travailler à corriger ſon neveu, & à le retirer de cet abyme. Il leur répondoit ſans s'émouvoir, qu'il y travailloit plus efficacement qu'ils ne penſoient, en lui faiſant connoitre par ſa maniére de vivre la difference infinie qu'il y a entre le vice & la vertu, entre les choſes honnêtes & deshonnêtes. En effet cette méthode lui réuſſit ſi bien, qu'il inſpira à Speuſippe un très grand reſpect pour lui, & un violent deſir de l'imiter, & de s'adonner à la philoſophie, dans l'étude de laquelle il fit enſuite de fort grands progrès. Il faut bien de la dextérité pour manier l'eſprit d'un jeune homme déréglé, & pour le rappeller à ſon devoir. Il eſt rare que cette fougue de l'âge céde à la violence, qui ſouvent ne ſert qu'à l'irriter, & à la précipiter dans le deſeſpoir.

Platon avoit lié Speuſippe d'une maniére particuliére avec Dion, dans la vûe d'adoucir l'humeur auſtére de ce dernier, par l'enjouement & les graces de ſon Neveu.

Il ſuccéda à l'école de ſon Oncle après ſa mort, mais

il ne la tint que huit ans ; après quoi ſes infirmités l'obligérent de la remettre à Xénocrate. Speuſippe ne s'écarta point de ſa doctrine, mais il ne ſe piqua pas de l'imiter dans tout le reſte. Il étoit colére, aimoit le plaiſir, & parut intéreſſé, aiant exigé une récompenſe de ſes diſciples, contre la coutume & les principes de Platon.

XENOCRATE.

XENOCRATE étoit de Calcédoine. Il ſe mit de très bonne heure ſous la diſcipline de Platon.

Il étudia ſous ce grand Maître en même tems qu'Ariſtote, mais non avec les mêmes talens. Il * avoit beſoin d'éperon, & l'autre, de frein : c'eſt le jugement qu'en portoit Platon, & il ajoutoit qu'en les commettant enſemble, il aparioit un cheval avec un âne. On le loue de ce que cette lenteur, qui lui rendoit l'étude beaucoup plus pénible qu'aux autres, ne lui fit pas perdre courage. Plutarque emploie cet exemple, & celui de Cléanthe, pour encourager ceux qui ſe ſentent moins de pénétration & de vivacité, & il les exhorte à imiter ces deux grands Philoſophes, & à ſe mettre, comme eux, au deſſus des railleries de leurs compagnons. Si Xénocrate, par la peſanteur de ſon eſprit, ſe trouva très inférieur à Ariſtote, il le ſurpaſſa de beaucoup dans ce qui regarde la philoſophie pratique, & la pureté des mœurs. *Plut. de audit pag. 47.*

Il étoit naturellement mélancolique, & avoit quelque choſe de dur & d'auſtére dans l'humeur : c'eſt pourquoi Platon l'exhortoit ſouvent *à ſacrifier aux Graces*, lui faiſant entendre aſſez clairement par ces mots qu'il avoit beſoin d'adoucir ſon humeur. Il lui reprochoit quelquefois ce défaut avec plus de force, & moins de ménagement, dans la crainte que ce manque de politeſſe & de douceur ne devînt un obſtacle à tout le bien qu'il pouvoit faire par ſes inſtructions & par ſes exemples. Xénocrate n'étoit point inſenſible à ces reproches : mais jamais ils ne diminuérent en lui le profond reſpect qu'il avoit toujours eu pour ſon Maître. Et comme on cherchoit à l'indiſpoſer contre *Diog. Laërt.* *Ælian. l. 14. cap. 9.*

* *Iſocrate diſoit la même choſe de Théopompe & d'Ephore.*

Platon, & qu'on le portoit à ſe défendre avec quelque vivacité, il impoſa ſilence à ces amis indiſcrets, en leur diſant: *Il me traite ainſi pour mon bien.* Il prit la place de
AN. M. 3666. Platon la ſeconde année de la CXe Olympiade.

Diog. Laert. Diogéne Laërce dit qu'il n'aima ni les plaiſirs ni les richeſſes, ni les louanges. Il fit paroitre en pluſieurs occaſions un noble & généreux deſintéreſſement. La Cour de Macédoine avoit la réputation d'entretenir beaucoup de penſionnaires & d'eſpions dans toutes les Républiques voiſines, & de corrompre à force d'argent toutes les perſonnes qu'on lui envoioit pour traiter d'affaires. Xénocrate fut député avec quelques autres Athéniens vers Philippe. Ce Prince, habile dans l'art de s'inſinuer dans les eſprits, s'appliqua particuliérement à gagner Xénocrate, dont il connoiſſoit le mérite & la réputation. L'aiant trouvé inacceſſible aux préſens & à l'intérêt, il tâcha de le renverſer par un mépris affecté, & par de mauvais traitemens, ne l'admettant point aux conférences qu'il avoit avec les autres Ambaſſadeurs de la République d'Athénes, qu'il avoit corrompus par ſes careſſes, ſes feſtins, & ſes libéralités. Notre Philoſophe, ferme & invariable dans ſes principes, conſerva toute ſa roideur & toute ſon intégrité, & exclus de tout, demeura dans une tranquillité parfaite, & ne parut point aux audiences ni aux feſtins comme ſes Collégues. A leur retour à Athénes, ſes Collégues travaillérent de concert à le décrier dans l'eſprit du peuple, & ſe plaignirent de ce qu'il ne leur avoit ſervi de rien dans cette ambaſſade; & l'on étoit tout prêt à le condanner à une amende. Xénocrate, forcé par l'injuſtice de ſes accuſateurs à rompre le ſilence, expoſa tout ce qui s'étoit paſſé à la Cour de Philippe, fit entendre au peuple de quelle importance il étoit qu'on veillât ſur la conduite de Députés qui s'étoient vendus à l'ennemi de la République, couvrit de honte ſes Collégues, & s'acquit une gloire immortelle.

Cic. Tuſcul. Quæſt. lib. 5. c. 91. *Valer. Max. lib. 4 cap. 3.* Son deſintéreſſement fut mis auſſi à l'épreuve par Alexandre le Grand. Les Ambaſſadeurs de ce Prince, qui étoient ſans doute venus à Athénes pour quelque négociation publique, (on n'en marque ni le tems, ni le

ſujet) offrirent à Xénocrate, de la part de leur Maître, cinquante talens, c'eſt-à-dire cinquante mille écus. Xénocrate les invita à ſouper. Le repas étoit ſimple, frugal, ſans appareil, & vraiment philoſophique. Le [a] lendemain les Députés lui demandérent entre les mains de qui il vouloit qu'ils remîſſent l'argent qu'ils étoient chargés de lui donner. *Quoi!* leur dit-il : *le feſtin d'hier ne vous a pas fait comprendre que je n'ai pas beſoin d'argent?* Il ajouta qu'Alexandre en avoit plus beſoin que lui, parce qu'il avoit plus de monde à nourrir. Voiant que ſa réponſe les attriſtoit, il accepta trente mines, (quinze cens livres) pour ne pas bleſſer le Roi par un refus dédaigneux, qui marqueroit de la fierté ou du mépris. Ainſi, [b] dit un Hiſtorien en terminant ce récit, le Roi voulut acheter l'amitié du Philoſophe, & le Philoſophe refuſa de vendre ſon amitié au Roi.

Il faloit que ſon deſintéreſſement l'eût réduit à une grande pauvreté, puiſqu'il n'avoit pas de quoi paier un certain tribut que les étrangers étoient tenus de paier chaque année au tréſor de la ville d'Athénes. Plutarque raconte qu'un jour, comme on le traînoit en priſon faute d'avoir ſatisfait à ce paiement, l'Orateur Lycurgue acquitta ſa dette, & le tira par ce moien des mains des Fermiers, qui ſouvent ne ſont pas fort ſenſibles au mérite Litéraire. Quelques jours après Xénocrate aiant rencontré les fils de ſon Libérateur, leur dit : *Je paie avec uſure à votre pere le plaiſir qu'il m'a fait, car je ſuis cauſe qu'il eſt loué de tout le monde.* Diogéne Laërce raporte à ſon ſujet un fait tout pareil, qui pourroit bien être le même, déguiſé par quelques différences. Il dit que les Athéniens le vendirent, parce qu'il ne pouvoit pas paier la capitation impoſée ſur les étrangers : mais que Démétrius de Phalére l'acheta, & le remit auſſitôt en liberté. Il n'y a guéres d'apparence que les Athéniens aient fait un ſi dur traite-

Plut. in Flamin. pag. 375.

Diog. Laërt. in Xenocr.

a Cùm poſtridie rogarent eum, cui numerari juberet : *Quid! Vos heſternâ*, inquit, *cœnulâ non intellexiſtis, me pecuniâ non egere?* Quos cùm triſtiores vidiſſet, triginta minas accepit, ne aſpernari regis liberalitatem videretur. *Cic.*

b Ita rex philoſophi amicitiam emere voluit : philoſophus regi ſuam vendere noluit. *Valer. Max.*

ment à un Philoſophe de la réputation de Xénocrate.

Cic. orat. pro Corn. Balb. n. 14. Valer. Max. lib. 6. cap. 2.

On avoit à Athenes une grande idée de ſa probité. Un jour qu'il comparut devant les Juges pour rendre témoignage ſur quelque affaire, comme il s'approchoit de l'autel pour jurer que ce qu'il avoit affirmé étoit vrai, tous les Juges ſe levérent, ne voulant point ſouffrir qu'il jurât, & déclarant que ſa ſimple parole leur tenoit lieu de ſerment.

S'étant trouvé dans une compagnie où l'on débitoit force médiſances, il n'y prit aucune part, & demeura toujours muet. Quelqu'un lui demandant raiſon de ce profond ſilence, il répondit : *C'eſt que je me ſuis ſouvent repenti d'avoir parlé, & jamais de m'être tû.*

Plut. de audit. pag. 38.

Il avoit une fort bonne maxime ſur l'éducation des jeunes gens, & qu'il ſeroit à ſouhaiter que les peres & les meres fiſſent obſerver exactement dans leur maiſon. Il [a] vouloit que, dès leur plus tendre enfance, de ſages & vertueux diſcours, répétés ſouvent en leur préſence mais ſans affectation, s'emparaſſent, pour ainſi dire, de leurs oreilles comme d'une place encore vacante, à travers laquelle le vice & la vertu peuvent également pénétrer juſqu'au fond du cœur ; & que ces ſages & vertueux diſcours, comme de fidéles gardiens, en tinſſent l'entrée ſévérement fermée à toutes les paroles capables d'altérer le moins du monde la pureté des mœurs, juſqu'à ce que, par une longue habitude, ils euſſent fortifié les jeunes gens, & mis leurs * oreilles en ſureté contre le ſouffle empeſté des mauvaiſes converſations.

Plut. de virt. moral. p. 446.

Selon Xénocrate, il n'y a de véritables Philoſophes que ceux qui font de bon gré & de leur propre mouvement, ce que les autres ne font que par la crainte des loix & de la punition.

[a] Τῶν λόγων τὰς ἀκοὰς φυλάττεσθαι παραινῶν, πρὸ ἐτέρας χρηστὰς, ὥσπερ φυλακὰς, ἐπιφράττας ὑπὸ φιλοσοφίας, τοῦ ἤθους τὰ μάλιστα κινουμένου διὰ τῆς ἀκοῆς χώραν κατοχῆς.

* *Il emploie une comparaiſon tirée des Athlétes qui ſe battoient à coups de poings, & qui couvroient leur tête & leurs oreilles d'une eſpéce de calote, pour amortir la violence des coups. Il dit que cette précaution eſt bien plus néceſſaire aux jeunes gens. Car tout le riſque que courent les Athlétes, c'eſt d'avoir les oreilles déchirées: au lieu que les autres courent riſque de perdre leur innocence, & de ſe perdre eux-mêmes.*

Il

Il compoſa pluſieurs ouvrages, l'un entr'autres ſur la maniére de bien régner : du moins Alexandre le lui avoit demandé. *Diog. Laërt.*

Il ne perdoit guéres de tems en viſites. Il aimoit beaucoup la retraite du cabinet, & méditoit beaucoup. On le voioit très rarement dans les rues : mais quand il y paroiſſoit, la jeuneſſe débauchée n'oſoit y reſter, & s'écartoit pour éviter ſa rencontre.

Un jeune Athénien, plus vicieux que tous les autres, & abſolument décrié pour ſes déréglemens dont il faiſoit gloire, (il s'appelloit Polémon) n'eut pas la même retenue. Au ſortir d'une partie de débauche, paſſant devant l'Ecole de Xénocrate, & en aiant trouvé la porte ouverte, il y entra, plein de vin, tout parfumé d'eſſence, & portant une couronne ſur la tête, & prit ſéance parmi les auditeurs, moins pour écouter que pour inſulter. Toute l'aſſemblée fut étrangement ſurpriſe & indignée. Xénocrate, ſans ſe démonter, & ſans changer de viſage, changea ſeulement de diſcours, & ſe mit à parler ſur la tempérance & la ſobriété, dont il fit valoir tous les avantages, en leur oppoſant la honte & la turpitude des vices oppoſés à ces vertus. Le jeune libertin, qui écoutoit avec attention, ouvrant les yeux ſur la difformité de ſon état, eut honte de lui-même. La [a] couronne lui tombe de deſſus la tête, il baiſſe les yeux, s'enferme ſous ſon manteau, & au lieu de cet air enjoué & pétulant qu'il avoit montré en entrant dans l'école, il paroit ſérieux & réveur. Enfin il ſe fit un entier changement en lui, & guéri abſolument de ſes paſſions par un ſeul diſcours, d'infame débauché qu'il étoit, il devint un excellent philoſophe, & répara heureuſement les deſordres de ſa jeuneſſe par une vie ſage & réglée, qui ne ſe démentit jamais. *Diog. Laërt. Valer. Max. lib. 6. cap. 9.*

[a] Facias-ne quod olim
Mutatus Polemon? Ponas inſignia morbi,
Faſciolas, cubital, focalia? potus ut ille
Dicitur ex collo furtim carpſiſſe coronas,
Poſtquam eſt impranſi correptus voce magiſtri.
Horat. ſatyr. 3. lib. 3.

Xénocrate mourut âgé de 82 ans, la première année de la CXVIe Olympiade.

AN. M. 3688. AV. J. C. 316.

POLEMON. CRATÈS. CRANTOR.

JE JOINS ces trois Philoſophes ſous un même titre, parce qu'on connoit peu de choſes de leur vie.

POLEMON remplit dignement la chaire de Xénocrate ſon Maître, & ne s'écarta jamais de ſes ſentimens, ni des exemples de ſageſſe & de ſobriété qu'il lui avoit donnés. Il renonça tellement au vin depuis l'âge de trente ans, qui fut l'époque du changement célebre qui arriva dans ſa conduite, qu'il ne but plus que de l'eau tout le reſte de ſa vie.

Athen. lib. 2. pag. 44.

CRATÈS qui lui ſuccéda, eſt peu connu, & doit être diſtingué d'un philoſophe Cynique qui porta le même nom, & dont il ſera parlé dans la ſuite.

CRANTOR fut plus célebre. Il étoit de Soli en Cilicie. Il quitta ſon pays natal pour ſe rendre à Athénes, où il fut diſciple de Xénocrate avec Polémon. Il [a] paſſe pour l'un des piliers de la ſecte Platonique. Ce qu'en dit Horace, en faiſant l'éloge d'Homére, marque le cas qu'on faiſoit de ce Philoſophe, & combien ſes principes de morale étoient eſtimés:

Horat. Epiſt 2. lib. 1.

> Qui quid ſit pulcrum, quid turpe, quid utile, quid non,
> Plenius ac melius Chryſippo & Crantore dicit.

On n'en peut pas dire autant de ſes principes ſur la nature de l'ame, comme nous le verrons dans ſon lieu.

Il avoit fait un Livre *de Conſolation* qui s'eſt perdu: il étoit adreſſé à Hippoclès, à qui une mort promte avoit enlevé tous ſes enfans. On [b] en parloit comme d'un Livre tout d'or, & qui méritoit d'être appris par cœur mot pour mot. Cicéron en avoit fait grand uſage dans un Traité

Plut de Conſol. pag. 104.

a Crantor ille, qui in noſtra Academia vel in primis fuit nobilis. *Cic. Tuſc. Queſt. lib. 3. n. 12.*

b Legimus omnes Crantoris, veteris Academici, de luctu: eſt enim non magnus, verùm aureolus, &, ut Tuberoni Panætius præcipit, ad verbum ediſcendus libellus. *Academ. Queſt. lib. 4. n. 135.*

qui portoit le même titre. Il eut pour diſciple Arcéſilas, auteur de la moienne Académie.

§. II.

De la moienne Académie.

ELLE eſt ainſi appellée, parce qu'elle ſe trouve entre l'ancienne établie par Platon, & la nouvelle qui le ſera bientôt par Carnéade.

ARCESILAS.

ARCESILAS naquit à Pitane dans l'Eolie. Etant venu à Athénes, il ſe rendit le diſciple des plus habiles philoſophes. On met au nombre de ſes Maîtres Polémon, Théophraſte, Crantor, Diodore, Pyrrhon. Ce fut ſans doute de ce dernier qu'il apprit à douter de tout. Il n'avoit que le nom d'Académicien; & il ne garda ce nom que par reſpect pour Crantor, dont il ſe faiſoit honneur d'être le Diſciple. *Diog. Laërt. in Arceſil.* *Num. apud Euſeb. Præpar. Evang. l. 14. cap 5.*

Il ſuccéda à Cratès, ou, ſelon d'autres, à Polémon, dans la régence de l'Ecole Platonique; & il s'y rendit novateur. Car il fonda une ſecte, qu'on nomma la Moienne ou ſeconde Académie, pour la diſtinguer de celle de Platon. Il étoit fort oppoſé aux Dogmatiques, c'eſt-à-dire aux Philoſophes qui affirmoient & décidoient. Il paroiſſoit douter de tout: il ſoutenoit également le pour & le contre, & ſuſpendoit en toutes choſes ſon jugement. Il attira à ſon auditoire un grand nombre de diſciples. L'entrepriſe de combattre toutes les ſciences, & de rejetter, non ſeulement le témoignage des ſens, mais auſſi le témoignage de la raiſon, eſt la plus hardie qu'on puiſſe former dans la République des Lettres. Pour s'y promettre quelque ſuccès, il faloit avoir tout le mérite d'Arcéſilas. Il [a] étoit naturellement d'un génie heureux, promt, vif: ſa perſonne étoit remplie d'agrémens: il parloit avec grace & enjoue- *Diog. Laërt.*

[a] Arceſilas floruit, tum acumine ingenii, tum admirabili quodam lepore dicendi. *Acad. Quæſt. lib. 4. n. 16.*

ment. Les charmes de ſon viſage ſecondoient admirablement ceux de ſa voix. Auſſi Luculle, qui réfute ſavamment & ſolidement l'opinion des Académiciens, dit [a] que jamais perſonne n'eût ſuivi le ſentiment d'Arcéſilas, ſi l'éloquence & l'habileté du Docteur n'euſſent couvert & fait diſparoître l'abſurdité manifeſte qui s'y trouvoit.

On raconte de ſa libéralité des choſes qui lui font beaucoup d'honneur. Il [b] aimoit à faire du bien, & ne vouloit pas qu'on le ſût. Aiant [c] fait une viſite à un ami * qui étoit malade, & qui manquoit du néceſſaire, mais qui avoit honte de l'avouer, il lui gliſſa adroitement ſous l'oreiller une bourſe pleine d'argent, voulant épargner ſa pudeur & ménager ſa délicateſſe, & faiſant enſorte qu'il parût avoir trouvé cet argent, & non l'avoir reçu.

Diog. Laërt. On ne rend pas un témoignage ſi favorable à la pureté de ſes mœurs, & on l'accuſe des crimes les plus honteux. Et cela ne doit pas paroitre étonnant dans un philoſophe, qui doutant de tout, doutoit par conſéquent s'il y avoit des vertus & des vices, & ne pouvoit reconnoitre véritablement aucune régle pour les devoirs de la vie civile.

Idem. Il n'aimoit point à ſe méler des affaires publiques. Néanmoins aiant été choiſi pour aller négocier à Démétriade auprès du roi Antigone une affaire qui regardoit ſa patrie, il accepta la députation : mais il en revint ſans ſuccès.

Tourmenté par [d] les douleurs de la goute, il affectoit une patience & une inſenſibilité de Stoïcien. *Rien n'eſt*

a Quis iſta, tam apertè perſpicuéque & perverſa & falſa, ſecutus eſſet, niſi tanta in Areeſila . . . & copia rerum, & dicendi vis fuiſſet ? *Ibid. n.* 60.

b Ἐνηργετῆσαι πρόχειρος ἦν, καὶ λαθεῖν τὴν χάριν ἀπτόμενος. *Diog. Laert.*

c Areeſilaus ut aiunt, amico pauperi, & paupertatem ſuam diſſimulanti, ægro autem, & ne hoc quidem confitenti deeſſe ſibi in ſumptum ad neceſſarios uſus, eùm clam ſuecurrendum judicaſſet, pulvino ejus ignorantis ſaeculum ſubjecit, ut homo inutilitet verecundus, quod deſiderabat, inveniret potiùs quàm acciperet. *Senec. de Benef. lib.* 2.

* *Sénéque l'appelle Ctéſibius : il eſt nommé autrement dans Plutarque.* De diſcrim. amic. & adulat. pag. 63.

d Is cùm arderet podagræ doloribus, viſitaſſetque hominem Carneades Epicuri perfamiliaris, & triſtis exiret : Mane, quæſo, inquit, Carneade noſter. Nihil illine huc pervenit, oſtendens pedes & pectus. *De Finib. lib.* 5. *n.* 94.

passé de là ici, dit-il en montrant ses piés & sa* poitrine à Carnéade l'Epicurien, qui s'affligeoit de le voir ainsi souffrir. Il vouloit lui faire croire que son ame étoit inaccessible à la douleur. Langage fastueux, mais qui n'a rien de réel que l'orgueil !

Arcésilas fleurissoit vers la CXXe Olympiade, c'est-à-dire vers l'an du Monde 3704. Il mourut d'avoir trop bu, & en délire, à l'âge de 75 ans. *Diog. Laert.*

Il eut pour successeurs, Lacyde, Evandre, Egésime, qui fut maître de Carnéade. *Acad. Quæst. lib. 4 n. 16.*

§. III.

De la nouvelle Académie.

CARNEADE.

CARNEADE, qui étoit de Cyréne, établit la troisiéme ou nouvelle Académie, qui, à proprement parler, ne différoit point de la seconde. Car, à quelques adoucissemens près, Carnéade étoit un aussi vif & aussi zélé défenseur de l'incertitude qu'Arcésilas. La différence [a] qui se trouve entr'eux, & l'innovation qu'on attribue à celui dont nous parlons actuellement, consiste en ce qu'il ne nioit pas, comme Arcésilas, qu'il y eût des vérités; mais il soutenoit qu'elles étoient mélées de tant d'obscurités, ou plutôt de tant de fausletés, qu'il n'étoit pas en notre pouvoir de discerner avec certitude le vrai du faux. Il se rabbattoit donc à admettre des choses probables, & il consentoit que la vraisemblance nous déterminât à agir, pourvû qu'on ne prononçât sur rien absolument. Ainsi il paroit qu'il retenoit tout le fond du dogme d'Arcésilas, mais que par politique, & pour ôter à ses adversaires les

* *La poitrine étoit regardée par les Anciens comme le siége de l'ame & du courage.*

a Non sumus ii quibus nihil verum esse videatur, sed ii qui omnibus veris falsa quædam adjuncta esse dicamus, tanta similitudine, ut in iis nulla insit certa judicandi & assentiendi nota. Ex quo existit & illud, multa esse probabilia; quæ quanquam non perciperentur, tamen, quia visum haberent quendam insignem & illustrem, his sapientis vita regeretur. *De nat. deor. lib.* 1. *n.* 12.

prétextes les plus ſpécieux de déclamer contre lui, & de le tourner en ridicule, il leur accorda des degrés de vraiſemblance qui doivent déterminer l'homme ſage à prendre un tel ou un tel parti dans la conduite de la vie civile. Il vit bien que ſans cela il ne répondroit jamais aux objections les plus frapantes, & qu'il ne prouveroit jamais que ſon principe ne réduiſoit point l'homme à l'inaction.

Carnéade fut l'antagoniſte déclaré des Stoïciens, & il s'attacha avec une ardeur extrême à réfuter les ouvrages de Chryſippe, qui avoit été depuis peu la colonne du Portique. Il ſouhaita ſi ardemment de le vaincre, qu'en ſe préparant à le combattre il s'armoit d'une priſe d'ellébore, pour avoir l'eſprit plus libre, & pour exciter avec plus de force contre lui le feu de ſon imagination.

Valer. Max. lib. 8. cap. 7.

On raporte de lui une maxime de morale, qui eſt bien admirable dans un payen. » Si l'on ſavoit en ſecret, dit-il, » qu'un ennemi, ou une autre perſonne à la mort de la- » quelle on auroit intérêt, viendroit s'aſſeoir ſur de l'herbe » ſous laquelle il y auroit un aſpic caché, on agiroit en » malhonnête homme ſi on ne l'en avertiſſoit pas, quand » même notre ſilence pourroit demeurer impuni, perſonne » n'étant en état de nous en faire un crime.

Cic. de finib. lib. 2. n. 59.

Mais la conduite de ces payens ſe démentoit toujours par quelque endroit. Ce grave Philoſophe ne rougiſſoit pas d'avoir chez lui une concubine.

Plutarque nous a conſervé un aſſez bon mot de Carnéade : c'eſt dans le traité où il marque la différence qu'il y a entre un flateur & un ami. Il avoit raporté l'exemple d'un homme, qui, diſputant le prix de la courſe contre Alexandre, s'étoit laiſſé vaincre exprès, dont le Prince lui avoit ſû très mauvais gré ; il ajoute : » Le manége eſt » la ſeule choſe où les jeunes Princes n'ont rien à craindre » de la flaterie. Leurs autres maîtres aſſez ſouvent leur » attribuent de bonnes qualités qu'ils n'ont point. Ceux » qui lutent avec eux ſe laiſſent tomber. Mais un cheval » renverſe par terre, ſans diſtinction de pauvre ou de ri- » che, de ſujet ou de Souverain, tous les maladroits qui » le montent.

Pag. 58.

L'ambaſſade de Carnéade à Rome eſt fort célébre : j'en ai parlé ailleurs.

Pour achever ce qui regarde Carnéade, j'obſerverai qu'il n'avoit pas négligé entiérement la phyſique, mais la morale avoit fait ſa principale application. Il étoit extrêmement laborieux, & ſi avare de ſon tems, qu'il ne ſongeoit ni à tailler ſes ongles, ni à faire couper ſes cheveux. Uniquement occupé de ſon étude, non ſeulement il évitoit les feſtins, mais il oublioit même à manger à ſa propre table, & il faloit que ſa ſervante, qui étoit auſſi ſa concubine, lui mît les morceaux à la main, & preſque à la bouche. *Diog. Laërt. Valer. Max. lib. 8. cap. 7.*

Il appréhendoit extrêmement de mourir. Cependant, aiant appris qu'Antipater ſon antagoniſte, philoſophe de la ſecte Stoïcienne, s'étoit empoiſonné, il lui prit une ſaillie de courage contre la mort, & il s'écria: *Donnez-moi donc auſſi... Et quoi*, lui demanda-t-on. *Du vin miellé*, répondit-il, s'étant bientôt raviſé. Diogéne Laërce le raille de cette puſillanimité, & lui reproche d'avoir mieux aimé ſouffrir les langueurs d'une phthiſie, que de ſe donner la mort: car c'étoit une gloire chez les payens, quoique les plus ſages parmi eux penſaſſent autrement. Il mourut la 4e année de l'Olympiade CLXII, âgé de quatre-vingts cinq ans. *Diog. Laërt.* AN. M. 3871. AV. J.C. 133.

CLITOMAQUE.

CLITOMAQUE, diſciple de Carnéade, lui ſuccéda. Il étoit Carthaginois, & ſe nommoit Aſdrubal dans la langue Punique. Il compoſa pluſieurs livres, qui étoient fort eſtimés, dont l'un avoit pour titre, *Conſolation*. Il l'adreſſa à ſes concitoiens après la priſe & la ruine de Carthage, pour les conſoler de l'état de captivité où ils ſe trouvoient. *Plut. de fort. Alex p. 328. Cic. lib. 3. Tuſcul. Quæſt. n. 54.*

PHILON. ANTIOCHUS.

PHILON ſuccéda à Clitomaque ſon maître. Il enſeignoit, dans un tems la Philoſophie, & dans un autre la Rhétorique. Cicéron fréquenta ſon Ecole, & profita de ſes doubles leçons. *Tuſc. Quæſt. lib. 2. n. 9.*

Il reçut auſſi celles d'Antiochus diſciple & ſucceſſeur de Philon. Antiochus étoit d'Aſcalon : c'eſt le dernier des philoſophes Académiciens dont l'hiſtoire ſoit connue. Cicéron, dans le voiage qu'il fit à Athénes, fut enchanté de ſa maniére de parler, qui étoit douce, coulante, & pleine de grace : mais il n'approuvoit pas le changement qu'il avoit introduit dans la méthode de Carnéade. Car Antiochus, après avoir ſoutenu lontems avec force les dogmes de la nouvelle Académie, qui rejettoit tout raport des ſens & même de la raiſon, & qui enſeignoit qu'il n'y avoit rien de certain, avoit embraſſé tout d'un coup les ſentimens de la vieille Académie, ſoit qu'il eût été deſabuſé par l'évidence des choſes & par le raport des ſens ; ſoit, comme quelques-uns le penſoient, que la jalouſie & l'envie contre les diſciples de Clitomaque & de Philon l'euſſent porté à prendre ce parti.

Plut. in Cic. pag. 862.

Plut. in Lucull. pag. 519. & 520.

Luculle, ce fameux Romain, autant connu par ſon goût merveilleux pour les ſciences, que par ſon habileté dans le métier de la guerre, s'étoit déclaré ouvertement pour la ſecte des Académiciens, non de la nouvelle Académie, quoiqu'elle fût alors très floriſſante par les écrits de Carnéade que Philon expliquoit, mais pour celle de la vieille Académie, dont l'Ecole étoit tenue alors par Antiochus. Il avoit recherché l'amitié de ce Philoſophe avec un empreſſement extrême : il le logeoit chez lui, & il s'en ſervoit pour l'oppoſer aux diſciples de Philon, parmi leſquels Cicéron tenoit le premier rang.

ARTICLE CINQUIÉME.

Des Péripatéticiens.

ARISTOTE.

J'AI DEJA remarqué qu'après la mort de Platon, ſes diſciples ſe partagérent en deux ſectes : dont l'une demeura dans l'école même où Platon avoit enſeigné, qui étoit l'Académie ; & l'autre paſſa dans le Lycée, lieu agréable ſitué dans un faux-bourg d'Athénes. La derniére eut pour chef & fondateur Ariſtote. Il

Il étoit de Stagire, ville de Macédoine. Il naquit la première année de l'Olympiade XCIX. quarante ans environ après Platon. Son pere, appellé Nicomaque, étoit médecin, & fleuriſſoit ſous Amyntas roi de Macédoine, pere de Philippe. *Diog. Laërt.* AN. M. 3620.

Agé de dix-ſept ans il vint à Athénes, entra dans l'Ecole de Platon, & y reçut ſes leçons pendant vingt ans. Il en faiſoit tout l'honneur, & Platon l'appelloit l'ame de ſon Ecole. Il avoit une ſi grande paſſion pour l'etude, qu'afin de réſiſter à l'accablement du ſommeil, il mettoit un baſſin d'airain à côté de ſon lit, & quand il étoit couché, il étendoit hors du lit une de ſes mains où il tenoit une boule de fer, afin que le bruit de cette boule qui tomboit dans le baſſin lorſqu'il vouloit s'endormir, le réveillât ſur le champ.

Après la mort de Platon, qui arriva la premiére année de l'Olympiade CVIII. il ſe retira chez Hermias Tyran d'Atarne dans la Myſie, ſon condiſciple, qui le reçut chez lui avec plaiſir, & le combla d'honneurs. Hermias aiant été condanné & mis à mort par le Roi des Perſes, Ariſtote épouſa ſa ſœur Pithaïde, qui étoit demeurée ſans biens & ſans protection. AN. M. 3656.

C'eſt dans ce tems-là que Philippe le choiſit, pour prendre ſoin de l'éducation d'Alexandre ſon fils, qui pouvoit alors avoir quatorze ou quinze ans. Il y avoit lontems qu'il l'avoit deſtiné pour cet important & glorieux emploi. Dès que ſon fils fut venu au monde, il lui en apprit la nouvelle par une lettre qui ne fait pas moins d'honneur à Philippe qu'à Ariſtote. Je ne crains point de la raporter encore ici. *Je vous apprends*, lui dit-il, *que j'ai un fils. Je rends graces aux dieux, non pas tant de me l'avoir donné, que de me l'avoir donné du tems d'Ariſtote. J'ai lieu de me promettre que vous en ferez un ſucceſſeur digne de nous, & un Roi digne de la Macédoine.* Quintilien [a] dit expreſſément qu'Ariſtote enſeigna à Alexandre les premiers élémens des Lettres. Mais comme ce ſentiment ſouffre quelque *Aul. Gell. lib. 9. cap. 3.*

a An Philippus Macedonum rex Alexandro filio ſuo prima literarum elementa tradi ab Ariſtotele ſummo ejus ætatis Philoſopho voluiſſet, aut ille ſuſcepiſſet hoc officium, ſi non ſtudiorum initia à

difficulté, je ne m'y arrête pas entiérement. Quand le tems de prendre ſoin de l'éducation du Prince fut arrivé, Ariſtote ſe tranſporta en Macédoine. On a vû ailleurs le cas que Philippe & Alexandre faiſoient de ſon rare mérite.

Après un ſéjour de quelques années dans cette Cour, il obtint la permiſſion de ſe retirer. Calliſthéne, qui l'y avoit accompagné, prit ſa place, & fut deſtiné pour ſuivre Alexandre dans ſes campagnes. Ariſtote,[a] qui avoit joint à beaucoup de jugement un grand uſage du monde, prêt à faire voiles pour Athénes, avertit Calliſthéne de ſe rappeller ſouvent une maxime de Xénophane, qu'il jugeoit abſolument néceſſaire aux perſonnes qui vivent à la Cour. » Parlez rarement devant le Prince, lui dit il ; ou parlez-» lui d'une maniére qui lui plaiſe : afin que votre ſilence » vous mette en ſureté, ou que vos diſcours vous rendent » agréable. « Calliſthéne, qui avoit de la dureté & de l'aigreur dans l'eſprit, profita mal de ce conſeil, qui dans le fond ſe ſent plus du Courtiſan que du Philoſophe.

Ariſtote n'aiant donc pas jugé à propos de ſuivre ſon Eléve à la guerre, pour laquelle ſon attachement à l'étude lui donnoit beaucoup d'éloignement, après le départ d'Alexandre, retourna à Athénes. Il y fut reçu avec toutes les marques de diſtinction dûes à un Philoſophe célébre par tant d'endroits. Xénocrate tenoit alors l'Ecole de Platon dans l'Académie : Ariſtote ouvrit la ſienne dans le Lycée. Le concours des auditeurs y fut extraordinaire. Le matin ſes leçons étoient ſur la Philoſophie, l'après midi ſur la Rhétorique : il les donnoit ordinairement en ſe promenant, ce qui fit appeller ſes diſciples Péripatéticiens.

Cic. lib. 3. de Orat. n. 141. Quintil. lib. 3. cap. 1.

Il n'enſeignoit d'abord que la Philoſophie : mais la grande réputation d'Iſocrate, âgé pour lors de quatre-vingts-dix ans, qui s'étoit donné tout entier à la Rhétorique, & qui y avoit un ſuccès incroiable, le piqua de jalouſie, & le porta à en donner auſſi des leçons. C'eſt

perfectiſſimo quoque tractari, pertinere ad ſummam credidiſſet ? *Quintil. lib. 1. cap. 1.*

a Ariſtoteles, Calliſthenem auditorem ſuum ad Alexandrum dimittens, monuit ut cum eo aut rariſſimè, aut quàm jucundiſſimè loqueretur : quo ſcilicet apud regias aures vel ſilentio tutior, vel ſermone eſſet acceptior. *Val. Max. lib. 7. cap. 2.*

peutêtre à cette noble émulation, permiſe entre Savans quand elle ſe borne à imiter, ou même à ſurpaſſer ce que les autres font de bien, que nous devons la Rhétorique d'Ariſtote, Ouvrage le plus complet & le plus eſtimé que nous ait laiſſé l'antiquité ſur cette matiére: à moins qu'on n'aime mieux croire qu'il l'avoit compoſé pour Alexandre.

Un mérite auſſi éclatant que celui d'Ariſtote, ne manqua pas d'exciter contre lui l'envie, qui rarement épargne les grands hommes. Tant que vécut Alexandre, le nom de ce Conquérant en ſuſpendit l'effet, & arréta la mauvaiſe volonté de ſes ennemis. Mais à peine fut-il mort, qu'ils s'élevérent contre lui de concert, & jurérent ſa perte. Eurymédon, prêtre de Cérès, leur préta ſon miniſtére, & ſervit leur haine avec un zêle d'autant plus à craindre, qu'il étoit couvert du prétexte de la religion. Il cita Ariſtote devant les Juges, & l'accuſa d'impiété, prétendant qu'il enſeignoit des dogmes contraires au culte des dieux reçu à Athénes. Il apportoit en preuve l'hymne compoſée en l'honneur d'Hermias, & l'inſcription gravée ſur la ſtatue du même Hermias au temple de Delphes. On a encore cette inſcription dans Athénée & dans Diogéne Laërce. Elle conſiſte en quatre vers, qui n'ont nul raport aux choſes ſacrées, mais ſeulement à la perfidie du Roi de Perſe envers ce malheureux ami d'Ariſtote: & l'hymne n'eſt pas plus criminelle. Peutêtre Ariſtote avoit-il offenſé perſonnellement par quelque trait de raillerie le prêtre de Cérès Eurymédon, crime plus impardonnable que s'il n'eût attaqué que les dieux. Quoiqu'il en ſoit, ne croiant pas qu'il fût ſûr pour lui d'attendre le ſuccès du jugement, il ſortit d'Athénes, après y avoir enſeigné pendant treize ans. Il ſe retira à Chalcis dans l'île d'Eubée, & plaida ſa cauſe de loin par écrit. Athénée raporte quelques paroles de cette apologie, mais il ne garantit pas qu'elle ſoit effectivement d'Ariſtote. Quelqu'un lui demandant la cauſe de ſa retraite, il répondit que *c'étoit pour empêcher les Athéniens de commettre une ſeconde injuſtice contre la Philoſophie:* il faiſoit alluſion à la mort de Socrate.

Athen. lib. 15. pag. 696 & 697.

Ælian. lib. 3. cap. 36.

On a prétendu qu'il étoit mort de chagrin, pour n'avoir pu comprendre le flux & le reflux de l'Euripe, & que même

il s'étoit précipité dans cette mer, en diſant, *Que l'Euripe m'engloutiſſe, puiſque je ne puis le comprendre.* Il y avoit bien d'autres choſes dans la nature qui paſſoient ſon intelligence, & il avoit trop bon eſprit pour s'en chagriner.

Laërt. D'autres aſſurent, avec plus de vraiſemblance, qu'il
AN. M. 3683. mourut d'une colique, en la 63e année de ſon âge, deux
Ammon. in vit. Ariſtot. ans après la mort d'Alexandre. Il fut extrêmement honoré dans Stagire ſa patrie. Elle avoit été ruinée par Philippe roi de Macédoine : mais Alexandre la fit rebâtir à la priére d'Ariſtote. Les habitans, pour reconnoitre ce bienfait, conſacrérent un jour de fête à l'honneur de ce Philoſophe ; & lorſqu'il fut mort à Chalcis dans l'île d'Eubée, ils tranſportérent ſes os chez eux, dreſſérent un autel ſur ſon monument, donnérent à ce lieu le nom d'Ariſtote, & y tinrent dans la ſuite leurs aſſemblées. Il laiſſa un fils nommé Nicomaque, & une fille qui fut mariée à un petit-fils de Démarate roi de Sparte.

Tom. V. J'ai expoſé ailleurs quel fut le ſort de ſes Ouvrages, pendant combien d'années ils demeurérent enſevelis dans les ténébres & inconnus, & comment enfin ils virent le jour, & devinrent publics.

Lib. 10. cap. 1. Quintilien dit qu'il ne ſait ce qu'on doit le plus admirer dans Ariſtote, ou de ſa vaſte & profonde érudition, ou de la prodigieuſe multitude d'écrits qu'il a laiſſés, ou de l'agrément de ſon ſtile, ou de la pénétration de ſon eſprit,
Lib. 12. cap. ult. ou de la variété infinie de ſes Ouvrages. On croiroit, dit-il dans un autre endroit, qu'il a dû emploier pluſieurs ſiécles à l'étude, pour comprendre dans l'étendue de ſon ſavoir tout ce qui regarde, non ſeulement les Philoſophes & les Orateurs, mais même les animaux & les plantes, dont il a recherché la nature & les propriétés avec un
Plin. lib. 8. cap. 16. ſoin infini. Alexandre, pour ſeconder le zêle de ſon Maître dans ce ſavant travail, & pour ſatisfaire ſa propre curioſité, donna ordre que dans toute l'étendue de la Gréce & de l'Aſie on fît d'exactes recherches ſur tout ce qui re-
Athen. lib. 9. p. 398. gardoit les oiſeaux, les poiſſons, & les animaux de toute eſpéce : dépenſe qui monta à plus de huit cens talens, c'eſt-à-dire à plus de huit cens mille écus. Ariſtote compoſa ſur cette matiére cinquante volumes, dont il n'en reſte que dix.

On a penſé bien diverſement, dans l'Univerſité de Paris, des Ecrits d'Ariſtote ſelon la différence des tems. Dans le Concile de Sens tenu à Paris en 1209 on ordonna de bruler tous ſes livres, avec défenſe de les lire, de les écrire, ou de les garder. On apporta enſuite quelque modération & quelque tempérament à la rigueur de cette défenſe. Enfin, par un Décret de deux Cardinaux que le Pape Urbain V envoia à Paris l'an 1366 pour réformer l'Univerſité, tous les Livres d'Ariſtote y furent permis: Décret qui fut renouvellé & confirmé en 1452 par le Cardinal d'Etouteville. Depuis ce tems-là, la doctrine d'Ariſtote a toujours prévalu dans l'Univerſité de Paris, juſqu'à ce que les heureuſes découvertes du dernier ſiécle aient ouvert les yeux aux Savans, & leur aient fait embraſſer un Syſtême de Philoſophie bien différent des anciennes opinions de l'Ecole. Mais comme autrefois on a admiré Ariſtote au dela des juſtes bornes, auſſi peutêtre le mépriſe-t-on aujourd'hui plus qu'il ne le mérite.

Succeſſeurs d'Ariſtote.

THEOPHRASTE étoit de l'île de Leſbos. Ariſtote, avant que de ſe retirer à Chalcis, le déſigna pour ſon ſucceſſeur. Il remplit donc la place de ſon Maître avec un tel ſuccès & une telle réputation, que le nombre de ſes auditeurs alla juſqu'à deux mille. Démétrius de Phalére fut un de ſes diſciples & de ſes intimes amis. La beauté & la délicateſſe de ſon éloquence lui fit donner le nom de Théophraſte, qui ſignifie *divin parleur*. *Laërt.*

C'eſt [a] de lui que Cicéron raconte une choſe aſſez particuliére. Il diſputoit avec une marchande ſur le prix de quelque choſe qu'il vouloit acheter. La bonne vieille lui répondit: *Non, Monſieur l'étranger, vous ne l'aurez pas à moins.* Il fut extrêmement ſurpris, & même fâché, qu'a-

a Ut ego jam non mirer illud Theophraſto accidiſſe quod dicitur, cùm percontaretur ex anicula quadam, quanti aliquid venderet? & reſpondiſſet illa, atque addidiſſet: *Hoſpes, non pote minoris*: tuliſſe eum moleſtè, ſe non effugere hoſpitis ſpeciem, cùm ætatem ageret Athenis, optiméque loqueretur. *In Brut. n.* 172.

Quomodo & illa Attica anus Theophraſtum, hominem alioqui

près avoir passé une partie de sa vie à Athénes, dont il se piquoit de parler le langage en perfection, on reconnût pourtant encore qu'il étoit étranger. Mais ce fut son attention même à la pureté du langage Attique, qui allant jusqu'à l'excès le fit reconnoitre pour étranger, comme l'observe Quintilien. Quel goût il y avoit à Athénes jusques dans le petit peuple!

Il ne croioit pas, non plus qu'Aristote, que sans les biens & les commodités de la vie on pût jouir ici d'une vraie béatitude : en quoi, dit [a] Cicéron, il dégrada la vertu, & la dépouilla de sa plus grande gloire, la réduisant à l'impuissance de rendre par elle-même l'homme heureux. Il attribue la suprême Divinité, dans un endroit, à l'Intelligence ; dans un autre, au ciel en général ; & après cela, aux astres en particulier.

Lib. 1. de nat. deor. n. 35.

Il mourut à l'âge de 85 ans, épuisé de travaux & de veilles. On dit qu'en mourant il murmura fort contre la nature, de ce qu'elle accordoit une longue vie aux cerfs & aux corneilles, qui n'en tirent aucune utilité ; pendant qu'elle abrégeoit le cours de celle des hommes, qu'une plus longue vie mettroit en état de parvenir à une connoissance parfaite des sciences : murmure également inutile & injuste, & que la raison seule a appris à plusieurs des Anciens à condanner comme une espéce de révolte contre la volonté divine. *Quid enim est aliud gigantum more bellare cum diis, nisi naturæ repugnare?*

Tusc. Quæst. lib. 3. n. 69.

Cic. de Senect. n. 5.

Laërt.

STRATON étoit de Lampsaque. Il s'appliqua beaucoup à la physique, & peu à la morale, ce qui lui fit donner le nom de *Physicien*. Il commença à tenir son école la 3e année de la CXXIII[e] Olympiade, & il y enseigna pendant 18 ans. Il fut maître de Ptolémée Philadelphe.

AN. M. 3718.

LYCON, de la Troade. Il gouverna son école pendant 40 ans.

ARISTON. CRITOLAUS. Ce dernier étoit un

disertissimum, annotata unius affectatione verbi, hospitem dixit : nec alio se id deprehendisse interrogata respondit, quàm quòd nimium Atticè loqueretur. *Quintil. lib. 8. cap. 1.*

[a] Spoliavit virtutem suo decore, imbecillamque reddidit, quod negavit in ea sola positum esse beatè vivere. *Academ. Quæst. lib. 1. n. 33.*

des trois Ambaſſadeurs que les Athéniens envoiérent à Rome la 2e année de la CXLe Olympiade, & la 534 de Rome. An. M. 3781

DIODORE. Ce fut un des derniers qui ſe diſtinguérent dans la ſecte des philoſophes Péripatéticiens.

ARTICLE SIXIÉME.

De la Secte des Cyniques.

ANTISTHENE.

LES PHILOSOPHES Cyniques doivent leur origine & leur établiſſement à Antiſthéne, diſciple de Socrate. Cette ſecte tira ſon nom du lieu où ſon fondateur enſeignoit, appellé * *Cynoſarge*, qui étoit dans un fauxbourg d'Athénes. Si cette origine eſt la vraie, au moins ne peut-on douter que leur impudence ne leur ait bien confirmé un nom que le lieu leur avoit donné. Antiſthéne menoit une vie fort dure, & n'avoit pour tout habit qu'un méchant manteau. Il avoit une longue barbe, un bâton à la main, une beſace ſur le dos. Il comptoit pour rien la nobleſſe & les richeſſes, & faiſoit conſiſter le ſouverain bonheur de l'homme dans la ſeule vertu. Comme on lui demandoit à quoi lui avoit ſervi la philoſophie, il répondit, *A pouvoir vivre avec moi.* Laërt.

DIOGÉNE.

DIOGENE fut le plus célébre de ſes diſciples. Il étoit de Synope, ville de Paphlagonie. Il en fut chaſſé pour le crime de fauſſe monnoie. Son pere, qui étoit banquier, fut banni pour le même crime. Diogéne étant venu à Athénes, alla trouver Antiſthéne, qui le rebuta fort & le repouſſa avec ſon bâton, parce qu'il avoit réſolu de ne plus prendre de diſciples. Diogéne ne s'étonna point, & baiſſant la tête, » Frapez, frapez, lui dit-il; ne craignez » point: vous ne trouverez jamais de bâton aſſez dur pour » m'éloigner de vous tant que vous parlerez. « Antiſthéne, Laërt.

* *Ce mot ſignifie un chien blanc, ou prompt & vite.*

vaincu par l'opiniâtreté de Diogéne, lui permit d'être ſon diſciple.

Diogéne profita bien de ſes leçons, & imita parfaitement ſa maniére de vivre. Il n'avoit pour tout meuble qu'un bâton, une beſace, & une écuelle. Encore, aiant aperçu un jeune enfant qui buvoit dans le creux de ſa main : *Il m'apprend*, dit-il, *que je conſerve encore du ſuperflu*, & il caſſa ſon écuelle. Il marchoit toujours les piés nuds, ſans porter jamais de ſandales, non pas même lorſque la terre étoit couverte de neiges. Un tonneau lui ſervoit de logis : il le promenoit par tout devant lui ; & il n'eut point d'autre maiſon. On ſait ce qu'il dit à Alexandre, qui l'alla viſiter à Corinthe ; & la célébre parole de ce Prince, *Je voudrois être Diogéne, ſi je n'étoit pas Alexandre.* Juvénal, [a] en effet, trouve l'habitant du tonneau plus grand & plus heureux que le Conquérant de l'univers. L'un ne ſouhaitoit rien, & le monde entier ne ſuffiſoit pas à l'autre. Sénéque [b] ne ſe trompe donc pas, quand il dit qu'Alexandre, le plus fier des hommes, & qui croioit que tout devoit trembler devant lui, le céda ce jour-là à Diogéne, aiant trouvé en lui un homme à qui il ne pouvoit ni rien donner, ni rien ôter.

Au reſte il ne faut pas croire qu'avec ſon manteau plein de piéces, ſa beſace, & ſon tonneau, il en fût plus humble. Il tiroit autant de vanité de toutes ces choſes, qu'Alexandre en pouvoit tirer de la conquête de toute la terre. Etant entré un jour chez Platon, qui étoit meublé aſſez magnifiquement, il ſe mit à deux piés ſur un beau tapis, & dit, *je foule aux piés le faſte de Platon.* Oui, répliqua celui-ci, *mais par une autre ſorte de faſte.*

Elian. l. 3. c. 29.

Dieg. Laërt.

Il avoit un ſouverain mépris pour tout le genre humain. Se promenant en plein midi une lanterne allumée à la

[a] *Senſit Alexander, teſta cùm vidit in illa*
Magnum habitatorem, quanto felicior hic, qui
Nil cuperet, quàm qui totum ſibi poſceret orbem.

[b] *Quidni victus ſit illo die, quo homo, ſupra menſuram humanæ ſuperbiæ tumens, vidit aliquem cui nec dare quidquam poſſet, nec eripere? Senec. de Benef. lib. 5. cap. 6.*

main,

main, on lui demanda ce qu'il cherchoit : *Je cherche un homme*, répondit-il.

Il vit un jour un homme qui se faisoit chausser par un esclave. *Tu ne seras pas content*, dit-il, *jusqu'à ce qu'il te mouche. De quoi te servent tes mains ?*

Une autre fois en passant il vit des Juges qui menoient au supplice un homme qui avoit volé une petite fiole dans le Tresor public. *Voila de grands voleurs*, disoit-il, *qui en conduisent un petit.*

Des parens, qui lui présentoient un jeune homme pour être son disciple, lui en disoient tous les biens imaginables : qu'il étoit sage, de bonnes mœurs, & qu'il savoit beaucoup. Diogéne écouta tout fort tranquillement. *Puisqu'il est si accompli*, dit-il, *il n'a aucun besoin de moi.*

On l'a accusé de parler & de penser mal de la divinité. Il disoit que le bonheur constant d'Harpalus, qui passoit généralement pour un voleur & un brigand, portoit témoignage contre les dieux. *De nat. deor. Lib. 3. n. 83.*

Parmi d'excellentes maximes de morale, il en avoit aussi de très pernicieuses. Il regardoit la pudeur comme une foiblesse, & ne craignoit point de braver avec effronterie tous les sentimens de retenue & de honte naturelle. En général, le caractére des Cyniques étoit d'outrer tout en matiére de morale, & de rendre la vertu même, s'il étoit possible, haïssable, par les excès & les travers auxquels ils la portoient.

> Insani sapiens nomen ferat, æquus iniqui,
> Ultra, quàm satis est, virtutem si petat ipsam. *Horat. Epist. 6. lib. 1.*

Son Historien lui donne une éloquence fort persuasive, & en raporte des effets merveilleux. Onésicrite avoit envoié à Athénes un de ses fils. Ce jeune homme aiant entendu quelques leçons de Diogéne, se fixa dans cette ville. Son frere aîné, bientôt après, en fit autant. Onésicrite lui-même, aiant eu la curiosité d'entendre ce Philosophe, devint son disciple, tant l'éloquence de Diogéne avoit d'attraits. Cet Onésicrite étoit un homme important. Il fut fort considéré d'Alexandre, il le suivit dans ses guerres, il y eut des emplois de distinction, & il composa *Diog. Laërt. l.* *Plut. in Alex. pag. 701.*

une Hiſtoire, qui renfermoit les commencemens de la vie d'Alexandre. Phocion, encore plus illuſtre que lui, fut diſciple de Diogéne, auſſi bien que Stilpon de Mégare.

Diogéne, en paſſant à l'île d'Egine, fut pris par des pirates, qui l'amenérent en Créte, & l'expoſérent en
Diog. Laërt. vente. Il répondit au Crieur qui lui demandoit, *Que ſavez-vous faire?* qu'il ſavoit commander aux hommes, & le preſſa de dire, *Qui eſt-ce qui veut acheter ſon maître?* Un Corinthien, appellé Xéniade, l'acheta, & l'aiant mené avec lui à Corinthe, le donna pour précepteur à ſes fils. Il lui confia auſſi toute l'intendance de ſa maiſon. Diogéne s'acquitta ſi bien de tous ces emplois, que Xéniade ne pouvoit ſe laſſer de dire par tout, *Un bon génie eſt entré chez moi.* Les amis de Diogéne voulurent le racheter. *Vous n'êtes pas ſages*, leur dit-il. *Les lions ne ſont pas eſclaves de ceux qui les nourriſſent, mais ceux-ci ſont les valets des lions.* Il éleva très bien les enfans de Xéniade, & s'en fit fort aimer. Il vieillit dans cette maiſon, & quelques-uns diſent qu'il y mourut.

Tuſc. Quæſt. lib. 1. n. 104. Il ordonna en mourant qu'on laiſſât ſon corps ſur la terre ſans l'inhumer. » Quoi! lui dirent ſes amis, vous » demeurerez expoſé aux bêtes farouches & aux oiſeaux? » Non, répondit-il: vous mettrez auprès de moi un bâton, » afin que je les chaſſe. Et comment le pourrez-vous, di- » rent-ils, puiſque vous n'aurez plus de ſentiment? Que » m'importe donc, répliqua le Cynique, d'être mangé » par les bêtes, puiſque je n'en ſentirai rien?

On n'eut point d'égard à cette grande indifférence de Diogéne pour la ſépulture. Il fut enterré magnifiquement près de la porte qui étoit vers l'Iſthme. On érigea à côté de ſon tombeau une colonne, ſur laquelle on plaça un chien de marbre de Paros.

Il mourut âgé de près de quatre-vingts-dix ans, ſelon quelques-uns le jour même de la mort d'Alexandre: mais d'autres le font ſurvivre de quelques années à ce Prince.

CRATÈS.

Diog. Laërt. CRATÈS le Cynique fut un des principaux diſciples

de Diogéne. Il étoit Thébain, d'une famille très conſidérable, & qui poſſédoit de grands biens. Il vendit tout ſon patrimoine, dont il tira plus de deux cens talens, qu'il mit entre les mains d'un banquier, & le pria de les rendre à ſes enfans en cas qu'ils ſe trouvaſſent avoir peu d'eſprit: mais s'ils avoient aſſez d'élévation pour être Philoſophes, il lui permit de diſtribuer cet argent aux citoiens de Thébes, parce que les Philoſophes n'avoient beſoin de rien. Toujours de l'excès & du travers juſques dans les actions louables par elles-mêmes.

Deux cens mille écus.

Hipparchia, ſœur de Métrocle l'Orateur, charmée des maniéres libres de Cratès, voulut abſolument l'épouſer malgré l'oppoſition de tous ſes parens. Cratès, à qui ils s'étoient adreſſés, fit de ſon côté tout ce qu'il put pour la détourner de ce mariage. S'étant dépouillé devant elle pour lui faire voir ſa boſſe & ſon corps tout de travers, & aiant jetté par terre ſon manteau, ſa beſace, & ſon bâton: *Voila toutes mes richeſſes*, dit-il, *& ma femme n'en doit prétendre d'autres pour elle-même.* Elle perſiſta dans ſon deſſein, épouſa ce boſſu, s'habilla en Cynique, & devint encore plus effrontée que ſon mari.

L'effronterie étoit le caractére dominant de ces Philoſophes. Ils reprochoient aux autres leurs défauts ſans garder aucun ménagement, ajoutant même à leurs reproches un air de mépris & d'inſulte. C'eſt ce qui, ſelon quelques-uns, leur fit donner le nom de Cyniques, parce qu'ils étoient mordans, & qu'ils aboioient après tout le monde comme des chiens; & auſſi parce qu'ils n'avoient honte de rien, & qu'ils tenoient qu'il étoit permis de tout faire en public ſans pudeur & ſans retenue.

Cratès fleuriſſoit à Thébes vers la CXIIIe Olympiade, & effaçoit tous les autres Cyniques de ce tems. C'eſt lui qui a été le maître de Zénon, chef de la ſecte des Stoïciens ſi renommée.

An. M. 3676.

ARTICLE SEPTIÉME.

Des Stoïciens.

ZENON.

Diog. Laërt. ZENON étoit de la ville de Cittie dans l'île de Cypre. Comme il revenoit d'acheter de la pourpre de Phénicie, car il s'étoit d'abord appliqué au commerce, il fit naufrage au port de Pyrée. Cette perte le rendit fort triſte. Il ſe retira à Athénes, entra chez un Libraire, ſe mit à lire un livre de Xénophon, dont la lecture lui cauſa un plaiſir infini, & lui fit oublier ſon chagrin. Il demanda au Libraire où demeuroient ces ſortes de gens dont parloit Xénophon. Cratès le Cynique paſſa par hazard dans ce moment. Le Libraire le montra du bout du doit à Zénon, & l'exhorta
An. M. 3672. à le ſuivre. Il commença en effet dès ce jour-là à être ſon diſciple: il étoit pour lors âgé de trente ans. Il ſentit bientôt tout le prix & toute l'utilité de la Philoſophie. Il ſe félicitoit lui même ſur le malheur qui lui étoit arrivé, & diſoit ſouvent que jamais navigation n'avoit été auſſi heureuſe pour lui, que celle où il avoit fait naufrage. La morale des Cyniques lui plut fort, mais il ne put goûter leur impudence & leur effronterie.

Après avoir étudié dix ans ſous Cratès, & paſſé dix autres années chez Stilpon de Mégare, Xénocrate, &
An. M. 3692. Polémon, il établit à Athénes une nouvelle ſecte. Sa réputation ne tarda guéres à ſe répandre dans toute la Gréce. Il devint en peu de tems le plus diſtingué des Philoſophes du pays. Comme il enſeignoit ordinairement dans une galerie, ſes ſectateurs furent appellés *Stoïciens*, du mot grec στοὰ, qui ſignifie galerie, portique.

Aiant rencontré un jeune homme, qui, plein d'eſtime pour lui-même, & ſe croiant fort habile, prenoit toujours la parole dans les aſſemblées: *Souvenez-vous*, lui dit-il, *que la Nature nous a donné deux oreilles & une ſeule bouche, pour nous apprendre qu'il faut plus écouter que parler.*

Laërt. Zénon vécut juſqu'à l'âge de 98 ans, ſans avoir jamais eu aucune incommodité. Il y avoit quarante-huit ans qu'il

enſeignoit ſans interruption, & ſoixante-huit qu'il avoit commencé de s'appliquer à la Philoſophie ſous Cratès le Cynique. Euſébe met ſa mort à la CXXIXe Olympiade. AN. M. 3740. Il fut fort regretté. Quand Antigone Roi de Macédoine en apprit la nouvelle, il en fut ſenſiblement touché. Les Athéniens lui firent ériger un tombeau dans le bourg de Céramique, & par un Décret public, où ils faiſoient ſon éloge comme d'un Philoſophe qui avoit perpétuellement excité à la vertu les jeunes gens qui étoient ſous ſa diſcipline, & qui avoit toujours mené une vie conforme aux préceptes qu'il enſeignoit ; ils lui décernérent une couronne d'or, & lui firent rendre des honneurs extraordinaires : » Afin, dit le Décret, que tout le monde ſache » que les Athéniens ont ſoin d'honorer les gens d'un mé» rite diſtingué & pendant leur vie, & après leur mort. Rien ne fait plus d'honneur à une nation que des ſentimens ſi nobles & ſi généreux, qui partent d'un grand fonds d'eſtime pour la ſcience & pour la vertu.

J'ai déja remarqué ailleurs qu'une nation voiſine, je parlé de l'Angleterre, ſe diſtingue par cette eſtime qu'elle fait des grands hommes en ce genre, & par la reconnoiſſance qu'elle marque à ceux qui ont relevé la gloire de leur patrie.

CLEANTHE.

CLEANTHE étoit d'Aſſos dans la Troade. Il n'avoit Laert. que quatre dragmes, c'eſt-à-dire quarante ſols, quand il entra à Athénes. Il ſe rendit fort recommandable par la patience courageuſe avec laquelle il ſoutenoit les plus durs & les plus pénibles travaux. Il paſſoit la nuit preſque entiére à puiſer de l'eau pour un jardinier, afin d'avoir de quoi vivre, & de pouvoir s'appliquer à l'étude de la Philoſophie pendant le jour. Cité devant les Juges de l'Aréopage, pour rendre compte, ſelon que l'ordonnoit une loi de Solon, de quoi il vivoit, il produiſit en témoignage le Jardinier, & ſans doute ſes propres mains endurcies par le travail, & pleines de calloſités. Les Juges, ravis en admiration, ordonnérent qu'on lui fournît du Tréſor public dix mines, c'eſt-à-dire ſix cens livres. Zénon lui défendit

de les accepter : tant la pauvreté étoit en honneur parmi ces Philoſophes ! Il remplit la chaire du Portique avec beaucoup de réputation.

Il avoit naturellement l'eſprit peſant & tardif, mais il ſurmonta ce défaut par une application opiniâtre au travail. L'éloquence n'étoit pas ſon talent. Il [a] s'aviſa pourtant de compoſer une Rhétorique, auſſi bien que Chryſippe dont il ſera bientôt parlé : mais l'un & l'autre avec ſi peu de ſuccès, que ſi l'on en croit Cicéron bon juge certainement en cette matiére, ces ouvrages n'étoient propres qu'à rendre un homme muet.

CHRYSIPPE.

Laërt. CHRYSIPPE étoit de Soli ville de Cilicie. Il avoit l'eſprit fort ſubtil, & propre aux diſputes de la dialectique où il s'étoit fort exercé, & ſur laquelle il avoit fait pluſieurs traités. Diogéne Laërce les fait monter à plus de trois cens. On prétend que ce qui l'engagea à écrire beaucoup, fut l'envie qu'il portoit à Epicure, qui avoit fait plus de Livres qu'aucun autre Philoſophe : mais il n'égala jamais ce concurrent. Ses ouvrages étoient peu travaillés, & par une ſuite néceſſaire peu corrects, pleins de répétitions ennuieuſes, & ſouvent même de contradictions. C'étoit le défaut ordinaire des Stoïciens, de méler beaucoup de ſubtilité & de ſéchereſſe dans leurs diſputes ſoit de vive voix, ſoit par écrit. Ils évitoient ce ſemble avec autant de ſoin tout agrément dans le ſtile comme tout relâchement dans les mœurs. Cicéron [b] ne les blâmoit pas beaucoup de manquer d'un talent entiérement étranger à leur profeſſion, & qui n'y étoit pas abſolument néceſſaire. *Si c un Philoſophe*, dit-il, *a de l'éloquence, je lui en ſai bon*

a Scripſit artem rhetoricam Cleanthes, Chryſippus etiam, ſed ſic, ut, ſi quis obmuteſcere concupierit, nihil aliud legere debeat. *De Finib. lib.* 4. *n.* 7.

b Videmus iiſdem de rebus jejunè quoſdam & exiliter, ut eum, quem acutiſſimum ferunt, Chryſippum, diſputaviſſe; neque ob eam rem Philoſophiæ non ſatisfeciſſe, quòd non habuerunt hanc dicendi ex arte alienam facultatem. *De Orat. lib.* 1. *n.* 49.

c A Philoſopho, ſi afferat eloquentiam, non aſperner : ſi non habeat, non admodum flagitem. *De Finib. lib.* 1. *n.* 15.

gré : s'il n'en a point, je ne lui en fais pas un crime. Il [a] ſe contentoit qu'ils fuſſent clairs & intelligibles ; & c'eſt par où il eſtimoit Epicure.

Quintilien cite ſouvent avec éloge un ouvrage que Chryſippe avoit fait ſur l'éducation des enfans.

Il s'aſſocia pendant quelque tems aux Académiciens, ſoutenant à leur maniére ſur un même ſujet le pour & le contre. Les Stoïciens ſe plaignirent de ce que Chryſippe avoit ramaſſé tant & de ſi forts argumens pour le ſyſtême des Académiciens, qu'il ne put enſuite les réfuter, ce qui avoit fourni des armes à Carnéade leur antagoniſte. *Academ lib. 4. n. 7.*

Sa doctrine, ſur pluſieurs points, ne faiſoit pas d'honneur à ſa Secte, & n'étoit capable que de la décrier. Il croioit les dieux périſſables, & ſoutenoit qu'ils périroient en effet dans l'incendie du monde. Il permettoit les inceſtes les plus crians & les plus abominables : & admettoit la communauté des femmes parmi les Sages. Il avoit compoſé pluſieurs écrits remplis d'obſcénités qui faiſoient horreur. Voila ce qu'étoit le Philoſophe [b] qui paſſoit pour le plus ferme appui du Portique, c'eſt-à-dire de la Secte la plus ſévére du paganiſme. *Plut. contra Stoic. p. 1074. 1075. Lact.*

Il doit paroître étonnant après cela, que [c] Sénéque faſſe de ce Philoſophe, en le joignant à Zénon, un éloge ſi magnifique, juſqu'à dire de l'un & de l'autre qu'ils ont fait de plus grandes choſes par les travaux de leur cabinet, que s'ils avoient commandé des armées, rempli les premiéres places d'un Etat, établi de ſages loix ; & qu'il les conſidére comme des Légiſlateurs, non d'une ſeule ville, mais du genre humain entier.

Chryſippe mourut dans l'Olympiade CXLIIIe. On lui dreſſa un tombeau parmi ceux des plus illuſtres Athéniens. Sa ſtatue ſe voioit dans le Céramique. AN. M. 3795.

a Oratio me iſtius Philoſophi non offendit. Nam & complectitur verbis quod vult, & dicit planè quod intelligam. *Ibid.*

b Fulcire putatur porticum Stoicorum. *Academ. 4. 75.*

c Nos certè ſumus, qui dicimus, & Zenonem & Chryſippum majora egiſſe, quàm ſi duxiſſent exercitus, geſſiſſent honores, leges tuliſſent, quas, non uni civitati, ſed toti humano generi tulerunt. *Senec. de Ot. ſap. cap. 32.*

DIOGENE LE BABYLONIEN.

DIOGENE le Babylonien étoit ainſi appellé, parce que Séleucie ſa patrie étoit voiſine de Babylone. Il étoit un des trois philoſophes qu'Athénes députa vers les Romains.

Il fit paroitre une grande modération & une grande tranquillité d'ame dans une conjoncture, capable d'émouvoir l'homme le plus doux & le plus patient. Il[a] faiſoit une diſſertation ſur la colére. Un jeune homme, pétulant & effronté à l'excès, lui cracha au viſage, apparemment pour voir s'il mettroit en pratique les leçons qu'il donnoit aux autres. Le Philoſophe, ſans paroitre ému, & ſans hauſſer le ton, dit froidement: *Je ne me fâche point: mais néanmoins je doute ſi je devrois me fâcher.* Ce doute convenoit-il à un Stoïcien?

ANTIPATER.

ANTIPATER étoit de Sidon. Il eſt ſouvent parlé de lui dans le IVe Livre des Queſtions Académiques comme de l'un des Stoïciens les plus habiles & les plus eſtimés. Il avoit été diſciple de Diogéne le Babylonien, & Poſidonius fut le ſien.

PANETIUS.

PANETIUS a été, ſans contredit, un des plus célébres Philoſophes de la Secte Stoïcienne. Il étoit Rhodien, & ſes ancêtres avoient commandé les armées de la République. On peut placer ſa naiſſance vers le milieu de la CXLVIII^e^ Olympiade.

Strab. l. 14 pag. 655.

An. M. 3814.

Il répondit parfaitement aux ſoins particuliers qu'on avoit pris de ſon éducation, & ſe livra tout entier à l'étude de la Philoſophie. L'inclination, peutêtre les préjugés, le déterminérent en faveur de la Secte des Stoïciens,

[a] Ei de ira cùm maximè diſſerenti adoleſcens protervus inſpuit. Tulit hoc ille leniter ac ſapienter. || Non quidem, inquit, iraſcor: ſed dubito tamen an iraſci oporteat. *Senec. de Ira, lib. 3. cap. 38.*

alors

alors très accréditée. Antipater de Tarſe fut ſon Maître. Il l'écouta en homme qui connoiſſoit les droits de la raiſon : & malgré la déférence aveugle avec laquelle les Stoïciens recevoient les déciſions des fondateurs du Portique, Panétius abandonna ſans ſcrupule celles qui ne lui parurent pas ſuffiſamment établies. *De Divin. l. 1. n. 6.*

Pour ſatisfaire ſon deſir d'apprendre, qui étoit ſa paſſion dominante, il quitta Rhodes, peu touché des avantages auxquels ſembloit le deſtiner la grandeur de ſa naiſſance. Les perſonnes les plus diſtinguées en tout genre de Litérature ſe raſſembloient ordinairement à Athènes, & les Stoïciens y avoient une Ecole fameuſe. Panétius la fréquenta avec aſſiduité, & en ſoutint dans la ſuite la réputation avec éclat. Les Athéniens, réſolus de ſe l'attacher, lui offrirent le droit de bourgeoiſie : il les en remercia. » Un homme modeſte, leur dit-il au raport de Proclus, » doit ſe contenter d'une ſeule patrie. En quoi il imitoit Zénon, qui, dans la crainte de bleſſer ſes citoiens, ne voulut point accepter la même grace. *Procl. in Heſiod. p. 151.* *Plut de Stoïc. repugn. pag. 1034.*

Le nom de Panétius ne tarda guéres à paſſer les mers. Les ſciences, depuis quelque tems, avoient fait à Rome des progrès conſidérables. Les Grands les cultivoient à l'envi, & ceux que leur naiſſance ou leur capacité avoient mis à la tête des affaires, ſe faiſoient un honneur de les protéger efficacement. Voila les circonſtances dans leſquelles Panétius vint à Rome. Il y étoit ardemment ſouhaité. La jeune Nobleſſe courut à ſes leçons, & il compta parmi ſes diſciples les Lélius & les Scipions. Une amitié tendre les unit depuis, & Panétius, comme le témoignent pluſieurs Ecrivains, accompagna Scipion dans ſes diverſes expéditions. En revanche, cet illuſtre Romain lui donna, dans une occaſion éclatante, des marques de la confiance la plus flateuſe. Panétius [a] fut le ſeul ſur lequel il jetta les yeux, lorſque le Sénat le nomma ſon Ambaſſadeur auprès des peuples & des Rois de l'Orient alliés de la République. Les liaiſons de Panétius avec Scipion ne furent pas *Plut. in Moral. pag. 814.*

a P. Africani hiſtoriæ loquuntur, in legatione illa nobili quam obiit, Panætium unum omnino comitem fuiſſe. *Academ. Queſt. lib. 4. n. 5.*

inutiles aux Rhodiens, qui emploiérent ſouvent avec ſuccès le crédit de leur compatriote.

On ne ſait point préciſément l'année de ſa mort. Cicéron nous apprend que Panétius a vécu trente ans après avoir publié le Traité des devoirs de l'homme, que Cicéron a fondu dans le ſien : mais on ne ſait pas en quel tems ce Traité a paru. On peut juger qu'il le publia à la fleur de ſon âge. Le cas & l'uſage que Cicéron en a fait en traitant la même matiére, ſont de bons garands de l'excellence de cet Ouvrage, dont la perte doit être regrettée. Il en avoit compoſé beaucoup d'autres, dont on peut voir le dénombrement dans le Mémoire de Mr l'Abbé Sevin ſur la vie & ſur les ouvrages de Panétius, que je n'ai fait qu'extraire dans ce que j'en ai raporté ici.

Tome X. des Mem. de l'Acad. des Belles Lettres.

Il faut avouer, à la louange des Stoïciens, que moins occupés que les autres Philoſophes de ſpéculations frivoles & ſouvent dangereuſes, ils conſacroient leurs veilles à l'éclairciſſement de ces grands principes de la Morale, qui ſont le plus ferme appui de la ſociété : [a] mais la ſéchereſſe & la dureté, qui régnoient dans leurs écrits auſſi bien que dans leurs mœurs, rebutoient la plupart des Lecteurs, & diminuoient beaucoup l'utilité qu'on en auroit pu tirer. L'exemple des fondateurs du Portique, Cléanthe & Chryſippe, ne ſéduiſit point Panétius. Attentif aux intérêts du public, & perſuadé que l'utile ne paſſe d'ordinaire qu'à la faveur de l'agréable, à la ſolidité du raiſonnement il joignit la beauté & l'élégance du ſtile, & répandit dans ſes Ouvrages les graces & les ornemens dont ils étoient ſuſceptibles.

POSIDONIUS.

POSIDONIUS étoit d'Apamée en Syrie, mais il paſſa la plus grande partie de ſa vie à Rhodes, où il enſeigna

a Stoïci horridiores evadunt, aſperiores, duriores & oratione & moribus. Quam illorum triſtitiam atque aſperitatem fugiens Panætius, nec acerbitatem ſententiarum, nec diſſerendi ſpinas probavit : fuitque in altero genere mitior, in altero illuſtrior. *De Finib. lib. 4. n. 78. 79.*

la Philoſophie avec grande réputation, & fut emploié au gouvernement avec un pareil ſuccès.

Pompée, au retour de ſon expédition contre Mithridate, paſſa par Rhodes pour le voir. Il le trouva malade. Nous verrons dans la ſuite comment ſe paſſa cette viſite.

EPICTETE.

JE FEROIS injure à la ſecte des Stoïciens, ſi, dans le dénombrement de ceux qui s'y ſont attachés, j'omettois Epictéte, celui peutêtre de tous ces Philoſophes qui lui a fait le plus d'honneur, par la ſublimité de ſes ſentimens, & par la régularité de ſa conduite.

Epictéte étoit né à Hiérapolis, ville de Phrygie vis-à-vis de Laodicée. La baſſeſſe de ſon origine nous a dérobé la connoiſſance de ſes parens. Il fut eſclave d'un Epaphrodite, nommé par Suidas *un des Gardes de Néron*; & c'eſt d'où lui fut donné le nom d'Epictéte, qui ſignifie *ſerviteur atheté*, *eſclave*. On ne ſait ni par quel accident il fut mené à Rome, ni comment il fut vendu ou donné à Epaphrodite: on ſait ſeulement qu'il fut ſon eſclave. Epictéte fut apparemment mis en liberté. Il fut toujours attaché à la philoſophie des Stoïciens, qui étoit alors la ſecte la plus parfaite & la plus ſévére. ἐπίκτητος.

Il vécut à Rome juſqu'à l'Edit de Domitien, qui en chaſſa tous les Philoſophes. Si [a] l'on en croit Quintilien, pluſieurs d'entr'eux cachoient de grands vices ſous un ſi beau nom; & ils s'étoient fait la réputation de Philoſophes, non par leur vertu & leur ſcience, mais par un viſage triſte & ſévére, & par une ſingularité d'habit & de maniéres, qui ſervoit de maſque à des mœurs très corrompues. Peutêtre Quintilien charge-t-il un peu ce portrait, pour faire plaiſir à l'Empereur: ce qui eſt certain, c'eſt qu'on ne peut en aucune ſorte l'appliquer à Epictéte. AN. J. C. 94.

Au ſortir de Rome, il alla s'établir à Nicopolis, ville

[a] Noſtris temporibus ſub hoc nomine maxima in pleriſque vitia latuerunt. Non enim virtute ac ſtudiis, ut haberentur philoſophi, laborabant; ſed vultum, & triſtitiam, & diſſentientem à ceteris habitum peſſimis moribus prætendebant. *Quintil. lib. 1. in Proœm.*

conſidérable d'Epire, où il paſſa pluſieurs années, toujours dans une grande pauvreté, mais toujours fort honoré & fort reſpecté. Il revint enſuite à Rome, ſous le régne d'Adrien, de qui il fut fort conſidéré. On ne marque ni le tems, ni le lieu, ni aucune circonſtance de ſa mort: il mourut dans une aſſez grande vieilleſſe.

Il réduiſoit toute ſa philoſophie à ſouffrir les maux patiemment, & à ſe modérer dans les plaiſirs, ce qu'il exprimoit par ces deux mots Grecs. *ἀνέχου καὶ ἀπέχου: ſuſtine & abſtine.*

Orig. in Celſ. lib. 7. Celſe, qui a écrit contre les Chrétiens, dit que ſon Maître lui ſerrant la jambe avec beaucoup de violence, il lui dit ſans s'émouvoir, & comme en riant: *Mais vous m'allez caſſer la jambe.* Et comme cela fut arrivé, il lui dit du même ton: *Ne vous l'avois-je pas bien dit que vous me la caſſeriez?*

Lucian. adverſ. indoct. pag. 548. Lucien ſe moque d'un homme qui avoit acheté très * cher la lampe d'Epictéte, quoiqu'elle ne fût que de terre; comme s'il ſe fût imaginé qu'en s'en ſervant, il deviendroit auſſi habile que cet admirable & vénérable vieillard.

* *Trois mille dragmes, c'eſt-à-dire quinze cens livres.*

Epictéte avoit compoſé pluſieurs Ecrits, dont il ne nous reſte que ſon *Enchiridion* ou *Manuel.* Mais Arrien, ſon diſciple, a fait un grand Ouvrage, qu'il prétend n'être compoſé que des choſes qu'il lui avoit oui dire, & qu'il avoit recueillies, autant qu'il avoit pu, dans les mêmes termes. Des huit Livres qui formoient cet Ouvrage, nous n'en avons que quatre.

Stobée nous a conſervé quelques ſentences de ce Philoſophe, qui étoient échapées à la diligence de ſon diſciple. J'en citerai ici deux ou trois.

» Il ne dépend pas de toi d'être riche, mais il dépend » de toi d'être heureux. Les richeſſes même ne ſont pas » toujours un bien, & certainement elles ſont toujours de » peu de durée; mais le bonheur qui vient de la ſageſſe, » dure toujours.

» Quand tu vois une vipére ou un ſerpent dans une » boéte d'or, l'en eſtimes-tu davantage? & n'as-tu pas » toujours pour elle la même horreur à cauſe de ſa nature » mal-faiſante & venimeuſe? Fais de même à l'égard du

» méchant, quand tu le vois environné d'éclat & de ri-
» cheſſes.

» Le ſoleil n'attend point qu'on le prie pour faire part
» de ſa lumiére & de ſa chaleur. A ſon exemple, fais tout
» le bien qui dépend de toi, ſans attendre qu'on te le
» demande.

Voici la priére qu'Epictéte ſouhaitoit de faire en mourant: elle eſt tirée d'Arrien. » Seigneur, ai-je violé vos
» commandemens? Ai-je abuſé des préſens que vous m'a-
» vez faits? Ne vous ai-je pas ſoumis mes ſens, mes vœux,
» mes opinions? Me ſuis-je jamais plaint de vous? Ai-je ac-
» cuſé votre Providence? J'ai été malade, parce que vous
» l'avez voulu; & je l'ai voulu de même. J'ai été pauvre,
» parce que vous l'avez voulu; & j'ai été content de ma
» pauvreté. J'ai été dans la baſſeſſe, parce que vous l'avez
» voulu; & je n'ai jamais deſiré d'en ſortir. M'avez-vous
» jamais vû triſte de mon état? M'avez-vous ſurpris dans
» l'abbattement & dans le murmure? Je ſuis encore tout
» prêt à ſubir tout ce qu'il vous plaira ordonner de moi.
» Le moindre ſignal de votre part eſt pour moi un ordre
» inviolable. Vous voulez que je ſorte de ce ſpectacle ma-
» gnifique: j'en ſors, & je vous rends mille très humbles
» graces de ce que vous avez daigné m'y admettre pour
» me faire voir tous vos ouvrages, & pour étaler à mes
» yeux l'ordre admirable avec lequel vous gouvernez cet
» Univers. « Quoiqu'il ſoit aiſé de remarquer ici des traits empruntés du Chriſtianiſme qui alors commençoit à jetter une grande lumiére, on ſent néanmoins un homme bien content de lui-même, & qui, par ſes fréquentes interrogations, ſemble défier la Divinité même, de trouver en lui aucun défaut. Sentiment & priére véritablement dignes d'un Stoïcien, tout fier de ſa prétendue vertu! Saint Paul, ſi rempli de bonnes œuvres, ne parloit pas ainſi. *Je n'oſe pas me juger moi-même*, diſoit-il. *Car, encore que ma conſcience ne me reproche rien, je ne ſuis pas juſtifié pour cela: mais celui qui me juge, c'eſt le Seigneur.* Au reſte cette priére, toute imparfaite qu'elle eſt, ſera la condannation de beaucoup de Chrétiens. Car elle nous montre qu'une parfaite obéiſſance, un entier dévouement, une pleine réſignation

1. Corinth. cap. 4. v. 3. & 4.

à toutes les volontés de Dieu, étoient regardées par le Paganiſme même comme des devoirs indiſpenſables de la Créature à l'égard de celui de qui elle tient l'être. Ce Philoſophe a connu le terme des devoirs & des vertus : il a eu le malheur d'en ignorer le principe.

Epictéte étoit à Rome dans le tems que ſaint Paul y faiſoit tant de converſions, & que le Chriſtianiſme naiſſant brilloit avec tant d'éclat par la conſtance inouie des Fidéles. Mais, loin de profiter d'une ſi vive lumiére, il blaſphémoit contre la foi des premiers Chrétiens, & contre le courage héroïque des Martyrs. Dans le IVe chapitre du VIIe Livre d'Arrien, Epictéte, après avoir montré qu'un homme qui ſent ſa liberté, & qui eſt perſuadé que rien ne lui peut nuire parce qu'il a Dieu pour Libérateur, ne craint ni les ſatellites ni les épées des Tyrans, ajoute: LA FOLIE ET LA COUTUME *ont pu porter quelques-uns à les mépriſer, comme elles y portent les Galiléens; & la raiſon & la démonſtration nepourront le faire?* Il n'y avoit rien de plus oppoſé à la doctrine Evangélique, que l'orgueil Stoïcien.

C'eſt ainſi que les Chrétiens étoient appellés.

CHAPITRE TROISIÉME.

HISTOIRE DES PHILOSOPHES DE LA SECTE ITALIQUE.

J'AI DEJA DIT que la ſecte Italique fut ainſi appellée, parce que c'eſt dans cette partie de l'Italie appellée la grande Gréce qu'elle a été établie par Pythagore.

Je partagerai ce Chapitre en deux Articles. Dans le premier j'expoſerai la vie de Pythagore, & celle d'Empédocle le plus célébre de ſes diſciples. Dans le ſecond je raporterai le partage de la ſecte Italique en quatre autres ſectes.

ARTICLE PREMIER.

PYTHAGORE.

LA PLUS commune opinion eſt que Pythagore étoit de Samos, & fils de Mnéſarque Sculpteur. Il fut d'abord diſciple de Phérécide, que l'on met au nombre des ſept Sages. Après la mort de ſon Maître, comme il avoit un deſir extraordinaire de s'inſtruire, & de connoître les mœurs des étrangers, il abandonna ſa patrie & tout ce qu'il avoit, pour voiager. *Diog. Laërt.*

Il demeura un tems aſſez conſidérable en Egypte, pour y converſer avec les Prêtres, & pour apprendre d'eux ce qu'il y avoit de plus caché dans les myſtéres de leur religion & de leur ſageſſe. Polycrate écrivit en ſa faveur à Amaſis Roi d'Egypte, afin qu'il le traitât avec diſtinction. Pythagore paſſa enſuite dans le pays des Caldéens, pour connoître la Science des Mages. On prétend qu'il a pu voir à Babylone Ezéchiel & Daniel, & profiter de leurs lumiéres. Après avoir voiagé dans divers endroits de l'Orient, il alla en Créte, où il fit une liaiſon très étroite avec le ſage Epiménide. Enfin, après s'être ainſi enrichi de différentes connoiſſances dans les divers pays qu'il parcourut, il revint à Samos, chargé de précieuſes dépouilles qui avoient été le but, & qui étoient le fruit de ſes voiages. AN. M. 3440. AV. J. C. 564.

Le chagrin qu'il eut de voir ſa patrie opprimée par la tyrannie de Polycrate, lui fit prendre la réſolution de s'exiler volontairement. Il paſſa dans cette partie de l'Italie qui a été appellée la grande Gréce, & s'établit à Crotone dans la maiſon de Milon le fameux Athléte, où il enſeigna la Philoſophie. C'eſt de là que la ſecte dont il a été l'auteur, s'eſt appellée Italique.

Avant lui, comme je l'ai déja obſervé, ceux qui excelloient dans la connoiſſance de la nature, & qui ſe rendoient recommandables par une vie réglée & vertueuſe, étoient appellés Sages, σοφοί. Ce titre lui paroiſſant trop faſtueux, il en prit un autre, qui faiſoit voir qu'il ne *Tuſc. Quæſt. lib. 5. n. 9.*

s'attribuoit pas la poſſeſſion de la ſageſſe, mais ſeulement le deſir de la poſſéder. Il s'appella donc *Philoſophe*, c'eſt-à-dire Amateur de la ſageſſe.

La réputation de Pythagore ſe répandit bientôt dans toute l'Italie, & lui attira un grand nombre de diſciples. Quelques-uns ont mis de ce nombre Numa, qui fut élu roi de Rome: mais ils ſe trompent. Pythagore fleuriſſoit au tems de Tarquin dernier Roi des Romains, c'eſt-à-dire l'an de Rome 220, ou, ſelon Tite-Live, ſous Servius Tullius. L'erreur * de ceux qui l'ont fait contemporain du Roi Numa, eſt glorieuſe à l'un & à l'autre. Car on ne tomba dans cette penſée que parce qu'on crut que Numa n'auroit pu faire paroitre tant d'habileté & de ſageſſe dans le gouvernement, s'il n'avoit été diſciple de Pythagore. Ce qui eſt certain, c'eſt que dans la ſuite ſa réputation étoit fort grande à Rome. Il faloit que l'on y eût conçu une grande idée de ce Philoſophe, puiſqu'un Oracle, pendant la guerre contre les Samnites, aiant ordonné aux Romains d'ériger deux ſtatues, l'une au plus brave & l'autre au plus ſage des Grecs, ils les firent dreſſer en l'honneur d'Alcibiade & de Pythagore. Pline trouve ce double choix fort étonnant.

Tuſc. Queſt. lib. 1. n. 38. AN. M. 3472. *Tuſc. Queſt. lib. 4. n. 3.*

Plut. in Num. pag. 65. Plin. lib. 34 cap. 6.

Il faiſoit ſubir à ſes écoliers un rude noviciat de ſilence, qui duroit pour le moins deux ans: & a il le faiſoit durer juſqu'à cinq années pour ceux en qui il reconnoiſſoit une plus grande demangeaiſon de parler.

Clem. Alex. ſtrom. lib. 5. ἀκουσικοὶ.

μαθηματικοὶ.

Ses diſciples étoient partagés en deux claſſes. Les uns étoient ſimples auditeurs, écoutant & recevant ce qu'on leur enſeignoit, ſans en demander les raiſons, dont on ſuppoſoit que leurs eſprits n'étoient pas encore capables. Les autres, comme plus formés & plus intelligens, étoient admis à propoſer leurs difficultés, à pénétrer plus avant dans les principes de la Philoſophie, & à apprendre les raiſons de tout ce qui leur étoit enſeigné.

Pythagore regardoit la Géométrie, & l'Arithmétique, comme abſolument néceſſaires pour ouvrir l'eſprit des jeu-

* *Ovide a ſuivi cette fauſſe tradition au XVe Livre des Métamorphoſes.*

a Loquaciores enimvero ferme in quinquennium, velut in exilium vocis, mittebantur. *Apul. in Florid.*

nes

nes gens, & pour les diſpoſer à l'étude des grandes vérités. Il faiſoit auſſi grand cas & grand uſage de la Muſique, à laquelle il raportoit tout, [a] prétendant que le monde avoit été formé par une ſorte d'harmonie que la Lyre a depuis imitée ; & il donnoit des ſons particuliers au mouvement des Sphéres céleſtes qui roulent ſur nos têtes. On [b] dit que les Pythagoriciens avoient coutume, en ſe levant, d'éveiller leur eſprit au ſon de la lyre, pour ſe rendre plus propres à agir : & qu'avant de ſe coucher, ils reprenoient leur lyre, dont ils tiroient ſans doute des ſons plus doux, pour ſe diſpoſer au ſommeil, en calmant ce qui pouvoit leur reſter des penſées tumultueuſes de la journée.

Pythagore avoit une grande autorité ſur l'eſprit de ſes diſciples. Il ſuffiſoit qu'il eût avancé quelque choſe ; ſans autre preuve, ils en étoient pleinement convaincus : d'où vint parmi eux cette célébre parole, *le Maître l'a dit.* αὐτὸς ἔφα. Une réprimande qu'il fit un jour à un de ſes écoliers en préſence de tous les autres, fut ſi ſenſible au jeune homme, qu'il ne put y ſurvivre, & ſe donna la mort. Depuis ce tems, Pythagore, inſtruit & infiniment affligé par un ſi triſte exemple, ne cenſura plus perſonne qu'en particulier. *Plut. de adul. & amic. diſc. r. pag. 70.*

Ses leçons, & encore plus ſes exemples, produiſirent un merveilleux changement dans l'Italie, & ſur tout dans Crotone, qui étoit le principal lieu de ſa réſidence. Juſtin décrit fort au long la réforme qu'il introduiſit dans cette ville. » Il vint, dit-il, à Crotone, & en aiant trouvé les » habitans livrés généralement au luxe & à la débauche, » il vint à bout de les rappeller par ſon autorité aux ré- » gles d'une ſage frugalité. Il louoit tous les jours la vertu, » & en faiſoit ſentir la beauté & les avantages. Il repré- » ſentoit vivement la honte de l'intempérance, & faiſoit *Juſtin. l. 20. cap. 4.*

a Pythagotas, atque eum ſecuti, acceptam ſine dubio antiquitus opinionem vulgaverunt, mundum ipſum ea ratione eſſe compoſitum, quam poſtea ſit lyra imitata. Nec illa modò contenti diſſimilium concordia, quam vocant ἁρμονίαν, ſonum quoque his motibus dederunt. *Quintil. lib. 1. cap. 10.*

b Pythagoreis certè moris fuit, & cùm evigilaſſent, animos ad lyram excitare, quo eſſent ad agendum erectiores ; & cùm ſomnum peterent, ad eandem priùs lenire mentem, ut, ſi quid fuiſſet turbidiorum cogitationum, componerent. *Quintil. lib. 9. cap. 4.*

» le dénombrement des Etats dont ces excès vicieux » avoient cauſé la ruine. Ses diſcours firent une telle im- » preſſion ſur les eſprits, & cauſérent un changement ſi » général dans la ville, qu'on ne la reconnoiſſoit plus, » & qu'il n'y reſta aucunes traces de l'ancienne Crotone. » Il parloit aux femmes ſéparément des hommes, & aux » enfans ſéparément de leurs peres & meres. Il recom- » mandoit aux femmes les vertus de leur ſexe, la chaſteté » & la ſoumiſſion envers leurs maris; aux jeunes gens, un » profond reſpect pour leurs peres & meres, & du goût » pour l'étude & pour les ſciences. Il inſiſtoit [a] principale- » ment ſur la frugalité mere de toutes les vertus; & il » obtint des Dames, qu'elles renonçaſſent aux étofes » précieuſes & aux riches parures, qu'elles faiſoient paſſer » pour des ornemens néceſſaires à leur rang, mais qu'il » regardoit comme l'aliment du luxe & de la corruption; » & qu'elles en fiſſent le ſacrifice à la principale divinité » du lieu qui étoit Junon, montrant par ce généreux dé- » pouillement la pleine conviction où elles étoient, que » le véritable ornement des Dames étoit une vertu ſans » tache, & non la magnificence des habits. On peut ju- » ger, ajoute l'Hiſtorien, de la réforme que produiſirent » parmi les jeunes gens les vives exhortations de Pytha- » gore, par le ſuccès qu'elles eurent chez les Dames, » attachées pour l'ordinaire à leurs parures & à leurs bi- » joux avec une paſſion preſque invincible. *In juventute* » *quoque quantum profligatum ſit, victi fœminarum contuma-* » *ces animi manifeſtant.*

Cette derniére réflexion, qui peint aſſez au naturel le caractére des Dames, n'eſt pas particuliére à Juſtin. Saint Jérome remarque auſſi, que [b] *le ſexe aime naturelle- ment la parure.* » Nous connoiſſons, dit-il, des Dames

a Inter hæc, velut genitricem virtutum frugalitatem omnibus ingerebat, conſecutuſque diſputationum aſſiduitate erat, ut matronæ auratas veſtes, ceteraque dignitatis ſuæ ornamenta, velut inſtrumenta luxuriæ, deponerent, eaque omnia delata in Junonis ædem ipſi deæ conſecrarent; præ ſe ferentes, vera ornamenta matronarum pudicitiam, non veſtes, eſſe. *Juſtin. lib.* 20. *cap.* 4.

b Φιλόκοσμον genus fœmineum eſt: multaſque etiam inſignis pudicitiæ, quamvis nulli virorum, tamen ſibi ſcimus libenter ornati. *Hieron. Epiſt. ad Gaudent.*

» d'une chaſteté reconnue, qui aiment à ſe parer, non » pour plaire aux yeux d'aucun homme, mais pour ſe » plaire à elles-mêmes. « Et il ajoute ailleurs, que dans quelques-unes ce goût va juſqu'à un excès que rien ne peut arrêter : *Ad quæ ardent & inſaniunt ſtudia matronarum.* *Hieron. Epiſt. ad. Demetr.*

Le zêle de Pythagore ne ſe renferma pas dans ſon Ecole, & ne ſe borna pas à l'inſtruction des particuliers, mais pénétra juſques dans le palais des Grands. Ce Philoſophe comprit que c'étoit travailler au bonheur & à la réforme de peuples entiers, que d'inſpirer aux Princes & aux premiers Magiſtrats des principes d'honneur, de probité, de juſtice, & d'amour du bien public. Il [a] eut la gloire de former des diſciples, qui furent d'excellens Légiſlateurs : un Zaleucus, un Charondas, & pluſieurs autres, dont les ſages loix furent ſi utiles à la Sicile & à cette partie de l'Italie appellée la Grande Gréce, & qui méritent les plus grandes louanges à plus juſte titre que ces fameux Conquérans, qui ne ſe ſont fait connoitre dans le monde que par des ravages & des incendies.

Il s'appliquoit fortement à pacifier les guerres dans l'Italie, & les factions inteſtines qui troubloient les villes. Il ne faut faire la guerre, diſoit-il ſouvent, qu'à ces cinq choſes : aux maladies du corps, à l'ignorance de l'eſprit, aux paſſions du cœur, aux ſéditions des villes, & à la diſcorde des familles. Voila cinq ennemis qu'il vouloit qu'on combattît à toute outrance & ſans ménagement.

Les habitans de Crotone voulurent que leur Sénat, qui étoit compoſé de mille perſonnes, ſe conduiſît en tout par les conſeils d'un ſi grand homme, & ne décidât rien que de concert avec lui, tant il s'étoit acquis de crédit par ſa prudence & par ſon zêle pour le bien public. *Val. Max. lib. 8. cap. 15.*

Crotone ne fut pas la ſeule ville qui profita de ſes avis : pluſieurs [b] autres ſe reſſentirent du bon effet des études de ce Philoſophe. Il paſſoit de l'une à l'autre pour répandre

a Zaleuci leges Charondæque laudantur. Hi, non in foro, nec in conſultorum atrio, ſed in Pythagoræ tacito illo ſanctoque ſeceſſu didicerunt jura, quæ florenti tunc Siciliæ & per Italiam Græciæ ponerent. *Senec. Epiſt.* 90.

b Plurimis & opulentiſſimis urbibus effectus ſuorum ſtudiorum approbavit. *Val. lib.* 8. *cap.* 7.

avec plus de fruit & d'abondance ſes inſtructions, & il laiſſoit dans tous les lieux où il s'arrêtoit des traces précieuſes de ſon ſéjour, par le bon ordre, la diſcipline, & les ſages réglemens qu'il y établiſſoit.

Il avoit des maximes admirables ſur la morale, & vouloit que l'étude de la philoſophie tendît uniquement à rendre les hommes ſemblables à Dieu. C'eſt l'éloge que donne Hiéroclès à une piéce de poéſie, intitulée *Carmen aureum*, (Vers d'or) qui contient les dogmes de ce Philoſophe.

Hierocl. in præf. ad carm. aurea.

Mais il étoit peu éclairé ſur la nature même de Dieu. Il [a] croioit que Dieu eſt une ame répandue dans tous les êtres de la nature, & dont les ames humaines ſont tirées: ſentiment que Virgile [b] a exprimé en parfaitement beaux vers dans le 4e Livre des Géorgiques. Velleius, dans Cicéron, réfute ce ſentiment d'une maniére agréable, mais ſolide. » Si cela étoit ainſi, dit-il, Dieu ſeroit déchi-» ré & mis en piéces, quand ces ames s'en détachent. Il » ſouffriroit, & un Dieu n'eſt point capable de ſouffrir, » il ſouffriroit dans une partie de lui-même, quand elles » ſouffrent, comme il leur arrive à la plupart. Pourquoi, » d'ailleurs, l'eſprit de l'homme ignoreroit-il quelque » choſe, s'il étoit Dieu?

Laërt.

La Métempſycoſe étoit le principal dogme de la philoſophie de Pythagore. Il l'avoit emprunté ou des Egyptiens, ou des Brachmanes les anciens ſages des Indes. Cette opinion dure encore parmi les idolatres de l'Inde & de la Chine, & fait le principal fondement de leur religion. Pythagore croioit donc qu'à la mort des hommes leurs ames paſſoient dans d'autres corps, & que ſi elles

a Pythagoras cenſuit Deum animum eſſe per naturam rerum omnem intentum & commeantem, ex quo animi noſtri caperentur. 1. *de Nat. deor. n.* 27.

b Eſſe apibus partem divinæ mentis, & hauſtus
Æthereos dixere. Deum namque ire per omnes
Terraſque tractuſque maris, cœlumque profundum.
Hinc, pecudes, armenta, viros, genus omne ferarum,
Quemque ſibi tenues naſcentem arceſſere vitas.

avoient été vicieuſes, elles étoient enfermées dans des corps de bêtes immondes ou malheureuſes, pour y expier les fautes de la vie paſſée; & qu'après une certaine révolution d'années ou de ſiécles, elles venoient animer d'autres hommes.

Ce Philoſophe ſe glorifioit, ſur cette matiére, d'un privilége tout particulier: car [a] il ſe vantoit de ſe ſouvenir dans quels corps il avoit été avant que d'être Pythagore. Mais il ne remontoit que juſqu'au ſiége de Troie. Il avoit été premiérement Æthalide, fils putatif de Mercure; & aiant eu permiſſion de demander à ce dieu tout ce qu'il voudroit, excepté l'immortalité, il lui demanda la grace de ſe ſouvenir de toutes choſes même après ſa mort. Quelque tems après il fut Euphorbe, & reçut de Ménélas une bleſſure au ſiége de Troie, dont il mourut. Enſuite ſon ame paſſa dans Hermotime; & pour lors il entra dans le temple d'Apollon au pays des Branchides, & fit voir ſon bouclier tout pourri, que Ménélas en revenant de Troie avoit conſacré à ce dieu pour marque de ſa victoire. Depuis il fut un pêcheur de Délos nommé Pyrrhus, & enfin Pythagore.

Il aſſuroit que dans un voiage qu'il avoit fait aux enfers, il avoit remarqué l'ame du poéte Héſiode attachée avec des chaînes à une colonne d'airain, où elle ſe tourmentoit fort. Que pour celle d'Homére, il l'avoit vû pendue à un arbre, où elle étoit environnée de ſerpens à cauſe de toutes les fauſſetés qu'il avoit inventées & attribuées aux dieux; & que les ames des maris qui avoient mal vécu avec leurs femmes, étoient rudement tourmentées dans ce pays-là.

Pour donner plus de poids & de crédit à ſes fictions

[a] Habentque
Tartara Panthoïden iterum Orco
Demiſſum; quamvis clypeo Trojana refixo
Tempora teſtatus, nihil ultra
Nervos atque cutem morti conceſſerat atræ,
Judice te non ſordidus auctor
Naturæ. *Horat. Od. 28. lib. 1.*

fabuleuſes, il avoit uſé d'induſtrie & d'artifice. Dès qu'il fut arrivé en Italie, il s'enferma dans un logis ſouterrain, après avoir prié ſa mere de tenir un regître exact de tout ce qui ſe paſſeroit. Quand il ſe fut tenu là autant de tems qu'il le jugea à propos, ſa mere, comme ils en étoient convenus, lui fit tenir ſes tablettes, où il vit les dates & les autres circonſtances des événemens. Il ſortit de ce lieu-là avec un viſage pâle & tout défait. Il aſſembla le peuple, & aſſura qu'il revenoit des enfers; & afin qu'on ajoutât foi à ce qu'il vouloit faire croire, il commença par raconter tout ce qui étoit arrivé pendant ſon abſence. Ce récit toucha & ſurprit tous les auditeurs. On ne douta pas qu'il n'y eût quelque choſe de divin dans Pythagore. Chacun ſe mit à pleurer, & à jetter de grands cris. Les Crotoniates conçurent pour lui une eſtime extraordinaire, reçurent ſes leçons avec avidité, & le priérent de vouloir bien auſſi inſtruire leurs femmes.

Il faloit qu'il y eût dans le peuple une crédulité bien aveugle, ou plutôt une groſſiére ſtupidité, pour ajouter foi à de pareilles réveries, qui ſouvent même ſe contrediſoient. Car il ne paroit pas trop facile de concilier la tranſmigration des ames en différens corps, avec les peines que Pythagore ſuppoſoit que les ames des méchans ſouffroient dans les enfers; & encore moins avec ce qu'il enſeigne ſur la nature des ames. Car, comme le remarque le ſavant Traducteur des Livres de Cicéron ſur la nature des dieux, l'ame des hommes & l'ame des bêtes, ſelon Pythagore, eſt la même ſubſtance, c'eſt-à-dire une particule de cette ame univerſelle, qui eſt Dieu lui-même. Quand donc on dit que l'ame de Sardanapale, en punition de ſes débauches, paſſe dans le corps d'un cochon, c'eſt préciſément la même choſe que ſi l'on diſoit: Dieu ſe modifie en cochon, pour ſe punir lui-même de n'avoir pas été ſage & modéré, tandis qu'il étoit modifié en Sardanapale.

Divinæ particulam auræ. *Horat.*

Lactance [a] a raiſon de traiter Pythagore de vieux radoteur, & de dire qu'il faloit qu'il crût parler à des enfans

[a] Videlicet ſenex vanus (ſicut otioſæ aniculæ ſolent) fabulas tanquam infantibus credulis finxit. Quod ſi bene ſenſiſſet de iis quibus hæc locutus eſt, ſi homines eos exiſtimaſſet, nunquam ſibi tam pe-

& non à des hommes faits, pour leur débiter d'un air grave & sérieux des fables si absurdes, & des contes de bonnes femmes.

Empédocle son disciple enchérissoit sur les réveries de son Maître, & faisoit une généalogie de son ame encore plus extravagante & plus variée, puisqu'il publioit, au raport d'Athénée, qu'il avoit été fille, garçon, arbrisseau, oiseau, poisson, avant que d'être Empédocle. *Athen. lib. 8. pag. 305.*

Mais comment un aussi grand Philosophe que Pythagore, & si estimable par beaucoup d'excellentes qualités, a-t-il été conduit à un pareil système? Comment a-t-il pu s'attirer une si grande foule de Sectateurs, en leur débitant des opinions capables de révolter tout homme de bon sens? Comment des peuples entiers, qui d'ailleurs sont instruits & policés, ont-ils conservé ce dogme jusqu'à nos jours?

Il est constant que Pythagore, & tous les anciens Philosophes, quand ils commencérent à philosopher, trouvérent *le Dogme de l'immortalité de l'ame généralement établi dans les peuples*, & c'est sur ce principe que Pythagore, comme les autres, commença à publier sa doctrine. Mais quand il s'agissoit de fixer ce que cette ame devenoit après la courte fonction qu'elle avoit faite d'animer un corps humain, Pythagore, & tous les Philosophes avec lui, demeuroient embarrassés & confondus, sans pouvoir rien répondre qui fût capable de satisfaire un esprit raisonnable. Ils ne pouvoient s'accommoder des champs Elysées pour les vertueux, ni du Styx pour les méchans, pures fictions des Poétes. Ces amusemens des ames bienheureuses leur paroissoient bien insipides; & devoient-ils durer sans fin, & pendant toute une éternité? Mais les ames de ceux qui n'avoient fait ni bien ni mal, comme celles des enfans, qu'en faisoit-on? Quel étoit leur sort & leur état? Que devoient-elles faire pendant toute l'éternité?

Pour se tirer de cette objection fort embarrassante, quelques Philosophes destinoient les ames des sages & des gens d'esprit à contempler le cours des astres, l'harmonie

tulanter mentiendi licentiam vindicasset. Sed deridenda hominis || levissimi vanitas. *Lactant. divin. Institut. lib. 3. cap. 18.*

des cieux, la naiſſance des vents & des orages, & autres météores, comme l'enſeigne Sénéque, & quelques autres Philoſophes. Mais le commun du monde ne pouvoit avoir part aux joies ſavantes & ſpéculatives de ce paradis Philoſophique. A quoi étoit-il donc occupé dans la ſuite de tous les ſiécles futurs? On ſentoit bien qu'il ne ſeroit pas d'un Etre auſſi ſage que Dieu, de créer tous les jours des Etres purement ſpirituels pour animer des corps pendant quelques jours, & pour n'avoir plus de fonction le reſte de leur durée. Pourquoi créer tant d'ames d'enfans qui meurent en naiſſant & dans le ſein de leurs meres, ſans avoir pu faire le moindre exercice de leur raiſon? Eſt-il de la ſageſſe de Dieu de produire chaque jour des milliers d'ames nouvelles, & de continuer d'en créer chaque jour d'autres pendant toute l'éternité, leſquelles ne ſerviront à rien? Que faire de ces millions infinis d'ames inutiles & oiſives? Quel pouvoit être le but de cet amas d'eſprits qui s'accumuloient inceſſamment, ſans deſtination & ſans fin?

Ces difficultés étoient accablantes pour toutes les ſectes des Philoſophes. Dans l'impoſſibilité d'y ſatisfaire, quelques-uns ſont venus à douter de l'immortalité de l'ame, & même à la nier. Les autres, qui n'ont pu ſe réſoudre à renoncer à un Dogme, que Dieu a gravé trop profondément dans le cœur des hommes pour pouvoir ſe le diſſimuler, ſe ſont vû contraints à les faire paſſer d'un corps dans un autre: & comme ils ne pouvoient concevoir les peines éternelles, ils ont cru punir ſuffiſamment les méchans, en les renfermant dans les corps des bêtes. Et de là ils ſont tombés dans toutes les abſurdités qu'on leur reproche avec juſtice. Mais les autres Sectes ne ſe défendoient guéres mieux des abſurdités qui naiſſoient de leurs différens ſyſtêmes.

Je reviens à Pythagore. Par une ſuite néceſſaire de la Métempſycoſe, il concluoit, & c'étoit un des points capitaux de ſa morale, que l'homme commettoit un grand crime, quand il tuoit ou qu'il mangeoit des animaux; parce que tous les animaux, de quelque eſpéce qu'ils ſoient, étant animés de la même ame, il y avoit une horrible cruauté à égorger un autre ſoi-même. C'eſt ce qu'Ovide,

Metamorph. Lib. 15.

qu'Ovide, dans l'endroit où il feint que Pythagore débite ſes maximes au roi Numa, décrit ingénieuſement à ſa manière dans ces trois vers:

Heu! quantum ſcelus eſt in viſcera viſcera condi,
Congeſtoque avidum pingueſcere corpore corpus,
Alteriuſque animantem animantis vivere letho.

Mais, remarque encore très ſpirituellement le Traducteur déja cité, qu'auroit répondu Pythagore à un homme qui lui auroit demandé conformément à ſes principes: » Quel mal fais-je à un poulet en le tuant? Je ne fais que » lui faire changer de forme, & il riſque bien plus de ga» gner que de perdre à ce troc. Peut-être que ſon ame, » tout en ſortant de chez lui, ira animer quelque em» brion, qui un jour ſera un grand Monarque, un grand » Philoſophe: & au lieu de ſe voir captive dans un poulet, à » qui des hommes peu charitables laiſſent ſouffrir dans » une baſſe-cour les injures de l'air, & cent autres in» commodités, elle ſe verra logée dans un aſſemblage de » corpuſcules, qui formant le corps, tantôt d'un Epicure, » tantôt d'un Céſar, regorgera de plaiſirs & d'honneurs.

Le même Philoſophe défendoit à ſes diſciples de manger des féves: d'où vient qu'Horace les appelle parentes ou alliées de Pythagore: *faba Pythagoræ cognata.* On apporte différentes raiſons de cette défenſe; entr'autres, [a] que les féves, par l'enflure qu'elles cauſent, excitent des vapeurs fort contraires à la tranquillité de l'ame néceſſaire à ceux qui s'appliquent à la recherche de la vérité. *Satyr. 6. l. 2.*

Je ne finirois point, ſi j'entreprenois de raporter en détail toutes les merveilles attribuées à Pythagore. Si l'on en croit Porphyre, cet ennemi déclaré du Chriſtianiſme, & Iamblique ſon diſciple, (car ce ſont là les dignes garants qu'on cite de tous ces miracles) Pythagore ſe faiſoit entendre & obéir des bêtes même. Il ordonna à une ourſe qui faiſoit de grands ravages dans la Daunie de ſe retirer, & elle diſparut. Il défendit à un beuf, après lui

[a] Ex quo etiam Pythagoricis interdictum putatur, ne faba veſcerentur; quòd habet inflationem magnam is cibus, tranquillitati mentis quærentis vera contrariam. *Cic. lib. 1. de Divinat. n. 62.*

avoir dit un mot à l'oreille, de manger des féves : oncque depuis il n'y toucha. On affirme qu'en un même jour on l'avoit vû & entendu diſputer dans une aſſemblée publique en deux villes fort éloignées l'une de l'autre, & ſituées l'une en Italie, l'autre en Sicile. Il prédiſoit les tremblemens de terre, appaiſoit les tempêtes, chaſſoit la peſte, & guériſſoit des maladies. Sa cuiſſe d'or ne doit pas être omiſe. Il la montra à ſon diſciple Abaris, prêtre d'Apollon l'Hyperboréen, pour lui prouver qu'il étoit lui-même cet Apollon ; & il l'avoit auſſi montrée, dit-on, dans une aſſemblée publique à Crotone. Quelles merveilles le même Iamblique ne raporte-t-il point de cet Abaris ! Porté ſur une fléche au travers de l'air comme ſur un Pégaſe, il faiſoit bien du chemin en peu de tems, ſans que ni les riviéres, ni les mers, ni les lieux inacceſſibles aux autres hommes, puſſent ou arréter ou retarder ſes courſes. Croiroit-on qu'on pût ſérieuſement, ſur le témoignage de tels Auteurs, citer comme réels & véritables des miracles & des guériſons opérés par Pythagore ? *Credat Judæus apella.* Les gens ſenſés, même parmi les payens, s'en moquoient ouvertement.

Il eſt tems de finir ſon hiſtoire. On raporte en bien des maniéres différentes les circonſtances de ſa mort. Je n'entrerai point dans ce détail. Juſtin marque qu'il mourut à Métaponte où il s'étoit retiré après avoir demeuré vingt ans à Crotone ; & que l'admiration qu'on eut pour lui alla ſi loin, que ſa maiſon fut convertie en un temple, & qu'on l'honora comme un dieu. Il vécut juſqu'à un âge fort avancé.

Juſtin. l. 20. cap. 4.

EMPEDOCLE.

EMPEDOCLE, Philoſophe Pythagoricien, étoit d'Agrigente ville de Sicile. Il fleuriſſoit dans la LXXXIVe Olympiade. Il fit pluſieurs voiages, comme c'étoit alors la coutume, pour enrichir ſon eſprit des plus rares connoiſſances. De retour dans ſa patrie, il fréquenta les Ecoles des Pythagoriciens. Quelques-uns le font diſciple de Pythagore : mais on croit qu'il lui étoit poſtérieur de pluſieurs années.

AN. M. 3560.

Il s'appliquoit non seulement à composer des Ouvrages, mais encore à réformer les mœurs de ses concitoiens ; & il ne tint pas à Empédocle qu'il ne fît à Agrigente ce que Pythagore avoit fait à Crotone. La ville d'Agrigente étoit plongée dans le luxe & la débauche. On y comptoit, selon Diogène Laërce, huit cens mille habitans : ce qu'il ne faut pas entendre de la ville seule, mais encore de son territoire. J'en ai marqué ailleurs les richesses & l'opulence. Empédocle avoit coutume de dire que les Agrigentins se livroient à la bonne chere & au plaisir, comme s'ils comptoient mourir le lendemain ; & qu'ils s'appliquoient à construire des édifices, comme s'ils comptoient ne devoir jamais mourir. *Diog. Laërt.*

Rien ne fait mieux connoître le luxe & la mollesse des Agrigentins, que l'ordre qui fut prescrit à ceux qui étoient commandés la nuit pour défendre la ville contre les attaques des Carthaginois. Cet ordre portoit que chaque homme n'auroit pour se coucher qu'une peau de chameau, un pavillon, une couverture de laine, & deux oreillers. Les Agrigentins trouvérent cette discipline très dure, & eurent bien de la peine à s'y soumettre. Parmi ces citoiens livrés au luxe, il y avoit néanmoins d'honnêtes gens qui faisoient un très bon usage de leurs richesses, comme je l'ai exposé ailleurs. *Diod. lib. 13. pag. 205.*

L'autorité qu'Empédocle s'étoit acquise à Agrigente, ne lui servit qu'à y faire régner, autant qu'il put, la paix & le bon ordre. On lui offrit l'autorité suprême, qu'il refusa constamment. Son principal soin fut de faire cesser les divisions qui régnoient parmi les Agrigentins ; & de leur persuader de se regarder tous comme égaux, & comme ne formant tous ensemble qu'une même famille. Il porta ensuite son attention à réprimer l'insolence des principaux de la ville, & à empêcher qu'on ne dissipât le trésor public. Pour lui, il employoit ses revenus à marier les filles qui n'avoient point de dot. *Diog. Laërt.* *Plut. adverf. Col. p. 1126.*

Ce fut pour établir, autant qu'il lui étoit possible, l'égalité entre les habitans d'Agrigente, qu'il fit casser le Conseil composé de mille citoiens choisis entre les plus riches. Il le rendit triennal, de perpétuel qu'il étoit ; & *Diog. Laërt.*

fit enſorte qu'on en accorda l'entrée à ceux du peuple, ou au moins à ceux qui étoient dans la diſpoſition de favoriſer le gouvernement Démocratique.

Dieg. Laërt. Lorſqu'Empédocle alloit aux Jeux Olympiques, on ne parloit que de lui. Ses louanges faiſoient le ſujet ordinaire

Athen. l. 14. pag. 620. des converſations. C'étoit un uſage ancien de chanter en public les vers des grands Poëtes, comme ceux d'Homére, d'Héſiode, d'Archiloque, de Mimnerme, de Phocylide, & d'autres. On fit cet honneur à ceux d'Empédocle. Le

Καθαρμοὶ. chantre Cléoméne chantoit aux Jeux Olympiques ſes *Purifications*, Poéme moral de trois mille vers Héxamétres, compoſé par notre Philoſophe ſur les devoirs de la vie civile, le culte des dieux, & les préceptes de morale. On appelloit ainſi ce Poéme, parce qu'il contenoit des maximes qui enſeignoient le moien de purifier l'ame, & de la

Carmen aureum. perfectionner. On croit que les *Vers dorés* faiſoient partie de ce Poéme.

Idem. Empédocle étoit en même tems Philoſophe, Poéte, Hiſtorien, Médecin, & même, ſelon quelques-uns, Magicien. Il y a bien de l'apparence que ſa magie n'étoit autre choſe que la connoiſſance profonde qu'il avoit acquiſe de tout ce qu'il y a de plus ſecret dans la nature. On attribuoit à magie le ſervice important qu'il avoit rendu aux Agrigentins, en faiſant ceſſer certains vents réglés, qui par leur ſouffle violent cauſoient un grand dommage aux fruits de la terre; & à ceux de Sélinonte, en les guériſſant de la peſte cauſée par la puanteur des eaux d'un fleuve qui paſſoit dans leur ville. Sa magie étoit, pour le premier fait, d'avoir bouché une ouverture de montagne, d'où ſortoient des exhalaiſons infectées qu'un vent du midi pouſſoit vers le territoire d'Agrigente; & pour le ſecond fait, d'avoir fait entrer à ſes frais dans le fleuve de Sélinonte deux petites riviéres qui en adoucirent les eaux, & qui leur ôtérent leur mauvaiſe qualité.

Laërt. Le plus merveilleux effet de la magie d'Empédocle, & qui le fit regarder comme un dieu, eſt la réſurrection prétendue d'une femme d'Agrigente, nommée Panthia.

Lib. 6 c. 52. Pline en parle, auſſi bien qu'Origéne. Hermippus, qui

Lib. 2. contr. Celſ. ſe contente de dire que cette femme aiant été abandonnée

des Médecins, & apparemment tenue pour morte, fut guérie par Empédocle, reduit ce miracle à ſa juſte valeur; & Galien paroit entrer dans ce ſentiment. *De locis affect. lib. 6.*

On dit qu'Empédocle, [a] afin de confirmer les peuples dans l'opinion où ils étoient de ſa divinité en diſparoiſſant tout d'un coup, alla ſe précipiter dans les gouffres du mont Etna. Mais cette extravagance a bien l'air d'être de l'invention de ceux qui ſe ſont fait un plaiſir, ſoit de jetter du merveilleux dans la vie de ces Philoſophes, ſoit au contraire de les rendre ridicules. Des Auteurs plus ſenſés nous apprennent qu'il ſe retira dans le Péloponnéſe, où il mourut, à l'âge de 60 ans, comme le dit Ariſtote, vers le commencement de la LXXXVIIIe Olympiade. *Diog. Laërt.* An. M. 3576.

ARTICLE SECOND.

Diviſion de la ſecte Italique en quatre ſectes.

LA SECTE Italique de Pythagore ſe diviſe en quatre autres: celle d'Héraclite, qui porta ſon nom; l'Eleatique, qui eut pour chef Démocrite; la Sceptique, dont Pyrrhon fut le fondateur; & l'Epicurienne, qu'Epicure établit.

§. I.

Secte d'Héraclite.

ON SAIT peu de choſes de ce Philoſophe. Il étoit d'Ephéſe, & vivoit vers la LIXe Olympiade. On dit qu'il n'eut point de maîtres, & qu'il devint ſavant par ſes continuelles méditations. An. M. 3460. *Laërt.*

Entre pluſieurs traités qu'il compoſa, celui de la nature, qui étoit un recueil de toute ſa philoſophie, fut le plus eſtimé. Darius roi de Perſe, fils d'Hyſtaſpe, aiant vû cet Ouvrage, écrivit une lettre fort obligeante à Héraclite,

[a] Deus immortalis haberi
Dum cupit Empedocles, ardentem frigidus Ætnam
Inſiluit. *Horat. de Art. poët.*

pour le prier de venir à ſa Cour, où ſa vertu, & ſa ſcience ſeroient plus conſidérées que dans la Gréce. Le Philoſophe, peu ſenſible à des avances ſi gracieuſes & ſi pleines de bonté, répondit groſſiérement, Qu'il ne voioit parmi les hommes qu'injuſtice, que fourberie, qu'avarice, qu'ambition; & que ſe contentant de peu, comme il faiſoit, la Cour de Perſe lui convenoit mal. Il n'avoit pas tort dans le fond. Il n'eſt pas étonnant qu'un Grec né libre, ennemi de la hauteur des Rois barbares, des ſervitudes & des vices des Courtiſans, faſſe un grand cas de la pauvreté jointe à l'indépendance, & l'eſtime infiniment plus que la plus grande fortune qu'il pouvoit attendre d'un Monarque vivant au milieu de la pompe, du faſte, de la molleſſe, & des délices, dans une nation la plus décriée pour le luxe. Il auroit pu ſeulement accompagner ſon refus de maniéres plus honnêtes.

C'étoit un vrai miſanthrope. Il n'étoit content de rien, tout lui déplaiſoit. Le [a] genre humain lui faiſoit pitié. Voiant tout le monde ſe livrer à une joie dont il ſentoit le faux, il ne paroiſſoit jamais en public ſans verſer des larmes, ce qui lui fit donner le ſurnom de *Pleureur*. Démocrite au contraire, qui ne voioit rien de ſérieux dans ce qui occupe le plus ſérieuſement les hommes, ne pouvoit s'empécher de rire. L'un ne trouvoit dans la vie que miſéres, l'autre que niaiſeries & bagatelles. Ils avoient tous deux raiſon dans un certain ſens.

Héraclite, ennuié & fatigué de tout, prit enfin les hommes en ſi grande averſion, qu'il ſe retira ſur une montagne, pour y vivre d'herbes dans la compagnie des bêtes ſauvages. Une hydropiſie, que ce genre de vie lui cauſa, l'aiant obligé de deſcendre à la ville, il y mourut peu de tems après.

a Heraclitus, quoties prodierat, & tantum circa ſe male viventium, imo male pereuntium viderat, flebat, miſerebatur omnium, qui ſibi læti feliceſque occurrebant. Democritum contrà aiunt nunquam ſine riſu in publico fuiſſe: adeo nihil illi videbatur ſerium eorum, quæ ſeriò agebantur. *Senec. de Ira, l. 2. cap.* 10.

Huic omnia, quæ agimus, miſeriæ; illi ineptiæ videbantur. *Id. de Tranq. anim. cap.* 15.

§. II.

Secte de Démocrite.

DEMOCRITE, Auteur de cette ſecte, l'un des plus grands Philoſophes de l'antiquité, étoit d'Abdére dans la Thrace. Xerxès, roi de Perſe, aiant logé chez le pere de Démocrite, lui laiſſa quelques Mages, qui furent les précepteurs de ſon fils, & qui lui enſeignérent leur prétendue Théologie & l'Aſtronomie. Il reçut enſuite les leçons de Leucippe, & apprit de lui le ſyſtême des Atomes & du Vuide. *Laërt.*

L'inclination extraordinaire qu'il eut pour les ſciences le porta à voiager dans tous les pays du monde où il eſpéra de trouver d'habiles gens. Il vit les Prêtres d'Egypte: il conſulta les Caldéens, & les Philoſophes Perſans. On veut même qu'il ait pénétré juſques dans les Indes & dans l'Ethiopie, pour conférer avec les Gymnoſophiſtes.

Il [a] négligea le ſoin de ſes revenus, & laiſſa ſes terres incultes, afin de s'occuper avec moins de diſtraction à l'étude de la ſageſſe. On a été juſqu'à dire, mais avec peu de vraiſemblance, qu'il s'étoit crevé les yeux, dans l'eſpérance de méditer plus profondément, lorſque les objets de la vûe ne feroient point diverſion aux forces intellectuelles de ſon ame. C'étoit s'aveugler en quelque ſorte que de s'enfermer dans un tombeau, comme on dit qu'il faiſoit, pour vaquer plus librement à la méditation.

Ce qui paroit plus certain, c'eſt qu'il dépenſa pour ſes voiages tout ſon patrimoine, qui montoit à plus de cent talens. (cent mille écus) A ſon retour il fut cité en Juſtice, pour avoir ainſi diſſipé ſon bien. Les loix du pays por- *Laërt. Athen. l. 4. pag. 168.*

a Democritus, verè falſóve, dicitur oculis ſe privaſſe, ut quàm minimè animus à cogitationibus abduceretur. Patrimonium neglexit, agros deſeruit incultos, quid quærens aliud, niſi beatam vitam? *De Finib. lib. 5. n. 87.*

Miramur, ſi Democriti pecus edit agellos
Cultaque, dum peregrè eſt animus ſine corpore velox.
Horat. Epiſt. 12. lib. 1.

toient que ceux qui auroient dépenſé leur patrimoine, ne ſeroient point enterrés dans le tombeau de leur famille. Il plaida lui-même ſa cauſe, & produiſit pour témoin du légitime emploi qu'il avoit fait de ſes biens le plus parfait de ſes Ouvrages, dont il fit lecture aux Juges. Ils en furent ſi charmés, que non ſeulement ils le renvoiérent abſous, mais lui firent rendre, ſans doute du tréſor commun de la ville, autant de bien qu'il en avoit dépenſé dans ſes voiages, lui érigérent des ſtatues, & ordonnérent qu'après ſa mort le public prendroit ſoin de ſes funérailles: ce qui fut exécuté. Il voiagea en grand homme, pour s'inſtruire, & non pour s'enrichir. Il alla chercher juſqu'au fond des Indes les richeſſes de l'érudition, & ne ſe ſoucia guéres des tréſors qu'il trouvoit preſque à ſa porte dans un pays abondant en mines d'or & d'argent.

Il [a] paſſa quelque tems à Athénes, le centre de toutes les ſciences, & le domicile des beaux eſprits. Mais, loin de chercher à y faire briller ſon mérite, & à y faire parade de ſes rares connoiſſances, il affecta d'y demeurer inconnu: circonſtance remarquable dans un ſavant, & dans un philoſophe!

On raporte un fait aſſez ſingulier, mais fondé uniquement ſur des lettres d'Hippocrate, que les ſavans croient être ſuppoſées. Les Abdérites voiant Démocrite leur compatriote ne ſe ſoucier de rien, rire & ſe moquer de tout, dire que l'air étoit rempli d'images, chercher ce que diſent les oiſeaux dans leur chant, habiter preſque toujours dans des tombeaux, craignirent que la tête ne lui tournât, & qu'il ne devînt entiérement fou, ce qu'ils regardoient comme le plus grand malheur qui pût arriver à leur ville. Ils écrivirent donc à Hippocrate, pour le prier de venir voir Démocrite. Le grand intérêt qu'ils prenoient à la ſanté d'un concitoien ſi célébre leur fait honneur. L'illuſtre Médecin qu'ils avoient fait venir, aiant eu quelques converſations avec le prétendu malade, en jugea bien différemment d'eux, & diſſipa toutes leurs craintes,

[a] Veni Athenas, inquit Democritus, neque me quiſquam ibi agnovit. Conſtantem hominem & gravem, qui glorietur à gloria ſe abfuiſſe! *Tuſc. Queſt. lib.* 5. *n.* 104.

en

en déclarant qu'il n'avoit point connu d'homme plus ſage ni plus ſenſé que ce Philoſophe. Diogène Laërce fait auſſi mention de ce voiage d'Hippocrate à Abdére.

On ne trouve rien de certain ni ſur le tems de ſa naiſſance, ni ſur le tems de ſa mort. Diodore de Sicile le fait mourir âgé de 90 ans, la premiere année de la XCe Olympiade. AN. M. 3584.

Démocrite étoit un beau génie, un eſprit vaſte, étendu, pénétrant, & qui s'appliqua à toutes les plus rares connoiſſances. La Phyſique, la Morale, les Mathématiques, les Belles-Lettres, les beaux Arts, ſe trouvérent dans la ſphére de ſon activité. *Laert.*

On dit qu'aiant prévû qu'une certaine année ſeroit mauvaiſe pour les oliviers, il acheta à vil prix une grande quantité d'huile, & y fit un gain immenſe. On [a] s'étonnoit, avec raiſon, qu'un homme qui n'avoit jamais paru ſe ſoucier que de l'étude, & qui avoit toujours fait tant de cas de la pauvreté, ſe fût jetté tout d'un coup dans le commerce, & eût ſongé à amaſſer de ſi grands biens. Il expliqua bientôt lui même ce myſtére, en reſtituant à tous les marchands dont il avoit acheté l'huile, & qui étoient au deſeſpoir du mauvais marché qu'ils avoient fait, tout ce qu'il avoit gagné deſſus, & ſe contentant de faire connoitre qu'il ne tenoit qu'à lui de devenir riche. On raconte une hiſtoire pareille de Thalès.

Epicure eſt redevable à Démocrite de preſque tout ſon ſyſtême; & pour [b] rendre l'élégante expreſſion Latine, c'eſt des ſources de ce dernier que coulent les eaux dont Epicure arroſe ſes jardins. Celui-ci ſe fit tort, en n'avouant pas les obligations qu'il avoit à Démocrite, & en le traitant de réveur. Nous expoſerons dans la ſuite ſes ſentimens ſur le ſouverain bien de l'homme, ſur le monde, ſur la nature des dieux.

a Mirantibus qui paupertatem & quietem doctrinarum ei ſciebant inprimis cordi eſſe. Atque, ut apparuit cauſa, & ingens divitiarum curſus, reſtituiſſe mercedem (*ou plutôt* merecm) anxiæ & avidæ dominorum pœnitentiæ, conten-tum ita probaſſe, opes ſibi in facili, cùm vellet, fore. *Plin. lib.* 18. *cap.* 28.

b Democritus vir magnus in primis, cujus fontibus Epicurus hortulos ſuos irrigavit. *De Nat. deor. lib.* 1. *n.* 121.

Laërt. C'eſt auſſi Démocrite qui a fourni aux Pyrrhoniens tout ce qu'ils ont dit contre le témoignage des ſens. Car, outre qu'il avoit accoutumé de dire que la vérité étoit cachée au fond d'un puits, il ſoutenoit qu'il n'y avoit rien de réel que les atomes & le vuide, & que tout le reſte ne conſiſtoit qu'en opinion & en apparences.

Laërt. On prétend que Platon etoit ennemi déclaré de Démocrite. Il avoit ramaſſé avec ſoin tous ſes Livres, & alloit les jetter au feu, lorſque deux Philoſophes Pythagoriciens lui repréſentérent que cela ne ſerviroit de rien, parce que pluſieurs perſonnes s'en étoient déja pourvûes. La haine de Platon envers Démocrite a paru, en ce qu'aiant fait mention de preſque tous les anciens Philoſophes, il ne l'a jamais cité, non pas même dans les endroits où il s'agiſſoit de le réfuter.

§. III.

Secte appellée Sceptique ou Pyrrhonienne.

PYRRHON, natif d'Elide au Péloponnéſe, fut diſciple d'Anaxarque, & l'accompagna juſques aux Indes. Ce fut ſans doute à la ſuite d'Alexandre le Grand, d'où l'on peut connoitre en quel tems il a fleuri. Il avoit exercé le métier de Peintre avant que de s'attacher à la Philoſophie.

Ses ſentimens ne différoient guéres des opinions d'Arcéſilas, & ſe terminoient à l'incompréhenſibilité de toutes choſes. Il trouvoit par tout, & des raiſons d'affirmer, & des raiſons de nier: & c'eſt pour cela qu'il retenoit ſon conſentement après avoir bien examiné le pour & le contre, ſans conclure autre choſe ſinon qu'il ne voioit encore rien de clair & de certain, *non liquet*, & que la matiére dont il étoit queſtion avoit beſoin d'être encore approfondie. Il paroiſſoit donc toute ſa vie chercher la vérité, mais il ſe ménageoit toujours des reſſources pour ne pas tomber d'accord qu'elle ſe fût montrée à lui. C'eſt-à-dire qu'en effet il ne vouloit pas la trouver, & qu'il cachoit cette affreuſe diſpoſition ſous le ſpécieux dehors de la recherche & de l'examen.

Quoiqu'il ne ſoit pas l'inventeur de cette méthode de philoſopher, elle ne laiſſe pas de porter ſon nom : l'art de diſputer ſur toutes choſes, ſans prendre jamais d'autre parti que de ſuſpendre ſon jugement, s'appelle *Pyrrhoniſme*. Les diſciples de Pyrrhon s'appelloient auſſi *Sceptiques*, d'un mot grec qui ſignifie *conſidérer*, *examiner*, parce que c'étoit là où ſe terminoit tout leur travail. σκεπτομαι.

L'indifférence de Pyrrhon eſt étonnante ; &, ſi tout ce que Diogéne de Laërce en raporte eſt vrai, elle alloit juſqu'à la folie. Cet Hiſtorien dit qu'il ne préféroit rien à rien, qu'un chariot & un précipice ne l'obligeoient point à faire un pas en arriére ou à côté, & que ſes amis qui le ſuivoient lui ſauvérent fort ſouvent la vie. Cependant un jour il prit la fuite pour ſe garantir d'un chien qui le pourſuivoit. Et comme on le railloit ſur cette crainte contraire à ſes principes, & indigne d'un Philoſophe : *Il eſt difficile*, répondit-il, *de dépouiller entiérement l'homme*. Laërt. Ariſtocles apud Euſeb. Præp. Evang. lib. 14. c. 18.

Anaxarque ſon maître étant tombé dans un foſſé, il paſſa outre ſans daigner lui tendre la main. Loin qu'Anaxarque lui en ſût mauvais gré, il blâma ceux qui reprochoient à Pyrrhon une dureté ſi inhumaine, & loua ſon diſciple de cet eſprit indifférent & qui n'aimoit rien. Que deviendroit la ſociété & le commerce de la vie avec de tels Philoſophes ? Laërt.

Pyrrhon ſoutenoit qu'il n'importe pas plus de vivre que de mourir, ou de mourir que de vivre. *Pourquoi donc ne mourez-vous pas ?* lui demanda-t-on. *C'eſt à cauſe de cela même*, répondit-il : *parce que la vie & la mort ſont également indifférentes*. Stobæus, ſerm. 118.

Il enſeignoit ce dogme abominable, & qui ouvre la porte à tous les crimes : Que l'honneur & l'infamie des actions, leur juſtice & leur injuſtice, dépendoient uniquement des loix humaines & de la coutume : en un mot, qu'il n'y avoit rien en ſoi-même d'honnête & de honteux, de juſte & d'injuſte. Laërt.

Sa patrie le conſidéra extrêmement, lui conféra la dignité de Pontife, &, en ſa faveur, accorda une exemtion de tributs à tous les Philoſophes : conduite bien ſinguliére à l'égard d'un homme que l'on combloit d'hon- Laërt.

neurs, pendant qu'il ne lui étoit dû qu'un profond mépris.

§. IV.

Secte Epicurienne.

Laërt. EPICURE, l'un des plus grands Philoſophes de ſon ſiécle, naquit à Gargettium dans l'Attique, la troiſiéme
An. M. 3662. année de la CIXe Olympiade. Son pere Néoclès, & ſa mere Chereſtrata, furent du nombre des habitans de l'Attique que les Athéniens envoiérent dans l'île de Samos. C'eſt ce qui fit qu'Epicure paſſa dans cette île les années de ſon enfance.

Laërt. Il ne revint à Athénes qu'à l'âge de dix-huit ans. Ce ne fut pas pour s'y fixer: car quelques années après il alla trouver ſon pere qui demeuroit à Colophon; & depuis il ſéjourna en différens endroits. Ce ne fut qu'environ à l'âge
An. M. 3699. de trente-ſix ans qu'il s'établit pour toujours à Athénes.

Il y érigea une Ecole dans un beau jardin qu'il avoit acheté. Une foule incroiable d'auditeurs vint bientôt de toutes les villes de la Gréce, de l'Aſie, & de l'Egypte
De Finib. lib. 1. n. 65. même, pour recevoir ſes leçons. Si l'on en croit le Torquatus de Cicéron ardent défenſeur de la ſecte Epicurienne, les diſciples d'Epicure vivoient en commun avec leur Maître dans une union parfaite. Et au lieu que, dans toute l'antiquité, à peine comptoit on pendant pluſieurs ſiécles trois couples de vrais amis, Epicure [a] avoit ſû en réunir
Euſeb. Præp. Evang. l. 14. cap. 5. des troupes nombreuſes dans une aſſez petite maiſon. Le philoſophe Numénius, qui vivoit dans le ſecond ſiécle, remarque qu'à travers les diſcordes & les diviſions qui régnoient dans chacune des autres ſectes, l'union des diſciples d'Epicure s'étoit conſervée juſqu'à ſon tems. Son Ecole ne ſe diviſa jamais: on y ſuivit toujours ſa doctrine comme
Plin. lib. 34 cap. 2. un oracle. Son jour natal étoit encore ſolemniſé du tems de Pline le Naturaliſte, c'eſt-à dire plus de quatre cens ans après ſa mort: on fétoit même le mois entier de ſa naiſſance. Son portrait ſe trouvoit par tout.

[a] Epicurus una in domo, & ea quidem anguſta, quàm magnos, quantaque amoris conſpiratione conſentientes tenuit amicorum greges! *Cic.*

Epicure compoſa un grand nombre de livres, on les fait monter à plus de trois cens; & il ſe piquoit de n'y rien citer, & de tirer tout de ſon propre fond. Quoiqu'il ne nous en reſte aucun, il n'y a point d'ancien Philoſophe dont les ſentimens ſoient plus connus que les ſiens. On en eſt ſur tout redevable, ſans parler de Cicéron dans ſes œuvres Philoſophiques, au poéte Lucréce, & à Diogéne Laërce. Le ſavant Gaſſendi a ramaſſé avec beaucoup d'exactitude tout ce qui ſe trouve ſur la doctrine & ſur la perſonne d'Epicure dans les anciens livres.

Il mit dans une extrême réputation le ſyſtême des Atomes. Nous verrons qu'il n'en étoit pas l'inventeur, mais qu'il y changea ſeulement quelques choſes. Son dogme ſur le ſouverain bonheur de l'homme qu'il met dans le plaiſir, contribua beaucoup à décrier ſa ſecte, & à la faire valoir: il en ſera auſſi parlé dans la ſuite, comme de ſes ſentimens ſur la nature des dieux, ſur la Providence, & ſur le deſtin.

L'éloge que fait d'Epicure Lucréce ſon fidéle Interpréte, nous marque ce qu'on doit penſer du ſyſtême de ce Philoſophe. Il le repréſente comme le premier des humains qui ait eu le courage de s'elever contre les préjugés qui aveugloient l'univers, & de ſecouer le joug de la Religion, qui juſqu'à lui avoit tenu tous les hommes aſſervis ſous ſon empire; & cela ſans être arrété ni par le reſpect pour les dieux, ni par la crainte du tonnerre, ni par aucun autre motif.

Humana ante oculos fœdè cùm vita jaceret
In terris oppreſſa gravi ſub relligione...
Primùm Graius homo mortales tollere contrà
Eſt oculos auſus, primuſque obſiſtere contrà:
Quem nec fama deûm, nec fulmina, nec minitanti
Murmure compreſſit cœlum.

On loue Epicure de n'avoir jamais varié dans le zéle pour le bien de ſa patrie. Il n'en ſortit point dans le tems que Démétrius Poliorcéte aſſiegeoit Athénes, & voulut avoir ſa part des maux qu'elle ſouffroit. Il ſe nourrit de féves, & en nourrit ſes diſciples. Il ſouhaitoit de bons

Laërt.

Plut. in Demetr. p. 905.

ſouverains, & ſe ſoumettoit à ceux qui gouvernoient mal. Maxime importante, & qui eſt le fondement de la tranquillité des Etats. Tacite l'exprime en ces termes: *Bonos Imperatores voto expetere, qualeſcumque tolerare.* » Faire » des vœux pour avoir de bons Empereurs, les tolérer » quels qu'ils ſoient.

Tacit. Hiſt. lib. 4. cap. 8.

Epicure mourut dans les douleurs d'une rétention d'urine, qu'il ſupporta avec une patience & une conſtance extraordinaire, la ſeconde année de la CXXVII^e Olympiade. Il commençoit d'entrer dans ſa ſoixante-douziéme année.

AN. M. 3733.

Réflexion générale ſur les Sectes des Philoſophes.

J'AI TACHÉ d'expoſer le plus clairement qu'il m'a été poſſible l'hiſtoire des différentes Sectes des Philoſophes payens. Avant que de quitter cette matiére, & d'expoſer les divers ſentimens de ces ſectes, je croi devoir avertir par avance le Lecteur qu'il ſeroit trompé, s'il s'attendoit à voir un grand changement, une grande réforme dans les mœurs des hommes par les différentes inſtructions de tous ces Philoſophes. La ſageſſe dont ſe vantoient les plus éclairés parmi tant de ſectes qui partageoient l'univers, n'a pu finir aucune queſtion, & a multiplié les erreurs. Toute la Philoſophie humaine n'a prétendu inſtruire les hommes qu'à marcher d'une maniére digne de l'homme; parce qu'elle n'a reconnu dans les hommes que des qualités humaines, & qu'elle ne les a deſtinés qu'à la jouiſſance de biens humains. Et ſes inſtructions ne ſont pas inutiles en ce point, qu'elles détournent au moins les hommes de la vie brutale qui deshonore l'excellence de la nature humaine, & qui leur fait chercher leur bonheur dans la plus vile portion de leur être, c'eſt à-dire dans le corps. Mais toute cette réforme ſe réduit à bien peu de choſe. Quel progrès ont fait les ſectes des Philoſophes, quoique revétues de tant d'éloquence, & ſoutenues de tant de ſubtilité? Elles ont laiſſé les hommes dans l'état où elles les ont trouvés; dans les mêmes perpléxités, les mêmes préventions, le même aveuglement.

Et comment auroient-elles pu travailler à la réforme

du cœur humain, ne ſachant ni en quoi il étoit déréglé, ni quelle étoit la ſource de ſon déréglement. Sans la révélation du péché d'Adam, que connoiſſoit-on de l'homme, & de ſon véritable état? Depuis ſa chute il eſt plein de contrariétés étonnantes. Il retient de ſa premiére origine des ſentimens de grandeur & d'élévation, que ſa dégradation & ſa baſſeſſe n'ont pu étoufer. Il veut tout, il aſpire à tout. Son deſir pour la gloire, pour l'immortalité, pour un bonheur qui renferme tous les biens, eſt infini. Et, d'un autre côté, il s'amuſe à tout. Un néant l'occupe, un néant l'afflige ou le conſole. Il eſt un enfant en mille occaſions; foible, découragé, abbattu: ſans parler de ſes vices & de ſes paſſions, qui le deshonorent & l'aviliſſent, & qui le rendent quelquefois inférieur aux bêtes, dont il eſt plus voiſin que de l'homme par ſes indignes inclinations.

Mr du Guet, J. C. crucifié, Tome I. chap. 5. d'après Mr Paſcal.

L'ignorance de ces deux états a jetté les Philoſophes dans deux excès également abſurdes. Les Stoïciens, qui s'étoient fait une idole de leur ſageſſe chimérique, inſpiroient à l'homme des ſentimens d'une grandeur pure: ce n'eſt pas là ſon état. Les Epicuriens, qui l'avoient dégradé en le réduiſant à la matiére, lui inſpiroient des ſentimens de baſſeſſe pure: & c'eſt auſſi peu ſon état. La Philoſophie n'étoit point capable de diſcerner des choſes ſi voiſines, & en même tems ſi éloignées: ſi voiſines, puiſque l'état de l'homme les réunit; & ſi éloignées, puiſqu'elles appartiennent par leur nature à des états totalement différens. Un tel diſcernement n'a point été fait avant JESUS-CHRIST, ou indépendamment de JESUS-CHRIST. L'homme ne s'eſt point connu, & n'a pu ſe connoître avant lui. Il s'eſt ou trop élevé, ou trop abaiſſé. Ses maîtres l'ont toujours trompé, ou en flatant un orgueil qu'il faloit abbattre, ou en ajoutant à une baſſeſſe qu'il faloit relever. Je comprens par là combien la révélation m'étoit néceſſaire, & combien le don de la Foi me doit paroître précieux.

Principes de la Foi, Tome I. chap. 9.

Il eſt vrai que la maniére dont le péché d'Adam a paſſé juſqu'à moi, eſt couverte d'obſcurités. Mais de ce ſeul point que cachent les ténébres, vient la lumiére qui

éclaircit tout, & diſſipe toutes mes difficultés. Je n'ai donc garde de refuſer de croire une ſeule choſe, dont la foi eſt récompenſée par l'intelligence de tant d'autres : & j'aime mieux ſoumettre ma raiſon à un ſeul article qu'elle ne comprend pas, mais qui eſt révélé ; que de la révolter ſur une infinité d'autres qu'elle comprend auſſi peu, & dont la révélation divine ne lui interdit pas l'examen, & n'applanit pas les difficultés.

SECONDE PARTIE.

HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE.

AVANT-PROPOS.

J'ENTENDS par Hiſtoire de la Philoſophie l'hiſtoire des Dogmes qu'enſeignoit chaque Secte des anciens Philoſophes.

La Philoſophie, chez les Anciens, contenoit trois parties: la Dialectique ou Logique, qui dirige les opérations de l'eſprit, & s'applique à former le raiſonnement; la Phyſique, (ſous laquelle étoit auſſi renfermée la Métaphyſique) qui conſidére la formation du Monde, les effets de la nature, l'exiſtence & les attributs de la Divinité, la nature de l'ame; enfin la Morale, qui régle les mœurs, & traite des devoirs de la vie.

Voila une ample matiére. On n'attend pas de moi que je la traite à fond. J'ai déja déclaré plus d'une fois que je n'écrivois point pour les Savans. On entend tous les jours parler, & pluſieurs Livres font ſouvent mention, de Stoïciens, de Péripatéticiens, d'Epicuriens. J'ai cru qu'il étoit à propos de mettre le commun des hommes au fait des principales queſtions agitées parmi ces Philoſophes, mais ſans entrer dans un détail exact de leurs diſputes, qui ſouvent ſont très épineuſes & très deſagréables.

Avant que d'entrer en matiére, je ne puis m'empécher de faire obſerver le merveilleux goût qui régnoit dans l'antiquité parmi les perſonnes les plus conſidérables par raport à toutes les Sciences, & en particulier par raport à l'étude de la Philoſophie. Je ne parle pas ſeulement des Grecs. Nous avons vû dans quelle eſtime étoient à la Cour de Créſus ces fameux Sages de la Gréce; le cas & l'uſage que Périclès faiſoit des leçons d'Anaxagore; avec

quel empreſſement les plus illuſtres citoiens d'Athénes recherchoient les converſations de Socrate ; quel dévouement Dion, malgré les attraits d'une Cour livrée au plaiſir, fit paroitre pour Platon ; quel goût inſpira Ariſtote à Alexandre le Grand ſon éleve pour les connoiſſances même les plus abſtraites ; enfin combien Pythagore & ſes diſciples furent conſidérés par les Princes de cette partie de l'Italie qui fut appellée la grande Gréce.

Les Romains, à cet égard, ne le cédérent point aux Grecs, depuis qu'une fois la connoiſſance & le goût des beaux Arts ſe furent introduits parmi eux. Paul Emile, après la conquête de la Macédoine, regarda comme un des plus doux fruits de ſa victoire de faire venir de la Gréce à Rome un Philoſophe, pour inſtruire ſes enfans qui étoient déja dans le ſervice, & pour l'entretenir lui-même dans ſes heures de loiſir. Scipion l'Africain, qui [a] détruiſit Carthage & Numance, ces deux redoutables rivales de Rome, ſut, [b] au milieu des plus importantes occupations tant en guerre qu'en paix, ſe procurer des momens de repos & de retraite, pour jouir de la converſation de Polybe & du philoſophe Panétius qu'il avoit toujours avec lui. Lélius, ce modéle de vertu, plus reſpectable par ſa douce ſageſſe que par ſes dignités, l'ami intime de Scipion, partageoit avec lui le plaiſir de ces ſavans & agréables entretiens. L'amitié [c] de ces deux grands hommes pour Panétius alloit juſqu'à la familiarité, & Cicéron dit que ce Philoſophe en étoit bien digne. Quels honneurs Pompée ne rendit-il point à Poſidonius, étant allé exprès à Rhodes, au retour de ſes glorieuſes cam-

a Africanus duos terrores imperii Romani, Carthaginem Numantiamque deleverat. *Pro Mur. n.* 58.

b Ille, requieſcens à reip. pulcherrimis muneribus, otium ſibi ſumebat aliquando, & à cœtu hominum frequentiaque interdum, tanquam in portum ſe in ſolitudinem recipiebat. *De offic. lib.* 3. *n.* 2.

Scipio tam elegans liberalium ſtudiorum omniſque doctrinæ & auctor & admirator fuit, ut Polybium Panætiumque, præcellentes ingenio viros, domi militiæque ſemper ſecum habuerit. *Vell. Paterc. lib.* 1. *cap.* 13.

c Homo inprimis ingenuus & gravis, dignus illa familiaritate Scipionis & Lælii, Panætius. *De Finib. lib.* 4. *n.* 23.

pagnes contre Mithridate, pour voir & entendre ce Philoſophe : Luculle, [a] dans le tems même de ſes campagnes, où un Général peut à peine reſpirer, trouvoit pourtant des momens de loiſir pour ſatisfaire le goût qu'il avoit pour les Belles-Lettres, & en particulier pour la Philoſophie, & pour entendre le philoſophe Antiochus, qui étoit le compagnon de tous ſes voiages.

Mr l'Abbé Gédoyn fait remarquer, au ſujet d'une Lettre de Denys d'Halicarnaſſe à Pompée, l'uſage que les grands hommes de la République Romaine ſavoient faire de leur loiſir. L'excellente éducation, dit-il, que recevoient les Romains, les rendoit ſavans preſque dès l'enfance. On les inſtruiſoit à fond dans leur langue, & dans la langue Grecque : ces deux langues, qui étoient vivantes, leur coutoient peu à apprendre. On inſpiroit de bonne heure du goût pour les excellens Ecrivains. Ce goût, verſé, s'il faut ainſi dire, dans des ames tendres, ſe fortifioit avec l'âge, & les portoit à rechercher la ſociété des Savans, dont la converſation pût ſuppléer aux lectures que les affaires leur déroboient. De là il arrivoit que les Romains, aiant tous l'eſprit cultivé par les Lettres, vivoient entr'eux dans un commerce continuel d'érudition. Et quelle devoit être la converſation d'un grand nombre de Romains, lorſqu'ils venoient à ſe trouver enſemble ! Hortenſius, Cicéron, Cotta, Céſar, Pompée, Caton, Brutus, Atticus, Catulus, Lucullus, Varron, & pluſieurs autres !

Mem. de l'Académie des Belles-Lettres, Tome V. pag. 126.

Mais jamais perſonne n'a porté plus loin le goût & l'ardeur ſur tout pour la Philoſophie, que Cicéron. On a peine à comprendre comment un homme autant occupé qu'il l'étoit & par les ſoins de la plaidoirie & par les affaires de l'Etat, a pu trouver du tems pour approfondir, comme il avoit fait, toutes les queſtions agitées pour lors parmi les Philoſophes. C'eſt que, comme il le dit lui-même par

Pro Arch. poet. n. 13.

[a] Majore ſtudio Lucullus cùm omni literarum generi, tum philoſophiæ deditus fuit, quàm qui illum ignorabant, arbitrabantur. Nec verò ineunte ætate ſolùm, ſed & quæſtor aliquot annos, & in ipſo bello : in quo ita magna rei militaris eſſe occupatio ſolet, ut non multum imperatori ſub ipſis pellibus otii relinquatur .... Antiochum ſecum habuit. *Acad. Queſt. lib. 4. n. 4.*

raport aux Belles-Lettres, le tems que les autres donnoient à la promenade, au plaiſir, aux ſpectacles, au jeu, il l'emploioit ou dans le cabinet, ou dans des entretiens familiers avec des amis de même goût que lui. Il [a] étoit convaincu qu'une telle étude & une telle récréation convenoient parfaitement à des Sénateurs & à des hommes d'Etat, pourvû qu'elles ne leur fiſſent rien retrancher de ce qu'ils doivent au public. Aimeroit-on mieux, dit-il, que leurs entrevûes fuſſent muettes en quelque ſorte, ou qu'elles ne roulaſſent que ſur des bagatelles, & ſur des affaires de néant?

Les Livres Philoſophiques qu'il nous a laiſſés, qui ne ſont pas la partie de ſes Ouvrages la moins eſtimable, marquent juſqu'où, dans ce genre, il avoit porté ſon application. Sans parler de tout le reſte, il y donne d'excellentes régles pour ceux qui écrivent ſur des matiéres conteſtées, & qui entreprennent de réfuter leurs adverſaires. Il [b] veut qu'on ne s'engage dans les diſputes que par un pur amour de la vérité, ſans prévention, & ſans deſir de montrer de l'eſprit, ou de faire prévaloir ſes ſentimens. Il en écarte toute paſſion, toute colére, tout emportement, toute mediſance, & toute injure. *Nous* [c] *ſommes*, dit-il en parlant de lui même, *préparés à réfuter nos adverſaires ſans opiniâtreté, & à ſouffrir ſans reſſentiment qu'on nous réfute.*

Que ce caractére eſt aimable! Qu'il eſt beau de cher-

a Si quodam in libro verè eſt à nobis philoſophia laudata, profectò ejus tractatio optimo atque ampliſſimo quoque dignißima eſt: nec quidquam aliud videndum eſt nobis, quos populus Romanus hoc in gradu collocavit, niſi ne quid privatis ſtudiis de operâ publicâ detrahamus. . . . Quaſi verò clarorum virorum aut tacitos conſeſſus eſſe oporteat, aut ludicros ſermones, aut rerum colloquia leviorum. *Acad. Quæſt. l. 4. n. 6.*

b Ego, ſi oſtentatione aliqua inductus, aut ſtudio certandi, ad hanc potißimùm philoſophiam me applicavi, non modò ſtultitiam meam, ſed etiam mores & naturam contemnendam puto. *Acad. Quæſt. lib. 4. n. 65.*

Diſſerentium inter ſe reprehenſiones non ſunt vituperandæ. Maledicta, contumeliæ, tum iracundiæ, contentiones, concertationeſque in diſputando pertinaces, indignæ mihi philoſophia videri ſolent. *De Finib. lib. 1. n. 27.*

c Nos & refellere ſine pertinacia, & refelli ſine iracundia parati ſumus. *Tuſc. Quæſt. lib. 2. n. 5.*

cher dans les diſputes, non à vaincre ſes adverſaires, mais ſeulement à faire triompher la vérité : Quel avantage l'amour propre même, s'il étoit permis de l'écouter, ne trouveroit-il point dans une telle conduite, à laquelle il n'eſt pas poſſible de refuſer ſon eſtime, qui ajoute une nouvelle force aux raiſons, qui en gagnant les cœurs prépare les eſprits à la conviction, & qui, par des maniéres douces & modeſtes, ôte à l'aveu mortifiant de s'être trompé cette peine ſecrette qu'une mauvaiſe honte y attache preſque toujours. Quand eſt-ce que ce goût pour l'étude, & cette ſage modération dans les diſputes, revivront parmi nous?

Il faut pourtant l'avouer à l'honneur de notre ſiécle : nous avons des perſonnes d'un rare mérite, qui ſe diſtinguent particuliérement par ces deux qualités. Je ne parlerai ici que de Mr le Préſident Bouhier. Ses ſavantes Remarques ſur le texte de pluſieurs Livres de Cicéron, ſuffiroient ſeules pour montrer juſqu'où cet illuſtre Magiſtrat a porté l'étendue de ſes connoiſſances. » Peut-être, dit fort à propos Mr l'Abbé d'Olivet dans une Préface qui eſt à la tête de la nouvelle édition des Tuſculanes, traduites, partie par Mr le Préſident Bouhier, partie par Mr l'Abbé d'Olivet, avec un ſuccès qui fait également honneur à l'un & à l'autre : » Peut-être que l'exemple » d'un homme de ſon rang & de ſon mérite, réveillera en » France le goût de la Critique: goût autrefois ſi com- » mun, que le célébre Lambin, lorſqu'il travailla ſur » Cicéron, trouva du ſecours dans les plus grands per- » ſonnages de ſon tems. Car, pour dire ceci en paſſant, » la liſte qu'il nous en a laiſſée, & qu'on peut voir à la » ſuite de ſa Préface, prouve que ce même Cicéron, qui » de nos jours eſt rélégué dans les Colléges, faiſoit il y » a deux cens ans les délices de tout ce qu'il y avoit de » plus conſidérable & dans la Robe, & dans le Clergé.

Mais j'admire encore plus le caractére de modeſtie & de ſageſſe qui régne dans les Ecrits de Mr le P. Bouhier, que ſa vaſte érudition. Mr Davies avoit fait en Angleterre des obſervations ſur le même texte de Cicéron que lui. *La carriére*, dit le Magiſtrat, *que nous courons l'un & l'au-*

tre dans cette eſpéce d'amuſement Littéraire, ne reſſemble point à celles, où les rivaux ne doivent aſpirer qu'à l'honneur de vaincre. La vraie gloire des Critiques conſiſte à chercher la vérité, & à rendre juſtice à qui l'a trouvée. J'ai donc été charmé de la rendre au ſavant Anglois. Il le remercie même des lumiéres qu'il lui a données ſur quelques mépriſes. Quelle comparaiſon entre un caractére ſi modéré & ſi raiſonnable, & la vivacité de ces Auteurs, jaloux de leur réputation juſqu'à ne pouvoir ſouffrir la plus légére critique.

Je reviens à mon ſujet. La diviſion de la Philoſophie en trois parties, la Dialectique, la Morale, & la Phyſique, me fournit celle que je dois ſuivre dans ce petit Traité.

CHAPITRE PREMIER.

SENTIMENS DES ANCIENS PHILOSOPHES SUR LA DIALECTIQUE.

LA DIALECTIQUE, ou la Logique, eſt la ſcience qui donne des régles pour diriger les opérations de notre eſprit dans la recherche du vrai, & pour [a] nous apprendre à le diſcerner du faux. J'ai marqué aſſez au long, dans le ſecond Tome du Traite des Etudes, de quelle utilité étoit cette partie de la Philoſophie, & l'uſage qu'il en faloit faire.

Ariſtote eſt, parmi les Anciens, le plus excellent auteur pour la Dialectique. Outre pluſieurs autres Ouvrages, nous avons de lui quatre Livres de *l'Analyſe*, où il établit tous les principes du raiſonnement. » Ce génie, dit le P. Rapin dans la comparaiſon qu'il fait d'Ariſtote & de Platon, » ce génie ſi plein de raiſon & d'intelligence

[a] Dialectica veri & falſi quaſi diſceptatrix & judex. *Acad. Queſt.* || *lib.* 4. *n.* 91.

» approfondit tellement l'abyme de l'eſprit humain, qu'il » en pénétra tous les reſſorts par la diſtinction exacte qu'il » fit de ſes opérations. On n'avoit point encore ſondé ce » vaſte fond des penſées de l'homme, pour en connoître » la profondeur. Ariſtote fut le premier qui découvrit » cette nouvelle voie pour parvenir à la ſcience par l'évi- » dence de la démonſtration, & pour aller géométrique- » ment à la démonſtration par l'infaillibilité du ſyllo- » giſme, l'ouvrage le plus accompli, & l'effort le plus » grand de l'eſprit humain.

Cet éloge eſt grand, & ne laiſſe rien à deſirer : mais on ne peut diſputer à Ariſtote la gloire d'avoir porté fort loin la force du raiſonnement, & d'en avoir démêlé avec beaucoup de ſubtilité & de diſcernement les régles & les principes.

Cicéron [a] paroit reconnoitre ce Philoſophe pour l'auteur & l'inventeur de la Dialectique : lui-même en fait honneur à Zénon d'Elée au raport de Diogéne Laërce. *In Zenon.* On croit donc que Zénon fut le premier qui trouva cette ſuite naturelle de principes & de conſéquences, dont il forma un Art, qui juſques-là n'avoit eu rien de fixe ni de réglé. Mais Ariſtote, ſans doute, enchérit beaucoup ſur lui.

Cette [b] étude faiſoit la principale occupation des Stoïciens, qui reconnoiſſoient pour Chef un autre Zénon. Ils ſe piquoient d'exceller dans cette partie de la Philoſophie. En effet leur maniére de raiſonner étoit vive, preſſante, ſerrée, propre à éblouir & à embarraſſer leurs adverſaires ; mais obſcure, ſéche, dénuée de tout ornement, & ſouvent elle dégénéroit en minuties, en ſophiſmes, en [c] argumens captieux & entortillés, pour me ſervir du terme de Cicéron.

Quoique la queſtion, s'il y a quelque choſe de certain dans nos connoiſſances, ne dût être regardée que comme une queſtion préliminaire à la Dialectique, elle en faiſoit pourtant le principal objet, & c'eſt ſur quoi les Philoſo-

a Ariſtoteles utriuſque partis Dialecticæ princeps. *Topic. n. 6.*

b Stoïcorum in dialecticis omnis cura conſumitur. *Brut. n. 118.*

c Contortulis quibuſdam ac minutis concluſiunculis. . . effici volunt non eſſe malum dolorem. *Tuſcul. lib. 2. n. 42.*

phes diſputoient avec le plus de vivacité. La différence de ſentimens ſur ce ſujet conſiſtoit en ce que les uns croioient qu'on pouvoit avoir des connoiſſances ſûres, & porter des jugemens certains; & que les autres au contraire prétendoient qu'on ne pouvoit rien connoitre certainement, ni par conſéquent rien affirmer de poſitif.

Acad. Queſt. lib. 1. n. 15. La maniére de diſputer dont avoit uſé Socrate, pouvoit bien avoir donné lieu à cette derniére méthode de philoſopher. On ſait qu'il ne diſoit jamais ſon ſentiment, qu'il ſe contentoit de réfuter celui des autres ſans rien affirmer poſitivement, & qu'il déclaroit ne ſavoir autre choſe ſinon qu'il ne ſavoit rien; & c'étoit même pour cela qu'il croioit mériter l'éloge qu'Apollon lui avoit donné d'être le plus ſage des hommes. Pluſieurs croient que Platon ſuivit la même méthode, mais on n'en convient pas.

Ibid. n. 17. Ce qui n'eſt point douteux, c'eſt que les deux plus célébres diſciples de Platon, Speuſippe ſon neveu & Ariſtote, qui formérent deux fameuſes Ecoles, le premier celle des Académiciens, l'autre celle des Péripatéticiens, abandonnérent la coutume qu'avoit Socrate de ne parler jamais qu'en doutant, & de ne rien affirmer; & que réduiſant la maniére de traiter les queſtions à de certaines régles & à une certaine méthode, ils en firent un art, une ſcience, connue ſous le nom de Dialectique, qui fait une des trois parties de la Philoſophie. Ces deux Ecoles portoient un nom différent, mais dans le fond avoient les mêmes principes à peu de choſes près, Nous les confondrons pour l'ordinaire ſous le nom d'ancienne Académie.

Le ſentiment de l'ancienne Académie étoit, que, quoique nos connoiſſances priſſent leur origine dans les ſens, ce n'étoient pas les ſens qui jugeoient de la vérité, mais l'eſprit, qui ſeul méritoit d'être cru, parce qu'il eſt le ſeul qui voie les choſes telles qu'elles ſont en elles-mêmes, c'eſt-à-dire qui voie ce que Platon appelle les idées, leſquelles ſubſiſtent toujours dans le même état, & ne ſouffrent aucun changement.

Acad. Queſt. lib. 1. n 30. Zénon, le Chef des Stoïciens, qui étoit de *Citium* petite ville de Cypre, accordoit quelque choſe de plus au témoignage

témoignage des ſens, qu'il [a] prétendoit être certain & évident, mais en ſuppoſant certaines conditions, ſavoir qu'ils fuſſent ſains & en bon état, & qu'il n'y eût aucun obſtacle qui en pût empécher l'effet.

Epicure alloit encore plus loin. Il donnoit une telle certitude au raport des ſens, qu'il [b] les regardoit comme une régle infaillible de vérité: enſorte qu'il enſeignoit que les objets étoient préciſément tels qu'ils nous paroiſſent: que le ſoleil, par exemple, & les étoiles fixes n'avoient pas réellement plus de grandeur qu'ils ne paroiſſent en avoir à nos yeux. Il admettoit un autre moien de diſcerner la vérité, c'eſt l'idée que nous avons des choſes, ſans laquelle nous ne pouvons former aucune queſtion, ni porter aucun jugement. *Antecepta animo quædam informatio, ſine qua nec intelligi quicquam, nec quæri, nec diſputari poteſt.* *Lib. de nat. deor. n. 43.*

Zénon emploioit le même principe, & inſiſtoit particuliérement ſur les idées claires, évidentes, & certaines que nous avons naturellement de certains principes par raport aux mœurs & à la conduite de la vie. » L'homme » [c] de bien, dit-il, eſt déterminé à tout ſouffrir, & à ſe » laiſſer déchirer par les plus cruels tourmens, plutôt que » de manquer à ſon devoir, & que de trahir la fidélité » qu'il doit à ſa patrie. Je demande pourquoi il s'impoſe » à lui-même une loi ſi dure & ſi contraire en apparence à » ſes intérêts, & s'il eſt poſſible qu'il prenne une telle » réſolution, s'il n'a dans l'eſprit une idée claire & diſtincte » de la juſtice & de la fidélité, qui lui montre évidemment » qu'il doit s'expoſer à tous les ſupplices, plutôt que de

a Ita tamen maxima eſt in ſenſibus veritas, ſi & ſani ſunt & valentes, & omnia removentur quæ obſtant & impediunt. *Lib.* 4. *n.* 19.

b Epicurus omnes ſenſus veri nuncios dixit eſſe. 1. *de nat. deor. n.* 70.

c Quæro etiam, ille vir bonus, qui ſtatuit omnem cruciatum perferre, intolerabili dolore lacerari potiùs, quàm aut officium prodat aut fidem, cui has ſibi tam graves leges impoſuerit, cùm, quamobrem ita oporteret, nihil habetet comprehenſi, percepti, cogniti, conſtituti? Nullo igitur modo fieri poteſt, ut quiſquam tanti æſtimet æquitatem & fidem, ut ejus conſervandæ cauſa nullum ſupplicium recuſet, niſi iis rebus aſſenſus ſit, quæ falſæ eſſe non poſſunt. *Academ. Queſt. lib.* 4. *n.* 23.

» rien faire qui ſoit contraire à la juſtice & à la fidélité ?

Ce raiſonnement que Zénon fonde ſur la certitude des idées claires & évidentes, montre la fauſſeté du principe reçu communément dans l'école des Péripatéticiens, *Que toutes nos idées viennent de nos ſens.* Car, comme le remarque la Logique de Port-Roial, il n'y a rien que nous concevions plus diſtinctement que notre penſée même, ni de propoſition qui nous puiſſe être plus claire que celle-là, *Je penſe, donc je ſuis.* Or nous ne pourrions avoir aucune certitude de cette propoſition, ſi nous ne concevions diſtinctement ce que c'eſt qu'*être*, & ce que c'eſt que *penſer.* Et il ne faut point demander que nous expliquions ces termes, parce qu'ils ſont du nombre de ceux qui ſont ſi bien entendus par tout le monde, qu'on les obſcurciroit en voulant les expliquer. Si on ne peut nier que nous n'ayions en nous les idées de l'être & de la penſée, qu'on nous diſe par quels ſens elles ſont entrées dans notre eſprit. Il faut donc convenir qu'elles ne tirent en aucune ſorte leur origine des ſens.

Nihil eſt in intellectu, quod non priùs fuerit in ſenſu.

Zénon [a] montroit encore le faux, & même le ridicule du ſentiment des Académiciens par une autre réflexion. Dans la conduite commune de la vie, il eſt impoſſible, diſoit-il, de prendre un parti fixe, & de ſe déterminer à rien, ſi l'on n'a dans l'eſprit un principe fixe & aſſuré, qui nous détermine à prendre un parti plutôt qu'un autre. Ainſi l'on demeurera toujours dans l'incertitude & dans l'inaction.

Les Sectateurs de l'ancienne Académie & du Portique convenoient donc enſemble, en ce que les uns & les autres ſoutenoient, quoique ſur différens principes, qu'il y avoit des moiens ſûrs de connoître la vérité, & par conſéquent des connoiſſances évidentes & certaines.

Acad. Quæſt. lib. 1. n. 44.

Arcéſilas s'éleva avec beaucoup de vivacité contre ce ſentiment, s'attachant en particulier à combattre Zénon, & il forma une Secte, qui fut appellée la moienne Aca-

[a] Si, quid officii ſui ſit, non occurrit animo, nihil unquam omnino aget, ad nullam rem unquam impelletur, nunquam movebitur. Quòd ſi aliquid aliquando acturus eſt, neceſſe eſt id ei verum, quod occurrit, videri. *Ibid. n.* 24.

démie, laquelle subsista jusqu'à Carnéade, quatrième successeur d'Arcésilas, qui fonda la Secte appellée la nouvelle Académie. Comme elle n'avoit fait que de légers changemens dans la moienne, on les confond ensemble, & on les désigne toutes deux par le nom d'*Académie nouvelle*. Cette Secte eut beaucoup de crédit. Cicéron l'embrassa ouvertement, & s'en declara le défenseur.

Si on l'en croit, ce ne fut point par opiniâtreté, ni par un frivole desir de vaincre, qu'Arcésilas attaqua Zénon, mais par l'obscurité qui se trouvoit dans toutes les connoissances, laquelle avoit obligé Socrate, aussi bien que Démocrite, Anaxagore, Empedocle, & presque tous les anciens Philosophes, d'avouer leur ignorance, & de convenir qu'on ne pouvoit rien savoir, rien connoitre avec certitude, pas même ce que Socrate s'étoit réservé, en disant : *Je ne sai qu'une chose, qui est que je ne sai rien.* *Ibid. n. 44.*

Le fort de la dispute entre Zénon & Arcésilas rouloit sur le témoignage des sens. Zénon prétendoit qu'on pouvoit par leur ministére connoitre certainement la vérité : Arcésilas le nioit. La principale raison de ce dernier étoit, qu'il n'y a aucune marque certaine qui distingue & fasse discerner les objets faux & trompeurs, de ceux qui ne sont pas tels. Il y en a qui sont, ou qui paroissent si parfaitement semblables entr'eux, qu'il n'est pas possible d'en faire le discernement. On est donc exposé, en jugeant & en affirmant quelque chose, à se tromper, & à prendre le vrai pour le faux, & le faux pour le vrai, ce qui est tout-à-fait indigne du Sage. Et [a] par conséquent, s'il veut se conduire avec prudence, il doit suspendre son jugement, & ne décider de rien. C'est aussi ce que faisoit Arcésilas; il passoit les jours entiers à disputer contre les autres, & à réfuter leurs sentimens, sans jamais dire le sien. *Ibid. n. 66. &c.*

Les Académiciens, à son exemple, en usérent toujours depuis de la même sorte. Nous avons vû que Carnéade, quand il alla à Rome avec deux autres Députés, parla un jour pour la justice, & le lendemain contre, avec la

[a] Ex his illa necessariò nata est ἀκαταληψία, id est assensionis retentio. *Academ. Quæst. lib. 4. n. 59.*

même force & la même éloquence. Ils [a] prétendoient que le but de ces diſcours où ils ſoutenoient le pour & le contre ſur un même ſujet, étoit de découvrir par ces recherches quelque choſe qui fût vrai, ou du moins qui approchât de la vérité. La ſeule différence, diſoient-ils, qu'il y a entre nous, & ceux qui croient ſavoir quelque choſe, c'eſt que ces autres Philoſophes donnent hardiment pour vrai & pour inconteſtable le parti qu'ils ſoutiennent, & que nous avons la modeſtie de donner le nôtre ſeulement pour probable & vraiſemblable. Ils ajoutoient que c'étoit ſans fondement qu'on accuſoit leur doctrine de réduire les hommes à l'inaction, & de troubler les devoirs de la vie : puiſque la probabilité & la vraiſemblance ſuffiſoient pour les déterminer à prendre un parti plutôt qu'un autre. Nous avons un excellent Traité de Cicéron, intitulé *Lucullus*, & que l'on compte pour le quatriéme Livre des Queſtions Académiques ; dans lequel Cicéron fait ſoutenir par Luculle l'opinion de la vieille Académie, Qu'il y a des choſes que l'homme peut ſavoir & comprendre ; & pour lui, il ſoutient l'opinion contraire, qui eſt celle de la nouvelle Académie, Que l'homme ne peut aller au dela des apparences, & qu'il ne peut avoir que des opinions probables. Luculle, en finiſſant ſa diſſertation, qui eſt aſſez longue & très éloquente, apoſtrophe ainſi Cicéron. » Eſt-il poſ-» ſible, lui dit-il, après l'eloge magnifique que vous avez » fait de la Philoſophie, que vous puiſſiez embraſſer une » Secte, qui confond le vrai avec le faux, qui nous ôte » tout uſage de la raiſon & du jugement, qui nous dé-» fend de rien approuver, & qui nous dépouille de tous » les ſens ? Encore ces peuples Cimmériens, qu'on dit ne » voir jamais le ſoleil, ont-ils quelques feux, quelque cré-» puſcule qui les éclaire. Mais ces Philoſophes, pour leſ-» quels vous vous déclarez, au milieu de ces profondes » ténébres dont ils nous environnent, ne nous laiſſent au-» cune étincelle dont la lueur puiſſe nous éclairer. Ils

Ibid. n. 108. &c.

Acad. Queſt. l. 4. n. 61. 62.

[a] Neque noſtræ diſputationes quidquam aliud agunt, niſi ut, in utramque partem dicendo & audiendo, eliciant, & tanquam exprimant aliquid, quod aut verum ſit, aut ad id quàm proximè accedat. *Lib. 4. n. 7. 8.*

» nous tiennent comme garotés par des liens, qui ne nous » permettent pas de faire aucun mouvement. Car enfin, » nous défendre, comme ils font, de donner notre con- » ſentement à quoi que ce puiſſe être, c'eſt réellement » nous ôter tout uſage de l'eſprit, & nous interdire en » même tems toute action. « Il eſt difficile de mieux réfuter les dogmes de la nouvelle Académie, qui en effet ſemble dégrader l'homme, en le confinant dans une ignorance abſolue, & ne lui laiſſant pour ſe conduire que le doute & l'incertitude.

Le P. Mallebranche, dans ſa Recherche de la vérité, établit fort au long un excellent principe ſur les ſens: C'eſt que les ſens nous ont été donnés de Dieu, non pour nous faire connoitre la nature des objets, mais leur raport avec nous; non ce qu'ils ſont en eux-mêmes, mais s'ils ſont avantageux ou nuiſibles à notre corps. Ce principe eſt très lumineux, & détruit toutes les petites chicanes des anciens Philoſophes. Pour ce qui eſt des objets en eux-mêmes, c'eſt par les idées que nous les connoiſſons.

J'ai dit que les nouveaux Académiciens ſe contentoient de nier la certitude, en admettant la vraiſemblance. Les Pyrrhoniens, qui ſont une branche & une ſuite de la Secte Académicienne, ont même nié cette vraiſemblance, & ont prétendu que toutes choſes étoient également obſcures & incertaines. *Leg. de P. R. IV. Partie, chap. 1.*

Mais la vérité eſt que toutes ces opinions qui ont fait tant de bruit dans le monde, n'ont jamais ſubſiſté que dans des diſcours, des diſputes, ou des écrits, & que perſonne n'en a jamais été ſérieuſement perſuadé. C'étoient des jeux & des amuſemens de perſonnes oiſives & ingénieuſes: mais ce ne furent jamais des ſentimens dont ils fuſſent intérieurement pénétrés, & par leſquels ils vouluſſent ſe conduire. Ils prétendoient qu'on ne peut diſtinguer le ſommeil de la veille, ni la folie du bon ſens: malgré toutes leurs raiſons, pouvoient-ils douter qu'ils ne dormoient point, & qu'ils avoient l'eſprit ſain? Mais s'il ſe trouvoit quelqu'un capable de former ce doute, au moins perſonne ne ſauroit douter, comme dit S. Auguſtin,

s'il eſt, s'il penſe, s'il vit. Car, ſoit qu'il dorme ou qu'il veille, ſoit qu'il ait l'eſprit ſain ou malade, ſoit qu'il ſe trompe ou qu'il ne ſe trompe pas, il eſt certain au moins, puiſqu'il penſe, qu'il eſt & qu'il vit; étant impoſſible de ſéparer l'être & la vie de la penſée, & de croire que ce qui penſe n'eſt pas & ne vit pas.

CHAPITRE SECOND.

SENTIMENS DES ANCIENS PHILOSOPHES SUR LA MORALE.

LA MORALE, qui ſe propoſe pour objet de régler les mœurs, eſt, à proprement parler, la Science de l'homme. Toutes les autres connoiſſances ſont en quelque ſorte hors de lui, ou du moins on peut dire qu'elles ne vont point juſqu'à ce qu'il y a en lui de plus intime & de plus perſonnel; je veux dire juſqu'au cœur: car c'eſt là que l'homme eſt tout ce qu'il eſt. Elles peuvent le rendre plus ſavant, plus éloquent, plus juſte dans ſes raiſonnemens, plus habile dans les myſtéres de la nature, plus propre à commander des armées, & à gouverner des Etats: mais elles ne le rendent pas meilleur, ni plus ſage. C'eſt pourtant l'unique choſe qui le touche de près, qui l'intéreſſe perſonnellement, & ſans laquelle tout le reſte doit lui paroitre aſſez indifférent.

C'eſt pour cela que Socrate crut devoir préférer le réglement des mœurs à tout le reſte. Avant lui les Philoſophes ne s'occupoient preſque qu'à ſonder les ſecrets de la nature, à meſurer l'étendue des terres & des mers, à étudier le cours des aſtres. Il [a] fut le premier * qui mit la Morale en honneur, & qui, pour me ſervir des termes de

[a] A Socrate omnis, quæ eſt de vita & moribus, philoſophia manavit. *Tuſcul. Quæſt. lib.* 3. *n.* 8.

* *Les Philoſophes plus anciens, & ſur tout Pythagore, avoient donné à leurs diſciples de bons préceptes de*

Cicéron, fit [a] deſcendre la Philoſophie du ciel dans les villes, l'introduiſit même dans les maiſons, & la familiariſa avec les particuliers, en l'obligeant de leur donner des préceptes ſur les mœurs & ſur la conduite de la vie.

Elle ne ſe borna pas au ſoin des particuliers. Le gouvernement des Etats a toujours fait le principal objet des réflexions des plus célébres Philoſophes. Ariſtote & Platon nous ont laiſſé ſur cette matiére pluſieurs Traités d'une grande étendue, qui ont toujours été fort eſtimés, & qui renferment d'excellens principes. Cette partie de la Morale s'appelle Politique. Je ne la traiterai point ici ſéparément: je me contenterai dans la ſuite, en parlant des Devoirs, de raporter quelques extraits de Platon & de Cicéron, qui feront connoître quelles nobles idées ils avoient ſur la maniére de gouverner les peuples.

La Morale doit inſtruire les hommes principalement ſur deux matiéres. Elle doit, en premier lieu, leur enſeigner en quoi conſiſte le ſouverain bonheur, auquel ils aſpirent tous; puis leur montrer les vertus & les devoirs qui peuvent les y conduire. Il ne faut pas s'attendre que le Paganiſme nous donne ſur des matiéres ſi importantes des maximes bien pures. Nous y trouverons un mélange de lumiére & de ténébres qui nous étonnera, mais qui pourra beaucoup nous inſtruire.

Je joindrai à la Morale un petit Traité ſur la Juriſprudence.

ARTICLE PREMIER.

Sentimens des anciens Philoſophes ſur le ſouverain bonheur de l'homme.

IL N'Y A POINT dans toute la Philoſophie morale de matiére plus intéreſſante que celle qui regarde le ſou-

morale: mais ils n'en faiſoient pas leur capital comme Socrate.

[a] Socrates primus philoſophiam devocavit è cœlo, & in urbibus collocavit, & in domos etiam introduxit, & coegit de vita & moribus, rebuſque bonis & malis quærere. *Ibid. lib.* 5. *n.* 10.

verain bonheur. On agitoit dans les Ecoles pluſieurs queſtions aſſez indifférentes pour le commun des hommes, & dont on pouvoit négliger de s'inſtruire, ſans que les mœurs & la conduite de la vie en ſouffriſſent beaucoup. Mais [a] l'ignorance de ce qui conſtitue le ſouverain bien jette l'homme dans une infinité d'erreurs, & fait qu'il marche toujours au hazard, ſans avoir rien de fixe, & ſans ſavoir ni où il va, ni quelle route il doit tenir: au lieu que ce principe une fois bien établi, il connoit clairement tous ſes devoirs, & ſait à quoi s'en tenir pour tout le reſte.

Ce ne [b] ſont pas ſeulement les Philoſophes qui ſe ſont mis en peine de rechercher en quoi conſiſte le ſouverain bien: ce ſont généralement tous les hommes; ſavans, ignorans, éclairés, ſtupides. Il n'y a perſonne qui ne prenne parti ſur cette importante queſtion. Et quand l'eſprit demeureroit indifférent, le cœur ne ſauroit s'empécher de faire un choix. Il pouſſe de ſon fond un cri ſecret, qui dit à l'égard de quelque objet: Heureux celui qui en eſt le poſſeſſeur!

L'homme a l'idée & le deſir d'un bonheur ſouverain gravés dans le fond de ſa nature: & cette idée & ce deſir ſont la ſource de tous ſes autres deſirs & de toutes ſes actions. Depuis le péché, il ne lui en reſte qu'une notion confuſe & générale, laquelle eſt inſéparable de ſon être. Il ne ſauroit s'empécher d'aimer & de chercher ce bien qu'il ne connoit plus que confuſément: mais il ne ſait où il eſt, ni en quoi il conſiſte, & cette recherche le précipite en une infinité d'erreurs. Car trouvant des biens créés qui contentent quelque petite partie de cette avidité infinie qui le dévore, il les prend pour le bien ſouverain, il

[a] Summum bonum ſi ignoretur, vivendi rationem ignorari neceſſe eſt. Ex quo tantus error conſequitur, ut, quem in portum ſe recipiant, ſcire non poſſint. Cognitis autem rerum finibus, cùm intelligitur quid ſit & bonorum extremum & malorum, inventa vitæ via eſt, conformatioque omnium officiorum.... Hoc conſtituto, in philoſophia, conſtituta ſunt omnia. *De Finib. bon. & mal. lib.* 5. *n.* 15.

[b] Omnis auctoritas philoſophiæ conſiſtit in beata vita comparanda. Beatè enim vivendi cupiditate incenſi omnes ſumus. *Ibid. n.* 86.

y raporte ſes actions, & tombe ainſi dans une infinité d'égaremens criminels.

C'eſt ce que nous verrons clairement dans les divers ſentimens qui ont partagé les Philoſophes ſur cette matiére. Cicéron l'a traitée avec beaucoup d'étendue & d'érudition dans les cinq Livres qui ont pour titre *de Finibus bonorum & malorum*, où il examine en quoi conſiſtent les véritables biens & les véritables maux. Je m'attacherai au plan qu'il a ſuivi, & j'expoſerai après lui ce qu'ont penſé ſur ce ſujet les Epicuriens, les Stoïciens, les Péripatéticiens, c'eſt-à-dire les trois Sectes de Philoſophie les plus célébres.

Les deux derniéres nous fourniront de tems en tems d'excellentes maximes ſur divers ſujets, mais qui ſeront le plus ſouvent mélées de faux dogmes & d'erreurs groſſiéres. Il ne faut pas s'attendre à y rien trouver d'inſtructif par raport aux biens futurs. La Philoſophie humaine n'éléve point l'homme au deſſus de lui même, & ſe borne à la terre. Quoiqu'il y ait eu pluſieurs Philoſophes perſuadés de l'immortalité de l'ame, & par conſéquent convaincus que la vie préſente n'eſt qu'un inſtant dans la durée infinie de nos ames, ils n'ont pas laiſſé de donner à cette vie d'un moment toute leur étude & toute leur attention. Ce qui devoit arriver en l'autre vie, n'étoit le ſujet que de quelques entretiens ſtériles, dont ils ne tiroient aucune conſéquence pour leur propre conduite, ni pour celle des autres. Ainſi ces prétendus Sages, qui connoiſſoient tout excepté eux-mêmes, & qui ſavoient la deſtination de chaque choſe particuliére excepté celle de l'homme, peuvent, à juſte titre, être regardés comme des inſenſés. Car c'eſt l'être, que de ne ſavoir ce qu'on eſt, & où l'on va; que d'ignorer ſa fin, & les moiens d'y parvenir; que de ſavoir ce qui eſt ſuperflu & étranger, & d'être aveugle ſur ce qui eſt perſonnel & néceſſaire.

§. I.

Sentimens d'Epicure ſur le ſouverain bien.

LE NOM SEUL d'Epicure nous avertit que dans la queſtion dont il s'agit, il [a] ne faut point attendre qu'il nous inſpire de nobles & de généreux ſentimens.

De Finib lib. 1. n. 29. 30. On appelle ſouverain bien, ſelon tous les Philoſophes, celui auquel tous les autres ſe raportent, & qui ne ſe raporte lui-même à aucun autre. Epicure fait conſiſter le ſouverain bien dans le plaiſir, & par une conſéquence néceſſaire, le ſouverain mal dans la douleur. C'eſt la nature elle-même, dit-il, qui nous enſeigne cette vérité, & qui nous apprend, dès notre naiſſance, à rechercher comme ſouverain bien tout ce qui peut nous faire plaiſir, & à éviter comme ſouverain mal tout ce qui peut nous faire de la peine. On n'a pas beſoin d'argumens bien recherchés pour établir cette vérité, non plus que pour prouver que le feu eſt chaud, la neige blanche, le miel doux. Tout cela ſe ſent. Qu'on ſuppoſe d'un côté un homme jouiſſant, & pour l'eſprit & pour le corps, des plus grands plaiſirs, ſans crainte qu'ils ſoient interrompus; & de l'autre un homme livré aux plus vives douleurs, ſans aucune eſpérance de ſoulagement: eſt-il douteux de quel côté on doit placer le ſouverain bien, & le ſouverain mal?

De Finib. l. 2. n. 93. Tuſcul. Quaſt. l. 2. n. 44. 45. Comme il ne dépend pas de l'homme de s'exemter des douleurs, Epicure oppoſe à cet inconvénient un reméde fondé ſur un raiſonnement qu'il croit fort perſuaſif. *Si la douleur eſt grande*, dit-il, *elle ſera courte: ſi elle eſt longue, elle ſera légère.* Comme s'il n'arrivoit pas ſouvent qu'une maladie fût en même tems & longue & douloureuſe, & comme ſi un raiſonnement pouvoit quelque choſe contre le ſentiment.

Tuſcul. Quaſt. l. 3. n. 33. &c. Il propoſoit un autre reméde, non moins inefficace, contre la vivacité de la douleur; qui conſiſtoit à rendre

[a] Epicurus, in conſtitutione finis, nihil generoſum ſapit atque magnificum. *De Finib. lib. 1. n. 25.*

notre eſprit diſtrait ſur les maux qu'on ſouffre, & à tourner toute ſon attention ſur les plaiſirs qu'on a ſentis autrefois, & ſur ceux qu'on eſpére goûter encore dans la ſuite. Quoi ! [a] lui répliquoit-on, pendant que la violence de la douleur me pique, me pénétre, me déchire, me brûle, & ne me laiſſe aucun moment de repos, vous m'ordonnez de l'oublier & de la laiſſer à l'écart. Cette diſſimulation & cet oubli ſont-ils donc en mon pouvoir ? Eſt-ce qu'il dépend de moi d'étoufer la voix de la nature, & de lui impoſer ſilence ?

Obligé de renoncer à tous ces faux & pitoiables raiſonnemens, il ne reſtoit plus d'autre iſſue à Epicure, que d'avouer que ſon Sage ſeroit ſenſible à la douleur, mais qu'il ne laiſſeroit pas de ſe croire heureux dans cet état ; & c'eſt à quoi il ſe réduiſoit. En l'entendant ainſi parler, Cicéron a toutes les peines du monde, dit-il, à s'empécher de rire. Si le Sage eſt tourmenté, s'il eſt brûlé, (on s'attend qu'Epicure va dire qu'il réſiſtera conſtamment, & qu'il ne ſuccombera point : ce n'eſt pas aſſez pour lui, il va encore plus loin.) Si le [b] Sage ſe trouve enfermé dans le taureau brûlant de Phalaris, plein de joie il s'écriera : *Que l'état où je ſuis eſt doux ! Que je m'en mets peu en peine !* On eſt étonné d'entendre ſortir cette parole de la bouche du Panégyriſte de la Volupté, qui fait conſiſter le ſouverain bien dans le plaiſir, & le ſouverain mal dans la douleur. On l'eſt [c] encore plus, quand on voit Epicure ſoutenir ce généreux perſonnage juſqu'à la fin, & qu'on l'entend lui-même, au milieu des douleurs aiguës de la pierre, & des tourmens que lui faiſoit ſouffrir une affreuſe

Tuſcul. Queſt. lib. 2. n. 17.

a Non eſt in noſtra poteſtate, fodicantibus iis tebus quas malas eſſe opinemur, diſſimulatio vel oblivio. Lacerant, vexant, ſtimulos admovent, ignes adhibent, reſpirare non ſinunt ; & tu obliviſci jubes, quod contra naturam eſt ? *Cic.*

b In Phalaridis tauto ſi erit, dicet : *Quàm ſuave eſt hoc ! Quàm hoc non curo !* Cic.

c Quid porro ? Non æquè incredibile videtur, aliquem in ſummis cruciatibus poſitum, dicere : *Beatus ſum ?* Atqui hæc vox in ipſa officina voluptatis eſt audita. *Beatiſſimum*, inquit, *hunc & ultimum diem ago*, Epicurus ; cùm illum hinc utinæ difficultas totqueret, hinc inſanabilis exulcerati dolor ventris, *Senec. Epiſt. 92.*

colique qui lui déchiroit les entrailles, s'écrier : *Je ſuis heureux. C'eſt ici le dernier & le plus fortuné jour de ma vie.*

Cicéron demande, comment on peut concilier Epicure avec lui-même ? Pour [a] lui, qui ne nie pas que la douleur ne ſoit douleur, il ne porte pas à un ſi haut point la vertu du Sage. » C'eſt bien aſſez, dit-il, qu'il ſupporte les maux » avec patience. Je ne demande pas qu'il les ſouffre avec » joie. Car enfin la douleur eſt une choſe triſte, dure, » amére, contraire à la nature, & difficile à ſouffrir. « C'eſt là penſer & parler raiſonnablement. Le langage d'Epicure eſt celui de la vanité & de l'orgueil, qui cherche à ſe donner en ſpectacle, & qui faiſant parade d'un faux courage, prouve une véritable foibleſſe.

Au reſte, ces conſéquences abſurdes d'Epicure, étoient des conſéquences néceſſaires qui ſuivoient invinciblement de ſes principes erronés. Car, ſi le Sage doit être heureux auſſi lontems qu'il eſt ſage, la douleur ne lui faiſant pas perdre ſa ſageſſe, ne peut non plus lui faire perdre ſon bonheur. Ainſi il eſt contraint d'aſſurer qu'il eſt heureux au milieu des plus vives douleurs.

Il faut avouer qu'on trouve dans Epicure des maximes, & même des actions, qui ont quelque choſe de ſurprenant & d'éblouiſſant, & qui donnent de ſa perſonne & de ſa doctrine une idée toute oppoſée à celle qu'on s'en forme ordinairement. C'eſt pourquoi pluſieurs Savans fort célébres ont pris ſa défenſe, & fait ſon apologie.

Il [b] déclare hautement, dit Cicéron, qu'on ne peut vivre agréablement, à moins qu'on ne vive avec ſageſſe, honnêteté, & juſtice ; & qu'on ne peut vivre de la ſorte, ſans vivre agréablement. Que ne renferme point un tel principe :

a Tullius dolorem, dolorem eſſe non negat .... Ego, inquit, tantam vim non tribuo ſapientiæ contra dolorem. Sit fortis in perferendo, officio ſatis eſt : ut lætetur etiam, non poſtulo. Triſtis enim res eſt ſine dubio, aſpera, amara, inimica naturæ, ad patiendum tolerandumque difficilis. *Tuſcul. Quæſt. lib.* 2. *n.* 33. *&* 18.

b Clamat Epicurus, non poſſe jucundè vivi, niſi ſapienter, honeſtè, juſtéque vivatur : nec ſapienter, honeſtè, juſtè, niſi jucundè. *De Finib. lib.* 1. *n.* 57.

Sur les autres matiéres de morale, & ſur les régles des devoirs, il étale des maximes qui n'ont pas moins de nobleſſe & de ſévérité.

Sénéque raporte pluſieurs de ſes paroles, qui ſont certainement fort louables. *Je n'ai jamais ſongé*, dit-il, *à plaire au peuple : car, ce que je ſai, le peuple ne l'approuve point ; & ce que le peuple approuve, je ne le ſai pas.* *Senec. Epiſt.* 29.

A la place du peuple Epicure [a] ſubſtitue quelque homme de bien d'une grande vertu & d'une grande réputation, qu'il veut que nous ayions toujours devant les yeux comme un gardien & un ſurveillant, de ſorte que nous faſſions toutes nos actions comme s'il en étoit ſpectateur & juge. En effet, c'eſt retrancher la plus grande partie des fautes, que de leur donner un témoin qu'on reſpecte, dont l'autorité & la penſée ſeule régle & purifie nos actions les plus ſecrettes. *Id. Epiſt.* 11.

Si [b] vous voulez, diſoit Epicure, rendre Pythocles véritablement riche, il ne faut rien ajouter à ſes biens, mais ſeulement retrancher de ſes deſirs & de ſes cupidités.

Je ne finirois point, ſi je voulois raporter beaucoup d'autres maximes d'une morale auſſi exacte. Socrate parle-t-il mieux qu'Epicure ? Et l'on prétend que ſa conduite répondoit à ſa morale.

Quoique les Jardins d'Epicure euſſent pour inſcription, *Ici la volupté eſt le ſouverain bien*, le maître du logis, gracieux d'ailleurs & fort honnête, recevoit ſes hôtes avec du pain & de l'eau. *Senec. Epiſt.* 21.

Lui-même, ce Docteur de la volupté, avoit certains jours, où il raſſaſioit ſa faim bien ſobrement. Il marque, dans une lettre, qu'il ne dépenſoit pas un as entier pour ſon repas, c'eſt-à-dire un ſou ; & que Métrodore, ſon *Senec. Epiſt.* 18.

a Aliquis vir bonus nobis eligendus eſt, ac ſemper ante oculos habendus, ut ſic tanquam illo ſpectante vivamus, & omnia tanquam illo vidente faciamus. Hoc, mi Lucili, Epicurus præcepit ; cuſtodem nobis & pædagogum dedit : nec immeritò. Magna pars peccatorum tollitur, ſi peccaturis teſtis adſiſtat. Aliquem habeat animus, quem vereatur, cujus auctoritate etiam ſecretum ſuum ſanctius faciat.

b Si vis, inquit, Pythoclea divitem facere, non pecuniæ adjiciendum, ſed cupiditatibus detrahendum. *Senec. Epiſt.* 21.

compagnon, qui n'étoit pas encore ſi avancé, dépenſoit l'as entier.

Nous avons vû avec quel courage, près de rendre l'eſprit, il ſouffroit les plus vives & les plus cruelles douleurs. Que répondre à ces faits, & à beaucoup d'autres pareils ? car on en raporte pluſieurs.

Que répondre auſſi d'un autre côté à des faits tout contraires ; & en grand nombre, & aux reproches qu'on lui faiſoit de s'abandonner à la crapule, & aux débauches les plus honteuſes, comme on le voit dans Diogéne de Laërce ?

Tuſc. Queſt. l. 3. n. 46. 47. Mais Cicéron tranche la queſtion en un mot, & la réduit à un ſeul point. » Croiez vous, lui diſoit-on, qu'Epicure ſoit tel qu'on le veut faire paſſer, & que ſon deſſein ſoit de porter au déréglement & à la débauche ? » Je ne le croi pas, répond Cicéron : car je voi que d'ailleurs il avance de fort belles maximes, & d'une morale très ſévére. Mais il ne s'agit pas ici de ſes mœurs, ni de ſa conduite : il s'agit de ſes dogmes & de ſes ſentimens. Or il s'explique ſur ce qu'il entend par le plaiſir & la volupté, d'une maniére qui n'eſt pas obſcure. *J'entends* [a] *par ce mot*, dit Epicure, *les plaiſirs du goût, les plaiſirs de la chair, la vûe des objets qui flatent agréablement les yeux, les divertiſſemens, la muſique.* Ajoutai-je quelque choſe à ſes paroles ? Ajoutai-je quelque choſe de faux ? Si cela eſt, qu'on me réfute : car je ne cherche qu'à éclaircir la vérité.

De nat. deor. l. II. n. III. Le [b] même Epicure déclare *qu'il ne peut pas même concevoir qu'il y ait un autre bien que celui qui conſiſte dans le boire, dans le manger, dans l'harmonie des ſons qui flate l'oreille, & dans les voluptés obſcénes.* Ne ſont-ce pas là ſes propres termes, dit Cicéron ? *An hæc ab eo non dicuntur ?*

En ſuppoſant qu'il ſoutenoit un tel dogme, devoit-on compter pour quelque choſe les plus beaux diſcours qu'il

a Non verbo ſolùm poſuit voluptatem, ſed explanavit quid diceret. *Saporem*, inquit, *& corporum complexum, & ludos, atque cantus, & formas eas quibus oculi jucundè moveantur.*

b Teſtificatur, ne intelligere quidem ſe poſſe, ubi ſit aut quid ſit ullum bonum, præter illud, quod cibo, aut potione, & aurium delectatione, & obſcœna voluptate capiatur. *De Finib. lib. 2. n. 7.*

tenoit d'ailleurs ſur la vertu & ſur l'honnêteté ? On en jugeoit comme des Livres qu'il avoit écrits ſur la Divinité. On étoit perſuadé que dans le fond il ne croioit point de dieux. Cependant il parloit dans ces Livres du reſpect qu'on leur doit en termes magnifiques, pour mettre ſes véritables ſentimens & ſa perſonne à couvert, & pour ne point s'attirer d'affaires de la part des Athéniens. Il avoit le même intérêt à couvrir un dogme auſſi révoltant que celui qui fait conſiſter le ſouverain bien dans la volupté. *De nat. deor. lib. 1. n. 116. & 123.*

Torquatus faiſoit valoir extrêmement en faveur d'Epicure, dont il défendoit la doctrine, l'endroit où ce Philoſophe diſoit que l'on ne peut pas mener une vie agréable, ſi elle n'eſt ſage, honnête, & juſte : *non poſſe jucundè vivi, niſi honeſtè, & ſapienter, & juſtè vivatur.* Cicéron ne ſe laiſſe point éblouir par un vain éclat de paroles, dont Epicure s'efforçoit de couvrir la turpitude de ſes dogmes. Il prouve fort au long que la ſageſſe, l'honnêteté, la juſtice ne peuvent point s'allier avec le plaiſir dans le ſens qu'Epicure lui donne, qui fait honte à la Philoſophie, & qui deshonore la nature même. Il demande à Torquatus, ſi, lorſqu'il ſera nommé Conſul, ce qui devoit bientôt arriver, il oſera, dans ſa harangue devant le peuple ou dans le Sénat, déclarer qu'il entre en charge bien réſolu de ſe propoſer la volupté pour fin & pour but dans toutes ſes actions ? Pourquoi ne l'oſera-t-il pas, ſinon parce qu'il ſent bien qu'un tel langage eſt infâme ? *De Finib. lib. 2. n. 51. &c.* *Ibid n. 74.*

Je finirai tout cet Article par un beau contraſte que fait ici Cicéron. D'un côté il repréſente L. Thorius Balbus de Lanuvium, l'un de ces voluptueux habiles & délicats qui ſe font une occupation & un mérite de rafiner ſur tout ce qui s'appelle délices : lequel, libre de tout chagrin pour le préſent & de toute inquiétude pour l'avenir, ne ſe livroit point brutalement aux excès du boire & du manger, ni aux autres divertiſſemens groſſiers ; mais qui, attentif à ſa ſanté & à certaines bienſéances, menoit une vie douce & molle, aſſembloit tous les jours chez lui une compagnie d'amis choiſis, avoit toujours une table ſervie des mêts les plus fins & les plus exquis, ne ſe refuſoit rien de ce qui pouvoit flater agréablement ſes ſens, ni aucun *De Finib. lib. 2. n. 63-65.*

de ces plaiſirs ſans leſquels Epicure ne concevoit pas ce que pouvoit être le ſouverain bonheur ; en un mot, qui étoit induſtrieux à cueillir par tout, pour ainſi dire, une fleur délicate de joie & de volupté, & qui annonçoit par un teint vermeil le fond merveilleux de ſanté & d'embonpoint dont il jouiſſoit. Voila, dit Cicéron en s'adreſſant à Torquatus, un homme, ſelon vous, ſouverainement heureux.

Je [a] n'oſerois vous nommer celui que j'ai deſſein de lui oppoſer, mais la vertu le nommera elle-même pour moi : c'eſt le fameux Régulus, qui de ſon plein gré, ſans y être forcé que par la parole qu'il avoit donnée aux ennemis, retourna de Rome à Carthage, où il ſavoit quels ſupplices lui étoient préparés, & où effectivement on le fit mourir par la faim & par des veiles forcées. C'eſt dans ces tourmens-là même que la vertu le déclare à haute voix infiniment plus heureux que votre Thorius, couché ſur les roſes, & nageant dans la volupté. Régulus avoit fait de grandes guerres, avoit été deux fois Conſul, avoit reçu l'honneur du triomphe : mais il ne comptoit preſque pour rien tous ces avantages en comparaiſon de ce dernier événement de ſa vie, que ſa fidélité à ſa parole & ſa conſtance lui avoient attiré : événement, dont le ſimple récit nous afflige & nous effraie, & dont la réalité fut pour Régulus un ſujet de joie & de plaiſir.

Qu'on mette à la place de Régulus un Chrétien qui ſouffre pour la vérité, rien ne ſera plus concluant que le raiſonnement de Cicéron. Sans cela, c'eſt réfuter une abſurdité par une autre, & oppoſer une fauſſe idée de bonheur à un bonheur honteux.

[a] Ego, huic quem anteponam, non audeo dicere : dicet pro me ipſa virtus, nec dubitabit iſti veſtro beato M. Regulum anteponere. Quem quidem, cùm ſua voluntate, nulla vi coactus præter fidem quam dederat hoſti, ex patria Carthaginem revertiſſet, tum ipſum, cùm vigiliis & fame cruciaretur, clamat virtus beatiorem fuiſſe, quàm potantem in roſa Thorium. Bella magna geſſerat, bis conſul fuerat, triumpharat : nec tamen ſua illa ſuperiora tam magna nec tam præclara ducebat, quàm illum ultimum caſum, quem propter fidem conſtantiamque ſuſceperat ; qui nobis miſerabilis videtur audientibus, illi perpetienti erat voluptarius. *De Finib. lib.* 2.

§. II.

§. II.

Sentimens des Stoïciens ſur le ſouverain bien.

NOUS SORTONS de l'Ecole la plus décriée parmi les anciens Philoſophes pour la doctrine & pour les mœurs, qui avoit pourtant beaucoup d'autorité, & dont les dogmes étoient, dans la pratique, preſque généralement ſuivis, l'attrait du plaiſir étant bien plus efficace que tous les plus beaux raiſonnemens. Nous paſſons maintenant dans une autre Ecole, que le Paganiſme a fort vantée, dont il s'eſt fait beaucoup d'honneur, & où il a prétendu que la vertu s'enſeignoit & ſe pratiquoit dans toute ſa pureté & toute ſa perfection. On voit bien que je parle des Stoïciens.

C'étoit un principe commun à tous les Philoſophes, que le ſouverain bien conſiſtoit à vivre ſelon la nature: *ſecundùm naturam vivere, ſummum bonum eſſe.* La différente maniére dont ils expliquoient cette conformité avec la nature, faiſoit la diverſité de leurs opinions. Epicure la mettoit dans le plaiſir: quelques-uns dans l'exemption de la douleur: d'autres dans d'autres objets. Zénon, le Chef des Stoïciens, la faiſoit conſiſter uniquement dans la vertu. Selon lui, vivre ſelon la nature, vivre conformément à la nature, en quoi ſeul conſiſte le bonheur, c'eſt vivre honnêtement, vivre vertueuſement. Voila ce que la nature nous inſpire, à quoi elle nous porte, l'honnêteté & la vertu: & elle nous inſpire en même tems une ſouveraine horreur pour tout ce qui eſt contraire à l'honnêteté & à la vertu. *De Finib. lib. 4. n. 14.*

Cette [a] vérité ſe reconnoit ſenſiblement dans les enfans, en qui l'on admire la candeur, la ſimplicité, la tendreſſe, la reconnoiſſance, la compaſſion, la pureté, l'ignorance du mal & de tout artifice. D'où leur viennent de ſi excellentes vertus, ſinon de la nature même, qui ſe peint &

[a] Id indicant pueri, in quibus, ut in ſpeculis, natura cernitur.... Quæ memoria eſt in his bene merentium! quæ referendæ gratiæ cupiditas! Atque ea in oprima quaque indole maximè apparent. *De Finib. lib. 5. n. 61.*

ſe montre dans les enfans comme dans un miroir ? Dans [a] un âge plus avancé, pour peu que l'on ſe ſouvienne que l'on eſt homme, peut-on refuſer ſon eſtime à une Jeuneſſe ſage, réglée, modeſte : & de quel œil voit-on au contraire de jeunes gens livrés à la débauche & aux déréglemens ? Quand on lit dans l'Hiſtoire, d'un côté des actions de bonté, de douceur, de clémence, de reconnoiſſance ; de l'autre, des actions de violence, d'injuſtice, d'ingratitude, de cruauté : quelque diſtance de tems qu'il y ait entre ces hommes dont parle l'Hiſtoire & nous, ſommes-nous maîtres de nos ſentimens, & pouvons-nous nous empêcher d'aimer les uns, & de déteſter les autres ? Voila, dit Zénon, le cri de la nature, qui nous fait entendre qu'il n'y a de vrai bien que la vertu, de vrai mal que le vice.

Les Stoïciens ne pouvoient pas raiſonner plus juſte ni plus conſéquemment dans leurs principes, qui étoient la ſource de leurs erreurs & de leurs égaremens. D'un côté, convaincus que l'homme eſt fait pour le bonheur, qui eſt ſa derniére fin & le terme de ſa deſtination ; & de l'autre bornant toute la vie & la durée de l'homme à cette vie préſente, & ne trouvant dans ce court eſpace rien de plus grand, de plus eſtimable, de plus digne de l'homme que la vertu : il n'eſt pas étonnant qu'ils y plaçaſſent le bonheur & la derniére fin de l'homme. Ne connoiſſant point une autre vie, ni les promeſſes éternelles, ils ne pouvoient mieux faire dans l'étroite ſphére où ils étoient renfermés par l'ignorance de la Révélation. Ils ont monté auſſi haut qu'il leur étoit poſſible. Ils ont été obligés de prendre le moien pour la fin, le chemin pour le terme. Ils ont pris pour guide la nature, faute de trouver mieux. Ils ſe ſont appliqués à la conſidérer par ce qu'elle a de grand & de ſublime, pendant que l'Epicurien

[a] In iis verò ætatibus quæ jam confirmatæ ſunt, quis eſt tam diſſimilis homini, qui non moveatur & offenſione turpitudinis, & comprobatione honeſtatis ? Quis eſt qui non oderit libidinoſam, protervam adoleſcentiam ? Quis contra in illa ætate pudorem, conſtantiam, etiamſi ſua nihil interſit, non tamen diligat ? . . . Cui Tibuli nomen odio non eſt ? Quis Ariſtidem mortuum non diligit ? An obliviſcamur, quantopere in audiendo legendoque moveamur, cùm piè, cùm amicè, cùm magno animo aliquid factum cognoſcimus ? *Ibid. n.* 62.

ne la regardoit que par ce qu'elle a de terreſtre, d'animal, de corrompu. Ainſi ils ont dû faire conſiſter le bonheur de l'homme dans la vertu.

Quant à ce qui regarde la ſanté, les richeſſes, la réputation, & d'autres pareils avantages ; ou les maladies, la pauvreté, l'ignominie, & d'autres incommodités de ce genre : Zénon ne les mettoit au rang ni des biens ni des maux, & n'en faiſoit dépendre ni le bonheur ni le malheur des hommes. C'eſt pourquoi il ſoutenoit [a] que la vertu ſeule & par elle-même ſuffiſoit pour faire leur bonheur ; & que tous les Sages, en quelque état qu'ils ſe trouvaſſent, étoient toujours heureux. Cependant il ne laiſſoit pas de compter pour quelque choſe, mais pour peu, ces ſortes de biens & de maux extérieurs, qu'il définiſſoit d'une maniére différente pour les termes de celle des autres Philoſophes, mais qui dans le fond revenoit à peu près aux mêmes ſentimens.

On peut juger de tout le reſte par un ſeul exemple. Les autres Philoſophes regardoient la douleur comme un mal effectif & réel, qui incommodoit extrêmement le Sage, mais qu'il tâchoit de ſupporter avec patience ; qui ne l'empéchoit pas d'être heureux, mais qui rendoit ſon bonheur moins complet. Ainſi, ſelon eux, une action honnête & exemte de douleur, étoit préférable à celle où la douleur auroit été jointe. Les Stoïciens croioient qu'un tel ſentiment dégradoit & deshonoroit la vertu, à laquelle tous les autres biens extérieurs joints enſemble n'ajoutoient pas plus que les étoiles à l'éclat du ſoleil, une goute d'eau à la vaſte étendue de l'Océan, un denier aux millions innombrables de Créſus : c'étoient les comparaiſons dont ils ſe ſervoient. Un Sage Stoïcien comptoit donc la douleur pour rien, & quelque violente qu'elle fût, il ſe donnoit bien de garde de l'appeller un mal. *De Finib. lib. 3. n. 43-45.*

Pompée, au retour de Syrie, paſſa exprès par Rhodes pour voir Poſidonius célébre Stoïcien. Quand il fut arrivé à la maiſon de ce Philoſophe, il défendit à ſon Licteur de fraper de ſa baguette la porte de ce logis, comme c'é- *Tuſc. Queſt. lib. 3. n. 61.*

[a] Vittutis tantam vim eſſe, ut ad beatè vivendum ſe ipſa contenta ſit. . . . Sapientes omnes eſſe ſemper beatos. *De Finib. l. 5. n. 77.*

toit la coutume. Celui[a], dit Pline, à qui l'Orient & l'Occident s'étoient ſoumis, voulut que les faiſceaux de ſon Licteur fiſſent hommage à la demeure d'un Philoſophe. Il le trouva au lit fort malade d'une goute qui lui faiſoit ſouffrir de cruels tourmens. Il lui témoigna la peine qu'il avoit de le voir en cet état, & de ne pouvoir l'entendre comme il s'en étoit flaté. Il ne tiendra qu'à vous, repartit le Philoſophe; & il ne ſera pas dit, qu'à cauſe de ma maladie, un ſi grand homme ſoit venu chez moi inutilement.

Alors commençant un long & grave diſcours, il entreprit de lui prouver qu'il n'y avoit rien de bon que ce qui étoit honnête. Et[b] comme cependant la douleur ſe faiſoit ſentir vivement, & lui enfonçoit ſes pointes dans tout le corps; il répéta ſouvent: *Tu ne gagneras rien, ô douleur; quelque incommode & violente que tu puiſſes être, je n'avouerai jamais que tu ſois un mal.*

Ibid. n. 60. Un autre Stoïcien fut de meilleure foi: c'étoit Denys d'Héraclée, diſciple de Zénon, dont il avoit lontems & vivement ſoutenu les dogmes. Tourmenté[c] par la pierre, qui lui faiſoit jetter les hauts cris, il reconnut la fauſſeté de tout ce qu'on lui avoit enſeigné au ſujet de la douleur. *J'ai emploié*, diſoit-il, *pluſieurs années à l'étude de la Philoſophie, & je ne puis ſupporter la douleur. La douleur eſt donc un mal.*

Il n'eſt pas néceſſaire de demander aux Lecteurs quel jugement ils portent de ces deux Philoſophes. On voit peint avec les plus vives couleurs, dans les paroles & dans la conduite du premier, le caractére des faux Sages du Paganiſme. Ils ſe donnent en ſpectacle, & ſe nourriſſent de l'attention des autres, & de l'admiration qu'ils croient

a Pompeius, confecto Mithridatico bello, inraturus Poſidonii ſapientiæ profeſſione clari domum, fores percuri de more à lictore vetuit; & faſces Lictorios januæ ſubmiſit is, cui ſe Oriens Occidenſque ſubmiſerat. *Plin. lib. 7. c. 30.*

b Cùmque ei quaſi faces doloris admoverentur, ſæpe dixit: *Nihil agis, dolor; quamvis ſis moleſtus, nunquam te eſſe confitebor malum.*

c Cùm ex renibus laboraret, ipſo in ejulatu clamitabat, falſa eſſe illa, quæ antea de dolore ipſe ſenſiſſet.... *Plurimos annos in Philoſophia conſumpſi, nec ferre poſſum* (dolorem:) *malum eſt igitur dolor.*

leur cauſer. Ils ſe roidiſſent contre leur ſentiment intérieur par la honte de paroitre foibles, en cachant un deſeſpoir réel ſous l'apparence d'une fauſſe tranquillité.

Il faut avouer que la douleur eſt la plus redoutable épreuve de la vertu. Elle enfonce ſon aiguillon dans le plus intime de l'ame: elle la brule, elle la tourmente, ſans qu'il ſoit en ſon pouvoir d'en ſuſpendre le ſentiment: elle la tient appliquée malgré elle à une ſecrette & profonde plaie qui conſume toute ſon attention, & qui lui rend inſupportable le tems, dont les inſtans lui paroiſſent des années. La Philoſophie humaine tâche en vain, dans cet état, de faire paroitre ſon Sage invulnérable ou inſenſible: elle ne fait que l'enfler d'une vaine préſomption, & le remplir d'une force qui n'eſt que dureté. Ce n'eſt point ainſi que la vraie religion inſtruit ſes diſciples. Elle ne traveſtit point la vertu ſous de belles mais chimériques idées. Elle éleve les hommes à une véritable grandeur, mais c'eſt en leur faiſant reconnoitre & avouer leur propre foibleſſe.

Ecoutons l'homme mis à la plus rude épreuve qui ait jamais été: c'eſt Job. On lui annonce coup ſur coup, & preſque ſans intervalle, la perte de tous ſes troupeaux tant de gros que de menu bétail, l'enlévement ou le meurtre de ſes eſclaves, enfin la mort de tous ſes enfans écraſés & enſevelis ſous les ruines de la maiſon où ils mangeoient tous enſemble. Au milieu de tant de coups ſi peſans, ſi imprévus, ſi promtement redoublés, ſi capables d'ébranler l'ame la plus forte, aucune plainte ne lui échape. Uniquement attentif au devoir de ce moment précieux, il ſe ſoumet aux ordres de la Providence: *Le Seigneur m'avoit tout donné, le Seigneur m'a tout ôté: il n'eſt arrivé que ce qui lui a plu. Que le nom du Seigneur ſoit beni.* Il fait paroitre la même ſoumiſſion & la même conſtance après que le démon a frapé ſon corps d'une plaie univerſelle, qui va juſqu'aux entrailles & juſqu'à la moëlle des os, & qui le pénétre par les pointes de la douleur la plus aiguë.

Job, dans cet état, ſonge-t-il à ſe donner en ſpectacle, & à s'attirer des admirateurs par une vaine apparence de courage? Il en eſt bien éloigné. Il avoue que ſa chair eſt

foible, & que lui même il n'eſt que foibleſſe. Il ne diſpute point de force contre Dieu, & reconnoit que de ſon propre fonds il n'a ni force, ni conſeil, ni reſſource. *Ma force*, dit-il, *reſſemble-t-elle à celle des pierres? & ma chair eſt-elle de bronze? N'eſt-il pas évident que je ne puis trouver en moi aucun ſecours?* Ce n'eſt pas là le langage de la Philoſophie payenne, qui n'eſt qu'enflure & qu'orgueil.

Job. VI. 12. & 13.

Les Stoïciens faiſoient de leur Sage un homme abſolument parfait, ſans paſſion, ſans trouble, ſans défaut. C'étoit un vice chez eux que de donner entrée dans ſon cœur à quelque ſentiment de pitié & de compaſſion: c'étoit la marque d'un eſprit foible & même peu réglé: *Miſeratio eſt vitium puſilli animi, ad ſpeciem alienorum malorum ſuccidentis: itaque pœſſimo cuique familiariſſima eſt.* La [a] compaſſion, continue le même Sénéque, eſt un trouble & une triſteſſe cauſée par la vûe des maux d'autrui: or le Sage n'eſt ſuſceptible ni de trouble, ni de triſteſſe. Son ame jouit toujours d'une tranquille ſérénité, qu'aucun nuage ne peut diſſiper. Comment ſeroit-il touché des maux des autres, puiſqu'il ne l'eſt pas des ſiens propres?

Senec. de Clement. lib. 2. cap. 5.

Les Stoïciens raiſonnoient ainſi, parce qu'ils ignoroient ce qu'eſt l'homme. Ils détruiſoient la nature, en prétendant la réformer. Ils réduiſoient le Sage à une idole de bronze & de pierre, dans l'eſpérance de le rendre ferme dans ſes propres maux, & dans ceux d'autrui. Car ils vouloient qu'il fût également inſenſible aux uns & aux autres, & que la compaſſion ne lui fît pas regarder dans le prochain comme un malheur, ce qu'il devoit conſidérer par raport à lui-même comme indifférent. Ils ne ſavoient pas que les ſentimens qu'ils s'efforçoient d'éteindre, faiſoient partie de la nature de l'homme, & que c'étoit détruire tous les liens de la ſociété, que d'arracher de ſon cœur la compaſſion, la tendreſſe, & le vif intérêt que la nature même nous inſpire pour tout ce qui arrive au prochain.

[a] Miſericordia eſt ægritudo animi, ob alienarum miſeriarum ſpeciem. Ægritudo autem in ſapientem virum non cadit. Serena ejus mens eſt, nec quidquam incidere poteſt quod illam obducat. . . . Hoc ſapienti ne in ſuis quidem accidet calamitatibus, ſed omnem fortunæ iram reverberabit, & ante ſe franget.

L'idée chimérique qu'ils ſe formoient de la ſouveraine perfection de leur Sage, étoit la ſource du ridicule ſentiment par lequel ils établiſſoient que toutes les fautes étoient pareilles. J'ai montré ailleurs l'abſurdité de ce dogme.

Ils en ſoutenoient un autre non moins abſurde, mais bien plus dangereux, & qui étoit une ſuite de leur ſentiment ſur ce qui fait le ſouverain bien de l'homme, ſentiment bon & ſolide en un ſens, mais dont ils tiroient une mauvaiſe conſéquence. Ils [a] prétendoient qu'on ne devoit point faire conſiſter le ſouverain bien de l'homme dans aucune des choſes qu'on pouvoit lui enlever malgré lui, & qui n'étoient point en ſon pouvoir, mais dans la vertu ſeule, qui dépend de lui uniquement, & que nulle violence étrangére ne peut lui arracher. Il étoit bien clair que les hommes ne pouvoient pas ſe procurer à eux-mêmes ni ſe conſerver la ſanté, les richeſſes, & les autres avantages de cette nature: auſſi s'adreſſoient-ils aux dieux pour les obtenir, & pour en conſerver la poſſeſſion. Ces avantages ne pouvoient donc pas faire partie du ſouverain bien. La vertu ſeule avoit ce privilége, parce que l'homme en eſt le maître abſolu, & qu'il ne la tire que de ſon propre fonds. Il ſe la donne à lui-même ſelon eux, il ſe la conſerve, & n'a pas beſoin pour cela d'avoir recours aux dieux, comme pour les autres biens. *Hoc quidem omnes mortales ſic habent, externas commoditates... à diis ſe habere: virtutem autem nemo unquam acceptam deo retulit.* Jamais, diſoient-ils, perſonne s'eſt-il aviſé de les remercier de ce qu'il étoit homme de bien, comme il les remercie des richeſſes, des honneurs, & de la ſanté dont il jouit? *Num quis, quòd bonus vir eſſet, gratias diis egit unquam? at quòd dives, quòd honoratus, quòd incolumis.* En un mot, c'eſt le ſentiment de tous les hommes, que nous devons demander à Dieu les biens de la fortune, mais que pour la ſageſſe, nous ne la tirons que de notre propre fonds. *Judicium hoc omnium mortalium eſt, fortunam à deo petendam, à ſe ipſo ſumendam eſſe ſapientiam.*

De nat. deor. lib. 3. n. 86-88.

[a] Hoc dabitis, ut opinor, ſi modò ſit aliquid eſſe beatum, id oportere totum poni in poteſtate ſapientis. Nam ſi amitti vita beata poteſt, beata eſſe non poteſt. *De Finib. lib. 2. n. 86.*

Ils portoient leur fol orgueil juſqu'à mettre par cet endroit leur [a] Sage au deſſus de Dieu, parce que Dieu eſt vertueux & exemt de paſſion par la néceſſité de ſon être; au lieu que le Sage l'eſt par ſon choix & par ſa volonté.

Je ne m'arrêterai point ici à faire obſerver, ſur ce que je viens de dire, & ſur ce qui a précédé, dans quelles abſurdités a donné la ſecte la plus eſtimée & la plus reſpectée chez les Anciens, &, en un certain ſens, la plus eſtimable & la plus reſpectable. Voila de quoi eſt capable la ſageſſe humaine abandonnée à ſes propres forces & à ſes lumiéres, ou plutôt livrée à ſa foibleſſe & à ſes ténébres.

Il me reſte à expoſer le ſentiment des Péripatéticiens ſur le ſouverain bien de l'homme.

§. III.

Sentiment des Péripatéticiens ſur le ſouverain bien.

SI L'ON EN CROIT Cicéron, la différence qui ſe trouve entre les Stoïciens & les Péripatéticiens ſur la queſtion du ſouverain bien, conſiſte moins dans les choſes que dans les paroles, & dans le fond les ſentimens des uns & des autres reviennent au même. Il reproche ſouvent aux Stoïciens d'avoir introduit dans la Philoſophie plutôt un langage qu'un dogme nouveau, pour paroitre s'écarter de ceux qui les avoient précédés, & ce reproche paroit aſſez fondé.

Les uns & les autres convenoient du principe ſur lequel on doit établir le ſouverain bien de l'homme, qui eſt de vivre ſelon la nature, conformément à la nature: *Secundùm naturam vivere.* Les Péripatéticiens commençoient par examiner quelle eſt la nature de l'homme, afin de bien poſer leur principe. L'homme, diſoient-ils, eſt compoſé de corps & d'ame: telle eſt ſa nature. Il faut donc, pour le rendre parfaitement heureux, lui procurer tous les biens & du corps & de l'ame: c'eſt là vivre ſelon la nature, en quoi de part & d'autre l'on convient que conſiſte le ſouverain

[a] Eſt aliquid quo ſapiens antecedat deum. Ille naturæ beneficio non timet, ſuo ſapiens. *Senec. Epiſt.* 53.

verain bonheur. En conſéquence, ils plaçoient au rang des biens la ſanté, les richeſſes, la reputation, & les autres avantages de cette ſorte ; & au rang des maux la maladie, la pauvreté, l'ignominie &c. laiſſant néanmoins une diſtance infinie entre la vertu & tous les autres biens, entre le vice & tous les autres maux. Ces [a] autres biens, diſoient-ils, mettent le comble à la béatitude de l'homme, & rendent ſa vie parfaitement heureuſe, mais de ſorte que, ſans ces biens, elle peut être heureuſe, quoique moins pleinement.

Les Stoïciens penſoient à peu près de même, & comptoient pour quelque choſe ces avantages & ces incommodités du corps, mais ils ne pouvoient ſouffrir qu'on les appellât des biens & des maux. Si une fois, diſoient-ils, on admet que la douleur eſt un mal, il s'en ſuivra que le Sage, lorſqu'il ſouffrira quelque douleur, n'eſt point heureux : car la béatitude ne peut ſe trouver dans une vie, où il y a quelque mal. On ne raiſonne point ainſi, répliquoient les Péripatéticiens, dans toute autre affaire. Une terre couverte de beaux blés & en abondance, ne ceſſe point d'être cenſée fertile, parce qu'il s'y trouve un peu de mauvaiſes herbes. Quelques pertes légéres mélées avec des gains conſidérables, n'empêchent pas que le trafic ne ſoit regardé comme très avantageux. En tout, le fort emporte le foible. Il en eſt ainſi de la vertu. [b] Mettez-la dans un plat de la balance, & dans l'autre le monde entier ; la vertu l'emportera toujours infiniment. Voila une idée magnifique de la vertu ! *De Finib. lib. 5. n. 91. 92.*

Je croirois abuſer de la patience du Lecteur, ſi je m'arrêtois plus lontems à réfuter ces ſubtilités & ces mauvaiſes chicanes des Stoïciens. Je le prie ſeulement de ſe ſouvenir de ce que j'ai remarqué dès le commencement, que dans cette queſtion, où il s'agit du ſouverain bonheur de l'homme, les Philoſophes, de quelque Secte

[a] Illa, quæ ſunt à nobis bona corporis numerata, complent ea quidem beatiſſimam vitam, ſed ita, ut ſine illis poſſit beata vita exiſtere. *De Finib. lib. 5. n. 71.*

[b] Audebo . . . virtutis amplitudinem quaſi in altera libræ lance ponere. Terram, mihi crede, ea lanx & maria deprimet.

qu'ils soient, n'envisagent ce bonheur que par raport à la vie presente. Les biens éternels leur étoient ou inconnus, ou indifférens.

ARTICLE SECOND.

Sentimens des anciens Philosophes sur les vertus & sur les devoirs de la vie.

Offic. lib. 3. n. 5. » QUOIQUE la Philosophie, dit Cicéron, soit un » pays où il n'y a point de terres incultes ni de landes, & » qu'elle soit fertile & abondante d'un bout à l'autre ; elle » n'a point de contrée plus riche, que celle qui traite » des devoirs, & d'où l'on tire les régles & les préceptes » qui peuvent donner à nos mœurs une forme certaine » & constante, & nous faire vivre selon les loix de l'hon- » nêteté & de la vertu. « Il est vrai qu'on trouve chez les payens d'excellentes maximes sur ce sujet, & capables de nous faire rougir. J'en raporterai quelques-unes tirées de Platon & de Cicéron, en m'attachant plus aux pensées du premier, qu'à ses expressions.

Le but du gouvernement est de rendre les sujets heureux, en les rendant vertueux.

Plat. de Leg. lib. 12. p. 961-963. LE PREMIER soin de tout homme chargé de la conduite des autres, (& l'on entend par là généralement tous ceux qui sont destinés à commander, Rois, Princes, Généraux d'armées, Ministres, Gouverneurs de provinces, Magistrats, Juges, Peres de famille :) le premier soin de quiconque est en autorité de quelque façon que ce puisse être, c'est de bien établir le but qu'il doit se proposer dans l'usage de cette autorité.

In Alcib. 1. pag. 134. De Leg. l. 5. pag. 742. Quel est le but d'un homme chargé du gouvernement d'une République ? Ce n'est point, dit Platon en plus d'un endroit, de la rendre riche, opulente, puissante ; d'y faire abonder l'or & l'argent ; d'étendre au loin son domaine ; d'y entretenir des flotes & des armées nombreuses, & par là de la rendre supérieure à toutes les autres sur terre

& ſur mer. Il eſt aiſé de voir qu'Athénes eſt ici déſignée. Il ſe propoſe quelque choſe de bien plus grand & de plus ſolide : c'eſt de la rendre heureuſe en la rendant vertueuſe ; & elle ne peut être telle que par une piété ſincére & une ſoumiſſion parfaite à l'égard de Dieu.

Quand nous parlons, dit-il ailleurs, d'une République heureuſe, nous ne prétendons pas borner cette félicité à quelques particuliers ſeulement, aux premiers de la Ville, aux Nobles, aux Magiſtrats : nous entendons que tous ceux qui compoſent cette Ville, cette République, ſoient heureux chacun dans leur condition, & ſelon leur état ; & voila le devoir eſſentiel de celui qui ſe charge de la gouverner. *Ib. pag. 420.*

Il en eſt d'une Ville, d'un Etat, comme du corps humain. Cette comparaiſon eſt tout-à-fait juſte & riche en conſéquences. Le corps eſt compoſé de la tête & des membres, & parmi ces membres il y en a de plus nobles, de plus apparens, de plus néceſſaires les uns que les autres. Peut-on dire que le corps ſoit ſain & en bon état, quand le moindre & le dernier des membres eſt malade ? *Ib. pag. 964.*

Il y a entre tous les habitans d'une Ville un raport mutuel de beſoins & de ſecours, qui forme entr'eux une liaiſon admirable. Le Prince, les Magiſtrats, les Riches, ont beſoin de nourriture, de vétement, de logement. Que deviendroient-ils, ſi dans un ordre inférieur il n'y avoit des gens deſtinés à leur fournir tous ces beſoins ? La Providence y a pourvû, comme le remarque Platon, par l'établiſſement de diverſes conditions, auxquelles la néceſſité a donné lieu. Si tous étoient riches, il n'y auroit ni laboureurs, ni maſſons, ni ouvriers. Si tous étoient pauvres, il n'y auroit ni Princes, ni Magiſtrats, ni Généraux d'armées, capables de gouverner & de défendre les autres. C'eſt cette dépendance mutuelle qui a formé les Villes, & qui a raſſemblé & réuni dans l'enceinte des mêmes murailles une multitude d'hommes de différens emplois & de divers métiers, tous néceſſaires pour l'utilité commune, & dont aucun par conſéquent ne doit être négligé, & encore moins mépriſé, par celui qui gouverne. De cette multiplicité de talens, de conditions, d'emplois, *De Rep. lib. 2. p. 369 374.*

de métiers, réduite en quelque ſorte à l'unité par cette communication mutuelle & par cette tendance à une même fin, réſulte un ordre, une harmonie, un concert d'une beauté merveilleuſe, mais qui ſuppoſe toujours qu'afin que le tout ſoit parfait, chaque partie doit avoir ſa perfection & ſon ornement.

Ibid. lib. 2. pag. 961-964. Pour revenir à la comparaiſon d'une Ville, d'un Etat, avec le corps humain, le Prince en eſt comme la tête & l'ame: les Miniſtres, les Magiſtrats, les Généraux d'armées, les autres Officiers deſtinés à exécuter ſes ordres, ſont ſes yeux, ſes bras, ſes piés. C'eſt le Prince qui les doit animer, les mettre en mouvement, les faire agir. C'eſt dans la tête que réſide l'intelligence, & c'eſt cette intelligence qui régle l'uſage des ſens, qui fait mouvoir les membres, qui veille à leur conſervation, à leur intégrité, à leur ſanté. Platon emploie ici la comparaiſon d'un Pilote, dans la tête ſeule de qui réſide la ſcience de conduire le vaiſſeau, & à l'habileté duquel eſt confié le ſalut de tous ceux qui y ſont renfermés. Qu'un Etat eſt heureux, quand le Prince parle & agit de la ſorte:

Quiconque eſt chargé du ſoin des autres, doit ſe perſuader fortement qu'il eſt établi pour les inférieurs, & non les inférieurs pour lui.

IL NE FAUDROIT, ce ſemble, que conſulter le bon ſens, la droite raiſon, & même l'expérience commune, pour convenir de ce principe. Il eſt rare cependant que les Supérieurs en ſoient véritablement convaincus, & en faſſent la régle de leur conduite.

De Rep. l. 2. pag. 338. &c. Platon, pour mettre ce principe dans tout ſon jour, commence par introduire dans le dialogue un Thraſymaque, qui plaide la cauſe, ou plutôt qui fait l'apologie d'un gouvernement corrompu. Celui-ci prétend, Que dans tout gouvernement on doit regarder comme juſte, ce qui eſt utile au gouvernement: Que celui qui commande, & qui eſt en place, n'y eſt point pour les autres, mais pour lui-même: Que ſa volonté doit faire la régle

de ceux qui lui ſont ſoumis : Que ſi l'on s'en tenoit à une juſtice rigoureuſe, les Supérieurs ſeroient bien à plaindre, n'aiant pour leur partage que les ſoins & les inquiétudes du gouvernement, ſans être en état d'avancer leurs familles, de faire plaiſir à leurs amis, de rien accorder à la recommandation, puiſqu'on ſuppoſe qu'en tout ils doivent ſe conduire par les principes d'une exacte & rigoureuſe juſtice.

Il eſt peu de perſonnes, ou plutôt il n'en eſt point, qui tiennent un pareil langage : mais il n'en eſt que trop qui le mettent réellement en pratique, & qui en ſont la régle de leur conduite.

Platon réfute fort au long tout ce pitoiable raiſonnement, &, ſelon ſa coutume, il emploie des comparaiſons tirées de l'uſage commun de la vie : je me contenterai ici de cette unique preuve, pour montrer que ceux qui commandent ſont pour leurs inférieurs, & non les inférieurs pour ceux qui commandent.

Un Pilote ſe charge de conduire un vaiſſeau rempli d'un grand nombre de perſonnes, que différentes vûes & différens intérêts engagent à paſſer dans un pays étranger. Eſt-il jamais venu dans l'eſprit d'aucun homme raiſonnable de penſer que ces paſſagers fuſſent pour le Pilote, & non le Pilote pour les paſſagers ? Oſeroit-on dire que les malades dont ſe charge un Médecin ſont pour lui ? & n'eſt-il pas viſible que les Médecins, auſſi bien que l'art de la Médecine, ne ſont établis que pour rendre la ſanté aux malades ? Les Princes ſont ſouvent repréſentés dans l'antiquité ſous l'idée de *Paſteurs des peuples*. Le Paſteur certainement eſt pour ſon troupeau, & il n'eſt perſonne d'aſſez déraiſonnable pour prétendre que le troupeau ſoit pour le Paſteur. Ποιμὴν λαῶν.

C'eſt de cette doctrine de Platon que l'Orateur Romain avoit emprunté l'importante maxime qu'il inculque ſi fortement à Quinctus Cicéron ſon frere dans l'admirable lettre où il lui donne des avis pour ſe bien conduire dans le gouvernement de l'Aſie qui avoit été confié à ſes ſoins. *Pour* [a] *moi*, dit-il, *je ſuis perſuadé que l'unique but &*

[a] Ac mihi quidem videntur huc omnia eſſe referenda ab iis qui || præſunt aliis, ut ii qui eorum imperiis erunt ſint quàm beatiſſi-

toute l'attention de ceux qui ſont en place, doit être de rendre auſſi heureux qu'il eſt poſſible tous ceux qui ſont ſoumis à leur autorité... Et non ſeulement, ajoute-t-il, *quiconque gouverne les citoiens ou les alliés, mais quiconque eſt chargé du ſoin des eſclaves, & même des bêtes, doit leur procurer tous les ſecours & tous les avantages qui dépendent de lui, & raporter tous ſes ſoins à leur utilité.*

Plat. de Rep. lib. 1. p. 347. Ib. lib. 7. p. 520. 521.

La conſéquence naturelle de ce principe, Que tous les Supérieurs, ſans aucune exception, ſont établis pour le bien de ceux qui leur ſont ſoumis, eſt qu'ils ne doivent donc, dans l'uſage de leur autorité & de leur pouvoir, enviſager que l'utilité publique. Il s'enſuit encore de là qu'il n'y aura que des gens de bien placés dans les charges, qu'ils n'y entreront même que malgré eux, & qu'il faudra leur faire violence pour les contraindre de les accepter. En effet on ne recherche point une place, où l'on ne voit que peine, que travail, & qu'embarras. Et cependant, dit Platon, rien n'eſt plus commun aujourd'hui que de briguer les charges, & de prétendre aux premiéres places, ſans y porter d'autre mérite qu'une ambition ſans bornes, & une aveugle eſtime de ſoi-même : & c'eſt cet abus qui fait le malheur des Villes & des Etats, & qui cauſe enfin leur ruine.

La Juſtice & la bonne foi ſont les fondemens de la Société. Sainteté du ſerment.

Cic. offic. lib. 1. n. 20. & 23.

LE LIEN le plus ferme de la Société eſt la Juſtice, & le fondement de la Juſtice eſt la bonne foi, qui conſiſte à garder inviolablement les paroles qu'on a données, & les Traités dont on eſt convenu.

Offic. lib. 1. n. 41.

L'injuſtice ne peut prendre que deux différentes formes, dont l'une tient du renard, c'eſt celle de l'artifice & de la fraude ; & l'autre du lion, c'eſt celle de la violence. L'une & l'autre ſont également indignes de l'homme, & contraires à ſa nature : mais la plus odieuſe & la plus déteſta-

mi..... Eſt autem, non modò ejus qui ſociis & civibus, ſed etiam ejus qui ſervis, qui mutis pecudibus præſit, eorum quibus præſit, commodis utilitatique ſervire. *Cic. Epiſt. 1. ad Q. Frat.*

ble, eſt la fraude & la perfidie, ſur tout lorſqu'elle couvre des dehors de la probité ſes pratiques les plus noires.

Il [a] faut bannir du commerce des hommes toutes ſortes de ruſes & d'artifices, & proſcrire cette habileté maligne, qui ſe couvre & ſe pare du nom de prudence, mais qui en eſt infiniment éloignée, & [b] qui ne convient qu'à des gens doubles, cachés, déguiſés, trompeurs, malins, artificieux, perfides: car tous ces noms, ſi odieux & ſi déteſtables, ſuffiſent à peine pour marquer le caractére de ceux qui renoncent à la ſincérité & à la vérité dans le commerce de la vie.

De quel nom faut-il donc appeller ceux qui ſe jouent de la ſainteté du ſerment, qui [c] eſt une affirmation religieuſe, faite en préſence & ſous les yeux de Dieu, que l'on en prend à témoin, que l'on en rend en quelque ſorte garant, & qui vengera certainement l'abus ſacrilége que l'on aura fait de ſon ſaint nom?

Le reſpect que l'on doit à la Divinité ſur ce ſujet, ne pouvoit, ſelon Platon, être porté trop loin. C'eſt par ce principe qu'il ſouhaitoit que, dans les Jugemens où il ne s'agit que d'intérêts temporels, les Juges n'exigeaſſent des parties aucun ſerment, pour ne les point expoſer à en faire de faux, comme il arrive, dit-il, à plus de la moitié de ceux qu'on oblige de jurer; étant très rare & très difficile qu'un homme, qui eſpére de pouvoir ſauver par un parjure ſes biens, ſa réputation, ou ſa vie, reſpecte aſſez le nom de Dieu, pour n'oſer le prendre en vain. Cette délicateſſe eſt remarquable dans un payen, & mérite bien des réflexions. *De Leg. l. 12. pag. 948. 949.*

Platon va encore plus loin. Il déclare que c'eſt deshonorer la Majeſté divine, & manquer au reſpect qu'on lui doit, non ſeulement de jurer légérement & ſans une raiſon importante, mais d'emploier le nom de Dieu dans les converſations & dans les diſcours familiers. Il n'auroit *Ibid. n. 917.*

a Quocirca aſtutiæ tollendæ ſunt, eaque malitia, quæ vult illa quidem videri ſe eſſe prudentiam, ſed abeſt ab ea diſtatque plurimum. *Lib. 3 n. 71.*

b Hoc genus eſt hominis verſuti, obſcuri, aſtuti, fallacis, malitioſi, callidi, veteratoris, vafri. *Ib. n. 57.*

c Eſt jusjurandum affirmatio religioſa. Quod autem affirmatè, quaſi Deo teſte, promiſeris, id tenendum eſt. *Ibid. n. 104.*

donc pas approuvé un uſage, devenu maintenant fort commun même parmi des gens de bien, de s'écrier ainſi à tout propos, & lorſqu'il ne s'agit rien moins que de religion, *O mon Dieu.*

Différens devoirs de la vie civile. Belles maximes ſur la vertu.

Offic. lib 3. n 26. CHACUN doit regarder l'utilité commune comme le but auquel il doit tendre. Car, dès qu'on ne connoitra d'utilité que la ſienne propre, & qu'on voudra tout tirer à ſoi, nulle ſorte de ſociété ne ſauroit ſubſiſter entre les hommes.

Tout ce qui eſt ſur la terre a été créé pour l'uſage des hommes, & les hommes eux-mêmes ont été formés les uns pour les autres, afin de s'entr'aider mutuellement par des ſervices réciproques. Ainſi il ne faut pas croire que nous ſoyions nés pour nous ſeuls. Notre patrie, nos peres & meres, nos amis ont droit ſur tout ce que nous ſommes, & nous devons leur procurer tous les avantages qui dépendent de nous.

C'eſt ſur ces principes de ce qu'on doit à la ſociété & à la juſtice, que les Stoïciens décident pluſieurs queſtions de morale d'une maniére qui ſera la condannation de bien des Caſuiſtes chrétiens.

Ib. n. 50. &c. Dans un tems de diſette, un Marchand de blé, ſuivi de pluſieurs autres, arrive le premier dans un port. Doit-il déclarer que pluſieurs autres Marchands arriveront bientôt; ou peut-il n'en point parler, pour mieux vendre ſon blé? La déciſion eſt qu'il doit le déclarer, parce que le bien de la ſociété humaine pour laquelle il eſt né, le demande.

Ib. n. 91. Un homme a reçu un paiement en fauſſe monnoie. Peut-il la donner à d'autres comme bonne, la connoiſſant fauſſe? Il ne le peut, s'il eſt homme de bien.

Ib. n. 92. Un autre vend un lingot d'or, qu'il prend pour du cuivre. Celui qui le marchande eſt-il obligé d'avertir le vendeur que c'eſt de l'or? ou peut-il profiter de ſon ignorance, & n'acheter qu'un écu, ce qui en vaudra peut-être mille? Il ne le peut pas en conſcience. C'eſt

C'eſt [a] une maxime inconteſtable, dit Platon, & qui doit ſervir comme de fondement à toutes les actions de la vie civile, qu'il n'eſt jamais permis de faire tort à perſonne, ni par conſéquent de rendre le mal pour le mal, injure pour injure, ni de ſe venger de ſes ennemis, & de faire retomber ſur eux les mêmes maux qu'ils nous ont fait ſouffrir. Voila ce que la droite raiſon nous enſeigne. Mais les Payens ne ſont pas fermes ſur ce point de morale. » Celui-là eſt homme de bien, dit Cicéron, qui fait plaiſir » à tout le monde, & qui ne nuit à perſonne, à moins » qu'il n'y ait été provoqué par quelque injuſtice. « *Virum bonum eſſe, qui proſit quibus poſſit; noceat nemini, niſi laceſſitus injuria.* *Plat. in Critone, pag. 49.* *Offic. lib. 3. n. 76.*

Une des régles de la République de Platon eſt qu'il ne faut jamais prêter à uſure. *De Leg. l. 5. pag 742.*

On ne peut jamais s'approprier le bien d'autrui. » Si » j'avois trouvé un tréſor, dit Platon, je n'y toucherois » point, quand même les Devins conſultés aſſureroient » que je pourrois me l'approprier. Ce tréſor, dans nos » coffres, ne vaut pas les progrès que nous faiſons dans » la vertu & dans la juſtice, quand nous avons le courage » de le mépriſer. D'ailleurs, ſi nous nous l'approprions, » c'eſt une ſource de malédictions ſur notre famille. *Ibid lib. 11. pag. 913.*

Il prononce de la même maniére ſur une choſe que l'on a trouvée dans ſon chemin. *Ib. pag. 914.*

Tous les autres biens, ſans la vertu, doivent être regardés comme de véritables maux. Et cette [b] vertu n'eſt ni un préſent de la nature, ni le fruit de l'étude & des efforts de l'eſprit humain, mais un don précieux que Dieu accorde à qui il lui plait. *In Menex. pag. 246. In Menone, pag. 99.*

Contraſte d'un Juſte accablé de maux, & d'un ſcélérat comblé de biens.

PLATON ſuppoſe deux hommes, qui penſent & qui

[a] Ἀρχάμεθα ἐντεῦθεν βουλεύεσθαι, ὡς οὐδέποτε ἡμῖν ὀρθῶς ἔχοντος οὔτε τοῦ ἀδικεῖν, οὔτε κακοῦ πάσχοντα ἀμύνεσθαι ἀντιδρῶντας κακῶς.

[b] Εἰ καλῶς ἐζητήσαμεν, ἀρετὴ ἂν εἴη ἔτι φύσει, ἔτι διδακτὸν· ἀλλὰ θείᾳ μοίρᾳ παραγιγνομένη, ἄνευ τοῦ, εἰς ἂν παραγίγνεται

ſont traités bien différemment : d'un côté un ſcélérat achevé, ſans foi, ſans probité, ſans honneur, mais qui prend le maſque de toutes ces vertus ; de l'autre, un Juſte parfait, (je dis parfait ſelon l'idée des payens) qui ne ſonge qu'à être juſte, & non à le paroître.

Le [a] premier, pour parvenir à ſes fins, n'épargne ni fourberie, ni injuſtice, ni calomnie, & compte pour rien les plus grands crimes, pourvû qu'il puiſſe les tenir cachés. Religieux au dehors, il affecte d'honorer les dieux avec pompe & avec éclat, leur offrant des préſens & des ſacrifices & en plus grand nombre & plus magnifiques qu'aucun autre. Par ce moien, trompant les hommes dont les yeux peu clairvoians ne pénétrent point juſques dans le fond du cœur, il vient à bout d'entaſſer dans ſa maiſon richeſſes, honneurs, eſtime, réputation, puiſſans établiſſemens, mariages avantageux pour lui & pour ſes enfans, en un mot tout ce que la fortune la plus brillante peut avoir de plus flateur.

Le ſecond, ſouverainement homme de bien, ſimple, modeſte, renfermé en lui-même, uniquement occupé de ſes devoirs, inviolablement attaché à la juſtice, loin d'être honoré & récompenſé comme il le mériteroit, (auquel cas, dit Platon, on ne pourroit pas diſcerner ſi c'eſt à la vertu même qu'il tient, ou bien aux honneurs & aux récompenſes qui en ſeroient la ſuite) eſt dans un décri général, noirci par les calomnies les plus atroces,

a Quæro, ſi duo ſint, quorum alter optimus vir, æquiſſimus, ſumma juſtitia, ſingulari fide; alter inſignis ſcelere & audacia: &, ſi in eo errore ſit civitas, ut bonum illum virum ſceleratum, facinoroſum, nefarium putet; contrà autem, qui ſit improbiſſimus, exiſtimet eſſe ſumma probitate ac fide; próque hac opinione omnium civium, bonus ille vir vexetur, rapiatur, manus ei denique auferantur, effodiantur oculi, damnetur, vinciatur, uratur, exterminetur, egeat, poſtremò jure etiam optimo omnibus miſerrimus eſſe videatur; contrà autem, ille improbus laudetur, colatur, ab omnibus diligatur; omnes ad eum honores, omnia imperia, omnes opes, omnes denique copiæ conferantur; vir denique optimus omnium exiſtimatione, & digniſſimus omni fortuna judicetur: quis tandem erit tam demens, qui dubitet utrum ſe eſſe malit? *Cic. apud Lactant. divin. Inſtit. lib.* 5. *cap.* 12.

regardé comme un méchant & un ſcélérat, livré [a] aux traitemens les plus durs & les plus ignominieux, *mis en priſon, fouetté, déchiré de coups, enfin mis en croix*; & il aime mieux eſſuier les tourmens les plus cruels, que de renoncer à la juſtice & à l'innocence. Y a-t-il quelqu'un, s'écrie Cicéron, aſſez inſenſé pour héſiter un moment auquel de ces deux hommes il aimeroit mieux reſſembler?

On eſt étonné de trouver chez les payens des ſentimens ſi nobles, ſi élevés, ſi conformes à la droite raiſon & à la juſtice. Il faut ſe ſouvenir que malgré la corruption générale, & les ténébres répandues parmi ces payens, la lumiére du Verbe éternel ne laiſſe pas de luire juſqu'à un certain point dans leurs eſprits: *Lux in tenebris lucet.* C'eſt cette lumiére qui leur découvre diverſes vérités, & qui leur fait connoitre les principes de la Loi naturelle. C'eſt cette lumiére qui l'écrit dans leurs cœurs, & qui leur donne en pluſieurs points le diſcernement des choſes juſtes & injuſtes: ce qui fait dire à Saint Auguſtin, *Que les méchans voient dans* LE LIVRE DE LA LUMIERE *de quelle ſorte il faut vivre.* Joan. 1. In libro lucis.

Or, quand on voit dans la Gréce une foule d'hommes ſavans, un peuple de Philoſophes, qui ſe ſuccédent les uns aux autres pendant quatre ſiécles entiers; qui s'occupent uniquement du ſoin de chercher la vérité; qui, pour y mieux réuſſir, renoncent la plupart à leur bien, à leur patrie, à leur établiſſement, & à tout autre emploi que celui de s'appliquer à l'étude de la ſageſſe: peut-on croire qu'un événement ſi ſingulier, & même unique, qui ne s'eſt rencontré dans aucune autre partie du monde, ni dans aucun autre tems, ſoit l'effet du hazard, que la Providence n'y ait eu aucune part, & qu'elle ne l'ait raporté à aucune fin? Elle n'avoit pas deſtiné les Philoſophes à réformer les erreurs du genre humain. Ces beaux eſprits ont diſputé pendant quatre cens ans ſans preſque convenir de rien entr'eux, & ſans rien finir. Aucune Ecole n'a entrepris de prouver l'unité d'un Dieu: aucune n'a eu même la penſée d'établir la néceſſité d'un Médiateur. Mais

[a] Οὗτω διακίμβρει ὁ δίκαιος μαστιγόσται, || ἐφθαλμώ· τιλευτῶν, πάντα κακὰ παθὼν, στρβλώσται, δήσται, ἐκκανθίσται τὼ || διαχτέλευθήσται. Id eſt, ſuſpenditur.

combien leurs préceptes ſur la morale, ſur les vertus, ſur les devoirs, ont-ils eté utiles pour empecher le déborde-ment des vices? Quel affreux deſordre auroit-on vû, ſi la ſecte Epicurienne eût eté ſeule & dominante? Combien leurs recherches ont-elles contribué à conſerver les dogmes importans de la diſtinction de la matiére & de l'eſprit, de l'immortalité de l'ame, de l'exiſtence d'un Etre ſouverain? Pluſieurs d'entr'eux avoient ſur tous ces points d'admira-bles principes que Dieu même leur avoit fait connoitre,
Rom. 1. 19. *(Deus enim illis manifeſtavit)* préférablement à tant d'au-tres peuples qu'il laiſſoit dans la barbarie & l'ignorance.

Comme ces connoiſſances, & les actions vertueuſes qui en étoient la ſuite, peuvent être enviſagées ſous un double point de vûe, elles doivent auſſi produire en nous deux effets tout oppoſés. Si on les regarde comme une éma-nation de cette lumiére éternelle qui luit dans les téné-bres mêmes, qui peut douter qu'elles ne ſoient dignes de notre eſtime & de notre admiration? Mais ſi on les conſidére dans le principe d'où elles partoient, & dans l'abus qu'en faiſoient ces payens, elles ne peuvent être louées ſans réſerve & ſans exception. C'eſt par cette régle qu'il faut juger de tout ce que nous liſons dans l'Hiſtoire profane. Les actions de vertu les plus éclatantes qui y ſont raportées, ſont toujours infiniment éloignées de la vertu pure & véritable, parce qu'elles ne ſont point raportées à leur principe, & qu'elles ont pour racine la cupidité,
S. Auguſtin. c'eſt-à-dire l'orgueil & l'amour propre. *Radicata eſt cupi-ditas: ſpecies poteſt eſſe bonorum factorum, verè opera bona eſſe non poſſunt.* On ne juge pas de la racine par les bran-ches, mais des branches par la racine. Les fleurs, & même les fruits, peuvent paroitre ſemblables; mais leur racine eſt très différente. *Noli attendere quod floret foris, ſed quæ radix eſt interna.* Ce n'eſt pas ce que ces actions ont de réel qu'on doit condanner, mais ce qu'elles ont de défectueux. Ce n'eſt pas ce qu'elles ont qui les rend vicieuſes, mais ce qui leur manque. Et ce qui leur manque, c'eſt la charité, don ineſtimable, qui ne peut être remplacé par aucun autre, & qui ne ſe tranſ-porte point hors de l'Egliſe & de la véritable religion.

Auſſi voions-nous que nul des Payens, qui d'ailleurs ont établi de fort belles régles ſur les devoirs de l'homme par raport aux autres hommes, n'a fait de l'amour de Dieu le principe fondamental de ſa morale: nul n'a enſeigné la néceſſité de lui raporter les actions de probité humaine. Ils ont connu les branches de la morale, ſans en connoitre la tige & le tronc.

ARTICLE TROISIÉME.

De la Juriſprudence.

JE JOINS la Juriſprudence à la Morale, dont elle fait partie, ou du moins à laquelle elle a un grand raport. C'eſt une matiére qui a beaucoup d'étendue, mais que je traiterai fort ſuccinctement. Les Mémoires que m'a fourni un habile Profeſſeur de Droit, & qui eſt fort de mes amis, (c'eſt Monſieur Lorry) m'ont été d'un grand ſecours.

La Juriſprudence eſt la connoiſſance du Droit, des Loix. Chaque peuple a eu ſes Loix particuliéres, & ſes Légiſlateurs. Moyſe eſt le plus ancien de tous: Dieu lui-même lui dicta les Loix qu'il vouloit que ſon peuple obſervât. Mercure Triſmégiſte chez les Egyptiens, Minos chez les habitans de l'Iſle de Créte, Pythagore chez les peuples de la grande Gréce, Charondas & Zaleucus dans le même pays, Lycurgue à Sparte, Dracon & Solon à Athénes, ſont les plus célébres Légiſlateurs de l'antiquité payenne. Comme j'en ai parlé pour la plupart avec aſſez d'étendue dans le cours de l'Hiſtoire, je paſſerai tout d'un coup aux Romains.

Les premiers commencemens du Droit Romain ont été très médiocres. Sous les Rois, Rome n'avoit qu'un petit nombre de Loix, qui étoient propoſées d'abord par le Sénat, & confirmées enſuite dans l'Aſſemblée du Peuple. * Papirius, qui vivoit du tems de Tarquin l'Ancien, fut le premier qui ramaſſa les Loix que les Rois avoient faites.

* *On ne ſait pas préciſément le tems où a vécu ce Papirius. Le Juriſconſulte Pomponius (dans la Loi 2. au Digeſte* de origine Juris) *dit qu'il fit la collection des Loix Roiales ſous Tarquin l'Ancien. Peut-être eſt-ce le C. Papirius ſouverain Pontife dont parle Denys d'Halicar-*

Cette Collection fut appellée, du nom de ſon Auteur, *Droit Papirien.*

La République, après avoir aboli la domination des Rois, retint quelque tems les Loix Roiales : mais elles furent enſuite expreſſément abrogées par la Loi Tribunitienne, en haine du nom Roial. Elle uſa depuis d'un Droit incertain juſqu'aux douze Tables, qui furent dreſſées par les Décemvirs, & compoſées des Loix d'Athénes & des principales villes de la Gréce, où l'on avoit envoié des Députés, pour y recueillir celles qu'ils trouveroient les plus ſages, & les plus propres pour un gouvernement Républicain. Ces [a] Loix furent le fondement & la ſource de tout le Droit Romain : & [b] Cicéron ne craint point de les mettre infiniment au deſſus de tous les Ecrits & de tous les Livres des Philoſophes, ſoit pour le poids de l'autorité qu'elles avoient acquiſe, ſoit pour l'étendue de l'utilité qu'on en pouvoit retirer.

La briéveté & en même tems la ſévérité de la Loi des douze Tables donna lieu à l'interprétation des Prudens, & à l'Edit du Préteur. Les premiers s'occupérent à en développer l'eſprit & l'intention : le ſecond à en adoucir la rigueur, & à ſuppléer ce qui pouvoit y avoir été omis.

Dans la ſuite des tems, les Loix s'étant multipliées à l'infini, l'étude en devint abſolument néceſſaire, & en même tems fort difficile. Des hommes célébres par leur naiſſance, par leur eſprit, par leur ſcience, & par leur amour pour le bien public, connus ſous le nom de Juriſconſultes, donnérent toute leur application à cette étude. Les jeunes Romains, qui ſongeoient à ſe fraier un chemin aux grandes charges de la République par le talent de la parole qui en étoit l'entrée, alloient prendre chez eux les

naſſe (Lib. 3. p. 178.) *lequel, après l'expulſion des Rois, renouvella & remit en vigueur les Loix de Numa ſur la religion, qui avoient été comme abrogées par le non-uſage.*

a Qui nunc quoque in hoc immenſo aliarum ſuper alias acervatarum legum cumulo, fons omnis publici privatique eſt juris. *Liv. lib.* 3. *n.* 34.

b Fremant omnes licet, dicam quod ſentio. Bibliothecas mehercule omnium Philoſophorum unus mihi videtur XII tabularum libellus, ſi quis legum fontes & capita viderit, & auctoritatis pondere, & utilitatis ubertate ſuperare. *De Orat. lib.* 1. *n.* 195.

premiéres teintures du Droit, ſans leſquelles il n'étoit pas poſſible de réuſſir dans le Barreau. Les [a] particuliers dans toutes leurs affaires avoient recours à eux, & leur maiſon étoit regardée comme l'Oracle de toute la Ville, d'où l'on remportoit des réponſes qui fixoient les doutes, calmoient les inquiétudes, & marquoient la route qu'il faloit tenir dans la pourſuite des procès.

Ces réponſes n'etoient que de ſimples avis, qui pouvoient éclairer les Juges, mais qui ne leur impoſoient point néceſſité de les ſuivre. Auguſte commença à leur donner plus d'autorité, en nommant lui-même des Juriſconſultes, qui n'étoient plus bornés à ſervir de conſeil aux particuliers, mais étoient tenus Officiers de l'Empereur. Depuis ce tems-là, leurs avis mis par écrit, & ſcellés de l'autorité publique, eurent force de Loix, & les Empereurs obligérent les Juges de s'y conformer.

Ces Juriſconſultes mirent au jour différens Ouvrages ſous différens titres, qui ont beaucoup contribué à former la Juriſprudence, & à la réduire en art & en méthode.

Ces Loix, par ſucceſſion de tems, ſe multipliérent beaucoup, & donnérent lieu à des doutes & à des difficultés par les contradictions qu'on croioit y trouver. Pour lors on avoit recours au Prince, qui en donnoit la ſolution. Il jugeoit auſſi par des Décrets les cauſes qui lui étoient dévolues par appel, & répondoit par des Reſcrits à toutes les conſultations des particuliers, qui lui étoient adreſſées par placets ou requêtes. Et de là ſont venues en partie les Conſtitutions des Empereurs ſi pleines de ſageſſe & d'équité, & qui ont formé le corps de la Juriſprudence Romaine.

Pour former ces déciſions avec plus de maturité, ils appelloient auprès d'eux de ſavans Juriſconſultes, & ne donnoient leurs réponſes qu'après les avoir bien concer-

[a] Eſt ſine dubio domus Juriſconſulti totius oraculum civitatis, *unde* cives *ſibi conſilium expetant ſuarum rerum incerti: quos ego* (c'eſt Craſſus, qui parlant au nom des Juriſconſultes, leur fait l'application de ce qu'Ennius avoit dit à la gloire de l'Oracle de Delphes) *quos ego mea ope ex Incertis certos compoteſque conſilii Dimitto, ut ne res temerè tractent turbidas.* De Orat. lib. 1. n. 199. 200.

tees avec tout ce qu'il y avoit dans l'Empire de perſonnes plus verſées dans la connoiſſance des Loix & du Droit public.

Je dirai ici un mot de ceux d'entre les Juriſconſultes qui dans les derniers tems ont été les plus célébres.

An. J. C. 205. PAPINIEN *(Æmilius.)* Il fut fort conſidéré par l'Empereur Sévére, à qui il avoit ſuccédé dans la charge d'Avocat Fiſcal. Il étoit regardé comme l'aſyle des Loix, & un tréſor de la ſcience du Droit. L'Empereur Valentinien III. le reléve au deſſus de tous les Juriſconſultes, en ordonnant par ſa Loi du 7 Novembre 426 que quand ils ſe trouveront partagés ſur quelque point, on ſuivra le ſentiment qui ſe trouvera appuié par ce génie éminent, comme il l'appelle. En effet Cujas juge que c'eſt le plus habile Juriſconſulte qui ait jamais été, & qui ſera jamais.

Cod. Th. 1. T. 4. lib. 1.

Cuj. in Cod. Th.

L'Empereur Sévére voulant qu'un ſi grand mérite fût relevé par une grande dignité, lui donna celle de Préfet du Prétoire, dont un des principaux emplois étoit dès lors de juger les procès avec l'Empereur, ou en ſon nom. Papinien, afin de s'en mieux acquitter, avoit pris pour ſes Conſeillers & ſes Aſſeſſeurs Paul & Ulpien, dont les noms ſont auſſi fort célébres parmi les Juriſconſultes.

Sévére, en mourant, avoit laiſſé deux enfans, Caracalla & Géta. Quoiqu'ils euſſent tous deux le nom d'Empereur, cependant Dion aſſure que Caracalla en avoit ſeul le pouvoir; & bientôt après il ſe défit de ſon Collégue de la maniére du monde la plus cruelle & la plus barbare, l'aiant fait aſſaſſiner entre les bras de leur mere commune, &, ſelon quelques-uns, l'aiant tué de ſa propre main.

Dio. lib. 77. pag. 870. &c.

Caracalla répandit le ſang de tous ceux que ſon frere avoit aimés, qui l'avoient ſervi, ou qui lui avoient appartenu, ſans diſtinction d'âge, de ſexe, ni de qualité; & Dion dit qu'il commença d'abord par vingt mille domeſtiques ou ſoldats. Il ſuffiſoit d'écrire ou de prononcer le nom de Géta, pour être auſſitôt mis à mort; de ſorte qu'on n'oſoit plus même le mettre dans les Comédies, où on avoit coutume de le donner à des eſclaves.

Caſariani.

Papinien ne put échaper à ſa cruauté. On prétend que Caracalla

Caracalla avoit voulu l'obliger à lui compoſer un diſcours pour excuſer la mort de Géta devant le Sénat, ou devant le Peuple, & qu'il lui avoit répondu généreuſement: *Il n'eſt pas auſſi aiſé d'excuſer un parricide, que de le commettre*; &, *C'eſt un ſecond parricide, que d'accuſer un innocent après lui avoir ôté la vie.* Il ſe ſouvenoit ſans doute qu'on avoit fort blâmé Sénéque, d'avoir compoſé une lettre que Néron adreſſa au Sénat pour juſtifier l'aſſaſſinat de ſa mere. On tua auſſi le fils de Papinien qui étoit alors Queſteur, & qui, trois jours auparavant, avoit donné des Jeux magnifiques. *Tacit. Annal. lib. 14. c. 11.*

FABIUS SABINUS. L'Empereur Héliogabale aiant ordonné à un Centenier d'aller tuer Sabin, cet Officier, qui avoit l'oreille un peu dure, crut qu'il lui diſoit de le faire ſortir de la Ville. Cette erreur du Centenier ſauva la vie à Sabin. Il paſſoit pour le Caton de ſon tems. L'Empereur Alexandre, qui ſuccéda à Héliogabale, le mit au nombre de ceux qu'il attacha à ſa perſonne, & dont il prenoit conſeil pour gouverner ſagement. AN. J. C. 221. AN. J. C. 222.

ULPIEN (*Domitius Ulpianus*) tiroit ſon origine de la ville de Tyr. Il avoit été Conſeiller & Aſſeſſeur ſous Papinien du tems de Sévére. Alexandre étant devenu Empereur, voulut l'avoir auprès de ſa perſonne en qualité de Conſeiller, & pour avoir ſoin de tout ce qui devoit ſe raporter devant lui, qui eſt apparemment ce que l'on a appellé depuis Grand Référendaire. Il le fit enſuite Préfet du Prétoire. Scriniorum magiſter.

Lampride le met à la tête de ces hommes ſages, doctes, & fidéles, qui compoſoient le Conſeil d'Alexandre; & aſſure que ce Prince lui déféroit plus qu'à aucun autre, à cauſe de ſon amour extraordinaire pour la juſtice; qu'il n'y avoit que lui ſeul qu'il entretînt en particulier; qu'il le regardoit comme ſon Tuteur; & qu'il a été un excellent Empereur, parce qu'il a beaucoup ſuivi les conſeils d'Ulpien dans la conduite de l'Empire. *In Alex vit.*

Comme Ulpien tâchoit de rétablir la diſcipline parmi les Prétoriens, ils ſe ſoulevérent contre lui, & demandérent ſa mort à Alexandre. Au lieu de la leur accorder, il le couvrit ſouvent de ſa pourpre pour le défendre des effets

de leur colére. Enfin l'aiant attaqué pendant la nuit, il fut contraint de s'enfuir au palais, & d'implorer le ſecours d'Alexandre & de Mamée. Mais tout le reſpect de l'autorite Impériale ne le put ſauver ; & il fut tué par les ſoldats à la vûe même d'Alexandre. On a encore divers Ecrits d'Ulpien.

In Alex. vit. PAUL. *(Julius Paulus.)* Il étoit de Padoue, où l'on voit encore ſa ſtatue. Il fut nommé Conſul ſous Alexandre, puis Préfet du Prétoire. Il étoit, auſſi bien que Sabinus & Ulpien, du Conſeil que Mamée mere d'Alexandre & Mœſa ſa grand-mere avoient formé à ce jeune Prince pour conduire les affaires pendant ſon bas âge. On ſait combien ils lui furent utiles, & quelle réputation ils lui firent. L'Empire Romain avoit donc alors tout ce qui peut rendre un Etat heureux, un très bon Prince, & d'excellens Miniſtres : car l'un eſt peu utile ſans l'autre ; & il eſt peut-être même plus dangereux pour les peuples d'avoir un Prince bon par lui-même, mais qui ſe laiſſe tromper par les méchans, que d'en avoir un plus méchant, qui veille néanmoins ſur ſes Officiers, & qui les oblige à faire leur devoir. Alexandre fit toujours un grand cas du mérite de Paul. On dit qu'il n'y a point de Juriſconſulte qui ait tant écrit que lui.

POMPONIUS étoit encore de la Cour & du Conſeil d'Alexandre. Quel heureux régne ! Comme il vécut juſqu'à l'âge de 78 ans, il compoſa un grand nombre d'Ouvrages. Entr'autres, il fit un Recueil de tous les célébres Juriſconſultes juſques à l'Empereur Julien.

MODESTINUS *(Herennius)* vécut auſſi ſous Alexandre, qui l'éleva au Conſulat. Il étoit, comme les quatre précédens, diſciple de Papinien, par les ſoins duquel ils furent tous formés à la Juriſprudence. Quels ſervices un homme ſeul quelquefois rend dans un Etat par ſon ſavoir, & par ſes Eléves !

TRIBONIEN étoit de Pamphylie. Il fut honoré des premiéres charges à Conſtantinople par l'Empereur Juſtinien. C'eſt ſous ce Prince, & par ſes ſoins, que le Droit Civil prit une nouvelle forme, & fut rédigé dans un ordre qui ſubſiſte encore, & qui lui fera un honneur immortel.

Avant lui il y avoit déja eu pluſieurs *Codes*, qui étoient des Compilations ou Abrégés des Loix Romaines. Deux Juriſconſultes, Gregoire & Hermogéne, firent un Recueil de Droit, qu'on appella de leur nom *Code Grégorien* & *Code Hermogénien*. C'étoit une Collection des Conſtitutions des Empereurs depuis Adrien juſqu'à Dioclétien & Maximien en 306. Ce travail fut inutile, faute d'autorité pour le faire obſerver. L'Empereur Théodoſe le Jeune fut le premier qui fit un *Code* compris en ſeize Livres, compoſé des Conſtitutions des Empereurs depuis Conſtantin le Grand juſques à lui, & abrogea toutes les autres Loix qui n'y étoient pas compriſes. C'eſt ce qu'on appelle le *Code Théodoſien*, publié en 438.

Enfin l'Empereur Juſtinien, voiant que l'autorité du Droit Romain étoit fort affoiblie en Occident depuis la décadence de l'Empire, réſolut de faire travailler à une compilation générale de toute la Juriſprudence Romaine. Il en donna la commiſſion à Tribonien, qui s'aida des lumiéres des plus habiles Juriſconſultes qui fuſſent alors. Il choiſit les plus belles Conſtitutions des Empereurs depuis Adrien juſqu'à ſon tems, & publia ce nouveau *Code* en 529.

Il entreprit enſuite un nouveau travail par ordre de l'Empereur: ce fut de tirer les plus belles déciſions qui ſe trouvérent dans les deux mille Volumes des anciens Juriſconſultes, & de les réduire en un corps, qui fut publié en 533 ſous le nom de *Digeſte*. L'Empereur donna à cette Compilation la force de Loi par la lettre qu'il a miſe à la tête de l'Ouvrage, & qui ſert de Préface. On l'a appellé autrement *Pandecte*. Il y a cinquante Livres du Digeſte.

La même année parurent les *Inſtitutes* de Juſtinien: c'eſt un Livre qui contient les élémens & les principes du Droit Romain.

L'année ſuivante, c'eſt-à-dire en 534, l'Empereur fit quelques changemens dans ſon premier Code qu'il abrogea, & lui en ſubſtitua un nouveau, auquel ſeul il donna autorité.

Enfin, après cette réviſion, Juſtinien publia 165 Conſtitutions, & 13 Edits, qu'on appelle les *Novelles*, ou

parce qu'elles changerent beaucoup l'ancien Droit; ou, selon Cujas, parce qu'elles furent faites sur de nouveaux cas, & après la révision du Code compilé par les ordres de cet Empereur. La plupart de ces *Novelles* furent faites en Grec, & on les traduisit en Latin.

Le Corps du Droit Civil est donc composé de quatre parties, qui sont le Code, le Digeste, les Institutes, les Novelles. Par le *Droit Civil* les Institutes entendent les Loix qui sont propres à chaque Ville, ou à chaque Peuple. Mais aujourd'hui c'est proprement le Droit Romain, contenu dans les Institutes, le Digeste, & le Code. On l'appelle autrement le *Droit écrit*.

On peut voir par tout ce que je viens de dire, quels services peut rendre à ses peuples un Prince qui s'applique d'une maniére sérieuse aux soins du gouvernement, & qui est bien convaincu de l'étendue & de l'importance de ses devoirs. Justinien avoit remporté de grands avantages dans les guerres qu'il avoit entrepriſes, & [a] il avoit la sagesse de n'en attribuer le succès ni au nombre de ses troupes, ni au courage de ses soldats, ni à l'expérience de ses Généraux, ni à ses propres talens & à son habileté, mais uniquement à la protection dont Dieu avoit favorisé ses armes. Mais, s'il s'étoit contenté de cette gloire militaire, il auroit cru ne remplir qu'à demi les fonctions de la Roiauté, établie principalement pour rendre la justice aux peuples au nom & en la place de Dieu même. Aussi il déclare expressément dans un Edit public, [b] que la Majesté Impériale ne doit pas être décorée seulement par les armes, mais encore armée par les Loix, pour bien gouverner les peuples en tems de paix comme en tems de guerre.

Après donc avoir pacifié les provinces de l'Empire comme Guerrier, il songea à en régler la police comme

a Ita nostros animos ad Dei omnipotentis erigimus adjutorium, ut neque armis confidamus, neque nostris militibus, neque bellorum ducibus, vel nostro ingenio; sed omnem spem ad solam referamus summæ providentiam Trinitatis. *Epist. ad Trebon.*

b Imperatoriam majestatem non solùm armis decoratam, sed etiam legibus oportet esse armatam, ut utrumque tempus, & bellorum & pacis, rectè possit gubernari. *Epist. ad cupidam legum Juventutem.*

Légiſlateur, en établiſſant un Corps de Droit général, pour ſervir de régle à tous les Tribunaux : Ouvrage, qui avoit fait l'objet des vœux de ſes Prédéceſſeurs, comme il le marque en plus d'un endroit, mais qui leur avoit paru environné de tant de difficultés, qu'ils l'avoient toujours cru impraticable. Il les ſurmonta toutes avec une conſtance que rien ne fut capable de rebuter.

Il emploia pour cette importante entrepriſe ce qu'il y avoit de plus habiles Juriſconſultes dans toute l'étendue de l'Empire, préſidant [a] lui-même à leur travail, & revoiant exactement tout ce qu'ils avoient compoſé. Loin de s'en attribuer à lui ſeul l'honneur, comme cela eſt aſſez ordinaire, il leur rend à tous juſtice, il les cite avec éloge, il reléve leur érudition, il les traite preſque comme ſes Collégues, & il recommande qu'on ait ſoin de remercier la Divine Providence de lui avoir procuré de tels ſecours, & d'avoir honoré ſon régne par la compoſition d'un Ouvrage ſi lontems deſiré, & ſi utile pour l'adminiſtration de la Juſtice. Un Empereur moins zélé que Juſtinien pour le bien public, & moins libéral, auroit laiſſé tous ces Juriſconſultes dans l'obſcurité & dans l'inaction. Combien de rares talens en tout genre demeurent enfouis, faute de protection! Ce ne ſont pas les Savans qui manquent aux Princes: ce ſont les Princes qui manquent aux Savans.

Les grandes qualités & les grandes actions de Juſtinien l'auroient rendu à jamais recommandable, ſi ſa conduite par raport aux affaires Eccléſiaſtiques n'avoit terni ſa gloire.

Je terminerai cet Article de la Juriſprudence par l'extrait de quelques Loix, qui pourront donner au Lecteur une idée de la beauté & de la ſolidité des divers réglemens dont j'ai parlé.

Digna vox eſt majeſtate regnantis, legibus alligatum ſe Principem profiteri: adeo de auctoritate juris noſtra pendet auctoritas. Et, re vera, majus imperio eſt ſummittere legibus

[a] Noſtra quoque majeſtas ſemper inveſtigando & perſcrutando ea quæ ab his componebantur, quicquid dubium & incertum inveniebatur . . . emendabat, & in competentem formam redigebat. *Epiſt. ad Senat. & omnes populos.*

principatum ; & oraculo præſentis Editti, quod nobis licere non patimur, aliis indicamus. » C'eſt une parole digne de la » majeſté d'un Prince, de déclarer que tout Souverain » qu'il eſt, il ſe croit lié & aſtreint par les Loix : tant no- » tre autorité dépend de celle du Droit & de la Juſtice. » En effet, il y a plus de grandeur à ſoumettre ſon pou- » voir aux Loix, qu'à exercer la ſouveraineté ; & nous » ſommes bien aiſes de rendre public & de notifier aux » autres ce que nous ne croions pas nous être permis. « Ceſt un Empereur, maître de preſque tout l'univers, qui parle ainſi, & qui ne craint point de donner atteinte à ſon autorité, en déclarant lui-même les juſtes bornes dans leſquelles elle eſt renfermée.

Reſcripta contra jus elicita, ab omnibus Judicibus refutari præcipimus ; niſi fortè ſit aliquid, quod non lædat alium, & proſit petenti, vel crimen ſupplicantibus indulgeat. » Nous » ordonnons à tous les Juges de n'avoir aucun égard aux » Reſcrits qu'on aura obtenus de nous contraires à la juſ- » tice, à moins qu'ils ne tendent à accorder quelque grace » qui ne faſſe de tort à perſonne, ou à remettre à des cou- » pables la peine dûe à leurs crimes. « Il eſt rare aux Princes de reconnoître qu'ils ſe ſoient trompés eux-mêmes, ou qu'on les ait trompés, & de rétracter en conſéquence ce qu'ils ont une fois ordonné. Rien cependant ne leur fait plus d'honneur qu'un tel aveu, comme on le voit par l'exemple d'Artaxerxe, qui révoqua publiquement l'Edit injuſte qu'on lui avoit arraché contre les Juifs.

Scire leges, non hoc eſt verba earum tenere, ſed vim ac poteſtatem. » Savoir les loix, ce n'eſt pas ſeulement enten- » dre les mots dont elles ſont compoſées, mais en pénétrer » la force & la vertu.

Non dubium eſt in legem committere eum, qui, verba legis amplexus, contra legis nititur voluntatem ; nec pœnas inſertas legibus evitabit, qui ſe contra juris ſententiam ſæva prærogativa verborum fraudulenter excuſat. » Il n'eſt pas » douteux que celui-là péche contre la Loi, qui s'attachant » aux ſeuls termes, agit contre l'eſprit de la Loi ; & qui- » conque, pour s'excuſer, cherche à éluder frauduleuſe- » ment le véritable ſens d'une loi par un attachement ri-

» goureux à la lettre, n'évitera point les peines marquées » par le droit pour une telle prévarication.

Nulla juris ratio, aut æquitatis benignitas patitur, ut, quæ ſalubriter pro utilitate hominum introducuntur, ea nos duriore interpretatione contra ipſorum commodum producamus ad ſeveritatem. » Il eſt contre toute juſtice & toute équité, » que ce qui a été ſagement établi & réglé pour l'utilité » des hommes, ſoit tourné à leur deſavantage par une » ſévérité mal entendue, & une trop dure interpréta- » tion.

Obſervandum eſt jus reddenti, ut in adeundo quidem facilem ſe præbeat, ſed contemni non patiatur. Unde mandatis adjicitur, ne in ulteriorem familiaritatem provinciales admittant: nam ex converſatione æquali contemtio dignitatis naſcitur. Sed & in cognoſcendo, neque excandeſcere adversùs eos quos malos putat, neque precibus calamitoſorum illacrymari oportet. Id enim non eſt conſtantis & recti Judicis, cujus animi motum vultus detegit; & ſummatim ita jus reddi debet, ut auctoritatem dignitatis ingenio ſuo augeat. » Il faut à la vé- » rité qu'un Magiſtrat, chargé de rendre la juſtice, ſoit » d'un facile accès à tout le monde: mais il faut auſſi qu'en » même tems il évite de tomber dans le mépris. C'eſt » pourquoi dans les inſtructions qu'on donne aux Gouver- » neurs de province, il leur eſt recommandé de ne point » trop ſe familiariſer ni s'égaler avec les provinciaux, » parce que leur dignité pourroit en ſouffrir. Ce Magiſtrat, » quand il eſt occupé à rendre juſtice, ne doit ni faire pa- » roitre de l'indignation contre ceux qu'il croit coupables, » ni ſe laiſſer attendrir par les priéres des malheureux. » Car, comme le Juge doit être d'une rectitude inflexible, » il ne faut point que ſon viſage trahiſſe jamais & décéle » les ſentimens de ſon cœur. En un mot, il doit rendre la » juſtice de telle ſorte, qu'il reléve l'autorité de ſa place » par la ſageſſe & la modération de ſon caractére.

Quæ ſub conditione jurisjurandi relinquuntur, à Prætore reprobantur. Providit enim ne is, qui ſub jurisjurandi conditione quid accepit, aut omittendo conditionem perderet hereditatem legatumve, aut cogeretur turpiter, accipiendo conditionem, jurare. Voluit ergo eum, cui ſub jurisjurandi conditione quid Ulpian.

relictum eſt, ita capere, ut capiunt hi, quibus nulla talis juriſjurandi conditio inſeritur: & rectè. Cùm enim faciles ſint nonnulli hominum ad jurandum contemptu religionis, alii perquam timidi metu divini Numinis uſque ad ſuperſtitionem: ne vel hi, vel illi, aut conſequerentur, aut perderent quod relictum eſt, Prætor conſultiſſimè intervenit. La diſpoſition de cette loi eſt admirable. Elle diſpenſe du ſerment celui à qui on a laiſſé une ſucceſſion ou un legs à condition de prêter quelque ſerment, & elle veut qu'il en jouiſſe comme ſi cette condition n'avoit point été inſérée, de peur qu'elle ne ſoit pour lui une occaſion de jurer contre ſa conſcience, ou qu'elle ne l'oblige de renoncer au legs ou à la ſucceſſion par une délicateſſe de conſcience pouſſée juſqu'à la ſuperſtition. Il ſeroit bien à ſouhaiter que l'eſprit de cette loi fît abroger une infinité de ſermens inutiles, qu'une mauvaiſe coutume a introduits dans toutes les Compagnies & dans tous les Corps de métier.

Advocati, qui dirimunt ambigua fata cauſarum, ſuæque defenſionis viribus in rebus ſæpe publicis ac privatis lapſa erigunt, fatigata reparant, non minùs provident humano generi, quàm ſi præliis atque vulneribus patriam parenteſque ſalvarent. Nec enim ſolos noſtro imperio militare credimus illos, qui gladiis, clypeis, & thoracibus nituntur, ſed etiam advocatos. Militant namque patroni cauſarum, qui glorioſæ vocis confiſi munimine, laborantium ſpem, vitam, ac poſteros defendunt. » Les Avocats, qui terminent les procès dont » le ſort eſt toujours incertain, & qui par le ſecours de » leur éloquence, ſoit par raport au Public ou aux parti- » culiers, rétabliſſent ſouvent des affaires ruinées, & ſou- » tiennent celles qui ſont chancelantes, ne rendent pas un » moindre ſervice au genre humain, que ſi ils ſauvoient » leur patrie, & leurs peres & meres dans les combats, » au prix de leur ſang & par leurs bleſſures. Car nous met- » tons au nombre de ceux qui combattent pour notre Em- » pire, non ſeulement ceux qui emploient pour ſa défenſe » l'épée, le bouclier, & la cuiraſſe; mais encore ceux qui » prêtent à nos ſujets le glorieux ſecours de leur voix » pour ſoutenir leurs intérêts dans les divers dangers où » ils ſont expoſés, pour défendre leur vie, & pour met-

» tre

» tre en ſureté juſqu'à leur poſtérité la plus reculée. «

C'eſt avec raiſon que le Prince fait un ſi bel éloge d'une profeſſion, qui fait un uſage ſi ſalutaire des talens de l'eſprit, & qu'il l'égale à ce qu'il y a de plus grand dans l'Etat. Mais en même tems il recommande aux Avocats d'exercer cette glorieuſe profeſſion avec un noble deſintéreſſement, & de ne la point deshonorer par une baſſe attache à un vil intérêt. *Ut non ad turpe compendium ſtipemque deformem hæc arripiatur occaſio, ſed laudis per eam augmenta quærantur. Nam ſi lucro pecuniaque capiantur, veluti abjecti atque degeneres inter viliſſimos numerabuntur.* Il leur recommande auſſi de ne point ſe livrer à la demangeaiſon & au plaiſir inhumain de railleries piquantes & d'injures groſſiéres, qui ne ſont propres qu'à décrier l'Avocat; mais de ſe renfermer ſévérement dans ce que l'utilité & la néceſſité de la cauſe demandent de leur miniſtére. *Ante omnia autem univerſi advocati ita præbeant patrocinia jurgantibus, ut non ultra quàm litium poſcit utilitas, in licentiam convitiandi & maledicendi temeritate prorumpant. Agant quod cauſa deſiderat, temperent ſe ab injuria. Nam ſi quis adeo procax fuerit, ut non ratione ſed probris putet eſſe certandum, opinionis ſuæ imminutionem patietur.*

CHAPITRE TROISIÉME.

Sentimens des anciens Philoſophes ſur la METAPHYSIQUE & ſur la PHYSIQUE.

J'AI DEJA obſervé que la Métaphyſique étoit renfermée dans la Phyſique des Anciens. J'y examinerai quatre points. L'exiſtence & les attributs de la Divinité : la formation du monde : la nature de l'ame : les effets de la nature.

ARTICLE PREMIER.

De l'exiſtence & des attributs de la Divinité.

ON PEUT réduire à trois points & à trois queſtions principales les ſentimens des anciens Philoſophes ſur la Divinité. 1. Si la Divinité exiſte ? 2. Quelle eſt ſa nature ? 3. Si elle préſide au gouvernement du Monde, & ſi elle prend ſoin des affaires du genre humain ?

Avant que d'entrer dans le cahos des opinions Philoſophiques, il ne ſera pas hors de propos d'expoſer en peu de mots l'état de la foi du Monde entier au ſujet de la Divinité, dans lequel le trouvérent les Philoſophes au moment qu'ils commencérent à introduire leurs dogmes ſur ce point par le ſeul *raiſonnement* ; & de jetter un léger regard ſur la créance commune & populaire de toutes les nations de l'Univers, juſques même aux plus barbares, laquelle s'étoit maintenue d'une maniére conſtante & uniforme par la ſeule *tradition*.

Avant les Philoſophes tout le monde s'accordoit à croire un Etre ſuprême, préſent par tout, attentif aux priéres de tous ceux qui l'invoquoient en quelque état qu'ils fuſſent, dans la profondeur des forêts, dans l'agitation des tempêtes ſur mer, dans le fond d'un cachot ; aſſez bon pour s'intéreſſer au malheur des hommes, & aſſez puiſſant pour les en délivrer : Maître de donner les

victoires, les ſuccès, l'abondance, toute ſorte de proſperité : l'Arbitre des ſaiſons, de la fécondité des hommes & des animaux : Préſidant aux conventions & aux traités des Rois & des particuliers : Recevant leur ſerment, en exigeant l'exécution, & en puniſſant avec une ſévérité inexorable le moindre violement : Donnant ou ôtant le courage, la préſence d'eſprit, les expédiens, le bon conſeil, l'attention & la docilité aux ſages avis : Protégeant les innocens, les foibles, les opprimés ; & ſe déclarant le vengeur des oppreſſions, des violences, des injuſtices : Jugeant les Rois & les peuples, réglant leur deſtinée & leur ſort, & marquant avec un pouvoir abſolu l'étendue & la durée des Roiaumes & des Empires.

Voila une partie de ce que penſoient généralement les hommes ſur la Divinité, au milieu même des ténébres du Paganiſme, & un précis des idées qu'une tradition univerſelle & conſtante, & auſſi ancienne ſans doute que le Monde, leur avoit données ſur ce ſujet. Que cela ſoit ainſi, nous en avons des preuves inconteſtables dans les poéſies d'Homére, monument le plus reſpectable de l'antiquité payenne, & que l'on peut regarder comme les Archives de la religion de ces tems reculés.

§. I.

De l'Exiſtence de la Divinité.

LES PHILOSOPHES étoient fort partagés ſur différentes matiéres de la Philoſophie, mais ils ſe réuniſſoient tous ſur ce qui regarde l'Exiſtence de la Divinité, excepté un très petit nombre dont je parlerai bientôt. Quoique ces Philoſophes, par leurs recherches & leurs diſputes, n'aient rien ajouté pour le fond à ce que les peuples croioient déja avant eux ſur ce ſujet, on ne peut pas dire néanmoins que ces recherches & ces diſputes aient été inutiles. Elles ſervoient à fortifier les hommes dans leur ancienne créance, & à écarter les mauvaiſes ſubtilités de ceux qui auroient voulu l'attaquer. Cette union de tant de perſonnes généralement eſtimées par la ſolidité de

leur eſprit, par leur application infatigable à l'étude, par la vaſte étendue de leurs connoiſſances, ajoutoit un nouveau poids à l'opinion commune & anciennement reçue ſur l'exiſtence de la Divinité. Les Philoſophes appuioient ce ſentiment de pluſieurs preuves, les unes plus ſubtiles & plus abſtraites, les autres plus populaires & plus à la portée du commun des hommes. Je me contenterai d'en indiquer quelques-unes de ce dernier genre.

Le concours général & conſtant des hommes de tous les ſiécles & de tous les pays à croire fermement l'exiſtence de la Divinité, leur paroiſſoit un argument auquel on ne pouvoit rien oppoſer de ſenſé & de raiſonnable. Les opinions qui n'ont pour fondement qu'une erreur populaire ou une crédule prévention, peuvent bien durer quelque tems, & dominer dans certains pays: mais tôt ou tard elles ſe diſſipent, & perdent toute créance. [a] Epicure fondoit l'exiſtence des dieux ſur ce que la nature elle-même grave leur idée dans tous les eſprits. Sans avoir l'idée d'une choſe, diſoit-il, on ne ſauroit la concevoir, ni en parler, ni en diſputer. Or quel peuple, quelle ſorte d'hommes n'a pas, indépendamment de toute étude, une idée & une notion des dieux? Ce n'eſt point une opinion qui vienne de l'éducation, ou de la coutume, ou de quelque loi humaine; mais une créance ferme & unanime parmi tous les hommes: c'eſt donc par des notions empreintes dans nos ames, ou plutôt innées, que nous comprenons qu'il y a des dieux. Or tout jugement de la nature, quand il eſt univerſel, eſt néceſſairement vrai.

Un autre argument que les Philoſophes emploioient le plus ordinairement, parce qu'il eſt à la portée des plus

a Epicurus ſolus vidit primùm eſſe deos, quòd in omnium animis eorum notionem impreſſiſſet ipſa natura. Quæ eſt enim gens, aut quod genus hominum, quod non habeat ſine doctrina anticipationem quandam deorum? quam appellat πρόληψιν Epicurus, id eſt anteceptam animo quandam informationem, ſine qua nec intelligi quidquam, nec quæri, nec diſputari poſſit... Cùm ergo non inſtituto aliquo, aut more, aut lege ſit opinio conſtituta, maneatque ad unum omnium firma conſenſio, intelligi neceſſe eſt eſſe deos: quoniam inſitas eorum, vel potiùs innatas cognitiones habemus. De quo autem omnium natura conſentit, id verum eſſe neceſſe eſt. *Cic. de nat. deor. lib.* 1. *n.* 43. 44.

ſimples, eſt le ſpectacle de la nature. Les hommes les moins exercés au raiſonnement peuvent d'un ſeul regard découvrir celui qui ſe peint dans tous ſes ouvrages. La ſageſſe & la puiſſance qu'il a marquées dans tout ce qu'il a fait, ſe font voir comme dans un miroir à ceux qui ne peuvent le contempler dans ſa propre idée. C'eſt une philoſophie ſenſible & populaire, dont tout homme ſans paſſions & ſans préjugés eſt capable. Les cieux, la terre, les aſtres, les plantes, les animaux, nos corps, nos eſprits, tout marque un eſprit ſupérieur à nous, qui eſt comme l'ame du monde entier. Quand on examine avec quelque attention l'architecture de l'Univers, & la juſte proportion de toutes ſes parties, on reconnoit au premier coup d'œil les traces de la Divinité, ou, pour mieux dire, le ſceau de Dieu même dans tout ce qu'on appelle les ouvrages de la nature.

» Peut-on, diſoit Balbus au nom des Stoïciens, regarder » le ciel, & contempler tout ce qui s'y paſſe, ſans voir » avec toute l'évidence poſſible qu'il eſt gouverné par une » ſuprême, par une divine intelligence? Quiconque en » douteroit, pourroit auſſitôt douter s'il y a un ſoleil. L'un » eſt-il plus viſible que l'autre? Cette perſuaſion, ſans l'é- » vidence qui l'accompagne, n'auroit pas été ſi ferme & » ſi durable: elle n'auroit pas acquis de nouvelles forces en » vieilliſſant: elle n'auroit pu réſiſter au torrent des an- » nées, & paſſer de ſiécle en ſiécle juſqu'à nous. *De nat. deor. lib. 2. n. 4 5.*

» S'il y a, diſoit Chryſippe, des choſes dans l'univers, » que l'eſprit de l'homme, que ſa raiſon, que ſa force, » que ſa puiſſance ne ſoient pas capables de faire, l'Etre » qui les produit eſt certainement meilleur que l'homme. » Or l'homme ne ſauroit faire le ciel, ni rien de ce qui » eſt invariablement réglé. Il n'y a rien cependant de » meilleur que l'homme, puiſque dans lui ſeul eſt la rai- » ſon, qui eſt ce qu'il y peut avoir de plus excellent. Par » conſéquent l'Etre qui a fait l'univers, eſt meilleur que » l'homme. Pourquoi donc ne pas dire que c'eſt un Dieu? *De nat. deor. lib. 2. n. 16.*

A quel aveuglement, ou plutôt à quelle ſtupide extravagance faut-il que les hommes aient été livrés, pour aimer mieux attribuer des effets ſi merveilleux & ſi inconce-

vables au pur hazard, & au concours fortuit des atomes, qu'à la ſageſſe & à la puiſſance infinie de Dieu ?

De nat. deor. lib. 2. n. 93. » N'eſt-il pas étonnant «, s'écrie Balbus en parlant de Démocrite, » qu'il y ait un homme qui ſe perſuade, que » de certains corps ſolides & indiviſibles ſe meuvent d'eux-» mêmes par leur poids naturel, & que de leur concours » fortuit s'eſt fait un monde d'une ſi grande beauté ? Qui-» conque croit cela poſſible, pourquoi ne croiroit-il pas » que ſi l'on jettoit à terre quantité de caractéres d'or, ou » de quelque matiére que ce fût, qui repréſentaſſent les » * vingt & une lettres, ils pourroient tomber arrangés » dans un tel ordre, qu'ils formeroient liſiblement les » Annales d'Ennius.

On peut dire la même choſe de l'Iliade d'Homére. Qui croira, dit M. de Fénelon dans ſon admirable Traité de l'Exiſtence de Dieu, que ce poéme ſi parfait n'ait jamais été compoſé par un effort du génie d'un grand Poéte ; & que les caractéres de l'alphabet aiant été jettés en confuſion, un coup de pur hazard, comme un coup de dés, ait raſſemblé toutes les lettres préciſément dans l'arrangement néceſſaire pour décrire dans des vers pleins d'harmonie & de variété tant de grands événemens ; pour les placer & pour les lier ſi bien tous enſemble ; pour peindre chaque objet avec tout ce qu'il a de plus gracieux, de plus noble, & de plus touchant ; enfin pour faire parler chaque perſonne ſelon ſon caractére, d'une maniére ſi naïve & ſi paſſionnée ? Qu'on raiſonne & qu'on ſubtiliſe tant qu'on voudra, jamais on ne perſuadera à un homme ſenſé que l'Iliade n'ait point d'autre auteur que le hazard. Pourquoi donc cet homme ſenſé croiroit-il de l'Univers, ſans doute encore plus merveilleux que l'Iliade, ce que ſon bon ſens ne lui permettra jamais de croire de ce Poéme ?

Voila comme s'expliquoient toutes les ſectes les plus

* *M. le Préſident Bouhier, dans ſa ſavante Diſſertation*, de priſcis Græcor. & Latin. literis, *imprimée à la ſuite de la Paleographie du P. de Montfaucon, a fait voir que les anciens Romains n'avoient que ces* XVI *lettres : A. B. C. D. E. F. I. K. L. M. N. O. P. R. S. T. Les cinq autres, ajoutées du tems de Cicéron, étoient G. Q. V. X. Z. ſans compter l'H. qui étoit moins une lettre, qu'une marque d'aſpiration.*

célébres. Quelques Philoſophes, comme je l'ai dit, mais en très petit nombre, entreprirent de ſe diſtinguer des autres par des opinions particuliéres ſur ce ſujet. Livrés aux foibles efforts de la raiſon pour approfondir la nature & l'eſſence de la Divinité, & pour en expliquer les attributs, & ſans doute éblouis de l'éclat d'un objet dont les yeux humains ne peuvent ſoutenir la lumiére, ils ſe ſont égarés dans leurs recherches, & ont été conduits d'abord à douter de l'exiſtence de la Divinité, & peu à peu juſqu'à la nier. Mais le peuple, qui n'entroit point dans ces rafinemens & ces ſubtilités de la Philoſophie, & qui s'en tenoit uniquement à la tradition immémoriale, & à la notion naturelle gravée dans le cœur de tous les hommes, s'éleva fortement contre ces prédicateurs de l'Athéiſme, & les traita comme des ennemis du genre humain.

PROTAGORE aiant commencé un de ſes livres de la ſorte : *Je ne ſaurois dire s'il y a des dieux, ni ce que c'eſt* ; les Athéniens le chaſſérent non ſeulement de leur ville, mais encore de leur territoire, & firent brûler publiquement ſes ouvrages. *De nat. deor. lib. 1. n. 63.*

DIAGORE ne s'en tint pas au doute : il nia nettement qu'il y ait des dieux ; & c'eſt ce qui lui fit donner le ſurnom d'*Athée*. Il vivoit en la XCI^e^ Olympiade. On prétend qu'un entêtement d'Auteur, une tendreſſe exceſſive pour une production de ſon eſprit, l'entraîna dans l'impiété. Il avoit appellé en Juſtice un Poéte qui lui avoit volé une piéce de vers. Celui-ci jura qu'il ne lui avoit rien dérobé, & peu de tems après publia ſous ſon propre nom cet ouvrage, qui lui acquit une grande réputation. Diagore voiant dans ſon adverſaire le crime non ſeulement impuni, mais honoré & récompenſé, conclut qu'il n'y avoit point de Providence, point de dieux, & fit des Livres pour le prouver. AN. M. 3588. *Heſych. in Διαγόρας.*

Les Athéniens le citérent pour lui faire rendre compte de ſon dogme : mais il prit la fuite, ſur quoi ils mirent ſa tête à prix. Ils firent promettre à ſon de trompe un talent (trois mille livres) à quiconque le tueroit, & deux à quiconque l'améneroit vif, & firent graver ce décret ſur une colonne de cuivre.

AN. M. 3684. *Diog. Laert. l. 2. in Ariſtip.* THÉODORE de Cyréne nioit auſſi ſans reſtriction l'exiſtence des dieux. Il auroit été conduit au Tribunal de l'Aréopage, & puni comme Athée, ſi Démétrius de Phalére, qui étoit pour lors tout puiſſant à Athénes, n'eût favoriſé ſon évaſion. Sa morale étoit digne d'un Athée. Il enſeignoit que tout eſt indifférent, qu'il n'y a rien de ſa nature qui ſoit crime ou vertu. Son impiété lui fit des affaires par tout où il ſe trouva, & il fut enfin condanné à s'empoiſonner.

La juſte [a] ſévérité des Athéniens, qui puniſſoient ſur cette matiére juſqu'au doute comme on l'a vû dans Protagore, contribua beaucoup à arréter la licence des opinions & le cours de l'impiété. Les Stoïciens portoient ſi loin ſur ce point le reſpect pour la religion, qu'ils [b] traitoient de criminelle & d'impie la coutume de diſputer contre l'exiſtence des dieux, ſoit qu'on le fît d'une maniére ſérieuſe, ou ſimplement par entretien & contre ſa penſée.

§. II.

De la nature de la Divinité.

UN DETAIL abrégé de toutes les réveries que les Philoſophes ont avancées ſur cette matiére, nous convaincra mieux que toute autre choſe de l'impuiſſance de la raiſon humaine pour arriver par ſes propres forces à de ſi ſublimes vérités. Je tirerai ce détail des Livres que Cicéron a compoſés *ſur la Nature des dieux*. Les remarques & les réflexions dont Mr l'Abbé d'Olivet de l'Académie Françoiſe a accompagné l'excellente Traduction qu'il nous a donnée de ces Livres de Cicéron, me ſeront d'un grand ſecours, & je ne ferai preſque que les copier ou les abréger.

Comme les anciens Philoſophes n'ont étudié la nature de Dieu que par raport aux choſes ſenſibles dont ils tâ-

a Ex quo equidem exiſtimo, tardiores ad hanc ſententiam profitendam multos eſſe factos, quippè cùm pœnam ne dubitatio quidem effugere potuiſſet. *De nat. deor. l. 1. n. 63.*

b Mala & impia conſuetudo eſt contra deos diſputandi, ſive animo id fit, ſive ſimulatè. *Ibid. l. 2. n. 168.*

choient

choient de comprendre l'origine & la formation, & que les différentes maniéres dont ils arrangeoient le ſyſtême de l'Univers faiſoient leurs différentes créances touchant la Divinité, il ne faut pas s'étonner ſi l'on trouve ſouvent ici ces deux matiéres unies & confondues.

THALÈS de Milet a dit *que l'Eau eſt le principe de toutes choſes, & que Dieu eſt cette Intelligence, par qui tout eſt formé de l'Eau.* Il parloit d'une Intelligence, qui ne faiſant qu'un avec la matiére dirigeoit ſes opérations; comme on diroit que l'ame, qui jointe au corps ne fait qu'un même homme, dirige les actions de l'homme. *De nat. deor. lib. 1. n. 25.*

ANAXIMANDRE croit *que les dieux reçoivent l'être, qu'ils naiſſent & meurent de loin à loin, & que ce ſont des mondes innombrables.* Ces dieux d'Anaximandre étoient les aſtres. *Ibid.*

ANAXIMENE prétend *que l'Air eſt dieu, qu'il eſt produit, qu'il eſt immenſe & infini, qu'il eſt toujours en mouvement.* L'opinion d'Anaximéne, quant au fond, ne différe en rien des précédentes. Il retint d'Anaximandre ſon maître l'idée d'une ſubſtance unique, & infiniment étendue: mais il dit que c'étoit l'air, comme Thalès avoit dit que c'étoit l'eau. *Ibid. n. 26.*

ANAXAGORE, éleve d'Anaximéne, fut l'auteur de cette opinion, *que le ſyſtême & l'arrangement de l'Univers doivent être attribués à la puiſſance & à la ſageſſe d'un eſprit infini.* Anaxagore n'eſt venu qu'un ſiécle après Thalès. Les notions commencent à ſe débrouiller. On ſent la néceſſité d'une cauſe efficiente, qui ſoit diſtinguée ſubſtantiellement de la matérielle. Mais il n'attribue à cet eſprit infini que l'arrangement & le mouvement, non la création de l'Univers. La coéternité de deux principes indépendans l'un de l'autre, quant à leur exiſtence, eſt l'écueil où il échoue avec tous les anciens Philoſophes. *Ibid.*

PYTHAGORE croit *que Dieu eſt une Ame répandue dans tous les êtres de la nature, & dont les ames humaines ſont tirées.* Virgile a décrit admirablement le dogme de ce Philoſophe. *Ibid. n. 27.* *Lib. 4. Georg.*

Eſſe apibus partem divinæ mentis, & hauſtus
Æthereos dixere: deum namque ire per omnes

Terraſque, tractuſque maris, cœlumque profundum.
Hinc pecudes, armenta, viros, genus omne ferarum
Quemque ſibi tenues naſcentem arceſſere vitas.

Pythagore étoit de 50 ans pour le moins plus ancien qu'Anaxagore. Celui-ci n'eſt donc pas le premier qui ait eu l'idée d'un eſprit pur: ou il faudroit dire que Pythagore le confondoit avec la matiére.

Ibid. n. 28. XENOPHANE dit *que Dieu eſt un Tout infini, & il y ajoute une Intelligence.* Ce même Philoſophe dit ailleurs *Acad. Quæſt. lib. 4. n. 118.* que *Dieu eſt une ſubſtance éternelle ... & de figure ronde*, par où il entend le Monde. Il croioit donc ce dieu matériel.

Ibid. n. 28. PARMENIDE n'avoit point d'autre ſentiment que ſon maître Xénophane, quoiqu'il s'exprimât en termes différens.

Ibid. n. 29. EMPEDOCLE. Selon lui, *les quatre élémens, dont il veut que tout ſoit compoſé, ſont divins*, c'eſt-à-dire des dieux. Cependant il eſt viſible que ce ſont des mixtes, qui naiſſent & périſſent, & qui n'ont point de ſentiment.

Ibid. DEMOCRITE *donne la qualité de dieux, & aux images des objets qui nous frapent; & à la nature qui fournit ces images; & à notre connoiſſance, notre intelligence.* Ce qu'il appelloit dieux, c'étoient les Atomes. A proprement *Acad. Quæſt. lib. 4. n. 73.* parler, il ne croioit rien. *Je nie*, diſoit-il, *ſi nous ſavons quelque choſe, ou ſi nous ne ſavons rien. Je nie que nous ſachions même ſi nous ne ſavons pas cela. Je nie que nous ſachions s'il exiſte quelque choſe, ou s'il n'exiſte rien.* Digne membre de la ſecte Eléatique, dont le dogme favori étoit *l'acatalepſie*, ou l'incompréhenſibilité abſolue de toutes choſes. Cette ſecte, qui avouoit Xénophane pour ſon Chef, forma l'incrédule Protagore, & donna naiſſance à celle de Pyrrhon.

PLATON. Il paroit par tous ſes ouvrages qu'il penſoit fort bien de la Divinité, mais qu'il n'a oſé s'expliquer nettement dans une ville & dans un tems où il étoit dan- *De nat. deor. lib. 1. n. 30.* gereux de heurter le goût dominant. *Dans le Timée, il dit que le pere de ce Monde ne ſauroit être nommé; & dans les livres des Loix, qu'il ne faut pas être curieux de ſavoir proprement ce que c'eſt que Dieu. Il le ſuppoſe incorporel.* *Ibid. n. 18.* Il lui attribue la formation de l'Univers: *Opificem ædifica-*

toremque mundi. Il dit auſſi *que le Monde, le Ciel, les Aſtres, la Terre, les Ames, & ceux à qui la religion de nos peres attribue la Divinité; il dit que tout cela eſt dieu.* Le fond du ſentiment de Platon eſt, malgré l'apparence du polythéiſme, qu'il n'y a qu'un Dieu très bon & très parfait, qui a tout fait ſuivant l'idée du meilleur ouvrage poſſible. N. 30.

ANTISTHENE dit *qu'il y a pluſieurs dieux révérés par les nations, mais qu'il n'y en a qu'un naturel*, c'eſt-à-dire, comme l'explique Lactance, auteur de toute la nature. N. 32. *Inſtit. divin. l. 5.*

ARISTOTE varie beaucoup. *Tantôt il veut que toute la Divinité réſide dans l'intelligence*, c'eſt-à-dire dans le principe intelligent, par lequel penſent tous les êtres penſans. *Tantôt que le monde ſoit dieu. Après il en reconnoit quelque autre, qui eſt au-deſſus du Monde, & qui a ſoin d'en régler & d'en conſerver le mouvement. Ailleurs il enſeigne que dieu n'eſt autre choſe que ce feu qui brille dans le Ciel.* *De nat. deor. lib. 1. n. 33.*

XENOCRATE dit *qu'il y a huit dieux. Les Planètes en ſont cinq: les Etoiles fixes n'en ſont qu'un toutes enſemble, comme autant de membres épars. Le Soleil fait le ſeptième, & la Lune enfin le huitième.* N. 34.

THEOPHRASTE *dans un endroit attribue la ſuprême Divinité à l'Intelligence, dans un autre au Ciel en général, & après cela aux Aſtres en particulier.* *Ibid. n. 35.*

STRATON dit *qu'il n'y a point d'autre dieu que la nature: que c'eſt le principe de toutes les productions & de toutes les mutations.* *Ibid.*

ZENON. C'eſt le fondateur de la ſecte fameuſe des Stoïciens. On devroit attendre de lui quelque choſe de grand ſur la Divinité. Voici le précis de ſa Théologie, tiré principalement du ſecond Livre de la Nature des dieux, où ſes ſentimens ſont expliqués fort au long.

Qu'il n'y a que les quatre élémens, qui compoſent tout l'Univers. Que ces quatre élémens ne ſont qu'une nature continue, ſans diviſion. Qu'il n'exiſte abſolument nulle autre ſubſtance, hors ces quatre élémens. Que la ſource de l'intelligence & de toutes les ames, c'eſt le feu réuni dans l'Ether, où ſa pureté n'eſt point altérée, parce que les autres élémens ne s'y mêlent point. Que ce feu intelli-

gent, actif, vital, pénétre tout l'Univers. Que comme il a l'intelligence en partage à la différence des autres élémens, c'eſt lui qui eſt cenſé opérer tout. Qu'il procéde méthodiquement à la géneration, c'eſt-à-dire produit toutes choſes, non pas fortuitement ni aveuglément, mais ſuivant de certaines régles toujours les mêmes. Qu'étant l'ame de l'Univers, il le fait ſubſiſter & le gouverne avec ſageſſe, puiſqu'il eſt le principe de toute ſageſſe. Que par conſéquent il eſt dieu. Qu'il donne la même dénomination à la Nature, avec laquelle il ne fait qu'un; & à l'Univers, dont il fait partie. Que le Soleil, la Lune, tous les Aſtres étant des corps ignées, ce ſont des dieux. Que l'air, la terre, la mer aiant pour ame ce feu céleſte, ſont auſſi des dieux. Que toutes les choſes où l'on voit quelque efficacité ſinguliére, & où ce principe actif paroit ſe manifeſter plus clairement, méritent le nom de divinités. Que ce même titre doit être accordé aux grands hommes, dans l'ame deſquels ce feu divin étincelle avec plus d'éclat. Qu'enfin, de quelque maniére qu'on nous repréſente cette ame de l'Univers, & quelques noms que la coutume lui donne par raport aux diverſes parties qu'elle anime, on lui doit un culte religieux.

Je ſuis las de raporter tant d'abſurdités, & le Lecteur ſans doute ne l'eſt pas moins que moi, ſi pourtant il a eu la patience de les lire juſqu'au bout. Il n'a pas dû s'attendre à voir ſortir d'un fond auſſi ténébreux qu'eſt le paganiſme, de vives lumiéres ſur un ſujet infiniment ſupérieur à la foibleſſe de l'eſprit humain, comme l'eſt ce qui regarde la nature de la Divinité. Les Philoſophes ont bien pu, par les ſeules forces de la raiſon, ſe convaincre de la néceſſité & de l'exiſtence d'un Etre divin. Encore quelques-uns, comme [a] Epicure, ont-ils été ſoupçonnés de cacher ſous de ſpécieuſes paroles un véritable athéiſme: du moins ils ont preſque autant deshonoré la Divinité par les idées baſſes qu'ils en ont conçues, que s'ils l'avoient niée abſolument.

Pour ce qui regarde l'eſſence de la Nature divine, ils

[a] Nonnullis videtur Epicurus, ne in offenſionem Athenienſium caderet, verbis reliquiſſe deos, re ſuſtuliſſe. *Lib. 1. de nat. deorum, n.* 85.

ſe ſont tous égarés. Et comment ne l'auroient-ils pas fait, puiſque les hommes ne connoiſſent Dieu qu'autant qu'il lui plait de ſe révéler à eux ? Mr l'Abbé d'Olivet, dans ſa Diſſertation ſur la Théologie des Philoſophes, réduit leurs ſentimens à trois ſyſtêmes généraux, qui embraſſent toutes les opinions particuliéres que Cicéron nous a expoſées dans ſes Livres de la nature des dieux. Les différentes maniéres dont ces Philoſophes arrangeoient le ſyſtême de l'Univers, faiſoient leurs différentes créances touchant la Divinité.

Quelques-uns crurent que la Matiére toute ſeule, privée de ſentiment & de raiſon, avoit pu former le Monde: ſoit que l'un des élémens produisît tous les autres par divers degrés de raréfaction & de condenſation, comme il paroit qu'Anaximéne l'a cru : ſoit que la Matiére étant partagée en une infinité de corpuſcules mobiles, ils aient pris des formes réguliéres à force de voltiger témérairement dans le vuide, comme l'a cru Epicure : ſoit que toutes les parties de la Matiére euſſent une peſanteur intrinſéque, & un mouvement naturel, qui les dirigeoient néceſſairement, comme c'étoit l'opinion de Straton. Or l'athéiſme de ces Philoſophes eſt viſiblement le plus groſſier de tous, puiſque la cauſe premiére qu'ils ont reconnue n'eſt qu'une matiére inanimée.

D'autres s'élevérent juſqu'à cette notion, qu'il y a dans le Monde un trop bel ordre, pour n'être pas l'effet d'une cauſe intelligente. Mais ne concevant rien qui ne fût matériel, ils crurent que l'intelligence faiſoit partie de la matiére, & ils attribuérent cette perfection au feu de l'Ether, qu'ils regardoient comme l'océan de toutes les ames. Ce fut l'opinion des Stoïciens ; & l'on peut leur aſſocier Thalès, & même Pythagore, Xénophane, Parménide, & Démocrite, qui admettoient, comme eux, un Tout matériel & intelligent. *De nat. deor. lib. 2. n. 28.*

Enfin d'autres comprirent que l'intelligence ne pouvoit être matérielle, & qu'il faloit la diſtinguer abſolument de tout ce qui eſt corps. Mais en même tems ils crurent que les corps exiſtoient indépendamment de cette intelligence, & que ſon pouvoir ſe bornoit à les mettre en ordre,

& à les animer. Ce fut le ſentiment d'Anaxagore, & de Platon : ſentiment beaucoup moins imparfait que les autres, en ce qu'il renferme l'idée de la ſpiritualité, & diſtingue réellement la cauſe d'avec l'effet, l'agent d'avec la matiére ; mais éloigné encore infiniment de la vérité.

Pour les deux autres claſſes de Philoſophes, qui ne reconnoiſſent que des principes matériels, elles ſont abſolument inexcuſables, & ne différent en leur aveuglement que du plus au moins. On peut bien leur appliquer ce que nous liſons dans la Sageſſe : *Tous les hommes qui n'ont point la connoiſſance de Dieu ne ſont que vanité. Ils n'ont pu comprendre par les biens viſibles le Souverain Etre, & ils n'ont point reconnu le Créateur par la conſidération de ſes ouvrages : mais ils ſe ſont imaginés que le feu, ou le vent, ou l'air le plus ſubtil, ou la multitude des étoiles, ou l'abyme des eaux, ou le ſoleil & la lune, étoient les dieux qui gouvernoient tout le monde.*

Sap. 13. 1. 2.

Je ne parle ici que des dieux reconnus tels proprement par les Philoſophes. Varron diſtinguoit trois ſortes de Théologies. La *Fabuleuſe*, qui étoit celle des Poëtes : La *Naturelle*, enſeignée par les Philoſophes : La *Civile* ou Politique, qui étoit en uſage parmi le peuple. La premiére & la troiſiéme attribuoient aux dieux, ou ſouffroient qu'on leur attribuât, toutes les paſſions, tous les vices des hommes, tous les crimes les plus abominables. La ſeconde paroiſſoit moins déraiſonnable, mais dans le fond elle n'étoit guéres plus religieuſe, & renfermoit des abſurdités qui font honte à l'eſprit humain.

S. Auguſtin. de Civit. Dei, lib. 6. cap. 5.

[a] Cicéron, dans le troiſiéme Livre de la nature des dieux, met dans tout leur jour pluſieurs de ces abſurdités. Il n'en ſavoit pas aſſez pour établir la vraie religion : mais il en ſavoit aſſez pour combattre les Stoïciens & les Epicuriens, les ſeuls qui s'élevérent contre ſaint Paul, lorſqu'il prêcha dans Athénes. Les ſimples lumiéres naturelles pouvoient lui ſuffire pour détruire le menſonge, mais elles

[a] Tullius, tertio de natura deorum libro, diſſolvit publicas religiones : ſed tamen veram, quam ignorabat, nec ipſe, nec alius quiſquam potuit inducere. Adeo & ipſe teſtatus eſt falſum quidem apparere, veritatem tamen latere. *Lactant. de ira Dei, cap.* 11.

ne pouvoient le conduire juſqu'à découvrir la vérité. On reconnoit ici la foibleſſe de la raiſon humaine, & les vains efforts qu'elle fait toute ſeule pour s'élever à l'exacte connoiſſance d'un Dieu véritablement [a] caché, & [b] qui habite une lumiére inacceſſible. Quels ont été, à cet égard, les progrès de cette raiſon ſi fiére, durant plus de quatre ſiécles, dans les meilleures têtes de la Gréce, dans les payens les plus illuſtres par leur ſavoir, dans les Chefs de leurs plus fameuſes Ecoles? Rien [c] de ſi abſurde, qu'il n'ait été avancé par quelque Philoſophe.

Il y a plus. Ceux d'entr'eux qui faiſoient profeſſion d'une plus haute ſageſſe, & à qui Dieu avoit manifeſté ſon unité, n'ont-ils pas retenu cette connoiſſance dans le ſecret par une ingrate & timide lâcheté? Un ſeul s'eſt-il élevé contre l'impiété qui avoit ſubſtitué au Dieu vivant & véritable des idoles muettes, & des figures non ſeulement d'hommes, mais de bêtes & de reptiles? Un ſeul s'eſt-il abſtenu d'aller dans les temples, quoiqu'il n'approuvât pas dans ſon cœur le culte ſuperſtitieux qu'il autoriſoit par ſa préſence & par ſon exemple? L'unique, dont la religion fut miſe à l'épreuve, ne traita-t-il pas de calomniateurs ceux qui l'accuſoient de n'adorer pas les dieux que les Athéniens adoroient? Son Apologiſte, qui étoit auſſi ſon diſciple & ſon ami, le défend il autrement, qu'en aſſûrant qu'il a toujours reconnu les mêmes divinités que le peuple? Et Platon lui-même n'eſt-il pas contraint d'avouer que ce lâche prévaricateur ordonna un ſacrifice impie, quoiqu'il fût certain de mourir? Un petit extrait d'une lettre de Platon nous fait voir combien il craignoit de s'expliquer ſur la nature & l'unité de Dieu, & combien par conſéquent il étoit éloigné de lui rendre graces, de le confeſſer devant les hommes, & de s'expoſer au moindre danger en lui rendant témoignage. Les actions honteuſes qu'on attribuoit aux faux dieux le faiſoient rougir: mais il ſe contentoit de dire, ou qu'ils n'étoient pas coupables de ces crimes, ou qu'ils n'é-

Scholas habebant privatas, & templa communia. *S. Auguſtin. Socrate.*

Xénophon.

Epiſt. Plat. ad Dion.

Plat. de Rep. lib. 3.

a Verè tu es Deus abſconditus. *Iſaï.* 45. 15.

b Lucem inhabitat inacceſſibilem. 1. *Timoth.* 6. 15.

c Neſcio quomodo nihil tam abſurdè dici poteſt, quod non dicatur ab aliquo Philoſophorum. *Cic. Divin. lib.* 2, *n.* 19.

toient pas dieux s'ils les avoient commis ; ſans oſer dire qu'il n'y avoit qu'un ſeul Dieu, & ſans avoir le courage de s'élever contre le culte public fondé ſur les crimes mêmes qu'il avoit en horreur.

Il faut le dire, à la honte du Paganiſme, & à la gloire de l'Evangile. Un enfant parmi nous, pour peu qu'il ſoit inſtruit du Catéchiſme, eſt plus ſûr & plus éclairé ſur tout ce qu'il faut ſavoir de la Divinité, que tous les Philoſophes enſemble.

§. III.

La Divinité préſide-t-elle au gouvernement du Monde ? Prend-elle ſoin des hommes en particulier ?

LA DISPUTE des anciens Philoſophes ſur la Providence conſiſtoit à ſavoir ſi les dieux préſidoient au gouvernement général du Monde, & s'ils deſcendoient dans un détail particulier pour prendre ſoin de chacun des hommes. Epicure preſque ſeul nioit cette vérité.

De nat. deor. lib. 1. n. 51-54.

» On demande, diſoit-il, comment vivent les dieux, » & de quoi ils s'occupent ? Leur vie eſt la plus heureuſe, » la plus délicieuſe qu'on puiſſe imaginer. Un dieu ne fait » rien : il ne s'embarraſſe de nulle affaire : il n'entreprend » rien. Sa ſageſſe & ſa vertu font ſa joie. Les plaiſirs qu'il » goute, plaiſirs qui ne ſauroient être plus grands, il eſt » ſûr de les gouter toujours.

» Voila, continuoit-il en s'adreſſant à Balbus qui ſoutenoit le ſentiment des Stoïciens, » voila un dieu heureux. » Mais le vôtre, il eſt accablé de travail. Car, ſi vous » croiez que ce dieu ſoit le Monde lui-même, tournant » comme il fait ſans relâche autour de l'axe du ciel, & » cela encore avec une étrange rapidité, peut-il avoir un » inſtant de repos ? Or, ſans repos, point de félicité. Et, » ſi l'on prétend qu'il y ait dans le Monde un dieu qui le » gouverne, qui préſide au cours des aſtres & aux ſaiſons, » qui régle, qui arrange tout, qui ait l'œil ſur les terres » & ſur les mers, qui s'intéreſſe à la vie des hommes, & » qui

C'étoit le ſyſtême des Stoïciens.

C'étoit le ſyſtême de Platon.

» qui ſe charge de pourvoir à leurs beſoins ; c'eſt lui don-
» ner en vérité de triſtes & de pénibles affaires. Or il
» faut, pour être heureux ſelon nous, avoir l'eſprit tran-
» quille, & ne ſe méler de rien. D'ailleurs, [a] vous nous
» mettez ſur la tête un maître éternel, dont nous devrions
» jour & nuit avoir peur. Car le moien de ne pas craindre
» un dieu qui prévoit tout, qui penſe à tout, qui remarque
» tout, qui croit que tout le regarde, qui veut ſe méler
» de tout, qui n'eſt jamais ſans affaires? « La grande maxime d'Epicure étoit donc, [b] *Qu'un être heureux & immortel n'a point de peine, & n'en fait à perſonne.*

Un dogme ſi impie, qui renverſe ouvertement la Providence, méritoit d'avoir Epicure pour avocat & pour défenſeur. Et il faut avouer que ce qu'il dit d'un dieu qui voit & connoit tout, & qui doit par conſéquent punir tout ce qui eſt contraire à la loi divine, eſt l'unique raiſon qui porte encore aujourd'hui quelques perſonnes à croire qu'il n'y a point de Providence qui veille ſur toutes les actions des hommes, ou plutôt à le ſouhaiter.

» Ce n'eſt point ſans raiſon que ce dogme a fait regarder *De nat. deor. lib. 1. n. 115. 116.*
» Epicure comme un ennemi déclaré des dieux, qui a ſapé
» toute religion, & qui par ſes raiſonnemens, comme
» Xerxès par ſes troupes, a renverſé temples & autels.
» Car quelle raiſon après tout, dit Cotta, nous obligeroit
» de ſonger aux dieux, puiſqu'ils ne ſongent point à nous,
» ne prennent ſoin de rien, ne font abſolument rien ?...
» Pour être tenu à leur marquer de la pieté, ne faudroit-
» il pas en avoir reçu des graces ? Car de quoi eſt-on rede-
» vable à qui n'a rien donné ? La pieté eſt une juſtice qui
» acquitte les hommes envers les dieux. Or vos dieux
» n'aiant point de relation avec nous, qu'auroient-ils à
» exiger de nous ?

Les prières qu'on adreſſe à la Divinité dans ſes beſoins

a Itaque impoſuiſtis in cervicibus noſtris ſempiternum dominum, quem dies & noctes timeremus. Quis enim non timeat omnia providentem, & cogitantem, & animadvertentem, & omnia ad ſe pertinere putantem, curioſum & plenum negotii deum ?

b Quod æternum beatumque ſit, id nec habere ipſum negotii quidquam, nec exhibere alteri. *De nat. deor. lib.* 1. *n.* 45.

& dans ſes dangers, les vœux qu'on lui fait pour en obtenir certaines graces, les promeſſes & les ſermens dont on la prend à témoin, uſages communs à toutes les nations, & pratiqués dans tous les tems, marquent ce que les hommes ont toujours penſé de la Providence. A ne conſulter que la ſeule raiſon telle que le péché nous l'a laiſſée, c'eſt-à-dire notre orgueil & nos ténébres, nous ſerions tentés de croire que ce n'eſt pas traiter aſſez reſpectueuſement la Divinité que de l'abaiſſer ainſi à de petits détails en lui repréſentant tous nos beſoins; que de ſtipuler avec elle, ſi elle veut bien nous écouter; que de la faire intervenir à nos traités & à nos engagemens. Dieu a voulu par tous ces moiens conſerver dans les eſprits de tous les peuples une idée claire de ſa Providence, du ſoin qu'il prend de tous les hommes en particulier, de la ſouveraine autorité qu'il conſerve ſur tous les événemens de leur vie, de l'attention qu'il a à examiner s'ils ſont fidéles à garder leurs promeſſes, & de celle qu'il aura à en punir le violement.

Auſſi voions-nous que ces vérités ont toujours été regardées comme le fondement le plus inébranlable de la ſociété humaine. *On* [a] *doit avant tout*, dit Cicéron en établiſſant les régles d'un ſage gouvernement, *être intimement perſuadé que les dieux ſont les maitres ſouverains de tout, & les modérateurs de l'Univers: que tout ce qui s'y paſſe eſt ſoumis à leur volonté & à leur pouvoir: qu'ils ſe plaiſent à faire du bien aux hommes: qu'ils examinent attentivement ce que chacun d'eux fait, ce qu'il penſe, comment il ſe conduit, avec quelle piété & quels ſentimens il exerce les actes de la religion: qu'enfin ils mettent une grande différence entre le juſte & l'impie.*

Ce paſſage nous montre que [b] les payens n'attribuoient pas ſeulement à la Divinité le gouvernement général du

a Sit igitur hoc jam à principio perſuaſum civibus, dominos eſſe omnium rerum ac moderatores deos; eaque quæ gerantur, eorum geri judicio ac numine: eoſdemque optimè de genere hominum mereri; & qualis quiſque ſit, quid agat, quid in ſe admittat, qua mente, qua pietate religiones colat, intueri; piorumque & impiorum habere rationem. *De Lég. lib. 2. n. 15.*

b Nec verò univerſo generi hominum ſolùm, ſed etiam ſingulis à diis immortalibus conſuli & provideri ſolet. *De nat. deor. lib. 2. n. 164.*

Monde, mais qu'ils étoient persuadés qu'elle descendoit dans le dernier détail, & qu'aucun des hommes, aucune de leurs actions ni même de leurs pensées, n'échapoit à son attention & à sa connoissance.

Les Epicuriens ne pouvoient soutenir l'idée d'un Dieu si près de nous, si attentif, si clairvoiant. Il est souverainement heureux, disoient-ils, & par conséquent infiniment tranquille. Il ne s'irrite & ne se fâche point. Tout lui est indifférent, excepté son repos. C'est ce que les personnes livrées à leurs plaisirs voudroient bien encore se persuader, pour se délivrer des reproches importuns de leur conscience. Ils veulent bien reconnoitre en Dieu un soin général de ses créatures, & une bonté semblable à celle des Princes qui gouvernent avec sagesse leurs Etats, mais qui n'entrent point dans les détails, & qui ne descendent point jusqu'à aimer leurs sujets, ni à s'attacher à aucun d'eux en particulier.

Ce n'est pas ainsi que pensoit David. *De son trône éternel Dieu contemple tous les habitans de la terre. Il a formé en particulier le cœur de chacun d'eux: il a connoissance de toutes leurs œuvres.* Ps. XXXII. 14. 15. En considérant du ciel tous les hommes, ce n'est point par une vûe générale & confuse qu'il les examine. Chaque particulier lui est aussi présent, que s'il n'étoit attentif qu'à lui seul. Il ne le voit point comme placé dans une grande distance, mais comme étant immédiatement sous ses yeux. Il n'en considére pas seulement le dehors: il en pénétre le fond, & ce qui est en lui de plus secret. Il n'interroge pas seulement son cœur: il y réside, il y est plus présent & plus intime que le cœur ne l'est à lui-même. Dans cette multitude infinie d'hommes qui ont été, & qui sont actuellement, rien n'échape ni à ses regards, ni à sa mémoire. Cette connoissance & cette attention, qui sont aussi incompréhensibles que son être, sont une suite naturelle de ce qu'il est le Créateur de tout, & du cœur comme de tout le reste. *Qui finxit sigillatim corda eorum: qui intelligit omnia opera eorum.* M. Du Guet.

ARTICLE SECOND.

De la formation du Monde.

JE NE FATIGUERAI point une ſeconde fois le Lecteur, en raportant ici dans un grand détail les divers ſyſtêmes des Philoſophes anciens ſur la formation du Monde, qui varient infiniment, & ſont plus abſurdes les uns que les autres. Je ne parlerai guéres que des Stoïciens & des Epicuriens, dont les ſyſtêmes ſur cette matiére ſont plus connus & plus célébres. Mon deſſein n'eſt pas de les approfondir, mais d'en donner ſimplement une idée générale.

§. I.

Syſtême des Stoïciens ſur la formation du Monde.

SELON les Stoïciens, la partie intelligente de la nature n'a fait que mettre en œuvre les matériaux non intelligens, qui faiſoient partie auſſi de la nature, & qui exiſtoient comme elle de toute éternité. Cela paroit bien clairement par un paſſage de Cicéron, ſans parler de beaucoup d'autres. Pour prévenir & écarter les objections qu'on pouvoit faire contre la Providence, tirées de pluſieurs choſes ou inutiles, ou même pernicieuſes, dont le Monde eſt rempli, les Stoïciens répondoient: *La* [a] *Nature a fait ce qui ſe pouvoit faire de mieux avec les élémens qui exiſtoient.* Peut-on marquer plus expreſſément la préexiſtence de la matiére? Ariſtote, & pluſieurs autres Philoſophes, étoient auſſi dans le même ſentiment. Ce [b] que les Stoïciens appelloient *l'ame du Monde*, étoit cette intelligence, cette raiſon, qu'ils croioient répandue dans la nature. Et ce principe intelligent, ſenſitif, raiſonnable, qu'étoit-ce? Rien autre que le feu de l'Ether, qui pénétre tous les corps: ou plutôt, rien autre que des loix méchaniques qu'ils attribuoient principalement au feu céleſte, & ſui-

Ariſt. Phyſic. lib. 8.

a Ex iis naturis quæ erant, quod effici potuit optimum, effectum eſt. *De natur. deor. lib. 2. n. 86.*

b In natura ſentiente ratio perfecta ineſt, quam vim animum dicunt eſſe mundi. *Academ. Queſt. lib. 1. n. 28. & 29.*

vant leſquelles tout ſe formoit, tout agiſſoit néceſſairement.

Auſſi [a] Zénon définiſſoit la Nature, *un feu artiſte, qui procédoit méthodiquement à la génération.* Car il croioit que l'action de *créer* & d'engendrer appartient proprement à l'art.

Cicéron emploie ici le terme de *créer*, qui pourroit faire croire qu'il auroit connu & admis l'action de tirer du néant, qui eſt la *création* proprement dite. Mais [b] il prend ce même terme en pluſieurs autres endroits pour une ſimple production; & aucun de ſes ouvrages ne laiſſe entrevoir qu'il ait eu une notion auſſi ſinguliére que celle de la création proprement dite. Et il en faut dire autant de tous les Anciens qui ont traité de Phyſique, comme Cicéron le marque expreſſément: *Erit aliquid quod ex nihilo oriatur, aut in nihilum ſubito occidat? Quis hoc Phyſicus dixit unquam?* C'étoit un principe reçu par tous les Philoſophes, que la matiére ne pouvoit, ni être produite de rien, ni être réduite au néant: *Lib. 2. de Divin.*

De nihilo nihil, in nihilum nil poſſe reverti. *Perſ. ſatyr 3.*

Epicure refuſoit en termes exprès ce pouvoir à la Divinité même:

Nullam rem è nihilo gigni divinitus unquam.

Lactance nous a conſervé un fragment des Livres de Cicéron ſur la nature des dieux, qu'on ne peut pas appliquer avec certitude au ſyſtême des Stoïciens, parce qu'étant détaché on ne voit pas clairement de quels Philoſophes il faut l'entendre; mais qui paroit fort propre à expliquer ce qu'ils penſoient ſur la formation du Monde. Je l'inférerai ici tout entier. *Il* [c] *n'eſt pas probable*, dit celui *Lact. Divin. Inſtit. lib. 2. cap 8.*

a Zeno ita naturam definit, ut eam dicat *ignem eſſe artificioſum ad gignendum progredientem via.* Cenſet enim artis maximè proprium eſſe *creare* & gignere. *De nat. deor. lib. 2. n. 57.*

b Natura fingit homines & *creat* imitatores & narratores facetos. 2. *de Orat. n. 219.*

Omnium rerum quas & *creat* natura & tuetur, ſummum bonum eſt in corpore. *De Finib. lib. 5. n. 38.*

Quæ in terris gignuntur, omnia ad uſum hominum *creantur. Offic. lib. 1. n. 22.*

c Non eſt probabile, eam materiam rerum, unde orta ſunt omnia,

qui parle, *que la matiére, dont toutes choſes ont tiré leur origine, ait été formée elle-même par la divine Providence; mais plutôt qu'elle a, & qu'elle a toujours eu, une force intrinſéque & naturelle*, qui lui rend toutes ſes modifications poſſibles. *Comme donc un ouvrier, lorſqu'il travaille à un bâtiment, n'en produit pas lui-même la matiére, mais emploie celle qu'il trouve toute faite; & que celui qui forme une figure de cire, trouve la cire déja produite: ainſi il a falu que la divine Providence ait eu une matiére, non qu'elle eût produite elle-même, mais qu'elle ait trouvée comme ſous ſa main*, & préparée pour ſes deſſeins. *Que ſi dieu n'a pas produit la matiére* premiére, *on ne peut pas dire qu'il ait produit ni la terre, ni l'eau, ni l'air, ni le feu.*

La comparaiſon de l'Architecte & du Statuaire eſt tout-à-fait propre à développer le ſyſtême des Stoïciens. Leur dieu, (que Cicéron appelle ici la Providence divine) & qui n'eſt autre que l'*Ether* comme nous l'avons dit, n'a point créé, c'eſt-à-dire tiré du néant la matiére dont le Monde a été formé; mais il l'a modifiée, &, en arrangeant les parties de matiére qui étoient confondues, il a fait l'eau, la terre, l'air, & ce feu groſſier que nous connoiſſons: c'eſt-à-dire qu'il leur a donné la forme & l'arrangement où on les voit.

[a] L'ouvrier, dit Lactance dans l'endroit que je viens de citer, ne peut bâtir ſans bois, parce qu'il eſt incapable de le produire par lui-même; & il en eſt incapable parce qu'il eſt homme, c'eſt-à-dire la foibleſſe même. Mais Dieu produit de rien tout ce qu'il lui plait, parce qu'il eſt Dieu,

eſſe divina providentia effectam; ſed habere & habuiſſe vim & naturam ſuam. Ut igitur faber, cùm quid ædificaturus eſt, non ipſe facit materiam, ſed eâ utitur quæ ſit parata, fictorque item cera: ſic iſti providentiæ divinæ materiam præſto eſſe oportuit, non quam ipſe faceret, ſed quam haberet paratam. Quòd ſi non eſt à Deo materia facta, ne terra quidem, & aqua, & aër, & ignis à Deo factus eſt.

a Faber ſine ligno nihil ædificabit, quia lignum ipſum facere non poteſt: non poſſe autem, imbecillitatis eſt humanæ. Deus verò facit ſibi ipſe materiam, quia poteſt; poſſe enim, Dei eſt: nam, ſi non poteſt, Deus non eſt. Homo facit ex eo quod eſt, quia per mortalitatem imbecillis eſt; per imbecillitatem, definitæ ac modicæ poteſtatis. Deus autem facit ex eo quod non eſt, quia per æternitatem fortis eſt, per for-

c'eſt-à-dire la puiſſance même, qui eſt ſans meſure & ſans borne. Car s'il n'eſt pas tout-puiſſant, il n'eſt pas Dieu.

§. II.

Syſtéme des Epicuriens ſur la formation du Monde.

DANS LE SYSTEME des Epicuriens, (& les Stoïciens penſoient comme eux en ce point) ces deux mots, *Monde* & *Univers*, avoient une ſignification différente. Par le *Monde*, ils entendoient les cieux & la terre avec tout ce qui y eſt renfermé. Par l'*Univers*, ils entendoient, non ſeulement les cieux & la terre avec tout ce qui y eſt renfermé, mais encore le vuide infini qu'ils ſuppoſoient au-dela du Monde. Car ils croioient le Monde plein, & limité: mais au-dela ils ſuppoſoient des eſpaces infinis, & abſolument vuides. Auſſi ils [a] partageoient toute la Nature, tout l'Univers, en deux parties: les Corps, & le Vuide. *Plut. de placit. Philoſ. lib. 2. cap. 1.*

Omnis ut eſt igitur per ſe Natura duabus
Conſiſtit rebus, quæ Corpora ſunt & Inane. *Lucret. lib. 2.*

Cette diſtinction eſt néceſſaire pour entendre le ſyſtême des Epicuriens. Car ils ſuppoſoient comme un principe certain, que ſans le Vuide il ne pouvoit y avoir aucun mouvement dans le Monde, ni même aucune production.

Quæ, ſi non eſſet Inane, *Lucret. lib. 1.*
Non tam ſollicito motu privata carerent,
Quàm genita omnino nulla ratione fuiſſent:
Undique materies quoniam ſtipata fuiſſet.

Selon les Epicuriens, c'eſt le concours fortuit des Atomes qui a formé le Monde.

Atome, eſt un mot grec, qui ſignifie *indiviſible*. C'eſt un petit corpuſcule de toutes ſortes de figures qui entre dans la compoſition de tous les autres corps. Les Atomes ne

titudinem poteſtatis immenſæ, quæ ſine ac modo caret ſicut vita factoris. *Lactant. ibid. cap.* 10.

a Sunt qui omnia Naturæ nomine appellent, ut Epicurus, qui ita divîdit: Omnia, quæ ſecundùm Naturam, eſſe Corpora & Inane. 2. *de nat. deorum. n.* 82.

tombent pas ſous les ſens à cauſe de leur extrême petiteſſe, qui les dérobe à la vûe.

Moſchus Phénicien, Leucippe, [a] & Démocrite, ont été les premiers Philoſophes qui ont établi la doctrine des Atomes. Ils ſuppoſent que parmi ces petits corpuſcules, les uns ſont polis, les autres rudes, ceux-ci ronds, ceux-là terminés en angles, quelques-uns courbés & comme crochus ; & que le concours fortuit de ces Atomes avoit formé le ciel & la terre.

Mais c'eſt Epicure ſur tout qui a fait valoir ce dogme, & qui l'a mis en honneur, en [b] y introduiſant néanmoins quelques changemens, par leſquels Cicéron prétend qu'il n'a fait que gâter la doctrine de Démocrite, au lieu de la corriger & de la perfectionner.

De Finib. l. 1. n. 17. & 18. Démocrite place les Atomes dans un vuide infini, où il n'y a ni milieu ni extrémité. Là, mis en mouvement de toute éternité, ils s'uniſſent & s'attachent les uns aux autres, & par cette rencontre, par ce concours, ils forment le Monde tel que nous le voions. Cicéron ne peut ſouffrir qu'un Philoſophe, en expoſant la formation du Monde, ne parle que de la cauſe matérielle, & ne diſe pas un mot de la cauſe efficiente. En effet, quelle abſurdité, que, de toute éternité, certains corps ſolides & indiviſibles ſe meuvent d'eux-mêmes par leur poids naturel ! Ce défaut eſt commun à Démocrite avec Epicure : car celui-ci donnoit auſſi à ſes Atomes une activité naturelle & intrinſéque, qui ſuffiſoit pour les mettre en mouvement ; mais il s'écartoit du premier en d'autres points.

Ibid. n. 18-20. » Epicure prétend à la vérité que les Atomes ſe portent » d'eux-mêmes directement en bas, & que c'eſt là le mou- » vement de tous les corps. Enſuite venant à ſonger, que, » ſi tous les atomes ſe portoient toujours en bas par une » ligne directe & par un mouvement perpendiculaire, il

a Iſta flagitia Democriti, ſive etiam antè Leucippi, eſſe corpuſcula quædam lævia, alia aſpera, rotunda alia, partim autem angulata, curvata quædam & quaſi aduncа : ex his effectum eſſe cœlum atque terram, nulla cogente natura, ſed concurſu quodam fortuito. *De nat. deor. lib. 1. n. 66.*

b Democrito adjicit, perpauca mutans, ſed ita ut ea, quæ corrigere vult, mihi quidem depravare videatur. *De Finib. lib. 1. n. 17.*

» n'arriveroit

» n'arriveroit jamais qu'un atome pût toucher l'autre, il » a ſubtilement imaginé un mouvement de déclinaiſon, » par le moien duquel les atomes venant à ſe rencontrer » s'accrochent enſemble, & forment le Monde avec toutes » les parties qui le compoſent. De ſorte que, par une pure » fiction, il leur donne en même tems un léger mouve- » ment de déclinaiſon, dont il n'allégue aucune cauſe, ce » qui eſt honteux à un Phyſicien; & il leur ôte auſſi ſans » aucune cauſe le mouvement direct de haut en bas, qu'il » avoit établi dans tous les corps. Et cependant, avec » toutes les ſuppoſitions qu'il invente, il ne peut venir à » bout de ce qu'il prétend. Car, ſi tous les atomes ont éga- » lement un mouvement de déclinaiſon, jamais ils ne s'at- » tacheront enſemble. Que ſi les uns l'ont, les autres point, » c'eſt leur donner de differens emplois à crédit, que de » donner un mouvement direct aux uns, & un mouvement » oblique aux autres. Et, avec tout cela, il ne laiſſera pas » d'être impoſſible, que cette rencontre fortuite d'atomes » produiſe jamais l'ordre & la beauté de l'Univers.

» Si le concours fortuit des atomes, dit ailleurs Cicé- *De nat deor. lib. 2. n. 94.* » ron, eſt capable de former le Monde, pourquoi ne for- » mera-t-il pas auſſi bien un portique, un temple, une » maiſon, une ville; ouvrages d'une bien moindre diffi- » culté? Il [a] faut que ces Philoſophes, pour raiſonner d'une » maniére ſi abſurde, n'aient jamais levé les yeux vers le » ciel, ni enviſagé toutes les beautés qui y ſont renfer- » mées. «

La doctrine du vuide avoit porté Epicure, auſſi bien que quelques autres Philoſophes, à ſuppoſer pluſieurs Mondes formés par le concours fortuit des atomes comme celui que nous habitons.

Quare etiam atque etiam tales fateare neceſſe eſt — *Lucret. lib. 2.*
Eſſe alios alibi congreſſus materiaï,
Qualis hic eſt, avido complexu quem tenet æther.

Gaſſendi regarde ce ſentiment comme oppoſé non ſeule-

a Certe ita temerè de mundo effutiunt, ut mihi quidem nunquam hunc admirabilem cœli ornatum, qui locus eſt proximus, ſuſpexiſſe videantur.

ment à l'autorité des Ecritures ſaintes, qui ne font aucune mention de la pluralité des Mondes, & qui paroiſſent n'en ſuppoſer qu'un ſeul, mais encore à celle des plus habiles Philoſophes, tels que ſont Thalès, Pythagore, Empédocle, Anaxagore, Platon, Ariſtote, Zenon le Stoïcien, & pluſieurs autres. Il reconnoit pourtant qu'on ne peut pas démontrer qu'il ne peut point y avoir d'autres Mondes que le nôtre, parce que Dieu eſt le maître d'en créer autant qu'il lui plaira : mais qu'il ſeroit contre la raiſon d'affirmer qu'actuellement il y en a pluſieurs, parce que Dieu ne nous l'a point révélé.

§. III.

Belle penſée de Platon ſur la formation du Monde.

JE N'ENTREPRENDS point d'examiner quels ont été les ſentimens de Platon ſur la formation du Monde, ce qui demanderoit une diſcuſſion infinie. Il appelle quelquefois la Matiére *éternelle* ; par où il n'a pas voulu faire entendre qu'elle ſubſiſtoit viſiblement de toute éternité, mais qu'elle ſubſiſtoit intelligiblement dans l'idée éternelle de Dieu. C'eſt ce qu'il entend, lorſqu'il dit : *l'Exemplaire* [a] *du Monde eſt de toute éternité.*

Plat. in Timæo, pag. 38.

Quelques lignes auparavant ſe trouve la penſée dont je parle ici : *Dieu*, [b] *conſidérant ſon ouvrage, & le trouvant parfaitement conforme à ſon modéle & à ſon original, ſe réjouit & s'applaudit en quelque ſorte à lui même.*

Ibid. pag. 37.

Ce que dit ici Platon, que Dieu forma le Monde ſelon l'exemplaire éternel qu'il avoit conçu en lui-même, eſt fort remarquable. Comme un habile Ouvrier a dans ſa tête toute la diſpoſition & toute la forme de ſon ouvrage avant que de le commencer, & qu'il travaille d'après ſon idée, de maniére que ce qu'il exécute, n'eſt, s'il faut ainſi dire, que la copie de l'original qu'il a imaginé, tout ouvrage qui ſubſiſte, n'étant qu'une pure imitation : de même Dieu, en créant le Monde, ne fit qu'exécuter l'idée éter-

a Τὸ παράδειγμα, παντὸς ἀϊδιὸς ἐστὶ ὄν. || ἄλλου ἄμεινον πρὸς τὸ παράδειγμα ἐργάσεται
b Ἤγασθη τε, καὶ εὐφράνθη, ἔτι δὲ || ἐπιχειρήσεται.

nelle qu'il en avoit conçue. Car le Monde, & tout ce qu'il renferme, exiſtoit intelligiblement en Dieu, avant que d'exiſter réellement dans la nature. Voila ce que c'eſt que les idées de Platon: & il pourroit bien les avoir tirées de la lecture des Livres * Saints, où l'on voit que Dieu donne à Moyſe les modéles de tous les ouvrages qu'il lui veut faire exécuter. Ce qui eſt dit dans la Genéſe de l'approbation que Dieu donna d'abord à chacun de ſes Ouvrages à meſure qu'ils ſortoient de ſes mains, puis à tous en général quand il les eut finis, pourroit bien encore plus avoir fourni à Platon cette ſublime idée des exemplaires éternels ſur leſquels le Monde a été formé. Car ces paroles, *Dieu vit toutes les choſes qu'il avoit faites, & elles étoient très bonnes*, ſignifient, comme le remarque le nouvel Interpréte de la Genéſe, » Que Dieu conſidérant tous ſes » Ouvrages d'une ſeule vûe, & les comparant entr'eux & » avec le modéle éternel dont ils ſont l'expreſſion, il en » trouva la beauté & la perfection excellentes.

Geneſ. 1. 30.

M. du Guet.

On voit par le peu que je viens de raporter des ſentimens de Platon ſur la formation du Monde, combien il avoit enchéri ſur les principes de Phyſique qu'il pouvoit avoir tirés d'Héraclite.

Le deſſein de Dieu, en expoſant à nos yeux ces merveilles ſans nombre dont le Monde eſt rempli, avoit été de nous faire diſcerner dans le mouvement de toutes les parties de l'Univers, & dans le concert qu'elles ont entr'elles, celui qui les a créées, & qui les gouverne. Il a mis par tout des veſtiges de ce qu'il eſt. Il s'eſt caché derriére le ſpectacle de la nature: mais ce ſpectacle eſt ſi beau & ſi grand, qu'il décéle en mille maniéres la ſageſſe qui l'a formé, & qui le conduit. Comment donc a-t-il pu arriver que des hommes, regardés comme les ſeuls ſages de la terre, aient été aſſez aveugles & aſſez ſtupides pour attribuer des effets ſi merveilleux au hazard, au deſtin, à la matiére, à de ſimples combinaiſons des loix du mouvement, ſans que Dieu y ait eu d'autre part que d'obéir à ces loix? Qu'eſt-ce que l'eſprit humain abandonné à ſes ténébres? Le premier mot du plus

* *Quelques-uns ont cru qu'il en avoit eu communication dans le cours de ſes voiages.*

ancien Livre du monde nous révéle tout d'un coup cette grande vérité : *Au commencement Dieu a créé le ciel & la terre.* Ce ſeul mot fixe pleinement, par l'autorité de la révélation, tous les doutes, & diſſipe toutes les difficultés, qui ont arrêté ſi lontems les Philoſophes ſur un des points de religion les plus eſſentiels. Peutêtre qu'ils n'ont pas pu le connoitre avec une entiére certitude par les ſeules lumiéres de la raiſon, mais du moins ils ont pu & ils ont dû en avoir quelque idée. Car il faloit néceſſairement, ou que Dieu eût créé le ciel, la terre, & les hommes ; ou que le ciel, la terre, & les hommes fuſſent éternels, ce qui eſt beaucoup plus inconcevable. Un eſprit raiſonnable, & libre de préventions, peut il jamais ſe perſuader de bonne foi, que la matiére, brute par elle-même & privée d'intelligence, ait formé des Etres marqués au coin d'une ſageſſe parfaite ? La Foi nous abrége bien du chemin, & nous épargne bien des peines. Il eſt des matiéres où la raiſon ne peut marcher avec aſſurance qu'à la lueur de ce flambeau.

ARTICLE TROISIÉME.

De la nature de l'ame.

IL N'EST GUÉRES de queſtions où les ſentimens des Philoſophes ſoient plus partagés, que celle qui regarde la nature de l'ame ; & il n'en eſt guéres auſſi qui faſſent ſentir davantage juſqu'où va la foibleſſe de l'eſprit humain, quand il n'a pour guides que ſes propres lumiéres. Ils diſputent beaucoup entr'eux pour ſavoir ce qu'eſt l'ame, où elle réſide, d'où elle tire ſon origine, ce qu'elle devient après la mort. Quelques-uns croient que le cœur même eſt l'ame. Empédocle dit que c'eſt le ſang qui eſt mélé dans le cœur : d'autres, une certaine partie du cerveau. Pluſieurs ſoutiennent que ni le cœur, ni le cerveau, ne ſont point l'ame même, mais ſeulement le ſiége de l'ame ; & qu'elle eſt un ſouffle, ou bien un feu. Ce dernier ſentiment eſt de Zénon le Stoïcien. Ariſtoxéne le Muſicien, qui étoit auſſi Philoſophe, la fait conſiſter dans une certaine

Cic. Tuſcul. Queſt. lib. 1. n. 18-22.

harmonie des différentes parties du corps: Xénocrate dans le nombre, comme Pythagore l'avoit penſé avant lui. Platon diſtingue trois parties dans l'ame. Il place la principale, qui eſt la raiſon, dans la tête : des deux autres, qui ſont la colére & la cupidité, il fait réſider la premiére dans la poitrine, & l'autre ſous le cœur. Ariſtote, voiant qu'aucun des quatre principes dont, ſelon lui, tout eſt compoſé, n'étoit ſuſceptible des propriétés de l'ame, comme de penſer, de connoitre, d'aimer, de haïr, &c. en [a] ſuppoſe un cinquiéme, qu'il ne nomme point; & appelle l'ame d'un mot nouveau, qui, ſelon Cicéron, ſignifie un mouvement continu & ſans interruption, mais dont en effet les plus ſavans n'entendent point & ne peuvent expliquer la force.

Tel eſt le dénombrement que fait Cicéron des diverſes opinions des Philoſophes ſur la nature de l'ame. Car pour l'opinion de Démocrite qui la croit compoſée d'atomes, il ne daigne pas la raporter. Il termine ce dénombrement par ces paroles, qui ſemblent témoigner une grande indifférence pour une queſtion ſi importante: [b] *Lequel de tous ces ſentimens eſt le vrai, quelque dieu pourra le ſavoir; nous nous contentons de chercher quel eſt le plus vraiſemblable.* Le ſyſtême de l'Académie, dont il avoit embraſſé le parti, étoit que le faux eſt mélé partout de telle façon avec le vrai, & lui reſſemble ſi fort, qu'il n'y a point de marque certaine pour les diſtinguer ſurement.

En effet Cicéron, dans les endroits où il parle de l'immortalité de l'ame, n'en parle preſque jamais qu'en doutant, & en ſuppoſant l'un & l'autre ſyſtême également poſſible & raiſonnable. Et plût à Dieu qu'on ne pût faire ce reproche qu'aux anciens Philoſophes! Il marque certainement en eux un aveuglement déplorable, & un renoncement à toute lumiére & à toute raiſon. Mais ce même doute, quand il eſt volontaire & conſenti, eſt dans un Chrétien une choſe monſtrueuſe & inconcevable. » L'immortalité » de l'ame, dit M. Paſcal dans ſes Penſées, eſt une choſe

Chap. x.

a Quintum genus adhibet, vacans nomine; & ſic ipſum animum ἐντελέχειαν appellat novo nomine, quaſi quandam continuatam motionem, & perennem. *Cic. ibid.*

b Harum ſententiarum quæ vera ſit, deus aliquis viderit: quæ verisimillima, magna quæſtio eſt.

» qui nous importe ſi fort, & qui nous touche ſi profondé-
» ment, qu'il faut avoir perdu tout ſentiment pour être
» dans l'indifférence de ſavoir ce qui en eſt. Toutes nos
» actions & toutes nos penſées doivent prendre des routes
» ſi differentes ſelon qu'il y aura des biens éternels à eſ-
» pérer ou non, qu'il eſt impoſſible de faire une démarche
» avec ſens & jugement, qu'en la réglant par la vûe de ce
» point qui doit être notre dernier objet. « Y a-t il ſtupi-
dité, je dirois preſque brutalité, pareille à celle de qui-
conque oſe hazarder, ſur un ſimple doute, une éternité
de bonheur ou de malheur?

Pluſieurs des Philoſophes dont je viens de parler n'ad-
mettoient que des corps, & point de purs eſprits, même
les Stoïciens, dont la morale d'ailleurs renfermoit de ſi
beaux principes. Ces [a] derniers ne croioient pas les ames
tout-à-fait immortelles, mais ſeulement ils les faiſoient vi-
Lib. 1. cap. 10. vre lontems, *comme des corneilles*, dit Cicéron. Voſſius,
dans ſon Traité de l'Idolatrie, croit que par ce *lontems*,
ils entendoient tout le tems que durera ce monde-ci, juſ-
De nat. deor. lib. 2. n. 118. qu'à l'embraſement général. Car, ſelon les Stoïciens, il
devoit arriver, par une derniére révolution, que le monde
entier ne ſeroit plus que feu. Ces ames particuliéres de-
voient alors, comme tout le reſte, s'abymer dans l'ame
univerſelle qui étoit leur principe. Juſque-là elles habi-
toient dans la haute région, où elles n'avoient qu'à phi-
loſopher tout à leur aiſe, ſouverainement heureuſes par la
claire viſion de l'Univers.

Tuſc. Queſt. l. 1. n. 44. 45. Cicéron décrit, avec une ſorte d'enthouſiaſme, cette
béatitude philoſophique. » Certainement, dit-il, nous ſe-
» rons heureux, lorſqu'aiant quitté nos corps, nous ſerons
» délivrés de toute paſſion & de toute inquiétude. Alors,
» ce qui fait maintenant notre joie, lorſque libres de tous
» ſoins, nous nous appliquons vivement à quelque objet
» qui nous plait & nous attache; alors, dis-je, nous le fe-
» rons avec beaucoup plus de liberté, nous livrant tout
» entiers à la contemplation de toutes choſes, qu'il nous
» ſera donné de connoitre à fond. La ſituation même des

[a] Stoici uſuram nobis largiuntur, tanquam cornicibus: diu manſuros aiunt animos, ſemper negant. *Tuſc. Queſt. lib. 1. n. 77.*

» lieux où nous ſerons parvenus, en nous facilitant la vûe » des objets céleſtes, & allumant en nous le deſir d'en » pénétrer les beautés, nous mettra en état de ſatisfaire » pleinement cette ardeur inſatiable, qui nous eſt natu- » relle, de connoitre la vérité... Et [a] elle ſe découvrira » plus ou moins à nous, à proportion de ce que nous au- » rons été plus ou moins appliqués à nous en nourrir pen- » dant notre ſéjour ſur la terre... Quel ſpectacle ſera-ce » de pouvoir, d'un coup d'œil, enviſager toute la terre, ſa » ſituation, ſa figure, ſes limites, & toutes ſes régions ha- » bitables, que l'excès du froid ou de la chaleur aura rendu » déſertes & vacantes!

Voila donc où ſe devoit borner la béatitude philoſophique. Quel aveuglement! Quelle miſére! Nous voions pourtant, à travers ces ténébres, un admirable principe, & bien inſtructif: Que dans l'autre vie la Vérité ſe montrera à nous, à proportion de ce que nous l'aurons cherchée & aimée dans celle ci.

Les Philoſophes, qui admettent l'immortalité de l'ame, lui donnent une plus noble occupation après la mort. Je n'examine point ſi Ariſtote doit être mis de ce nombre. C'eſt une queſtion qui a exercé & partagé les ſavans, & qui, par le doute ſeul qu'elle laiſſe, ne lui eſt pas honorable. Pour Platon, on voit dans tous ſes ouvrages, qu'auſſi bien que Socrate ſon maître, & Pythagore qui les avoit précédés, il croit l'ame immortelle. Ciceron, après avoir raporté pluſieurs de ſes preuves, ajoute qu'il [b] paroit que Platon faiſoit effort pour perſuader cette vérité aux autres, mais que pour lui il en étoit pleinement convaincu.

Platon, marchant ſur les pas de Socrate, ouvre [c] aux ames deux chemins après la mort: dont l'un conduit au lieu des ſupplices celles qui ſe ſont ſouillées par des crimes & des violences ſur la terre, l'autre méne à l'auguſte aſ-

a Præcipuè verò fruentur eâ, qui tum etiam, cùm has terras incolentes circumfuſi erant caligine, tamen acie mentis diſpicere cupiebant.

b Plato pro immortalitate animæ tot rationes attulit, ut velle ceteris, ſibi certè perſuaſiſſe videatur. *Tuſc. Quæſt. lib.* 1. *n.* 49.

c Ita cenſebat (Socrates) duas eſſe vias dupliceſque curſus animorum è corpore excedentium. Nam qui ſe humanis vitiis contaminaſ-

ſemblée des dieux les ames pures & chaſtes, qui pendant leur ſéjour dans les corps ont eu avec eux le moins de commerce qu'il leur a été poſſible, & qui ſe ſont appliquées à imiter la vie des dieux dont elles tirent leur origine, en pratiquant toutes ſortes de vertus. La droite raiſon ſeule faiſoit ſentir à ces grands Philoſophes qu'il étoit néceſſaire, pour juſtifier la Providence, qu'après cette vie il y eût des récompenſes pour les bons, & des peines pour les méchans.

ARTICLE QUATRIÉME.

Des effets de la Nature.

C'EST ici proprement le lieu où je devrois traiter à fond de la Phyſique, & entrer dans le détail des principales queſtions qui en ſont l'objet, pour faire connoître l'origine & les progrès de cette ſcience, & la différence de ſentimens qui ſe trouve entre les Anciens & les Modernes. Mais cette matiére, outre qu'elle paſſe mes forces, eſt trop étendue & trop vaſte pour être renfermée dans le court eſpace d'un abrégé. On la trouvera traitée avec beaucoup de clarté dans l'Ouvrage du P. Regnault Jéſuite, qui a pour titre: *l'Origine ancienne de la Phyſique nouvelle*, dont j'ai bien profité. Il y garde un caractére de modération qui eſt rare, en rendant également juſtice aux Anciens & aux Modernes. Je me contenterai donc de quelques réflexions générales.

La Phyſique, pendant pluſieurs ſiécles, fit ſeule, ou preſque ſeule, l'occupation & les délices des Savans de la Gréce. Elle y régna environ pendant quatre * cens ans. Les Philoſophes ſe partagérent en deux Ecoles fameuſes;

ſent, & ſe totos libidinibus dediſſent, quibus cœcati velut domeſticis vitiis atque flagitiis ſe inquinaſſent, vel in rep. violanda fraudes inexpiabiles concepiſſent, iis demum quoddam iter eſſe, ſeclusum à concilio deorum. Qui autem ſe integros caſtoſque ſervaviſſent, quibuſque fuiſſet minima cum corporibus contagio, ſe ſeque ab his ſemper ſevocaſſent, eſſentque in corporibus humanis vitam imitati deorum; his ad illos, à quibus eſſent profecti, reditum facilem patere. *Tuſcul. Quæſt. lib.* 1. *n.* 72.

* *Depuis Thalès juſqu'à Hipparque, qui termine le dénombrement des Phyſiciens de l'antiquité: on trouve à peu près ce nombre d'années.*

l'Ionique

l'Ionique, dont Thalès fut le Chef; & l'Italique, qui ſuivit Pythagore, comme je l'ai marqué auparavant. Mais les Philoſophes qui ſe ſont fait le plus de nom par raport à la Phyſique, ſont Démocrite & Leucippe, parce qu'Epicure adopta leur ſyſtême, qui nous a été expoſé avec étendue par Lucréce.

Ce ſyſtême, comme je l'ai déja obſervé, n'admettoit pour principes que les Atomes & le Vuide; deux points, dont l'un, je veux dire le Vuide, n'eſt guéres concevable; & l'autre répugne à la raiſon, ſur tout par raport à l'*inclinaiſon* qu'Epicure donne à ſes Atomes. Malgré les abſurdités qui ſe trouvent dans ce ſyſtême, les Epicuriens ſont néanmoins, à proprement parler, les ſeuls Phyſiciens de l'antiquité. Ils ont vû au moins qu'il ne faloit chercher les cauſes de ce qui arrive aux corps que dans les corps mêmes, & leurs propriétés, le mouvement, le repos, la figure: & avec ce principe ils n'expliquent pas mal certains effets de détail, quoiqu'ils ſoient dans des erreurs groſſiéres ſur les premiéres cauſes.

Ariſtote traita la Phyſique, ou plutôt il la gâta, en ſe ſervant pour l'explication des effets corporels de ce qui ne peut appartenir qu'à l'ame, *ſympathie*, *antipathie*, *horreur*, &c. & ne donnant des définitions des choſes qu'en aſſignant quelques-uns de leurs effets, ſouvent mal choiſis, expoſés d'une maniére obſcure, ſans preſque jamais faire connoitre leurs cauſes.

Ce ne fut qu'un ſiécle avant la naiſſance de Jeſus-Chriſt que la Phyſique commença à ſe produire à Rome, & à y parler le langage des Romains par la bouche de Lucréce. » Enfin, dit ce Poéte Phyſicien, les ſecrets de la Nature » ne ſont plus des myſtéres; & je puis me vanter d'avoir » fait paroitre le premier la Phyſique dans Rome avec les » agrémens de notre langue.

Denique natura hæc rerum ratioque reperta eſt — *Lucret. lib. 5.*
Nuper; & hanc primus cum primis ipſe repertus
Nunc ego ſum, in patrias qui poſſim vertere voces.

Sénéque [a] avoue que c'eſt depuis peu qu'on y connoit cer-

[a] Cur Luna deficiat, hoc apud nos quoque nuper ratio ad certum || perduxit. *Senec. Nat. Quaſt. lib. 7. cap. 25.*

tainement la cauſe des Eclipſes de Lune, & de pluſieurs autres Phenoménes de la Nature. Je ne ſai s'il a raiſon. Dans le ſiecle de [a] Pline, il y avoit déja lontems que l'on prediſoit & le jour & l'heure des Eclipſes: & Cicéron [b] aſſure que dès ſon tems l'heure & la grandeur de toutes les Eclipſes, tant de la Lune que du Soleil, avoient été annoncees pour tous les ſiécles à venir. On ſait que Sulpitius Gallus, la veille du combat que devoit donner Paul Emile contre Perſee, prédit une Eclipſe de Lune qui devoit arriver la nuit ſuivante, & en découvrit la raiſon à l'armée. L'Eclipſe arriva préciſément à l'heure marquée, ce qui le fit regarder comme un homme divin. *Editâ horâ luna cùm defeciſſet, Romanis militibus Galli ſapientia prope divina videri.* Ce dernier exemple prouve que ces ſortes de connoiſſances étoient fort rares alors parmi les Romains, & ils ne ſe ſont jamais fortement appliqués à l'étude de la Phyſique, ni des autres ſciences ſupérieures.

Livius l. 44. n. 37.

Il n'en avoit pas été ainſi des Grecs. Elles furent lontems cultivées parmi eux; & ſi l'honneur de l'invention ne leur en eſt pas dû, on ne peut leur refuſer celui de les avoir beaucoup perfectionnées. Il eſt difficile de trouver un ſyſtême du Monde applaudi de nos jours, que les Anciens au moins n'aient entrevû. Si nous fixons la Terre, comme Tycho, pour faire tourner autour d'elle le Soleil environné de Mercure & de Vénus, c'eſt un ſyſtême connu de Vitruve. Il y en a qui fixent le Soleil & les Etoiles pour faire tourner la Terre préciſément ſur ſon centre de l'Occident à l'Orient: & c'eſt le ſyſtême d'Ecphante Pythagoricien du moins en partie, & celui de Nicétas le Syracuſain. Le ſyſtême à la mode aujourd'hui, c'eſt celui qui met le Soleil au centre d'un Tourbillon, & qui range la Terre au nombre des Planétes; qui fait tourner les Planétes autour du Soleil dans cet ordre: Mercure, le plus proche du Soleil; Vénus; la Terre tournoiant ſur ſon centre avec la

Vitruv. de Archit. lib. 9. p. 284. & 287.
Plut. de placit. Philoſ. l. 3. pag. 896.
Cic. Academ. Queſt. lib. 4.

a Inventa eſt jampridem ratio prænuntians horas, non modò dies ac noctes, ſolis lunæque defectuum. *Plin. l. b. 20. cap. 2.*

b Defectiones ſolis & lunæ cognitæ prædictæque in omne poſterum tempus, quæ, quantæ, quando futuræ ſint. *Cic. de nat. deor. lib. 2. n. 135.*

Lune qui circule autour de la Terre ; Mars ; Jupiter ; Saturne. Ce ſyſtême de Copernic n'eſt point nouveau : c'eſt celui [a] d'Ariſtarque, & d'une partie des Mathématiciens de l'Antiquité ; celui de Cléanthe [b] de Samos ; celui de [c] Philolaüs ; des [d] Pythagoriciens enfin, & apparemment de Pythagore même.

En effet il ſeroit étonnant que ce ſyſtême de Copernic, qui paroit ſi raiſonnable, ne fût venu dans l'eſprit d'aucun des anciens Philoſophes. Je dis que ce ſyſtême paroit fort raiſonnable. Car, ſi la Terre étoit immobile, il faudroit que le Soleil & tous les autres Aſtres, qui ſont de très grands Corps, fiſſent en vingt-quatre heures autour de la Terre un tour immenſe ; & que les Etoiles fixes qui ſeroient dans le plus grand Cercle, où le mouvement eſt toujours le plus fort, parcouruſſent en un jour trois cens millions de lieues, & allaſſent plus loin que d'ici à la Chine, dans le tems qu'on pourroit prononcer ces mots, *Allez vite à la Chine.* Car il faut que tout cela arrive, ſi la Terre ne tourne pas ſur elle-même en vingt-quatre heures. Il n'eſt pas difficile de comprendre qu'elle faſſe ce tour, qui n'eſt tout au plus que de neuf mille lieues, leſquelles, en comparaiſon de trois cens millions, ne ſont qu'une bagatelle.

Parmi les Modernes, la Phyſique raiſonnée, juſqu'à Deſcartes, avoit fait peu de progrès. Il prit des Epicuriens le principe, Que pour expliquer les effets corporels, il ne faut recourir qu'aux corps. Mais, éclairé par la religion, il rejetta leurs principes impies de la néceſſité & du hazard. Il poſe pour principe de ſa Phyſique un Dieu créateur, & premier moteur. Il proſcrivit auſſi le Vuide que l'on ne conçoit point, & les Atomes, reconnoiſſant la matiére diviſible à l'infini, ou, comme il parle lui-même, à l'indéfini.

Avec de la matiére & du mouvement, qu'il reconnoit ne pouvoir recevoir que des mains de Dieu, il eut l'audace de créer un monde : &, au lieu de remonter des effets à leurs cauſes, il prétendit établir les cauſes, & en déduire

a *Stob. Eclog. Phyſ. p. 54. & 56.*
b *Plut. de facie in orbe Lunæ, p. 923.*
c *Plut. de placit. Philoſ. p. 896.*
d *Ariſtot. de cœlo. lib. 2. cap. 13. pag. 658.*

les effets. De là ſon hypothéſe des Tourbillons, qui eſt ce que l'on a dit juſqu'ici de plus vraiſemblable ſur les cauſes de l'Univers, quoique dans un grand nombre de conſéquences de détail, Deſcartes, par un effet de la foibleſſe attachée à la nature humaine, ſe ſoit aſſez ſouvent trompé.

Sa Phyſique régnoit paiſiblement, lorſque M. Newton a entrepris de troubler cette poſſeſſion. Il a renouvellé le Vuide: il a prétendu démontrer l'impoſſibilité des Tourbillons, en un mot renverſer toute la Phyſique Carteſienne. Grande guerre dans le Monde Litéraire, & qui ſe pouſſe avec beaucoup de vivacité & de chaleur de part & d'autre. Si le ſavant Anglois a réuſſi ou non, c'eſt une queſtion qui ne me regarde pas, & qui ne ſera pas ſitôt décidée. Au moins il a été plus circonſpect que Deſcartes, en ce qu'il s'eſt propoſé de partir d'effets connus pour découvrir les cauſes.

En général, il faut avouer que par raport aux matiéres de Phyſique, les Modernes ont beaucoup perfectionné les connoiſſances des Anciens, & qu'ils y ont ajouté beaucoup de découvertes nouvelles très importantes. Et cela n'a pas pu arriver autrement. Seroit-il poſſible que dans le cours de tant de ſiécles, tant de beaux génies, qui ſe ſont appliqués ſucceſſivement à obſerver la Nature, n'euſſent point enrichi la Phyſique, ſur tout depuis qu'ils ont trouvé des ſecours extraordinaires pour réuſſir dans ce travail, leſquels ont manqué aux Anciens. La Nature eſt un fonds inépuiſable, & la curioſité n'a guéres de bornes. Auſſi ce n'étoit point illuſion, quand Sénéque prévoioit que la poſtérité découvriroit dans la Nature beaucoup de ſecrets ignorés de ſon tems. » La[a] Nature, diſoit ce grand » homme, ne dévoile pas tous ſes myſtéres à la fois. On » verra un tems où la lumiére ſe répandra ſur les choſes » qui nous ſont cachées. On ſera ſurpris qu'elles nous aient » échapé, & le Vulgaire même ſaura ce que nous ne ſa- » vons pas. « Ce ſentiment eſt tout-à-fait raiſonnable, &

a Rerum natura, ſacra ſua non ſimul tradit..... Veniet tempus, quo iſta, quæ nunc latent, in lucem dies extrahat... quo poſteri noſtri tam apertæ neſciiſſe nos mirentur.... Multa venientis ævi populus ignota nobis ſciet.

plein de bon ſens. Pluſieurs raiſons ont contribué au progrès conſidérable que la Phyſique a fait dans les derniers tems.

On peut dire qu'elle a changé entiérement de face, & qu'elle a pris un nouvel eſſor, depuis qu'on s'eſt fait une loi d'étudier la nature dans la nature même, de faire uſage de ſes yeux & de ſa raiſon pour en découvrir les myſtéres, de ne plus s'aſſujettir aveuglément & ſans examen au jugement des autres; en un mot depuis qu'on a ſecoué le joug de l'autorité, laquelle, dans les matiéres de Phyſique, n'a point droit d'aſſervir nos eſprits, & n'eſt propre qu'à les retenir, par cet imbécille reſpect, dans une oiſive & préſomptueuſe ignorance. Quel progrès la Phyſique a-t-elle fait dans le cours de quatorze à quinze ſiécles, où l'autorité d'Ariſtote & celle de Platon faiſoient la loi tour à tour? Cette voie n'a ſervi qu'à exciter de vaines diſputes, qu'à arréter tout effort, qu'à éteindre toute curioſité & toute émulation; & la vie des Philoſophes les plus capables de perfectionner la Phyſique, ſe paſſoit à ſavoir ce que l'on avoit jadis penſé, plutôt que ce que l'on devoit penſer.

J'ai toujours été choqué d'une maxime de Cicéron, qui lui plaiſoit pourtant beaucoup, & qu'il a répétée plus d'une fois. Il diſoit qu'il aimoit mieux ſe tromper avec Platon, que de penſer juſte avec les autres Philoſophes. *Errare mehercule malo cum Platone... quàm cum iſtis vera ſentire.* *Tuſcul. lib. 1. n. 39.* Je ne ſai pas quel bon ſens on peut donner à cette penſée. Eſt-ce qu'il eſt jamais permis de préférer l'erreur à la vérité, ſous quelque beau nom que cette erreur ſe cache? Voila où conduit cette eſpéce d'idolatrie pour les grands hommes. Il n'y a que la Religion qui ait droit de captiver ainſi nos eſprits, parce qu'elle a Dieu même pour garant, & l'on ne craint point avec elle de s'égarer.

On ſait juſqu'à quel point la Nature ſemble affecter de nous cacher ſes ſecrets. Pour découvrir ſes myſtéres, il faut la ſuivre pas à pas; il faut, pour ainſi dire, la ſurprendre dans ſes opérations; il faut des obſervations, des expériences; il faut un juſte amas de Phénoménes, pour établir un principe propre à les expliquer; il faut des expé-

riences pour vérifier les conjectures. Les Anciens ont pratiqué tout ce que je viens de dire jusqu'à un certain point, & avec quelque succès. Mais la sagacité des Modernes, aidée par l'invention de plusieurs instrumens nouveaux, a beaucoup enchéri sur leurs connoissances. Ces inventions nouvelles sont principalement le Telescope, le Microscope, le Tuyau de Toricelle, & la Machine Pneumatique.

Un certain Zacharie Janſen inventa le Télescope & le Microscope vers la fin du seizième siécle : Toricelle, le Tuyau qui porte son nom, vers le milieu du dix-septiéme siécle : Otton de Guericke, la Machine du Vuide, quelque tems après.

Zacharie Janſen étoit Hollandois, de Middelbourg en Zélande, faiſeur de Lunettes. Le hazard, qui fait un grand nombre des plus belles découvertes, & sous lequel la Providence aime à se cacher, eut beaucoup de part à celle de Janſen. Il mit, sans aucun dessein prémédité, deux verres de Lunettes vis-à-vis l'un de l'autre à une certaine distance. Il s'aperçut que dans cette situation les deux verres grossissoient considérablement les objets. Il fixa les verres dans une pareille situation, & dès l'an 1590 il fit une Lunette de douze pouces. Telle est l'origine du Télescope, que l'on perfectionna dans la suite. L'Inventeur du Télescope fit en petit à peu près, ce qu'il avoit fait en grand ; & de là vint le Microscope. On doit au premier de ces Instrumens la connoissance des Cieux, du moins en partie ; & au second la connoissance d'un petit Monde. Car ne croyions pas que nous voyions tout ce qui habite la terre. Il y a autant d'espéces d'animaux invisibles, que de visibles. Nous voions depuis l'Eléphant jusqu'au Ciron. Là finit notre vûe. Mais au Ciron commence une multitude infinie d'animaux, dont il est l'Eléphant, & que nos yeux ne sauroient apercevoir sans secours. On voit, par le moien du Microscope, des milliers d'insectes nager, courir, s'élancer librement dans la centiéme partie d'une goutte d'eau. Lenwenock dit qu'il en a vû cinquante mille dans une goutte de liqueur fort mince.

On peut dire que ces Lunettes sont un nouvel organe de la vûe, que l'on n'eût pas osé attendre des mains de

l'Art. Quelle eût été la ſurpriſe des Anciens, ſi on leur eût prédit qu'un jour leur poſtérité, par le moien de quelques inſtrumens, verroit une infinité d'objets qu'ils ne voioient pas : un Ciel qui leur étoit inconnu, des Plantes & des animaux dont ils ne ſoupçonnoient pas ſeulement la poſſibilité !

Toricelle étoit Mathématicien du Duc de Florence, & ſucceſſeur de Galilée qui mourut en 1642. Galilée vouloit que l'efficace de l'Horreur du Vuide fît monter & ſoutînt l'eau dans les Pompes aſpirantes à trente-deux piés environ, & que cette efficace célébre fût fixée-là. En 1643, Toricelle eſſaia l'efficace de cette Horreur imaginaire dans le Vif-argent. Il fit faire un Tuyau de verre de trois ou quatre piés, fermé hermétiquement par un bout. Il le remplit de Vif-argent, & le renverſa comme on le renverſe encore. Le Vif argent deſcendit : mais il demeura comme de lui-même à la hauteur de vingt-ſept à vingt-huit pouces.

Otton de Guéricke, Conſul de Magdebourg, forma le deſſein d'eſſaier une ſorte de Vuide bien plus grand que celui du Tuyau de Toricelle. Il fit donc faire un grand Vaſe de verre, rond, aiant une ouverture aſſez étroite dans la partie inférieure, avec une Pompe & un Piſton, pour tirer l'air du Vaſe. Et c'eſt l'origine de la Machine Pneumatique. Il étoit ſorti de ſes mains des merveilles, qui l'étoient autant pour les Philoſophes, que pour le peuple. Avec quel étonnement, par exemple, ne voioit-on pas deux Baſſins de cuivre exactement taillés en demi-ſphéres, appliqués ſimplement l'un contre l'autre par leurs bords ou circonférences, & tirés l'un d'un côté par huit chevaux, & l'autre du côté oppoſé par huit autres chevaux, ſans pouvoir être ſéparés !

Il eſt aiſé de comprendre combien ces Machines, & d'autres pareilles, inventées par les Modernes, & beaucoup perfectionnées par l'uſage même, & par la ſuite des années, ont dû avancer le progrès des Obſervations Phyſiques.

Mais ce qui y a le plus contribué, eſt l'établiſſement des Académies. Le dernier ſiécle en vit naître quatre fort célébres preſque en même tems, ſous la protection des

Princes : A Florence, *l'Académie del Cimento* ; à Londres, *la Société Roiale d'Angleterre* ; à Paris, *l'Académie Roiale des Sciences* ; en Allemagne, *l'Académie des Curieux des ſecrets de la Nature*. Le deſir de ſoutenir la réputation de ſa Compagnie, & de s'y diſtinguer ſoi-même par des Ouvrages importans, eſt un puiſſant éguillon pour des Savans, qui ne leur laiſſe guéres de repos. D'ailleurs, il n'y a que des Compagnies, & des Compagnies protégées par le Prince, qui puiſſent ſuffire à faire l'amas néceſſaire d'obſervations & de faits bien avérés, pour établir dans la ſuite un ſyſtême. Ni les lumiéres, ni les ſoins, ni la vie, ni les facultés d'un Particulier n'y ſuffiroient. Il faut un trop grand nombre d'expériences, il en faut de trop d'eſpéces différentes, il faut trop répéter les mêmes, il les faut varier de trop de maniéres, il faut les ſuivre trop lontems avec un même eſprit.

J'admire la ſageſſe & la modeſtie de l'Académie des Sciences, qui, malgré tant de ſavans Ouvrages dont elle a enrichi le Public, malgré tant d'utiles découvertes qui ſont le fruit de ſes travaux & de ſes obſervations, ne regarde pourtant les Sciences, du moins la Phyſique, que comme étant encore au berceau. Mais j'admire encore plus l'uſage religieux qu'elle fait de connoiſſances ſi rares, qui doivent, ſelon elle, nous inſpirer un grand reſpect pour l'Auteur de la Nature par l'admiration de ſes Ouvrages. » On ne peut » guéres s'empécher, « eſt-il dit dans ſes Mémoires, » de » répéter ſouvent qu'en matiére de Phyſique, les objets » les plus communs ſe changent en autant de miracles, » dès qu'on les regarde avec de certains yeux. « Et dans un autre endroit, » Ce n'eſt pas une choſe que l'on doive com- » pter parmi les ſimples curioſités de la Phyſique, que les » ſublimes réflexions où elle nous conduit ſur l'Auteur de » l'Univers. Ce grand Ouvrage, toujours plus merveilleux » à meſure qu'il eſt plus connu, nous donne une ſi grande » idée de ſon Ouvrier, que nous en ſentons notre eſprit » accablé d'admiration & de reſpect... La véritable Phyſi- » que s'éléve juſqu'à devenir une eſpéce de Théologie.

Avant que de paſſer aux Mathématiques, je toucherai fort légérement ce qui regarde la Médecine, l'Anatomie, la

la Botanique, & la Chymie, qui ſont des parties de la Phyſique, ou qui y ont du raport. Tertullien appelle la Médecine *la ſœur de la Philoſophie*; & l'on ſait que les trois autres dependent de la Médecine.

CHAPITRE QUATRIÉME.

JE TRAITE, dans un Chapitre ſéparé, ce qui regarde la Médecine, & j'y joins la Botanique, la Chymie, & l'Anatomie, qui en ſont partie, mais dont je dirai très peu de choſes.

§. I.

De la Médecine.

LA MEDECINE eſt de même date ſans doute que les maladies, car on a cherché à s'en délivrer dès qu'on les a ſenties; & les maladies preſque auſſi anciennes que le Monde même, puiſqu'elles ont été la ſuite & la punition du péché. Mais les hommes ont été lontems chacun leurs propres Médecins, & il eſt difficile de fixer le tems où la Médecine a été convertie en art & en profeſſion. Le beſoin & l'expérience y ont donné lieu. Dans de certains pays, ceux qui avoient été guéris de quelque maladie, mettoient par écrit comment & par quels remédes ils l'avoient été, & dépoſoient ces Mémoires dans le temple, pour ſervir d'inſtruction en pareil cas. Dans d'autres pays, comme en Egypte & à Babylone, on expoſoit en public les malades, afin que les paſſans, qui auroient été attaqués & guéris de la même maladie, puſſent leur donner conſeil.

Plin. lib. 29. in Proœm.

Herod. lib. 1. cap. 197. Strab. lib. 3. pag 155. & lib. 16. p. 746.

Les Egyptiens regardoient leur dieu Hermès, c'eſt-à-dire Mercure, comme l'inventeur de la Médecine. Il eſt certain qu'ils l'ont cultivée & plus anciennement & plus ſavament qu'aucun autre peuple.

Les Grecs leur diſputent cette gloire, ou du moins l'ont ſuivie de près. Ils nous fourniront tous les Médecins dont j'ai à parler: car les Romains ont peu cultivé cette ſcience. Dès le tems de la guerre de Troie, Chiron le

Theſſalien, ſurnommé le Centaure, qui fut Gouverneur d'Achille, ſe rendit célébre dans la Médecine par la cure des plaies & la connoiſſance des ſimples, dont il fit part à ce Héros, & à Patrocle ſon ami.

Pindar. Pythior. Ode 3. Eſculape, diſciple de Chiron, ne le céda point à ſon Maître. Pindare le repréſente comme extrêmement habile dans toutes les parties de la Médecine. La Fable marque que Jupiter, indigné de ce qu'il avoit rendu la vie à Hippolyte fils de Theſée, l'écraſa d'un coup de foudre. Ce qui fait entendre qu'il guériſſoit par ſa ſcience des maladies ſi deſeſpérées, qu'il paſſoit pour rendre la vie aux morts.

Aiant eté mis au rang des Immortels, on lui bâtit des temples en divers endroits comme au dieu de la ſanté. Le plus fameux fut celui d'Epidaure. C'eſt de là, qu'en conſéquence d'une célébre deputation, à la tête de laquelle étoit Q. Ogulnius, on pretend qu'il vint à Rome ſous la figure d'un ſerpent, & qu'il délivra la ville de la peſte l'année 461 de ſa fondation. On lui bâtit depuis un temple hors de la ville. Celui de Cos, patrie d'Hippocrate, étoit auſſi fort renommé. On y voioit diverſes tables, ou divers tableaux, où étoient écrits les remédes que le dieu avoit indiqués à pluſieurs malades, qui avoient été guéris par ce moien.

Homére donne deux fils à Eſculape, tous deux fameux Médecins, dont il eſt parlé dans l'Iliade; l'un nommé Machaon, fort habile & fort exercé dans les opérations de Chirurgie, qui n'étoit point pour lors, non plus que dans les ſiécles ſuivans, diſtinguée de la Médecine; l'autre Podalire, plus verſé dans la Médecine appellée depuis λογικὴ, c'eſt-à-dire fondée ſur des principes & des raiſonnemens. En revenant de la guerre de Troie, Podalire fut pouſſé par une tempête ſur les côtes de Carie, où il guérit une fille du Roi Damæthus, en la ſaignant des deux bras. Pour récompenſe, le pere la lui donna en mariage. Entr'autres enfans, il en eut un Hippolochus, duquel Hippocrate ſe diſoit être deſcendu.

Steph. Byzant. in voce Syrna.

Plin lib. 29. cap. 1. Pline ſuppoſe un vuide de ſix ou ſept cens ans par raport aux Médecins, depuis le ſiége de Troie juſqu'à la guerre du Péloponnéſe, c'eſt-à-dire juſqu'à Hippocrate: ce qui

n'eſt pas tout-à-fait exact. Celſe met au nombre des célébres Médecins Pythagore, qui a vécu du tems de Cyrus & de ſes deux Succeſſeurs, & quelques autres Philoſophes, comme Empédocle & Démocrite. *Celſ. in Præf.*

On diſtingue différens ordres, différentes ſectes de Médecins. Les uns ſont appellés *Empiriques*, parce qu'ils n'ont guéres ſuivi que l'Expérience. D'autres, dont Hippocrate eſt le Chef, ont joint le raiſonnement à l'expérience; & c'eſt ce qui a fait appeller la Médecine *Dogmatique* ou *Raiſonnée*. Quelques-uns ont affecté de ſe ſéparer de tous les autres Médecins, & ſe ſont fait une méthode particuliére: on les a nommé *Méthodiques*. Je ne m'attacherai point ſcrupuleuſement à cette diviſion. Je ſuivrai ſeulement l'ordre des tems, & n'inſiſterai que ſur ceux des Médecins qui ont été plus connus. Toutes les différentes ſectes de Médecins, car il y en a un grand nombre, ſont ſavament expliquées dans l'Hiſtoire de la Médecine par M. Daniel le Clerc, Ouvrage plein d'une profonde érudition.

DEMOCEDE le Crotoniate fit preuve de ſon habileté, en rendant le ſommeil & la ſanté au Roi Darius, auquel une entorſe au pié qu'il avoit reçue en tombant de cheval faiſoit ſouffrir de vives douleurs & une inſomnie continuelle, dont les Médecins du pays n'avoient pu le délivrer. Il guérit enſuite Atoſſa la Reine d'un ulcére au ſein que la pudeur lui avoit lontems fait cacher. J'ai raconté fort au long l'hiſtoire de ce Médecin, en parlant de Darius. An. M. 3485. Av. J.C. 519. *Herod. lib. 3. cap.* 124 133.

HEROPHILE s'étoit fait auſſi un grand nom dans la Médecine. Il faiſoit grand uſage de la Botanique, & encore plus de l'Anatomie, qu'il porta à une grande perfection. Les Princes lui permirent de faire des diſſections de corps vivans ſur des criminels condannés à mort; & il en paſſa un nombre incroiable par ſes mains: ce [a] qui donna lieu à Tertullien de l'appeller plutôt Bourreau, que Médecin. An. M. 3704. Av. J.C. 300. *Galen. Commen. 11. in lib. Hippoc.*

HERODIQUE, de Sicile, fleuriſſoit ſous Artaxerxe An. M. 3540. Av. J.C. 464. *Euſtath. in Iliad.*

[a] Herophilus ille medicus, aut lanius, qui ſexcentos execuit, ut naturam ſcrutaretur: qui homines odiit, ut noſſet. *Tertull. lib. de anima, cap.* 10.

Longuemain. La ſecte appellée Διαιτητική, parce qu'elle n'emploioit preſque pour remède que la diéte & le régime de vivre, le reconnoiſſoit pour Chef; auſſibien que celle qu'on nommoit *Gymnaſtique*, parce qu'il emploioit beaucoup les exercices du corps pour rétablir & pour fortifier la ſanté. Il étoit frere du fameux Rhéteur Gorgias. C'eſt ſur tout par un de ſes diſciples qu'il eſt connu.

AN. M. 3544. AV. J. C. 460. HIPPOCRATE, de l'Ile de Cos, eſt cet illuſtre diſciple. On place ſa naiſſance à la premiére année de la LXXXe Olympiade. On prétend qu'il deſcendoit d'Eſculape par Héraclide ſon pere, & d'Hercule par ſa mere Praxitée. Il s'attacha d'abord à l'étude des choſes de la nature, puis à celle du corps humain en particulier. Il eut pour premier maître ſon pere même. Il reçut auſſi les leçons d'un autre célébre Médecin, nommé Hérodique, dont je viens de parler. Il ſe rendit habile dans toutes les parties de la Médecine, & en porta la connoiſſance auſſi loin qu'elle pouvoit aller pour lors.

J'ai déja dit qu'il étoit né à Cos. Cette Ile étoit conſacrée au dieu Eſculape, qui y étoit honoré d'un culte particulier. La coutume étoit que tous ceux qui avoient été guéris de quelque maladie, fiſſent un Mémoire exact & des ſymptômes qui l'avoient accompagnée, & des remédes qui les en avoient délivrés. Hippocrate avoit fait copier tous ces Mémoires, qui ne lui furent pas d'un petit ſecours, & qui lui tinrent lieu d'une expérience anticipée.

AN. M. 3574. AV. J. C. 430. Son extrême habileté parut ſur tout pendant la peſte qui affligea particuliérement la ville d'Athénes & toute l'Attique au commencement de la guerre du Péloponnéſe. J'ai expoſé ailleurs quel fut alors ſon zéle & ſon dévouement pour le ſalut de ſa patrie, ſon noble deſintéreſſement qui lui fit refuſer les offres avantageuſes du Roi de Perſe, & les honneurs extraordinaires dont la Gréce crut devoir récompenſer les ſervices importans qu'il lui avoit rendus.

Tome II. de l'Hiſtoire anc.

On dit que les Abdérites écrivirent à Hippocrate, pour le prier de venir voir Démocrite. Ils le voioient ne ſe ſoucier de rien, rire de tout, dire que l'air étoit plein d'images, ſe vanter qu'il faiſoit de tems en tems un voiage dans l'eſpace immenſe des choſes. Regardant tous ces traits

comme des ſymptômes & des commencemens de folie, ils craignoient qu'il ne devînt tout-à-fait fou, & que ſon grand ſavoir ne lui démontât entiérement la tête. Hippocrate les raſſura, & jugea bien autrement qu'eux de l'état de Démocrite. Il n'eſt pas ſûr que les Lettres d'Hippocrate d'où ce fait eſt tiré, ſoient véritablement de lui.

Les Ecrits qu'il a laiſſés en grand nombre, ont toujours été regardés, & le ſont encore, comme ce qu'il y a de plus parfait dans ce genre, & comme devant tenir lieu de fondement & de baſe à l'étude de la Médecine. Il y a conſervé la mémoire d'un événement, qui lui fait encore plus d'honneur que toute ſa ſcience & toute ſon habileté. C'eſt l'aveu ſincére d'une faute qu'il avoit commiſe en panſant une bleſſure de tête: car on ſait qu'anciennement la Médecine, la Chirurgie, & la Pharmacie, n'étoient point ſéparées. Il [a] n'a point rougi de confeſſer, aux dépens en quelque ſorte de ſa propre gloire, qu'il s'étoit trompé, de peur que d'autres, après lui & à ſon exemple, ne tombaſſent dans la même erreur. De petits eſprits, dit Celſe, & d'une habileté médiocre, n'en uſent pas de la ſorte, & ménagent avec bien plus de ſoin le peu qu'ils ont de réputation, parce qu'ils n'en peuvent rien perdre ſans s'appauvrir. Il n'y a que de grands génies, que des hommes riches & opulens, c'eſt-à-dire qui ſe ſentent d'ailleurs un fonds de mérite non commun, capables de faire un tel aveu, & de négliger ces petites pertes, qui ne diminuent rien de leur richeſſe & de leur opulence.

Il fait encore un autre aveu, qui marque en lui un caractére admirable de candeur & d'ingénuité. De quarante-deux malades qu'il avoit traités, dont il décrit les maladies dans le premier & le troiſiéme Livres *des Maladies Epidémiques*, il avoue qu'il n'y en a eu que dix-ſept qu'il ait guéris, & que tous les autres ſont morts entre ſes

a De futuris ſe deceptum eſſe Hippocrates memoriæ prodidit, more magnorum virorum, & fiduciam magnarum rerum habentium. Nam levia ingenia, quia nihil habent, nihil ſibi detrahunt. Magno ingenio, multaque nihilominus habituro, convenit etiam veri erroris confeſſio, præcipuè in eo miniſterio, quod utilitatis cauſâ poſteris traditur, ne qui decipiantur eadem ratione qua quis deceptus eſt. *Celſ. l. 8. cap. 4.*

mains. Dans le ſecond des Livres que je viens de citer, il dit, en parlant de certaine eſquinancie qui étoit accompagnée de grands accidens, que tous en échapérent. *S'ils étoient morts*, ajoute-t-il, *je le dirois de même.*

Lib. de Arte. Dans un autre endroit il ſe plaint modeſtement de l'injuſtice de ceux qui décrioient la Médecine ſous le prétexte que l'on meurt ſouvent entre les mains des Médecins. Comme ſi, dit-il, on ne pouvoit pas imputer la mort du malade à la violence inſurmontable de la maladie, auſſi bien ou plutôt qu'à la faute du Médecin qui l'a traité.

Lib. Præcep-tionum. Il déclare qu'il n'y a point de deshonneur pour un Médecin, lorſqu'en certains cas difficiles il eſt en peine touchant la maniére dont il ſe doit conduire auprès d'un malade, de faire appeller d'autres Médecins, afin d'aviſer, conjointement avec eux, ſur ce qu'il y a à faire pour le bien du malade. Par où l'on voit que les Conſultations ſont d'un ancien uſage.

On reconnoit dans le ſerment d'Hippocrate qui ſe trouve à la tête de ſes Ouvrages le caractére d'un véritablement honnête homme & plein de probité. Il prend les dieux qui préſident à la Médecine à témoin du deſir ſincére qu'il a de remplir exactement tous les devoirs de ſon état. Il fait paroitre une vive & reſpectueuſe reconnoiſſance pour celui qui lui a enſeigné l'Art de la Médecine, & déclare qu'il le regarde toujours comme ſon pere, & ſes enfans comme ſes propres freres, & qu'il ſe fera un devoir de les aider en toute occaſion & de ſes biens, & de ſes conſeils. Il proteſte que dans le régime de vivre qu'il preſcrira aux malades, il aura grand ſoin de rechercher tout ce qui pourra leur être utile, & d'éviter tout ce qu'il croira pouvoir leur nuire. Il ſe propoſe de mener une vie pure & irréprochable, & de ne point deshonorer ſa profeſſion par aucune action digne de blâme. Il dit qu'il n'entreprendra jamais de tailler ceux qui ſeront travaillés de la pierre, & qu'il laiſſera ce ſoin aux perſonnes qui ſe ſont rendu habiles dans cette opération par une longue expérience. Il proteſte que quand, en viſitant ſes malades ou autrement, il aura découvert quelque choſe qui doit être tenu caché, il ne le révélera jamais, & ſera fidéle à la loi

ſacrée du ſecret. Enfin il eſpére qu'en gardant inviolablement toutes ces régles, il s'acquerra l'eſtime de la poſtérité, & il conſent à être décrié pour toujours s'il a le malheur d'y manquer.

On loue fort ſon deſintéreſſement, vertu bien eſtimable dans un Médecin. Ce qu'il dit ſur ce ſujet, eſt digne de remarque. Il veut que le Médecin, quant au ſalaire qui lui eſt dû, en uſe avec honnêteté & avec humanité, aiant égard au pouvoir ou à l'impuiſſance où ſe trouve le malade de le récompenſer plus ou moins libéralement. Il eſt même des occaſions, dit-il, où le Médecin ne doit point demander ni attendre de récompenſe : comme lorſqu'il a traité un étranger, ou un pauvre, qui ſont des perſonnes que tout le monde eſt obligé de ſecourir. *In lib. præceptionum.*

Il paroit qu'il étoit plein de reſpect pour la Divinité. » Ceux, dit-il, qui ont les premiers trouvé la maniére de » guerir les maladies, ont jugé que c'étoit un Art qui mé- » ritoit qu'on en attribuât l'invention à Dieu. Et c'eſt, » ajoute-t-il, le ſentiment commun. « J'ai déja remarqué que Ciceron penſoit de la même ſorte. *Deorum immortalium inventioni conſecrata eſt Ars Medica.* *De priſc. Medic.* *Tuſc. Queſt. lib. 3.*

On ne ſait rien de particulier de la mort d'Hippocrate. Il mourut dans un âge fort avancé, & laiſſa deux fils, THESSALUS & DRACON, qui ſe firent un nom célébre parmi les Médecins, auſſi bien que POLYBE ſon gendre & ſon ſucceſſeur.

J'ai parlé, dans l'hiſtoire de Philippe, de la ridicule vanité d'un Médecin appellé MENECRATE, que ce Prince traita comme il méritoit.

PHILIPPE d'Acarnanie eſt connu par le ſalutaire breuvage qu'il donna à Alexandre le Grand, à qui on avoit voulu le rendre ſuſpect, & à qui ce reméde ſauva la vie. AN. M. 3671. AV. J. C. 333.

ERASISTRATE ſe fit connoitre & eſtimer par la maniére adroite dont il découvrit la cauſe de la maladie d'Antiochus Soter, fils de Séleucus Roi de Syrie. Je l'ai racontée en ſon lieu. Si l'on en croit Pline, cette cure merveilleuſe, qui rendit un fils tendrement aimé à ſon pere, fut payée de cent talens, c'eſt-à-dire de cent mille écus. AN. M. 3722. AV. J. C. 282. *Val. Max. lib. 5. cap. 7.* *Tome IV. Hiſt anc.* *Plin. lib. 29. in Proœm.*

AN. M. 3785. AV. J. C. 219. *Tome I V.* APOLLOPHANE, Médecin d'Antiochus ſurnommé le Grand, étoit fort habile dans ſa profeſſion : mais il devint encore plus célébre par le ſervice important qu'il rendit à ſon Maître. Hermias, premier Miniſtre de ce Prince, exerçoit des concuſſions & des violences inouies, ſans que perſonne oſât en porter ſes plaintes à la Cour, tant il s'étoit rendu terrible. Apollophane aima aſſez le bien public, pour ne point craindre de hazarder ſa fortune. Il découvrit au Roi le mécontentement général du Roiaume, & apprit aux Médecins l'uſage qu'ils doivent faire du libre accès qu'ils ont auprès des Princes.

AN. M. 3880. AV. J. C. 124. MITHRIDATE, qui fut ſi lontems la terreur des Romains, s'eſt rendu illuſtre auſſi dans la Médecine, non-ſeulement par l'invention de l'antidote qui porte encore ſon nom, mais par la compoſition de pluſieurs ſavans Ouvrages, que Pompée fit traduire en latin par Lénée ſon Affranchi.

AN. M. 3920. AV. J. C. 84. *Plin. lib. 26. cap. 3.* ASCLEPIADE de Bithynie, qui avoit d'abord enſeigné l'Eloquence à Rome, quitta la profeſſion de Rhéteur pour embraſſer celle de Médecin, qu'il jugea lui devoir être plus lucrative que l'autre, & il ne ſe trompa pas. Il fit un entier changement dans la pratique qui avoit été obſervée avant lui, & s'écarta preſque en tout des principes & des régles d'Hippocrate. A la place d'une ſolide & profonde ſcience il ſubſtitua l'agrément & la réputation d'un beau parleur, qui ſouvent tient lieu de mérite auprès des malades. Il s'appliquoit auſſi à flater leur goût & à ſatisfaire leurs deſirs en tout ce qu'il pouvoit, moien ſûr de gagner leur confiance. Sa maxime étoit, Qu'un Médecin doit guérir ſes malades [a] *ſurement, promtement, agréablement.* Cette pratique ſeroit fort à deſirer, dit Celſe. Le fâcheux eſt qu'ordinairement il y a beaucoup de danger à vouloir guérir trop vîte, & à n'ordonner rien que d'agréable. Ce qui contribua le plus à le mettre en vogue, fut l'heureuſe rencontre d'un homme qu'on étoit prêt de conduire au tombeau, en qui il trouva un reſte de vie, &

Apul. lib. 4. Florid.

a Aſclepiades officium eſſe Medici dicit ut tutò, celeriter, & jucundè curet. Id votum eſt : ſed ferè periculoſa eſſe nimia & feſtinatio & voluptas ſolet. *Celſ. lib. 3. cap. 4.*

qu'il

qu'il rétablit dans une parfaite ſanté. Pline parle ſouvent de ce Médecin, mais avec fort peu d'eſtime.

THEMISON, diſciple d'Aſclépiade, étoit de Laodicée. Il changea, dans ſa vieilleſſe, quelque choſe au ſyſtême de ſon Maître. La ſecte qu'il forma, fut appellée *Méthodique*, parce qu'il ſe mit en tête d'établir une Méthode pour rendre la Médecine plus aiſée à apprendre & à pratiquer. Juvénal ne parle pas de lui favorablement. AN. M. 4000. AV. J. C. 4.

Quot Themiſon ægros Autumno occiderit uno. *Satyr. 10. l. 4.*

Cicéron & Horace parlent de CRATERUS comme d'un habile Médecin.

DIOSCORIDE *(Pedacius)* Médecin d'Anazarbe ville de Cilicie qui fut depuis nommée Céſarée. Voſſius, après Suidas, dit qu'il fut Médecin d'Antoine & de Cléopatre. On croit qu'ils le confondent avec un autre Dioſcoride, ſurnommé *Phacas*. Celui dont il s'agit ici, peut avoir vécu ſous Veſpaſien. Des Savans ont diſputé ſi Pline a copié Dioſcoride, ou ſi celui-ci a tiré ſon Ouvrage de Pline. Ces deux Auteurs ont écrit en même tems & ſur les mêmes matiéres, ſans jamais ſe citer l'un l'autre. Le ſujet que Dioſcoride a traité, c'eſt *la Matiére Médecinale*. On appelle ainſi tous les corps qui ſervent à l'uſage de la Médecine, & qui ſe réduiſent principalement à trois genres: les Plantes, les Animaux, & les Minéraux, ou les choſes qui ſont de la nature de la terre. AN. J. C. 66.

ANTONIUS MUSA, Affranchi, Médecin de l'Empereur Auguſte, le tira d'une dangereuſe maladie qui l'avoit réduit à l'extrémité, en le traitant d'une maniére toute oppoſée à celle qu'on avoit emploiée juſques-là, & lui faiſant prendre des bains d'eau froide & des breuvages rafraîchiſſans. Cette heureuſe cure valut à Muſa, outre de grandes largeſſes qui lui furent faites par l'Empereur & par le Sénat, le privilége de porter un anneau d'or, ce qui juſques-là n'avoit été permis qu'aux perſonnes de la premiére condition. Tous les Médecins, en conſidération de Muſa, furent exemtés de tous impôts pour toujours. Le Peuple Romain, par reconnoiſſance, lui fit élever une *Sueton. in Aug. cap. 81. Dion. Caſſ. lib. 53. p. 517.*

Epiſt. 15. l. 1. ſtatue auprès de celle d'Eſculape. Il [a] traita Horace de la même ſorte, & lui fit prendre les bains d'eau froide dans le plus fort de l'hiver.

CORNELIUS CELSUS vivoit, à ce qu'on croit, ſous l'Empire de Tibére. Il étoit fort ſavant, & avoit écrit *Lib. 12. c. 11.* ſur toutes ſortes de matiéres. Quintilien, qui vante fort ſon érudition, le donne pourtant pour un eſprit médiocre : *Cornelius Celſus, mediocri vir ingenio.* Je ne ſai pas ſi les Médecins en conviennent. Nous avons de lui huit Livres ſur la Médecine, qui ſont écrits en très bon Latin.

AN. J. C. 131. GALIEN, le plus célébre des Médecins après Hippocrate, étoit de Pergame. Il a vécu ſous Antonin, Marc Auréle, & quelques autres Empereurs. Il fut élevé avec grand ſoin dans l'étude des Belles-Lettres, de la Philoſophie, & des Mathématiques. S'étant deſtiné à la Médecine, il s'y donna tout entier, parcourut pluſieurs villes de la Gréce pour y recevoir les leçons des Maîtres les plus renommés dans cette profeſſion, & s'arréta ſur tout à Alexandrie en Egypte, où l'étude de la Médecine fleuriſſoit alors plus qu'en aucun endroit du monde. De retour dans ſa patrie, il ſut faire un grand uſage des précieux tréſors de ſcience qu'il avoit amaſſés dans ſes voiages. Sa principale application fut l'étude d'Hippocrate, qu'il regarda toujours comme ſon Maître, & ſur les traces duquel il ſe fit toujours un honneur & un devoir de marcher. Il remit en vigueur ſes principes, qui étoient négligés & tombés dans l'oubli depuis plus de ſix cens ans.

A l'âge de trente-quatre ans il paſſa à Rome, où il s'acquit une grande réputation, & en même tems s'attira une grande envie de la part des autres Médecins. Les cures extraordinaires qu'il faiſoit à l'égard de malades abſolument deſeſpérés, la ſagacité avec laquelle il découvroit la véritable cauſe des maladies qui avoit échapé à tous les autres, la certitude avec laquelle il marquoit ſouvent

[a] Nam mihi Baias
Muſa ſupervacuas Antonius, & tamen illis
Me facit inviſum, gelida cùm perluor unda
Per medium frigus.

tous les ſymptômes qui devoient arriver, l'effet que devoient produire ſes remédes, & le tems de la parfaite guériſon; tout cela le faiſoit regarder, d'un côté par les perſonnes non prévenues comme un Médecin d'un rare ſavoir & fort au deſſus du commun, & de l'autre par ſes Confreres jaloux comme un homme qui dans toutes ſes opérations uſoit de magie. Du moins ils répandoient ce bruit, pour le décrier, s'il eût été poſſible, dans l'eſprit du peuple & des Grands.

La peſte qui ſurvint quelques années après, & qui fit AN. J. C. 166. d'horribles ravages dans toute l'Italie & dans pluſieurs autres provinces, le détermina à retourner dans ſa patrie. Si c'étoit pour prendre ſoin de ſes compatriotes, le deſſein étoit fort louable & fort généreux.

Il n'y demeura pas lontems. M. Aurèle, au retour de AN. J. C. 170. ſon expédition contre les Allemans, le manda à Aquilée, d'où il l'emmena enſuite avec lui à Rome. L'Empereur avoit grande confiance en lui. La vie dure que ce Prince menoit avoit fort altéré ſa ſanté. Il prenoit tous les jours de la thériaque, pour ſe fortifier l'eſtomac & la poitrine qu'il avoit fort foibles: c'étoit Galien qui la lui préparoit. On attribuoit à ce remède la ſanté dont il jouiſſoit ordinairement malgré ſa grande foibleſſe.

Ce Prince, ſongeant à retourner en Allemagne, ſouhaitoit extrêmement d'y mener avec lui Galien, que ſa grande habileté, & la connoiſſance parfaite qu'il avoit de ſon tempérament, mettoient plus en état qu'aucun autre de lui rendre ſervice. Cependant Galien l'aiant prié de le laiſſer à Rome, l'Empereur, plein de bonté, d'humanité, & de douceur, le lui accorda. J'admire cette bonté, mais je ne comprends pas comment un Médecin peut, dans une telle conjoncture, ſe refuſer aux deſirs d'un Prince ſi digne de conſidération.

Peutêtre le deſſein qu'il avoit formé d'écrire ſur la Médecine, & qu'il pouvoit avoir déja commencé de mettre à exécution, fut-il la cauſe de ce refus. En effet ce fut depuis ce départ de M. Aurèle juſqu'à ſa mort, & ſous le régne de Commode ſon fils & ſon ſucceſſeur, que Galien compoſa & publia ſes Ecrits ſur la Médecine,

ſoit qu'il fût demeuré à Rome, ſoit qu'il ſe fût retiré dans ſa patrie. Une partie de ſes Ecrits périt dans l'embraſement qui conſuma, ſous l'Empereur Commode, des quartiers entiers de Rome, & pluſieurs Bibliothéques. On ne ſait pas préciſément dans quel lieu ni dans quelle année Galien eſt mort.

Gal. de Præcognitione, cap. 11.

Un fait, que Galien lui-même raconte, nous montre & ſon extrême habileté, & l'eſtime où il étoit dans l'eſprit de Marc-Aurèle. » Ce Prince, dit-il, aiant été tout » d'un coup attaqué dans la nuit de tranchées de ventre, » & d'un grand dévoiement qui lui donna de la fiévre, » ſes Médecins lui ordonnérent de ſe tenir en repos, & » ne lui donnérent dans l'eſpace de neuf heures qu'un peu » de bouillon. Ces mêmes Médecins étant enſuite retour- » nés chez l'Empereur, où je me rencontrai avec eux, » jugérent à ſon pouls qu'il entroit dans un accès de fiè- » vre : mais je demeurai ſans dire mot, & même ſans tâ- » ter le pouls à mon tour. Cela obligea l'Empereur à me » demander, en ſe tournant de mon côté, pourquoi je ne » m'approchois pas. A quoi je répondis, que ſes Médecins » lui aiant déja tâté le pouls par deux fois, je me tenois à » ce qu'ils en avoient fait, ne doutant pas qu'ils ne ju- » geaſſent mieux que moi de l'état de ſon pouls. Mais ce » Prince n'aiant pas laiſſé de me préſenter ſon bras, alors » je lui tâtai le pouls, & l'aiant examiné avec beaucoup » d'attention, je ſoutins qu'il ne s'agiſſoit de rien moins » que d'une entrée d'accès, mais que ſon eſtomac étant » chargé de quelque nourriture qui ne s'étoit pas digérée, » c'eſt ce qui cauſoit la fiévre. Ce que je dis perſuada ſi » bien Marc-Aurèle, qu'il s'écria tout haut: *C'eſt cela mê-* » *me : vous avez très bien rencontré : je ſens que j'ai l'eſtomac* » *chargé* ; & redit par trois fois ces mêmes paroles. Il me » demanda enſuite ce qu'il y avoit à faire pour le ſoulager. » Si c'étoit quelque autre perſonne, répondis-je, qui fût » dans l'état où eſt l'Empereur, je lui donnerois un peu » de poivre dans du vin, comme je l'ai ſouvent pratiqué » en pareilles occaſions. Mais, comme l'on n'a accoutu- » mé de donner aux Princes que des remédes fort » doux, il ſuffira d'appliquer ſur l'orifice de l'eſtomac de

» l'Empereur de la laine trempée dans de l'huile de nard » bien chaude. Marc-Auréle, continue Galien, ne laiſſa » pas de faire l'un & l'autre de ces remédes, & s'adreſſant » enſuite à Pitholaüs, Gouverneur de ſon fils: *Nous n'a-* » *vons*, dit-il, en parlant de moi, *qu'un Médecin. C'eſt le* » *ſeul honnête homme que nous ayions.*

Les mœurs de cet illuſtre Médecin répondoient à ſon habileté & à ſa réputation. Il fait paroitre en beaucoup d'endroits un grand reſpect pour la Divinité, & il dit que » la piété ne conſiſte pas à lui offrir de l'encens ou des » ſacrifices, mais à connoitre & à admirer ſoi-même la ſa- » geſſe, la puiſſance, & la bonté qui brillent dans tous » ſes ouvrages, & à les faire connoitre & admirer par les » autres. « Il a eu le malheur d'ignorer, & même de condanner la véritable religion. *In lib. de uſu corp. hum.*

Il ne parle jamais de ſon Pere ni de ſes Maîtres qu'avec une vive & reſpectueuſe reconnoiſſance, ſur tout quand il s'agit d'Hippocrate, à qui il fait honneur de tout ce qu'il ſavoit & de tout ce qu'il pratiquoit. S'il s'écarte quelquefois de ſes ſentimens, car il reſpectoit la vérité au deſſus de tout, c'eſt avec des précautions & des ménagemens qui marquent la ſincére eſtime qu'il en faiſoit, & combien il ſe regardoit au deſſous de lui en tout genre & en toute maniére.

Son aſſiduité auprès des malades, le tems qu'il leur donnoit pour bien connoitre leur état, le ſoin qu'il prenoit des pauvres, & les ſecours qu'il leur procuroit, ſont de grands modéles pour ceux qui exercent la même profeſſion.

On lit dans Pline qu'ARCHAGATHUS du Péloponnéſe fut le premier Médecin qui vint à Rome: ce fut ſous le Conſulat de L. Æmilius & de L. Julius, l'année 535 de ſa fondation. Il ſeroit ſurprenant que les Romains ſe fuſſent paſſés ſi lontems de Médecins. Denys d'Halicarnaſſe, à l'occaſion d'une peſte qui fit périr à Rome l'an 301 preſque tous les eſclaves, & la moitié des citoiens, dit que les Médecins ne ſuffiſoient pas pour le nombre des malades. Il y en avoit donc dès lors. Mais il y a apparence que les Romains ne s'étoient ſervis, juſqu'à la venue d'Archagathus, que de la Médecine naturelle, ou de la ſimple Empirique, *Plin. lib. 29. cap. 1.* AN. M. 3789. AV. J. C. 215. *Antiq. Rom. lib. 10. p. 677.*

telle que l'on a ſuppoſé que les premiers hommes la pratiquoient. Ce Médecin fut d'abord traité fort honorablement, & récompenſé du droit de bourgeoiſie: mais les remédes violens qu'il fut obligé d'emploier, car c'étoit principalement dans la Chirurgie qu'il excelloit, firent qu'on ſe dégouta bientôt de lui & de toute la Médecine. Il paroit pourtant que pluſieurs Médecins vinrent de Gréce à Rome y exercer leur art, quoique Caton, de ſon vivant, s'y fût oppoſé de tout ſon pouvoir. Car, dans le Decret, qui, pluſieurs années après la mort de ce célébre Cenſeur, obligea les Grecs de ſortir de Rome, les Médecins y étoient marqués nommément. Juſqu'au [a] tems de Pline, de toutes les profeſſions, celle de la Médecine, quelque lucrative qu'elle fût, étoit la ſeule qu'aucun des Romains n'avoit exercée, parce qu'ils la croioient au deſſous d'eux; & ſi quelques-uns s'en mélérent, ce ne fut, pour ainſi dire, qu'en paſſant dans le camp des Grecs, & en parlant leur langue: car tel étoit l'entêtement & la manie des Romains, même de ceux du petit peuple, qu'ils ne donnoient leur confiance qu'aux étrangers, comme ſi leur ſanté & leur vie euſſent été plus en ſureté entre les mains de ceux dont même ils n'entendoient point le langage.

Il eſt difficile, & il ne m'appartient point, de décider du mérite de l'ancienne Médecine & de la moderne, & de donner à l'une la préférence ſur l'autre. Elles ont chacune des avantages particuliers, qui les rendent toutes deux fort eſtimables. On comprend aſſez que l'expérience de pluſieurs ſiécles a dû ajouter beaucoup de lumiéres à celles qu'avoient les Anciens. J'ai prié un ſavant Médecin, mon Confrére dans le Collége Roial & dans l'Académie des Belles-Lettres, & mon ami particulier, de vouloir bien me tracer en peu de lignes ce que je pouvois dire de raiſonnable ſur cette matiére qui m'eſt abſolument incon-

M. Burette.

a Solam hanc artium Græcarum nondum exercet Romana gravitas in tanto fructu: pauciſſimi Quiritium attigere, & ipſi ſtatim ad Græcos transfugæ. Imò verò auctoritas aliter, quàm Græcè eam tractantibus, etiam apud imperitos experteſque linguæ, non eſt: ac minùs credunt, quæ ad ſalutem ſuam pertinent, ſi intelligunt. *Plin. lib. 29. cap. 1.*

nue. Je me contenterai de l'inſérer ici, ſans y rien ajouter.

» Les nouvelles découvertes, qui ont enrichi la Méde-
» cine moderne, & qui peuvent la mettre au deſſus de
» l'ancienne, ſont:

» 1°. Celles de l'Anatomie, qui lui ont fait connoitre
» plus parfaitement la ſtructure du corps humain, & les
» merveilles de l'économie animale; entr'autres, la circu-
» lation du ſang, & toutes ſes ſuites & ſes dépendances:
» ce qui lui a ouvert de grandes vûes ſur les cauſes des
» maladies, & ſur la maniére de les traiter.

» 2°. Celles de la Chirurgie, leſquelles, outre pluſieurs
» opérations très ſalutaires ajoutées de nouveau aux an-
» ciennes, ont rendu celles-ci plus ſûres, plus promtes,
» & moins douloureuſes.

» 3°. Celles de la Pharmacie, qui conſiſte dans la con-
» noiſſance & l'uſage de pluſieurs remédes ſpécifiques pour
» la curation de certaines maladies; tels que le *Quinquina*
» pour la fiévre, l'*Ipecacuahna* pour la diſſenterie &c. ſans
» compter ceux que la Chymie, par ſes préparations, a
» rendu plus efficaces & moins dégoutans.

» 4°. L'ouverture des cadavres morts de maladies,
» ſource féconde d'obſervations très importantes, pour
» perfectionner la pratique de la Médecine dans le traite-
» ment de ces mêmes maladies.

» Peutêtre la Médecine ancienne l'emportoit-elle ſur la
» moderne, en prodiguant moins les remédes dans les
» maladies; en voulant moins accélérer les guériſons; en
» obſervant avec plus d'attention les mouvemens de la na-
» ture, & s'y prêtant avec plus de confiance; en ſe bor-
» nant à partager avec elle l'honneur de la cure, ſans pré-
» tendre s'en arroger toute la gloire, &c.

La Médecine, quelque utile & quelque ſalutaire qu'elle ſoit, a eu le malheur d'être en butte, preſque dans tous les tems, même à de grands hommes & fort reſpectables, ſur tout chez les Romains. Caton [a], à l'autorité duquel le Triomphe & la Cenſure n'ajoutent rien, tant ſon mérite

[a] Quod clariſſimè intelligi poteſt ex M. Catone, cujus auctoritati Triumphus atque Cenſura minimum conferunt: tanto plus in ipſo eſt. *Plin. lib. 29. cap. 1*

perſonnel étoit ſupérieur à tous ces titres, eſt un de ceux qui ſe ſont déclarés le plus fortement contre les Médecins, comme on le voit dans une Lettre qu'il écrit à ſon fils, que Pline nous a conſervée. Mais il faut remarquer qu'il n'y parle que des Médecins venus de Gréce, à laquelle il en vouloit beaucoup. » Comptez [a], dit-il à ſon fils, ſur » ce que je vais avancer, comme ſur une prédiction ſûre. » Si jamais cette nation (il entend les Grecs) nous com- » munique ſon goût pour les Lettres, tout eſt perdu: ſur » tout ſi elle nous envoie ſes Médecins. Ils ont conſpiré » entr'eux de faire périr par leur Art tous les Barbares. Les Grecs appelloient ainſi tous les autres peuples. Une exagération ſi exceſſivement outrée ſe réfute elle-même, & fait aſſez connoitre ce qu'on en doit penſer.

Pline le Naturaliſte étoit bien entré dans l'eſprit de Caton. Il ſemble avoir pris à tâche de décrier les Médecins, en ramaſſant tout ce qui eſt capable de les rendre mépriſables, & même odieux. Il les taxe d'avarice, à cauſe des récompenſes conſidérables qu'ils recevoient des Princes: mais la généreuſe reconnoiſſance de ceux-ci doit-elle être imputée à crime aux Médecins? Il raporte des deſordres où quelques-uns d'eux ſont tombés: mais ces fautes ne ſont-elles pas perſonnelles, & ne doivent-elles pas être couvertes par les ſervices infinis que d'autres ont rendus au genre humain dans tous les ſiécles? Il s'efforce de tourner en ridicule les conſultations des Médecins: il rappelle une ancienne inſcription miſe ſur un tombeau, où quelqu'un marquoit que c'étoit la multitude des Médecins qui l'avoit fait mourir: TURBA SE MEDICORUM PERIISSE. Il ſe plaint que de tous les Arts il n'y a que la Médecine qu'il ſoit permis d'exercer ſans avoir ſubi d'examen, & ſans avoir donné de preuve de ſon habileté. » Ils » [b] s'inſtruiſent, dit-il, à nos dépens, & il faut que les » expériences qu'ils font nous coutent la vie. Nulle loi,

a Nequiſſimum & indocile genus illorum. Et hoc puta Vatem dixiſſe: Quandocumque iſta gens ſuas literas dabit, omnia corrumpet. Tum etiam magis, ſi medicos ſuos huc mittet. Jurarunt inter ſe barbaros necare omnes medicina, *Ibid.*

b Nulla lex quæ puniat inſcitiam: capitale nullum exemplum vindic- » qui

» qui puniſſe leur ignorance : nul exemple de châtiment » exercé ſur eux. Il n'y a qu'un Médecin qui puiſſe tuer » impunément les hommes. « Pline a raiſon de faire ces plaintes : mais elles ne regardent que les Empiriques, c'eſt-à-dire des gens ſans aveu, ſans autorité, ſans ſcience, qui s'ingérent d'exercer celui de tous les Arts qui en a le plus de beſoin.

Il ne faut rien outrer ſur ce ſujet. Une confiance aveugle, & un mépris mal fondé, peuvent être également dangereux. L'Ecriture Sainte, qui eſt la régle de nos ſentimens, preſcrit & au Malade & au Médecin, ce qu'ils doivent penſer & pratiquer. » Rendez, nous dit-elle, au Médecin » l'honneur qui lui eſt dû : car c'eſt le Très-haut qui l'a » créé... C'eſt lui qui a produit de la terre tout ce qui » guérit, & l'homme ſage n'en aura point d'éloignement... » Dieu a fait connoître aux hommes la vertu des plantes. » Le Très-haut leur en a donné la ſcience, afin qu'ils l'ho- » noraſſent dans ſes merveilles... Mon fils, ne vous mé- » priſez pas vous-même dans votre infirmité ; mais priez » le Seigneur, & lui-même vous guérira... Donnez lieu au » Médecin... & qu'il ne vous quitte point, parce que ſon » art vous eſt néceſſaire. Il viendra un tems, où vous re- » couvrerez la ſanté entre leurs mains ; & ils prieront eux- » mêmes le Seigneur, afin qu'il les aſſiſte, & qu'il beniſſe » leurs remédes pour rendre la vie aux malades. « Il n'y a que l'Eſprit de Dieu capable de donner des avis ſi ſages & ſi raiſonnables,

Eccli. 29. 1-14.

Selon le texte Grec.

§. II.

De la Botanique.

LA BOTANIQUE eſt une ſcience qui traite des Plantes. Cette connoiſſance a été eſtimée dans tous les ſiécles & dans toutes les nations. Les hommes ſont aſſez communément perſuadés que les ſimples renferment preſque toute la Médecine : & il [a] y a beaucoup d'apparence qu'elle

tæ. Diſcunt periculis noſtris, & experimenta per mortes agunt : medicoque tantùm hominem occidiſſe impunitas ſumma eſt. *Plin. ibid.*

[a] Hinc nata Medicina. Hæc ſola naturæ placuerat eſſe remedia, pa-

a commencé par ces remedes, qui ſont ſimples, naturels, ſans depenſe, expoſés ſous la main des hommes, & à la portée des plus pauvres. Pline ne peut ſouffrir, qu'au lieu d'en faire uſage, on en aille chercher à grands frais dans des pays fort eloignés. Auſſi voions-nous que c'eſt par la connoiſſance & l'uſage des ſimples que les plus anciens Médecins ſe ſont diſtingués: Eſculape, qui par ce moien, s'il en faut croire la Fable, rendit la vie à Hippolyte; Chiron, ſi habile dans la Médecine, qui fut maître d'Achille; Japis, auquel Apollon ſon pere, dieu de la Médecine, accorda comme un rare préſent, la connoiſſance des ſimples.

Pœoniis revocatum herbis. *Virg.*

Æn. lib. 12. *v.* 396.

Scire poteſtates herbarum, uſumque medendi.

La Botanique eſt une des parties de la Phyſique: elle s'aide de la Chymie: elle eſt fort utile à la Médecine. La Phyſique entre dans l'examen de la ſtructure interne des plantes, de leur végétation, de leur génération, de leur multiplication. La Chymie les réduit à leurs principes élémentaires. La Médecine tire de ces principes élémentaires, & plus ſouvent encore de l'expérience des effets des plantes lorſqu'on les emploie en ſubſtance, l'uſage qu'on en doit faire pour la ſanté du corps humain. L'union de toutes ces connoiſſances fait un excellent homme, mais n'eſt point néceſſaire à la Botanique proprement dite, qui a des bornes plus étroites, dans leſquelles elle peut ſe renfermer avec gloire. Faire une étude particuliére des plantes, connoitre les marques qui leur ſont les plus eſſentielles, les pouvoir nommer ſuivant une méthode courte & facile qui les raporte à des genres & à des claſſes auxquelles elles conviennent, les décrire dans des termes qui les faſſent connoitre à ceux qui ne les ont pas vûes; ce ſont là préciſément les fonctions du Botaniſte conſidéré comme tel.

Dans les premiers tems, la connoiſſance des plantes paroit n'avoir été, pour ainſi dire, que Médicinale: c'eſt

rata vulgo, inventu facilia, ac ſine impendio... Ulceri parvo medicina à Rubro mari imputatur, cùm re- || media vera quotidie pauperrimus quiſque cœnet. *Plin. lib.* 24. *cap.* 1.

ce qui en rendit le catalogue ſi court & ſi borné, que Théophraſte, le meilleur Hiſtorien de l'antiquité que nous ayions en ce genre, n'en a nommé que ſix cens, quoiqu'il ait ramaſſé non ſeulement celles de la Gréce, mais encore celles de la Libye, de l'Egypte, de l'Ethiopie, & de l'Arabie. Dioſcoride & Pline, quoiqu'ils aient pu avoir de meilleurs & de plus amples Mémoires ſur cette matiére, n'en ont cité guéres davantage. Mais loin d'avoir établi aucun ordre entr'elles, ils n'ont point caractériſé celles dont ils parloient d'une maniére propre à les diſtinguer & à les faire reconnoitre; & il y en a pluſieurs, même des plus importantes, qu'on n'a pu retrouver.

Les ſiécles qui ſuivirent celui de Dioſcoride n'enrichirent guéres la Botanique. Enfin toutes les ſciences s'éclipſérent, & elles ne reparurent qu'au XVe ſiécle. Alors on ne ſongea qu'à entendre les Anciens, pour en tirer les lumiéres qui avoient été ſi lontems enſevelies. Le Pape Nicolas V donna commiſſion de traduire Théophraſte à Théodore Gaza, comme au ſeul homme capable de le faire entendre. Bientôt après d'autres Savans travaillérent ſucceſſivement à traduire Dioſcoride. Ces traductions, d'ailleurs fort eſtimables, ne ſervirent qu'à exciter des diſputes entre pluſieurs Médecins très habiles.

On comprit dès lors que de chercher les plantes dans les Livres des Grecs & des Latins, ce n'étoit pas le meilleur moien de faire de grands progrès. On réſolut donc enfin d'aller chercher des lumiéres dans les lieux mêmes où les Anciens avoient écrit. On parcourut, dans cette vûe, les Iles de l'Archipel, la Syrie, la Méſopotamie, la Paleſtine, l'Arabie, & l'Egypte. Ces courſes furent aſſez inutiles par raport au deſſein principal, qui étoit l'intelligence des anciens Auteurs: mais les Savans aiant apporté de leurs voiages un grand nombre de plantes qu'ils avoient découvertes par eux-mêmes, on commença à donner à la Botanique ſa véritable forme, & à changer en obſervations naturelles & en ſcience propre, ce qui n'étoit auparavant que citations & commentaires. Ce fut ſur la fin du XVe ſiécle que l'on ne s'attacha plus qu'à décrire les plantes que l'on voioit dans ſon pays, ou dans ceux où une

plus grande curioſité portoit les amateurs de la Botanique; & que l'on commença à indiquer les lieux où croiſſoit chaque plante, le tems de ſa naiſſance, de ſa durée, de ſa maturité, avec des figures, qui font le principal mérite de ces ſortes d'Ouvrages par la clarté qu'elles y répandent. Divers Recueils qui parurent pour lors, au lieu des cinq ou ſix cens plantes que Mathiole avoit recueillies des Anciens, en fournirent au commencement du XVIe ſiécle plus de ſix mille, toutes décrites & figurées.

Il manquoit pourtant à la connoiſſance des plantes un ordre général, ou un ſyſtême, qui en fît une ſcience proprement dite, en lui donnant des principes & une méthode. C'eſt à quoi travaillérent dans la ſuite de ſavans hommes avec un ſuccès, qui n'étoit pas encore parfait à la vérité, (car les ſciences ne ſe perfectionnent que par ſucceſſion de tems) mais qui donnoit de grandes vûes & de grandes ouvertures pour arriver à cette perfection.

Enfin le ſyſtême de la Botanique a reçu ſa derniére forme par M. de Tournefort. Ses Inſtitutions, accompagnées d'un détail immenſe de plantes décrites & deſſinées, ſeront un monument éternel de la grandeur de ſes vûes, & du travail de ſes recherches, qui lui ont couté des fatigues incroiables, mais abſolument néceſſaires pour le deſſein qu'il ſe propoſoit. Car la Botanique, dit M. de Fontenelle dans l'Eloge de M. de Tournefort, n'eſt pas une ſcience ſédentaire & pareſſeuſe, qui ſe puiſſe acquerir dans le repos & dans l'ombre d'un Cabinet, comme la Géométrie ou l'Hiſtoire; ou qui tout au plus, comme la Chymie, l'Anatomie, & l'Aſtronomie, ne demande que des opérations d'aſſez peu de mouvement. Elle veut que l'on coure les montagnes & les forêts, que l'on graviſſe contre des rochers eſcarpés, que l'on s'expoſe aux bords des précipices. Les ſeuls Livres qui peuvent nous inſtruire à fond dans cette matiére, ont été jettés au hazard ſur toute la ſurface de la terre, & il faut ſe réſoudre à la fatigue, & au péril de les chercher & de les ramaſſer.

Pour réuſſir dans le deſſein de porter la Botanique à ſa perfection, ou du moins de l'en approcher, il faloit aller étudier Théophraſte & Dioſcoride en Gréce, en Aſie, en

Egypte, en Afrique, enfin dans les lieux où ils ont vécu, ou qu'ils ont connus plus particuliérement. M. de Tournefort reçut ordre du Roi en 1700 d'aller parcourir ces Provinces, non ſeulement pour y reconnoitre les Plantes des Anciens, & peutêtre auſſi celles qui leur auroient échapé, mais encore pour y faire des obſervations ſur toute l'Hiſtoire naturelle. Ce ſont-là des dépenſes dignes d'un Prince auſſi magnifique que l'étoit LOUIS XIV, & qui lui feront un honneur infini dans tous les ſiécles. La peſte qui étoit en Egypte abrégea le voiage de M. de Tournefort à ſon grand regret, & le fit revenir de Smyrne en France en 1702. Il arriva, comme l'a dit un grand Poéte pour une occaſion plus brillante & moins utile, *chargé des dépouilles de l'Orient.* Il raportoit, outre une infinité d'obſervations différentes, 1356 nouvelles eſpéces de Plantes, ſans compter celles qu'il avoit ramaſſées dans des voiages précédens. Quelles richeſſes!

Spoliis Orientis onuſtus. *Virg.*

Il faloit les ranger, & les mettre dans un ordre qui en facilitât la connoiſſance. C'eſt à quoi M. de Tournefort avoit déja travaillé dans le premier Ouvrage qui parut de lui l'an 1694. Par le nouvel ordre qu'il a établi, tout ſe réduit à 14 figures de Fleurs, par le moien deſquelles on deſcend à 673 Genres, qui comprennent ſous eux 8846 eſpéces de Plantes.

Depuis la mort de M. de Tournefort, la Botanique a reçu de grands accroiſſemens, & elle en reçoit encore tous les jours de nouveaux par les ſoins & l'application de ceux qui ſont chargés de cette partie de la Phyſique au Jardin Roial, ſur tout depuis que la direction en a été donnée à M. le Comte de Maurepas Secretaire d'Etat, qui ſe fait un plaiſir & un devoir de protéger les Sciences & les Savans.

Je dois ici marquer ma reconnoiſſance à M. Juſſieu * l'aîné qui m'a communiqué un de ſes Mémoires ſur la Botanique.

* *Docteur-Régent en la Faculté de Médecine de l'Univerſité de Paris, Profeſſeur & Démonſtrateur des Plantes au Jardin du Roi, &c.*

§. III.

De la Chymie.

LA CHYMIE eſt un Art qui enſeigne à ſéparer par le feu les differentes ſubſtances qui ſe trouvent dans les mixtes, ou, ce qui eſt la même choſe, dans les végétaux, les minéraux, & les animaux; c'eſt-à-dire à faire l'analyſe des corps naturels, à les reduire à leurs premiers principes, & à en découvrir les vertus cachées. Elle peut ſervir & à la Médecine pour trouver des remédes, & à la Phyſique pour faire connoitre la Nature. Il ne paroit pas que les Anciens en aient fait beaucoup d'uſage, quoique peut-être elle ne leur ait pas été inconnue.

Paracelſe, qui vivoit au commencement du ſeiziéme ſiécle, & qui enſeignoit la Médecine à Bâle, s'y fit une grande réputation, y aiant guéri par des remédes Chymiques des maladies qui paroiſſoient incurables. Il ſe vantoit de conſerver un homme en vie pendant pluſieurs ſiécles, & il mourut lui-même âgé de quarante-huit ans.

M. Lemery, ſi habile & ſi fameux dans la Chymie, ne donnoit preſque toutes les Analyſes qu'à la curioſité des Phyſiciens, & croioit que par raport à la Médecine la Chymie, à force de réduire les Mixtes à leurs principes, les réduiſoit ſouvent à rien. Je raporterai une de ſes expériences, qui eſt curieuſe, & à la portée de tout le monde.

Memoires de l'Académ. des Sciences an. 1700.

Il fit un Etna ou un Véſuve, aiant enfoui en terre, à un pié de profondeur, pendant l'été, cinquante livres d'un mélange de parties égales de limaille de fer & de ſouffre pulvériſé, le tout réduit en pâte avec de l'eau. Au bout de huit ou neuf heures, la terre ſe gonfla, & s'entr'ouvrit en quelques endroits: il en ſortit des vapeurs ſulphureuſes & chaudes, & enſuite des flammes.

Il eſt bien aiſé de comprendre qu'une plus grande quantité de ce mélange de fer & de ſouffre avec une plus grande profondeur de terre, étoit tout ce qui manquoit pour faire un véritable mont Etna: Qu'alors les vapeurs ſulphureuſes

cherchant à ſortir, auroient fait un tremblement de terre plus ou moins violent, ſelon leur force & ſelon les obſtacles qu'elles auroient rencontrés en leur chemin : Que quand elles auroient trouvé ou qu'elles ſe ſeroient fait une iſſue, elles ſe ſeroient élancées avec une impétuoſité qui auroit cauſé un Ouragan : Que ſi elles s'étoient échapées par un endroit de la terre qui fût ſous la mer, elles auroient fait de ces colonnes d'eau ſi redoutables aux vaiſſeaux : Qu'enfin, ſi elles étoient montées juſqu'aux nues, elles y auroient porté leur ſouffre, qui auroit produit le tonnerre.

Il y a une autre ſorte de Chymie, qui ſe propoſe la tranſmutation chimérique des métaux. C'eſt ce qu'on appelle *Chercher la pierre philoſophale.*

§. IV.

De l'Anatomie.

L'ANATOMIE eſt une Science qui donne la connoiſſance des parties du corps humain par la diſſection, & même celle des autres animaux. Ceux qui ont écrit de l'Anatomie chez les Anciens, ſont Hippocrate, Démocrite, Ariſtote, Eraſiſtrate, Galien, Hérophyle *, & pluſieurs autres, qui en avoient parfaitement connu la néceſſité, & qui la regardoient comme la plus importante partie de la Médecine, ſans laquelle il n'étoit pas poſſible de connoître l'uſage des parties du corps humain, ni par conſéquent les cauſes des maladies. Cependant elle avoit été entiérement abandonnée pendant pluſieurs ſiécles, & ce n'a été que dans le ſeiziéme qu'elle a commencé à ſe rétablir. La diſſection du corps humain a paſſé pour un ſacrilége juſqu'à François I, & l'on voit une conſultation que fit faire l'Empereur Charles V. aux Théologiens de Salamanque, pour ſavoir ſi en conſcience on pouvoit diſſéquer un corps pour en connoître la ſtructure. Véſal, Médecin Flamand, mort en 1504, eſt le premier qui ait débrouillé ce qu'on appelle Anatomie.

* *C'eſt cet Hérophyle, qui, ſelon Tertullien, pour connoître les hommes, en diſſéqua un très grand nombre.*

Depuis ce tems-là, l'Anatomie a fait de grands progrès, & s'eſt beaucoup perfectionnée. Les Bartolins, les Malpighies, les Duverneys, les Winſlows, & beaucoup d'autres, ſe ſont rendus illuſtres dans cette ſcience, & ont beaucoup contribué à la faire parvenir au point de perfection où elle eſt arrivée.

Une des découvertes qui ont fait le plus d'honneur aux Modernes, eſt celle de la Circulation du ſang. On appelle ainſi le mouvement par lequel le ſang pluſieurs fois dans un jour eſt porté du cœur dans toutes les parties du corps par le moien des artéres, & retourne de ces mêmes parties au cœur par le moien des veines. On dit qu'Harvée, célébre Docteur d'Angleterre, eſt le premier qui a découvert la Circulation du ſang, qui eſt maintenant reconnue par tous les Médecins. Cette gloire lui eſt pourtant diſputée, & l'on prétend même qu'Hippocrate, Ariſtote, & Platon en ont eu connoiſſance. Cela peut être : mais ils en ont fait ſi peu d'uſage, que c'eſt preſque comme s'ils l'avoient ignorée ; & il en faut dire autant de pluſieurs autres matiéres de Phyſique.

En 1628.

LIVRE

LIVRE VINGT-NEUVIÉME.

DES

MATHEMATIQUES.

Achevez: c'est celui qui nous retient depuis trois ans devant Cyrrhone.

LIVRE VINGT-NEUVIÉME.

DES

MATHEMATIQUES.

LEs MATHEMATIQUES tiennent le premier lieu entre les Sciences, parce que ce ſont les ſeules qui ſont fondées ſur des démonſtrations infaillibles. Et c'eſt ſans doute ce qui leur a fait donner ce nom. Car *Matheſis* en Grec ſignifie *Science.*

Je ne conſidérerai particuliérement ici que la Géométrie & l'Aſtronomie, qui tiennent le premier rang parmi les connoiſſances Mathématiques ; en y joignant quelques autres parties qui y ont un raport eſſentiel.

Je dois avouer, à ma confuſion, que les matiéres que je vas traiter me ſont abſolument inconnues, ſi l'on en excepte ce qui s'y trouve d'hiſtorique. Mais, par un pri-

vilége que je me ſuis attribué, & dont il me ſemble que le Public ne m'a point ſû mauvais gré, je ſuis en poſſeſſion de profiter des richeſſes d'autrui. Quels tréſors n'ai-je point ici trouvés dans les Mémoires de l'Académie des Sciences ! Si j'avois pu y puiſer tout ce que j'ai dit ſur des matiéres ſi ſublimes & ſi abſtraites, je marcherois à pas ſûr.

CHAPITRE PREMIER.

DE LA GEOMETRIE, &c.

Herod. lib. 2. cap. 109. Strab. lib. 17. pag. 787.

LE MOT de *Géométrie* ſignifie à la lettre, *l'Art de meſurer la terre*. On prétend que les Egyptiens en ſont les inventeurs, & que les inondations du Nil en furent l'occaſion. Car ce fleuve enlevant chaque année toutes les bornes des héritages, & ôtant aux uns pour donner aux autres, les Egyptiens furent contraints de meſurer ſouvent leurs campagnes, & de s'en faire une méthode & un art, qui fut l'origine & le commencement de la Géométrie. Cette raiſon peut avoir donné lieu aux Egyptiens de cultiver la Géométrie avec plus de ſoin : mais l'origine, ſans doute, en remonte plus haut.

Quoiqu'il en ſoit, elle paſſa de l'Egypte dans la Gréce, & l'on croit que ce fut Thalès de Milet, qui au retour de ſes voiages l'y apporta. Pythagore la mit auſſi beaucoup en honneur, & il n'admettoit perſonne à ſes leçons qui ne fût inſtruit des principes de Géométrie.

On peut enviſager la Géométrie ſous deux faces : ou comme une ſcience ſpéculative, ou comme une ſcience pratique.

La Géométrie, comme ſcience ſpéculative, conſidére la figure & l'étendue des corps ſelon les trois dimenſions, longueur, largeur, & profondeur ; qui compoſent trois eſpéces d'étendues, la ligne, la ſurface, & les ſolides, ou, le corps ſolide. Ainſi elle compare les différentes lignes les unes avec les autres, & en détermine l'égalité ou

l'inégalité. Elle montre même de combien l'une eſt plus grande que l'autre. Elle fait la même choſe pour les ſurfaces. Elle démontre, par exemple, qu'un Triangle eſt la moitié d'un Parallélogramme de même baſe & de même hauteur: que deux Cercles ſont entr'eux comme les quarrés de leurs diamétres; c'eſt-à-dire que ſi l'un eſt trois fois plus grand que celui de l'autre, le premier Cercle contiendra neuf fois plus d'eſpace. Enfin elle fait encore les mêmes conſidérations ſur les ſolidités ou maſſes des corps. Elle fait voir qu'une Pyramide eſt le tiers d'un Priſme de même baſe & de même hauteur: qu'une Sphére ou un Globe eſt les deux tiers du Cylindre circonſcrit, c'eſt-à-dire qui a même hauteur & même largeur que le Globe: que les Globes ſont entr'eux comme les cubes de leurs diamétres. Si, par exemple, le diamétre d'un Globe eſt quatre fois plus grand que celui d'un autre, ce premier Globe a ſoixante-quatre fois plus de maſſe que le ſecond. Ainſi, s'ils ſont de même matiére, il peſera ſoixante-quatre fois plus que l'autre, parce que 64 eſt le cube de 4.

La Géométrie pratique, appuiée ſur la théorie de la ſpéculative, s'applique uniquement à meſurer les trois eſpéces d'étendue, lignes, ſurfaces, & ſolides. Elle nous apprend par exemple comment il faut meſurer la diſtance de deux objets, la hauteur d'une tour, l'étendue d'un terrain: comment on diviſe une ſurface en autant de parties que l'on voudra, dont l'une ſoit double, triple, quadruple &c. d'une autre. Elle nous enſeigne le jaugeage des vaiſſeaux, & la maniére de trouver la capacité de tous les autres vaſes dont on ſe ſert pour renfermer les liquides & les ſolides. Non ſeulement elle meſure les objets différens poſés ſur la ſurface de la Terre, mais elle meſure le Globe de la Terre, en déterminant la grandeur de ſa circonférence, & la longueur de ſon diamétre. Elle s'éleve juſqu'à faire connoitre la diſtance de la Lune à la Terre. Elle oſe même meſurer celle du Soleil, & ſa grandeur par raport au Globe terreſtre.

Les Philoſophes les plus illuſtres donnérent une application particuliére à l'étude de cette Science: Anaxagore, Platon, Ariſtote, Architas, Eudoxe, & beaucoup

d'autres, dont je ne citerai ici que les plus connus, & ceux dont on a quelques Ouvrages.

Av. J. C. 300. EUCLIDE. Il en ſera parlé dans la ſuite.

ARISTE'E l'ancien. Il paroit qu'il étoit contemporain d'Euclide. Il avoit fait cinq Livres des *Lieux ſolides*, c'eſt-à-dire ſelon l'explication de Pappus, des trois Sections Coniques.

Av. J. C. 250. APOLLONIUS *Pergæus*, ainſi nommé d'une ville de Pamphylie, & qui vivoit ſous Ptolémée Evergéte, avoit ramaſſé ſur les Sections Coniques tout ce que les plus habiles Géométres avoient écrit avant lui ſur cette matiere, & en avoit fait huit Livres, qui parvinrent entiers juſqu'au tems de Pappus d'Alexandrie, lequel compoſa une eſpéce d'introduction à cet Ouvrage. Depuis, les quatre derniers Livres d'Apollonius ont péri. Mais en 1658 le fameux Jean Alphonſe Borelli, paſſant par Florence, trouva dans la Bibliothéque de Médicis un Manuſcrit Arabe avec cette inſcription Latine, *Apollonii Pergæi Conicorum Libri octo.* On les fit traduire en Latin.

ARCHIMEDE. J'en parlerai bientôt.

PAPPUS d'Alexandrie, fleuriſſoit ſous l'Empereur Théodoſe l'an de Jeſus-Chriſt 395. Il avoit compoſé un Recueil de matiéres Géometriques en huit Livres dont le premier & une partie du ſecond ſont perdus. M. l'Abbé Gallois, lorſque l'Académie des Sciences prit une nouvelle forme en 1699, entreprit de travailler ſur la Géométrie des Anciens, & principalement ſur le Recueil de Pappus, dont il vouloit réimprimer le texte Grec, & corriger la traduction Latine, fort défectueuſe. Il eſt fâcheux pour les Lettres que ce n'ait été qu'un projet.

Parmi les Géométres que je viens de citer, les deux plus illuſtres ſont Euclide & Archiméde, & qui ont fait le plus d'honneur à la Géométrie, mais dans un degré de mérite bien différent. Euclide n'eſt qu'un Auteur élémentaire. Archiméde eſt un Géométre ſublime, qu'admirent encore aujourd'hui ceux-même qui ſont les plus habiles dans les nouvelles Méthodes.

EUCLIDE.

EUCLIDE le Mathématicien étoit d'Alexandrie, où il enſeigna ſous Ptolémée fils de Lagus. Il ne faut pas le confondre, comme a fait Valére Maxime, avec un autre Euclide de Mégare, Chef de la ſecte de Philoſophes appellée Mégarique, qui vivoit du tems de Socrate & de Platon, c'eſt-à-dire plus de quatre-vingts ans avant le Mathématicien. Il paroit qu'Euclide s'eſt uniquement ou principalement occupé à la Géométrie ſpéculative. Il nous a laiſſé un Ouvrage intitulé *Les Elémens* de Géométrie, en quinze Livres. On doute pourtant ſi les deux derniers ſont de lui. Ses Elémens contiennent une ſuite de propoſitions, qui ſont la baſe & le fondement de toutes les autres parties de Mathématiques. Son Livre eſt regardé comme un des plus précieux monumens qui nous ſoient venus des Anciens par raport aux Sciences naturelles. Il avoit auſſi écrit ſur l'Optique, la Catoptrique, la Muſique, & ſur d'autres matiéres ſavantes.

On a remarqué que le fameux M. Paſcal, à l'âge de douze ans, ſans avoir jamais lu aucun Livre de Géométrie, ni connu autre choſe de cette Science, ſinon qu'elle enſeignoit le moien de faire des figures juſtes, & de trouver les proportions qu'elles avoient entre elles, arriva, par la ſeule force de ſon génie, juſqu'à la 32e propoſition du premier Livre d'Euclide.

ARCHIMEDE.

TOUT LE MONDE ſait qu'Archiméde étoit de Syracuſe, & proche parent du Roi Hiéron. Ce que j'ai dit de lui avec aſſez d'étendue en parlant du ſiége de Syracuſe par les Romains, me diſpenſe de raporter ici ſon hiſtoire. Il étoit, par lui-même & par ſon inclination naturelle, uniquement occupé de ce que la Géométrie a de plus noble, de plus relevé, de plus ſpirituel; & il nous eſt reſté quelques-uns des Ouvrages de ce genre qu'il avoit compoſés en grand nombre. Ce ne fut qu'à la priére du Roi

Plut. in Marcel pag. 305.

Hiéron ſon parent, & ſur ſes vives ſollicitations, qu'il ſe laiſſa enfin perſuader de ne pas donner toujours à ſon Art l'eſſor vers les choſes intelligibles, de le rabaiſſer quelquefois ſur les choſes ſenſibles & corporelles, & de rendre ſes raiſonnemens en quelque façon plus évidens & plus palpables au commun des hommes en les mélant par l'expérience avec les choſes d'uſage. On a vû, dans le ſiége de Syracuſe par les Romains, quels ſervices il rendit à ſa patrie, & combien d'étonnantes machines ſortirent de ſes mains induſtrieuſes. Cependant il n'en faiſoit aucun cas, & les regardoit comme un jeu & un amuſement en comparaiſon de ces hautes ſpéculations & de ces ſublimes raiſonnemens, qui ſatisfaiſoient tout autrement ſon panchant & ſon goût pour la vérité. Le Public n'eſt jamais plus obligé aux grands Géométres que quand ils deſcendent à ces pratiques en ſa faveur: c'eſt un ſacrifice qui leur coute beaucoup, parce qu'il les arrache à un plaiſir auquel ils ſont infiniment ſenſibles, mais auquel ils ſe croient obligés, comme ils le ſont en effet pour l'honneur de la Géométrie même, de préférer l'utilité publique.

Diog. Laërt. in Arch. Plut. in Marcel. pag. 305.

Eudoxe & Architas furent les premiers qui inventérent cette eſpéce de Méchanique, & la mirent en pratique, pour varier & pour égaier la Géométrie par cette ſorte d'agrément, & pour donner par des expériences ſenſibles & inſtrumentales la preuve de quelques problêmes, qui ne paroiſſoient pas ſuſceptibles de démonſtration par le raiſonnement & par la pratique: ce ſont les paroles mêmes de Plutarque. Il cite ici en particulier le problême des deux moiennes proportionnelles pour parvenir à la duplication du cube, qui n'a jamais pu être réſolu Géométriquement que par M. Deſcartes. Plutarque ajoute que Platon leur ſut mauvais gré d'en avoir uſé ainſi, & leur reprocha d'avoir corrompu l'excellence de la Géométrie, en la faiſant paſſer, comme une vile eſclave, des objets ſpirituels aux choſes ſenſibles, & en l'obligeant à emploier la matiére, qui demande le travail de la main, & qui eſt l'objet d'un métier ſervile & bas: & que depuis ce tems-là cette Méchanique fut ſéparée de la Géométrie comme indigne d'elle. Cette délicateſſe eſt ſinguliére, & auroit privé

privé la Société humaine d'un grand nombre de ſecours, & la Géométrie de l'unique endroit qui puiſſe la rendre recommandable au genre humain : puiſque, ſi on ne la ramenoit pas aux choſes ſenſibles & uſuelles, elle ne ſerviroit plus qu'aux délices d'un très petit nombre de contemplatifs.

Les deux célébres Géométres que j'ai tirés de la foule, Euclide & Archiméde, généralement eſtimés par les Savans quoique dans un degré différent, montrent juſqu'où les Anciens avoient porté la connoiſſance de la Géométrie. Mais il faut avouer qu'elle a pris tout un autre eſſor, & changé preſque entiérement de face dans le dernier ſiécle, par le nouveau ſyſtême des Infinimens petits, ou du Calcul différentiel, auquel ſans doute l'application particuliére qu'on avoit donnée juſques-là à cette étude, & les heureuſes découvertes qui s'y étoient faites, avoient préparé les voies. Il y a un ordre qui régle nos progrès. Chaque connoiſſance ne ſe dévelope qu'après qu'un certain nombre de connoiſſances précédentes ſe ſont dévelopées : & quand ſon tour pour éclore eſt venu, elle jette une lumiére qui attire tous les yeux. Le terme étoit arrivé où la Géométrie devoit enfanter le Calcul de l'Infini. M. Neuton trouva le premier ce merveilleux Calcul : M. Leïbnitz le publia le premier. Tous les grands Géométres entrérent avec ardeur dans les routes qui venoient d'être ouvertes, & y marchérent à pas de géant. A meſure que l'audace de manier l'Infini croiſſoit, la Géométrie reculoit de plus en plus ſes anciennes limites. L'Infini éleva tout à une ſublimité, & en même tems amena tout à une facilité, dont on n'eût pas oſé auparavant concevoir l'eſpérance. Et c'eſt là l'Epoque d'une révolution preſque totale arrivée dans la Géométrie.

J'ai dit que M. Neuton trouva le premier ce merveilleux Calcul, & que M. Leïbnitz le publia le premier. Effectivement, en 1684, celui-ci donna dans les Actes de Leipſic les Régles du Calcul différentiel, mais il en cacha les démonſtrations. Les illuſtres freres Bernoulli les trouvérent quoique fort difficiles à découvrir, & s'exercérent dans ce Calcul avec un ſuccès ſurprenant. Les ſolutions les plus

élevées, les plus hardies, & les plus ineſpérées naiſſoient ſous leurs pas. En 1687 parut l'admirable Livre de M. Neuton *Des Principes Mathématiques de la Philoſophie naturelle*, qui étoit preſque entiérement fondé ſur ce même Calcul; & il eut la modeſtie de ne point réclamer contre les Régles de M. Leïbnitz. On crut communément qu'ils avoient tous deux, chacun de leur côté, trouvé ce nouveau ſyſtême par la conformité de leurs grandes lumiéres. Il s'éleva dans la ſuite, à ce ſujet, une diſpute qui fut pouſſée aſſez vivement de part & d'autre par leurs partiſans. On ne peut pas diſputer à M. Neuton la gloire d'avoir été l'Inventeur du nouveau ſyſtême, mais on ne doit pas attacher à M. Leïbnitz la note infamante de plagiaire, ni le couvrir de la honte d'un vol nié avec une hardieſſe & une impudence bien éloignées du caractére d'un ſi grand homme.

Dans les premiéres années la Géométrie des Infinimens petits n'étoit encore qu'une eſpéce de myſtére. Souvent on donnoit dans les Journaux les Solutions, ſans laiſſer paroître la méthode qui les avoit produites; & lors même qu'on la découvroit, ce n'étoient que quelques foibles raions de cette Science qui s'échapoient, & les nuages ſe refermoient auſſitôt. Le Public, ou, pour mieux dire, le petit nombre de ceux qui aſpiroient à la haute Géométrie, étoient frapés d'une admiration inutile qui ne les éclairoit point; & l'on trouvoit moien de s'attirer leurs applaudiſſemens, en retenant l'inſtruction dont on auroit dû les paier. M. de l'Hopital, ce Génie ſublime, qui a fait tant d'honneur à la Géométrie & à la France, réſolut de communiquer ſans réſerve les tréſors cachés de la nouvelle Géométrie, & il le fit dans le fameux Livre de l'*Analyſe des Infinimens petits*, qu'il publia en 1696. Là furent dévoilés tous les ſecrets de l'Infini Géométrique, & de l'infini de l'infini; en un mot, de tous ces différens ordres d'Infinis, qui s'élévent les uns au deſſus des autres, & forment l'édifice le plus étonnant & le plus hardi que l'eſprit humain ait jamais oſé imaginer. C'eſt ainſi que ſe perfectionnent les Sciences.

Comme en parlant de la Géométrie, je marche dans un

pays dont les routes me ſont abſolument inconnues, je n'ai preſque fait autre choſe, en traitant cette matiére, que copier & abréger ce que j'en ai trouvé dans les Mémoires de l'Académie des Sciences. Mais j'ai cru devoir y ajouter le témoignage avantageux que M. de l'Hopital, dont je viens de parler, rend en peu de lignes à M. Leïbnitz au ſujet de l'invention du Calcul de l'Infini, dans la Préface de l'Analyſe des Infinimens petits. » Son Calcul, dit-il, l'a » mené dans des pays juſqu'ici inconnus ; & il y a fait des » découvertes qui font l'étonnement des plus habiles Ma» thématiciens de l'Europe.

Je joins ici un autre endroit de la même préface, mais plus long, qui me paroit un modéle de la maniére ſage & modérée dont on doit penſer & parler des grands hommes de l'antiquité, lors même qu'on leur préfére les Modernes.

» Ce que nous avons des Anciens ſur ces matiéres, » principalement d'Archiméde, eſt aſſurément digne d'ad» miration. Mais, outre qu'ils n'ont touché qu'à fort peu » de Courbes, qu'ils n'y ont même touché que légére» ment, ce ne ſont preſque par tout que propoſitions par» ticuliéres & ſans ordre, qui ne font apercevoir aucune » méthode réguliére & ſuivie. Ce n'eſt pas cependant » qu'on leur en puiſſe faire un reproche légitime. Ils ont » eu beſoin d'une extrême force de génie pour percer à » travers tant d'obſcurités, & pour entrer les premiers » dans des pays entiérement inconnus. S'ils n'ont pas été » loin, s'ils ont marché par de longs circuits, du moins ils » ne ſe ſont point égarés : & plus les chemins qu'ils ont » tenus étoient difficiles & épineux, plus ils ſont admira» bles de ne s'y être pas perdus. En un mot, il ne paroit » pas que les Anciens en aient pu faire davantage pour » leur tems. Ils ont fait ce que nos bons eſprits auroient » fait en leur place ; & s'ils étoient à la nôtre, il eſt à » croire qu'ils auroient les mêmes vûes que nous....

» Ainſi il n'eſt pas ſurprenant que les Anciens n'aient » pas été plus loin. Mais on ne ſauroit aſſez s'étonner que » de grands hommes, & ſans doute d'auſſi grands hom» mes que les Anciens, en ſoient ſi lontems demeurés-là ;

» & que par une admiration preſque ſuperſtitieuſe pour » leurs Ouvrages, ils ſe ſoient contentés de les lire & de » les commenter, ſans ſe permettre d'autre uſage de leurs » lumiéres, que ce qu'il en faloit pour les ſuivre, ſans » oſer commettre le crime de penſer quelquefois par eux- » mêmes, & de porter leur vûe au dela de ce que les An- » ciens avoient découvert. De cette maniére bien des gens » travailloient, ils écrivoient, les Livres ſe multiplioient: » & cependant rien n'avançoit. Tous les travaux de plu- » ſieurs ſiécles n'ont abouti qu'à remplir le monde de reſ- » pectueux commentaires & de traductions répétées d'o- » riginaux ſouvent aſſez mépriſables. Tel fut l'état des » Mathématiques, & ſur tout de la Philoſophie, juſqu'à » M. Deſcartes.

Je reviens à mon ſujet. On eſt quelquefois tenté de regarder comme aſſez mal employé un tems que des perſonnes d'eſprit mettent à des études abſtraites, dont on ne voit aucune utilité préſente, & qui ne paroiſſent propres qu'à ſatisfaire une vaine curioſité. Ce n'eſt pas faire uſage de ſa raiſon que de penſer ainſi; parce qu'on ſe conſtitue Juge de choſes qu'on ne connoit point, & qu'on n'eſt pas en état de connoître.

Il eſt vrai que toutes les ſpéculations de Géométrie pure ou d'Algébre, ne s'appliquent pas à des choſes utiles, mais elles conduiſent ou tiennent à celles qui s'y appliquent. D'ailleurs, telle ſpéculation Géométrique, qui ne s'appliquoit d'abord à rien d'utile, vient à s'y appliquer dans la ſuite. Quand les plus grands Géométres du dix-ſeptiéme ſiécle ſe mirent à étudier une nouvelle Courbe qu'ils appellérent la Cycloïde, ce ne fut qu'une pure ſpéculation, où ils s'engagérent par la ſeule vanité de découvrir à l'envi les uns des autres des Théorêmes difficiles. Ils ne prétendoient pas eux-mêmes travailler pour le bien public. Cependant il s'eſt trouvé, en approfondiſſant la nature de la Cycloïde, qu'elle étoit deſtinée à donner aux Pendules toute la perfection poſſible, & à porter la meſure du tems juſqu'à ſa derniére préciſion.

Indépendamment des ſecours que toutes les parties des Mathématiques peuvent tirer de la Géométrie, l'étude

de cette Science eſt d'une utilité infinie pour l'uſage de la vie. Il eſt toujours utile de penſer & de raiſonner juſte : & l'on a eu raiſon de dire qu'il n'y a point de meilleure Logique pratique que la Géométrie. Quand les Nombres & les Lignes ne conduiroient abſolument à rien, ce ſeroient toujours les ſeules connoiſſances certaines qui aient été accordées à nos lumiéres naturelles, & elles ſerviroient à donner plus ſurement à notre raiſon la premiére habitude & le premier pli du vrai. Elles nous apprendroient à opérer ſur les Vérités, à en prendre le fil ſouvent très délié & preſque imperceptible, à le ſuivre auſſi loin qu'il peut s'étendre : enfin elles nous rendroient le vrai ſi familier, que nous pourrions, en d'autres rencontres, le reconnoitre au premier coup d'œil, & preſque par inſtinct.

L'eſprit Géométrique n'eſt pas ſi attaché à la Géométrie, qu'il n'en puiſſe être tiré, & tranſporté à d'autres connoiſſances. Un Ouvrage de Morale, de Politique, de Critique, d'Eloquence même, en ſera plus beau, toutes choſes d'ailleurs égales, s'il eſt fait de main de Géométre. L'ordre, la netteté, la préciſion, l'exactitude qui régnent dans les bons Livres depuis un certain tems, pourroient bien avoir leur premiére ſource dans cet eſprit Géométrique qui ſe répand plus que jamais, & qui, en quelque façon, ſe communique de proche en proche à ceux même qui ne connoiſſent pas la Géométrie. Quelquefois un grand Homme donne le ton à tout ſon ſiécle ; & celui à qui l'on pourroit le plus légitimement accorder la gloire d'avoir établi un nouvel Art de raiſonner, étoit un excellent Géométre.

De l'Arithmétique & de l'Algébre.

L'ARITHMETIQUE fait partie des Mathématiques. C'eſt une Science qui apprend à faire toutes ſortes d'opérations ſur les Nombres, & qui en démontre les propriétés. Elle eſt néceſſaire pour pluſieurs opérations de la Géométrie, & doit par conſéquent la précéder. On prétend que les Grecs l'ont reçue des Phéniciens.

Ceux des Anciens qui ont traité de l'Arithmétique avec

le plus d'exactitude, ſont Euclide, Nicomaque, Diophante d'Alexandrie, & Theon de Smyrne.

Il étoit difficile que ni les Grecs ni les Romains réuſſiſſent beaucoup dans l'Arithmétique, n'emploiant pour Nombres les uns & les autres que les Lettres alphabétiques, dont la multiplication, dans les grands calculs, cauſe néceſſairement beaucoup d'embarras. Les chiffres Arabes dont nous uſons, qui n'ont pas plus de quatre cens ans d'antiquité, ſont infiniment plus commodes, & ont beaucoup contribué à la perfection de l'Arithmétique.

L'ALGEBRE eſt une partie des Mathématiques, qui fait ſur la grandeur en général exprimée par les Lettres de l'Alphabet toutes les mêmes opérations que l'Arithmétique fait ſur les nombres. Les caractéres qu'elle emploie ne ſignifiant rien par eux-mêmes, peuvent déſigner toutes ſortes de grandeurs, ce qui eſt un des principaux avantages de cette Science. Outre ces caractéres, elle ſe ſert encore de certains ſignes, qui abrégent infiniment ſes opérations, & les rendent beaucoup plus claires. On peut, par le moien de l'Algébre, réſoudre la plupart des problêmes de Mathématique, pourvû qu'ils ſoient de nature à pouvoir être réſolus. Elle n'étoit point entiérement inconnue aux Anciens. On croit que Platon en fut l'inventeur. Théon, dans ſon traité ſur l'Arithmétique, lui donne le nom d'Analyſe.

Il n'y a point d'habiles Mathématiciens qui ne ſachent beaucoup d'Algébre, ou du moins aſſez pour l'uſage indiſpenſable. Mais cette Science pouſſée au dela de cet uſage ordinaire, eſt ſi épineuſe, ſi compliquée de difficultés, ſi embarraſſée de calculs immenſes, &, pour tout dire, ſi affreuſe, que très peu de gens ont un courage aſſez héroïque pour s'aller jetter dans ces abymes profonds & ténebreux. On eſt plus flaté de certaines Théories brillantes, où la fineſſe de l'eſprit ſemble avoir plus de part que la dureté du travail. Cependant la haute Géométrie eſt devenue inſéparable de l'Algébre. M. Rolle, parmi nous, a pouſſé auſſi loin qu'il étoit poſſible cette connoiſſance, pour laquelle il avoit un panchant & comme un inſtinct naturel, qui lui fit dévorer, non ſeulement avec

patience mais avec joie, toute l'âpreté, & je dirois preſque, toute l'horreur de cette étude.

Je n'entre point, ſur l'Arithmétique ni ſur l'Algébre, dans un détail qui eſt fort au deſſus de mes forces, & qui ne ſeroit ni agréable ni utile à mes Lecteurs.

L'uſage s'établit, depuis quelques années, dans l'Univerſité de Paris, d'expliquer dans les Claſſes de Philoſophie les Elémens de ces Sciences, pour ſervir d'introduction à la Phyſique. Cette derniére partie de la Philoſophie, dans l'état où elle ſe trouve aujourd'hui, eſt preſque une énigme pour ceux qui n'ont pas au moins une teinture des principes des Mathématiques. Auſſi les plus habiles Maîtres ont ſenti qu'il faloit commencer par là, ſi l'on vouloit y faire quelque progrès. Outre l'avantage qui réſulte de l'étude des Mathématiques en faveur de la Phyſique, ceux qui les enſeignent dans leurs Claſſes trouvent que les jeunes gens qui s'y appliquent, y acquiérent une préciſion & une juſteſſe qu'ils portent dans toutes les autres Sciences. Ces deux conſidérations ſuffiſent pour faire connoître l'obligation que l'on a aux Profeſſeurs qui les premiers ont introduit cet uſage, devenu preſque général aujourd'hui dans l'Univerſité.

M. Rivard, Profeſſeur de Philoſophie au Collége de Beauvais, a compoſé ſur cette matiére un Traité, qui renferme les Elémens d'Arithmétique, d'Algébre, & de Géométrie, où l'on dit que tout eſt expoſé avec l'étendue néceſſaire, & avec toute l'exactitude & la clarté poſſible. Il vient d'en paroître une troiſiéme édition avec des additions conſidérables. *Chez Deſaint rue ſaint Jean de Beauvais.*

De la Méchanique.

LA MECHANIQUE eſt une Science qui enſeigne la nature des forces mouvantes, l'art de faire le deſſein de toutes ſortes de machines, & d'enlever toutes ſortes de poids par le moien des leviers, coins, poulies, mouffles, vis, &c. Quand on ne regarde les Méchaniques que du côté de la pratique, pluſieurs perſonnes en font peu d'eſtime, parce qu'elles paroiſſent être le partage des Ou-

vriers, & ne demander que des mains, & non de l'intelligence : mais on n'en juge pas ainſi, quand on les conſidére du côté de la théorie, qui peut occuper les eſprits les plus élevés. D'ailleurs c'eſt la Science des gens habiles qui dirige la main des Ouvriers, & qui perfectionne leurs inventions. Une légére idée ſouvent, donnée même par des ignorans, & née comme par hazard, eſt enſuite portée par degrés à une ſouveraine perfection par ceux qui ont une profonde connoiſſance de la Géométrie & de la Méchanique. C'eſt ce qui eſt arrivé par raport aux Lunettes d'approche, qui doivent leur naiſſance au fils d'un Ouvrier Hollandois qui faiſoit des Lunettes à porter ſur le nés. Tenant d'une main un verre convexe, & de l'autre un verre concave, & les aiant approchés de ſes yeux ſans deſſein, il s'aperçut qu'il voioit des objets éloignés plus grands & plus diſtinctement qu'il ne les voioit auparavant à la vûe ſimple. Galilée, Képler, Deſcartes, par les régles de la Dioptrique, pouſſérent fort loin cette invention, brute & groſſiére dans ſes commencemens; & l'on a depuis encore enchéri beaucoup ſur eux.

Les Auteurs les plus célébres de l'Antiquité qui ont écrit ſur les Méchaniques, ſont Architas de Tarente; Ariſtote; Æneas ſon contemporain de qui nous avons des Tactiques, où il eſt parlé des machines de guerre, Ouvrage que Cinéas attaché à Pyrrhus avoit abrégé; Archiméde ſur tout, dont nous avons déja parlé; Athénée, qui dédia ſon Livre ſur les Machines à Marcellus, connu par la priſe de Syracuſe; enfin Héron d'Alexandrie, dont on a pluſieurs Traités.

Entre les Ouvrages de Méchanique qui nous reſtent des Anciens, il n'y a que ceux d'Archiméde où les principes de cette Science ſoient traités à fond : mais il s'y trouve ſouvent beaucoup d'obſcurité. Le ſiége de Syracuſe fit voir juſqu'où il avoit porté l'habileté dans les Méchaniques. Il n'eſt pas étonnant que les Modernes, après toutes les découvertes qui ſe ſont faites dans le dernier ſiécle ſur ce qui regarde la Phyſique, aient porté cette Science beaucoup plus loin que n'ont fait les Anciens. Les machines d'Archiméde ont néanmoins de quoi étonner les plus habiles Méchaniciens de notre tems. Si

Si l'on vouloit faire voir en particulier toutes les utilités de la Méchanique, il faudroit faire la deſcription de toutes les machines dont on s'eſt ſervi en différentes occaſions & en différens tems, ſoit dans la guerre ou dans la paix, & dont on ſe ſert encore à préſent tant pour la néceſſité, que pour le divertiſſement. C'eſt ſur les principes de cette Science que ſont fondées toutes les conſtructions des moulins à eau & à vent pour différens uſages; la plupart des machines qui ſervent à la guerre, & dans l'attaque & la défenſe des places; celles qui ſont emploiées en grand nombre dans la conſtruction des édifices pour élever des fardeaux; tout ce qui regarde l'élévation des eaux par des pompes, des chapelets, des roues, des vis inclinées, des tuïaux en ſpirale; en un mot, une infinité d'ouvrages très utiles & très curieux, dont on eſt redevable à la Méchanique.

De la Statique.

LA STATIQUE eſt une Science qui fait partie des Mathématiques mixtes. Elle conſidére les corps ſolides entant que peſans. Elle donne des régles pour les mouvoir, & pour les mettre en équilibre.

Le grand principe de cette Science, c'eſt que quand deux corps inégaux ont des maſſes qui ſont en raiſon réciproque de leurs viteſſes, c'eſt-à-dire quand la maſſe de l'un contient celle de l'autre autant que la viteſſe du ſecond contient celle du premier, ils ont des quantités de mouvemens ou des forces égales. De ce principe il ſuit, qu'avec un très petit corps on peut en mouvoir un beaucoup plus grand: ou, ce qui eſt la même choſe, qu'avec telle force qu'on voudra ſuppoſer on peut remuer quelque fardeau que ce ſoit. Pour cela il n'y a qu'à augmenter la viteſſe de la force mouvante à proportion de ce que le fardeau a plus de maſſe.

Cela ſe voit ſenſiblement dans le Levier, auquel on raporte preſque toutes les machines de Méchanique. Le point ſur lequel il eſt appuié s'appelle point fixe, ou point d'appui. L'étendue qui eſt depuis ce point juſqu'à une des

extrémités, s'appelle diſtance du point d'appui, ou raion. Les corps qui ſont appliqués aux deux extrémités de ce levier, de façon qu'ils agiſſent l'un contre l'autre, ſont nommés poids. Si l'un de ces poids n'eſt que la moitié de l'autre, mais que ſon éloignement du point fixe ſoit le double de celui auquel il eſt oppoſé, ces deux poids ſeront en équilibre, parce qu'alors la viteſſe du plus petit contiendra celle du plus grand, de la même manière que la maſſe du plus grand contiendra celle du plus petit: car les viteſſes ſont entr'elles, comme les diſtances du point d'appui. Si on augmentoit encore dans cette hypothéſe la diſtance du poids qui n'eſt que la moitié de l'autre, alors le plus léger éleveroit le plus peſant.

C'eſt ſur ce principe que ſe fondoit Archiméde, lorſqu'il diſoit au Roi Hiéron, que ſi on lui donnoit un point hors de la Terre où il pût ſe placer avec ſes inſtrumens, il la remueroit à ſon gré, & comme il lui plairoit. Et pour lui en donner une preuve, & lui montrer qu'avec une petite force on peut remuer les plus peſans fardeaux, il en fit l'expérience devant lui ſur une des plus grandes galéres qu'il eût, que l'on chargea le double de ce qu'elle avoit coutume de l'être, & qu'il fit avancer ſur terre ſans peine, en remuant ſeulement de la main le bout d'une machine qu'il avoit préparée.

L'HYDROSTATIQUE conſidére les effets de la peſanteur dans les liquides, ſoit que ces liquides ſoient ſeuls, ſoit que ces liquides agiſſent ſur des ſolides, ou réciproquement. C'eſt par l'Hydroſtatique qu'Archiméde découvrit le larcin qu'un Orfévre avoit fait ſur la couronne du Roi Hiéron, dans laquelle il avoit mélé d'autre métal avec de l'or. Il eut tant de joie d'avoir découvert ce ſecret, qu'il ſortit du bain où il étoit ſans prendre garde qu'il étoit nud; & uniquement occupé de ſa découverte, il alla en cet état dans ſa maiſon, pour en faire l'expérience, en criant par les rues, *Je l'ai trouvé, je l'ai trouvé.*

Plut. in Marcel. p. 1094.

CHAPITRE SECOND.

DE

L'ASTRONOMIE.

MR DE CASSINI nous a laiſſé un excellent Traité de l'origine & du progrès de l'Aſtronomie, que je ne ferai ici qu'abréger. *Memoires de l'Academ des Sciences, Tom. VIII.*

On ne peut pas douter que l'Aſtronomie n'ait été inventée dès le commencement du Monde. Comme il n'y a rien de plus ſurprenant que la régularité du mouvement de ces grands Corps lumineux qui tournent inceſſamment autour de la terre, il eſt aiſé de juger qu'une des premiéres curioſités des hommes a été de conſidérer leurs cours, & d'en obſerver les périodes. Mais ce ne fut pas ſeulement la curioſité qui porta les hommes à s'appliquer aux ſpéculations Aſtronomiques : on peut dire que la néceſſité même les y obligea. Car ſi l'on n'obſerve les ſaiſons, qui ſe diſtinguent par le mouvement du Soleil, il eſt impoſſible de réuſſir dans l'Agriculture. Si l'on ne prévoit les tems commodes pour voiager, on ne peut pas faire le Commerce. Si l'on ne détermine une fois la grandeur du mois & de l'année, on ne peut ni établir d'ordre certain dans les affaires civiles, ni marquer les jours deſtinés à l'exercice de la Religion. Ainſi l'Agriculture, le Commerce, la Politique, & la Religion même ne pouvant ſe paſſer de l'Aſtronomie, il eſt évident que les hommes ont été obligés de s'appliquer à cette Science dès le commencement du Monde.

Ce que Ptolomée raporte des Obſervations céleſtes ſur leſquelles Hipparque réforma l'Aſtronomie il y a près de deux mille ans, fait aſſez connoitre que dans les plus anciens tems, & même avant le déluge, cette étude étoit fort en uſage. Et il ne faut pas s'étonner que la mémoire des Obſervations Aſtronomiques faites pendant le premier âge du Monde ait pu ſe conſerver même après le déluge, ſi ce que Joſéphe raporte eſt vrai, que les deſ- *Ptolom. Almageſt. lib. 4. cap. 2.* *Joſeph. Antiq. lib. 1.*

cendans de Seth, pour conſerver à la poſtérité la mémoire des Obſervations céleſtes qu'ils avoient faites, en gravérent les principales ſur deux colonnes, l'une de pierre & l'autre de brique ; que celle de pierre réſiſta aux eaux du déluge, & que de ſon tems même on en voioit encore des veſtiges dans la Syrie.

On convient que l'Aſtronomie fut particuliérement cultivée par les Caldéens. La hauteur de la Tour de Babel que la vanité des hommes éleva environ cent cinquante ans après le déluge, les [a] plaines unies & étendues de ce pays, des nuits où l'on reſpiroit un air frais après les chaleurs importunes du jour, un Horiſon libre, un Ciel pur & ſerein, tout engageoit ces peuples à contempler la vaſte étendue des Cieux, & les mouvemens des Aſtres. De la Caldée l'Aſtronomie paſſa en Egypte, & bientôt après elle fut portée en Phénicie, où l'on commença à en appliquer les Obſervations ſpéculatives aux uſages de la Navigation, par où les Phéniciens devinrent, en peu de tems, maîtres de la mer & du commerce.

Ce qui les rendoit hardis à entreprendre de longs voiages, c'eſt qu'ils conduiſoient leurs vaiſſeaux par l'obſervation d'une des étoiles de la petite Ourſe, qui étant proche de ce point qui eſt immobile dans le ciel, & que l'on nomme Pole, eſt la plus propre de toutes pour ſervir de guide
Arat. dans la navigation. Les autres peuples, moins habiles dans l'Aſtronomie, n'obſervoient dans leurs voiages de mer que la grande Ourſe. Mais, comme cette conſtellation eſt trop éloignée du Pole pour pouvoir ſervir à guider ſûrement des vaiſſeaux dans de grands voiages, ils n'oſoient entrer ſi avant en mer qu'ils perdiſſent les côtes de vûe ; & s'il arrivoit qu'un orage les jettât en pleine mer, ou en quelque rade inconnue, il leur étoit impoſſible de reconnoitre par l'inſpection du ciel en quel endroit du monde la tempête les avoit portés.

[a] Principio Aſſyrii, propter planitiem magnitudinemque regionum quas incolebant, cùm cœlum ex omni parte patens atque apertum intuerentur, trajectiones motuſque ſtellarum obſervaverunt... Qua in natione Chaldæi... diuturna obſervatione ſiderum ſcientiam putantur effeciſſe, &c. *Cic. de Divin. lib.* 1. *n.* 2.

Enfin Thalès aiant apporté de Phénicie en Gréce la Science des Aſtres, apprit aux Grecs à connoitre la conſtellation de la petite Ourſe, & à s'en ſervir pour ſe conduire dans la navigation. Il leur enſeigna auſſi la théorie du mouvement du Soleil & de la Lune, par laquelle il rendit raiſon de l'augmentation & de la diminution des jours, il détermina le nombre des jours de l'année ſolaire, & non ſeulement il expliqua la cauſe des Eclipſes, mais encore il montra l'art de les prédire, qu'il mit même en pratique, prédiſant une Eclipſe qui arriva peu de tems après. Le mérite d'un ſavoir alors ſi rare le fit paſſer pour l'oracle de ſon tems, & lui fit donner la premiére place entre les ſept Sages de la Gréce. *Diog. Laërt. lib. 1.*

Il eut pour diſciple Anaximandre, à qui Pline & Diogéne Laërce attribuent l'invention de la Sphére, c'eſt-à-dire la repréſentation du Globe terreſtre; ou, comme dit Strabon, des Cartes géographiques. On dit qu'Anaximandre dreſſa auſſi à Lacédémone un Gnomon, par le moien duquel il obſerva les Equinoxes & les Solſtices; & qu'il détermina l'obliquité de l'Ecliptique plus exactement que l'on n'avoit fait juſqu'alors; ce qui étoit néceſſaire pour diviſer le Globe terreſtre en cinq Zones, & pour diſtinguer les climats, qui ont depuis ſervi aux Géographes à faire connoitre la ſituation de tous les lieux de la terre. *Plin. lib. 7. cap. 56.* *Strab. lib. 1. pag. 7.* *Diog. Laërt. lib. 2.*

Sur les inſtructions que les Grecs avoient reçues de Thalès & d'Anaximandre, ils hazardérent d'aller en pleine mer, & faiſant voiles en divers pays éloignés, ils y fondérent pluſieurs Colonies.

L'Aſtronomie fut bientôt récompenſée des avantages qu'elle avoit procurés à la Navigation. Car le Commerce aiant ouvert le reſte du Monde aux Savans de la Gréce, ils tirérent de grandes lumiéres des conférences qu'ils eurent avec les Prêtres d'Egypte, qui faiſoient une profeſſion particuliére de la Science des Aſtres. Ils apprirent auſſi beaucoup de choſes des Philoſophes de la Secte de Pythagore en Italie, qui avoient fait de ſi grands progrès dans cette Science, qu'ils oſérent renverſer les ſentimens reçus de tout le monde ſur l'ordre de la nature, en attribuant le repos perpétuel au Soleil, & le mouvement à la Terre. *Ariſt. de cal. lib. 2. cap. 13.*

Plut in Alcib. p. 199. In Nic. pag 532.

Méton ſe diſtingua beaucoup à Athénes par l'application particuliére qu'il donna à l'Aſtronomie, & par l'heureux ſuccès dont ſon travail fut récompenſé. Il étoit du tems de la guerre du Péloponnéſe; & lorſque les Athéniens équipérent une flote pour paſſer en Sicile, prévoiant que cette expédition auroit de funeſtes ſuites, il contrefit le fou, ſelon quelques-uns, pour ſe diſpenſer d'y prendre part, & de partir avec les autres citoiens. C'eſt lui, qui, pour tâcher d'accorder l'année Lunaire avec celle du Soleil, a inventé ce qu'on appelle *Le Nombre d'or*, qui eſt une révolution de dix-neuf ans, au bout deſquels on trouvoit que les Lunes revenoient aux mêmes jours, & que la Lune recommençoit ſon cours avec le Soleil à une heure près & quelques minutes.

Diod. Sic. lib. 12. pag. 94.

Les Grecs profitérent encore du commerce qu'ils eurent avec les Druides, [a] qui entre pluſieurs autres choſes, dit Jules-Céſar, qu'ils apprenoient à la Jeuneſſe, enſeignoient particuliérement ce qui regarde le mouvement des Aſtres, & la grandeur du ciel & de la terre, c'eſt-à-dire l'Aſtronomie & la Géographie.

Strab. lib. 2. pag. 115.

L'érudition, en ce genre, eſt plus ancienne dans les Gaules qu'on ne penſe. Strabon nous a conſervé la mémoire d'une obſervation célébre que Pythéas fit à Marſeille, il y a plus de deux mille ans, touchant la proportion de l'ombre du Soleil à la longueur d'un Style au tems du Solſtice. Si l'on ſavoit exactement les circonſtances de cette Obſervation, elle ſerviroit à réſoudre une queſtion importante, qui eſt de ſavoir ſi l'obliquité de l'Ecliptique eſt ſujette à quelque changement.

Strab ibid.

Pythéas ne ſe contenta pas de faire des Obſervations dans ſon pays. La paſſion qu'il avoit pour l'Aſtronomie & pour la Géographie, lui fit parcourir l'Europe depuis les Colonnes d'Hercule juſqu'aux bouches du Tanaïs. Il alla fort avant vers le Pole Artique par l'Océan Occidental, & il obſerva qu'à meſure qu'il avançoit les jours s'allongeoient au Solſtice d'été, de ſorte qu'en un certain

[a] Multa præterea de ſideribus atque eorum motu, de mundi ac terrarum magnitudine, de rerum natura... diſputant, & juventuti tranſdunt. *Cæſ. de Bell. Gal. lib. 6.*

climat il n'y avoit que trois heures de nuit, & plus loin il n'y en avoit plus que deux, qu'enfin à l'île de Thulé le Soleil ſe levoit preſque auſſitôt qu'il s'étoit couché, le Tropique demeurant entier ſur l'horiſon de cette île; ce qui arrive en Iſlande & dans les parties Septentrionales de la Norvége, comme les Relations modernes nous l'apprennent. Strabon, qui étoit prévenu que ces Climats ſont inhabitables, accuſe en cela Pythéas de menſonge, & blâme de crédulité Eratoſthéne & Hipparque, qui, ſur le raport de Pythéas, ont dit la même choſe de l'île de Thulé. Mais les Relations des Navigateurs modernes aiant pleinement juſtifié Pythéas, on peut lui donner la gloire d'avoir été le premier qui s'eſt avancé vers le Pole juſques dans des pays que l'on croioit inhabitables, & qui a diſtingué les Climats par la différente longueur des jours & des nuits.

Environ le tems de Pythéas, les Savans de la Gréce aiant pris goût à l'Aſtronomie, pluſieurs grands Hommes d'entr'eux s'y appliquérent à l'envi. Eudoxe, après avoir été quelque tems diſciple de Platon, ne fut pas ſatisfait de ce qui s'enſeignoit ſur cette matiére dans les Ecoles d'Athénes. Il alla en Egypte puiſer cette ſcience dans ſa ſource, & aiant obtenu une Lettre de recommandation d'Agéſilas Roi de Lacédémone à Nectanebus Roi d'Egypte, il demeura ſeize mois avec les Aſtronomes de ce pays là pour profiter de leurs conférences. A ſon retour il compoſa pluſieurs Livres d'Aſtronomie, & entr'autres la Deſcription des Conſtellations qu'Aratus mit en vers quelque tems après par l'ordre d'Antigone.

Ariſtote, contemporain d'Eudoxe, & comme lui diſciple de Platon, ſe ſervit de l'Aſtronomie pour perfectionner la Phyſique & la Géographie. Il détermina, par les Obſervations des Aſtronomes, la figure & la grandeur de la Terre. Il prouva qu'elle étoit Sphéroïde par la rondeur de ſon ombre, qui paroit ſur le diſque de la Lune dans les Eclipſes, & par l'inégalité des hauteurs méridiennes qui ſont différentes à meſure que l'on s'approche ou que l'on s'éloigne des Poles. Calliſthéne, qui étoit à la ſuite d'Alexandre le Grand, aiant eu occaſion d'aller à Baby-

Ariſt. de cæl. lib. 2. cap 14.

lone, y trouva des Obſervations Aſtronomiques que les Babyloniens avoient faites pendant l'eſpace de dix-neuf cens trois années, & il les envoia à Ariſtote.

Après la mort d'Alexandre, les Princes qui lui ſuccédérent dans le Roiaume d'Egypte, prirent tant de ſoin d'attirer chez eux par leurs libéralités les plus célébres Aſtronomes, qu'Alexandrie, capitale de leur Roiaume, devint bientôt, pour ainſi dire, le ſiége de l'Aſtronomie. Le fameux Conon y fit quantité d'Obſervations, mais qui ne ſont point venues juſqu'à nous. Ariſtylle & Timocharis y obſervérent la déclinaiſon des Etoiles fixes, dont la connoiſſance eſt abſolument néceſſaire pour la Géographie & pour la Navigation. Eratoſthéne fit dans la même ville des Obſervations du Soleil, qui lui ſervirent à meſurer la circonférence de la Terre. Hipparque, qui demeuroit auſſi à Alexandrie, fut le premier qui jetta les fondemens d'une Aſtronomie méthodique, lorſqu'à l'occaſion d'une nouvelle Etoile fixe qui paroiſſoit, il fit le dénombrement de ces Etoiles, afin que dans les ſiécles ſuivans on pût reconnoitre s'il en paroiſſoit encore de nouvelles. On comptoit alors mille vingt-deux Etoiles fixes. Non ſeulement il fit la deſcription de leur mouvement autour des Poles de l'Ecliptique, mais il s'appliqua encore à régler la théorie des mouvemens du Soleil & de la Lune.

Ptol. Almag. lib. 7.

Cleomed. l. 1.

Av. J. C. 147.

Ptol. Almag. lib. 3-7.

Les Romains, qui aſpiroient à l'Empire du Monde, prirent ſoin en divers tems de faire faire des deſcriptions des principales parties de la terre, ouvrage qui ſuppoſoit quelque connoiſſance des Aſtres. Scipion l'Africain le Jeune, pendant la guerre de Carthage, donna à Polybe des vaiſſeaux pour aller reconnoitre les côtes d'Afrique, d'Eſpagne, & des Gaules.

Pompée entretenoit correſpondance avec Poſſidonius, Savant Aſtronome & excellent Géographe qui entreprit de meſurer la circonférence de la Terre par les Obſervations céleſtes, faites en divers lieux ſous un même méridien, afin de réduire en degrés les diſtances que les Romains n'avoient juſqu'alors meſurées que par ſtades & par milles.

Plin. lib. 7. cap. 30.

Cleomed. l. 1.

Pour avoir la différence des Climats, on obſervoit alors

alors en divers lieux la différence des longueurs des ombres, principalement au tems des Solſtices & des Equinoxes. On avoit dreſſé pour cet effet des Gnomons & des Obéliſques en diverſes parties de la Terre, comme nous l'apprenons de Pline & de Vitruve, qui ont conſervé à la poſtérité pluſieurs de ces Obſervations. Les plus grands Obéliſques étoient en Egypte. Jules-Céſar & Auguſte en firent tranſporter quelques-uns à Rome, tant pour y ſervir d'ornement, que pour y donner des meſures exactes de la proportion des ombres. Auguſte fit placer dans le Champ de Mars un des plus grands de ces Obéliſques, qui avoit cent onze piés de hauteur, ſans le piédeſtal. Il y fit faire des fondemens auſſi profonds que l'Obéliſque étoit haut; & l'Obéliſque aiant été élevé ſur ces fondemens, il fit tracer au pié une ligne méridienne, dont les diviſions étoient faites avec des lames de cuivre enchaſſées dans une aire de pierre, pour montrer l'augmentation des ombres, ou leur diminution, chaque jour à midi, ſelon la différence des ſaiſons. Et pour marquer cette différence avec plus de préciſion, il fit mettre une boule à la pointe de cet Obéliſque, qui eſt encore préſentement dans le Champ de Mars à Rome couché dans les terres, où il traverſe les caves des maiſons bâties ſur ſes ruines. Par la comparaiſon des ombres de cet Obéliſque avec celles que l'on obſervoit en divers autres endroits de la terre, on avoit la connoiſſance des Latitudes ſi néceſſaire pour la perfection de la Géographie.

Plin. lib. 2. c. 72. 73. 74.

Vitruv. l. 9 cap. 4.

Plin. lib. 36. cap. 10.

Cependant Auguſte faiſoit auſſi travailler aux deſcriptions particuliéres de divers pays, & principalement à celle de l'Italie, où les diſtances furent marquées par milles le long des côtes & ſur les grands chemins. Et enfin, ſous l'Empire de ce Prince, la deſcription générale du Monde, à laquelle les Romains avoient travaillé l'eſpace de deux ſiécles, fut achevée ſur les mémoires d'Agrippa, & fut miſe au milieu de Rome dans un grand Portique bâti exprès.

Plin. lib. 3. cap. 3.

Ibid. cap. 2.

L'Itinéraire que l'on attribue à l'Empereur Antonin, peut paſſer pour l'abrégé de ce grand Ouvrage. Car cet Itinéraire n'eſt en effet qu'un recueil des diſtances qui

avoient été meſurées dans toute l'étendue de l'Empire Romain.

Sous le régne de ce ſage Empereur, l'Aſtronomie commença à prendre une face nouvelle. Car Ptolomée, qu'on peut appeller le reſtaurateur de cette Science, profitant des lumiéres de ceux qui l'avoient précédé, & joignant à ſes Obſervations particuliéres celles d'Hipparque, de Timocharis, & des Babyloniens, fit un corps complet de la Science des Aſtres dans un excellent Livre intitulé *La grande Compoſition*, qui comprend la Théorie & les Tables du mouvement du Soleil, de la Lune, des autres Planétes, & des Etoiles fixes. La Géographie ne lui eſt pas moins redevable que l'Aſtronomie, comme on le verra dans la ſuite.

Les grands Ouvrages n'étant jamais parfaits dès leur commencement, il ne faut pas s'étonner que l'on ait trouvé beaucoup de choſes à réformer dans la Géographie de Ptolomée. Pluſieurs ſiécles s'écoulérent ſans que perſonne y mît la main. Mais les Princes Arabes qui conquirent les pays où l'on faiſoit une profeſſion particuliére de cultiver l'Aſtronomie & la Géographie, n'eurent pas plutôt déclaré l'intention qu'ils avoient de perfectionner ces Sciences, qu'il ſe trouva incontinent des perſonnes capables de contribuer à l'exécution de leur deſſein. Almamon Caliphe de Babylone aiant alors fait traduire de Grec en Arabe le Livre de Ptolomée de *la grande Compoſition*, que les Arabes appellérent *Almageſte*, on fit par ſes ordres pluſieurs Obſervations, par leſquelles on connut que la déclinaiſon du Soleil étoit plus petite d'un tiers de degré que Ptolomée n'avoit enſeigné, & que le mouvement des Etoiles fixes n'étoit pas ſi lent qu'il l'avoit cru. On meſura auſſi très exactement, par l'ordre de ce Prince, une grande étendue de pays ſous un même Méridien, pour déterminer la grandeur d'un degré de la circonférence de la terre.

Ainſi l'Aſtronomie & la Géographie ſe perfectionnérent peu à peu. Mais l'Art de naviger fit en peu de tems un progrès bien plus conſidérable par le moien de la Bouſſole. J'en parlerai dans la ſuite.

Preſque en même tems que la Bouſſole commença d'être en uſage, l'exemple des Caliphes excita les Princes de l'Europe à prendre ſoin de l'avancement de l'Aſtronomie. L'Empereur Frederic II. ne pouvant ſouffrir que les Chrétiens euſſent moins de connoiſſance de cette Science que les Barbares, fit traduire d'Arabe en Latin l'Almageſte de Ptolomée, d'où Jean de Sacroboſco, Profeſſeur en l'Univerſité de Paris, tira l'Ouvrage qu'il fit de la Sphére, ſur lequel les plus habiles Mathématiciens de l'Europe ont fait des commentaires.

En Eſpagne, Alphonſe Roi de Caſtille fit une dépenſe vraiment roiale, pour aſſembler de tous côtés ce qu'il y avoit de Savans Aſtronomes. Ils travaillérent, par ſes ordres, à la réformation de l'Aſtronomie, & firent de nouvelles Tables, qui de ſon nom furent appellées Alphonſines. Ils ne réuſſirent pas la premiére fois dans l'hypothéſe du mouvement des Etoiles fixes, qu'ils ſuppoſérent trop lent : mais, dans la ſuite, Alphonſe corrigea leurs Tables, qui ont été depuis augmentées, & réduites en une forme plus commode par divers Aſtronomes. *Calvis. ad an. 1252.*

Cet Ouvrage réveilla la curioſité des Savans de l'Europe. Ils inventérent auſſitôt diverſes ſortes d'inſtrumens pour faciliter l'Obſervation des Aſtres. Ils calculérent des Ephémérides, & firent des Tables pour trouver en tout tems la déclinaiſon des Planétes, laquelle étant jointe à l'Obſervation des Hauteurs Méridiennes, ſert à trouver les Latitudes ſur la terre & ſur la mer. Ils travaillérent auſſi à faciliter le calcul des Eclipſes, par l'obſervation deſquelles on trouve les Longitudes.

Le fruit de ce travail des Aſtronomes fut la découverte de pluſieurs pays juſques-là inconnus. J'en parlerai ailleurs.

La France a produit auſſi pluſieurs Hommes illuſtres, qui ont excellé dans l'Aſtronomie, parce que de tems en tems elle a eu de grands Princes, qui ont pris ſoin d'exciter par des récompenſes les François à s'y appliquer. Charles V, ſurnommé le Sage, fit traduire en François quantité de Livres de Mathématiques. Il fonda deux Chaires de Mathématique dans le Collége de Maître

Gervais à Paris, pour faciliter à ſes ſujets l'étude de ces Sciences. Elles fleurirent principalement dans le ſiécle ſuivant par l'établiſſement que le Roi François I fit au Collége Roial de deux Lecteurs pour enſeigner dans la Ville Capitale de ſon Roiaume les Mathématiques. De cette nouvelle Ecole ſortit un nombre conſidérable de Savans qui enrichirent le Public de pluſieurs Ouvrages d'Aſtronomie & de Mathématique, & qui formérent d'illuſtres Eléves, dont la réputation effaça preſque celle de leurs Maîtres.

L'Allemagne & les Pays du Nord donnérent auſſi pluſieurs excellens Aſtronomes, parmi leſquels Copernic ſe diſtingua d'une maniére particuliére. Mais le fameux Tycho-Brahé l'emporta de beaucoup ſur tous les Aſtronomes qui l'avoient précédé. Outre la Théorie, & les Tables du Soleil & de la Lune, & quantité de belles Obſervations qu'il a faites, il a compoſé avec tant d'exactitude un nouveau Catalogue des Etoiles fixes, que ce ſeul Ouvrage peut mériter à ſon Auteur le nom que quelques-uns lui ont donné, de Reſtaurateur de l'Aſtronomie.

Pendant que Tycho-Brahé obſervoit en Dannemarc, pluſieurs Aſtronomes célebres, aſſemblés à Rome ſous l'autorité du Pape Grégoire XIII, travaillérent avec beaucoup de ſuccès à la correction des erreurs qui s'étoient gliſſées inſenſiblement dans l'ancien Calendrier par la préceſſion des Equinoxes, & par l'anticipation des nouvelles Lunes. Ces erreurs auroient dans la ſuite entiérement renverſé l'ordre établi par les Conciles pour la célébration des Fêtes mobiles, ſi l'on n'avoit réformé le Calendrier ſuivant les Obſervations modernes des mouvemens du Soleil & de la Lune comparées avec les anciennes.

Dans le ſiécle paſſé, & dans celui où nous ſommes, on a fait une infinité de nouvelles découvertes, qui ont mis l'Aſtronomie en un état incomparablement plus parfait qu'elle n'a été depuis qu'on a commencé à l'enſeigner dans l'Europe. Le célébre Galilée aiant ſu profiter de l'invention des Lunettes d'approche, a le premier aperçu dans le Ciel des choſes qui ont paſſé lontems pour in-

croiables. On doit mettre M. Deſcartes au rang de ceux qui ont perfectionné l'Aſtronomie : car le Livre qu'il a compoſé des principes de la Philoſophie, fait voir qu'il n'a pas moins travaillé ſur la Science du mouvement des Aſtres, que ſur les autres parties de la Phyſique : mais il s'eſt plus attaché à raiſonner qu'à obſerver. M. Gaſſendi s'eſt appliqué davantage à la pratique de l'Aſtronomie, & a publié quantité d'Obſervations très importantes.

On peut regarder à juſte titre l'établiſſement de l'Académie Roiale des Sciences comme le moien qui a le plus contribué à mettre en honneur & à perfectionner la Science des Aſtres, par l'émulation incroiable qu'excite dans une Compagnie de Savans le deſir d'en ſoutenir la réputation, & de ſe diſtinguer ſoi-même. Le Roi Louis XIV aiant fait bâtir l'Obſervatoire, dont le deſſein, la grandeur, & la ſolidité ſont également admirables, l'Académie, pour répondre aux intentions que Sa Majeſté avoit eues dans la conſtruction de ce ſuperbe édifice, s'appliqua avec un ſoin incroiable à tout ce qui pouvoit contribuer au progrès de l'Aſtronomie. Je n'entrerai point ici dans le détail, ni des importantes découvertes qui ont été le fruit de cet établiſſement, ni des doctes Ouvrages qui ſont ſortis de cette ſavante Compagnie, ni des grands Hommes qui lui ont fait & qui lui font encore tant d'honneur. Leur nom & leur habileté ſont connus dans toute l'Europe, qui rend à leur mérite toute la juſtice qui lui eſt dûe.

On a remarqué ſans doute dans tout ce qui a été dit de l'Aſtronomie, le raport eſſentiel de cette Science avec la Géographie & la Navigation : & c'eſt ici le lieu d'en parler. M. Danville, Géographe du Roi, avec qui je ſuis en liaiſon particuliére, a bien voulu me faire part de Mémoires ſur la Géographie, qui m'ont été d'une grande utilité.

ARTICLE PREMIER.

DE LA GEOGRAPHIE.

§. I.

Géographes qui ſe ſont le plus diſtingués dans l'Antiquité.

LES CONQUETES & le Commerce ont fait l'aggrandiſſement de la Géographie, & contribuent encore à ſa perfection. Homére, en décrivant dans ſes Poémes la guerre de Troie, & les voiages d'Ulyſſe, a fait mention d'un grand nombre de peuples & de contrées, & des circonſtances d'une infinité de lieux. Il paroit même tant de connoiſſances de cette eſpéce dans Homére, que Strabon regardoit en quelque ſorte ce grand Poéte comme le premier & le plus ancien des Géographes.

Strab. lib. 1. pag. 2.

On ne ſauroit douter que la Géographie n'ait été cultivée dès les tems les plus reculés; & indépendamment des Auteurs Géographiques qui nous ſont reſtés, on en trouve beaucoup d'autres cités dans les Ouvrages que le tems a épargnés. L'art de repréſenter la Terre ou quelque Région particuliére ſur des Tables ou Cartes Géographiques, eſt même fort ancien. Anaximandre, diſciple de Thalès, & qui vivoit plus de cinq cens ans avant l'Ére Chrétienne, avoit compoſé des Ouvrages de ce genre, comme nous l'avons obſervé plus haut.

Laërt. lib. 2.

L'expédition d'Alexandre, qui pouſſa ſes conquêtes juſqu'aux frontiéres de Scythie & juſques dans l'Inde, ouvrit aux Grecs la connoiſſance poſitive de pluſieurs contrées fort éloignées de leur pays. Ce Conquérant avoit à ſa ſuite deux Ingénieurs, Diognéte & Bæton, qui étoient chargés de meſurer ſes marches. Pline & Strabon nous ont conſervé ces meſures; & Arrien nous a tranſmis le détail de la navigation de Néarque & d'Onéſicrite, qui ramenérent la flote d'Alexandre des bouches du fleuve Indus dans celles du Tigre & de l'Euphrate.

Plin. lib. 6. cap. 17. Strab. lib. 11. pag. 514. Arrian. lib. rec. Indic.

Les Grecs aiant ſoumis Tyr & Sidon, furent à portée d'être inſtruits en détail de tous les lieux où les Phéni-

ciens alloient porter leur commerce maritime, qui s'étoit étendu jusques dans la Mer Atlantique.

Les Successeurs d'Alexandre dans l'Orient poussérent leur domination & leurs connoissances plus avant encore que lui, & jusqu'aux bouches du Gange.

Ptolémée Evergéte étendit la sienne jusques dans l'Abyssinie, comme l'inscription du Trône d'Adulis, donnée par Cosmas le Solitaire, en fait foi. *Voyag. par Thevenot, Tome I.*

Vers le même tems, Eratosthéne, Bibliothéquaire d'Alexandrie, essaia de mesurer la terre, en comparant la distance entre Alexandrie & Syéne, ville située sous le Tropique du Cancer, avec la différence de Latitude de ces lieux qu'il concluoit de l'ombre Méridienne d'un Gnomon élevé à Alexandrie au Solstice d'été.

Les Romains étant devenus les maîtres du Monde, & réunissant l'Occident avec l'Orient sous un même pouvoir, il n'est pas douteux que la Géographie n'en ait dû tirer un grand avantage. On s'aperçoit aisément que la plupart des Ouvrages Géographiques les plus complets, ont été dressés sous la domination Romaine. Les grands chemins de l'Empire mesurés dans toute son étendue, pouvoient contribuer beaucoup à la perfection de la Géographie: & les Itinéraires Romains, quoiqu'ils soient souvent altérés & peu corrects, sont encore d'un grand secours dans la composition de quelques Cartes, & dans les recherches que la connoissance de l'ancienne Géographie exige, *L'Itinéraire d'Antonin*, comme on l'appelle communément parce qu'on présume qu'il a été dressé sous cet Empereur, est aussi attribué par les Savans au Cosmographe Æthicus. Nous avons encore une espéce de *Table* ou *Mappe* oblongue, que l'on nomme *Theodosienne*, sur ce que l'on conjecture qu'elle peut avoir été composée vers le tems de Théodose. On donne aussi à cette Table le nom de *Peutinger*, qui est celui d'un citoien considérable de la ville d'Ausbourg en Allemagne, dans la Bibliothéque duquel elle fut trouvée, & d'où elle fut envoiée au célébre Ortélius, le premier Géographe de son tems.

Quoique la Géographie ne soit qu'une fort petite partie de l'Histoire Naturelle de Pline, cependant il y descend

ſouvent dans un aſſez grand détail. Il ſuit ordinairement le plan que lui fournit Pomponius Mela, Auteur moins circonſtancié, mais élégant.

Strabon & Ptolomée tiennent le premier rang entre tous les Géographes anciens, & ſe le diſputent entr'eux. La Géographie a plus d'étendue dans Ptolomée, & embraſſe une plus grande partie de la Terre; & elle paroit également circonſtanciée par tout: mais c'eſt cette étendue même qui la rend plus ſuſpecte, étant difficile qu'elle ſoit par tout exacte & correcte. Strabon raporte une bonne partie de ce qu'il écrit ſur le témoignage de ſes propres yeux, aiant fait exprès beaucoup de voiages pour s'en aſſurer par lui-même: il eſt fort ſuccinct dans ce qu'il ne ſait que ſur le raport des autres. Sa Géographie eſt ornée d'une infinité de diſcuſſions & de traits hiſtoriques. Il affecte ſur tout de remarquer ſur chaque lieu & chaque pays les grands hommes qui en ſont ſortis, & qui les rendent recommandables. Strabon eſt Philoſophe autant que Géographe: & le bon ſens, la droiture du jugement, l'exactitude, & la préciſion brillent partout dans ſon Ouvrage.

Ptolomée aiant aſſujetti tout le détail de ſa Géographie à des poſitions en Longitude & en Latitude, ſeule maniére de parvenir à quelque choſe de fixe & d'aſſuré; Agathodamon, ſon compatriote & Alexandrin comme lui, les a réduites en Cartes Géographiques.

C'eſt dans les Auteurs dont on vient de parler, comme dans les ſources principales, que la connoiſſance de l'ancienne Géographie doit être puiſée. Et ſi l'on y joint la deſcription particuliére des principales contrées de la Gréce par Pauſanias, & quelques moindres Ouvrages qui conſiſtent principalement en deſcriptions ſuccinctes des rivages & côtes maritimes, entr'autres celles du Pont Euxin par Arrien, & de la Mer Erythréene; de plus la notice des Villes compilée dans les Auteurs Grecs par Etienne de Byzance, on aura à peu près tout ce qui nous reſte des Ouvrages Géographiques de l'Antiquité.

Il ne faut pas douter que les Anciens que j'ai cités juſqu'ici n'aient penſé à tirer de l'Aſtronomie le ſecours qu'elle

qu'elle peut prêter à la Géographie. Ils obſervoient la différence de Latitude des Lieux, par la longueur de l'Ombre Méridienne au Solſtice d'été. Ils concluoient auſſi cette différence, de l'obſervation de la longueur des plus grands jours dans chaque lieu. On ſavoit bien dans l'Antiquité, qu'en comparant le tems de l'obſervation d'une Eclipſe de Lune en des Lieux ſitués ſous differens Méridiens, il en réſultoit une connoiſſance de la différence de Longitude entre ces Lieux.

Mais, ſi les Anciens avoient l'intelligence de la Théorie de ces diverſes Obſervations, il faut convenir que les moiens de pratique qu'ils y emploioient, n'étoient pas capables de les conduire à un certain degré de préciſion, auquel les Modernes ne ſont parvenus que par le moien des grandes Lunettes, & par la perfection des Horloges. On ne ſauroit s'empêcher de ſentir le défaut de préciſion dans les Obſervations des Anciens, quand on conſidére que Ptolomée, tout grand Coſmographe qu'il étoit, & quoiqu'Alexandrin, s'eſt trompé d'environ un cinquiéme de degré dans la Latitude de la ville d'Alexandrie, qui a été obſervée dans le dernier ſiécle par ordre du Roi, & par les ſoins de l'Académie Roiale des Sciences.

Mais, quoiqu'il y ait lieu de juger que l'Art de dreſſer des Cartes Géographiques ne fut pas porté chez les Anciens à beaucoup près au degré de perfection où il ſe trouve de nos jours, & qu'on puiſſe penſer qu'au tems même des Romains l'uſage de ces Cartes n'étoit pas auſſi commun qu'il l'eſt à préſent; un ancien Monument de notre Gaule même nous apprend qu'on y formoit les Jeunes gens à l'étude de la Géographie par l'inſpection des Cartes. Ce Monument eſt un Diſcours Oratoire prononcé à Autun ſous l'Empire de Conſtance, & par lequel le Rhéteur Euméne nous fait entendre clairement, que le Portique ou Veſtibule de l'Ecole publique de cette Ville préſentoit aux jeunes étudians une image de la diſpoſition de toutes les Terres & des Mers*, avec le détail du cours des Fleuves & de la ſinuoſité des rivages. *Videat in illis porticibus Juventus & quotidie ſpectet omnes terras, & cuncta maria, & quicquid invictiſſimi*

Inter Vet. Panegyr.

Principes, urbium, gentium, nationum aut pietate reſtituunt, aut virtute devincunt aut terrore. Si quidem illic, ut ipſe vidi, credo inſtruendæ pueritiæ cauſa, quo manifeſtiùs oculis diſcerentur quæ difficiliùs percipiuntur auditu, omnium, cum nominibus ſuis, locorum ſitus, ſpatia, intervalla deſcripta ſunt, quicquid ubique fluminum oritur & conditur, quacumque ſe littorum ſinus flectunt, quo vel ambitu cingit Orbem, vel impetu irrumpit Oceanus.

§. II.

Terres connues des Anciens.

IL N'EST PAS inutile de ſavoir quelle partie de la ſurface de la Terre étoit connue des Anciens.

Dans le côté du Couchant que nous habitons, l'Ocean Atlantique, avec les Iles Britanniques, bornoit les connoiſſances des Anciens.

Les Iles Fortunées, qu'on nomme aujourdhui Canaries, leur paroiſſoient comme au fond de l'Océan entre le midi & le couchant; & c'eſt la raiſon pour laquelle Ptolomée a compté la Longitude du Méridien de ces Iles: en quoi il a été ſuivi par pluſieurs Géographes Orientaux & Mahométans, & même par les François, & par la plupart des Modernes.

Ariſt. de Mundo. cap. 3. Les Grecs avoient quelque légére connoiſſance de l'Hibernie, la plus occidentale des Iles Britanniques, avant même que les Romains euſſent paſſé comme Conquérans juſques dans la Grande-Bretagne.

L'Antiquité n'avoit que des notions très imparfaites des pays du Nord juſqu'à l'Océan Hyperboréen ou Glacial. Quoique la Scandinavie fût connue, cependant on prenoit ce pays-là, & quelques autres du même continent, pour de grandes Iles.

Il eſt difficile de décider poſitivement ce qu'on entendoit autrefois par *ultima Thule*. Pluſieurs la prennent pour l'Iſlande. Mais Procope paroit en faire une partie du continent de la Scandinavie.

Virg. 1. Georg. *Procop. de bello Goth. l. 2. c. 15.*

Il eſt hors de doute que la connoiſſance que les Anciens

avoient de la Sarmatie & de la Scythie, ne s'étendoit pas à beaucoup près juſqu'à la mer qui paroit aujourd'hui borner la Ruſſie & la Grande Tartarie du côté du Nord, & de l'Orient. La découverte des Anciens s'arrétoit aux Mons Riphées, dont la chaîne ſépare actuellement la Ruſſie d'Europe d'avec la Sibérie.

On ſent même que les Anciens étoient médiocrement inſtruits de ce qui regarde le Nord de l'Aſie, quand on conſidére que la plupart de leurs Auteurs, comme Strabon, Mela, Pline, ſe ſont imaginé que la Mer Caſpienne étoit un Golfe de l'Océan Hyperboréen, duquel elle ſortoit par un long canal.

Si l'on s'avance du côté du Levant, il ſemble que les Anciens n'ont connu du pays des Chinois que la frontiére Occidentale. Ptolomée paroit avoir entrevû quelque partie de la côte Méridionale de la Chine, mais fort imparfaitement. *Strab. lib. 2. pag. 121. Mel. lib. 3. Plin. lib. 6. cap. 13.*

Les grandes Iles de l'Aſie, ſur tout celles du Japon, ont été inconnues aux Anciens. Il n'en faut excepter que la célébre Taprobane, dont la découverte a été une ſuite de l'expédition d'Alexandre dans les Indes, comme Pline nous l'apprend. *Plin. lib. 6. cap. 22.*

Reſte à parler de l'extrémité Méridionale de l'Afrique. Quoique pluſieurs aient ſuppoſé que dans une longue & extraordinaire navigation on avoit tourné autour de cette partie du Monde, Ptolomée ſemble pourtant inſinuer qu'elle avoit échapé à la connoiſſance des Anciens. Perſonne n'ignore qu'elle eſt preſque entiérement compriſe dans la Zone Torride, que la plupart des Anciens croioient inhabitable aux environs de la Ligne Equinoctiale; d'où vient que Strabon ne s'avance guéres dans l'Ethiopie au dela de Méroé.

Cependant Ptolomée, & quelques autres, ont pouſſé leurs connoiſſances le long de la côte Orientale d'Afrique juſqu'au dela de l'Equateur, & juſqu'à la grande Ile de Madagaſcar, qu'ils paroiſſent déſigner ſous le nom de *Menuthias*. *Arriani & Marciani Heracl. Peripl.*

Il étoit réſervé aux navigations que les Portugais entreprirent dans le quinziéme ſiécle pour ſe rendre aux

Indes par mer, de découvrir la plus grande partie des Côtes de l'Afrique qui bordent la Mer Atlantique, & ſurtout le paſſage par le Midi du Cap le plus avancé de l'Afrique. Ce paſſage aiant été reconnu, diverſes nations Européennes, guidées par l'eſpoir d'un riche commerce, ont parcouru la mer des Indes qui baigne les Côtes de l'Aſie, en ont découvert toutes les Iles, & ont pénétré juſqu'au Japon.

Les conquêtes & les établiſſemens des Ruſſes dans la partie Septentrionale de l'Aſie ont achevé d'aggrandir nos connoiſſances ſur cette partie du Monde.

Enfin tout le monde ſait que, vers la fin du quinziéme ſiécle, un nouveau Monde, ſitué au Couchant à l'égard du nôtre, s'eſt montré au dela de la Mer Atlantique, & a été découvert par Chriſtophe Colomb ſous les auſpices de la Couronne de Caſtille.

§. III.

Par où les Géographes Modernes l'ont emporté ſur les Anciens.

IL FAUDROIT s'aveugler ſoi-même, & fermer les yeux à l'évidence, pour ne pas reconnoitre que la Géographie moderne l'emporte beaucoup au-deſſus de l'ancienne. On ſait qu'il faut aller chercher dans le Ciel les meſures de la Terre, & que la Géographie dépend des Obſervations Aſtronomiques. Or eſt-il douteux que l'Aſtronomie n'ait fait, dans les derniers tems, un progrès extraordinaire? L'invention ſeule des Lunettes d'approche, qui eſt aſſez récente, y a contribué infiniment; & cette invention même a été, en aſſez peu d'années, portée à une très grande perfection. Il n'eſt donc pas étonnant que les Anciens, avec tout l'eſprit & toute la pénétration qu'on voudra leur ſuppoſer, n'aient pas pu parvenir au même degré de lumiere, n'étant pas aidés ni ſoutenus des mêmes ſecours.

Il s'en faut bien encore que la Géographie ſoit amenée à ſa derniére perfection. Les Sciences qui ſont de pratique

ſont les moins avancées. Deux ou trois grands Génies ſuffiſent pour pouſſer bien loin des Théories en peu de tems : mais la pratique procéde avec plus de lenteur, parce qu'elle dépend d'un trop grand nombre de mains, dont la plupart même ſont peu habiles. La Géographie, qui demanderoit un nombre infini d'opérations exactes, eſt imparfaite à proportion de ce nombre, & de l'exactitude dont elles auroient beſoin ; & l'on peut compter que la deſcription du Globe terreſtre, quoiqu'elle commence un peu à ſe rectifier, eſt encore fort confuſe, & fort peu reſſemblante.

Il ſeroit peu important de relever les fautes des Cartes anciennes & Ptolemaïques, où la Méditerranée eſt d'un bon quart plus étendue en longitude, qu'elle ne l'eſt effectivement. Il s'agit ici des Cartes modernes, qui, bien qu'elles ſoient ordinairement meilleures à meſure qu'elles ſont plus modernes, ont encore beſoin de beaucoup de corrections.

M. Sanſon a toujours été regardé comme un fort bon Géographe, & ſes Cartes ont toujours été fort eſtimées. Cependant M. Deliſle dans les ſiennes s'en eſt très ſouvent écarté. Et il ne faut pas s'imaginer que ce ſoit, comme on dit ordinairement, jalouſie de métier. Depuis M. Sanſon, la Terre a bien changé : c'eſt-à-dire que les Obſervations Aſtronomiques, & plus exactes & en plus grand nombre, ont produit de grandes réformes dans la Géographie. Il en arrivera de même, ſans doute, aux Cartes de M. Deliſle ; & nous devons le ſouhaiter pour le bien du Public.

La ſeule maniére de faire de bonnes Cartes de Géographie, ſeroit d'avoir la poſition de chaque lieu, c'eſt-à-dire ſa latitude & ſa longitude, par des Obſervations Aſtronomiques. Mais il s'en faut infiniment que l'on ait ainſi toutes les poſitions, & l'on ne peut preſque jamais eſpérer de les avoir. On ſupplée à ce défaut par les diſtances Itinéraires d'un lieu à un autre que l'on trouve marquées dans les Auteurs : & c'eſt encore un grand bonheur que de les y trouver avec quelque exactitude, & ſans des contradictions ſenſibles, ou des difficultés conſidérables.

Auſſi, lorſque nos plus habiles Géographes ont voulu faire la Carte des Pays Romains, & principalement de l'Italie, comme ils avoient fort peu d'obſervations Aſtronomiques, ils ſe ſont réglés pour la poſition des lieux ſur les diſtances Itinéraires qu'ils ont trouvées dans les Livres des Anciens.

On a eu depuis des poſitions de pluſieurs Lieux par des Obſervations Aſtronomiques. M. Deliſle s'en eſt ſervi pour réformer les Cartes de l'Italie & des Pays voiſins; & il a trouvé que non ſeulement elles devenoient fort différentes de ce qu'elles étoient auparavant, mais que les Lieux ſe remettoient entr'eux aſſez exactement dans les diſtances marquées par les Anciens: de ſorte qu'il eſt à préſumer, qu'en les ſuivant au pié de la lettre, on feroit de bonnes Cartes Géographiques des Pays qui leur ont été bien connus.

On peut être ſurpris de cette grande conformité des poſitions trouvées par nos Obſervations Aſtronomiques, avec celles que l'on tire des diſtances Itinéraires marquées par les Anciens. Car aſſurément des poſitions tirées de nos diſtances Itinéraires s'écarteroient ſouvent du vrai, & beaucoup.

Mais M. Deliſle remarque que les Romains avoient ſur cela des avantages que nous n'avons pas. Leur goût pour l'utilité publique, & même pour la magnificence, (car ils embelliſſoient tout ce qu'ils avoient conquis) leur avoit fait faire dans toute l'Italie de grands chemins, dont Rome étoit le centre, & qui alloient à toutes les principales Villes juſqu'aux deux Mers. Il y en avoit de pareils dans pluſieurs Provinces de l'Empire; & il en ſubſiſte encore aujourdhui des reſtes admirables par leur conſtruction & par leur ſolidité. Ces Chemins étoient tirés en ligne droite, & ne ſe détournoient ni pour les montagnes, ni pour les marais. On mettoit à ſec les marais, & on perçoit les montagnes. Des pierres étoient placées de Mille en Mille, & portoient leur *numero*. Cette rectitude des lignes, & ces diviſions en parties aſſez petites par raport à la longueur totale, rendoient les meſures Itinéraires fort ſûres.

L'exactitude des meſures des Anciens fut bien juſtifiée

par une expérience que fit M. de Caſſini. La meſure de la diſtance de Narbonne à Nimes avoit été compriſe dans l'Ouvrage de la Méridienne. Cette diſtance étoit de 67500 toiſes de Paris. D'un autre côté, Strabon a donné auſſi la diſtance de ces deux Villes, & il la met de 88 Milles. D'où il eſt aiſé de conclure qu'un Mille ancien vaut 767 toiſes de Paris. D'ailleurs comme on ſait que le Mille étoit de 5000 piés, on trouve encore que le pié ancien étoit égal à onze pouces & $\frac{1}{27}$ du pié de Paris. Il doit par conſéquent être égal à l'ancien, & s'être maintenu ſans changement pendant un ſi long eſpace de tems.

M. Deliſle a fait voir une Carte où l'Italie & la Gréce ſont repréſentées de deux maniéres: l'une ſelon les meilleurs Géographes modernes, l'autre ſelon les Obſervations Aſtronomiques pour les lieux où l'on a pu en avoir, & pour les autres ſelon les meſures des anciens Auteurs. On ne croiroit peutêtre pas combien ces deux repréſentations ſont différentes. Dans la ſeconde la Lombardie eſt fort accourcie du Midi au Septentrion, la Grande Gréce augmentée, la Mer qui ſépare l'Italie & la Gréce retrécie, auſſibien que celle qui eſt entre l'Italie & l'Afrique, la Gréce fort diminuée.

Ces derniéres remarques, qui ſont toutes tirées des Mémoires de l'Académie des Sciences, allongent un peu ce petit Traité, mais elles m'ont paru dignes de la curioſité du Lecteur.

ARTICLE SECOND.

DE LA NAVIGATION.

JE N'EXAMINERAI ici qu'un ſeul point, qui eſt le changement merveilleux qu'une expérience, qui pouvoit paroitre peu importante, a apporté dans la Navigation, & la ſupériorité que nous avons acquiſe en ce genre ſur les Anciens par un moien qui paroiſſoit aſſez peu de choſe en lui-même: on voit bien que je veux parler de la Bouſſole. On appelle ainſi une boëtte où il y a une aiguille aimantée qui ſe tourne toujours vers les Poles, ſi ce n'eſt qu'elle ſouffre quelque déclinaiſon en divers endroits.

On ſait que les Anciens, qui ne conduiſoient leurs vaiſſeaux que par l'inſpection du Soleil pendant le jour, & des Etoiles pendant la nuit, ne pouvoient plus, quand le tems devenoit gros & obſcur, diſcerner quelle route ils tenoient; & que par cette raiſon, n'oſant s'avancer en pleine mer, ils étoient obligés d'en côtoier les bords, & ne pouvoient entreprendre des voiages de long cours.

Ils connoiſſoient une des vertus de l'aimant, qui eſt d'attirer le fer. Il ſemble que la plus légére attention devoit leur faire découvrir l'autre propriété qu'il a, de ſe diriger vers les Poles du Monde, & les conduire par conſéquent à la Bouſſole. Mais celui qui diſpoſe de tout, leur tenoit les yeux fermés ſur un effet qui ſembloit ſe préſenter à eux de lui-même.

Mem. de M. Caſſini ſur l'Aſtron.

On ne ſait point préciſément, ni qui eſt l'Auteur de cette invention, ni en quel tems on a commencé de s'en aviſer. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que les François ſe ſervoient de l'Aimant pour la Navigation lontems avant tous les autres peuples de l'Europe, comme il eſt facile de le juſtifier par les Ouvrages de quelques-uns de nos anciens Auteurs François, qui en ont parlé les premiers il y a plus de quatre cens ans. Il eſt vrai qu'alors cette invention étoit encore très imparfaite. Car ils diſent qu'on ne faiſoit que mettre l'aiguille dans un vaſe plein d'eau, où étant ſoutenue ſur un fétu, elle avoit la liberté de ſe tourner vers le Nord. C'eſt de cette maniére de Bouſſole que les Chinois ſe ſervent encore à préſent, ſi l'on en croit certaines Relations modernes.

Guyot de Provins.

Les Navigateurs voiant l'Importance de cette invention, firent pluſieurs Obſervations Aſtronomiques vers le commencement du quatorziéme ſiécle pour s'en aſſurer, & vérifiérent qu'en effet une Aiguille aimantée, miſe en équilibre ſur un pivot, ſe tourne d'elle-même vers le Pole, & que l'on peut ſe ſervir de cette direction de l'Aiguille aimantée pour connoitre les régions du Monde, & pour ſavoir par quel *rumb* * de vent on doit naviger.

On reconnut depuis, par d'autres Obſervations, que

* Rumb, *terme de mer, eſt une ligne qui repréſente ſur la bouſſole* || *un des trente-deux vents qui ſervent à la conduite d'un vaiſſeau.*

l'Aiguille

l'Aiguille aimantée ne marque pas toujours le vrai Nord, mais qu'elle a un peu de déclinaiſon tantôt vers l'Orient, tantôt vers l'Occident, & même que cette déclinaiſon change en divers tems & en divers lieux. Mais on trouva auſſi le moien de connoitre ſi préciſément cette variation par l'obſervation du Soleil & des Etoiles, que l'on peut avec ſureté ſe ſervir de la Bouſſole, pour trouver les régions du Ciel, lors même que le tems eſt couvert; pourvû que, peu de tems auparavant, elle ait été rectifiée par l'obſervation des Aſtres.

La curioſité des Savans de l'Europe commença pour lors à ſe réveiller. Ils inventérent auſſitôt diverſes ſortes d'inſtrumens, firent des Tables & des Calculs, pour faciliter l'obſervation des Etoiles.

Jamais on n'avoit eu tant d'avantages pour réuſſir dans la Navigation. Auſſi les Pilotes en ſurent bien profiter. Aidés de ces ſecours, ils traverſérent des mers inconnues; & le ſuccès de ces premiers voiages les anima à tenter de nouvelles découvertes. Tous les peuples de l'Europe s'y appliquérent à l'envi. Les François furent des premiers à ſignaler leur courage & leur adreſſe: ils occupérent les Canaries, & ils pénétrérent bien avant dans la Guinée. Les Portugais prirent l'Ile de Madére, & celle du Cap-verd: & les Flamans découvrirent les Iles des Açores.

Hiſt. de la Conquete des Canaries par Bethencourt.

Ces découvertes ne furent que les préludes de celle du Nouveau Monde. Chriſtophe Colomb ſe fondant ſur la connoiſſance qu'il avoit de l'Aſtronomie, &, à ce que l'on dit, ſur les Mémoires d'un Pilote Baſque que la tempête avoit jetté dans une Ile de l'Océan Atlantique, entreprit de traverſer cette Mer. Il en fit la propoſition à divers Princes de l'Europe, dont les uns la négligérent parce qu'ils étoient engagés dans des affaires plus preſſantes, les autres la rejettérent parce qu'ils ne comprirent ni l'importance de cette expédition, ni les raiſons que Colomb apportoit pour en faire connoitre la poſſibilité. Ainſi la gloire de la découverte du Nouveau Monde fut laiſſée aux Rois de Caſtille, qui en ont depuis tiré des richeſſes immenſes.

Colomb ſavoit bien, par la connoiſſance qu'il avoit de

la Sphére & de la Géographie, que navigeant toujours vers l'Occident à peu près ſous le même paralléle, il ne pouvoit manquer à la fin de trouver des Terres, parce que, s'il n'en trouvoit pas de nouvelles, il faloit néceſſairement, la Terre étant ronde comme elle eſt, qu'il arrivât par le plus court chemin à l'extrémité des Indes Orientales.

Fernand Colomb dans la vie de Colomb, chap. 4. Dans les voiages qu'il avoit faits de Liſbonne à la Guinée allant du Septentrion vers le Midi, il avoit vérifié qu'un degré de la circonférence de la Terre contient cinquante-ſix Milles & deux tiers, conformément à la meſure déterminée par les Aſtronomes d'Almamon; & il avoit *Chap. 6.* appris dans les Livres de Ptolomée, qu'allant toujours à l'Oueſt, il n'y a pas plus de cent quatre-vingts degrés depuis les Canaries juſques aux premiéres Terres de l'Aſie. *Chap. 17.* Il partit donc des Canaries tenant toujours l'avant de ſon navire à l'Oueſt, & ſous un même paralléle: & comme il ne ſe fioit pas entiérement à la Bouſſole, il eut ſoin d'obſerver toujours le Soleil pendant le jour, & les Etoiles fixes pendant la nuit. Cette précaution l'empécha de s'égarer. Car, ceux qui ont écrit ſa vie, diſent que les Obſervations du Ciel lui firent apercevoir à ſa Bouſſole une variation qui ne lui étoit pas connue, & qu'elles ſervirent à le redreſſer dans ſon chemin.

Après deux mois de navigation il aborda aux Iles Lucayes, & de là il paſſa à Cuba, & à l'Hiſpaniole, appellée autrement Saint Domingue, d'où il apporta de grandes richeſſes en Eſpagne. L'Aſtronomie, qui lui avoit ſervi à découvrir ces riches pays, lui aida auſſi à s'y établir. Car, dans ſon ſecond voiage, ſa flote étant réduite à l'extrémité par la diſette de vivres, & les habitans de la Jamaïque aiant refuſé de lui en fournir, il eut l'adreſſe de les menacer d'obſcurcir la Lune un jour qu'il ſavoit qu'une Eclipſe devoit arriver: & comme cette Eclipſe arriva en effet au jour qu'il avoit prédit, les Barbares épouvantés lui accordérent tout ce qu'il voulut.

Pendant que Colomb découvrit la partie Méridionale du Nouveau Monde, les François en découvrirent la partie Septentrionale, & lui donnérent le nom de Nouvelle France.

Américe Veſpuce continua les découvertes de Colomb, & il eut l'avantage de donner ſon nom à tout le Nouveau Monde, que l'on a depuis appellé l'Amérique. Il tira, dans ſes voiages, de grands ſecours de l'Aſtronomie. *Veſpuc. navig. Prim.*

D'un autre côté, les Pilotes du Roi de Portugal, qui juſques-là n'avoient fait que parcourir les côtes de l'Afrique, doublérent alors le Cap de Bonne-Eſpérance, & s'ouvrirent le chemin aux Indes Orientales, où ils firent de très grandes conquêtes.

Y a-t-il dans toute l'Hiſtoire un événement comparable à celui que je viens de raporter, c'eſt-à-dire à la découverte du Nouveau Monde? A quoi a-t-elle tenu pendant tant de ſiécles? A la connoiſſance d'une propriété de l'Aimant, facile à découvrir, & qui avoit échapé néanmoins aux recherches d'un nombre infini de Savans, dont la ſagacité avoit pénétré dans les myſtéres de la Nature les plus obſcurs & les plus profonds. Eſt-il poſſible de ne pas reconnoitre ici le doit de Dieu?

Colomb, ſans une grande connoiſſance de l'Aſtronomie, n'auroit jamais ſongé à former ſon entrepriſe, & n'auroit pu en effet y réuſſir: car la Providence ſe plait à cacher ſes merveilles ſous le voile des opérations humaines. Combien eſt-il donc important dans un Etat bien policé, qu'on mette en honneur & en crédit l'étude de ces Sciences ſupérieures, qui ſont capables de rendre au genre humain de ſi grands ſervices, & qui réellement lui ont procuré juſqu'ici & lui procurent encore tous les jours des avantages ſi conſidérables?

Qu'on me permette de dire un mot ici de deux voiages Litéraires, qui font beaucoup d'honneur au Roi, & à toute la Litérature.

Voiages au Pérou & dans le Nord entrepris par l'ordre du Roi.

En 1672 M. Richer obſerva dans l'île de Cayenne que la courbure de la Terre y étoit plus grande que dans la Zone tempérée. On en conclut que la figure de la Terre devoit être celle d'un Sphéroïde applati vers les poles,

& non allongé comme on le croioit, & comme le croient encore de très habiles Aſtronomes : car le procès n'eſt pas jugé.

Meſſieurs Neuton & Huyghens ſont arrivés depuis par leur théorie à la même concluſion. C'eſt pour en aſſurer la vérité, qu'en 1735, c'eſt à dire dans un tems que la France avoit à ſoutenir une guerre qui s'eſt terminée ſi glorieuſement pour elle, le Roi, toujours occupé du ſoin de faire fleurir les Sciences dans ſon Roiaume, envoia au Pérou & dans le Nord des Aſtronomes pour déterminer avec certitude, par des Obſervations exactes, la figure du Globe terreſtre. Rien n'a été épargné, ſoit pour fournir aux dépenſes de leur voiage, ſoit pour leur procurer toutes les facilités qui pouvoient en avancer le ſuccès.

On a vû, en conſéquence, partir les uns pour aller s'expoſer aux chaleurs brulantes de la Zone torride, & les autres courir avec la même ardeur affronter toutes les horreurs des glaces du Nord. Il y a lontems qu'on n'a entendu parler des premiers : mais on eſpére tirer de grandes lumiéres de leurs recherches. Ceux du Nord ſont de retour depuis quelques mois. Le détail de ce qu'ils ont ſouffert pour donner à leurs Opérations toute la perfection dont elles étoient ſuſceptibles, eſt à peine croiable. Il leur a falu traverſer des forêts immenſes, dans leſquelles ils ſe ſont les premiers pratiqué des routes ; eſcalader, pour ainſi dire, des montagnes d'une hauteur effraiante, & couvertes de bois dont ils ont été obligés de les dépouiller ; paſſer des torrens d'une impétuoſité propre à étonner ceux qui n'en ſont que les ſimples ſpectateurs, & cela dans de frêles nacelles, qui n'avoient pour pilote qu'un Lapon, pour mât & pour voiles qu'un arbre avec ſes branches. Que l'on joigne à cela le froid qui eſt exceſſif dans ces régions éloignées du Soleil dont ils ont éprouvé toute la violence, & la nourriture groſſiére à laquélle ils ont été réduits pendant un fort long tems : on ſentira quel courage il a falu à ces infatigables Obſervateurs, pour ſurmonter tant de difficultés, qui ſembloient rendre impoſſible l'exécution du projet qui leur avoit été confié. La Lecture qu'on vient de faire tout récemment de la Relation de ce voiage à la rentrée de l'Académie

des Sciences, a allumé dans le Public un grand desir de la voir imprimée.

On est quelquefois tenté de traiter d'inutiles des Observations si penibles & si scrupuleuses, qui n'ont pour but que de déterminer la figure de la Terre; & bien des gens croiront peutêtre que ceux qui les ont faites auroient pu s'épargner les peines qu'elles leur ont couté, & qu'on auroit pu donner un objet plus légitime aux dépenses qu'on y a emploiées. Mais c'est qu'on ignore la liaison que des Observations de cette nature ont avec la Navigation, & les avantages qui en résulteront en faveur de l'Astronomie. Cet événement ne servira pas peu à rehausser la gloire du régne de Louis XV.

ARTICLE TROISIÉME.

Réflexions sur l'Astronomie.

JE NE PUIS terminer l'Article de l'Astronomie sans faire deux Réflexions avec les Auteurs des Savans Mémoires de l'Académie des Sciences.

Premiére Réflexion sur les Satellites de Jupiter.

ON EST PORTE' assez naturellement, comme je l'ai déja observé en parlant de la Géométrie, à regarder comme inutile, & à mépriser ce qu'on n'entend pas. Nous avons une Lune pour nous éclairer pendant les nuits: que nous importe, dit-on, que Jupiter en ait quatre? (Les Lunes ou les Satellites de Jupiter, c'est la même chose.) Pourquoi tant d'Observations si pénibles, tant de calculs si fatiguans, pour connoitre exactement leur cours? Nous n'en serons pas mieux éclairés, & la Nature qui a mis ces petits Astres hors de la portée de nos yeux, ne paroit pas les avoir faits pour nous.

En vertu d'un raisonnement si plausible, on auroit dû négliger de les observer avec le Telescope, & de les étudier avec une attention particuliére. Et quelle perte n'auroit-ce point été pour le Public!

La méthode de déterminer les Longitudes des lieux de

la Terre par le moien des Eclipſes des Satellites de Jupiter, que l'Académie Roiale des Sciences a commence la premiére de pratiquer, s'étoit trouvée ſi exacte, qu'on jugea que par ce moien on pourroit entreprendre la correction de toute la Géographie, & faire des Cartes juſtes pour l'uſage de la Navigation: ce qu'on n'avoit encore pu faire, parce qu'il n'y avoit eu que les Eclipſes de Lune qui euſſent ſervi à trouver, mais avec peu de juſteſſe, les différences des Longitudes de quelques lieux éloignés. Et ces Eclipſes, qui n'arrivent ordinairement qu'une ou deux fois l'année, ſont bien plus rares que celles des Satellites de Jupiter, qui arrivent tout au moins de deux en deux jours, quoiqu'on ne les puiſſe pas obſerver toutes dans le même lieu, tant à cauſe de la différence des heures auxquelles Jupiter n'eſt pas toujours ſur l'Horiſon, qu'à cauſe du mauvais tems qui nuit ſouvent aux Obſervations.

Cette entrepriſe de travailler à la perfection de la Géographie d'une maniére nouvelle & plus parfaite que celle qu'on avoit imaginée juſques à cette heure, étant conforme aux intentions de Sa Majeſté dans l'Inſtitution de ſon Académie des Sciences, elle ordonna qu'on choiſît des perſonnes capables de l'exécuter en divers lieux ſuivant les inſtructions qui leur ſeroient données, & qu'on prît les occaſions propres pour les envoier en des pays éloignés. L'hiſtoire de ces Voiages eſt décrite exactement dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, & c'eſt, ce me ſemble, un des événemens du Régne de Louis XIV qui lui fera le plus d'honneur dans les ſiécles à venir.

Après que Sa Majeſté eut été informée des Obſervations que Meſſieurs de l'Académie des Sciences avoient faites par ſon ordre en divers lieux hors du Roiaume, elle leur ordonna de s'appliquer à donner une Carte de toute la France avec la plus grande exactitude qu'il ſeroit poſſible. Cette entrepriſe avoit été tentée pluſieurs fois, & n'avoit pu réuſſir faute des moiens que l'on a aujourd'hui, qui ſont les Horloges à Pendules, & les grandes Lunettes dont on ſe ſert pour découvrir les Eclipſes des Satellites de Jupiter, qui eſt la voie la plus ſûre pour déterminer la différence des Méridiens.

N'y eût-il dans toute l'Aſtronomie d'autre utilité que

celle qui ſe tire des Satellites de Jupiter, elle juſtifieroit ſuffiſamment ces calculs immenſes, ces Obſervations ſi aſſidues & ſi ſcrupuleuſes, ce grand appareil d'inſtrumens travaillés avec tant de ſoin, ce Bâtiment ſuperbe uniquement élevé pour l'uſage de cette Science. Pour peu qu'on entende les principes de la Géographie & de la Navigation, on ſait que depuis que ces quatre Lunes de Jupiter ſont connues, elles ont été plus utiles par raport à ces Sciences que notre Lune même; qu'elles ſervent & ſerviront toujours à faire des Cartes marines infiniment plus juſtes que les anciennes, & qui ſauveront apparemment la vie à une infinité de Navigateurs.

Seconde Réflexion ſur l'étonnant ſpectacle que nous préſente l'Aſtronomie.

QUAND l'Aſtronomie ne ſeroit pas auſſi abſolument néceſſaire qu'elle l'eſt pour la Géographie & pour la Navigation, elle ſeroit infiniment digne de la curioſité de tous les eſprits par le grand & le ſuperbe ſpectacle qu'elle leur préſente. Pour en donner quelque idée, je ne ferai que raporter ſimplement ce que les obſervations des Aſtronomes nous ont appris de l'immenſe volume de quelques-uns de ces grands Globes qui roulent ſur nos têtes.

On diviſe les Aſtres en Planétes & en Etoiles fixes.

Les Planétes (ce mot grec ſignifie *Errantes*) ſont ainſi appellées, parce qu'elles ne ſont pas toujours également éloignées entr'elles, ni par raport aux Etoiles fixes, au lieu que celles-ci gardent toujours la même diſtance les unes à l'égard des autres. Les Planétes n'ont par elles-mêmes aucune lumiére, & ne ſont viſibles que par la réflexion de celle du Soleil. Les Aſtronomes ont obſervé qu'elles avoient un mouvement propre, outre celui qui leur étoit commun avec le reſte du Ciel. Ils ont ſupputé ce mouvement, & par le tems que chaque Planéte emploioit à une révolution, ils en ont conclu avec raiſon ſon élévation & ſa diſtance.

LA LUNE eſt de toutes les Planétes la plus proche de la Terre; elle eſt à peu près ſoixante fois plus petite qu'elle.

LE SOLEIL n'eſt point un corps de la même eſpéce

que la Terre, ni que les autres Planétes, & ſolide comme elles. C'eſt un vaſte Océan de lumiére, dont le bouillonement eſt perpétuel, & l'effuſion continuellement prodiguée. C'eſt la ſource de toute cette lumiére que les Planétes ne font que ſe renvoier les unes aux autres, après l'avoir reçue de lui.

La Terre eſt un million de fois plus petite que le globe du Soleil: & d'elle juſqu'au Soleil il y a trente-trois millions de lieues. Depuis tant de ſiécles, il n'a diminué en rien. Son diamétre eſt aujourd'hui égal aux plus anciennes Obſervations, & ſa lumiére auſſi vive & auſſi abondante qu'au premier jour.

JUPITER eſt cinq fois plus éloigné du Soleil que nous, c'eſt-à-dire qu'il en eſt à cent ſoixante-cinq millions de lieues. Il tourne ſur lui-même en dix heures.

SATURNE tourne en trente ans autour du Soleil. Il en eſt deux fois plus éloigné que Jupiter, & par conſéquent dix fois plus que nous, c'eſt-à-dire trois cens trente millions de lieues.

LES ETOILES FIXES ſont, par raport à la Terre, dans un éloignement que l'eſprit humain ne peut comprendre. Suivant les Obſervations de M. Huyghens, la diſtance d'ici à l'Etoile la plus voiſine de la Terre, eſt par raport à celle du Soleil comme un à vingt-ſept mille ſix cens ſoixante-quatre. Or nous avons dit que la diſtance de la Terre au Soleil eſt de trente-trois millions de lieues. Il faut donc que la moindre diſtance de la Terre aux Etoiles ſoit de neuf cens deux milliards neuf cens douze millions de lieues, c'eſt-à-dire vingt-ſept mille ſix cens ſoixante-quatre fois la diſtance d'ici au Soleil, qui eſt, comme nous l'avons dit, de trente-trois millions de lieues.

Le même M. Huyghens ſuppoſe, & on le ſait par des expériences certaines, qu'un boulet de canon parcourt dans une ſeconde environ cent toiſes. En ſuppoſant qu'il iroit toujours de la même viteſſe, & meſurant ſur ce calcul l'eſpace qu'il parcourroit, il démontre qu'il faudroit à un boulet de canon, pour arriver au Soleil, près de vingt cinq ans; & pour arriver à l'étoile fixe la plus voiſine de la terre, vingt-ſept mille ſix cens ſoixante-quatre fois vingt-

vingt-cinq ans, qui font ſix cens quatre-vingts-onze mille ſix cens ans. Que faut-il donc penſer des Etoiles fixes qui ſont infiniment plus éloignées de nous ?

Ces Etoiles ſont innombrables. Les Aſtronomes en comptoient autrefois mille vingt-deux. Depuis l'uſage des Lunettes Aſtronomiques, on en découvre des millions qui échapent aux yeux.

Ces Etoiles brillent toutes par elles-mêmes, & ſont toutes, comme le Soleil, une ſource inépuiſable de lumiére. En effet, ſi elles la recevoient du Soleil, il faudroit qu'elles la reçuſſent déja bien foible après un trajet ſi énorme : il faudroit que par une réflexion qui l'affoibliroit encore beaucoup plus, elles nous la renvoiaſſent à cette même diſtance. Or il ſeroit impoſſible qu'une lumiére qui auroit eſſuié une réflexion, & parcouru deux fois l'eſpace de 902-91 2000000 de lieues, eût cette force & cette vivacité qu'a celle des Etoiles fixes. Il eſt donc conſtant qu'elles ſont lumineuſes par elles-mêmes, & toutes, en un mot, autant de Soleils.

Mais il ne s'agit ici que de l'étendue & de l'éloignement de ces vaſtes corps. Quand on les réunit enſemble, eſt-il poſſible d'en ſoutenir la vûe, ou plutôt l'idée ? Le globe du Soleil, un million de fois plus gros que la terre, & éloigné de nous de trente-trois millions de lieues ! Saturne, près de quatre mille fois plus gros, & dix fois plus éloigné de nous que le Soleil ! Nulle comparaiſon à faire entre les Planétes & les Etoiles fixes. Tout cet eſpace immenſe qui comprend notre Soleil & nos Planétes, n'eſt qu'une petite parcelle de l'Univers. Autant d'eſpaces pareils, que d'Etoiles fixes. Quelle eſt donc l'immenſité du Firmament entier, qui comprend dans ſon enceinte tous ces différens corps ? Peut-on ſeulement y penſer, & y arréter ſa vûe pour quelques momens, ſans être confondu, troublé, épouvanté ? C'eſt un abyme où l'on ſe perd. Quelle eſt donc la grandeur, la puiſſance, l'immenſité de celui qui a formé d'une ſeule parole, & ces maſſes énormes, & les eſpaces qui les contiennent ! Et ces merveilles incompréhenſibles à l'eſprit humain, l'Ecriture Sainte, d'un ſtile qui n'appartient qu'à Dieu, les exprime

en un mot, *& ſtellas.* Après avoir raporté la création du Soleil & de la Lune : elle ajoute : *il fit auſſi les Etoiles.* Faut-il autre choſe, pour rendre l'incrédulité ou l'ingratitude des hommes inexcuſable, que ce Livre du Firmament écrit en caractéres de lumiére ? Et le Prophéte n'a-t-il pas raiſon de s'écrier, plein d'une admiration religieuſe : *Les Cieux annoncent la gloire de Dieu, & le Firmament publie les merveilles de ſa puiſſance ?*

CONCLUSION de tout cet Ouvrage.

APRÈS avoir fait paſſer comme en revûe devant nos yeux preſque tous les Etats & tous les Roiaumes de l'Univers, & avoir conſidéré en détail ce qui s'y eſt paſſé de plus important pendant le cours de pluſieurs ſiécles ; il me paroit aſſez naturel de retourner un moment ſur nos pas avant que de quitter ce grand ſpectacle, & d'en réunir les principales parties ſous un même point de vûe, pour être en état d'en mieux juger. D'un côté ſe préſentent les Princes, les Guerriers, les Conquérans ; de l'autre les Magiſtrats, les Politiques, les Légiſlateurs ; & au milieu des uns & des autres les Savans en tout genre, qui par l'utilité, l'agrément, ou la ſublimité de leurs connoiſſances, ſe ſont acquis une réputation immortelle. Ces trois états réuniſſent, ce me ſemble, tout ce que la grandeur humaine a de plus éclatant, & de plus propre à attirer l'eſtime & l'admiration. Je ne conſidére ici l'Univers que par ſon bel endroit, & j'en écarte pour un moment tous les vices & tous les deſordres qui en troublent la beauté & l'économie.

Je voi des Princes, des Rois, pleins de ſageſſe & de prudence dans les Conſeils, d'équité & de juſtice dans le gouvernement des peuples, de courage & d'intrépidité dans les combats, de modération & de clémence dans la victoire, pouſſer au loin leurs conquêtes, fonder de vaſtes Empires, & venir à bout de ſe faire autant aimer par les nations conquiſes que par leurs propres ſujets, tel a été Cyrus. J'enviſage d'un même coup d'œil une foule de Grecs & de Romains, également illuſtres dans la guerre & dans la paix : des Généraux d'armée qui ont porté la bravoure & la ſcience

militaire juſqu'au plus haut degré de perfection ; des Politiques d'une extrême habileté dans l'art du gouvernement ; de fameux Légiſlateurs, dont les loix & les établiſſemens nous étonnent encore, & nous ſemblent preſque incroiables, tant ils paroiſſent au deſſus de l'humain ; des Magiſtrats infiniment reſpectables par leur amour pour le bien public ; des Juges éclairés, incorruptibles, & à l'épreuve de tout ce qui peut tenter la cupidité ; enfin des Citoiens totalement dévoués à leur patrie, dont le noble & généreux déſintéreſſement va juſqu'au mépris des richeſſes, & juſqu'à l'eſtime & à l'amour de la pauvreté. Si je me tourne du côté des Arts & des Sciences, quel éclat ne jette point encore cette multitude d'Ouvrages admirables qui ſont parvenus juſqu'à nous, où brillent également, ſelon la difference des matiéres, l'adreſſe des mains, la beauté du génie, la richeſſe de l'invention, les graces du ſtile, la ſolidité du jugement, la profondeur du ſavoir !

Voila le grand & beau ſpectacle, que l'Hiſtoire, fidéle dépoſitaire des événemens paſſés, nous a préſenté juſqu'ici, & ſur lequel maintenant il s'agit de porter notre jugement. Eſt il poſſible de refuſer ſon eſtime à des qualités ſi rares, à des actions ſi éclatantes, à des ſentimens ſi nobles ? Rappellons-nous dans l'eſprit ces maximes de morale répandues dans les Livres des Philoſophes, ſi épurées, ſi conformes à la droite raiſon, ſi ſublimes même, & capables quelquefois de faire rougir des Chrétiens. Le nom de Sages n'eſt-il pas dû à des hommes ſi éclairés ?

Le juſte Juge de toutes choſes, & ſur le jugement duquel nous devons régler le nôtre, le leur refuſe abſolument, comme Mr du Guet le remarque ſi juſtement dans pluſieurs de ſes Ouvrages, & comme je l'ai déja obſervé ailleurs. *Le Seigneur*, dit le Prophéte Roi, *a jetté les yeux du haut du ciel ſur les enfans des hommes, pour voir s'il y a quelqu'un qui ait de l'intelligence.* La terre eſt pleine de perſonnes habiles dans les Sciences, & dans les Arts. Pluſieurs ſont Philoſophes, Orateurs, Politiques. Pluſieurs même ſont Légiſlateurs, Interprétes des Loix, Miniſtres de la Juſtice. Pluſieurs ſont conſultés comme des hommes d'une rare ſageſſe, & leurs réponſes ſont conſidérées comme *Pſ.* 13. 2.

des décisions dont il n'est pas permis de s'écarter. Et néanmoins, parmi tant de personnes intelligentes aux yeux des hommes, Dieu ne découvre que des enfans & des insensés. *Omnes declinaverunt.* » Tous se sont écartés du droit che-» min. « *Non est qui faciat bonum, non est usque ad unum.* » Il n'y en a point qui fasse le bien; il n'y en a pas même » un seul. « La censure est générale, & sans exception.

Qu'est-ce qui manque donc à ces prétendus Sages? La crainte de Dieu, sans laquelle il n'y a point de véritable sagesse, *Ut videat si est intelligens, aut requirens Deum:* la connoissance de leur propre misére, de leur corruption, & du besoin qu'ils ont d'un Médiateur & d'un Réparateur. Tout est estimé parmi eux, excepté la religion & la piété. Ils ne connoissent ni l'usage ni la fin de rien. Ils marchent sans dessein, & sans savoir où il faut tendre. Ils ignorent ce qu'ils sont, & ce qu'ils deviendront. Est-il une folie plus marquée, & plus sensible?

Les pensées de Dieu sont bien éloignées de celles des hommes. L'Univers peuplé de puissans Rois, de fameux Législateurs, de célébres Philosophes, de Savans en tout genre, est l'objet de notre admiration & de nos louanges; & Dieu n'y voit que desordre & que corruption: *Corrupta est terra coram Deo.* Ce n'est pas que ces qualités, ces connoissances, ces maximes dont je parle, ne soient fort estimables en elles-mêmes. Elles étoient un don de Dieu, de qui seul vient tout bien, & toute lumiére: mais les Payens en pervertissoient la nature par l'indigne usage qu'ils en faisoient, en s'en regardant comme le principe & la fin. Je parle ici de ceux même d'entr'eux qui passoient pour les plus sages & les plus réglés, dont les vertus étoient infectées par l'orgueil, ou par l'ingratitude; ou, pour mieux dire, par l'un & par l'autre.

Gen. 6. 11.

J'ai marqué que certains siécles, riches en illustres exemples soit à Athénes soit à Rome, présentoient dans l'Histoire un grand & beau spectacle: mais il en étoit en même tems un autre, qui dégradoit bien la noblesse du premier, & en souilloit entiérement la beauté; je veux dire l'Idolatrie, répandue généralement dans tout l'Univers. D'épaisses ténébres couvroient toute la terre, & la tenoient plongée dans

une ſtupide & groſſiére ignorance. Un ſeul pays, & encore très borné, connoiſſoit le vrai Dieu : *Notus in Judæa Deus.* Ailleurs toutes les bouches étoient muettes à ſon égard, & les cantiques des ſolennités idolatres n'étoient que des invitations aux crimes, dont le ſéducteur des hommes leur avoit fait des devoirs. Dieu laiſſoit errer tous les peuples chacun dans leur voie, ſe faire des dieux de toutes les créatures, adorer toutes leurs paſſions, s'abandonner par deſeſpoir à celles qui ſont les plus honteuſes, ignorer leur origine & leur fin, vivre d'erreurs & de fables, & croire tout ſans diſcernement, ou ne croire rien.

Pſ. 75. 2.

In præteritis generationibus dimiſit omnes gentes ingredi vias ſuas. *Act.* 14. 15.

Il ſembloit que l'homme, ſitué au milieu des merveilles dont la nature eſt remplie, & comblé des bienfaits de Dieu, ne pouvoit l'oublier, ni s'en ſouvenir ſans l'adorer, & ſans lui être fidéle. Mais il s'eſt conduit au milieu de la plus grande lumiére comme un aveugle. Il eſt devenu ſourd à toutes les voix qui lui annonçoient la majeſté & la ſainteté du Créateur. Il a tout adoré, excepté Dieu. Les étoiles & le ſoleil, qui publioient la Divinité, lui en ont tenu lieu. Le bois & la pierre, ſous mille figures qu'une imagination déréglée avoit inventées, étoient devenus ſes dieux. En un mot, les fauſſes religions avoient inondé toute la terre ; & ſi quelques particuliers ont été moins ſtupides que les autres, ils ont été auſſi impies & auſſi ingrats. Un ſeul accuſé de s'être trop clairement expliqué, n'a-t-il pas nié en public, ce qu'il croioit en particulier ? On doit voir par là de quel ſecours a été la raiſon pour tous les hommes, quand ils n'ont point eu d'autre guide.

Socrate.

Voila le principal fruit que nous devons tirer de l'étude de l'Hiſtoire profane, dont chaque page nous annonce ce qu'a été le genre humain pendant tant de ſiécles, & ce que nous ſerions encore nous-mêmes ſans une miſéricorde particuliére, qui nous a fait connoître le Sauveur, & qui nous a tirés d'un abyme où tous nos peres ont été engloutis : *Miſericordiæ Domini, quia non ſumus conſumpti.* Miſéricorde entiérement gratuite, que nous n'avons pu en aucune ſorte mériter par nous-mêmes, & dont nous devons rendre un éternel hommage de reconnoiſſance à la grace de JESUS-CHRIST. *In laudem gloriæ gratiæ Chriſti.*

Jerem. Thren. 3. 22.

Eph. 1. 6.

Fin du ſixiéme Volume.

TABLE
DU SIXIÉME VOLUME.

LIVRE VINGT-SIXIÉME.
DES GRAMMAIRIENS, DES PHILOLOGUES, DES RHÉTEURS, DES SOPHISTES.

AVANT-PROPOS. page 1

CHAPITRE PREMIER.

DES GRAMMAIRIENS. 4
ART. I. *Grammairiens Grecs.* 10
ART. II. *Grammairiens Latins.* 19
Courtes Reflexions ſur le progrès & l'altération des Langues. 20
CHAP. II. *Des* PHILOLOGUES. 27
CHAP. III. *Des* RHETEURS. 46
ART. I. *Des Rhéteurs Grecs.* 47
ART. II. *Des Rhéteurs Latins.* 54
CHAP. IV. *Des* SOPHISTES. 102

LIVRE VINGT-SEPTIÉME.
DES
BELLES-LETTRES.

AVANT-PROPOS. 119

CHAPITRE PREMIER.

DES POÉTES. 123
ART. I. *Des* POÉTES GRECS. 126
§. I. *Des Poétes Grecs qui ſe ſont diſtingués dans le Poéme Epique.* Ibid.
§. II. *Des Poétes Tragiques.* 134
§. III. *Des Poétes Comiques.* 136
§. IV. *Des Poétes Iambiques.* 137
§. V. *Des Poétes Lyriques.* Ibid.
§. VI. *Des Poétes Elégiaques.* 143
§. VII. *Des Poétes Auteurs d'Epigrammes.* 145
ART. II. *Des* POÉTES LATINS. 148

§. I. *Premier âge de la Poéſie Latine.* 150
§. II. *Second âge de la Poéſie Latine.* 165
§. III. *Troiſiéme âge de la Poéſie Latine.* 197
CHAP. II. *Des* HISTORIENS. 221
ART. I. *Des Hiſtoriens Grecs.* 222
ART. II. *Des Hiſtoriens Latins.* 267
CHAP. III. *Des* ORATEURS. 307
ART. I. *Des Orateurs Grecs.* 312
§. I. *Siécle où l'Eloquence a le plus fleuri à Athénes.* Ibid.
§. II. *Changement arrivé chez les Grecs dans l'Eloquence.* 324
ART. II. *Des Orateurs Latins.* 329
§. I. *Premier âge des Orateurs Romains.* Ibid.
§. II. *Second âge des Orateurs Romains.* 333
§. III. *Troiſiéme âge des Orateurs Romains.* 339
§. IV. *Quatriéme âge des Orateurs Romains.* 344

LIVRE VINGT-HUITIÉME.

DES SCIENCES SUPÉRIEURES.

DE LA PHILOSOPHIE. 399

PREMIÉRE PARTIE.

Hiſtoire des PHILOSOPHES. 402
CHAP. I. *Hiſtoire des Philoſophes de la Secte Ionique, juſqu'au partage qui s'en fit en pluſieurs branches.* Ibid.
CHAP. II. *Partage de la Philoſophie Ionique en differentes Sectes.* 411
ART. I. *De la Secte Cyrénaïque.* Ib.
ART. II. *De la Secte Mégarique.* 414
ART. III. *Des Sectes Eliaque & Erétrique.* 415
ART. IV. *Des trois Sectes Académiciennes.* Ibid.
§. I. *De l'ancienne Académie.* 416
§. II. *De la moienne Académie.* 427
§. III. *De la nouvelle Académie.* 429
ART. V. *Des Péripatéticiens.* 432
ART. VI. *De la Secte des Cyniques.* 439
ART. VII. *Des Stoiciens.* 444
CHAP. III. *Hiſtoire des Philoſophes de la Secte Italique.* 454
ART. I. *Pythagore.* 455
ART. II. *Diviſion de la Secte Italique en quatre Sectes.* 469
§. I. *Secte d'Héraclite.* Ibid.
§. II. *Secte de Démocrite.* 472
§. III. *Secte appellée Sceptique ou Pyrrhonienne.* 474
§. IV. *Secte Epicurienne.* 476
Réflexion générale ſur les Sectes des Philoſophes. 478

SECONDE PARTIE.

Hiſtoire de la PHILOSOPHIE. 481
CHAP. I. *Sentimens des anciens Philoſophes ſur la Dialectique.* 486
CHAP. II. *Sentimens des anciens Philoſophes ſur la Morale.* 494
ART. I. *Sentimens des anciens Philoſophes ſur le ſouverain bonheur de l'homme.* 495

§. I. *Sentimens d'Epicure ſur le ſouverain bien.* 498
§. II. *Sentimens des Stoïciens ſur le ſouverain bien.* 505
§. III. *Sentimens des Péripatéticiens ſur le ſouverain bien.* 512
ART. II. *Sentimens des anciens Philoſophes ſur les vertus & ſur les devoirs de la vie.* 514
ART. III. *De la Juriſprudence.* 525
CHAP. III. *Sentimens des anciens Philoſophes ſur la Métaphyſique & ſur la Phyſique.* 538
ART. I. *De l'Exiſtence & des attributs de la Divinité.* Ibid.
§. I. *De l'Exiſtence de la Divinité.* 539
§. II. *De la nature de la Divinité.* 544
§. III. *La Divinité préſide-t-elle au gouvernement du Monde? Prend-elle ſoin des hommes en particulier?* 552
ART. II. *De la formation du Monde.* 556
§. I. *Syſtême des Stoïciens ſur la formation du Monde.* Ibid.
§. II. *Syſtême des Epicuriens ſur la formation du Monde.* 559
§. III. *Belle penſée de Platon ſur la formation du Monde.* 562
ART. III. *De la nature de l'ame.* 564
ART. IV. *Des effets de la Nature.* 568
CHAP. IV. §. I. *De la Médecine.* 577
§. II. *De la Botanique.* 593
§. III. *De la Chymie.* 598
§. IV. *De l'Anatomie.* 599

LIVRE VINGT-NEUVIÉME.

DES MATHÉMATIQUES.

CHAPITRE PREMIER.

De la Géométrie. 604
De l'Arithmétique & de l'Algébre. 613
De la Méchanique. 615
De la Statique. 617

CHAPITRE SECOND.

De l'Aſtronomie. 619
ART. I. *De la Géographie.* 630
§. I. *Géographes qui ſe ſont le plus diſtingués dans l'Antiquité.* Ibid.
§. II. *Terres connues des Anciens.* 634
§. III. *Par où les Géographes Modernes l'ont emporté ſur les Anciens.* 636
ART. II. *De la Navigation.* 639
Voiages au Pérou & dans le Nord entrepris par l'ordre du Roi. 643
ART. III. *Réflexions ſur l'Aſtronomie.* 645
I. REFLEX. *Sur les Satellites de Jupiter.* Ibid.
II. REFLEX. *Sur l'étonnant ſpectacle que nous préſente l'Aſtronomie.* 647
Concluſion de tout cet Ouvrage. 650

Fin de la Table du ſixiéme Volume.

TABLE CHRON.

TABLE CHRONOLOGIQUE.

AVERTISSEMENT.

LA *Chronologie* eſt la connoiſſance des tems. Elle apprend à quelle année on doit raporter les événemens dont il eſt parlé dans l'Hiſtoire. Les années qui ſervent à meſurer la durée du tems ſont ou Solaires ou Lunaires.

L'année Solaire eſt le tems qui s'écoule depuis un Equinoxe juſqu'à l'autre ſemblable qui ſuit immédiatement: par exemple, depuis l'Equinoxe du Printems juſqu'à l'autre Equinoxe du Printems ſuivant, ce qui comprend 365 jours cinq heures quarante-neuf minutes.

L'année Lunaire eſt compoſée de douze mois Lunaires, dont chacun eſt de vingt-neuf jours douze heures & quarante-quatre minutes, qui ſont en tout 354 jours huit heures & quarante-huit minutes.

L'une & l'autre de ces deux années s'appelle Aſtronomique, pour la diſtinguer de celle qui eſt à l'uſage des peuples qu'on nomme Civile ou Politique.

Quoique toutes les nations ne ſe ſoient pas accordées dans la maniére de déterminer leurs années, les unes ſe réglant ſur le mouvement du ſoleil, & les autres ſur celui de la lune; cependant on ne ſe ſert communément dans la *Chronologie* que des années Solaires. Il ſemble d'abord que comme les années Lunaires ſont plus courtes que les Solaires, cette inégalité devroit produire quelque erreur dans les calculs Chronologiques. Mais il faut remarquer que les peuples qui ſe ſervoient des années Lunaires, y intercaloient un certain nombre de jours pour les ajuſter avec les Solaires; ce qui fait que les unes reviennent aux autres, ou du moins, s'il y a quelque différence, on peut

la négliger, lorſqu'il ne s'agit que d'aſſigner l'année dans laquelle un fait eſt arrivé.

Il y a dans la *Chronologie* certains tems marqués par quelque grand événement, auxquels on raporte tout le reſte. C'eſt ce qui s'appelle *Epoque*, d'un mot grec qui ſignifie s'arréter, parce qu'on s'arréte là pour conſidérer, comme d'un lieu de repos, tout ce qui eſt arrivé devant ou après, & éviter par ce moien les Anachroniſmes, c'eſt-à-dire, cette ſorte d'erreurs qui fait confondre les tems.

Le choix des événemens, qui doivent ſervir d'époques, eſt arbitraire, & quand on étudie l'Hiſtoire en ſon particulier, on eſt le maître de prendre ceux que l'on veut, ſelon le plan qu'on s'eſt formé.

Si l'on commence à compter les années d'un de ces points marqué par un événement conſidérable, le dénombrement & la ſuite de ces années s'appelle *Ere*. Il y a preſque autant d'Eres qu'il y a eu de différens peuples. Les principales & qui ſont le plus en uſage, ſont celle du *Monde*, celle de *Jeſus-Chriſt*, celle des *Olympiades*, & celle de *Rome*. Je n'emploie que les deux plus célébres, c'eſt à-dire, celle du *Monde* & celle de *Jeſus-Chriſt*.

On ſait que les *Olympiades* tiroient leur origine des Jeux Olympiques, qui ſe célébroient dans le Péloponnéſe auprès de la ville d'Olympie. Ces Jeux devinrent ſi ſolennels, que la Gréce en fit ſon *époque* pour compter les années. On entend par *Olympiade* l'eſpace de quatre années révolues, qui eſt le tems qui s'écouloit d'une célébration de Jeux à une autre. La premiére dont ſe ſervent les Chronologiſtes commence, ſelon Uſſérius, à l'été de l'année du Monde 3228, avant Jeſus-Chriſt 776. Quand on déſigne par les *Olympiades* le tems où eſt arrivé un événement, on dit la premiére, la ſeconde ou la troiſiéme, &c. année d'une telle *Olympiade*; ce qui étant une fois connu, il eſt aiſé de trouver l'année du Monde à laquelle on doit raporter le même fait, & réciproquement quand on connoit l'année du Monde, il eſt facile de trouver l'Olympiade qui y répond.

Rome fut bâtie ſelon la chronologie de Varron l'an du Monde 3251, avant Jeſus-Chriſt 753. Caton place la fon-

dation de cette Ville deux ans plus tard, ce qui revient à l'an du Monde 3253, avant Jeſus-Chriſt 751. Je ſuivrai dans mon hiſtoire Romaine le ſentiment de ce dernier. On appelle indifféremment les années que l'on compte de cette *époque*, les années de Rome ou les années de la fondation de la Ville.

La *période Julienne* eſt encore une Ere fameuſe dans la *Chronologie* dont on ſe ſert principalement pour compter les tems avant Jeſus-Chriſt. Je vais expliquer en peu de mots en quoi conſiſte cette *Période*, & quel en eſt l'uſage. Il faut auparavant donner une idée des trois *Cycles* dont elle eſt compoſée.

On entend par Cycle, la révolution d'un certain nombre d'années.

Le *Cycle* Solaire eſt une période de 28 ans, qui renferme toutes les variations que peuvent ſouffrir les jours de Dimanches & les autres dont la ſemaine eſt compoſée, c'eſt-à-dire, qu'au bout de 28 ans les ſept premières lettres de l'Alphabet dont on ſe ſert dans le *Calendrier* pour marquer les Jours de la ſemaine, & que l'on appelle lettres Dominicales, reviennent dans le même ordre où elles étoient auparavant. Pour entendre ce que je viens de dire, il faut remarquer que ſi l'année n'avoit que cinquante deux ſemaines, il n'y auroit aucun changement dans l'ordre des lettres Dominicales. Mais comme elle a un jour de plus, & deux lorſqu'elle eſt Biſſextile, cela produit des variations qui ſe trouvent toutes renfermées dans l'eſpace de 28 ans dont le *Cycle* Solaire eſt compoſé.

Le *Cycle* Lunaire, qu'on appelle auſſi nombre d'Or, eſt la révolution de 19 années au bout deſquelles la Lune ſe retrouve, à une heure & demie près, au même point avec le Soleil, & recommence ſes lunaiſons dans le même ordre qu'auparavant. C'eſt à Méthon l'Athénien, célébre Aſtronome, qu'on eſt redevable de l'invention de ce *Cycle*. On s'en ſervoit pour marquer dans le Calendrier les jours des Nouvelles-Lunes, avant l'invention des Epactes.

Outre ces deux *Cycles*, les Chronologiſtes en admettent encore un troiſiéme qu'on nomme Indiction. C'eſt une révolution de quinze années, dont la premiére s'appelle la

première *Indiction*, la ſeconde s'appelle la ſeconde Indiction, & ainſi de ſuite juſqu'à la quinziéme, après laquelle on recommence à compter la premiére Indiction, &c.

On ſuppoſe communément que la premiére Indiction a commencé trois ans avant la naiſſance de Jeſus-Chriſt.

Si on multiplie ces trois Cycles, c'eſt-à-dire 28, 19 & 15 l'un par l'autre, on aura le produit 7980 qui eſt ce qu'on appelle la période Julienne.

Une des propriétés de cette période, eſt de donner les trois Cycles caractériſtiques de chaque année, c'eſt-à-dire l'année courante de chacun de ces trois Cycles; par exemple, on ſait que l'*Ere* vulgaire commence à l'année 4714 de la *période Julienne*. Si on diviſe ce nombre par 28, ce qui * reſtera après la diviſion indiquera le *Cycle* Solaire de cette année. On trouvera de la même maniére le Cycle Lunaire & l'Indiction. Il eſt démontré que les trois nombres qui exprimeront ces trois *Cycles*, ne peuvent ſe retrouver dans le même ordre dans aucune année de la *période Julienne*. Il en eſt de même des Cycles des autres années.

En remontant dans cette période juſqu'à ſa premiére année, c'eſt-à-dire, juſqu'à celle où les trois Cycles dont elle eſt compoſée commencent enſemble, on trouvera qu'elle précéde la Création du monde de 710 ans, en ſuppoſant que la Création ne précéde l'Ere vulgaire que de 4004 ans.

Cette période s'appelle *Julienne*, parce qu'elle eſt accommodée aux années de Jule-Céſar. Scaliger l'a inventée pour concilier les ſyſtêmes qui partagent les Chronologiſtes ſur la durée du tems qui s'eſt écoulé depuis le commencement du Monde. Il y en a qui croient qu'il ne faut compter juſqu'à *Jeſus-Chriſt* que 4004 ans. D'autres donnent plus d'étendue à cet eſpace, & augmentent le nombre des années qui le meſure. Ces variations diſparoiſſent quand on ſe ſert de la période Julienne, car tout le monde s'ac-

* *Je dis ce qui reſte, & non pas le quotient, comme ont fait quelques Auteurs, car le quotient exprime combien il s'eſt écoulé de* Cycles *depuis le commencement de la période, & ce qui reſte après la diviſion fait connoître l'année du Cycle courant.*

corde ſur l'année où elle a commencé, & il n'y a perſonne non plus qui ne convienne que la premiére année de l'*Ere* vulgaire tombe en la 4714 de cette période. Ainſi on a dans la période Julienne deux points fixes qui réuniſſent tous les ſyſtêmes, & qui accordent tous les Chronologiſtes.

Il eſt facile de trouver l'année de la *période Julienne*, qui répond à telle année que ce ſoit de l'Ere vulgaire du Monde. Car puiſque le commencement de la *période Julienne* précéde cette Ere de 710 ans, il s'enſuit qu'en ajoutant ce nombre à l'année propoſée de l'Ere du monde, on aura l'année de la *période Julienne* qui y répond. Par exemple, on ſait que la bataille d'Arbelles ſe donna l'an du Monde 3673. Si à ce nombre on ajoute 710, on aura 4383, lequel nombre exprimera l'année de la *période Julienne* à laquelle il faut raporter la bataille d'Arbelles.

On ſait que juſqu'ici je ne me ſuis point arrété aux diſcuſſions chronologiques, & on ne s'attend pas, ſans doute, que j'y entre maintenant. Je ſuivrai ordinairement Uſſérius que j'ai choiſi pour mon guide dans cette matiére.

A.M.	ASSYRIENS.	EGYPTE.	GRECE.	A.J.C.
1800.	NEMROD fondateur du premier Empire des Aſſyriens.			2204.
1816.	NINUS, fils de Nemrod. SEMIRAMIS, elle régne 42 ans.	MENÈS ou MESRAIM premier Roi d'Egypte.		2188.
	NINYAS.	BUSIRIS.		
	L'hiſtoire des Succeſſeurs de Ninyas pendant trente générations, ſi on excepte celle de Phul & de Sardanapale, eſt inconnue.	OSYMANDIAS.		
		UCHOREUS.		
		MORRIS.		
1915.			Fondation du roiaume de Sicyone.	2089.
1920.		Les Rois Paſteurs s'emparent de la Baſſe-Egypte. Leur domination dure 260 ans.		2084.
2084.		Abraham paſſe dans l'Egypte. Sara y court un grand riſque de la part d'un des Rois paſteurs.		1920.
2148.			Fondation du roiaume d'Argos. Déluge d'Ogygès dans l'Attique.	1856.
2179.		THETHMOSIS chaſſe les Rois paſteurs, & régne dans la Baſſe-Egypte.		1825.
2276.		Joſeph eſt emmené en Egypte & vendu à Putiphar.		1728.
2298.		Jacob paſſe en Egypte avec ſa famille.		1706.
2427.		RAMESSÈS-MIAMUM commence à régner en Egypte. Il perſécute les Iſraélites.		1577.
2448.		CECROPS emméne une colonie d'Egypte, & va fonder le royaume d'Athénes.	Fondation du roiaume d'Athénes par Cecrops. Il établit l'Aréopage.	1556.
2488.			Sous Cranaus ſucceſſeur de Cecrops arriva le déluge de Deucalion. Fondation du roiaume de Lacédémone. LELEX en eſt le premier Roi.	1516.
2494.		AMENOPHIS, l'aîné des enfans de Rameſsès lui ſuccéde.		1510.
2513.		Les Iſraélites ſortent de l'Egypte. Aménophis eſt englouti dans la Mer-Rouge. SESOSTRIS ſon fils lui ſuccéde. Il di-		1491.

A.M.	ASSYRIENS.	EGYPTE.	GRECE.	A.J.C.
		viſe l'Egypte en trente Nomes, rend l'Ethiopie tributaire, ſoumet l'Aſie, s'aſſujettit les Scythes juſqu'au Tanaïs. De retour en Egypte il ſe donne la mort apres un régne de 33 ans.		
2530.			DANAUS frere de Séſoſtris ſort de l'Egypte & ſe retire dans le Péloponnéſe où il ſe rend maître d'Argos.	1474.
2547.		PHERON ſuccéde à Seſoſtris.		1457.
			Perſée le cinquiéme des ſucceſſeurs de Danaus aiant par malheur tué ſon grand-pere, abandonne Argos & va fonder le roiaume de Mycénes.	
2628.			SISYPHE fils d'Eole ſe rend maître de Corinthe.	1376.
2710.			Les deſcendans de Siſyphe ſont chaſſés de Corinthe par les Héraclides.	1294.
2720.			EGÉE fils de Pandion roi de l'Attique. On place l'expédition des Argonautes ſous le régne de ce Prince.	1284.
2800.		PROTÉE. Sous ſon régne Paris eſt jetté dans l'Egypte en s'en retournant à Troie avec Héléne.	Les Héraclides ſe rendent maîtres du Péloponnéſe, d'où ils ſont obligés de ſortir peu de tems apres.	1204.
2820.		RHAMPSINIT. CHEOPS. CHEPHREM. MYCERINUS. ASYCHIS. Les ſix régnes précédens ont duré 170 ans, mais il eſt difficile de marquer la durée de chacun en particulier.	Priſe de la ville de Troie par les Grecs.	1184.
2900.			Les Héraclides rentrent dans le Péloponnéſe & ſe ſaiſiſſent de Sparte, où deux freres Euryſthéne & Proclès régnent enſemble.	1104.
2934.			Etabliſſement des Archontes à Athénes. Médon fils de Codrus eſt le premier.	1074.
2949.			CADMUS bâtit la ville de Thébes & y établit le ſiége de ſa domination.	1059.
2991.		PHARAON roi d'Egypte donne ſa fille en mariage à Salomon.		1013.
3026.		SESAC, appellé autrement Seſonchis. C'eſt chez lui que Jéroboam ſe réfugia.		978.

A.M.	ASSYRIENS.	EGYPTE.	GRECE.	A.J.C.
3033.		SESAC marche contre Jéruſalem, & s'aſſujettit toute la Judée.		971.
3063.		ZARA roi d'Egypte fait la guerre à Aza roi de Juda. ANYSIS. Sous ſon régne Sabacus roi d'Ethiopie ſe rend maître de l'Egypte, y régne cinquante ans, après leſquels il ſe retire & laiſſe le roiaume à Anyſis.		941.
3120.			LYCURGUE.	884.
3158.		{Fondation de CARTHAGE.}		846.
3160.			HOMERE. HÉSIODE vécut à peu près dans le même tems.	844.
3210.			CARANUS fonde le roiaume de Macédoine.	794.
3228.			Commencement de l'Ere commune des Olympiades.	776.
3233.	PHUL. C'eſt le Roi de Ninive qui fit pénitence à la prédication de Jonas.			771.
3237.	SARDANAPALE dernier Roi du premier empire des Aſſyriens. Après 20 ans de régne, il ſe brule dans ſon palais. Le premier empire des Aſſyriens qui finit à la mort de Sardanapale avoit ſubſiſté pendant plus de 1450 ans. De ſes débris il s'en forma trois autres, celui des Aſſyriens de Babylone, celui des Aſſyriens de Ninive, & celui des Médes.			767.

BABYL.

A.M.	BABYL.	NINIVE.	MEDES.	LYDIE.	EGYPTE.	GRECE.	A.J.C.
3257.	BELESIS ou NABONASSAR. L'Ecriture le nomme Baladan.	THEGLATHPHALASAR. La 8e année de son régne il donne du secours à Achas Roi de Juda, se rend maître de la Syrie & d'une partie du roiaume de Juda.	ARBACE exerce l'autorité souveraine chez les Médes, sans néanmoins prendre le titre de Roi.				747.
3261.				Les Héraclides tinrent le Roiaume de Lydie pendant 505 ans. Argon fut le premier. Il commença à régner l'an du monde 2781. L'histoire de ses successeurs jusqu'à Candaule est peu connue.		Première guerre entre les Messéniens & les Lacédémoniens. Elle dure 20 ans.	743.
3268.	MERODACHBALADAN. C'est lui qui envoia des Ambassadeurs au Roi Ezéchias pour le congratuler sur sa convalescence. On ne sait rien des autres Rois qui ont régné à Babylone.						736.
3269.				CANDAULE.			735.
3280.		SALMANASAR. La 8e année de son régne il se rendit maître de Samarie & en emmena le peuple en captivité.				ARCHILOQUE poéte célébre.	724.
3285.					SETHON. Son régne dure 14 ans.		719.
3286.				GYGÈS fait mourir Candaule & régne en sa place.			718.
3287.		SENNACHERIB. La cinquiéme année de son régne il fait la guerre à Ezéchias Roi de Juda. Un Ange fait périr son armée dans le tems qu'il as-					717.

A.M.	BABYL.	NINIVE.	MEDES.	LYDIE.	EGYPTE.	GRECE.	A.J.C.
		siége Jérusalem. De retour dans son Roiaume il est tué par ses propres enfans.					
3294.		ASARHADDON.					710.
3295.					{ARCHIAS le Corinthien fonde SYRACUSE.}		709.
3296.			DEJOCES se fait déclarer Roi des Médes.				708.
3298.					THARACA. Son régne dure 18 ans. Anarchie de deux ans dans l'Egypte.		706.
3309.					Douze des principaux Seigneurs de l'Egypte se saisissent du Roiaume & en gouvernent chacun une partie avec une autorité égale.		685.
3320.						Seconde guerre entre les Lacédémoniens & les Messéniens. 14 ans.	684.
3323.		ASARHADDON réunit l'empire de Babylone à celui de Ninive.					681.
3324.				Mort de Gygès. ARDYS son fils lui succéde. Sous son régne, qui fut de 49 ans, les Cimmériens se rendirent maîtres de Sardes.			680.
3327.		ASARHADDON transporte en Assyrie les restes du roiaume d'Is-					677.

A.M.	NIN. ET BAB.	MEDES.	LYDIE.	EGYPTE.	GRECE.	A. J. C.
	rael. La même année il met aux fers Manaſſé, & l'emméne à Babylone.					
3334.				PSAMMITIQUE, l'un des douze Rois, défait les onze autres & demeure ſeul maître de l'Egypte. Il prend Azoth après un ſiége de 29 ans.		670.
3335.	SAOSDUCHIN ou NABUCODONOSOR I. La					669.
3347.	douziéme année de ſon régne il défait Phraorte roi des Médes & ſe rend maître d'Ecbatane. Ce fut après cette expédition qu'il fit faire le ſiége de Béthulie par Holopherne.	Mort de Déjoce. PHRAORTE lui ſuccéde.				657.
3356.	Mort de Nabucodonoſor. SARACUS, appellé auſſi CHYNALADANUS, lui ſuccéde.					648.
3364.					TYRTÉE, poéte qui excelloit à chanter la valeur guerriére.	640.
3369.		Phraorte périt au ſiége de Ninive avec une partie de ſon armée. CYAXARE ſon fils lui ſuccéde. La ſeconde année de ſon régne il bat les Aſſyriens & attaque Ninive, dont il eſt obligé d'abandonner le ſiége à cauſe d'une irruption que les Scythes font dans ſes Etats.			THALÈS de Milet, fondateur de la ſecte Ionique.	635.

A.M.	NIN. ET BAB.	MEDES.	LYDIE.	EGYPTE.	GRECE.	A. J. C.
3373.			SADYATTE. Il forme le ſiége de Milet la ſixiéme année de ſon régne.			631.
3378.	Révolte de NABOPOLASSAR contre Saracus. Il ſe rend maître de Babylone.	Cyaxare réunit ſes forces avec celles de Nabopolaſſar, ſe rend maître de Ninive, la ruine, & fait mourir Saracus qui en étoit Roi.				626.
3380.	Deſtruction de Ninive. Depuis ce tems-là Babylone fut la ſeule capitale de l'empire Aſſyrien.				DRACON, Légiſlateur d'Athénes.	624.
3385			ALYATTE. Il continue le ſiége de Milet qui avoit déja duré 6 ans ſous le régne de ſon pere, & le termine au bout de ſix autres années par un traité de paix qu'il conclut avec les aſſiégés. Sous le régne de ce Prince il y eut une guerre entre les Médes & les Lydiens, qui ſe termina par le mariage de Cyaxare avec Aryénis fille d'Alyatte.			619.
3388.				NECHAO. La ſeptiéme année de ſon régne il défait l'armée du Roi d'Aſſyrie, & s'empare d'une partie de ſes Etats. Son régne dure 16 ans.		616.
3397.	Nabopolaſſar s'aſſocie a l'empire Nabucodonoſor ſon fils, & l'envoie à la tête d'une armée pour remettre ſous ſon obéiſſance les pays que Nechao lui avoit enlevés.					607.
3398	Priſe de Jéruſalem par Nabucodonoſor. Il tranſporte a Babylone un grand nombre de Juifs parmi leſquels étoit Daniel.					606.

A.M.	BABYLONE.	MEDES.	LYDIE.	EGYPTE.	GRECE.	A.J.C.
	C'eſt à ce tranſport des Juifs à Babylone que commence la captivité.					
3399.	Mort de Nabopolaſſar. NABUCODONOSOR II ſon fils ſuccéde à tous ſes Etats.					605.
3400.					SOLON. C'eſt à peu près vers ce tems-ci que vécurent les ſept Sages de la Gréce.	604.
3403.	Premier ſonge de Nabucodonoſor expliqué par Daniel.					601.
3404.		ASTYAGE fils de Cyaxare donne ſa fille en mariage à Cambyſe roi des Perſes.		PSAMMIS 6 ans.	ALCÉE, qui a donné ſon nom au vers Alcaïque. SAPHO, dans le même tems.	600.
3405.	Les Lieutenans de Nabucodonoſor après avoir ravagé la Judée forment le ſiocus de Jéruſalem, & font mourir le roi Joachim. Sur la fin de la même année Nabucodonoſor ſe tranſporte en perſonne à Jéruſalem, s'en rend maître, & y établit roi Sédécias à la place de Jéchonias qu'il emméne en captivité.	Naiſſance de Cyrus.				599.
3409.		Mort de Cyaxare. ASTYAGE ſon fils lui ſuccéde. Il régne 35 ans.				595.
3410.				APRIÈS. Il ſe rend maître de Sidon dans les premiéres années de ſon régne.		594.
3411.				Sédécias, Roi de Juda, fait alliance avec le Roi d'Egypte contre les avis du Prophéte Jérémie.		593.

A.M.	BABYLONE.	MEDES.	LYDIE.	EGYPTE.	GRECE.	A.J.C.
3416.	Nabucodonoſor ruine Jéruſalem & emméne Sédécias captif a Babylone. De retour dans ſes Etats, il fait jetter les trois jeunes Hébreux dans la fournaiſe.	Cyrus va pour la premiére fois en Médie voir ſon grand-pere Aſtyage. Il demeure trois ans auprès de lui.				588.
3430.				Expédition malheureuſe d'Apriès dans la Libye. Révolte d'Amaſis contre Apriès.		574.
3432.	Nabucodonoſor ſe rend maître de Tyr après un ſiége de 13 ans. Ce fut après cette expédition qu'il marcha contre l'Egypte.			Nabucodonoſor ſubjugue l'Egypte, & confirme Amaſis dans la poſſeſſion du roiaume.		572.
3434.	Second ſonge de Nabucodonoſor expliqué par Daniel.					570.
3435.	Nabucodonoſor réduit à la condition des bêtes pendant ſept ans après leſquels il régne encore un an. EVILMERODACH ſon fils lui ſuccéde. Il ne régne que 2 ans.			Mort d'Apriès la vingt-cinquiéme année de ſon régne. AMASIS régne paiſiblement après lui.		569.
3440.					THESPIS réforme la Tragédie. Ce fut vers ce tems-ci que vécut PYTHAGORE.	564.
3442.			CRESUS.			562.
3444.	NARIGLISSOR. Il arme puiſſamment contre le roi des Médes, & appelle Créſus à ſon ſecours.	Mort d'Aſtyage. CYAXARE lui ſuccéde. Il eſt connu dans l'Ecriture ſous le nom de Darius le Méde.	Esopa vivoit ſous ſon régne. Il ſe trouva à la Cour de ce Prince avec Solon.		SIMONIDE, poéte célébre.	560.
3445.		Cyrus retourne en Médie pour la ſeconde fois, afin d'aider ſon oncle dans la guerre contre les Babyloniens.			PISISTRATE ſe rend maître d'Athénes.	559.
3447.		Expédition de Cyrus contre le				557.

A.M.	BABYLONE.	MEDES.	LYDIE.	EGYPTE.	GRECE.	A.J.C.
		roi d'Arménie.				
3448.		Cyaxare & Cyrus défont les Babyloniens dans une grande bataille. Nérigliſſor y périt.	Créſus fuit devant Cyrus.			556.
	LABOROSOARCHOD. Son régne ne dure que 9 mois.					
3449.	LABYNIT, nommé dans l'Ecriture BALTASAR.	On peut placer vers ce tems-ci le mariage de Cyrus avec la fille de Cyaxare ſon oncle.				555.
3456.			Bataille de Thymbrée entre Créſus & Cyrus ſuivie de la priſe de Sardes par ce dernier.			548.
3460.			Fin du roiaume de Lydie.		HIPPONAX, l'Auteur du vers Scazon. HERACLITS, chef de la ſecte qui porte ſon nom.	544.
3464.					Naiſſance d'ESCHYLE. CTESIPHON ou CHERSIPHRON, Architecte célébre, ſurtout par la conſtruction du temple de Diane d'Ephéſe.	540.
3466.	Labynit périt a la priſe de Babylone. La mort de ce Prince met fin à l'Empire Babylonien, qui eſt réuni avec celui des Médes.	Cyrus ſe rend maître de Babylone.				538.
3468.		Mort de Cyaxare.				536.

A.M.	BABYLONE. MEDES.	EGYPTE.	GRECE.	A.J.C.
	Après la mort de Cyaxare & de Cambyſe, Cyrus, qui ſuccéda aux Etats de l'un & de l'autre, réunit l'Empire des Médes, celui des Babyloniens, & celui des Perſes; & de ces trois il en forma un quatriéme ſous le nom d'Empire des Perſes, qui a duré 206 ans.			
	EMPIRE DES PERSES.			
3468.	CYRUS. La premiére année de ſon régne, il permet aux Juifs de s'en retourner en Judée.			536.
3470.	Viſion de Daniel touchant la ſucceſſion des Rois de Perſe.			534.
3475.	Cyrus meurt dans un voiage qu'il fait en Perſe après avoir régné 7 ans ſeul, & trente, ſi on les commence au tems qu'il ſortit de Perſe à la tête d'une armée pour aller ſecourir Cyaxare. CAMBYSE ſon fils lui ſuccéde. La quatriéme année de ſon régne, il attaque l'Egypte, & la réunit a l'empire des Perſes.			529.
3478.			Mort de Piſiſtrate. HIPPIAS ſon fils lui ſuccéde.	526.
3479.		PSAMMENITE. Son régne ne dure que ſix mois. Après la mort de ce Prince l'Egypte paſſe ſous la domination des Perſes, & y demeure juſqu'au régne d'Alexandre le Grand, ce qui comprend 206 ans.		525.
3480.	Expédition malheureuſe de Cambyſe contre les Ethiopiens.			524.
3481.	Cambyſe fait mourir Méroé qui étoit en même tems ſa ſœur & ſa femme. Ce fut vers ce tems-ci qu'Orétès, l'un des Satrapes de Cambyſe, ſe rendit maître de l'île de Samos, & fit mourir Polycrate qui en étoit Tyran.			523.
3482.	Mort de Cambyſe. SMERDIS le Mage, qui étoit monté ſur le trône dès avant la mort de Cambyſe, lui ſuccéde. Son régne ne dure que 7 mois.			522.
3483.	DARIUS fils d'Hyſtaſpe.			
3485.	Edit de Darius en faveur des Juifs où celui de Cyrus eſt rappellé. On croit que ce fut quelque tems après la publication de cet Edit qu'arriva ce qui eſt raporté dans l'hiſtoire d'Eſther.			521. 519.
3488.	Babylone ſe révolte contre Darius. Elle eſt réduite après un ſiége de 20 mois.			516.

A.M.	PERSES.	GRECE.	SYRACUSE.	CARTHAGE.	A.J.C.
3490.	Expédition de Darius contre les Scythes.	MILTIADE va s'établir dans la Quersonnèse.	Fondation du Roiaume de Pont par Darius. ARTABAZE en fut le premier Roi. Ceux qui y régnérent depuis jusqu'a Mithridate I. sont peu connus.		514.
3496.	Darius pénétre dans les Indes, & réduit tout ce grand pays sous sa domination.	Les Pisistratides sont obligés d'abandonner l'Attique.			508.

L'Histoire des Grecs se trouvera désormais mélée & presque confondue avec celle des Perses, c'est pourquoi je n'en séparerai plus la Chronologie.

PERSES ET GRECS.

3501.	Les Perses forment le siége de la capitale de l'île de Naxe. Ils sont obligés de le lever au bout de six mois.			Premier Traité entre les Carthaginois & les Romains. Il paroit que dès avant ce Traité les Carthaginois avoient porté leurs armes dans la Sicile, puisqu'ils en possédoient déja une partie quand il fut conclu. Mais on ne sait pas dans quelle année.	503.
3502.	Aristagore Gouverneur de Milet se révolte contre Darius, & fait entrer dans ses vûes les Ioniens & les Athéniens.				502.
3504.	Les Ioniens se rendent maîtres de Sardes, & la brûlent.				500.
3507.	Les Perses défont les Ioniens dans un combat naval devant l'île de Lade, & se rendent ensuite maîtres de Milet.				497.
	ESCHYLE.				
3510.	Darius envoie Gobryas son gendre à la tête d'une armée pour attaquer la Gréce.				494.
	ANACRÉON.				
3513.	Darius ôte le commandement de ses armées à Gobryas, & le donne à Datis & à Artapherne.				491.
3514.	Bataille de Marathon.				490.
3515.	Fin malheureuse de Miltiade.				489.
3519.	Mort de Darius Hystaspe. XERXÈS son fils lui succéde.				485.
3520.	Naissance de l'Historien HÉRODOTE.		Commencement de GÉLON.	Les Carthaginois font alliance avec Xerxès.	484.
3523.				Les Carthaginois attaquent sous la conduite d'AMILCAR les Grecs établis dans la Sicile. Ils sont battus par Gélon.	481.

A.M.	PERSES ET GRECS.	SYRACUSE.	CARTHAGE.	A.J.C.
3524.	Départ de Xerxès pour aller faire la guerre aux Grecs.			480.
	Combat des Thermopyles. LÉONIDE roi des Lacédémoniens y périt. Combat naval près d'Artémiſe qui ſe donne en même tems que celui des Thermopyles.			
	Naiſſance d'EURIPIDE.			
	Bataille de Salamine. Elle eſt ſuivie du retour précipité de Xerxès en Perſe.			
3525.	Bataille de Platée. Le même jour il ſe donne un combat naval près de Mycale, où les Perſes ſont défaits.	Gélon eſt élu Roi de Syracuſe. Son régne dure cinq ou ſix ans.		479.
3526.	Les Athéniens rétabliſſent les murs de leur ville que Xerxès avoit ruinés, malgré l'oppoſition des Lacédémoniens.			478.
3528.	Le commandement des armées, dont les Lacédémoniens étoient en poſſeſſion depuis le combat des Thermopyles, paſſe aux Athéniens.			476.
	PINDARE fleuriſſoit vers ce tems-ci.			
3530.	PAUSANIAS, Général des Lacédémoniens, accuſé d'entretenir des intelligences ſecrettes avec Xerxès, eſt mis à mort.			474.
3531.	THÉMISTOCLE, Général Athénien, eſt accuſé d'avoir pris part au complot de Pauſanias. Il ſe retire chez Admette Roi des Moloſſes.			473.
	Ce fut vers ce tems-ci que parurent SOPHOCLE & EURIPIDE.			
3532.	Xerxès eſt tué par Artabane Capitaine de ſes Gardes.	HIERON I. Il régne onze ans.		472.
	ARTAXERXE, ſurnommé LONGUE-MAIN, lui ſuccéde. Thémiſtocle ſe réfugie auprès de lui la première année de ſon régne.			
3533.	CIMON reçoit le commandement des armées a Athénes. L'année ſuivante il bat les Perſes, & ſe rend maître de leur flote auprès de l'embouchure du fleuve Eurymédon.			471.
	Naiſſance de l'Hiſtorien THUCYDIDE.			
3534.	Grand tremblement de terre a Sparte ſous le régne d'ARCHIDAMUS, qui donne lieu a une ſédition de la part des Ilotes.			470.
	Naiſſance de SOCRATE.			
3535.	Commencement de PÉRICLÈS.			469.
	PHIDIAS, célébre par ſon habileté dans l'Architecture & la Sculpture.			
	Brouilleries & méſintelligence entre les Athéniens & les Lacédémoniens, cauſées par l'affront que font les Lacédémoniens aux Athéniens de renvoier leurs troupes, après les avoir appellées à leur ſecours contre les Meſſéniens & les Ilotes. Ce fut quelque tems après & en conſéquence de ces brouilleries, que Cimon fut banni par l'Oſtraciſme.			
3537.	ESDRAS obtient d'Artaxerxe une commiſſion pour retourner à Jéruſalem avec tous ceux qui voudront le ſuivre.			467.
3538.	Thémiſtocle ſe donne la mort à Magnéſie.			466.

A.M.	PERSES ET GRECS.	SYRACUSE.	CARTHAGE.	A.J.C.
3540.	Hérodique de Sicile, Chef de la ſecte des Médecins, appellée Διαιτητικοί. Il eut pour diſciple Hippocrate.			464.
3543.		Thrasybule. Il eſt chaſſé par ſes ſujets au bout d'un an. Les Syracuſains jouiſſent de leur liberté pendant 60 ans.		461.
3544.	Révolte des Egyptiens contre Artaxerxe ſoutenue par les Athéniens.			460.
3545.	Défaite de l'armée des Perſes en Egypte.			459.
3548.	Les Egyptiens ſont battus a leur tour avec les Athéniens. En conſéquence toute l'Egypte rentre ſous l'obéiſſance d'Artaxerxe, & les Athéniens ſe retirent à Biblos ſous la conduite d'Inarus, où ils ſoutiennent un ſiége d'un an. Combat de Tanagre en Béotie où les Athéniens battent les Spartiates qui étoient venus au ſecours des Thébains.			456.
3550.	Néhémie obtient d'Artaxerxe la permiſſion de retourner a Jéruſalem.			454.
3554.	Naiſſance de Xénophon.			450.
3555.	Cimon, rappellé de ſon exil qui avoit duré cinq ans, réconcilie Athénes & Lacédémone, & leur fait conclure une tréve de cinq ans. Fin de la guerre entre les Grecs & les Perſes. Elle duroit depuis que les Athéniens avoient brûlé Sardes, ce qui comprend 51 ans. Mort de Cimon.			449.
3558.	Les Lacédémoniens font une tréve pour trente années avec les Athéniens. Ces derniers y donnent bientôt atteinte par leurs nouvelles entrepriſes. Empédocle, Philoſophe Pythagoricien, fleuriſſoit vers ce tems-ci. Myron fameux Sculpteur d'Athénes.			446.
3564.	Périclès fait la guerre aux Samiens, & ſe rend maître de la capitale de leur Ile après un ſiége de 9 mois. Zeuxis, Peintre célébre & diſciple d'Apollodore. Il eut pour rival Parrhasius qui vivoit dans le même tems. Aristophane, poéte Comique.			440.
3568.	Naiſſance d'Isocrate. Guerre entre les Corinthiens & les Corcyréens. Les Athéniens y prennent part en faveur de ceux de Corcyre. Les habitans de Potidée ſe déclarent en faveur de Corinthe contre Athénes. Alcibiade commence à paroître dans cette guerre qui donne lieu à celle du Péloponnéſe. Scopas, Architecte & Sculpteur.			436.
3573.	Commencement de la guerre du Péloponnéſe, elle dure 27 ans.			431.
3574.	L'Attique eſt ravagée par une peſte terrible. Le médecin Hippocrate s'y ſignale par ſon dévouement au ſervice des malades.			430.

A.M.	PERSES ET GRECS.	SYRACUSE.	CARTHAGE.	A.J.C.
3575.	Mort de Périclès.			429.
3576.	Les Lacédémoniens font le ſiége de Platée.			428.
	PLATON, chef de l'ancienne Académie.			
3579.	Mort d'Artaxerxe. XERXÈS ſon fils lui ſuccéde. Il ne régne que 45 jours.			425.
	SOGDIEN fait mourir Xerxès, & ſe fait reconnoître Roi a ſa place. Son régne ne dure que ſix mois.			
3580.	OCHUS, connu depuis ſous le nom de DARIUS NOTHUS, ſe défait de Sogdien & lui ſuccéde.			424.
	Les Athéniens ſe rendent maîtres de Cythére ſous la conduite de Nicias.			
	Thucydide l'Hiſtorien eſt condanné à l'exil par les Athéniens dont il commandoit les armées, pour avoir laiſſé prendre Amphipolis.			
	POLYGNOTE connu ſurtout par la peinture qu'il fit a Athénes dans le Pécile, où il repréſenta les principaux événemens de la guerre de Troie.			
3583.	Traité de paix conclu par les ſoins de Nicias entre les Lacédémoniens & les Athéniens, la dixiéme année depuis le commencement de la guerre du Péloponnéſe. Une fourberie d'Alcibiade le fait rompre l'année d'enſuite.			421.
3584.	L'exil d'Hyperbolus met fin a l'*Oſtraciſme*.			420.
3588.	Alcibiade engage les Athéniens a donner du ſecours aux Egeſtains contre ceux de Syracuſe.			416.
3589.	Alcibiade, l'un des Chefs de l'armée que les Athéniens envoioient en Sicile, eſt rappellé a Athénes pour y répondre aux accuſations qu'on intentoit contre lui. Il s'enfuit a Sparte. Il eſt condanné par contumace.	Les Athéniens, aidés par les Ségeſtains, entreprennent le ſiége de Syracuſe ſous la conduite de Nicias. Au bout de deux ans ils ſont obligés de le lever. Les Syracuſains les pourſuivent & les défont entiérement.		415.
3590.	PISUTHNE Gouverneur de Syrie ſe révolte contre Darius. Les Egyptiens en font autant, & ſe choiſiſſent pour Roi AMYRTÉE qui régne ſix ans.			414.
3592.			Les Carthaginois envoient ſous la conduite d'ANNIBAL du ſecours aux Ségeſtains contre ceux de Syracuſe.	412.
3593.	Alcibiade, pour ſe ſouſtraire à l'envie que ſes grandes actions lui avoient acquis a Sparte, ſe jette entre les bras de Tiſſapherne Satrape du Roi de Perſe. Les Lacédémoniens concluent par l'entremiſe de Tiſſapherne un Traité d'alliance avec le Roi de Perſe.	Commencement de DENYS l'ancien.		411.
3595.	Alcibiade eſt rappellé a Athénes. Son retour fait caſſer les quatre cens hommes qu'on avoit revétus de l'autorité ſouveraine.		ANNIBAL & IMILCON ſont envoiés en Sicile pour en faire la con-	409.

A.M.	PERSES ET GRECS.	SYRACUSE.	CARTHAGE.	LE PONT.	A.J.C.
3597.	Darius donne à Cyrus, le plus jeune de ſes fils, le gouvernement en chef de toutes les provinces de l'Aſie mineure.		quête. Ils ouvrent la campagne par le ſiége d'Agrigente.		407.
3598.	Lysandre eſt mis à la tête des armées Lacédémoniennes. Il défait les Athéniens auprès d'Ephéſe. En conſéquence de cette défaite Alcibiade eſt dépoſé, & on nomme dix Généraux a ſa place.	Denys, après avoir fait dépoſer les anciens Magiſtrats de Syracuſe, eſt mis a la tête des nouveaux, & bientôt après il ſe fait déclarer Généraliſſime des armées.			406.
3599.	Callicratidas reçoit le commandement des armées à la place de Lyſandre a qui les Lacédémoniens l'avoient ôté. Il eſt tué dans un combat naval près des Arginuſes. Lyſandre eſt rétabli Général des armées Lacédémoniennes. Il remporte près d'Ægos-potamos une célébre victoire ſur les Athéniens. Conon, qui commandoit l'armée des Athéniens, ſe retire après ſa défaite chez Evagore Roi de Cypre.				405.
3600.	Lyſandre ſe rend maître d'Athénes. Il y change le gouvernement, & y établit trente Archontes connus ſous le nom de Tyrans. Fin de la guerre du Péloponnéſe. Mort de Darius Nothus. Arsace ſon fils lui ſuccéde. Il prend le nom d'Artaxerxe-Mnémon. Cyrus le jeune entreprend d'égorger ſon frere. Son deſſein aiant été découvert, il eſt renvoié dans les provinces dont il étoit Gouverneur.	Révolte des Syracuſains contre Denys à l'occaſion de la priſe de Géle par les Carthaginois. Elle eſt ſuivie d'un Traité de paix entre les Syracuſains & les Carthaginois, dont une des conditions eſt que Syracuſe demeurera ſoumiſe à Denys. Il s'en établit Tyran. Nouveaux troubles à Syracuſe contre Denys. Il vient à bout de les diſſiper.	La guerre que les Carthaginois faiſoient en Sicile ſe termine par un Traité de paix avec les Syracuſains.	Mithridate I. On le regarde communément comme le Fondateur du Roiaume de Pont.	404.
3601.	Entrevûe de Cyrus le jeune & de Lyſandre a Sardes. Thraſybule chaſſe les Tyrans d'Athénes, & y rétablit la liberté.				403.

A.M.	PERSES ET GRECS.	SYRACUSE.	CARTHAGE.	LE PONT.	A.J.C.
3602.	Cyrus le jeune se prépare à faire la guerre à Artaxerxe son frere.				402.
3603.	Défaite & mort de Cyrus le jeune à Cunaxa, suivie de la retraite des dix mille.				401.
	Mort de Socrate.				
3604.	Lacédémone déclare la guerre à Tissapherne & à Pharnabaze.				400.
3605.		Denys fait de grands préparatifs pour se mettre en état de déclarer de nouveau la guerre aux Carthaginois.			399.
3606.	Commencement d'Amyntas Roi de Macédoine & pere de Philippe.				398.
3607.	Agésilas est élu Roi de Lacédémone. L'année suivante il passe dans l'Afrique pour porter du secours aux Grecs qui y étoient établis.	Massacre des Carthaginois qui se trouvent en Sicile, suivi d'une déclaration de guerre que Denys leur fait signifier par un Héraut qu'il avoit dépêché à Carthage.	Imilcon passe en Sicile avec une armée pour soutenir la guerre contre Denys. Elle dure quatre ou cinq ans.		397.
3609.	Lysandre se brouille avec Agésilas, & entreprend de changer l'ordre de la succession au Trône.				395.
	L'armée de Tissapherne est défaite auprès de Sardes par Agésilas.				
3610.	Thébes, Argos, & Corinthe se liguent contre Lacédémone à la sollicitation des Perses. Athénes entre dans la ligue peu de tems après. Agésilas est rappellé par les Ephores au secours de sa patrie.				394.
	La flote des Lacédémoniens est battue près de Cnidos par Pharnabaze & Conon Athénien, qui commandoient celle des Perses & des Grecs. Presque dans le même tems Agésilas défait les Thébains dans les plaines de Coronée.				
	Conon rétablit les murailles d'Athénes.				
3615.		Denys se rend maître de Rhége par capitulation. L'année suivante il rompt le Traité, & s'en rend maître de nouveau par force.			389.

A.M.	PERSES ET GRECS.	SYRACUSE.	CARTHAGE.	LE PONT.	A.J.C.
3617.	Paix honteuſe aux Grecs conclue avec les Perſes par ANTALCIDE Lacédémonien.				387.
3618.	Artaxerxe attaque avec toutes ſes forces EVAGORE Roi de Cypre, & remporte ſur lui une victoire ſignalée. Elle eſt ſuivie du ſiége de Salamine qui ſe termine par un Traité de paix.				386.
3620.	Expédition d'Artaxerxe contre les Caduſiens.				384.
	Naiſſance d'ARISTOTE, chef des Péripatéticiens.				
3621.	Les Lacédémoniens déclarent la guerre à la ville d'Olynthe.				383.
	Naiſſance de PHILIPPE Roi de Macédoine.				
3622.	PHÉBIDAS, en conduiſant au ſiége d'Olynthe une partie de l'armée des Lacédémoniens, ſe rend maître de la citadelle de Thébes.				382.
	Naiſſance de DÉMOSTHÈNE.				
3626.	PÉLOPIDAS à la tête des autres Bannis, maſſacre les Tyrans de Thébes, & reprend la Citadelle.				378.
3627.	Artaxerxe-Mnémon entreprend de réduire l'Egypte, qui avoit ſecoué le joug de ſa domination depuis quelques années. Il emploie plus de deux ans à faire les préparatifs de cette guerre.				377.
3629.	Mort d'Amyntas Roi de Macédoine. ALEXANDRE ſon fils aîné lui ſuccéde. Son régne ne dure qu'un an. Après lui PERDICCAS monte ſur le trône, & régne quatorze ans.				375.
3630.	Mort d'Evagore Roi de Cypre. NICOCLÈS ſon fils lui ſuccéde.				374.
3632.		Mort de Denys l'ancien. DENYS LE JEUNE ſon fils lui ſuccéde. Il fait venir Platon à la Cour, par le conſeil de DION ſon beau-frere. Dion, exilé par ordre de Denys, ſe retire dans le Péloponnéſe.			372.
3634.	Bataille de Leuctres, où les Thébains, commandés par Pélopidas & Epaminondas, défont les Lacédémoniens.				370.
3635.	Expédition de Pélopidas contre Alexandre Tyran de Phétes. Il paſſe en Macédoine pour terminer les différens qui étoient entre Perdiccas &				369.

A.M.	PERSES ET GRECS.	SYRACUSE.	A.J.C.
	Ptolémée fils d'Amyntas ſur la couronne. Il en améne Philippe a Thébes pour ôtage. Il eſt tué dans un combat qu'il livre au Tyran de Phéres.		
3641.	Bataille de Mantinée. Epaminondas y périt après avoir aſſuré la victoire aux Thébains qu'il commandoit.		363.
3642.	Les Lacédémoniens envoient Agéſilas au ſecours de Tachos Roi d'Egypte contre Artaxerxe. Il ôte la couronne a Tachos, & établit a ſa place Nectanébus. Il meurt en revenant de cette expédition.		362.
	Mort d'Artaxerxe-Mnémon. OCHUS ſon fils lui ſuccéde.		
3643.		Denys fait épouſer Aréte ſa ſœur & femme de Dion a Timocrate un de ſes amis. Ce traitement fait prendre a Dion la réſolution d'attaquer le Tyran a forces ouvertes.	361.
3644.	PHILIPPE monte ſur le trône de Macédoine. Il fait une paix captieuſe avec les Athéniens.	Dion oblige Denys d'abandonner Syracuſe. Il fait voile vers l'Italie.	360.
3646.	Guerre des Alliés contre les Athéniens. Elle dure trois ans.	CALLIPPE fait aſſaſſiner Dion, & ſe rend maître de Syracuſe où il régne environ treize mois.	358.
	Philippe aſſiége & prend Amphipolis.		
3647.		HIPPARINUS, frere de Denys le Jeune, chaſſe Callippe de Syracuſe, & s'y établit a ſa place. 2 ans.	357.
3648.	Révolte d'Artabaze contre Ochus Roi de Perſe.		356.
	Naiſſance d'ALEXANDRE LE GRAND.		
3649.	DÉMOSTHÉNE paroit pour la premiére fois en public, & raſſure les Athéniens allarmés par les préparatifs de guerre que faiſoit le Roi de Perſe.		355.
3650.	Mort de Mauſole Roi de Carie.		354.
3651.	Philippe ſe rend maître de la ville de Méthone.		353.
3652.	ARTÉMISE, veuve de Mauſole a qui elle avoit ſuccédé, ſe rend maîtreſſe de Rhodes.		352.
	Philippe tente inutilement de s'emparer des Thermopyles.		
3653.	Expédition heureuſe d'Ochus contre la Phénicie, contre Cypre, & enſuite contre l'Egypte.		351.
3654.	Nectanébus, le dernier Roi qu'ait eu l'Egypte de race Egyptienne, eſt obligé de s'enfuir en Ethiopie d'où il ne revint jamais.	Denys remonte ſur le trône.	350.
3656.	Mort de Platon.	Les Syracuſains appellent TIMOLÉON a leur ſecours.	348.
	Philippe ſe rend maître d'Olynthe.		
3657.	Philippe prend part a la guerre ſacrée, en ſe déclarant pour les Thébains contre les Phocéens.	Denys eſt forcé par Timoléon de ſe rendre, & de ſe retirer a Corinthe.	347.
3658.	Philippe s'empare des Thermopyles & de la Phocide. Il ſe fait mettre au nombre des Amphictyons.	Timoléon détruit la Tyrannie a Syracuſe & dans toute la Sicile, & y rétablit la liberté.	346.
3662.	Harangue de Démoſthéne ſur la Queſſonnéſe en faveur de Diopithe.		342.
3665.	Les Athéniens envoient du ſecours, ſous la conduite de PHOCION, aux villes de Périnthe & de Byzance aſſiégées par Philippe. Ce Prince eſt obligé d'en lever le ſiége.		339.

CARTHAGE.

A.M.	CARTHAGE.	LE PONT.	CAPPADOCE.	A.J.C.
3638.		ARIOBARZANE. Son régne dure vingt-ſix ans.		366.
3644.			ARIARATHE I. fut le premier Roi de Cappadoce. Il régna conjointement avec ſon frere Holopherne.	360.
3654.	Second Traité de paix conclu entre les Romains & les Carthaginois.			350.
3656.	Les Carthaginois font une nouvelle tentative pour s'emparer de la Sicile. Ils ſont battus par Timoléon que les Corinthiens avoient envoié au ſecours des Syracuſains. HANNON, Citoien de Carthage, forme le deſſein de ſe rendre maître de ſa patrie.			348.

A.M.	PERSES ET GRECS.	SYRACUSE.	A.J.C.
3666.	Philippe eſt déclaré Généraliſſime des Grecs dans le Conſeil des Amphictyons. Il ſe rend maître d'Elatée.		338.
	Bataille de Chéronée, où Philippe défait les Athéniens & les Thébains qui s'étoient ligués contre lui.		
	Ochus Roi de Perſe eſt empoiſonné par Bagoas ſon favori. ARSES ſon fils lui ſuccéde. Il ne régne que trois ans.		
3667.	Philippe ſe fait déclarer Général des Grecs contre les Perſes. La même année il répudie Olympias ſa femme. Alexandre ſon fils la conduit en Epire d'où il paſſe en Illyrie.		337.
3668.	Mort de Philippe. ALEXANDRE ſon fils, âgé pour lors de vingt ans, lui ſuccéde.		336.
	Arsès Roi de Perſe eſt aſſaſſiné par Bagoas. DARIUS-CODOMAN lui ſuccéde.		
3669.	Priſe & deſtruction de Thébes par Alexandre. Il ſe fait déclarer Généraliſſime des Grecs contre les Perſes dans une Diéte convoquée a Corinthe.		335.
3670.	Départ d'Alexandre pour la Perſe.		334.
	Bataille du Granique, ſuivie de la conquête de preſque toute l'Aſie-Mineure.		
3671.	Alexandre eſt attaqué a Tarſe d'une maladie dangereuſe pour s'etre baigné dans le Cydne. Il en guérit en peu de jours.		333.
	Bataille d'Iſſus.		
3672.	Alexandre ſe rend maître de Tyr après un ſiége de 7 mois.		332.
	APELLE, l'un des plus fameux Peintres de l'Antiquité. ARISTIDE & PROTOGENE étoient ſes contemporains.		
	Voiage d'Alexandre a Jérusaleto. Il ſe rend maître de Gaza & bientôt après de toute l'Egypte. Ce fut après cette conquête qu'il alla au temple de Jupiter-Ammon, & a ſon retour il fit bâtir la ville d'Alexandrie.		
3673.	Bataille d'Arbelles. Elle eſt ſuivie de la priſe des villes d'Arbelles, de Babylone, de Suſe, & de Perſépolis.		331.
3674.	Darius eſt arrêté & chargé de chaînes par Beſſus, & bientôt après aſſaſſiné. Sa mort met fin a l'Empire des Perſes qui avoit duré 206 ans, à compter depuis le commencement du grand Cyrus.		330.
	Les Lacédémoniens ſe révoltent contre les Macédoniens. Antipater les défait dans une bataille où Agis leur Roi eſt tué.		
	THALESTRIS reine des Amazones vient voir Alexandre a Zadracarte.		
	Philotas & Parménion ſon pere, ſoupçonnés d'avoir eu part a une conſpiration contre Alexandre, ſont mis a mort.		
3675.	Beſſus eſt livré a Alexandre, & peu de tems après renvoié a Ecbatane pour y être fait mourir.		329.
	Alexandre, après avoir ſoumis les Sogdiens & les Bactriens, bâtit une ville ſur l'Iaxarte a laquelle il donne ſon nom.		
	Ambaſſade des Scythes vers Alexandre, ſuivie d'une victoire que ce Prince remporte ſur ces peuples.		
	LYSIPPE de Sicyone, célébre Sculpteur, fleuriſſoit à peu près vers ce tems-ci.		
3676.	Alexandre ſe rend maître du Rocher d'Oxus.		328.
	Clitus eſt tué par Alexandre dans un repas a Maracande. La mort de Calliſthéne arriva bientôt après.		
	Alexandre épouſe Roxane fille d'Oxyarte.		
3677.	Entrée d'Alexandre dans les Indes. Il remporte une victoire célébre ſur Porus au paſſage de l'Hydaſpe.		327.
3678.	Alexandre ſur les remontrances de ſon armée ſe détermine à revenir ſur ſes pas.		326.

A.M.	CARTHAGE.	LE PONT.	CAPPADOCE.	A.J.C.
3667.		MITHRIDATE II. Il régne trente-cinq ans.		337.
3668.			ARIARATHE II. fils du premier.	336.
3672.	Ambaſſade de Tyr à Carthage pour demander du ſecours contre Alexandre le Grand.			332.

A.M.	PERSES ET GRECS.	SYRACUSE.	A.J.C.
	Priſe de la ville des Oxydraques. Alexandre y court un riſque extrême de perdre la vie.		
3679.	Mariage d'Alexandre avec Statira fille aînée de Darius.		325.
	Révolte d'Harpalus qu'Alexandre avoit établi Gouverneur de Babylone.		
	Démoſthéne eſt exilé pour avoir reçu des préſens, & s'être laiſſé corrompre par Harpalus.		
3680.	Mort d'Epheſtion a Ecbatane.		324.
	MÉNANDRE chef & auteur de la nouvelle Comédie, vivoit vers ce tems-ci.		
3681.	Alexandre de retour à Babylone y meurt âgé de trente-deux ans & huit mois. ARIDÉE frere naturel de ce Prince eſt reconnu pour Roi à ſa place. La Régence du roiaume eſt donnée a Perdiccas.		323.
	Les Généraux partagent entre eux les Provinces. C'eſt de ce partage qu'on commence à compter les années de l'empire des Lagides en Egypte.		
	Les Athéniens ſe revoltent, & engagent les peuples de la Gréce a ſe liguer avec eux. Démoſthéne eſt rappellé de ſon exil.		
3682.	Antipater, aſſiégé dans Lamia par les Athéniens, eſt forcé de ſe rendre par capitulation. Bientôt après il s'empare d'Athénes, & y établit garniſon.		322.
	Mort de Démoſthéne.		
3683.	Convoi d'Alexandre.		321.
	PERDICCAS met EUMÉNE en poſſeſſion de la Cappadoce.		
	Ligue de Ptolémée, de Cratére, d'Antipater & d'Antigone contre Perdiccas & Euméne.		
	Mort de Cratére.		
	Fin malheureuſe de Perdiccas en Egypte. Antipater lui ſuccéde dans la Régence de l'Empire.		
3684.	Euméne, battu par Antigone, ſe renferme dans le château de Nora, où il ſoutient un ſiége d'un an.		320.
	PTOLÉMÉE ſe rend maître de Jéruſalem.		
3685.	Mort d'Antipater. Polyſperchon lui ſuccéde.	AGATHOCLE s'empare de la Tyrannie a Syracuſe.	319.
	Condamnation & mort de Phocion a Athénes.		
	CASSANDRE, fils d'Antipater s'empare d'Athénes. Il y établit DÉMÉTRIUS de Phalére pour gouverner la République.		
3687.	Olympias mere d'Alexandre, fait mourir Aridée & Eurydice ſa femme. Elle eſt elle-même miſe a mort peu de tems après par ordre de Caſſandre.		317.
3689.	Euméne eſt livré par ſes propres ſoldats à Antigone, & mis a mort.		315.
3691.	ANTIGONE ſe rend maître de Tyr après un ſiége de quinze mois. Démétrius ſon fils, ſurnommé Poliorcé, recommence a paroître.		313.
3692.	ZÉNON établit à Athénes la Secte des Stoïciens.		312.
3693.	SÉLEUCUS ſe rend maître de Babylone, & des provinces voiſines.		311.
	C'eſt à cette expédition de Séleucus contre Babylone que commence l'Ere fameuſe des Séleucides, appellée par les Juifs l'Ere des Contrats.		
	Ptolémée ſe retire en Egypte & emméne avec lui un grand nombre des habitans de la Phénicie & de la Judée.		
	Caſſandre fait mourir Roxane avec ſon fils Alexandre.		309.
3695.	Polyſperchon fait mourir Hercule fils d'Alexandre avec ſa mere Bérénice.		
3696.	Opheltas Gouverneur de la Libye ſe révolte contre Ptolémée.		308.

A.M.	CARTHAGE.	LE PONT.	CAPPADOCE.	A.J.C.
3683.			Perdiccas dépouille Ariarathe de ſes Etats, & met à ſa place Euméne.	321.
3685.	Commencement des guerres que les Carthaginois ont ſoutenues en Sicile & en Afrique contre Agathocle.			319.
3689.			ARIARATHE III. monte ſur le trône de Cappadoce après la mort de Perdiccas & d'Euméne.	315.

A.M.	PERSES ET GRECS.	SYRACUSE.	A.J.C.
3698.	Démétrius Poliorcète ſe rend maître d'Athénes, & y rétablit le gouvernement Démocratique. Il ſe rend maître auſſi dans la même année de Salamine & de toute l'Iſle de Cypre. Démétrius de Phalére qui commandoit à Athénes ſe retire à Thébes. Les Athéniens renverſent ſes ſtatues & le condamnent à mort. Antigone & ſon fils Démétrius prennent le titre de Roi. Les autres Princes en font autant a leur exemple.		306.
3699.	Antigone, pour profiter de la victoire que ſon fils avoit remportée en Cypre, entreprend d'enlever l'Egypte à Ptolémée. Cette expédition ne lui réuſſit pas. Ptolémée l'Aſtronome fixe le commencement du régne de Ptolémée Roi d'Egypte au 7 Novembre de cette année.		305.
3700.	Démétrius Poliorcéte forme le ſiége de Rhodes. Il eſt forcé de le lever un an après. Protogène peintre célébre étoit dans la Ville pendant que Démétrius l'aſſiégeoit.		304.
3701.	Les Rhodiens emploient le prix des machines que Démétrius avoit fait ſervir au ſiége de leur ville & dont il leur avoit fait préſent, à faire ce Coloſſe fameux connu ſous le nom de Coloſſe de Rhodes. Démétrius Poliorcéte eſt déclaré chef de tous les Grecs par les Etats de la Gréce aſſemblés dans l'Iſthme.		303.
3702.	Ptolémée Séleucus, Caſſandre & Lyſimaque ſe liguent contre Antigone & Démétrius ſon fils.		302.
3703.	Bataille d'Ipſus où Antigone eſt tué, & Démétrius mis en fuite. Elle eſt ſuivie du partage de l'Empire d'Alexandre entre les quatre Princes ligués. Arcésilas, Chef de la moienne Académie.		301.

A.M.	CARTHAGE.	LE PONT.	CAPPADOCE.	A.J.C.
3702.		MITHRIDATE III, 36 ans. Le régne des trois Rois qui lui ſuccédérent dura environ 100 ans. Le dernier de ces trois fut MITHRIDATE IV, biſaieul de Mithridate le Grand.		302.

Il y a tant de liaiſon entre les évènemens qui arrivérent dans les quatre Empires formés de celui d'Alexandre, qu'il n'eſt pas poſſible de les ſéparer. C'eſt pourquoi je les rangerai tous dans une ſeule colonne, conformément au plan que j'ai ſuivi en les traitant dans le corps de mon Hiſtoire. Je vais auparavant donner une Table qui ne contiendra que les Rois qui ont régné dans chacun de ces Empires.

A.M.	EGYPTE.	SYRIE.	MACED.	THRACE ET BITHYN.	A.J.C.
3704.	PTOLÉMÉE SOTER.	SÉLEUCUS NICATOR.	CASSANDRE.	LYSIMAQUE.	300.
3707.			PHILIPPE & ALEXANDRE enfans de Caſſandre ſe diſputent le Roiaume & en jouiſſent à peu près l'eſpace de trois ans.		297.
3710.			DÉMÉTRIUS POLIORCÉTE.		294.
3717.			PYRRHUS & LYSIMAQUE.		287.
3719.	PTOLÉMÉE PHILADELPHE.				285.
3723.			SÉLEUCUS NICATOR, très peu de tems.	Lyſimaque eſt tué dans un combat. Après ſa mort ſes Etats ſont démembrés & ceſſent de compoſer un ſeul Roiaume.	281.
3724.		ANTIOCHUS SOTER.	PTOLÉMÉE CÉRAUNUS. Son frere MÉLÉAGRE régna quelque tems après lui.		280.
3726.			SOSTHÉNE.		278.
3728.			ANTIGONE GONATAS.		276.
3743.		ANTIOCHUS THEUS.			261.
3758.	PTOLÉMÉE EVERGÈTE.	SÉLEUCUS CALLINICUS.			246.
3762.			DÉMÉTRIUS fils d'Antigone Gonatas.		242.
3772.			ANTIGONE DOSON.		232.
3778.		SÉLEUCUS CÉRAUNUS.			226.
3781.		ANTIOCHUS LE GRAND.			223.
3783.	PTOLÉMÉE PHILOPATOR.				221.
3784.			PHILIPPE.		220.
3800.	PTOLÉMÉE EPIPHANE.				204.
3817.		SÉLEUCUS PHILOPATOR.			187.

A.M.	EGYPTE.	SYRIE.	MACEDOINE.	A.J.C.
3824.	Ptolémée Philométor.			180.
3825.			Persée dernier Roi de Macédoine.	179.
3829.		Antiochus Epiphane.		175.
3840.		Antiochus Eupator.		164.
3842.		Démétrius Soter.		162.
3854.		Alexandre Bala.		150.
3859.	Ptolémée Physcon.	Démétrius Nicator.		145.
3860.		Antiochus Théos fils de Bala s'empare d'une partie de la Syrie. Tryphon en fait autant peu de tems après.		144.
3864.		Antiochus Sydéte fait mourir Tryphon & régne à sa place.		140.
3877.		Zebina succéde à Démétrius Nicator.		127.
3880.		Séleucus fils de Nicator. Antiochus Grypus.		124.
3887.	Ptolémée Lathyre.			117.
3890.		Antiochus le Cyzicénien partage le Roiaume avec Grypus.		114.
3897.	Alexandre I, frere de Lathyre.			107.
3907.		Séleucus fils de Grypus.		97.
3911.		Antiochus Eusébe.		93.
3912.		Antiochus, second fils de Grypus.		92.
3913.		Philippe troisiéme fils de Grypus.		91.
3914.		Démétrius Eucháre quatriéme fils de Grypus.		90.
3919.		Antiochus Dionysus cinquiéme fils de Grypus. Les quatre derniers Rois qui viennent d'être nommés régnérent successivement avec Eusébe.		85.
3921.		Tigrane pendant quatorze ans.		83.
3923.	Alexandre II, fils d'Alexandre I.			81.
3935.		Antiochus l'Asiatique.		69.
3939.	Ptolémée Aulète.			65.
3946.	Bérénice l'ainée des filles d'Aulète régne pendant quelque tems a la place de son pere, après lequel ce Prince est rétabli.			58.
3953.	Cléopatre régne d'abord avec son frere ainé, ensuite avec Ptolémée son jeune frere, & enfin seule.			51.

A.M.	SUCCESSEURS D'ALEXANDRE.	SYRACUSE.	A.J.C.
3704.	Séleucus Roi de Syrie fait bâtir Antioche. Athénes refuſe de recevoir Démétrius Poliorcéte.		300.
3707.	Mort de Caſſándre Roi de Macédoine. Philippe ſon fils lui ſuccéde. Son régne ne dure pas un an. Il a pour ſucceſſeur Alexandre ſon frere. A peu près vers ce tems-ci Pyrrhus Roi d'Épire épouſa Antigone de la maiſon de Ptolémée, & rentra dans ſes Etats, dont il avoit été chaſſé par les Moloſſes.		297.
3709.	Démétrius Poliorcéte reprend Athénes. Preſque dans le même tems Lyſimaque & Ptolémée lui enlevent tout ce qu'il poſſédoit.		295.
3710.	Démétrius fait mourir Alexandre Roi de Macédoine qui l'avoit appellé a ſon ſecours, & s'empare de ſes Etats où il régne pendant 7 ans.		294.
3711.	Fondation de la ville de Séleucie par Séleucus.		293.
3717.	Pyrrhus & Lyſimaque enlevent la Macédoine a Démétrius. C lui-ci finit ſa vie miſérablement l'année ſuivante dans une priſon.		287.
3719.	Ptolémée Soter, Roi d'Egypte, céde l'Empire à ſon fils Ptolémée Philadelphe. Fondation du Roiaume de Pergame par Philétére.		285.
3721.	Démétrius de Phalére enfermé dans un Fort par ordre de Philadelphe s'y donne la mort.		283.
3722.	Séleucus Nicator Roi de Syrie déclare la guerre à Lyſimaque Roi de Macédoine.		282.
3723.	Lyſimaque eſt tué dans une bataille qui ſe donne en Phrygie. Séleucus va en Macédoine pour prendre poſſeſſion du Roiaume. Il y eſt aſſaſſiné par Céraunus. Antiochus Soter ſon fils lui ſuccéde dans le roiaume de Syrie.		281.
3724.	Céraunus, pour s'aſſurer le roiaume de Macédoine, fait mourir les deux enfans qu'Arſinoé avoit eus de Séleucus, & la relégue elle-même dans la Samothrace. La République des Achéens reprend ſon ancienne forme qu'elle avoit perdue ſous Philippe & ſous Alexandre. Pyrrhus Roi d'Epire, appellé par les Tarentins, paſſe en Italie pour faire la guerre aux Romains. Il donne un premier combat auprès d'Héraclée où il a tout l'avantage. Il l'eut encore dans un ſecond qui ſe donna l'année ſuivante.	Une Légion Romaine s'empare de Rhége par trahiſon.	280.
3725.	Irruption des Gaulois dans la Macédoine. Céraunus leur livre un combat dans lequel il périt. Méléagre ſon frere lui ſuccéde.		279.
3726.	Pyrrhus abandonne l'Italie, & paſſe dans la Sicile dont il fait la conquéte. Sosthéne chaſſe les Gaulois de la Macédoine. Il en eſt établi Roi. Son régne dure deux ans. Tentative des Gaulois contre le temple de Delphes.		278.
3727.	Ptolémée Philadelphe Roi d'Egypte fait traduire en Grec les Livres Saints.		277.
3728.	Mort de Soſthéne. Antigone Gonatas fils de Poliorcéte, qui régnoit depuis dix ans en Gréce, s'établit Roi de Macédoine a ſa place. La poſſeſſion lui en eſt conteſtée par Antiochus Roi de Syrie. Leur différend ſe termine par le mariage d'Antigone avec Phila fille de Stratonice & de Séleucus.		276.

A.M.	CARTHAGE.	LE PONT.	CAPPADOCE.	A.J.C.
3720.			ARIAMNÈS. ARIARATHE IV.	284.
3727.	Les Carthaginois envoient, sous la conduite de MAGON, du secours aux Romains contre Pyrrhus.			277.

A.M.	SUCCESSEURS D'ALEXANDRE.	SYRACUSE.	A.J.C.
3729.	Antiochus défait les Gaulois dans une bataille ſanglante qu'il leur livre, & délivre le pays de leur oppreſſion. Cette victoire lui mérite le titre de Soter.	HIÉRON & ARTÉMIDORE ſont élevés au ſouverain commandement par les troupes de Syracuſe.	275.
3730.	Pyrrhus retourne en Italie, & y eſt vaincu par les Romains. Il paſſe en Macédoine, où il attaque & défait Antigone. Ptolémée Philadelphe, touché de la réputation des Romains, leur envoie une ambaſſade pour leur demander leur amitié.		274.
3732.	Pyrrhus entreprend le ſiége de Lacédémone, dont il ne peut ſe rendre maître. Il eſt tué au ſiége d'Argos l'année d'enſuite.		272.
3736.	Antigone Gonatas ſe rend maître d'Athénes qui s'étoit liguée avec les Lacédémoniens contre lui.	Hiéron eſt déclaré Roi par les Citoiens de Syracuſe.	268.
3739.	ABANTIDAS s'établit Tyran de Sicyone après avoir fait mourir CLINIAS qui en avoit le Gouvernement. MAGAS, Gouverneur de la Cyrénaique & de la Libye, ſe révolte contre Ptolémée Philadelphe.		265.
3741.	Mort de Philétére Roi & Fondateur de Pergame. EUMÉNE ſon neveu lui ſuccéde.	Appius Claudius paſſe en Sicile pour porter du ſecours aux Mamertins contre les Carthaginois. Hiéron, qui d'abord lui avoit été contraire, s'accommode avec lui & fait alliance avec les Romains.	263.
3743.	Antiochus Soter Roi de Syrie fait proclamer Roi ſon fils ANTIOCHUS. Sa mort arrive peu de tems après. BÉROSS Hiſtorien de Babylone vivoit vers ce tems-ci.		261.
3746.	Accommodement entre Magas & Ptolémée Philadelphe.		258.
3749.	Guerre entre Antiochus Roi de Syrie & Ptolémée Philadelphe.		255.
3752.	ARATUS, fils de Clinias, délivre Sicyone de la Tyrannie, & l'unit à la Ligue des Achéens. Il eſt fait Général des Achéens.		252.
3754.	ARSACE ſe révolte contre Agathocle Gouverneur pour Antiochus du pays des Parthes. Cette révolte donne lieu au commencement de l'Empire des Parthes. A peu près dans le même tems THÉODORS Gouverneur de la Bactriane ſe révolte, & ſe fait déclarer Roi de cette Province.		250.
3755.	Traité de paix entre Antiochus & Ptolémée Philadelphe qui met fin à la guerre. Par une des conditions de ce Traité Antiochus répudie Laodice, & épouſe Bérénice fille de Ptolémée.		249.

A.M.	CARTHAGE.	LE PONT.	CAPPADOCE.	LES PARTHES.	A.J.C.
3741.	Commencement de la premiére guerre Punique avec les Romains. Elle dure 24 ans.				263.
3743.	Les Romains aſſiégent les Carthaginois dans Agrigente, & ſe rendent maîtres de la ville après un ſiége de 7 mois.				261.
3745.	Combat naval entre les Romains & les Carthaginois près des côtes de Myle.				259.
3749.	Combat naval près d'Ecnome en Sicile.				255.
3750.	RÉGULUS dans l'Afrique. Il y eſt fait priſonnier.				254.
3754.				ARSACE I, Fondateur du Roiaume des Parthes.	250.
3755.	Régulus eſt envoié à Rome pour y propoſer l'échange des priſonniers. A ſon retour les Carthaginois le font mourir dans les tourmens les plus cruels.			ARSACE II, frere du premier. PRIAPATIUS. PHRAATE I.	249.

A.M.	SUCCESSEURS D'ALEXANDRE.	SYRACUSE.	A.J.C.
3756.	Agis Roi de Sparte entreprend de faire revivre les anciens Etabliſſemens de Lycurgue. Léonide ſon Collégue eſt dépoſé pour n'avoir pas voulu y conſentir. Cléombrote ſon gendre eſt mis à ſa place.		248.
3757.	Mort de Ptolémée Philadelphe Roi d'Egypte. Ptolémée Evergète ſon fils lui ſuccéde.		247.
	Apollone de Rhodes auteur d'un poéme ſur l'expédition des Argonautes.		
3758.	Antiochus ſurnommé Théos Roi de Syrie eſt empoiſonné par ſa femme Laodice. Elle fait enſuite déclarer Roi Séleucus Callinicus ſon fils.		246.
	Bérénice & un fils qu'elle avoit eu d'Antiochus ſont aſſaſſinés par Laodice.		
	Ptolémée Evergéte frere de Bérénice entreprend de venger ſa mort. Il ſe rend maître d'une grande partie de la Syrie.		
3760.	Les Villes de Smyrne & de Magnéſie forment entr'elles une Ligue pour ſecourir le Roi de Syrie contre Ptolémée Evergéte.		244.
	Aratus ſe rend maître de la Citadelle de Corinthe.		
	Léonide eſt rétabli à Sparte, Cléombrote envoié en exil, & Agis mis à mort.		
3762.	Mort d'Antigone Gonatas Roi de Macédoine. Démétrius ſon fils lui ſuccéde.		242.
	Séleucus Roi de Syrie entre en guerre avec Antiochus Hiérax ſon frere. Ce dernier a l'avantage dans un combat qui ſe donne près d'Ancyre en Galatie.		
3763.	Mort d'Euméne Roi de Pergame. Attale ſon couſin germain lui ſuccéde.	Hiéron envoie du ſecours aux Carthaginois contre les Etrangers mercénaires.	241.
	Théodore Roi de Bactrie laiſſe en mourant ſon Roiaume à ſon fils de même nom.		
3765.	Eratosthéne le Cyrénien eſt fait Bibliothécaire de Ptolémée Evergéte.		239.
3771.	Joseph, neveu du Grand-Prêtre Onias eſt envoié en Ambaſſade auprès de Ptolémée Evergéte.		233.
3772.	Mort de Démétrius Roi de Macédoine. Antigone, Tuteur de Philippe fils de Démétrius, lui ſuccéde.		232.
	Polyclére de Sicyone, fameux Sculpteur.		
3774.	Séleucus Roi de Syrie eſt battu & fait priſonnier par Arſace Roi des Parthes.		230.
3776.	Cléoméne, Roi de Sparte, remporte une grande victoire contre les Achéens & contre Aratus.		228.

A.M.	CARTHAGE.	LE PONT.	CAPPADOCE.	LES PARTHES.	A.J.C.
3756.	Siége de Lilybée par les Romains.				248.
3763.	Défaite des Carthaginois près des Iles Egates, ſuivie du Traité qui met fin a la premiére guerre Punique. Guerre de Libye contre les Etrangers mercénaires. Elle dure 3 ans & 4 mois.				241.
3767.	Les Carthaginois cédent la Sardaigne aux Romains, & s'engagent a leur paier douze cens talens.				237.
3776.	AMILCAR eſt tué en Eſpagne. ASDRUBAL ſon gendre lui ſuccéde dans le commandement des armées. Annibal eſt envoié en Eſpagne ſur la demande qu'en avoit				228.

A.M.	SUCCESSEURS D'ALEXANDRE.	SYRACUSE.	A.J.C.
3778.	Séleucus Callinicus Roi de Syrie meurt chez les Parthes d'une chute de cheval. SÉLEUCUS CÉRAUNUS ſon fils ainé lui ſuccéde. Antiochus Hiérax eſt aſſaſſiné par des voleurs en ſortant de l'Egypte. Aratus défait Ariſtippe Tyran d'Argos. Il engage Lyſiade Tyran de Mégalopolis a dépoſer ſa Tyrannie, & a faire entrer ſa ville dans la Ligue des Achéens.		226.
3779.	Les Romains envoient une célébre Ambaſſade en Gréce pour y faire part du Traité qu'ils venoient de conclure avec les Illyriens. Les Corinthiens déclarent par un Decret public qu'ils ſeront admis à la célébration des Jeux Iſthmiques. Les Athéniens leur accordent auſſi le droit de Bourgeoiſie a Athénes. Antigone Roi de Macédoine eſt appellé par l'intrigue d'Aratus au ſecours des Achéens contre les Lacédémoniens.		225.
3781.	Cléoméne Roi de Sparte ſe rend maître de Mégalopolis. Bataille de Sélaſie ſuivie de la priſe de Sparte par Antigone. Mort de Séleucus Céraunus Roi de Syrie. ANTIOCHUS ſurnommé LE GRAND ſon frere lui ſuccéde.		223.
3782.	Le Coloſſe de Rhodes eſt renverſé par un grand tremblement de terre.		222.
3783.	Mort de Ptolémée Evergéte Roi d'Egypte. PTOLÉMÉE PHILOPATOR lui ſuccéde. Les Etoliens remportent une grande victoire à Caphyes ſur les Achéens.		221.
3784.	Antiochus ſoumet Molon & Alexandre qui s'étoient révoltés depuis deux ans, le premier dans la Médie & le ſecond dans la Perſe. Mort d'Antigone Roi de Macédoine. PHILIPPE fils de Démétrius lui ſuccéde. Cléoméne Roi de Sparte meurt en Egypte. Les Lacédémoniens nomment en ſa place Agéſipolis & Lycurgue. Guerre des Alliés en faveur des Achéens contre les Etoliens.		220.
3785.	Hermias, premier Miniſtre d'Antiochus, eſt mis à mort par ordre de ce Prince.		219.
3786.		Hiéron va au devant du Conſul Tib. Sempronius pour lui faire offre de ſes ſervices contre les Carthaginois.	218.
3787.	Bataille de Raphia entre Ptolémée Roi d'Egypte & Antiochus Roi de Syrie. Traité de paix entre Philippe Roi de Macédoine & les Achéens d'une part, & les Etoliens de l'autre, qui met fin a la guerre des Alliés.		217.
3788.	Antiochus aſſiége dans Sardes Achéus qui s'étoit révolté, & après un ſiége de deux ans il lui eſt livré par la trahiſon d'un Crétois. Alliance d'Annibal avec Philippe Roi de Macédoine.		216.
3789.	Philippe reçoit un échec conſidérable de la part des Romains au ſiége d'Apollonie.	Mort d'Hiéron. HIÉRONYME ſon petit-fils lui ſuccéde.	215.

CARTHAGE.

A.M.	CARTHAGE.	LE PONT.	CAPPADOCE.	LES PARTHES.	A.J.C.
	fait Asdrubal son oncle.				
3784.	Mort d'Asdrubal. ANNIBAL est fait Général de l'armée en sa place.				220.
3786.	Siége de Sagonte. Commencement de la seconde guerre Punique. Elle dure 17 ans.				218.
3787.	Annibal passe dans l'Italie, gagne les batailles du Tésin & de la Trébie.				217.
3788.	Bataille de Thrasyméne. Annibal trompe Fabius au défilé de Casilin. Cn. Scipion défait les Carthaginois en Espagne.				216.
3789.	Bataille de Cannes. Annibal se retire a				215.

A.M.	SUCCESSEURS D'ALEXANDRE.	SYRACUSE.	A.J.C.
3789.		Hiéronyme quitte le parti des Romains, & fait alliance avec Annibal. Il eſt aſſaſſiné peu de tems après. Sa mort eſt ſuivie de grands troubles à Syracuſe.	215.
3790.	CARNÉADE, Chef de la nouvelle Académie.		214.
3792.	Antiochus entreprend de réduire les Provinces qui avoient ſecoué le joug de l'Empire de Syrie, & il en vient à bout dans l'eſpace de ſept ans.	MARCELLUS ſe rend maître de Syracuſe après un ſiége de trois ans.	212.
3793.	Alliance des Etoliens avec les Romains. Attale Roi de Pergame y entre. Les Lacédémoniens y entrent auſſi peu de tems après.		211.
3796.	Combat célèbre entre Philippe Roi de Macédoine & les Etoliens auprès d'Elis. PHILOPÉMEN s'y diſtingue.		208.
3798.	Bataille de Mantinée, où Philopémen défait MACHANIDAS Tyran de Sparte qui y périt. NABIS eſt mis à ſa place.		206.
3800.	Traité de paix entre Philippe & les Romains. Tous les Alliés de part & d'autre y ſont compris. On raporte à cette année la naiſſance de POLYBE. Mort de Ptolémée Philopator Roi d'Egypte. PTOLÉMÉE EPIPHANE, âgé ſeulement alors de cinq ans, lui ſuccéde.		204.
3801.	Ligue formée entre Philippe Roi de Macédoine & Antiochus Roi de Syrie contre le jeune Roi d'Egypte.		203.
3802.	Philippe Roi de Macédoine eſt battu par les Rhodiens dans un combat naval qui ſe donne à la hauteur de l'île de Chio. Il paroît que c'eſt à l'année ſuivante qu'on doit raporter le traitement cruel que ce Prince fit ſouffrir aux Ciamens.		202.

A.M.	CARTHAGE.	LE PONT.	CAPPADOCE.	LES PARTHES.	A.J.C.
	Capoue après la bataille.				
3790.	Asdrubal est battu en Espagne par les deux Scipions.				214.
3793.	Les deux Scipions sont tués en Espagne. Les Romains forment le siége de Capoue.				211.
3794.	Annibal s'avance vers Rome & l'assiége. Peu de tems après les Romains se rendent maîtres de Capoue.				210.
3798.	Entrée d'Asdrubal dans l'Italie. Il est défait par le Consul Livius auquel Néron, l'autre Consul, s'étoit joint.				206.
3799.	Scipion se rend maître de toute l'Espagne. L'année suivante il est fait Consul, & passe en Afrique.				205.
3802.	Annibal est rappellé au secours de sa patrie.				202.

A.M.	SUCCESSEURS D'ALEXANDRE.	CARTHAGE.	A.J.C.
3803.	Philippe aſſiége & prend Abyde.	Entrevûe d'Annibal & de Scipion dans l'Afrique, ſuivie d'une bataille ſanglante où les Romains ont tout l'avantage.	201.
3804.	Les Romains déclarent la guerre à Philippe. P. Sulpitius en eſt chargé. Il gagne une victoire conſidérable auprès du Bourg d'Octolophe en Macédoine.	Traité de paix entre les Carthaginois & les Romains, qui met fin a la ſeconde guerre Punique. Depuis la fin de la ſeconde guerre Punique juſqu'au commencement de la troiſiéme, il s'écoula 50 ans.	200.
3805.	Villicus ſuccéde à Sulpitius dans la conduite de la guerre contre Philippe. L'année ſuivante Flamininus eſt envoié à la place de Villicus.		199.
3806.	Antiochus Roi de Syrie ſoumet la Paleſtine & la Célé-Syrie. Les Achéens ſe déclarent pour les Romains contre Philippe.		198.
3807.	Entrevûe de Philippe & du Conſul Flamininus. Nabis Roi de Sparte prend parti pour les Romains. Les Béotiens en font autant. Mort d'Attale Roi de Pergame. EUMENE lui ſuccéde. Bataille de Cynoſcéphale où les Romains remportent une victoire complette ſur Philippe.		197.
3808.	Traité de paix entre Philippe & les Romains qui met fin à la guerre. Ambaſſade des Romains vers Antiochus le Grand, pour s'aſſûrer ſi les plaintes qu'on avoit portées contre lui étoient fondées. Conſpiration de Scopas Etolien contre Ptolémée Epiphane découverte & punie.		196.
3809.	Flamininus fait la guerre à Nabis Tyran de Sparte.		195.
3810.		Annibal eſt fait Préteur à Carthage; il y réforme la Juſtice & les Finances. Après avoir exercé cet emploi environ deux ans, il ſe retire a Ephéſe auprès d'Antiochus à qui il conſeille de porter la guerre en Italie.	194.
3813.	Philopémen remporte un avantage conſidérable ſur Nabis près de Sparte. Les Etoliens forment la réſolution de s'emparer par ruſe & par trahiſon de Démétriade, de Chalcis, & de Lacédémone. Nabis eſt tué. Philopémen fait entrer Lacédémone dans la Ligue des Achéens. Antiochus paſſe en Gréce pour porter du ſecours aux Etoliens. Les Romains lui déclarent la guerre, & bientôt après le battent auprès des Thermopyles.	Entrevûe d'Annibal & de Scipion à Ephéſe.	191.
3814.	Bataille de Magnéſie, ſuivie d'un Traité de paix qui met fin a la guerre entre les Romains & Antiochus qui duroit environ depuis deux ans.		190.
3815.	Le Conſul Fulvius force les Etoliens à ſe ſoumettre aux Romains. Manlius ſon Collégue ſoumet preſque dans le même tems les Gaulois d'Aſie. C'eſt à cette année qu'on doit raporter le traitement cruel que les Bannis de Sparte ſoutenus par Philopémen exercérent contre les Spartiates.		189.

A.M.	LE PONT.	CAPPADOCE.	LES PARTHES.	A.J.C.
3814.		ARIARATHE V.		190.

A.M.	SUCCESSEURS D'ALEXANDRE.	CARTHAGE.	A.J.C.
3816.		Annibal ſe réfugie dans l'île de Créte pour éviter d'être livré aux Romains.	188.
3817.	Antiochus le Grand, Roi de Syrie, eſt tué dans le temple de Jupiter-Bélus, dans lequel il étoit entré pour le piller. SÉLEUCUS PHILOPATOR lui ſuccéde.		187.
3820.		Annibal abandonne l'île de Créte pour aller chercher un azile chez Pruſias Roi de Bithynie.	184.
3822.	Philopémen eſt pris devant Meſſéne par Dinocrate, & mis à mort.	Mort d'Annibal.	182.
3823.	Démétrius fils de Philippe Roi de Macédoine, injuſtement accuſé par ſon frere Perſée, eſt mis à mort par ordre de ſon pere.	Les Romains envoient des Commiſſaires dans l'Afrique pour juger le différent ſurvenu entre les Carthaginois & Maſiniſſa.	181.
3824.	Mort de Ptolémée Epiphane Roi d'Egypte. PTOLÉMÉE PHILOMÉTOR lui ſuccéde.		180.
3825.	Mort de Philippe Roi de Macédoine. PERSÉE ſon fils lui ſuccéde.		179.
3829.	Séleucus Philopator Roi de Syrie eſt empoiſonné par Héliodore qu'il avoit envoié peu auparavant à Jéruſalem pour s'en rendre maître. Il a pour ſucceſſeur ANTIOCHUS EPIPHANE.		175.
3830.	Antiochus Epiphane fait dépoſer Onias Grand-Prêtre de Jéruſalem, & met Jaſon à ſa place.		174.
3833.	Guerre entre Antiochus & Ptolémée Philométor.		171.
	Les Romains déclarent la guerre à Perſée. Ce Prince a quelque avantage dans un premier combat qui ſe donne auprès du fleuve Pénée.		
3834.	Antiochus Epiphane ſe rend maître de toute l'Egypte. Il marche enſuite vers Jéruſalem, & y exerce des cruautés inouies.		170.
3835.	Les Alexandrins, à la place de Philométor qui étoit tombé entre les mains d'Antiochus, font Roi PTOLÉMÉE EVERGÉTE ſon frere cadet.		169.
	La même année Philométor eſt relâché & s'unit avec ſon frere. Cette réunion engage Antiochus à recommencer la guerre.		
3836.	Paul-Emile eſt chargé de la guerre de Macédoine contre Perſée. Il remporte ſur ce Prince une célébre victoire auprès de Pydna, qui met fin au Roiaume de Macédoine. Ce ne fut pourtant que 20 ans après qu'il fut réduit en Province Romaine.		168.
	Le Préteur Anicius ſoumet l'Illyrie en 30 jours.		
	Popilius un des Ambaſſadeurs que les Romains avoient envoié en Egypte, oblige Antiochus d'en ſortir & de s'accommoder avec ſes deux freres.		
	Antiochus, outré de ce qui lui étoit arrivé en Egypte, tourne ſa colére contre les Juifs, & envoie Apollonius à Jéruſalem.		
	La même année il donne une Ordonnance pour obliger tous les Peuples d'abandonner leur religion afin de ſe conformer à la ſienne. Cette Loi eſt la ſource d'une cruelle perſécution chez les Juifs.		
3837.	Antiochus va en perſonne à Jéruſalem pour y faire exécuter ſes ordres. C'eſt alors qu'arriva le martyre des Maccabées & la mort d'Eléazar.		167.
	Paul-Emile abandonne au pillage les villes d'Epire pour avoir pris le parti de Perſée. Les Achéens ſoupçonnés de l'a-		

A.M.	LE PONT.	CAPPADOCE.	LES PARTHES.	A.J.C.
3819.	PHARNACE, fils de Mithridate IV.			185.

A.M.	SUCCESSEURS D'ALEXANDRE.	CARTHAGE.	A.J.C.
	voir favorisé, vont à Rome pour rendre compte de leur conduite. Le Sénat les relégue dans différentes bourgades de l'Italie, d'où ils ne reviennent qu'après 17 ans. Polybe étoit de ceux qui allérent a Rome.		
3838.	Prusias Roi de Bithynie va à Rome. Euméne Roi de Pergame ne peut obtenir d'y entrer.		166.
	Mort de Mathathias. Judas son fils lui succéde, & remporte plusieurs victoires sur les Généraux d'Antiochus.		
3840.	Antiochus Epiphane est repoussé de devant Elymaïde dont il se proposoit de piller le temple. Il marche vers la Judée dans le dessein d'exterminer tous les Juifs. La main de Dieu le frape en chemin, & il meurt au milieu des plus cruelles douleurs. Antiochus Eupator son fils lui succéde.		164.
3841.	Antiochus Eupator marche contre Jérusalem. Peu de tems après il est obligé de repasser en Syrie, pour en chasser Philippe d'Antioche qui s'étoit rendu maître de sa Capitale.		163.
3842.	Brouilleries entre Philométor Roi d'Egypte & Physcon son frere, qui ne se terminent qu'au bout de 5 ans.		162.
	Octavius, Ambassadeur pour les Romains en Syrie, y est assassiné.		
	Démétrius Soter fils de Séleucus Philopator s'échape de Rome où il étoit retenu, se rend en Syrie où il fait mourir Antiochus Eupator, & s'empare du Trône.		
3843.	Mort de Judas Maccabée.		161.
3844.	Démétrius est reconnu par les Romains pour Roi de Syrie.		160.
3845.	Mort d'Euméne Roi de Pergame. Attale Philométor lui succéde.		159.
3848.	Guerre entre Attale & Prusias.	Seconde Ambassade que les Romains envoient en Afrique pour faire de nouvelles enquêtes sur les différens entre Massinissa & les Carthaginois.	156.
3851.	Alexandre Bala se donne pour le fils d'Antiochus Epiphane, & veut en cette qualité se faire reconnoitre Roi de Syrie.		153.
3852.	Andriscus d'Adramyrte prend la qualité de fils de Persée, & entreprend de se faire déclarer Roi de Macédoine. Il est vaincu, pris, & envoié à Rome par Métellus.		152.
3854.	Démétrius Soter est tué dans une bataille qui se donne entre lui & Alexandre Bala. Sa mort laisse ce dernier maître de l'Empire de Syrie.		150.
3855.		Commencement de la troisiéme guerre Punique. Elle dure un peu plus de 4 ans.	149.
3856.	La Macédoine est réduite en Province de l'Empire Romain.	Carthage est assiégée par les Romains.	148.
3857.	Troubles dans l'Achaïe entretenus par Diæus & Critolaüs. Les Commissaires que les Romains y envoient sont maltraités.		147.
3858.	Métellus passe dans l'Achaïe, & y remporte divers avantages sur les Achéens. Mummius lui succéde, & après une grande bataille auprès de Leucopétra il se rend maître de Corinthe & la ruine entiérement.	Scipion le Jeune est fait Consul, & reçoit le commandement de l'armée qui assiégeoit Carthage.	146.
	La Gréce est réduite en Province Romaine sous le nom de Province d'Achaïe.		
3859.		Scipion se rend maître de Carthage, & la fait entiérement démolir.	145.

LE PONT.

A.M.	LE PONT.	CAPPADOCE.	LES PARTHES.	A.J.C.
3840.			MITHRIDATE I.	164.
3842.		ARIARATHE VI, surnommé Philopator.		162.
	MITHRIDATE V, surnommé Evergéte.			

La ſuite de l'Hiſtoire des Rois de Syrie eſt fort embrouillée. C'eſt pourquoi je la ſéparerai de celle des Egyptiens pour en achever la Chronologie.

A.M.	EGYPTE.	SYRIE.	A.J.C.
3859.	Mort de Ptolémée Philométor. PTOLÉMÉE PHYSCON ſon frere lui ſuccéde.	Démétrius Nicator fils de Démétrius Soter défait Alexandre Bala, & monte ſur le trône.	145.
3860.		ANTIOCHUS ſurnommé THÉOS fils de Bala ſoutenu par Tryphon ſe rend maître d'une partie du Roiaume. TRYPHON ſe rend maître de Jonathas, & le fait mourir à Ptolémaïde. L'année ſuivante il fait mourir ſon pupille Antiochus, & s'empare du Roiaume de Syrie.	144.
3863.		Démétrius marche contre les Parthes. Après quelques légers avantages il eſt fait priſonnier.	141.
3864.		ANTIOCHUS SIDÈTE, le ſecond des enfans de Démétrius Soter, épouſe Cléopatre femme de ſon frere Démétrius Nicator; & après avoir fait mourir Tryphon, il eſt lui-même déclaré Roi.	140.
3866.		Mort d'Attale Roi de Pergame. ATTALE ſon neveu ſurnommé PHILOMÉTOR lui ſuccéde. Il régne 5 ans.	138.
3868.	Les cruautés que Phyſcon exerce à Alexandrie obligent la plupart des habitans de ſortir de la Ville.		136.
3869.		Antiochus Sidéte aſſiége Jean Hyrcan dans Jéruſalem, & reçoit la ville à capitulation.	135.
3871.		Attale Philométor Roi de Pergame fait en mourant le Peuple Romain héritier de ſes Etats. ANDRONIC s'en ſaiſit.	133.
3873.		Antiochus marche contre les Parthes, & remporte ſur eux pluſieurs avantages. Ils renvoiérent Démétrius l'année ſuivante.	131.
3874.	Phyſcon chaſſe Cléopatre ſa premiére femme, & épouſe ſa fille du même nom. Bientôt après il eſt obligé de s'enfuir, & les Alexandrins donnent le Gouvernement à Cléopatre qu'il avoit répudiée.	Démétrius Nicator régne de nouveau en Syrie. Le Conſul Perpenna défait Andronic, & l'envoie à Rome. Le Roiaume de Pergame fut réduit l'année ſuivante en Province Romaine par Manius Aquilius.	130.

A.M.	LE PONT.	CAPPADOCE.	LES PARTHES.	A.J.C.
3873.			PHRAATE II.	131.

A. M.	LE PONT.	CAPPADOCE.	LES PARTHES.	A. J. C.
3875.		ARIARATHE VII.	ARTABANE. Après un régne très court il a pour ſucceſſeur MITHRIDATE II, qui régne pendant 40 ans.	129.
3881.	MITHRIDATE VI, ſurnommé le Grand.			123.

A.M.	EGYPTE.	SYRIE.		A.J.C.
			Roi. Il épouſe Séléne veuve de Grypus.	
3912.		ANTIOCHUS, frere de Séleucus & ſecond fils de Grypus, prend le diadême. Il eſt défait preſque auſſitôt après par Eufébe, & ſe noie dans l'Oronte.		92.
3913.		PHILIPPE ſon frere, troiſiéme fils de Grypus, lui ſuccéde.		91.
3914.		DÉMÉTRIUS EUCHÈRE, quatriéme fils de Grypus, eſt établi Roi à Damas par le ſecours de Lathyre.		90.
3915.	Alexandre tue ſa mere Cléopatre.			89.
3916.	Alexandre eſt chaſſé, & meurt peu de tems après. Lathyre eſt rappellé.		Euſébe, vaincu par Philippe & Démétrius, ſe retire chez les Parthes qui le rétablirent deux ans après.	88.
3919.		Démétrius aiant été pris par les Parthes, ANTIOCHUS DIONYSUS, cinquiéme fils de Grypus, eſt établi ſur le trône de Damas, & eſt tué l'année ſuivante.		85.
3921.		Les Syriens, fatigués de tant de changemens, choiſiſſent pour Roi TIGRANE Roi d'Arménie. Il régne 14 ans par un Viceroi.	Euſébe ſe réfugie en Cilicie où il demeure caché.	83.
3922.	Lathyre ruine Thébes d'Egypte où s'étoient réfugiés des rebelles qu'il avoit défaits auparavant dans un grand combat.			82.

A.M.	LE PONT.	CAPPADOCE.	LES PARTHES.	A.J.C.
3913.	Mithridate s'empare de la Cappadoce, & y fait régner son fils.	ARIARATHE VIII. Mithridate Roi de Pont le fait mourir, & établit son fils à sa place. Peu de tems après ARIARATHE IX enléve la Cappadoce au fils de Mithridate, qui y est rétabli presque aussitôt après par son pere.		91.
3914.		Sylla passé en Cappadoce, en chasse le fils de Mithridate, & y établit ARIOBARZANE I.		90.
3915.	Commencement de la premiére guerre de Mithridate contre les Romains.	Tigrane Roi d'Arménie chasse de la Cappadoce Ariobarzane, & y rétablit le fils de Mithridate.		89.
			MNASCHIRÈS, & après lui SINATROCCÈS. Le régne de ces deux Princes dura environ 20 ans.	
3916.	Mithridate fait égorger dans un même jour tous les Romains qui se trouvent dans l'Asie-Mineure. ARCHÉLAÜS l'un de ses Généraux s'empare d'Athénes, & de la plupart des autres villes de la Gréce.			88.
3917.	SYLLA est chargé de la guerre contre Mithridate. Il reprend Athénes après un long siége.			87.
3918.	Victoire de Sylla sur les Généraux de Mithridate auprès de Chéronée. Peu de tems après il en remporte une seconde à Orchoméne.			86.
3920.	Traité de paix entre Mithridate & Sylla, qui met fin à la guerre.			84.
3921.	Mithridate fait mourir son fils. Seconde guerre de Mithridate contre les Romains. Elle dure un peu moins de trois ans.			83.

A. M.	EGYPTE.	SYRIE.	A. J. C.
3923.	Mort de Lathyre. ALEXANDRE II fils d'Alexandre I, protégé par Sylla, eſt nommé Roi.		81.
3928.		Mort de Nicoméde Roi de Bithynie. Son Roiaume eſt réduit en Province Romaine. La Cyrénaique le devient auſſi la meme année.	76.
3935.		Tigrane rappelle Magdale qu'il avoit établi Viceroi de Syrie. ANTIOCHUS L'ASIATIQUE prend poſſeſſion de quelques endroits de la Syrie, & y régne pendant quatre ans.	69.
3939.	Alexandre eſt chaſſé de l'Egypte. PTOLÉMÉE AULÉTE bâtard de Lathyre eſt mis a ſa place.	Pompée dépouille Antiochus l'Aſiatique de ſes Etats, & réduit la Syrie en Province Romaine.	65.

LE PONT.

A.M.	LE PONT.	CAPPADOCE.	LES PARTHES.	A.J.C.
3926.		Sylla oblige Mithridate à reſtituer la Cappadoce à Ariobarzane. Tigrane la lui enléve encore une fois. Après la guerre de Mithridate Pompée rétablit Ariobarzane. Son régne, avec celui de ſon fils qui fut très court, dura juſques vers l'an 3953.		78.
3928.	Mithridate fait alliance avec Sertorius.			76.
3929.	Commencement de la troiſiéme guerre de Mithridate contre les Romains. Luculle & Cotta ſont mis a la téte de l'armée Romaine.			75.
3930.	Cotta eſt battu par terre & par mer, & forcé de ſe renfermer dans la ville de Chalcédoine. Sylla vient l'y ſecourir.			74.
3931.	Mithridate forme le ſiége de Cyzique. Luculle l'oblige de l'abandonner au bout de deux ans, le pourſuit, & le bat auprès du Granique.			73.
3933.	Défaite de Mithridate dans les plaines de Cébir.s. Il ſe retire chez Tigrane.			71.
3934.	Luculle déclare la guerre à Tigrane, & bientôt après le défait & ſe rend maître de Tigranocerte capitale de l'Arménie.			70.
3935.			PHRAATE III, qui ſe fait ſurnommer Dieu.	69.
3936.	Luculle défait Tigrane & Mithridate joints enſemble auprès de la riviére d'Arſamia.			68.
3937.	Mithridate recouvre tous ſes Etats à la faveur de la méſintelligence qui ſe met dans l'armée Romaine.			67.
3938.	Pompée eſt donné pour ſucceſſeur à Luculle. Il remporte pluſieurs avantages ſur Mithridate, & l'oblige à prendre la fuite. Tigrane vient ſe rendre à Pompée.			66.
3939.	Pompée ſe rend maître de Caine où étoient renfermés les tréſors de Mithridate. Mort de Mithridate. PHARNACE ſon fils, que l'armée avoit élu Roi, ſoumet & ſa perſonne & ſes Etats aux Romains.			65.

A.M.	EGYPTE.	CAPPADOCE.	LES PARTHES.	A.J.C.
3946.	Les Romains dépoſent Ptolémée Roi de Cypre, & s'emparent de l'Iſle. Caton eſt chargé de cette expédition. Ptolémée Auléte eſt obligé de s'enfuir de l'Egypte. On déclare Reine à ſa place l'aînée de ſes filles nommée Bérénice.			58.
3948.			MITHRIDATE, l'aîné des enfans de Phraate.	56.
3949.	Gabinius & Antoine rétabliſſent Auléte dans la poſſeſſion entiére de ſes Etats.			55.
3950.			ORODE. Expédition malheureuſe de Craſſus contre les Parthes.	54.
3953.	Mort de Ptolémée Auléte. Il donne en mourant ſes Etats à l'aîné de ſes fils & à l'aînée de ſes filles qui étoit la fameuſe Cléopatre.	ARIOBARZANE III. Caſſius le fit mourir.		51.
3956.	Pothin & Achillas tuteurs du jeune Roi ôtent a Cléopatre la part qu'elle avoit dans le Gouvernement, & la chaſſent de l'Egypte.			48.
3957.	Mort du Roi d'Egypte. Céſar met ſur le trône CLÉOPATRE avec PTOLÉMÉE ſon jeune frere.			47.
3961.	Cléopatre empoiſonne ſon frere lorſqu'elle le voit arrivé à l'âge où les Loix lui permettoient de prendre part à l'autorité ſouveraine. Elle ſe déclare enſuite pour les Triumvirs Romains.			41.
3962.		ARIARATHE X.		42.
3963.	Cléopatre va trouver Antoine à Tarſe en Cilicie. Elle ſe rend maîtreſſe de ſon eſprit, & l'améne avec elle à Alexandrie.			41.
3965.			Ventidius Général des Romains remporte ſur les Parthes une victoire qui répare l'affront que ſa nation avoit ſouffert à la bataille de Carres.	39.
3971.	Antoine ſe rend maître de l'Arménie. Il en préſente le Roi a Cléopatre. Couronnement de Cléopatre & de tous ſes enfans. Rupture entre Céſar & Antoine. Cléopatre accompagne ce dernier qui répudie Octavie à Athénes.			33.

A.M.	EGYPTE.	CAPPADOCE.	A.J.C.
3973.	Cléopatre prend la fuite à la Bataille d'Actium. Elle eſt ſuivie par Antoine qui abandonne ainſi la victoire à Céſar.	Marc-Antoine chaſſe Ariarathe de la Cappadoce, & établit à ſa place ARCHÉLAÜS. A la mort de ce Prince qui arriva l'an du Monde 4021, la Cappadoce fut réduite en Province Romaine.	31.
3974.	Antoine meurt entre les bras de Cléopatre. Céſar ſe rend maître d'Alexandrie. Cléopatre ſe donne la mort. L'Egypte eſt réduite en Province Romaine.		30.

Fin de la Table Chronologique.

TABLE GÉNÉRALE DES MATIERES CONTENUES DANS L'HISTOIRE ANCIENNE.

A

ABANTIDAS ſe ſaiſit de la tyrannie à Sicyone, IV. 277.

ABARIS, Poëte Grec, VI. 129.

ABAS, Roi d'Argos, II. 10.

ABDOLONYME eſt placé malgré lui ſur le trône de Sidon, III. 610. Réponſe qu'il fait à Alexandre, 611.

ABELOX, Eſpagnol, trahit Annibal en livrant aux Romains les ôtages Eſpagnols, I. 231.

ABRADATE, Roi de la Suſiane, & mari de Panthée, vient ſe rendre dans le camp de Cyrus, I. 420. Il eſt tué à la bataille de Thymbrée, 436.

ABRAHAM paſſe en Egypte avec Sara, I. 68. L'Ecriture le place fort près de Nemrod: pour quelle raiſon, 331.

ABROCOMAS, un des Généraux de l'armée d'Artaxerxe-Mnémon, qui marchoit contre ſon frere, II. 562.

ABSALOM, frere d'Alexandre Jannée, V. 252.

ABUTITE, Gouverneur de Suſe pour Darius, ſe rend à Alexandre, III. 672. Alexandre lui donne le Gouvernement de la Suſiane, 673.

ABYDE, Ville d'Aſie, eſt aſſiégée par Philippe, IV. 454. Fin tragique de cette ville, 455.

ACADÉMIES. Trois Sectes Académiciennes, VI. 415. L'ancienne, 416. La moienne, 427. La nouvelle, 429.

Académie fondée à Alexandrie par Ptolémée Soter, ſous le nom de Muſeon, IV. 173.

Académies établies en Europe dans le dernier ſiécle, VI. 575. Eloge de l'Académie des Sciences, 576, & de celle des Inſcriptions & Belles-Lettres, V. 543.

ACARNANIENS, peuples de la Gréce. Action courageuſe de ces peuples, IV. 407.

ACCIUS, *Voiez* ATTIUS.

ACHAIE, contrée du Péloponnéſe, ainſi nommée d'Achéus, II. 15. *Voiez* ACHÉENS.

ACHAZ, Roi de Juda, ſe rend vaſſal & tributaire de Théglathphalaſar, I. 351.

ACHÉENS, établis par Achéus dans le Péloponnéſe, II. 15. Etabliſſement de leur République, IV. 275. Leur Gouvernement, *ibid.* Villes dont la Ligue des Achéens fut d'abord compoſée, 276. Pluſieurs Villes s'y joignirent par la ſuite, 278, 288. Chefs qui ont rendu cette République ſi floriſſante, 278, 412.

Les Achéens entrent en guerre avec Lacédémone, IV. 312. Après pluſieurs échecs, ils appellent à leur ſecours Antigone qui leur fait remporter pluſieurs avantages ſur leurs ennemis, 318. Etant en guerre avec les Etoliens, ils ont recours à Philippe, 367. Philippe leur fait remporter divers avantages ſur ces peuples, 373. La paix ſe conclut entre les deux peuples, 396. Les Achéens, ſous la conduite de Philopémen, remportent une grande victoire ſur Machanidas Tyran de Sparte, 436. Ils ſe déclarent contre Philippe pour les Romains, 483. Ils remportent, ſous la conduite de Philopémen, une grande victoire ſur Nabis Tyran de Sparte, 532. Ils prennent le parti des Romains contre Antiochus, 545. Cruel traitement qu'ils exercent envers pluſieurs Spartiates, 590. Ils ſoumettent les Meſſéniens, 622. Ils envoient à Rome des Députés au ſujet de Sparte, 627. Callicrate, un de leurs Députés, les trahit, 628.

Les Achéens prennent la réſolution de partager avec les Romains les périls de la guerre contre Perſée, V. 40. Ils deviennent ſuſpects aux Romains, 104. Dur traitement qu'ils en reçoivent, 105. &c. Troubles dans l'Achaie, 127. Les Achéens déclarent la guerre aux Lacédémoniens, *ibid.* Ils maltraitent les Commiſſaires Romains, 128. Ils engagent dans

leur parti Thébes & Chalcis, 130. Ils ſont défaits par Mérellus, 131. puis par Mummius, 132. L'Achaïe eſt réduite en province Romaine, 134.
ACHÉMÉNE, frere de Xerxès, eſt établi Gouverneur de l'Egypte, II. 178.
ACHÉMÉNIDE, frere d'Artaxerxe Mnémon, eſt mis à la tête de l'armée que ce Prince envoie contre l'Egypte, II. 282. Il périt dans un combat. *ibid.*
ACHÉUS, fils de Xuthus, fondateur des Achéens, II. 15.
ACHÉUS, Couſin de Séleucus Céraunus, a le maniement des affaires de Syrie, IV. 342. Il venge la mort de ce Prince, 343. Il refuſe la Couronne, & la conſerve à Antiochus le Grand, *ibid.* Sa fidélité envers ce Prince, *ibid. & ſuiv.* Révolte d'Achéus contre Antiochus, 352. Sa puiſſance, *ibid.* Il eſt trahi, livré à Antiochus, & mis à mort, 361, 362.
ACHILLAS, Tuteur de Ptolémée, ôte à Cléopatre la part de la Souveraineté de l'Egypte, V. 419. Il aſſaſſine Pompée, *ibid.* Il eſt mis à mort, 426.
ACHORIS, roi d'Egypte, II. 644.
Achradine, quartier de la ville de Syracuſe; ſa deſcription, II. 445.
ACICHORIUS, Chef des Gaulois, fait une irruption dans la Macédoine, IV. 198. puis dans la Gréce, 200. Il y périt, 201.
Acier. Deſcription de ce métal, V. 523.
ACILIUS (*Manius*) eſt chargé de faire la guerre dans la Gréce à Antiochus, IV. 546. Il défait ce Prince auprès des Thermopyles, 549. Il ſoumet les Etoliens, 551. &c.
ACILIUS, jeune Romain; ſtratagême dont il ſe ſert pour faire ſortir Perſée de ſon aſyle, V. 77.
ACRISIUS, roi d'Argos, II. 10.
ACROTATE, fils d'Aréus roi de Sparte, IV. 233. Valeur de ce jeune Prince, 236.
ACTIUM, ville célébre par la défaite d'Antoine, V. 448.
ADA, conſervée dans le Gouvernement de la Carie après la mort d'Idriée ſon mari, III. 578.
ADHERBAL, Chef des Carthaginois, défait les Romains ſur mer, I. 181.
ADIMANTE, eſt nommé Général des Athéniens après le combat des Arginuſes, II. 517. Ce qui lui fit éviter la mort après ſa défaite près d'Ægos-potamos, 527.
ADMÈTE, roi des Moloſſes, donne retraite à Thémiſtocle, II. 252. Intimidé par les Athéniens, il le renvoie, 268.
ADMÈTE, Chef des Argyraſpides dans l'armée d'Alexandre, eſt tué au ſiége de Tyr, III. 624.
ADONIS. Fêtes célébrées à Athénes en ſon honneur, II. 434.
Adorer. Etymologie de ce mot, I. 554.
ADRIEN. Baſſe jalouſie de cet Empereur contre l'Architecte Apollodore, V. 589.
Adverſité. Elle ſert à relever la gloire d'un Prince, I. 485. Cortége de l'adverſité, II. 630.
ÆGOS-POTAMOS, célébre par la victoire de Lyſandre ſur les Athéniens, II. 524.
ÆGYPTUS, nom donné par les Grecs à Séſoſtris, I. 70.
ÆSOPUS, Comédien, V. 702. Ses richeſſes, *ibid.*
AFER (Domitius) célébre Orateur, VI. 77.
AFFRANCHIS. Leur crédit ſous les mauvais Empereurs, VI. 388.
AFRANIUS, Poéte Latin, VI. 167.
AFRIQUE, découverte par les ſoins de Néchao, I. 87. Sa Fertilité, V. 486.
AGAMEMNON, roi de Mycénes, II. 11.
AGARISTE, fille de Cliſthéne Tyran de Sicyone. Ce que fit ſon pere en lui choiſiſſant un époux, II. 54.
AGATHOCLE s'empare de la Tyrannie à Syracuſe, I. 153. Ses expéditions contre les Carthaginois en Sicile & en Afrique, 154. &c. Il attire Ophellas dans ſon parti, puis le fait mourir. 161. Fin miſérable de ce Tyran, 162.
AGATHOCLE, Gouverneur des Parthes pour Antiochus, donne lieu à une revolte dans laquelle il périt, IV. 253.
AGATHOCLE, frere d'Agathoclée, IV. 363. Son pouvoir ſur l'eſprit de Ptolémée Philopator. *ibid.* Ce qu'il fait pour obtenir la Tutelle de Ptolémée Epiphane, 450. Il périt miſérablement. 451.
AGATHOCLÉE, concubine de Ptolémée Philopator, IV. 363. Fin miſérable de cette femme, 451.
AGATHODAMON, Géographe, VI. 632.
AGATIAS, Poéte Grec, VI. 147.
AGÉLAS, de Naupacte, Ambaſſadeur des Alliés vers Philippe: Sageſſe de ſon diſcours, IV. 397.
AGÉSILAS eſt élu Roi à Sparte, II. 604. Son éducation, 605. Son caractére, *ibid. & ſuiv.* Il part pour l'Aſie, 609. Il ſe brouille avec Lyſandre, 611. Expéditions d'Agéſilas en Aſie, 615. &c. Sparte le nomme Généraliſſime ſur terre & ſur mer, 619. Il commet Piſandre à ſa place ſur la flote, *ibid.* Il a une entrevûe avec Pharnabaze, 621. Les Ephores le rappellent pour venir au ſecours de ſa patrie, 626. Sa prompte obéiſſance, *ibid.* Il remporte une victoire ſur les Thébains à Coronée, & y eſt bleſſé, 631. Il retourne à Sparte, 633. Il y conſerve toujours ſes mœurs anciennes, *ibid.* Il découvre le complot que Lyſandre avoit formé, 634. Différentes expéditions d'Agéſilas dans la Grece, 635. &c. Il fait nommer Téleutias ſon frere, Amiral de la flote, *ibid.* Il fait abſoudre Sphodrias, III. 350. Raillerie qu'il s'attire de la part d'Antalcide, 3.. Diſpute d'Agéſilas avec Epami-

nondas dans l'aſſemblée des Alliés à Sparte, 351. Il fait déclarer la guerre aux Thébains, *ibid.* Il trouve le moien de ſauver ceux qui avoient pris la fuite à la bataille de Leuctres, 361. Conduite que tient Agéſilas dans les deux irruptions des Thébains ſur le Territoire de Sparte, 361, 387. Lacédémone l'envoie au ſecours de Tachos roi d'Egypte, qui s'étoit révolté contre les Perſes, 494. Actions de ce Roi en Egypte, 495. Il ſe déclare pour Nectanébus contre Tachos, *ibid.* Il meurt en retournant à Sparte, 497.

AGÉSILAS, Oncle maternel d'Agis roi de Sparte, abuſe de la confiance de ce Prince, IV. 302. Violences qu'il commet étant Ephore, 304. Il eſt bleſſé & laiſſé pour mort, 314.

AGÉSIPOLIS, roi de Sparte avec Agéſilas, III. 332. Différence entre ces deux Rois, *ibid.* Il commande l'armée envoiée contre Olynthe, 336. Sa mort. *ibid.*

AGÉSIPOLIS, encore enfant, régne à Sparte avec Lycurgue, IV. 372. Aiant été chaſſé du Trône par Lycurgue, il ſe met à la tête des Bannis de Sparte, & ſe rend au camp de Quintius qui marchoit contre Nabis, 514.

AGÉSISTRATA, mere d'Agis roi de Sparte, IV. 307. Sa mort, 308.

AGIATIS, veuve d'Agis roi de Sparte, eſt forcée par Léonide d'épouſer Cléoméne, IV. 310. Mort de cette Princeſſe, 323.

AGIS I. fils d'Euryſthéne, roi de Sparte, réduit les habitans d'Elos en ſervitude, II. 97.

AGIS II. fils d'Archidamus, roi de Sparte, II. 443. Il fait la guerre aux habitans de l'Elide, 604. Il reconnoit en mourant Léotychide pour ſon fils, *ibid.*

AGIS III. fils d'un ſecond Archidamus, roi de Sparte, commande l'armée des Lacédémoniens contre les Macédoniens, & eſt tué dans un combat, III. 692.

AGIS IV. fils d'Eudamidas, régne à Sparte, IV. 294. Il entreprend d'y faire revivre les anciens établiſſemens de Lycurgue, & en vient à bout en partie, 297. &c. Le ſeul Agéſilas empêche que l'affaire ne ſoit terminée, 302. Il eſt envoié au ſecours des Achéens contre les Etoliens, *ibid.* En rentrant à Sparte, il y trouve tout changé, 304. Il eſt condamné à mort & exécuté, 308.

AGONOTHÉTES, nom donné à ceux qui préſidoient aux Jeux publics dans la Grèce, III. 117.

AGRICOLA. Sa vie écrite par Tacite, VI. 296. Extraits de cette vie, 300.

Agriculture. Son antiquité, V. 475. Son utilité, *ibid.* Quelle eſtime on en faiſoit dans les anciens tems, 476. principalement en Egypte, I. 56. en Perſe, 518. & en Sicile, III. 289. V. 477. Combien il eſt important de la mettre en honneur, & dangereux d'en négliger le ſoin, V. 481.

AGRIGENTE, ville de Sicile: ſa Fondation, II. 427. Molleſſe de ſes habitans, III. 178. Elle eſt aſſiégée & priſe par les Carthaginois, I. 141.

AGRON, Prince d'Illyrie, IV. 289.

Airain. Mines d'Aitain, V. 524. Deſcription de ce métal, *ibid.*

ALBANIENS. Situation de leur pays, V. 396. Ils s'oppoſent au paſſage de Pompée qui pourſuivoit Mithridate, *ibid.* Pompée les défait, & les oblige à demander la paix, *ibid.* 397.

ALCAMÉNE, Sculpteur, V. 602.

ALCANDRE, jeune Lacédémonien, créve un œil à Lycurgue, II. 24. Moiens qu'emploie Lycurgue pour s'en venger, 25.

ALCÉE, fils de Perſée roi de Mycénes, & pere d'Amphitryon, II. 10.

ALCÉE, Poéte Grec, II. 70. VI. 140.

ALCIBIADE, encore tout jeune, remporte le prix de la valeur dans un combat contre les Potidéens, II. 320. Caractére de cet Athénien, 415. Ses liaiſons avec Socrate, *ibid.* Souplelſe de ſon génie, 418. 443. 542. Sa paſſion pour dominer ſeul, 419. Dépenſes énormes qu'il faiſoit pour les jeux publics, III. 131. Villes qui fourniſſoient à ces dépenſes, 132.

Alcibiade commence à paroître à Athénes, II. 415. Artifice qu'il emploie pour faire rompre le traité avec Lacédémone, 419. Il engage les Athéniens dans la guerre de Sicile, 423. Il eſt nommé Général avec Nicias & Lamachus, 428. On l'accuſe d'avoir mutilé les ſtatues de Mercure, 435. Il part pour la Sicile ſans avoir pu obtenir qu'on juge l'affaire, *ibid.* Il ſe rend maître de Catane par ſurpriſe, 439. Il eſt rappellé par les Athéniens pour être jugé, 442. Il ſe ſauve, *ibid.* & eſt condamné à mort par contumace, 441. Il ſe retire à Sparte, 442. Il y gagne les bonnes graces de Timée femme d'Agis, & en a un fils, 443. Il conſeille aux Lacédémoniens d'envoier Gylippe au ſecours de Syracuſe, 449.

Alcibiade ſe retire auprès de Tiſſapherne, II. 486. Son crédit auprès de ce Satrape, 487. On ménage ſon retour à Athénes, 490. Il y eſt rappellé, 494. 496. Il bat la flote des Lacédémoniens, 497. Il va trouver Tiſſapherne qui le fait arrêter & conduire priſonnier à Sardes, *ibid.* Il ſe ſauve de priſon, *ibid.* Il défait en un même jour Mindare & Pharnabaze, 498. &c. Il retourne triomphant à Athénes, 500. & y eſt nommé Généraliſſime, 502. Il fait célébrer les grands Myſtéres, 503. Il part avec la flote, 504. Thraſybule l'accuſe à Athénes d'être cauſe de la défaite de la flote près d'Epheſe, 508. On lui ôte le commandement, 509. Il ſe retire dans la Querſonnéſe, *ibid.* Il vient trouver à Ægos-potames les Généraux Athéniens, 524. Conſeil qu'il leur donne, *ibid.* Il ſe retire dans la province de Pharnaba-

re, 541. Ce Satrape le fait aſſaſſiner, *ibid.*
Alcibiade, l'un des Bannis de Sparte, & rétabli par les Achéens dans ſa patrie, eſt député à Rome pour former des plaintes contre ceux-ci, IV. 614. Les Achéens le condamnent à mort, 617. Ils abrogent bientôt après ce jugement, 620.
Alcime eſt mis à la tête des armées de Démétrius Soter contre les Juifs, V. 170. 171.
Alcman, Poëte Lyrique, II. 69. VI. 139.
Alcménides chaſſés d'Athénes par Piſiſtrate, II. 56. Ils ſe chargent de la conſtruction du nouveau temple de Delphes, 59. Quel étoit leur but dans cette entrepriſe, *ibid.*
Alcyonée, fils d'Antigone, porte à ſon pere la tête de Pyrrhus, IV. 241.
Alexamène eſt envoié par les Etoliens pour s'emparer de Lacédémone, IV. 518. Son avarice lui fait manquer ſon coup, *ibid.* Il eſt tué dans Sparte, 539.
Alexandra, femme d'Alexandre Jannée, régne ſur la nation Juive, V. 237. 255. &c. Elle ſe ſoumet elle & ſes enfans au pouvoir des Phariſiens, *ibid.* Elle meurt la neuviéme année de ſon régne, 259.
Alexandre I, fils d'Amyntas, roi de Macédoine, venge l'injure que ſa mere & ſes ſœurs avoient reçue des Députés des Perſes, II. 143. Il fait aux Athéniens des propoſitions de paix de la part des Perſes, 222. Il inſtruit les Grecs du deſſein des Perſes, 228.
Alexandre II, fils d'Amyntas II, régne en Macédoine, & meurt au bout d'un an, III. 375.
Alexandre III, ſurnommé le Grand, fils de Philippe. Sa naiſſance, III. 466. 548. Heureuſes inclinations de ce Prince, 549. *& ſuiv.* Il a pour maître Ariſtote, 466. 550. Eſtime & amitié d'Alexandre pour ce Philoſophe, 551. Il donne Bucéphale, 555.
Alexandre monte ſur le trône de Macédoine, III. 557. Il ſoumet & réduit les peuples voiſins de ſon Roiaume qui s'étoient révoltés, 558. Il paſſe en Gréce pour diſſiper la ligue qui s'y étoit formée contre lui, 559. Il défait les Thébains dans une grande bataille, & s'empare de leur ville qu'il détruit, 560. Il pardonne aux Athéniens, 563. Il convoque une Diéte à Corinthe, & s'y fait nommer Généraliſſime des Grecs contre les Perſes, *ibid.* Viſite qu'il rend au Philoſophe Diogéne, 564. Il retourne en Macédoine, 565. & ſe prépare à ſon expédition contre les Perſes, 567. Il établit Antipater pour gouverner en Macédoine en qualité de Viceroi, *ibid.*
Alexandre part pour l'Aſie, III. 568. Arrivé à Ilion, il y rend de grands honneurs à la mémoire d'Achille, 570. Il paſſe le Granique, & remporte ſur les Perſes une grande victoire, 571. Il aſſiége & prend Milet, 576. puis Halicarnaſſe, 577. & fait la conquête de preſque toute l'Aſie Mineure, 578. Il prend la ville de Gordion, & y coupe le fameux nœud Gordien, 581. Il paſſe le défilé de Cilicie, 582. Il arrive à Tarſe, & y eſt attaqué d'une maladie mortelle, pour s'être baigné dans le Cydne, 583. Il en guérit en peu de jours, 585. Il va à la rencontre de Darius, & remporte ſur ce Prince une célébre victoire près d'Iſſus, 591. *& ſuiv.* Las de pourſuivre Darius il vient au Camp de ce Prince dont ſes troupes venoient de s'emparer, 601. Humanité & égards d'Alexandre envers Syſigambis, & les autres Princeſſes captives, 603, 673.
Alexandre paſſe en Syrie, III. 604. Les tréſors enfermés à Damas lui ſont livrés, *ibid.* Darius lui écrit une lettre pleine de fierté, 608. Il y répond de même, *ibid.* La ville de Sidon lui ouvre ſes portes, 609. Il forme le ſiége de Tyr, 611. *& ſuiv.* Après un long ſiége il prend cette ville d'aſſaut, 624. Il reçoit une ſeconde Lettre de Darius, 633. Il marche vers Jéruſalem, 634. Honneurs qu'il rend au Grand Prêtre Jaddus, 637. Il entre à Jéruſalem, & y offre des ſacrifices, 638. On lui montre les Prophéties de Daniel qui le regardoient, *ibid.* Il accorde de grands priviléges aux Juifs, 644. & en refuſe de pareils aux Samaritains, *ibid.* Il aſſiége & prend Gaza, *ibid.* entre en Egypte, 646. s'en rend maître, 647. & commence à y bâtir Alexandrie, 649. Il paſſe en Lybie, *ibid.* viſite le temple de Jupiter-Ammon, 650. & ſe fait déclarer le fils de ce dieu, *ibid.* Il retourne en Egypte, 651.
Alexandre, à ſon retour d'Egypte, ſonge à aller chercher Darius, III. 652. En partant, il apprend la mort de la femme de ce Prince, 653. Il lui fait des funérailles très magnifiques, *ibid.* Il paſſe l'Euphrate, & le Tigre, 657. atteint Darius, & gagne ſur lui une grande bataille près d'Arbelles, 659. Il ſe rend maître d'Arbelles, 668. de Babylone, 669. de Suſe, 672. Il ſoumet les Uxiens, 676. s'empare du Pas de Suſe, *ibid.* arrive à Perſépolis dont il ſe rend maître, 680. & brûle le palais de cette ville dans une partie de débauche, *ibid.*
Alexandre ſe met à pourſuivre Darius, III. 682. L'attentat de Beſſus ſur ce Prince lui fait hâter ſa marche, 685. Douleur d'Alexandre en voiant le corps de Darius qui venoit de mourir, 686. Il envoie ce corps à Syſigambis, *ibid.* Il marche contre Beſſus, 693. Thalestris reine des Amazones vient de fort loin pour le voir, 695. Il ſe livre au plaiſir & à la débauche, 696. Il continue ſa marche contre Beſſus, 699. Il fait mourir Philotas ſoupçonné d'être entré dans une conſpiration contre lui, 700. *& ſuiv.* & Parménion ſon pere, 706. Il donne pluſieurs peuples, 707. Il arrive dans la Bactriane, 708. Cruautés qu'il exerce envers les Branchides, *ibid.* On lui amène Beſſus, 709.

Alexandre prend beaucoup de villes dans la Bactriane, III. 710. & en bâtit une près de l'Iaxarte, à laquelle il donne ſon nom, 713. Il marche contre les Sogdiens qui s'étoient révoltés, & raſe pluſieurs de leurs villes, 712. Les Scythes lui envoient des Ambaſſadeurs qui lui parlent avec une liberté extraordinaire, 714. Il paſſe l'Iaxarte, 717. remporte une victoire ſur les Scythes, *ibid.* & traite favorablement les vaincus, 718. Il punit & appaiſe la révolte des Sogdiens, 719. Il envoie Beſſus à Ecbatane pour y être puni, *ibid.* Il ſe rend maître de la ville de Pétra, 720. *& ſuiv.* Il ſe livre au plaiſir de la chaſſe, & y court un grand riſque, 724. Il donne à Cirtus le commandement des Provinces qu'avoit Artabaze, *ibid.* Il invite cet Officier à un repas, & le tue, *ibid.* Il fait diverſes expéditions, 729. Il épouſe Roxane fille d'Oxyarte, 730. Il forme la réſolution d'aller aux Indes, & fait tout préparer pour le départ, 731. Il entreprend de ſe faire adorer à la manière des Perſes, *ibid.* Il fait mourir le Philoſophe Calliſthéne, 735.

Alexandre part pour les Indes, III. 737. Il y prend pluſieurs Villes qui paroiſſoient imprenables, & court riſque ſouvent de ſa vie, 742. *& ſuiv.* Il accorde à Taxile ſa protection, 746. Il paſſe le fleuve Indus, *ibid.* puis l'Hydaſpe, 747. & remporte une célébre victoire ſur Porus, *ibid. & ſuiv.* Il rétablit ce Prince dans ſon roiaume, 755. Il bâtit Nicée & Bucéphalie, *ibid.* Il s'avance dans les Indes, & ſoumet pluſieurs peuples, 756. Il ſonge à pénétrer juſqu'au Gange, 761. Murmure général de ſon armée, 762. Il renonce à ce deſſein, & ordonne qu'on ſe prépare au retour, 765. Excès de vanité qu'il fait paroître dans les actions de graces qu'il rend aux dieux, 766.

Alexandre ſe met en chemin pour aller juſqu'à l'Océan, III. 766. Il court un riſque extrême au ſiége de la ville des Oxydraques, 767. Il domte tout ce qui ſe rencontre ſur ſon paſſage, 772. Il arrive à l'Océan, 774. Il ſe prépare à retourner en Europe, *ibid.* En paſſant par des lieux déſerts, il a beaucoup à ſouffrir de la famine, 775. Equipage dans lequel il traverſe la Carmanie, 776. Il arrive à Paſargade, 779. Honneurs qu'il rend aux cendres de Cyrus, 780. Il fait mourir Orſine Satrape de la Province, *ibid.* Il épouſe Statira, fille de Darius, 781. Il acquitte les dettes de ſes ſoldats, *ibid.* Il appaiſe une révolte de leur part, 788. *& ſuiv.* Il rappelle Antipater de Macédoine, & ſubſtitue Cratére à ſa place, 790. Douleur d'Alexandre à la mort d'Epheſtion, *ibid.* Il ſoumet les Coſſéens, 791.

Alexandre entre à Babylone malgré les ſiniſtres prédictions des Mages & des autres Devins, III. 791. Il célébre les funérailles d'Epheſtion avec une magnificence extraordinaire, 793. Il forme divers projets de voiages & de conquêtes, 797. Il travaille à réparer les digues de l'Euphrate, *ibid.* & à rebâtir le temple de Bélus, 799. Il ſe livre à de grands excès de vin qui cauſent ſa mort, 800, 801. *& ſuiv.* Convoi d'Alexandre, IV. 41. Son corps eſt porté à Alexandrie, 44. Quel jugement on doit porter d'Alexandre, III. 806. Caractére de ce Prince, en bien, 807. *& ſuiv.* & en mal, 815. Prophéties de Daniel qui regardent Alexandre, 639. &c.

Alexandre, fils d'Alexandre le Grand, eſt élu Roi, IV. 23. Caſſandre dépouille d'abord ce Prince de la Roiauté, 77. puis le fait mourir, 103.

Alexandre, fils de Caſſandre, diſpute la couronne de Macédoine à ſon frere Antipater, IV. 161. Il eſt tué par Démétrius qu'il avoit appellé à ſon ſecours, 162.

Alexandre, Roi d'Epire, épouſe Cléopatre fille de Philippe roi de Macédoine, III. 531.

Alexandre Bala forme une conſpiration contre Démétrius Soter, V. 174. Il monte ſur le trône de Syrie, 176. Il épouſe Cléopatre, fille de Ptolémée Philométor, *ibid.* Il ſe livre aux plaiſirs, 177. Ptolémée, qu'il avoit appellé à ſon ſecours, ſe déclare contre lui en faveur de Démétrius Nicator, 178. Alexandre périt, 179.

Alexandre Zébina, chaſſe Démétrius du trône de Syrie, V. 208. Il eſt vaincu par Antiochus Grypus, & tué peu de tems après, 211.

Alexandre I, fils de Phyſcon, eſt mis ſur le trône d'Egypte, V. 221. Il fait mourir ſa mere Cléopatre, 227. Il eſt chaſſé par ſes ſujets, & périt bientôt après, 228.

Alexandre II, fils d'Alexandre I, régne en Egypte après la mort de Lathyre, V. 229. Il épouſe Cléopatre dite Bérénice, & la tue dix-ſept jours après, 230. Les Alexandrins le chaſſent du trône, 237. Il meurt, & déclare en mourant le peuple Romain ſon héritier, 238.

Alexandre Jannée, régne en Judée, V. 252. Il attaque les habitans de Ptolémaïde, 221. Lathyre marche au ſecours de cette ville, & défait Alexandre près le Jourdain, *ibid.* 253. Vengeance d'Alexandre contre Gaza, *ibid.* Brouilleries entre ce Prince & les Phariſiens, 237. Affront ſanglant qu'il reçoit à la fête des Tabernacles, 254. Vengeance qu'il tire de cet affront, *ibid.* Guerre civile entre Alexandre & ſes ſujets, *ibid.* Après l'avoir appaiſée il ſe livre à la bonne chere, & meurt, 255.

Alexandre ſe fait Tyran de Phéres, III. 374. Il cherche à aſſujettir les peuples de Theſſalie, *ibid.* Pélopidas le met à la raiſon, *ibid.* Il arrête par trahiſon Pélopidas, & le fait mettre en priſon, 376. Epaminondas l'oblige de relâcher ſon Priſonnier, 379. Il eſt battu par Pélopidas près de Cynoſcéphales, 381. Fin tragique

tragique de ce Tyran, 384. Quels étoient ſes divertiſſemens, 379.
ALEXANOR, fils d'Erope, trame une conſpiration contre Alexandre le Grand, III. 580. Il eſt mis à mort, *ibid.*
ALEXANORE, fils de Polyſperchon, marche contre Caſſandre pour arrêter la rapidité de ſes conquêtes, IV. 78. Il accepte le Gouvernement général du Péloponnéſe, dont il jouit fort peu de tems, *ibid.*
ALEXANDRE, Gouverneur de Perſe pour Antiochus le Grand, ſe révolte, & ſe rend Souverain dans ſa province, IV. 344. Il périt miſérablement, 349.
ALEXANOR, Député des Etoliens à l'aſſemblée des Alliés convoquée a Tempé, IV. 495.
ALEXANDRE, ſoit diſant fils de Perſée, eſt chaſſé du trône de Macédoine qu'il avoit uſurpé, V. 126.
ALEXANDRE, fils d'Antoine & de Cléopatre, V. 442.
ALEXANDRIE ville d'Egypte, bâtie par Alexandre le Grand, III. 649. Magnificences de cette Ville, V. 581. Luxe qui y régnoit, I. 32. Son Commerce, 30. V. 518. Fameuſes Bibliothéques d'Alexandrie, IV. 173. Sort de ces Bibliothéques, 174. V. 425.
ALEXANORIE, ville bâtie par Alexandre le Grand ſur l'Iaxarte, III. 713.
ALEXIS, Gouverneur de la Citadelle d'Apamée, trahit Epigéne Général d'Antiochus, IV. 348.
Algébre. Cette Science fait partie des Mathématiques, VI. 614.
ALLOBROGES. Etendue de leur pays, I. 211.
ALMAMON, Caliphe de Babylone, VI. 626. Ses ſoins pour la perfection de l'Aſtronomie & de la Géographie. *ibid.*
Alpes, Montagnes célébres par le paſſage d'Annibal, I. 211.
Alphonſines, Tables Aſtronomiques, VI. 627.
ALYATTE, Roi de Lydie, I. 380. Guerre de ce Prince contre Cyaxare, 374. Il continue le ſiége de Milet commencé ſous ſon pere, 380. Il léve le ſiége de cette ville, & quelle en eſt la cauſe, *ibid.*
AMASIS, Officier d'Apriès, eſt proclamé Roi d'Egypte, I. 92. Il eſt confirmé dans la poſſeſſion du Roiaume par Nabucodonoſor, 94. Il défait Apriès qui marchoit contre lui, le prend priſonnier, & le fait mourir, *ibid.* Il régne paiſiblement en Egypte, 96. Moiens qu'il emploie pour ſe faire reſpecter de ſes ſujets, *ibid.* Il ſe ſouléve contre Cambyſe, II. 488. Sa mort, *ibid.* Cambyſe fait tirer ſon corps du tombeau, & le fait jetter au feu après l'avoir expoſé à mille indignités, 490.
AMBASSADEUR: Bel exemple de déſintéreſſement dans des Ambaſſadeurs Romains, IV. 244.
Ambition. Il y en a de deux ſortes, I. 367. Les payens la regardoient comme une vertu, II. 572.
Ame. Ce que penſoient les Philoſophes de ſa nature, VI. 564. de ſon immortalité, 565. Entretien de Socrate avant ſa mort ſur l'immortalité de l'Ame, II. 702.
AMÉNOPHIS, Roi d'Egypte, I. 69. Comment il fit élever ſon fils Séſoſtris, 70.
AMESTRIS, femme de Xerxès. Inhumaine & barbare vengeance de cette Princeſſe, II. 238. Elle ſacrifie Inarus & les Athéniens qu'on avoit pris avec lui aux mânes de ſon fils Achéménide, 284.
AMILCAR commande l'armée que les Carthaginois font paſſer en Sicile à la ſollicitation de Xerxès, I. 138. II. 186. 351. Il eſt défait par Gélon Tyran de Syracuſe, I. 138. II. 332. Sa mort, I. 139.
AMILCAR, fils de Gyſcon, commande l'armée des Carthaginois contre Agathocle, & remporte ſur lui une grande victoire, I. 154. Il tombe vif entre les mains des Syracuſains dont il aſſiégeoit la ville, 160. Il eſt mis à mort, *ibid.*
AMILCAR, ſurnommé Barca, Général Carthaginois, I. 182. Habileté & hardieſſe de ce Général, *ibid.* Il commande l'armée contre les Mercénaires, 191. & les défait entiérement, 195. Il paſſe dans l'Eſpagne, qu'il ſoumet en peu de tems, 199. Il y eſt tué dans une bataille, *ibid.*
AMILCAR, ſurnommé Rhodanus, Carthaginois, paſſe dans le camp d'Alexandre par ordre de Carthage, I 162. A ſon retour il eſt mis à mort, *ibid.*
AMIOT, vieux Auteur François. Plaiſir qu'on prend à la lecture de ſes Ouvrages, VI. 24. 260.
AMISUS, ville d'Aſie, aſſiégée par Luculle, V. 360. L'Ingénieur Callimaque qui la défendoit, y met le feu, & la brûle, 364.
Amitié. Loi fondamentale de l'Amitié, II. 607.
AMMIEN MARCELLIN, Hiſtorien Latin, VI. 306.
AMMONIENS, I. 490. Temple célébre de ce pays, 491. III. 647.
Amniſtie célébre à Athénes, II. 548. Occaſions où l'Amniſtie auroit été utile, 549. &c.
AMORGÈS, bâtard de Piſſuthne, ſe révolte contre Darius Nothus, II. 485. Il eſt pris & envoié en Perſe, 486.
AMOSIS, Roi d'Egypte. *Voiez* THETHMOSIS.
Amour. Attention des Anciens à ne point faire entrer dans leurs piéces de Théatre rien qui pût y avoir raport. III. 153. A quels excès cette paſſion peut conduire, IV. 305.
Amour conjugal. Modéle de cet amour, IV. 306.
AMPHARÈS, Ephore de Sparte, IV. 307. Trahiſon & cruautés que commet cet Ephore envers le Roi Agis, *ibid.* & 308.
AMPHICTYON, Roi d'Athénes, II. 11.
AMPHICTYONS. Etabliſſement de cette Aſſem-

blée, II. 12. III. 37. Son pouvoir, 38. Serment qu'on faiſoit prêter à ceux qu'on y inſtalloit, 39. Condeſcendance de cette Aſſemblée pour Philippe, cauſe de l'affoibliſſement de ſon autorité, 40. Fameuſe guerre factée entrepriſe par l'ordre de cette Aſſemblée, III. 473.

AMPHIPOLIS, ville de Thrace, aſſiégée par Cléon Chef des Athéniens, II. 410. Philippe enléve cette Ville aux Athéniens, & la déclare libre, III. 461. Elle eſt réduite bientôt après ſous l'obéiſſance de ce Prince, 464.

AMYNTAS I, Roi de Macédoine, ſe ſoumet à Darius, II. 143.

AMYNTAS II, Roi de Macédoine, pere de Philippe, III. 457. Sa mort, *ibid.*

AMYNTAS, fils de Perdiccas, exclus du trône de Macédoine, III. 460.

AMYNTAS, Officier d'Alexandre le Grand, III. 671.

AMYNTAS, déſerteur de l'armée d'Alexandre, s'empare du Gouvernement en Egypte, III. 647. Il y périr, *ibid.*

AMYRTÉE, un des Chefs des révoltés en Egypte contre Artaxerxe Longue-main, II. 283. Il eſt ſecouru par les Athéniens, 301. Il chaſſe les Perſes de l'Egypte, & en eſt déclaré Roi, 405. Il meurt, *ibid.*

AMYTIS, femme de Nabucodonoſor, I. 339.

ANACHARSIS, Scythe Nomade, mis au nombre des ſept Sages, II. 78. Son mépris pour les richeſſes, *ibid.* & 79.

ANACRÉON, Poéte Grec, II. 72. VI. 141.

Anadyoméne. Tableau d'Apelle le plus célébre, V. 655.

ANAÏTIS. Sort d'une ſtatue de cette déeſſe, V. 439.

Analogie : Ce que c'eſt, VI. 16.

Anatomie. VI. 599.

ANAXAGORE, Philoſophe, VI. 405. Soins qu'il prit de Périclès, II. 291. VI. 103. 406. Sa Doctrine, II. 326. VI. 407. Opinion de ce Philoſophe ſur la nature des dieux, VI. 545.

ANAXANDRE, Roi de Lacédémone, II. 106.

ANAXIDAME, Roi de Lacédémone, II. 106.

ANAXILAÜS, Tyran de Zancle, II. 341.

ANAXIMANDRE, Philoſophe, VI. 405. Ce qu'il penſoit de la nature de la Divinité, 545. Découvertes faites par ce Philoſophe dans l'Aſtronomie, 621.

ANAXIMÉNE, Rhéteur, VI. 49. & Philoſophe, 406. Sentiment d'Anaximéne ſur la nature des dieux, 545. Comment il ſauva ſa patrie, III. 570.

ANCUS MARCIUS. Cérémonie qu'il avoit établie dans la déclaration de la guerre, V. 716.

ANNOCRIDE, Orateur Grec, VI. 315.

ANNIANODORE, Tuteur d'Hiéronyme roi de Syracuſe, III. 295. Etrange abus qu'il fait de ſon autorité, *ibid.* Il s'empare, après la mort d'Hiéronyme, d'une partie de Syracuſe, 299. Il forme une conſpiration pour monter ſur le Trône, 301. Il eſt dénoncé & mis à mort, *ibid.*

ANDRISCUS, d'Adramyte, ſe donne pour fils de Perſée, & ſe fait déclarer Roi de Macédoine, V. 124. Il défait l'armée Romaine, commandée par le Préteur Juventius, 125. Il eſt battu en deux rencontres par Métellus, 126. Il eſt pris, & envoié à Rome, *ibid.* Il y ſert d'ornement au triomphe de Métellus, 139.

ANDROCLE, fils de Codrus roi d'Athénes, II. 16.

ANDROCLE, eſclave : ſon avanture avec un lion, VI. 248.

ANDROMAQUE, Gouverneur de la Syrie & de la Paleſtine pour Alexandre, III. 652. Triſte fin de ce Gouverneur, 653.

ANDROMAQUE, pere d'Achéus, eſt pris, & retenu en priſon par Ptolémée Evergéte, IV. 342. Ptolémée Philopator le relâche, & le rend à ſon fils, 352.

ANDRONIC, Officier d'Antigone, ſe rend maître de Tyr, IV. 93. Il eſt aſſiégé dans cette ville par Ptolémée, & forcé de ſe rendre, 97.

ANDRONIC, Officier de Perſée, mis à mort, & pour quel ſujet, V. 44.

ANDRONICUS (*Livius*) Poéte Latin, VI. 150. C'eſt lui qui a introduit à Rome la déclamation entre deux Acteurs, V. 699.

ANDRONIQUE, Rhodien à qui on eſt redevable des Ouvrages d'Ariſtote, V. 551.

ANDROSTHÈNE, Commandant pour Philippe à Corinthe, eſt vaincu par Nicoſtrate Préteur des Achéens, IV. 497.

ANGES. Sentimens des Payens ſur les Anges, II. 669.

ANICIUS, Préteur Romain, eſt chargé de la guerre contre Gentius roi d'Illyrie, V. 60. Il ſoumet ce Prince, devient maître de ſa perſonne, & l'envoie à Rome, 61. Il reçoit l'honneur du triomphe, 92.

Annales. Nom qu'on donnoit à Rome aux Mémoires ſur l'hiſtoire Romaine, VI. 267.

Année Solaire. En quel tems elle a commencé à être en uſage, I. 52.

ANNIBAL, fils de Giſgon, eſt mis à la tête des troupes que les Carthaginois envoient en Sicile au ſecours des Ségeſtains, I. 140. Actions de ce Général en Sicile, *ibid.* &c. Il y meurt de la peſte, 142.

ANNIBAL commande la flote des Carthaginois, & eſt défait par le Conſul Duilius, I. 169. Il aſſiége les Mercénaires enfermés dans Tunis, 194. Il tombe entre leurs mains, & eſt mis en croix, *ibid.*

ANNIBAL, ſurnommé le Grand, âgé de 9 ans ſuit ſon pere qui alloit commander en Eſpagne, I. 199. Il eſt nommé pour commander dans ce pays après la mort d'Aſdrubal, 201. Après diverſes conquêtes il aſſiége Sagonte,

Digitized by Google

203. & la prend, 204. Il ſe prépare à paſſer en Italie, 205. Il va a Cadiz, & dans quelle vûe, 206. Il ſe met en marche, 207. Ses expéditions juſqu'au Rhône, *ibid.* Il paſſe ce fleuve, *ibid.* Sa marche après ce paſſage, 209. Il paſſe les Alpes, 211. Son entrée en Italie, 215. Il défait les Romains près la riviére du Tétin, 216. puis près celle de la Trébie, 219. Il marche vers la Toſcane, 222. Il perd un œil au paſſage de l'Apennin, 223. Il gagne une bataille près le lac de Thraſymène, *ibid.* Il conclut un traité avec Philippe, & lui envoie des Ambaſſadeurs, IV. 400. Sa conduite a l'égard de Fabius, I. 226. Ce qu'il fait pour ſe tirer du mauvais pas où il étoit engagé a Caſilin, 228. Il remporte une célébre victoire près de Cannes, 231. &c. Il envoie des Députés a Carthage pour annoncer ſa victoire, & demander du ſecours, 236. Il fait un traité avec Hiéronyme, III. 297. Il paſſe ſon quartier d'hiver a Capoue, I. 238. & y laiſſe amollir le courage de ſes troupes, 239.

Mauvais ſuccès d'Annibal, 241. Il vole au ſecours de Capoue, aſſiégée par les Romains, *ibid.* Pour faire diverſion, il marche bruſquement vers Rome, *ibid.* Après pluſieurs tentatives il abandonne cette entrepriſe, 242. Il eſt rappellé en Afrique, 249. Il y a une entrevûe avec Scipion, 251. ſuivie d'un combat où il eſt vaincu, 253. Il ſe ſauve a Carthage, *ibid.* Il fait conclure la paix avec les Romains, 255. Il entreprend & vient a bout de réformer a Carthage la Juſtice & les Finances, 259. Pourſuivi par les Romains, il ſe retire auprès d'Antiochus, 263. IV. 512. Diſcours qu'il tient a ce Prince, & conſeils qu'il lui donne, I. 263, 265. IV. 525, 546. Il paſſe en Syrie & en Phénicie pour en amener des vaiſſeaux, IV. 556. Il eſt défait ſur mer par les Rhodiens, 559. Pourſuivi par les Romains, il ſe retire d'abord dans l'île de Créte, I. 267. puis auprès de Pruſias, *ibid.* IV. 625. Il rend a ce Prince de grands ſervices, I. & IV. *ibid.* Trahi par Pruſias, il avale du poiſon, I. 268. IV. 626. Eloge & caractére d'Annibal, I. 269.

ANNIBAL, jeune Carthaginois, Député du grand Annibal vers Hiéronyme, III. 297.

ANTALCIDE, Lacédémonien, conclut avec les Perſes une paix honteuſe aux Grecs, II. 636.

ANTHÈS, Muſicien, V. 675.

Anthologie, Nom donné à un recueil d'Epigrammes Grecques, VI. 147.

ANTIGÉNIDE, Joueur de flute, V. 671.

ANTIGONA, maîtreſſe de Philotas, l'accuſe devant Alexandre, III. 712.

ANTIGONE, officier d'Alexandre, partage l'Empire de ce Prince avec les autres Officiers, IV. 23. Il fait la guerre à Euméne, & l'aſſiége dans Nora, 53. &c. Il marche en Piſidie contre Alcétas & Attale, 54. Il devient fort puiſſant, 57. Il ſe révolte contre les Rois, & continue la guetre contre Euméne qui tenoit leur parti, 70. Il eſt batu par ce Capitaine, 82. Il devient maître par trahiſon de la perſonne d'Euméne, 88. & le fait périr en priſon, 89. Il ſe forme une ligue contre lui, 92. Il enléve à Ptolémée la Syrie & la Phénicie, & ſe rend maître de Tyr après un long ſiége, *ibid.* Il marche contre Caſſandre, & remporte ſur lui de grands avantages, 95. Il conclut un Traité avec les Princes Confédérés, 103. Il fait mourir Cléopatre ſœur d'Alexandre, 105. Il forme le deſſein d'affranchir la Gréce, 107. Il aſſiége Athénes, & la prend, 108. *& ſuiv.* Honneurs exceſſifs qu'il y reçoit, 111. Il prend le titre de Roi, 118. Il ſe prépare a faire une invaſion en Egypte, 119. Son entrepriſe lui réuſſit mal, 120. Il perd une grande bataille a Ipſus, & eſt tué dans le combat, 147.

ANTIGONE GONATAS s'offre en ôtage à la place de Démétrius ſon pere, IV. 170. Il s'établit dans la Macédoine, 203. Pyrrhus l'en chaſſe, 232. Il ſe retire dans les villes maritimes de ſon obéiſſance, *ibid.* Il envoie des troupes aux Spartiates contre Pyrrhus, 237. Il marche au ſecours d'Argos aſſiégée par ce Prince, 240. Il ſe rend maître du camp & de toute l'armée de Pyrrhus, & lui fait des funérailles magnifiques, 241. Il aſſiége Athénes, 245. & la prend, 246. Sa mort, 269.

ANTIGONE DOSON, comme Tuteur de Philippe, régne en Macédoine, IV. 274. Les Achéens l'appellent a leur ſecours contre Sparte, 318. 321. Il leur fait remporter pluſieurs avantages, 322. &c. Il gagne une célébre bataille à Sélaſie contre Cléoméne, 329. Il ſe rend maître de Sparte, & la traite avec bonté, 335. Il marche contre les Illyriens, & meurt après avoir remporté ſur eux une victoire, 336.

ANTIGONE, neveu d'Antigone Doſon, favori de Philippe, découvre à ce Prince l'innocence de ſon fils Démétrius, & le crime de Perſée, IV. 659. Intentions de Philippe à ſon égard, 661. Il eſt mis à mort par ordre de Perſée, V. 3.

ANTIGONE, Seigneur Macédonien à la Cour de Perſée, V. 58.

ANTIGONE frere d'Ariſtobule I, eſt chargé par ſon frere de terminer la guerre qu'il faiſoit dans l'Iturée, V. 251. A ſon retour ſon frere le fait mourir, 252.

ANTIGONE, fils d'Ariſtobule II, eſt envoié à Rome par Pompée, V. 263. Il eſt placé ſur le trône de Judée, 266. Il eſt aſſiégé dans Jéruſalem, 268. Il ſe rend, & eſt mis à mort, *ibid.*

ANTIGONE, fille de Ptolémée, & femme de Pyrrhus, IV. 159.

ANTIGONIE, Ville bâtie par Antigone, IV. 146. & détruite par Séleucus, 154.
ANTIMAQUE, Officier dans l'armée de Perſée, V. 36.
ANTIOCHE, Ville bâtie par Séleucus ſur l'Oronte, IV. 154.
ANTIOCHUS, Lieutenant d'Alcibiade, attaque mal-à-propos les Lacédémoniens, & reçoit un grand échec, II. 508.
ANTIOCHUS I. ſurnommé Soter, régne en Syrie, & épouſe Stratonice femme de ſon pere, IV. 193. Il tâche de s'emparer du Roiaume de Pergame, 248. Il eſt battu par Euméne, 249. Il fait mourir un de ſes fils, & meurt lui-même fort peu après, *ibid.*
ANTIOCHUS II, ſurnommé Théus, monte ſur le trône de Syrie, IV. 249. Il délivre Milet de la Tyrannie, *ibid.* Il porte la guerre en Egypte contre Ptolémée, 252. Les provinces d'Orient ſe révoltent contre lui, 253. Il perd la plus grande partie de ces Provinces, 254. Il fait la paix avec Ptolémée, & épouſe Bérénice fille de ce Prince, après avoir répudié Laodice, *ibid.* Il répudie Bérénice, & reprend Laodice qui le fait empoiſonner, 262. Prophéties de Daniel a ſon ſujet, 254.
ANTIOCHUS HIÉRAX commande dans l'Aſie Mineure, IV. 263. Il ſe ligue avec ſon frere Séleucus contre Ptolémée, 268. Il déclare la guerre à Séleucus, lui livre bataille, le défait, & court grand riſque de ſa vie, 270. Il eſt attaqué & vaincu par Euméne, *ibid.* Il ſe retire auprès d'Ariarathe, qui cherche peu après à s'en défaire, 271. Il ſe réfugie chez Ptolémée qui le fait mettre en priſon, *ibid.* Il ſe ſauve de priſon, & eſt aſſaſſiné par des voleurs, *ibid.*
ANTIOCHUS III, ſurnommé le Grand, commence à régner en Syrie, IV. 342. Fidélité d'Achéus a ſon égard, *ibid.* Il nomme Hermias ſon premier Miniſtre, 343. Molon & Alexandre qu'il avoit nommés Gouverneurs de la Médie & de la Perſe ſe révoltent contre lui, 344. Il épouſe Laodice fille de Mithridate, 345. Il ſacrifie Epigéne le plus habile de ſes Généraux à la jalouſie d'Hermias, 348. Il marche contre les rebelles, & les ſoumet, 349. Il ſe défait d'Hermias, 351. Il marche dans la Célé-Syrie, & s'y rend maître de Séleucie, 353. de Tyr & de Ptolémaïde, 355. Il fait une tréve avec Ptolémée, *ibid.* La guerre recommence de nouveau, 356. Antiochus remporte divers avantages, 357. Il perd une grande bataille à Raphia, 358. Il fait la paix avec Ptolémée, 360. Il tourne ſes armes contre Achéus qui s'étoit révolté, 361. Il ſe ſaiſit de lui par trahiſon, & le fait mourir, 362. Expéditions d'Antiochus dans la Médie, 445. la Parthie, 447. l'Hyrcanie, *ibid.* la Bactriane, 448. & juſques dans l'Inde, 449. Il ſe ligue avec Philippe pour envahir le Roiaume d'Egypte, 451. & s'empare de la Célé-Syrie, & de la Paleſtine, 452. Il fait la guerre a Attale, 472. Sur les remontrances des Romains, il ſe retire, *ibid.* Il recouvre la Célé-Syrie qu'Ariſtoménе lui avoit enlevée, 473.
Antiochus forme le deſſein de s'emparer de l'Aſie Mineure, 474. & s'y rend maître de quelques places, 503. Il reçoit une Ambaſſade des Romains a ce ſujet, 509. Annibal ſe retire auprès de lui, 512. L'arrivée de ce Général le détermine a ſoutenir la guerre contre les Romains, 525. Il marche contre les Piſidiens, & les ſoumet, 529. Il paſſe en Gréce a la ſollicitation des Etoliens, 541. Il fait tenter vainement les Achéens, 542. puis les Béotiens, 545. Il ſe rend maître de Chalcis & de toute l'Eubée, *ibid.* Les Romains lui déclarent la guerre, 546. Il profite mal des conſeils d'Annibal, 548. Il paſſe a Chalcis, & y épouſe la fille de ſon hôte, *ibid.* Il s'empare des Thermopyles, 549. Il eſt vaincu près ces montagnes, 550. & ſe ſauve à Chalcis, *ibid.* De retour à Ephéſe, il hazarde un combat naval, & le perd, 556. Sa flote remporte quelque avantage ſur les Rhodiens, 558. Il perd ſur mer un ſecond combat, 561. Conduite d'Antiochus après cette défaite, *ibid.* Il fait des propoſitions de paix, qui ſont rejettées, 564. Il perd une grande bataille près de Magnéſie, 567. 570. Il demande la paix, 571. Il l'obtient, & à quelles conditions, 572. Pour paier aux Romains le tribut, il pille un temple dans l'Elymaïde, 599. Il eſt tué, *ibid.* Caractére d'Antiochus, *ibid.* Prophéties de Daniel qui regardent ce Prince, *ibid.*
ANTIOCHUS, fils aîné d'Antiochus le Grand, meurt a la fleur de ſon âge, IV. 530. Caractére de ce jeune Prince, *ibid.*
ANTIOCHUS IV, ſurnommé Epiphane, va à Rome en ôtage, IV. 573. Il monte ſur le trône de Syrie, 666. Diſpute entre ce Prince & le Roi d'Egypte, 669. Il marche vers l'Egypte, 671. & remporte une premére victoire ſur Ptolémée, *ibid.* puis une ſeconde, 672. Il ſe rend maître de l'Egypte, *ibid.* & de la perſonne même du Roi, 673. Sur le bruit d'une révolte générale, il paſſe en Paleſtine, *ibid.* aſſiége & prend Jéruſalem, 674. & y exerce d'horribles cruautés, *ibid.* Antiochus recommence la guerre en Egypte, 675. Action de ce Roi en Egypte, *ibid.* Il remet Ptolémée ſur le trône, & dans quelle vûe, 678. Il retourne en Syrie, *ibid.* Il revient en Egypte, 680. & marche vers Alexandrie, 681. Popilius, Ambaſſadeur Romain, l'oblige d'en ſortir, *ibid.*
Antiochus, outré de ce qui lui étoit arrivé en Egypte, fait tomber ſa colére ſur les Juifs, 683. Il charge Apollonius, un de ſes Géné-

raux, de détruire Jérusalem, *ibid.* Cruautés qu'y exerce ce Commandant, *ibid.* & 684. Antiochus entreprend d'abolir le culte du vrai Dieu adoré à Jérusalem, *ibid.* Il passe en Judée & y exerce d'horribles cruautés, 687. & *suiv.* Il fait célébrer des Jeux a Daphné près d'Antioche, 692. Défaite de plusieurs de ses Généraux par Judas Maccabée, 693. 697. 698. Il passe en Perse, & entreprend de piller un riche temple a Elymaide, *ibid.* Il en est honteusement repoussé, 700. Aiant appris la défaite de ses armées en Judée, il part brusquement pour exterminer tous les Juifs, *ibid.* En chemin la main de Dieu le frape, *ibid.* Il meurt au milieu des plus vives douleurs, 701. Prophéties de Daniel qui regardent ce Prince, 702.

ANTIOCHUS V, dit Eupator, succéde à son pere Antiochus Epiphane dans le Roiaume de Syrie, V. 158. Il continue la guerre contre les Juifs, 159. Ses Généraux, & lui-même en personne sont vaincus par Judas Maccabée, 160. 161. Il fait la paix avec les Juifs, & détruit les fortifications du Temple, 163. Mécontentement des Romains contre Eupator, 168. Ses soldats le livrent a Démétrius qui le fait mourir, 170.

ANTIOCHUS VI, surnommé Théos, est placé par Tryphon sur le trône de Syrie, V. 182. 184. Peu de tems après il est assassiné, 186.

ANTIOCHUS VII, surnommé Sidéte, épouse Cléopatre femme de Démétrius, & est proclamé Roi de Syrie, V. 189. Il chasse du trône Tryphon, qui est mis à mort, *ibid.* Il marche en Judée, 200. assiége Jean Hyrcan dans Jérusalem, *ibid.* & reçoit la ville à capitulation, 201. Il porte la guerre contre les Parthes, 202. & y périt, 203. Avanture arrivée à ce Prince un jour de chasse, *ibid.*

ANTIOCHUS VIII, surnommé Grypus, commence à régner en Syrie, V. 211. Il épouse Tryphéne fille de Physcon roi d'Egypte, *ibid.* Il défait & chasse Zébina, *ibid.* Sa mere Cléopatre cherche à le faire périr par le poison, & est elle-même empoisonnée, 212. Antiochus régne quelque tems en paix, *ibid.* Guerre entre ce Prince & Antiochus de Cyzique son frere, 214. Les deux freres partagent entre eux l'empire de Syrie, 216. Grypus épouse Séléne fille de Cléopatre, & recommence la guerre contre son frere, 224. Il est assassiné par un de ses vassaux, 225.

ANTIOCHUS IX, surnommé le Cyzicénien, fait la guerre à son frere Antiochus Grypus, V. 214. Il épouse Cléopatre que Lathyre avoit répudiée, *ibid.* Après plusieurs combats il s'accorde avec son frere, & partage avec lui l'empire de Syrie, 216. Il porte du secours aux Samaritains, & a du dessous dans cette guerre, *ibid.* Après la mort de son frere il tâche de s'emparer de ses Etats, 225. Il perd une bataille contre Séleucus fils de Grypus, qui le fait mourir, *ibid.*

ANTIOCHUS X, surnommé Eusébe, fils d'Antiochus de Cyzique, se fait couronner Roi de Syrie, & chasse du trône Séleucus, V. 226. Il gagne une bataille sur Antiochus & Philippe freres de Séleucus, *ibid.* Il épouse Séléne veuve de Grypus, *ibid.* Il est pleinement défait par Philippe, & obligé de se réfugier chez les Parthes, *ibid.* Secouru par ceux-ci, il revient en Syrie, 227. Chassé de nouveau de ses Etats, il se retire en Cilicie, & y finit ses jours, 228.

ANTIOCHUS XI, fils de Grypus, tâche de venger la mort de son frere Séleucus, V. 226. Il est vaincu par Eusébe, *ibid.* Il se noie en voulant passer l'Oronte, *ibid.*

ANTIOCHUS XII, surnommé Dionysius, s'empare de la Célé-Syrie, & y régne fort peu de tems, V. 227.

ANTIOCHUS XIII, dit l'Asiatique. Séléne sa mere l'envoie a Rome, V. 231. A son retour il passe par la Sicile, & y reçoit une insulte inouie de la part de Vertès, *ibid.* Il régne quelque tems en Syrie, 236. 381. Pompée le chasse de ses Etats, 236. 398.

ANTIOCHUS, Philosophe, VI. 431.

ANTIPAS ou Antipater, pere d'Hérode, excite de grands troubles en Judée, V. 259. & *suiv.* Il envoie des troupes au secours de César assiégé dans Alexandrie, V. 429.

ANTIPATER, Lieutenant d'Alexandre, est nommé par ce Prince pour gouverner en Macédoine pendant son absence, III. 567. Il défait les Lacédémoniens qui s'étoient révoltés contre la Macédoine, 691. Alexandre lui ôte son gouvernement & le rappelle auprès de lui, 790. Soupçons jettés sur Antipater au sujet de la mort d'Alexandre, 802. Expéditions d'Antipater dans la Gréce après la mort d'Alexandre, IV. 29. Il est vaincu par les Athéniens près de Lamia, où il se retire, 30. Il se rend aux Athéniens par capitulation, 32. Il s'empare d'Athénes, & y établit garnison, 35. Il fait mourir Démosthéne & Hypéride, 36. Il donne Phila sa fille en mariage à Cratére, 40. Il est nommé Régent du roiaume de Macédoine à la place de Perdiccas, 51. Mort d'Antipater, 56.

ANTIPATER, fils aîné de Cassandre, IV. 161. Dispute entre ce Prince & son frere Alexandre pour la Couronne de Macédoine, *ibid.* Il tue sa mere Thessalonice, qui favorisoit son Cadet, *ibid.* Démétrius le chasse de la Macédoine, 162. Il se retire dans la Thrace, & y meurt, *ibid.*

ANTIPATER, Poéte, & Philosophe, VI. 131. 448.

ANTIPHILE, Peintre. Sa jalousie contre Apelle, V. 652.

ANTIPHON, Courtisan de Denys : Bon mot qui lui couta la vie, III. 216.

ANTIPHON, Orateur Grec, VI. 315.
ANTISTHÉNE, Philoſophe Cynique, VI. 439. Ce qu'il penſoit de la nature de la Divinité, 547. Comment il s'y prit pour faire ſentir aux Athéniens l'abus qui ſe commettoit dans les promotions aux charges publiques, V. 721.
ANTOINE (*Marc*) contribue par ſa valeur au rétabliſſement d'Aulète ſur le trône d'Egypte, V. 414. *& ſuiv.* Etant Triumvir, il cite Cléopatre devant lui, & pour quelle raiſon, 432. Sa paſſion pour cette Princeſſe, 433. Pouvoir de cette Reine ſur ſon eſprit, 435. Elle l'emmène avec elle a Alexandrie, 436. Antoine retourne à Rome, & y épouſe Octavie, ſœur de Céſar, 438. Il fait quelques expéditions contre les Parthes, 439. puis paſſe en Phénicie pour y joindre Cléopatre, *ibid.* Injure qu'il fait a Octavie, 440. Il ſe rend maître de l'Arménie, & revient a Alexandrie où il entre en triomphe, 441. Il y célébre le couronnement de Cléopatre & de ſes enfans, 442. Rupture ouverte entre Céſar & Antoine, 445. Celui-ci répudie Octavie, *ibid.* Antoine ſe met en mer accompagné de Cléopatre, 447. Il eſt entiérement vaincu dans un combat naval qui ſe donne près d'Actium, 448. Toutes ſes troupes ſe rendent a Céſar, 449. Il revient a Alexandrie, 450. Il envoie a Céſar des Ambaſſadeurs pour traiter de la paix avec lui, 451. Se voiant trahi par Cléopatre il envoie défier Céſar a un combat ſingulier, 454. Croiant que Cléopatre s'étoit donné la mort, il s'enfonce ſon épée dans le corps, *ibid.* Il expire entre les bras de Cléopatre, 455. Cette Princeſſe lui fait des funérailles magnifiques, 457. Combien étoit forte & perſuaſive l'eloquence d'Antoine, VI. 333.
ANYSIS, Roi d'Egypte, I. 80.
Aorne, rocher dans les Indes, aſſiégé & pris par Alexandre, III. 745.
APAMÉ fille d'Antiochus Soter, & veuve de Magas, IV. 250.
Apaturies: fête qui ſe célébroit à Athénes, II. 517.
APATURIUS Officier de Séleucus Céraunus, forme une conſpiration contre ce Prince, & l'empoiſonne, IV. 343. Il eſt mis a mort, *ibid.*
Apéra, machine infernale, inventée par Nabis, IV. 443.
APELLE, Courtiſan de Philippe, IV. 376. Abus qu'il faiſoit de ſon pouvoir, *ibid.* Il tache d'aſſervir & d'humilier les Achéens, 378. Il périt miſérablement, 393.
APELLE, complice des accuſations de Perſée contre Démétrius, eſt envoié par Philippe en Ambaſſade a Rome, IV. 656. Après la mort de ce dernier, il ſe ſauve en Italie, 660.
APELLE, Officier d'Antiochus Epiphane, tâche d'engager Mathathias a ſacrifier aux Idoles, IV. 686. Mathathias le tue avec toute ſa ſuite, 687.
APELLE, Peintre célébre, V. 646. Maniére dont il fit connoiſſance avec Protogéne, 647. Avec quelle ſimplicité il diſoit ſon ſentiment, & recevoit celui des autres, 649. Affection d'Alexandre pour ce Peintre, 650. Avanture qui lui arriva a Alexandrie, 651. Vengeance qu'il en tira, 652.
APELLICON, Athénien. Bibliothéque qu'il avoit élevée a Athénes, V. 350.
APHTHONE, Rhéteur Grec, VI. 52.
APION, ou APPION, Hiſtorien Grec, VI. 248.
Apis. Beuf adoré ſous ce nom chez les Egyptiens, I. 42.
APIS, Roi d'Argos, II. 10.
APOLLINAIRE, Evêque de Laodicée, Poéte Grec, VI. 32.
APOLLINAIRE, Sophiſte, fils du précédent, VI. 32.
APOLLOCRATE, fils aîné de Denys-le Jeune, commande dans la Citadelle de Syracuſe a la place de ſon pere, III. 249. Il remet cette place a Dion, & ſe retire vers ſon pere, 258.
APOLLODORE d'Amphipolis, Officier d'Alexandre, III. 670.
APOLLODORE, ami de Cléopatre, favoriſe l'entrée de cette Princeſſe dans Alexandrie, & par quelle voie, V. 422.
APOLLODORE, Architecte, V. 589. Sa ſincérité eſt cauſe de ſa mort, *ibid.*
APOLLODORE, Sculpteur, V. 616.
APOLLODORE, Peintre, V. 637. Sa jalouſie contre Zeuxis ſon éléve, 638.
APOLLODOTE, Gouverneur de Gaza pour Lathyre, défend cette place contre Alexandre Jannée, V. 252. Il eſt aſſaſſiné par ſon frere Lyſimaque, *ibid.*
APOLLON. Temple élevé à Delphes en ſon honneur, III. 100.
APOLLONE, de Rhodes, Poéte Grec, VI. 131.
APOLLONE, Philoſophe Stoicien, VI. 112.
APOLLONIDE, Officier dans l'armée d'Euméne, eſt cauſe de la perte d'une bataille, IV. 52. Il eſt arrêté & mis a mort, *ibid.*
APOLLONIDE, Magiſtrat de Syracuſe, III. 304. Sage diſcours qu'il tient dans une Aſſemblée du peuple, *ibid.*
APOLLONIUS, Seigneur de la Cour d'Antiochus Epiphane, eſt envoié par ce Prince en qualité d'Ambaſſadeur, d'abord en Egypte, IV. 669. puis à Rome, 670. Antiochus l'envoie contre Jéruſalem a la tête d'une armée, avec ordre de détruire cette ville, 683. Cruautés qu'il y exerce, *ibid.* Il eſt vaincu par Judas Maccabée, & tué dans le combat, 693.
APOLLONIUS, Gouverneur de Célé-Syrie & de Phénicie, marche contre Jonathas, & eſt vaincu, V. 178. Il forme un complot contre la vie de Ptolémée Philométor, *ibid.*
APOLLONIUS (*Pergæus*) Géométre, VI. 606.

Digitized by Google

APOLLOPHANE, Médecin d'Antiochus le Grand, découvre a ce Prince la conſpiration qu'avoit formé contre lui Hermias, IV. 350. VI. 584. Avis ſalutaire qu'il donne à Antiochus, IV. 153.
APPIEN, Hiſtorien Grec, VI. 262.
APPIUS CLAUDIUS Conſul Romain, eſt envoié en Sicile au ſecours des Mamertins, I. 177. III. 287. Il défait les Carthaginois, & les Syracuſains, I. 177.
APPIUS CLAUDIUS Sénateur Romain, empêche le Sénat d'accepter les offres de Pyrrhus, IV. 216.
APPIUS CLAUDIUS Romain, commande un corps de troupes, & eſt battu près d'Uſcana dont il s'étoit approché dans le deſſein de la piller, V. 37.
APRIÈS monte ſur le trône d'Egypte, I. 90. Heureux ſuccès de ce Prince, *ibid.* Sédécias roi de Juda implore ſon ſecours, 91. Il ſe déclare le protecteur d'Iſrael, *ibid.* L'Egypte ſe révolte contre lui, 92. & met Amaſis ſur le trône, *ibid.* Il eſt obligé de ſe retirer dans la haute Egypte, 93. Amaſis le défait dans un combat, où il eſt fait priſonnier & mis à mort, 94.
AQUILIUS (*Manius*) Proconſul Romain, eſt vaincu dans un combat par Mithridate, qui ſe rend maître de ſa perſonne, & le fait mourir, V. 330.
ARABES NABATHÉENS : Caractére de ces peuples, IV. 101.
ARACUS Amiral Lacédémonien, II. 521.
ARASPE, Seigneur de Médie, eſt chargé par Cyrus de la garde de Panthée, I. 418. Paſſion qu'il conçoit pour cette Princeſſe, 419. Bonté de Cyrus a ſon égard, *ibid.* Il rend un grand ſervice à ce Prince, en ſe retirant comme eſpion chez les Aſſyriens, 420. & 431.
ARATUS, fils de Clinias, ſe ſauve de Sicyone pour ſe dérober à la fureur d'Abanridas, IV. 277. Il délivre cette ville de la Tyrannie, *ibid.* & l'unit à la ligue des Achéens, 278. Il appaiſe une ſédition prête à éclater dans Sicyone, 280. Il eſt élu Général des Achéens, 282. Il enléve Corinthe à Antigone, 283. Il fait entrer pluſieurs villes dans la ligue des Achéens, 288. Il n'a pas le même ſuccès par raport à Argos, 290. Il marche contre les Etoliens, 302. Cléoméne roi de Sparte remporte ſur lui pluſieurs avantages, 312. Jalouſie d'Ararus contre ce Roi, 317. Il appelle Antigone au ſecours des Achéens contre les Lacédémoniens, 318. Il marche contre les Etoliens, & eſt battu près de Caphyes. 366. Affection de Philippe pour Aratus, 367. Apelle, Miniſtre de Philippe, l'accuſe fauſſement devant ce Prince, 379. Il eſt déclaré innocent, 380. Il accompagne Philippe dans l'Etolie, ſes expéditions contre les Etoliens, les Lacédémoniens, & les Eléens, 382. Philippe le fait empoiſonner, 403. On lui fait des funérailles magnifiques, 404. Eloge & caractére d'Aratus, 279. 387. 404.
ARATUS le jeune, fils du grand Ararus, exerce la premiére Magiſtrature chez les Achéens, IV. 375. Philippe le fait mourir par le poiſon, 405.
ARATUS, Poëte Grec, VI. 130.
ARBACE, Gouverneur des Médes pour Sardanapale, ſe révolte contre ce Prince, & fonde le Roiaume de Médie, I. 347. 349. 365.
ARBACE, Général dans l'armée d'Artaxerxe Mnémon contre Cyrus ſon frere, II. 562.
ARBELLES, ville d'Aſſyrie célébre par la victoire d'Alexandre ſur Darius, III. 659. 667.
Arc, arme en uſage chez les Anciens, V. 759.
ARCANIENS. Utilité qu'ils tiroient de la Muſique, V. 672.
ARCÉSILAS, LIEUTENANT d'Alexandre. Provinces qui lui échurent après la mort de ce Prince, IV. 24.
ARCÉSILAS, Philoſophe, Fondateur de la moienne Académie, VI. 427.
ARCHAGATHE, fils d'Agathocle, commande en Afrique après le départ de ſon pere, I. 161. Il y périt miſérablement, 162.
ARCHAGATUS, Médecin de Gréce, vient s'établir a Rome, VI. 590. Il y eſt d'abord traité honorablement, mais bientôt après renvoié, *ibid.*
ARCHELAÜS, Gouverneur de Suſe pour Alexandre, III. 673.
ARCHÉLAÜS, Commandant des troupes d'Antigone, marche contre Aratus qui aſſiégeoit Corinthe, & eſt fait priſonnier, IV. 287. Aratus lui rend la liberté, 288.
ARCHÉLAÜS, un des Généraux de Mithridate, s'empare d'Athénes, V. 332. Il en eſt chaſſé par Sylla, 338. Il eſt vaincu par le même d'abord a Chéronée, 339. puis a Orchoméne, 343. Il ſe ſauve a Chalcis, *ibid.* Il a une entrevûe avec Sylla près de Délium, 346. Retraite d'Archélaüs auprès de Muréna, 352. Il engage celui-ci à faire la guerre a Mithridate, *ibid.*
ARCHÉLAÜS, fils du précédent, eſt fait Grand Prêtre & Souverain de Comane, V. 316. 402. Il épouſe Bérénice, Reine d'Egypte, V. 316. 415. Il eſt tué dans un combat contre les Romains, 416.
ARCHÉLAÜS, fils de ce dernier, poſſéde les mêmes dignités que ſon pere, V. 316. Il épouſe Glaphyra, & en a deux fils, *ibid.*
ARCHÉLAÜS, ſecond fils d'Archélaüs & de Glaphira, monte ſur le trône de Cappadoce, V. 316. Tibére lui rend de grands ſervices auprès d'Auguſte, *ibid.* Il s'attire la vengeance de Tibére, 317. Il eſt ciré à Rome, & pour quel ſujet, 318. Il y très mal reçu, *ibid.* Sa mort arrive peu de tems après, *ibid.*
ARCHÉLAÜS, Philoſophe, VI. 418.
ARCHIAS, Corinthien, fondateur de Syracuſe, II. 347. 427. 444.

Archias, Thébain, eſt tué par les Conjurés dans un feſtin que Philidas un des Conjurés donnoit aux Béotarques, III. 342. *& ſuiv.*

Archias, Comédien, livre à Antipater l'Orateur Hypéride, & pluſieurs autres perſonnes, IV. 36.

Archias (*Licinius*) Poéte Grec, VI. 131.

Archibius. Son attachement pour Cléopatre, V. 460.

Archidamie, Dame Lacédémonienne : action héroique de cette Dame, IV. 234. Elle eſt miſe à mort par ordre d'Ampharès, 308.

Archidamus Roi de Sparte, II. 297. Il ſauve les Lacédémoniens de la fureur des Ilotes, 298. Il commande les troupes de Sparte au commencement de la guerre du Péloponnéſe, 356. Il forme le ſiége de Platée, 374.

Archidamus, fils d'Agéſilas, remporte une bataille ſur les Arcadiens, III. 369. Sa valeur durant le ſiége de Sparte par Epaminondas, 386. Il régne a Sparte, 407.

Archidamus, autre Roi de Lacédémone, eſt vaincu & mis en fuite par Démétrius Poliorcéte, IV. 160.

Archidamus, frere d'Agis, ſe ſauve de Sparte pour évirer la fureur de Léonide, IV. 310. Cléoméne le rappelle, 313. Il eſt aſſaſſiné en revenant, *ibid.*

Archidamus, Ambaſſadeur des Etoliens, tâche d'engager les Achéens à prendre le parti d'Antiochus, IV. 544.

Archiloque, Poéte Grec, inventeur des vers Iambes, II. 67. VI. 137. Caractére de ſa Poéſie, II. 67. *& ſuiv.*

Archiméde, fameux Géométre, III. 289. VI. 607. Il invente pluſieurs machines de guerre, III. 290. Effet prodigieux de ces machines, 309. 310. Il eſt tué à la priſe de Syracuſe, 320. Découverte de ſon tombeau par Cicéron, 321.

Archiméde, Poéte Athénien, III. 292.

Architas, de Tarente, connu par ſes écrits ſur la Méchanique, VI. 617.

Architectes célébres dans l'antiquité, V. 574. *& ſuiv.* Loi des Ephéſiens concernant les Architectes, 591.

Architecture : Ses commencemens, V. 562. Ses progrès, *ibid.* Sa perfection, 565. A quel degré elle a été portée chez les Anciens, I. 52. 542.

Architecture Gothique, V. 571.

Architrave, terme d'Architecture, V. 572.

Archon, Officier d'Alexandre. Provinces qui lui échurent après la mort de ce Prince, IV. 24.

Archon, eſt élu premier Magiſtrat des Achéens, V. 38. Sage réſolution qu'il fait prendre aux Achéens, 40.

Archontes, établis à Athénes, II. 12. 43. III. 32. Leurs fonctions, III. 33.

Ardis, Roi de Lydie, I. 180.

Arés, un des Bannis de Sparte, & rétabli par les Achéens, porte à Rome des accuſations contre ceux-ci, IV. 614. Les Achéens le condamnent à mort, 617. Son arrêt de mort eſt abrogé par les Romains, 620.

Arellius, Peintre, V. 664.

Aréopage : Son établiſſement, II. 11. III. 30. Autorité de ce Sénat, II. 49. III. 30. Périclès affoiblit ſon autorité, III. 32.

Arétas, Roi de l'Arabie Pétrée, ſe ſoumet à Pompée, V. 261. 406.

Aréte, fille de Denys le Tyran, épouſe d'abord ſon frere Théoride, puis ſon oncle Dion, III. 219. Denys l'oblige d'épouſer Timocrate pendant l'exil de ce dernier, 239. Dion la reprend, 259. Sa mort, 262.

Aréthuſe, fontaine célébrée dans la fable, II. 444.

Aréus, petit-fils de Cléoméne, régne à Sparte, IV. 233.

Aréus, autre Roi de Sparte, IV. 233.

Aréus d'Alexandrie, Philoſophe; eſtime qu'avoit pour lui Céſar, V. 456.

Argée eſt porté par les Athéniens ſur le trône de Macédoine, III. 460. Il eſt vaincu par Philippe, 462.

Argent. Mines d'Argent, V. 535.

L'Argien, nom donné à l'eſclave qui découvrit la conſpiration de Pauſanias, II. 248.

Arginuses : îles célébres par la victoire des Athéniens ſur les Lacédémoniens, II. 515.

Argon, Roi de Lydie, I. 377.

Argos. Fondation de ce Roiaume, II. 10. Rois d'Argos, *ibid.* Guerre entre les Argiens & les Lacédémoniens, 99. Ils refuſent de donner du ſecours aux Grecs contre les Perſes, 197. Ils forment une Ligue contre les Lacédémoniens, 624. Siége d'Argos par Pyrrhus, IV. 239. Aratus tâche de faire entrer cette ville dans la Ligue des Achéens, 291. mais inutilement, 292. Argos paſſe ſous la domination des Lacédémoniens, 321. puis ſous celle d'Antigone, 322. Elle ſe livre à Philocles un des Généraux de Philippe, 483. Celui-ci remet cette ville entre les mains de Nabis, 486. Elle ſecoue le joug de ce Tyran, & ſe rétablit en liberté, 520.

Argos, Roi d'Argos, II. 10.

Ariamne, Arabe, trompe & trahit Craſſus, V. 281.

Ariamnès, Roi de Cappadoce, V. 308.

Ariarathe I. Roi de Cappadoce, V. 308.

Ariarathe II. fils du premier, régne ſur la Cappadoce, V. 308. Il eſt battu dans un combat par Perdiccas, qui s'empare de ſes Etats, & le fait mourir, IV. 45. V. 308.

Ariarathe III. ſe ſauve en Arménie après la mort de ſon pere, V. 308. Il remonte ſur le trône de ſes ancêtres, *ibid.*

Ariarathe IV. Roi de Cappadoce, V. 309.

Ariarathe V. Roi de Cappadoce, épouſe Antiochis

Antiochis fille d'Antiochus le Grand, IV. 528. V. 309. Les Romains le condamnent à une groſſe amende pour avoir donné du ſecours à ſon beau-pere, IV. 598. V. 309. Il envoie ſon fils à Rome, & dans quelle vûe, V. 11. Il ſe déclare pour les Romains contre Perſée, 13. Mort de ce Prince, 111.

ARIARATHE VI, paſſe à Rome, & pourquoi, V. 11. Il refuſe de régner du vivant de ſon pere, 111. 310. Après la mort de ſon pere il monte ſur le trône de Cappadoce, *ibid.* Il renouvelle l'alliance avec les Romains, *ibid.* Il eſt chaſſé du trône par Démétrius, 111. 310. Il implore le ſecours des Romains, *ibid.* Attale le rétablit ſur le trône, 311. Il entre dans la conſpiration formée contre Démétrius, 173. Il marche au ſecours des Romains contre Ariſtonic, & périt dans cette guerre, 311.

ARIARATHE VII, régne en Cappadoce, V. 312. Son beau-frere Mithridate le fait aſſaſſiner, *ib.*

ARIARATHE VIII, eſt placé ſur le trône de Cappadoce par Mithridate, V. 312. Il eſt aſſaſſiné par ce Prince, *ibid.* & 325.

ARIARATHE IX, Roi de Cappadoce, eſt vaincu par Mithridate, & chaſſé de ſon Roiaume, V. 312. 325.

ARIARATHE X, monte ſur le trône de Cappadoce, V. 315. Siſinna lui en diſpute la poſſeſſion, & l'emporte ſur lui, 316. Ariarathe régne une ſeconde fois en Cappadoce, *ibid.*

ARIARATHE, fils de Mithridate, régne en Cappadoce, V. 313. 326. Il eſt chaſſé du trône par les Romains, *ibid.* Il y eſt rétabli une ſeconde puis une troiſiéme fois, 313. 326. 328.

ARIASPE, fils d'Artaxerxe Mnémon, trompé par ſon frere Ochus, ſe donne la mort, III. 410.

ARIDÉE, frere bâtard d'Alexandre, eſt déclaré Roi de Macédoine après la mort de ce Prince, III. 805. IV. 22. Olympias le fait mourir, IV. 74.

ARIÉE commande l'aile gauche de l'armée de Cyrus à la bataille de Cunaxa, II. 562. Il s'enfuit après la nouvelle de la mort de ce Prince, 566. Les Grecs lui offrent la couronne de Perſe, 572. Il la refuſe, 573. Il fait un Traité avec eux, *ibid.*

Arimanius, divinité adorée en Perſe, I. 555.

ARIMAZE, Sogdien, Gouverneur de Pétra Oxiana, refuſe de ſe rendre à Alexandre, III. 720. Il eſt aſſiégé dans cette Place, *ibid.* Il ſe ſoumet à Alexandre, qui le fait mourir, 723.

ARIOBARZANE, Satrape de Phrygie, eſt établi Roi de Pont par Artaxerxe-Mnémon, IV. 11. Il ſe révolte contre ce Prince, III. 408.

ARIOBARZANE I, eſt placé ſur le trône de Cappadoce par les Romains, V. 313. Il eſt détrôné deux fois par Tigrane, *ibid.* Pompée le rétablit & le fait régner paiſiblement, *ibid.*

ARIOBARZANE II, monte ſur le trône de Cappadoce, & eſt tué peu de tems après, V. 355.

ARIOBARZANE III, régne en Cappadoce, V. 314. Cicéron diſſipe une conſpiration qui ſe formoit contre lui, *ibid.* Il prend le parti de Pompée contre Céſar, 315. Celui-ci le met à contribution, *ibid.* Il refuſe de s'allier avec les meurtriers de ce Prince, *ibid.* Caſſius l'attaque, & l'aiant fait priſonnier, le fait mourir, *ibid.*

ARIOBARZANE, Gouverneur de Perſe pour Darius, ſe poſte au Pas de Suſe pour empêcher Alexandre de le paſſer, III. 676. Il eſt obligé de prendre la fuite, 678.

ARISTAGORE eſt établi par Hyſtiée Gouverneur de Milet, II. 142. Il ſe joint aux Ioniens dans leur révolte contre Darius, 145. 146. Il va à Lacédémone pour en tirer du ſecours, 147. mais inutilement, 148. Il paſſe de là à Athénes, 149. Cette ville lui accorde des troupes, *ibid.* Il eſt vaincu & tué dans un combat, 151.

ARISTANDRE, Devin à la ſuite d'Alexandre, III. 663. 727.

ARISTARQUE, Grammairien Grec, VI. 11.

ARISTAZANE, Officier de la Cour d'Ochus, III. 438.

ARISTÉAS, Citoien d'Argos, donne entrée à Pyrrhus dans cette ville, IV. 239.

ARISTÉE, Géométre, VI. 606.

ARISTÉNE, premier Magiſtrat des Achéens, les engage à prendre le parti des Romains contre Philippe, IV. 478.

ARISTIDE, un des Chefs de l'armée des Athéniens à Marathon, céde le commandement à Miltiade, II. 163. Il ſe diſtingue dans le combat, 166. Il eſt envoié en exil, 171. Son rappel, 199. Il vient trouver Thémiſtocle à Salamine, & l'engage à combattre dans ce détroit, 215. Il rejette les offres de Mardonius, 223. & remporte à Platée une célébre victoire ſur ce Général, 225. *& ſuiv.* Il termine une conteſtation qui s'étoit élevée entre les Athéniens & les Lacédémoniens, 231. Confiance des Athéniens envers Ariſtide, 244. Condeſcendance d'Ariſtide pour ce Peuple, 245. Il eſt mis à la tête des troupes qu'Athénes envoie pour délivrer les Grecs de la domination des Perſes, 246. Conduite qu'il tient dans cette guerre, 247. Il eſt chargé du maniement des deniers publics, 253. Sa mort, 258. Son caractére, 155. Sa juſtice, 171. 221. 243. Son déſintéreſſement, 167. 254. Son amour pour la pauvreté, 255.

ARISTIDE, Peintre, V. 655. Eſtime qu'on faiſoit de ſes Ouvrages, 656. 139.

ARISTION s'empare de l'autorité à Athénes, & y exerce une cruelle tyrannie, V. 312. Il eſt aſſiégé dans cette ville par Sylla, *ibid.* Il eſt pris & mis à mort, 337.

ARISTIPPE, Philosophe, VI. 411. Son desir d'entendre Socrate, *ibid.* II. 673. Sentimens de ce Philosophe, VI. 412. Sa mort, 413.
ARISTIPPE, Citoien d'Argos, excite une sédition dans cette ville, IV. 238. Il en devient le Tyran, 291. Il est tué dans un combat, 292. Traiteurs continuelles dans lesquelles vivoit ce Tyran, 291.
ARISTOBULE I, fils de Jean Hyrcan, succéde à son pere dans la Souveraine Sacrificature, & dans la Principauté de la Judée, V. 260. Il prend le titre de Roi, *ibid.* Il fait mourir sa mere, 261. puis son frere Antigone, 262. Il meurt lui-même bientôt après, *ibid.*
ARISTOBULE II, fils d'Alexandre Jannée, régne en Judée, V. 269. Dispute entre ce Prince & son frere Hyrcan, 260. Pompée en prend connoissance, *ibid.* Aristobule par sa conduite s'en fait un ennemi, 261. Pompée le fait mettre dans les fers, 262. & l'envoie à Rome, 264.
ARISTOCLITE, Musicien, V. 678.
ARISTOCRATE, Commandant de l'aile gauche de l'armée des Athéniens aux îles Arginuses, II. 513.
Aristocratie, forte de Gouvernement, I. 322. II. 14. 77.
ARISTODÉME Chef des Héraclides, s'empare du Péloponnèse, II. 16.
ARISTODÉME, Tuteur d'Agésipolis, Roi de Sparte, II. 627.
ARISTODÉME de Milet, est laissé à Athénes par Démétrius, IV. 109.
ARISTOGÉNE, Commandant dans l'armée des Athéniens aux îles Arginuses, II. 513.
ARISTOGITON conspire contre les Tyrans d'Athénes, II. 58. Sa mort, 59. Statues érigées en son honneur par les Athéniens, 60.
ARISTOMAQUE, Tyran d'Argos, IV. 291. Sa mort, 292.
ARISTOMAQUE, sœur de Dion, est mariée à Denys Tyran de Syracuse, III. 195.
ARISTOMÉNE, Messénien, offre sa fille pour être immolée aux dieux irrités, II. 101. Il remporte le prix de la valeur à la bataille d'Ithome, 102. 104. Il est élu Roi des Messéniens, *ibid.* Il bat les Lacédémoniens, & en égorge trois cens en l'honneur de Jupiter d'Ithome, *ibid.* Il s'immole lui-même peu de tems après sur le tombeau de sa fille, 105.
ARISTOMÉNE, second du nom, Roi de Messénie, remporte une victoire sur les Lacédémoniens, II. 106. Action hardie de ce Roi, *ibid.* Il est battu par les Lacédémoniens, 108. Il meurt, *ibid.*
ARISTOMÉNE, Acarnanien, est chargé de l'éducation de Ptolémée Epiphane, IV. 479. Il dissipe une conspiration formée contre ce Prince, 511. Ptolémée le fait mourir, 512.
ARISTON de Syracuse, Comédien, découvre la conspiration formée par Andranodore contre la patrie, III. 301.
ARISTON, Pilote: Conseil qu'il donne aux Syracusains, II. 745.
ARISTON, Philosophe, VI. 438.
ARISTONIC se saisit des Etats d'Attale, V. 197. Il défait le Consul Licinius Crassus, & le fait prisonnier, 198. Il est vaincu & pris par Perpenna, *ibid.* Ce Consul l'envoie à Rome, *ibid.* Il y est mis à mort, 199.
ARISTONICUS de Marathon, est fait mourir par ordre d'Antipater, IV. 37.
ARISTOPHANE, Poëte célébre, III. 161. VI. 136. Caractére de sa Poésie, III. 162. Défaut qu'on peut justement lui reprocher, *ibid.* Extraits de quelques-unes de ses piéces, II. 683. III. 36. 156. *& suiv.*
ARISTOPHANE, Grammairien Grec, VI. 11.
ARISTOPHON, Capitaine Athénien, accusé Iphicrate de trahison, III. 424.
ARISTOTE. Sa naissance, VI. 432. Il se rend disciple de Platon, 433. Philippe le charge de l'éducation d'Alexandre, *ibid.* III. 466. 550. Son application à former ce Prince, *ibid.* Soupçons jettés sur lui par raport à la mort d'Alexandre, 803. Sentiment d'Aristote sur la nature des dieux, VI. 547. Sa mort, 435. Il étoit excellent Grammairien, 10. Rhéteur, 48. Philosophe, 432. & Astronome, 223. Sort de ses Ouvrages, V. 350.
ARISTOXÉNE, Musicien & Philosophe, V. 680.
ARISTYLLE, Astronome, VI. 624.
Arithmétique: utilité de cette Science, VI. 612.
Armée. Départ & marche d'une armée chez les Anciens, V. 768. 769. Manière dont les Anciens rangeoient leurs armées en bataille, 794.
ARMÉNE, fils de Nabis, va à Rome en otage, IV. 524.
ARMÉNIE, Province d'Asie, I. 325. Elle étoit gouvernée par des Rois, 406. IV. 13. V. 326.
Armes, quelles sont celles qui étoient en usage chez les Anciens, I. 530. V. 755.
Arpentage, inventé par les Egyptiens, I. 53.
ARPHAXAD, nom que l'Ecriture donne à Phraorte, *Voiez* PHRAORTE.
ARRICHION, Pancratiaste: combat de cet Athléte, III. 122.
ARRIEN, Historien Grec, III. 454. VI. 261.
ARSACE, fils de Darius, *Voiez* ARTAXERXE-MNÉMON.
ARSACE I, Gouverneur de la Parthie pour Antiochus, se révolte contre ce Prince, IV. 273. Il prend le titre de Roi, 272. V. 271.
ARSACE II, Roi des Parthes, enléve la Médie à Antiochus, IV. 445. Il a à soutenir la guerre, contre ce Prince, 446. V. 271. Il s'accommode avec Antiochus, qui le laisse paisible possesseur de son Roiaume, IV. 448. V. 271.
ARSAME, fils naturel d'Artaxerxe-Mnémon, est assassiné par son frere Ochus, III. 410.

ARSÈS, régne en Perſe après la mort d'Ochus, III. 443. Bagoas le fait aſſaſſiner, *ibid.*
ARSINOÉ, fille de Ptolémée Lagus, eſt mariée à Lyſimaque roi de Thrace, IV. 155. Après la mort de ce Prince elle épouſe ſon frere Céraunus, 196. Suites funeſtes de ce mariage, 197. Elle ſe retire dans la Samothrace, *ibid.*
ARSINOÉ, autre fille de Ptolémée Lagus, épouſe ſon frere Ptolémée Philadelphe, IV. 246. Mort de cette Princeſſe, 257.
ARSINOÉ, ſœur & femme de Ptolémée Philométor, IV. 358. Sa mort, 364.
ARSINOÉ, fille de Ptolémée Auléte: Jugement de Céſar en ſa faveur, V. 424. Elle eſt proclamée Reine d'Egypte, 426. Céſar l'emmène à Rome, & la fait ſervir d'ornement à ſon triomphe, 431. Antoine la fait mourir à la ſollicitation de Cléopatre, 435.
ARSINOÉ, femme de Magas, *Voiez* APAME.
ARSITE, Satrape de Phrygie, eſt cauſe de la défaite des Perſes au Granique, III. 571. Il ſe tue de deſeſpoir, 574.
Art. Voiez *Arts.*
ARTABANE, Oncle de Phraate, ſe fait couronner Roi des Parthes, & eſt tué peu de tems après, V. 205, 272.
ARTABANE, frere de Darius, tâche de détourner ce Prince de ſon entrepriſe contre les Scythes, II. 134. Il eſt pris pour arbitre entre les deux fils de Darius au ſujet de la roiauté, 175. Sage diſcours qu'il tient à Xerxès ſur le deſſein que ce Prince avoit de porter la guerre contre la Gréce, 180. *& ſuiv.*
ARTABANE, Hyrcanien, Capitaine des Gardes de Xerxès, conſpire contre ce Prince, & le tue, II. 260. Il eſt tué lui-même par Artaxerxe, 261.
ARTABAZANE, après la mort de Darius, entre en diſpute avec Xerxès pour le trône de Perſe, II. 174. Il demeure attaché à ſon frere & perd la vie à ſon ſervice dans la bataille de Salamine, 176. C'eſt lui qui a régné le premier dans le Pont, V. 324.
ARTABAZANE, Roi des Atropatiens, ſe ſoumet à Antiochus, IV. 349.
ARTABAZE, Seigneur Perſan, & Officier dans l'armée de Mardonius, II. 227. Conſeil qu'il donne à ce Général, *ibid.* Il ſe ſauve en Aſie après la bataille de Platée, 230. Xerxès lui donne le commandement des côtes de l'Aſie Mineure, & dans quelle vûe, 246. Il ſoumet les Egyptiens révoltés contre Artaxerxe, 262.
ARTABAZE, Gouverneur d'une des Provinces d'Aſie pour Ochus, ſe révolte contre ce Prince, III. 418. Soutenu par Charès Athénien, il remporte pluſieurs avantages, *ibid.* Il ſuccombe, & ſe retire en Macédoine, 419. Il rentre en grace auprès d'Ochus, 441. Sa fidélité envers Darius, 684. Alexandre l'établit Gouverneur de Pétra Oxiana, 723.
ARTAGERSE, Officier d'Artaxerxe-Mnémon, eſt tué à la bataille de Cunaxa, II. 565.
ARTAINTE, niéce de Xerxès, II. 238. Paſſion violente de ce Prince pour elle, *ibid.* Suite funeſte de cette paſſion, *ibid. & ſuiv.*
ARTAPHERNE, Gouverneur de Sardes pour ſon frere Darius, veut contraindre les Athéniens de rétablir Hippias, II. 61. Il marche contre l'île de Naxe dans le deſſein de la ſurprendre, 145. Il eſt aſſiégé dans Sardes par les Athéniens, 149. Il découvre le complot d'Hyſtiée, 151. Il marche contre les Ioniens révoltés, 152.
ARTAPHERNE, Ambaſſadeur d'Artaxerxe auprès des Lacédémoniens, II. 395.
ARTARIUS, frere d'Artaxerxe Longuemain, II. 285.
ARTAXERXE I, ſurnommé *Longuemain*, excité par Artabane, tue ſon frere Darius, & monte ſur le trône de Perſe, II. 261. Il ſe défait d'Artabane, *ibid.* Il détruit le parti d'Artabane, 266. & celui d'Hyſtaſpe ſon frere aîné, 267. Il donne aſyle à Thémiſtocle, 268. Joie que l'arrivée de cet Athénien lui cauſe, 270. Il permet de retourner à Jéruſalem d'abord à Eſdras, 286. puis à Néhémie, 287. Allarmé des conquêtes des Athéniens, il forme le projet d'envoier Thémiſtocle dans l'Attique à la tête d'une armée, 279. L'Egypte ſe révolte contre lui, 282. Il la fait rentrer ſous ſon pouvoir, 283. Il livre Inarus à ſa mere contre la foi du Traité, 284. Il conclut un Traité avec les Grecs, 301. Il meurt, 400.
ARTAXERXE II, ſurnommé *Mnémon*, eſt ſacré Roi de Perſe, II. 536. Cyrus ſon frere entreprend de l'égorger, 537. Artaxerxe le renvoie dans l'Aſie Mineure dont il avoit le gouvernement, *ibid.* Il marche contre Cyrus qui venoit pour le détrôner, 561. lui livre bataille à Cunaxa, 562. & le tue dans le combat, 565. Il ne peut contraindre les Grecs qui étoient dans l'armée de ſon frere à ſe rendre, 572. Il fait mourir Tiſſaphérne, 618. Il conclut un Traité avec les Grecs, 637. Il attaque Evagore Roi de Cypre, 640. 643. Il juge l'affaire de Téribaze, 650. Expédition d'Artaxerxe contre les Caduſiens, 651. *& ſuiv.*

Artaxerxe envoie un Ambaſſadeur en Gréce pour en concilier les peuples, III. 370. Il reçoit une députation des Grecs, *ibid.* Honneurs qu'il rend à Pélopidas, 371. Il entreprend de réduire l'Egypte, 400. Cette entrepriſe échoue, 402. Artaxerxe ſonge à attaquer de nouveau l'Egypte, 404. La plupart des Provinces de ſon obéiſſance ſe révoltent contre lui, 408. Troubles à la Cour d'Artaxerxe au ſujet de ſon Succeſſeur, 409. Mort de ce Prince, 410.
ARTAXERXE III, appellé auparavant Ochus, *Voiez* OCHUS.

ARTAVASDE Roi d'Arménie, V. 273.
ARTAXIAS, Roi d'Arménie, IV. 694. V. 326.
ARTÉMIDORE eſt revêtu de la ſouveraine autorité à Syracuſe, III. 285.
ARTÉMIDORE, Philoſophe: Généroſité de Pline à ſon égard, VI. 349.
ARTÉMISE, Reine d'Halicarnaſſe, fournit des troupes à Xerxès dans ſon expédition contre la Gréce, II. 195. Son courage dans la bataille de Salamine, 216. Ruſe qu'elle emploie pour ſe ſauver, *ibid.*
ARTÉMISE, femme de Mauſole, régne dans la Carie après la mort de ſon mari, III. 430. Honneurs qu'elle rend à la mémoire de Mauſole, *ibid.* Elle ſe rend maîtreſſe de Rhodes, 431. Sa mort, 433.
ARTÉMISE, Promontoire de l'Eubée, célèbre par la victoire des Grecs ſur les Perſes, II. 207.
ARTÉMON, Syrien. Rôle que lui fait jouer Laodice, IV. 263.
ARTÉMON, Ingénieur, II. 317.
Arts, Origine & progrès des Arts, I. 542. Combien leur invention a été utile au genre humain, V. 467. On doit l'attribuer à Dieu, 471. Arts bannis de Sparte par Lycurgue, II. 40. & mis en honneur à Athénes par Solon, 52. Honneurs que les Princes ont rendu en tout tems à ceux qui ſe ſont diſtingués dans les Arts, V. 560. Arts Libéraux, 559. *& ſuiv.*
ARTISTONE, femme de Darius, II. 112.
ARTOXARE, Eunuque de Darius Nothus, forme une conſpiration contre ce Prince, II. 404. Il eſt mis à mort, 405.
ARTYPHIUS, fils de Mégabyſe, ſe révolte contre Ochus, II. 402. Il eſt précipité dans la cendre, 403.
ARUSPICES, *Voiez* AUGURES.
ARYMBAS, Roi d'Epire, III. 499. IV. 13.
ASA, Roi de Juda, défait l'armée de Zara Roi d'Ethiopie, I. 80.
ASARHADDON, monte ſur le trône d'Aſſyrie, I. 354. Il s'empare de Babylone, & du pays d'Iſrael, 355. Il emméne avec lui Manaſſé Roi de Juda, *ibid.* Sa mort, *ibid.*
ASCLÉPIADE de Bithynie, quitte la profeſſion de Rhéteur, & ſe fait Médecin, VI. 584.
ASDRUBAL, gendre d'Amilcar, commande en Eſpagne l'armée des Carthaginois, I. 199. Il bâtit Carthagéne, 200. Il eſt tué en trahiſon par un Gaulois, *ibid.*
ASDRUBAL, ſurnommé Calvus, eſt fait priſonnier en Sardaigne par les Romains, I. 241.
ASDRUBAL, frere d'Annibal, commande les troupes d'Eſpagne après le départ de ſon frere, I. 206. Il reçoit ordre de Carthage de paſſer en Italie au ſecours de ſon frere, 240. Il ſe met en chemin, & eſt vaincu, 241. Il perd une grande bataille près du fleuve Métaure, & eſt tué dans le combat, 246.
ASDRUBAL, fils de Giſgon, Commandant des troupes Carthaginoiſes en Eſpagne, I. 248.
ASDRUBAL, ſurnommé Hœdus, eſt envoié à Rome par les Carthaginois pour demander la paix, I. 255.
ASDRUBAL, petit fils de Maſiniſſa, commande dans Carthage, pendant le ſiége de cette ville par Scipion, I. 287. Un autre Aſdrubal le fait périr, 292.
ASDRUBAL, Général Carthaginois, eſt condamné à mort, & pourquoi, I. 279. Les Carthaginois le nomment Général des troupes de dehors pendant le ſiége de leur ville, 287. Il fait périr un autre Aſdrubal qui commandoit dans la ville, 292. Cruautés qu'il exerce envers les priſonniers Romains, *ibid.* Après la priſe de Carthage, il ſe retranche dans le temple d'Eſculape, 295. Il ſe rend à Scipion, *ibid.* Fin tragique de ſa femme & de ſes enfans, *ibid.*
ASIE. Deſcription géographique de l'Aſie, I. 324. *& ſuiv.* Elle eſt regardée comme le berceau des Sciences, 543.
ASMONÉENS: durée de leur régne en Judée, V. 268.
ASPASIE, célébre Courtiſanne, II. 317. Elle épouſe Périclès, 326. VI. 105. Accuſation formée contre elle à Athénes, *ibid.* L'étendue de ſon ſavoir l'a fait mettre au nombre des Sophiſtes, II. 325. VI. 104.
Aſpic, animal dont la morſure eſt venimeuſe, V. 451.
ASPIS, Intendant pour Artaxerxe dans le voiſinage de la Cappadoce, ſe révolte contre ce Prince, II. 656. Il en eſt bientôt puni, *ibid.*
ASSUÉRUS, nom que l'Ecriture donne à Aſtyage; elle le donne auſſi à Cambyſe & à Darius. *Voiez* ces derniers noms.
ASSUR, fils de Sem, qui a donné ſon nom à l'Aſſyrie, I. 330.
Aſſyrie: origine de ce nom, 330.
ASSYRIENS. Premier Empire des Aſſyriens, I. 327. Durée de cet Empire, *ibid.* Rois des Aſſyriens, 328. *& ſuiv.* Second Empire des Aſſyriens, tant de Ninive que de Babylone, 350. Renverſement de cet Empire par Cyrus, 443.
ASTER, d'Amphipolis, creve un œil à Philippe, III. 475. Ce Prince le fait mourir, 476.
Aſtrologie Judiciaire. Fauſſeté de cette Science, I. 450. *& ſuiv.*
Aſtronomie. Origine & progrès de l'Aſtronomie, VI. 619. Peuples qui s'y ſont appliqués les premiers, I. 52. 548. Réflexions ſur l'Aſtronomie, VI. 645. *& ſuiv.*
ASTYAGE, Roi des Médes, appellé dans l'Ecriture Aſſuérus, I. 376. Il donne ſa fille en mariage à Cambyſe roi de Perſe, *ibid.* Il fait venir à ſa Cour Cyrus ſon petit-fils, 397.
ASTYMÉDE, Député à Rome par les Rhodiens, tâche d'appaiſer la colére du Sénat, V. 97.

Asychis, Roi d'Egypte, auteur de la loi ſur les emprunts, I. 79. Fameuſe pyramide bâtie par ſon ordre, *ibid.*
Athéas, Roi des Scythes, eſt vaincu par Philippe contre lequel il s'étoit déclaré, III. 502.
Athénais, fille de Léonce, *Voyez* Eudocie.
Athénée, Général d'Antigone, eſt envoié par ce Prince contre les Arabes Nabathéens, IV. 101. Il périt dans cette expédition, *ibid.*
Athénée, frere d'Eumène, eſt envoié par ce Prince en Ambaſſade a Rome, IV. 634.
Athénée, Intendant d'Antiochus en Judée & en Samarie, pour y établir la Religion de ce Prince, IV. 685.
Athénée, Philologue, VI. 422.
Athénées ou *Panathénées*, Fêtes célébrées a Athénes, III. 84.
Athénes, Athéniens. Fondation du Roiaume d'Athénes, I. 74. II. 11. Rois d'Athénes, II. 11. Les Archontes leur ſuccédent, 12. 43. Dracon eſt choiſi pour Légiſlateur, 44. puis Solon, 46. Piſiſtrate Tyran d'Athénes, 55. Elle recouvre ſa liberté, 60. Hippias tente inutilement d'y rétablir la Tyrannie, 62. Les Athéniens, joints aux Ioniens, brûlent la ville de Sardes, 149. Darius ſe prépare a en tirer vengeance, 150. Chefs célébres pour lors à Athénes, 155. Les Hérauts de Darius y ſont mis à mort, 162. Les Athéniens, ſous la conduite de Miltiade, remportent à Marathon une célébre victoire ſur les Perſes, *ibid.* Modeſte récompenſe qu'ils accordent a Miltiade, 169.
Les Athéniens, attaqués par Xerxès, choiſiſſent pour Général Thémiſtocle, II. 198. Ils cédent aux Lacédémoniens l'honneur du commandement de la flote, 201. Ils contribuent beaucoup à la victoire navale remportée à Artémiſe, 207. Ils ſont contraints d'abandonner leur ville, 209. Athénes eſt brûlée par les Perſes, 212. Bataille de Salamine, qui fait un honneur infini aux Athéniens, 213. Ils abandonnent leur ville une ſeconde fois, 224. Les Athéniens, joints aux Lacédémoniens, taillent en pièces l'armée des Perſes auprès de Platée, 222. Ils défont dans le même tems la flote des Perſes près de Mycale, 235. Ils rétabliſſent les murailles de leur ville, 240. Le commandement général de la Gréce paſſe aux Athéniens, 246.
Les Athéniens, ſous la conduite de Cimon, remportent une double victoire ſur les Perſes près du fleuve Eurymédon, II. 277. Ils ſoutiennent les Egyptiens dans leur révolte contre les Perſes, 282. Pertes conſidérables qu'ils font dans cette guerre, 284. Semences de diviſion entre Athénes & Sparte, 299. La paix eſt rétablie entre les deux villes, 301. Les Athéniens remportent ſur les Perſes pluſieurs victoires qui obligent Artaxerxe de conclure un traité fort glorieux pour les Grecs, *ibid. & ſuiv.* Jalouſie & différens entre Athénes & Sparte, 313. Traité de paix entre ces deux villes pour trente ans, 316. Les Athéniens aſſiégent Samos, *ibid.* Ils envoient du ſecours a ceux de Corcyre, 317. Ils mettent le ſiége devant Potidée, 319. Rupture ouverte entre Athénes & Sparte, 323. Commencement de la guerre du Péloponnéſe, 354. Ravages réciproques de l'Attique & du Péloponnéſe, 356.
Athénes ravagée par la peſte, II. 363. Les Athéniens s'emparent de Potidée, 370. Ils envoient des troupes contre l'île de Leſbos, 377. & ſe rendent maîtres de Mityléne, 382. La peſte recommence a Athénes, 389. Les Athéniens prennent Pyle, *ibid.* puis y ſont aſſiégés, 390. Ils ſoumettent les troupes enfermées dans l'île de Sphactérie, 393. Ils ſe rendent maîtres de l'île de Cythére, 406. Ils reçoivent un échec de la part des Thébains près de Délie, 408. Tréve d'un an entre Athénes & Sparte, 409. Défaite des Athéniens près d'Amphipolis, 410. Traité de paix pour cinquante ans entre les Athéniens & les Lacédémoniens, 414.
Les Athéniens animés par Alcibiade, recommencent la guerre contre Sparte, 422. Ils s'engagent, par ſon conſeil, dans la guerre de Sicile, 423. Athénes nomme pour Commandans, Alcibiade, Nicias, & Lamachus, 428. Départ triomphant de la flote, 435. Elle arrive en Sicile, 437. Les Athéniens rappellent Alcibiade & le condamnent à mort, 440. Après quelques actions, ils aſſiégent Syracuſe, 446. Ils entreprennent divers travaux, qui réduiſent la ville a l'extrémité, 451. Ils ſont battus par terre & ſur mer, 453. 462. 466. Ils hazardent un nouveau combat naval, & le perdent, 474. Ils prennent le parti de ſe retirer par terre, 476. Ils ſont forcés de ſe rendre aux Syracuſains, 479. Leurs Généraux ſont mis à mort, 481. Conſternation des Athéniens après cette défaite, 483.
Les Athéniens ſont abandonnés de leurs Alliés, II. 484. On ménage le retour d'Alcibiade a Athénes, 489. Quatre cens hommes ſont revêtus de toute l'autorité à Athénes, 493. Ils ſont caſſés, 496. Alcibiade eſt rappellé, *ibid.* Il fait remporter aux Athéniens pluſieurs avantages, 497. 498. Les Athéniens le nomment Généraliſſime, 501. Leur flote eſt battue près d'Ephéſe, 508. Ils ôtent le commandement à Alcibiade, 509. Ils remportent une grande victoire ſur les Lacédémoniens près des Arginuſes, 513. Ils ſont entiérement défaits par ceux-ci, près d'Ægospotamos, 523. Athénes, aſſiégée par Lyſandre, capitule & ſe rend, 528.
Athénes eſt aſſujettie par Lyſandre à trente Tyrans, II. 530. Elle recouvre ſa liberté, 546. 548. Elle entre dans la Ligue formée contre

les Lacédémoniens, 624. Conon rétablit les murailles d'Athénes, 635. Les Athéniens donnent du ſecours aux bannis de Thébes, III. 339. Ils s'en répentent bientôt après, 348. Ils renouvellent l'alliance avec les Thébains, 350. Ils ſe déclarent contre ceux-ci pour les Lacédémoniens, 369. Révolte de pluſieurs Alliés d'Athénes, 419. Chefs qu'elle emploie pour les réduire, 420. Allarme des Athéniens cauſée par les préparatifs de guerre que faiſoit le Roi de Perſe, 426. Ils envoient du ſecours aux Mégalopolitains, 430. puis aux Rhodiens, 432. Les Athéniens ſe laiſſent endormir par Philippe, 461. Démoſthéne tâche de les tirer de leur aſſoupiſſement, mais inutilement, 479. 482. 493. Athénes prend le parti des Lacédémoniens contre Philippe, 500. Les Athéniens, ſous la conduite de Phocion, chaſſent Philippe de l'Eubée, 502. Ils obligent ce Prince de lever le ſiége de Périnthe & de Byzance, 510. Ils forment une Ligue avec les Thébains contre Philippe, 518. Ils perdent une bataille à Chéronée, 522. Ils font la paix avec Philippe, 523. Joie démeſurée d'Athénes a la mort de ce Prince, 534. Les Athéniens forment une Ligue contre Alexandre, 558. Ce Prince leur pardonne, 563. Conduite des Athéniens a l'égard d'Harpalus, 784.

Mouvement à Athénes ſur la nouvelle de la mort d'Alexandre, IV. 27. Les Athéniens marchent contre Antipater, 29. Ils ſont d'abord vainqueurs, 30. puis vaincus, 34. Antiparer ſe rend maître de leur ville, *ibid.* Phocion eſt condamné a mort par les Athéniens, 59. Caſſandre ſe rend maître d'Athénes, 66. Il choiſit Démétrius de Phalére pour gouverner la République, *ibid.* Priſe d'Athénes par Démétrius Poliorcéte, 107. Honneurs exceſſifs que les Athéniens rendent a Antigone & à ſon fils Démétrius, 111. Athénes aſſiégée par Caſſandre, & délivrée par Démétrius, 142. Flaterie outrée des Athéniens envers Démétrius, 143. Athénes ferme ſes portes a Démétrius, 155. Priſe de cette ville par ce Prince, 159. Athénes ſe déclare contre Antigone Gonatas, 245. Elle eſt priſe par ce Prince qui y met garniſon, 246.

Les Athéniens portent leurs plaintes à Rome contre Philippe, 460. Ce Prince aſſiége leur ville, 461. Decrets d'Athénes contre Philippe, 469. Elle envoie en Ambaſſade à Rome trois célébres Philoſophes, & pour quel ſujet, V. 115. Priſe d'Athénes par Archélaüs, 332. Ariſtion ſe rend Tyran de cette ville, *ibid.* Cruautés qu'il y exerce, 333. Elle eſt aſſiégée & repriſe par Sylla, *ibid.* *& ſuiv.*

Gouvernement d'Athénes, III. 21. Fonds du Gouvernement établi par Solon, *ibid.* II. 46. Abus introduit par Périclès dans le Gouvernement, III. 169. Habitans d'Athénes, 24. Sénat, 28. Aréopage, 30. Magiſtrats, 32. Aſſemblées du Peuple, 33. Autres Tribunaux, 3 . Revenus d'Athénes, 40. V. 485. Education de la Jeuneſſe, III. 42. Différentes ſortes de troupes, dont les armées étoient compoſées à Athénes, 53. Choix des Généraux, 537. V. 720. Levée des ſoldats, 730. Leur paie, III. 63. V. 749. Diſcipline militaire, 800. De la Marine, III. 58. Des vaiſſeaux, *ibid.* Des troupes de mer, 61. Equipement des galéres à Athénes, 64. Exemtions & marques d'honneur que cette ville accordoit à ceux qui lui avoient rendu de grands ſervices, 68. Diſcours qu'elle faiſoit prononcer en l'honneur de ceux qui mouroient pour la patrie, II. 317. 361. III. 527. De la Religion, 81. Fêtes des Panathénées, 84. de Bacchus, 87. d'Eleuſis, 89.

Caractére du peuple d'Athénes, III. 72. Il ſe laiſſoit aiſément emporter a la colére, & revenoit facilement, II. 299. 380. 519, 708. Quelquefois ingrat envers ſes Généraux, & ceux qui l'avoient ſouvent le mieux ſervi, 170. 171. 250. 509. IV. 60. 112. Humain envers ſes ennemis, II. 548. Délicat ſur les bienſéances, III. 75. 787. Grand dans ſes projets, II. 425. Zélé pour la liberté, 161. 223. Goût des Athéniens pour les Arts & pour les Sciences, III. 71. Paſſion des Athéniens pour les repréſentations de Théatre, III. 141. 168. *& ſuiv.* Caractére commun des Athéniens & des Lacédémoniens, 77. Caractére du peuple d'Athénes repréſenté dans un tableau par Parrhaſius, V. 641. Siécle où l'Eloquence a le plus fleuri à Athénes, VI. 307.

Athenion, Courtiſan de Ptolémée Evergéte, va a Jéruſalem par ordre de ce Prince, IV. 273.

Athénis, Sculpteur, II. 68. V. 596. VI. 137.

Athenonore, Sculpteur, V. 616.

Athlétes: Etymologie de ce mot, III. 115. Exercices des Athlétes, *ibid.* Epreuves par leſquelles ils paſſoient avant que de combattre, 117. Récompenſes accordées aux Athlétes vainqueurs, II. 51. III. 133.

Athlothétes, nom donné à ceux qui préſidoient aux Jeux publics de la Gréce, III. 117.

Athos, montagne célébre de Macédoine, II. 186. III. 795. V. 582.

Atilius eſt envoié par les Romains en Theſſalie pour s'emparer de Lariſſe, V. 20.

Atome: Signification de ce mot, VI. 559. Doctrine des Atomes, 560.

Atossa, femme d'Artaxerxe Mnémon, III. 409.

Atosse, fille de Cyrus, & femme de Cambyſe, puis de Smerdis le Mage, I. 500. Elle épouſe en dernier lieu Darius, II. 112. Démocéde la guérit d'une maladie dangereuſe, 117. Elle engage Darius a envoier en Gréce ce médecin,

& dans quelle vûe, 118. Elle eſt appellée Vaſthi dans l'Ecriture, 122.
ATRÉE, fils de Pélops, Roi de Mycénes, II. 11.
ATROPATE, Officier d'Alexandre : Provinces qui lui échurent après la mort de ce Prince, IV. 24. Il s'en fait déclarer Roi, 52.
ATTALE I, Roi de Pergame, IV. 30. 270. Guerre entre ce Prince & Séleucus, 343. 344. 352. Attale ſe joint aux Romains dans la guerre contre Philippe, 408. 409. 422. Il remporte pluſieurs avantages ſur ce Prince, 453. Il meurt, 488. Uſage magnifique qu'il faiſoit de ſes richeſſes, *ibid.*
ATTALE II. ſurnommé Philadelphe, engage les Achéens a révoquer le décret qu'ils avoient porté contre ſon frere, V. 38. Il vient a Rome en Ambaſſade, 93. Il régne en Cappadoce en qualité de Tuteur d'Attale ſon neveu, 112. Guerre entre Attale & Prufias, 113. Mort d'Attale, 196.
ATTALE III. ſurnommé Philométor, va a Rome, & dans quelle vûe, V. 114. Il monte ſur le trône de Cappadoce, après la mort de ſon Oncle, & le fait regretter par ſes vices, 196. Il meurt, & laiſſe par ſon teſtament le peuple Romain héritier de ſes Etats, 197.
ATTALE, Syracuſain, découvre a Epicyde les intelligences que Marcellus entretenoit dans Syracuſe, III. 314.
ATTALUS, Lieutenant de Philippe, eſt envoié par ce Prince dans l'Aſie Mineure, III. 530. Mariage de ſa niéce Cléopatre avec Philippe, *ibid.* Querelle d'Attalus avec Alexandre au milieu du feſtin, *ibid.* Alexandre le fait aſſaſſiner, 559.
ATTÉIUS, Grammairien Latin, VI. 19.
ATTIQUE, diviſée par Cécrops en douze cantons, II. 11. *Voiez* l'article d'Athénes.
ATTIUS, Poéte Latin, VI. 153.
ATYADES, deſcendans d'Atys, I. 377.
ATYS, fils de Créſus; bonnes qualités de ce jeune Prince, I. 386. Sa mort, *ibid.*
Auges; ſorte de ſupplice en uſage chez les Perſes, II. 266.
AUGURES : Puérilités de cette Science, III. 95.
AUGUSTE, *Voiez* CÉSAR-AUGUSTE.
AVIÉNUS, Poéte Latin, VI. 219.
AULU-GELLE, Philologue, VI. 40.
AVOCAT. Eloge de cette profeſſion, VI. 536. Avec quel deſintéreſſement elle doit être exercée, 548. 537.
Aura, nom de la Cavale de Phidolas, III. 136.
AURELE VICTOR, Hiſtorien Latin, VI. 305.
AUSONE, Poéte Latin, VI. 213. Abrégé de ſa vie, *ibid. & ſuiv.*
AUTOPHRADATE, Gouverneur de Lydie pour Artaxerxe-Mnémon, eſt chargé par ce Prince de faire la guerre à Darame, II. 658. Il eſt vaincu, *ibid.* & ſe retire dans ſon Gouvernement, 659. Il ſe joint aux Provinces d'Aſie dans leur révolte contre Artaxerxe, III. 408.
AXIOCHUS, Athénien, prend la défenſe des Généraux condannés à mort après le combat des Arginuſes, II. 521.
AXITHÉA, femme de Nicoclès, ſe donne la mort, IV. 96.
AZARIAS, un des trois Hébreux conſervés miraculeuſement au milieu des flammes, I. 359.
AZOT, Ville de Paleſtine, I. 86.

B.

BAAL, *Voiez* BEL.
Babel, deſcription de cette Tour, I. 339.
BABYLONE, BABYLONIENS : Fondation de la ville de Babylone, I. 328. Deſcription de cette ville, 334. Rois de Babylone, 350. Durée de ſon Empire, 364. 455. Siége & priſe de cette ville par Cyrus, 452. Elle ſe révolte contre Darius, II. 123. Ce Prince la fait rentrer ſous ſa domination, 125. Alexandre ſe rend maître de Babylone, III. 668. Deſtruction de Babylone prédite en différens endroits de l'Ecriture, I. 444. Anathéme prononcé contre cette ville, 455. Empreſſemens des Princes a la détruire, 456. Les Babyloniens ont jetté les premiers fondemens de l'Aſtronomie, 548.
BACCHIDAS, Eunuque de Mithridate, V. 363.
BACCHIDE, Gouverneur de Méſopotamie ſous Antiochus Epiphane & Démétrius Soter, eſt défait en pluſieurs rencontres par Judas Maccabée, IV. 698. V. 170. 171.
BACCHIS, dont les deſcendans ont régné à Corinthe, II. 14.
BACCHUS, Fetes établies à Athénes en ſon honneur, III. 87.
BACCHYLIDE, Poéte Grec, II. 340. VI. 142.
BACTRIANE, Province dans l'Aſie Supérieure, I. 324.
BÆTIQUE, Partie de l'ancienne Eſpagne, I. 133.
BAGOAS, Eunuque d'Ochus, commande un détachement durant l'expédition de ce Prince contre l'Egypte, III. 438. Il empoiſonne Ochus, 442. Il met Arsès ſur le trône de Perſe, 443. Il fait mourir ce Prince, & met en ſa place Darius Codoman, *ibid.* Il tombe entre les mains d'Alexandre, 695. Il ſe rend maître de l'eſprit de ce Prince, 779. Il vient à bout par ſes intrigues de faire périr Orſine, *ibid. & ſuiv.*
BAGOPHANE, Gouverneur de la forteresſe de Babylone pour Darius, ſe rend à Alexandre, III. 669.
BAGORASE, Eunuque d'Artaxerxe, eſt mis à mort par ordre de Xerxès, II. 400.
BALA, *Voiez* ALEXANDRE BALA.
BALÉARES, Iles; Pourquoi ainſi appellées, I. 233.

Baliſte, Machine de guerre en uſage chez les Anciens, V. 824.
BALTASAR, Roi de Babylone, appellé auſſi Labynit, ou Nabonid, I. 364. Il eſt aſſiégé dans Babylone par Cyrus, 452. Il donne un grand feſtin à toute ſa Cour la nuit même de la priſe de cette ville, *ibid.* Il eſt tué dans ſon Palais, 455. Sa mort annoncée dans l'Ecriture, 451.
BANNIS, nom donné aux Citoiens que Nabis chaſſe de Sparte, IV. 442. Ces Bannis, ſoutenus par les Achéens, font ſouffrir aux Spartiates un cruel traitement, 591. Ils ſe portent à Rome pour accuſateurs contre les Achéens, 614. Suites de cette accuſation, 626. *& ſuiv.*
BARCA, *Voiez* AMILCAR ſurnommé Barca.
BARSINE, femme d'Alexandre, IV. 25. Polyſperchon la fait mourir, 104.
Baſe, terme d'Architecture, V. 572.
BASTARNES, peuples de la Sarmatie Européenne; leur caractére, V. 2.
Baſtonade, punition militaire chez les Romains, V. 806.
Batailles & Combats célébres dans l'Hiſtoire: Près des côtes de Myle, I. 169. V. 848. Près d'Ecnome, I. 170. V. 848. Du Téſin, I. 216. De la Trébie, 219. De Thraſyméne, 223. De Cannes, 231. De Zama, 251. De Thymbrée, 429. De Marathon, II. 162. Des Thermopyles, 201. D'Artémiſe, 207. De Salamine, 213. De Platée, 222. De Mycale, 235. Du fleuve Eurymédon, 277. Des Arginuſes, 513. D'Ægos-potamos, 524. De Cunaxa, 562. De Leuctres, III. 357. De Mantinée, 386. De Chéronée, 521. Du Granique, 571. D'Iſſus, 591. D'Arbelles, 661. De l'Hydaſpe, 747. D'Ipſus, IV. 147. De Sélaſie, 329. De Raphia, 357. De Caphyes, 366. D'Elis, 411. D'Octolophe, 467. De Cynoſcéphales, 490. Des Thermopyles, 549. Du mont Coryque, 556. D'Elée, 559. De Myonnéſe, 561. De Magnéſie, 566. D'Emmaüs, 695. De Bethſura, 699. Du fleuve Pénée, V. 28. De Pydna, 67. De Leucopétra, 133. De Carres, 282. De Cabires, 361. D'Arſamia, 382. D'Actium, 448.
Bataillon ſacré des Thébains, III. 352.
Batards: Loi à Athénes contre les Bâtards, II. 370.
BATHYLLE, Pantomime fameux, V. 704.
Bâtimens célébres dans l'Antiquité, V. 574. *& ſuiv.*
BATRACUS, Sculpteur, V. 604. Son induſtrie pour inſcrire ſon nom ſur ſes Ouvrages, *ibid.*
BÉBIUS, Commandant en Etolie pour les Romains, V. 102. Sa conduite dans cette Province, *ibid.*
Bel, divinité adorée chez les Aſſyriens: Temple élevé en ſon honneur, I. 339.
BÉLÉSIS, Roi de Babylone, *Voiez* NABONASSAR.
BELGIUS, à la tête des Gaulois, fait une irruption dans la Macédoine, IV. 198. Il défait Céraunus, & eſt lui-même défait bientôt après, 199.
Bélier, Machine de guerre en uſage chez les Anciens, V. 826.
BÉLUS, nom donné à Aménophis, I. 70. & à Nemrod, 343.
BÉLUS, l'Aſſyrien, I. 343.
Béotarque, premiére dignité à Thébes, III. 342.
BÉOTIE, partie de la Gréce, II. 4. Préjugé injuſte contre ce Pays, III. 392. VI. 252.
BÉOTIENS, *Voiez* THÉBAINS.
BÉRÉNICE, femme de Ptolémée Soter, IV. 158. Crédit de cette Princeſſe ſur l'eſprit de ſon mari, 159. 171. 177.
BÉRÉNICE, fille de Ptolémée Philadelphe, épouſe Antiochus Théus, IV. 254. Antiochus la répudie, 262. Laodice la fait mourir, 263.
BÉRÉNICE, femme de Ptolémée Evergéte, IV. 265. Ptolémée Philopator la fait mourir, 334. Chevelure de Bérénice, 266.
BÉRÉNICE, fille de Ptolémée Lathyre, *Voiez* CLÉOPATRE.
BÉRÉNICE, fille de Ptolémée Auléte, régne en Egypte pendant l'abſence de ſon pere, V. 409. Elle épouſe Séleucus Cybioſacte, puis le fait mourir, 415. Elle épouſe Archélaüs, *ibid.* Ptolémée la fait mourir, 417.
BÉRÉNICE, femme de Mithridate, V. 363. Mort funeſte de cette Princeſſe, 364.
BERNOULLI, *freres*, célébres Géométres, VI. 609.
BÉROSE, Hiſtorien, IV. 250.
BESSUS, Chef des Bactriens, trahit Darius & le charge de chaines, III. 682. *& ſuiv.* Il aſſaſſine ce Prince, 684. Il eſt arrêté & livré à Alexandre, 708. Ce Prince lui fait ſouffrir le dernier ſupplice, 719.
BESTIA (*Calpurnius*) eſt envoié par les Romains contre Jugurtha, I. 313. Conduite qu'il tient dans cette guerre, *ibid.*
Beſtiaux. Nourriture des Beſtiaux chez les Anciens, V. 498.
BÉTHULIE, ville d'Iſraël: Siége de cette ville par Holopherne, I. 373.
BIAS, l'un des ſept Sages de la Gréce, II. 76.
Bibliothéques fameuſes dans l'Antiquité; à Alexandrie, I. 32. IV. 173. à Athénes, II. 57. à Pergame, V. 113.
Bibliothéque du Roi établie par Louis XIV, VI. 121.
BIBLOS, ville de Phénicie, III. 69.
BIBULUS (*M. Calpurnius*) eſt nommé par les Romains pour commander en Syrie après la défaite de Craſſus par les Parthes, V. 301. Son incapacité, *ibid.*
Bien. Souverain Bien; Sentimens des anciens Philoſophes ſur le Souverain Bien, VI. 495.

Sentimens

Sentimens d'Epicure, 498. des Stoïciens, 505. des Péripatéticiens, 512.
Bisaltes, peuple de Thrace: Action de valeur d'un de leurs Rois, II. 202.
Bithynie, Province de l'Aſie Mineure, I. 524. Rois de Bithynie, IV. 10. Elle paſſe au pouvoir de Mithridate, V. 331. Elle eſt réduite en Province Romaine, 230. 355.
Biton & Cléobis, d'Argos, modéles de l'amitié fraternelle, I. 382.
Blé. Pays célébres chez les Anciens pour l'abondance du blé, V. 485. Maniére dont les Anciens battoient le blé, 488. & le conſervoient, *ibid.*
Bocchus, Roi des Maures, & beau-pere de Jugurtha, I. 315. Il livre ſon gendre aux Romains, 316.
Boece, Poéte Latin, VI. 220.
Bogès, Gouverneur d'Eione pour le Roi de Perſe, II. 272. Sa bravoure pouſſée juſqu'à l'excès, *ibid.*
Bolis, Crétois: Sa ruſe & ſa trahiſon envers Achéus, IV. 361.
Bomilcar, Général Carthaginois, ſe rend Tyran de Carthage, I. 160. Il eſt mis à mort, 161.
Bosphore Cimmérien, pays de la domination de Mithridate, V. 397.
Bostar, Commandant des Carthaginois en Sardaigne, eſt égorgé par les Mercenaires, I. 196.
Botanique: En quoi conſiſte cette ſcience, VI. 591. A quel degré de perfection M. de Tournefort l'a portée, 596.
Bouclier, arme défenſive des Anciens, V. 756.
Bouſſole: Utilité de cette découverte, V. 472. VI. 639.
Brachmanes, Philoſophes Indiens, III. 757. Leurs emplois, *ibid.* Leur maniére de vivre, 758. 759.
Branchides, famille de Milet, établie par Xerxès dans la haute Aſie, & détruite par Alexandre le Grand, III. 702.
Brasidas, Chef des Lacédémoniens, ſe diſtingue au ſiége de Pyle, II. 390. Ses expéditions dans la Thrace, 406. Il ſe rend maître d'Amphipolis, 407. Il défend cette place contre Cléon, & reçoit une bleſſure dont il meurt, 410.
Bréches: de quelle maniére les Anciens réparoient les bréches, V. 835.
Brennus, Chef des Gaulois, fait une irruption dans la Pannonie, IV. 198. dans la Macédoine, 199. & dans la Gréce, 200. Il périt dans cette derniére entrepriſe, 201.
Briaxis, Sculpteur, V. 615.
Brique, fort employée par les Anciens dans leurs bâtimens, V. 575.
Bronze: Deſcription de ce métal, V. 524.
Bruchion, quartier de la ville d'Alexandrie, V. 425.
Buccinum, petit animal dont on tiroit la couleur pourpre, V. 546. *& ſuiv.*
Bucéphale, cheval de bataille, dompté par Alexandre, III. 555. Merveilles qu'on raconte de ce cheval, 556.
Bucephalie, ville bâtie par Alexandre, III. 755.
Bupale, Sculpteur, célébre par le portrait d'Hipponax, II. 622. V. 597. VI. 137.
Busiris, Roi d'Egypte, I. 66.
Busiris, frere d'Aménophis, célébre par ſa cruauté, I. 75.
Byblos, ville de l'île de Ptoſopitis, II. 283.
Byrſa, nom de la Citadelle de Carthage, I. 291.
Byſſus, plante d'Egypte: ſa deſcription & ſon uſage, I. 59.
Byzance, ville de Thrace, délivrée par les Grecs de la puiſſance des Perſes, II. 246. Elle ſe ſoumet aux Athéniens, 500. Siége de Byzance par Philippe, III. 507. Guerre entre les Byzantins & les Rhodiens, IV. 352.

C.

Cabires, ville d'Aſie, célébre par la victoire de Lucullе ſur Mithridate, V. 362.
Cadiz, ville d'Eſpagne, I. 131.
Cadmus, Phénicien, s'empare de la Béotie, & y bâtit Thébes, II. 12. C'eſt lui qui a introduit dans la Gréce l'uſage des Lettres, I. 75. VI. 7.
Cadusiens, peuple d'Aſſyrie: ils ſe ſoumettent à Cyrus, I. 422. Révolte des Caduſiens contre Artaxerxe, II. 651. Téribaze les fait rentrer dans le devoir, 652.
Cadytes, nom donné par Hérodote à la ville de Jéruſalem, I. 69.
Cerephron, diſciple de Socrate, II. 670.
Cain, fondateur de la premiére ville dont il ſoit parlé dans l'Hiſtoire, V. 564.
Caine, ville du Pont, enlevée à Mithridate par Pompée, V. 400.
Caire, Chateau fameux bâti en Egypte, I. 10.
Calamine, ou *Cadmie*, minéral qui ſert à teindre le cuivre rouge en jaune, V. 524.
Calanus, Philoſophe Indien, ſe rend à la Cour d'Alexandre, III. 761. Il meurt volontairement ſur un bucher, 781.
Calcidès, au nom de Lacédémone, conclut un Traité avec Tiſſaphérne, II. 486.
Calcul des infiniment petits, inventé en quel tems, VI. 609.
Caldéens, adonnés à l'étude de l'Aſtrologie Judiciaire, I. 550. C'eſt d'eux que s'eſt formée la Secte des Sabéens, 558.
Calendrier Grégorien, VI. 628.
Caligula, mauvais goût de cet Empereur, VI. 179.
Callas, fils d'Harpalus, Officier dans l'armée d'Alexandre, III. 568.
Callias, Citoien d'Athénes, eſt appellé en jugement à cauſe d'Ariſtide, II. 256. Il eſt

nommé Plénipotentiaire d'Athénes auprès d'Artaxerxe, 301.
Callias, Architecte, ſupplante Diognéte, V. 584.
Callibius, Spartiate, eſt établi par Lyſandre Gouverneur de la Citadelle d'Athénes, II. 530.
Callicrate, Spartiate, tue Epaminondas a la bataille de Mantinée, III. 390.
Callicrate, Député a Rome par les Achéens, les trahit, IV. 628. Il empêche les Achéens de donner du ſecours aux deux freres Ptolémées contre Antiochus, *ibid.* Il déſére aux Romains tous les Achéens qui avoient paru favorables a Perſée, V. 105.
Callicratidas, ſuccéde à Lyſandre dans le Commandement de la flote des Lacédémoniens, II. 510. Il ſe rend a la Cour de Cyrus le jeune, 512. Il eſt vaincu près des îles Arginuſes, & tué dans le combat, 513. *& ſuiv.*
Callimaque, Polémarque a Athénes, ſe joint au parti de Miltiade, II. 164.
Callimaque, Commandant d'Amiſus pour Mithridate, défend cette ville contre Luculle, puis y met le feu, V. 364.
Callimaque, Architecte, inventeur de l'Ordre Corinthien, V. 568.
Callimaque, Grammairien Grec, VI. 11.
Callimaque, de Cyréne, Poéte Elégiaque, VI. 145.
Callinus, Poéte Elégiaque, VI. 144.
Calliſthéne, Philoſophe attaché à la ſuite d'Alexandre, III. 733. Ce Prince le fait mourir, 735. Caractére de ce Philoſophe, *ibid.*
Callipe, Athénien, aſſaſſine Dion, & s'empare de la Tyrannie a Syracuſe, III. 260. 261. Il eſt lui-même aſſaſſiné bientôt après, 262.
Callixéne, Orateur d'Athénes, accuſe fauſſement les Généraux Athéniens dans le Sénat, II. 518. Il en eſt bientôt puni, 519.
Calomniateurs. Punition des Calomniateurs en Egypte, I. 37. Loi de Charondas contre les Calomniateurs, II. 349. La calomnie repréſentée dans un tableau par Apelle, V. 652. *Voiez* Délateurs.
Calphurnia, ſeconde femme de Pline le jeune; ſon goût pour les Belles-Lettres, VI. 361.
Calpurnius Bestia, *Voiez* Bestia.
Calpurnius (*Titus*) Poéte Latin, VI. 211.
Calvine, Dame Romaine: Généroſité de Pline à ſon égard, VI. 369.
Calvinus (*Domitius*) Commandant en Aſie pour Céſar, V. 425.
Cambyle, Capitaine dans les troupes d'Antiochus, trahit Achéus & le livre à Antiochus, IV. 361.
Cambyse, Pere de Cyrus, Roi de Perſe, I. 376. 394.
Cambyse, fils de Cyrus, monte ſur le trône de Perſe, I. 488. Il porte la guerre en Egypte, *ibid.* dont il ſe rend maître, 490. Rage de Cambyſe contre le corps d'Amaſis, *ibid.* Expédition de ce Prince contre l'Ethiopie, 491. Il pille en revenant les temples de la ville de Thébes, 492. Il tue le dieu Apis, 493. Il fait mourir ſon frere Smerdis, *ibid.* Il tue Méroé, qui étoit ſa ſœur & ſa femme, *ibid.* Il ſe prépare a marcher contre Smerdis le Mage, qui s'étoit emparé du trône, 498. Il meurt d'une bleſſûre qu'il s'étoit faite à la cuiſſe, *ibid.* Caractére de ce Prince, 571.
Camisare, Carien, Gouverneur de la Leuco-Syrie, périt dans l'expédition d'Artaxerxe contre les Caduſiens, II. 654.
Camp: Conſtruction & fortification du Camp chez les Anciens, & principalement chez les Romains, V. 772. Diſpoſition du Camp des Romains, ſelon Polybe, 415.
Cananéens: Origine de ces peuples, I. 66.
Candaule, Roi de Lydie, I. 377.
Candie, île. *Voiez* Créte.
Canidius, Lieutenant Général d'Antoine, V. 449
Cannes, ville de l'Apulie, célébre par la victoire d'Annibal ſur les Romains, I. 231.
Caphis, Phocéen, ami de Sylla, eſt envoié à Delphes par ce Général pour en recevoir les tréſors, V. 334. Terreur religieuſe de Caphis, *ibid.*
Caphyes, ville du Péloponnéſe, connue par la défaite d'Aratus, IV. 366.
Capoue, ville d'Italie, quitte le parti des Romains, & ſe ſoumet à Annibal, I. 238. Elle eſt aſſiégée par les Romains, 241. Fin tragique de ſes principaux habitans, 243.
Cappadoce, Province de l'Aſie Mineure, I. 326. Rois de Cappadoce, IV. 12. V. 307. Elle eſt réduite en Province Romaine, 318.
Caracalla, Empereur Romain; ſa cruauté, VI. 528.
Caractére: Ce que c'eſt en terme de Peinture, V. 624.
Caranus, premier Roi de Macédoine, II. 14.
Carbon: Injuſtices qu'il commettoit a Rome, V. 345.
Cardie, ville de la Querſonnéſe, III. 496.
Caridéme, Oritain de naiſſance, eſt banni d'Athénes, III. 562. Pourſuivi par Alexandre, il ſe retire auprès de Darius Codoman, *ibid.* Sa ſincérité, cauſe de ſa mort, 588.
Carie, Province de l'Aſie Mineure, I. 325.
Carmanie, Province de Perſe, III. 776.
Carnéade, Philoſophe, Fondateur de la nouvelle Académie, VI. 429. Ambaſſade de Carnéade a Rome, V. 115. VI. 55.
Carres, ville célébre par la déroute de Craſſus, V. 290.
Cartel, pour le rachat des priſonniers de guerre, V. 799.
Carthage. Carthaginois. Fondation de Carthage, I. 118. Ses accroiſſemens, 131. Conquêtes des Carthaginois en Afrique, *ibid.* En Sardaigne, 132. Ils s'emparent des îles

Baléares, *ibid.* Ils paſſent en Eſpagne, 133. & en Sicile, 136. Premier traité entre Rome & Carthage, 137. Les Carthaginois font alliance avec Xerxès, 138. II. 187. Ils ſont défaits en Sicile par Gélon, I. 139. II. 331. Ils s'emparent de pluſieurs places en Sicile ſous la conduite d'Annibal, I. 140. & d'Imilcon, 141. Ils font un traité avec Denys, 142. III. 187. Guerre entre les Carthaginois & Denys, I. 143. III. 197. Ils aſſiegent Syracuſe, I. 145. III. 202. Ils ſont défaits par Denys, I. 146. III. 206. La peſte ſe répand dans Carthage, I. 149. Second traité entre les Romains & les Carthaginois, *ibid.* Les Carthaginois tachent de s'emparer de Syracuſe après le rétabliſſement de Denys le Jeune, *ib.* III. 268. Ils ſont défaits par Timoléon, I. 151. III. 280. Guerre des Carthaginois contre Agathocle, d'abord en Sicile, I. 153. puis en Afrique, 156. Ils ſoutiennent la guerre en Sicile contre Pyrrhus, 162. IV. 337.

Les Carthaginois ſont appellés au ſecours des Mamertins, qui les rendent maîtres de la citadelle de leur ville, I. 166. Ils en ſont chaſſés par les Romains, 167. Ils envoient de nombreuſes armées en Sicile, 168. Ils perdent une bataille, qui eſt ſuivie de la priſe d'Agrigente, qui étoit leur place d'armes, *ibid.* Ils ſont vaincus ſur mer, d'abord près des côtes de Myle, 169. puis près d'Ecnome, 170. V. 848. Ils ont la guerre à ſoutenir en Afrique contre Régulus, I. 171. Supplice qu'ils font ſouffrir à ce Général, 177. Ils perdent une bataille navale à la vûe de la Sicile, 179. Ardeur des Carthaginois à défendre Lilybée, 180. Leur flote eſt entiérement défaite près des îles Egates, 182. Ils font un traité de paix avec les Romains, qui met fin à cette guerre, 185. Guerre que les Carthaginois ont à ſoutenir contre les Mercénaires, 186.

Les Carthaginois ſont obligés d'abandonner la Sardaigne aux Romains, I. 197. Ils aſſiégent & prennent Sagonte, 203. La guerre recommence entre les deux Peuples, 205. Paſſage du Rhône, 207. Paſſage des Alpes, 211. Entrée des Carthaginois en Italie, 215. Ils remportent pluſieurs victoires ſur les Romains, près du Téſin, 216. près de la Trébie, 219. près de Thraſymène, 223. Ils perdent pluſieurs batailles en Eſpagne, 230. Ils remportent près de Cannes une célebre victoire ſur les Romains, 231. Mauvais ſuccès des Carthaginois, 242. 241. 244. Ils ſont attaqués en Afrique par les Romains, 247. Ils rappellent Annibal de l'Italie, 249. Ils ſont entiérement défaits près de Zama, 251. Ils demandent la paix aux Romains, 251. & l'obtiennent, 254. Différens entre les Carthaginois & Maſiniſſa, 273. Troiſiéme guerre entre les Carthaginois & les Romains, 278. Carthage envoie des Députés à Rome pour déclarer qu'elle s'abandonne à la diſcrétion des Romains, 282. Ceux-ci ordonnent aux Carthaginois d'abandonner leur ville, 284. Les Carthaginois prennent la réſolution de ſe défendre, 286. Les Romains forment le ſiége de Carthage, 287. Elle eſt priſe & détruite par Scipion, 295. Elle eſt rebâtie par Céſar Auguſte, 300. Les Sarraſins la détruiſent entiérement, *ibid.*

Carthage formée ſur le modéle de Tyr, I. 102. Religion des Carthaginois, 103. Culte barbare qu'il rendoient à Saturne, 105. 108. Gouvernement des Carthaginois, *ibid.* Suffétes, 110. Le Sénat, *ibid.* Le Peuple, 111. Le Tribunal des Cent, 112. Défaut du Gouvernement de Carthage, 113. La Juſtice & les Finances reformées par Annibal, 259. Sage coutume des Carthaginois d'envoier des Colonies en divers pays, 115. Commerce de Carthage, premiére ſource de ſa puiſſance, *ibid.* Découverte des mines d'or & d'argent en Eſpagne par les Carthaginois, ſeconde ſource des richeſſes & de la puiſſance de Carthage, 117. Puiſſance militaire de Carthage, 119. Les Sciences & les Arts y ont été peu en honneur, 122. Caractéres, mœurs, qualités des Carthaginois, 125.

CARTHAGÉNE, ville d'Eſpagne, I. 200.

CARTHALON, Commandant des troupes auxiliaires chez les Carthaginois, déclaré coupable de crime d'Etat; & pourquoi, I. 279.

Caſque, arme défenſive des Anciens, V. 756.

CASSANDRE, Chef des Thraces & des Péoniens dans l'armée d'Alexandre, III. 569.

CASSANDRE, fils d'Antipater, III. 802. Provinces qui lui échurent après la mort d'Alexandre, IV. 21. Il fait mourir Eurinade, & ſon fils 55. Il eſt aſſocié avec Polyſperchon dans la Régence du Royaume de Macédoine, 56. Il s'empare d'Athenes, 66. & y établit Démétrius de Phalere, *ibid.* Il fait mourir Olympias, 74. Il enferme dans le chateau d'Amphipolis Roxane femme d'Alexandre, avec Alexandre ſon fils, 77. Il rétablit la ville de Thébes, 78. Il entre dans une ligue formée contre Antigone, 92. Il conclut un traité avec lui, & le trompe ſur le champ, 95. Il fait mourir le jeune Roi Alexandre avec Roxane ſa mere, 103. Il aſſiége Athénes, dont Démétrius Poliorcéte s'étoit emparé, 142. Celui-ci l'oblige de lever le ſiége, & le défait près des Thermopyles, 143. Caſſandre conclut une ligue contre Antigone & Démétrius, 145. Après la bataille d'Ipſus, il partage avec trois autres Princes l'Empire d'Alexandre le Grand, 152. Mort de Caſſandre, 157.

CASSANDRE, Macédonien, maſſacre par ordre de Philippe les habitans de Maronée, IV. 615. Ce Prince le fait mourir, 616.

CASSINI (de) Son Traité ſur l'Aſtronomie, VI. 619.
CASSIUS (*Lucius*) Général Romain, eſt défait par Mithridate, V. 330.
CASSIUS, Queſteur de l'armée de Craſſus dans la guerre contre les Parthes, V. 280. Il ſe met a la tête des débris de l'armée de Craſſus, & empêche les Parthes de s'emparer de la Syrie, 301. Il forme une conſpiration contre Céſar, 432. Il eſt entiérement défait par Antoine, *ibid.*
Catapulte, machine de guerre en uſage chez les Anciens, V. 824.
Cataractes du Nil, I. 19.
CATHÉENS, peuple des Indes, ſoumis par Alexandre, III. 757.
CATON (*M. Porcius*) ſurnommé le Cenſeur, ſert en qualité de Lieutenant Général ſous le Conſul Acilius, IV. 549. Sa valeur au Pas des Thermopyles, *ibid.* Il parle dans le Sénat en faveur des Rhodiens, V. 99. Il procure aux Achéens le renvoi de leurs bannis, 108. Conduite de Caton a l'égard de Carnéade & des autres Ambaſſadeurs Athéniens, 116. VI. 55. Il eſt chargé par la République de dépoſer Ptolémée Roi de Cypre, & de confiſquer ſes biens, V. 243. Caton eſt mis au rang des Hiſtoriens, VI. 260. & des Orateurs, 330. Détail dans lequel entroit Caton, lorſqu'il étoit a la tête d'une armée, VI. 726.
CATON, fils du précédent, fait des prodiges de valeur a la bataille de Pydna, V. 73.
CATON, d'Utique: Portrait de ce Romain, VI. 293.
C. CATON, Tribun du peuple, s'oppoſe au rétabliſſement de Ptolémée, V. 411.
CATULLE, Poëte Latin, VI. 170.
Cavale de Phidolas, III. 136.
Cavalerie des Anciens, V. 763.
Cavaliers, terme de Fortification, V. 831.
Cauſtique, ſorte de Peinture emploiée chez les Anciens, V. 634.
CÉBALINUS découvre la conſpiration de Dyinnus formée contre Alexandre, III. 700.
CÉCILIUS PACUVIUS, Poëte Latin, VI. 152.
CÉCROPS, Fondateur d'Athénes, II. 11. Il établit l'Aréopage, *ibid.*
CÉLÉNES, ville de Phrygie, célébre par la riviére de Marſias, III. 680.
Céleſte, ou la Lune, divinité des Carthaginois, I. 104.
CÉLÉ-SYRIE, Province de l'Aſie Mineure, I. 326.
CELSUS (*Cornélius*) Médecin, VI. 586.
CENNÉBÉE, Général d'Antiochus Sidéte, eſt vaincu en Judée par Judas & Jean, V. 191.
Cendre. Supplice de la Cendre chez les Perſes, II. 401.
CENSORINUS (*L. Marcius*) Conſul, marche contre Carthage, I. 281. Il notifie aux habitans de cette ville les ordres du Sénat, 284. Il forme le ſiége de Carthage, 287
CLAUDIUS CENTO, Officier Romain, eſt envoié par Sulpicius au ſecours d'Athénes, IV. 461. Il ravage la ville de Chalcis, *ibid.*
Centurie. Quelle étoit la Centurie chez les Romains, V. 735.
Céramique, fauxbourg d'Athénes, II. 362.
CÉRASONTE, ville de Cappadoce, célébre par ſes Ceriſiers, II. 588. V. 391.
Cérès, déeſſe. Fêtes établies a Athénes en ſon honneur, III. 89.
CERETHRIUS, un des Chefs Gaulois qui firent irruption dans la Gréce, IV. 198.
CÉRYCES, Prêtres a Athénes, II. 502.
CÉSAR (*Jule.*) Sa puiſſance a Rome, V. 387. Il rétablit Ptolémée Auléte, 408. Il vient en Egypte dans l'eſpérance d'y trouver Pompée, 420. Il ſe porte pour juge entre Ptolémée & ſa ſœur Cléopatre, 422. Paſſion de Céſar pour cette Princeſſe, 423. 430. Combats entre les troupes de Céſar & les Alexandrins, 424. 425. Il donne la Couronne d'Egypte a Cléopatre & a Ptolémée, 430. Il confirme les Juifs dans leurs priviléges, 431. 265. Il remporte une grande victoire ſur Pharnace, & le chaſſe du Roiaume de Pont, 431. Il meurt peu de tems après, 432. Céſar eſt mis au rang des Hiſtoriens Latins, VI. 285.
CÉSAR Octavien, ſurnommé depuis *Auguſte*, ſe joint a Antoine & Lépide pour venger la mort de Céſar, V. 432. Il ſe brouille avec Antoine, 441. Il remporte ſur lui une grande victoire prés d'Actium, 448. Il paſſe en Egypte, 452. Il aſſiége Alexandrie, & s'en rend maître par le moien des intelligences qu'il entretenoit avec Cléopatre, 453. Il entre dans Alexandrie, 456. Entrevûe de Céſar & de Cléopatre, 457. Il eſt trompé par cette Princeſſe, qu'il eſpéroit tromper lui-même, 458. *& ſuiv.*
CÉSARION, fils de J. Céſar & de Cléopatre, V. 430. Il eſt proclamé Roi d'Egypte conjointement avec ſa mere, 442.
Ceſtes, armes offenſives des Athlétes, III. 120.
CETTHIM, fils de Javan, & pere des Macédoniens, II. 8.
CHABRIAS, Athénien, accepte ſans ordre de la République le Commandement des troupes auxiliaires de Gréce qui étoient a la ſolde d'Achoris, III. 400. Il eſt rappellé par les Athéniens, *ibid.* Il ſe donne de nouveau à Tachos ſans l'aveu de ſa République, 404. Les Athéniens l'emploient dans la guerre contre leurs Alliés, 420. Il meurt au ſiége de Chio, 422. Eloge de Chabrias, 420.
CHALCIS, ville d'Etolie, II. 3.
CHAM, fils de Noé, honoré en Afrique ſous le nom de Jupiter-Ammon, I. 66.
Chameaux, a quoi ils étoient utiles dans une armée, V. 763.
Chapiteau, terme d'Architecture, V. 572.

CHARÈS, un des Chefs emploiés par les Athéniens dans la guerre des Alliés, III. 422. Son peu de capacité, 423. Il écrit a Athénes contre les deux Collégues qu'on lui avoit donnés, *ibid.* Il ſe laiſſe débaucher par Artabaze, 418. 424. Il eſt rappellé a Athénes, 419. Il eſt envoié au ſecours de la Querſonnéte, 506. Les villes refuſent de lui ouvrir leurs portes, 507. Il eſt vaincu a Chéronée par Philippe, 521.
CHARÈS, de Lindus, conſtruit le Colofſe de Rhodes, IV. 137.
CHARILAÜS, élevé au trône de Sparte par Lycurgue, II. 20. 99.
Chariots armés de faulx, fort emploiés par les Anciens dans les batailles, I. 532. V. 761.
CHARITIMIS, Général Athenien, ſoutient Inarus dans ſa révolte contre les Perſes, II. 282.
Charon. Barque a Charon: Origine de cette fable, I. 49.
CHARON, Thébain, reçoit Pélopidas & les Conjurés dans ſa maiſon, III. 440. Il eſt nommé Béotarque, 446.
CHARONDAS, eſt choiſi pour Légiſlateur a Thurium, II. 349. Il ſe tue lui-meme pour avoir violé une de ſes loix, 350.
Chaſſe, exercice fort uſité chez les Anciens, III. 46.
Chat; vénération des Egyptiens pour cet animal, I. 489. V. 417.
CHÉLIDONIDE, fille de Léotychidas, & femme de Cléonyme, IV. 233. Paſſion de cette femme pour Acrotate, *ibid.*
CHÉLONIDE, femme de Cléombrote, IV. 305. Tendreſſe de cette femme pour ſon mari, *ibid.*
CHÉOPS & CHÉPHREN, Rois d'Egypte, freres également inhumains & impies, I. 77.
CHÉRILE, Poéte Grec, qui fut conſidéré d'Alexandre, VI. 129.
CHÉRONÉE, ville de Béotie, célébre par la victoire de Philippe ſur les Athéniens & les Thébains, & par celle de Sylla ſur les Généraux de Mithridate, III. 521. V. 339.
Cheval; de quelle utilité il eſt pour l'homme, V. 763.
Chevaliers a Athénes, III. 22. a Rome, V. 736.
Les Chevaliers, comédie d'Ariſtophane, III. 158.
Chevelure de Bérénice, IV. 266.
CHILON, l'un des ſept Sages de la Gréce, II. 74.
CHILON, Lacédémonien, entreprend de monter ſur le trône de Sparte; mais inutilement, IV. 177.
CHIO, île de Gréce, vantée pour ſon excellent vin, II. 5. V. 490.
CHIRISOPHE, Lacédémonien, eſt choiſi par les troupes qui firent la retraite des dix mille, pour être leur Général, II. 590.
CHLÉNÉAS, Député des Etoliens vers Sparte pour engager cette ville à entrer dans le Traité fait avec les Romains, IV. 408.
Choaſpe, fleuve de la Babylonie, célébre par la bonté de ſes eaux, III. 672.
Chœnix, meſure de blé chez les Anciens, II. 390. V. 741.
Chœur, incorporé dans la Tragédie, III. 146.
CHRÉTIENS: Leçon pour bien des Chrétiens, dans le refus que font les Juifs de travailler au rétabliſſement du temple de Bélus, III. 799.
Chromatique, genre de Muſique des Anciens, V. 689.
CHRYSANTE, Commandant dans l'armée de Cyrus a la bataille de Thymbrée, I. 431.
CHRYSIPPE, Philoſophe Stoicien: Son caractére, VI. 446. Sa doctrine, 447.
CHRYSOSTOME (*S. Jean*) diſciple de Libanius, VI. 115.
Chymie: définition de cet Art, VI. 598.
CHYNALADANUS, *Voiez* SARACUS.
CICÉRON, (*M. Tullius Cicero.*) Ses exploits militaires en Syrie, V. 301. Il refuſe le triomphe, & pourquoi, 303. Il fait nommer, par ſon crédit, Pompée Général contre Mithridate, 387. Conſeil qu'il donne a Lentulus ſur le rétabliſſement de Ptolémée Aulére, 413. Découverte du tombeau d'Archiméde par Cicéron, III. 321. Eſtime qu'il faiſoit de Tyrannion, VI. 15. Goût & ardeur de Cicéron pour la Philoſophie, 483. Ce qu'il penſoit ſur la nature de l'ame, 566. Il tient le premier rang parmi les Rhéteurs, 62. & parmi les Orateurs, 339. Paralléle entre Cicéron & Démoſthéne, IV. 38.
CILICIE, Province de l'Aſie Mineure, I. 326.
CILLES, Lieutenant de Ptolémée, perd une bataille contre Démétrius qui le fait priſonnier, IV. 98.
CIMMÉRIENS, peuple de Scythie. Ils ſont chaſſés de leur pays, & paſſent en Aſie, I. 380. Alyatte roi de Lydie les oblige d'en ſortir, *ibid.*
CIMON, fils de Miltiade, encore fort jeune, ſignale ſa piété envers ſon pere, II. 171. Il encourage par ſon exemple les Athéniens a abandonner leur ville, & a s'embarquer, 210. Il ſe diſtingue a la bataille de Salamine, 219. Il commande avec Ariſtide la flote envoiée par les Grecs pour délivrer leurs Alliés de la puiſſance des Perſes, 246. Les Athéniens mettent Cimon a la tête de leurs armées aprés la retraite de Thémiſtocle, 271. Il fait pluſieurs conquêtes dans la Thrace, & y établit une Colonie, 273. Il ſe rend maître de l'île de Scyros, & y trouve les os de Théſée, qu'il apporte à Athénes, 274. Conduite qu'il tient dans le partage du butin avec les Alliés, *ibid.* Cimon remporte en un ſeul jour deux victoires ſur les Perſes prés du fleuve Eurymedon, 277. Digne emploi qu'il fait des richeſſes priſes ſur l'ennemi, 278. Il fait de-

nouvelles conquêtes dans la Thrace, *ibid.* Il march au ſecours des Lacédémoniens attaqués par les Ilotes, 290. Les Athéniens le banniſſent, 299. Il quitte ſon ban, & ſe rend dans ſa tribu pour combattre contre les Lacédémoniens, *ibid.* Il eſt rappelé d'exil, 300. Il rétablit la paix entre Athenes & Sparte, 301. Il remporte pluſieurs victoires qui obligent les Perſes de conclure un Traité fort glorieux pour les Grecs, *ibid.* Il meurt pendant la concluſion du Traité, 302. Caractère & éloge de Cimon, 272. 273. 276. 302. Uſage qu'il faiſoit de ſes richeſſes, 276.

CINCIUS, Hiſtorien Latin, VI. 268.

CINÉAS, Theſſalien, Orateur célébre, attaché à la ſuite de Pyrrhus, IV. 208. Entretien qu'il a avec ce Prince, 209. Pyrrhus l'envoie en Ambaſſade à Rome, 215. Conduite qu'il méne pendant le ſéjour qu'il fait à Rome, 216. Idée qu'il donne à Pyrrhus du Sénat Romain, 217.

CINNA: Injuſtices & cruauté qu'il exerçoit à Rome, V. 345.

CIOS, ville de Bithynie. Cruel traitement que Philippe fait ſouffrir aux habitans de cette ville, IV. 453.

Circulation du ſang, (Découverte de la) VI. 603.

Cithare, inſtrument de muſique en uſage chez les Anciens, V. 675.

Clair-obſcur, terme de Peinture: Sa définition, V. 626.

CLAROS, ville d'Ionie, célébre par les Oracles d'Apollon, III. 99.

CLASSICUS (*Cecilius*) eſt accuſé à Rome par les Députés de la Bétique dont il venoit de quitter le Gouvernement, VI. 354. La mort le dérobe aux ſuites de cette affaire, 355.

CLAUDIEN, Poéte Latin, VI. 213.

CLAUDIUS (*Appius*) *Voyez* APPIUS.

C. CLAUDIUS, Envoié des Romains en Achaïe; conduite qu'il tient à l'égard de ce peuple, V. 104.

CLAZOMÉNE, ville d'Ionie, II. 16.

CLÉADE, Thébain, tâche d'excuſer auprès d'Alexandre la rébellion de ſa patrie, III. 561.

CLÉANDRE, Lieutenant de Roi dans la Médie, aſſaſſine Parménion par ordre d'Alexandre, III. 706.

CLÉANTHE, Philoſophe Stoïcien d'une grande réputation, VI. 445.

CLÉARQUE, Capitaine Lacédémonien, ſe retire auprès de Cyrus le Jeune, II. 556. Il eſt mis à la tête des troupes Grecques dans l'expédition de ce Prince contre ſon frere Artaxerxe, 558. Il remporte la victoire de ſon côté à la bataille de Cunaxa, 564. Il commande les troupes Grecques dans leur retraite après la bataille, 572. Il eſt arrêté par trahiſon, & envoié à Artaxerxe qui le fait mourir, 578. Eloge de Cléarque, *ibid.*

CLÉOBIS & BITON, freres, modéles de l'amitié fraternelle, I. 382.

CLÉOBULE, un des ſept Sages de la Gréce, II. 76.

CLÉOCRITE de Corinthe, appaiſe la diſpute élevée entre les Athéniens & les Lacédémoniens après la bataille de Platée, II. 231.

CLÉOMBROTE, Roi de Sparte, marche contre les Thébains, III. 356. Il eſt tué à la bataille de Leuctres, 359.

CLÉOMBROTE, Gendre de Léonide, ſe fait élire Roi de Sparte au préjudice de ſon beau-pere, IV. 301. Il eſt détrôné peu de tems après par Léonide, 305. & chaſſé de Sparte, 306.

CLÉOMÈNE, Gouverneur de l'Egypte pour Alexandre, III. 796.

CLÉOMÈNE, Roi de Sparte, refuſe de ſe joindre aux Ioniens dans leur révolte contre les Perſes, II. 147. Il marche contre les Eginétes, 161. Il vient à bout de chaſſer du trône Démarate ſon Collégue, *ibid.* Il réduit les Eginétes, & meurt peu de tems après, 162.

CLÉOMÈNE, fils de Léonide, épouſe Agiatis, IV. 310. Il monte ſur le trône de Sparte, 312. Il engage la guerre contre les Achéens, *ibid.* Il remporte ſur eux pluſieurs avantages, 313. Il réforme le Gouvernement à Sparte, & rétablit l'ancienne diſcipline, 314. Il remporte de nouveaux avantages ſur les Achéens, 315. 316. 320. Il envoie en Egypte pour otages ſa mere & ſes enfans, 323. Il s'empare de Mégalopolis, 324. Il eſt vaincu à Sélaſie par Antigone Roi de Macédoine, 329. *& ſuiv.* Il ſe retire en Egypte, 334. Accueil que lui fait Ptolémée, 336. Il ne peut obtenir de retourner dans ſa patrie, 370. Mort funeſte de Cléoméne, 371. Son caractère, 311. 316.

CLÉON, Athénien, ſon extraction, II. 359. Il empêche, par ſon crédit auprès du peuple, que la paix ſe conclue entre Athénes & Sparte, 391. Il ſoumet les Lacédémoniens enfermés dans l'île de Sphactérie, 393. Il marche contre Braſidas, & s'avance au pié des murailles d'Amphipolis, 410. Surpris par Braſidas, il prend la fuite, & eſt tué par un ſoldat, 411. 412.

CLÉON, Rateur à la Cour d'Alexandre, tâche d'engager les Macédoniens à ſe proſterner devant ce Prince, III. 712.

CLÉONNIS commande les troupes des Meſſéniens dans la premiére guerre contre Sparte, II. 101. Après le combat près d'Ithome, il diſpute à Ariſtoméne le prix de la valeur, 102. Il lui diſpute enſuite la couronne après la mort du Roi Euphaès, 104.

CLÉONYME, Spartiate, ſe voiant fruſtré du trône, ſe retire auprès de Pyrrhus, & l'engage à mener ſon armée contre Sparte, IV. 233. Hiſtoire de ce Cléonyme, *ibid.*

CLÉOPATRE, niéce d'Attalus, épouſe Philippe Roi de Macédoine, III. 530.

CLÉOPATRE, fille de Philippe, eſt mariée à Alexandre Roi d'Epire, III. 532. Antigone la fait mourir, IV. 105.
CLÉOPATRE, fille d'Antiochus le Grand, eſt promiſe, puis donnée en mariage à Ptolémée Epiphane, IV. 474. 528. Après la mort de ſon mari, elle eſt déclarée Régente du Roiaume, & Tutrice de ſon fils, 633. Mort de cette Princeſſe, 669.
CLÉOPATRE, fille de Ptolémée Epiphane, fait l'accommodement entre ſes freres Philométor & Evergéte, IV. 678. Après la mort de Philométor ſon mari, elle épouſe Phyſcon, V. 180. Ce Prince la chaſſe pour épouſer une de ſes filles, 206. Les Alexandrins la font régner à la place de Phyſcon, *ibid.* Elle eſt obligée de ſe réfugier en Syrie, 208.
CLÉOPATRE, fille de Ptolémée Philométor, eſt mariée à Alexandre Bala, V. 176. Son pere lui fait quitter Alexandre, & la marie à Démétrius, 178. Pendant que ſon mari eſt retenu chez les Parthes, elle épouſe Antiochus Sidéte, 189. Après la mort de Sidéte, elle retourne à Démétrius, 208. Elle lui fait fermer les portes de Ptolémaïde, 209. Elle tue Séleucus ſon fils aîné, 210. Elle meurt du poiſon qu'elle vouloit faire prendre à Grypus ſon ſecond fils, 212.
CLÉOPATRE, fille de Philométor, épouſe Phyſcon, V. 206. Après la mort de ſon mari, elle régne en Egypte avec ſon fils Lathyre qu'elle oblige auparavant de répudier Cléopatre ſa ſœur aînée, & d'épouſer Séléne ſa ſœur cadette, 213. Elle donne à ſon fils Alexandre le roiaume de Cypre, 216. Elle ôte à Lathyre ſa femme Séléne, l'oblige lui-même à ſortir d'Egypte, & lui ſubſtitue Alexandre ſon cadet, 221. Elle donne du ſecours à ce Prince contre ſon frere, 222. Elle marie Séléne à Antiochus Grypus, 224. Alexandre la fait mourir, 227.
CLÉOPATRE, fille de Phyſcon & femme de Lathyre, eſt répudiée par ſon mari, V. 213. Elle ſe donne à Antiochus de Cyzique, 214. Tryphéne ſa ſœur la fait mourir, 215.
CLÉOPATRE, fille de Lathyre, *Voiez* BÉRÉNICE.
CLÉOPATRE, fille de Ptolémée Auléte, monte ſur le trône d'Egypte conjointement avec ſon frere aîné, V. 418. Elle en eſt dépoſſédée par les Tuteurs du jeune Roi, *ibid.* Elle leve des troupes pour ſe rétablir, *ibid.* Elle ſe rend auprès de Céſar, & dans quelle vûe, 423. Céſar l'établit Reine d'Egypte avec ſon frere, 430. Elle fait mourir ce frere, & régne ſeule en Egypte, 432. Après la mort de Céſar, elle ſe déclare pour les Triumvirs, *ibid.* Elle va trouver Antoine à Tarſe, 433. ſe rend maîtreſſe de ſon eſprit, 434. 435. & l'emméne avec elle à Alexandrie, 436. Jalouſie de Cléopatre contre Octavie, 439. 440. Couronnement de Cléopatre & de ſes enfans, 442. Elle accompagne Antoine dans ſes expéditions, 443. Les Romains lui déclarent la guerre, 447. Elle prend la fuite à la bataille d'Actium, 448. & retourne à Alexandrie, 449. Elle eſſaie de gagner Auguſte, & ſonge à lui faire un ſacrifice d'Antoine, 450. 452. 453. Elle ſe retire dans les tombeaux des Rois d'Egypte, pour éviter la fureur d'Antoine, 454. Ce Romain expire entre ſes bras, 455. Elle obtient de Céſar la permiſſion d'enſevelir Antoine, 457. Elle a un entretien avec Céſar, *ibid.* Pour éviter de ſervir d'ornement à ſon triomphe, elle ſe fait piquer par un aſpic, & meurt, 459. Caractére de Cléopatre, 434. 450. Ruſes qu'elle employoit pour retenir Antoine dans ſes chaînes, 440. Goût qu'elle conſervoit, au milieu de ſes paſſions, pour les Belles-Lettres & pour les Sciences, 438.
CLEOPHE, mere d'Aſſacane Roi de Mazagues, régne après la mort de ſon fils, III. 743. Elle ſe rend à Alexandre qui la rétablit dans ſes Etats, 744.
CLEOPHON, Orateur Athénien, anime les Athéniens contre les Lacédémoniens, II. 499. Son caractére, *ibid.*
Climats. Comment les Anciens s'y prenoient pour en connoître la différence, VI. 624.
CLINIAS, Citoien de Sicyone, eſt mis à mort par Abantidas, IV. 276.
CLINIUS, Grec de l'île de Cos, commande les Egyptiens dans leur révolte contre Ochus, & eſt tué dans un combat, III. 439.
CLISTHENE, Tyran de Sicyone. Ce qu'il fit pour ſe choiſir un gendre, II. 54.
CLISTHENE, de la famille des Alcméonides, forme une faction à Athénes, II. 62. Il eſt obligé d'en ſortir, mais y rentre bientôt après, *ibid.*
CLITOMAQUE, Philoſophe Carthaginois, I. 123. VI. 431.
CLITUS, Officier dans l'armée d'Alexandre, ſauve la vie à ce Prince au paſſage du Granique, III. 573. Alexandre lui donne le gouvernement des Provinces d'Artabaze, & le tue le jour même dans un feſtin, 724. *& ſuiv.*
CLITUS, Commandant de la flote d'Antipater, remporte deux victoires ſur les Athéniens, IV. 32. Antigone lui ôte le Gouvernement de la Lydie, 57.
CLODIUS, Romain, eſt fait priſonnier par des Pirates, contre leſquels il avoit été envoié, V. 243. Il fait prier Ptolémée Roi de Cypre de lui envoier de quoi paier ſa rançon, *ibid.* Piqué contre Ptolémée, il obtient un ordre du peuple, pour chaſſer ce Prince du trône, *ib.*
CLODIUS (*Appius*) eſt envoié par Luculle à Tigrane pour lui redemander Mithridate, V. 364. 367. Ses diſcours donnent lieu aux ſoldats de ſe révolter contre Luculle, 383. Portrait de Clodius, *ibid.*

CLONDICUS, Chef des Gaulois que Perſée avoit appellés à ſon ſecours, V. 58.
CNIDE, ville maritime de l'Aſie Mineure, célébre par la victoire de Conon ſur les Lacédémoniens, II. 17. 628.
Coccus ou *Coccum*, d'où l'on tiroit l'Ecarlate, V. 551.
Cochenille, V. 552.
CODRUS, dernier Roi d'Athénes, II. 12.
COSNUS, Officier dans l'armée d'Alexandre, parle à ce Prince en faveur de ſes ſoldats, III. 764. Sa mort, 766. Son éloge, *ibid.*
Cohorte Romaine, V. 735.
COLCHIDE, Province d'Aſie, I. 323.
COLOMB (*Chriſtophe*) Aſtronome. Découverte qu'il fait du nouveau Monde, VI. 641.
Colonies. Avantages qu'en tiroient les Anciens, I. 115. V. 816.
Colonne, terme d'Architecture, V. 572. Colonne Trajane, V. 569.
Coloris, l'une des principales parties de la Peinture: Ses effets, V. 625.
Coloſſe de Rhodes: Sa deſcription, IV. 137. Sort de ce fameux Coloſſe, 337.
Combats publics de la Gréce, III. 110. *& ſuiv.* Ce qui leur donna du cours, *ibid.* Récompenſes accordées aux vainqueurs, 533. Différence de goût entre les Grecs & les Romains, par raport a ces combats, 136. Combats d'eſprit, 138.
Combats célébres de l'antiquité. Voiez *Batailles.*
COME, Ville d'Italie, patrie de Pline le Jeune, VI. 370. Il y établit une école pour les enfans, *ibid.* & y fonde une Bibliothéque, 371.
Comédie. Ses commencemens & ſon origine, III. 156. On diviſe la Comédie en trois claſſes, l'ancienne, *ibid.* la moienne, 163. la nouvelle, 164.
Comédien. La profeſſion de Comédien n'avoit rien de deshonorant chez les Grecs, III. 301.
Commerce. Excellence & avantages du Commerce, V. 509. Son antiquité, 511. Lieux & villes où il a été le plus en uſage, 512. *& ſuiv.* Objet & matiére du Commerce, 520. Le Commerce mérite que les Princes y donnent une attention particuliére, 557.
Compoſite, Ordre d'Architecture, V. 570.
Compoſition, en Peinture; en quoi elle conſiſte, V. 623.
CONDÉ. (*M. le Prince de*) Heureux dénouement qu'il fournit au Peintre qui travailloit à repréſenter l'hiſtoire du Grand Condé, 645.
CONON, Général Athénien, eſt renfermé par Callicratidas dans le port de Mityléne, II. 513. Il en eſt délivré bientôt après, 516. Il ſe retire en Cypre après la défaite des Athéniens prés d'Ægos-potamos, 526. Il ſe rend auprés d'Artaxerxe, qui le fait Amiral de ſa flote, 628. Il défait la flote des Lacédémoniens près de Cnide, 629. Il rétablit les murailles d'Athénes, 635. Il eſt envoié par les Athéniens vers Téribaze, qui le fait mettre en priſon, 637. Mort de Conon, *ibid.* Immunités que les Athéniens avoient accordées à lui & a ſes enfans, III. 69.
CONON, de Samos, Mathématicien, IV. 266.
CONQUÉRANS; comment on doit regarder les Conquérans ſi vantés dans l'Hiſtoire, I. 484. II. 185. III. 820.
CONSTANTIN le Grand. Sa continence, VI. 393.
CONSULS ROMAINS: Solennité de leur départ, quand ils partoient pour quelque expédition, V. 21.
Contrepoint, dans la Muſique, V. 689.
Coquillages qui donnent la teinture Pourpre, V. 546. 547.
Corbeau, machine de guerre, I. 269. V. 848.
Corbeille. Proceſſion de la Corbeille a Athénes, III. 92.
CORCYRE, île dans la mer Ionienne, avec une ville de même nom, II. 5. Ses habitans promettent du ſecours aux Grecs contre les Perſes, 198. Diſpute entre Corcyre & Corinthe, 317.
Coriénes, roc, aſſiégé & pris par Alexandre, V. 832.
CORINTHE, ville de Gréce; Ses différentes formes de Gouvernement, II. 14. Diſpute entre cette ville & Corcyre, qui donne lieu a la guerre du Péloponnéſe, 317. Corinthe envoie du ſecours aux Syracuſains aſſiégés par les Athéniens, 449. Elle entre dans une ligue contre Lacédémone, 624. Elle eſt aſſiégée par Agéſilas, 635. Elle envoie Timoléon au ſecours de Syracuſe contre Denys le Jeune, III. 268. Elle eſt obligée, par la paix d'Antalcide, de faire ſortir la garniſon qu'elle avoit dans Argos, 332. Elle donne a Alexandre le droit de Bourgeoiſie, III. 791. Elle s'unit à la ligue des Achéens, IV. 288. Elle maltraite les Députés envoiés par Métellus pour appaiſer les troubles, V. 130. Les Romains la détruiſent entiérement, 131.
Corinthien, Ordre d'Architecture, V. 568.
CORNÉLIE, Dame Romaine, mere des Gracques, rejette les offres de Phyſcon qui lui propoſoit de l'épouſer, V. 165.
CORNELIE, femme de Pompée, voit aſſaſſiner ſon mari devant ſes yeux, V. 420.
CORNELIUS NEPOS, Hiſtorien Latin, VI. 273.
Corniche, terme d'Architecture, V. 573.
CORNUTUS (*Tertullus*) Collégue de Pline le Jeune, lorſqu'il fut Préfet du Tréſor public, puis Conſul, VI. 316.
CORONÉE, ville de Béotie, célébre par la victoire d'Agéſilas ſur les Thébains, II. 631.
Correction, terme de Peinture, V. 624.
CORYNNA, femme Poéte, ſurnommée la Muſe Lyrique, V. 143.

Coryphée, perſonne emploiée dans les piéces de Théatre, III. 147.
Cos, île de Gréce, patrie d'Hyppocrate, II. 364.
Cosis, frere d'Orode, commande l'armée des Albaniens, V. 397. Pompée le tue dans un combat, *ibid.*
Cosmes, Magiſtrats de Créte, III. 16.
Cossens, nation de Médie fort belliqueuſe, ſoumiſe par Alexandre, III. 791.
Cossutius, l'un des premiers Architectes Romains, V. 585.
Cothon, nom du port de Carthage, I. 291.
Cotta, Conſul Romain, eſt battu par Mithridate, V. 376. Cruautés qu'il exerce contre Héraclée, 368.
Cotta, fils du précédent, eſt mis au nombre des Orateurs Latins, VI. 337.
Cotyle, meſure Attique, II. 390.
Cotys, roi des Odryſes dans la Thrace, ſe déclare pour Perſée contre les Romains, V. 14. Ceux-ci lui renvoient ſon fils ſans rançon, 92.
Couleurs, qu'employoient les anciens Peintres dans leurs ouvrages, V. 633.
Courtisans: En quoi conſiſte leur mérite & leur habileté, II. 507.
Courage: En quoi conſiſte le véritable courage, II. 520.
Courieres, voiez *Poſtes*.
Courſe: Exercice de la Courſe chez les Grecs, III. 124. De la Courſe à pié, 125. De la Courſe à cheval, 127. De la Courſe des chariots, 128.
Couronnes, que les Romains donnoient à ceux qui ſe diſtinguoient par leur courage, V. 810. Couronnes accordées aux Athlétes vainqueurs dans les Jeux publics de la Gréce, III. 112.
Cranaüs, Roi d'Athénes, II. 11.
Crassus, excellent Orateur, VI. 314. Edit qu'il donne étant Cenſeur contre les Rhéteurs Latins, 58.
Crassus, étant Conſul, marche contre les Parthes, V. 274. Il pille les tréſors enfermés dans le temple de Jéruſalem, 275. Il continue ſa marche contre les Parthes, 279. Il eſt entiérement défait près de Carres, 283. Les Parthes, ſous prétexte d'une entrevûe, l'arrêtent & le tuent, 297.
Crassus, fils du précédent, accompagne ſon pere dans ſon expédition contre les Parthes, V. 276. Il périt à la bataille de Carres, 284.
Cratere, un des principaux Officiers d'Alexandre, entraine par ſes diſcours la perte de Philotas, III. 702. Il parle à Alexandre au nom de toute l'armée, & à qu'elle occaſion, 770. Ce Prince lui donne le Gouvernement de Macédoine qu'avoit Antipater, 790. Provinces qui lui échurent après la mort d'Alexandre, IV. 23. Il épouſe Phila fille d'Antipater, 40. Il eſt vaincu par Euméne, & tué dans un combat, 49.
Cratérus, Médecin, VI. 555.
Cratés, de Mallos, Grammairien Grec, VI. 13.
Cratès, Philoſophe Cynique, VI. 442.
Cratésiclée, mere de Cléoméne roi de Sparte, eſt envoiée par ſon fils en Egypte pour y ſervir d'otage, IV. 323. Sentimens généreux de cette Princeſſe, 324.
Cratésipolis, femme d'Alexandre fils de Polyſperchon, réprime l'inſolence des Sicyoniens qui avoient tué ſon mari, & gouverne cette ville avec ſageſſe, IV. 78.
Cratinus, Poéte Comique Grec, III. 161. VI. 136.
Cresphonte, un des Chefs des Héraclides, rentre dans le Péloponnéſe, & a la Meſſénie en partage, II. 16.
Cresus, Roi de Lydie, I. 380. Ses conquêtes, 381. Moien qu'il emploie pour s'aſſurer de la véracité des Oracles, 387. Trompé par la réponſe de l'Oracle de Delphes, il s'engage dans la guerre contre les Perſes, *ibid.* Il perd une premiére bataille contre Cyrus, 415. Il eſt vaincu près de Thymbrée, 431. Cyrus l'aſſiége dans Sardes, 440. & le fait priſonnier, *ibid.* Ce qui lui évita le ſupplice auquel il avoit été condamné, 442. Caractére de Créſus, 584. Ses richeſſes, 580. Azile que trouvoient chez lui les Savans, 581. Réception qu'il fit à Solon, *ibid.* Entretien qu'il eut avec ce Philoſophe, 582. A quelle occaſion il conſacra dans le temple de Delphes une ſtatue d'or à ſa Boulangére, III. 109.
Crete, île voiſine de la Gréce, ſa deſcription, II. 5. Loix de Créte établies par Minos, III. 12. *& ſuiv.* Les Crétois refuſent de ſe joindre aux Grecs attaqués par Xerxès, II. 198. Ils paſſoient pour les plus grands menteurs de leur tems, III. 20.
Q. Crispinus remplace Appius qui commandoit avec Marcellus au ſiége de Syracuſe, III. 313.
Critias, un des Trente à Athénes, fait mourir Théraméne un de ſes Collégues, II. 544. Il interdit à Socrate l'inſtruction de la jeuneſſe, 546. Il périt en combattant contre Thraſybule, 547.
Critique: En quoi elle conſiſtoit chez les Anciens, VI. 13.
Critolaüs, Philoſophe Péripatéticien, VI. 438. Son ambaſſade à Rome, V. 115.
Critolaüs, l'un des Chefs des Achéens, les anime contre les Romains, V. 129. Il périt dans un combat, 131.
Criton, intime ami de Socrate, ne peut l'engager à ſortir de priſon, & a ſe ſauver, II. 698.
Crocodile, animal amphibie adoré en Egypte, I. 44.

CROMWEL. Comparaiſon de ſa mort avec celle de Denys le Tyran, III. 224.
CROTONE, ville de Gréce, bâtie par Myſcellus, II. 346. Réforme introduite dans cette ville par Pythagore, VI. 457.
CTÉSIAS, de Cnide, exerce la Médecine dans la Perſe avec beaucoup de réputation, II. 602. VI. 235. Ses Ouvrages l'ont fait mettre au rang des Hiſtoriens, *ibid.*
CTÉSILAS, Sculpteur, V. 616.
CTÉSIPHON, ou CHERSIPHRON, Architecte, V. 576.
Cuiraſſe, arme défenſive des Anciens, V. 716.
Cuivre, métal. D'où il ſe tire, V. 524.
CUNAXA, ville célébre par le combat entre Artaxerxe & Cyrus ſon frere, II. 572.
Cupidon. Statue de Cupidon par Praxitéle, & par Michel-Ange, V. 611. *& ſuiv.*
CYAXARE I, régne en Médie, I. 373. Il forme le ſiége de Ninive, *ibid.* Une irruption des Scythes dans la Médie l'oblige de lever le ſiége, *ibid.* Il reprend le ſiége de Ninive, & s'en rend maître, 375. Mort de Cyaxare, 376.
CYAXARE II, appellé dans l'Ecriture Darius Médus, monte ſur le trône de Médie, I. 377. Il envoie en Perſe demander du ſecours contre les Aſſyriens, 401. Expéditions de Cyaxare & de Cyrus contre les Babyloniens, 414. Cyaxare donne ſa fille en mariage à Cyrus, 424. Il va à Babylone avec ce Prince, & y dreſſe de concert le plan de toute la Monarchie, 467. Mort de Cyaxare, 469.
CYCLIADE, Préſident de l'Aſſemblée des Achéens qui ſe tenoit à Argos, élude la propoſition de Philippe, IV. 463.
Cycloïde, inſtrument de Géométrie: Son invention, VI. 612.
Cygnes: ce que l'on dit de leur chant, I. 30.
CYLON, connu par la citadelle d'Athénes, dont il ſe rendit maître, II. 325.
CYLON, fameux Sculpteur, V. 616.
CYNÉGIRE, Athénien. Juſqu'où il porte ſon acharnement contre les Perſes après la bataille de Marathon, II. 166.
CYNÉTHE, ville d'Arcadie: Férocité de ſes habitans, V. 672.
CYNIQUES: (*Secte des*) Son origine, VI. 439. Pourquoi ainſi nommée, 441.
CYNISCA, ſœur d'Agéſilas, ſe préſente aux Jeux Olympiques pour y diſputer le prix, & y eſt proclamée victorieuſe, II. 634. III. 133.
Cynoſcéphales, Colline de Theſſalie, célébre par la victoire des Romains ſur Philippe, IV. 490.
CYPRE, île de la mer Méditerranée délivrée de la puiſſance des Perſes par les Grecs, II. 246. Révolte de cette île contre Ochus, III. 414. Elle ſe ſoumet, 438. Horrible & ſanglante tragédie qui ſe paſſe dans cette île à la mort de Nicoclès, IV. 96. Après avoir été gouvernée tantôt par les Rois d'Egypte, tantôt par ceux de Syrie, elle tombe au pouvoir des Romains, V. 243. *& ſuiv.* Excellence des vins de Cypre, 490.
CYPSÉLUS, Corinthien, s'empare de l'autorité à Corinthe, & la tranſmet à ſon fils, II. 14.
Cyrénaïque, Secte célébre de Philoſophes, VI. 411.
CYRÉNE, ville ſur le bord de la Méditerranée: Comment ſe termina la diſpute élevée entre cette ville & Carthage au ſujet des limites, I. 132.
CYROPOLIS, ville de la Sogdiane, détruite par Alexandre, III. 722.
CYRUS, fils de Cambyſe roi de Perſe. Naiſſance de ce Prince, I. 376. 395. Son éducation, *ibid.* Voiage qu'il fait chez Aſtyage ſon grand pere, 397. Son retour en Perſe, 400. Il marche au ſecours de ſon oncle Cyaxare contre les Babyloniens, 401. Il ſoumet le Roi d'Arménie, 406. Il remporte un premier avantage ſur Créſus & les Babyloniens, 415. Conduite de Cyrus envers Panthée, 418. Il défie le Roi des Aſſyriens à un combat ſingulier, 422. Il revient trouver Cyaxare, *ibid.* Ce Prince lui donne ſa fille en mariage, 425.
Cyrus marche à la rencontre des Babyloniens, II. 428. Il remporte ſur eux & ſur Créſus une célébre victoire près de Thymbrée, 429. Il ſe rend maître de Sardes, & de la perſonne de Créſus, 440. Il s'avance vers Babylone, 443. dont il ſe rend maître, 452. Conduite de Cyrus après la priſe de Babylone, 459. Il ſe donne en ſpectacle aux peuples nouvellement conquis, 463. Il fait un voiage en Perſe, 466. A ſon retour il emméne Cyaxare à Babylone, & y dreſſe de concert le plan de toute la Monarchie, 467. Il régne, après la mort de Cyaxare, ſur les Perſes & les Médes, 469. Il donne un célébre Edit en faveur des Juifs, *ibid.* Derniéres années de Cyrus, 476. Mort de ce Prince, 477. Diſcours qu'il tient à ſes enfans avant ſa mort, *ibid.* Eloge & caractére de Cyrus, 478. Attention continuelle qu'il avoit de rendre à la Divinité le culte qu'il croioit lui être dû, 439. 462. Différences entre Hérodote & Xénophon au ſujet de Cyrus, 485.
CYRUS, le plus jeune des fils de Darius, eſt revêtu par ſon pere du Gouvernement en Chef de toutes les provinces de l'Aſie Mineure, II. 405. Son pere le rappelle, 522. Après la mort de Darius il entreprend d'égorger ſon frere, 537. Il eſt renvoié dans l'Aſie Mineure, *ibid.* Il léve ſecrettement des troupes contre ſon frere, 555. Il part de Sardes, 559. La bataille ſe donne à Cunaxa, 562. Il eſt tué dans le combat, 566. Eloge de Cyrus, 569.
CYTHÉRE, île de Gréce vis-à-vis la Laconie, II. 5.
CYZIQUE, ville de la Propontide, V. 357.

D.

DAMASITHYMNUS, Roi de Calinde, II. 217.
DAMES. Plutarque a compoſé un traité pour prouver l'induſtrie & l'habileté des Dames, II. 189. La prudence, le bon eſprit, & le courage conviennent à leur ſexe, 600. Heureuſe ſimplicité des Dames de l'ancien tems, III. 675.
DAMIPPUS, Syracuſain envoié par Epicyde pour négocier avec Philippe Roi de Macédoine, III. 354.
DAMES, le diſpute à Ariſtoméne pour ſucceder à Euphaés dans le Roiaume de Meſſénie, II. 104.
DAMOCLÈS, apprend par ſa propre expérience que la vie de Denys le Tyran n'étoit pas auſſi heureuſe qu'elle la paroiſſoit, III. 222.
DAMOCRITE, Député vers Nabis par les Etoliens, IV. 526. Réponſe inſolente de Damocrite à Quinctius, 537. Il eſt fait priſonnier de guerre au ſiége d'Héraclée, 553.
DAMOCRITE, premier Magiſtrat des Achéens, fait déclarer la guerre aux Lacédémoniens, V. 127.
DAMON, ami de Pythias. Epreuve où fut miſe leur amitié, III. 222.
DAMON, Sophiſte, VI. 102.
DAMOPHANTE, Général de la cavalerie des Eléens, eſt tué par Philopémen devant la ville d'Elis, IV. 411.
DANAÜS, dreſſe des embuches à Séſoſtris ſon frere, I. 73. Il ſe retire dans le Péloponnéſe, où il s'empare du Roiaume d'Argos, 75. II. 10.
DANIEL, le Prophéte, eſt emmené en captivité à Babylone, I. 376. Il explique le premier ſonge de Nabucodonoſor, 378. le ſecond, 362. Il eſt élevé aux premiéres charges de l'Etat, 379. Il découvre la fraude des Prêtres de Baal, & fait mourir le Dragon, 363. Viſions du Prophéte Daniel, 364. 467. Il explique à Baltaſar la viſion que ce Prince a dans un repas, 365. 453. Il eſt établi Surintendant des affaires de l'Empire, 467. Il eſt jetté dans la foſſe aux lions, *ibid.* C'eſt à ſa ſollicitation qu'eſt accordé l'Edit de Cyrus qui permet aux Juifs de retourner à Jeruſalem, 469. Habileté de Daniel dans l'Architecture, 471. Réflexions ſur les prophéties de Daniel, 472. *& ſuiv.*
Danſe, cultivée par les Grecs, III. 42. Idée que les Romains avoient de cet exercice, V. 671. Réflexion de Plutarque ſur la Muſique & la Danſe, 685.
Danube. Pont bâti ſur ce fleuve par ordre de Trajan, V. 588.
DANVILLE, Géographe du Roi, VI. 629.
Daniques, piéces d'or frapées au nom de Dartus Médus, I. 469. 528. II. 508.
DARIUS MÉDUS: C'eſt le nom que l'Ecriture donne à Cyaxare II. Roi des Médes, *Voiez* Cyaxare.
DARIUS, fils d'Hyſtaſpe. Il entre dans la conſpiration formée contre Smerdis le Mage, I. 500. Il le perce d'un coup d'épée, 501. Un artifice de ſon Ecuier le fait nommer Roi de Perſe, 503. Combien il s'eſt rendu recommandable par ſa ſageſſe & ſa prudence, 508. Il quitte le nom d'Oclius pour prendre celui de Darius, II. 112. Mariages de Darius, *ibid.* Moien qu'il prend pour tranſférer à la poſtérité la maniére dont il avoit été élevé à la Roiauté, 113. Ordre qu'il établit dans l'adminiſtration de ſes finances, *ib.* Sa modération dans l'impoſition des tributs, 114. Les Perſes lui donnent le ſurnom de *Marchand*, *ibid.* Il envoie Démocéde le Médecin en Gréce, 119. Il confirme l'Edit de Cyrus en faveur des Juifs, 121. Sa reconnoiſſance envers Syloſon qu'il fait rétablir Roi de Samos, 122.
Darius réduit Babylone après vingt mois de ſiége, II. 123. *& ſuiv.* Expédition de Darius contre les Scythes, 134. Remontrance d'Artabane a Darius, *ibid.* Action barbare de Darius envers les trois enfans d'Oebaſus, 137. Darius fait la conquête de l'Inde, 141. Il conçoit le deſſein de ſe rendre maitre de l'île de Naxe, 145. Les Ioniens ſe révolteut contre Darius, 146. Il rétablit les Tyriens dans leurs anciens privilèges, 147. Reſſentiment que Darius conçoit contre les Athéniens qui avoient eu part à l'incendie de Sardes, 150. Expédition de Darius contre la Gréce, 154. Il envoie des Hérauts dans la Gréce pour ſonder les peuples, & pour demander qu'ils ſe ſoumettent, 161. Son armée eſt défaite à Marathon, 162. *& ſuiv.* Darius prend la réſolution de porter lui-même la guerre contre l'Egypte & contre la Gréce, 173. Il ſe choiſit un ſucceſſeur, 174. Sa mort, 176. Son Epitaphe, *ibid.* Son caractére, *ibid. & ſuiv.* Diſpute entre deux de ſes enfans pour la Roiauté, 175.
DARIUS, fils aîné de Xerxès. Son mariage avec Artaïnte, fille de Maſiſte, II. 238. Il eſt égorgé par Artaxerxe ſon frere, 260.
DARIUS NOTHUS, ſe ſoulève contre Sogdien, & le fait mourir, II. 402. Il monte ſur le trône de Perſe, & change ſon nom d'Ochus en celui de Darius, *ibid.* Il fait périr dans la cendre ſon frere Arſite qui s'étoit révolté contre lui, *ibid.* arrête la rebellion de Piſuthne, 403. & punit la trahiſon d'Artoxare ſon premier Eunuque, 404. *& ſuiv.* Il appaiſe la révolte de l'Egypte, 405. & celle de Médie, *ibid.* Il donne a Cyrus le plus jeune de ſes fils le Gouvernement de l'Aſie Mineure, *ibid.* Inſtruction qu'il lui donne en l'envoiant dans ſon Gouvernement, 506. Darius rappelle Cyrus à la Cour, 523. Mort de Darius No-

thus, 532. Paroles mémorables de ce Prince qu'il adreſſa en mourant à Artaxerxe ſon ſucceſſeur, 536.

Darius, fils d'Artaxerxe-Mnémon, conſpire contre la vie de ſon pere, III. 409. Sa conjuration eſt découverte & punie, 410.

Darius-Codoman eſt placé ſur le trône des Perſes par Bagoas, III. 443. Il perd la bataille du Granique contre Alexandre., 571. *& ſuiv.* Il charge Memnon le Rhodien d'aller porter la guerre en Macédoine, 581. Darius prend la réſolution de commander en perſonne, 582. Libre remontrance de Caridème a Darius, 587. *& ſuiv.* Marche de l'armée de Darius, 589. Célébre victoire remportée par Alexandre ſur Darius près de la ville d'Iſſus, 591. *& ſuiv.*

Lettre de Darius à Alexandre pleine de fierté, III. 608. Secondes Lettres de Darius à Alexandre, 632. Darius apprend la mort de ſa femme, 653. Priére qu'il adreſſa aux dieux, quand il eut appris comment elle avoit été traitée par Alexandre, 654. Darius propoſe de nouvelles conditions de paix a Alexandre qui ne ſont pas acceptées, 658. Fameuſe bataille d'Arbelles, où Darius eſt vaincu, 661. *& ſuiv.* Retraite de Darius après ſa défaite, 668. Il quitte Ecbatane, 682. Diſcours qu'il adreſſe a ſes principaux Officiers pour les engager a marcher contre l'ennemi, *ibid.* Il eſt trahi & chargé de chaînes par Beſſus & Nabarzane, 684. Mort funeſte de ce Prince, 685. Ses derniéres paroles, *ibid.*

Darius, Roi des Médes, eſt ſoumis par Pompée, V. 398.

Datame, Carien, ſuccéde à ſon pere Camiſare dans le Gouvernement de la Leuco-Syrie, II. 654. Il réduit Thyus Gouverneur de Paphlagonie qui s'étoit révolté contre le Roi des Perſes, 655. Il reçoit le commandement de l'armée deſtinée contre l'Egypte, *ibid.* Il eſt chargé de réduire Aſpis, 656. Il quitte le parti d'Artaxerxe, 657. & remporte pluſieurs avantages ſur les troupes que ce Prince avoit envoiées contre lui, 658. Il eſt aſſaſſiné par ordre d'Artaxerxe, 659.

Datis, commande l'armée des Perſes a la journée de Marathon, II. 163.

Dauphins, machine de guerre, II. 476.

Décélie, Fort de l'Attique, II. 448. eſt fortifié par les Lacédémoniens, 462.

Décimation, en uſage chez les Romains, V. 806.

P. Décius, Tribun Romain, comment récompenſé pour avoir ſauvé l'armée, V. 810.

Déclamation du Théatre compoſée & réduite en notes chez les Anciens, V. 697. Uſage d'envoier les jeunes gens aux Ecoles de Déclamation, condamné par Scipion l'Africain, 698. Déclamation ſéparée du geſte, 699.

Déclamation, ſorte de compoſition par laquelle on s'exerçoit à l'éloquence, VI. 69. *& ſuiv.*

Déclaration de guerre, V. 715. De quelle cérémonie elle étoit accompagnée chez les Grecs, *ibid.* & chez les Romains, 716.

Décri des Monnoies, *Voiez* Monnoies.

Dédale, Contrée des Indes ſoumiſe par Alexandre, III. 743.

Dégrader, terme de Peinture, V. 625.

Déidamie, fille d'Eacide, épouſe Démétrius fils d'Antigone, IV. 144. Sa mort, 156.

Déjoce, forme le deſſein de monter ſur le trône des Médes, I. 366. *& ſuiv.* Il eſt élu Roi d'un commun conſentement, 367. Conduite de Déjoce dans l'adminiſtration de ſon roiaume, 369. Il fait bâtir Ecbatane, *ibid.* Moiens qu'il emploie pour ſe faire reſpecter, 370. 568.

Déjotare, Prince de Galatie. Pompée lui donne l'Arménie Mineure, V. 402. Repartie de ce Prince a Craſſus, 275.

Délateurs. Comment punis chez les Perſes, I. 513. II. 122. Comment définis par Plutarque, III. 244. Maxime de l'Empereur Trajan au ſujet des délations, VI. 360. *Voiez* Calomniateurs.

Délie, place de Béotie. Combat qui s'y donne entre les Athéniens & les Thébains, II. 428.

Délos, l'une des îles Cyclades. On place dans cette île le tréſor commun de la Gréce, II. 253. Les Athéniens envoioient tous les ans un vaiſſeau dans l'île de Délos, 697. Archélaüs ſoumet l'île de Délos, & la remet aux Athéniens, V. 312.

Delphes, ville de la Phocide, célébre par les Oracles qu'y rendoit Apollon, III. 100. La Pythie & la Sybille de Delphes, 101. Temple de Delphes brûlé & rebâti, 108.

Delta, ou la baſſe Egypte, I. 28.

Déluge de Deucalion, II. 11. Celui d'Ogygès, *ibid.*

Démade, combat l'avis de Démoſthène, III. 484. Il eſt fait priſonnier a la bataille de Chéronée, 521. Il va en ambaſſade vers Alexandre pour les Athéniens, 562. C'eſt lui qui dreſſe le Décret de mort contre Démoſthéne, IV. 14. Démade égorgé avec ſon fils par Caſſandre, 55.

Démarate, Roi de Sparte, chaſſé du trône par Cléoméne ſon Collégue, II. 162. Belle & noble réponſe de Démarate à Xerxès, 195. *& ſuiv.* 206. Demande vaine & inſolente de Démarate à Artaxerxe, 271.

Démarate, femme d'Andranodore. Elle détourne ſon mari de ſe ſoumettre au Sénat de Syracuſe, III. 100. Elle eſt tuée, 101.

Démétrius de Phalére. Il eſt obligé de ſortir d'Athénes, & y eſt condamné a mort dans ſon abſence, IV. 36. 60. Caſſandre l'y établit pour gouverner la République, 66. Sa ſageſſe & ſon habileté dans le Gouvernement, *ibid.*

& ſuiv. On lui éleve trois cens ſtatues par reconnoiſſance, 108. Réflexion ſur ce grand nombre de ſtatues élevées a l'honneur de Démétrius de Phalére, 114. Soin qu'il prend de faire fortifier & embellir le Pirée, V. 579. Il ſe retire a Thébes après la priſe d'Athénes par Démétrius Poliorcéte, IV. 109. On le condanne a mort a Athénes, & on renverſe ſes ſtatues, 112. II. 169. Il ſe réfugie chez Caſſandre & enſuite en Egypte, IV. 213. Il eſt fait Intendant de la Bibliothéque du Roi Ptolémée, 176. Sa mort, 190. Genre d'éloquence de Démétrius, & caractére de ſes Ecrits; *ibid. & ſuiv.* Il a compoſé un Traité de l'Elocution fort eſtimé, VI. 54. On lui attribue l'invention de la Déclamation, 70.

Démétrius, fils d'Antigone, ſurnommé *Poliorcéte.* Son caractére, IV. 94. 164. Il commence a ſe faire connoître dans l'Aſie Mineure, 93. Il perd une bataille a Gaza contre Ptolémée, 96. Il en gagne une peu de tems après contre Cilles Lieutenant du même Ptolémée, 98. Il eſt envoié par ſon pere a Babylone pour s'oppoſer a Séleucus, 102. Il fait lever à Ptolémée le ſiége d'Halicarnaſſe, 103. Il ſe rend maître d'Athénes, & y rétablit le Gouvernement démocratique, 108. *& ſuiv.* Reconnoiſſance exceſſive des Athéniens a ſon égard, 111. *& ſuiv.* Mariage de Démétrius, 115. Il aſſiége Salamine, 116. *& ſuiv.* Il s'en rend maître, 118. Il reçoit le titre de Roi, *ibid.* Sa conduite pendant la paix & pendant la guerre, 121.

Démétrius forme le ſiége de Rhodes, IV. 123. *& ſuiv.* & le léve un an après, 137. Démétrius fait lever a Caſſandre le ſiége d'Athénes, 142. Honneurs exceſſifs qu'il reçoit dans cette ville, 143. Il épouſe Déidamie, 144. Il eſt proclamé Chef de tous les Grecs, & initié aux grands & aux petits Myſtéres, *ibid.* Il eſt défait a la bataille d'Ipſus, 147. Athénes ferme ſes portes a Démétrius, 155. Il s'en rend maître, 159. *& ſuiv.* Il forme le deſſein de dompter les Lacédémoniens, 160. Il perd a la fois preſque tout ce qu'il poſſéde, *ibid.* Démétrius, appellé au ſecours d'Alexandre fils de Caſſandre, ſe défait de lui & eſt proclamé roi par les Macédoniens, 161. 162. Il fait de grands préparatifs pour recouvrer l'Empire de ſon pere en Aſie, 163. Il eſt obligé d'abandonner la Macédoine, 164. Il ſe rend a Séleucus qui le retient priſonnier, 170. Sa mort, 171.

Démétrius, frere d'Antigone Gonatas, eſt mis a mort dans le lit d'Apamée, IV. 251.

Démétrius, fils & ſucceſſeur d'Antigone Gonatas, IV. 9. 269. 289. Sa mort, 274.

Démétrius de Phare, Prince d'Illyrie, IV. 289. Il conſeille à Philippe Roi de Macédoine de porter la guerre en Italie, 401.

Démétrius, fils de Philippe Roi de Macédoine, eſt donné en ôtage aux Romains, IV. 311. 524. Les Romains le renvoient a ſon pere, 554. Philippe envoie Démétrius en ambaſſade a Rome, 616. Démétrius juſtifie ſon pere devant les Romains, 634. Il revient en Macédoine, 635. Complot ſecret de Perſée contre Démétrius ſon frere, 638. *& ſuiv.* Il l'accuſe devant ſon pere, 640. Plaidoier de Démétrius pour ſe juſtifier contre les accuſations de Perſée, 649. Philippe fait mourir Démétrius, 658.

Démétrius Soter, qui depuis lontems étoit en otage a Rome, demande inutilement de retourner en Syrie, V. 160. Il ſe ſauve de Rome, 169. Il monte ſur le trône de Syrie & reçoit des Babyloniens le ſurnom de *Soter*, 170. Il fait la guerre aux Juifs, *ibid. & ſuiv.* Il place Holopherne ſur le trône de Cappadoce, 111. 173. Les Romains le reconnoiſſent pour Roi de Syrie, *ibid.* Il s'abandonne aux plaiſirs & a la bonne chere, 174. *& ſuiv.* Conſpiration contre Démétrius, *ibid.* Il tâche de s'attacher les Juifs, 175. Il eſt tué dans un combat, 176.

Démétrius Nicator, fils de Démétrius Soter, revendique le trône de Syrie, V. 178. Il épouſe la fille de Ptolémée Philométor, *ibid.* Il chaſſe Alexandre uſurpateur de Syrie, & demeure paiſible poſſeſſeur du trône, 179. Excès de Démétrius, 180. Jonathas lui envoie du ſecours contre ceux d'Antioche, 182. Il eſt chaſſé de Syrie, 184. Sa maniére de vivre a Laodicée où il s'étoit retiré, 186. Il eſt fait priſonnier dans une expédition contre les Parthes, 187. Il épouſe Rodogune fille de Mithridate Roi des Parthes, 188. Il fait des tentatives inutiles pour retourner dans ſon Roiaume, 202. Il recouvre ſes Etats, 204. Il reprend Cléopatre ſa premiére femme, 208. Il eſt vaincu dans une bataille qui ſe donne entre lui & Zébina, *ibid.* Sa mort, 210.

Démétrius Euchére, eſt établi roi a Damas, V. 226.

Démétrius, Architecte, V. 517.

Démétrius, Statuaire, V. 610.

Demiurges, Magiſtrats chez les Achéens, IV. 482.

Democede, Médecin de Crotone; il guérit Darius, II. 116. Hiſtoire de ce Médecin, *ibid.* VI. 579. Il retourne en Gréce, II. 120. Il s'établit a Crotone, & y épouſe la fille de Milon l'Athléte, *ibid.*

Democharès, l'un des meurtriers d'Agis Roi de Sparte, IV. 307. *& ſuiv.*

Democlés, ſurnommé le *Beau*, IV. 143.

Democrite. Sentimens de ce Philoſophe ſur la nature de la Divinité, VI. 546.

Demodoque, Poéte dont Homére parle avec éloge, V. 676.

Démon, ou Eſprit familier de Socrate, II. 667.

Demosthens, eſt choiſi par les Athéniens pour

conduire une flote en Sicile au ſecours de Nicias, II. 461. 467. Il fait une tentative contre Syracuſe qui ne lui réuſſit pas, 468. Il conſeille de lever le ſiége de Syracuſe, 470. Il eſt obligé de ſe rendre à diſcrétion aux Syracuſains, 479. Il eſt mis à mort, 482.

DEMOSTHENE, l'Orateur. Idée de ſa vie, juſqu'au tems où il commence à paroître dans la Tribune aux Harangues, III. 444. *& ſuiv.* Il paroît pour la premiére fois en public, & raſſure les Athéniens contre les préparatifs de guerre que faiſoit Artaxerxe, 426. Sa Harangue en faveur des Mégalopolitains, 428. Il parle en faveur des Rhodiens, 433. Il propoſe & fait recevoir une Loi ſur l'équipement des galéres qui en abroge une autre fort onéreuſe aux pauvres citoiens, 65. Diſcours qu'il prononce pour la défenſe de la Loi qui accordoit des exemtions, 70.

Démoſthéne a l'occaſion de l'entrepriſe de Philippe ſur les Thermopyles harangue les Athéniens & les anime contre ce Prince, III. 479. Il eſt envoié en ambaſſade auprès de Philippe, 489. Sa harangue ſur la paix, 495. Celle ſur la Querſonnéſe, 497. Démoſthéne preſſe les Athéniens de ſe déclarer pour ceux de Lacédémone contre Philippe, 500. Philippiques, 505. Harangue de Démoſthéne pour s'oppoſer à l'effet de la Lettre de Philippe aux Athéniens, 509. Avis qu'il propoſe après la priſe d'Elatée par Philippe, 515. *& ſuiv.* Il eſt envoié en ambaſſade à Thébes, 518. Il prend la fuite à la bataille de Chéronée, 522. Il eſt appellé en Juſtice devant le peuple qui l'abſout & le comble d'honneurs, 524. *& ſuiv.* Procès intenté à Démoſthéne par Eſchine, 527. *& ſuiv.* Généroſité de Démoſthéne envers ſon accuſateur, 529. Joie immodérée de Démoſthéne à la mort de Philippe, 534.

Démoſthéne anime le peuple contre Alexandre, III. 558. Il détourne les Athéniens de livrer les Orateurs à Alexandre, 562. Démoſthéne ſe laiſſe corrompre par Harpalus, 786. Il eſt condamné & exilé, 787. Il eſt rappellé de ſon exil, IV. 28. Il ſort d'Athénes, avant l'arrivée d'Antipater, 34. Il eſt condamné à mort, *ibid.* Il termine ſes jours par le poiſon, 37. Les Athéniens lui dreſſent une ſtatue de bronze, *ibid.* Portrait de Démoſthéne, 37. *& ſuiv.* VI. 323.

DENYS l'ancien, Tyran de Syracuſe. Traits qui le caractériſent, III. 176. 177. Moiens qu'il emploie pour s'emparer de la tyrannie à Syracuſe, 178. *& ſuiv.* Il eſt nommé Généraliſſime avec un pouvoir abſolu, 184. Il vient à bout de ſe faire donner des Gardes, 185. & s'établit Tyran, 186. Mouvemens à Syracuſe & dans la Sicile contre Denys, 186. *& ſuiv.* Il ſe prépare à faire la guerre aux Carthaginois, 191. *& ſuiv.* Ceux de Rhége refuſent d'accepter l'alliance du Tyran, 195. Il épouſe deux femmes en même tems, *ibid.* Son amitié & ſa déférence pour Dion, 196. Il fait déclarer la guerre aux Carthaginois, 197. *& ſuiv.* Il aſſiége & ſe rend maître de Motye, 199. Il eſt battu ſur mer, 200. Les troupes de Syracuſe remportent un avantage ſur les Carthaginois en l'abſence de Denys, 203. Nouveaux troubles à Syracuſe contre Denys, *ibid.* Il défait entiérement les Carthaginois, & les oblige à ſortir de la Sicile, 205. *& ſuiv.* Il punit les habitans de Rhége, 208. Paſſion violente de Denys pour la Poéſie, 210. 214. *& ſuiv.* Réflexion ſur ce goût de Denys, 212. Il envoie ſon frere Théaride à Olympie pour y diſputer en ſon nom le prix de la courſe & de la poéſie, 213. Denys envoie une ſeconde fois à Olympie pour y diſputer le prix de la poéſie, 217. Nouvelles entrepriſes de Denys contre les Carthaginois, *ibid.* Il remporte le prix de la poéſie à Athénes, 218. Mort de Denys, *ibid.* Son caractére, *ibid. & ſuiv.*

DENYS le Jeune ſuccéde à ſon pere, III. 223. Sa conduite au commencement de ſon régne, 225. Ses bonnes qualités, 227. Dion engage Denys à faire venir Platon à ſa Cour, *ibid.* 228. Comment Platon y eſt reçu, 230. Changement merveilleux que la préſence de ce Philoſophe y cauſe, 231. Denys exile Dion, 233. Il renvoie Platon, 234. Il le preſſe de revenir à Syracuſe, & l'obtient, 237. Denys accorde à Platon la permiſſion de retourner en Gréce, 239. Ambaſſade de Denys vers Dion qui s'étoit emparé de Syracuſe, 245. Déroute des troupes de Denys, 246. Moien qu'il emploie pour rendre Dion ſuſpect, *ibid.* Il ſe retire en Italie, 249. Il remonte ſur le trône, 266. Icétas l'oblige à ſe renfermer dans la Citadelle de Syracuſe, 272. Denys traite avec Timoléon qui l'envoie à Corinthe, 273. *& ſuiv.* Sage réponſe de Denys à un Etranger, 275. I. 149.

DENYS d'Halicarnaſſe. Son Hiſtoire & ſes Ouvrages, V. 244. VI. 50.

DENYS le Thracien, Grammairien Grec, VI. 16.

DERCYLLIDAS, ſurnommé, *Siſyphe*, reçoit le commandement des troupes Lacédémoniennes à la place de Thymbron, II. 599. Il dépouille Midias de l'Eolie, dont il s'étoit emparé en faiſant mourir Dania ſa belle-mere, 601. Il fait fermer l'Iſthme de la Querſonnéſe de Thrace, *ibid.* Tréve conclue entre Dercyllidas, Pharnabaze, & Tiſſapherne, 603.

DESCARTES. C'eſt à lui que la Phyſique Moderne eſt redevable de la plus grande partie de ſes progrès, VI. 571. *&* 629.

DÉSERTEURS. Loi de Charondas au ſujet des Déſerteurs, II. 350.

Deſſein, une des parties de la Peinture, V. 623.

Détrempe. Ce que c'eſt en fait de Peinture, V. 633.
Dettes. Loi des Egyptiens par raport à ceux qui contractent des dettes, I. 37. 79. Loi de Solon qui anéantit toutes les dettes, II. 47.
DEUCALION, Roi de Theſſalie, II. 15. Déluge de Deucalion, *ibid.* 11.
DEUCÉTIUS, Chef des peuples appellés Siciliens. Son hiſtoire, II. 343.
Devins. Réflexion ſur l'événement de quelqu'unes de leurs prédictions, III. 803.
DEXIPHANE, Architecte, V. 584.
DIÆUS, l'un des Chefs des Achéens, allume le feu de la diſcorde parmi eux, V. 128. Il prend le commandement de l'armée à la place de Critolaüs, 131. Fin malheureuſe de Diæus, 133.
DIAGORE le Mélien, eſt condanné a Athénes pour avoir enſeigné l'athéiſme, II. 441.
Dialectes. Les quatre Dialectes des Grecs, II. 17.
Dialectique. Ce qu'en ont penſé les anciens Philoſophes, VI. 486.
Dialogue. Genre d'écrire très difficile, VI. 63.
Diatonique, l'un des trois genres de Muſique des Anciens, V. 688.
DICÉARQUE, ancien Amiral de Philippe Roi de Macédoine, & complice de Scopas dans la conjuration contre Ptolémée Epiphane, IV. 511.
DICÉARQUE, frere de Thoas Général des Etoliens. Il eſt député vers Antiochus, IV. 526.
DICTATEUR ROMAIN. Comment il marchoit à la tête de ſes Légions, V. 771.
DIDAS, Gouverneur de Péonie, fait mourir Démétrius par ordre de Philippe ſon pere, IV. 657.
DIDON: Son hiſtoire, I. 129. *& ſuiv.*
Digeſte, VI. 531.
DIEU. Réponſe de Simonide à un Prince qui lui demandoit la définition de Dieu, II. 70. 338. Un Dieu ſouverain reconnu par Socrate, 679. Dieu ſeul auteur de tous les arts, V. 471.
DINARQUE, Orateur Grec, VI. 324.
DINOCRATE, Architecte. Son hiſtoire, V. 581. Il a l'intendance de la conſtruction du temple de Diane a Epheſe, III. 576. Il eſt chargé par Alexandre de bâtir la ville d'Alexandrie, 639. Deſſein d'un temple ſingulier qu'il propoſe à Ptolémée Philadelphe, IV. 258.
DINOMÈNE, l'un des Commandans de l'armée que les Syracuſains envoioient au ſecours de Marcellus, III. 307.
DINON, Gouverneur de Damas, IV. 355.
DIOCLÈS, l'un des chefs des Syracuſains. Avis qu'il propoſe touchant les Athéniens pris en Sicile, II. 480.
DIOCLÈS, Etolien, s'empare de Démétriade, IV. 538.
DIODORE, Athénien, s'oppoſe à ce qu'on faſſe mourir les habitans de Mytiléne, II. 383.
DIODORE de Sicile, Hiſtorien Grec, VI. 241.
DIODORE, Philoſophe Grec, VI. 439.
DIOGÈNE le Cynique, VI. 439. Il refuſe de ſe faire initier aux myſtères de Cérès d'Eleuſis, III. 91. Il reçoit une viſite d'Alexandre le Grand, 564.
DIOGÈNE, Philoſophe de la ſecte Stoïque, eſt envoié en ambaſſade a Rome par les Athéniens, V. 115.
DIOGÈNE Laërce, Hiſtorien Grec, VI. 263.
DIOGNÈTE, Amiral de la flote d'Antiochus le Grand, IV. 355. 357.
DIOGNÈTE, Architecte de Rhodes, récompenſé par ſes concitoiens, V. 584.
DIOMÉDON, l'un des Généraux qui furent condannés a mort par les Athéniens pour avoir laiſſé les corps de ceux qui étoient péri au combat des Arginuſes ſans ſépulture. Diſcours qu'il prononça avant que de mourir, II. 519.
DION CASSIUS, Hiſtorien Grec, VI. 263.
DION de Syracuſe. Son caractère & ſa liaiſon intime avec Platon, III. 176. Il engage Denys le Tyran à avoir quelque converſation avec Platon, *ibid.* Son mariage avec Aréte fille de Denys, 219. Généroſité magnanime de Dion envers Denys le Jeune, 224. *& ſuiv.* Il devient odieux aux courtiſans, 225. Dion détermine Denys a faire venir Platon a la Cour, 227. Il écrit a Platon, 228. Les Courtiſans le décrient auprès de Denys, 232. Il eſt exilé, 234. Son ſéjour à Athénes, 235. Il viſite les autres villes de Gréce, 236. Denys fait vendre les terres & les meubles de Dion, 238. & fait épouſer Aréte ſa femme par Timocrite, 239. Dion ſe détermine à attaquer Denys a forces ouvertes, *ibid. & ſuiv.* Il s'embarque avec deux vaiſſeaux de charge pour faire voile vers Syracuſe, 242. Il paroit à la vûe des murailles de la ville, 244. Succès de ſon entrepriſe, 245. Il défait les troupes de Denys, *ibid.* Ingratitude des Syracuſains envers Dion, 247. *& ſuiv.* Dion ſe retire chez les Léontins, 250. Il eſt rappellé par les Syracuſains, 251. Il délivre Syracuſe & pardonne a ſes ennemis, 255. *& ſuiv.* Dion entre dans la Citadelle qui lui eſt remiſe par le fils de Denys, & ſe réconcilie avec Aréte ſa femme, 258. Réflexion ſur la modeſtie de Dion, 259. Il fait mourir Héraclide, 260. Callipe conçoit le deſſein d'aſſaſſiner Dion, & l'exécute, *ibid. & ſuiv.*
DION, célébre Philoſophe envoié par les Egyptiens en Ambaſſade a Rome contre Ptolémée Auléte, V. 410.
DIOPHANE, Achéen, contraint Séleucus à lever le ſiége de Pergame, IV. 559.
DIOPITHE, Chef de la colonie envoiée par les Athéniens dans la Querſonnéſe, fait irruption ſur les terres de Philippe Roi de Macédoine, III. 497. Il eſt accuſé par les pen-

ſionnaires de Philippe & défendu par Démoſthène, *ibid.*

Dioscoride, Médecin d'Anazarbe, VI. 585.

Dipène, l'un des premiers Sculpteurs qui ait travaillé en marbre, V. 597.

Diſcipline militaire. Comment les Grecs la faiſoient obſerver, V. 801. Avec quelle exactitude elle étoit maintenue chez les Romains, 803.

Diſcoboles. Ceux qui s'exerçoient au combat du Diſque, III. 122.

Diſpoſition. Ce que c'eſt en termes de Peinture, V. 623.

Diſque. Sorte de combat d'Athlétes, III. 122.

Diverſité. Une des parties de ce qu'on appelle deſſein en peinture, V. 624.

Divinité. Idée de la Divinité gravée dans le cœur de tous les hommes, IV. 202. Exiſtence & attributs de la Divinité, VI. 538. Nature de la Divinité, 544. La Divinité préſide au gouvernement du monde, & prend ſoin des hommes en particulier, 552.

Dix. Conſeil des dix établi à Athénes, II. 547.

Dixme. Coutume chez les Grecs de donner aux dieux la dixme du butin, II. 232.

Dodanim, le quatriéme des enfans de Javan, II. 8.

Dodart. M. a fait un calcul exact de tous les tons & demi-tons d'une voix ordinaire, VI. 6.

Dodone. Oracle de Dodone, III. 98.

Domination. Combien l'eſprit de domination eſt ombrageux, III. 326.

Domitien. Edit de Domitien au ſujet des vignes, V. 494. Domitien traité de dieu par Quintilien, VI. 82. Mort de Domitien, 85.

Domitius Enobarbus, Commiſſaire pour les Romains en Achaïe, y exerce des injuſtices criantes, V. 104. *& ſuiv.*

Donat, célébre Grammairien, VI. 44.

Donations. Comment réglées par Solon, II. 51.

Doride, Contrée de l'ancienne Gréce. Son origine, II. 17.

Doride, femme de Deuys l'ancien, III. 195.

Dorique, Ordre d'Architecture, V. 567.

Dorique, Dialecte, II. 17.

Dorien, mode de Muſique, V. 686.

Dorimaque, Général des Etoliens, IV. 375.

Dorus, ſecond fils d'Hellen, donne ſon nom à la Doride, II, 15.

Dorylaüs, l'un des Généraux de Mithridate, eſt défait par Sylla dans la plaine d'Orchoméne, V. 342.

Doryphore, Statue peinte par Polyclére, V. 607.

Doryphori, Corps de troupes deſtiné à garder le Prince chez les Perſes, I. 530.

Douleur. Sentiment des anciens Philoſophes ſur la douleur, VI. 498. 508.

Dracon, Légiſlateur d'Athénes, II. 44. VI. 129. Ses Loix ſont caſſées par Solon, II. 48.

Dracon, fils d'Eſculape, VI. 583.

Dramatique. Voiez *Poéme.*

Drépane, place de Sicile, I. 180.

Droit Romain. Ses commencemens, VI. 525. Le droit Civil reçoit une nouvelle forme ſous l'Empereur Juſtinien, 531. *& ſuiv.*

Drypétis, veuve d'Epheſtion. Elle périt par la perfidie de Roxane, IV. 25.

Duel, inconnu aux Grecs & aux Romains, V. 759.

Duilius, Conſul, commande la premiére flote que les Romains mettent en mer, I. 169. Il eſt le premier des Romains à qui le triomphe naval ait été accordé, 170.

Dymnus, conſpire contre Alexandre, III. 700. Il ſe paſſe ſon épée au travers du corps, 701.

Dynaſtie, d'Egypte, I. 64.

Dyrrachium. *Voiez* Epidamne.

E.

Eacidas, fils d'Arymbas Roi d'Epire, eſt chaſſé de ſes Etats par les intrigues de Philippe Roi de Macédoine, III. 499. Il remonte ſur le trône, *ibid.*

Eacide, Roi des Epirotes, eſt exilé par ſes propres ſujets, IV. 75.

Eau douce. Comment elle ſe conſervoit à Alexandrie, V. 426.

Ecarlate, couleur, ou teinture, V. 551.

Ecbatane, ville capitale de la Médie : Sa fondation, I. 369. 371. Deſcription de cette ville, 369. IV. 441.

Eclipſes. En quel tems les Anciens en ont connu la cauſe, VI. 570.

Ecnome, ville de Sicile, célébre par la victoire des Romains ſur les Carthaginois, I. 170. V. 848.

Economie. Elle fait une des principales parties de la vertu politique, II. 312.

Ecriture. Ses commencemens, I. 58. Son utilité, VI. 7.

Education des enfans chez les Perſes, I. 191. à Sparte, II. 26. en Créte, III. 13. a Athénes, 42. Elle étoit regardée chez ces peuples comme faiſant une partie eſſentielle du Gouvernement, II. & III. *ibid.* Avantages d'une bonne éducation, III. 554. V. 84. Suites funeſtes d'une mauvaiſe éducation, ſur-tout dans les Princes, I. 570. III. 690. 729. Sage maxime d'un Philoſophe ſur l'éducation des enfans, VI. 424.

Eétion, Amiral des Athéniens, eſt vaincu par Clitus qui commandoit la flote Macédonienne, IV. 32.

Egalité. Elle eſt l'ame des Etats populaires, II. 47. Elle eſt comme le nœud & la baſe de la liberté, III. 13.

Egée, Roi d'Athénes, II. 12.

Egésimaque, Officier dans l'armée d'Alexandre. Témérité qui lui coute la vie, III. 748.

Egeste, ville de Sicile : Sa fondation, II. 426. Ses habitans implorent le ſecours d'Athénes contre

contre les Syracuſains, 427.
EGINE, petite île près d'Athénes, II. 161.
EGYPTE, divisée en trois parties, I. 8. La haute Egypte, ou Thébaïde, 9. L'Egypte du milieu, ou Heptanome, 10. La basse Egypte, ou Delta, 28. Fécondité de l'Egypte, 58. V. 486. Monarchie Egyptienne, I. 66. L'Egypte passe sous la puissance des Perses, 490. puis sous celle des Macédoniens, III. 646.
EGYPTIENS, mœurs & coutumes des Egyptiens, I. 33. De leurs Rois, de leur Gouvernement, 34. & de leurs Loix, 37. Des Prêtres & de la Religion des Egyptiens, 39. Culte absurde de différentes divinités, 41. Raisons qu'on apporte de ce culte, 44. Cérémonie des funerailles, 47. Des soldats & de la guerre chez les Egyptiens, 50. De la maniére dont les Sciences & les Arts y étoient cultivés, 52. Des Laboureurs, des Pasteurs, des Artisans, 54.
EION, ville de Thrace; sort malheureux de cette ville, II. 273.
ELATE, ville de la Phocide, tombe au pouvoir de Philippe, III. 515.
ELÉAZAR, frere de Simon, souverain Sacrificateur des Juifs, exerce cette dignité pendant la minorité d'Onias, IV. 163.
ELÉAZAR, Docteur de la Loi, aime mieux mourir que de manger des viandes impures, IV. 628.
ELÉAZAR, un des fils de Mathathias, se sacrifie dans un combat pour délivrer son peuple, V. 162.
ELÉAZAR, de la Secte des Pharisiens, forme contre Hyrcan une accusation calomnieuse, V. 219.
Electre, ou Or blanc, V. 535.
ELECTRION, Roi de Mycénes, II. 10.
Elégance du dessein dans la Peinture, V. 624.
Elégie: D'où vient ce mot: Sa définition, VI. 143.
Eléphans: Description de ces animaux, III. 740. Maniére dont on les prend, 741. Service qu'on tiroit des Eléphans dans les combats, V. 761. 762.
ELEUSIS, petite ville de l'Attique, où les Athéniens célébroient une fête en l'honneur de Cérès, III. 87.
ELIDE, Province dans le Péloponnése, où se célébroient les Jeux Olympiques, I. 90. II. 3.
ELIEN, Historien Grec, VI. 261.
ELISSA, *Voiez* DIDON.
ELIZA, fils de Javan, s'établit dans le Péloponnése, II. 7.
Eloquence. Définition de l'Eloquence, II. 309. VI. 312. 313. Ce que peut l'Eloquence accompagnée de l'amour du bien public, III. 520. Combien elle est nécessaire a un Prince, ou à un homme d'Etat, 502. IV. 63. 309. Elle faisoit l'étude des jeunes gens, d'Athénes & de Rome, III. 47. 48. VI. 55. 62. Siécles où elle a le plus fleuri dans ces deux villes, 312. 339. Changement arrivé dans l'Eloquence chez les Grecs, 324. & chez les Romains 344. Défauts contraires aux régles de la bonne Eloquence, III. 528. En quoi consiste l'Eloquence militaire, V. 789.
ELOS, ville du territoire de Sparte, soumise par les Lacédémoniens, II. 57.
ELYMAIDE, ville de Perse qui passoit pour avoir de grandes richesses, IV. 699.
Email. Peinture en émail, V. 635.
Embaumer. Maniére d'embaûmer les corps chez les Egyptiens, I. 47.
EMILE (*Paul*) est choisi à Rome pour Consul, V. 48. Il part pour la Macédoine, 55. Exacte & sévére discipline qu'il établit dans son armée, 61. Il remporte sur Persée une célébre victoire près de la ville de Pydna, 70. Il poursuit Persée dans sa fuite, 76. Ce Prince se remet entre ses mains, 79. On proroge a Paul Emile le Commandement dans la Macédoine, 82. Pendant les quartiers d'hiver, Paul Emile parcourt les plus célébres villes de la Gréce, 83. De retour a Amphipolis, il expose aux Macédoniens ce que le Sénat & lui ont réglé au sujet de la Macédoine, 86. Il y donne une grande fête, 88. Il prend le chemin de Rome, & passe par l'Epire, dont il abandonne les villes au pillage, 89. Il entre a Rome en triomphe, 90.
EMILE, Député des Romains, va trouver Philippe qui assiégeoit Abyde, & l'exhorte de la part du Sénat a mettre bas les armes, IV. 458. Il passe en Egypte, & y prend possession de la tutelle de Ptolémée au nom des Romains, 459.
EMILIUS (*L. Paulus*) est nommé Consul avec Varron, I. 231. Il périt a la bataille de Cannes, 234.
Q. EMILIUS, Consul, donne avis à Pyrrhus qu'on a dessein de l'empoisonner, IV. 224.
EMILIE, sœur de Paul Emile: Richesses qu'elle laissa a Scipion en mourant, I. 303.
EMPEDOCLE d'Agrigente, Philosophe Pythagoricien, ayant remporté la victoire aux Jeux Olympiques, régale le peuple, III. 134. Ce qu'il pensoit de la nature de la Divinité, VI. 546.
Empires. Voiez *Royaumes*.
Emprunts. Loi sur les Emprunts établie en Egypte, I. 37. 79. Comment ceux qui vivoient d'Emprunts étoient regardés chez les Perses, 515.
Ena, temple fort riche dans la Médie, IV. 446.
ENÉE, supposé contemporain de Didon par Virgile, I. 230.
ENFANS. Selon Aristote, ils sont à l'Etat, & doivent être élevés par l'Etat, II. 37. Respectueuse soumission que les enfans doivent à leurs peres & meres, I. 425. II. 368. Education des enfans, voiez *Education*.

Enharmonique, genre de Muſique des Anciens, V. 688.
ENNIUS, Poëte, VI. 151. & Hiſtorien, 268.
ENOBARDUS (*Domitius*) Conſul, ſe déclare pour Antoine, & ſe retire auprès de lui, V. 444.
Entablement, terme d'Architecture, V. 572.
Enthouſiaſme, propre à la Poëſie Lyrique, VI. 138.
Envie. C'eſt une maladie dont on ne guérit preſque jamais, IV. 85.
Eolien. Dialecte Eolien, II. 17.
EOLUS, fils d'Hellen, régne en Theſſalie, II. 15.
EPAMINONDAS, Thébain. Son caractère, III. 338. Conduite qu'il garde dans la conſpiration contre les Tyrans de Thèbes, 340. Il va à Sparte pour y traiter de la paix, 354. Il remporte près de Leuctres une grande victoire ſur les Lacédémoniens, 357. Il ravage la Laconie, 362. & s'avance juſqu'aux portes de Sparte, 364. A ſon retour il eſt accuſé & abſous, 368. Il marche contre Alexandre Tyran de Phères, & délivre Pélopidas qui étoit entre ſes mains, 379. Il retourne à Thèbes, *ibid.* Il eſt mis à la tête de l'armée Thébaine, 385. Sa ſeconde tentative contre Sparte, *ibid.* Célèbre victoire qu'il remporte à Mantinée, 387. Il eſt bleſſé dans le combat, 389. Sa mort, 392. Son éloge, *ibid.*
Epée, arme offenſive & défenſive, V. 758.
EPÉRATE, eſt nommé par le crédit d'Apelle Miniſtre de Philippe, Général des Achéens, IV. 379. Mépris général qu'on avoit pour lui, 395.
EPHÈSE, ville d'Ionie, II. 16. Fameux temple bati dans cette ville en l'honneur de Diane, V. 576.
EPHESTION, Favori d'Alexandre : Méptiſe des Princeſſes captives à ſon égard, III. 604. Il reçoit une bleſſure à la bataille d'Arbelles, 666. Alexandre lui fait épouſer la plus jeune des filles de Darius, 783. Mort d'Ephestion, 790. Eſtime d'Alexandre pour ce Favori, 604. 790. Honneurs extraordinaires que ce Prince lui fait rendre après ſa mort, 793. 794.
EPHIALTE, Orateur, veut empêcher les Athéniens de ſecourir les Lacédémoniens, II. 398.
EPHORES, Magiſtrats de Sparte : Leur établiſſement, II. 22. Leur autorité, *ibid.* 607.
EPICERDE de Cyrène : ſa générosité envers les Athéniens, III. 69.
EPICRATE, un des Généraux d'Antiochus de Cyzique, trahit les intérêts de ce Prince, & traite ſecrettement avec Hyrcan, V. 217.
EPICRATE, Porte-faix à Athènes. Plaiſanterie de cet Athénien ſur les Députés qu'on avoit envoié en Perſe, III. 372.
EPICTETE d'Hiéropolis, Philoſophe, VI. 451.
EPICURE, Philoſophe. Sa naiſſance, VI. 476. Il enſeigne la Grammaire avant que de s'adonner à la Philoſophie, 11. Il s'établit à Athènes, & y ouvre une Ecole de Philoſophie, 476. Syſtème des Atomes mis en réputation par ce Philoſophe, 477. 560. Sentimens d'Epicure ſur le ſouverain bien, 498. & ſur la formation du Monde, 459. Mort d'Epicure, 478.
EPICYDE, Athénien : Son peu de courage & ſon avarice, II. 198. Il ſe laiſſe gagner par Thémiſtocle, 199.
EPICYDE, Carthaginois, envoié par Annibal à Hiéronyme, demeure auprès de ce Prince, III. 297. Après la mort d'Hiéronyme, il demande à retourner vers Annibal, 301. Il eſt nommé Magiſtrat à Syracuſe, 304. Il marche au ſecours de Léonce, & eſt mis en fuite par Marcellus, 305. 306. Il s'empare de l'autorité à Syracuſe après avoir fait mourir les Magiſtrats, 307. Il ſe retire à Agrigente, quand il voit Marcellus maître de Syracuſe, 317.
EPIDAMNE, ou *Dyrrachium*, ville maritime de Macedoine, II. 317.
Epigones : Signification de ce mot, III. 784.
Epigramme, eſpéce de Poëſie : à quoi elle étoit propre, VI. 145.
Epipole, partie de la ville de Syracuſe, II. 445.
Epique, (*Poëme*) ſon origine, III. 143. C'eſt de tous les poëmes le plus difficile, VI. 178.
EPIRE. Deſcription géographique de l'Epire, II. 2. Hiſtoire abrégée de ſes Rois, IV. 13.
EPISTHÈNE d'Amphipolis, Officier dans l'armée du jeune Cyrus, II. 566.
ERASINIDE, l'un des Chefs Athéniens qui remportèrent la victoire près des îles Arginuſes, II. 513. A ſon retour il eſt condamné à mort avec ſes Collégues, 619.
ERASISTRATE, Médecin, célèbre par la manière adroite dont il découvrit la cauſe de la maladie d'Antiochus, IV. 192. VI. 583.
ERATOSTHÈNE de Cyrène, Bibliothéquaire d'Alexandrie, IV. 271. Etendue de ſon ſavoir & de ſes connoiſſances, VI. 11. 28. 624. 631.
Ere, de Nabonaſſar, II. 350. Ere des Séleucides, IV. 92.
ERECHTHÉE, Roi d'Athènes, II. 12.
ERÉTRIE, ville d'Eubée, ſoutient les Ioniens dans leur révolte contre les Perſes, II. 149. Elle eſt détruite par les Perſes, 162.
ERGINE, Corinthien, fournit à Aratus le moien de s'emparer de la Citadelle de Corinthe, IV. 283.
ESCHINE, Orateur Athénien, ſe laiſſe corrompre par Philippe, III. 489. 492. 514. Procès qu'il intente à Démoſthène, 527. Il ſuccombe, & ſe retire en exil à Rhodes, 528. Portrait d'Eſchine par Quintilien, VI. 323.
ESCHYLE, Poëte Tragique, perfectionne la

Tragédie, II. 145. VI. 135. Caractére de ſa poéſie, III. 151. Outré d'avoir été vaincu par Sophocle, il ſe retire en Sicile, & y meurt d'une mort ſingulière, II. 274. III. 147. VI. 136. Piéces qui reſtent de lui, III. 148.

ESCLAVES. *Voïez* SERVITEURS.

ESCULAPE, Inventeur de la Médecine, I. 546. VI. 578. Sa ſcience l'a fait mettre au rang des dieux, *ibid.*

ESDRAS obtient d'Artaxerxe Longue-main la permiſſion de retourner a Jeruſalem, II. 286. Il met en ordre les Livres Saints, 289.

ESOPE, Phrygien: Son hiſtoire, II. 79. Voïage qu'il fait à la Cour de Creſus, I. 383. II. 81. Sa mort, 83. On le donne pour l'Inventeur des Fables, 81. Statue érigée en ſon honneur par les Athéniens, 83.

ESPAGNE. Deſcription de l'Eſpagne, I. 133. Mines d'or & d'argent, 117. Les Carthaginois ſe rendent maîtres d'une partie de l'Eſpagne, 134. Elle paſſe toute entiére au pouvoir des Romains, 247. *& ſuiv.*

Eſprit familier de Socrate, II. 667.

ESTHER fait révoquer le funeſte Edit qu'Aſſuérus avoit rendu contre les Juifs, I. 514. II. 120.

Etats, voïez *Roïaumes.*

Etoffes de Soie, V. 553.

Etoiles. Dénombrement des Etoiles du tems d'Hipparque, VI. 624. Différentes obſervations ſur les Etoiles fixes, 628. 648.

ETOLIE, une des principales parties de la Gréce, II. 3.

ETOLIENS. Guerre des Etoliens contre les Achéens & contre Philippe, IV. 366. *& ſuiv.* Traité de paix entre ces peuples, 396. Les Etoliens ſe joignent aux Romains contre Philippe, 407. Ils font la paix avec ce Prince, 444. Ils ſe déclarent contre ce Prince pour les Romains, 484. Ils décrient le Traité fait entre Philippe & les Romains, 500. Ils forment la réſolution de s'emparer par trahiſon de Démétriade, de Chalcis, & de Lacédémone, 538. Ils appellent a leur ſecours Antiochus contre les Romains, 540. Ils offrent de ſe ſoumettre aux Romains, 553. & ne peuvent obtenir la paix, 556. Le Sénat, à la priére des Athéniens & des Rhodiens, la leur accorde, 589. Dur traitement qu'ils eſſuïent de la part des Romains, V. 86. 102.

Etrier. L'uſage en étoit inconnu aux Anciens, III. 36.

EVAGORE, Roi de Salamine, II. 641. Hiſtoire abrégée de ce Prince, 642. 643. Guerre qu'il eut a ſoutenir contre Artaxerxe-Mnémon, 643. *& ſuiv.* Sa mort, III. 396. Eloge & caractére d'Evagore, II. 646.

EVAGORE, fils de Nicoclès, eſt chaſſé du trône de Salamine par Protagore, III. 438. Il demande inutilement d'y être rétabli, *ibid.* Fin tragique de ce Prince, *ibid.*

EVALCUS, Chef de la Cavalerie Lacédémonienne, eſt tué dans un combat par Pyrrhus, IV. 218.

EVANDRE de Créte, Général des troupes auxiliaires de Perſée, eſt apoſté par ce Prince pour aſſaſſiner Euméne, V. 2. Il l'empêche de profiter de l'avantage qu'il venoit de remporter ſur les Romains, 30. Attachement d'Evandre pour Perſée, 76. Ce Prince le fait tuer, 78.

EUBÉE, île de la Gréce, II. 5. fourniſe aux Athéniens, 316. Les Lacédémoniens s'en emparent, 496. Antiochus ſe ſaiſit de cette île, IV. 546. Elle lui eſt enlevée bientôt après par le Conſul Acilius, 551.

EUBULIDE, Philoſophe de la Secte Mégarique, VI. 414.

EUCHIDAS, Plaiéen, ſe charge d'apporter de Delphes le feu ſacré, II. 233. Il meurt a ſon retour, *ibid.*

EUCLIDAS, Lacédémonien. Son frere Cléoméne Roi de Sparte le fait régner avec lui, IV. 315. Il eſt mis en déroute a la bataille de Sélaſie où il commandoit un corps d'armée, 331.

EUCLIDE de Mégare, Fondateur de la Secte Mégarique, VI. 414. Ardeur d'Euclide pour entendre Socrate, *ibid.* II. 673.

EUCLIDE, Mathématicien, VI. 607.

EUDAMIDAS, Lacédémonien, eſt chargé de la guerre contre Olynthe, III. 333.

EUDOCIE ou *Athénaïs*, fille du Sophiſte Léonce, eſt miſe au rang des Poétes, VI. 133.

EUDOXE, Aſtronome, VI. 623.

EVILMÉRODAC, Roi de Babylone, I. 363.

EULÉE, Eunuque. Mauvaiſe éducation qu'il donna a Ptolémée Philométor dont il étoit Gouverneur, IV. 673.

EUMÉNE, Officier de l'armée d'Alexandre. Provinces qui lui échurent après la mort de ce Prince, IV. 23. Son mariage avec Barſine, 25. Il ſe retire auprès de Perdiccas qui le met en poſſeſſion de la Cappadoce, 45. Victoire d'Euméne ſur Néoptoléme, puis ſur Cratére & Néoptoléme joints enſemble, 48. Il tue ce dernier dans le combat, 49. Vaincu par Antigone, il ſe retire dans le chateau de Nora, & y eſt aſſiégé, 52. 53. Il ſort de Nora, 69. Combats entre Euméne & Antigone, 70. 81. 82. 85. 87. Il eſt trahi par ſes troupes, 88. livré a Antigone, *ibid.* & mis à mort, 89. Eloge d'Euméne, 25. 89.

EUMÉNE I. neveu de Philétére, ſuccéde a ſon oncle dans le Roiaume de Pergame, IV. 249. Il remporte une grande victoire ſur Antiochus Soter qui venoit pour s'emparer de ſes Etats, *ibid.* Il attaque Antiochus Hiérax, qui étoit occupé à une guerre contre ſon frere, 270. Il s'abandonne à des excès qui cauſent ſa mort, *ibid.*

EUMÉNE II. ſuccéde à ſon pere Attale dans le Roiaume de Pergame, IV. 488. Il refuſe

l'alliance que lui propoſoit Antiochus, 528. Il eſt aſſiégé dans ſa capitale par Séleucus, 559. Les Romains le délivrent, *ibid.* Diſpute entre Euméne & les Rhodiens au ſujet des villes Grecques de l'Aſie, 573. *& ſuiv.* Il fait offrir aux Achéens une ſomme conſidérable, & dans quelle vûe, 608. Guerre d'Euméne contre Pruſias, 625. & contre Pharnace, 632. Il envoie a Rome porter des plaintes contre Philippe, 634. Il vient lui-méme à Rome informer les Romains des intrigues ſecrettes de Perſée, V. 6. Perſée cherche a ſe défaire de lui d'abord par un aſſaſſinat, 9. puis par le poiſon, 10. Euméne prête l'oreille à des propoſitions que lui fait faire Perſée, 57. Devenu ſuſpect aux Romains, il ne peut obtenir d'entrer à Rome, 110. Le Sénat envoie des Commiſſaires pour s'informer ſecrettement de ſa conduite, 111. Mort d'Euméne, 112. Son éloge, *ibid.* Fameuſe bibliothéque qu'il établit a Pergame, 113.

EUMOLPIDES, Prêtres de Cérès; ſucceſſeurs d'EUMOLPUS qui en fit le premier les fonctions, II. 502. III. 91.

EUNAPE, Hiſtorien Grec, VI. 265.

EUNOMUS, Roi de Sparte, eſt tué dans une émeute populaire, II. 99.

EUNUQUES. Cyrus en introduit l'uſage en Orient, I. 462. Crédit & pouvoir qu'ils s'acquirent auprès des Princes, 463. III. 443.

EUPHAÉS, Roi de Meſſénie, eſt attaqué par les Lacédémoniens, II. 101. Il eſt bleſſé dans le combat près d'Ithome, 102. Il adjuge le prix de la valeur a Ariſtoméne, 103. Il meurt de ſes bleſſures, 104.

EUPHORION de Chalcis, Poéte Grec, VI. 131.

EUPOLIS, Poéte Comique, III. 161. VI. 136.

EURIPIDAS méne un détachement d'Eléens pour ravager le territoire de Sicyone, 376. Il tombe entre les mains de Philippe, *ibid.*

EURIPIDE, Poéte Tragique, III. 149. VI. 135. Caractére de ce Poéte, III. 152. 153.

EURIPTODÉMUS prend la défenſe des Généraux condamnés par les Athéniens après le combat des Arginuſes, II. 521.

EURYBIADE, Lacédémonien, eſt nommé Généraliſſime des Grecs par préférence à Thémiſtocle, II. 201. Celui-ci le détermine à donner le combat dans le détroit de Salamine, 213. Les Lacédémoniens lui décernent le prix de la valeur, 219.

EURYDICE, femme d'Amyntas Roi de Macédoine, engage par ſes priéres Iphicrate a rétablir ſes enfans ſur le trône de leur pere, III. 458.

EURYDICE, femme d'Aridée. Olympias la fait mourir, IV. 74.

EURYDICE, Athénienne, femme d'Ophellas, IV. 107. Après la mort de ſon mari, elle épouſe Démétrius, 114.

EURYDICE, veuve de Ptolémée Soter, marie ſa fille Ptolémaïde à Démétrius, IV. 168.

Euryéle, hauteur près de Syracuſe qui conduiſoit a Epipole, II. 445.

EURYLOQUE, premier Magiſtrat chez les Magnétes, les indiſpoſe contre les Romains, IV. 535. Il ſe réfugie chez les Etoliens, *ibid.*

EURYMÉDON, Général des Athéniens, eſt condamné a payer une groſſe amende & pourquoi, II. 425. Il va en Sicile pour ſecourir Nicias, 461. Il eſt tué dans un combat, 472.

EURYSTHÉE, Roi de Mycénes, célébre par les douze travaux qu'il fit ſubir a Hercule; II. 10.

EURYSTHÉNE, Roi de Sparte, II. 97.

EURYTION ou *Eurypon*, Roi de Sparte, relâche en faveur du peuple quelque choſe du pouvoir abſolu des Rois, II. 98.

EUSTATHE, Archevêque de Theſſalonique, Grammairien Grec, VI. 19.

EUTHYCRATE, premier Magiſtrat d'Olynthe, livre cette ville a Philippe, III. 486.

EUTHYDÉME, nommé par les Athéniens pour partager le Commandement avec Nicias, force ce Général a donner un combat naval où il a du deſſous, II. 466.

EUTHYDÉME, Roi de Bactrie, fait une paix honorable avec Antiochus qui vouloit le détrôner, IV. 448. *& ſuiv.*

EUTROPE, Hiſtorien Latin, VI. 306.

Exemtions que les Athéniens accordoient à ceux qui leur avoient rendu de grands ſervices, III. 68.

EXÉNÉTE, vainqueur aux Jeux Olympiques, entre en triomphe dans Agrigente ſa patrie, III. 179.

Expreſſion, terme de Peinture, V. 624.

EZÉCHIAS, Roi de Judée, eſt guéri miraculeuſement, I. 353. Il fait voir aux Ambaſſadeurs du Roi de Babylone ſes richeſſes & ſon palais, *ibid.* Dieu lui fait faire des menaces par ſon Prophéte, *ibid.* Accompliſſement de ces menaces, 357.

F.

FABIUS MAXIMUS (*Quintus*) eſt nommé Dictateur a Rome, I. 226. Conduite réſervée qu'il tient par raport à Annibal, *ibid. & ſuiv.* Le peuple lui égale en pouvoir Minucius Général de la Cavalerie, 229. Fabius ſe ſauve d'un mauvais pas où il s'étoit engagé, 230. Il ne dédaigne pas de ſervir ſous ſon fils en qualité de Lieutenant, V. 728.

FABIUS MAXIMUS, fils de Paul Emile, ſe diſtingue dans la guerre contre Perſée, V. 65.

Q. FABIUS PICTOR, Hiſtorien Latin, VI. 268.

Fables. Auteurs a qui l'on en attribuel'invention, II. 81. VI. 194. Utilité des Fables par raport à l'éducation des enfans, II. 82. VI. 195.

FABRICIUS eſt dépuré par les Romains vers Pyrrhus, IV. 217. Il fait la guerre à ce Prince, 224.

Digitized by Google

Famine arrivée en Egypte ſous l'Empereur Trajan, I. 61.
Fanal d'Alexandrie, V. 583.
C. FANNIUS, Officier Romain, ſe diſtingue au ſiége de Carthage, I. 297.
Féctal, Officier public à Rome; ſes fonctions, V. 716.
FEMMES. Si elles doivent être admiſes au maniement des affaires publiques, à la conduite des guerres, & au gouvernement des Etats, I. 344. *Voiez* DAMES.
Fer, n étal, V. 520. Comment on le tire des mines, 522.
Fermiers, gens pour la plupart peu ſenſibles au mérite, III. 26. Leur peu d'humanité, *ibid.* V. 365. VI. 322.
Feſcennins, Vers libres, VI. 149.
Fetes célébrées à Athénes, III. 84. *& ſuiv.* & à Lacédémone, II. 225.
FIMBRIA, Commandant des Romains en Aſie, défait les troupes de Mithridate, V. 344. Il tue Flaccus, s'empare de l'armée de ce Conſul, & marche contre Mithridate, 348. Se voiant abandonné de ſes troupes, il ſe tue de deſeſpoir, 349.
FLACCUS (*L. Valérius*) eſt nommé Conſul, & marche contre Mithridate, V. 342. Il eſt tué par Fimbria, 348.
FLACCUS (*Valérius*) Poéte Latin, VI. 206.
FLACCUS, (*Verrius*) Grammairien Latin, VI. 19.
FLAMININUS (*Quintius*) eſt député par les Romains vers Pruſias, I. 268. Il eſt nommé Conſul, & marche contre Philippe Roi de Macédoine, IV. 472. Il remporte un premier avantage ſur ce Prince, 475. *& ſuiv.* Différentes expéditions de Flamininus dans la Phocide, 477. On lui continue le Commandement en qualité de Proconſul, 484. Il a une entrevûe inutile avec Philippe, *ibid.* Il remporte ſur ce Prince une grande victoire près de Scotuſſe & de Cynoſcéphales, 491. *& ſuiv.* & conclut la paix avec lui, 499. Honneurs & applaudiſſemens qu'il reçoit aux Jeux Iſthmiques, 500. *& ſuiv.* Il fait la guerre à Nabis, 515. l'aſſiége dans Sparte, 519. & lui accorde la paix, 520. Il entre à Rome en triomphe, 524.
C. FLAMINIUS, Conſul, marche contre Annibal, I. 223. Il eſt défait & tué près du Lac de Thraſyméne, 224. *& ſuiv.*
Flaterie. Cauſes du panchant qu'ont les Princes à ſe laiſſer ſéduire par la flaterie, I. 384.
Fléche, arme offenſive des Anciens, V. 759.
Fleurs. Remarque bien ſenſée de Pline ſur leur peu de durée, V. 507.
FLORUS, Hiſtorien Latin, VI. 304.
Foi. La bonne Foi eſt un des fondemens de la ſociété, V. 518. Elle eſt le rempart le plus ſûr d'un Etat, II. 408. & une qualité eſſentielle dans un Prince, 334. 592. Le manque de bonne foi eſt ſouvent une des principales cauſes de la ruine des Empires, I. 572.
Fonte, eſpéce de cuivre, V. 524. Antiquité de l'art de fondre, 525. 599.
Fortifications des Anciens, I. 538. V. 820.
FORTUNAT, Poéte Latin, VI. 220.
Foſſés. Comment ſe faiſoit le comblement des foſſés, V. 833.
FRANÇOIS. Idée qu'on avoit des anciens Gaulois, IV. 595. 596. Ce qui s'eſt paſſé au ſiége de Philiſbourg doit détromper ceux qui ont encore la même idée des François modernes, *ibid.*
FREINSHEMIUS. Obligation qu'on lui a d'avoir ſuppléé à ce qu'on a perdu de Tite-Live & de Quinte Curce, VI. 280.
Friſe, terme d'Architecture, V. 573.
Froude, inſtrument de guerre en uſage chez les Anciens, V. 760.
FULVIE, femme d'Antoine, ſe donne à Rome de grands mouvemens pour les intérêts de ſon mari, V. 436.
Funérailles. Cérémonie des Funérailles en Egypte, I. 47. à Athénes, II. 361.
Fut d'une Colonne, terme d'Architecture, V. 572.

G.

GABINIUS, Lieutenant Général de Pompée, ſoumet une partie de la Syrie, V. 398. Il commande dans cette Contrée en qualité de Proconſul, 414. Sur les vives inſtances de Pompée, il rétablit Ptolémée Auléte ſur le trône d'Egypte, *ibid. & ſuiv.*
GADATAS, Prince d'Aſſyrie, ſe ſoumet à Cyrus, I. 421.
GALA, pere de Maſiniſſa, embraſſe le parti des Carthaginois contre les Romains, I. 271.
GALATIE ou GALLO-GRÉCE, canton de l'Aſie Mineure que les Gaulois habitérent après leur irruption dans la Gréce, IV. 203.
GALBA. Belle parole de cet Empereur, IV. 56.
Galére, voiez *Vaiſſeau.*
GALIEN, célébre Médecin: ſon hiſtoire, VI. 586.
GALILÉE, Aſtronome Moderne, VI. 628.
GANYMÉDE, Eunuque de Ptolémée, ſupplante Achillas, & devient premier miniſtre d'Egypte à ſa place, V. 426. Ruſes qu'il employa contre Céſar pendant la guerre que ce Général fit en Egypte, *ibid.*
GAOS, Amiral de la flote d'Artaxerxe, ſe révolte contre ce Prince, & à quelle occaſion, II. 650.
GASSENDI, Aſtronome Moderne, VI. 628.
Gaugaméle, ou, Maiſon du Chameau, célébre par la ſeconde victoire d'Alexandre ſur Darius, II. 139. III. 659. 667.
GAULOIS. Ces peuples diſputent à Annibal le paſſage des Alpes, I. 211. Irruption des Gau-

lois dans la Gréce, IV. 198. Leurs tentatives contre le temple de Delphes, 200.
GAZA, dans la Paleſtine. Siége & priſe de cette ville par Alexandre, III. 644. Deſtruction de Gaza par Alexandre Jannée, V. 253.
GÉLANOR, Roi d'Argos, II. 10.
GÉLE, ville de Sicile, II. 427.
GELLIAS, citoien d'Agrigente : Noble uſage qu'il faiſoit de ſes richeſſes, III. 279.
GÉLON s'empare de l'autorité à Syracuſe, II. 330. Raiſons qui l'empêchent de donner du ſecours aux Grecs attaqués par Xerxès, 197. Il défait Amilcar Général des Carthaginois, I. 139. Les Syracuſains le proclament Roi de leur ville, 140. II. 333. Sage conduite qu'il mène pendant ſon régne, *ibid.* & *ſuiv.* Sa mort, 336. Reſpect que les Syracuſains conſervérent pour ſa mémoire, *ibid.* III. 279.
GÉLON, fils d'Hiéron, embraſſe le parti des Carthaginois contre les Romains, III. 294. Il meurt peu de tems après, *ibid.*
GÉNÉRAL D'ARMÉE. Conduite des Anciens dans le choix de leurs Généraux d'armée, V. 719. Soins préliminaires d'un Général, 765. & *ſuiv.* C'eſt de lui principalement que dépend le ſuccès des batailles, 786. Attention que les Généraux de l'antiquité avoient de conſulter les dieux, & de haranguer les troupes avant le combat, 788.
Génie. Degré auquel les Anciens ont porté le Génie, III. 312. 313. Les Modernes l'emportent-ils en ce point ſur les Anciens, V. 822.
GENTIUS, Roi d'Illyrie, devient ſuſpect aux Romains, V. 12. 14. Il fait alliance avec Perſée, 55. Il ſe déclare contre les Romains, & fait empriſonner leurs Ambaſſadeurs, 59. Les Romains envoient contre lui le Préteur Anicius, 60. Gentius eſt obligé de venir ſe jetter à ſes piés, & d'implorer ſa miſéricorde, *ibid.* Anicius le fait conduire à Rome avec toute ſa famille, 61.
Géographie. Géographes qui ſe ſont le plus diſtingués dans l'antiquité, VI. 630. Terres connues des Anciens, 634. Par où les Géographes Modernes l'ont emporté ſur les Anciens, 636.
Géométrie. Peuples à qui on attribue l'invention de cette Science, I. 52. VI. 604. Diviſion de la Géométrie en Science ſpéculative, *ibid.* & en Science pratique, 605. Fameux Géométres de l'antiquité, 606. Révolution preſque totale arrivée dans la Géométrie, 609.
GERGIS, fils d'Ariaze, un des ſix Généraux de l'armée de Xerxès, II. 195.
Geſtes du Théatre, compoſés & réduits en notes, V. 697. Partage du Geſte & de la Déclamation entre deux Acteurs, 679.
GIGES, femme de chambre de Paryſatis, déclare l'empoiſonnement de Statira, II. 598. Elle eſt miſe à mort, *ibid.*
GISGON, fils d'Amilcar, porte la peine des mauvais ſuccès de ſon pere, & eſt envoié en exil, I. 139.
GISGON, Carthaginois, tâche d'appaiſer la révolte des Mercénaires, I. 188. Spendius, Chef des révoltés, le fait mourir, 191.
GISGON, veut empêcher les Carthaginois d'accepter les conditions de paix que Scipion leur propoſoit, I. 254.
GLABRION (*Man. Aquilius*) Conſul, obtient pour département la Bithynie & le Pont, qui formoient la Province de Luculle, V. 385. Les diſcours qu'il tient à ſon arrivée augmentent la licence des troupes de Luculle, 386.
GLAUCIAS, Roi d'Illyrie, prend Pyrrhus ſous ſa protection, & le rétablit dans ſes Etats, IV. 158.
GLAUCON, jeune Athénien, ſe met en tête d'entrer dans le maniement des affaires publiques, II. 674. Socrate, dans un entretien, le fait convenir de ſon incapacité, 775. & *ſuiv.*
Gloire. En quoi conſiſte la véritable gloire, III. 817. IV. 442.
Glotte, petite fente ovale qui eſt dans le gozier, & qui forme les tons & le ſon, VI. 5.
GLYCÉRE de Sicyone, Courtiſane, qui excelloit dans l'art de faire des Couronnes de fleurs, V. 658.
GNIPHON, Grammairien Latin, VI. 19.
GOBRYAS, Seigneur Aſſyrien, ſe met lui & ſa famille ſous la protection de Cyrus, I. 422. Ce Prince le met à la tête d'un corps de troupes au ſiége de Babylone, 454. Gobrias entre dans la conjuration formée contre Smerdis le Mage, 501. Sens qu'il donne au préſent fait à Darius par les Scythes, II. 139.
GOBRYAS, Seigneur Perſan, commande dans l'armée d'Artaxerxe à la bataille de Cunaxa, II. 562.
GORDION, ville capitale de Phrygie, célébre par le chariot où étoit attaché le nœud Gordien qu'Alexandre coupa, III. 581.
GORGIAS, Officier d'Antiochus Epiphane, marche avec Nicanor contre Judas Maccabée, IV. 695. Ses troupes prennent la fuite, 697.
GORGIAS, Sophiſte, eſt député à Athénes par les Léontins pour en obtenir du ſecours contre les Syracuſains, II. 424. VI. 106.
GORGIDAS, Thébain, ſe joint à Pélopidas pour chaſſer de Thébes les Tyrans, III. 344.
GORGO, fille de Cléoméne. Saillie de cet enfant, II. 148.
Gothique. Sorte d'Architecture, V. 571.
Goût du deſſein, terme de Peinture, V. 624.
Gouvernement. Différentes eſpéces de Gouvernement, III. 2. Quel ſeroit le plus parfait, 3. Point eſſentiel du Gouvernement, 264. But & fin de tout Gouvernement, 2. VI. 515.

Réflexions ſur la variété des Gouvernemens, I. 322.
GRACCHUS (*Tibérius*) ſe diſtingue au ſiége de Carthage, I. 297. Etant Tribun du peuple, il propoſe une Loi au ſujet du Teſtament d'Attale, & eſt tué bientôt après, V. 197.
GRACQUES. Les Gracques ſe ſont diſtingués par leur éloquence, VI. 331.
Grammaire : Ce que c'eſt, VI. 4. Ce qui lui a donné lieu, 22. Combien elle étoit en honneur chez les Anciens, 17. 93. Elle roule ſur quatre principes, 93. Grecs & Latins qui ſe ſont le plus diſtingués dans ce genre, 10. 19.
GRANIS. Exemple du peu de fond's qu'on peut faire ſur leur amitié, II. 189. Aveuglement trop ordinaire aux Grands, 261. Ambition mal entendue & aſſez ordinaire aux Grands, IV. 79. 81. *Voiez* PRINCES, ROIS.
Granique, riviére de Phrygie, célébre par la victoire d'Alexandre ſur les Perſes, III. 570.
GRATIEN. Reconnoiſſance de cet Empereur envers Auſone ſon Précepteur, VI. 213.
Gravure. Maniére dont les Anciens gravoient ſur les métaux, V. 599.
GRÉCE, GRECS. Deſcription géographique de l'ancienne Gréce, II. 2. L'hiſtoire de la Gréce diviſée en quatre âges, 6. V. 140. Origine primitive des Grecs, II. 7. Différens Etats dont la Gréce étoit compoſée, 9. Tranſmigrations des Grecs dans l'Aſie Mineure, 14. Etabliſſement des Grecs dans la Sicile, 426. Mœurs & coutumes des Grecs, III. 1. *& ſuiv.* Gouvernement Républicain établi preſque généralement dans toute la Gréce, II. 18. Réflexions de M. Boſſuet ſur ce Gouvernement, III. 826. Amour de la liberté, caractére propre des Grecs, V. 146. Entrepriſe & déclaration de la guerre chez les Grecs, 713. 715. Choix du Général & des Officiers, 719. Levée des ſoldats, 729. Leur paie, 748. Différentes ſortes de troupes dont les armées chez les Grecs étoient compoſées, III. 53. Marine, Vaiſſeaux, & troupes de mer des Grecs, 58. Armure des Grecs, V. 755. Punitions, Récompenſes, Trophées chez les Grecs, 800. Peuples de la Gréce de tout tems fort belliqueux, III. 48. Origine & cauſe du courage & de la vertu militaire chez les Grecs, 50. Religion des Grecs, 84. Des Augures, 95. Des Oracles, 98. Jeux & Combats célébres de la Gréce, 110. Différence de goût entre les Grecs & les Romains par raport aux ſpectacles, 136. Combats d'eſprit, ſpectacles, repréſentations de Théatre, 139. Arts & Sciences inventés pour la plupart & perfectionnés par les Grecs, V. 559. Hommes illuſtres qui ſe ſont le plus diſtingués chez les Grecs dans les Arts & dans les Sciences, II. 63. V. 574. 600. 636. 675. VI. 10. 47. 126. 222. 312. 402. 621. 629. Dialectes des Grecs, II. 17. *Voiez l'article des Athéniens & des Lacédémoniens pour ce qui regarde les guerres que la Gréce eut à ſoutenir contre les Perſes, & contre les Macédoniens.* La Gréce devient Province Romaine, V. 134. Réflexions ſur les cauſes de la grandeur, puis de la décadence & de la ruine de la Gréce, 139.
S. GRÉGOIRE de Nazianze, mis au rang des Poétes Grecs, VI. 123.
GRYLLUS, fils de Xénophon, périt glorieuſement a la bataille de Mantinée, VI. 410.
GRYPUS. *Voiez* ANTIOCHUS GRYPUS.
Guepes, Comédie d'Ariſtophane intitulée les Guêpes, III. 158.
GUÉRICKE (*Otton de*) Conſul de Magdebourg, inventeur de la Machine Pneumatique, VI. 575.
Guerre. Entrepriſe & déclaration de la Guerre chez les Anciens, V. 712. Préparatifs de la guerre, 741. *& ſuiv.*
Guerre ſacrée terminée par Philippe, III. 473.
GULUSSA, fils de Maſiniſſa, partage après la mort de ſon pere le Roiaume avec ſes deux freres, I. 509.
GYGÈS, fait mourir Candaule Roi de Lydie dont il étoit le premier Officier, & monte ſur le trône a ſa place, I. 377. Ce que raconte Platon de l'Anneau de Gygès, 179.
GYLIPPE, Lacédémonien, marche au ſecours de Syracuſe aſſiégée par les Athéniens, II. 414. Son arrivée en Sicile change la face des choſes, 415. Il oblige les Athéniens de ſe rendre a diſcrétion, 479. Il ternit par une baſſe avarice la gloire de ſes belles actions, 530.
Gymnaſtique, art de former les Athlétes, III. 115.
Gynécée, ou appartement des Dames chez les Grecs, III. 111.

H.

HALIARTE, ville de Béotie, embraſſe le parti de Perſée, V. 18. 19. Le Préteur Lucrétius la prend & la détruit entiérement, 35.
HALICARNASSE, ville de la Doride, II. 517. Siége & priſe de cette ville par Alexandre, III. 577.
HAMESTRIS, femme de Tériteuchme, II. 538. Cruauté de cette Princeſſe, *ibid.*
HANNON, citoien de Carthage, forme le deſſein de ſe rendre maître de la République, I. 153. Il eſt découvert, & puni, *ibid.*
HANNON, Carthaginois, eſt mis à la tête des troupes contre Agathocle, I. 157. Il eſt tué dans un combat, *ibid.*
HANNON, Général des Carthaginois, eſt défait par les Romains près des îles Egates, I. 183. Les Carthaginois lui donnent le commandement des troupes contre les Mercénaires,

190. On lui ôte le commandement, 191. Les Carthaginois le mettent de nouveau à la tête de leurs troupes, 195. Hannon s'oppoſe en vain à l'entrepriſe de la ſeconde guerre Punique, 201. Jalouſie d'Hannon contre Annibal, 237.

Harangue. Coutume des Anciens, de haranguer les troupes avant le combat, V. 789.

HARMODIUS conſpire contre les Tyrans d'Athénes, II. 58. Sa mort, 59. Statues érigées en ſon honneur par les Athéniens, 60.

HARMONIE, femme de Thémiſte, eſt miſe à mort par l'ordre du peuple de Syracuſe, III. 302.

HARPAGUS, Officier d'Aſtyage, eſt chargé par ce Prince de faire mourir Cyrus, I. 486. Colére d'Aſtyage, voiant que Harpagus n'a pas exécuté ſes ordres; & vengeance qu'il en tire, *ibid.*

HARPALUS, Gouverneur de Babylone pour Alexandre, quitte le ſervice de ce Prince, & ſe retire à Athénes, III. 784. Il vient à bout par ſes préſens de corrompre Démoſthéne, 786. Les Athéniens chaſſent Harpalus de leur ville, *ibid.*

HARPATE, fils de Tiribaze, aſſaſſine Arſame par l'ordre d'Ochus, III. 410.

Harpe, inſtrument muſical, V. 688.

HARVÉE, Docteur Anglois, qui le premier a découvert la circulation du ſang, VI. 600.

Haſtaires, Corps de troupes chez les Romains, V. 738.

HÉCATÉE, Officier d'Alexandre, fait aſſaſſiner Attale par ordre de ce Prince, III. 559.

HÉCATÉE, d'Abdére, Grammairien Grec, VI. 11.

HÉGÉLOQUE, Commandant de Phyſcon, défait les Alexandrins, & fait Marſyas, leur Général, priſonnier, V. 207.

HÉGÉSIPYLE, femme de Miltiade & mere de Cimon, II. 156.

HÉGÉTORIDE, Thaſien, expoſe ſa vie pour le ſalut de ſa ville que les Athéniens aſſiégeoient, II. 279.

HÉLÉNE, fille de Tyndare & femme de Ménélas, enlevée par Paris fils de Priam Roi de Troyes, II. 13.

HÉLÉNUS, fils de Pyrrhus, accompagne ſon pere au ſiége d'Argos, IV. 240. Il entre dans la ville avec un corps de troupes qui cauſe un embarras dans lequel ſon pere périt, 241.

Hélépole, machine de guerre inventée par Démétrius, IV. 129.

HÉLICON de Cyzique, Mathématicien, III. 238.

HÉLIODORE, premier Miniſtre de Séleucus Philopator, va à Jéruſalem pour en enlever les Tréſors, IV. 663. Châtiment qu'il reçoit de Dieu à cet égard, 664. Il empoiſonne Séleucus, & s'empare du trône, 665. Il en eſt chaſſé par Euméne, 666.

HÉLIOPOLE, ville de la Baſſe Egypte, célébre par le temple qui y étoit dédié au Soleil, I. 29. Fureurs qu'y exerça Cambyſe, 30.

HELLANICE, Nourrice d'Alexandre, III. 724.

HELLANODIQUES, nom de ceux qui préſidoient aux Jeux Athlétiques de la Gréce, III. 117.

HELLEN, fils de Deucalion Roi de Theſſalie, de qui les Grecs ont tiré leur nom, II. 15.

Helleſpont, Détroit de mer entre l'Europe & l'Aſie, II. 191.

HELVIDIUS PRISCUS: Portrait de ce Romain, IV. 55.

Hémérodromes. Coureurs chez les Grecs, IV. 462.

Hémus, montagne entre la Thrace & la Theſſalie, IV. 657.

Heptanome, ou Egypte du milieu; ſa deſcription, I. 10.

HÉRACLÉE, ville du Pont: Tyrans qui la gouvernérent, IV. 14. 15. Deſtruction de cette ville par Cotta, V. 369.

HÉRACLÉE, en Etolie. Siége & priſe de cette ville par Acilius Conſul, IV. 552.

HÉRACLÉE, femme de Zoïppe, de la famille d'Héron, eſt maſſacrée avec ſes enfans par l'ordre du peuple de Syracuſe, III. 302.

HÉRACLIDE, Miniſtre de Seuthe Prince de Thrace. Perfidie de ce Miniſtre, II. 592.

HÉRACLIDE, banni de Syracuſe, s'avance au ſecours de ſa patrie contre Denys, III. 247. Les Syracuſains le choiſiſſent pour leur Amiral, 248. Envie d'Héraclide contre Dion, *ibid.* Il eſt obligé d'appeller Dion au ſecours de Syracuſe, 254. & de ſe remettre entre ſes mains, 256. Dion lui remet le Commandement général ſur mer, 257. Héraclide recommence ſes intrigues contre Dion, 258. Dion eſt obligé de permettre qu'on le tue, 260.

HÉRACLIDE, Miniſtre de Philippe: Son caractére, IV. 471. Philippe le ſacrifie pour gagner l'affection des Macédoniens, 472.

HÉRACLIDE, de Byzance, eſt député par Antiochus vers Scipion l'Africain, IV. 564. 565.

HÉRACLIDE, Tréſorier de la Province de Babylone, eſt exilé par Démétrius Soter, V. 170. Il eſt chargé par Ptolémée, Attale & Ariarathe, de dreſſer Alexandre Bala à jouer le perſonnage de fils d'Antiochus Epiphane, pour le faire régner à la place de Démétrius, 173. Il le conduit à Rome, & vient à bout de l'y faire reconnoître pour Roi de Syrie, 174.

HÉRACLIDES, ou deſcendans d'Hercule. Ils ſuccédent aux Atyades dans le Roiaume de Lydie, I. 377. Ils s'emparent du Péloponnéſe, & ſont bientôt obligés d'en ſortir, II. 11. Ils rentrent dans le Péloponnéſe, & s'emparent de Lacédémone, 13. 16. 97. Ils veulent

lent s'oppoſer à l'accroiſſement des Athéniens qui les défont dans un combat, 16.
Héraclite, Philoſophe, Fondateur de la Secte qui porte ſon nom, VI. 469. Miſanthropie de ce Philoſophe, 470.
Héraults d'Armes, reſpectés chez les Anciens, V. 717.
Herbesine, ville de Sicile, III. 188.
Hercule, fils de Jupiter & d'Alcméne, ſoumis a Euryſthée par la fraude de Junon, II. 10.
Hercule, fils d'Alexandre & de Barſine, IV. 25. Polyſperchon le fait mourir, 104.
Hérippidas, Spartiate: ſon exactitude trop rigoureuſe oblige Spithridate d'abandonner le parti des Lacédémoniens, II. 620.
Hermias, Carien, eſt déclaré premier Miniſtre d'Antiochus le Grand, IV. 344. Son caractére, *ibid.* Il écarte Epigéne le plus habile des Généraux d'Antiochus, 348. puis le fait mourir, 349. Antiochus le fait aſſaſſiner, 351.
Hermocrate, Syracuſain, encourage ſes citoiens a ſe défendre contre les Athéniens, II. 449. Il eſt élu Général, *ibid.*
Hermogéne, Rhéteur Grec, VI. 52.
Hermolaüs, Officier a la ſuite d'Alexandre, conſpire contre ce Prince, III. 735. Il eſt découvert & puni, *ibid.*
Hérode, Idumécn, eſt établi Gouverneur de Galilée, V. 265. Il ſe ſauve de Jéruſalem pour éviter de tomber entre les mains des Parthes, 266. Il va a Rome, & eſt déclaré Roi de Judée par le Sénat, 267. Il forme le ſiége de Jéruſalem, *ibid.* Il va a Samarie, & y épouſe Mariamne, *ibid.* Il ſe rend maître de Jéruſalem, & monte ſur le trône de Judée, 268.
Hérodien, Hiſtorien Grec, VI. 265.
Herodique, un des principaux de Theſſalie. Sort funeſte de ce Prince & de ſa famille, IV. 637.
Hérodique, Médecin, VI. 579.
Hérodote, Hiſtorien Grec. Sa naiſſance, VI. 222. Il écrit ſon hiſtoire dans le Dialecte Ionique, *ibid.* Applaudiſſemens qu'il reçut aux Jeux Olympiques où il fit la lecture de ſon Hiſtoire, III. 140. VI. 223. Sa retraite à Thurium où il finit ſes jours, 224.
Hérodote, ami de Démétrius fils de Philippe, eſt arrêté par raport a ce Prince, IV. 6 7. Il eſt mis à la queſtion, & meurt dans les tourmens, 658.
Hérophile, Médecin, VI. 579.
Héros. Tems le plus illuſtre de l'hiſtoire des Héros, II. 12. Portrait de la plupart des Héros ſi variés dans l'Hiſtoire, I. 484. Qualités qui font le vrai caractére d'un Héros, III. 809.
Héſiode, Poéte Grec, II. 65. VI. 128.
Hésychius, Grammairien Grec, VI. 18.
Hidarne, Perſe de grande qualité, pere de Statira, II. 538.
Hempsal, fils de Micipſa, Roi de Numidie, I. 309. Jugurtha le fait égorger, 311.
Hiérax, d'Antioche, devient premier Miniſtre de Phyſcon, V. 191. Ce Prince le fait mourir, 192.
Hiéroglyphes: Signification de ce mot, I. 12.
Hiéron I, frere de Gélon, régne après lui à Syracuſe, II. 336. Caractére de ce Prince, 337. Soupçons qu'il forme contre ſon frere, *ibid.* Il attire auprès de lui des perſonnes ſavantes, *ibid.* Bonté qu'il témoigne aux enfans d'Anaxilaüs, 341. Sa mort, *ibid.*
Hieron II. Il eſt choiſi pour Capitaine Général à Syracuſe, III. 285. & bientôt après nommé Roi, 287. Il quitte le parti des Carthaginois, & embraſſe celui des Romains, 288. I. 167. Il donne du ſecours aux premiers contre les Mercénaires, *ibid.* Régne pacifique d'Hiéron, 289. Il favoriſe particuliérement l'Agriculture, *ibid.* Preuves éclatantes qu'il donne de ſon attachement aux Romains dans la ſeconde guerre Punique, 293. 294 Il profite de l'habileté d'Archiméde, qui lui fait conſtruire une infinité de machines propres pour la défenſe d'une place, 290. Galére qu'il lui fit bâtir, *ibid.* Il meurt fort âgé, & infiniment regretté des peuples, 295.
Hieronyme, petit-fils d'Hiéron, régne après lui a Syracuſe, & le fait regretter par ſes vices, III. 294. 296. Il fait alliance avec Annibal, 297. Il eſt tué dans une conſpiration, 298.
Hierophantes, nom donné a celui qui préſidoit a la cérémonie de la fête d'Eleuſis, III. 90.
Himére, ville de Sicile; ſa fondation, II. 427. Sa deſtruction, I. 141.
Himére, frere de Démétrius de Phalére, eſt livré a Antipater qui le fait mourir, IV. 37.
Himilcon, Général Carthaginois, vient en Sicile pour en chaſſer les Romains, III. 313. Il y périt, 317.
Hippacra, ville d'Afrique, refuſe d'abord de ſe joindre aux Mercénaires, I. 189. Elle ſe joint enſuite a eux, 192.
Hipparchia, ſœur de Métrocle l'Orateur, épouſe Cratès le Cynique malgré l'oppoſition de ſes parens, VI. 441.
Hipparinus, frere de Denys, chaſſe Callippe de Syracuſe, & y exerce le ſouverain pouvoir pendant deux ans, III. 263. 266.
Hipparque, fils de Piſiſtrate, exerce a Athénes la ſouveraineté après la mort de ſon pere, II. 57. Son goût pour les Lettres, *ibid.* Il périt dans la conſpiration d'Harmodius & d'Ariſtogiton, 59.
Hipparque, d'Alexandrie, Aſtronome, VI. 624.
Hippias, fils de Piſiſtrate, conſerve la ſouveraineté d'Athénes après la mort de ſon pere, II. 57. Il trouve le moien de diſſiper la conjuration formée par Harmodius & Ariſtogi-

ton, 59. Il eſt contraint de quitter l'Attique, & va s'établir en Phrygie, 60. Il ſe retire en Aſie chez Artapherne, 63. 149. Il engage les Perſes dans la guerre contre les Grecs, & leur ſert de guide, *ibid.* 163. Il périt a Marathon en combattant contre ſa patrie, 166.

HIPPOCRATE, célébre Médecin: ſa naiſſance, VI. 580 Son habileté, *ibid.* I. 546. Son déſintéreſſement, II. 364. VI. 583. Son reſpect pour la Divinité, *ibid.* Sa mort, *ibid.*

HIPPOCRATE, natif de Carthage, eſt envoié par Annibal a Hiéronyme, & demeure auprès de lui, III. 297. Il devient un des premiers Magiſtrats de Syracuſe, 304. Il marche au ſecours de Léonce, 305. & eſt obligé de prendre la fuite, 306. Il s'empare avec Epicyde de toute l'autorité a Syracuſe, 307. Il fait la guerre au-dehors contre Marcellus, 313. 316. La peſte le fait périr avec ſes troupes, 317.

HIPPONAX, Poéte Satyrique, connu par ſes vers contre Bupale & Athénis, II. 68. V. 597. VI. 137.

HIRAM, Architecte emploié par Salomon pour la conſtruction du Temple, V. 575.

Hiſtoire. Idée qu'elle nous donne de l'origine & du progrès des Roiaumes, I. 1. Utilité que l'on doit tirer de la lecture de l'Hiſtoire, II. 91. III. 554. IV. 440. VI. 239.

HOLOPHERNE, Commandant pour le Roi d'Aſſyrie, marche contre les Iſraélites, & aſſiége Béthulie, I. 372. Judith lui tranche la tête, 373.

HOLOPHERNE, frere ſuppoſé d'Ariarathe, chaſſé ce frere du trône de Cappadoce, & régne à ſa place, V. 111. 310. Chaſſé du trône par Attale, il ſe retire à Antioche, 311. Il entre dans une conſpiration formée contre Démétrius ſon bienfaiteur, 173. 336. Ce Prince le fait mettre en priſon, *ibid.*

HOMERE, Poéte célébre, II. 63. VI. 126. Juſqu'à quel point de perfection il a porté le genre de poéſie auquel il s'eſt appliqué, II. 64. Jugement de Quintilien ſur Homére, VI. 127. Homére peut être regardé comme le plus ancien des Géographes, VI. 630.

HOMME. Portrait qu'en a fait Pline, VI. 34. En quoi conſiſte la ſcience de connoître les hommes, II. 647. Les hommes ſont toujours les mêmes, 580. VI. 239.

Honneur. En quoi conſiſte le véritable, IV. 115.

L'HOPITAL (*M. le Marquis de*) a fait honneur a la Géométrie, VI. 610.

HORACE, Poéte Latin: Sa naiſſance, VI. 179. Son extraction, *ibid.* Son éducation, *ibid.* Mécéne l'admet au nombre de ſes amis, 183. Mort d'Horace, 187. Ses mœurs 189. Caractére de ſes ouvrages, 187. *& ſuiv.*

Hyacinthe, Fête célébrée en ſon honneur a Lacédémone, II. 225.

HYAGNIS, Muſicien à qui l'on attribue l'invention de la flute, V. 676.

HYBLA, ville de Sicile, II. 427.

HYDARNE, commande dans l'armée de Xerxès les Perſes appellés Immortels, II. 195.

Hydraote, fleuve des Indes, III. 757.

Hydroſtatique: définition de cette ſcience, VI. 618.

HYPERBOLUS, Athénien: Son caractére, II. 422. Il tache d'irriter le peuple contre Nicias & Alcibiade, *ibid.* Il eſt banni par l'Oſtraciſme, *ibid.*

HYPERIDE, Orateur Grec, VI. 323. Il meurt d'une maniére bien tragique, 324. IV. 37.

HYPSICRATIA, épouſe de Mithridate: Courage male de cette femme, V. 393.

HYRCAN, fils de Joſeph, eſt envoié par ſon pere a la Cour d'Alexandrie pour y complimenter le Roi ſur la naiſſance de ſon fils Philométor, IV. 605. Il ſe diſtingue a cette Cour par ſon eſprit & ſa magnificence, *ibid.* 606.

HYRCAN (*Jean*) fils de Simon, eſt proclamé ſouverain Sacrificateur & Prince des Juifs après la mort de ſon pere, V. 200. Il eſt aſſiégé par Antiochus Sidéte dans Jéruſalem, *ibid.* & ſe rend par capitulation, 201. Il ſe rend abſolu & indépendant, 204. Il renouvelle le Traité fait avec les Romains, 209. Il ſe fortifie en Judée, 216. ſe rend maître de Samarie, & la fait démolir, 217. Il devient ennemi des Phariſiens, 218. *& ſuiv.* Il meurt, 220.

HYRCAN, fils d'Alexandre Jannée, eſt fait ſouverain Sacrificateur des Juifs, V. 237. 256. Après la mort d'Alexandre, il prend poſſeſſion du trône, 259. Il eſt obligé de ſe ſoumettre à Ariſtobule ſon cadet, *ibid.* Il a recours à Pompée, qui le rétablit ſur le trône, 261. Il en eſt chaſſé par Pacore fils d'Orode, & livré à Antigone qui lui fait couper les oreilles, 266. Les Parthes l'emménent en Orient, *ibid.* Il retourne à Jéruſalem où Hérode le fait mourir, *ibid.*

HYRCANIENS, peuples aux environs de la Babylonie, ſoumis par Cyrus, I. 416.

HYSTASPE, pere de Darius, Gouverneur de la Perſe, I. 100.

HYSTASPE, ſecond fils de Xerxès, eſt fait Gouverneur de la Bactriane, II. 240. Son éloignement donne lieu à ſon frere Artaxerxe de monter ſur le trône à ſa place, 261. Artaxerxe entreprend de le ſoumettre, 266. & ruine entiérement ſon parti, 267.

HYSTIÉE, Tyran de Milet, engage les Chefs d'Ionie à ne pas abandonner Darius occupé à faire la guerre aux Scythes, II. 140. Darius lui accorde une place dans la Thrace où il bâtit une ville, 141. Ce Prince le fait revenir a ſa Cour, 142. Hyſtiée ſoutient ſous main la révolte des Ioniens, 146. Il forme un complot contre le gouvernement, 151. On le découvre, *ibid.* Il eſt pris par les Perſes,

livré à Artapherne, & mis à mort, 153. Caractére d'Hyſtiée, *ibid.*

I.

IAcchus, *Voiez* Bacchus.
Jaddus, Grand Prêtre des Juifs, implore la protection de Dieu contre Alexandre, III. 636. Honneurs qu'il reçoit de ce Prince, 637. Sa mort, IV. 52.
Jalouſie. C'eſt une maladie incurable, IV. 317. Elle ternit l'éclat des plus belles actions, V. 390.
Ialysus, Fondateur de Rhodes, repréſenté dans un tableau par Protogéne, IV. 138. V. 657.
Iambe (*Vers*) propre à la Tragédie, III. 255.
Jansen (*Zacharie*) Hollandois, inventeur du Téleſcope & du Microſcope, VI. 574.
Jardins ſuſpendus de Babylone, I. 337.
Jason, Tyran de Phéres, eſt déclaré Généraliſſime des Theſſaliens, III. 374. La mort arrête ſes deſſeins, *ibid.*
Jason ſupplante ſon frere Onias, qui étoit Grand Prêtre des Juifs, IV. 668. Il eſt lui-même ſupplanté par ſon frere Ménélas, 670. Il prend Jéruſalem, & oblige Ménélas de ſe retirer dans la Citadelle, 673.
Javan ou Ion, fils de Japhet, pere de tous les peuples connus ſous le nom de Grecs, VI. 21.
Javelot, arme offenſive des Anciens, V. 760. Exercice du Javelot, III. 124.
Ibériens, peuples d'Aſie domtés par Pompée, V. 396.
Ibis, animal adoré par les Egyptiens, I. 44.
Ibycos, Poéte Grec, VI. 142.
Icétas de Syracuſe, Roi des Léontins, fait mourir la femme & la belle-mere de Dion, III. 262. Les Syracuſains l'appellent à leur ſecours contre Denys, & le choiſiſſent pour leur Général, 268. Il penſe à ſe rendre maître de Syracuſe, *ibid.* & s'empare de la plus grande partie de la ville, 271. Timoléon marche contre lui, & l'oblige à vivre en ſimple particulier dans la ville des Léontins, 279. Icétas ſe révolte contre Timoléon qui le punit de mort avec ſon fils, 281.
Ichneumon, animal adoré en Egypte, I. 44.
Ictinus, Architecte qui bâtit le temple de Cérès & de Proſerpine à Eleuſis, V. 385.
Idolatrie : quelle eſt la plus ancienne & celle qui a été la plus générale, I. 554. Voiez *Religion.*
Iduméens, peuple de Paleſtine. Hyrcan les oblige d'embraſſer le Judaiſme, V. 251. 259.
Jean, ſurnommé Hyrcan. *Voiez* Hyrcan, fils de Simon.
Jean, ſurnommé le Grammairien, tâche d'obtenir du Général des Sarraſins la Bibliothéque d'Alexandrie, mais inutilement, IV. 175.
Jean de Meurs, Muſicien, trouve le moien de donner aux notes une valeur inégale, V. 690.
Jéchonias, Roi de Juda, eſt emmené captif à Babylone, I. 359. Il ſort de priſon après y avoir été trente-ſept ans, 363.
Jérusalem, ville de Paleſtine, I. 327. Ses fortifications, V. 821. Priſe de cette ville par Néchao, I. 89. Elle eſt aſſiégée par Sennachérib, & eſt délivrée miraculeuſement, 354. Siége & priſe de cette ville par Nabucodonoſor, 357. 358. Ses fortifications démolies par ce Prince, 360. & rétablies par ordre d'Artaxerxe, II. 288. Entrée d'Alexandre dans Jéruſalem, III. 638. Cette ville eſt aſſiégée & priſe par Ptolémée, IV. 54. Elle eſt priſe & pillée par Antiochus Epiphane, 674. 683. Son temple eſt profané, 674. 685. Elle eſt priſe par Antiochus Sidéte, qui en fait démolir les fortifications, V. 200. 201. Pompée ſe rend maître de Jéruſalem, 263. Céſar permet le rétabliſſement des murailles de cette ville que Pompée avoit fait abbattre, 266. Priſe de Jéruſalem par Hérode, 268. Siége & priſe de cette ville par Tite, 836.
Jesus-Christ. Son Empire prédit par Daniel, I. 473. Contraſte entre les Empires du monde & l'Empire de Jeſus-Chriſt, 475.
Jeux. Ils faiſoient chez les Anciens, partie de la religion, III. 110. Jeux ſolennels de la Gréce : les Olympiques, les Pythiques, les Néméens, les Iſthmiques, 111. Récompenſes qu'on accordoit aux vainqueurs dans ces Jeux, 112. 133. Les Dames étoient admiſes à diſputer la couronne aux Jeux Olympiques, 132. II. 634.
Jeunesse. Les dérangemens de cet âge ne doivent pas toujours faire deſeſpérer d'un jeune homme, II. 272.
Ile, partie de la ville de Syracuſe ; ſa deſcription, II. 444.
Ilotes. Origine & condition des Ilotes, II. 97. Cruauté des Lacédémoniens à leur égard, 406. 41. Revolte des Ilotes contre les Lacédémoniens, 298.
Imilcon, fils d'Hannon, eſt donné pour Lieutenant à Annibal qui alloit commander en Sicile, I. 141. Il s'empare d'Agrigente, 142. Il termine la guerre par un traité qu'il fait avec Denys, & retourne à Carthage, 143. III. 187. Il revient en Sicile à la tête d'une armée, I. 145. III. 199. & forme le ſiége de Syracuſe, I. 145. III. 202. La contagion ſe met dans ſon armée, I. 146. III. 205. Il eſt vaincu par Denys, I. 146. III. 206. Il laiſſe ſes troupes à la merci de l'ennemi, & ſe retire à Carthage où il ſe donne la mort, I. 147. III. 207.
Immortalité de l'ame, voiez *Ame.*
Immortels, Corps de troupes deſtiné à la garde des Rois de Perſe, I. 530.

Immunités, voiez *Exemtions*.
Impoſitions, voiez *Tributs*.
INACHUS, Roi d'Argos, II. 10.
INARUS, Prince des Libyens, eſt choiſi par les Egyptiens pour être leur Roi, & ſoutient leur revolte contre les Perſes, II. 282. Il traite avec Mégabyze Général des Perſes, & ſe rend, 284. Il eſt livré à la mere d'Artaxerxe, & mis à mort, 285.
Inceſte, uſité parmi les Perſes, I. 494. 561.
INDATHYRSE, Roi des Scythes, attaqué par Darius, II. 118. Réponſe de ce Prince à Darius qui lui envoioit demander la terre & l'eau, *ibid.*
INDE, région de l'Aſie, diviſée en deux parties, I. 324. III. 735. Mœurs de ſes habitans, *ibid.* Rareté de ce pays, 740. *& ſuiv.* Hiſtoire du commerce des Indes depuis Salomon juſqu'à notre tems, I. 11. Dispute fort ſinguliére de deux femmes Indiennes après la mort de leur mari commun, IV. 83. Expéditions de Sémiramis dans l'Inde, I. 141. Conquête de l'Inde par Darius, II. 143. puis par Alexandre, IV. 742.
Infini. Découverte du Calcul de l'Infini, VI. 608.
Ingratitude, punie très ſévérement chez les Perſes, I. 396.
Inſtitutes de Juſtinien, VI. 512.
Inſtruction gratuite, établie dans l'Univerſité, I. 523.
Inſtrumens de Muſique, chez les Anciens, V. 687.
INTAPHERNE, Seigneur Perſan : Son inſolence & ſa punition, II. 115.
Interêt de l'argent, chez les Romains, V. 365.
Invalides. Hôtel Roial établi en France pour les Invalides, V. 816.
Invention : En quoi elle conſiſte dans la peinture, V. 623.
JOACHAS, Roi de Judée. Néchao l'emmène captif en Egypte, où il meurt, I. 88.
JOAKIM eſt placé par Néchao ſur le trône de Judée à la place de ſon frere Joachas, I. 88. Il eſt ſoumis par Nabucodonoſor, 317. Il ſe revolte contre ce Prince, 359. Sa mort, *ibid.*
IOLAS, ſecond fils d'Antipater, & Echanſon d'Alexandre, eſt ſoupçonné d'avoir empoiſonné ce Prince, IV. 802.
ION, fils de Xuthus, qui a donné ſon nom à l'Ionie, II. 15.
JON, favori de Perſée, livre les enfans de ce Prince à Octavius, V. 79.
JONATHAN, Juif & Saducéen, attire dans ſon parti Hyrcan qui avoit embraſſé celui des Phariſiens, V. 220.
JONATHAS, frere de Judas Maccabée, lui ſuccéde dans le gouvernement de la Judée, V. 172. Il accepte la Souveraine Sacrificature des mains d'Alexandre Bala, & donne du ſecours à ce Prince contre Démétrius Soter, 176. Il entreprend de chaſſer les Grecs de la Citadelle qu'ils avoient dans Jéruſalem, 181. Démétrius Nicator le mande à ce ſujet, *ibid.* Jonathas envoie à ce Prince du ſecours contre ceux d'Antioche, 184. Mécontent de l'ingratitude de Démétrius, il ſe déclare pour Antiochus Théos, 184. Il ſe laiſſe tromper par Tryphon qui le fait mourir, 184. 185.
IONIE, Province de l'Aſie Mineure, II. 5. D'où elle tire ſon nom, 15.
IONIENS. Revolte des Ioniens contre Darius, II. 144. Ils brûlent la ville de Sardes, 149. Leur parti eſt entiérement ruiné, 152. Ils ſecouent le joug des Perſes après la bataille de Salamine, & s'unifient aux Grecs pour tous ours, 227.
Ionique. Secte de Philoſophes appellée Ionique, VI. 402. Partage de cette Secte en pluſieurs autres, 411.
Ionique, Ordre d'Architecture, V. 568.
JOSEPH, fils de Jacob, I. 68.
JOSEPH, Neveu d'Onias, eſt envoié en Egypte pour excuſer ſon oncle auprès de Ptolémée, IV. 273. Son crédit auprès de Ptolémée, *ibid.* Ce Prince lui fait adjuger ſans caution la ferme des provinces de Célé-Syrie & de Paleſtine, 274.
JOSÉPHE, Juif, Hiſtorien Grec, VI. 249. Abrégé de ſa vie, *ibid.* Caractére de l'Hiſtoire qu'il a compoſée, 250. *& ſuiv.*
JOSIAS, Roi de Juda, marche à la rencontre de Néchao, eſt vaincu, & meurt d'une bleſſure qu'il reçoit dans le combat, I. 88.
Iphigénie. Tableau fameux d'Iphigénie peint par Timanthe, V. 624.
Ironie, attribuée à Socrate, II. 681.
ISMENIAS, Athénien, eſt envoié pour ſecourir Corcyre, III. 311. Il eſt mis à la tête des troupes Grecques dans l'expédition d'Artaxerxe contre l'Egypte, 400. Il ſe retire à Athénes, où Pharnabaze le fait accuſer d'avoir fait avorter cette expédition, 402. Les Athéniens l'emploient dans la guerre contre les Alliés, 420. 421. Il eſt accuſé par Charès, & appellé en jugement, *ibid.* & 424. Moien qu'il emploie pour ſa défenſe, *ibid.* Il rétablit Perdiccas ſur le trône de Macédoine, 458. Eloge d'Iphicrate, 420. Diſcipline militaire qu'il établit parmi les troupes, 421.
IPSUS, ville de Phrygie, célébre par la victoire de Ptolémée, de Caſſandre, de Séleucus, & de Lyſimaque, ſur Antigone & Démétrius, IV. 147.
ISADAS, jeune Spartiate : grandeur de ſon courage, III. 586.
ISAGORAS, Athénien, ſe forme un parti dans Athénes après l'expulſion des Tyrans, II. 62.
ISCHOLAS, Spartiate, garde un paſſage important pendant l'irruption des Thébains dans la

Laconie, & s'y diſtingue d'une maniére particuliére, III. 363.
Isée, Orateur Grec, VI. 322.
Isménias, Thébain, eſt fait priſonnier avec Pélopidas par Alexandre de Phéres, III. 376. Il eſt délivré par Epaminondas, 379.
Isménie, Polémarque de Thébes, eſt arrêté par Léontide, & conduit dans la Citadelle de cette ville, III. 333. 334. Il eſt condamné a mort, & eſt exécuté, 336.
Isocrate, Orateur Grec; Sa naiſſance, VI. 317. Son éducation, *ibid.* Ecole d'éloquence ouverte a Athénes par Iſocrate, 318. Diſcernement merveilleux qu'il avoit pour connoître le caractére de ſes Ecoliers, 319. Services qu'il tâchoit de rendre aux Athéniens par ſes écrits, III. 425. 490. Amour d'Iſocrate pour le bien & pour la vertu, VI. 321. Sa mort, III. 524. VI. 320. Caractére de ſon ſtile, *ibid.*
Isocrate, Grec, Grammairien de profeſſion, eſt conduit a Rome pour avoir voulu juſtifier l'aſſaſſinat d'Octavius, V. 172.
Israélites, *Voyez* Juifs. Muſique des Prêtres Iſraélites, V. 692.
Issus, ville de Cilicie, célébre par la victoire d'Alexandre ſur Darius, III. 591.
Iſthmiques, Jeux ſolennels de la Gréce, III. 111.
Italie, région de l'Europe. Bonté des vins d'Italie, V. 492. Produit des vignes de l'Italie du tems de Columelle, 495.
Italiens, maſſacrés dans les Etats de Mithridate par ordre de ce Prince, V. 331.
Italique. Secte de Philoſophes appellée Italique, VI. 454. Diviſion de cette Secte en quatre autres Sectes, 469.
Ithobal, Roi de Tyr lors du ſiége de cette ville par Nabucodonoſor, I. 360.
Ithome, ville de Meſſénie, célébre par le combat qui s'y donna entre les Lacédémoniens & les Meſſéniens, II. 102. Les habitans de cette ville ſoumis par les Lacédémoniens, 299.
Itinéraire d'Antonin, VI. 625. 631.
Iturée, partie de la Célé-Syrie, V. 251. Les Ituriens ſont contraints par Ariſtobule d'embraſſer le Judaiſme, *ibid.*
Juba I. Roi de Mauritanie, eſt vaincu par Céſar, & ſe donne la mort, I. 317.
Juba II. fils du précédent, encore enfant, ſert d'ornement au triomphe de Céſar, I. 317. Auguſte lui rend les Etats de ſon pere, *ibid.* Ouvrages litéraires attribués a ce Prince, 318.
Jubal, Inventeur de la Muſique, V. 667.
Judas, dit *Maccabée*, troiſiéme fils de Mathathias, eſt choiſi par ſon pere pour Général contre Antiochus Epiphane, IV. 692. Il remporte de grandes victoires ſur les Généraux de ce Prince, 693. 697. 699. Il reprend le temple, & le dédie de nouveau au ſervice de Dieu, *ibid.* Il remporte de nouveaux avantages ſur les Généraux d'Antiochus Eupator, & ſur le Roi même en perſonne, V. 159. 160. 161. Victoires réitérées de Judas Maccabée ſur les Généraux de Démétrius Soter, 170. 171. Il périt dans une bataille en combattant vaillamment, *ibid.*
Judée, région de la Syrie appellée auſſi Paleſtine, I. 126. Revenu annuel de la Judée du tems de Salomon, V. 542.
Judith, femme Juive. Courage & hardieſſe de Judith, I. 372.
Jugurtha, petit-fils de Maſiniſſa, eſt adopté par Micipſa & aſſocié aux autres enfans de ce Prince, I. 310. Il s'empare du Roiaume de Numidie, & fait mourir un des deux Princes ſes freres adoptifs, 311. Il attaque le ſecond a force ouverte, 312. l'aſſiége dans Cirtha, *ibid.* & le fait mourir, *ibid.* Les Romains lui déclarent la guerre, 313. Jugurtha, à force d'argent, diſſipe pluſieurs fois leurs efforts, *ibid.* Les Romains envoient contre lui d'abord Métellus, puis Marius, qui remportent tous deux ſur lui pluſieurs avantages, 314. 315. Jugurtha a recours a Bocchus ſon beau-pere, qui le livre aux Romains, *ibid.* 316. Il eſt mené en triomphe, *ibid.* & jetté enſuite dans une foſſe profonde où il périt, *ibid.*
Juifs. Maſſacre des Juifs par ordre de Sennachérib, I. 354. Averſion des Juifs contre les Samaritains, 355. Captivité des Juifs a Babylone, & ſa durée, 357. *& ſuiv.* Cyrus donne un Edit qui leur permet de retourner a Jéruſalem, 470. Ils ſont traverſés dans le rétabliſſement de leur ville par les Samaritains, *ibid.* 499. II. 120. Darius confirme l'Edit que Cyrus avoit donné en leur faveur, 121. Edit de Darius contre les Juifs révoqué a la ſollicitation d'Eſther, I. 514. Les Juifs ſont confirmés dans leurs priviléges par Xerxès, II. 178. puis par Artaxerxe, 187. Ochus emméne un grand nombre de Juifs captifs en Egypte, III. 417. Les Juifs refuſent de ſe ſoumettre a Alexandre, 634. Ils obtiennent de ce Prince de grands priviléges, 644. Ils refuſent de travailler a la conſtruction du temple de Bélus, 799.

Les Juifs s'établiſſent en grand nombre à Alexandrie, IV. 101. Tous ceux qui étoient eſclaves dans l'Egypte ſont remis en liberté, 205. Les Juifs ſe ſoumettent à Antiochus le Grand, 474. Cruautés qu'ils éprouvent de la part d'Antiochus Epiphane, 674. 683. 687. Ils remportent ſous la conduite de Judas Maccabée, de grandes victoires ſur les Généraux de ce Prince, puis ſur ceux d'Antiochus Eupator, & ſur ce Prince même en perſonne, 693. 697. 699. V. 159. 160. 161. Ils font la paix avec Antiochus Eupator, 163. Ils remportent de nouvelles victoires ſur les

Généraux de Démétrius Soter, 169. 170. Ils font déclarés amis & alliés des Romains, *ibid.* Ils bâtiſſent un temple en Egypte, 176. Ils ſe vengent ſur les habitans d'Antioche des maux qu'ils avoient ſoufferts de leur part, 183. Ils renouvellent les traités faits avec les Romains, 186. 191. Ils ſont ſoumis par Antiochus Sidéte, 200. Hiſtoire des Juifs ſous les régnes d'Ariſtobule I. 250. d'Alexandre Jannée, 252. d'Alexandra, 255. d'Ariſtobule II. 259. d'Hyrcan II, 264. d'Antigone, 267. L'autorité ſouveraine ſur les Juifs eſt donnée à un étranger, 269.

Action ſurprenante d'un Juif au ſiége de Jotapat, V. 847.

JULIUS, eſt député par les Romains dans l'Achaïe pour y appaiſer les troubles, V. 128.

JULIUS POLLUX, Philologue, VI. 42.

JUNIUS, Conſul, eſt vaincu ſur mer par les Carthaginois, I. 182.

Jupiter, Planéte, VI. 649. Satellites de Jupiter, 645.

JURISCONSULTES célébres de l'antiquité, VI. 528.

Juriſprudence des Anciens, VI. 525.

Ivrognerie : c'eſt le plus bas de tous les vices, III. 815.

Juſte. Contraſte d'un Juſte accablé de maux, & d'un ſcélérat comblé de biens, VI. 521.

Juſtice. Elle eſt le lien le plus ferme de la ſociété, VI. 518. Elle eſt la premiére de toutes les vertus, III. 334. & le principal appui de l'autorité roiale, II. 608.

JUSTIN, Hiſtorien Latin, VI. 504.

JUSTINIEN, l'Empereur, fait réformer le Droit Romain, VI. 531.

JUVÉNAL, Poéte Latin, VI. 210.

t'. JUVENTIUS THALNA, Préteur Romain, marche contre Andriſcus, V. 125. Il périt dans un combat, *ibid.*

L.

L'*Abdale*, Fort ſitué aux environs de Syracuſe, II. 445.

LABÉRIUS (*Décimus*) Chevalier Romain, & Poéte, monte ſur le Théatre, à la priére de Céſar, pour y jouer une de ſes piéces, VI. 170.

LABOROSOARCHOD, monte ſur le trône d'Aſſyrie, & eſt tué peu de tems après, I. 364. Mauvaiſes inclinations & cruauté de ce Prince, *ibid.* & 421.

Labourage, voïez *Agriculture*.

LABYNIT, *Voïez* BALTAZAR.

Labyrinthe d'Egypte : ſa deſcription, I. 16.

Lac de Mœris, I. 17.

LACÉDÉMONE, ou *Sparte*, ville du Péloponnéſe, Capitale de la Laconie. LACÉDÉMONIENS ou SPARTIATES.

Rois de Lacédémone, II. 23. Les Héraclides s'emparent de Lacédémone où deux freres, Euryſthéne & Proclés, régnent enſemble, *ibid.* Le ſceptre demeure dans ces deux familles, *ibid.* Les Lacédémoniens s'emparent d'Elos, & réduiſent les habitans de cette ville à la condition d'eſclaves, ſous le nom d'Ilotes, 97. Lycurgue, Légiſlateur de Sparte, 98. Guerre entre les Lacédémoniens & les Argiens, 99. Premiére guerre entre les Lacédémoniens & les Meſſéniens, 100. Défaite des Lacédémoniens près d'Ithome, 102. Ils s'emparent d'Ithome, la détruiſent, & accordent la paix aux Meſſéniens, 104. Seconde guerre des Lacédémoniens & des Meſſéniens, 105. Les Lacédémoniens ſont battus, 106. Ils demandent un Général aux Athéniens, qui leur donnent Tyrtée, Poéte de profeſſion, 107. Celui-ci, par ſes vers, leur inſpire du courage, & leur fait remporter une grande victoire, *ibid.* 108. Les Lacédémoniens ſoumettent les Meſſéniens, & les réduiſent à la condition des Ilotes, *ibid.*

Les Lacédémoniens délivrent Athénes de la tyrannie des Piſiſtratides, II. 60. Ils entreprennent d'y rétablir Hippias fils de Piſiſtrate, mais inutilement, 62. 155. Darius envoie à Sparte demander qu'elle ſe ſoumette, 162. Ses Héraults y ſont mis à mort, *ibid.* Une ridicule ſuperſtition empêche les Lacédémoniens d'avoir part a la journée de Marathon, 163. 168. L'honneur du commandement leur eſt déféré, 201. Trois cens Spartiates diſputent à Xerxès le paſſage des Thermopyles, 204. Bataille de Salamine où les Lacédémoniens ont bonne part, 213. *& ſuiv.* Honneurs qu'ils rendent a Thémiſtocle après cette bataille, 219. Les Lacédémoniens, joints aux Athéniens, taillent en piéces l'armée des Perſes auprès de Platée, 225. Ils défont dans le même tems la flote des Perſes près de Mycale, 235. Ils veulent empêcher les Athéniens de rétablir les murailles de leur ville, 240. La fierté de Pauſanias leur fait perdre le commandement, 246. Ils envoient des Députés à Athénes pour accuſer Thémiſtocle comme complice de la conjuration de Pauſanias, 251.

Tremblement de terre à Sparte, II. 297. Sédition des Ilotes, 298. Semences de diviſion entre Sparte & Athénes, 299. La paix eſt rétablie entre les deux villes, 301. Jalouſie & différens entre les Lacédémoniens & les Athéniens, 313. Traité de paix pour trente ans, 316. Nouveaux ſujets de plaintes & de brouillerie, *ibid. & ſuiv.* Rupture ouverte entre Sparte & Athénes, 323. Guerre du Péloponnéſe, 354. Alliés des Lacédémoniens dans cette guerre, 355. Ils ravagent l'Attique, 358. Lacédémone a recours aux Perſes, 369. Ses Députés ſont arrêtés par les Athéniens, conduits à Athénes, & mis à

mort, 370. Siége & priſe de Platée par les Lacédémoniens, 373. 388. Ils abandonnent l'Attique pour reprendre Pyle ſur les Athéniens, 389. Ils ſont battus ſur mer, 390. Lacédémoniens enfermés dans l'île de Sphactérie, *ibid.* Ils ſe rendent a diſcrétion, 394. Expéditions des Lacédémoniens dans la Thrace, 406. Ils prennent Amphipolis, 407. Tréve d'un an entre Sparte & Athénes, 409. Victoire des Lacédémoniens ſur les Athéniens près d'Amphipolis, 411. Traité de paix entre ces deux peuples pour cinquante ans, 415.

La guerre recommence entre Sparte & Athénes, II. 421. Les Lacédémoniens donnent retraite a Alcibiade, 442. Ils envoient par ſon conſeil Gylippe au ſecours de Syracuſe, & fortifient Decelie dans l'Attique, 449. 462. Les Lacédémoniens concluent un Traité avec les Perſes, 493. Leur flote eſt battue par les Athéniens près de Cyzique, 498. Ils nomment pour Amiral Lyſandre, 505. Ils battent près d'Ephéſe la flote des Athéniens, 508. Callicratidas ſuccéde à Lyſandre, 510. Défaite des Lacédémoniens prés des Arginuſes, 513. Ils remportent une célébre victoire ſur les Athéniens près d'Ægos-potamos, 524. Ils s'emparent d'Athénes, 528. & y changent la forme du gouvernement, 530. Décret de Sparte ſur l'uſage qu'on doit faire de l'argent que Lyſandre y fait tranſporter, 531. Démarche indigne des Lacédémoniens par raport à Syracuſe, III. 189. Moiens lâches qu'emploient les Lacédémoniens pour ſe délivrer d'Alcibiade, II. 541. Inhumanité des Lacédémoniens envers les Athéniens qui avoient pris la fuite pour ſe ſouſtraire a la violence des trente Tyrans, 546.

Les Lacédémoniens fourniſſent des troupes à Cyrus le jeune contre ſon frere Artaxerxe, II. 558. Ils font la guerre à Tiſſapherne & a Pharnabaze, 592. 599. Ils châtient l'inſolence des habitans de l'Elide, 603. Ils entreprennent, ſous la conduite d'Agéſilas, de rétablir les Grecs d'Aſie dans leur ancienne liberté, 609. 610. Expédition des Lacédémoniens dans l'Aſie, 615. Sparte donne à Agéſilas le commandement des troupes de terre & de mer, 619. Ligue contre les Lacédémoniens, 623. Ils remportent une grande victoire près de Némée, 628. Leur flote eſt battue par Conon ptès de Cnidos, 629. Bataille gagnée par les Lacédémoniens a Coronée, 631. Ils concluent avec les Perſes une paix honteuſe pour les Grecs, 636. Ils déclarent la guerre aux Olynthiens, III. 333. Ils s'emparent par fraude & par violence de la Citadelle de Thébes, 334. Ils reçoivent les Olynthiens au nombre de leurs Alliés, 336.

Proſpérité de Sparte, III. 337. Les Lacédémoniens ſont forcés de ſortir de la Citadelle de Thébes, 346. Ils forment une entrepriſe inutile contre le Pirée, 349. Ils ſont vaincus prés de Tégyre, 352. Ils déclarent la guerre aux Thébains, 356. Ils ſont vaincus & mis en fuite a la bataille de Leuctres, 358. Les Thébains ravagent leur pays, & s'avancent juſqu'aux portes de Sparte, 362. 364. Les Lacédémoniens implorent le ſecours d'Athénes, 368. Siége de Sparte par Epaminondas, 385. Bataille de Mantinée où les Lacédémoniens ſont vaincus, 387. Les Lacédémoniens envoient du ſecours à Tachos, qui s'étoit revolté contre les Perſes, 404. Entrepriſe des Lacédémoniens contre Mégalopolis, 428. Ils ſe revoltent contre les Macédoniens, 691. Ils ſont vaincus par Antipater, 692. Alexandre leur pardonne, 693.

Sparte aſſiégée par Pyrrhus, IV. 234. Courage des femmes Spartaines pendant ce ſiége, *ibid.* 237. Hiſtoire des Lacédémoniens ſous le régne d'Agis, 293. & ſous celui de Cléoméne, 311. Sparte tombe au pouvoir d'Antigone Doſon, 330. Sédition dans Sparte, appaiſée par Philippe, 367. Elle embraſſe le parti des Etoliens contre ce Prince, 373. Diverſes actions entre les Lacédémoniens & Philippe, 388. Sparte ſe joint aux Etoliens dans le Traité fait avec les Romains, 409. Machanidas devient Tyran de Sparte, 410. Défaite des Lacédémoniens près de Mantinée par Philopémen, 437. Nabis ſuccéde a Machanidas, 442. Dur traitement que les Lacédémoniens éprouvent de ſa part, *ibid.* 515. Siége de Sparte par Flamininus, 518. Entrepriſe des Etoliens contre Sparte, 538. Cette ville eſt jointe à la Ligue des Achéens, 539. Les Spartiates eſſuient un cruel traitement de la part de leurs Bannis, 590. 592. Guerre entre les Lacédémoniens & les Achéens, V. 127. Les Romains ſéparent Sparte de la Ligue des Achéens, 128.

Caractére & gouvernement de Sparte, II. 20. 32. III. 2. Loix établies par Lycurgue formées ſur celles de Créte, II. 21. III. 12. Sénat, II. 21. III. 4. Partage des terres, II. 23. Amour de la pauvreté, III. 8. Décri de la monnoie d'or & d'argent, II. 23. 34. Repas publics, 24. Education des enfans, 26. 37. Cruauté barbare à leur égard, 39. 40. Obéiſſance à laquelle on les accoutumoit, 38. III. 7. Reſpect qu'ils étoient obligés d'avoir pour les vieillards, II. 36. Patience & fermeté des jeunes Lacédémoniens, 28. Métier & exercice des Lacédémoniens, 29. Exceſſif loiſir dans lequel ils vivoient, 41. Dureté des Lacédémoniens à l'égard des Ilotes, 42. 406. Pudeur & modeſtie abſolument négligées à Sparte, 42. Caractére commun des Lacédémoniens & des Athéniens, III. 77. Cauſes de la décadence de Sparte, 11. Différentes

ſortes de troupes dont les armées des Lacédémoniens étoient compoſées, 53. Choix des Généraux & des Officiers, V. 719. Levée des ſoldats, 729. Leur paie, 748. Maniére dont les Lacédémoniens ſe préparoient au combat, II. 203. Diſcipline militaire de Sparte, III. 360. V. 8 1. Marine des Lacédémoniens, II. 36. V. 846.

LACHARÈS, Thébain, commande un détachement de l'armée d'Ochus dans l'expédition de ce Prince contre l'Egypte, III. 438. Il forme le ſiége de Peluſe, *ibid.* & s'en rend maître, 439.

LACONIE, Province du Péloponnéſe, II. 3.

LADE, petite île vis-a-vis Milet, II. 152.

LAIS, fameuſe Courtiſane, II. 442.

LAIUS, Roi de Thébes; ſes malheurs, II. 352.

LAMACHUS, eſt nommé Général avec Nicias & Alcibiade dans l'expédition des Athéniens contre la Sicile, II. 428. Sa pauvreté le rend mépriſable aux troupes, 442. V. 750. Il périt au ſiége de Syracuſe, II. 453.

LAMIA, Courtiſane de la ſuite de Démétrius: Dépenſes énormes qu'elle faiſoit, IV. 144. Plaiſanterie d'un Poéte Comique a ſon ſujet, 145.

LAMIA, ville de Theſſalie, célébre par la victoire des Athéniens ſur Antipater, IV. 30.

LAMPRIAS, aieul de Plutarque, VI. 262. Bon mot qu'il diſoit de lui-même, *ibid.*

Lances, armes des Anciens, V. 759.

Langues. Réflexions ſur le progrès & l'altération des Langues, VI. 20. *& ſuiv.*

LAODICE, femme d'Antiochus Théus, eſt répudiée par ce Prince, IV. 254. Antiochus la reprend, 262. Elle le fait empoiſonner, & fait déclarer Roi a ſa place Séleucus Calliniicus, 263. Elle fait auſſi mourir Bérénice & ſon fils, *ibid.* Ptolémée la fait mourir, 264.

LAODICE, fille de Mithridate Roi de Pont, épouſe Antiochus le Grand, IV. 345.

LAODICE, ſœur de Démétrius Soter, & veuve de Perſée Roi de Macédoine, eſt miſe a mort par Ammonius favori d'Alexandre Bala, V. 178.

LAODICE, veuve d'Ariarathe VI, exerce la Régence pendant la minorité des ſix Princes, ſes enfans, V. 199. 311. Elle en fait mourir cinq par le poiſon, & ſe prépare a traiter de même le ſixiéme, *ibid.* Elle eſt miſe a mort par le peuple, 312.

LAODICE, ſœur de Mithridate Eupator, épouſe en premiére noces Ariarathe VII Roi de Cappadoce, & en ſeconde noces Nicomède Roi de Bithynie, V. 312. Perſonnage que Nicomède lui fait jouer a Rome devant le Sénat, *ibid.* 325.

LAOMÉDON, Officier d'Alexandre; provinces qui lui échurent après la mort de ce Prince, IV. 25. Il en eſt dépoſſédé par Nicanor qui le fait priſonnier, 54.

LARANDE, ville de Piſidie, ſe revolte contre Perdiccas, IV. 45. Fin tragique de cette ville, *ibid.*

LARISSE, ville de Theſſalie, II. 4.

LASTHÉNE, premier Magiſtrat d'Olynthe, livre cette ville a Philippe, III. 486.

LASTHÉNE, de Créte, fournit à Démétrius Nicator des troupes pour monter ſur le trône de Syrie, V. 178. Sa mauvaiſe conduite fait commettre a ce Prince bien des fautes, 180.

LATHYRE, *Voyez* PTOLÉMÉE LATHYRE.

Lecture, de l'Hiſtoire ſur tout: de quelle utilité elle eſt pour un Prince, III. 554. Délicateſſe des Lacédémoniens ſur la lecture des livres qu'on doit permettre aux jeunes gens, II. 68.

Légion Romaine: Soldats dont elle étoit compoſée, I. 221. V. 734. *& ſuiv.*

LÉGISLATEURS célébres de l'Antiquité, Dracon, II. 44. Solon, *ibid.* Lycurgue, 20. Charondas, 349. Zaleucus, 350.

LÉLEX, premier Roi de Lacédémone, II. 13.

LÉLIUS, Orateur Romain: juſqu'où il portoit la candeur & la bonne foi, VI. 332.

LÉMERY: ſon habileté dans la Chymie, VI. 598.

LENTISQUE, fils de Ptolémée, eſt fait priſonnier par Démétrius, & renvoié par ce Prince a ſon pere, IV. 118.

LENTULUS eſt envoié a Thébes par les Romains, pour veiller ſur la Béotie pendant la guerre contre Perſée, V. 20.

LENTULUS, Conſul, eſt chargé de rétablir Ptolémée Auléte ſur le trône, V. 410. Un Oracle de la Sibylle l'empêche d'exécuter cette commiſſion, 411. *& ſuiv.*

LÉOCHARE, un des Sculpteurs qui travaillérent au fameux Mauſolée que la Reine Artémiſe fit ériger a Mauſole ſon mari, V. 615.

LÉON, le Corinthien, défend la citadelle de Syracuſe contre Icétas & les Carthaginois, III. 275.

LÉON, Athénien, eſt député avec Timagore à la Cour de Perſe, & accuſé a ſon retour ſon Collégue, III. 372.

LÉONAT, Officier d'Alexandre: Provinces qui lui échurent après la mort de ce Prince, IV. 23. Il marche au ſecours d'Antipater aſſiégé dans Lamia, 31. Il eſt tué dans un combat, *ibid.*

LÉONIDAS, Gouverneur d'Alexandre le Grand, III. 550.

LÉONIDE I. Roi de Sparte, défend courageuſement avec trois cens Spartiates le paſſage des Thermopyles contre l'armée innombrable de Xerxès, II. 203. Il y périt, 204. Les Lacédémoniens lui érigent un magnifique tombeau, 205.

LÉONIDE II. régne à Sparte conjointement avec Agis, IV. 294. Il s'oppoſe aux projets de ce Prince, 300. On lui ôte la Roiauté, 301. Il ſe

ſe ſauve à Tégée, 302. Il eſt rappellé & rétabli ſur le trône, 305. Il tend des embuches à Agis, 307. & le fait mourir, 308. Il oblige la femme de ce Prince d'épouſer ſon fils Cléoméne, 310. Mort de Léonide, 312. Son caractére, 294.
Léonte, ville de Sicile, II. 427.
Léontide, Polémarque de Thébes, livre la Citadelle de cette ville aux Lacédémoniens, III. 333. Il arrête Iſménie qui lui étoit oppoſé, 334. Il envoie à Athénes des perſonnes inconnues pour aſſaſſiner les principaux des Bannis, 339. Pélopidas, à la tête des Conjurés, le fait périr, 345.
Léontius, Officier de Philippe, maltraite Aratus au ſortir d'un repas, IV. 388. Il ſe rend caution de l'amende impoſée à Mégaléas pour le même ſujet, *ibid.* Philippe lui ôte le commandement des troupes qu'il avoit, puis le fait mourir, 392. 393.
Léosthéne, Athénien, apprend à ſes concitoiens la mort d'Alexandre, & les anime à ſecouer le joug des Macédoniens, IV. 27. Il eſt mis à la tête des Grecs ligués contre Antipater, 28. Glorieux exploits de Léoſthéne, 30. Il reçoit une bleſſure au ſiége de Lamia, 31. & meurt peu de jours après, 32.
Léotychine, Roi de Lacédémone, remporte conjointement avec Xanthippe Athénien une célébre victoire ſur les Perſes près de Mycale, II. 235.
Léotychide, né de Timée femme d'Agis, paſſe pour être fils d'Alcibiade, & par cette raiſon eſt exclu du trône, II. 443. 605.
Leptine, frere de Denys, eſt mis en fuite par les Carthaginois avec la flote qu'il commandoit, III. 201. Il eſt exilé, 217. & bientôt après rappellé, *ibid.* Il tue Callippe meurtrier de Dion, 262. Il ſe rend à Timoléon qui l'envoie à Corinthe, 279. & *ſuiv.*
Leptine, Syrien, tue Octavius Ambaſſadeur des Romains en Syrie, V. 168. Démétrius le livre au Sénat, 172.
Leptine, Syracuſain, beau-pere d'Hiéron, III. 286.
Lesbos, île de la Gréce, II. 5. Révolte de cette île contre les Athéniens, 377. Les Athéniens la font rentrer dans le devoir, 384. Excellence des vins de Lesbos, V. 490.
Lettres. Invention des Lettres portée en Gréce par Cadmus, I. 75.
Leucon, Roi dans le Boſphore. Généroſité réciproque entre ce Prince & les Athéniens, III. 69.
Leuctres, Bourg de Béotie connu par la victoire que les Thébains y remportérent ſur les Lacédémoniens, III. 357.
Levée des Soldats, chez les Anciens, V. 729.
Levier, machine de Méchanique, VI. 617.
Lévinus, Conſul Romain, eſt vaincu par Pyrrhus, IV. 212. & *ſuiv.*
Lévinus (*M. Valérius*) eſt envoié en Gréce & en Macédoine en qualité de Préteur, pour s'oppoſer aux entrepriſes de Philippe, IV. 405. Ennemis qu'il ſuſcite à ce Prince, 407.
Leutychide eſt élu Roi de Sparte à la place de Démarate, II. 161.
Libanius d'Antioche, Sophiſte, VI. 113. Ses liaiſons avec S. Baſile, 114.
Libye, partie de l'Afrique, V. 238. Guerre de Libye ou contre les Mercénaires, I. 186.
Licinius, Conſul, eſt envoié en Macédoine contre Perſée, V. 13. 21. Il campe près du fleuve Pénée, 26. Il eſt vaincu dans un combat, 28. Il remporte quelque avantage ſur Perſée, 36.
C. Licinius, frere du Conſul, commande la Cavalerie d'Italie dans l'armée de ſon frere, V. 28.
Lieutenans: rang qu'ils tenoient dans l'armée Romaine, V. 729.
Lignes de circonvallation & de contrevallation chez les Anciens, II. 374. V. 828.
Ligoras, un des Commandans d'Antiochus le Grand, rend ce Prince maître de la ville de Sardes, IV. 361.
Ligurie, Province d'Italie, V. 116. Ses habitans ſoumis aux Marſeillois par les Romains, 117.
Lilybée, ville de Sicile aſſiégée par les Romains, I. 180.
Lin. Deſcription & uſage de cette Plante, I. 59. VI. 33.
Linus, Muſicien, V. 675.
Lionne, nom d'une Courtiſanne. Statue érigée en ſon honneur par les Athéniens, II. 61.
Lissus, ville d'Illyrie. Siége & priſe de cette ville par Philippe, IV. 405.
Livius, Conſul, eſt envoié dans la Gaule Ciſalpine pour s'oppoſer au paſſage d'Aſdrubal, I. 244. Il défait ce Général dans un grand combat, 245. & *ſuiv.*
Loix. Origine & établiſſement des Loix, I. 2. Loix des Egyptiens, 36. 37. Loix de Créte, III. 12. Loix de Sparte, II. 21. Loix d'Athénes, 46. Loix Romaines, VI. 525.
Longin, Rhéteur Grec, VI. 53.
Lotus, plante d'Egypte dont on faiſoit du pain, I. 60.
Lucain, Poéte Latin, VI. 201.
Louis XV. Roi de France. Témoignage glorieux que ce Prince rend à la nation Françoiſe, IV. 596.
Lucien, Philologue, VI. 35. Songe qu'il raporte au commencement de ſes ouvrages, 36.
Lucile, Chevalier Romain, & Poéte, VI. 162. L'invention de la Satyre lui eſt attribuée, *ibid.*
Lucrece, Poéte Latin, VI. 168. Sentimens de ce Poéte ſur la Providence, 169.
Lucrétius, Préteur, commande la flote Ro-

maine envoiée contre Perſée, V. 21. Il aſſiége Haliarte ville de Béotie, la prend, & la ruine de fond en comble, 35.

Luculle, commande la flote Romaine envoiée contre Mithridate, & remporte ſur ce Prince deux grandes victoires, V. 344. Il eſt nommé Conſul, & eſt chargé de faire la guerre à Mithridate, 356. Il fait lever à ce Prince le ſiége de Cyzique, 357. & défait ſes troupes, 359. Il remporte ſur lui une victoire complette, 361. *& ſuiv.* & l'oblige à ſe retirer auprès de Tigrane Roi d'Arménie, 364. Il envoie un Ambaſſadeur à Tigrane, lui redemander Mithridate, *ibid.* Il régle les affaires d'Aſie, 365. Il fait déclarer la guerre à Tigrane, 367. & marche contre lui, 369. Il aſſiége Tigranocerte, 371. Il remporte une victoire ſur Tigrane, 373. & prend Tigranocerte, 376. Il remporte une ſeconde victoire ſur Mithridate & Tigrane joints enſemble, 382. Son armée ſe revolte contre lui, *ibid.* 384. On envoie Pompée pour commander à ſa place, 386. Luculle retourne à Rome, & y reçoit l'honneur du triomphe, 391. Caractére de Luculle, 385. Moiens qu'il employa pour s'inſtruire dans la ſcience militaire, 344. Amitié qu'il avoit pour Antiochus Philoſophe de la vieille Académie pour laquelle il s'étoit déclaré, VI. 437.

Lune, Planéte, VI. 647. Culte que lui rendoient les Carthaginois, I. 104.

Lunettes. Invention des Lunettes d'approche, VI. 574. 616.

Lusitanie, partie de l'ancienne Eſpagne, I. 134.

Lutatius, Conſul, défait la flote des Carthaginois, & met fin par cette victoire à la premiére guerre Punique, I. 183. *& ſuiv.*

Lutte. Exercice de la Lutte chez les Anciens, III. 118.

Luxe. Funeſtes effets du Luxe, I. 564. Il entraîne preſque toujours après lui la ruine des Etats, 565. II. 133. 352.

Lycée, lieu d'exercice à Athénes, VI. 420.

Lycidas, Athénien, eſt d'avis qu'on écoute les propoſitions de Mardonius, II. 224. Il eſt lapidé, *ibid.*

Lycie, province de l'Aſie Mineure, I. 325. Elle eſt déclarée libre par les Romains, V. 46. 100.

Lyciscus, Député des Acarnaniens, tâche d'engager les Lacédémoniens dans le parti de Philippe, IV. 408.

Lycisque, Etolien, eſt accuſé d'avoir exercé de grandes cruautés contre ceux qui n'embraſſoient pas le parti des Romains contre Perſée, V. 102. Paul Emile le renvoie abſous, *ibid.*

Lycon, Athénien, Commandant des troupes Grecques de l'armée de Piſuthne, ſe laiſſe gagner par Tiſſapherne, & ſe donne à lui, II. 493.

Lycon, Philoſophe, VI. 438.

Lycortas, pere de Polybe, eſt député par les Achéens vers Ptolémée Epiphane, IV. 605. 607. Il eſt élu Général des Achéens, & venge la mort de Philopémen, 623. Il eſt député une ſeconde fois vers Ptolémée, 632.

Lycurgue, fils d'Eunomus Roi de Sparte, adminiſtre le roiaume comme Tuteur de Charilaüs ſon neveu, II. 20. Il entreprend de réformer le gouvernement de Sparte, & fait à ce deſſein pluſieurs voiages, *ibid.* & 21. De retour à Sparte, il y change toute la forme du gouvernement, *ibid. & ſuiv.* Il va à Delphes pour conſulter l'Oracle, & y meurt volontairement, en s'abſtenant de manger, 31. Réflexion ſur la mort de Lycurgue, 32.

Lycurgue, Spartiate, corrompt les Ephores par argent, & ſe fait élire Roi de Sparte, IV. 372. Attentat de Chilon contre lui, 377. Lycurgue ſe ſauve en Etolie pour ſe dérober à la colére des Ephores, & eſt bientôt après rappellé, 395.

Lycurgue, Orateur Grec, VI. 322.

Lydie, pays de l'Aſie Mineure, I. 326. Rois de Lydie, 377. Elle paſſe au pouvoir de Cyrus, 440. Maniére dont les Lydiens contractoient alliance, 374.

Lydien, Mode de la Muſique ancienne, V. 686.

Lyncée, Roi d'Argos, II. 10.

Lyncée, de Samos, Grammairien Grec, VI. 11.

Lyncestes Alexandre, eſt convaincu de conſpiration contre Alexandre le Grand, & eſt mis à mort, III. 706.

Lyre, inſtrument de muſique des Anciens, V. 687. Changemens arrivés à cet inſtrument pour le nombre des cordes, 677. 688. 689.

Lysandra, fille de Ptolémée, épouſe Agathocle fils de Lyſimaque, IV. 191. Après le meurtre de ſon mari elle ſe retire auprès de Séleucus, & l'engage à faire la guerre à Lyſimaque, 192.

Lysandre eſt nommé par les Lacédémoniens, Amiral de leur flote, II. 505. Il devient fort puiſſant auprès du jeune Cyrus, 506. Il bat près d'Epheſe la flote des Athéniens, 508. Sa jalouſie contre Callicratidas qu'on envoie pour lui ſuccéder, 510. Il commande une ſeconde fois la flote des Lacédémoniens, 521. & remporte près d'Ægos-potamos une célébre victoire ſur les Athéniens, 524. Il ſe rend maître d'Athénes, 529. & y change toute la forme du gouvernement, 530. Il retourne à Sparte, & envoie devant lui tout l'or & l'argent qu'il avoit pris ſur les ennemis, *ibid.* Il eſt envoié à Athénes pour y établir les Tyrans, 548. Il abuſe étrangement de ſon pouvoir, 551. Il ſouffre que les villes Grecques lui conſacrent des autels, *ibid.* Sur les plaintes de Pharnabaze il eſt rappellé à Sparte, 553. Lyſandre accompagne Agéſilas en Aſie,

609. Il ſe brouille avec lui, 611. *& ſuiv.* & retourne à Sparte, 612. Ses deſſeins ambitieux pour changer la ſucceſſion au trône, *ibid.* Il eſt tué devant Haliarte, qu'il vouloit aſſiéger, 625. Quelque tems après ſa mort on découvre le complot qu'il avoit formé contre les deux Rois, 634. Caractére de Lyſandre, 511. 625.

Lysandre eſt élu Ephore à Sparte par le crédit d'Agis, IV. 298. Il tâche de faire accepter au peuple les Ordonnances de ce Roi, 299.

Lysiade, Tyran de Mégalopolis, dépoſe la Tyrannie ſur les remontrances d'Aratus, & fait entrer ſa ville dans la ligue des Achéens, IV. 292. 293. Les Achéens le font leur Capitaine Général trois fois conſécutivement, puis le chaſſent, *ibid.* Il eſt tué dans un combat, 313.

Lysias, parent d'Antiochus Epiphane, eſt établi par ce Prince Gouverneur d'une partie de ſes Etats, & Précepteur d'Antiochus Eupator, IV. 694. Antiochus le charge de faire la guerre aux Juifs, 695. Lyſias eſt vaincu par Judas Maccabée, 699. Il s'empare de la Régence du Roiaume pendant la minorité d'Antiochus Eupator, V. 158. On lui donne le Gouvernement de la Célé-Syrie & de la Paleſtine, 159. Il eſt vaincu par Judas Maccabée, 160. Il fait la paix avec les Juifs, 163. Il eſt livré à Démétrius Soter qui le fait mourir, 170.

Lysias, un des Généraux Athéniens qui défirent les Lacédémoniens aux îles Arginuſes, & qui à leur retour furent condamnés à mort, II. 513. 519.

Lysias, de Syracuſe, Orateur Grec, va s'établir à Thurium, II. 348. VI. 315. Il leve à ſes dépens cinq cens hommes, & les envoie au ſecours d'Athénes contre les Tyrans, II. 546. Il apporte à Socrate un diſcours pour ſa défenſe, 687. VI. 317. Caractére du ſtile de Lyſias, 316.

Lysiclès commande l'armée des Athéniens à la bataille de Chéronée, & eſt vaincu par Philippe, III. 521.

Lysimachie, ville de Thrace, IV. 509.

Lysimaque, Officier d'Alexandre le Grand, eſt expoſé par ordre de ce Prince, à un lion furieux, dont il devient vainqueur, III. 735. Provinces qui lui échurent après la mort d'Alexandre, IV. 23. Il ſe ligue avec Ptolémée, Séleucus, & Caſſandre, contre Antigone, 92. Traité de paix entre ces Princes, qui eſt rompu ſur le champ, 103. Lyſimaque prend dans ſes Etats le titre de Roi, 119. Nouvelle ligue entre Lyſimaque, Ptolémée, Caſſandre & Séleucus, contre Antigone & Démétrius, 145. Ils partagent entr'eux l'Empire d'Alexandre, 152. Alliance de Lyſimaque avec Ptolémée, 155. Il enléve la Macédoine à Démétrius, 164. & la partage avec Pyrrhus, 166. Il oblige bientôt après Pyrrhus d'en ſortir, 167. Il s'avance contre Séleucus, lui livre bataille, & eſt tué dans le combat. 195

Lysimaque, fils d'Ariſtide: ſa pauvreté, III. 68.

Lysimaque, ancien Maître d'Alexandre, accompagne ce Prince dans ſes expéditions, III. 618.

Lyſimélie, marais aux environs de Syracuſe, II. 445.

Lysippe, fameux Sculpteur, V. 608.

Lyſiſtrata, Comédie d'Ariſtophane: extrait de cette Piéce, III. 159.

Lysistrate, de Sicyone, Sculpteur auquel on attribue l'invention des portraits en plâtre & en cire, V. 597.

M.

Maccabées. Martyre des Maccabées, IV. 687. *& ſuiv.*

Macédoine, Macédoniens. La Macédoine, roiaume de la Gréce, II. 4. Origine des Macédoniens, 8. Commencement de leur Empire, 14. Rois de Macédoine juſqu'à Philippe, III. 476. Régnes de Philippe, 460. & d'Alexandre ſon fils, 557. Succeſſeurs d'Alexandre qui régnérent en Macédoine après la mort de ce Prince, Caſſandre, IV. 152. Philippe ſon fils, 157. Démétrius Poliorcéte, 161. Pyrrhus, 164. Lyſimaque, 166. Séleucus, 194. Ptolémée Céraunus, 196. Softhéne, 199. Antigone Gonatas, 203. Démétrius fils d'Antigone, 269. Antigone Doſon, 274. Philippe fils de Démétrius, 336. Perſée, 662. La Macédoine eſt miſe en liberté par les Romains, V. 86. & quelque tems après réduite en Province Romaine, 126.

Machanidas, devient Tyran de Sparte, IV. 409. Il cherche à aſſujettir le Péloponnéſe, 436. Philopémen marche contre lui, *ibid.* Machanidas eſt vaincu & tué dans le combat, 438. 439.

Machines de guerre, dont ſe ſervoient les Anciens, V. 823.

Macrobe, Philologue, VI. 44.

Maoate, Gouverneur du pays des Uxiens pour Darius, refuſe de ſe rendre à Alexandre, III. 676. Ce Prince le ſoumet, & lui pardonne, *ibid.*

Magas, Gouverneur de la Cyrénaïque & de la Libye, ſe révolte contre Ptolémée Philadelphe, & ſe fait déclarer Roi de ces Provinces, IV. 246. Il fait faire à ce Prince des ouvertures d'accommodement, & meurt pendant la négociation, 251.

Magas, frere de Ptolémée Philopator, eſt mis à mort par ſon ordre, IV. 354.

Mages, emploiés au culte divin chez les Perſes, I. 556. Leur Religion, 558.

Magistrat. Devoir d'un Magiſtrat, III. 324. VI. 535. *Voyez* Juges.

MAGNÉSIE, ville de Carie dans l'Aſie Mineure, I. 325. Artaxerxe donne le revenu de cette ville à Thémiſtocle pour ſon entretien, II. 271.

MAGON, Général Carthaginois, eſt envoié en Sicile pour faire la guerre à Denys l'Ancien, III. 200. 208. Après pluſieurs efforts il fait la paix avec Denys, *ibid.* Il perd une grande bataille, où il eſt tué, I. 148.

MAGON, fils du précédent, commande l'armée des Carthaginois en Sicile, & remporte une grande victoire ſur Denys l'Ancien, I. 148. Les Carthaginois le mettent à la tête des troupes qu'ils envoient en Sicile contre Denys le Jeune, *ibid.* III. 275. Il abandonne honteuſement la conquête de la Sicile, I. 150. III. 276. Il rentre dans Carthage, & ſe tue de deſeſpoir, I. 151. III. 277.

MAGON, Capitaine Carthaginois, eſt mis à la tête de la flote que les Carthaginois envoient au ſecours des Romains contre Pyrrhus, I. 163. Il ſe tranſporte auprès de Pyrrhus, pour préſentir ſes deſſeins au ſujet de la Sicile, *ibid.*

MAGON, frere d'Annibal, vient apporter à Carthage la nouvelle de la victoire de ſon frere ſur les Romains près de Cannes, I. 236.

MAGON, Capitaine Carthaginois, eſt fait priſonnier en Sardaigne, I. 241.

MAHARBAL, Officier Carthaginois, râche d'engager Annibal à marcher droit à Rome après la bataille de Cannes, I. 235.

MAHOMET. Bruit populaire au ſujet de ſon tombeau, IV. 259.

Maiſon dorée de Néron, ſa deſcription, V. 590.

MALLIENS, peuple de l'Inde; Guerre qu'ils ont à ſoutenir contre Alexandre, III. 767. Ils ſe ſoumettent à ce Prince, 769.

MAMERTINS, peuples originaires d'Italie: ils s'emparent de Meſſine, ville de Sicile, I. 166. Ils ſont vaincus par Pyrrhus, IV. 227. Il s'excite parmi eux une diviſion, III. 287. qui donne lieu à la premiére guerre Punique, I. 166.

MANASSÉ, Roi de Juda, eſt mis aux fers par les Généraux d'Aſarhaddon, & emmené captif à Babylone, I. 355. Il obtient ſa liberté, & retourne à Jéruſalem, *ibid.*

L. MANCINUS, Lieutenant du Conſul Piſon, s'engage témérairement dans un poſte, d'où Scipion le tire heureuſement, I. 289.

MANDANE, fille d'Aſtyage Roi des Médes, eſt donnée en mariage à Cambyſe Roi des Perſes, I. 376. 377. Elle fait un voiage en Médie, & emmene avec elle ſon fils Cyrus, 397. Elle retourne en Perſe, 399.

MANDANIS, Philoſophe Indien, refuſe de s'attacher à la ſuite d'Alexandre, III. 760.

MANDROCLIDE, jeune Spartiate, ſoutient le parti de l'Ephore Lyſandre par zéle pour le bien public, IV. 299.

MANÉTHON, Prêtre Egyptien, Auteur de l'Hiſtoire des Dynaſties d'Egypte, I. 64.

MANIA, femme de Zénis, eſt conſervée dans le gouvernement de l'Eolie après la mort de ſon mari, & s'y fait admirer par ſa conduite, II. 600. 601. Elle eſt aſſaſſinée avec ſon fils par Midias ſon gendre, 602.

Manifeſtes, écrits publics qui précédent aujourd'hui les déclarations de guerre, V. 718.

M. MANILIUS, Conſul, eſt envoié contre Carthage au commencement de la ſeconde guerre Punique, I. 281.

MANILIUS, Tribun du Peuple, dreſſe un Décret qui charge Pompée de faire la guerre aux Rois Mithridate & Tigrane, V. 386.

Manipule. Ce que c'étoit dans l'armée Romaine, V. 735.

MANIUS CURIUS, Conſul, remporte une grande victoire ſur Pyrrhus, & l'oblige de ſortir de l'Italie, IV. 231.

MANIUS AQUILIUS, Conſul, termine la guerre contre Ariſtonic, V. 198. & entre à Rome en triomphe, 199.

L. MANLIUS, eſt nommé Conſul avec Régulus, I. 170. Ils remportent enſemble une célébre victoire ſur les Carthaginois près d'Ecnome en Sicile, *ibid.* V. 848. *& ſuiv.* Ils paſſent en Afrique, I. 171. Manlius eſt rappellé, *ibid.*

MANTINÉE, ville d'Arcadie, célébre par la victoire d'Epaminondas ſur les Lacédémoniens, &. par celle de Philopémen ſur Machanidas Tyran de Sparte, III. 391. IV. 436.

MARACANDE, ville capitale de la Sogdiane, paſſe au pouvoir d'Alexandre, III. 712.

MARATHON, petite ville de l'Attique, célébre par la victoire des Athéniens ſur les Perſes, II. 163.

Marbre. Tems où l'on a commencé à l'employer pour la Sculpture, V. 597.

M. MARCELLUS, Conſul, eſt envoié en Sicile pour appaiſer les troubles qui y régnoient, III. 299. 304. Actions de Marcellus en Sicile, 306. Il forme le ſiége de Syracuſe, 308. Les pertes conſidérables d'hommes & de vaiſſeaux, cauſées par les terribles machines d'Archimède, l'obligent à changer le ſiége en blocus, 311. Il fait diverſes expéditions en Sicile, 313. Il tâche de ſe rendre maître de Syracuſe par le moien des intelligences qu'il s'y étoit faites, 314. Un ſoldat lui en procure la facilité, 315. Il abandonne la ville au pillage, 320. Honneurs qu'il rend à la mémoire d'Archimède, 321. Marcellus, d'abord comme Préteur, puis comme Conſul, remporte pluſieurs avantages ſur Annibal, I. 241.

Marche des troupes, chez les Anciens, V. 769.

L. MARCIUS, Chevalier Romain, conſerve,

par ſa valeur, l'Eſpagne aux Romains, I. 244.
MARCIUS, Ambaſſadeur des Romains dans la Grèce, a une entrevûe avec Perſée auprès du fleuve Pénée, V. 16. Il retourne à Rome, 18. Il eſt envoié de nouveau dans la Grèce, pour en régler les affaires, 20.
Q. MARCIUS PHILIPPUS, Conſul, eſt chargé de la guerre contre Perſée, V. 18. Il part de Rome, & s'avance vers la Macédoine, 39. Après avoir eſſuié de rudes fatigues, il pénétre dans la Macedoine, & y prend pluſieurs villes, 40. & *ſuiv.*
Marcotte, rejetton de vigne: profit qu'on en retire du tems de Columelle, V. 497.
MARDONIUS, gendre de Darius, paſſe avec une armée dans la Macédoine, II. 154. Ses mauvais ſuccès obligent Darius de le rappeller, *ibid.* Il donne à Xerxès des conſeils fâcheux qui engagent ce Prince à porter la guerre dans la Grèce, 179. Xerxès le choiſit pour un de ſes Généraux, 194. Ce Prince le laiſſe avec une nombreuſe armée pour réduire la Grèce, 217. Il fait faire aux Athéniens des offres très-avantageuſes, qui ſont refuſées, 222. Il entre dans Athénes & brule ce qui avoit échapé au ſaccagement de l'année précédente, 224. Il eſt vaincu & tué à la bataille de Platée, 229.
Mariages. Loix établies à Athénes & à Sparte au ſujet des Mariages, II. 51. 615. 616.
MARIAMNE, petite fille d'Ariſtobule, épouſe Hérode Idumécn, V. 267.
Marine des Anciens, III. 58. V. 841. & *ſuiv.*
MARIUS, Lieutenant ſous Métellus, ſupplante ce Général, & ſe fait nommer à ſa place pour terminer la guerre contre Jugurtha, I. 315. Il ſe rend maître de la perſonne de Jugurtha, & le fait ſervir d'ornement à ſon triomphe, 356. Portrait de Marius, VI. 291.
M. MARIUS, Sénateur Romain, eſt envoié par Sertorius au ſecours de Mithridate, V. 355. Il eſt fait priſonnier par Luculle, & mis à mort, 359.
MARIUS PRISCUS, Proconſul d'Afrique, eſt accuſé d'avoir vendu la condannation & même la vie des innocens, VI. 352. Il eſt envoié en exil, 354.
MARONÉE, ville de Thrace. Cruel traitement que ſes habitans éprouvent de la part de Philippe, IV. 655. Vins célébres de Maronée, V. 490.
MAROT, Poéte François, VI. 24.
MARSEILLOIS. Ambaſſade des Marſeillois à Rome, V. 116. Origine des Marſeillois, 117. Ils viennent s'établir dans les Gaules, *ibid.* Sageſſe de leur Gouvernement, 519. 121. Attachement des Marſeillois pour les Romains, *ibid.* Ils obtiennent des Romains la grace de Phocée qui étoit condannée à être détruite, 198.
MARSYAS, Muſicien à qui l'invention de la flute eſt attribuée, V. 676.
MARSYAS commande l'armée que Cléopatre femme de Phyſcon avoit levée contre ce Prince, V. 207. Il eſt vaincu & fait priſonnier, *ibid.*
MARTIAL, Poéte Latin, VI. 207.
MASINISSA, Roi de Numidie, embraſſe le parti des Romains contre les Carthaginois, I. 247. 273. Il donne du ſecours aux Romains dans la guerre contre Perſée, V. 13. Il épouſe Sophoniſbe, & eſt bientôt obligé de lui envoier du poiſon, I. 274. Conteſtations entre Maſiniſſa & les Carthaginois, *ibid.* Il les défait dans un combat, 277. Il meurt, & établit en mourant Scipion Emilien Tuteur de ſes enfans, 308.
MASISTE, fils de Darius & d'Atoſſe, eſt un des ſix Commandans de l'armée de Xerxès, II. 595. Mort tragique de Maſiſte & de ſes enfans, 240.
MASSIVA, Prince Numide, eſt égorgé au milieu de Rome par ordre de Jugurtha, I. 313.
MASTANABAL, fils de Maſiniſſa, partage avec ſes deux freres le Roiaume de Numidie après la mort de leur pere, I. 309.
MATHANIAS eſt élevé ſur le trône de Juda à la place de Jéchonias ſon neveu, I. 359.
MATHATHIAS, Juif, de la race Sacerdotale, refuſe d'obéir aux Ordonnances d'Antiochus, IV. 686. Il ſe retire avec ſa famille dans les montagnes, pour éviter la perſécution, 687. Mort de Mathathias, 692.
Mathématiques. Etendue de cette Science, VI. 603. & *ſuiv.*
MATHOS, de concert avec Spendius, fait revolter les Mercenaires contre les Carthaginois, I. 189. Il eſt mis à leur tête, *ibid.* Il prend Annibal priſonnier, & le fait pendre à la place de Spendius, 194. Il eſt pris par les Carthaginois, qui lui font ſouffrir le dernier ſupplice, 195.
MAUSOLE, Roi de Carie, entre dans une conſpiration contre Artaxerxe, III. 408. Il ſoumet les Rhodiens, & ceux de Cos, 430. Sa mort, *ibid.* Honneurs rendus à ſa mémoire par Artémiſe ſa femme, *ibid.* V. 615.
MAZAGUES, ville de l'Inde, aſſiégée & priſe par Alexandre, III. 743.
MAZARE, Seigneur Macédonien, eſt établi par Alexandre Gouverneur de la Citadelle de Suſe, III. 673.
MAZÉE, Gouverneur de Memphis pour Darius, abandonne cette ville à Alexandre, III. 647. Il commande la cavalerie dans l'armée de Darius à la bataille d'Arbelles, 665. Il ſe rend à Alexandre, & lui livre la ville de Babylone, 669. Ce Prince lui donne le Gouvernement de la Babylonie, 671.
MÉCÉNE, Favori d'Auguſte, & Protecteur des gens de Lettres, II. 140. VI. 183. Portrait

de Mécène par Paterculus, 292.
Méchanique : définition de cette Science, & ſon utilité, VI. 615.
Médailles. Différence entre les Médailles & les Monnoies, V. 542.
Médecine. Origine & antiquité de la Médecine, I. 547. VI. 577. Découvertes qui ont enrichi la Médecine moderne, 591. Médecins célébres de l'Antiquité, 578. *& ſuiv.*
MÉDÉE. Moiens qu'elle emploie pour ſe dérober à la pourſuite de ſon pere, V. 362.
MÉDES, anciens peuples de l'Aſie, habitans de la Médie, I. 165. Hiſtoire du Roiaume des Médes, *ibid.* Réunion de l'Empire des Médes à celui des Perſes, 469. Revolte des Médes contre Darius Nothus, II. 405. Ce Prince les oblige de rentrer dans le devoir, *ibid.* Mœurs des Médes, I. 397. Maniére dont ils contractoient leurs alliances, 174.
MÉDIE, Roiaume de l'Aſie Supérieure, I. 324. Deſcription de ce Roiaume par Polybe, IV. 445.
Médimne, meſure de blé dont ſe ſervoient les Anciens, V. 488.
MÉDON, fils de Codrus, eſt mis à la tête de la République d'Athénes ſous le titre d'Archonte, II. 12.
MÉGABATE, noble Perſan, fait échouer l'entrepriſe des Perſes ſur l'Ile de Naxe par pique contre Ariſtagore, II. 146.
MÉGABYSE, Gouverneur de la Thrace pour Darius, fait révoquer à ce Prince la permiſſion qu'il avoit donnée à Hyſtiée de bâtir une ville dans la Thrace, II. 142. Il envoie des Députés à Amyntas pour lui demander la terre & l'eau, *ibid.* 143. Inſolence de ces Députés à la Cour d'Amyntas, & vengeance que le fils de ce Prince en tire, *ibid.*
MÉGABYZE, fils de Zopyre, eſt un des ſix Commandans de l'armée de Xerxès, II. 195. Il découvre le complot formé par Artabane contre Artaxerxe, 261. Il eſt chargé par ce Prince de la guerre contre les Egyptiens revoltés, 283. Il ſoumet les Egyptiens, & leur promet la vie ſauve, *ibid.* Mégabyze, au deſeſpoir de voir les Egyptiens mis à mort contre la foi du traité, ſe revolte contre Artaxerxe, 285. Il diſſipe deux armées que ce Prince avoit envoiées contre lui, *ibid.* Il rentre en faveur & revient à la Cour, *ibid.* Jalouſie d'Artaxerxe contre Mégabyze dans une partie de chaſſe, *ibid.* Mort de Mégabyze, 286.
MÉGACLÈS, fils d'Alcméon, ſe met à la tête d'une des factions qui partageoient Athénes du tems de Solon, II. 53. Son mariage avec Agariſte fille de Clithéne, 54. Il chaſſe Piſiſtrate d'Athénes, & le rappelle bientôt après, 56. Il eſt obligé de quitter Athénes, *ibid.*
MÉGACLÈS, ami de Pyrrhus, IV. 213. Ce Prince dans un combat, donne ſon manteau & ſes armes à Mégaclès, & ſe déguiſe ſous les ſiennes, 214. Mégaclès eſt bleſſé dans le combat, & jetté par terre, *ibid.*
MÉGADATE eſt établi par Tigrane Viceroi de Syrie, & gouverne ce Roiaume pendant quatorze ans, V. 228. Tigrane le rappelle auprès de lui, 381.
MÉGALÉAS, Officier de Philippe, ſe livre en entier à Apelle Miniſtre de ce Prince, IV. 381. 389. De concert avec Léontius, il maltraite Aratus au ſortir d'un repas, 388. Philippe le fait mettre en priſon, puis le laiſſe aller ſous caution, *ibid.* On découvre les mauvais deſſeins de Mégaléas contre Philippe, 393. Il ſe donne la mort pour éviter de ſubir un jugement, *ibid.*
MÉGALOPOLIS, ville d'Arcadie, III. 428. Aratus la fait entrer dans la ligue des Achéens, IV. 292.
Mégara, nom d'un quartier de la ville de Carthage, I. 291.
MÉGARE, ville d'Achaïe, ſa fondation, II. 17. Cette ville ſe joint à la ligue des Achéens, IV. 288.
Mégarique, Secte de Philoſophes, VI. 414.
MÉLÉAGRE, Poéte Grec, VI. 147.
MÉGISTONE, Capitaine Lacédémonien, eſt envoié par Cléoméne au ſecours d'Argos, & eſt tué dans cette ville en combattant, IV. 322.
MÉLITUS, Orateur Athénien, ſe porte pour accuſateur contre Socrate, II. 686. 688. Succès de ſon accuſation, 694. Il eſt condamné à mort, 709.
MÉLON, Thébain, eſt nommé Béotarque avec Pélopidas & Charon, III. 346.
MEMNON, Rhodien, rentre en grace auprès d'Ochus contre lequel il avoit porté les armes, III. 441. Il tâche d'empêcher les Généraux de Darius de donner la bataille du Granique, 570. Il ſe jette dans Milet, & défend cette place contre Alexandre, 576. Il défend la ville d'Halicarnaſſe contre ce Prince, 577. Il fait paſſer les habitans de cette ville dans l'île de Cos, 578. Il conſeille à Darius de porter la guerre en Macédoine, 581. Ce Prince le charge de l'exécution, & le fait Généraliſſime, *ibid.* Memnon aſſiége Mityléne, & meurt devant cette place, *ibid.*
Memnon. Statue de Memnon dans la Thébaïde. Merveilles qu'on en raconte, I. 10.
Mémoire. Exemples de perſonnes qui ont eu la Mémoire excellente, VI. 71.
MEMPHIS, ville d'Egypte : ſa fondation, I. 67. Priſe de cette ville par Cambyſe, 490. puis par Alexandre, III. 647.
MEMPHITIS, fils de Phyſcon & de Cléopatre, eſt égorgé par ſon pere, coupé par morceaux, & envoié à ſa mere, V. 207.
MÉNANDRE, Athénien, eſt donné pour Collégue à Nicias qui commandoit en Sicile, II.

461. Il force ce Général à donner un combat naval où il a du deſſous, 466. Il eſt cauſe en partie de la défaite des Athéniens près d'Ægos-potamos, 525.
MÉNANDRE, Poëte Comique, VI. 136. Changement qu'il apporte dans la Comédie, *ibid.* III. 164.
MÉNANDRE, Officier d'Alexandre : provinces qui lui échurent après la mort de ce Prince, IV. 23.
MENDÈS, ville d'Egypte, III. 406. Un Prince de cette ville diſpute la couronne à Nectanébus, *ibid.* Il eſt battu par Agéſilas, & fait priſonnier, 407.
MÉNÉCRATE, Médecin, VI. 183. Ridicule vanité de ce Médecin, III. 536.
MÉNÉLAS, frere de Ptolémée, eſt vaincu par Démétrius, & eſt obligé de ſe retirer dans Salamine, IV. 116. Il ſe rend à diſcrétion à Démétrius, qui le renvoie à ſon frere ſans rançon, 118.
MÉNÉLAS ſupplante Jaſon ſon frere qui étoit Souverain Sacrificateur des Juifs, & obtient ſa charge, IV. 670. Jaſon le chaſſe de Jéruſalem, 674. Antiochus le rétablit dans la Souveraine Sacrificature, *ibid.*
MÉNÈS, ou MESRAÏM, premier Roi d'Egypte, I. 66.
MÉNON commande les troupes Theſſaliennes de l'armée de Cyrus dans l'expédition de ce Prince contre ſon frere Artaxerxe, II. 558. Tiſſaphernе l'arrête par trahiſon avec les autres Généraux Grecs, & le fait mourir, 578. Caractére de Ménon, 580.
MÉNOSTANE, neveu d'Artaxerxe Longue-main, eſt vaincu & mis en fuite par Mégabyze, II. 235.
Menſonge. Combien il étoit en horreur chez les Perſes, I. 514.
MENTOR, Rhodien, eſt envoié par Nectanébus en Phénicie, pour y ſoutenir les rebelles, III. 434. La tête lui tourne à l'approche d'Ochus, 436. Il livre la ville de Sidon à ce Prince, *ibid.* Ochus lui donne le commandement d'un détachement de ſon armée contre l'Egypte, 438. Actions de Mentor en Egypte, 439. Ochus le fait Gouverneur de toute la côte d'Aſie, & le déclare Généraliſſime de toutes les troupes de ce côté-là, 441. Conduite de Mentor dans ſon Gouvernement, *ibid.*
MÉNYLLE commande la garniſon Macédonienne, qu'Antipater met dans Munychia, IV. 35. Caſſandre lui ôte la garde de cette forteresſe, 59.
Mer rouge. Le paſſage de la mer rouge déſigné clairement dans Diodore de Sicile, I. 69.
MERCÉNAIRES. Guerre des Mercénaires contre les Carthaginois, I. 186.
MERCURE, Egyptien, à qui l'Egypte doit l'invention de preſque tous les arts, I. 70.
MÉRÉE, Eſpagnol, livre de nuit une porte de Syracuſe à Marcellus, III. 319.
MERMNADES, race des Rois de Lydie, I. 378.
MÉRODACH-BALADAN, Roi de Babylone, envoie des Ambaſſadeurs à Ezéchias pour le féliciter ſur ſa convaleſcence, I. 350. 353.
MÉROÉ, fille de Cyrus, devient la femme de ſon frere Cambyſe, I. 494. Mort tragique de cette Princeſſe, *ibid.*
MÉSABATE, Eunuque, coupe la tête & la main de Cyrus le jeune par ordre d'Artaxerxe, II. 566. Supplice que Paryſatis lui fait ſouffrir, 596.
MESRAÏM, *Voïez* MENÈS.
Meſſageries, établies en France par l'Univerſité de Paris, I. 522.
MESSÉNIE, Région du Péloponnéſe, II. 100.
MESSÉNIENS. Première guerre entre les Meſſéniens & les Lacédémoniens, II. 100. Les Meſſéniens défont près d'Ithome l'armée des Lacédémoniens, 102. Ils ſe ſoumettent aux Lacédémoniens, 105. Seconde guerre entre les Meſſéniens & les Lacédémoniens, *ibid.* Les Meſſéniens ſont d'abord vainqueurs, 106. puis vaincus, 108. Ils ſont réduits à l'état des Ilotes, *ibid.* Ils ſont rétablis par les Thébains, III 365. Troubles entre les Meſſéniens & les Achéens, IV. 621. Les Meſſéniens font mourir Philopémen, 622. Ils ſont ſoumis par les Achéens, 623. & réunis à la Ligue, 625. Défaut dans les Meſſéniens qui fut la cauſe de tous leurs malheurs, III. 366.
MESSINE ou MESSANE, ville de Sicile, I. 166. II. 427.
MÉTAGÉNE, Architecte, V. 576.
Métaphyſique des Anciens, VI. 538.
L. MÉTELLUS, Conſul, eſt chargé de la guerre contre Jugurtha, I. 314. Il eſt ſupplanté par Marius, 615. Il entre à Rome en triomphe, *ibid.*
MÉTELLUS (*Q. Cécilius*) Préteur Romain, ſoumet Andriſcus, V. 126. & l'envoie priſonnier à Rome, *ibid.* Il ſoumet un autre avanturier, nommé Alexandre, *ibid.*
Métempſycoſe. Opinion de la Métempſycoſe, I. 40. VI. 460.
MÉTHONE, ville de Thrace, détruite par Philippe, III. 475.
MÉTON, Aſtronome, contrefait le fou, & pourquoi, II. 426. 427. VI. 622.
MÉTHRODORE, de Scepſis, va en Ambaſſade pour Mithridate auprès de Tigrane, V. 370. Mithridate le fait mourir, *ibid.*
MÉTHRODORE, Peintre & Philoſophe, eſt donné par les Athéniens à Paul Emile pour être auprès de ſes enfans, V. 84.
MEURS (*Jean de*) trouve le moien de donner aux notes de Muſique une valeur inégale, V. 696.

MICHEL-ANGE, célébre Sculpteur : ſon habileté & ſa modeſtie, V. 612. *& ſuiv.*
MICIPSA ſuccéde à ſon pere Maſinniſſa dans le roiaume de Numidie, I. 309. Il adopte Jugurtha ſon neveu, & le fait ſon héritier comme ſes autres enfans, 310. Mort de Micipſa, 311.
Microſcope. Invention de cet Inſtrument : ſon avantage, VI. 574.
MICYTHE, Tuteur des enfans d'Anaxilaüs. Prudence avec laquelle il gouverne ſa tutelle, II. 341.
MIDAS, gendre de Mania, aſſaſſine ſa belle mere avec ſon fils, pour s'emparer de ſes biens & de ſon gouvernement, II. 601. Il en eſt dépouillé par Dercyllidas, *ibid.*
MILET, ville d'Ionie, II. 153. Cruautés exercées à Milet par Lyſandre, 552. Siége & priſe de Milet par Alexandre, III. 576.
MILON, de Crotone, fameux Athléte, défait l'armée des Sybarites, & ruine leur ville, II. 348. Force extraordinaire de cet Athléte, 352. Sa voracité, 353. Sa mort, 354.
MILTHOCITE, Thracien, abandonne les Grecs après la bataille de Cunaxa, & ſe rend à Artaxerxe, II. 573.
MILTIADE, Athénien, Tyran de la Querſonnéſe de Thrace, accompagne Darius dans ſon expédition contre les Scythes, & eſt d'avis qu'on donne ſatisfaction aux Scythes, II. 140. Une irruption des Scythes dans la Thrace, le contraint d'abandonner la Querſonnéſe, où il retourne bientôt après, 143. Il vient s'établir a Athénes, 156. Il commande l'armée des Athéniens, & remporte à Marathon une célébre victoire ſur les Perſes, 163. *& ſuiv.* Modeſte récompenſe que les Athéniens lui accordent, 169. Il part avec une flote pour ſoumettre les îles revoltées, & réuſſit mal dans l'île de Paros, 170. Il eſt appellé en jugement, & condanné a une groſſe amende, *ibid.* N'étant pas en état de la paier, il eſt mis en priſon, & y meurt, 171.
MIMNERMUS, Poéte Grec, VI. 544.
MINDARE, Amiral de Sparte, eſt vaincu & tué dans un combat par Alcibiade, II. 498. 499.
Mine, monnoie des Grecs ; ſa valeur, II. 284.
Mines, de Fer, V. 520. de Cuivre ou d'Airain, 524. d'Or, 526. d'Argent, 535. Le produit des Mines faiſoit la principale richeſſe des Anciens, 537. I. 117.
Minerve, Déeſſe, III. 84. Fête célébrée à Athénes en ſon honneur, *ibid.*
Miniature, ſorte de Peinture, V. 634.
MINISTRE. Sages leçons pour un Miniſtre, I. 517. II. 561. 619. VI. 516.
MINOS, premier Roi de Créte, III. 12. Loix qu'il établit dans ſon Roiaume, *ibid. & ſuiv.* Haine des Athéniens contre Minos, 19. Sujet & cauſe de cette haine, *ibid.*
MINUCIUS, (*Marcus*) eſt donné à Fabius pour Général de la Cavalerie, I. 226. Il remporte pendant l'abſence de Fabius un léger avantage ſur les Carthaginois, 229. Le peuple l'égale en pouvoir a ſon Dictateur, 230. Minucius s'engage dans un mauvais pas, d'où Fabius le tire, *ibid.* Il reconnoit ſon tort, & rentre dans l'obéiſſance, *ibid.* Il eſt tué à la bataille de Cannes, 234.
Miroir ardent, par le moien duquel on dit qu'Archiméde brûla une partie de la flote Romaine, III. 353.
MISAEL, l'un des trois jeunes Hébreux conſervés miraculeuſement dans la fournaiſe, I. 360.
Mithras, nom que les Perſes donnoient au Soleil, II. 540.
MITHRIDATE I, Roi de Pont, IV. 11. Ce Prince ſe ſoumet a Alexandre, & l'accompagne dans ſes expéditions, III. 579.
MITHRIDATE II, Roi de Pont, prend la fuite pour ſe ſouſtraire à la fureur d'Antigone, IV. 11.
MITHRIDATE III, Roi de Pont, ajoute à ſes Etats la Cappadoce & la Paphlagonie, IV. 11.
MITHRIDATE IV, Roi de Pont, IV. 12.
MITHRIDATE V, ſurnommé *Evergéte*, Roi de Pont, envoie du ſecours aux Romains contre les Carthaginois, IV. 12. Les Romains, en récompenſe, lui accordent la grande Phrygie, V. 199. Mort de Mithridate, 210.
MITHRIDATE VI, ſurnommé *Eupator*, monte ſur le trône de Pont, V. 210. 324. Les Romains lui enlévent la Phrygie, 325. Il s'empare de la Cappadoce & de la Bithynie, après en avoir chaſſé les Rois, *ibid. & ſuiv.* Il donne ſa fille en mariage a Tigrane Roi d'Arménie, 326. Rupture ouverte entre Mithridate & les Romains, 328. Ce Prince remporte quelques avantages ſur les Romains, 330. Il fait égorger en un même jour tout ce qu'il y avoit de Romains & d'Italiens dans l'Aſie Mineure, 331. Il ſe rend maître d'Athénes, 332. Deux de ſes Généraux ſont battus par Sylla, 338. 342. 343. Il eſt lui-même battu par Fimbria, 344. Sa flote eſt auſſi battue, *ibid.* Il a une entrevûe avec Sylla, & conclut la paix avec les Romains, 348. Seconde guerre des Romains contre Mithridate faite par Muréna, 351. Elle ne dure que trois ans, 353.
Mithridate fait un Traité avec Sertorius, V. 353. 354. Il ſe prépare a recommencer la guerre contre les Romains, 355. Il s'empare de la Paphlagonie & de la Bithynie, 356. Les Romains envoient contre lui Luculle & Cotta, *ibid.* Mithridate défait Cotta ſur terre, & ſur mer, *ibid.* Il forme le ſiége de Cyzique, 357. Luculle lui fait lever ce ſiége, & défait ſes troupes, 358. 359. Mithridate ſe met en campagne pour s'oppoſer aux progrès de Luculle, 361.

361. Il eſt entiérement défait, & eſt obligé de prendre la fuite, *ibid.* Il envoie dans ſa fuite a ſes ſœurs & a ſes femmes l'ordre de mourir, 363. Il ſe retire auprès de Tigrane ſon gendre, 364. Tigrane le renvoie dans le Pont pour y lever des troupes, 371. Mithridate tâche de conſoler Tigrane de ſa défaite, 376. Ces deux Princes travaillent de concert à lever de nouvelles troupes, 377. Ils ſont vaincus par Luculle, 382.

Mithridate, profitant de la méſintelligence qui s'étoit miſe dans l'armée Romaine, recouvre tout ſon Roiaume, V. 383. 386. Il eſt vaincu en pluſieurs rencontres par Pompée, 392. 393. Il cherche inutilement un azyle auprès de Tigrane ſon gendre, *ibid.* Il ſe retire dans le Boſphore, 397. Il fait mourir ſon fils Xipharès, 399. Il fait faire à Pompée des propoſitions de paix qui ſont rejettées, 401. Il forme le projet d'aller attaquer les Romains dans l'Italie même, 403. Pharnace fait révolter l'armée contre Mithridate qui ſe donne la mort, 404. Caractére de Mithridate, 405. Portrait de ce Prince par Paterculus, VI. 292. Il s'eſt rendu illuſtre dans la Médecine, 584.

MITHRIDATE I, Roi des Parthes, défait Démétrius, & le fait priſonnier, V. 186. 272. Il emméne ce Prince dans ſon Roiaume, & lui donne ſa fille Rhodogune en mariage, 188.

MITHRIDATE II, ſurnommé le *Grand*, monte ſur le trône des Parthes après la mort de ſon oncle Artabane, V. 206. 272. Il rétablit dans ſes Etats Antiochus Euſébe qui s'étoit réfugié auprès de lui, 226. 227. Il envoie un Député à Sylla, pour faire alliance avec les Romains, 325. Mort de Mithridate, 273.

MITHRIDATE III, monte ſur le trône des Parthes après la mort de Phraate, V. 273. Orode ſon frere le chaſſe du trône, puis le fait mourir, 274.

MITHRIDATE, jeune Seigneur Perſan, ſe vante d'avoir porté le coup mortel à Cyrus le jeune, II. 566. Paryſatis le fait mourir, 595. 596.

MITHRIDATE, Eunuque, & Grand Chambellan de Xerxès, ſe rend complice du meurtre de ce Prince, II. 260. 261. On le fait mourir du ſupplice des Auges, 266.

MITHRIDATE, de Pergame, améne des troupes en Egypte au ſecours de Céſar, V. 425. 429.

MITHROBARZANE, Favori de Tigrane, eſt chargé par ce Prince d'aller contre Luculle, V. 370. Il périt avec ſes troupes, *ibid.*

MITYLÉNE, Capitale de l'île de Leſbos, II. 5. Priſe de cette ville par les Athéniens, 383.

MNASIPPE eſt envoié par les Lacédémoniens avec une flote pour reprendre Corcyre ſur les Athéniens, III. 350. Il perd la vie dans un combat, 351.

MNASKIRÈS, Roi des Parthes, V. 273.

Mnévis, nom du Beuf adoré en Egypte, I. 30.

Modes. Différens Modes de la Muſique ancienne, V. 686.

MODESTINUS (*Hérennius*) ancien Juriſconſulte, VI. 530.

Module, terme d'Architecture, V. 573.

MOERIS, Roi d'Egypte, I. 68. Fameux Lac qu'il fit conſtruire, 17.

MOLIÉRE, Poéte François : en quoi il différe de Térence, VI. 197.

Moloch, nom donné à Saturne dans l'Ecriture, I. 105.

MOLON eſt établi par Antiochus le Grand, Gouverneur de la Médie, IV. 344. Il ſe rend Souverain dans ſa Province, *ibid.* Antiochus le défait dans une bataille, 349. Il ſe tue de deſeſpoir, *ibid.*

MOLON, de Rhodes, célébre Rhéteur de qui Cicéron prit des leçons, VI. 61. 341.

Momies, d'Egypte, I. 40.

Monarchie. Titre primordial de la Monarchie, I. 367. Le gouvernement Monarchique eſt de tous les gouvernemens le plus louable, 502. 505.

Monde. Formation du Monde, VI. 556. Syſtême des Stoiciens & des Epicuriens ſur la formation du Monde, *ibid.* & 559. Belle penſée de Platon ſur le même ſujet, 562. Découverte du nouveau Monde, 641.

MONIME, d'Ionie : Mithridate l'attache à ſa ſuite, V. 331. Elle épouſe ce Prince, 363. Mort tragique de cette Princeſſe, 364.

Monnoies, dont ſe ſervoient les Anciens, V. 540. & *ſuiv.* Antiquité des Monnoies, *ibid.*

MONTAGNE, Auteur François, VI. 24.

Monumens que les Anciens érigeoient à ceux qui mouroient pour leur patrie, II. 169. 204. Quels ſont les monumens les plus durables, 303. 336.

Morale. Quel eſt ſon objet, VI. 494. Elle eſt, à proprement parler, la ſcience des Rois, III. 551. Sentimens des anciens Philoſophes ſur la Morale, VI. 494. & *ſuiv.*

Morts. Jugement public des morts, chez les Egyptiens, I. 48. 49. Attention des Anciens à rendre aux morts les derniers devoirs, II. 516. Défenſe que fit Solon de dire du mal des morts, 52.

Moſaïque, ſorte de Peinture, V. 635.

MOTYE, ville de Sicile, I. 137.

MUMMIUS, Conſul, eſt chargé de la guerre d'Achaïe, V. 131. Il défait les Achéens, 133. prend Corinthe, & la détruit de fond en comble, 134. Il conſerve les ſtatues élevées à la mémoire de Philopémen, 138. IV. 624. Noble déſintéreſſement de Mummius, V. 136. Il entre à Rome en triomphe, 139. Il va en Ambaſſade en Egypte, en Aſie, en Syrie, & en Gréce, 193.

MURÉNA, commande la gauche de l'armée de

Sylla à la bataille de Chéronée, V. 339. Sylla, en partant pour Rome, lui laiſſe le gouvernement de l'Aſie, 351. Muréna fait la guerre à Mithridate, 352. & eſt vaincu dans un combat, 353. Il reçoit à Rome l'honneur du triomphe, *ibid.*

MURET, l'un des plus ſavans hommes de ſon ſiécle : tour qu'il joue a Scaliger, V. 613.

Murex, petit animal qui donne la couleur pourpre, V. 547.

MUSA (*Antonius*) Médecin de l'Empereur Auguſte, VI. 585.

Muſcule, machine de guerre des Anciens, V. 824.

Muſéon : Académie de Savans établie ſous ce nom à Alexandrie, VI. 173. Deſcription du bâtiment appellé Muſéon, 175.

MUSICAN, Prince Indien, ſoumis par Alexandre, III. 772.

Muſique. Son origine, V. 667. Juſqu'à quel point de perfection elle a été portée par les Anciens, I. 544. Elle a fait dans tous les tems le plaiſir de toutes les nations, V. 669. Les Grecs la regardoient comme une partie eſſentielle de l'éducation de la Jeuneſſe, III. 42. V. 670. Effets merveilleux de la Muſique, 671. Auteurs qui ont inventé ou perfectionné la Muſique, 675. Comment & en quel tems elle s'eſt corrompue, 683. Différens genres & différens modes de la Muſique ancienne, 686. Maniére de noter les chants, 689. Si on doit préférer la Muſique moderne à l'ancienne, 690. Parties de la Muſique propres aux Anciens, 694. *& ſuiv.* Théatre de Muſique a Athénes, II. 307. Combats de Muſique à la fête des Panathénées, III. 85.

MYCALE, Promontoire du continent d'Aſie, célébre par la victoire que les Grecs remportérent ſur les Perſes, II. 235.

MYCÉNES, ville du Péloponnéſe, II. 10. Rois de Mycénes, *ibid.*

MYCÉRINUS, Roi d'Egypte, I. 78. Douceur de ſon régne, *ibid.*

MYCON, Peintre, n'imite pas la généroſité de Polygnote ſon confrere, V. 637.

MYRON, Athénien, Sculpteur, V. 608.

MYRONIDE, Chef des Athéniens, défait les Spartiates prés de Tanagre en Béotie, II. 300.

MYRTO, ſeconde femme de Socrate, de laquelle il eut beaucoup à ſouffrir, II. 666.

MYSCELLUS, Chef des Achéens, fondateur de Crotone, II. 346.

Myſtéres. Fête des petits & des grands Myſtéres célébrée a Athénes en l'honneur de Cérès d'Eleuſis, III. 89. *& ſuiv.*

N.

NABARZANE, Général de la Cavalerie dans l'armée de Darius, commet avec Beſſus un horrible attentat contre la perſonne de Darius, III. 683. *& ſuiv.* Il ſe retire dans l'Hyrcanie, 685. Il ſe rend à Alexandre ſur ſa parole, 695.

NABIS, ſe rend Tyran à Sparte, IV. 442. Traits de ſon avarice & de ſa cruauté, 443. 481. 515. Philippe lui livre Argos, comme un dépôt, 486. Nabis ſe déclare pour les Romains contre ce Prince, *ibid.* Les Romains lui déclarent la guerre, 514. Flamininus marche contre lui, 515. l'aſſiége dans Sparte, 518. l'oblige a demander la paix, 520. & la lui accorde, *ibid.* Nabis rompt le Traité, 527. Il eſt vaincu par Philopémen, 532. & obligé de ſe renfermer dans Sparte, 533. Nabis eſt tué, 538.

NABONASSAR, ou BÉLÉSIS, Roi de Babylone, I. 350.

NABOPOLASSAR, Roi de Babylone, s'unit avec Cyaxare Roi des Médes, aſſiége Ninive, & ruine de fond en comble cette ville, I. 356. 375. Il s'aſſocie a l'Empire ſon fils Nabucodonoſor, & l'envoie a la tête d'une armée contre Néchao, 357. Mort de Nabopolaſſar, *ibid.*

NABUCODONOSOR I. ou SAOSDUCHIN, Roi de Ninive, I. 356. Ce Prince eſt attaqué par Phraorte, Roi des Médes, 372. Il le défait dans la plaine de Ragau, ravage ſon Roiaume, & le fait mourir, 356. 372. Il envoie Holopherne avec une puiſſante armée pour ſe venger des peuples qui avoient refuſé de le ſecourir, *ibid.* Défaite entiére de ſon armée, 373.

NABUCODONOSOR II, eſt aſſocié à l'Empire d'Aſſyrie par Nabopolaſſar, I. 89. 356. Il défait Néchao, & ſoumet la Syrie & la Paleſtine, I. 89. 356. Il aſſiége Jéruſalem, s'en rend maître, & emméne un grand nombre de Juifs captifs a Babylone, 357. Il régne en Aſſyrie après la mort de ſon pere, 358. Premier ſonge de Nabucodonoſor, *ibid.* Ce Prince marche contre Jéruſalem, s'en rend maître, & en enleve tous les tréſors, 359. Il défait l'armée de Pharaon Roi d'Egypte, revient devant Jéruſalem, & en démolit les fortifications, I. 92. 360. Il entreprend de ſe faire adorer comme dieu, *ibid.* Il forme le ſiége de Tyr, & s'en rend maître après un long ſiége, *ibid.* 361. Il ſe rend maître de l'Egypte, & y fait un grand butin, I. 94. Second ſonge de Nabucodonoſor, 361. Il eſt réduit à la condition des bêtes, 362. Il recouvre ſa premiére forme, & remonte ſur le trône, 363. Il meurt, *ibid.*

NÆVIUS, Poéte & Hiſtorien Latin, VI. 150.

Naphte, eſpéce de bitume très inflammable, III. 669.

NARAVASE, Seigneur Numide, ſe joint à Barca dans la guerre contre les Mercénaires, I. 191.

Nature, ſes effets, VI. 568. *& ſuiv.*

Navigation, ſon origine, V. 841. Changement merveilleux apporté dans la Navigation par le moien de la Bouſſole, VI. 639.
Navire, voiez *Vaiſſeau*.
NAUPACTE, ville d'Etolie, II. 4. Siége de cette ville par Acilius, IV. 553.
NAXE, île des Cyclades, II. 145. Sédition arrivée à Naxe, qui cauſe la révolte des Ioniens contre Darius, *ibid.*
NAZAIRS, Orateur Latin, VI. 393.
Néapolis, quartier de la ville de Syracuſe, II. 445.
NÉARQUE, Officier d'Alexandre, ſe charge d'aller reconnoître la côte de l'Océan depuis l'Inde juſques au fond du Golfe Perſique, III. 775. Il réuſſit dans ſon entrepriſe, 777. 783.
NÉCHAO, Roi d'Egypte, I. 87. Ce Prince entreprend de joindre le Nil avec la mer rouge, *ibid.* D'habiles Mariniers entreprennent par ſon ordre le tour de l'Afrique, & le font heureuſement, *ibid.* Néchao marche contre les Babyloniens & les Médes, pour arrêter leurs progrès, 88. Il défait Joſias, Roi de Juda, qui s'oppoſoit à ſon paſſage, *ibid.* Il bat les Babyloniens, prend Carcamis, & retourne dans ſon roiaume, *ibid.* En chemin il paſſe par Jéruſalem, ôte la couronne à Joachas, & la donne à Joakim, *ibid.* Il eſt vaincu par Nabucodonoſor qui reprend Carcamis, 89. 357. Mort de Néchao, 89.
NÉCTANÉBUS eſt placé par les Egyptiens révoltés ſur le trône d'Egypte à la place de Tachos, III. 405. Il eſt ſoutenu par Agéſilas, *ibid.* Il diſſipe par ſon moien le parti du Prince de la ville de Mendès, 406. Ne pouvant ſe défendre contre Ochus, il ſe ſauve en Ethiopie, d'où il ne revint jamais, 439.
NÉHÉMIE, Juif, Echanſon d'Artaxerxe, obtient de ce Prince la permiſſion de retourner à Jéruſalem, & d'en rebâtir les fortifications, II. 287. 288. Il s'acquitte de ſa commiſſion avec un zèle incroiable, *ibid.*
NÉLÉE, de Scepſis, a qui Théophraſte avoit laiſſé les ouvrages d'Ariſtote, V. 350.
NÉMÉE, ville voiſine de Corinthe, II. 628. Jeux établis près de cette ville, III. 111.
NÉMÉSIANUS, Poéte Latin, VI. 211.
NEMROD, Fondateur du roiaume d'Aſſyrie, I. 328. L'hiſtoire le confond avec ſon fils Ninus, 329. L'Ecriture le place fort près d'Abraham : pour quelle raiſon, 331.
NÉOLAS, frere de Molon & d'Alexandre, vient annoncer à ce dernier la défaite de Molon par Antiochus, puis ſe tue de deſeſpoir, IV. 349.
NÉOPTOLÉME, Officier d'Alexandre; provinces qui lui échurent après la mort de ce Prince, IV. 21. Il ſe joint à Antipater & à Cratére contre Perdiccas, & Eumène, 48. Il marche avec Cratére contre ce dernier, *ibid.* & eſt tué dans un combat, 49. Caractére de Néoptoléme, 47.
NÉOPTOLÉMUS, oncle de Pyrrhus, régne en Epire à la place de ſon neveu, IV. 14. 158. Pyrrhus le fait périr, 14.
NÉOPTOLÉME, Poéte Grec, III. 552.
NÉRIGLISSOR, ſe met à la tête d'une conjuration contre Evilmérodac Roi d'Aſſyrie, & régne en ſa place, I. 363. Il fait la guerre aux Médes, & eſt tué dans un combat, 416.
NÉRON (*C. Claud. Nero*) Conſul, quitte ſa province, & ſe hâte d'aller joindre ſon Collégue pour attaquer enſemble Aſdrubal, I. 244.
NÉVIUS, Officier Romain, ſurprend de nuit Philippe dans ſon camp près d'Apollonie, IV. 401. 402.
NEWTON, Philoſophe Anglois, VI. 572. 609.
NICANDRE eſt député par les Etoliens vers Philippe, IV. 526. Il tâche d'engager ce Prince à ſe joindre à Antiochus contre les Romains, 527.
NICANDRE, Poéte Grec, VI. 131.
NICANOR, jeune Officier dans l'armée d'Alexandre : hardieſſe téméraire qui lui coute la vie, III. 748.
NICANOR, frere de Caſſandre, eſt mis à mort par ordre d'Olympias, IV. 74.
NICANOR, Gouverneur de Médie ſous Antigone, eſt ſurpris de nuit dans ſon camp par Séleucus, & obligé de prendre la fuite, IV. 99. Il eſt tué dans une bataille, 119.
NICANOR, Officier de Séleucus Céraunus, conſpire contre la vie de ce Prince, & l'empoiſonne, IV. 343. Il eſt mis à mort lui-même par Achéus, *ibid.*
NICANOR, Lieutenant Général d'Antiochus Epiphane, marche contre les Juifs, & eſt vaincu par Judas Maccabée, IV. 695. *& ſuiv.* Démétrius Soter l'envoie avec une armée dans la Judée, pour aſſiſter Alcime, V. 170. Il eſt vaincu par Judas Maccabée, & tué dans le combat, 171.
NICÉE, ville bâtie par Alexandre à l'endroit où il avoit défait Porus, III. 755.
NICIAS, Général des Athéniens, leur fait conclure la paix avec les Lacédémoniens, II. 413. 414. Il s'oppoſe en vain à la guerre de Sicile, 428. Il eſt nommé Général avec Lamachus & Alcibiade, *ibid.* 432. Conduite qu'il tient en arrivant en Sicile, 438. Après quelques expéditions, il forme le ſiége de Syracuſe, 446. 451. La ville eſt réduite à l'extrémité, 453. L'arrivée de Gylippe change la face des choſes, 455. Nicias écrit aux Athéniens pour leur repréſenter ſon état, & leur demander du ſecours, 458. *& ſuiv.* On lui donne deux Collégues, 461. Il eſt contraint par ſes Collégues de donner un combat ſur mer, où il eſt vaincu, 465. Ses troupes de terre ſont auſſi battues, 469. De

concert avec Démoſthéne il hazarde un nouveau combat naval, & le perd, 472. 474. Il prend le parti de ſe retirer par terre, 476. Il eſt contraint de ſe rendre à diſcrétion, 479. Il eſt condanné à mort, & exécuté, 482.
Nicias, Garde des tréſors de Perſée, jette ces tréſors dans la mer par ordre de ce Prince, V. 44. Perſée le fait mourir, 45.
Nicias, Athénien, fameux Peintre, V. 659.
Nicoclès, fils d'Evagore, régne à Salamine après la mort de ſon pere, III. 397. Caractére admirable de ce Prince, *ibid. & ſuiv.*
Nicoclès, Roi de Paphos, ſe ſoumet à Ptolémée, IV. 96. Il fait alliance ſecrettement avec Antigone, & ſe donne la mort, *ibid.*
Nicoclès, Tyran de Sicyone, eſt chaſſé de cette ville par Aratus, IV. 278.
Nicogène, hôte de Thémiſtocle à Æges, lui fournit les moiens d'aller en ſureté à la Cour de Perſe, II. 269.
Nicolas, un des Généraux de Ptolémée, refuſe de ſuivre Théodote dans ſa défection, & demeure attaché au parti de Ptolémée, IV. 355.
Nicolaüs, vieillard reſpectable, harangue les Syracuſains pour les détourner de condanner à mort les Généraux Athéniens, II. 480.
Nicoméde I, Roi de Bithynie, bâtit la ville de Nicomédie, IV. 10. 248. 249.
Nicoméde II, fils de Pruſias Roi de Bithynie, va à Rome, V. 114. Il tue ſon pere qui avoit voulu le faire mourir, & régne à ſa place, 115. Il apoſte un enfant à qui il donne le nom d'Ariarathe, & fait demander pour lui aux Romains le roiaume de Cappadoce, 312. 325. Mort de Nicoméde, 326.
Nicoméde III, monte ſur le trône de Bithynie, V. 327. Il en eſt chaſſé par Mithridate, *ibid.* Les Romains le rétabliſſent, *ibid.* Il eſt de nouveau chaſſé par Mithridate, 331. Sylla le réconcilie avec Mithridate qui lui rend ſes Etats, 348. Nicoméde, pour reconnoître les ſervices des Romains, fait en mourant le peuple Romain ſon héritier, 355. 230.
Nicon, Athléte, III. 279. Avanture arrivée à ſa ſtatue, *ibid.*
Nicostrate, d'Argos, commande un des trois détachemens de l'armée d'Ochus dans l'expédition de ce Prince contre l'Egypte, III. 418.
Nicostrate, Préteur des Achéens, défait les troupes d'Androſthéne qui commandoit pour Philippe, à Corinthe, IV. 497.
Nil, fleuve qui traverſe l'Egypte. Sources du Nil, I. 19. Cataractes du Nil, *ibid.* Débordement du Nil, 18. Cauſes du débordement, 20. Tems & durée du débordement, 21. Meſure du débordement, 22. Canaux du Nil, 23. Fécondité cauſée par le Nil, 24. Double ſpectacle cauſé par le Nil, 27. Canal de communication entre les deux mers par le Nil, *ibid.*
Nilée, fils de Codrus, s'établit dans l'Aſie Mineure, II. 16.
Ninive, ville d'Aſſyrie: ſa fondation, I. 330. 332. Deſcription de cette ville, *ibid.* Rois de Ninive, *ibid.* 350. Deſtruction de cette ville, 356. 375.
Ninus, Roi d'Aſſyrie, ſuccéde à Nemrod, & eſt ſouvent confondu avec ce Prince, I. 328. 332. Il bâtit Ninive, *ibid.* Son expédition contre les Bactriens, 333. Il épouſe Sémiramis & en a un fils, *ibid.* Il meurt bientôt après, *ibid.*
Ninyas, fils de Ninus & de Sémiramis, régne en Aſſyrie, I. 345. Molleſſe & nonchalance de ce Prince, *ibid.*
Nitocris, Reine de Babylone, I. 364. Inſcription qu'elle fait mettre ſur ſon tombeau, *ib.*
No-Amon, fameuſe ville d'Egypte, I. 83.
Nobleſſe. En quoi conſiſte la véritable Nobleſſe, IV. 90. Bel exemple propoſé à la jeune Nobleſſe, dans la perſonne de Céſar, VI. 287.
Noé eſt le premier qui ait planté la vigne, V. 489.
Nomes, ou Gouvernemens d'Egypte, I. 9. 71.
Norbanus, Romain accuſé de ſédition, qu'Antoine fit abſoudre par la force de ſon éloquence, VI. 330.
Novelles de Juſtinien, VI. 531.
Numides, peuples d'Afrique, I. 273. Leur principale force conſiſtoit dans la cavalerie, *ibid.* V. 763.
Nypsius, Général de Denys le Jeune, ſecoure la Citadelle de Syracuſe, que les Syracuſains ſerroient de près, III. 251. Il brûle & ſaccage une partie de la ville de Syracuſe, *ibid.* 254. Denys le chaſſe de Syracuſe dont il s'étoit rendu maître, 266.
Nysa, nourrice de Bacchus, IV. 181.
Nyse, ville de l'Inde, ſe rend à Alexandre, III. 741.
Nyssa, ſœur de Mithridate, tombe entre les mains de Luculle, V. 363.

O.

Obéiſſance. Modéle d'Obéiſſance dans l'éducation des jeunes gens à Sparte, II. 27. 38. Moien qu'on doit emploier pour ſe faire obéir volontairement, I. 401.
Obéliſques d'Egypte, I. 12. Leur utilité, VI. 625.
Obſervatoire, bâti à Paris par ordre de Louis XIV, VI. 629.
Ocha, ſœur d'Ochus, eſt enterrée toute vive par ordre de ce Prince, III. 418.
Ochus, prend le nom de Darius pour avoir arrêté l'inſolence du Mage, II. 112. *Voiez* Darius I.
Ochus, fils d'Artaxerxe Longue-main, marche à la tête d'une bonne armée contre Sogdien, II. 492. Il ſe rend maître de ce Prince & le

fait mourir, *ibid.* Il monte ſur le trône de Perſe, & change ſon nom d'Ochus en celui de Darius, *ibid.* *Voyez* DARIUS NOTHUS.

OCHUS, fils d'Artaxerxe Mnémon, ſe fraie un chemin a l'Empire par le meurtre de ſes freres, III. 410. Il monte ſur le trône de Perſe en prenant le nom d'Artaxerxe, 418. Cruautés qu'il exerce dans ſon Empire, *ibid.* Expédition heureuſe d'Ochus, contre la Phénicie, 432. 436. contre Cypre, 434. 438. & enſuite contre l'Egypte, *ibid.* Après ces expéditions il s'abandonne aux plaiſirs, 441. Il eſt empoiſonné par Bagoas, 442.

OCTAVIE, veuve de Marcellus & ſœur du jeune Céſar, épouſe Antoine, V. 438. Elle quitte Rome pour aller trouver Antoine, & arrive à Athénes, 440. Antoine lui défend de paſſer outre, *ibid.* Elle retourne a Rome, *ibid.* Outrage qu'elle reçoit de la part d'Antoine, 445.

OCTAVIUS (*Cn.*) Préteur, commande la flote Romaine envoiée contre Perſée, V. 51. 55. 60. Moien qu'il emploie pour faire ſortir ce Prince de l'île de Samothrace, qui étoit regardée comme un azyle ſaint & inviolable, 77. Perſée ſe remet entre ſes mains, 79. Octavius reçoit l'honneur du triomphe, 92. Les Romains l'envoient en Syrie en qualité d'Ambaſſadeur, 160. Il y eſt tué, 168. Le Sénat lui érige une ſtatue, 169.

OCTAVIUS, Lieutenant de Craſſus, tâche en vain de le conſoler de ſa défaite, V. 291. Il accompagne ce Général dans ſon entrevûe avec Suréna, 296. Il eſt tué en le défendant, 297.

Ode, eſpéce de Poéme, VI. 137.

Odéon, ou Théatre de Muſique à Athénes, II. 307.

OÉBARÈS, Ecuier de Darius, aſſure par ſon artifice la couronne de Perſe à ſon Maître, I. 503. II. 113.

OÉBASUS, Seigneur Perſan, cruauté barbare de Darius à ſon égard, II. 137.

Oeufs. Maniére dont les Egyptiens font éclore les poulets ſans faire couver les œufs par des poules, I. 55.

OFFICIERS. Choix des Officiers chez les Anciens, V. 719. Les Officiers Romains ne tiroient d'autre paie de leurs ſervices, que l'honneur, 753. Fonctions des Officiers Romains dans leur camp, 782.

Oiſiveté, ordonnée à Sparte par les loix de Lycurgue, & punie à Athénes par celles de Solon, II. 41. 52.

Oligarchie, ce que c'eſt, I. 332.

OLTHACE, Roi de la Colchide, eſt ſoumis par Pompée, qui le fait ſervir d'ornement à ſon Triomphe, V. 397.

OLYMPE. Il y a eu deux Olympes, tous deux fameux joueurs de flute, V. 676.

Olympiades. Epoques des Olympiades, II. 13.

OLYMPIAS, fille de Néoptolême, eſt mariée a Philippe Roi de Macédoine, & a de ce mariage Alexandre le Grand, III. 466. Philippe la répudie, 530. Alexandre la méne en Epire, 531. Polyſperchon la rappelle de l'Epire où elle s'étoit retirée pendant la Régence d'Antipater, & partage l'autorité avec elle, IV. 57. Olympias fait mourir Aridée & ſa femme Eurydice, 74. Caſſandre l'aſſiége dans Pydna où elle s'étoit retirée, devient maître de ſa perſonne, & la fait mourir, 75. 76.

Olympie, ville de la Elide dans le Péloponnéſe, célébre par le temple de Jupiter, III. 111.

Olympie, Château dans le voiſinage de Syracuſe, II. 445.

Olympiques, Jeux ſolennels de la Gréce, III. 111. 113. Les Dames y étoient admiſes, 132.

OLYNTHE, ville de Thrace, III. 333. Les Lacédémoniens lui déclarent la guerre, *ibid.* Elle eſt obligée de ſe rendre, 336. Olynthe, à la veille d'être aſſiégée par Philippe, implore le ſecours des Athéniens, 482. Philippe ſe rend maître de cette ville par la trahiſon de deux de ſes citoiens, & la ſaccage, 486. 487.

ONÉSICRITE, Philoſophe & Hiſtorien, ſe rend diſciple de Diogéne, VI. 441. Alexandre le députe vers les Brachmanes, pour les engager à s'attacher à ſa ſuite, III. 759. Il ne peut y déterminer que le ſeul Calanus, 760. 761.

ONÉSIME, Seigneur Macédonien, ne pouvant détourner Perſée de faire la guerre aux Romains, quitte ſon parti, & ſe retire à Rome, V. 47.

ONIAS, fils de Jaddus Grand Prêtre des Juifs, ſuccéde à ſon pere, IV. 52. Sa mort, 154.

ONIAS, Grand Prêtre des Juifs, ſe rend reſpectable par ſa piété, IV. 663. Il refuſe à Héliodore les tréſors renfermés dans le temple de Jéruſalem, *ibid.* Il eſt dépoſé par les intrigues de Jaſon ſon frere, 668. Sa mort, 670.

ONIAS, fils du précédent, aiant manqué la Souveraine Sacrificature, ſe retire en Egypte, V. 176. Il y bâtit un temple pour les Juifs, *ibid.*

ONOMARQUE, frere de Philoméle Chef des Phocéens, prend le commandement des troupes à ſa place, III. 475. Il eſt vaincu par Philippe, & tué dans le combat, 477. Son corps eſt attaché à une potence, *ibid.*

ONOMASTE, Gouverneur de la Thrace pour Philippe, exécute la barbare Ordonnance de ce Prince contre les Maronites, IV. 615.

Onyce, eſpéce d'Agathe ſur laquelle les Anciens gravoient, V. 599.

OPHELLAS, Gouverneur de la Libye & de la Cyrénaïque, ſe révolte contre Ptolémée, & ſe rend indépendant, IV. 106. Il ſe laiſſe ſéduire par Agathocle, & lui méne des

troupes ſur les terres des Carthaginois, 107. I. 161. Agathocle le fait mourir, *ibid.*
OPHRA, Roi d'Egypte, *Voyez* APRIÈS.
OPILIUS, (*Aurélius*) Grammairien Latin, VI. 19.
OPPIUS, Proconſul Romain, marche contre Mithridate, & eſt fait priſonnier, V. 330.
Optique : utilité de cette Science, V. 602.
Or : différentes maniéres de le trouver, V. 526. Or tiré des riviéres, *ibid.* Or tiré des entrailles de la terre, 527. Or tiré des montagnes en les bouleverſant, 529. Raiſons pour leſquelles l'Or a été préféré aux autres métaux, 532.
Oracles célébres de l'antiquité, III. 98. de Dodone, *ibid.* de Trophonius dans la Béotie, *ibid.* des Branchides, 99. de Claros, *ibid.* de Delphes, 100. Caractére ordinaire des Oracles, 103. Doivent-ils être attribués à l'opération du démon, ou a la fourberie des hommes, 105.
Oraiſons funébres, prononcées dans la Gréce ſur le tombeau de ceux qui mouroient en combattant pour leur patrie, II. 362.
ORATEUR. Qualité la plus eſſentielle à un Orateur, III. 448. VI. 307. Idée de l'Orateur parfait, 310. Orateurs Grecs, 312. Orateurs Latins, 329.
ORCHOMÉNE, plaine de Béotie où ſe donna la bataille entre Sylla & Archélaüs, V. 343.
Ordre, terme d'Architecture, V. 566. Différens ordres dans l'Architecture, le Dorique, 567. l'Ionique, 568. le Corinthien, *ibid.* le Toſcan, 569. le Compoſite, 570. Termes de l'art qui entrent dans les cinq ordres d'Architecture, 572.
ORESTE, fils & ſucceſſeur d'Agamemnon Roi de Mycénes, II. 11.
ORESTE, Commiſſaire Romain, ſe rend à Corinthe, & notifie aux Achéens le Décret du Sénat qui tire pluſieurs villes de la Ligue, V. 128. Il prend la fuite pour ſe dérober a la violence du peuple, *ibid.*
ORÉTES, Gouverneur de l'Aſie Mineure pour Cambyſe, fait mourir Polycrate, & s'empare de l'île de Samos, I. 496. Darius le fait mourir, II. 115.
OROANDES, de Créte, promet à Perſée de le recevoir dans ſon vaiſſeau, & embarque une partie des richeſſes de ce Prince, V. 78. Il prend la fuite avec ces richeſſes, *ibid.*
OROBASE, eſt député par Arſace Roi des Parthes vers Sylla, pour faire alliance & amitié avec les Romains, V. 326. Arſace le fait mourir a ſon retour, *ibid.*
ORODE, Roi des Parthes, V. 274. Guerre que ce Prince eut a ſoutenir contre Craſſus, *ibid.* Orode, jaloux de la gloire que Suréna venoit d'acquérir par la défaite de Craſſus, le fait mourir, 300. Douleur de ce Prince à la mort de ſon fils Pacore, 305. Il choiſit pour ſon Succeſſeur Phraate, qui le fait mourir, 306.
Oromaſde, divinité des Perſes, I. 558.
ORONTE, gendre d'Artaxerxe Mnémon, commande l'armée de terre dans la guerre contre Evagore, II. 644. Il forme une fauſſe accuſation contre Téribaze, 645. Il termine la guerre contre Evagore par un Traité de paix, *ibid.* Artaxerxe le punit de ſa calomnie, 651.
ORONTE, Gouverneur de Myſie, ſe joint aux provinces de l'Aſie Mineure dans leur revolte contre Artaxerxe Mnémon, puis les trahit, III. 408.
ORPHÉE, Muſicien, V. 676.
Orphelins. Loi de Charondas en faveur des Orphelins, II. 350.
Orcheſtre, partie du Théatre des Anciens, III. 165. 166.
ORSACE, vieux Général, eſt donné par Orode a Pacore, pour l'accompagner dans ſes expéditions, V. 301. Il eſt tué dans un combat, 302.
ORSINE, Gouverneur de Paſargade, rétablit le bon ordre dans toute la province, III. 779. Il va au devant d'Alexandre avec de magnifiques préſens, *ibid.* Il eſt mis à mort par l'intrigue ſecrette de l'Eunuque Bagoas, 780. 781.
Orthia. Culte inhumain que les Lacédémoniens rendoient à Diane ſurnommée Orthia, II. 28.
ORTYGIE, île près de Syracuſe, II. 444.
OSÉE, Roi de Samarie, ſe revolte contre le Roi d'Aſſyrie, I. 351. Il eſt chargé de chaînes par Salmanaſar, & mis en priſon pour le reſte de ſes jours, *ibid.*
OSIRIS, Seigneur Perſan, marche à la tête d'une armée contre Mégabyze, II. 285. Il eſt vaincu & fait priſonnier, *ibid.* Mégabyze le renvoie généreuſement à Artaxerxe, *ibid.*
OSTANE, Chef des Mages, accompagne Xerxès dans ſon expédition contre la Gréce, II. 237.
Oſtraciſme, ſorte de jugement, chez les Athéniens, qui condannoit à l'exil, II. 171. 172. L'exil d'Hyperbolus met fin à l'Oſtraciſme, 422.
OSYMANDIAS, Roi d'Egypte, I. 66. Edifices magnifiques qu'il fit conſtruire, *ibid.* Fameuſe Bibliothéque formée par ce Prince, 67. Son tombeau environné d'un cercle d'or que Cambyſe enleva par la ſuite, 492.
OTANES, Seigneur Perſan, découvre l'impoſture de Smerdis le Mage, par le moien de ſa fille, I. 500. Il forme une conſpiration contre cet Uſurpateur, *ibid.* Il rétablit Syloſon Tyran de Samos, II. 122.
OTHRYADE, Lacédémonien, procure par ſa valeur aux Lacédémoniens la victoire ſur les Argiens, II. 100. Il ſe tue ſur le champ de

Digitized by Google

bataille ; *ibid.*
OVIDE, Poéte Latin : abrégé de ſa vie, VI. 190. Son exil, 191. Sa mort & ſon épitaphe, 192. Caractére de ſa Poéſie, 191. 193. *& ſuiv.*
OXATHRÉS, frere de Darius, ſe diſtingue a la bataille d'Iſſus, III. 599. Alexandre lui remet Beſſus entre les mains pour lui faire ſouffrir toute l'ignominie qu'il mérite, 710.
OXIRINQUE, ville de la baſſe Thébaïde, I. 46. Merveille que M. l'Abbé Fleury, dans ſon hiſtoire Eccléſiaſtique, raconte de cette ville, *ibid.*
OXYARTE, Prince Perſan, reçoit chez lui Alexandre, & lui donne ſa fille Roxane en mariage, III. 730.
OXYDRAQUES, peuples des Indes, III. 767. Siége & priſe de leur ville Capitale par Alexandre, *ibid.* Ils ſe ſoumettent à ce Prince, 769.
OZIAS, Roi de Juda : ſoin qu'il prenoit de l'Agriculture, V. 499.

P.

PACORE, fils d'Orode, Roi des Parthes, vient en Syrie à la tête d'une armée, & aſſiége Antioche, V. 301. Il léve le ſiége de cette ville, & eſt vaincu dans un combat, 302. Il revient en Syrie, & eſt vaincu dans un combat où il périt, 305.
PACUVIUS, Poéte Latin, VI. 152.
Paganiſme. Réflexions générales ſur le Paganiſme, III. 81. 83. Abſurdités du Paganiſme, 95. 97. Ce qu'il faut penſer des vertus du Paganiſme, VI. 92. Quelle eſt la plus haute perfection qu'on en puiſſe attendre, II. 351.
Paie des troupes tant de terre que de mer, chez les Anciens, II. 63. 64. V. 748.
Paix. Elle doit être le but de tout gouvernement ſage, IV. 64.
Palamède, tragédie qu'Euripide fit à l'occaſion de la mort de Socrate, II. 709.
PALÉMON (*Remmius*) Grammairien Latin, VI. 20.
PALESTINE, Province de Syrie, I. 326.
Paleſtres, Ecoles publiques où les Athlétes s'exerçoient à la Lutte, III. 118.
Palet, Voiez *Diſque.*
PALICA, ville de Sicile, près de laquelle il y avoit un temple célébre par la ſainteté des ſermens qu'on y prêtoit, II. 343.
PAMMÉNE eſt mis à la tête des troupes envoiées par les Thébains au ſecours d'Artabaze, & lui fait remporter deux victoires conſidérables ſur les Perſes, III. 419.
PAMMÉNE, Capitaine Athénien, marche au ſecours de Mégalopolis attaquée par les Lacédémoniens, III. 430.
PAMPHILE, d'Amphipolis, Peintre, V. 643.
PAMPHYLIE, province de l'Aſie Mineure, I. 326.
Panathénées, fête qui ſe célébroit à Athénes, III. 84.
Pancrace, ſorte de combat chez les Anciens, III. 122.
Panégyrique de Trajan, par Pline le Jeune, VI. 379. Anciens Panégyriques, 392.
PANÉNUS, Peintre, V. 636.
PANÉTIUS, Philoſophe Stoïcien, VI. 448. Voiage de Panétius à Rome, & ſes liaiſons avec Scipion, 449. Il accompagne ce Romain dans ſon Ambaſſade auprès des Rois d'Orient, *ibid.* V. 194.
PANTAUCHUS, Ambaſſadeur de Perſée auprès de Gentius, fait embraſſer à ce Prince le parti de ſon Maître contre les Romains, V. 59. 60.
PANTHÉE, femme d'Abradate, devient priſonniére de Cyrus, I. 418. Conduite de ce Prince à ſon égard, *ibid.* Elle attire ſon mari auprès de Cyrus, 420. Diſcours qu'elle lui tient avant qu'il parte pour le combat, 434. Déſolation de Panthée à la mort d'Abradate, 439. Elle ſe perce le ſein d'un poignard, & tombe morte ſur ſon mari, 440.
Pantomimes. Art des Pantomimes chez les Anciens, V. 703.
PAPHLAGONIE, province de l'Aſie Mineure, I. 325.
PAPINIEN, célébre Juriſconſulte, VI. 528. Sa mort, *ibid.*
PAPIRIA, mere du ſecond Scipion l'Africain ; Magnifique libéralité de Scipion à ſon égard, I. 303.
PAPIRIUS ramaſſe les Loix des Rois de Rome, VI. 325.
PAPPUS d'Alexandrie, Géométre, VI. 606.
Papyrus, plante d'Egypte : Sa deſcription, I. 58.
PARACELSE, célébre Chymiſte, VI. 198.
PARALUS, dernier des enfans légitimes de Périclès, meurt de la peſte, II. 368.
Paraſange, meſure itinéraire propre aux Perſes, II. 561. V. 770.
Parchemin : invention du Parchemin, I. 59.
PARIS, Troien, retournant chez lui avec Héléne qu'il avoit ravie, eſt pouſſé par une tempête à l'une des embouchures du Nil, I. 76. Protée, Roi d'Egypte, l'oblige de lui laiſſer Héléne, & de ſortir d'Egypte, *ibid.* Paris retourne à Troie, *ibid.*
Parjure. Punition du Parjure en Egypte, I. 370.
PARMÉNIDE, Philoſophe ; ce qu'il penſoit de la nature de la Divinité, VI. 546.
PARMÉNION, l'un des Généraux d'Alexandre, eſt mis à la tête de l'infanterie dans l'expédition de ce Prince contre les Perſes, & lui rend de grands ſervices, III. 563. Il ſe ſaiſit du Pas de Syrie, & ſe rend maître de la petite ville d'Iſſus, 592. Alexandre lui confie les tréſors enfermés à Damas & la garde des priſonniers, 608. Parménion conſeille à ce

Prince d'accepter les offres de Darius, 634. Surpriſe de Parménion en voiant Alexandre proſterné devant le Grand Prêtre Jaddus, 637. Alexandre le fait tuer comme étant complice de la conſpiration de Philotas, 706. Eloge de Parménion, 707.

PARMYS, fille du véritable Smerdis, épouſe Darius I, II. 112.

Parole. Elle fait un des plus grands avantages de l'homme, VI. 4.

PARRHASIUS, Peintre célébre, V. 640. Il remporte le prix ſur Zeuxis dans une diſpute publique, 639. Il n'a pas le même ſuccès contre Timanthe, 642.

Parricide. Raiſons qui ont empêché Solon de faire aucune Loi contre ce crime, II. 53.

Partage des terres, établi à Sparte par Lycurgue, II. 23. Réflexions ſur cet établiſſement, 34.

PARTHÉNIENS, enfans illégitimes des Lacédémoniens : ils ſe bannifſent eux-mêmes de Sparte, & s'établiſſent à Tarente en Italie, II. 102.

PARTHÉNIUS, Poéte Grec, VI. 131.

Parthénone, temple de Minerve, à Athénes, II. 305. V. 605.

PARTHIE, ou pays des Parthes, Province de l'Aſie Supérieure, I. 324. Commencement de l'Empire des Parthes, V. 271. Rois des Parthes depuis Arſace I, juſqu'à Orode, *ibid. & ſuiv.*

Parure. Le ſexe aime naturellement la parure, VI. 458.

PARYSATIS, ſœur & femme de Darius Nothus, II. 402. Pouvoir de cette femme ſur l'eſprit de ſon mari, *ibid.* 506. Idolatrie de Paryſatis pour Cyrus ſon fils, *ib.* 522. 532. Elle obtient d'Artaxerxe la grace de ce fils, & le fait renvoier dans ſon gouvernement, 537. Cruauté & jalouſie de Paryſatis, 595. *& ſuiv.* Elle empoiſonne Statira, 597. 598. Artaxerxe la confine à Babylone, *ibid.*

PASARGADE, ville de Perſe, paſſe au pouvoir d'Alexandre, III. 680.

PASCAL. Force étonnante de ſon génie, VI. 607.

PASTEURS. Ils étoient conſidérés en Egypte, I. 54. & dans l'Inde, III. 738.

PATARBÉMIS, Officier d'Apriès, n'aiant pu enlever Amaſis du milieu des Egyptiens revoltés, eſt traité par ce Prince de la maniére la plus cruelle, I. 93.

PATERCULUS, Hiſtorien Latin, VI. 288. Il excelloit dans les portraits & les caractéres, 291.

Patience Lacédémonienne, II. 28.

PATISITHE, Chef des Mages, place ſur le trône de Perſe ſon frere Smerdis, I. 497. Il eſt tué avec ſon frere, 502.

PATROCLE, Commandant de Babylone pour Séleucus, abandonne cette ville à l'approche de Démétrius, & ſe retire dans les marais, IV. 102.

PATROCLE commande la flote envoiée par Ptolémée Philadelphe au ſecours d'Athénes aſſiégée par Antigone Gonatas, IV. 246. Il s'en retourne en Egypte, & fait mourir, en paſſant par Caune, Sotade Poéte ſatyrique, *ibid.*

PATROCLE, Athénien, appelle Démoſthéne en juſtice comme infracteur des Loix, III. 66. Mauvais ſuccès de ſon accuſation, *ibid.*

PATRON, Commandant des Grecs à la ſolde de Darius, exhorte inutilement ce Prince à confier la garde de ſa perſonne aux troupes Grecques, III. 683.

PAUL EMILE, *Voiez* EMILE.

PAUL, (*Julius Paulus*) Juriſconſulte, VI. 530.

PAULIN (*Saint*) Evêque de Nole, Poéte Latin, VI. 215.

PAUSANIAS, Roi de Lacédémone, commande avec Ariſtide l'armée des Grecs, & remporte à Platée une grande victoire ſur les Perſes, II. 225. 228. Il fait perdre par ſa fierté le commandement aux Lacédémoniens, 246. Trame ſecrette de Pauſanias avec les Perſes, 248. Il eſt découvert, *ibid.* & puni, 249.

PAUSANIAS, Roi de Lacédémone, commande au ſiége d'Athénes, II. 528. Il procure la paix aux Athéniens, 548. Il néglige de marcher au ſecours de Lyſandre, & à ſon retour eſt appellé en jugement, 625. Il refuſe de comparoître & eſt condanné à mort, *ibid.* Il ſe retire à Tégée, & y meurt, *ibid.*

PAUSANIAS, Prince Macédonien, s'empare du trône de Macédoine, III. 458. Il en eſt chaſſé par Iphicrate, *ibid.*

PAUSANIAS, jeune Seigneur Macédonien, ne peut obtenir de Philippe ſatisfaction pour une inſulte qu'il avoit reçue d'Attale, III. 533. De fureur, il aſſaſſine Philippe, & eſt mis lui-même en piéces ſur le champ, *ibid.*

PAUSIAS, de Sicyone, Peintre, V. 658.

PAUSISTRATE, Commandant de la flote de Rhodes, eſt défait par Polyxénide Amiral d'Antiochus, & eſt tué dans le combat, IV. 558.

Pauvreté. Amour de la Pauvreté établi à Sparte, III. 8.

PAYEN. Définition d'un payen par Tertullien, II. 275. Uſage qu'on doit faire des louanges qu'on donne aux payens, 91. Voiez *Paganiſme.*

Pécile, galerie de peintures à Athénes, II. 170. V. 637.

PEDARETE, Lacédémonien : ſon amour pour la patrie, II. 28.

PEDIANUS (*Aſconius*) Philologue, VI. 29.

Peinture. Origine de la Peinture, V. 621. Différentes parties de la Peinture, 622. Du vrai dans la Peinture, 627. Différentes eſpéces de Peinture, 632. Hiſtoire abrégée des Peintres de la Gréce les plus connus, 636. Abus qu'ont fait de la Peinture ceux qui y ont le plus excellé, 662. 664.

Pélasgus apprend aux premiers Grecs à ſe nourrir de glands, II. 8.
Pella, ville capitale de Macédoine : célébre par la naiſſance de Philippe & d'Alexandre, III. 456.
Pélopidas, Thébain : ſon caractére, III. 337. 338. Sa liaiſon avec Epaminondas, 339. Il abandonne Thébes, & ſe retire a Athénes, 335. Il forme le deſſein de rendre la liberté à ſa patrie, 340. Il entre dans Thébes, & fait périr les Tyrans, 341. 344. Il eſt nommé Béotarque, 346. Il chaſſe la garniſon de la Citadelle, 347. Il fait déclarer les Athéniens pour les Thébains, 348. Il remporte un avantage ſur les Lacédémoniens près de Tégyre, 352. Il commande le Bataillon ſacré à la bataille de Leuctres, 356. Il eſt nommé Béotarque avec Epaminondas, ravage la Laconie, & s'avance juſqu'aux portes de Sparte, 362. 364. A ſon retour il eſt accuſé & abſous, 367. Les Thébains le députent a la Cour de Perſe, 370. Son crédit auprès d'Artaxerxe, 371.
Pélopidas marche contre Alexandre Tyran de Phéres, & le met à la raiſon, III. 374. Il paſſe en Macédoine pour y appaiſer les troubles qui agitoient la Cour, & en améne à Thébes Philippe pour otage, 375. 458. Il retourne en Theſſalie, 376. Il eſt arrêté par trahiſon, & fait priſonnier, *ibid.* Il anime Thébé ſe nme d'Alexandre, contre ſon mari, 378. Il eſt délivré par Epaminondas, 379. Pélopidas marche contre le Tyran, remporte une victoire contre lui, & eſt tué dans le combat, 380. *& ſuiv.* Honneurs ſinguliers rendus à ſa mémoire, 383.
Pélopidas, un des Officiers de Mithridate, eſt député par ce Prince vers les Romains pour leur demander ſatisfaction, & leur déclarer la guerre en cas de refus, V. 327. 328.
Péloponnése, province & preſqu'île de la Gréce appellée maintenant la Morée, II. 3. 11. Guerre du Péloponnéſe, 354.
Pélops, donne ſon nom au Péloponnéſe, II. 11.
Péluse, ville de la baſſe Egypte, I. 28.
Penſions. Maniére dont les Rois de Perſe donnoient des penſions, I. 529.
Pentacosiomédimnes, Citoiens de la premiére claſſe à Athénes, III. 22.
Pentathle, aſſemblage de pluſieurs exercices agoniſtiques chez les Grecs, III. 123.
Penthile, fils d'Oreſte, régne à Mycénes avec ſon frere Tiſaméne, II. 11.
Péonius, Ephéſien, Architecte, V. 517.
Perdiccas, fils d'Amyntas II, eſt placé par Pélopidas ſur le trône de Macédoine, III. 375. 458. Il eſt tué dans un combat contre les Illyriens, 375. 460.
Perdiccas, un des Généraux de l'armée d'Alexandre, reçoit l'anneau de ce Prince un moment avant ſa mort, III. 801. Provinces qui lui échurent après la mort d'Alexandre, IV. 24. Il eſt établi Tuteur d'Aridée, & Régent de l'Empire, 23. Il fait mourir Statira veuve d'Alexandre, 26. Il appaiſe la revolte des Grecs dans l'Aſie Supérieure, *ibid.* Il met Euméne en poſſeſſion de la Cappadoce, 45. Il épouſe Cléopatre ſœur d'Alexandre, 46. Malheureuſe expédition de Perdiccas en Egypte, 49. 50. Il y eſt tué, *ibid.*
Pergame, ville de la grande Myſie, dans l'Aſie Mineure, I. 125. Rois de Pergame, IV. 10. Le Roiaume de Pergame devient Province Romaine, V. 198.
Périanore, Tyran de Corinthe, eſt mis au nombre des ſept Sages, II. 14. 76.
Périclès, Athénien : Son extraction, II. 290. Son éducation, *ibid.* Soins qu'il prend de cultiver ſon eſprit par l'étude des ſciences, & de s'exercer au talent de la parole, 293. VI. 313. Moiens qu'il emploie pour gagner le peuple, II. 293. *& ſuiv.* Il entreprend & vient a bout d'affoiblir l'autorité de l'Aréopage, 296. III. 32. On lui oppoſe Thucydide, II. 303. Périclès embellit Athénes par des édifices magnifiques, 304. V. 578. Envie des Athéniens contre lui, II. 305. Il ſe juſtifie, & vient a bout de faire bannir Thucydide, 307. Il change de conduite a l'égard du peuple, 308. Son extrême autorité, 309. Son déſintéreſſement, 310.
Expédition de Périclès dans la Querſonéſe de Thrace, II. 315. autour du Péloponnéſe, *ibid.* & contre l'Eubée, 316. Il réduit les Samiens, & raſe leurs murailles, 317. Il fait accorder du ſecours à ceux de Corcyre attaqués par les Corinthiens, *ibid.* Affaires ſuſcitées a Périclès, 324. 326. Il détermine les Athéniens a ſoutenir la guerre contre les Lacédémoniens, 328. & à ſe tenir enfermés dans leur ville, 357. Il les empêche d'en ſortir pendant le ravage de leurs terres, 358. Il fait l'oraiſon funébre des Athéniens tués pendant la campagne, 362. Les Athéniens lui ôtent le commandement, & le condamnent à une amende, 367. Douleur de Périclès à la mort de ſon fils Paralus, 368. Les Athéniens rétabliſſent Périclès, 369. & lui permettent de faire inſcrire ſon bâtard dans les Regiſtres des citoiens, 371. Mort de Périclès, *ibid.* Son éloge, 372.
Périclès, fils du précédent, l'un des Généraux Athéniens qui défirent les Lacédémoniens aux îles Arginuſes, eſt condanné à mort avec ſes Collégues, II. 512. 519.
Périnthe, ville de Thrace, aſſiégée par Philippe, & délivrée par les Athéniens, III. 506. 511.
Péripatéticiens, Philoſophes, Sectateurs d'Ariſtote, V. 432. Sentiment des Péripatéticiens ſur le ſouverain bien, 512.

Perle, ſorte de pierre précieuſe, V. 544. Péche des Perles, 545.
PERPENNA, Ambaſſadeur Romain auprès de Gentius, eſt mis en priſon, V. 60. Anicius le délivre, & l'envoie a Rome pour y porter la nouvelle de ſa victoire, 65. Perpenna, étant Conſul, marche contre Ariſtonic, le défait dans un combat, & le fait priſonnier, 198. Il meurt en retournant a Rome, *ibid.*
PERSE, Poéte Latin, VI. 198.
PERSE, province d'Aſie, I. 324. Etabliſſement de l'Empire des Perſes par Cyrus, 469. Etendue de cet Empire, 395. II. 113. 114. Rois qui ont régné en Perſe, Cyrus, I. 469. Cambyſe, 480. Smerdis le Mage, 499. Darius, fils d'Hyſtaſpe, II. 112. Xerxès, 178. Artaxerxe Longue-main 266. Xerxès II, 402. Sogdien, 401. Darius Nothus, 402. Artaxerxe Mnémon, 536. Ochus, III. 417. Arsès, 443. Darius Codoman, *ibid.* Deſtruction de l'Empire des Perſes par Alexandre, 686. Vices qui ont cauſé la décadence & enfin la ruine de l'Empire des Perſes, *ibid.* I. 563. III. 411.

Mœurs & coutumes des Perſes, I. 504. Education des Perſes du tems de Cyrus, 395. 396. Gouvernement des Perſes, 504. Etat monarchique, *ibid.* Sacre des Rois de Perſe, II. 536. Reſpect qu'on conſervoit pour eux, I. 505. Maniére dont leurs enfans étoient élevés, 506. 507. Conſeil public chez les Perſes, 508. Adminiſtration de la Juſtice, 511. Attention ſur les Provinces, 515. Soin des Finances, 527. De la guerre, 529. Entrée dans la milice, 530. Armure des Perſes, *ibid.* Chariots armés de faulx, 532. Diſcipline militaire chez les Perſes, 533. Ordre de bataille, 535. Maniére d'aller au combat, 563. Qualité des troupes Perſannes du tems de Cyrus, & depuis ce Prince, I. 413. 540. Arts & Sciences chez les Perſes, 542. De la Religion chez les Perſes, 554. Mariages & Sépultures, 560.
PERSÉE, premier Roi de Mycénes, II. 10.
PERSÉE, fils de Philippe pénultiéme Roi de Macédoine, forme un complot contre ſon frere Démétrius, & l'accuſe devant Philippe, IV. 638. *& ſuiv.* Plaidoier de Perſée contre ſon frere, 644. Perſée s'éloigne de la Cour pour ſe ſouſtraire à l'indignation de ſon pere, 660. Il s'empare du trône de Macédoine après la mort de ſon pere, 662. Il fait mourir Antigone que Philippe s'étoit choiſi pour Succeſſeur, V. 3. Il ſe prépare ſourdement à la guerre contre les Romains, *ibid.* Il cherche a ſe faire des Alliés, *ibid.* Il tâche inutilement de ſe concilier les Achéens, 4. Les Romains ſont informés des meſures ſecrettes qu'il prend, 7. Euméne les en avertit de nouveau, *ibid.* Perſée entreprend de ſe défaire de ce Prince, d'abord par un aſſaſſinat, 9. puis par le poiſon, 10. Rupture entre Perſée & les Romains, 12. Entrevûe de Perſée & de Marcius, 16. La guerre eſt déclarée dans les formes, 20. Perſée s'avance avec ſes troupes près du fleuve Pénée, 25. Combat de cavalerie, où ce Prince remporte un avantage conſidérable, dont il profite mal, 28. 29. Il ſonge a faire la paix, & n'y peut réuſſir, 34. Il prend l'allarme a l'arrivée du Conſul Marcius dans la Macédoine, & lui en laiſſe l'entrée libre, 42. Il reprend bientôt courage, 44. Il ſollicite de tous côtés des ſecours, 55. Son avarice lui en fait perdre de conſidérables, 57. Il eſt entiérement défait & mis en fuite par Paul Emile près de Pydna, 71. 73. Il eſt pris avec ſes enfans, 78. & ſert d'ornement au triomphe de Paul Emile, 91. Mort de Perſée, 92.
PERSÉPOLIS, ville capitale de Perſe, paſſe au pouvoir d'Alexandre qui en brûle le Palais dans une partie de débauche, III. 680.
Perſpective, une des principales parties de la Peinture, V. 625.
Peſte, maladie contagieuſe, II. 363. Deſcription de cette maladie, *ibid.*
Pétalisme, ſorte de jugement établi à Syracuſe, II. 342.
PÉTRA, ville très forte du pays des Arabes Nabathéens, IV. 101.
Pétra Oxima, rocher inacceſſible, III. 722. Alexandre s'en rend maître, *ibid. & ſuiv.*
PÉTRONE, Poéte Latin, VI. 202.
PEUCESTE, Officier dans l'armée d'Alexandre, ſe diſtingue au ſiége de la ville des Oxydraques, III. 768. Provinces qui lui échurent après la mort d'Alexandre, IV. 24. Il s'oppoſe aux progrès de Pithon, & le chaſſe de la Médie, 74.
PEUPLE; Portrait & caractére du Peuple, II. 294. 520. III. 423. IV. 62. III. 502.
Peur. Les Anciens croioient qu'il y avoit une divinité qui préſidoit à la peur, III. 660.
Phalange Macédonienne: Deſcription de cette Phalange, III. 467.
PHALANTE, Chef des Spartiates appellés Parthéniens, les établit à Tarente, II. 102.
PHALÉCUS, eſt établi Chef des Phocéens à la place de Phaylle pendant la guerre ſacrée, III. 477. Il pille comme lui le temple de Delphes, & eſt dépoſé, *ibid.*
Phalére, port d'Athénes, II. 242.
PHAMÉAS, Chef de la cavalerie Carthaginoiſe, n'oſe ſe trouver en campagne quand c'eſt à Scipion à ſoutenir les fourageurs, I. 287.
PHANÈS, d'Halicarnaſſe, Chef des Grecs auxiliaires au ſervice d'Amaſis, ſe jette, pour quelque mécontentement, dans le parti de Cambyſe, I. 488. Les Grecs au ſervice du Roi d'Egypte, pour ſe venger, égorgent ſes enfans, 489.
PHARAON, nom commun aux Rois d'Egypte,

I. 69. L'un d'eux donne ſa fille en mariage à Salomon, 79.
Phare, ou fanal d'Alexandrie, I. 31. V. 583.
PHARISIENS, Secte puiſſante en Judée, V. 218. 219. Perſécution des Phariſiens contre Alexandre Jannée, & contre ceux qui tenoient ſon parti, 237. 257. Fin de leur perſécution, 259.
PHARNABAZE, Gouverneur d'Aſie, & Général des troupes des Rois de Perſe, Darius & Artaxerxe, donne du ſecours aux Lacédémoniens contre les Athéniens, II. 497. 498. Il fait la paix avec ceux-ci, 502. Il envoie à Sparte porter des plaintes contre Lyſandre, 512. Toute ſa province eſt ravagée par Agéſilas, 620. Entrevûe d'Agéſilas & de Pharnabaze, 621. Celui-ci eſt chargé par Artaxerxe de la guerre contre l'Egypte, III. 402. L'entrepriſe échoue par ſa faute, 402.
PHARNACE revolte l'armée contre Mithridate ſon pere, & eſt élu Roi à ſa place, V. 403. Il eſt déclaré ami & allié du peuple Romain, 406. Il eſt vaincu par Céſar, & chaſſé du Roiaume de Pont, 431.
PHARNACIAS, Ennuque de Xerxès II, procure à Sogdien les moiens d'aſſaſſiner ce Prince, II. 400.
PHAROS, Ile d'Egypte, *Voiez* PHARE.
PHASAAL, frere d'Hérode, eſt établi Gouverneur de Jéruſalem, V. 265. Il eſt arrêté par les Parthes, & mis aux fers, 266. Il ſe tue pour éviter la honte du ſupplice, *ibid.*
PHAYLLE, Chef des Phocéens pendant la guerre ſacrée, pille le temple de Delphes, pour fournir aux frais de la guerre, III. 477. Sa mort, *ibid.*
PHAYLLE, de Crotone, Athléte; ſa bonne volonté pour les Grecs, & ſon courage, III. 667.
PHÉAIDAS, Lacédémonien, part de Sparte à la tête d'un corps de troupes envoié contre Olynthe, III. 333. Il s'empare par fraude de la Citadelle de Thébes, 334. Il eſt privé du commandement, & condamné à une amende, 336.
PHÉDIME, fille d'Otanes, & femme de Smerdis le Mage, découvre l'impoſture de cet Uſurpateur, I. 500. Elle épouſe Darius après le meurtre de Smerdis, II. 112.
PHÉDRE, Poéte Latin, Affranchi d'Auguſte, VI. 194.
PHÉMIUS, Muſicien célébre, V. 676.
PHÉNICIE, province de Syrie, I. 326. Revolte de la Phénicie contre Ochus, III. 433. Les Phéniciens ſont regardés comme les premiers Navigateurs, & les inventeurs du Commerce, V. 512. 513.
Phénix, Oiſeau fabuleux: merveilles qu'on en raconte, I. 29.
PHÉRENDATE, Seigneur Perſan, eſt établi par Ochus Gouverneur d'Egypte, III. 440.
PHÉRÉNICE, l'un des principaux Conjurés contre les Tyrans de Thébes, III. 341.
PHÉRON, Roi d'Egypte, I. 76. Action de ce Prince contre le Nil, *ibid.*
PHIDIAS, célébre Peintre & Sculpteur, V. 601. 636. Périclès lui donne la Surintendance des bâtimens d'Athénes, 603. II. 307. Ingratitude des Athéniens envers Phidias, 324. V. 604. Moien qu'il emploie pour s'en venger, 605. Combat fort ſingulier auquel il fut expoſé même après ſa mort, 615.
PHILA, fille d'Antipater, eſt mariée à Cratére, IV. 41. Après la mort de Cratére elle épouſe Démétrius Poliorcéte, *ibid.* 115. Elle ſe fait mourir par le poiſon, 168. Eloge de cette Princeſſe, 41.
PHILA, fille de Stratonice & de Séleucus, épouſe Antigone Gonatas, IV. 204.
PHILADELPHE, nom donné par ironie à Ptolémée II, Roi d'Egypte, IV. 171. *Voiez* PTOLÉMÉE PHILADELPHE.
PHILAMMON aſſaſſine Arſinoé, ſœur & femme de Ptolémée Philopator, IV. 364. Il eſt aſſommé à coup de baton par les Dames d'honneur de cette Princeſſe, 451.
PHILÉMON, Poéte Comique que les Grecs ont préféré à Ménandre de ſon vivant, III. 164. VI. 137.
PHILÉNES, deux freres citoiens de Carthage, ſacrifient leur vie pour le bien de leur patrie, I. 132. Les Carthaginois, par reconnoiſſance, leur conſacrent deux autels, *ibid.*
PHILÉNEUS, Lacédémonien, accompagne Annibal dans ſes expéditions, & travaille à l'hiſtoire de ce grand Capitaine, I. 271.
PHILÉTAS, de Cos, Grammairien & Poéte, eſt donné par Ptolémée Soter pour Précepteur à ſon fils Ptolémée Philadelphe, VI. 11. 145.
PHILÉTÉRE, Fondateur du roiaume de Pergame, IV. 10. 248. Moiens qu'il emploie pour ſe maintenir dans la poſſeſſion de ſon Roiaume, *ibid.*
PHILIDAS, l'un des Conjurés contre les Tyrans de Thébes, trouve le moien de ſe faire leur Greffier, III. 340. Le jour marqué par les Conjurés, il donne à ſouper aux Tyrans, 342. Les Conjurés les aſſaſſinent chez lui, 345.
PHILIPPE, fils d'Amyntas II, Roi de Macédoine: Sa naiſſance, III. 457. Pélopidas l'emméne en otage à Thébes, 459. 375. Il s'enfuit de Thébes, paſſe en Macédoine, & eſt placé ſur le trône, 460. Commencement de ſon régne, *ibid.* Il fait une paix captieuſe avec les Athéniens, 461. Ses premiéres conquêtes, 464. Naiſſance d'Alexandre, 466. Soin que Philippe prend de ſon éducation, *ibid.* Il cherche à s'aſſujettir la Thrace, & prend la ville de Méthone, au ſiége de laquelle il perd un œil, 475. 476. Il ſe concilie l'amitié des Theſſaliens, & en chaſſe les Tyrans, *ibid.*

477. Il tâche en vain de s'emparer des Thermopyles, *ibid.* 478. Il s'empare de la ville d'Olynthe malgré les efforts des Athéniens, 486. Il ſe déclare pour ceux de Thébes contre les Phocéens, & commence ainſi à prendre part à la guerre ſacrée, 487. Il endort les Athéniens par une fauſſe paix & de fauſſes promeſſes, 489. Il s'empare des Thermopyles, réduit les Phocéens, & termine la guerre ſacrée, 593. Il ſe fait admettre dans le Conſeil Amphictyonique, 494.

Philippe, de retour en Macédoine, pouſſe ſes conquêtes dans l'Illyrie, & la Thrace, III. 496. Il projette une ligue avec les Thébains, les Argiens, & les Meſſéniens, pour attaquer enſemble le Péloponnéſe, 499. Athénes s'étant déclarée pour les Lacédémoniens, rompt cette ligue, 501. Philippe fait une tentative ſur l'Eubée, *ibid.* Phocion l'en chaſſe, 503. Philippe forme le ſiége de Périnthe & de Byzance, 506. 507. Phocion l'oblige de lever le ſiége de ces deux villes, 510. Philippe ſoumet Atiéas roi des Scythes, & les Triballes, peuple de la Mœſie, 512. Il vient à bout, par ſes intrigues, de ſe faire nommer dans le Conſeil des Amphictyons Généraliſſime des Grecs, 514. *& ſuiv.* Il s'empare d'Elatée, 515. Les Athéniens & les Thébains ſe liguent contre lui, 520. Il fait des propoſitions de paix qui ſont refuſées par le conſeil de Démoſthéne, *ibid.* La bataille ſe donne à Chéronée, & Philippe y remporte une célébre victoire, 521. Philippe, dans le Conſeil des Amphictyons, ſe fait déclarer Général des Grecs contre les Perſes, & ſe prépare à cette grande expédition, 529. Troubles domeſtiques dans l'intérieur de ſa maiſon, 530. Il répudie Olympias, & épouſe une autre femme, *ibid.* Il célébre les noces de Cléopatre ſa fille avec Alexandre Roi d'Epire, & eſt tué au milieu de ces noces, 531. 533. Faits & dits mémorables de Philippe, 534. *& ſuiv.* Caractére de ce Prince en bien, 538. & en mal, 540.

Philippe, fils de Démétrius, monte ſur le trône de Macédoine, IV. 336. Son affection pour Aratus, 367. Il prend la défenſe des Achéens contre les Etoliens, 368. Diverſes expéditions de Philippe contre les ennemis des Achéens, 375. 376. Etrange abus qu'Apelle ſon Miniſtre fait de ſa confiance, *ibid.* 377. Irruption de Philippe dans l'Etolie, 383. Il prend Therme d'emblée, 384. Excès qu'y commettent ſes ſoldats, *ibid.* Prudence qu'il montre dans ſa retraite, 387. Troubles dans ſon camp, 388. Punition de ceux qui en étoient les auteurs, *ibid.* Irruption de Philippe dans la Laconie, 389. Nouvelle intrigue des Conjurés, *ibid.* Leur punition, 393. Philippe enleve Thébes de Phthiotide aux Etoliens, 395. & conclut la paix avec eux, 397.

Philippe conclut un Traité avec Annibal, IV. 399. Il ſe prépare à porter la guerre en Italie, 401. Il reçoit un échec à Apollonie de la part des Romains, 402. Son changemens de conduite, 403. Sa mauvaiſe foi, ſes déréglemens, *ibid.* Il fait empoiſonner Aratus, *ibid.* Il ſe rend maître de la ville & du Château de Liſſus, 405. Il remporte pluſieurs avantages ſur les Etoliens, 409. 410. Il reçoit un affront près de la ville d'Elis, 411. Diverſes actions de Philippe contre Sulpitius, 421. *& ſuiv.* Il fait la paix avec les Romains, 444. Il ſe ligue avec Antiochus pour envahir les Etats de Ptolémée Epiphane, 452. Mauvais ſuccès de Philippe contre Attale & les Rhodiens, 453. Cruel traitement qu'il fait ſouffrir aux Cianiens, 454. Il aſſiége Abyde, & s'en rend maître, *ibid.* 455. Il fait ravager l'Attique par ſes troupes, 459. Les Romains lui déclarent la guerre, 461.

Philippe fait une tentative inutile contre Athénes, IV. 462. 463. Il tâche d'engager les Athéniens dans ſon parti, *ibid.* Il eſt vaincu dans une bataille par Sulpitius, 467. Il eſt obligé d'abandonner les défilés le long de l'Apſus, 475. Entrevûe inutile de Philippe avec Flamininus ſur la paix, 484. Défaite de ce Prince par Flamininus près de Scotuſſe & de Cynoſcéphales en Theſſalie, 490. Les Romains lui accordent la paix, 491. Philippe donne du ſecours à Quintius contre Nabis, 514. Sa conduite envers Scipion, 557. Mécontentemens de Philippe envers les Romains, 609. *& ſuiv.* Les Romains lui ordonnent de vuider les villes de Thrace, 614. Il décharge ſa rage ſur les habitans de Maronée, 615. Il envoie ſon fils Démétrius en Ambaſſade à Rome, 616. Plaintes portées à Rome contre Philippe, 634. Les Romains lui renvoient ſon fils avec des Ambaſſadeurs, 635. Philippe ſe prépare à recommencer la guerre contre les Romains, 636. Complot de Perſée contre Démétrius, 639. Il l'accuſe devant Philippe, 642. Sur une nouvelle accuſation, Philippe fait mourir Démétrius, 658. Il reconnoit quelque tems après ſon innocence, & le crime de Perſée, 660. Dans le tems qu'il ſongeoit à punir celui-ci, il meurt, 661.

Philippe, ſoit diſant fils de Perſée, s'empare du Roiaume de Macédoine, V. 127. Il eſt vaincu & tué par Trémellius, *ibid.*

Philippe, Officier de l'armée d'Alexandre; provinces qui lui échurent après la mort de ce Prince, IV. 24.

Philippe, de concert avec ſon frere Antiochus, détruit la ville de Mopſueſtie, pour venger la mort de Séleucus ſon frere, V. 226. Il régne en Syrie avec ſon frere Démétrius après en avoir chaſſé Euſébe, *ibid.* Mort de Philippe, 228.

Philippe, Phrygien, eſt établi Gouverneur de

Judée par Antiochus Epiphane, IV. 674.
PHILIPPE, frere de lait & favori d'Antiochus Epiphane, eſt établi par ce Prince Gouverneur de ſon fils Antiochus Eupator, & Régent de Syrie, IV. 701. V. 158. Lyſias uſurpe cet Emploi ſur lui, *ibid.* Philippe ſe retire en Egypte, *ibid.*
PHILIPPE, de Theſſalonique, Poëte, auteur d'Epigrammes, VI. 147.
PHILIPPE, d'Acarnanie, Médecin connu par le ſalutaire breuvage qu'il donna a Alexandre, III. 184. VI. 583.
PHILISBOURG, ville d'Allemagne, aſſiégée & priſe par les François, IV. 597.
PHILISCUS eſt envoié par le Roi de Perſe pour concilier entr'eux les peuples de la Gréce, III. 170.
PHILISTE, riche citoien de Syracuſe, paie une amende pour Denys, III. 180. Denys l'envoie en exil, 217. Denys le Jeune le rappelle à la Cour, 229. Mort de Philiſte, 248. On peut le regarder comme un grand Hiſtorien, 229.
PHILOCLE, Macédonien dévoué a Perſée, eſt envoié par Philippe en Ambaſſade a Rome, IV. 656. A ſon retour il préſente a ce Prince une fauſſe lettre ſcellée du ſceau contrefait de T. Quintius, laquelle donne lieu à la mort de Démétrius, 658. Philippe le fait arrêter & mettre a la queſtion, où il meurt, 660.
PHILOCLÈS, l'un des Généraux Athéniens, eſt vaincu & fait priſonnier avec ſes Collégues a la bataille d'Ægos-potamos, II. 526. Il eſt mis à mort, 527.
PHILOLOGUES. Quels ils ſont, VI. 27.
PHILOMÈLE, Chef des Phocéens, les revolte contre le Décret des Amphictyons, & les détermine a prendre les armes, III. 473. Il ſe rend maitre du temple de Delphes, & en prend les richeſſes pour paier ſes troupes, *ibid.* 474. Il eſt vaincu dans un combat, & ſe précipite la tête en bas du haut d'un rocher, 475.
PHILON, Architecte célébre, V. 579.
PHILON, Philoſophe & Rhéteur, VI. 451.
PHILON, Juif, Hiſtorien Grec, VI. 248.
PHILONIDE, coureur d'Alexandre le Grand, célébre par la viteſſe de ſa courſe, III. 126.
PHILOPÉMEN, Mégalopolitain: ſon éducation: IV. 412. Ses grandes qualités, 413. & *ſuiv.* Il détermine ſes concitoiens a rejetter les offres de Cléoméne, 325. Il ſe ſignale à la bataille de Sélaſie, 331. Il eſt élu Général de la cavalerie chez les Achéens, 416. Il ſe diſtingue dans le combat près de la ville d'Elis, 421. Il fait pluſieurs réformes dans les troupes des Achéens, 417. Il eſt nommé Capitaine Général des Achéens, 435. Il remporte une célébre victoire ſur Machanidas Tyran de Sparte, & le tue dans le combat, 437. 439. Les Achéens lui érigent une ſtatue, *ibid.* Honneurs qu'il reçoit dans l'Aſſemblée des Jeux Néméens, 440. Philopémen eſt vaincu ſur mer par Nabis, 532. Il remporte près de Sparte une célébre victoire ſur ce Tyran, 533. Après la mort de Nabis, il s'empare de Sparte, & oblige cette ville d'entrer dans la Ligue des Achéens, 539. Il refuſe les préſens que lui offrent les Spartiates, 540. Il favoriſe ſous main les Bannis de Sparte, & fait déclarer la guerre a cette ville, 590. Il s'empare de Sparte, & y rétablit les bannis, 591. Il attaque Meſſéne, & eſt fait priſonnier, 621. Les Meſſéniens le font mourir, 622. Honneurs rendus a ſa mémoire, 623. Procès intenté a Philopémen après ſa mort, 624. V. 117.
PHILOSOPHES, *Philoſophie.* Définition de la Philoſophie, VI. 399. Elle contient trois parties, la Logique, la Phyſique, la Morale, 481. Elle eſt merveilleuſement propre a former un Héros, III. 194. L'étude de cette ſcience ne ſauroit s'accorder avec la ſervitude, II. 345. Diviſion de la Philoſophie en deux Sectes, l'Ionique & l'Italique, VI. 400. Secte *Ionique*, 402. Elle ſe partage en differentes autres Sectes, 411. Secte Cyrénaique, *ibid.* Secte Mégarique, 414. Sectes Eliaque & Erétrique, 415. Sectes Académiciennes, *ibid.* l'ancienne, 416. la moienne, 427. la nouvelle, 429. Secte Péripatéticienne, 432. Secte Cynique, 439. Secte *Italique*, 454. Diviſion de cette Secte en quatre autres Sectes, 469. Secte d'Héraclite, *ibid.* Secte de Démocrite, 471. Secte Sceptique ou Pyrrhonienne, 475. Secte Epicurienne, 476. Réflexion générale ſur les Sectes des Philoſophes, 478. Sentimens des anciens Philoſophes ſur la *Dialectique*, 486. ſur la *Morale*, 494. ſur le ſouverain bonheur de l'homme, 495. ſur les vertus & les devoirs de la vie, 514. ſur la *Métaphyſique*, 538. ſur l'exiſtence de la Divinité, 539. ſur la nature de la Divinité, 544. ſur la Providence, 552. ſur la formation du Monde, 556. ſur la nature de l'ame, 564. ſur la *Phyſique*, 566. & *ſuiv.*
PHILOSTRATE, Philologue, VI. 43.
PHILOTAS, fils de Parménion, commande un corps de cavalerie dans l'expédition d'Alexandre contre les Perſes, III. 569. Prétendue conſpiration de Philotas contre Alexandre, 701. & *ſuiv.* Il eſt mis à mort, 706.
PHILOTAS, Gouverneur dans la Haute Aſie, eſt mis à mort par Pithon, IV. 74.
PHILOXÈNE, Favori de Denys le Tyran: généreuſe liberté de Philoxéne, III. 214.
PHILOXÈNE, Macédonien, arrête Harpalus, & le fait mettre à la queſtion, III. 787.
PHOCÉE, ville d'Ionie, eſt condamnée par les Romains à être detruite, V. 108. Les Marſeillois, originaires de cette ville, obtiennent ſa grace, 194.
PHOCIDE, partie de la Gréce, II. 4. Ravage:

de la Phocide par Xerxès, 209. Les Lacédémoniens dépouillent les peuples de la Phocide de l'intendance du temple de Delphes, 316. Périclès les rétablit, *ibid.* Les Phocéens labourent des terres conſacrées à Apollon, III. 473. Ils ſont déclarés ſacrilèges, & condamnés à une amende, *ibid.* Ils ſe ſoulèvent contre le Décret des Amphictyons, *ibid.* Ceux-ci font la guerre aux Phocéens, 474. Philippe vient à bout de réduire les Phocéens, 493.

PHOCION, Général des Athéniens, chaſſe Philippe de l'Eubée, III. 503. Il fait lever à ce Prince le ſiége de Périnthe & de Byzance, 510. Il rejette les offres d'Harpalus, 785. Il tâche en vain d'empêcher les Athéniens de s'engager dans la guerre Lamiaque, IV. 27. Il eſt condamné à mort par les Athéniens, 59. Son corps eſt porté hors du territoire de l'Attique, 61. Les Athéniens lui élèvent une ſtatue, & enterrent honorablement ſes os, 65. Eloge & caractère de Phocion, III. 502. 785. IV. 62.

PHORONÉE, Roi d'Argos, II. 10.

PHOTIUS, Patriarche de Conſtantinople, & Hiſtorien Grec, VI. 267.

PHRAATE I, fils de Priapatius, Roi des Parthes, V. 272.

PHRAATE II, ſuccéde à ſon pere Mithridate dans le roiaume des Parthes, V. 272. Il eſt vaincu trois fois par Antiochus Sidète, 203. Il relache Démétrius, 204. Il défait Antiochus, qui périt dans le combat, *ibid.* Il épouſe une des filles de ce Prince, *ibid.* Il eſt vaincu par les Scythes qu'il avoit appellés à ſon ſecours contre Antiochus, & périt dans la déroute, 205.

PHRAATE III, ſurnommé *Dieu*, Roi des Parthes, V. 273. Il fait alliance avec les Romains pendant la guerre contre Mithridate, 377. Il prend le parti de Tigrane le jeune contre ſon pere, 394. Mort de Phraate, 273.

PHRAATE IV, eſt placé par ſon pere Orode ſur le trône des Parthes, V. 306. Il fait mourir ſes freres, ſon pere, & ſon fils, *ibid.*

PHRAORTE, Roi des Médes, ſuccéde à ſon pere Déjoce, I. 371. Il ſe rend maître de preſque toute la Haute Aſie, *ibid.* Il porte la guerre contre les Aſſyriens, 372. Il eſt vaincu, *ibid.* Nabucodonoſor le fait mourir, *ibid.*

PHRATAPHERNE, un des Généraux d'Alexandre : provinces qui lui échurent après la mort de ce Prince, IV. 24.

PHRYGIE, Province de l'Aſie Mineure, I. 326.

Phrygien, Mode dans la Muſique, V. 686.

PHRYNÉ, célèbre Courtiſanne de la Gréce, V. 611. Trait d'effronterie de Phryné, 613.

PHRYNIQUE, un des Généraux Athéniens, s'oppoſe au rappel d'Alcibiade, II. 490. Il eſt révoqué, 491.

PHRYNIS, Muſicien célèbre de l'Antiquité, V. 678.

PHRYNON, commande l'armée des Athéniens envoiée contre Mitylène, II. 75. Il accepte le défi de Pittacus, & eſt tué, *ibid.*

PHUL, Roi des Aſſyriens, qui fit pénitence à la prédication de Jonas, I. 346.

PHYLLIUS, Officier Lacédémonien, eſt tué au ſiége de Sparte par Pyrrhus, en combattant vaillamment, IV. 236.

PHYSCON, *Voiez* PTOLÉMÉE *Evergéte*, ſurnommé *Phyſcon*.

Phyſique des Anciens, VI. 568.

PHYTON, Général des troupes de la ville de Rhége, défend cette ville contre Denys, III. 203. Denys lui fait eſſuier mille outrages, & enſuite le fait mourir, 209.

Piédeſtal, terme d'Architecture, V. 573.

Pieux. Différence entre l'uſage des Grecs & celui des Romains par raport aux pieux dont ils fortifioient leurs Camps, IV. 489. V. 773.

PINDARE, Poéte Lyrique Grec, VI. 142. Caractére des ouvrages de ce Poéte, II. 339.

Pique, arme offenſive des Anciens, V. 759.

Pirée, Port d'Athénes, II. 242. V. 578.

PIROMIS, nom donné à des Rois que les Prêtres Egyptiens diſoient avoir régné en Egypte, I. 83.

PISANDRE, Capitaine Athénien, détermine le peuple d'Athénes à rappeller Alcibiade, II. 491. Les Athéniens le chargent d'aller traiter avec Alcibiade & Tiſſapherne, *ibid.* De retour à Athénes, il y change la forme du gouvernement, 493.

PISANDRE, Lacédémonien, eſt établi ſur la flote, par Agéſilas ſon beau-frere, pour commander à ſa place, II. 219. Il eſt vaincu par Conon près de Cnidos, & tué dans le combat, 229.

PISIDIE, Province de l'Aſie Mineure, I. 326.

PISISTRATE, Athénien, ſe rend Tyran d'Athénes, II. 53. 55. Douceur de ſa domination, 57. Sa mort, *ibid.* Son caractére, 54. Bibliothéque qu'il établit à Athénes, 57.

PISO FRUGI (*L. Calpurnius*) récompenſe les ſervices d'un de ſes fils, en lui donnant une couronne d'or, V. 818. Il eſt mis au rang des Hiſtoriens Latins, VI. 268.

PISON (*Calpurnius*) Conſul, commande au ſiége de Carthage avant l'arrivée de Scipion, I. 288.

PISUTHNE, Gouverneur de Lydie pour Darius, ſe revolte contre ce Prince, II. 403. Il eſt pris, & mis à mort, *ibid.*

PITHON, l'un des Capitaines d'Alexandre, eſt établi par Antipater Gouverneur de Médie, IV. 52. Il fait mourir Philotas, & s'empare de ſon gouvernement, 73. 74. Il eſt chaſſé de la Médie par Peuceſte, & obligé de ſe

retirer auprès de Séleucus, *ibid.* Antigone le fait mourir, 91.
PITTACUS, de Mitylène, l'un des ſept Sages de la Grèce, chaſſe le Tyran qui opprimoit ſa patrie, II. 71. Il eſt chargé de la conduite de l'armée contre les Athéniens, *ibid.* Il offre de ſe battre contre Phrynon leur Chef, & le tue, *ibid.* Les habitans de Mitylène lui donnent la Souveraineté de leur ville, *ibid.* Il abdique volontairement l'autorité au bout de dix ans, & ſe retire, *ibid.* Il meurt, 76.
Places. Attaque & défenſe des Places chez les Anciens, I. 538. 539. II. 374. 385. V. 823.
Planètes : Signification de ce mot, VI. 647. Obſervations ſur les Planètes, *ibid.*
Plantes, Voiez *Botanique.*
PLANUDE, Moine de Conſtantinople : Son recueil d'Epigrammes, VI. 148.
PLATÉE, ville de Béotie, II. 4. Les Platéens acquiérent de la gloire à la bataille de Marathon, 163. Ils refuſent de ſe ſoumettre à Xerxès, 198. Les Grecs leur décernent le prix de la valeur après la défaite de Mardonius, 231. Les Platéens ſe chargent de faire tous les ans l'anniverſaire de ceux qui ſont morts dans le combat, 233. Siége de Platée par les Thébains, 354. Siége & priſe de Platée par les Lacédémoniens, 373. 388. Les Thébains la raſent entiérement, 389. III. 353. Les Platéens ſe retirent à Athènes, *ibid.* Ils engagent Alexandre à détruire Thèbes, 561. Ce Prince leur permet de rétablir leur ville, 667.
PLATON, Philoſophe d'Athènes : ſa naiſſance, VI. 416. Il s'attache à Socrate, *ibid.* Il ſe retire à Mégare pour ſe ſouſtraire à la rage des Athéniens, 417. II. 708. Voiage de Platon en Egypte, VI. 417. en Italie, *ibid.* en Sicile, où il paroit pour la première fois à la Cour de Denys l'Ancien, III. 296. Sa liaiſon intime avec Dion, *ibid.* Second voiage de Platon en Sicile, 229. Merveilleux changement que ſa préſence cauſe à la Cour de Denys le Jeune, 210. Conſpiration des Courtiſans pour en prévenir les ſuites, 231. Platon quitte la Cour, & retourne en Grèce, 235. Avanture qui lui arrive à Olympie, *ibid.* Il revient à la Cour de Denys le Jeune, 237. Denys ſe brouille avec lui, 238. Il lui permet de retourner en Grèce, 239. Mort de Platon, 441. VI. 419. Syſtême de ſa Doctrine, 418. Ce qu'il penſoit de la nature de la Divinité, 546. Belle penſée de Platon ſur la formation du Monde, 562. Jalouſie ſecrette entre Platon, & Xénophon, 410. Haine de Platon contre Démocrite, 574. Moien qu'il employoit pour tirer Speuſippe ſon neveu de la vie déréglée qu'il menoit, 420. Les écrits de Platon ſont fait mettre au rang des Grammairiens, 10. & des Rhéteurs, 47.
PLAUTE, Poéte Comique, VI. 154. Caractére de ſa poéſie & de ſon ſtile, *ibid.* 156.
PLEMMYRE, île aux environs de Syracuſe, II. 446.
PLINE L'ANCIEN, Philologue, VI. 29. Abrégé de ſa vie, *ibid.* Triſte accident qui le fit périr, 31. Stile de Pline, 32.
PLINE LE JEUNE, Orateur Latin, VI. 346. Sa naiſſance, *ibid.* Son éducation, *ibid.* Son application à l'étude, 362. Par quels degrés il parvient aux premières Charges de l'Etat, 349. Occaſions importantes où il fait paroître la force de ſon éloquence, & ſon indignation contre les oppreſſeurs des peuples, 352. Il eſt envoié dans le Pont & la Bithynie en qualité de Proconſul, 357. Lettre qu'il écrit à l'Empereur au ſujet des Chrétiens, 358. Réponſe de l'Empereur à ce ſujet, 360. Retour de Pline à Rome, 361. Sa mort, 362. Eſtime & attachement de Pline pour les perſonnes vertueuſes, & pour les gens de Lettres, 365. Ses libéralités, 369. 86. Innocens plaiſirs de Pline, 372. Son ardeur pour la gloire & pour la réputation, 375. Panégyrique qu'il prononça devant l'Empereur Trajan, 379. Stile de Pline, 390.
PLISTARQUE, fils de Léonide, Roi de Sparte, II. 248.
PLISTHÈNE, fils d'Atrée, Roi de Mycénes, II. 82.
PLISTONAX, Roi de Lacédémone, s'empreſſe à faire conclure la paix entre Athénes & Sparte, II. 413. Sa mort, 509.
PLOTIUS GALLUS (*Licius*) Rhéteur Latin, VI. 58.
PLUTARQUE de Chéronée, Hiſtorien Grec, VI. 252. Abrégé de ſa vie, 253. Ses ouvrages, 257.
PLUTARQUE d'Eréthrie, appelle les Athéniens au ſecours de l'île d'Eubée aſſiégée par Philippe, III. 501. Sa perfidie, 505. Phocion le chaſſe d'Eréthrie, *ibid.*
Pneumatique. Origine de la Machine Pneumatique, VI. 575.
Poéme Epique, II. 64. III. 143. Poéme Dramatique, *ibid.* Poéme Satyrique, *ibid.*
Poéſie. POÉTES. Origine de la Poéſie, VI. 123. Poétes Grecs, 126. II. 63. Poétes Grecs, qui ſe ſont diſtingués dans le Poéme Epique, VI. 126. Poétes Tragiques, 134. Poétes Comiques, 136. Poétes Iambiques, 137. Poétes Lyriques, *ibid.* Poétes Elégiaques, 143. Poétes Auteurs d'Epigrammes, 145 Poétes LATINS partagés en trois âges, 148. premier âge, 150. ſecond âge, 165. troiſiéme âge, 197. Emulation des Poétes pour diſputer le prix aux Jeux Olympiques, III. 142. Poétes qui ont inventé & perfectionné la Tragédie & la Comédie, 144. 156. Les Anciens Poétes Grecs faiſoient eux-mêmes la déclamation de leurs piéces, V. 702.
POLÉMARQUE, Magiſtrat à Athénes, qui étoit

emploié également à commander les troupes & à rendre la justice, II. 164. III. 33.
Polémon, Philosophe de l'ancienne Académie, VI. 426.
Polorcéte, surnom donné à Démétrius fils d'Antigone, IV. 94.
Politique. En quoi elle consiste, II. 312. 478. 537. 549. 555. III. 289. Essets d'une fausse politique, I. 41. II. 457. Politique des Romains, V. 94. 96. 112. 165. Langage des Politiques, III. 429.
Porton, Poéte Latin, VI. 273.
Pollux (*Julius.*) Grammairien Grec, VI. 28. & Philologue, 42.
Polybe, Historien Grec; sa naissance, VI. 236. Son éducation, *ibid.* Ses fonctions aux funérailles de Philopémen, IV. 623. Il est choisi par les Achéens pour Ambassadeur auprès de Ptolémée Epiphane, 632. Il est élu Capitaine Général de la Cavalerie chez les Achéens, V. 38. Il est député vers le Consul Marcius, & lui présente le Décret des Achéens, 40. 42. Il revient en Achaïe, *ibid.* Il épargne aux Achéens une dépense considérable, 45. Il est compris dans le nombre des Bannis, & conduit à Rome, 105. Son étroite union avec le second Scipion l'Africain, 106. I. 302. 305. VI. 237. Retour de Polybe dans l'Achaïe, V. 137. Zéle de Polybe pour défendre la mémoire de Philopémen, *ibid.* Preuve qu'il donne de son désintéressement, 138. Il établit l'ordre & la tranquillité dans sa patrie, *ibid.* Il retourne joindre Scipion à Rome, & l'accompagne au siége de Numance, 339. Après la mort de Scipion il revient dans son pays où il finit ses jours, *ibid.* Principaux Ouvrages que Polybe a composés, VI. 218.
Polybe, de Mégalopolis, Officier dans l'armée des Achéens, IV. 438.
Polybe, Médecin, gendre & successeur d'Hippocrate, VI. 583.
Polybidas, Lacédémonien, est chargé de la guerre contre Olynthe, & prend cette ville, III. 336.
Polyclète, fameux Statuaire, V. 606. Combat fort singulier auquel il fut exposé après sa mort, 615.
Polycrate, Tyran de Samos, I. 195. Histoire singulière de ce Tyran, *ibid.* Fin misérable de Polycrate, 496. 497.
Polycrate, premier Ministre de Ptolémée Epiphane, rend à ce Prince de grands services, IV. 606.
Polydamas, fameux Athléte de l'Antiquité, III. 120.
Polydecte, Roi de Sparte, & frere de Lycurgue, II. 93.
Polydore, frere de Jason, le Tyran de Phéres, lui succéde, & est tué bientôt après par Polyphron son autre frere, III. 374.
Polyéne, Sénateur de Syracuse, harangue le peuple sur l'action d'Andranodore, après la mort d'Hiéronyme, III. 299.
Polygamie. Elle étoit permise en Egypte, I. 38.
Polygnote, Peintre célébre, V. 636. Action généreuse de Polygnote envers les Athéniens, *ibid.* II. 170.
Polyperchon, Syracusain, de concert avec Leptine, tue Callippe meurtrier de Dion, III. 262.
Polyphron, est substitué à Jason Tyran de Phéres, son frere, III. 374. Il tue Polydore son autre frere, & est tué lui-même bientôt après par Alexandre de Phéres, *ibid.*
Polysperchon, un des Généraux de l'armée d'Alexandre, réduit une contrée nommée Bubacéne, III. 731. Il se raille d'un Perse qui se prosterneit devant Alexandre, 734. Ce Prince le fait mettre en prison, & lui pardonne quelque tems après, *ibid.* 735. Polysperchon se rend maître de la ville d'Ore, 745. Il est nommé par Antipater Régent du Roiaume & Gouverneur de Macédoine, IV. 56. Il rappelle Olympias, 57. Il travaille à s'affurer de la Gréce, 58. Il est chassé de la Macédoine par Cassandre, 77. Il fait mourir Hercule fils d'Alexandre avec sa mere Barsine, 104.
Polystrate, soldat Macédonien, apporte à boire à Darius qui étoit près d'expirer, & reçoit ses dernières paroles, III. 685.
Polyxéne, beau-frere de Denys, s'étant déclaré contre ce Prince, prend la fuite pour ne pas tomber entre ses mains, III. 205.
Polyxénide, Amiral de la flote d'Antiochus le Grand, est battu par Livius, & obligé de prendre la fuite, IV. 556. Il défait par un stratagême Pausistrate qui commandoit la flote de Rhodes, 558. Il est vaincu par Emilius, & obligé de se retirer à Ephése, 561.
Polyzéle, frere d'Hiéron I. Roi de Syracuse, donne de l'ombrage à son frere, II. 317. Théron, son gendre, prend son parti, *ibid.* La paix se fait par l'entremise du Poéte Simonide, *ibid.*
Pompée, est donné pour successeur, à Luculle dans la guerre contre Mithridate, V. 358. Conduite qu'il tient en arrivant dans son Gouvernement, 390. Il offre la paix à Mithridate, 391. Il remporte plusieurs victoires sur ce Prince, 392. Il marche en Arménie contre Tigrane, qui vient lui-même se rendre à lui, 393. 394. Il se met à la poursuite de Mithridate, & soumet en chemin les Albaniens, & les Ibériens, 396. Las de poursuivre Mithridate, il vient en Syrie, dont il se rend maître, & éteint l'Empire des Séleucides, 398. 216. Il retourne dans le Pont, 399. Il revient en Syrie, 401. Expéditions de Pompée dans l'Arabie, 406. 261. & dans la Judée,

Judée, 262. Il prend Jéruſalem, entre dans le Temple, & juſques dans le lieu très Saint, 263. Après avoir ſoumis toutes les villes du Pont, il retourne à Rome, 406. Il y reçoit l'honneur du Triomphe, 407. Après ſa défaite à Pharſale, il ſe retire en Egypte, 419. Il y eſt tué, 420. Portrait de Pompée par Paterculus, VI. 294.

POMPEUS, Officier Romain, Commandant d'un petit corps de troupes durant la guerre contre Perſée, ſe retire ſur une hauteur, & s'y défend courageuſement, V. 36.

POMPONIUS MARCELLUS (*Marcus*) Grammairien Latin, VI. 20.

POMPONIUS, Juriſconſulte, VI. 530.

PONT, Roiaume dans l'Aſie Mineure, I. 325. IV. 11. Abrégé chronologique de l'hiſtoire des Rois de Pont, *ibid.*

Pont bâti ſur le Danube par ordre de Trajan, V. 588. Pont que Xerxès fit conſtruire pour faire traverſer l'Helleſpont à ſon armée, II. 190.

C. POPILIUS eſt envoié en ambaſſade en Egypte pour y mettre fin à la guerre, IV. 677. Il oblige Antiochus de ſortir d'Egypte, & de laiſſer les deux freres Ptolémée en repos, 681. Il eſt envoié dans le Péloponnèſe pour y publier le Décret du Sénat en faveur des Grecs, V. 37.

PORPHYRE, Tyrien, ſavant payen, ennemi déclaré du Chriſtianiſme & des Saintes Ecritures, IV. 711.

PORUS, Roi Indien, refuſe de ſe ſoumettre à Alexandre, III. 747. Il eſt vaincu & fait priſonnier, 751. 754. Alexandre lui rend ſes Etats, 755.

POSIDONIUS, Philoſophe Stoïcien, VI. 450.

POSSIDONIUS, Aſtronome & Géographe, VI. 624.

Poſtes. Invention des Poſtes & des Couriers, I. 467. 520.

POSTHUMIUS, Conſul, pour ſe venger des Prénestins, exige d'eux de groſſes dépenſes, & par la donne atteinte à la Loi Julia, V. 754.

POTHIN, Miniſtre de Ptolémée, chaſſe Cléopatre, V. 419. Il eſt d'avis qu'on faſſe mourir Pompée, *ibid.* Il tâche de rendre Céſar odieux aux Egyptiens, 422. Il empêche l'effet du Décret de Céſar, & ſoulève les Egyptiens contre lui, 424. Céſar le fait mourir, 426.

POTIDÉE, ville de Macédoine, ſe revolte contre les Athéniens dont elle étoit tributaire, II. 319. Elle eſt aſſiégée & priſe par les Athéniens, 320. 370. Philippe leur enléve cette ville, III. 464.

Pourpre, teinture fort eſtimée des Anciens, V. 546. Coquillages qui donnent la teinture Pourpre, *ibid. & ſuiv.*

PRAXITELE, célébre Sculpteur de l'Antiquité, V. 610.

Préfets des Alliés, Officiers Romains, V. 728.

PRÉXASPE, Confident de Cambyſe, tue Smerdis par ordre de ce Prince, I. 493. Lâche & monſtrueuſe flaterie de Préxaſpe envers Cambyſe, 495. Il promet aux Mages de déclarer devant le peuple que Smerdis le Mage eſt le véritable fils de Cyrus, 501. Il parle au peuple du haut d'une tour, lui déclare tout le contraire, ſe précipite du haut de la tour en bas, & ſe tue, *ibid.*

PRIAPATIUS, fils & ſucceſſeur d'Arſace II. Roi des Parthes, V. 271.

PRIÉNE, ville d'Ionie, II. 316.

Priére des Payens pour demander aux dieux la conſervation des biens de la terre, V. 503. Priére qu'un Conſul vainqueur faiſoit aux dieux en entrant dans le Capitole, 815. Priére qu'Epictéte ſouhaitoit de faire en mourant, VI. 453.

Primipile, dignité dans l'armée Romaine, V. 738. 739.

PRINCES, *Voiez* ROIS.

Priſonnier, Rachat des Priſonniers de guerre chez les Anciens, V. 799.

PROCLÈS, fils d'Ariſtodéme, régne à Sparte avec ſon frere Euryſthéne, II. 97.

PROCULEIUS, Officier Romain, vient trouver Cléopatre dans ſa retraite, & l'exhorte à ſe remettre entre les mains de Céſar, V. 455. Il ſe rend maître de la perſonne de cette Princeſſe, 456. Céſar le charge de ſavoir de la Reine ce qu'elle deſire de lui, *ibid.*

Prodicos, titre que les Lacédémoniens donnoient à Sparte aux Tuteurs des Rois, II. 99.

PRODICUS, célébre Sophiſte, VI. 109. Sa déclamation à cinquante dragmes, *ibid.* Sa mort, 110.

PROÉRÉSE, Sophiſte à qui les Romains élevérent une ſtatue, VI. 106.

PROETUS, Roi d'Argos, II. 10.

Profil, en Peinture: invention de cet art, V. 654.

PROMACHUS, Officier d'Alexandre, meurt d'une débauche qu'il fait avec ce Prince, III. 782.

PROPERCE, Poéte Latin, VI. 194.

Prophétes, au ſujet de Pharaon Ephrée, & des Egyptiens, I. 91. 93. 95. Prophéties qui regardent Ninive, 375. Babylone, 444. Cyrus, 446. Alexandre, 474. III. 638. Tyr, 626. Antiochus le Grand, IV. 599. Séleucus Philopator, 665. Antiochus Epiphane, 702. Prophétie de Jacob au ſujet du Meſſie, V. 269.

PROSPER, (Saint) Poéte Latin, VI. 218.

Proſpérité: à quelle épreuve elle met l'ame, I. 483. Cortége de la proſpérité, II. 630.

PROTAGORE, frere de Nicoclès, chaſſe Evagore II. de Salamine, & régne à ſa place, III. 434. Ochus le confirme dans la poſſeſſion du trône, 438.

PROTAGORE d'Abdére, Sophiſte VI. 106. Pro-

cés ſingulier entre Protagore & un de ſes diſciples, 107. Sentiment de Protagore ſur l'exiſtence de la Divinité, II. 441. VI. 543. Les Athéniens le chaſſent de leur ville, & font brûler ſes ouvrages, *ibid.*

PROTÉAS, Macédonien : Alexandre boit à ſa ſanté dans la coupe d'Hercule, III. 801.

PROTÉE, Roi d'Egypte, I. 76. Il retient auprès de lui Héléne avec ſes richeſſes, & la rend à Ménélas, *ibid.* 187.

PROTHOÜS, Sénateur de Sparte, s'oppoſe à la guerre contre les Thébains, III. 355. Il eſt peu écouté, *ibid.*

PROTOGÉNE, célébre Peintre, V. 657. Maniére dont il fit connoiſſance avec Apelle, 647. Egards qu'eut pour lui Démétrius pendant le ſiége de Rhodes, IV. 138. Ouvrages de Protogéne, V. 657.

PROTOMAQUE, l'un des Chefs Athéniens qui remportérent la victoire près des îles Arginuſes, & qui furent condamnés à mort à leur retour, II. 513. 519.

Providence. Entretien de Socrate ſur la Providence, II. 677.

PROXÉNE, de Béotie, commande un corps de troupes Grecques dans l'armée de Cyrus le Jeune contre ſon frere Artaxerxe, II. 558. Il eſt arrêté par trahiſon, & mis à mort, 578. Caractére de Proxéne, 579.

PRUDENCE, Poëte Chrétien, VI. 211.

PRUSIAS I, Roi de Bithynie, IV. 10.

PRUSIAS II, Roi de Bithynie, ſurnommé *le Chaſſeur*, ſe déclare pour les Romains contre Antiochus, IV. 560. Il fait la guerre à Euméne, 625. Services que lui rend Annibal pendant cette guerre, *ibid.* I. 267. Pruſias cherche à le livrer aux Romains, 268. IV. 626. Il s'entremet auprès des Romains pour les engager à accorder la paix à Perſée, V. 45. Baſſes flateries de Pruſias dans le Sénat, 109. Guerre de Pruſias contre Attale, 113. Le Sénat l'oblige de mettre bas les armes, & de faire ſatisfaction à Attale, *ibid.* Pruſias, voulant faire mourir ſon fils Nicoméde, en eſt tué lui-même, 115.

PRYTANIS, nom du premier Magiſtrat de Corinthe, II. 14.

PSAMMÉNIT, Roi d'Egypte, eſt ſoumis par Cambyſe qui le traite avec douceur, I. 98. 489. Il cherche à remonter ſur le trône, & eſt mis à mort, 98. 490.

PSAMMIS, Roi d'Egypte, I. 89.

PSAMMITIQUE, un des douze Rois qui régnoient en Egypte, eſt relégué par ſes Collégues dans des marais ; & à quelle occaſion, I. 84. Il défait les onze Rois, & demeure ſeul maître de l'Egypte, 85. Il fait la guerre au Roi d'Aſſyrie, *ibid.* Il aſſiége Azot, & s'en rend maître au bout de vingt-neuf ans, 86. Il vient à bout de chaſſer les Scythes de ſes Etats, *ibid.* Mort de Pſammitique, 87. Ce qu'il fit pour s'aſſûter ſi les Egyptiens étoient le plus ancien peuple de la terre, 80.

PTOLÉMAIDE, fille de Ptolémée Soter, & mariée à Démétrius Poliorcéte, IV. 168.

PTOLÉMÉE, fils d'Amyntas II, diſpute la couronne à Perdiccas, III 489. Pélopidas l'exclut du trône, *ibid.* 459.

PTOLÉMÉE, fils de Séleucus, eſt tué à la bataille d'Ipſus, III. 600.

PTOLÉMÉE I. fils de Lagus, un des Généraux d'Alexandre, prend pluſieurs villes dans l'Inde, III. 743. Il eſt bleſſé dangereuſement au ſiége d'une ville des Indes, 772. Il eſt guéri en peu de jours, *ibid.* Provinces qui lui tombent en partage après la mort d'Alexandre, IV. 23. Il fait conduire le corps d'Alexandre à Alexandrie, 44. Il ſe ligue avec Antipater, Cratére, & Antigone contre Perdiccas & Euméne, 46. Il ſe rend maître du camp de Perdiccas, 50. Il refuſe la Régence du Roiaume, 51. Il ſe rend maître de la Syrie, de la Phénicie, & de la Judée, 54. Il prend Jéruſalem, 55. Il forme une ligue avec Séleucus, Caſſandre, & Lyſimaque, contre Antigone, 92. Il s'empare de l'île de Cypre, 96. Il défait Démétrius dans une bataille, *ibid.* & ſe rend maître de Tyr, 97. Défaite d'un de ſes Généraux par Démétrius, 98. Diverſes expéditions de Ptolémée, contre Antigone, 104. Ptolémée eſt vaincu par Démétrius, qui lui enléve l'île de Cypre, 117. 118.

Ptolémée prend le titre de Roi, IV. 119. Il empêche Antigone d'aborder en Egypte, 120. Il envoie du ſecours aux Rhodiens aſſiégés par Démétrius, 129. 133. Les Rhodiens, en reconnoiſſance, lui donnent le titre de *Soter*, 138. Ptolémée ſe ligue avec Séleucus, Caſſandre, & Lyſimaque, contre Antigone, & Démétrius, 145. Ces quatre Princes partagent entr'eux l'Empire d'Alexandre, 152. Alliance entre Ptolémée & Lyſimaque, 155. Ptolémée reprend l'île de Cypre ſur Démétrius, 160. Il renouvelle la ligue avec Lyſimaque & Séleucus contre Démétrius, 164. Il céde l'Empire à ſon fils Ptolémée Philadelphe, 171. Mort de Ptolémée Soter, 177. Eloge de ce Prince, *ibid.* Fameuſe Bibliothéque qu'il fit conſtruire à Alexandrie, 173.

PTOLÉMÉE II, ſurnommé *Philadelphe*, eſt placé par ſon pere Ptolémée Soter ſur le trône d'Egypte, IV. 171. Fête qu'il donne aux peuples à ſon avénement à la couronne, 178. Commencement de ſon régne, 189. Son reſſentiment contre Démétrius de Phalére, 190. Ptolémée fait conſtruire la Tour de Pharos, 172. V. 583. Il fait traduire les Livres Saints pour en orner ſa Bibliothéque, IV. 204. Il recherche l'amitié des Romains, 243. Sa libéralité envers les Ambaſſadeurs Romains, 244. Ptolémée envoie du ſecours aux Athéniens aſſiégés par Antigone, 246. Revolte de

Magas contre Ptolémée, *ibid.* Celui-ci appaiſe une conſpiration contre ſa perſonne, 247. Travaux de Ptolémée utiles pour le commerce, 250. Il s'accommode avec Magas, 251. Guerre entre Ptolémée & Antiochus, 252. Paix entre ces Princes, 254. Mort de Ptolémée Philadelphe, 259. Caractére & qualités de ce Prince, *ibid.* Goût qu'il avoit pour les arts, 252. 257. Son attention a faire fleurir le commerce dans ſon Roiaume, 250. V. 519.

Ptolémée III, ſurnommé *Evergéte*, ſuccéde à ſon pere Ptolémée Philadelphe, IV. 259. Il venge la mort de ſa ſœur Bérénice, fait mourir Laodice, & s'empare d'une partie de l'Aſie, 264. En revenant de cette expédition il paſſe par Jéruſalem, & y offre des ſacrifices au Dieu d'Iſrael, 264. Ligue d'Antiochus Hiérax & de Séleucus Callinicus contre Ptolémée, 264. Celui-ci s'accommode avec Séleucus, *ibid.* Il fait arrêter Antiochus, & le met en priſon, 271. Il s'applique a augmenter la Bibliothéque d'Alexandrie, *ibid.* Il donne a Joſeph neveu d'Onias, la ferme des provinces de Célé-Syrie, de Phénicie, de Judée, & de Samarie, 274. Libéralité de Ptolémée envers les Rhodiens, 337. Arrivée de Cléoméne a la Cour d'Egypte, 336. Mort de Ptolémée Evergéte, *ibid.*

Ptolémée IV, ſurnommé *Philopator*, monte ſur le trône d'Egypte après la mort de Ptolémée Evergéte, IV. 337. 342. Injuſtice & cruauté de ce Prince envers Cléoméne, 369. 371. Antiochus le Grand entreprend de recouvrer ſur Ptolémée la Célé-Syrie, 346. 353. Courte tréve entre ces deux Princes, 355. Ptolémée remporte a Raphia une grande victoire ſur Antiochus, 357. 358. Il vient à Jéruſalem, 359. Colére & vengeance de Ptolémée contre les Juifs, parce qu'ils refuſent de le laiſſer entrer dans le Sanctuaire, *ibid.* 360. Il accorde la paix à Antiochus, 362. Revolte des Egyptiens contre Philopator, *ibid.* Ce Prince ſe livre a toutes ſortes de débauches, 363. Il fait mourir Arſinoé qui étoit ſa ſœur & ſa femme, 364. Il meurt uſé de débauches, 449.

Ptolémée V, dit *Epiphane*, âgé de cinq ans, monte ſur le trône d'Egypte après la mort de Ptolémée Philopator, IV. 449. Antiochus le Grand & Philippe ſe liguent pour envahir ſes Etats, 452. Ptolémée eſt mis ſous la Tutéle des Romains, 459. Ariſtoméne, Tuteur du jeune Roi pour les Romains, enléve à Antiochus la Paleſtine & la Célé-Syrie, 473. Antiochus reprend ces provinces, 474. Conſpiration de Scopas contre Ptolémée diſſipée par Ariſtoméne, 510. 511. Ptolémée eſt déclaré majeur, *ibid.* Il épouſe Cléopatre, fille d'Antiochus, 528. Il fait alliance avec les Achéens, 604. Il donne à Hyrcan, fils de Joſeph, de grandes marques de bonté & d'amitié, 605. Il ſe dégoute d'Atiſtoméne, & le fait mourir, 512. 606. Il ſe livre a toutes ſortes d'excés, *ibid.* Les Egyptiens forment pluſieurs complots contre lui, *ibid.* Ptolémée choiſit Polycrate pour ſon premier Miniſtre, *ibid.* Avec l'aide de ce Miniſtre, il vient a bout des rebelles, 607. Il renouvelle l'alliance avec les Achéens, *ibid.* Il forme le deſſein d'attaquer Séleucus, 632. Les principaux de ſa Cour le font empoiſonner, 633.

Ptolémée VI. dit *Philométor*, âgé de ſix ans, ſuccéde à Ptolémée Epiphane, IV. 633. Semences de guerre entre Ptolémée & Antiochus Epiphane, 668. Couronnement de Philométor, 669. Il eſt vaincu par Antiochus, 671. Il perd une ſeconde bataille contre Antiochus, & eſt fait priſonnier, 672. 673. Les Alexandrins, a ſa place, nomment pour Roi ſon frere Ptolémée Evergéte II. ſurnommé auſſi Phyſcon, 665. Antiochus remet en apparence Philométor ſur le trône, 678. Les deux freres s'accordent, & régnent enſemble, 679. Les Romains empêchent Antiochus de les inquiéter, 681. Philométor eſt chaſſé du trône par ſon frere Phyſcon, V. 162. Il vient a Rome implorer la clémence du Sénat, 163. Les Romains partagent le Roiaume d'Egypte entre les deux freres, 164. Nouvelles brouilleries entre Philométor & Phyſcon, 165. Philométor refuſe d'évacuer l'île de Cypre, 166. Il remporte une victoire ſur Phyſcon, & le fait priſonnier, 167. Il lui pardonne, & lui rend ſes Etats, *ibid.* Il marie ſa fille Cléopatre a Alexandre Bala, 176. Il permet a Onias de bâtir un temple pour les Juifs en Egypte, *ibid.* Il marche au ſecours d'Alexandre ſon gendre, attaqué par Démétrius, 178. Complot d'Apollonius contre Ptolémée, *ibid.* Sur le refus que fait Alexandre de lui livrer ce perfide, Philométor lui ôte ſa fille, la donne a Démétrius, & lui aide a remonter ſur le trône de ſon pere, *ibid.* 179. Mort de Philométor, *ibid.*

Ptolémée VII, dit Evergéte II, & *Phyſcon*, fils de Ptolémée Epiphane, eſt mis par les Alexandrins ſur le trône d'Egypte a la place de Ptolémée Philométor ſon frere aîné, IV. 675. Les deux freres s'accordent, & régnent conjointement, 679. Ils ſe préparent a ſe défendre contre les attaques d'Antiochus, *ibid.* Les Romains obligent ce Prince a laiſſer les deux freres en repos, 681. Phyſcon chaſſe Philométor du trône, V. 162. Les Romains partagent le Roiaume entre les deux freres, 164. Phyſcon, mécontent de la part qu'on lui donne, vient à Rome, & demande qu'on le mette en poſſeſſion de l'île de Cypre, *ibid.* Les Romains la lui adjugent, 165. Les Cyrénéens ferment a Phyſcon l'entrée de leur pays, 166. Ce Prince ſe rétablit dans la Cyrénaique,

& s'attire de mauvais traitemens par ſa mauvaiſe conduite, *ibid.* Il fait de nouveau le voiage de Rome, & y porte ſes plaintes contre ſon frere, *ibid.* Il entreprend de ſe rendre maître de l'île de Cypte, 167. Philométor le bat, le fait priſonnier, & lui rend enſuite généreuſement ſes Etats, *ibid.*

Phyſcon épouſe Cléopatre veuve de Philométor, monte ſur le trône d'Egypte, & fait mourir le fils de ſon frere, V. 180. Excès de folie & de débauche dans Phyſcon, 191. Scipion l'Africain le jeune ſe tranſporte a la Cour de ce Prince, 194. Phyſcon chaſſe Cléopatre, & épouſe une fille qu'elle avoit eue de Philométor, nommée auſſi Cléopatre, 206. Horribles cruautés qu'il exerce en Egypte, *ibid.* Une revolte générale l'oblige d'en ſortir *ibid.* Nouvelles cruautés de Phyſcon, *ibid.* Il retourne en Egypte, & remonte ſur le trône, 208. Il appuie l'impoſture d'Alexandre Zébina, & lui prête une armée pour monter ſur le trône de Syrie, *ibid.* Il donne ſa fille Tryphéne en mariage a Grypus, 211. Mort de Phyſcon, 212.

Ptolémée VIII, dit *Lathyre*, ſuccéde à ſon pere Phyſcon, V. 213. Cléopatre ſa mere l'oblige a répudier Cléopatre ſa ſœur aînée, & a épouſer Séléne ſa ſœur cadette, *ibid.* Lathyre donne du ſecours a Antiochus le Cyzicénien contre Jean Hyrcan, 216. Cléopatre ôte ſa fille Séléne a Lathyre, & l'oblige lui-même a ſortir d'Egypte, & a ſe contenter du roiaume de Cypre, 221. Lathyre envoie aſſiéger Ptolémaïde, & marche en perſonne contre Alexandre roi des Juifs, ſur lequel il remporte une grande victoire, *ibid.* Action barbare de Lathyre après le combat, 222. Il léve le ſiége de Ptolémaïde, 223. Il fait une tentative inutile ſur l'Egypte, *ibid.* Il eſt rappellé par les Alexandrins, & remis ſur le trône d'Egypte, 228. Il s'éléve une rébellion dans l'Egypte contre lui, 229. Lathyre détruit Thébes où s'étoient retirés les rebelles, *ibid.* Il meurt peu de tems après, *ibid.*

Ptolémée IX, Roi d'Egypte : *Voiez* Alexandre I, fils de Phyſcon.

Ptolémée X, fils d'Alexandre I, Roi d'Egypte : *Voiez* Alexandre II.

Ptolémée XI, ſurnommé *Auléte*, eſt mis par les Alexandrins ſur le trône d'Egypte à la place d'Alexandre II, V. 257. Il ſe fait nommer ami & allié du peuple Romain par le crédit de Céſar & de Pompée, 408. En conſéquence il accable ſes ſujets d'impôts, 409. Il eſt chaſſé du trône, *ibid.* Les Alexandrins lui ſubſtituent Bérénice ſa fille, *ibid.* Il va à Rome, & gagne a force d'argent les ſuffrages des premiers de la République pour ſe faire rétablir, *ibid.* Il fait périr la plupart des Ambaſſadeurs Egyptiens envoiés à Rome pour y juſtifier leur revolte, 410. 411. On lui oppoſe un Oracle de la Sibylle, *ibid.* Gabinius le rétablit ſur le trône, 416. Auléte fait mourir ſa fille Bérénice, 417. Son ingratitude & ſa perfidie envers Rabirius, *ibid.* Mort d'Auléte, 418.

Ptolémée XII, fils de Ptolémée Auléte, régne après ſon pere avec ſa ſœur Cléopatre, V. 418. Il chaſſe Cléopatre, 419. Il fait aſſaſſiner Pompée par le conſeil de Théodote, *ibid.* 420. Céſar ſe porte pour Juge entre Ptolémée & Cléopatre, 422. Il s'aſſûre de la perſonne de Ptolémée, 423. Il le relâche, 428. Ptolémée recommence la guerre contre Céſar, 429. Il eſt vaincu, & ſe noie dans le Nil, en voulant ſe ſauver, 430.

Ptolémée I, Roi de Cypre, frere de Ptolémée Auléte, eſt dépoſé par les Romains, & ſes biens confiſqués, V. 243. Il ſe fait mourir par le poiſon, 244.

Ptolémée II, fils de Ptolémée Auléte, eſt établi Roi de Cypte par Céſar, V. 424. Céſar lui donne la Couronne d'Egypte conjointement avec Cléopatre, 430. Mort de Ptolémée empoiſonné par cette Princeſſe, 432.

Ptolémée, fils d Antoine & de Cléopatre, eſt proclamé Roi de Syrie par Antoine, V. 442.

Ptolémée Apion, fils naturel de Phyſcon, eſt établi par ſon pere Roi de la Cyrénaïque, V. 213. Il laiſſe en mourant ſon Roiaume aux Romains, 225.

Ptolémée Céraunus, ou *le Foudre*, fils de Ptolémée Soter, quitte la Cour, & ſe retire d'abord auprès de Lyſimaque, & enſuite auprès de Séleucus, IV. 172. 192. Il engage ce dernier à faire la guerre à Lyſimaque, *ibid.* Il aſſaſſine Séleucus, & s'empare des Etats de Lyſimaque, 195. 196. Il épouſe ſa ſœur Arſinoé veuve de Lyſimaque, & fait égorger les deux enfans qu'elle avoit eus de ce Prince, *ibid.* 197. Il la relégue elle-même dans la Samothrace, *ibid.* Il eſt bientôt puni de ces parricides par les Gaulois, qui le tuent dans un combat, 198. 199.

Ptolémée Macron, Gouverneur de l'île de Cypre ſous Ptolémée Philométor, ſe revolte contre ce Prince, entre au ſervice d'Antiochus Epiphane, & lui livre l'île de Cypre, IV. 672. Antiochus le met au nombre de ſes confidens, & lui donne le Gouvernement de la Célé-Syrie & de la Paleſtine, *ibid.* Il marche contre les Juifs, & eſt vaincu par Judas Maccabée, 695. *& ſuiv.* Il devient ami des Juifs, V. 159. Antiochus Eupator lui ôte ſon Gouvernement, *ibid.* Ptolémée, de deſeſpoir, ſe fait mourir par le poiſon, *ibid.*

Ptolémée, fils de Pyrrhus, eſt tué dans un combat contre les Lacédémoniens, IV. 238.

Ptolémée, un des principaux Officiers de Philippe, ſe joint à Apelle dans ſa conſpiration contre ce Prince, IV. 389. 391. Philippe le fait mourir, 394.

TOLOMÉE, Aſtronome & Géographe célébre, VI. 626. 632.
PUBLICIUS CERTUS, Sénateur Romain, eſt exclus du Conſulat à la ſollicitation de Pline, VI. 351. 352.
Pudeur. Trace de Pudeur parmi les payens, I. 378. V. 614. Elle étoit abſolument négligée à Sparte, II. 42.
Pugilat, exercice Athlétique des Anciens, III. 120.
Puits de Joſeph, bâti dans le château du Caire en Egypte : ſa deſcription, I. 11.
PULCHER (*P. Claudius*) Conſul, eſt battu ſur mer par Adherbal Général Carthaginois, I. 181.
Punique, Origine & ſignification de ce mot, I. 102. Guerres Puniques, 166. 197. 278.
Punitions, établies parmi les troupes chez les Anciens, V. 800. 883.
PYDNA, ville de Macédoine, eſt ſoumiſe par Philippe, III. 464. Célébre victoire remportée près de cette ville par Paul Emile ſur Perſée, V. 67. 73.
PYLADE, Inſtituteur de l'art des Pantomimes, V. 704.
PYLE, petite ville de Meſſénie, paſſe au pouvoir des Athéniens pendant la guerre du Péloponnéſe, II. 389.
Pyramide. Deſcription des Pyramides d'Egypte, I. 13. 79. Jugement qu'on doit porter de ces fameux bâtimens, 14.
PYRGOTELE, fameux Sculpteur, V. 650.
PYRRHIAS, Général des Etoliens, eſt battu deux fois par Philippe, IV. 409. 410.
PYRRHON, Philoſophe, Chef de la Secte qui porte ſon nom, VI. 474. Sa méthode de philoſopher, *ibid.* Son indifférence, 475. Dogme abominable qu'il enſeignoit, *ibid.*
PYRRHUS, fils d'Eacide Roi d'Epire, ſe dérobe à la fureur des revoltés, IV. 157. Il eſt rétabli ſur le trône d'Epire par Glaucias Roi d'Illyrie, 158. Les Moloſſes ſe revoltent contre lui, & pillent tous ſes biens, *ibid.* Il ſe retire auprès de Démétrius fils d'Antigone, *ibid.* Il ſe diſtingue à la bataille d'Ipſus, 148. 158. Il va en otage en Egypte pour Démétrius, *ibid.* Il épouſe Antigone fille de Bérénice, 159. Ptolémée lui donne une flote & de l'argent dont il ſe ſert pour rentrer dans ſes Etats, *ibid.* Pyrrhus enléve la Macédoine à Démétrius, & en eſt déclaré Roi, 164. Il partage ce Roiaume avec Lyſimaque, 166. Il eſt bientôt obligé d'en ſortir, 167. Les Tarentins appellent Pyrrhus à leur ſecours contre les Romains, 208. Ce Prince paſſe en Italie, 211. Il défait le Conſul Lévinus, 213. 215. Il fait faire aux Romains des propoſitions de paix, *ibid.* Entretien de Pyrrhus avec Fabricius, 218. Pyrrhus remporte un ſecond avantage ſur les Romains, 225. Expéditions de Pyrrhus en Sicile, 227. I. 163. Il revient en Italie, IV. 229. Il pille le temple de Proſerpine chez les Locriens, *ibid.* Il eſt vaincu par les Romains, 230. Il repaſſe en Epire, 231. Il ſe jette dans la Macédoine, & s'en rend maître pour un tems après avoir vaincu Antigone, 232. Expédition de Pyrrhus dans le Péloponnéſe, 234. Il forme inutilement le ſiége de Sparte, *ibid.* Il eſt tué à celui d'Argos, 238. 239. 241. Caractére de Pyrrhus en bien & en mal, 165. 208. 241. *& ſuiv.*
PYTHAGORA, Lacédémonien, commande une partie de la flote de Cyrus le jeune dans l'expédition de ce Prince contre ſon frere Artaxerxe, II. 558.
PYTHAGORA, fils d'Evagore, défend pendant l'abſence de ſon pere, la ville de Salamine qu'Artaxerxe aſſiégeoit, II. 644.
PYTHAGORE, Philoſophe, II. 344. VI. 455. Divers voiages de Pythagore, *ibid.* Il paſſe en Italie, & s'établit à Crotone, où il ouvre une Ecole de Philoſophie, II. 345. VI. 455. Noviciat de ſilence qu'il faiſoit ſubir à ſes diſciples, 456. II. 345. Docilité de ſes diſciples pour lui, VI. 457. Merveilleux changement que ſes leçons produiſent dans l'Italie, & ſurtout dans Crotone, *ibid.* *& ſuiv.* Mort de Pythagore, 466. Sentimens de ce Philoſophe ſur la nature de la Divinité, 460. 545. Son ſyſtême de la Métempſycoſe, & réveries qu'il racontoit de lui-même à ce ſujet, 460. *& ſuiv.* Merveilles attribuées à Pythagore, 465. 466.
PYTHARCHUS, de Cyzique, gagne la bienveillance de Cyrus qui lui donne pour penſion le revenu de ſept villes, I. 529.
PYTHÉAS, Magiſtrat des Béotiens, les engage à joindre leurs armes à celles des Achéens contre les Romains, V. 130. Métellus le fait mourir, 131.
PYTHÉAS, célébre Aſtronome & Géographe, V. 121. VI. 662.
PYTHIAS, ami de Damon : épreuve où fut miſe leur amitié, III. 222.
Pythie, nom de la Prêtreſſe d'Apollon à Delphes, III. 100.
Pythiques, Jeux célébres de la Gréce, III. 111.
PYTHIS, Sculpteur, qui travailla à embellir le Mauſolée, V. 615.
PYTHIUS, Prince Lydien, d'une richeſſe immenſe, & extrêmement ménager, V. 519. Offre généreuſe qu'il fait à Xerxès de ſes richeſſes, II. 187. Moien dont la Princeſſe ſon épouſe ſe ſert pour lui faire ſentir l'injuſtice & le ridicule de ſa conduite, 188. Cruauté que Pythius éprouve de la part de Xerxès, 189.
PYTHONORE, envoié par les Athéniens au ſecours des Léontins, eſt exilé pour n'avoir pas entrepris la conquête de la Sicile, II. 425.
PYTHON, de Byzance, célébre Rhéteur, eſt député par Philippe aux Thébains pour les

porter à la paix, III. 518.
PYXODORE, berger, découvre une cartiére de marbre auprès d'Ephéſe, V. 576. Les Ephéſiens lui décernent de grands honneurs, 577.

Q.

QUatre cens hommes ſont revêtus de toute l'autorité à Athénes, & en abuſent tyranniquement, II. 493. Ils ſont caſſés, 496.
QUESTEUR ROMAIN: Ses fonctions a l'armée, V. 741.
QUINTE-CURCE, Hiſtorien Latin, VI. 302.
QUINTILIEN, Rhéteur Latin, VI. 76. Sa naiſſance, *ibid.* Moiens qu'il emploie pour ſe former a l'éloquence, 77. Il ouvre a Rome une Ecole de Rhétorique, 78. & exerce en même tems la fonction d'Avocat, 79. Il obtient de l'Empereur la permiſſion de quitter ces deux emplois, 80. Il perd un de ſes fils, *ibid.* Il commence ſon ouvrage des Inſtitutions Oratoires, *ibid.* 81. Domitien le charge de l'éducation de deux jeunes Princes ſes petits-neveux, *ibid.* Flaterie impie de Quintilien envers cet Empereur, *ibid.* Douleur de Quintilien à la mort de ſon ſecond fils, 83. Il finit ſon ouvrage des Inſtitutions Oratoires, 84. On ne ſait rien ſur le tems de ſa mort, 87. Plan & caractére de la Rhétorique de Quintilien, *ibid.* Maniére d'enſeigner la Jeuneſſe, uſitée de ſon tems, 92.

R.

RABIRIUS POSTHUMUS, Chevalier Romain, vient trouver Ptolémée Auléte pour ſe faire paier des ſommes qu'il lui avoit prêtées a Rome, V. 417. Perfidie de Ptolémée a ſon égard, *ibid.* Rabirius eſt accuſé a Rome d'avoir aidé Ptolémée a corrompre le Sénat, *ibid.* Cicéron prend ſa défenſe, 418.
Ragau, nom de la plaine où Nabucodonoſor vainquit Phraorte, I. 372.
RAMESSÈS-MIAMUM, Roi d'Egypte, I. 69. Ce Prince fait ſouffrir aux Iſraélites des maux infinis, *ibid.*
RAMSURS. Condition des Rameurs chez les Anciens, III. 61.
RAMMIUS, citoien de Brunduſe, eſt chargé par Perſée d'empoiſonner Euméne, V. 10. Il va trouver Valére à Chalcis, lui découvre tout, & le ſuit à Rome, *ibid.*
RAPHIA, ville de Paleſtine, près de laquelle Antiochus le Grand fut vaincu par Ptolémée Philopator, IV. 357.
Récompenſes que les Anciens accordoient à ceux qui ſe diſtinguoient à la guerre, V. 801. 802. 809.
Reconnoiſſance. Elle étoit la principale vertu des Egyptiens, I. 39.
RÉGILLUS (*L. Emilius*) eſt chargé du commandement de la flote Romaine à la place de Livius, IV. 557. Il remporte une victoire complette ſur Polyxénide Amiral d'Antiochus, 561. Il reçoit l'honneur du triomphe, 582.
RÉGULUS (*M. Atilius*) Conſul, remporte avec ſa flote une grande victoire ſur les Carthaginois, I. 170. Il paſſe en Afrique, 171. Les Romains lui continuent le commandement comme Proconſul, *ibid.* Il défait les Carthaginois, & s'empare de Tunis, 172. Il ſe laiſſe éblouir par ſes heureux ſuccès, *ibid.* Il eſt vaincu par les Carthaginois, & fait priſonnier, 175. 176. Les Carthaginois l'envoient a Rome propoſer l'échange des priſonniers, 177. A ſon retour ils lui font ſouffrir les derniers ſupplices, 178. 179.
Religion. Origine & ſource de la Religion des Anciens, III. 81. *& ſuiv.* Attention des Anciens a s'acquitter en tout des devoirs de Religion, II. 235. 633. V. 678. 788. Le voile de la Religion ſert ſouvent a l'exécution des deſſeins les plus criminels, & à couvrir les entrepriſes les plus injuſtes, II. 407. 488.
Repas publics établis dans la Gréce, & a Sparte, II. 25. III. 13. Chez les Payens les repas commençoient & finiſſoient par des priéres, V. 502. Frugalité des anciens Généraux dans leurs repas, 784.
Réſurrection des corps. Sentiment confus que les Payens avoient de la Réſurrection des corps, II. 517.
Retraite des dix mille Grecs après la bataille de Cunaxa, II. 580. *& ſuiv.*
RHADAMANTE, frere de Minos, eſt chargé par ce Prince d'adminiſtrer la Juſtice dans ſa ville capitale, III. 17.
RHAMPSINIT, Roi d'Egypte, I. 77.
RHÉGE, ville de Sicile, forme une ligue contre Denys, III. 191. Elle fait la paix avec ce Prince, *ibid.* Refus injurieux qu'elle fait de lui donner une épouſe, & réponſe inſolente dont elle accompagne ce refus, 195. Denys pour ſe venger vient l'aſſiéger, 207. 208. Funeſte ſort de cette ville, *ibid.* Une Légion Romaine vient s'y établir par le ſecours des Mamertins, après en avoir chaſſé les citoiens, I. 167. Les Romains les rétabliſſent, *ibid.*
RHÉOMITHRE, un des Chefs revoltés contre Artaxerxe Mnémon, livre à ce Prince les principaux des revoltés pour faire ſa paix, & garde l'argent qu'il avoit apporté d'Egypte pour la confédération, III. 409.
RHÉTEUR. Ce que l'on entend par ce mot, VI. 46. Rhéteurs Grecs, 47. Rhéteurs Latins, 54.
Rhétorique adreſſée à Hérennius, VI. 68.
RHISIASE, Achéen, oblige par ſes menaces ſon fils Memnon, qui étoit Magiſtrat, à ne

pas s'oppoſer au Traité avec les Romains, IV. 482.
Rhodes, île & ville de l'Aſie Mineure, I. 325. Rhodes ſe ſouléve contre Athénes, III. 419. 420. Elle eſt déclarée libre, 427. Elle devient ſoumiſe à Mauſole Roi de Carie, 430. Les Rhodiens entreprennent de détrôner Artémiſe veuve de ce Prince, 431. Cette Princeſſe ſe rend maîtreſſe de leur ville, 432. La mort d'Artémiſe les rétablit en liberté, 433. Les Rhodiens refuſent de donner du ſecours a Antigone contre Ptolémée, IV. 122. Démétrius aſſiége leur ville, 123. Il léve le ſiége un an après par un traité fort honorable aux Rhodiens, 137. Il leur fait préſent de toutes les machines de guerre qu'il avoit emploiées a ce ſiége, *ibid.* Les Rhodiens, de l'argent qu'ils en retirent, font conſtruire un Coloſſe fameux, *ibid.* Flaterie impie des Rhodiens envers Ptolémée, pour lui marquer leur reconnoiſſance du ſecours qu'il a bien voulu leur donner pendant le ſiége, *ibid.* 138. Grand tremblement de terre qui arrive a Rhodes, 337. Emulation des Princes voiſins à ſoulager cette ville déſolée, *ibid.* Deſtruction du fameux Coloſſe, IV. 338. Guerre entre les Rhodiens & les Byzantins, & quelle en fut la cauſe, 352. La paix eſt rétablie entre ces deux peuples, 353. Guerre entre les Rhodiens & Philippe, 453. Ils portent leurs plaintes à Rome contre ce Prince, 460. Ils défont Annibal ſur mer, 559. Diſpute entre les Rhodiens & Euméne devant le Sénat de Rome au ſujet des villes Grecques d'Aſie, 574. *& ſuiv.* Les Rhodiens ſignalent leur zéle pour les Romains dans la guerre contre Perſée, V. 19. Ils envoient des Ambaſſadeurs à Rome, & à l'armée Romaine en Macédoine, qui y parlent en faveur de Perſée avec une inſolence extraordinaire, 45. 63. Ils envoient des Députés à Rome, qui ſe préſentent devant le Sénat, & tâchent d'appaiſer ſa colére, 96. *& ſuiv.* Après de longues & de vives ſollicitations ils obtiennent d'être admis à l'alliance du peuple Romain, 102.
Rhodogune, fille de Mithridate Roi des Parthes, épouſe Démétrius Roi de Syrie, V. 188.
Rhonopa, célébre Courtiſanne, VI. 140.
Rhône, fleuve. Paſſage du Rhône par Annibal, I. 207.
Rhythme, terme de Muſique: en quoi il conſiſte, I. 545.
Richelieu (*le Cardinal de*) compoſoit des piéces de Théatre, & ſe piquoit d'y exceller, III. 212.
Richeſſes. Mépris que les anciens Scythes avoient pour les richeſſes, II. 129.
Riviéres qui roulent de l'or, V. 526. 527.
Roiaumes. Origine & progrès de l'établiſſement des Roiaumes, I. 1.
Rois. Princes. Devoirs d'un Roi, II. 338. 339. III. 15. 16. 399. 824. VI. 257. Qualités eſſentielles dans un Prince: ſincérité, vérité, bonne foi, II. 334. 338. III. 784. application à rendre la Juſtice, 536. IV. 265. VI. 532. ſavoir reconnoître ſes fautes quand il arrive qu'il en commette, II. 183. VI. 534. s'attirer l'affection de ſes ſujets, IV. 99. 166. 262. 291. 316. 442. favoriſer les Arts & les Sciences, III. 312. V. 650. faire fleurir le Commerce dans ſon roiaume, IV. 250. V. 557. ne point ouvrir ſon cœur à l'envie, a la jalouſie, & a la flaterie, I. 266. II. 180. 286. III. 780. En quoi un Prince doit chercher à ſe diſtinguer de ſes ſujets, I. 480. 481. 482. Noble emploi qu'il doit faire de ſes richeſſes, IV. 218. Un Prince eſt l'épée & le bouclier de ſon Etat, I. 527. C'eſt une connoiſſance bien importante a un Prince que celle du cœur, III. 568. La tempérance eſt une vertu bien eſtimable dans un Roi, 398. VI. 191. Vices odieux dans un Prince, III. 729. Différence entre être Roi & être Tyran, II. 339. III. 177. 298.
Romains. Premier traité entre les Romains & les Carthaginois, I. 136. Les Romains envoient des Députés pour rechercher les Loix des villes de la Gréce, II. 260. Second traité entre les Romains & les Carthaginois, I. 149. Guerre entre les Romains & Pyrrhus, IV. 208. Ils ſont vaincus en deux rencontres par ce Prince, 213. 225. Ils remportent ſur Pyrrhus une grande victoire, & l'obligent de ſortir de l'Italie, 231. Ils puniſſent le crime de leurs citoiens qui s'étoient établis a Rhége, I. 166. Ils envoient des Ambaſſadeurs a Ptolémée Philadelphe, & font alliance avec ce Prince, IV. 244. Ils donnent du ſecours aux Mamertins contre les Carthaginois, I. 167. Ils font alliance avec Hiéron Roi de Syracuſe, III. 287. Ils ſongent pour la premiére fois à équiper une flote, I. 168. Ils battent celle des Carthaginois d'abord près des côtes de Myle, puis près d'Ecnome, 169. 170. Ils paſſent en Afrique, *ibid.* Ils ſont d'abord vainqueurs, puis vaincus, 171. 172. Ils défont la flote des Carthaginois a la vûe de la Sicile, 179. Ils paſſent en Sicile, & forment le ſiége de Lilybée, 180. Ils ſont vaincus ſur mer, 181. Ils remportent une grande victoire ſur les Carthaginois, auxquels ils accordent la paix, 183. 185.
Les Romains enlévent la Sardaigne aux Carthaginois, I. 197. Ils chaſſent Teuta de l'Illyrie, IV. 290. Ils envoient en Gréce une Ambaſſade ſolennelle pour y faire part de leur Traité avec les Illyriens, *ibid.* Les Corinthiens les admettent aux Jeux Iſthmiques, & les Athéniens leur accordent le droit de bourgeoiſie, *ibid.* Les Romains chaſſent Dé-

métrius de Phare de l'Illyrie, 374. Ils envoient des Ambaſſadeurs le redemander à Philippe qui le leur refuſe, *ibid.* Ils déclarent la guerre aux Carthaginois, I. 205. Ils ſont vaincus prés du Téſin, 216. prés de la Trébie, 219. près du Lac de Thraſyméne, 223. Ils font pluſieurs conquêtes dans l'Eſpagne, 230. Ils perdent une grande bataille près de Cannes, 231. Siége de Rome par Annibal, 242. Défaite des Romains en Eſpagne, 243. Ils remportent une grande victoire ſur Aſdrubal, 246. Ils paſſent en Afrique, 248. Ils défont les Carthaginois près de Zama, les obligent de demander la paix, & la leur accordent, 253. *& ſuiv.*

Les Romains envoient des Députés vers Ptolémée & Cléopatre pour renouveller avec l'Egypte leur ancienne alliance, IV. 362. Ils remportent un avantage ſur Philippe à Apollonie, 402. Ils rompent avec Hiéronyme, III. 297. Sur la nouvelle de la mort de ce Prince ils envoient Marcellus en Sicile, 299. Ce Général ſe rend maître de Syracuſe, 319. Alliance des Romains avec les Etoliens, IV. 405. Les Romains envoient Sulpitius au ſecours des Etoliens contre Philippe, 409. Diverſes expéditions de ce Préteur dans la Macédoine, 410. 421. Paix générale entre les Romains & Philippe, dans laquelle ſont compris les Alliés de part & d'autre, 444. Les Romains acceptent la tutéle de Ptolémée Epiphane, 458. Ils déclarent la guerre à Philippe, 461. Ils défont ce Prince dans un combat, 466. Ils emploient leur crédit auprès d'Antiochus pour le porter à ne point faire la guerre à Attale, 472. Expéditions des Romains dans la Phocide, 477. Ils font un Traité avec Nabis, 487. Ils remportent près de Scotuſſe & de Cynoſcéphales une célébre victoire ſur Philippe, 490. Ils accordent la paix à ce Prince, 497. Ils rétabliſſent les Grecs dans leur ancienne liberté, 500.

Les Romains envoient une Ambaſſade à Antiochus, IV. 509. Elle n'aboutit qu'à diſpoſer les choſes de part & d'autre à une rupture ouverte, 510. Ils font la guerre à Nabis, 513. Ils l'obligent de demander la paix, & la lui accordent, 520. Tout ſe prépare à la guerre entre les Romains & Antiochus, 524. Mutuelles Ambaſſades de part & d'autre qui ne terminent rien, 525. Les Romains envoient des troupes contre Nabis qui avoit rompu le Traité, 532. Ils déclarent la guerre à Antiochus, 546. Ils remportent un avantage ſur ce Prince aux Thermopyles, 549. Ils défont en deux rencontres Polyxénide Amiral d'Antiochus, 556. 561. Ils paſſent en Aſie, & remportent ſur Antiochus une grande victoire près de Magnéſie, 563. 569. Ils accordent la paix à ce Prince, 572. Ils ſoumettent les Etoliens, & leur accordent la paix, 589. Ils ſoumettent les Gaulois d'Aſie, 594., Plaintes portées à Rome contre Philippe, 609. Les Romains envoient des Commiſſaires pour examiner ces plaintes, & pour prendre auſſi connoiſſance du mauvais traitement fait à Sparte par les Achéens, *ibid.* 612. Nouvelles plaintes portées à Rome contre Philippe, 633. Les Romains lui renvoient ſon fils Démétrius avec des Ambaſſadeurs, 635. Ils favoriſent Maſiniſſa qui étoit en guerre avec les Carthaginois, I. 275.

Les Romains envoient des Ambaſſadeurs en Macédoine, pour veiller ſur la conduite de Perſée, V. 3. Ils rompent avec ce Prince, 12. La guerre eſt déclarée dans les formes, 21. Les Romains reçoivent un échec près du fleuve Pénée, 27. Le Sénat fait une ſage Ordonnance pour arrêter l'avance des Généraux & des Magiſtrats qui vexoient les alliés, 37. Les Romains pénétrent juſques dans la Macédoine, 40. Ils ſoumettent Gentius Roi d'Illyrie, 63. Ils remportent une grande victoire ſur Perſée près de la ville de Pydna, 71. Ce Prince eſt pris avec ſes enfans, 78. Décret du Sénat qui accorde la liberté aux Macédoniens & aux Illyriens, 82. Les Romains obligent Antiochus Epiphane de ſortir d'Egypte, & de laiſſer en repos les deux freres régnans, IV. 681. Dur traitement qu'ils exercent contre les Etoliens, V. 102. Tous ceux généralement qui avoient favoriſé Perſée, ſont appellés à Rome pour y rendre compte de leur conduite, 103. Mille Achéens y ſont conduits, 105. Le Sénat les relégue dans diverſes bourgades de l'Italie, 106. Après dix-ſept ans d'exil il les renvoie dans leur patrie, 108. Il refuſe l'entrée de Rome à Euméne, 110. Les Romains partagent le roiaume d'Egypte entre Philométor & Phyſcon, 164. Un de leurs Ambaſſadeurs eſt tué en Syrie, 168.

Les Romains reconnoiſſent les Juifs pour amis & alliés, V. 171. Ils reconnoiſſent Démétrius pour Roi de Syrie, 172. Ils ſoumettent les Liguriens, & abandonnent leurs terres aux Marſeillois, 117. Ils ſoumettent Andriſcus & deux autres Avanturiers qui s'étoient emparé de la Macédoine, & réduiſent ce Roiaume en province Romaine, 123. 126. Ils déclarent la guerre aux Carthaginois, I. 281. Ils leur ordonnent de ſortir de Carthage, 284. Ils forment le ſiége de cette ville, & la détruiſent entiérement, 287. 298. Décret du Sénat qui ſépare pluſieurs villes de la Ligue des Achéens, V. 128. Troubles dans l'Achaïe, 129. Les Romains défont les Achéens, & s'emparent de Thébes, 131. Ils remportent une nouvelle victoire ſur les Achéens, s'emparent de Corinthe, & la brûlent, 133. 135. Ils réduiſent la Gréce en province Romaine, *ibid.* Ils renouvellent les Traités

Traités faits avec les Juifs, 186. 191. 209. Ils héritent des biens & des Etats d'Attale Roi de Pergame, 197. Ils ſoumettent Ariſtonic qui s'en étoit ſaiſi, 198. Guerre des Romains contre Jugurtha, I. 313. Ptolémée Apion Roi de la Cyrénaïque, & Nicoméde Roi de Bithynie laiſſent en mourant leurs Roiaumes aux Romains, V. 225. 230. Les Romains réduiſent ces Roiaumes en provinces Romaines, *ibid.*

Les Romains rétabliſſent les Rois de Cappadoce & de Bithynie que Mithridate avoit chaſſés, V. 327. Premiére guerre des Romains contre Mithridate, 328. Maſſacre de tout ce qu'il y avoit de Romains & d'Italiens dans l'Aſie Mineure, 331. Les Romains gagnent trois grandes batailles contre les Généraux de Mithridate, 339. 343. 344. Ils accordent la paix a ce Prince, 348. Seconde guerre des Romains contre Mithridate, 351. Troiſiéme guerre des Romains contre Mithridate, 355. Ils ſont vaincus par ce Prince dans une bataille, 356. Ils remportent une grande victoire ſur ce Prince, & l'obligent de ſe retirer en Arménie auprès de Tigrane ſon gendre, 361. 364. Ils déclarent la guerre à Tigrane, & défont ce Prince dans une bataille, 367. 371. Seconde victoire des Romains ſur Mithridate & Tigrane joints enſemble; 381. Ils remportent de nouveau pluſieurs victoires ſur Mithridate qui avoit recouvré ſes Etats, 392. Ils ſoumettent Tigrane Roi d'Arménie, 391. Ils chaſſent Antiochus l'Aſiatique de la Syrie, & réduiſent ce Roiaume en province Romaine, 398. 216.

Les Romains ſont déclarés par le Teſtament d'Alexandre Roi d'Egypte, héritiers de ſes Etats, V. 238. Fin de la guerre contre Mithridate, 404. Les Romains chaſſent Ptolémée Roi de Cypre, & confiſquent ſes biens, 243. Ils portent la guerre contre les Parthes, & ſont vaincus, 274. *& ſuiv.* Ils déclarent Ptolémée Auléte leur ami & leur Allié, 409. Ils réduiſent l'Egypte en province Romaine, 460. La Cappadoce eſt auſſi réduite en province Romaine, 318. Réflexion ſur la conduite des Romains a l'égard des Républiques Grecques, & des Rois tant de l'Europe que de l'Aſie, IV. 583. Traits de la politique Romaine, 625. 630. V. 94. 96. 112. 165. Différence entre les Romains & les Grecs, 143. Fierté Romaine, IV. 681. 682. Juriſprudence Romaine, VI. 525. Entrepriſe & déclaration de la guerre chez les Romains, V. 714. 716. Choix des Généraux & des Officiers, 721. Levée des ſoldats, 731. Les vivres, 741. Paie des ſoldats, 750. Leurs armes, 755. Départ du Conſul & des troupes, 21. 769. Marche de l'armée, *ibid.* Conſtruction & fortification du Camp, 772. Diſpoſition du Camp, 775. Fonctions & exercices des ſoldats & des Officiers dans leur camp, 783. Soin de conſulter les dieux & de haranguer les troupes avant le combat, 788. Maniére de ranger les armées en bataille, & de donner le combat, 794. Punitions, 803. Récompenſes, 809. Triomphes, 813. Marine des Romains, 841. *& ſuiv.* Idée magnifique de la grandeur & de la majeſté de l'Empire Romain, VI. 33. Progrès de l'Aſtronomie & de la Géographie chez les Romains, 624. 631. Différence de goût entre les Romains & les Grecs par raport aux ſpectacles, III. 136.

Romans. Mauvais goût de ceux qui s'attachent a lire de pareils Ouvrages, VI. 252.

Rosace, Gouverneur de Lydie & d'Ionie, commande un détachement de l'armée d'Ochus dans l'expédition de ce Prince contre l'Egypte, III. 438.

Rosaces, Seigneur Perſan, donne des marques de ſa bravoure au paſſage du Granique, III. 573.

Roscius, fameux Comédien, V. 696. A quoi montoient ſes gages par an, 702.

Roſette, ſorte de métal, V. 124.

Roxane, ſœur de Statira Reine de Perſe. Hiſtoire tragique de cette Princeſſe, II. 538.

Roxane, fille d'Oxiarte, épouſe Alexandre, III. 730. Elle fait mourir Statira, veuve comme elle d'Alexandre, & Drypetis veuve d'Epheſtion, IV. 25. Elle accouche d'un fils peu de tems après la mort d'Alexandre, 23. Caſſandre la dépouille de tous les honneurs du trône, & quelque tems après la fait mourir, 77. 103.

Roxane, ſœur de Mithridate, V. 363. Fin déplorable de cette Princeſſe, 364.

Rusticus Arulenus, Philoſophe Stoïcien, & Maître de Pline, eſt mis a mort par ordre de Domitien, VI. 347.

S.

Sabacus, Roi d'Ethiopie, entre dans l'Egypte, & s'en rend maître, I. 80. Au bout de cinquante ans il ſe retire volontairement en Ethiopie, 81.

Sabéens, Secte d'idolâtres dans l'Orient, I. 558.

Sabinus (*Fabius*) ancien Juriſconſulte, VI. 529.

Sabraques, nation puiſſante chez les Indiens, ſoumiſe par Alexandre, III. 772.

Sacès, nation Scythe, ſoumiſe par Alexandre, III. 730.

Sacrobosco (*Jean de*) célébre Aſtronome, VI. 627.

Sanyate, Roi de Lydie, I. 380. Il forme le ſiége de Milet, *ibid.*

SAGES. Abrégé de la vie des ſept Sages de la Gréce, II. 73.
SAGONTE ville d'Eſpagne, aſſiégée & priſe par Annibal, I. 203.
SAIS, ville de la baſſe Egypte, I. 28.
SALAMINE, ville capitale de l'île de Cypre, II. 644.
SALAMINE, île de Gréce, famcuſe par le combat naval entre Xerxès & les Grecs, II. 5. 213.
SALLUSTE, Hiſtorien Latin, VI. 269. Caractére de ſes écrits, *ibid.*
SALMANASAR, Roi de Ninive, I. 351. Il ſoumet Oſée Roi de Samarie, le charge de chaînes, & détruit le Roiaume d'Iſrael, 352. Mort de Salmanaſar, *ibid.*
SALOMÉ, femme d'Ariſtobule I, tire de priſon les trois Princes freres de ſon mari, V. 253.
SALOMON, Roi d'Iſrael. Richeſſes que lui procuroit le Commerce, V. 519.
Saltation. Cet Art faiſoit partie de la Muſique des Anciens, V. 666.
SAMARIE, ville de Paleſtine, capitale du Roiaume d'Iſrael, I. 326. Origine de l'inimitié entre les Samaritains & les Juifs, 355. Les Samaritains traverſent les Juifs dans le tems qu'ils rebâtiſſent le temple de Jéruſalem, 470. 499. II. 121. Ils ſe ſoumettent à Alexandre, III. 635. Ils ne peuvent obtenir de ce Prince les mêmes priviléges que les Juifs, 644. Ils ſe mutinent, 652. Alexandre les chaſſe de Samarie, 653. Ils ſe conforment à la religion d'Antiochus Epiphane, IV. 685. Deſtruction de Samarie par Hyrcan, V. 217.
Sambuque, machine de guerre des Anciens, III. 308.
SAMOS, île & ville d'Ionie, II. 5. 16. Priſe & deſtruction de Samos par les Athéniens, 317. Lyſandre y rétablit les anciens habitans, 530. Flaterie impie des Samiens envers ce Lacédémonien, 551.
SAMOTHRACE, île de l'Archipel, regardée comme ſacrée & inviolable, V. 77.
SANDROCOTTE, Indien, s'empare de toutes les provinces de l'Inde qu'Alexandre avoit conquiſes, IV. 142. Séleucus entreprend de l'en chaſſer, *ibid.* Ces deux Princes font entr'eux un accommodement, *ibid.*
SANGALE, ville de l'Inde, priſe & raſée juſqu'aux fondemens par Alexandre, III. 757.
SAOSOUCHIN, Roi de Babylone: *Voiez* NABUCODONOSOR I.
SAPHO, de Mityléne, ſurnommée la dixiéme *Muſe*, II. 72. VI. 140.
SAQUES, peuple d'Aſſyrie, ſoumis par Cyrus, II. 423.
SARACUS, Roi d'Aſſyrie, I. 356. Revolte de Nabopolaſſar contre ce Prince, *ibid.* Mort de Saracus, 375.
SARDAIGNE, île de l'Europe dans la Méditerranée, paſſe au pouvoir des Carthaginois, I. 132. & enſuite ſous la domination des Romains, 197.
SAROANAPALE, Roi d'Aſſyrie, I. 347. Sa molleſſe, *ibid.* Sa mort, 348.
SAROES, ville de Lydie, paſſe au pouvoir de Cyrus, I. 440. Elle eſt priſe & brûlée par Ariſtagore & les Athéniens, II. 149. Elle eſt ſoumiſe par Alexandre, III. 575.
Satellites de Jupiter, VI. 645.
Satrape, nom qu'on donnoit chez les Perſes aux Gouverneurs des Provinces, I. 525. II. 599.
Saturne, divinité payenne, I. 105.
Saturne, Planéte, VI. 648.
Satyre, ſorte de poéſie médiſante, III. 143.
SAURUS, Sculpteur, V. 604. Ce qu'il fit pour que ſon nom fût inſcrit ſur ſes ouvrages, *ibid.*
Saut. Exercice du Saut chez les Grecs, III. 124.
SAYDE, autrefois la Thébaïde en Egypte, I. 9.
SCALIGER, illuſtre Critique de ſon tems, eſt preſque toujours bizarre dans ſes jugemens, VI. 201. 206. 269. Tour que lui joua Muret ſon rival & ſon concurrent, V. 613.
Scamma, nom qu'on donnoit au lieu où combattoient les Athlétes, III. 124.
SCARPUS, Commandant d'une armée d'Antoine dans la Libye, ſe déclare pour Céſar, V. 450.
SCAURUS, Lieutenant Général de Pompée, réduit la Célé-Syrie & Damas, V. 398.
SCAURUS (*Emilius*) eſt dépuré par les Romains vers Jugurtha, I. 312. Il ſe laiſſe corrompre par l'argent de ce Prince, 313.
SCAURUS (*M.*) Ce qu'il fit pour immortaliſer la gloire de ſon Edilité, V. 587. 659.
Scélérat. Contraſte d'un ſcélérat comblé de biens, & d'un Juſte accablé de maux, VI. 521.
Scéne, partie du Théatre des Anciens, III. 165. 167.
Sceptique, Secte de Philoſophes ainſi nommée, VI. 474.
SCERDILÉDE, Roi d'Illyrie, exerce une ſorte de piraterie dans tout ſon voiſinage, IV. 289. Il ſe joint aux Achéens contre les Etoliens, 373. Il fait alliance avec les Romains, 408.
SCÉVA, Centurion. Bravoure extraordinaire de ce Romain, récompenſée par Céſar, V. 812.
Sciences, voiez *Arts.* Sciences ſupérieures, VI. 397.
SCIPION (*Publius*) marche en Eſpagne contre Annibal, I. 209. Il paſſe le Pô, & eſt vaincu près du Téſin, 216. Il eſt envoié en Eſpagne, & s'y joint a ſon frere Cn. Scipion, 230. Ils y font enſemble de grands progrès, 231. 240. Ils partagent leurs troupes, 243. Publius périt dans un combat, *ibid.*
SCIPION (*Cnéus*) eſt envoié par ſon frere en Eſpagne pour y faire tête a Aſdrubal, I. 211.

Les deux freres ſe joignent & font enſemble de grands progrès, 231. 240. Ils partagent leurs troupes, 243. Cnéus eſt tué dans un combat, *ibid.*

Scipion (*P. Cornélius*), ſurnommé l'Africain, ſe rend maître de toute l'Eſpagne, I. 247. Il eſt nommé Conſul, & paſſe en Afrique, 248. Il a une entrevûe avec Annibal, & remporte une grande victoire ſur ce Général, 251. Il accorde la paix aux Carthaginois, 254. 256. Entretien de Scipion & d'Annibal à Ephéſe, 264. IV. 530. Scipion ſert en qualité de Lieutenant ſous ſon frere L. Corn. Scipion dans la guerre contre Antiochus, 557. Il refuſe les offres d'Antiochus, 565. Mort de Scipion, I. 269.

Scipion (*L. Cornélius*) dit *l'Aſiatique*, eſt chargé de la guerre contre Antiochus, IV. 557. Il paſſe en Aſie, 563. Il remporte une célébre victoire ſur Antiochus près de Magnéſie, 568. 570. Il reçoit l'honneur du triomphe, 582.

Scipion Nasica, gendre de Scipion l'Africain, eſt chargé par Paul Emile d'une expédition importante, d'où il ſe tire avec honneur, V. 65. Il eſt envoié en Macédoine pour y appaiſer le trouble excité par Andriſcus, 125.

Scipion (*Publius*) l'Africain le Jeune, ſe diſtingue dans la guerre contre Carthage, I. 287. Il vient a Rome pour demander l'Edilité, 289. Le peuple lui donne le Conſulat, *ibid.* Scipion vient en Afrique, & s'avance contre Carthage, *ibid.* Il ſe rend maître de cette ville, & la détruit, 296. 298. Il eſt envoié en Ambaſſade en Egypte, en Syrie, & en Gréce, V. 193. Uſage qu'il fait des préſens que lui envoie Antiochus Sidéte, 201. 202. Eloge & caractére de Scipion, I. 301. *& ſuiv.* VI. 56. Sa liaiſon intime avec Polybe, I. 302. VI. 237. Portrait de Scipion par Paterculus, 292.

Scisмas, fils aîné de Datame, ſe rend ſon accuſateur auprès d'Artaxerxe, II. 658.

Scopas, eſt mis a la téte des troupes d'Etolie dans la guerre contre les Achéens, IV. 368. Il ravage la Macédoine, 375. Il engage les Etoliens a faire alliance avec les Romains, 406. Il ſe met au ſervice de Ptolémée Epiphane Roi d'Egypte, 473. Il s'empare de la Judée, *ibid.* Il eſt vaincu par Antiochus, & obligé d'accepter des conditions ignominieuſes, 474. Il conſpire contre Ptolémée, & eſt mis a mort, 511.

Scopas, Architecte & Sculpteur, V. 614.

Scopas Athléte; Différend qu'il a avec Simonide, III. 135. Sa mort, 136.

Scorpion, machine de guerre, III. 310.

Sculpture. Différentes eſpéces renfermées dans la Sculpture, V. 594. Sculpteurs célébres de l'Antiquité, 600.

Scylax, Grec de Caryandie, eſt chargé par Darius de la découverte de l'Inde, II. 144. Il s'en acquitte heureuſement, *ibid.*

Scylles, Sculpteur, l'un des premiers qui aient emploié le marbre, V. 597.

Scylure, Roi des Scythes: Comment il s'y prend pour recommander l'union a ſes enfans, II. 130.

Scytale, en uſage chez les Lacédémoniens. Ce que c'étoit, II. 33.

Scythes. Ils s'emparent de la haute Aſie, I. 373. Ils en ſont chaſſés au bout de vingt-huit ans, *ibid.* Darius ſonge à les punir de cette irruption, II. 134. Les Scythes refuſent de ſe ſoumettre, 138. Ils envoient un héraut à Darius avec des préſens, *ibid.* Ils ravagent la Thrace, 143. Ils envoient des Ambaſſadeurs à Alexandre, qui lui parlent avec une liberté extraordinaire, IV. 714. *& ſuiv.* Ils ſont vaincus & ſoumis par ce Prince, 717. Ils font la guerre à Phraate pour ſe venger de ſon injuſtice, le défont dans un combat, & ravagent ſon Roiaume, V. 205. Mœurs des Scythes ſelon Hérodote, II. 127. Mœurs & caractére des anciens Scythes ſuivant Juſtin, 128. En quel tems le luxe pénétra parmi eux, 133.

Scythopolis, ville de la Tribu de Manaſſé, I. 373.

Sectes d'Idolâtres en Orient, I. 558. Différentes Sectes de Philoſophes, voiez Philosophes.

Sédécias, Roi de Juda, *Voiez* Mathanias.

Ségeste, ville de Sicile, ſe met ſous la protection des Carthaginois, I. 140.

Séjan, favori de Tibére, VI. 289. Double portrait de Séjan, *ibid. & ſuiv.*

Sélasie, ville du Péloponnéſe, fameuſe par le combat entre Antigone & Cléoméne, IV. 329.

Séléne, fille de Ptolémée Phyſcon & de Cléopatre, eſt contrainte par ſa mere d'épouſer ſon frere Lathyre, V. 213. Cléopatre lui fait quitter Lathyre, & la donne en mariage à Antiochus Grypus, 221. 224. Séléne, après la mort de Grypus, épouſe Antiochus Euſébe, 226. Euſébe aiant été chaſſé de ſes Etats, elle conſerve Ptolémaïde avec une partie de la Phénicie & de la Célé-Syrie, & y régne pendant pluſieurs années, 229. Elle ſonge à monter ſur le trône d'Egypte, 231. Elle envoie pour cela ſes deux fils à Rome, *ibid.*

Séleucides, Ere fameuſe des Séleucides, IV. 99. Fin de l'Empire des Séleucides en Aſie, V. 398.

Séleucie, ville de Syrie, bâtie par Séleucus Nicator, IV. 154.

Séleucie, ville ſituée ſur le Tigre, bâtie par Séleucus Nicator, IV. 162.

Séleucus Nicator, eſt mis à la tête de toute la cavalerie des Alliés après la mort d'Alexandre, IV. 24. Il eſt établi par Antipater

Gouverneur de Babylone, 52. Il ſe joint à Antigone & à Ptolémée contre Euméne, 73. Il ſe ſauve de Babylone, & ſe retire en Egypte, 91. Il forme une ligue avec Ptolémée, Lyſimaque, & Caſſandre, contre Antigone, 92. Il ſe rend maître de Babylone, 99. Il prend le titre de Roi, 119. Il s'affermit ſur le trône de Syrie, *ibid.* Il fait une expédition dans l'Inde, 141. Ligue entre Séleucus, Ptolémée, Caſſandre & Lyſimaque contre Antigone & Démétrius, 145. Séleucus commande l'armée des Confédérés, & remporte une célébre victoire près d'Ipſus, 147. Les quatre Princes vainqueurs partagent entre eux l'Empire d'Alexandre le Grand, 152. Séleucus bâtit pluſieurs villes, 154. Il s'allie avec Démétrius, 155. Il ſe brouille avec lui, & lui enléve la Cilicie, 157. 161. Il bâtit Séleucie, 162. Il forme une Ligue avec Ptolémée, Lyſimaque, & Pyrrhus, contre Démétrius, 164. Il ſe rend maître de la perſonne de ce Prince, 170. Il céde ſa femme, & une partie de ſes Etats a ſon fils Antiochus, 192. Il fait la guerre à Lyſimaque, le défait dans un combat, & s'empare de tous ſes Etats, 194. Il eſt aſſaſſiné par Céraunus qu'il avoit comblé de bienfaits, 195. Caractére de Séleucus, 196.

Séleucus Callinicus, monte ſur le trône de Syrie par le meurtre de ſon pere Antiochus Théus, empoiſonné par Laodice, IV. 263. Il tâche de reprendre ce que Ptolémée lui avoit enlevé, & reçoit pluſieurs échecs, 266. Il s'unit avec ſon frere Hiérax contre Ptolémée, 268. Guerre entre les deux freres, 269. Séleucus marche contre Arſace, 272. Il eſt fait priſonnier, *ibid.* Mort de Séleucus, 274. 275.

Séleucus Céraunus, ſuccéde à ſon pere Séleucus Callinicus, IV. 342. Il eſt empoiſonné par deux de ſes principaux Officiers, 341.

Séleucus Philopator, eſt laiſſé par ſon pere Antiochus le Grand pour gouverner la Syrie pendant ſon abſence, IV. 599. Il monte ſur le trône de Syrie, 604. Il envoie Héliodore à Jéruſalem pour en emporter les tréſors, 663. Héliodore le fait empoiſonner, 665.

Séleucus, fils de Démétrius Nicator, ſe fait déclarer Roi de Syrie, V. 210. Sa mere Cléopatre le tue de ſes propres mains, *ibid.*

Séleucus, fils aîné d'Antiochus Grypus Roi de Syrie, lui ſuccéde, V. 225. Il ſe maintient contre Antiochus le Cyzicénien, *ibid.* Il eſt chaſſé de ſes Etats par Euſébe, & brulé dans Mopſueſtie, 226.

Séleucus Cybiosacte, fils d'Antiochus Euſébe & de Séléne, vient à Rome ſolliciter le Sénat pour ſa mere, V. 211. Il accepte la Couronne d'Egypte, & Bérénice, 415. Il ſe rend odieux par ſes inclinations baſſes, *ibid.* Bérénice le fait mourir, *ibid.*

Séleucus, Gouverneur de Péloſe pour Cléopatre, livre cette ville a Céſar par l'ordre de Cléopatre, V. 452.

Sélinonte, ville de Sicile, II. 427. Deſtruction de cette ville par Annibal, I. 140.

Sémiramis, Reine d'Aſſyrie: ſa naiſſance, I. 331. Elle épouſe Ninus, *ibid.* Maniére dont elle monte ſur le trône, *ibid.* Elle bâtit Babylone, 334. Elle parcourt toutes les parties de ſon Empire, 340. Son autorité ſur les peuples, 341. Ses conquêtes, *ibid.* Elle remet le gouvernement entre les mains de ſon fils, & ſe dérobe a la vûe des hommes, 343. Différence entre Sémiramis & Sardanapale, 348.

Sempronia, Dame Romaine: ſon Portrait par Salluſte, VI. 272.

Sempronius, Conſul, eſt vaincu par Annibal près de la Trébie, I. 219.

Sénat, Carthaginois, I. 110. Sénat de Sparte, II. 21. Sénat d'Athénes, III. 28. Portrait du Sénat Romain par Cinéas, IV. 217.

Sénéque, le Rhéteur, VI. 68. Différence entre Sénéque & Cicéron, 345.

Sénéque, Poéte Latin, VI. 198.

Sennaar, Plaine où Babylone fut bâtie, II. 330. 549.

Sennachérib, Roi de Ninive, déclare la guerre a Ezéchias, & réduit Jéruſalem a l'extrémité, I. 352. Il écrit à Ezéchias une Lettre pleine de blaſphémes contre le Dieu d'Iſrael, & marche contre le Roi d'Egypte dont il ravage le Roiaume, *ibid.* Il revient devant Jéruſalem, 353. Son armée eſt détruite par l'Ange exterminateur, 354. Il eſt maſſacré par ſes propres enfans, *ibid.*

Sens. Pour quel uſage les Sens nous ont été donnés, VI. 493.

Septante. Verſion des Septante, IV. 205.

Septimius, Officier Romain au ſervice de Ptolémée Roi d'Egypte, aſſaſſine Pompée, V. 420.

Sépulture des morts en Orient, I. 562. Sépulture des Rois chez les Scythes, II. 127. Attention des Anciens a procurer aux morts la ſépulture, 516.

Sérapis, divinité adorée en Egypte, IV. 173.

Serment. Sainteté du Serment, VI. 519. Serment que prêtoient les ſoldats Romains au commencement de la guerre, V. 731. 782.

Séron, Commandant d'Antiochus Epiphane, eſt vaincu par Judas Maccabée, & tué dans le combat, IV. 693.

Sertorius, Général Romain, fait un Traité avec Mithridate, V. 354.

Servilius, ſert dans l'armée Romaine en qualité de Proconſul, I. 231. Il eſt tué à la bataille de Cannes, 234.

Serviteurs. *Servitude.* La ſervitude eſt incompatible avec l'étude de la Philoſophie, II. 345. Elle ne peut plaire à des hommes libres,

à quelque haut prix qu'on la mette, III. 699. Ce qui arrive à ceux qui ont une fois pris l'eſprit de ſervitude, IV. 326.
SERVIUS (*Maurus Honoratus*) Philologue, VI. 45.
SÉSAC, ou SÉSONCHIS, Roi d'Egypte, I. 79. Il marche contre Jéruſalem, & en enléve tous les tréſors, *ibid.* & 80.
SÉSOSTRIS, Roi d'Egypte; ſon éducation, I. 70. Ses conquêtes, 71. Ses travaux utiles pour l'Egypte, 73. Son aveugle complaiſance dans ſa grandeur, 74. Sa mort, *ibid.*
SÉTHON, Roi d'Egypte, ſe fait conſacrer Souverain Pontiſe de Vulcain, & ſe livre entiérement à la ſuperſtition, I. 81. Maniére miraculeuſe dont Hérodote raconte qu'il fut délivré de l'irruption de Sennachérib dans ſes Etats, *ibid.* & *ſuiv.* Mort de Séthon, 83.
SÉTHOSIS, *Voyez* SESOSTRIS.
SEUTHE, Prince de Thrace, eſt rétabli par Xénophon dans les Etats de ſon pere, II. 592. Perfidie de ce Prince envers Xénophon & ſes troupes, *ibid.*
SEXTUS, neveu de Plutarque, Philoſophe d'une grande réputation, VI. 257.
SIBOTE, île vis-à-vis de Corcyre, célébre par le combat entre les Corcyréens & les Corinthiens, II. 319.
SICANIENS, peuple d'Eſpagne; ils viennent s'établir en Sicile, II. 426.
SICILE, île de la Méditerranée: Sa deſcription, I. 137. Dénombrement des peuples qui y ont habité, II. 426. La Sicile étoit le grenier & la mere nourrice du peuple Romain, V. 486.
SICYONE, ville du Péloponnéſe: Ses Rois, II. 10. Elle eſt délivrée de la tyrannie par Aratus, & unie à la Ligue des Achéens, IV. 278. Sicyone a été lontems en grande réputation pour les Arts, 281. V. 597. 619.
SIDOINE APOLLINAIRE, Evêque de Clermont, Poéte Latin, VI. 219.
SIDON, ville de Phénicie, I. 326. Deſeſpoir des Sidoniens lorſqu'ils voient Ochus maître de leur ville, III. 437. Ils ſe ſoumettent à Alexandre, 609.
Siéges, Maniére dont les Anciens faiſoient les ſiéges, V. 819. & *ſuiv.* Siéges célébres de l'antiquité: de Carthage par les Romains, I. 287. de Babylone par Cyrus, 452. de la même ville par Darius, II. 123. de Platée par les Lacédémoniens, 373. 385. de Syracuſe par les Athéniens, 446. de la même ville par Marcellus, III. 308. de Tyr par Alexandre, 612. de Rhodes par Démétrius, IV. 122. d'Athénes par Sylla, V. 333. de Jéruſalem par Tite, 816.
Signaux par le feu. Maniére dont on donnoit les ſignaux par le feu, IV. 424.
SILANION, célébre Statuaire, V. 616.
Silence. Rude noviciat de ſilence que Pythagore faiſoit obſerver à ſes diſciples, VI. 416.
SILIUS ITALICUS, Poéte Latin, VI. 204.
SIMON, ſurnommé *le Juſte*, ſuccéde à ſon pere Onias dans la grande Sacrificature des Juifs, IV. 14. Sa mort, 103.
SIMON, fils de Mathathias, IV. 616. Il eſt choiſi pour Général à la place de ſon frere Jonathas, & marche contre Tryphon, V. 15. Il eſt établi Souverain Sacrificateur & Prince de Judée, 180. Il renouvelle les anciens Traités avec les Romains, *ibid.* 191. Mort de Simon, 200.
SIMON, Juif, prépoſé à la garde du Temple: Sa perfidie, IV. 663.
SIMONIDE, Poéte Grec, II. 70. VI. 141. 142. Sa réponſe à Hiéron qui lui demandoit la définition de Dieu, II. 70. 338. Naufrage de Simonide, 71. Simonide préſervé par les dieux, III. 135. Reproches qu'on lui fait d'avoir deshonoré la Poéſie par ſon avarice, II. 71.
SINATROCCÈS, Roi des Parthes, V. 273.
SINOPE, ville de Pont, eſt miſe en liberté par Luculle, V. 369.
SISYPHE, fils d'Eole, ſe rend maître de Corinthe, II. 14.
SITALCES, Roi des Odryſiens dans la Thrace, fait alliance avec les Athéniens, II. 362.
SMERDIS, ou TANAOXARE, fils de Cyrus, eſt établi par ſon pere Gouverneur de pluſieurs provinces, I. 477. Cambyſe le fait mourir, 493.
SMERDIS *le Mage* ſe fait paſſer pour le fils de Cyrus, & monte ſur le trône de Perſe, I. 497. 499. Son impoſture eſt découverte, 500. Il eſt tué par les Conjurés, 502.
SMERDONE, fils d'Otane, l'un des ſix Commandans de l'armée de Xerxès dans l'expédition de ce Prince contre la Gréce, II. 190.
SMYRNE, ville de l'Eolide, II. *16.*
Sobriété. Excellente leçon ſur la ſobriété, I. 399.
Société. La juſtice & la bonne foi en ſont les fondemens, VI. 518.
SOCRATE, Prince des Philoſophes; ſa naiſſance, II. 661. Il s'applique d'abord à la Sculpture, 662. V. 601. puis à l'étude des Sciences, II. 662. Merveilleux progrès qu'il y fait, *ibid.* Son goût pour la Morale, *ibid.* Son caractére, 663. Ses emplois, *ibid.* Ce qu'il eut à ſouffrir de la mauvaiſe humeur de ſa femme, 665. Démon ou eſprit familier de Socrate, 667. L'Oracle de Delphes le déclare le plus ſage des hommes, 670. Socrate ſe diſtingue à la bataille de Potidée, & à celle près de Délie, 319. 408. Sa liaiſon intime avec Alcibiade, 415. Il ſe donne tout entier à l'inſtruction de la Jeuneſſe d'Athénes, 671. Attachement de ſes diſciples pour lui, 673. Principes admirables qu'il leur donne ſoit pour le gouvernement, ſoit pour la religion,

675. 677. Il s'applique a décréditer les Sophiſtes dans l'eſprit des jeunes gens d'Athénes, 680. VI. 110. 111. Ce qu'il faut entendre par l'ironie qui lui eſt attribuée, II. 681. Socrate eſt accuſé de penſer mal des dieux, & de corrompre la Jeuneſſe d'Athénes, 683. 686. Il ſe défend ſans art & ſans baſſeſſe, 689. Il eſt condamné a mort, 695. Il refuſe de ſe ſauver de la priſon, 698. Il paſſe le dernier jour de ſa vie a s'entretenir avec ſes amis ſur l'immortalité de l'ame, 702. Il boit la ciguë, 706. Punition de ſes accuſateurs, 709. Honneurs que les Athéniens rendent a ſa mémoire, *ibid.* Réflexions ſur le jugement porté contre Socrate par les Athéniens, & ſur Socrate lui-méme, *ibid.* Raport entre la mort de Socrate, & celle du Gouverneur de Tigrane, I. 412.

Socrate, d'Achaie, commande un corps de troupes Grecques dans l'expédition de Cyrus le Jeune contre ſon frere Artaxerxe, II. 558. Il eſt arrêté par trahiſon, & mis a mort, 578.

Socrate, fils de Nicoméde, chaſſe ſon frere Nicoméde du trône de Bithynie, V. 327.

Sogdiane, province de l'Aſie Supérieure, I. 324. Alexandre s'en rend maitre, III. 711. Elle ſe revolte contre ce Prince, 712. Grandeur de courage de trente jeunes priſonniers Sogdiens, condamnés a mort par Alexandre, 719.

Sogmien, fils naturel d'Artaxerxe Longuemain, tue Xerxès II, & monte a ſa place ſur le trône de Perſe, II. 400. Il fait mourir Bagoraze un des Eunuques de ſon pere, *ibid.* Il eſt détrôné par Ochus qui le fait mourir dans la cendre, 401.

Soie, Etofes de Soie, V. 553.

Soldat. Levée des ſoldats, V. 724. Leur paie, 748. Charge des ſoldats dans la marche, 769. Fonctions & exercices des ſoldats Romains dans leur Camp, 782. 62. Punitions des ſoldats qui manquoient a leur devoir, 800. Récompenſes accordées a ceux qui ſe diſtinguoient dans les combats, 801. 808. A Rome c'étoient les ſoldats qui, dans les Comices, choiſiſſoient les Généraux, 724.

Soleil, Aſtre, VI. 647. Profond reſpect avec lequel les Perſes adoroient cet Aſtre, I. 554.

Solinos (*C. Julius*) Philologue, VI. 41.

Solon, l'un des ſept Sages de la Gréce, eſt nommé par les Athéniens Archonte, & Légiſlateur, II. 46. Gouvernement qu'il établit a Athénes, *ibid. & ſuiv.* Loix qu'il donne aux Athéniens, 50. Voiages de Solon en Egypte, & en Lydie, 53. I. 381. Conduite qu'il tient à la Cour de Créſus, 382. Entretien de Solon avec Thalès ſur le mariage, II. 44. De retour a Athénes, il trouve tout changé, 53. Il tâche en vain d'engager Piſiſtrate à abdiquer la Tyrannie, 56. Mort de Solon, *ibid.*

Sophistes. Définition des Sophiſtes, II. 600. VI. 102. Honneurs extraordinaires qu'on leur rendoit dans toute la Gréce, 105. Leur réputation ne s'y ſoutint pas longtems, 110. Ce qui acheva de les décrier, 112.

Sophocle, un des Généraux Athéniens, eſt envoié en exil pour n'avoir pas tenté la conquête de la Sicile, II. 425.

Sophocle, Poéte Tragique, VI. 135. Il entre en lice avec Eſchyle, & l'emporte ſur lui, II. 274. III. 140. Sa mort, 149. Tragédies qui nous reſtent de lui, 148. Comment il ſe défendit, dans un âge trés avancé, contre l'ingratitude de ſes enfans, *ibid.* Caractére de Sophocle, 152.

Sophonisbe, fille d'Aſdrubal, eſt mariée à Syphax, I. 274. Maſiniſſa aiant vaincu Syphax, épouſe Sophonisbe, & eſt obligé, pour la ſouſtraire au pouvoir des Romains, de lui envoier du poiſon, *ibid.*

Sophrosyne, fille de Denys l'Ancien, eſt mariée a ſon frere Denys le Jeune, III. 219.

Sornatius, un des Officiers de Luculle, commande dans le Pont pendant l'abſence de ce Général, V. 369.

Sosibe, Miniſtre de Ptolémée Philopator, empêche ce Prince de donner du ſecours à Cléoméne, & lui conſeille de le faire arrêter, IV. 370. 371. Il fait mourir Arſinoé ſœur & femme du Roi, 364. Il eſt obligé de quitter ſon emploi, *ibid.*

Sosibe, fils du précédent, eſt chargé de la garde de la perſonne du jeune Roi Ptolémée Epiphane, IV. 451.

Sosile, Lacédémonien, accompagne Annibal dans ſes expéditions, & travaille a l'hiſtoire de ce grand Capitaine, I. 271.

Sosis, un des Chefs de la conſpiration contre Hiéronyme, s'empare du quartier d'Achradine, & exhorte les Syracuſains a recouvrer leur liberté, III. 299. Il eſt choiſi pour un des premiers Magiſtrats, 301. Il commande les troupes envoiées au ſecours de Marcellus, 307.

Sosius (*Caius*) Conſul, ſe déclare pour Antoine, & ſe rend auprès de lui, V. 444.

Sosthéne, Macédonien, chaſſe les Gaulois de la Macédoine, & y régne pendant quelque tems, IV. 199. Il eſt accablé par le grand nombre des troupes de Brennus, 200.

Sostrate, Architecte, bâtit la Tour de Pharos, IV. 172. V. 583. Tromperie dont il uſe pour avoir ſeul tout l'honneur de cet Ouvrage, I. 31. V. 583.

Sostrate, ou Sosistrate, Gouverneur de Syracuſe, livre cette ville à Pyrrhus, IV. 227. Pyrrhus pour récompenſe veut le faire mourir, 228.

SOTADE, Poéte ſatyrique, IV. 246. Juſte punition qu'il reçoit à cauſe de ſes médiſances, *ibid.*
Soumiſſion. Comment il faut s'y prendre pour inſpirer de la ſoumiſſion, I. 405. Maniére dont les Perſes avoient coutume d'exiger la ſoumiſſion des peuples, II. 141. 161. 169.
Soüs, Roi de Sparte, ſoumet avec Agis ſon Collégue la ville d'Elos, II. 97.
Souverain bien, Voiez *Bien*.
SPARTE, *Voiez* LACÉDÉMONE.
Spectacles. Sommes immenſes que les Anciens conſacroient à la célébration des Spectacles, V. 701. Paſſion pour les Spectacles, l'une des principales cauſes du déclin, du relâchement, & de la corruption d'Athénes, III. 169. Différence de goût entre les Grecs & les Romains par raport aux Spectacles, 136.
SPENDIUS, de Capoue, de concert avec Mathos, fait revolter les Mercénaires contre les Carthaginois, I. 189. Il eſt mis à leur tête, *ibid.* Il fait mourir Giſgon, 191. Il entre en Traité avec les Carthaginois, 193. Il eſt arrêté & pendu, 194.
SPEUSIPPE, Philoſophe, neveu de Platon, VI. 419. Circonſtance particuliére de ſa vie, 420. Sa liaiſon avec Dion, *ibid.* III. 236. Il ſuccéde à l'école de ſon Oncle après ſa mort, VI. 420.
SPHACTÉRIE, petite île vis-à-vis de Pyle, II. 390.
Sphére, Son invention, VI. 621.
SPHÉRUS, Philoſophe, aide Cléoméne à rétablir dans Sparte l'ancienne diſcipline, IV. 314.
SPHODRIAS, Lacédémonien, qui commandoit dans Theſpies, forme une entrepriſe inutile contre le Pirée, III. 348. Il eſt abſous de cette action par le crédit d'Agéſilas, 350.
SPITAMÉNE, confident de Beſſus, forme contre lui une conſpiration, & le livre à Alexandre, III. 708. 709. Il ſoulève la Bactriane contre Alexandre, 712. Sa femme, ne pouvant le réſoudre à ſe rendre à ce Prince, l'égorge pendant la nuit, 730.
SPITHRIDATE, un des principaux Officiers d'Artaxerxe Mnémon, embraſſe le parti d'Agéſilas, & lui rend de grands ſervices, II. 620. Irrité de la ſévérité exceſſive d'Héripidas, il ſe retire à Sardes, *ibid.*
SPITHROBATE, Satrape d'Ionie, & gendre de Darius, ſe diſtingue par ſa valeur au paſſage du Granique, III. 573. Alexandre, d'un coup de lance, le renverſe mort par terre, *ibid.*
STACE, Poéte Latin, VI. 205.
Stade, meſure itinéraire des Grecs, III. 124.
STAGIRE, ville de Macédoine & patrie d'Ariſtote, détruite par Philippe, & rebâtie par Alexandre, III. 551. VI. 436.
STASICRATE, Architecte & Machiniſte, eſt chargé par Alexandre de l'exécution du catafalque d'Epheſtion, III. 795. Il propoſe à Alexandre de tailler le mont Athos en forme humaine, *ibid.* V. 582. Voiez DINOCRATE.
Stater, monnoie ancienne: ſa valeur, II. 365.
Statique, définition de cette Science, VI. 617.
STATIRA, femme de Artaxerxe Mnémon: vengeance qu'elle tire de la mort de ſon frere Tériteuchme, II. 537. Elle eſt empoiſonnée par Paryſatis, 598.
STATIRA, femme de Darius, tombe au pouvoir d'Alexandre, III. 603. Mort de cette Princeſſe, 653.
STATIRA, fille aînée de Darius, épouſe Alexandre le Grand, III. 783. Elle périt par les intrigues de Roxane, IV. 25.
STATIRA, ſœur de Mithridate, reçoit de ce Prince l'ordre de mourir, V. 363. Elle meurt courageuſement, 364.
STATUAIRES, *Voiez* SCULPTEURS.
STÉSAGORE, fils aîné de Cimon, eſt établi par ſon oncle Miltiade Souverain de la Querſonnéſe de Thrace, II. 156.
STÉSICHORE, Poéte Grec, II. 69. VI. 139.
STHÉNÉLUS, Roi de Mycénes, II. 10.
STILPON, de Mégare, Philoſophe, IV. 110.
STOBÉE (*Jean*) Philologue, VI. 45.
STOICIENS (*Secte des*) VI. 444. Défaut ordinaire des Stoiciens dans leurs Ecrits, 446. Sentimens des Stoiciens ſur le ſouverain bien, 505. Leur ſyſtéme ſur la formation du Monde, 556.
STRABON, célébre Géographe, VI. 632. & Philoſophe, *ibid.*
STRATIUS, Médecin, va à Rome avec Attale, V. 94. Ses ſages remontrances empêchent ce Prince de demander le partage du Roiaume de Pergame avec ſon frere Euméne, 96.
STRATON, Philoſophe, VI. 438. Ce qu'il penſoit de la Divinité, 547.
STRATONICE, fille de Démétrius, épouſe Séleucus, IV. 156. Elle paſſe à ſon fils Antiochus, 192.
STRATONICE, une des femmes de Mithridate, ſe ſoumet à Pompée, V. 399. Vengeance qu'en tire Mithridate, *ibid.*
SUA, Roi d'Ethiopie, *Voiez* SABACUS.
SUÉTONE, Hiſtorien Latin, VI. 303.
SUFFÉTES, premier Magiſtrat chez les Carthaginois, I. 109. *& ſuiv.*
SUIDAS, Grammairien Grec, VI. 19.
SULPITIA, Dame Romaine, miſe au rang des Poétes Latins, VI. 210.
SULPITIUS (*P.*) Préteur Romain, eſt envoié contre Philippe, IV. 408. Diverſes actions de Sulpitius dans la Macédoine, 410. 421. Il eſt nommé Conſul & paſſe en Macédoine, 461. Il remporte ſur Philippe une victoire conſidérable, 468.
SULPITIUS GALLUS, Tribun des ſoldats dans l'armée de Perſée, annonce aux troupes une

éclypſe, V. 69. Le Sénat le charge de s'informer ſecrettement de la conduite d'Euméne & d'Antiochus, 111. Maniére imprudente dont il ſe conduit dans cette commiſſion, *ibid.*

Sulpitius, Orateur Latin, VI. 338.

Supérieurs. Ils doivent ſe perſuader qu'ils ſont établis pour les Inférieurs, & non les Inférieurs pour eux, VI. 516.

Superſtition. Combien elle a de pouvoir ſur l'eſprit de la populace, III. 657.

Suréna, Général de l'armée des Parthes, remporte une grande victoire ſur Craſſus, V. 283. Orode, jaloux de ſa gloire, le fait mourir, 300. Eloge de Suréna, *ibid.*

Suse, ville de Perſe, ſe ſoumet a Alexandre, III. 672.

Sybaris, ville de la grande Gréce, II. 347. Luxe & molleſſe de ſes habitans, *ibid.* Ruine totale de cette ville, 348.

Syennésis, Roi de la Cilicie, abandonne le défilé de ce pays a l'approche de Cyrus le jeune, II. 559.

Sylla, ſert ſous Marius en qualité de Queſteur, I. 316. Ce Général l'envoie vers Bocchus pour recevoir de ſes mains Jugurtha, *ibid.* Il fait faire un anneau où eſt repréſenté cette action, & s'en ſert toujours pour cachet, *ibid.* Il rétablit Ariobarzane ſur le trône de Cappadoce, V. 325. Il eſt chargé de la guerre contre Mithridate, 332. Il aſſiége Athénes, 333. & la prend, 337. Il gagne trois grandes batailles contre les Généraux de Mithridate, *ibid. & ſuiv.* Il a une entrevûe avec ce Prince, & lui accorde la paix, 348. Il marche contre Fimbria, 349. Il paſſe par Athénes, & ſe ſaiſit de ſa bibliothéque qu'il fait tranſporter à Rome, 351.

Syloson, frere de Polycrate Tyran de Samos; ſa généroſité envers Darius, II. 122. Récompenſe qu'il en reçoit, *ibid.*

Symphonies, dans la Muſique: combien il y en a de ſortes, V. 686.

Synésius, Evêque de Prolémaïde, mis au rang des Poétes Grecs, VI. 134.

Syphax, Roi de Numidie, embraſſe le parti des Romains, I. 273. Il eſt vaincu par Maſiniſſa, *ibid.* Il épouſe Sophoniſbe, & paſſe dans le parti des Carthaginois, 247. 274. Il eſt vaincu par Scipion, & fait priſonnier, 248. 274.

Syrac, nom d'un marais qui a donné ſon nom a Syracuſe, II. 445.

Syracuse, ville de Sicile: Sa fondation, II. 427. Deſcription de cette ville, 443. Régnes de Gélon, II. 331. d'Hiéron I, 336. de Thraſybule, 341. Siége de Syracuſe par les Athéniens, 416. La ville eſt réduite a l'extrémité, 454. L'arrivée de Gylippe change la face des choſes, *ibid.* Les Syracuſains ſe rendent maîtres de l'armée des Athéniens, & en font mourir les deux Chefs, 479. 481. Denys s'empare de la Tyrannie a Syracuſe, III. 178. Mouvemens inutiles des Syracuſains contre lui, 186. 188. 203. Denys le Jeune ſuccéde a ſon pere, 223. Dion le chaſſe du trône, 239. Horrible ingratitude des Syracuſains a l'égard de Dion, 249. Denys le Jeune remonte ſur le trône, 266. Syracuſe implore le ſecours des Corinthiens, qui lui envoient Timoléon, 268. Ce Général rend a cette ville ſa liberté, 277. Agathocle s'empare de l'autorité a Syracuſe, I. 153. Elle appelle a ſon ſecours Pyrrhus contre les Carthaginois, I. 163. IV. 226. Elle ſe choiſit Hiéron II. pour Roi, III. 287. Douceur qu'elle goute ſous ſon régne, 288. Hiéronyme ſuccéde a Hiéron, 294. Troubles à Syracuſe après la mort d'Hiéronyme, 299. Siége & priſe de Syracuſe par Marcellus, 308. 319. Réflexions ſur le Gouvernement & le caractére des Syracuſains, 323.

Syris, province d'Aſie, I. 326. Elle eſt réduite en province Romaine, V. 236.

Syrus (P.) Poéte Latin, VI. 171.

Sysigambis, mere de Darius, eſt faite priſonniére par Alexandre après la bataille d'Iſſus, III. 601. Elle ne peut ſurvivre a la mort d'Alexandre, 805.

Sysiméthrs, Gouverneur du Roc Choriéne, ſe ſoumet a Alexandre, III. 730.

Syſtemes du monde, VI. 568.

T.

Tachos, monte ſur le trône d'Egypte, III. 404. Il léve des troupes pour ſe défendre contre le Roi de Perſe, *ibid.* Il obtient des troupes des Lacédémoniens avec Agéſilas pour les commander, *ibid.* Se voiant abandonné d'Agéſilas, il quitte l'Egypte, & ſe retire à la Cour de Perſe, 406. Artaxerxe lui pardonne, & lui donne le commandement de ſes troupes contre les rebelles, *ibid.*

Tacite, Hiſtorien Latin, VI. 295. Ses Ouvrages, 296. Caractére de ſon ſtile, 300.

Tactique: En quoi conſiſte cet art, I. 336. IV. 415.

Talent. Valeur du talent Babylonien, I. 341. Valeur du talent Attique, *ibid.*

Talthybius, héraut d'Agamemnon, honoré a Sparte comme un dieu, II. 162.

Tamos, Egyptien, commande la flote du jeune Cyrus dans l'expédition de ce Prince contre ſon frere, II. 558.

Tanagre, ville de Béotie près de laquelle les Athéniens vainquirent les Spartiates, II. 300.

Tanaoxare, fils de Cyrus, *Voiez* Smerdis.

Tarente, ville d'Italie, II. 102. Les Tarentins appellent Pyrrhus à leur ſecours contre les Romains, IV. 208. Ce Prince laiſſe une garniſon

niſon dans leur ville, 226.
Tarentule, eſpéce d'araignée, V. 674. Effets que produit ſa morſûre, & remède qu'on emploie pour s'en guérir, *ibid.*
TARRAGONNOISE, partie de l'ancienne Eſpagne, I. 134.
TARSE, ville de Cilicie, ſoumiſe par Alexandre, III. 582.
TAURION, l'un des confidens de Philippe, empoiſonne Araius par ordre de ce Prince, IV. 403.
TAXILE, Roi Indien, ſe met ſous la protection d'Alexandre, III. 747. Il accompagne ce Prince dans ſon expédition contre Porus, *ibid.* Alexandre l'envoie vers Porus pour l'engager à ſe ſoumettre, 754. Taxile ſe réconcilie avec Porus, 766.
TAXILE, un des Généraux de Mithridate, ſe joint à Archélaüs, & eſt vaincu par Sylla, V. 138. 341.
TÉGÉE, ville d'Arcadie, II. 3. Guerre entre ſes habitans, & ceux de Mantinée, III. 385.
TÉGYRE, ville de Béotie, connue par le combat entre les Thébains & les Lacédémoniens, III. 352.
Téléarque, Charge chez les Thébains: en quoi elle conſiſtoit, III. 368.
TÉLÉCLE, Roi de Lacédémone, aſſaſſiné par les Meſſéniens, II. 100.
Téleſcope, lunette à longue vûe: ſon invention, VI. 574.
TÉLEUTIAS eſt déclaré Amiral de la flote des Lacédémoniens par le crédit d'Agéſilas ſon frere utérin, II. 635. Il aſſiége Corinthe par mer, *ibid.* Il eſt envoié contre Olynthe à la place de Phébidas, III. 336. Il eſt tué dans un combat, *ibid.*
TELLUS, boutgeois d'Athénes, eſtimé très heureux, & par quelle raiſon, I. 383.
TÉLYS, Sybarite, cauſe la ruine de ſa patrie, II. 347.
TÉMÉNE, l'un des Chefs des Héraclides, rentre dans le Péloponnéſe, II. 16. Argos lui tombe en partage, *ibid.*
Temples célébres de la Gréce, III. 548. V. 585.
TENNE, Roi de Sidon, livre cette ville à Ochus, III. 436. Ochus, pour récompenſer ſa trahiſon, le fait mourir, 437.
TÉRENCE, Poéte Latin; abrégé de ſa vie, I. 123. VI. 158. Caractére de ſes piéces, 161. Paralléle de Térence avec Moliére, 197.
TÉRIBAZE, Officier d'Artaxerxe Mnémon, détermine ce Prince à ne point fuir devant ſon frere Cyrus, II. 561. Il commande la flote envoiée par Artaxerxe contre Evagore, & aſſiége ce Prince dans Salamine, 644. Il eſt accuſé fauſſement par Oronte, & eſt conduit en Cour piés & mains liés, 645. Le Roi reconnoit ſon innocence, & lui rend ſon amitié, 650. 651. Téribaze accompagne Artaxerxe dans l'expédition de ce Prince contre les Caduſiens, 652. Stratagême qu'il emploie pour faire rentrer ces peuples ſous la dominarion des Perſes, *ibid.*
TÉRILLUS, Tyran d'Himére, mais dépouillé par Théron, engage les Carthaginois à porter la guerre en Sicile, II. 111.
TÉRITEUCHME, frere de Statira femme d'Artaxerxe, épouſe Hameſtris fille de Darius, II. 538. Hiſtoire tragique de Tériteuchme, *ibid.*
TERPANDRE, Poéte-Muſicien, V. 677. VI. 128.
Terres. Partage des terres établi à Sparte par Lycurgue, II. 23. Réflexion ſur ce partage, 34.
Téſin, riviére d'Italie, près de laquelle P. Scipion fut vaincu par Annibal, I. 216.
Teſtament. Coutume des ſoldats Romains de faire leur teſtament avant le combat, V. 800.
TEUTA, après la mort d'Agron ſon mari Prince d'Illyrie, régne à ſa place, IV. 289. Inſulte ſanglante qu'elle fait aux Romains dans la perſonne de leurs Ambaſſadeurs, *ibid.* Elle eſt obligée de demander la paix aux Romains, & l'obtient, 290.
THAIS, célébre Courtiſanne née dans l'Attique, fait bruler dans une partie de débauche avec Alexandre, le palais de Perſépolis, III. 680.
THALÈS, de Milet, Philoſophe, fondateur de la Secte Ionique, II. 73. VI. 402. Ses voiages, *ibid.* Son grand progrès dans les ſciences l'a fait mettre au nombre des ſept Sages, 403. Raiſons qui l'ont empêché de s'engager dans le mariage, II. 45. Découvertes de Thalès dans l'Aſtronomie, VI. 404. 621. Sa mort, 405. Ce qu'il penſoit de la Divinité, 543.
THALÈS, Poéte Lyrique, VI. 139.
THALESTRIS, Reine des Amazones, vient de fort loin pour voir Alexandre, III. 695.
THAMIRIS, fameux Muſicien, qui fut livré à la vengeance des Muſes, V. 675.
THARACA, Roi d'Ethiopie après la mort de Séthon, I. 83.
THARGÉLIE, de Milet, Courtiſanne, eſt miſe au rang des Sophiſtes, VI. 104.
THARSIS, ſecond fils de Javan, s'établit dans la Gréce, II. 7.
THASE, île dans la Thrace, ſe revolte contre les Athéniens, II. 278. Cimon l'oblige de ſe ſoumettre, 279.
THÉANO, Prêtreſſe à Athénes, refuſe de maudire Alcibiade, II. 441.
THÉARIDE, frere de Denys l'ancien, eſt envoié par ce Tyran à Olympie, pour y diſputer le prix de la courſe des chariots, & celui de la Poéſie, III. 213.
Théatre. Deſcription du Théatre des Anciens, III. 164. Déclamation du Théatre compoſée

& réduite en notes, V. 694. Geſtes du Théatre compoſés & réduits en notes, 697.
THÉBAIDE, partie de l'Egypte, I. 9.
THÉBES, ville d'Egypte : Sa fondation, I. 66. Sa grandeur & ſa magnificence, 9. Sa deſtruction, V. 229.
THÉBES, ville de Béotie dans la Gréce : Sa fondation, II. 12. Rois de Thébes, *ibid.* Les Thébains aſſiégent Platée, 354. Ils remportent une victoire ſur les Athéniens près de Délie, 408. Ils donnent un azyle aux Athéniens qui avoient pris la fuite aprés la priſe de leur ville par Lyſandre, 546. Ils ſe liguent avec Tithrauſte contre les Lacédémoniens, 624. Valeur des Thébains à la bataille de Coronée, 631. Ils ſont contraints par le Traité d'Antalcide de rendre aux villes de Béotie leur liberté, III. 332. Thébes tombe entre les mains des Lacédémoniens, 334. Pélopidas la remet en liberté, 340. 347. Les Thébains remportent un avantage conſidérable ſur les Lacédémoniens près de Tégyre, 352. Ils détruiſent Platée & Theſpies, 353. Ils défont & mettent en fuite les Lacédémoniens a la bataille de Leuctres, 357. Ils ravagent la Laconie, & s'avancent juſqu'aux portes de Sparte, 362. 364. Ils envoient Pélopidas a la Cour de Perſe, & obtiennent le titre d'amis & d'alliés du Roi, 370. 371. Ils ſoumettent Alexandre Tyran de Phéres, 374.

Les Thébains font une ſeconde tentative contre Sparte, III. 385. Ils remportent une grande victoire ſur les Lacédémoniens près de Mantinée, 387. Ils donnent du ſecours a Artabaze contre le Roi de Perſe, 419. Ils appellent à leur ſecours Philippe contre les Phocéens, 487. Les Thébains, les Meſſéniens, & les Argiens ſe liguent avec Philippe pour attaquer enſemble le Péloponnéſe, 499. Les Thébains ſe joignent aux Athéniens contre Philippe, 520. Ils ſont vaincus près de Chéronée, 521. Philippe met garniſon dans leur ville, 524. Les Thébains, après la mort de ce Prince, égorgent une partie de la garniſon, 558. Alexandre marche contre eux, & détruit leur ville, 559. 560. Rétabliſſement de Thébes par Caſſandre, IV. 78. Les Thébains font alliance avec les Romains dans la guerre contre Perſée, V. 18 Ils ſe rendent aux Romains, 35. Sylla leur ôte la moitié de leur territoire, 342.
THÉBÉ, femme d'Alexandre Tyran de Phéres, obtient de ſon mari la permiſſion de voir & d'entretenir Pélopidas, III. 177. Les converſations qu'elle a avec ce Thébain lui font naître de l'averſion pour ſon mari, 378. Elle le fait aſſaſſiner par ſes trois freres, 384.
THÉGLATHPHALASAR, Roi de Ninive, I. 350. Il porte du ſecours a Achaz Roi de Juda contre les Rois de Syrie & d'Iſrael, *ibid.*
THÉMISON, Médecin célébre de l'antiquité, VI. 585.
THÉMISTE, Magiſtrat de Syracuſe, conſpire avec Andranodore pour s'emparer de la Roiauté, III. 301. Il eſt tué par ordre des autres Magiſtrats, *ibid.*
THÉMISTIUS, célébre Sophiſte, VI. 115.
THÉMISTOCLE, Athénien, ſe diſtingue a la bataille de Marathon, II. 166. Il écarte Epicyde du commandement, & ſe fait nommer Général à ſa place, 199. Il appuie le Décret qui rappelle Ariſtide, *ibid.* 200. Il céde l'honneur du commandement de la flote aux Lacédémoniens, 201. Il détermine les Athéniens a abandonner leur ville, 210. Il détermine les Grecs à combattre dans le détroit de Salamine, 213. Les Lacédémoniens lui décernent le prix de la ſageſſe, après la victoire remportée a Salamine, 219. Acclamations qu'il reçoit aux Jeux Olympiques, 220. Il rétablit les murs d'Athénes, & fortifie le Pirée, 241. 242. Noir deſſein qu'il conçoit pour ſupplanter les Lacédémoniens, 243. Il eſt banni d'Athénes, 251. Pourſuivi par les Athéniens & les Lacédémoniens comme complice de la conjuration de Pauſanias, il ſe réfugie chez Admète, *ibid. & ſuiv.* Il ſe retire auprès d'Artaxerxe, 268. Grandeur de ſon crédit auprès de ce Prince, 271. Il ſe donne la mort, 280. Caractére de Thémiſtocle, 157. 220. 250. 280. Sa grande modération en pluſieurs rencontres, 201. 213.
THÉNON, Commandant de la Citadelle de Syracuſe, ſe livre à Pyrrhus, IV. 227. Ce Prince le fait mourir, 228.
THÉODORE, Principal d'entre les Eumolpides à Athénes : ce qu'il hazarda de dire au ſujet des malédictions, II. 502.
THÉODORE, citoien de Syracuſe, oſe ſe déclarer ouvertement devant Denys en faveur de la liberté, III. 203.
THÉODORE, Philoſophe de la Secte Cyrénaique, VI. 413. Doctrine impie qu'il enſeignoit, *ibid.* 544.
THÉODORE, Athénien, pere d'Iſocrate, VI. 317.
THÉODOTE, onele d'Héraclide, députe vers Dion pour le conjurer de venir promtement ſecourir Syracuſe, III. 254. Il ſe remet entre ſes mains, 256. Dion lui pardonne, *ibid.*
THÉODOTE, Gouverneur de la Bactriane, ſe revolte contre Antiochus, & ſe fait déclarer Roi de cette Province, IV. 253. Il meurt, 270.
THÉODOTE, fils du précédent, ſuccéde à ſon pere, IV. 270. Il forme une ligue offenſive & défenſive avec Arſace, *ibid.*
THÉODOTE, eſt chargé par Antiochus de faire la guerre à Molon, IV. 445. Il eſt vaincu, & obligé d'abandonner le champ de bataille, *ib.*

THÉODOTE, Etolien, Gouverneur de la Célé-Syrie pour Ptolémée, défend l'entrée de cette province contre Antiochus, & l'oblige de ſe retirer, IV. 346. Il eſt accuſé, & obligé de venir à la Cour d'Egypte rendre compte de ſa conduite, 354. Piqué de cet affront, il ſe déclare pour Antiochus, & lui livre les villes de Tyr & de Ptolémaïde, *ibid.* 355. Il entre de nuit dans le camp de Ptolémée, à deſſein de le tuer, 358. Ayant manqué ſon coup il ſe ſauve, & revient à ſon camp, *ibid.*

THÉODOTE, un des principaux conjurés contre la vie d'Hiéronyme, eſt appliqué à la queſtion, & meurt ſans découvrir aucun de ſes complices, III. 296.

THÉODOTE, Précepteur du dernier Ptolémée, conſeille à ce Prince de faire mourir Pompée, V. 419. 420. Il va préſenter la tête de ce Romain à Céſar, 421.

THÉOGITON, de Mégare, donne aux Grecs un avis ſage après la bataille de Platée, II. 231.

Théologie des Anciens, VI. 550.

THÉON, de Smyrne, qui s'eſt rendu célébre par ſes Traités ſur l'Arithmétique & l'Algébre, VI. 614.

THÉOPHRASTE, Capitaine d'Antigone, refuſe de ſortir de Corinthe, IV. 288. Aratus le fait mourir, *ibid.*

THÉOPHRASTE, Philoſophe, ſucceſſeur d'Ariſtote, VI. 437. Sa diſpute avec une vieille femme d'Athénes ſur le prix de quelque choſe qu'il marchandoit, *ibid.* III. 72. En quoi il faiſoit conſiſter la vraie béatitude, 438. Ce qu'il penſoit ſur la nature de la Divinité, *ibid.* 547. Sa mort, 438.

THÉOPOMPE, Roi de Sparte, établit les Ephores, II. 22. Il commande dans la guerre contre les Argiens, 99. puis contre les Meſſéniens, 101. Il eſt vaincu par Ariſtoméne, fait priſonnier, & mis à mort, 104.

THÉOPOMPE, diſciple d'Iſocrate, remporte le prix d'éloquence ſur ſon maître, & a la foibleſſe & la vanité de s'en vanter, III. 431.

THÉOXÉNE, Dame Theſſalienne, & fille d'Hérodique, épouſe Poris, IV. 637 Fin tragique & courageuſe de Théoxéne, 638.

THÉRAMENE, l'un des Chefs Athéniens, eſt chargé de donner la ſépulture aux morts après la bataille des Arginuſes, II. 516. N'ayant pu exécuter cet ordre, il en rend reſponſable les autres Chefs, & les accuſe à Athénes, 517. Il eſt député vers Lyſandre pendant le ſiége d'Athénes, 529. Il s'oppoſe à la violence de ſes Collégues, & s'attire leur haine, 544. Il eſt accuſé par Critias, & mis à mort, 545.

THERME, ville capitale de l'Etolie, priſe d'emblée & ravagée par Philippe, IV. 384.

THERMOPYLES, paſſage du mont Oeta dans la Theſſalie, II. 201. Combat des Thermopyles entre les Lacédémoniens & Xerxès, 204. Victoires des Romains ſur Antiochus près des Thermopyles, IV. 550.

THÉRON, Tyran d'Agrigente, fait alliance avec Gélon, & remporte avec lui une grande victoire ſur les Carthaginois, II. 331.

THÉSÉE, Roi d'Athénes, II. 12. Il meurt dans l'île de Scyros, où il avoit été obligé de s'enfuir, 274. Cimon raporte ſes os à Athénes, *ibid.*

THESMOTHÉTES, Magiſtrats Athéniens, III. 33.

THESPIES, ville d'Achaïe ruinée par les Thébains, III. 353.

THESPIS, Poéte Grec, regardé comme l'inventeur de la Tragédie, II. 54. III. 144. VI. 534.

THESSALIE, province de l'ancienne Gréce, II. 4. Les Theſſaliens ſe ſoumettent à Xerxès, II. 202. Ils implorent le ſecours des Thébains contre Alexandre de Phéres, III. 374. Pélopidas les délivre, *ibid.* Ils ont recours à Philippe contre leurs Tyrans, 476. Ce Prince les en délivre, 477.

THESSALONICE, femme de Caſſandre, eſt tuée par Antipater ſon fils aîné, IV. 161.

THESSALUS, troiſiéme fils de Piſiſtrate, II. 57.

THESSALUS, Médecin, l'un des fils d'Hippocrate, VI. 583.

THESTA, ſœur de Denys l'Ancien, & femme de Polyxéne: réponſe pleine de courage qu'elle fait à ſon frere à l'occaſion de l'évaſion de ſon mari, III. 205.

Thétes, nom du menu peuple à Athénes, III. 22.

THETHMOSIS, ou AMOSIE, aiant chaſſé les Rois-Paſteurs, régne en Egypte, I. 68.

THIMERON, Général Lacédémonien, marche contre Tiſſapherne, & Pharnabaze, II. 593. Il eſt rappellé pour quelque mécontentement, 599.

THOAS, Etolien, chargé de s'emparer de Chalcis, manque ſon coup, IV. 538. Il ſe rend auprès d'Antiochus, & le détermine à paſſer en Gréce, 540.

THRACE, province d'Europe; coutumes fort ſingulières de ſes habitans, II. 141. La Thrace paſſe au pouvoir de Philippe, III. 496. Roiaume de Thrace après la mort d'Alexandre, IV. 9.

THRASON, confident d'Hiéronyme, eſt accuſé par Théodote d'être entré dans la conſpiration formée contre Hiéronyme, III. 296. Il eſt mis à mort, 297.

THRASYBULE, Tyran de Milet, eſt aſſiégé par Alyatte, I. 380. Stratagéme qu'il emploie pour ſe délivrer du ſiége, *ibid.*

THRASYBULE, frere de Gélon, régne à Syracuſe après la mort d'Hiéron, II. 341. Il ſe fait chaſſer du trône pour ſa cruauté, 342.

THRASYBULE, Chef des Athéniens, eſt dépoſé,

II. 494. Il accuſe à Athénes Alcibiade, & le fait dépoſer, 508. Il quitte Athénes pour éviter la cruauté des trente Tyrans, 546. Il chaſſe les Tyrans de cette ville, & la remet en liberté, 547. 548.

THRASYLE, Chef des Athéniens, eſt dépoſé, II. 494.

THRASYMÈNE, Lac de Toſcane, célébre par la victoire d'Annibal ſur les Romains, I. 223.

THUCYDIDE, Hiſtorien Grec: ſa naiſſance, VI. 224. Son goût pour les Belles-Lettres, 223. 225. Il entreprend d'écrire l'hiſtoire de la guerre du Péloponnéſe, *ibid.* Il eſt commandé pour aller au ſecours d'Amphipolis, *ibid.* II. 407. Les Athéniens lui font un crime d'avoir laiſſé prendre cette ville, & l'envoient en exil, *ibid.* VI. 226. Il revient à Athénes au bout de vingt ans, *ibid.* Il travaille à ſon hiſtoire, *ibid.* Il meurt, 227. Comparaiſon de Thucydide & d'Hérodote, *ibid.*

THUCYDIDE, beau-frere de Cimon, eſt oppoſé à Périclès par la Nobleſſe d'Athénes, II. 303. Périclès vient à bout de le faire bannir, 307.

THULÉ, (Ile de) où il n'y a preſque point de nuit, VI. 623.

THURIUM, ville de Sicile: ſa fondation, II. 348.

THYCHO-BRAÉ, célébre Aſtronome moderne, VI. 628.

THYMBRÉE, ville de Lydie, fameuſe par le combat entre Cyrus & Créſus, I. 429.

THYRÉA, petit pays de la Gréce, qui occaſionna la guerre entre les Argiens & les Lacédémoniens, II. 99.

THYUS, Gouverneur de Paphlagonie, ſe revolte contre Artaxerxe, II. 654. Il eſt ſoumis par Datame, 655.

Tiare des Rois de Perſe, III. 409.

TIBÉRIUS GRACCHUS, eſt envoié par le Sénat en Aſie pour examiner la conduite d'Eumène & celle d'Antiochus, V. 111. *Voïez* GRACCHUS.

TIBULLE, Poéte Latin, VI. 194.

TIGRANE, fils d'un Roi d'Arménie, obtient de Cyrus la grace de ſon pere, I. 408. Il commande les troupes Arméniennes, 411.

TIGRANE, fils de Tigrane Roi d'Arménie, eſt reliché par les Parthes à la mort de ſon pere, & mis ſur le trône d'Arménie, V. 225. Il accepte la Couronne de Syrie, & la porte pendant dix-huit ans, 228. Il épouſe Cléopatre fille de Mithridate, 326. Il envahit le roiaume de Cappadoce, 313. 353. Il donne retraite à Mithridate, 364. Les Romains lui déclarent la guerre, 368. Tigrane eſt vaincu par Luculle, 374. Il travaille de concert avec Mithridate à lever de nouvelles troupes, 377. Il eſt vaincu une ſeconde fois, 381. Pompée marche contre lui, & le trouve en guerre avec ſon fils, 393. Tigrane s'abandonne lui & ſa couronne à la diſcrétion de Pompée & des Romains, 394. Pompée lui laiſſe une partie de ſes Etats, 395.

TIGRANE, fils du précédent, fait la guerre à ſon pere, V. 393. Il ſe met ſous la protection de Pompée, 394. N'étant pas content du Décret de Pompée, il cherche à ſe ſauver, 395. Pompée le réſerve pour ſon triomphe, 396.

TIGRANOCERTE, ville d'Arménie, bâtie par Tigrane, V. 353. Luculle la prend & l'abandonne au pillage, 376.

Tigre, fleuve d'Aſie, III. 654.

TIMAGORE, Député par les Athéniens à la Cour de Perſe, reçoit de grands préſens, & eſt condamné à mort à ſon retour, III. 372.

TIMANDRE, concubine, rend à Alcibiade les derniers devoirs, II. 541.

TIMANTHE, Peintre célébre de l'antiquité, V. 643. Son tableau du ſacrifice d'Iphigénie, 644. Tableaux qui lui ont fait remporter le prix de Peinture ſur Zeuxis, & ſur Parrhaſius, 639. 642.

TIMARQUE, Tyran de Milet, eſt vaincu & rué par Antiochus Théus, IV. 249.

TIMARQUE, Gouverneur de Babylone, ſe revolte contre Démétrius Soter, & eſt mis à mort, V. 170.

TIMASION eſt choiſi pour un des Commandans Grecs après la mort de Cléarque, II. 581.

TIMASITHÉE, Chef des Pirates de Lipare: procédé noble & religieux dont il uſe à l'égard des Romains, III. 267.

TIMÉE, femme d'Agis: Excès de ſa paſſion pour Alcibiade, II. 443.

TIMOCHARIS, Aſtronome de l'antiquité, VI. 624.

TIMOCLÉA, Dame Thébaine, III. 560. Action courageuſe de cette Dame pendant le ſaccagement de Thébes, *ibid.*

TIMOCRATE, ami de Denys le Jeune, épouſe la femme de Dion qui étoit exilé, III. 239. Il prend la fuite à l'approche de Dion, 244.

TIMOLAÜS, de Corinthe, conſeille aux villes liguées contre les Lacédémoniens d'aller les attaquer chez eux, II. 627.

TIMOLAÜS, Lacédémonien, hôte de Philopémen, eſt chargé par ſes concitoiens d'aller lui offrir les richeſſes de Nabis, IV. 539. Il s'acquitte avec peine de cette commiſſion, 540.

TIMOLÉON, Corinthien, ſacrifie ſon frere Timophane à ſa patrie, III. 269. Les Corinthiens l'envoient au ſecours de Syracuſe, 270. I. 150. Il élude par un heureux ſtratagême la vigilance des Carthaginois, III. 271. Il remporte un avantage ſur Icétas & les Carthaginois près de la ville d'Adrane, 273. Il entre dans Syracuſe, *ibid.* Denys vient ſe rendre à lui, *ibid.* Timoléon l'envoie à Corinthe, 274. Il remporte pluſieurs victoires

ſur les Carthaginois, 275. *& ſuiv.* I. 150. Il rend la liberté a Syracuſe, & y établit de ſages Loix, III. 277. Il affranchit les autres villes de Sicile de la Tyrannie, 279. 280. Il remporte une grande victoire ſur les Carthaginois, *ibid.* Il eſt appellé en jugement, *ibid.* Il ſe démet de ſon autorité, & paſſe le reſte de ſa vie dans la retraite, 281. 282. Il y meurt, *ibid.* Honneurs rendus a ſa mémoire, *ibid.* Son éloge, 283.

TIMOPHANE, Corinthien, s'étant rendu Tyran de ſa patrie, eſt aſſaſſiné par ſon frere Timoléon, III. 269.

TIMOTHÉE, fils de Conon, eſt envoié par les Athéniens avec une flote au ſecours des Thébains, III. 350. Il ravage les côtes de la Laconie, & ſe rend maître de l'île de Corcyre, *ibid.* Il eſt emploié par les Athéniens dans la guerre contre les Alliés, 410. 423. Il eſt accuſé par Charès, & condanné a une groſſe amende, *ibid.* Il ſe retire a Chalcide, & y meurt, *ibid.* 424. Beau mot de Timothée, 382. Son éloge, 421.

TIMOTHÉE, Lieutenant d'Antiochus Epiphane, eſt vaincu par Judas Maccabée, IV. 698. Il eſt vaincu une ſeconde fois par le même ſous le régne d'Antiochus Eupator, V. 161.

TIMOTHÉE, Sculpteur célébre de l'antiquité, V. 615.

TIMOTHÉE, Poéte-Muſicien, V. 679. Changement qu'il fit à la Cithare, 680.

TIMOXÉNE eſt nommé Général des Achéens à la place d'Aratus, IV. 317.

TIMOXÉNE, femme de Plutarque, VI. 257.

TIRIBAZE, Satrape de l'Arménie occidentale, inquiéte les Grecs dans leur retraite, II. 584.

TIRINTATÉCHME, fils d'Artabane, l'un des Commandans de l'armée de Xerxès dans l'expédition de ce Prince contre la Gréce, II. 195.

TISAMÉNE, fils d'Oreſte, régne à Mycénes avec ſon frere Penthile, II. 11.

TISIAS, Rhéteur Grec, VI. 47. & Sophiſte, 107.

TISIPPE, Etolien, eſt accuſé d'avoir exercé de grandes cruautés contre ceux qui n'avoient pas embraſſé le parti des Romains contre Perſée, V. 102. Paul Emile le renvoie abſous, *ibid.*

TISSAPHERNE, Perſan de qualité, eſt chargé par Darius de ſoumettre Piſuthne Gouverneur de Lydie, II. 403. Il le fait, & reçoit le gouvernement de Lydie pour récompenſe, *ibid.* Il ſe laiſſe ſéduire par les flateries d'Alcibiade, & ſe livre entiérement a lui, 487. Il conclut un Traité avec les Péloponnéſiens, 492. Il fait arrêter Alcibiade, & l'envoie priſonnier à Sardes, 497. Il commande dans l'armée d'Artaxerxe Mnémon à la bataille de Cunaxa, & ſe diſtingue dans le combat, 561. 565. 566. Il ſe charge de reconduire les Grecs juſques dans leur patrie, 575. Il arrête par trahiſon Clearque & quatre autres Généraux, & les envoie a Artaxerxe, 578. Il ſe joint a Pharnabaze pour s'oppoſer aux entrepriſes de Dercyllidas, 603. Il envoie commander a Agéſilas de ſortir d'Aſie, & lui déclare la guerre en cas de refus, 615. Il eſt vaincu près de Sardes, 617. Il eſt accuſé de trahiſon, *ibid.* Artaxerxe le fait mourir, 618. Caractére de Tiſſapherne, 403. 417. 618.

TITE-LIVE, Hiſtorien Latin, VI. 278. Caractére de ſon Ouvrage, 279. *& ſuiv.*

TITHRAUSTE arrête Tiſſapherne par ordre d'Artaxerxe, & eſt mis a la tête des armées a ſa place, II. 618. Il ſouléve pluſieurs villes de la Gréce contre les Lacédémoniens, 623. 624.

TITE, Empereur Romain, aſſiége & prend Jéruſalem, V. 836.

TOBIE eſt emmené captif en Aſſyrie, I. 352. Il ſe cache pendant quelque tems pour ſe dérober a la cruauté de Sennachérib, 354. Il prédit a ſes enfans la ruine de Ninive, 356.

TOMES, ville d'Europe ſur le Pont-Euxin, lieu de l'exil d'Ovide, VI. 191.

TOMYRIS, Reine des Scythes, I. 486. Maniére dont Hérodote raconte qu'elle fit mourir Cyrus, *ibid.*

TORICELLE, Mathématicien, VI. 575.

Tortue, machine de guerre des Anciens, V. 823.

Toſcan, Ordre d'Architecture, V. 569.

Tours mobiles, emploiées par les Anciens dans les ſiéges de villes, V. 828.

TOURNEFORT (*De*) fameux Botaniſte, VI. 596.

Tragédie; ſon origine, III. 144. Ses progrès, 145. II. 55. Poétes qui ſe ſont diſtingués dans la Tragédie, III. 145. *& ſuiv.* VI. 134.

TRAJAN. Décret de cet Empereur au ſujet de ceux qui plaident, VI. 348. Réponſe de Trajan à une Lettre de Pline le jeune au ſujet des Chrétiens, 368. Panégyrique de Trajan par Pline le jeune, 379. *& ſuiv.* Colonne Trajane, V. 569.

TRAITANS. *Voiez* FERMIERS.

Traités. Coutume bizarre de faire les Traités parmi les Ibériens, & les Scythes, II. 127.

TRÉBIE, riviére de Lombardie, célébre par la victoire d'Annibal ſur les Romains, I. 219.

TRÉMELLIUS, ſurnommé *Scrofa*, défait & tue un troiſiéme Uſurpateur du Roiaume de Macédoine, V. 127.

Trente. Conſeil des Trente établi à Lacédémone, II. 22. 34. Trente Tyrans établis à Athénes par Lyſandre, 530. Cruautés qu'ils exercent dans cette ville, 543. Thraſybule les chaſſe d'Athénes, 547. Ils tâchent de ſe rétablir, & ſont tous égorgés, 548.

Trézène, ville de l'Argolide, donne retraite aux Athéniens qui venoient d'abandonner leur ville, II. 211.
Triarius, un des Généraux de Luculle, eſt défait par Mithridate, V. 384.
Triballes, peuple de la Mœſie, III. 512. Ils prétendent partager avec Philippe le butin fait ſur les Scythes, *ibid.* Ils ſont vaincus par ce Prince, *ibid.*
Tribonien, célébre Juriſconſulte, VI. 530.
Tributs. Raiſons qui ont donné lieu a l'établiſſement des Tributs, I. 527.
Triéraroues, Officiers Athéniens: leurs fonctions, III. 64. 67.
Triomphe. Deſcription du Triomphe, chez les Romains, V. 813.
Trogile, port de Syracuſe, II. 446.
Trogue-Pompée, Hiſtorien Latin, VI. 304.
Troie, ville d'Aſie, priſe & brûlée par les Grecs, II. 13.
Trophées, érigés par les Anciens après une victoire, III. 138. V. 813.
Trophonius, Héros, III. 98. Oracles célébres de Trophonius dans la Béotie, *ibid.*
Troupeaux, Voiez *Beſtiaux*.
Tryphéne, fille de Phyſcon, eſt mariée à Antiochus Grypus, V. 211. Elle ſacrifie à ſa jalouſie ſa ſœur Cléopatre, 214. 215. Antiochus de Cyzique la fait mourir dans les tourmens, 216.
Tunis, ville d'Afrique, eſt priſe par Régulus, I. 172. Elle ſert de place d'armes aux Mercénaires revoltés contre Carthage, 190.
Turenne, (*De*) ſon équité, & ſa religion, VI. 259.
Tydée, un des Chefs Athéniens, rejette les conſeils d'Alcibiade, & eſt cauſe de la perte de la bataille près d'Ægos-potamos, II. 525.
Tyndare, Roi de Lacédémone, II. 13.
Tyque, quartier de la ville de Syracuſe, II. 445.
Tyr, ville de Phénicie; ſa fondation, III. 626. Son Commerce & ſa puiſſance, V. 515. Siége & priſe de Tyr par Nabucodonoſor, I. 360. 361. Darius la rétablit dans ſes anciens priviléges, II. 146. 147. Siége & priſe de Tyr par Alexandre, III. 612. *& ſuiv.* puis par Antigone, IV. 92. 93. Accompliſſement des différentes prophéties ſur Tyr, III. 627. *& ſuiv.*
Tyran, Origine de ce nom, & ſa ſignification, II. 19. Différence entre être Roi, & être Tyran, III. 176. 177. 298.
Tyrannion, Grammairien Grec, VI. 13. Soin qu'il prenoit d'amaſſer des livres, 14. Eſtime qu'avoit pour lui Cicéron, 15.
Tyrannion, Grammairien Grec, diſciple du précédent, VI. 16.
Tyrtée, Poéte Grec, VI. 128. Les Athéniens le donnent aux Lacédémoniens pour les commander, 129. II. 107. Il encourage ceux-ci, & leur fait remporter une grande victoire ſur les Meſſéniens, *ibid.* Il eſt aggrégé au nombre des citoiens de Sparte, 108. Caractére de la poéſie de Tyrtée, 107. VI. 129.
Tzetzès, Grammairien Grec, VI. 19.

V.

Vaiſſeau, Galére, Navire. Conſtruction des vaiſſeaux anciens, III. 58. V. 841. Equipement des Galéres a Athénes, III. 64. Vaiſſeau d'énorme grandeur que Ptolémée Philopator fit conſtruire, IV. 163. V. 844. Autre vaiſſeau conſtruit par Archiméde, III. 290.
Varguntéius, un des Lieutenans de Craſſus, s'étant ſéparé du gros de l'armée, eſt attaqué par les Parthes, & périt en combattant glorieuſement, V. 292.
Varron (*C. Terentius*) Conſul, eſt vaincu par Annibal, à la bataille de Cannes, I. 231. *& ſuiv.*
Varron (*M. Terentius*) Philologue, VI. 28.
Vasthi, femme de Darius: *Voiez* Atosse.
Uchoréus, Roi d'Egypte, bâtit Memphis, I. 67.
Udiaste, ami de Téritеuchime, l'aſſaſſine par ordre de Darius, II. 538. Statira le fait mourir dans les tourmens, 539.
Ventidius, ſoldat Romain, parvient par ſon mérite aux plus hautes dignités de la République, V. 303. Il répare l'affront que les Romains avoient reçu a la bataille de Carres, & défait les Parthes en pluſieurs rencontres, 304. *& ſuiv.*
Vérité. Elle eſt le fondement du commerce entre les hommes, III. 543.
Verre. Peinture ſur le Verre, V. 634.
Verrès, Préteur en Sicile pour les Romains, enléve a Antiochus l'Aſiatique un chandelier d'or, deſtiné pour le Capitole, V. 231.
Vertu. Belles maximes ſur la vertu, VI. 520.
Véſal, Médecin Flamand, eſt le premier qui ait débrouillé ce qu'on appelle Anatomie, VI. 599.
Veſpuce (*Amérie*) continue les découvertes de Colomb, & donne ſon nom au nouveau Monde, VI. 643.
Vieilleſſe. Reſpect qu'on avoit pour les vieillards en Egypte, I. 39. & a Sparte, II. 38. Différens ſervices que les vieillards peuvent encore rendre a l'Etat, 257.
Vigne. Culture de la vigne, V. 489. Profit qu'on en tiroit du tems de Columelle, 495.
Ville-neuve, ville de Pont: *Voiez* Caïne.
Villius, eſt nommé Conſul, & fait la guerre a Philippe a la place de Sulpitius, IV. 470. Pendant ſon année il ne ſe paſſe rien de conſidérable, 472. Il eſt envoié en Ambaſſade auprès d'Antiochus, & vient à bout de rendre

Annibal ſuſpect à ce Prince, 529. I. 265.
Vins célébres en Gréce & en Italie, V. 490.
VIRGILE, Poéte Latin: Sa naiſſance, VI. 173. Ses ouvrages, 174. Il procure a Horace la connoiſſance de Mécéne, 183. Sa mort, 178. Diſtinction que Quintilien met entre Virgile & Homére, 127.
VIRGINIUS RUFUS, Tuteur de Pline le Jeune, VI. 346.
VITRUVE, Architecte, V. 565.
Vivres. Ordre que les Anciens gardoient a l'armée pour les vivres, V. 741.
ULPIEN, Juriſconſulte, VI. 529.
Univers: Ce que les Anciens entendoient par ce mot, VI. 559.
Univerſité de Paris. La France lui a l'obligation de l'établiſſement des Poſtes & des Meſſageries, I. 521. 522.
Voiages au Pérou & dans le Nord entrepris par l'ordre de Louis XV, VI. 644.
Vol. Le vol d'une certaine eſpéce étoit permis & même commandé aux jeunes Lacédémoniens, II. 27. C'étoit le crime le plus ſévérement puni chez les Scythes, 129. Avec quelle ſévérité il étoit défendu aux ſoldats Romains, V. 783.
Vrai, dans la Peinture: en quoi il conſiſte, V. 628.
Uranie, divinité des Carthaginois: Voiez *Lune.*
Uſure: juſqu'a quel excès elle fut portée dans les derniers tems de la République Romaine, V. 366.
UTIQUE, ville d'Afrique, abandonne le parti de Carthage, & ſe joint aux Mercénaires revoltés, I. 192. Elle eſt obligée de ſe rendre à diſcrétion, 195. Elle ſe remet entre les mains des Romains, 281. Ceux-ci la gratifient des terres qui ſont entre Carthage & Hippone, 299.
UXIENS, peuple ſur la frontiére de Perſe, ſoumis par Alexandre, III. 676.

X.

XANTHIPPE, Lacédémonien, vient au ſecours des Carthaginois, I. 173. Il défait l'armée de Régulus, 175. Il ſe retire bientôt après, & diſparoit, 176.
XANTHIPPE, citoien d'Athénes, accuſe Miltiade de trahiſon, II. 170.
XANTHIPPE, pere de Périclès, abandonnant Athénes a l'approche de Xerxès, ſon chien ſuit ſon vaiſſeau juſqu'a Salamine, & expire ſur le rivage, II. 211.
XANTHIPPE, Athénien, commande avec Léotychide Roi de Lacédémone la flote des Grecs, & remporte près de Mycale une grande victoire ſur les Perſes, II. 235.
XANTHIPPE, fils aîné de Périclès, meurt de la peſte, II. 369.
XANTHIPPE, femme de Socrate, le fait ſouffrir par ſa mauvaiſe humeur, II. 665.
XANTHUS, Philoſophe, dont Eſope fut eſclave, II. 80.
XÉNÉTAS, Achéen, eſt envoié par Antiochus pour ſoumettre Molon & Alexandre, IV. 346. Il donne dans une embuſcade, & périt avec toute ſon armée, *ibid.*
XÉNOCRATE, Philoſophe, VI. 421. Son caractére, *ibid.* Son déſintéreſſement, 422. Sa pauvreté, 423. Ce qu'il penſoit de la nature de la Divinité, 547. Sa mort, 427. Comment il fut reçu d'Antipater vers lequel il avoit été député par les Athéniens, IV. 34.
XÉNON, eſt chargé par Antiochus de la guerre contre Molon, IV. 345. Il eſt vaincu, *ibid.*
XÉNON, Achéen, ſe récrie dans une aſſemblée contre la demande des Commiſſaires Romains, V. 105.
XÉNOPHANE, Ambaſſadeur de Philippe vers Annibal, tombe entre les mains des Romains, IV. 399. Il s'échape, & conclut le traité avec Annibal, 400. Il eſt arrêté à ſon retour par les Romains, *ibid.*
XÉNOPHANE, Philoſophe: Ce qu'il penſoit de la nature de la Divinité, VI. 546.
XÉNOPHON, Hiſtorien & Philoſophe, VI. 233. 409. Sa naiſſance, 233. Il s'engage au ſervice de Cyrus le Jeune, II. 558. Il commande les dix mille Grecs après la mort de Cléarque, & les raméne dans leur pays, 580. *& ſuiv.* Il ſe joint aux Lacédémoniens dans la guerre contre Tiſſapherne & Pharnabaze, 592. Il combat auprès d'Agéſilas a la bataille de Coronée, 631. Il ſe retire a Corinthe, VI. 410. Il y meurt, *ibid.* Ouvrages de Xénophon, 234. Caractére de ſon ſtile, *ibid.* I. 411. Différence entre Xénophon & Hérodote au ſujet de Cyrus, 485.
XERXÈS I, fils de Darius, eſt élu Roi de Perſe préférablement à ſon frere Artabazane, II. 174. Il confirme les Juifs dans leurs priviléges, 178. Il réduit l'Egypte, *ibid.* Il ſe prépare a porter la guerre contre les Grecs, *ibid.* Il tient conſeil, 179. Sage diſcours que lui tient Artabane, 180. Xerxès entre en fureur contre lui, 182. Il reconnoit ſa faute, & la répare en plein Conſeil, 183. La guerre eſt réſolue, 185. Xerxès entre en confédération avec les Carthaginois, 186. I. 138. Il ſe met en marche, & donne ordre qu'on perce le mont Athos, II. 186. Lettre qu'il écrit a cette montagne a ce ſujet, 187. Il s'avance vers Sardes, *ibid.* Cruauté qu'il exerce envers Pythius, 189. Il tourne ſa marche vers l'Helleſpont, *ibid.* Il fait châtier la mer pour avoir rompu le pont de batteaux qu'il avoit fait conſtruire deſſus, 191. Il en fait conſtruire un ſecond, & fait paſſer le détroit de l'Helleſpont a ſes troupes, *ibid.* Dénombrement de ſon armée, 193. Démarate lui marque librement ce qu'il penſe ſur ſon entrepriſe,

195. Trois cens Spartiates diſputent à Xerxès le paſſage des Thermopyles, 203. Ce Prince outré de dépit fait attacher a une potence le cadavre de Léonide, 204. Il prend Athénes, & la brûle, 212. Il eſt vaincu a Salamine, 213. *& ſuiv.* Il laiſſe Mardonius en Gréce, & retourne précipitamment en Aſie, 217. *& ſuiv.* Paſſion violente de Xerxès pour la femme de Maſiſte ſon frere, & enſuite pour Artainte fille de cette Princeſſe, 238. Il fait périr Maſiſte, 240. Il ſe livre au luxe & a la molleſſe, 260. Il eſt tué par Artabane Capitaine de ſes Gardes, 261. Caractére de Xerxès, *ibid.*

XERXÈS II, fils d'Artaxerxe Mnémon, monte ſur le trône de Perſe, II. 400. Il eſt aſſaſſiné par ſon frere Sogdien, *ibid.*

XIPHARÈS, fils de Mithridate, eſt tué par ſon pere, V. 399.

XIPHILIN, patriarche de Conſtantinople, Abréviateur de Dion Caſſius, VI. 264.

XUTHUS, fils d'Hellen, s'établir dans l'Attique, II. 15.

XYCHUS, qui avoit été à Rome avec Apelle & Philocle en qualité de Sécretaire d'Ambaſſade, eſt arrêté & conduit devant Philippe, IV. 659. Il découvre a ce Prince tout le complot de Perſée contre Démétrius, 660.

Z.

ZABDIEL, Prince Arabe, trahit Alexandre Bala, V. 179. Il livre a Triphon Antiochus fils d'Alexandre, 182.

ZALEUCUS, Légiſlateur chez les Locriens, II. 351. Sageſſe de ſes Loix, *ibid.*

ZANCLE, ville de Sicile, II. 427. *Voiez* MESSÉNE.

ZARA, Roi d'Ethiopie & d'Egypte, fait la guerre a Aſa Roi de Juda, & eſt vaincu, I. 85.

ZÉBINA, *Voiez* ALEXANDRE ZÉBINA.

ZÉNIS, Dardanien, Gouverneur d'Eolie ſous Pharnabaze, II. 600.

ZÉNONOTE, Bibliothéquaire de Ptolémée Soter a Alexandrie, IV. 271.

ZÉNODOTE d'Ephéſe, Grammairien Grec, VI. 11.

ZÉNON, Philoſophe, Chef de la Secte des Stoiciens, VI. 444. Ses ſentimens ſur la Dialectique, 489. Sa Théologie, 547. Sa mort, 444.

ZEUGITES, troiſiéme claſſe de Citoiens à Athénes, III. 22.

ZEUXIS, célébre Peintre de l'Antiquité, V. 638.

ZOÏPPE, Gendre d'Hiéron: ſon grand crédit auprès d'Hiéronyme, III. 296. Il va en Ambaſſade en Egypte, & y reſte volontairement, 303.

ZOPYRE, Seigneur Perſan, mutile ſon corps pour rendre ſervice a Darius, II. 124. Il rend ce Prince maitre de la ville de Babylone, 125. Récompenſe qu'il reçoit de Darius pour un ſi grand bienfait, *ibid.*

ZOPYRE, eſclave de Périclès & Gouverneur d'Alcibiade, II. 417.

ZOROASTRE, Chef & Inſtituteur de la Secte des Mages chez les Perſes, I. 557.

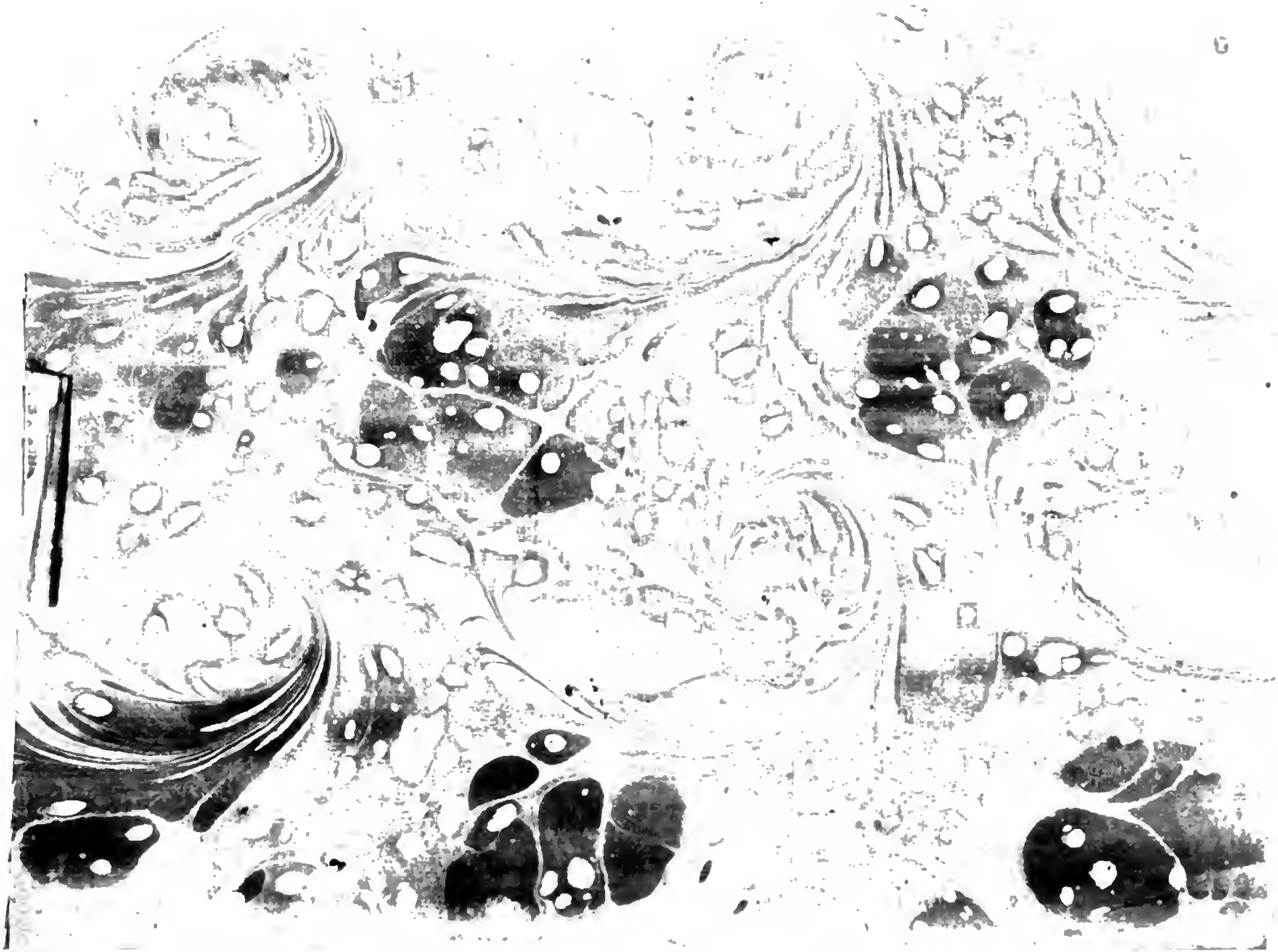
ZOROASTRE, autre Chef & Réformateur de la même Secte, I. 557. 559.

ZOROBABEL, Chef des Juifs qui retournérent à Jérusalem après l'Edit de Cyrus, I. 470.

ZOZIME, Hiſtorien Grec, VI. 266.

Fin de la Table des Matiéres.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA

415728

Digitized by Google